



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

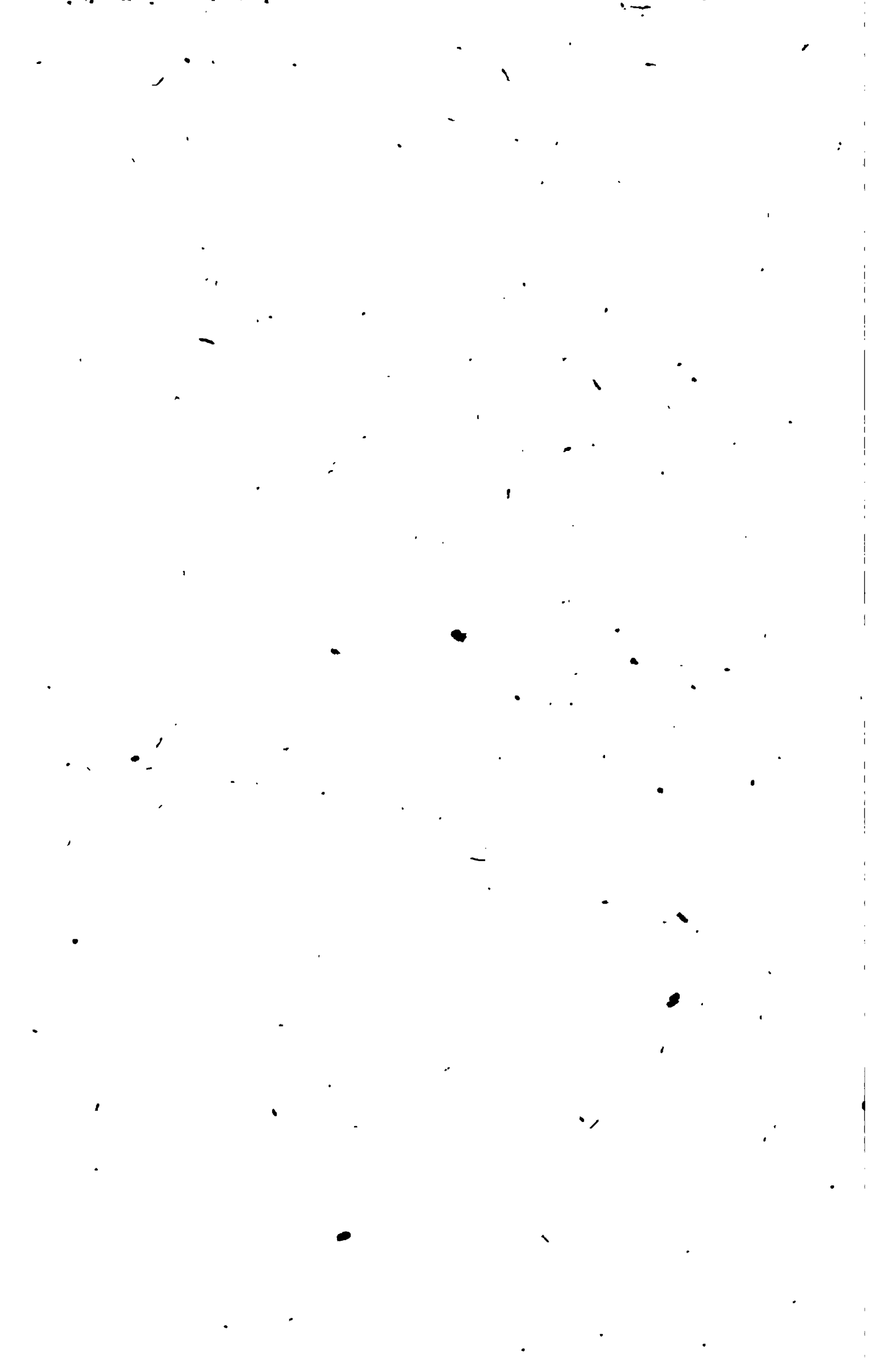
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

76.a.8



Vet. Fr. II A 511





HISTOIRE
GENERALE
DE
L'EUROPE
SOUS
LE REGNE
DE
LOUIS XIII.

HISTOIRE DE LOUIS XIII. Tome. 8.

A AMSTERDAM CHEZ P. BRUNEL.

HISTOIRE

DU REGNE DE

LOUIS XIII.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

TOME HUITIEME.

Contenant ce qui est arrivé de plus remarquable en France & dans l'Europe, depuis les premiers commencemens de la rupture entre les deux Couronnes, jusques à la prise de Corbie par les Espagnols.

Arduum videtur res gestas scribere: primum quod factis dicta sunt exaganda: dehinc, quia plerique qua reprehenderis, malevolentia & invidia dicta putant Ubi de magna virtute atque gloria bonorum memores; qua sibi quisque facilia factu putat, a quo animo accipit; supra ea, veluti ficta pro falsis ducit.

SALLUSTIUS Præfat. Belli Catilinæ.

Par Mr. MICHEL LE VASSOR.

Troisième Edition revue & corrigée.



A M S T E R D A M,

Chez ZACHARIE CHATELAIN, & Fils.

M D C C L I I.

Jean Louis Scheinmann

SOMMAIRE

DES CINQ LIVRES CONTÈNUS

dans le huitième Volume

SOMMAIRE DU XXXVI. LIVRE.

LE Comte de Noailles nommé Ambassadeur de France à Rome s'y rend. Négociation pour l'exercice de la Comprotection de la Couronne de France par le Cardinal Antoine Barberin. Differend de la Cour de France avec celle de Rome à l'occasion de la Comprotection donnée au Cardinal Antoine Barberin. Raisons alléguées au Pape contre la validité du mariage du Duc d'Orléans. Le Cardinal de Richelieu entreprend de se faire Evêque de Spire en Allemagne. Affaire de Marcheville Ambassadeur de France à la Porte Ottomane. Victoires de Ladislas Roi de Pologne contre les Moscovites. Amuratb Empereur des Turcs entre en Pologne avec une nombreuse armée; Et le Roi Ladislas l'oblige à faire la paix. Traité du Roi de France avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Divers mouvemens des armées d'Espagne Et des Provinces-Unies dans les Pais-Bas. Le Duc d'Orléans renouë la négociation de son retour en France. Le Duc de Bouillon change de Religion, Et se montre à la Cour de France. Imposture des Religieuses Ursulines de Loudun. Grandier Curé de Loudun est injustement condamné comme Magicien. Arrêt du Parlement de Paris contre le mariage du Duc d'Orléans Et contre les Ducs Charles Et François de Lorraine, Et la Princesse de Phaltzbourg. Nonciature extraordinaire de Mazarin en France.

S O M M A I R E

Gondi Envoïé du Grand Duc en France va proposer à la Reine Mere de se retirer à Florence. Succès de la négociation de Gondi. Dispositions à une rupture ouverte entre la France & la Maison d'Autriche. Négociation feinte du Cardinal de Richelieu à la Cour de Madrid. Adresse du Cardinal de Richelieu quand le Roi paroïssoit mécontent de lui. Projet artificieux d'accommodement avec l'Empereur, envoyé par le Cardinal de Richelieu à la Cour de Vienne. Les Rois d'Espagne & de France recherchent à l'envi l'un de l'autre de gagner celui d'Angleterre. Propositions du Roi de France au Duc de Savoie. Disposition du Duc de Parme & de quelques autres Princes d'Italie à se déclarer contre l'Espagne. Avaux est envoyé Ambassadeur Extraordinaire en Dannemark, en Suède & en Pologne

SOMMAIRE DU XXXVII. LIVRE.

*C*omparaison du Cardinal de Richelieu & du Chancelier Oxensliern. Diète générale des Princes & des Etats confédérés de l'Empire à Francfort sur le Mein. Harangue de Feuquieres Ambassadeur de France à la Diète de Francfort. Réponse du Chancelier de Suède au discours de l'Ambassadeur de France. Grande contestation à Francfort sur le dédommagement demandé par la Couronne de Suède. Les Confédérés d'Allemagne conviennent du plan d'un nouveau traité avec le Roi de France, & lui remettent Philisbourg. Le Roi de Hongrie prend Ratisbonne, & va mettre le siège devant Norlingue. Le Cardinal Infant passe d'Italie en Allemagne & joint le Roi de Hongrie. Mouvements du Duc Bernard de Saxe Weymar & du Maréchal Horn pour secourir Norlingue. Premier engagement des Suédois avec les Impériaux & les Espagnols près de Nor-

DES LIVRES.

Norlingue. Relation de la bataille de Norlingue par le Maréchal Horn. Relation de la même action par le Marquis de Bassompierre. Embarras du Chancelier Oxenshiern après la défaite de l'armée Suédoise à Norlingue. Mesures du Cardinal de Richelieu après la défaite des Suédois à Norlingue. Traité des Confédérés d'Allemagne avec le Roi de France. Heidelberg secouru contre les Imperiaux & les Bava-rois par les Maréchaux de la Force & de Brezé. Traité du Duc d'Orléans avec le Roi son frere. Le Duc d'Orléans sort secrettement des Pais-Bas & retourne en France. Arrivée du Duc d'Orléans à S. Germain en Laie. Le Duc d'Orléans mécontent se retire à Blois. Le Cardinal Infant se rend dans les Pais-Bas. Puilaurens épouse une parente du Cardinal de Richelieu, & est fait Duc & Pair de France. Accommodement de l'affaire du Duc d'Epéron avec l'Archevêque de Bourdeaux. Nouvelles broiilleries entre le Cardinal de Richelieu & le Duc de Puilaurens. Le Duc de Puilaurens est mis en prison, & meurt peu de temps après. Le Duc d'Orléans est obsédé par les émissaires du Cardinal de Richelieu. Les Imperiaux surprénent Philisbourg. Le Marquis de Feuquieres est promptement renvoyé en Allemagne. Les Protestans Confédérés d'Allemagne s'assemblent à Wormes. Grotius arrive en France avec la qualité d'Ambassadeur de la Couronne de Suède. Le Chancelier Oxenshiern va trouver le Roi de France à Compiègne. Traité de ligue offensive & défensive entre le Roi de France & les Etats-Généraux des Provinces-Unies. L'Ambassadeur d'Espagne sort de France sans voir le Roi. Prise de la ville, & enlevement de l'Electeur de Trèves par les Espagnols. Instances de Semme-terre Ambassadeur de France auprès de Charles Roi

S O M M A I R E

d'Angleterre. Ligue offensive & défensive entre le Roi de France & quelques Princes d'Italie.

SOMMAIRE DU XXXVIII. LIVRE.

Impudence du Cardinal de Richelieu dans l'entreprise de la guerre contre l'Espagne. Le Roi de France déclare la guerre à celui d'Espagne. Manifeste sur la déclaration de la guerre. Réponse des Espagnols au manifeste de France. Raisons alléguées en faveur de l'Empereur & du Roi d'Espagne sur l'affaire de Trêves. L'armée de France entre dans le Luxembourg dans le dessein d'aller joindre celle des Etats-Généraux des Provinces-Unies. Bataille d'Avesin. Emploi donné au Cardinal de la Valette dans l'armée d'Allemagne sous le Maréchal de la Force. Jonction du Prince d'Orange & des Maréchaux de France. Prise & sac de Tienen dans la Brabant. Les Confédérés avancent jusqu'aux portes de Bruxelles, & reviennent assiéger Louvain. Etat des forces du Roi de France au commencement de la guerre. Louis consulte l'Assemblée de son Clergé sur la validité du mariage du Duc d'Orléans. Déclaration de l'Assemblée du Clergé sur la proposition envoyée par le Roi. Fenouillet est envoyé à Rome pour informer le Pape de la déclaration du Clergé de France. La Cour de France s'alarme d'un voyage du Duc d'Orléans en Bretagne. Lettre de Marie de Medici au Roi son fils sur la rupture avec l'Espagne. Le Roi reçoit fort mal la lettre de sa mère. Affaire d'un nommé du Clauzel arrêté par le Duc de Rohan dans la Valteline, & condamné ensuite à la mort. Le Cardinal de Richelieu

DES LIVRES.

Nen fait chasser de Rome le Resident que la Reine Mere y avoit envoié. Etablissement de l'Academie Françoise. Projet des occupations des Academiciens. Qualités qu'ils doivent avoir pour l'exécuter. Le Parlement de Paris fait difficulté d'enregistrer les lettres patentes pour l'établissement de l'Academie Françoise. L'umpuerilité du Cardinal de Richelieu. Revoltes en Guienne & en Languedoc. Paix conclue à Prague entre l'Empereur & l'Eleveur de Saxe. Siège de Louvain levé par les Confédérés. Raisons & circonstances de la levée du siège de Louvain. Les Espagnols surprennent le Fort de Skem. La flotte d'Espagne surprend les Iles de Sainte-Marguerite & de Saint-Honorat. Trêve entre les Couronnes de Suède & de Pologne.

SOMMAIRE DU XXXIX. LIVRE.

LE Duc de Rohan se saisit de la Vallée, & défait les Impériaux & les Espagnols. Le Maréchal de Créquy entre dans le Milanais, & joint le Duc de Parme. Siège de Valence par les Confédérés en Italie. Les Espagnols s'avancent au secours de Valence. Les Confédérés vont au devant d'eux, & se retirent après une escarmouche. Les Confédérés lèvent le siège de Valence. Le Cardinal de la Valette obtient le commandement d'une armée pour joindre celle du Duc Bernard de Saxe Weymar. Le Cardinal de la Valette passe le Rhin. Embarras du Cardinal de la Valette au delà du Rhin. La Cour de France accorde tout au Duc Bernard de Weymar, afin de tirer d'intrigue le Cardinal de la Valette. Goloa oblige le Duc
da

S O M M A I R E.

de Weymar & le Cardinal de la Valette à repasser le Rhin, & à se retirer promptement à Mets. Traité entre le Roi & le Duc Bernard de Saxe Weymar. Voïage du Roi en Lorraine. Louis se chagrine contre le Cardinal de Richelieu, & lui en demande humblement pardon. Prise de Saint Michel. Nouvelle intrigue contre le Cardinal de Richelieu, & retour du Roi à Paris. Le Maréchal de Châtillon va commander en Picardie conjointement avec le Maréchal de Chaulnes. Le Duc Bernard de Weymar, le Cardinal de la Valette, le Duc d'Angoulême & le Maréchal de la Force s'assemblent à Nanci pour conférer sur les moyens de repousser le Duc de Lorraine & Galas Général de l'Empereur. Les Ducs de Weymar & d'Angoulême, le Cardinal de la Valette & le Maréchal de la Force se retranchent à Vic pour arrêter le Duc de Lorraine & Galas. Gassion quitte le service de la Suède & entre dans celui de France. Gassion se devoue entièrement au Cardinal de Richelieu. Le Duc Charles & Galas se retirent de la Lorraine. Seguier est fait Chancelier de France. Mouvements dans le Parlement de Paris. Intrigues dans la maison du Cardinal de Richelieu & dans celle du Duc d'Orléans. Le Pape ordonne au Cardinal de la Valette de quitter le commandement des armées, & refuse de recevoir la nomination du P. Joseph au Cardinalat. Le Cardinal de la Valette marche au secours de quelques places d'Alsace. Arrivée du Duc de Parme à Paris. La Cour de France refuse au Duc de Saxe Weymar les honneurs accordés au Duc de Parme. Mazarin est rappelé de la Cour de France. Le Cardinal de Richelieu veut se faire Chef & Supérieur Général de quelques Ordres Monastiques. Le Maréchal

DES LIVRES.

Le Maréchal d'Estrées est envoyé Ambassadeur Extraordinaire à Rome. Intrigues à la Cour de France pour obliger le Cardinal de Richelieu à faire la paix. Le Pape se rend Médiateur de la paix, & envoie un Legat pour la négocier à Cologne. Le Roi d'Angleterre arme par mer. Mécontentement en Angleterre à l'occasion d'un impôt mis par le Roi.

SOMMAIRE DU XL. LIVRE.

Manière dont le Cardinal de Richelieu représente les événemens de la campagne de l'an 1636. & raisonne sur la guerre présente. Les Etats Généraux des Provinces-Unies reprennent le fort de Skenk. Situation des affaires de la Couronne de Suède. Négociation du Chancelier Oxenstiern avec le Marquis de S. Chaumont Ambassadeur de France. Les Suédois perdent Magdebourg & rétablissent leurs affaires par une victoire considérable. Mauvais état des affaires du Duc de Parme à son retour de la Cour de France. Renfort envoyé de France en Italie pour le secours du Duc de Parme. Le Maréchal de Toiras est malheureusement tué. Combat du Tésin. Les Confédérés se retirent du Milanois au mois d'Août, & vont prendre des quartiers d'hiver. Grande flotte inutilement équipée. Les Espagnols retournent dans les Etats du Duc de Parme, & le Pape publie un monitoire contre lui. Siège de Dole par le Prince de Condé. Mesures prises pour empêcher que la Franche-Comté ne fût secourue. Prise de Saverne par le Duc Bernard de Weymar & par le Cardinal

SOMMAIRE DES LIVRES.

Cardinal de la Valette. Le Prince de Condé lève le siège de Dole par ordre du Roi. Jean de Wert fait mine de vouloir assiéger la ville de Liège. Mauvais état de la frontière de Picardie au commencement de la campagne. Irruption du Cardinal Infant dans la Picardie. Le Comte de Guébriant sauve Guise. Les Espagnols passent la rivière de Somme, & prennent Corbie. Détail de la manière dont les Espagnols passent la Somme. Le Cardinal de Richelieu rejette sur le Comte de Soissons le passage des ennemis. Le progrès des Espagnols en Picardie jette l'épouvante dans Paris. Galas va joindre le Duc de Lorraine dans la Franche-Comté. Irruption des Impériaux dans le Duché de Bourgogne. Le Duc d'Epéron s'applique à maintenir la Guienne, & à la défendre contre les efforts des Espagnols. Les Espagnols pénètrent dans la Guienne, & y jettent l'épouvante. Intrigue contre le Cardinal de Richelieu. Disgrace du Duc de Saint Simon.

HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE TRENTESIXIEME.

Quand je considère le grand nombre d'affaires importantes que Richelieu traite en même temps dans les diverses Cours de l'Europe, & au dedans du Roiaume, tant pour y établir son autorité, qu'afin de se garantir des desseins formés contre lui par les puissans ennemis qu'il a dans la famille Royale & ailleurs; ses vastes projets pour l'agrandissement de son Maître & de sa propre fortune; sa prudence & sa dexterité dans les négociations; sa prévoyance & sa persévérance, quand il est question de pré-

1634.
Le Comte de Noail-
les nom-
mé Am-
bassadeur
de France
à Rome,
s'y rend.

Tome VIII. Part. I. A vé-

1634. venir les desseins de la Maison d'Autriche,
Mercur de lui susciter de nouveaux embarras; & de
François mettre Louis en état de faire trembler l'er-
 1634. Na- dinand à Vienne & Philippe à Madrid; sa
mi Historia promptitude & son habileté à remédier aux in-
Venet. L. conveniens qu'il n'a pû prévoir, ou éviter, &
 IX. 1634. à reparer les malheurs & les disgrâces ordinai-
Vittorio res dans les grandes & différentes entreprises:
Siri Me- quand je considère, dis-je, toutes ces choses,
morie Re- j'admire l'étendue & la supériorité de son gé-
condite. nie. Peu s'en faut qu'enchanté de ce qu'il y a
 Tom. VII. de surprenant & de merveilleux dans l'admi-
 pag. 767. nistration du Cardinal, je ne sois tenté d'ou-
 768. & blier comme les autres, ses mauvaises quali-
 775. 776. tés, & de lui pardonner sa scélératesse. Car en-
 &c, fin, il n'est pas possible d'entreprendre & d'exé-
 cuter tant de choses extraordinaires, sans vio-
 ler souvent les règles de la justice & de la pro-
 bité. Mais c'est une illusion dans laquelle un
 Historien judicieux & désintéressé ne doit ja-
 mais donner. Il rendroit au vice heureux &
 déguisé, l'honneur qui n'est dû qu'à la vertu
 solide, si ébloui du faux éclat des actions des
 prétendus Héros du temps, il en jugeoit au-
 trement que par les principes du bon sens &
 de l'Evangile. Richelieu étoit obligé d'être
 homme de bien, & non habile Politique. S'il
 n'a pas rempli ce devoir essentiel & indispen-
 sable, il mérite d'être flétri dans l'Histoire.
 Bien loin de les proposer pour modèle aux Mi-
 nistres d'Etat, il en faut donner de l'horreur.
 Le Cardinal n'est point si estimable dans le
 fond. Un homme d'esprit peut aisément fai-
 re des merveilles comme lui, lorsque revêtu
 de l'autorité souveraine; il veut commettre
 sans aucun scrupule les crimes les plus atro-
 ces,

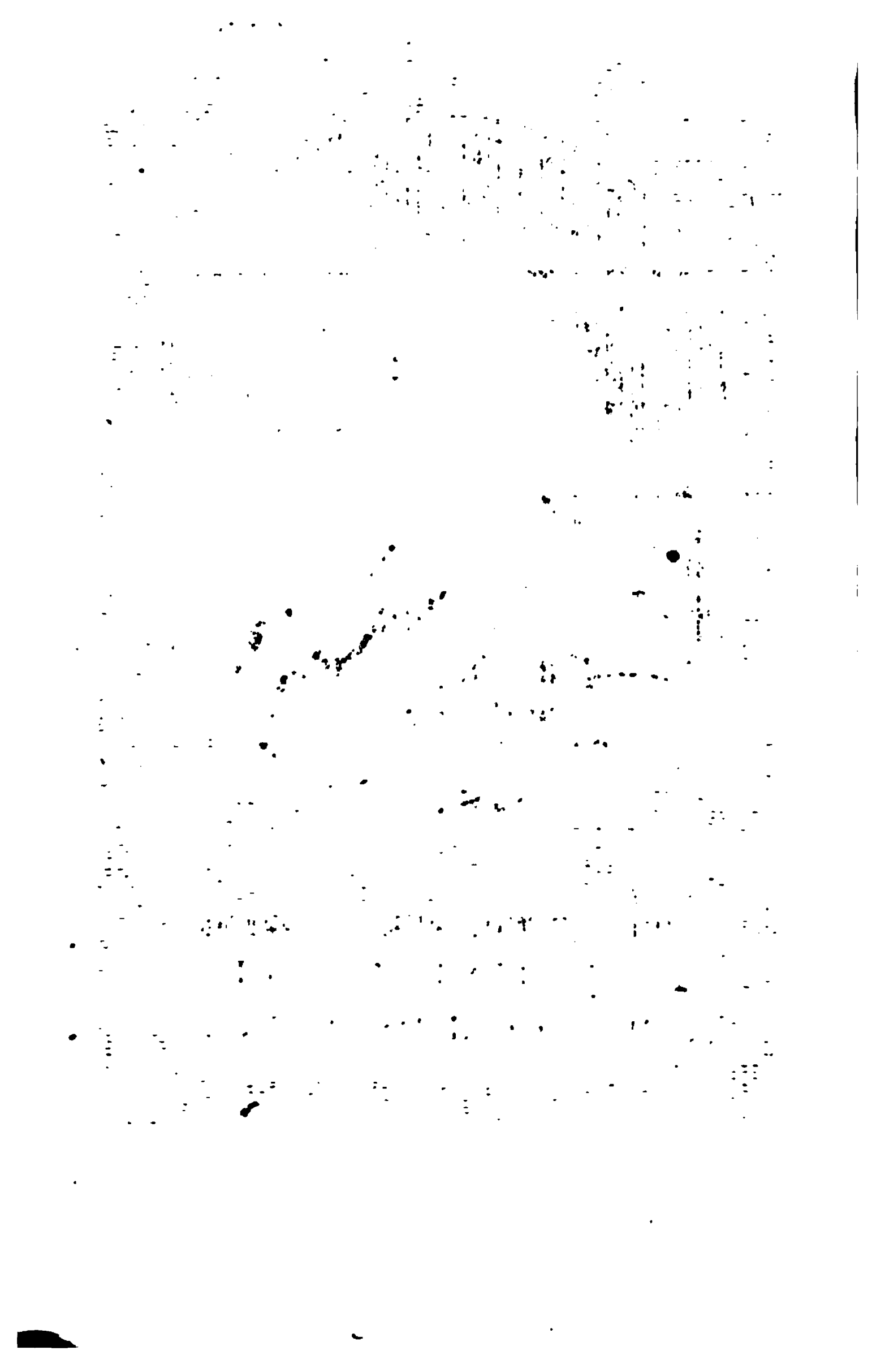
1634.

ces : & n'être pas méchant à demi. Tout autre Ministre d'Etat se feroit peut-être avant signalé ; si étouffant les remords de sa conscience, il avoit trouvé des conjonctures aussi favorables.

Perfuadé que son Maître feroit bien-tôt dans la nécessité de rompre ouvertement avec l'Empereur & avec le Roi d'Espagne, & qu'il n'étoit presque plus possible de continuer le même jeu, d'attaquer la Maison d'Autriche, sans lui déclarer la guerre, Richelieu pensoit à former de tous côtez des ligues contre elle. J'ai déjà dit qu'il avoit forcé à cœur d'engager tous les Souverains d'Italie à s'unir avec la France. N'osant parler d'une ligue offensive à des gens qui ne cherchent qu'à éloigner la guerre de leur pais, il en propose seulement une défensive, contre les entreprises que la Maison d'Autriche pourroit faire sur leur liberté, & pour maintenir les choses sur le pied où elles se trouvoient depuis le traité de Quiersquo. Le Cardinal esperoit de tirer de là un avantage considérable, en cas de rupture entre les deux Couronnes. Si les Souverains d'Italie refusoient de passer de la défensive à l'offensive, ils étoient du moins obligés en conséquence du traité, à empêcher que les Espagnols ne tentassent de chasser les François de Casal & de Pignorol. Le Maréchal de Crequi pressa le Pape d'entrer dans cette ligue. Mais Urbain s'en défendit constamment. Les Princes d'Italie qui se régloient ordinairement sur la Cour de Rome, furent aussi insensibles qu'elle aux vives remontrances des Ministres que Richelieu leur fit envoyer l'année précédente. Invariable dans sa maxime de ne se rebuter point,

1634. point, & d'entretenir par tout, & principalement à Rome, une négociation continuelle; le Cardinal persuade à Louis de dépêcher vers le commencement de cette année La Saludie à Venise & dans toutes les Cours d'Italie. On lui donne une ample instruction qui contenoit le plan de la ligue projetée. Ces sortes de Mémoires étoient ordinairement de la façon du Pere Joseph. Au lieu de méditer sur l'Evangile, ou sur la Regle de son Saint François le Capucin devenu Ministre d'Etat, il ne s'occupoit que de spéculations politiques, & souvent de quelque chose de pire. La vivacité de son imagination lui fournissoit de beaux & vastes projets, mais ordinairement impraticables. Les Sages du Sénat de Venise, & le Grand Duc de Toscane, aussi deliés, aussi pénétrants que Richelieu, ne répondirent qu'en termes généraux. Ils parurent dans la même disposition que le Pape, de garder une parfaite neutralité. Bien loin de vouloir entendre parler de guerre, on exhorte Louis à la paix.

Le Maréchal de Crequi las de son Ambassade extraordinaire à Rome qui lui coutoit beaucoup, demandant son rappel avec instance, le Comte de Noailles Chevalier des Ordres du Roi, Conseiller d'Etat, Maréchal des Camps & Armées de Sa Majesté, Lieutenant Général de la Province d'Auvergne, & Sénéchal de Rouergue, nommé dès l'année précédente Ambassadeur ordinaire auprès du Pape, à la place du Comte de Brassac, eut ordre de partir incessamment. Son instruction le chargeoit de parler encore à Urbain de la ligue déjà proposée, & à tous les Ministres des Souverains



1634.

rains d'Italie qui seroient à la Cour de Rome. Mais il devoit principalement négocier d'autres affaires que Richelieu ne prenoit pas moins à cœur; l'exercice de la *Comprotection* de la Couronne de France à Rome, acceptée par le Cardinal Antoine Barberin neveu du Pape, la dissolution du mariage du Duc d'Orléans avec la Princesse de Lorraine, & deux autres choses qui regardoient le Ministre en particulier. Il prétendoit se faire donner les benefices que François Cardinal de Lorraine possédoit avant son mariage avec la Princesse Claude, & obtenir la Coadjutorerie de l'Evêché de Spire, & même celle de l'Archevêché de Trèves. Incapable de borner son ambition, Richelieu formoit tous les jours un nouveau projet de quelqu'établissement qui le rendît indépendant du Duc d'Orléans, en cas que le Roi vînt à mourir sans enfans.

Le titre fastueux de Protecteur de leurs Couronnes que l'Empereur & les Rois de la Communion du Pape accordent à un Cardinal qu'ils veulent distinguer, est peut-être la chose du monde la plus ridicule & la plus indigne. La fonction principale d'une charge à laquelle on donne un nom si pompeux, c'est ce qu'on appelle la *Préconisation* des Evêques nouvellement élus, ou nommés. Je saurois bon gré à Louis XIV. de ce que sa fierté n'a pu se réduire à une pareille bassesse, si d'ailleurs il n'avoit rampé comme ses prédécesseurs devant les Papes, après en avoir traité quelques-uns avec une extrême hauteur. Richelieu chagrin de ce que le Cardinal François Barberin gardoit la protection des Roiaumes d'Aragon & de Portugal, nonobstant les plaintes que la

1634. Cour de France fit de ce que le Neveu du Pape donnoit une marque si publique de sa partialité pour l'Espagne, se mit en tête d'engager le Cardinal Antoine frere de François à prendre la protection de la Couronne de France. Une autre raison portoit le Ministre de Louis à souhaiter qu'Antoine acceptât cette qualité. Prévenu de l'utilité du conseil donné par Don Antonio Perez au Roi Henri IV, de se rendre aussi puissant qu'il lui seroit possible à la Cour de Rome, Richelieu s'imaginoit que la Couronne de France y seroit plus considérée, si un des Cardinaux neveux du Pape, s'y déclaroit ouvertement pour elle, & que le credit d'Antoine balanceroit celui de son frere dévoué à la Maison d'Autriche.

Maurice Cardinal de Savoie étoit depuis long-temps le Protecteur en chef de la France à Rome. Mais parce qu'il n'y residoit pas exactement, on lui avoit associé le Cardinal Bentivoglio en qualité de *Comprotecteur*. Louis ne vouloit pas ôter la protection à Maurice, de peur d'irriter un Prince que son inclination ne portoit déjà que trop à prendre le parti de la Maison d'Autriche. On n'avoit donc qu'une *Comprotection* à donner au Cardinal Antoine, & il falloit obtenir l'agrément & la démission de Bentivoglio. Le Maréchal de Crequi eut ordre de lui faire la proposition l'année précédente. Bentivoglio se rend de bonne grace à ce que Louis desiroit de lui ; & Antoine bien aise de s'assurer de l'appui de la France qui devient supérieure, accepte volontiers la *Comprotection* que le Maréchal lui offre. Mais le Cardinal François Barberin jaloux de la consideration & du credit que son Cadet peut acquerir

1634

rir par ce moien ; persuade au Pape leur oncle d'empêcher qu'Antoine n'exerce la Comprotection. Les Espagnols interviennent bientôt, & s'opposent de toutes leurs forces aux desseins de Crequi & d'Antoine. L'occasion étoit trop belle de mettre la division entre les neveux d'Urbain, de se venger des chagrins qu'il leur donnoit souvent, & de faire voir qu'ils étoient encore assez puissans pour empêcher que la France ne réussit dans ses projets. Le Maréchal n'ayant pu fléchir la fermeté d'Urbain à refuser l'exercice de la Comprotection au Cardinal Antoine, Noailles eut ordre de revenir à la charge, & de faire de nouvelles instances conjointement avec Crequi. Ce n'est pas sans raison qu'un Ancien a dit que les badineries des Grands deviennent des affaires importantes. Nous en verrons un exemple dans le différend que causa cette Comprotection, chose du monde la plus badine.

Je trouve une particularité remarquable dans l'Instruction donnée au Comte de Noailles. Le Pape devoit nommer un nouveau Nonce à la Cour de France, qui remplit la place de Bichi élevé à la dignité de Cardinal dans une promotion qu'Urbain fit l'année précédente. Il jettoit la vue sur Jules Mazarin qui embrassa l'état Ecclesiastique incontinent après son heureux succès dans la négociation de la paix d'Italie. Le Pape croioit que la nomination d'un sujet qui avoit si utilement servi la France dans l'affaire de Casal, seroit agreable au Roi & à son Ministre. Urbain se trompoit dans sa conjecture. Mazarin étoit suspect à Richelieu. Il est souvent dangereux d'avoir trop d'esprit & trop d'habileté. Le Car-

1634. dinal craignoit, dit-on, que l'Italien souple & delié, ne s'insinuat dans l'esprit de Louis, & qu'usant de la liberté que sa qualité de Nonce lui donneroit d'entretenir souvent le Roi en particulier, il ne trouvât des momens favorables pour rendre de bons offices à Marie de Medicis, au Duc d'Orleans & aux Princes de la Maison de Lorraine, en faveur desquels Urbain devoit enjoindre à son Ministre de parler à Sa Majesté Très-Chrétienne. Noailles eut un ordre secret d'éloigner adroitement la nomination de Mazarin, sans que l'Italien qui la briguoit fortement, s'en apperçût. Le nouvel Ambassadeur se rendit à Rome le 15. Avril, & eut son audience publique le 4. Juin. Voions le commencement de ses négociations avant le départ du Maréchal de Crequi.

Négocia-
tion pour
l'exercice
de la Com-
protection
de la Cou-
ronne de
France
par le
Cardinal
Antoine
Barberin.

Mémoires
pour servir
à l'histoi-
re du Car-
din / de
Richelieu.
Recueil
des Lettres
du même.
Lettres
248 au
Cardinal
Antoine
Barberin,

Un de ses premiers soins, ce fut de porter au Cardinal Antoine Barberin le magnifique présent que Louis lui envoioit, afin de l'engager encore plus à garder la Comprotection, malgré l'opposition de François son frere, & des Espagnols, & à en faire les fonctions publiques incontinent après l'arrivée du Comte de Noailles. C'étoit une croix de diamans, & le portrait de Sa Majesté enrichi de plusieurs pierres précieuses. Richelieu accompagna le préteur d'une lettre obligeante & enjouée. Monseigneur, disoit-il à son Confrere, le Roi aiant su que ceux qui ont toujours envié son contentement, & qui n'aiment pas votre Maison, n'oublient rien de ce qui peut vous causer des traverses, & vous faire porter la croix à son occasion, m'a commandé de vous en envoyer une de sa part, pour temoigner à tout le monde qu'il ne peut souffrir qu'à son sujet, vous en portiez

une autre que celle qui viendroit de lui, dont la
 pesantour ne vous sera pas incommode. Et d'au-
 tant que ce n'est pas seulement en cette rencon-
 tre, mais en toute autre qui pourrait arriver, que
 Sa Majesté prétend vous débarrasser des peines &
 des déplaisirs qu'on tâcherait de vous donner,
 elle a voulu aussi que vous reçussiez son portrait
 de sa main, persuadé qu'elle est, que fortifié de
 la seule ombre d'un si grand Prince, vous resi-
 sterez facilement aux ennemis de votre Maison,
 contre lesquels le Roi emploiera volontiers sa
 puissance dans toutes les occasions qui se pré-
 senteront. J'obéis à ce commandement avec un
 plaisir extrême. Fût-ce le présent même ? fût-
 ce la manière obligeante dont il se fit ? fut-ce
 les jolies choses que Richelieu dit dans sa let-
 tre, qui engagèrent Antoine à résister si for-
 tement à son Oncle & à son Frere sur l'ar-
 ticle de la Comprotection qu'il avoit accep-
 tée ? Quoiqu'il en soit, l'Eminence Italien-
 ne reçut la croix & le portrait avec toute
 la reconnoissance imaginable, en protestant
 qu'elle préféreroit aux plus grands avantages du
 monde ; l'honneur de servir le Roi, nonob-
 stant la résistance qu'elle trouvoit de la part du
 Cardinal François, & qu'elle aimoit mieux se
 brouiller avec son propre frere, que de n'ex-
 ercer pas la Comprotection dont le Roi l'avoit
 honoré.

Nous allons voir dans une Relation envoyée
 à la Cour de France par le Maréchal de Cre-
 qui & le Comte de Noailles, que le Cardinal
 Antoine fit tous ses efforts pour tenir sa parole.
 La pièce est un peu longue. Mais elle décou-
 vre admirablement la manière dont les affaires
 se traitent à la Cour de Rome, & l'adresse des

1634.
 Nani Hist.
 toria Ve-
 nota L. IX.
 1631. Vis-
 torio Siri
 Memorie
 Racandite
 Tom. VII.
 pag. 183.
 184. 185.
 &c.

1634. Papes à faire bien valoir les moindres bagatelles, que les principaux Monarques de leur communion y prennent un aussi grand intérêt, & ménagent autant le Pontife & ses neveux, que s'il étoit question de conserver les droits les plus essentiels de leur Couronne. Le Cardinal Antoine, porte la Relation, ayant promis de commencer les fonctions publiques de Comproteſteur de France, dès que le nouvel Ambassadeur du Roi seroit à Rome, & ne faisant point paroître qu'il trouvât le moindre obstacle de la part du Pape ou du Cardinal François Barberin, trois jours après l'arrivée du Comte de Noailles, le Maréchal de Crequi averti qu'il y avoit quelques expéditions consistoriales qui pressaient, ordonna que tous les Banquiers Expéditionnaires s'adressassent désormais au Cardinal Antoine, qui remplissoit la place du Cardinal Bentivoglio. Cet ordre ayant été sçu au palais du Pape, y causa beaucoup de bruit. Il mande le lendemain le Cardinal son frere, les Cardinaux ses neveux, & même Dom Thadée Barberin Prince de Palestrine. Après quelques discours, il leur déclare qu'étant le pere commun de tous les Princes Chrétiens, il ne veut pas que ses parens s'obligent désormais à aucun d'eux, en recevant des pensions, des emplois, des protections, & commande fort expressement au Cardinal François de quitter la protection d'Aragon & de Portugal, & au Cardinal Antoine la Comprotection de France.

Le Maréchal de Crequi avoit reçu avis quelques jours auparavant, de plusieurs entrevues publiques & particulières du Cardinal François Barberin avec les Ambassadeurs d'Espagne, & que le but de ces frequentes conferences, c'étoit d'obliger

1634

d'obliger le Cardinal Antoine à quitter la Comprotection de France, & que pour lui ôter l'excuse que l'exemple de son frere pouvoit fournir, on étoit convenu de part & d'autre que le Cardinal François renonceroit le premier à la protection d'Aragon & de Portugal. Celui-ci promit que sans en donner aucune part aux Ambassadeurs du Roi, il persuaderoit au Pape de parler si positivement au Cardinal Antoine, que les ordres de Sa Sainteté seroient, infailliblement exécutés. On étoit déjà informé que depuis quatre mois, le Cardinal François négocioit cette affaire à la Cour de Madrid par l'entremise du Général des Dominicains qui a beaucoup de crédit en Espagne. & que les Ministres Espagnols qui sont ici, avoient reçu des ordres pressans, de chercher tous les moien: d'empêcher cette Comprotection, d'employer d'abord la voie de la douceur & les prières, & en cas que le Pape ne s'y rendit pas, d'user de menaces & de vigueur. Le Maréchal de Crequi avoit peine à se persuader que les choses fussent allées si loin, & que le Pape & le Cardinal François Barberin voulussent souffrir que le Cardinal Antoine engagé d'honneur & de réputation, commit une pareille faute, & donnât au Roi un si grand sujet de se plaindre de lui. Mais le 21. Avril, le Maréchal de Crequi & le Comte de Noailles apprirent que le Cardinal François Barberin devoit aller ce jour-là trouver les Ambassadeurs d'Espagne, & leur remettre la protection d'Aragon & de Portugal, & que le Cardinal Antoine viendrait ensuite renoncer à la Comprotection de France entre les mains des Ambassadeurs du Roi.

Cela se fit en effet. Le Cardinal Antoine pro-

1634. *resta que c'étoit avec un extrême déplaisir qu'il se voyoit réduit à la nécessité de donner sa demission. J'ai fait, dit-il aux Ambassadeurs, toutes les instances imaginables pour obtenir du Pape la permission d'exercer la Comprotection. Inflexible à tout ce que j'ai pu lui dire, il n'a pas eu le moindre égard à mes remontrances. Je lui ai représenté inutilement qu'en obéissant à ses ordres, je me perdois entièrement d'honneur & de reputation. Que je ne dois pas manquer de parole à un grand Roi, auquel je me suis engagé avec le consentement de Sa Sainteté, & avec la participation du Cardinal François. Que la France n'a point empêché que mon frere n'exercât la protection d'une partie des Etats du Roi Catholique, & qu'elle n'a pas cessé pour cela de lui communiquer les affaires, & de lui donner des marques de sa confiance. Que les Ministres des Princes ne s'adressant point à moi pour les affaires qu'ils négocient ici, les Espagnols ne doivent pas trouver mauvais que j'exerce la Comprotection de France. Que Sa Majesté Très-Chrétienne se croira offensée, si je lui remets un emploi accepté dans les formes. Que Sa Sainteté peut mieux juger qu'aucun autre des maux que le ressentiment du Roi peut causer à toute la Chrétienté & à nôtre Maison en particulier. Bien loin de réfléchir sur ces raisons, le Pape s'est mis en colere contre moi, & m'a menacé de sa disgrâce entière, si je lui desobeïs. Je n'ai pu lui répondre autre chose, sinon que je vous rendrois un compte exact de ce qui s'est passé entre lui & moi. Le Cardinal Antoine finit son discours par de grandes plaintes contre le Cardinal François. Je ne doute point, ajouta-t-il, que*

que mon frere ne me fasse sentir les effets de sa mauvaise volonté. Je me console facilement de ce malheur, persuadé que je suis que Sa Majesté me continuera l'honneur de sa bienveillance. Je vous prie, Messieurs, de lui protester de ma part, que l'autorité du Pape peut bien me forcer à certaines démarches extérieures; mais que rien ne m'empêchera de conserver une parfaite reconnoissance de l'honneur que le Roi m'a voulu faire. C'étoit le plus grand que je pusse recevoir. 1634.

Les Ambassadeurs n'ignoroient pas ce que le Cardinal Antoine leur devoit dire. Cependant, ils firent semblant d'être fort surpris d'un pareil discours. Je n'aurois jamais pensé, Monsieur, repartit le Maréchal de Crequi, que le Pape & M. le Cardinal votre frere, voulussent faire un si grand affront au Roi notre maître; & même d'une manière si haute & si dure. Sa Majesté m'a bien donné le pouvoir de vous faire Comprotecteur de France: mais nous n'avons pas celui de recevoir votre démission. Nous vous prions non seulement de conserver l'emploi, mais encore de déclarer à tous les Cardinaux & à tous les Ambassadeurs, que vous avez accepté la Comprotection de France, & que vous êtes prêt à en exercer les fonctions. De grace faites entendre nos justes plaintes au Pape, & notre résolution d'envoyer un Courier exprès au Roi notre maître sur cette affaire. Autrement, nous irons nous plaindre à Sa Sainteté, & à M. le Cardinal Barberin. Tout ceci se fait pour contenir les Espagnols aux dépens de la réputation de Sa Majesté. Et c'est ce qu'elle ne souffrira jamais, Nous ne vous demandons pas, Monsieur,

1634.

seur, une chose qui puisse être préjudiciable à la Chrétienté, ni dont le Pape & ceux de votre Maison aient un juste sujet d'être mécontents. On ne prétend pas non plus s'opposer aux volontés de Sa Sainteté. Nous prions seulement Votre Eminence, de faire les fonctions de Comprotecteur jusques à ce que le Roi soit averti, & que Sa Majesté accepte votre démission. Ce terme est bien peu de chose en comparaison de sept, ou huit années, pendant lesquelles M. votre frere a exercé la Protection d'Aragon & de Portugal. *Les Ambassadeurs s'aviserent de cet expédient sur le champ, pour empêcher que l'affaire ne fût absolument rompue, Et pour avoir le loisir de donner avis au Roi de ce qui se passoit.*

Ne diroit-on pas qu'il s'agit ici de la première prérogative de la Couronne de France? Est-ce donc une chose de si grande importance que les Banquiers de Rome s'adressent pour les expéditions des Benefices Consistoriaux, à un Cardinal neveu du Pape, plutôt qu'à un autre? J'avoue qu'il y avoit un certain point d'honneur dans ce différend. Puisque l'Aîné des deux Cardinaux neveux d'Urbain s'étoit chargé de ce médiocre emploi pour obliger le Roi d'Espagne, le Cadet en pouvoit bien faire autant en considération du Roi de France. Mais, bon Dieu! n'est-ce pas la chose du monde la plus ridicule, que de puissans Monarques se fassent un point d'honneur, & se traversent l'un l'autre avec autant d'opiniâtreté que de chaleur, sur ces fadaïses? Qu'on ne puisse être Evêque, ou Abbé sans obtenir des Bulles du Pape, c'est un des plus grans abus des derniers siècles, c'est un joug que
l'Em-

l'Empereur & les Princes de la Communion de Rome ne devoient jamais subir. Mais puisque cette servitude les accommode, quelle nécessité y a-t-il de contenter le faste de la Cour de Rome, en donnant à des Cardinaux le titre pompeux de Protecteur de l'Empire, de la France, de l'Espagne ? Qu'importe aux Souverains que les Banquiers s'adressent à un Cardinal plus ou moins qualifié, pour préconiser dans le Consistoire les Bénéfices vacans dans leurs Etats ?

Antoine étoit mal informé de ce qui se passa en France quand Barberin son frere accepta la protection d'Aragon & de Portugal. J'ai rapporté dans quelque'un des livres précédens qu'Herbaut Secrétaire d'Etat s'en plaignit amèrement au Cardinal Spada qui faisoit les fonctions de Nonce à Paris. Herbaut remontra que ni les Aldobrandins, ni les Borgheses, n'avoient point accepté de pareils emplois sous le Pontificat de leurs oncles, depuis la jalousie réciproque de la France & de l'Espagne. On crut à la vérité, que la prudence vouloit que Louis s'abstînt de s'opposer à une affaire conclue, & d'en faire inutilement des plaintes publiques. On se contenta que le Secrétaire d'Etat déclarât de la part de Sa Majesté, que si François Barberin s'avisait de donner une autre marque signalée de son attachement à l'Espagne, le Roi défendrait à ses Ambassadeurs de communiquer aucune affaire de France à ce Cardinal. Revenons à la suite de la négociation de Crequi & de Noailles sur la Comprotection donnée au second neveu d'Urbain.

Le Maréchal, pour suit-on dans la Relation ;
s'offrit

1634 s'offrit d'aller faire lui-même des instances au Pape, & au Cardinal François Barberin, dès que le Cardinal Antoine leur auroit représenté les raisons que les Ambassadeurs avoient de n'accepter pas sa démission. Tout ce que le Cardinal Antoine leur put promettre, ce fut de faire à Sa Sainteté le rapport de ce qu'ils avoient dit, quoique je sache bien, ajouta-t-il, qu'elle trouvera mauvais que je me sois chargé de cette commission. Mazarin présent à la conférence, mit par écrit ce que le Cardinal Antoine devoit représenter principalement au Pape. Ce fut Mazarin qui alla parler à Sa Sainteté. Le Cardinal Antoine n'en eut pas la hardiesse. Les Ambassadeurs s'en rejouirent dans la suite. Car enfin, Mazarin bazonna certaines remontrances que le Cardinal Antoine n'auroit jamais osé faire. Très-Saint Pere, dit-il à Sa Sainteté après lui avoir exposé ce qui s'étoit passé entre le Cardinal Antoine & les Ambassadeurs, M. de Crequi & de Noailles ont gardé tous les ménagemens possibles, en parlant à M. le Cardinal Antoine; s'ils se sont plaints, c'a été de la manière du monde la plus respectueuse. Mais j'ai reconnu dans mes entretiens particuliers avec eux, que leur ressentiment est aussi grand qu'il peut être. Je vous parle de ceci en tremblant. La crainte de déplaire à Votre Sainteté me fermeroit la bouche, si je n'étois persuadé qu'il est important à votre service, que je vous expose sincèrement ma pensée. Je crains, Très-Saint Pere, que cette dernière affaire jointe à certains mécontentemens du Roi de France, auquel on a refusé plusieurs graces publiques ou particulières que M. de Crequi a demandées de la part de Sa Majesté,

ne

ne réveille les chagrins que la *Préfecture* lui a causés. On a tâché de les apaiser en insinuant au Roi, que si vous avez élevé M. le Prince de Palestrine à cette dignité, ce n'a point été dans l'intention d'offenser Sa Majesté; mais que vous avez crû pouvoir suivre les mouvemens de votre tendresse paternelle pour Mrs. vos neveux, & mettre un titre considérable dans votre Maison. Les Ambassadeurs de France semblent disposés à croire maintenant, que vous n'avez donné leur place sur le *soflio* à M. le Prince de Palestrine, que pour ôter aux Rois de France la seule marque de prééminence qu'ils avoient à Rome sur les Rois d'Espagne. Votre Sainteté voit mieux que moi les suites fâcheuses que cette affaire peut avoir. Ne doit-on pas craindre que les Ambassadeurs n'insinuent au Roi leur maître que pour se venger avec éclat de l'offense qu'il croit recevoir par la défense faite à M. le Cardinal Antoine d'exercer la *Comprotection*, Sa Majesté doit demander que dès à présent & sous votre Pontificat, les Ambassadeurs de France aient sur le *soflio* la place qu'ils occupoient, avant que M. le Prince de Palestrine fût Préfet de Rome. Ces remontrances ne plurent pas au Pape. Cependant Mazarin jugea que si le Maréchal de Crequi alloit à l'audience de Sa Sainteté, il pourroit obtenir que le Cardinal Antoine eût la *Comprotection* jusqu'à ce que le Roi eût fait savoir ses intentions.

Le Maréchal demande audience à Sa Sainteté. On le remet à demain ou trois jours. Il envoie chez le Cardinal François Barberin. On répond que Son Eminence se va promener, & qu'il

1634. qu'elle a promis de donner à son retour audience à l'Ambassadeur d'Espagne. Le Maréchal de Crequi va chez le Cardinal Antoine qui demandoit à l'entretenir, & renvoie dire au Cardinal François qu'ayant à lui parler d'une affaire importante, le Maréchal ne se met pas en peine, si ce sera devant ou après l'audience promise à l'Ambassadeur d'Espagne. On vient avertir le Maréchal que Son Eminence l'attend. Il la trouva si agitée, qu'à peine donnoit-elle au Maréchal le temps de s'expliquer. Prenant la parole à chaque moment, le Cardinal se plaignoit de ce qu'on avoit engagé son frere à se charger de la Comprotection de France. Cela est capable, disoit-il, de bouleverser les affaires de la Chrétienté. Il faut donner quelque contentement aux Espagnols, qui en usent bien avec le S. Siège. On n'a pas les mêmes égards en France. Il s'y passe beaucoup de choses, & sur tout dans ce nouveau Parlement de Mets, dont le Pape a sujet de se plaindre. Le Cardinal François s'emporta. Son discours répondoit à l'égarement de son esprit. Le Maréchal continua ses plaintes en termes respectueux, raconte ce qui s'est passé avec le Cardinal Antoine, & prie le Cardinal François de réfléchir sur les suites que l'affaire peut avoir.

Le Roi mon maître, ajouta-t-il, ne souffrira jamais une pareille offense. Prenez garde, Monsieur, qu'on ne vous reproche un jour que par un excès de complaisance pour le Roi Catholique vous avez détaché la France des intérêts du S. Siège, obligé le Pape à se jeter entre les bras des Espagnols, & à quitter la qualité de Chef de l'Eglise Universelle, pour devenir le Capelan du Roi d'Espagne; avancé
les

les jours de votre oncle par le chagrin que cette affaire lui causera infailliblement, & causé la ruine de votre Maison en mettant la defunion entre vous & votre frere. C'est là le but des Espagnols. Si vous avez envie d'offenser le Roi mon maître, attaquez-le par un endroit moins sensible, & n'obligez pas M. votre frere à quitter la Comprotection, sans en donner premièrement avis à Sa Majesté, ni même à ses Ambassadeurs. Avez-vous quitté la protection d'Aragon & de Portugal, sans demander l'agrément du Roi d'Espagne? Vous avez negocié quatre mois auparavant avec ses Ministres: Vous leur avez donné le temps d'écrire à Madrid & de recevoir réponse. On n'exige point de si grandes faveurs. Nous souhaitons seulement que le Roi notre maître soit averti, & que M. le Cardinal Antoine exerce la Comprotection jusques à ce que Sa Majesté ait agréé sa démission.

Le Sieur Mezerin, porte encore la Relation, rendra témoignage que le Maréchal de Crequi parla toujours en termes respectueux. Et certes, s'il est blâmable en quelque chose, c'est d'avoir gardé trop de menagement. Le Cardinal François ne répondit aux civilités de l'Ambassadeur que par des paroles offensantes, & pleines d'aigreur contre le Roi. Son discours étoit si peu digne d'une personne de son rang, qu'on lui feroit honte, en le rapportant. Jamais, dit-il entr'autres choses, un Cardinal de qualité n'a pris un pareil emploi. Monsieur, repliqua le Maréchal, le plus grand honneur que vous puissiez avoir après la mort de votre oncle, ce seroit de pouvoir dire avec justice que vous étiez d'une aussi bonne Maison que M. le Cardinal Ben-

1634. Bentivoglio, sans parler des autres qui ont eu la Comprotection de France avant lui. Le Maréchal voyant qu'il ne devoit attendre que des choses désobligeantes de la part du Cardinal François, demande enfin ce qu'il remporterait de son audience. Je parlerai au Pape, repartit le Cardinal, & je vous ferai savoir sa réponse. Mazarin l'a rapportée. C'est que le Pape veut absolument que le Cardinal Antoine quitte la Comprotection. Le Comte de Chateau-vilain vint ensuite trouver les Ambassadeurs, & leur dit que s'ils promettoient de consentir à la démission du Cardinal Antoine, le Pape lui permettroit de proposer une fois seulement quelque affaire consistoriale de France. A quoi ils ont répondu qu'ils ne pouvoient accepter aucune condition sans la permission de Sa Majesté. Incontinent après l'entretien du Maréchal de Cœqui avec le Cardinal François Barberin, les Ambassadeurs eurent avis que Sa Sainteté faisoit dresser une Bulle, qui défendrait à tous les Cardinaux Neveu de prendre désormais aucune Protection, qu'elle seroit publiée dans le premier Consistoire, & que le Pape commanderoit aux siens en présence de tous les Cardinaux, de renoncer à celles qu'ils ont prises. Le Consistoire s'est tenu. On n'y a parlé, ni de la Bulle, ni de la défense qui se devoit faire aux Neveux. Le Cardinal Antoine voyant qu'il n'y pouvoit exercer aucune fonction de Comprotecteur, s'en vouloit absenter. Mais Sa Sainteté lui manda que s'il y manquoit, elle s'en encluroit pour toujours. Il témoigne être fort affligé de tout ceci, & proteste qu'il est disposé à sortir de Rome, & à se retirer en France si le Roi le desire.

Pour donner l'intelligence d'un endroit des
re-

1634

remontrances que Mazarin fit à Urbain, il faut expliquer ce que c'est que cette *Préséance*, qui étoit aux Ambassadeurs de France leur place sur le *sglio*, c'est-à-dire, sur le trône du Pape quand il tient chapelle. Ingenieux à inventer de vains noms de dignité pour contenter leur faste, ou l'orgueil de leurs parens, les prétendus Successeurs de S. Pierre s'avisèrent de créer un *Préfet de Rome*, à l'imitation des anciens *Préfets de la ville*, ou du *Prêtre*, sous les Empereurs Romains. Les Ducs d'Urbain de la Maison de la Rovere, posséderent long-temps ce titre chimérique, dont les droits consistent à porter je ne sais quel habit particulier, & en certaines prééminences contestées. François Marie dernier Duc d'Urbain étant mort sans enfans, ce fief fut réuni à l'Eglise de Rome. Les Barberins eussent bien voulu que Don Thadée chef de leur Maison en fût investi : Mais leur Oncle n'osant contrevenir aux *Bulles* de ses prédécesseurs, où la distraction des principaux fiefs qui relevent de leur siège, est trop expressément défendue, il se contenta de donner à son neveu Thadée la *Préséance de Rome*. L'ambitieux Italien prétend incontinent que sa dignité lui donne la préséance au *sglio* & ailleurs sur les Ambassadeurs de l'Empereur & des Têtes couronnées de la Communion Romaine. Urbain appuiant l'orgueilleuse prétention de son neveu, le Ministre de l'Empereur & ceux des autres Princes, ne se trouverent plus à la chapelle du Pape. Ils évitèrent même avec soin la rencontre de Thadée. On ne lui rendit plus visite, & il demeura seul auprès de son Oncle assis sur le trône Pontifical.

Les

1634. Les Barberins tentèrent de gagner l'Empereur. On lui offrit un puissant secours pour soutenir la guerre d'Allemagne, s'il vouloit ordonner à son Ambassadeur de céder la préséance au *Préfet* de Rome. Indigné de ce que de petits Bourgeois de Florence nouvellement élevés, veulent profiter du besoin d'argent où il se trouve, & lui proposent de vendre honteusement les prérogatives de la dignité Impériale, Ferdinand défend à son Ambassadeur d'aller à la chapelle du Pape. Le Roi de France envoie le même ordre au sien. Pour ce qui est de l'Ambassadeur d'Espagne, il n'assiste plus à ces cérémonies, depuis que les Papes ont décidé que l'Ambassadeur de France suivroit immédiatement celui de l'Empereur. Voila pour quoi Mazarin représentoit à Urbain que Louis, irrité de la conduite du Pontife dans l'affaire de la Comprotection, pourroit bien commander à son Ambassadeur de prendre *au soglio* & par tout ailleurs, le pas sur le Prince de Palestrine, malgré la résistance des Barberins: Chose capable de causer un furieux vacarme à Rome. La création du nouveau *Préfet* fit un extrême plaisir aux Espagnols; & bien des gens s'imaginèrent qu'Urbain agissoit de concert avec la Cour de Madrid. Le Ministre du Roi Catholique étant exclus de la chapelle du Pape, à cause de la préséance adjugée à la France, les Espagnols triomphoient de ce que l'Ambassadeur du Roi Très Chrétien étoit désormais obligé de s'absenter, de peur de céder au Neveu du Pape.

Differend
de la Cour
de France,
avec celle

Richelieu fut extrêmement choqué de la conduite de François Barberin. Soit que ce fût une suite du chagrin que ces deux Cardinaux

con-

concurrent l'un contre l'autre au tems de la 1634.
 légation de celui-ci en France; soit que ce fût
 une maligne politique de la part de l'autre,
 d'opposer à Barberin trop déclaré pour les ^{de Rome}
 Espagnols, son propre frere, & de mettre le ^{à l'occa}
 Cadet en état de balancer le credit & l'autori- ^{sion de la}
 té de l'Aîné; dessein que Barberin voioit ^{Compro}
 fort bien; le Ministre de Louis & le Neveu ^{tection}
 d'Urbain s'opinaîrent d'une étrange manie- ^{donnée au}
 re l'un contre l'autre sur l'affaire de la Com- ^{Cardinal}
 protection. La partie ne sembloit pas égale, ^{Antoine}
 Cependant, quelque grande que fût l'auto- ^{Barberin,}
 rité d'un puissant Roi, auquel on avoit
 mis bien avant dans la tête de se faire un
 point d'honneur, que le Cardinal Antoine
 exercât l'emploi que Sa Majesté lui avoit
 donné, il fallut que Richelieu cedât à la
 fin du moins en apparence, à Barberin.
 Il en sera toujours de même, tant que la su-
 perstition, & je ne sai quels interêts politi- ^{Rassemble de}
 ques porteront les Souverains de la Commu- ^{Lettres du}
 nion de Rome à ménager leur Pape. L'auto- ^{Cardinal}
 rité des Rois de France sera mise en compro- ^{de Richelieu}
 mis fort mal à propos, quand ils entrepren- ^{en 1634.}
 dront de soutenir certaines choses à Rome ^{244. du.}
 contre la volonté du Pontife. On s'y tire ^{Maréchal}
 fort rarement avec honneur de pareilles affai- ^{de Crequi,}
 res. Nous en avons vû des exemples sous le ^{Mercure}
 regne du Fils de celui dont j'écris l'Histoire. ^{François.}
 La fierté de Louis XIV. s'est vuë plus d'une ^{1624. Vis-}
 fois réduite à la nécessité de ceder avec indi- ^{torio Siri}
 gnité. Je trouve une Instruction que Riche- ^{Memorie}
 lieu envoya au Maréchal de Crequi & au Com- ^{Recondite}
 te de Noailles, pour répondre aux difficultés ^{Pag. 484.}
 qu'on leur opposoit sur l'affaire de la Compro- ^{185. &c.}
 tection. Voici la pièce. ^{Tom. VIII}
Que comme le Roi ne ^{Pag. 153}
Tome VIII. Part. I. B peut ^{154. 270.}
 271.

1634. peut assez s'étonner de la foiblesse que le Pape témoigne, en défendant au Cardinal Antoine de faire les fonctions de Comprotekteur, ni de l'imprudence du Cardinal François Barberin à donner ce conseil à son Oncle, Sa Majesté ne peut aussi estimer assez le courage & la sincérité du Cardinal Antoine. En un mot qu'elle est autant satisfaite du dernier, que mécontente des deux autres.

Quoique le Pape veuille faire, ajoutoit Richelieu, il ne sauroit mettre en doute que le Cardinal Antoine ne soit Comprotekteur de France, puisque le Roi a retiré cette charge des mains du Cardinal Bentivoglio pour la donner à l'autre. Le Cardinal Antoine l'a reçue avec le consentement de Sa Sainteté. Sans cela, on n'auroit jamais pensé à cette affaire. Le Cardinal François ne témoigna point alors de s'opposer que son frère acceptât la Comprotection. Le Pape peut bien par son autorité & par violence, empêcher que le Cardinal Antoine n'exerce son emploi. Mais comme Sa Sainteté ne le peut faire avec justice, ce ne sera jamais du consentement du Roi. Les ennemis du S. Siège, du Pape, & de sa Maison, étant auteurs d'un si mauvais conseil; le Roi prendra toujours un extrême plaisir à s'y opposer. Son respect pour le S. Siège & son affection à la Maison Barberine l'y engagent. C'est pourquoi Sa Majesté ordonne à ses Ambassadeurs, d'empêcher qu'il ne se fasse dans le Consistoire aucune préconization des Bénéfices de France, jusques à ce qu'il ait plu au Pape de permettre au Cardinal Antoine de les faire selon le devoir de sa charge. Les Ambassadeurs rendront cette réponse au Pape & au Cardinal François Barberin avec tous les

les complimens qui se pourront imaginer; mais aussi avec une fermeté qui fasse sentir que le Roi ne se départira jamais de la Comprotection donnée au Cardinal Antoine. 1634

Ils témoigneront au Cardinal François que Sa Majesté trouveroit fort étrange qu'il prît quelqu'ombrage de ce que son frère est Comprocteur de France. Car enfin, si le Roi a desiré que cet emploi fût entre les mains d'un neveu du Pape, ce n'a été que pour témoigner à tout le monde l'affection particulière que Sa Majesté porte à la Maison Barberise, & pour avoir plus de moien de tenir les deux frères unis, lorsque leurs intérêts le requièrent. Les Ambassadeurs feront encore savoir au Cardinal Antoine, que le Roi est fort content de sa conduite, & que Sa Majesté lui promet son assistance & sa protection en toutes choses. Enfin, ils communiqueront au Cardinal Bentivoglio la resolution que le Roi prend d'arrêter les préconizations des Benefices Consistoriaux, jusques à ce que le Pape permette au Cardinal Antoine d'exercer sa charge, & répare l'injure qu'on a voulu faire par ce moien à la France. Ce n'est pas que Sa Majesté ne fût bien-aise que le Cardinal Bentivoglio ne continuât la Comprotection, & qu'elle n'estime beaucoup sa personne. Mais on ne veut pas donner aux Espagnols le plaisir de croire que la France cède à leurs desirs. Que si le Pape revenoit à lui-même, & vouloit donner à Sa Majesté le contentement que la raison & la justice exigent, & permettre que le Cardinal Antoine exerce la Comprotection, il faut faire ensorte qu'il ne paroisse pas que le Pape perde sa cause, & que le Roi gagne la sienne. Voici l'expédient auquel Sa Majesté trou-

1634. *ve bon que les Ambassadeurs consentent: que le Cardinal Antoine sere encore un mois sans faire les fonctions de Comprocteur dans le Consistoire, à condition que Sa Sainteté donnera parole qu'après ce temps expiré, le Cardinal Antoine entrera dans le libre exercice de son emploi, sans qu'il ait besoin d'obtenir une nouvelle permission du Pape. On n'a point fait cette ouverture au Cardinal Bicchi, afin que les Ambassadeurs en aiant seuls connoissance, ils la puissent mieux ménager. Si Sa Sainteté ne s'en contente pas, on laissera les choses comme elles sont, & il ne se fera aucun e préconization des affaires de France au Consistoire. Le Maréchal de Crequi pourra s'en revenir par Venise, & témoigner au Pape que le respect que le Roi porte à l'Eglise est si grand, que nonobstant ce qui se passe, Sa Majesté ordonne au Maréchal de s'employer auprès du Sénat pour les affaires du S. Siège, de même que si elle n'avoit aucun sujet d'être mécontente. En prenant congé de Sa Sainteté, le Marechal lui fera, tant de la part du Roi, que de la sienne propre, tous les compliments possibles. Mais il ne manquera pas de protester que Sa Majesté ne se relâchera jamais sur l'usure de la Comproctition, & qu'il ne souffrira point qu'elle soit exercée par un autre que par le Cardinal Antoine.*

Louis ne fût point si mauvais: il se relâcha enfin. Je ne sai pourquoi on mit dans les Nouvelles publiques du temps: qu'avant le départ du Maréchal de Crequi, Urbain consentit que son neveu fît les fonctions de Comprocteur. Je trouve bien que les armes d'Antoine furent mises dans l'Eglise de S. Louis à Rome, où étoient ordinairement celles des Car-

1634.

Cardinaux Protecteurs de France, & qu'il assista selon la coutume de ses prédécesseurs, aux processions & aux cérémonies de la Nation Françoisse. Mais le Pape n'agréa point ces démarches, & Antoine en reçut des reprimandes. Urbain & le Cardinal François ne répondirent jamais qu'en termes généraux & ambigus aux instances des Ambassadeurs de Louis. On le remercia de sa bonne volonté pour la Maison Barberine; & la défense faite au Cardinal Antoine subsista toujours. La vacance des Evêchés de Nîmes & de Montauban donna au Comte de Noailles occasion de représenter au Pape, que ces deux Diocèses étant peut-être ceux où il y avoit un plus grand nombre d'herétiques, il étoit à propos de les remplir au-plûtôt, & que Sa Majesté Très-Chrétienne ne voulant pas souffrir qu'un autre que le Cardinal Antoine préconizât au Consistoire les Eglises vacantes dans son Roiaume on espéroit que le Pape, en considération du besoin pressant des deux Diocèses, voudroit bien permettre au Cardinal Antoine de faire la fonction de Comprotecteur. Non, répondit froidement Urbain, *je préconiserai moi-même.* En effet Cohon nommé à l'Evêché de Nîmes, fut peu de temps après proposé par le Pape au Consistoire. L'Ambassadeur se plaignit inutilement de ce que le Pape aimoit mieux s'abaisser aux fonctions d'un Cardinal, que de permettre à son neveu d'exercer l'emploi dont Louis l'avoit honoré. *Je crois,* repartit le Pontife en colère, *qu'on a entrepris de me faire mourir. Après m'avoir enlevé avec autant de violence que de hauteur, le dépôt des Forts de la Valteline, prétend-on m'arracher encore mes*

1634. ~~neveu~~ Les Espagnols tâchoient de profiter de la conjoncture. Empressés à mettre entièrement les deux autres Barberins dans les intérêts de leur Roi, ils proposent à Dom Thadée la qualité de Grand d'Espagne avec la Principauté de Salerne dans le Roiaume de Naples, comme un dédommagement de quelqu'argent prêté à l'Empereur, & de certaines dépenses faites pour Sa Majesté Catholique dans la Valteline. On s'avance même jusques à promettre que l'Empereur & le Roi d'Espagne ordonneront à leurs Ambassadeurs de ceder désormais par tout la préférence au *Préfet de Rome*. Mais Urbain craignit d'irriter trop la France, en permettant à son neveu de se dévouer de la sorte à la Maison d'Autriche.

Mazarin aiant eu l'adresse de dissiper les soupçons de Richelieu, & d'obtenir la Nonciature extraordinaire à la Cour de France, le Cardinal Antoine lui recommanda de protéger au premier Ministre de sa part, qu'il étoit dans la disposition de garder la Comprotection, autant qu'il plairoit au Roi. Mais parce qu'Antoine seroit hors d'état de servir Sa Majesté dans cet emploi, tant que le Pape s'opiniâtreroit à ne lever pas sa défense, Mazarin eut ordre de remontrer en même temps qu'Antoine seroit peut-être plus utile au Roi, si on trouvoit quelque voie d'accommodement. Soit que Richelieu s'apperçût qu'Antoine se lassoit de combattre contre son oncle & contre son frere; soit que le Ministre fût bien-aïse de ne pousser pas l'affaire plus loin, de peur que le Pape irrité ne se jettât entre les bras de l'Empereur & du Roi d'Espagne, on ordonna au Comte de Noailles de ne parler plus de la
Com-

Comprotection, après que le Cardinal Antoine en auroit fait deux ou trois fonctions dans le Consistoire. Mais le Roi demeura ferme à ne vouloir point nommer d'autre Comprotecteur. Que si le Pape exigeoit absolument que son aevu donnât sa démission, Noailles pouvoit la recevoir, pourvû qu'Antoine donnât un écrit, par lequel il déclareroit, que s'il renonçoit en apparence à l'emploi de Comprotecteur, ce n'étoit que pour contenter le Roi qui le souhaitoit; & que bien loin de s'en demettre entièrement, il en reprendroit les fonctions sous le Pontificat de son oncle, s'il pouvoit en obtenir la liberté, ou du moins après la mort d'Urbain. On mit encore dans l'Écrit, que Louis acceptoit cet expédient, pour ôter tout sujet de division dans la Maison Barberine, qu'il ne nommeroit point d'autre Comprotecteur, & que le Cardinal Antoine jouïroit des prérogatives & des émolumens de l'emploi. Ce fut, dit-on, le Cardinal Bagni qui persuada au Ministre de Louis de ne presser plus tant l'affaire de la Comprotection, de peur que le Cardinal Antoine entièrement brouillé avec son oncle, ne se trouvât incapable de servir utilement la France en d'autres choses plus importantes que la Comprotection.

Richelieu se seroit aisément consolé du mauvais succès de la négociation de Crequi & de Noailles pour la Comprotection, s'il eût trouvé le Pape & le Cardinal François Barberin plus complaisans sur la dissolution du mariage du Duc d'Orléans. L'oncle & le neveu parurent encore plus inflexibles à cette seconde demande. *Monsieur a depuis peu déclaré son*

1634. mariage avec la Princesse Marguerite de Lorraine, disoit-on dans l'Instruction donné au Comte de Noailles. Le Roi veut bien croire que s'il s'est adressé au Pape pour obtenir l'approbation de Sa Sainteté, déjà informée des raisons que Sa Majesté a de refuser son consentement à une alliance contraire aux loix fondamentales du Roiaume, le Pape n'aura pas eu égard aux remontrances de Monsieur. Outre que le Duc de Lorraine avoit solennellement promis de ne permettre point que sa sœur épousât Monsieur, le Roi tient lieu de pere : Et par conséquent le consentement de Sa Majesté étoit absolument requis comme une condition nécessaire & indispensable au mariage. Le Maréchal de Crequi a représenté ces abus au Pape, & l'a supplié de la part du Roi de ne rien décider sur cette affaire, sans avoir premièrement examiné avec soin les raisons qui prouvent invinciblement la nullité du mariage de Monsieur. On les dedra dans un Memoire particulier, afin que le Comte de Noailles les puisse exposer à Sa Sainteté. Cependant, il l'assurera de la ferme résolution que le Roi a prise de faire proceder à la cassation du mariage par les voies ordinaires & juridiques. Le Duc de Lorraine est cité pour cet effet à comparoitre devant le Parlement de Paris, qu'il y a une action de rapt intentée contre lui. Cette procedure étoit préalablement nécessaire à la décision de la nullité du mariage. Que si le Pape trouve mauvais qu'on ne se soit pas adressé directement à lui dans une cause qui paroît spirituelle, puis qu'il s'agit de la validité d'un Sacrement, & s'il se plaint de ce qu'elle a été portée devant des Juges incompetens, le Comte de Noailles lui remontrera qu'il y a deux

*Historie
Sire Mé-
morie Re-
condite.*

*Tom. VII.
Pag. 778.*

*792.793.
&c.*

deux choses à considérer dans le prétendu mariage de Monsieur ; le rapt commis par le Duc de Lorraine, & la manière dont le Sacrement a été administré. La connoissance de la première appartient aux Magistrats. Après qu'ils l'auront jugé, on s'adressera pour la seconde au Pape, & on aura soin de l'informer des raisons que Sa Majesté a de demander que le mariage de Monsieur soit déclaré nul.

1634

Puisque nous entrons dans la discussion d'une des plus grandes & des plus hardies entreprises du Cardinal de Richelieu ; d'une affaire agitée à Rome, au Parlement de Paris, dans une Assemblée générale du Clergé de France, examinée par les Universités de France & des Pais-Bas, & sur laquelle toutes les Communautés Ecclésiastiques & Religieuses de Paris furent consultées, il est bon de rapporter les raisons principales que Louis, ou plutôt son Ministre, alléguoit contre le mariage de Gaston. Je les trouve dans l'extrait qu'un Auteur Italien a donné d'un Mémoire envoyé au Maréchal de Crequi. On y enjoignoit à ce Seigneur de prier le Pape de se souvenir qu'il y a deux points capitaux dans le mariage entre le Duc d'Orléans & la Princesse Marguerite ; le rapt, ou la séduction du Frère unique du Roi, & les violences exercées contre lui par le Duc de Lorraine. Le second point, c'étoit ce qu'on nommoit la clandestinité du mariage, & le défaut des circonstances requises à la validité du Sacrement. Quant au premier article disoit-on dans le Mémoire, c'est une coutume établie de temps immémorial en France, & contre laquelle l'Eglise n'a jamais réclamé, que les accusations de rapt sont portées devant les Ma-

1^{re} 34

gistrats. Eux seuls ont droit de prendre connoissance d'un crime capital. Ce qu'il y a de spirituel dans la célébration du mariage, ils n'en connoissent point. Ces affaires sont renvoyées au Juge Ecclésiastique. Pais donc que le Roi se plaint de ce que Monsieur son frere a été malignement séduit, il peut bien demander justice à son Parlement d'une violence, dans un cas où le moindre de ses sujets est écouté. On ne doute point que le Pape qui est l'ordinaire des Rois de France, n'emploie volontiers son autorité pour appuyer le bon droit de sa Majesté dans une affaire qui lui est de la dernière importance.

C'est-à-dire, l'E-veque ou le Supérieur Ecclésiastique.

C'est pourquoi elle le supplie de choisir quatre Commissaires entre les Prélats distingués par leur piété, par leur prudence, & par leur habileté que le Roi lui nomme, afin qu'ils fassent les informations requises, & qu'ils rendent un jugement définitif sur la validité, ou nullité du mariage. Voici les Prélats entre lesquels le Pape choisira les quatre qu'il jugera plus capables d'être ses Commissaires. Les Archevêques de Narbonne, d'Arles, & de Tours; les Evêques de Limoges, de S. Malo, d'Uzès, de Chartres, & de S. Flour. En cas que Sa Majesté demande si le procès est actuellement commencé au Parlement, le Maréchal de Crequi répondra que dans le dessein de donner à Sa Sainteté toutes les marques de respect qu'elle peut attendre de la piété du Roi, & de conserver les droits de l'Eglise dans cette affaire, il a fait suspendre les procédures jusqu'à ce que la commission qu'il demande, soit expédiée. Le Maréchal prendra garde à ne point engager le Roi à ne plus poursuivre l'affaire au Parlement, après que les Commissaires du Pape seront

nom-

nommés. Il est important de conserver à Sa Ma- 1634
 jesté la liberté de se servir de tous les moyens
 qu'elle a en main pour prouver que le mariage
 de Monsieur n'est pas valablement contracté. C'est
 pourquoi le Maréchal promettra seulement au Pape
 que le Roi arrêtera son instance au Parlement,
 s'il plaît à Sa Sainteté d'accorder promptement
 la commission, & de l'envoyer par le présent
 courrier, dont on attendra le retour, pourvu
 qu'il soit bien-tôt expédié.

Le Roi espère que le Maréchal usera non seu-
 lement de sa diligence ordinaire; mais qu'il en
 fera une plus grande encore dans une affaire
 extrêmement importante à Sa Majesté. Il re-
 présentera au Pape & au Cardinal Barberin,
 qu'en rendant bonne & prompte justice au Roi,
 ils signaleront leur prudence, & qu'ils acqué-
 reront une gloire immortelle. Car enfin, c'est
 le véritable moyen de détourner par une sage
 prévoyance les pièges qu'on pourroit tendre, &
 les embarras infinis qu'on causeroit à la France,
 si l'affaire étoit jugée à Rome. Le Maréchal
 tâchera sur tout d'exciter la généreuse ardeur du
 Cardinal Antoine, en lui remontrant qu'il ne
 trouvera jamais une plus belle occasion de mé-
 riter la bienveillance de Sa Majesté. On ne pré-
 tend point que le Maréchal entre dans le détail
 de tout ce qui regarde le rapt & la clandestinité
 du mariage. Ces énoncés doit être réservé aux
 Commissaires de Sa Sainteté. Mais parce qu'il
 est à propos que le Maréchal ait du moins une
 connoissance générale des raisons que le Roi
 peut avoir; afin que dans l'occasion il soutienne
 la justice des actions de Sa Majesté, on les dé-
 duira ici en peu de mots. Le Maréchal se sou-
 viendra d'éviter avec un soin extrême dans

1634. les audiences qui lui seront données, tout ce qu'il pourroit tendre à soumettre la décision de l'affaire au jugement immédiat de Sa Sainteté.

Il dira donc que personne n'ignore la malice & les pernicious dessein du Duc de Lorraine qui a tramé ce mariage, après avoir promis au Roi avec de terribles sermens, qu'il n'y consentiroit jamais tant que Sa Majesté ne l'approuveroit pas. Que Monsieur l'a tenu caché pendant deux ans, & qu'il a protesté plus d'une fois aux Ministres du Roi qui la pressoient de dire la vérité, qu'il n'y avoit rien de conclu, & que le mariage ne se feroit point sans l'agrément de Sa Majesté. Que la séduction frauduleuse n'est pas moins criminelle que le rapt violent. Que celle dont le Duc de Lorraine a usé, paroît en ce que long-tems avant le prétendu mariage, il a entretenu de secrètes intelligences avec Monsieur pour l'engager dans certaines cabales, où entroient les Etrangers ennemis de la Couronne. Que le Duc de Lorraine a en effet détourné Monsieur de l'obéissance & de l'affection qu'il doit au Roi, en le recevant à Nancy, & en lui promettant de l'aider dans l'exécution des mauvais dessein que le Duc de Lorraine lui suggeroit. Qu'afin de mettre Monsieur dans la nécessité d'épouser la Princesse Marguerite, on l'a réduit à une telle extrémité, qu'il a cru n'avoir plus d'autre ressource que de consentir au mariage qu'on lui proposoit, & que sans cela il n'engageroit jamais le Duc de Lorraine à le secourir. Que celui-ci & les Princes de Sa Maison ont employé toute leur adresse, & donné tantôt de fausses allarmes, tantôt de sinistres impressions contre le Roi à Monsieur, afin de lui persuader d'épouser leur sœur. Qu'ils l'ont
leur-

laurré de l'esperance de lui mettre la couronne sur la tête. Que ces insinuations se sont faites d'une manière si artificieuse, que Monsieur n'en apercevant pas les funestes conséquences, y a prêté l'oreille. Que le mariage s'est consommé dans le temps même que la Duc de Lorraine persuadoit à Monsieur de s'unir avec le Roi d'Espagne. Que cette liaison a paru dans le secours donné à Monsieur pour entrer en France à main armée, & dans le bon accueil fait à la Princesse Marguerite dans les Pays-Bas, après qu'elle s'est évadée de Nanci à la faveur d'un passeport, dont le Cardinal de Lorraine s'est avisé d'abuser par une mauvaise foi, de laquelle on ne le croioit pas capable. Que la moindre personne du monde ne souffriroit pas un affront accompagné de tant d'injustice & de violence. Enfin, que ces circonstances prouvent manifestement le rapt & la séduction d'un Prince encore mineur: Crime qui seroit grièvement puni, s'il étoit commis contre un simple particulier.

Une raison plus forte que les précédentes, démontre la nullité du prétendu mariage de Monsieur. C'est la loi fondamentale du Roiaume, confirmée par plusieurs exemples en pareil cas, qui défend aux Princes héritiers présomptifs de la Couronne de se marier sans le consentement du Roi. Elle les regarde avec justice comme des pupilles. La même raison qui pour la bien & la conservation des familles, ne permet pas à un pupille de se marier sans le consentement de son pere, ou de son tuteur, veut qu'un héritier présomptif de la couronne de France, attende le consentement du Roi qui vient lieu de pere & de tuteur, de peur qu'il ne contracte une alliance préjudiciable à l'Etat. Puisque les

1634.

peres & les tuteurs ont droit en France, d'intenter une action de rapt & de séduction à ceux qui obligent frauduleusement les pupilles à se marier mal à propos, peut-on nier que le Roi ne puisse poursuivre de même ceux qui ont abusé de la crédulité & de la facilité de son Frere unique encore mineur? Le Pape objectera peut-être que le Concile de Trente a décidé que le consentement du pere & de la mere n'est pas nécessaire pour la validité du mariage. On pourroit répondre à cela que les décisions du Concile de Trente, sur ce qui concerne le mariage, ne sont pas reçues en France. Mais parce qu'il n'est pas à propos d'entrer dans une contestation qui déplairoit à Sa Sainteté, le Maréchal de Crequi se contenta de repliquer, qu'à la vérité le défaut du consentement du pere & de la mere ne peut pas rendre un Sacrement nul; mais qu'il faut aussi que les contractans s'engagent avec une entière liberté. Qu'elle doit paroître à ceux qui ont droit d'empêcher que leurs enfans, ou leurs pupilles ne souffrent quelque violence. Que c'est la raison pourquoi les loix du Roiaume veulent que le consentement des peres & des tuteurs intervienne, sur tout quand la violence, ou la séduction sont à craindre. Bien loin qu'une ordonnance si sage soit contraire à la liberté requise dans le mariage, elle l'établit, & empêche que le Sacrement ne soit profané par des gens incapables de le recevoir. Tels sont ceux qui ont été violemment forcés, ou malignement séduits. Cela suffit pour prouver que Monsieur se trouvant dans le cas, le Roi a raison de s'opposer au prétendu mariage de son héritier présomptif, & d'intenter une action de rapt au Duc de Lorraine; cri-

me dont la connoissance n'appartient pas aux Juges Ecclesiastiques.

Quant au second point qui regarde la clandestinité, on la demontre par le défaut de plusieurs formalités essentiellement requises à l'administration du Sacrement. Le Curé de la paroisse n'a point été appelé, quoi qu'il fût sur les lieux. On a pris à sa place un Moine qui n'avoit aucun pouvoir d'administrer le mariage. Le Cardinal de Lorraine élu Evêque de Toul, n'étant point dans les Ordres sacrés, n'a pas pu en donner la permission au Moine. Il falloit s'adresser à l'Evêque suffragant, mis par le Pape pour exercer les fonctions Episcopales dans le Diocèse de Toul, dont Nanci dépend. Bien loin que ce Prélat ait accordé les Pouvoirs nécessaires au Moine, il n'a entendu parler du mariage qu'un an après sa célébration. La publication des trois bans a été omise. Cependant l'Eglise veut qu'il y en ait du moins un de publié, & que la dispense entière ne s'accorde que dans une nécessité juste & pressante. Et quelle raison a-t-on pu avoir d'omettre la publication des trois bans? D'empêcher que le Roi ne s'opposât à une injustice si criante, si préjudiciable à son Etat; de cacher les parjures du Duc de Lorraine, qui avoit tant de fois promis avec serment que le mariage ne se concluroit point sans le consentement de Sa Majesté. Enfin, tous les témoins présents à la célébration sont les auteurs, ou les complices de la violence & de la séduction. De manière que le prétendu mariage se trouve nul par tous les endroits. Le Maréchal de Crequi n'exposera ces choses au Pape, que comme en passant. On espère de les rendre palpables aux Commissaires que Sa Sainteté nommera.

La

1634. Le but principal que le Maréchal se doit proposer, c'est d'obtenir une commission pour les quatre Prélats que le Pape voudra choisir. Ils auront soin d'examiner avec application les canons des Conciles, les decrets du S. Siège, les faits particuliers qui concernent la matière, & surtout l'ancien usage du Roiaume; chose qui ne se pourroit pas si bien éclaircir à Rome, à cause de l'éloignement des lieux. Il seroit inutile de réfléchir sur ce Mémoire. Les circonstances du mariage du Duc d'Orleans que j'ai rapportées, prouvent assez la fausseté ou le déguisement de la plus grande partie de ce que le Maréchal de Crequi eut ordre de représenter à Urbain, & à son neveu. Voions comment ils se desfirent l'un & l'autre des instances de l'Ambassadeur de Louis.

Instances
inutiles.
du Maré-
chal de
Crequi à
Rome
pour la
dissoluci-
on du
mariage
du Duc
d'Orle-
ans.

Vittorio
Siri Mé-
moire Re-
condite.
Tom.
VIII.
Pag. 1. 2.
et C.

Il demande incontinent audience. On la lui promet dans deux jours. Cependant le Pape & le Cardinal Barberin relisent & considèrent toutes les lettres que le Cardinal Bichi qui faisoit encore les fonctions de Nonce en France, avoit écrites sur l'opposition du Roi au mariage de son frere. Après les complimens & les protestations ordinaires des bons sentimens de sa Majesté Très-Chrétienne au regard de ce qu'on nomme le S. Siège, de la personne d'Urbain, & de la Maison Barberinie, Crequi expose le mieux qu'il lui est possible les demandes de son maître; dit qu'on attend de la prudence, de la justice, & des bonnes intentions du Pape pour la France, qu'il voudra bien appuier le Roi dans le dessein qu'il a formé de prévenir les malheurs que le mariage de Gaston contracté contre les loix de l'Eglise & du Roiaume, peut causer, un jour

jour: prie le Pontife de nommer des Commis-
 saires pour juger cette affaire importante; re-
 montre la prétendue nécessité d'ôter l'occasion
 d'une guerre civile, qui pourroit être fatale à
 l'Etat & à la Religion, enfin, s'étend beau-
 coup sur les raisons marquées dans le Mémoi-
 re dont j'ai rapporté l'extrait. Urbain écou-
 ta le Maréchal avec assez d'impatiences plus
 d'une fois, il parut tenté de l'interrompre.
Je suis extrêmement surpris, répondit Urbain
 après que Crequi eut fini son discours étudié,
 de ce que le Roi votre maître vous ait ordon-
 né de me faire cette demande. Sa Majesté sait
 bien qu'il n'est pas en mon pouvoir de la lui
 accorder. Le Cardinal Bichi s'en est expliqué
 de ma part avec M. Servient & avec le Car-
 dinal de Richelieu. On leur a donné des raisons
 si convaincantes qu'il n'y a pas eu de réplique. Le
 Roi ne peut pas être demandeur dans l'affaire
 du mariage de M. le Duc d'Orléans. Il faut
 qu'un des deux contractans se plaigne. Or bien
 loin de se plaindre, ils sont parfaitement d'ac-
 cord ensemble. Et quand même M. le Duc se
 constitueroit demandeur, la Princesse Margue-
 rite n'étant point Française, on ne peut l'obliger
 à répondre devant des Juges Français. L'Evê-
 que de Toul doit connoître en première instance
 des contestations sur le mariage, formées entre
 les particuliers de son Diocèse. Si ce sont des
 Princes, le jugement m'en est réservé. Je suis
 disposé à donner au Roi toute la satisfaction
 qu'il peut raisonnablement exiger de moi. Mais
 dans une affaire où ma conscience est intéressée,
 je ne puis nommer des Commissaires. Il faut
 que j'examine l'affaire, & que je la décide moi-
 même.

Très-

1634. *Très-Saint Père, reprit le Maréchal, selon les loix fondamentales du Roiaume. Monsieur est mineur ; & le Roi lui tient lieu de père. Sa Majesté peut donc paroître comme demandeur dans l'affaire d'un mariage que Monsieur n'a pas légitimement contracté. Comment Votre Sainteté veut-elle que Monsieur se rende complaignant ? Les ennemis de la France entre les mains desquels il s'est mis mal à propos ; lui en ôtent la liberté & les moyens. Il se plaindrait sans doute, s'il étoit ailleurs. Car enfin, il n'ignore pas les nullités de son mariage manifestement clandestin. Et quand on supposeroit que trompé par les insinuations artificieuses de ceux qui l'ont séduit, Monsieur ne voudra jamais se plaindre, le Roi se peut-il dispenser de faire examiner la validité d'un mariage, capable de causer un bouleversement général en France ? Ne doit-il pas prévenir la guerre funeste que ceux qui ont leurs prétentions à la couronne, exciteront peut-être un jour à cette occasion contre les enfans de Monsieur ? Sa Majesté seroit blâmée de toute la postérité, si elle négligeoit d'apporter les remèdes convenables à cet embaras. Elle est obligée à pourvoir au bien de son pupille & au repos de ses sujets. La Princesse Marguerite se gardera bien de réclamer contre un mariage qui établit sa fortune ; & qui lui donne droit d'aspirer à la qualité de Reine de France. On ne prétend pas décider l'affaire, sans avoir premièrement sommé les parties de comparoitre devant leurs Juges : cela se fera dans l'instruction du procès. Je supplie seulement Votre Sainteté de considérer que tous les délais qu'elle apportera, seront préjudiciables, & déplairont extrêmement au Roi mon maître. Dans une si pressante nécessité, la lenteur*

ordinaire de la Cour de Rome ne convient point ; 1634.
d'autant plus que Monsieur & la Princesse
Marguerite sont en grand danger de leur sa-
lut, tant que la validité de leur mariage dé-
meure incertaine.

Il est vrai, poursuit Crequi fort content,
des merveilles qu'il croioit dire, que la Prin-
cesse n'étant point Françoise, elle ne paroît pas
obligée à répondre devant des Juges François.
Mais puis qu'elle prétend être l'épouse légitime
de l'héritier présomptif de la couronne, elle
ne doit pas refuser de subir le jugement de ceux
que Votre Sainteté nommera. Quelle raison au-
roit-elle de les récuser ? On ne peut demander
que l'affaire soit renvoyée en Lorraine. Tous ceux
que Votre Sainteté y commettrait, se trouveroient
complices de la séduction, ou de la clandestinité
du mariage dont la Roi mon maître se plaint.
Il seroit fort aisé que vous voulussiez vous don-
ner la peine de juger vous-même cette affaire.
Il se repose plus sur vos lumières & sur votre
justice, que sur les bonnes qualités d'aucun Pré-
lat de son Roiaume. Mais Sa Majesté croit que
vous ne voudrez jamais vous charger de la dé-
cision d'une affaire, où vous trouverez mille em-
baras de la part des Espagnols ennemis du bien
de la France & du repos de Votre Sainteté.
Encore une fois, Très-Saint Père, considérez, s'il
vous plait, que vous êtes l'arbitre de la Chrétien-
té, & que s'agissant de prononcer sur une affaire
dans laquelle un puissant Monarque & un grand
Roiaume offensés, se plaignent de la violence &
de l'injustice de quelques particuliers, vous devez
avoir plutôt égard au bien & au repos de ceux
qui ont recours à Votre Sainteté, que de favori-
ser les desseins pernicieux de leurs ennemis.

Cho-

1634.

Choqué de la hardiesse avec laquelle l'Ambassadeur lui débite de si mauvais raisonnemens, Urbain se lève brusquement. Sa bile s'allume en même tems, & il répond de la sorte. *En verité, il n'y a pas de plaisir à traiter de pareilles affaires avec un homme d'épée, qui n'entend pas la matiere dont il est question. Ces négociations devroient être commises à des gens versés dans le Droit Canonique, & capables de raisonner juste sur un cas de conscience. Le Roi mon maître, reprit Crequi, à la conscience plus tendre & plus délicate qu'aucun Prince du monde. Il ne voudroit pas demander une chose qui eût la moindre apparence d'injustice. Avant que d'envoyer ici le dernier courier, on a consulté par son ordre des gens habiles & pieux. Faut-il être un si grand Docteur pour négocier une affaire commune, & dont la justice est évidente? Graces à Dieu, j'ai assez d'esprit & d'intelligence pour soutenir contre qui que ce soit que la chose que le Roi mon maître demande, ne lui peut être raisonnablement refusée. Le Pape encore plus irrité de cette repartie, dit les larmes aux yeux: Ces Ambassadeurs me feront mourir à la fin. Votre Sainteté, repliqua le Maréchal, me fait tort, si elle me met qu'un nombre de ces gens-là. Je suis venu de la part du premier Roi de la Chrétienté & du Fils aîné de l'Eglise vous rendre l'obéissance que vous avez ardemment désirée. Durant les dix mois que j'ai passés à Rome, j'ai plus travaillé aux affaires du S. Siège qu'à celles du Roi mon maître. Il est étrangement dur qu'étant venu une seule fois à votre audience, pour vous demander en son nom la chose du monde la plus raisonnable, vous la lui refusiez sechement, & que vous parussiez si peu dispo-*

1634..

disposé à l'accorder. Trouvez bon, Très-Saint Père, que je prenne la liberté de vous remontrer que Sa Majesté ne laissera jamais cette affaire impa faite. Après vous avoir rendu la déférence qui vous est due, elle usera de toute la puissance que Dieu lui a donnée, pour éteindre le feu que ses ennemis veulent allumer, mettant la division dans la famille Royale, & en troublant l'ordre établi pour la continuation d'une succession légitime.

Urbain se radoucît alors. Il offrit de nommer le Cardinal Giucetti & trois autres Prélats pour examiner si le Pape devoit consentir à ce que Louis lui demandoit. J'ai ordre, repartit Crequi, de n'accepter point d'autres Juges à Rome, que Votre Sainteté même. Fort bien, dit le Pape. Mais il y a dans ce que vous m'avez représenté, des choses que je ne comprends pas. Donnez-les moi par écrit. Le Marechal auquel on enjoignoit fort expressément, d'éviter tout ce qui pourroit tendre à soumettre l'affaire à l'examen du Pape, ou des Cardinaux qu'il nommeroit, se garda bien de fournir la moindre écriture. Le Roi mon maître, répondit il, m'a ordonné de traiter seulement de vive voix avec Votre Sainteté, ou avec Mrs. les Cardinaux ses neveux. Ils ne doivent pas se mêler de cette affaire, reprit Urbain. Je vous enverrai Maraldi, Donati & quelque autre. Ils écouteront vos raisons & m'en feront leur rapport. Si ces Messieurs, dit Crequi, veulent bien se trouver chez M. le Cardinal Barberin, à l'audience duquel je vas, ils sauront tout ce qu'on m'a commandé d'exposer ici. En cas qu'ils me fassent quelque objection, je leur ferai voir qu'un soldat qui ne se pique point d'être grand

Doc-

1634. Docteur, peut mettre les plus habiles gens au sac sur cette matière. Les Picards font quelquefois des rodomontades aussi-bien que les Gascons. Voions si ce guerrier si brave en matière de Théologie & de Droit Canonique, ne se laissera point mettre au sac par le Cardinal François Barberin.

Il alla chez cette Eminence immédiatement après avoir pris congé du Pape. Soit que ce fût un dessein prémédité du Cardinal qui étoit bien aise de savoir ce qui se feroit passé entre son oncle & l'Ambassadeur; soit que ce fût un oubli ou un effet du hazard, Barberin ne se trouva pas au logis. Crequi fait grand bruit sur ce que le Cardinal auquel il a demandé audience, & qui l'a promise, est sorti de chez lui.. Le Maréchal va chercher le Cardinal Antoine, & se plaint avec hauteur de l'oubli de François qu'il regarde comme affecté. Ce fut inutilement que l'Ambassadeur deduisit encore ses raisons contre le mariage de Gaston au second neveu d'Urbain. *J'ai la meilleure volonté du monde*, répondit Antoine. *L'ardente passion que j'ai de servir le Roi seroit satisfaite, si elle se pouvoit montrer dans une affaire que Sa Majesté prend si fort à cœur. Mais le credit & l'autorité sont entre les mains d'un autre moins bien intentionné que moi.* Crequi trouve dans son Palais Mazarin qui venoit faire des excuses de la part du Cardinal Barberin, & dire à l'Ambassadeur que s'il vouloit venir le lendemain matin, on l'attendroit. Le Maréchal y consentit après avoir reiteré ses plaintes.

Il s'aperçut bien tôt que Barberin étoit prévenu de la validité du mariage du Duc d'Orléans

1634.

leans. *Quand il seroit vrai*, repartit le Cardinal au discours de Crequi, *qu'il y auroit certains défauts de formalités ; qui conformément aux loix de France , donneroient droit au Roi de faire déclarer les enfans de M. le Duc d'Orleans & de la Princesse Marguerite , inhabiles à succeder à la couronne , le mariage ne laisseroit pas d'être valide selon les règles de l'Eglise , & les enfans seroient légitimes.* Le soldat se trouva court à cette instance. Il y repliqua fort mal. *Votre Eminence , dit-il , me permettra de lui remontrer qu'elle ne connoit pas les loix & les coutumes de France. Tous les Princes du sang sont appelés aux couches de la Reine , pour être eux-mêmes témoins que l'enfant n'est pas supposé. Si la Princesse Marguerite accouche d'un fils à Bruxelles , comment prouvera-t-on que ce n'est pas un accouchement faux & frauduleux , pour priver le premier Prince du sang de son droit de succéder à la couronne après la mort de Monsieur ? Il n'étoit pas question de cela. Le Cardinal insinuoit habilement , que si le Roi prétendoit que le mariage de son frere avec la Princesse Marguerite , étoit contraire à ce qu'il lui plaisoit d'appeller la loi fondamentale de son Etat , il pouvoit faire déclarer les enfans qui en proviendroient inhabiles à succeder aux droits de leur pere , & que cela ne regardoit point le Pape : mais que le mariage de Gaston étant contracté selon les regles du Droit naturel , de l'Evangile , & de l'Eglise , le Pape ne pouvoit pas donner commission de le casser. C'est à quoi l'homme d'épée ne répond pas.*

Et où est-elle , ajouta Barberin en raillant , cette loi fondamentale de France qu'on fait son-
ner

1634. *ner si baut ? Ne l'auroit-on point écrite par mégarde au dos de la Loi Salique qu'on ne peut trouver nulle part ?* Nouvel embarras pour le Maréchal. *La Loi Salique, Monsieur, repartit-il : Elle a été constamment en usage depuis douze cens ans. Prouveriez vous bien, Monsieur, reprit le malin Cardinal, qu'elle n'a pas été établie par la force & par l'épée ?* Le pauvre Crequi mis au sac, ne put répliquer autre chose, sinon que jamais l'épée d'aucun Roi de France ne fut plus trenchante que celle de Louis XIII. *Je voi bien, ajouta-t-il, que vous vous rendez l'Avocat de la Princesse Marguerite. Mais on vous fera bien voir que son mariage n'est pas si valide que vous le supposez. Et sur quoi, repartit Barberin, votre prétendue clandestinité sera-t-elle fondée ?* Sur ce que M^{le} le Cardinal de Lorraine Evêque de Toul qui n'étoit pas dans les Ordres sacrés, n'a pu dispenser de la publication des bans, ni donner pouvoir de bénir le mariage, à un autre qu'un Curé de la Paroisse ? *Votre Excellence me permettra de lui remontrer, qu'elle ne connoit pas les droits des Cardinaux. Quand ils sont élus ou nommés Evêques, ils ont toute la juridiction Episcopale en vertu des Bulles du Pape, soit qu'ils aient reçu les Ordres sacrés ou non. Aux fonctions de l'Ordre près, ils peuvent faire tout ce qu'un Evêque sacré fait.* Barberin finit par des protestations de son désir ardent & sincere de servir le Roi. Après quoi le Maréchal se retire également confus & irrité.

Il écrivit en France que le Cardinal étoit entièrement dévoué aux Espagnols ; que sa liaison avec le Duc de Bavière le rendoit favorable aux Lorrains neveux de ce Prince ; qu'il
de

1634-

détournoit le Pape de suivre son inclination à contenter le Roi; que tant que cet homme auroit la principale administration des affaires sous son oncle, on n'accorderoit à Sa Majesté que des bagatelles & des choses indifférentes; enfin, que le motif véritable de son chagrin contre la France, c'étoit le refus que les Ambassadeurs faisoient de céder le pas à Dom Thadée son frère, Préfet de Rome; orgueil insupportable dans le fils d'un bourgeois de Florence, qui revêtu d'une dignité chimérique prétendoit aller de pair avec les Souverains. Barberin avoit promis au Maréchal que certaines personnes nommées par Urbain, iroient écouter les raisons de la demande, & en feroient le rapport au Pontife. Mazarin partisan déclaré de la France, devoit être du nombre. Cependant, Maraldi vint seul deux ou trois jours après chez l'Ambassadeur. Le Prélat Italien écoute d'un air composé tout ce que Crequi lui veut dire, & répond avec la même gravité, que l'affaire est importante, qu'il faut prendre du temps pour l'examiner; que la dissolution du mariage d'Henri IV. avec Marguerite de France, durera trois ans; qu'on ne doit pas se presser beaucoup plus de prononcer sur celui de Gaston avec la Princesse de Lorraine. *Je ne sais pas comment vous l'entendez, Monsieur,* repartit brusquement Crequi. *Ces deux affaires sont fort différentes. Le mariage d'Henri IV. étoit bon, & celui-ci est douteux, pour ne pas dire nul. La dissolution du premier ne pressoit point: au lieu que la contestation formée sur le mariage de Monsieur, ne peut être assez tôt décidée. Si la Princesse Marguerite venoit à faire un fils*

1634. *cela pourroit mettre la France en danger d'être desolée par une guerre civile. Sa Sainteté devoit du moins obliger Monsieur & la Princesse Marguerite à se séparer. Peuvent-ils en bonne conscience demeurer ensemble, durant que la validité de leur mariage est douteuse ?* Le Maréchal se brouille encore ici. A quoi pensoit-il d'avouer que le mariage d'Henri IV. avec la Reine Marguerite étoit bon ? Comment le Pape Clement VIII. a-t-il donc pu le dissoudre ? Dans l'hypothèse de Crequi la couronne appartenoit au premier Prince du sang, après la mort d'Henri le Grand. *Je m'en garderai bien*, dit Urbain, quand on lui rapporta que le Maréchal soutenoit que le Pape devoit ordonner au Duc & à la Duchesse d'Orleans de se séparer l'un de l'autre. Il avoit raison. Si Gaston eût pu avoir un fils, l'affaire étoit finie. La peur de causer mal à propos une guerre civile après sa mort, auroit obligé Louis à reconnoître la validité du mariage de son frere. Crequi persuadé qu'il n'y a rien à espérer du Pape, dépêche l'Intendant de sa maison pour en avertir le Roi, & ne pense plus qu'à son voyage de Venise. Il y devoit négocier quelque chose avant que de s'en retourner à la Cour de France.

Le Cardinal de Richelieu entreprend de se faire Evêque de Spire en Allemagne.

Le Maréchal & le Comte de Noailles ne réussirent pas mieux dans ce qu'ils eurent ordre de négocier par rapport aux intérêts particuliers de Richelieu. Soit que depuis l'usurpation de la Lorraine, le Cardinal reprit son ancien projet de se faire un grand établissement de ce côté là ; soit que la chose convînt à un dessein qu'il forma, quand il vit l'Electeur de Trèves absolument dépendant de la France, Richelieu s'alla mettre en tête d'obtenir les prin-

principaux bénéfices que le Cardinal de Lorraine possédoit avant son mariage, dans les Etats du Duc son frere, ou dans les trois Evêchés de la domination du Roi de France. Quelques-uns avoient de grands droits seigneuriaux; chose fort à la bien seance d'un Prélat capable de les faire valoir. Mais la Lorraine se gouvernant sur les matières bénéficiales selon le Concordat fait pour l'Allemagne entre l'Empereur Frederic III. & le Pape Nicolas V. Richelieu ne pouvoit obtenir les bénéfices qu'il souhaitoit, que par une grace particuliere d'Urbain, qui prétendoit qu'en vertu de certaines règles de la Chancellerie, la collation des bénéfices vacans par le mariage du Cardinal de Lorraine, apartenoit de plein droit au Pape. Oter aux Barberins un si beau moyen de gratifier leurs créatures ou leurs domestiques, & peut-être des Cardinaux qui avoient plus besoin de revenu, qu'un Ministre d'Etat presque aussi riche que son Prince, la chose eût paru trop incivile, trop criante. Richelieu se contenta d'abord de faire ordonner au Maréchal de Crequi de prier Urbain de la part de Louis, de ne se presser pas de conférer les bénéfices vacans en Lorraine, parce qu'il étoit important à Sa Majesté qu'ils fussent remplis par des Ecclesiastiques, sur la fidelité desquels un nouveau Souverain se pût reposer. Le Pape sembla promettre ce qu'on lui demandoit. Noailles est chargé ensuite de ménager si bien l'esprit d'Urbain, qu'il consente à ne donner les bénéfices qu'à ceux qui lui seront recommandés par une lettre particuliere du Roi. Le Pontife & Barberins s'apperçurent alors que Richelieu pensoit à leur lier les mains & même

1634.
Vittorio
Siri Me-
moire Re-
condite.
Tome. VII
Pag. 780.
781. 787.
788. Tom.
VIII. Pag
183. 114.
115.

1634. me à étendre adroitement le Concordat de France en Lorraine , ou du moins dans les trois Evêchez, afin d'obtenir les bénéfices pour lui ou pour ses créatures. On se hâte de les conférer, de peur que le Pape ne se trouve privé de son droit; & pour empêcher les François de crier, on a la précaution de choisir des gens qui ne puissent être raisonnablement suspects à Louis. Quand Noailles se plaint de la précipitation, & remontre que son maître veut absolument avoir des personnes de confiance à Toul, à S. Michel, & ailleurs, on lui répond que Sa Majesté a de si fortes garnisons dans toute la Lorraine, qu'elle ne doit rien craindre de la part de ceux à qui les bénéfices sont conférés, & qu'on s'est appliqué à chercher des gens qui lui fussent agréables.

Richelieu trouva encore plus d'opposition dans sa prétention à la Coadjutorerie de l'Evêché de Spire en Allemagne. Dès que l'Empereur fut averti de l'intrigue du Ministre de Louis avec Philippe Christophe Electeur de Trèves, & Evêque de Spire, il ordonna incessamment à celui qui étoit chargé des affaires de Sa Majesté Impériale à Rome, de déclarer au Pape, qu'elle ne souffriroit jamais que Richelieu eût aucun bénéfice dans l'Empire, & que Ferdinand hazarderoit plutôt de perdre sa Couronne, que de donner la moindre investiture au plus dangereux ennemi de sa Maison. Le Cardinal se flattoit que la Coadjutorerie de Spire seroit comme un degré pour monter plus facilement à celle de l'Archevêché de Trèves. Tel étoit alors l'objet de son ambition toujours inquiète, toujours de-

mesu-

1634.

mesurée. Quelque soin qu'il prit de la cacher, on ne manquoit guères à la découvrir. Trop de gens intéressés à pénétrer ses desseins & à les traverser, observoient de près toutes ses démarches. Soit qu'il eût gagné Philippe Christophe par une somme d'argent ; car enfin, on n'est pas fort scrupuleux en Allemagne sur le chapitre de la Simonie, principalement lors qu'ils s'agit d'obtenir un Evêché, ou bien de donner sa voix, ou son consentement à celui qui le brigue : soit que Richelieu eût fait insinuer adroitement à l'Electeur de Trèves que le moien le plus sûr de retirer des mains des Suedois, Philisbourg dépendance de l'Evêché de Spire, c'étoit d'accorder la Coadjutorerie de ce bénéfice au premier Ministre du Roi de France qui la souhaitoit avec passion, Philippe Christophe y consentit volontiers. On assemble incontinent le Chapitre de Spire, & quelques Chanoines corrompus par des présents, ou par des promesses, élisent le Cardinal, & dressent un acte de *postulation* au Pape. Richelieu qui ne veut paroître ni trop avide, ni trop pressé, fait nommer un Chanoine, pour aller solliciter de la part du Chapitre à Rome, l'agrément du Pape absolument nécessaire en pareil cas selon le Concordat d'Allemagne : & Louis ordonne en même temps à son Ambassadeur d'appuyer de toute sa force la demande du Chapitre de Spire.

Urbain rejetta hautement la proposition dès la première fois que Noailles la lui fit. *Cela est contraire au Concordat d'Allemagne*, dit-il. *Les François trouveroient-ils bon qu'on leur donnât des Allemands pour les gouverner ?* L'Ambassadeur ne se rebute point, revient à la charge

1634.

dans une autre audience, & remontre que la meilleure précaution qui se puisse prendre pour conserver la Religion Catholique dans l'Evêché de Spire occupé par les Suedois, c'est d'en donner la Coadjutorerie à Richelieu Ministre habile & puissant; que pour cette raison-là même le Chapitre de Spire élut autrefois Charles Cardinal de Lorraine, & que le texte du Concordat d'Allemagne n'est nullement contraire à la *postulation* de Richelieu. Fatigué de ces importunités, Urbain renvoie l'Ambassadeur au Cardinal Dataire, qui répond rondement que la chose n'est pas faisable à cause de l'opposition déjà vigoureusement formée de la part de l'Empereur. *On saura bien surmonter cet obstacle*, repliqua l'Ambassadeur, *si le Pape veut recevoir la postulation du Chapitre de Spire. En cas que Sa Sainteté y trouve quelque défaut, je la supplie au nom du Roi mon maître de permettre aux Chanoines de s'assembler une seconde fois.* Le Pape, dit le Dataire, *ne reçoit, ni ne rejette la postulation. Il n'est point nécessaire d'obtenir sa permission pour assembler le Chapitre. C'est le droit naturel de l'Evêque du Diocèse. Il faut seulement prendre garde que ce soit dans un lieu neutre, & où les Chanoines aient une entière liberté. Si on les convoque à Spire, on pourra dire que les Suédois maîtres de la place leur ont fait violence. M. l'Electeur, reprit Noailles, peut les appeller à Trèves: cela est naturel. Il est leur Evêque, & Trèves est le lieu de sa résidence. On leur donnera des saufconduits pour venir & pour s'en retourner quand il leur plaira. Je ne croi pas qu'ils y veulent aller*, repartit le Dataire. *Le meilleur, c'est de trouver un endroit sûr &*
libre

libre dans le Diocèse même de Spire. Mais pour vous dire franchement ma pensée, cette affaire ne presse point. L'Empereur semble devenir supérieur en Allemagne. En ce cas, on ne pourra jamais faire M. le Cardinal de Richelieu, Coadjuteur de Spire. Il ne voudra pas même l'être. Si les Suédois se maintiennent sur le haut Rhin, la chose est plus praticable. Croiez-moi: il faut attendre la fin de cette campagne. Elle ne fut point favorable aux desseins du Ministre de Louis. Nous verrons l'année suivante que les Espagnols rompirent habilement par un coup de main toutes les intrigues de l'Electeur de Trèves avec la Cour de France.

Marcheville Ambassadeur de Louis à Constantinople, y recevoit des mortifications beaucoup plus sensibles que celles de Crequi & de Noailles. C'est une chose bizarre & surprenante que dans le temps même qu'un Roi si jaloux en apparence des droits de sa Couronne faisoit grand bruit parmi des Prêtres sur les moindres choses que le Pape lui refusoit, il souffroit que le Sultan des Turcs outrageât un Ambassadeur de France de la manière du monde la plus barbare, & violât hautement ce qu'il y a de plus sacré dans le droit des gens. J'ai rapporté ci-dessus comment Amurath IV. fut élevé sur le trône des Ottomans à la place de l'Imbecille Mustapha son oncle. Ce jeune Prince, dit-on; avoit du génie pour la guerre & pour les affaires. Il prenoit plaisir à la lecture & au récit des conquêtes & des victoires de ses ancêtres. Le grand Soliman étoit le modele qu'il se propoisoit entre tous les autres. La force de son corps, la férocité de son naturel, son ambition, sa cruauté, son avarice, le ren-

Affaire de
Marche-
ville Am-
bassadeur
de France
à la Porte
Ottoma-
ne.
Nani Hi-
storia Ve-
neta. L.
XI. Vito-
rio Siri
Memorie
Recondite.
Tom. VIII
Pag. 154.
155. 156.

1634. doivent plus respectable à des barbares, prévenus que la grandeur de leur Monarque doit consister dans la terreur qu'il repand au dedans & au dehors de son Empire. Jamais Sultan ne fut plus féroce qu'Amurath. Nous en allons voir deux exemples dans sa conduite au regard des Rois de France & de Pologne. On y remarquera combien un Prince courageux, & formé à regner par lui même, est supérieur à un autre que la foiblesse de son esprit, & la mauvaise éducation rendent incapable de faire autre chose que ce qui lui est inspiré par un Ministre. Ladislas saura soutenir sa dignité & obliger le Sultan à le rechercher, au lieu que Louis se rendra méprisable aux Chrétiens & aux Turcs, en dissimulant un des plus grands affronts qui se puisse faire à un Souverain.

Harlai de Céli aiant été rappellé de son Ambassade à la Porte Ottomane, Marcheville fut envoyé à sa place, & eut ordre d'acquitter certaines dettes de son prédcesseur, qui ne pouvoit revenir, à moins que ses créanciers ne fussent païés, ou que les Marchands François ne le cautionnassent. Par imprudence, ou par une trop grande avidité de gagner quelque chose, Marcheville s'obligea mal à propos pour le Fermier de la Douane du Grand Seigneur. La ferme étant ôtée au Douanier avant la fin de l'année, il se trouve redevable d'une somme considérable qu'il n'est pas en état de fournir. Les Turcs s'adressent à l'Ambassadeur de France, & le pressent de paier pour celui, dont il s'est rendu la caution. Aussi embarrassé que le Douanier, Marcheville oblige les Marchands Chrétiens à lui donner de quoi contenter les Turcs. Cela lui attira la haine d'une infinité de
de

1624.

de gens. On crie contre lui, on le rend odieux & suspect au Vizir. Cési étoit le plus ardent, le plus dangereux ennemi de Marcheville. Fut-ce par chagrin contre un successeur qui l'arrêtoit peut-être malgré lui à Constantinople en ne se pressant pas d'exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de paier les créances de Cési ; ou par dépit de ce que Marcheville avoit brigué un emploi que l'autre eût bien voulu conserver ? Quoiqu'il en soit, Cési aigrissoit l'esprit du Vizir, & profitoit de l'imprudence de Marcheville qui se brouilla encore mal à propos avec le Capitan Bassa, en écrivant au Grand Seigneur des choses capables de perdre cet Officier dans l'esprit de son maître. Les principaux du Divan prirent le parti du Capitan Bassa, & firent à l'Ambassadeur de France tous les chagrins & tous les affronts dont ils se purent aviser.

Marcheville ne trouvant pas à son gré la maison de ses prédécesseurs, en fait bâtir une autre avec une fort belle chapelle, sur laquelle on élève un dôme. On ne souffre pas volontiers en Turquie les nouvelles Eglises des Chrétiens. Les Officiers du Divan ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de decrier Marcheville auprès du Grand Seigneur. Ils lui écrivent à Andrinople que l'Ambassadeur de France construit une Eglise qui peut servir de forteresse en cas de besoin. Amurath ordonne sur l'heure que l'édifice soit abattu, qu'on renvoie Marcheville & tous les gens de sa maison en France, & que Cési reprenne les fonctions d'Ambassadeur jusques à ce que Louis ait rempli la place vacante. Comme tous les Ministres des Puissances Chrétiennes se

1634. pouvoient allarmer du traitement fait à celui de France, Amurath envoya dire aux Ambassadeurs d'Angleterre, de Venise, & des Provinces Unies; qu'il n'avoit aucun dessein d'offenser Louis, que Marcheville s'attiroit ces avanies par sa mauvaise conduite, & par ses menaces continuelles de rompre les traités de son maître avec la Porte Ottomane, & qu'il espéroit que le Roi de France auquel il écrivoit ne trouveroit pas mauvais que Sa Hauteſſe renvoyât un étourdi qui mettoit par tout le désordre & la confusion. Dès que l'ordre du Sultan fut arrivé d'Andrinople, le Gouverneur de Galata manda Marcheville à l'Arsenal. On le met incontinent sur un vaisseau François qui se trouvoit là, & on lui ordonne sur peine de la vie de partir dans une demie heure, en lui faisant ce compliment. *Sa Hauteſſe vous chasse de son Empire, à cause du mécontentement que vous lui avez donné, & de votre mauvaise conduite au regard de ses principaux Officiers.* Les Chrétiens qui étoient à Constantinople furent étrangement scandalisés de l'acharnement avec lequel Cési & Marcheville travaillèrent à se perdre l'un autre. Cette malheureuse division fit un tort extrême au commerce de France en Turquie. Louis se contenta-t-il de la distinction d'Amurath, que l'avanie ne se faisoit point à son Ambassadeur, mais à la personne particulière de Marcheville? Elle est du moins aussi bonne que celle de la *Lettre* & de l'*Esprit* d'un traité alléguée avec tant de confiance par Louis XIV. en Angleterre, en Portugal, & en Hollande. Peut-être que Richelieu insinuoit à son maître, qu'il pouvoit en conscience se venger cruellement des affronts qu'il croioit recevoir
de

de la part d'un Prince incapable de lui résister, tel qu'étoit le Duc de Lorraine; & que pour donner aux Infidèles un exemple de la patience Chrétienne, il devoit souffrir les outrages du Sultan des Turcs. 1634.

Ladislas IV. Roi de Pologne soutint beaucoup mieux sa dignité contre l'orgueilleuse brutalité d'Amurath, & les Polonois secondèrent merveilleusement bien le courage de leur Prince. Pour donner une juste idée des bonnes qualités de Ladislas qu'on peut mettre au nombre des grands Princes qui ont régné en Pologne, & depuis la mort duquel cette République a commencé de tomber dans une funeste décadence, sous le regne du foible Cazimir son frère & son successeur, je dois reprendre les choses d'un peu plus haut, & rapporter la manière dont il termina la guerre qu'il eut à soutenir contre les Moscovites, dès que les Polonois l'eurent mis à la place de Sigismond III. son pere. J'ai rapporté dans un des premiers livres de cet ouvrage que durant les diverses révolutions, dont la mort du stupide Theodore fils aîné de Michiel Basilowitz, & dernier de l'ancienne race des Czars, fut suivie, les Moscovites élurent Ladislas alors Prince de Pologne, & lui prêtèrent serment de fidélité; que ces gens naturellement légers & perfides, se repentirent bien-tôt d'avoir appelé un Etranger de la Communion du Pape, & que Michiel Fedorowitz le plus proche parent de Boris successeur de Theodore, profitant du dégoût des Moscovites se fit proclamer & couronner Czar à la place de Ladislas que Sigismond son pere diffiera trop d'envoyer à Moscou avec des forces suffisantes pour

Victoire de Ladislas Roi de Pologne sur les Moscovites.
Mercurius Francicus.
 1633.
Leitrichius Rerum Germanicarum Part. II. L. III. Cap. 5.
VII. 2.
VIII. 1.
IX. 4.
XIV. 1.

C 6

1634. pour faire valoir son élection. Cela causa une guerre sanglante entre les Polonois & les Moscovites. Trop foible pour se défendre en même temps & contre le nouveau Czar, & contre Gustave Adolphe Roi de Suède, Sigismond consentit à une trêve de quatorze ans avec Michiel Federowitz. Soit que les Polonois eussent contrevenu au traité, avant la mort de Sigismond, soit que les Moscovites voulant profiter des divisions domestiques de la Pologne au commencement du regne de Ladislas, l'eussent rompuë, ils assiégerent Smolensko l'année précédente, & pressèrent extrêmement la ville dépourvue des choses nécessaires à une longue résistance.

Jaloux de conserver la réputation que ses belles actions dans la guerre contre les Turcs & en d'autres occasions lui avoient acquise, le nouveau Roi de Pologne pacifie au plutôt les troubles de la République, & marche au secours de Smolensko dans le dessein de signaler la première année de son regne par la défaite des Moscovites, contre lesquels il étoit d'autant plus irrité, qu'il les regardoit comme des traitres & des perfides qui lui avoient manqué de parole. Il obtint deux avantages considérables; mais ni lui, ni un de ses Officiers Généraux, n'en furent pas profiter. Les Polonois aiant intercepté des lettres, par lesquelles ils apprirent que dix-huit mille Moscovites conduisoient un convoi où il y avoit près de deux millions en argent à Dobrohoust, Ladislas détache vint mille Cozaques & quelques regimens d'infanterie & de cavalerie Hongroise & leur ordonne d'attendre le convoi quelque part sur sa route. Les Moscovites
sur-

surpris abandonnent une partie de leur argent, & se retirent avec l'autre le plus promptement qu'il leur est possible. Mais pendant que les Cozaques & les Hongrois s'amuse à partager leur butin, les Moscovites ralliés surviennent inopinément & les taillent en pièces. Ladislas fit lui-même une autre faute. Il s'étoit avancé à la tête de son armée jusques au camp du Général Moscovite qui assiégeoit Smolensko avec soixante & dix mille hommes. Fier de quelques avantages remportés, le Roi de Pologne prend la résolution d'attaquer les ennemis dans leur camp. Le Moscovite averti du dessein de Ladislas, fait sortir une partie de ses troupes supérieures en nombre, les place dans une embuscade, & leur ordonne de fondre sur les Polonois par derrière, lors qu'ils attaqueront le camp. Ce projet réussit. Les Moscovites sortis à propos de leur embuscade attaquent les Polonois occupés à forcer le camp & les défont. Ladislas fut obligé de se retirer dans Smolensko, que l'ennemi peu habile dans l'art d'assiéger les places, ne seroit pas de fort près.

• Il se vengea glorieusement cette année de l'échec reçu dans la campagne précédente. Résolu à délivrer Smolensko à quelque prix que ce soit, le Roi de Pologne revient avec son armée, force les Moscovites à lever le siège qu'ils avoient mis une seconde fois, & les investit dans un endroit où les incommodes qu'ils souffrent, les contraignent à recevoir les conditions que le Roi victorieux leur voulut imposer. Elles parurent si dures, si honteuses au Général Moscovite, qu'il refusa d'abord d'y souscrire. Mais il fallut enfin sur-

1634

bir le joug, & racheter la vie de l'armée du Czar, sortir du camp sans grosse artillerie, & avec fort peu de bagage, venir implorer à genoux la clémence du Vainqueur, aussi glorieux que cet ancien Général des Samnites qui réduisit deux Consuls Romains à une pareille extrémité, & mettre humblement à ses pieds toutes les enseignes pliées. *Quoique je ne doute pas*, dit Ladislas dans une lettre à la Diète de Lithuanie qui se tenoit à Wilna, *que toute la République ne soit maintenant informée de l'heureux succès de notre expédition contre les Moscovites, je croi en devoir écrire les particularités principales à votre Assemblée.* Depuis que je me suis approché de l'armée ennemie, je n'ai perdu aucune occasion de l'insulter, & de la fatiguer par de fréquentes escarmouches. Dieu ennemi du parjure a favorisé toutes nos entreprises, & nous a enfin accordé une victoire complète. De leur propre aveu les Moscovites étoient au nombre de cent quarante mille devant Smolensko, pourvus d'une bonne artillerie & de toutes les autres choses nécessaires. Cependant ils ont levé honteusement le siège aux premières approches de notre armée, & se sont retirés sous les murailles d'une forteresse. Nous les y avons poursuivis, & investis de tous côtes. Reduits bien-tôt à la dernière extrémité, ils ont imploré notre clémence, livré leur meilleure artillerie, & la plus grande partie de leurs armes & de leurs munitions, apporté leurs enseignes à nos pieds, & juré d'observer les conditions que nous leur avons imposées. Le Prince Christophe Radziwil Général de Lithuanie a donné des preuves éclatantes de sa valeur & de son expérience. On lui est redevable en partie de la

la réputation que nos armes ont acquise en cette occasion. Mais quelque puissans qu'aient été nos efforts, nous devons rendre gloire au Dieu tout-puissant qui a étendu son bras en notre faveur. Bien loin de me laisser éblouir d'une si grande prospérité, je pense à trouver les expédiens les plus propres à prévenir l'effusion du sang Chrétien. Mais comme il peut arriver que les ennemis rejettant les conditions raisonnables de paix que nous leur offrons, persévèrent dans leur opiniâtreté, j'ai résolu de profiter de la victoire, & de pénétrer dans la Moscovie autant qu'il me sera possible. C'est à votre Assemblée de pourvoir à ce que le nerf principal de la guerre ne nous manque pas. La Lithuanie retirera les principaux avantages de nos victoires; la puissance & la réputation de la République en recevront une augmentation considérable: heureux si je la lui puis procurer aux dépens de ma vie que je lui sacrifie volontiers.

Le Général Moscovite tâcha inutilement de couvrir la honte de son traité, en le rompant dès qu'il se fut échappé des Polonois qui le laissèrent retirer selon les conditions dont leur Roi étoit convenu avec lui. Cette perfidie n'appaîsa pas la colère du Czar. L'infortuné, ou lâche Officier eut la tête tranchée à Moscou. Ladislas irrité de la mauvaise foi des Moscovites, avance dans leur país & enlève plusieurs places. Bielzcow l'arrêta quelque temps. La garnison se défendit bravement. Les Polonois furent repoussés en quelques rencontres, & le Roi reçut une blessure légère. Mais enfin le Czar dont les forces déjà fort épuisées, diminuèrent encore considéra-

1634. déraisonnablement par un incendie qui consuma, dit-on, quinze mille maisons à Moscou, demanda une paix perpétuelle entre lui & la République de Pologne. Ladislas écouta la proposition, & eut l'honneur de prescrire les conditions aux vaincus. Il renonça pour toujours à ses prétentions sur la Moscovie, dont il avoit été choisi & proclamé Souverain, & se réserva en récompense trois Duchez ou Provinces. Une conquête si glorieuse fut incorporée au Roiaume de Pologne, comme un juste dédommagement de la longue guerre qu'il avoit soutenue contre les Moscovites.

Amurath
Empereur
des Turcs
entre en
Pologne
avec une
nombreu-
se armée,
& le Roi
Ladislas
l'oblige à
faire la
paix.

Un malheur semblable à celui de Moscou & plus grand encore, n'arrêta pas la férocité du Sultan Amurath; impatient de se signaler contre les Chrétiens, ou contre les Perses. Son Serrail avoit été en grand danger d'être consumé l'année précédente par le feu que les fusées qu'il fit tirer à la naissance de son fils y mirent. Mais il fut heureusement arrêté. Un mois après, il survint à Constantinople un incendie dont la cause n'est pas bien connue: Vingt mille maisons & plus de cent Mosquées furent réduites en cendres. Amurath ne put retenir ses larmes en voyant le desastre de la capitale de son Empire. Il monta lui-même à cheval pour aller donner les ordres nécessaires & pour les faire exécuter en sa présence. On dit que plusieurs milliers de personnes périrent par le feu, & que la perte fut estimée dix millions d'or. Les Polonois regardèrent les embrasemens de Moscou & de Constantinople, comme deux justes châtimens des infidélités du Czar & du Sultan. La bravoure avec laquelle Ladislas arrêta il y a quelques années

Mercurus
Francois.
1633.
Leticus
Rerum Ger-
manicarum
Part. II.

le jeune Osman frere d'Amurath qui venoit envahir la Pologne avec une nombreuse armée, le rendoit odieux & redoutable à des barbares qui ne savent pas estimer la vertu dans les ennemis qu'ils se font. La peur qu'ils eurent que le belliqueux Ladislas devenu Roi de Pologne, ne s'opposât à leurs projets, fut un des motifs qui porterent Amurath à écouter les sollicitations des Moscovites. Le lâche & perfide Czar dont les forces nombreuses ne pouvoient résister à la valeur des Polonois, pressoit le Sultan de faire irruption dans la Podolie, pendant que Ladislas se trouvoit occupé du côté de Smolensko & de la Lithuanie. Mais le Général de l'armée de Pologne à qui le Roi ordonna de s'opposer aux Musulmans, les repoussa & les battit. Ladislas craignant de ne pouvoir pas résister long-tems à deux puissans ennemis qui l'attaquoient en même temps, par des endroits differens, tâcha d'appaiser Amurath plus capable que l'autre d'incommoder la Pologne.

Il envoie donc un Ambassadeur avec des présens à la Porte Ottomane, comme pour donner avis de son élection; mais en effet pour demander la confirmation des traités faits avec le Roi Sigismond son pere, & pour se plaindre de ce qu'ils ont été violés par les actes d'hostilité commis depuis peu dans la Podolie. Amurath s'imagina que cette démarche étoit un effet de l'épouvante que le premier bruit de ses armes jettoit dans l'esprit de Ladislas & de ses sujets. Bien loin de recevoir l'Ambassadeur avec l'humanité dont les plus barbares usent en pareilles rencontres, on ne se met pas en peine de pourvoir à son logement.

Quand

1634.

L. VII.
Cap. 2. 12.
4. XI. 3 &
4. XIV. 2.
XVII. 2.
XVIII. 4.
XIX. 2.

1634. Quand il paroît devant le Sultan, on le regarde d'un œil menaçant, on lui demande s'il apporte un tribut de la part du Roi son maître. Amurath rejette avec indignation les présents de Ladislas, & declare qu'il n'accordera son amitié au Roi & à la République de Pologne, qu'à ces deux conditions; que celle-ci se rendra tributaire de l'Empire Ottoman, & que Ladislas embrassera la Religion de Mahomet. Dieu, répondit courageusement l'Ambassadeur, *a mis l'épée entre les mains du Roi mon maître pour la défense de l'Evangile, & de la liberté de la République. Tant que lui & les Polonois auront un sabre à leur côté, ils ne se soumettront jamais à payer le moindre tribut à un Souverain étranger, quelque puissant qu'il soit. Nous souffrirons encore moins qu'on nous propose de renoncer au Christianisme.* Amurath irrité de cette réponse, ordonne à l'Ambassadeur de se retirer, & refuse d'écouter ses propositions.

La nouvelle de l'heureux succès de la dernière expédition du Roi de Pologne contre les Moscovites, rabattit du moins en apparence la fierté du Sultan. Craignant que les Polonois ne se voulussent venger de ce qu'il les avoit attaqués mal à propos, pendant qu'ils travailloient à délivrer Smolensko, Amurath tâche de les amuser du renouvellement des anciens traités, jusques à ce que ses forces d'Asie soient arrivées, & qu'il se trouve en état d'effacer la honte de l'imprudente & malheureuse expédition d'Osman son frere. Un Aga vient de la part d'Amurath, & dit à Ladislas que Sa Hauteesse est disposée à vivre en-bonne intelligence avec lui; qu'elle se repent d'avoir si mal reçu l'Am-

l'Ambassadeur: que c'est un effet des faux rapports de certaines gens qui l'ont surpris, & qu'elle punira les auteurs des mauvais conseils qu'on lui a donnés. Ladislas diffère de répondre à la lettre que l'Ambassadeur lui rendit de la part du Sultan, jusques au retour de Sa Majesté Polonoise à Varsovie, parce qu'elle n'avoit point d'interprète à sa suite, & qu'elle étoit bien aise de ne rien faire que de concert avec le Sénat du Roiaume. L'Aga vient à Varsovie, & allégué les mêmes excuses aux Sénateurs. Elles furent reçues avec une noble fierté. Après des plaintes véhémentes de l'infidélité d'Amurath, de sa barbarie au regard de l'Ambassadeur Polonois, & de sa facilité à croire ce que des gens mal intentionnés lui insinuent, on répondit à l'Aga que l'heureux succès dont le Dieu vengeur des parjures a béni la justice des armes de la République contre les Moscovites, donne lieu d'espérer la continuation de la même faveur contre les Turcs; que la Noblesse de Pologne victorieuse aura le courage de venger le Roi & la République de l'atront fait à leur Ambassadeur, & d'arrêter le cours des injustices d'Amurath. Cependant, ajouta-t-on, pour lui donner une preuve de la douceur & de l'humanité dont les Chrétiens font profession, Sa Majesté oubliera le passé & épargnera volontiers l'effusion du sang innocent, pourvu que l'Empereur votre maître en use de bonne foi, & s'abstienne de tout acte d'hostilité contre la République. L'Ambassadeur Turc fut renvoyé à Constantinople avec une réponse Latine à la lettre du Sultan. Elle mérite de trouver ici sa place.

Ladislas Roi de Pologne & de Suède à Amurath

1634. *raib* Empereur des Turcs. Sérenissime Seigneur, dès les premiers jours de mon avènement à la Couronne, un de mes principaux soins, s'a été d'envoier des Ambassadeurs à l'Empereur des Romains, & aux Rois mes amis & mes alliés, pour leur en donner avis. Lors que j'étois occupé à m'acquitter de ce juste devoir, on m'avertit que les Moscovites fortifiés du secours des ennemis de ma Couronne, avoient assiégé Smolensko ville de mon domaine, contre la bonne foi du traité de trêve fait quelques années auparavant avec le feu Roi mon pere. Je marchai incontinent au secours de mes sujets. Sans attendre que je les attaquasse dans leurs retranchemens, les Moscovites se retirèrent. Je les poursuivis, & les ferai de si près, que nonobstant leur nombre extraordinaire, ils se virent bientôt réduits à la nécessité de se rendre, de m'abandonner leur artillerie, & d'apporter à mes pieds leurs étendards & leurs armes. Content de trois provinces pour mon dedommagement, j'accordai la paix à l'ennemi qui me la demandoit. La diversion que vos troupes ont tâché de faire sous la conduite de Mahomet Bassa votre Général en faveur des Moscovites, n'a pas été capable d'arrêter le cours de mes victoires. Votre armée a été vigoureusement repoussée hors de mon Roiaume. Lors que je pensois à ramener mes soldats victorieux, & à les opposer aux nouveaux efforts que vos Officiers pourroient faire, Sébin Aga votre Ambassadeur est arrivé auprès de moi. On auroit pu le renvoier sans lui donner audience, & le traiter de même que le mien a été traité à Constantinople. Mais j'ai cru que le droit des gens & le respect dû à la mémoire des illustres Princes du sang Ottoman vos ancêtres,

cêtres, devoient l'emporter sur mon ressentiment. J'ai donc écouté votre Ministre. Après les premiers complimens, il m'a dit que vos ordres ne lui permettoient pas d'entrer dans aucun détail avec moi, avant que j'eusse vu ce que vous m'écrivés. N'ayant ni interprète, ni mes principaux Conseillers auprès de moi, j'ai répondu à votre Ministre de me suivre à Varsovie, où le Senat de mon Roiaume se trouveroit assemblé.

Là j'ai lu votre lettre. Vous y dites qu'après la mort du feu Roi mon pere, je vous ai fait demander par un Ambassadeur le renouvellement des traités de vos predecesseurs avec les miens, Et que le même Ministre s'est plaint de ma part des actes d'hostilité commis par votre Général dans mes Etats. J'avoué que j'avois donné ces ordres à mon Ambassadeur. Vous ajoutez que vous êtes disposé à vivre en bonne intelligence avec moi, Et que vous voulez bien renouveler Et confirmer les traités de nos predecesseurs. Cela me feroit plaisir, si je pouvois accorder votre lettre Et les offres de votre Ambassadeur qui ne parle que de pain, avec votre conduite, Et avec ce que j'apprens de divers endroits. Outre que votre Général a fait irruption dans mon Roiaume, que mon Ambassadeur a été maltraité dans votre capitale, Et que les Tartares qui dépendent de vous, ont fait de furieux dégats sur mes terres, Et les auroient entièrement desolées, s'il n'eussent été repoussés, j'apprens que vous pensez à m'attaquer avec toutes vos forces, que vous levez une nombreuse armée, Et qu'elle doit passer le Danube, Et s'avancer sur mes frontieres par la Moldavie Et par la Valachie. Ces préparatifs

1634.

extraordinaires ne m'effraient point. Je me repose sur la justice de ma cause & sur la bravoure de mes troupes victorieuses. Dieu m'assistera comme il a déjà fait. Comment voulez-vous que je me fie à vos lettres qui m'offrent la paix, lors que je voi que vous ne pensez qu'à la guerre? Je ne prétens pas vous faire des reproches. Je me plains seulement de ce que certaines gens que vous écoutez trop facilement, cherchent à brouiller dans l'espérance de profiter de nôtre division. Prenez garde que leurs malignes insinuations ne vous portent à une guerre d'autant plus injuste, que vous ne pouvez l'entreprendre, sans vous rendre coupable de parjure & d'infidélité.

On me reproche que le General de mon armée est entré dans la Valachie, avant que la vôtre fit irruption en Podolie. J'en demeure d'accord. Mais si vous examinez comment cela est arrivé, vous reconnoîtrez qu'il n'y a rien à redire dans ma conduite. Les Tartares avoient fait des courses dans mon pays, & emportoient un butin considérable. Mon Général les a poursuivis jusques dans la Valachie. Après avoir repris ce que ces pillards avoient enlevé, il s'est retiré, sans faire le moindre mal aux Valaques. Ainsi mes troupes ont été seulement employées à une juste défense, & n'ont commis aucun acte d'hostilité contre vos sujets, ni contre ceux qui sont sous vôtre protection. Vous vous plaignez encore de ce que j'ai fait bâtir des fortresses dans vôtre pays. Comment pouvez-vous ajouter foi à un rapport dont je vous ai fait voir la fausseté? On n'a rien construit au delà des bornes de mon Roiaume. Les châteaux dont il est question, ne peuvent servir qu'à en défendre l'entrée, & ne sont nullement faits pour in-

incommoder mes voisins. On veut enfin me rendre responsable des excès commis par les Cozaques, gens ramassez de différentes nations, que mes Officiers ont souvent battus & dispersés. Si les Cozaques ont eu depuis quelque temps une plus grande liberté de piller, il s'en faut prendre aux Tartares qui ont occupé mes troupes. Ils sont cause de ce que le nombre des Cozaques augmente tous les jours. Les paysans de Pologne & de Russie sont obligez malgré eux à se joindre aux Cozaques, après que les Tartares ont brûlé leurs maisons, & enlevé tout ce qui s'y est trouvé.

Les gens qui cherchent à vous surprendre par leurs mensonges & par leurs calomnies, vous feront plus de mal qu'à moi. En vous engageant dans une guerre injuste, ne vous exposent-ils pas à essuyer une disgrâce pareille à celle du Sultan Osman votre frere, lors qu'il vint attaquer le feu Roi mon pere ? Parcourez l'histoire des siècles passés ; Et vous trouverez que ceux qui ont joint le parjure à l'infraction des traités, ont succombé à la fin. Vos sages ancêtres ont bien connu cette vérité. Quoique tout semblât céder à la rapidité de leurs armes victorieuses, ils n'ont jamais voulu les porter en Pologne ; persuadés qu'ils étoient que la Maison Ottomane seroit florissante & supérieure, tant qu'elle vivroit en bonne intelligence avec nous, & qu'elle cultiveroit notre amitié. C'est à vous de voir qui sont ceux que vous devez plutôt écouter ; & s'il vous est avantageux que des impostures grossières vous fassent quitter les maximes de vos ancêtres. En mon particulier je suis disposé à tout événement. Je ne rejette point la paix, & je ne crains pas la guerre

1634. *guerre. Si vous m'attaquez , j'espère que le Dieu tout puissant qui m'a si sensiblement assisté contre les Moscovites , se déclarera encore contre vous en ma faveur , puisque mes armes ne seront ni moins nécessaires , ni moins justes. Que si vous avez dessein de confirmer nos anciens traités , j'aurai soin que les Tartares soient payés de ce qui peut leur être dû , & que les Cosaques demeurent en repos. Quand vous aurez déclaré plus nettement vos intentions , & fait connoître que vous voulez traiter de bonne foi , & fermer l'oreille aux faux rapports que certaines gens vous font , & aux mauvais conseils qu'on vous donne ; nous entrerons en négociation. Je desiré sincèrement de vivre en bonne intelligence avec vous , pourvu que nous fassions une paix solide & durable. Un Prince sage doit préférer une guerre ouverte à une réconciliation incertaine & trompeuse. Adieu.*

Soit que cette réponse courageuse eût irrité Amurath ; soit qu'il n'eût cherché qu'à retarder les préparatifs de Ladislas par de vaines propositions de paix , le Sultan partit de Constantinople au commencement de Mars pour s'avancer vers la Pologne à la tête de trois cens mille hommes. Les Ambassadeurs de l'Empereur & de toutes les Puissances Chrétiennes furent invités à voir sa marche pompeuse. Elle ressembloit fort à celle de ces anciens Rois de Perse qui trainoient après eux un nombreux attirail d'Eunuques & de gens inutiles. Amurath avoit les siens , ses Nains , ses Fauconniers , ses Chiens , & ses Chasseurs. La revue de l'armée Turque se fit à Andrinople , & de là on marcha vers la Podolie. Ladislas avoit fait monter à cheval la Noblesse
de

1634.

de son Roiaume, de manière qu'avec les troupes qu'il eut la précaution de ramasser de divers endroits, il se vit en état d'opposer deux cens mille hommes aux Turcs. Dès qu'Amurath dont l'ardeur étoit déjà rallentie par le désavantage que ses Officiers eurent en quelques rencontres, apprend que le Roi de Pologne vient à lui en bonne contenance, il commence de craindre un malheur pareil à celui de son frere Osman, dont Ladillas fit périr l'armée. On parle de paix, & les Commissaires nommés de part & d'autre s'assemblent à Leopold en Russie. Ils convinrent que le Sultan chasseroit les Tartares de Bialogrod dans la Bessarabie, qui venoient par la Valachie ravager la Pologne; qu'il ne mettroit point un Officier Turc pour gouverner la Transilvanie, la Valachie, & la Moldavie, & que ces Provinces auroient chacune leur Prince qu'Amurath nommeroit à la recommandation du Roi de Pologne, qui promet de son côté d'empêcher que les Cozaques n'infestassent la Mer Noire, & ne fissent des courses dans les Etats du Grand Seigneur. Telle fut la fin d'une guerre si formidable en apparence dans ses commencemens. Ladillas en sortit avec beaucoup d'honneur & de réputation.

Je reviens aux affaires de France. L'heureux succès de la négociation de Charnacé Ambassadeur Extraordinaire du Roi auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies, plut extrêmement au Cardinal de Richelieu. Adrien Paw & quelques autres d'un grand credit dans la Hollande, avoient beaucoup traversé le Ministre de Louis, & pressé de toute leur force la conclusion d'une trêve avec l'Espagne; soit que

Traité du
Roi de
France a-
vec les E-
tats Gene-
raux des
Provinces
unies.

1634. ces Messieurs crussent que leur République épuisée par la guerre, avoit besoin de la paix, ou du moins de quelques années de repos ;

Mercur

François

1634. *Vit-*

orio Siri

Memorie

Recondite.

Tom.

VIII.

pag. 65.

68. &c.

soit que suivant les maximes de Barneveldt, ils craignissent que la guerre ne fût trop favorable à l'agrandissement de Frédéric Henri Prince d'Orange ; soit que ce fût seulement un artifice & une collusion entre les membres des Etats, pour obliger le Roi de France à rompre lui-même ouvertement avec l'Espagne, puisqu'il témoignoit une si forte passion d'engager les Provinces-Unies à la continuation de la guerre. Par sa patience & par ses instances répétées, Charnacé fut enfin amener les Etats Généraux à lui donner les conditions, auxquelles ils voudroient bien conclure un traité avec la Couronne de France par rapport aux desseins du Roi son maître. Cette Assemblée toujours composée de gens sages, prévoians, & fort éclairés sur les intérêts de leur République refusa de prendre de nouveaux engagements avec Louis, sans se réserver la liberté de faire la paix ou la trêve à des conditions avantageuses avec Philippe, en cas que Sa Majesté Très Chrétienne persistât dans la résolution d'éviter autant qu'il lui seroit possible de déclarer la guerre à la Maison d'Autriche. Les Etats ménagèrent leur traité avec tant de dextérité, que nonobstant les détours & les finesse du Cardinal de Richelieu, ils parvinrent à leur but principal de reduire Louis à la nécessité de rompre avec l'Espagne.

Voici les propositions principales que leurs Commissaires donnèrent à Charnacé. Qu'ils promettroient d'attaquer encore un an l'Espagne avec toutes leurs forces de terre & de mer.

1634.

mer. Que durant ce temps-là ils n'accepteroient aucunes offres de paix, de trêve, ou de suspension d'armes, à moins qu'elles ne fussent si avantageuses & si sûres, que le bien de leur Etat ne leur permit pas de les rejeter. Qu'en ce cas, ils rendroient de bonne foi à Sa Majesté Très-Chrétienne l'argent qu'elle leur auroit fourni en conséquence de ce traité pour la continuation de la guerre depuis le commencement de l'année. Que les Etats ne concludroient ni paix ni trêve sans la participation du Roi. Qu'il seroit compris dans le traité, & que les différends survenus entre les Couronnes de France & d'Espagne depuis la paix de Vervins, y seroient décidés autant qu'il seroit possible. Que Louis donneroit aux Etats deux millions de livres chaque année, payables par quartier en portions égales, à commencer le premier jour de Janvier dernier. Que si après la conclusion d'une paix ou d'une trêve avec le Roi d'Espagne, l'Empereur, ou Sa Majesté Catholique, attaquoient la France, les Etats lui fourniroient la somme d'argent, ou la quantité de vaisseaux, dont ils conviendroient avec Louis. Qu'il se rendra garant du traité de paix, ou de trêve, que les Etats pourront conclure avec la Maison d'Autriche; de manière que si l'Empereur, ou le Roi d'Espagne, viennent à le rompre sous quelque prétexte que ce soit, Sa Majesté Très-Chrétienne assistera puissamment les Etats. Qu'en cas d'accommodement, Louis & les Etats ne verseront point de secourir d'argent, ou de troupes, les Princes Protestans d'Allemagne jusques à ce que leur guerre contre l'Empereur & les Princes de la Ligue Catho-

1634. tholique , soit terminée. Que si Sa Majesté Très-Chrétienne aime mieux rompre avec l'Espagne que de fournir deux millions, les Etats s'obligeront à n'entrer dans aucun traité avec leurs ennemis sans son consentement. Que de son côté, elle ne fera point d'accommodement avec l'Empereur & le Roi Catholique sans la participation & l'agrément des Etats. Que tout ce que les François & les Etats conquerront dans les Païs-Bas Catholiques, se partagera de telle manière que Louis en sera content. Que le traité qui se propose durera trois ans à compter depuis le 1. Janvier de celui-ci. Qu'il ne préjudiciera point à un autre signé en 1630. *A ces conditions, disoit-on dans le mémoire donné à Charnacé, les Etats-Généraux des Provinces-Unies promettent de ne traiter point durant six mois avec l'Espagne, & de ne rien conclure que dans un an.*

La Cour de France approuva peu d'articles du projet des Etats. Un autre qu'elle conçut à son gré, fut envoyé à l'Ambassadeur. Louis consentoit à donner par an deux millions de livres aux Etats. Mais il ne vouloit s'engager à rompre avec la Maison d'Autriche, qu'en cas que les intérêts de la France fussent le seul obstacle à la conclusion de la paix, ou de la trêve entre Sa Majesté Catholique & les Etats. Que si leurs Commissaires demandoient quels étoient les differends que Sa Majesté vouloit absolument terminer avec la Maison d'Autriche, Charnacé avoit ordre de répondre que Louis prétendoit que la paix conclue en Italie sur la succession aux Etats de la Maison de Mantoue, subsistât en son entier, sans rien chan-

changer aux conditions, dont l'Empereur & les Rois de France & d'Espagne étoient convenus. Que Sa Majesté Très-Chrétienne ne pût être inquiétée à l'occasion de l'acquisition de Pignerol. Que les Grisons demeurassent en possession de la Valteline conformément au traité de Monçon. Enfin, que l'Empereur & le Roi Catholique n'assistassent point le Duc de Lorraine, quand il voudroit contrevenir à ses traités avec la France. Après de fréquentes & longues conférences, l'Ambassadeur de Louis & les Commissaires des Etats signèrent le 15. Avril de cette année, un nouveau traité entre la Couronne de France & les Provinces Unies. En voici les principaux articles, semblables à peu près au projet des Etats Généraux. 1634.

Ils y promettoient de continuer la guerre avec toutes leurs forces de terre & de mer, sans pouvoir entrer directement, ni indirectement, dans aucun traité de paix, de trêve, de suspension d'armes, durant les huit premiers mois suivans, ni rien conclure que dans un an; le tout à commencer du premier jour du mois de Mai prochain. Louis s'engageoit de même à ne traiter de huit mois, & à ne conclure que dans un an aucun accommodement avec le Roi d'Espagne sur les intérêts qu'ils avoient à démêler entr'eux, & d'employer son crédit auprès des Ministres de la Couronne de Suède & des Princes Confédérés en Allemagne, afin qu'ils fissent de même. Et parce que les Etats soutenoient presque seuls depuis long-tems une guerre sanglante & ruineuse contr'un puissant ennemi, Sa Majesté Très-Chrétienne promettoit de leur don-

1634. ner chaque année deux millions de livres. payables en portions égales de six mois en six mois. Que si pendant les trois années que le traité devoit durer, les Etats Généraux convenoient des conditions d'une paix, ou d'une trêve, Louis promettoit la garantie du traité: de manière qu'il romproit ouvertement par terre & par mer avec Sa Majesté Catholique, en cas que contrevenant aux articles de l'accord, elle mît les Etats dans la nécessité de recommencer la guerre. Ceux-ci s'engageoient de même à rompre par terre & par mer avec le Roi d'Espagne, si après la conclusion de la paix, ou de la trêve, il attaquoit directement, ou indirectement, la Couronne de France, à l'occasion de ce qui auroit été décidé touchant les démêlés survenus entre les deux Couronnes. On ne les spécifia point dans le traité. L'Ambassadeur de France marqua les intérêts du Roi son maître dans un Ecrit particulier signé de sa main: Et les Commissaires des Etats en donnerent un autre signé de la leur. Ils y promettoient au nom de leurs maîtres de faire décider ces intérêts de la France, quand on en viendrait à la conclusion de la paix, ou de la trêve. On trouve seulement dans le traité, que les Etats s'engagerent à une rupture ouverte avec l'Espagne, en cas que Louis inquieté sur ce qui auroit été stipulé en sa faveur, fût obligé à poursuivre son droit par la force.

Que s'il aimoit mieux déclarer la guerre à Philippe, que de fournir deux millions de livres; alors, les Etats promettoient de ne faire ni paix, ni trêve avec le Roi d'Espagne, sans le consentement & le concours de Sa
Ma-

Majesté Très-Chrétienne, qui s'engageoit de son côté à en user de même au regard de ses alliés. Quant au partage des conquêtes, on ajouta qu'il se feroit préalablement d'une manière raisonnable, s'il plaisoit à Louis de rompre avec la Maison d'Autriche. La signature de ce nouveau traité, fut le prétexte dont le Roi d'Espagne se servit, pour congédier l'Assemblée des États-Généraux des Pais-Bas de sa domination, convoquée à Bruxelles, afin qu'elle négociât par elle même la paix, ou la trêve, avec les États-Généraux des Provinces-Unies, comme je l'ai rapporté ci-dessus. Démarche que la nécessité pressante de leurs affaires extorqua aux Espagnols, & dont ils eurent grand sujet de se repentir. Elle les mit en danger de perdre tous les Pays-Bas Catholiques; *Adapté* appris, dit Philippe dans sa lettre aux États de Bruxelles, *ce qui s'est conclu avec Charnacé* * C'est à dire les Provinces Unies. *Ambassadeur de France, Et que les Rebelles ont fermé la porte à toute sorte d'accommodement pour huit mois; il nous a semblé qu'il ne nous convenoit pas de faire de nouvelles diligences. Elles ne serviroient qu'à les rendre plus insolens. C'est pourquoi rompant votre assemblée générale, nous vous ordonnons de retourner dans vos Provinces. Nous espérons de nous servir de vous dans quelque temps, Et de parvenir à un bon traité de paix, ou de trêve, par les moyens que nous projettons d'employer.*

Etoit-ce de faire de si grands efforts contre les Provinces-Unies, qu'elles n'eussent plus d'autre ressource que de s'accommoder avec le vainqueur? Etoit-ce de donner une si puissante armée au Duc d'Orléans, que les États-Généraux ne pouvant être assez fortement secou-

Divers mouvemens des armées d'Espagne & des Provinces-Unies dans les Pais-Bas.

1634. rus par le Roi de France trop occupé dans son Roiaume, ils fussent obligés à conclure la paix, ou du moins la trêve avec l'Espagne? Si telle étoit la pensée de Philippe, les deux *moiens* qu'il prétendoit *employer*, lui manquèrent également. Le Marquis d'Ayétone leva le siège qu'il avoit mis devant Mastricht. Si le Prince d'Orange ne fut pas plus heureux à Breda, il eut du moins l'avantage de déconcerter l'entreprise du Général-Espagnol. Pour ce qui est de l'armée dont Gaston fut amusé, elle ne parut point. Eclaircissons ceci davantage. Le Marquis avoit une armée de trente mille hommes, & cherchoit à se signaler par quelque exploit considérable, avant l'arrivée du Cardinal Infant dans les Pays-Bas. Le Prince d'Orange assembloit de son côté à Nimégue les troupes des Etats Généraux, & examinoit les mouvemens de l'armée Espagnole supérieure à la sienne. On voïoit bien qu'Ayétone en vouloit à Mastricht. Mais il craignoit que s'il s'attachoit à une place capable de l'arrêter longtemps, & pour le siège de laquelle il auroit besoin de toutes ses forces, Frédéric Henri ne se jettât sur la Flandre, & n'y pénétrât bien avant. Au premier bruit du dessein sur Mastricht, le Duc de Bouillon, Gouverneur de la place, quitta promptement Sedan. Ils'y occupoit, dit-on, à régler les affaires domestiques, & à éclaircir les doutes qui lui vinrent sur la Religion, depuis que marié à une Catholique Romaine, il se mit en tête de quitter le service des Etats Généraux des Provinces Unies, & d'obtenir de l'emploi dans les armées de France. Les Espagnols commençoient d'investir Mastricht, lors que Bouillon s'y jetta le sixième Juillet avec

*Memoires
de la Vie
Duc de
Bouillon.
Mercure
Francois.
1634.*

vec quatre ou cinq mille hommes de pied & quinze compagnies de cavalerie. 1634.

Une si bonne garnison, commandée par un Gouverneur sage & prudent, ne pouvoit manquer de se défendre vigoureusement. Le Prince d'Orange avoit eu la précaution de munir la place de toutes les choses nécessaires. Il semble que Frédéric Henri qui souhaitoit avec passion de reprendre Breda ville de son partimoine, enlevée par le Marquis Ambroïse Spínola, étoit bien-aise que les Espagnols s'attachassent à une entreprise difficile & capable d'arrêter toutes leurs troupes. Dans cette vue ne s'abstint-il point exprès de faire aucun mouvement du côté de la Flandre, afin que le Marquis d'Ayeto ne craignît moins de conduire la meilleure partie de son armée devant Mastricht ? N'espéroit-il pas aussi de se rendre maître de Breda avant que le Duc de Bouillon fût réduit à la nécessité de capituler ? Quoiqu'il en soit, Frédéric Henri pouvoit du moins tirer cet avantage de la diversion, que le desir de sauver Breda obligeroit le Général Espagnol à lever le siège de Mastricht, & à venir au secours d'une place, dont la conservation étoit d'une extrême importance à la province de Brabant.

Je ne sais sur quel fondement un Auteur qui devoit s'instruire des particularités du siège de Mastricht par les Espagnols, que son Héros soutint véritablement *avec beaucoup de vigueur, & où il se signala par de fréquentes sorties, a pu avancer que le Prince d'Orange aiant eu le temps d'assembler ses troupes & de marcher, les ennemis le voyant approcher, levèrent incontinent le siège.* Les Gazettes du temps auroient ap-

1634. pris à cet Historien, que les troupes des Etats eurent leur rendez-vous à Nimegue, qu'elles y arrivèrent avant que Mastricht fût investi, & que Frédéric Henri ne marcha point au secours de Mastricht. Le 3. Septembre, il alla mettre le siège devant Breda avec une armée de quinze mille hommes, & prit les mêmes postes que Spinola occupoit lors qu'il se rendit maître de la ville. A cette nouvelle Ayetone abandonne Mastricht assiégé dès le 16. Juillet, & va promptement au secours de Breda. Le Prince d'Orange trop foible pour résister à une armée supérieure à la sienne; & content de la délivrance de Mastricht sa conquête, se desiste de son entreprise sur Breda, & remmène ses troupes en bon ordre. Telle fut la fin de la campagne dans les Pais-Bas. Une inscription mise dans la grande Eglise de Breda, portoit que la place avoit été prise par la vigilance du Marquis Ambroise Spinola. Le Général Espagnol y fit ajouter, qu'elle fut ensuite délivrée par la diligence de François de Moncade Marquis d'Ayetone. Vanité ridicule! Spinola emporta Breda bravement défendu durant un long siège; mais si bien conduit que Maurice Prince d'Orange & Frédéric Henri son frere qui lui succéda avant la prise de la place, ne purent venir à bout de la secourir. Au lieu que Moncade ne la délivra qu'en levant un siège formé depuis deux mois, & en donnant à l'ennemi l'avantage qu'il s'étoit proposé d'obtenir du moins en assiégeant Breda.

Le Duc d'Orléans renouë la négociation de son retour en France. Sous pretexte de contenter sa curiosité de voir le camp des Espagnols devant Mastricht, le Duc d'Orléans alla trouver le Marquis d'Ayetone, afin de presser l'exécution du traité de Son

Son Altesse Royale avec le Roi Catholique. 1634.
Durant quinze jours qu'elle demeura dans le camp, dit Montresor, ce ne furent que conférences & belles promesses de la part du Marquis d'Ayotone, qui donna parole de se rendre à Bruxelles immédiatement après Monsieur, & de lui faire recevoir la satisfaction qui lui avoit été promise. Un autre Gentilhomme de la suite de Gaston rapporte une circonstance du voyage de son maître, que je ne dois pas omettre. Le Duc de Lermé, dit-il, reçut Monsieur dans son quartier, & voulut faire paroître la magnificence Espagnole, en le régaland trois jours, & tous les Gentilshommes de sa suite avec beaucoup de splendeur. Les mets furent servis à la Française. A la fin de chaque repas, le Duc de Lermé fit apporter deux sacs, chacun de mille pistoles, pour ceux qui voudroient jouer ; sans autre condition que celle de rendre l'argent s'il leur plaisoit, ou quand ils auroient la commodité. Peut-être qu'il y avoit trop de faste & d'ostentation dans cette galanterie. Cependant, on ne peut nier qu'elle ne fût digne d'un Seigneur poli & puissamment riche, qui vouloit contribuer au divertissement de plusieurs Gentilshommes étrangers, que leur exil & la mauvaise fortune du Duc d'Orléans reduisoient à une assez grande disette d'argent. Lermé est plus louable, s'il se servit de ce noble artifice pour faire des libéralités à des personnes qui n'auroient pas osé les recevoir autrement, ni le prier de leur prêter de l'argent.

Son Altesse Royale, poursuit le même Auteur, s'en retourna incontinent à Bruxelles, & dit en partant, au Marquis d'Ayotone qu'elle s'en alloit donner ordre à l'armement. Quelques

1634. *temps auparavant, Monsieur avoit dépêché Du Coudrai Montpensier à l'Empereur, qui devoit fournir la plus grande partie des troupes promises. Convaincu de l'impuissance des Espagnols, Gaston se moquoit en lui-même de ces beaux desseins de guerre, dont ils prétendoient l'amuser. Cependant Monsieur feignoit de ne s'en appercevoir pas, & jouoit assez bien son personnage. Il ne revint si promptement de l'armée Espagnole, que pour savoir ce qui se passoit dans la négociation des Delbènes. Elle avoit eu quelque intervalle depuis la signature du traité avec les Ministres d'Espagne. Mais elle n'étoit pas entièrement rompue. Les Négociateurs rebutés plusieurs fois, trouvèrent enfin de la disposition de part & d'autre à un accord projeté de longue main. Comme la révolution arrivée en Allemagne par la déroute des Suedois à Norlingue, & la marche du Cardinal Infant vers les Pais-Bas, furent les deux causes principales de ce que la négociation du retour de Gaston en France se réchauffa, quoique plus secrètement que par le passé, je dois raconter le plus grand événement de cette année, avant que d'entrer dans le détail de cete intrigue. Rapportons seulement un endroit de Montresor. Il éclaircit ce que l'autre Gentilhomme de la Cour du Duc d'Orleans ne touche que légèrement.*

La condition de Monsieur, dit Montresor, étoit bien malheureuse dans cette conjoncture. Il avoit à vaincre les longueurs des Ministres d'Espagne, & à se défendre en même tems contre les intrigues sourdes de la Reine sa mere, qui traversoit tous ses desseins pour venir à bout de ruiner Puylaurens. La haine qu'elle avoit

com-

conçu contre lui, augmentoit à mesure que Monsieur 1634
 témoignoit plus d'affection à son favori.
 Dans l'envie que la Reine Mere & ses confidens
 avoient de perdre Puylaurens, ils n'oublièrent
 aucun des artifices capables de le rendre suspect
 aux Espagnols. Le Marquis d'Ayete voulut
 persuader Monsieur qu'il n'ajoutoit point de foi
 à ce qui venoit de la part des gens de la Reine
 Mere. Mais ses fréquentes conférences avec eux
 prouvoient évidemment le contraire. Le refus de
 l'exécution du traité marquoit encore, ou la
 mauvaise volonté, ou le desordre des affaires des
 Espagnols. Son Altesse Royale ne devoit plus
 espérer de rétablir les siennes par leur moyen.
 Des choses de cette conséquence ne se pouvant
 passer sans dispute, ni sans alteration, elles ne de-
 meurèrent pas si secrètes que certaines gens ne
 les pénétrassent. Le Chevalier Delbène avoit
 trop d'esprit pour ne s'appercevoir pas du mécon-
 tentement de Puylaurens. Rentrez en vous-mê-
 me, Monsieur, dit un jour le Chevalier au fa-
 vori, assurez votre vie, & relevez votre for-
 tune par un accommodement avec la Cour de
 France. Vous pouvez plus que jamais obte-
 nir des conditions avantageuses aux interêts de
 Son Altesse Royale & aux vôtres. Puylaurens
 touché de cette proposition mène Delbène à Mon-
 sieur. Tous deux le pressent de consentir que la
 négociation se renouë. Dégoûté du procédé des
 Espagnols, & embarrassé de ce que le Cardinal
 Infant est sur le point de venir dans les Pais-Bas,
 le Duc d'Orleans approuve qu'on reprène le pro-
 jet interrompu après la blessure de Puylaurens,
 pourvu que ce soit avec le secret que mérite une
 affaire si délicate. Il étoit difficile que cette con-
 dition fût observée à cause du grand nombre des

1634. gens intéressés à découvrir ce qui se tramait. Le Chevalier Delbène ne pouvoit aller en France & revenir, sans donner quelque soupçon, que la première négociation qu'il fut chargé de ménager, se reprenoit. Il fallut prendre le parti d'agir par lettres, & faire en sorte que l'Abbé Delbène depuis Evêque d'Agen vint à Brunelles sous prétexte de conférer avec son frere sur quelques affaires domestiques. Il le fit plusieurs fois. Voici donc Gaston qui pense tout de bon à revenir en France. On ne peut pas le blâmer d'infidélité au regard du Roi d'Espagne. Celui-ci aiant manqué d'exécuter ses promesses, l'autre avoit la liberté de s'acommoder avec le Roi son frere. Il devoit seulement prendre garde à n'être pas aussi bien que son favori, la dupe du Cardinal de Richelieu.

Le Duc de
Bouillon
change
de Religi-
on ; & le
montre à
la Cour
de France.

La levée du siège de Mastricht fut suivie d'une démarche du Duc de Bouillon, qui fit grand bruit dans le monde. Je parle de la déclaration de son changement de Religion, qu'il avoit tenu secret jusques alors. Selon les Mémoires de Puységur & les lettres de Grotius, cela n'arriva que l'année suivante. Mais Langlade qui en donne un assez grand détail dans les Mémoires de la vie de ce Seigneur, semble insinuer que ce fut celle-ci. Quoiqu'il en soit, je rapporterai le recit de Langlade sans me rendre garant de la vérité des faits qu'il contient. Le Duc de Bouillon, dit-il, trouva Beringhen à Mastricht, Gentilhomme de mérite, pour lequel il avoit beaucoup d'estime & d'amitié. Le Cardinal de Richelieu l'avoit exilé parce qu'il étoit fort bien auprès de Louis XIII, & qu'il joignoit à une grande fidélité beaucoup de sagesse & de courage. Le Duc de Bouillon

Mémoires
de la vie
du Duc de
Bouillon.
Mémoires
de Puise-
gur. Grotii
Epistola
passim.
1636

lui

1634

lui fit confidence de son abjuration, & lui dit que jusques à cette heure, il en avoit fait un grand secret à cause de Madame sa mere: mais que voyant avec une extrême douleur que le temps, ni tout ce qu'il pouvoit faire, n'étoit pas capable de la tirer de sa Religion, il étoit sur le point de se déclarer à elle, & de professer publiquement la Religion Catholique, lorsqu'il eut la nouvelle que les ennemis marchaient à Mastricht. Il ajouta que cette seule occasion l'avoit porté à différer d'avantage; ne doutant pas que dans cette conjoncture, la nouvelle de son abjuration n'eût donné quelque défiance aux Etats & au Prince d'Orange: mais que lors qu'il seroit à Sedan, il leur enverroit la démission de son Gouvernement & de la charge qu'il avoit dans la cavalerie. Ce qu'il fit dès le moment qu'il y fut de retour.

Voions comment le Duc de Bouillon vint à douter de sa Religion, après avoir perdu par un mariage imprudent, les avantages que Frédéric Henri lui vouloit procurer, en lui donnant sa fille aînée. Langlade raconte auparavant certaines choses qui marquent le bon esprit de ce Seigneur. Si ses enfans avoient suivi son exemple, ils n'auroient pas achevé de ruiner sa maison, à laquelle il laissa de grands biens à la place d'une Souveraineté qu'il perdit: dirai-je par malheur, ou par imprudence? Sa première occupation à Sedan, poursuit Langlade, ce fut de prendre une entière connoissance de ses affaires. Il l'acquît avec d'autant plus de facilité, que jamais homme n'a eu tant d'ordre dans l'esprit. Cela paroissant jusques dans les moindres choses. Il n'étoit pas en son pouvoir de ne les regarder que superficiellement,

com-

1634.

comme la plupart des grands Seigneurs, qui se font une vertu d'une confiance aveugle à leurs gens d'affaires, & qui ne s'aperçoivent de la ruine de leur maison que lors qu'elle est sans remède. Le Duc de Bouillon voioit & examinoit tout, sans néanmoins y apporter cet esprit de chicane & de basse économie, où l'on tombe souvent par une trop grande exactitude: tant les vertus & les vices contraires sont proche les uns des autres. Il différoit même sans peine ces sortes de soins, lorsque des occupations plus importantes demandoient tout son temps. Laborieux sans inquiétude, il ne se rebuta jamais par la vue d'aucun travail d'esprit & de corps, quelque grand qu'il pût être. Il étoit tellement à tout ce qu'il faisoit, que dans les occasions de divertissement, on auroit dit qu'il n'étoit né que pour se divertir. Dans une société particulière, il apportoit un air si accommodant, & un esprit si dégagé, qu'on auroit eu de la peine à y découvrir ses rares qualités. A le voir dans les grandes affaires, on ne l'auroit jamais jugé capable de se réduire à une vie privée, comme il faisoit quand il étoit nécessaire.

Celles qu'il avoit à Sedan, n'étant pas capables de remplir tout son tems, il s'applique à la lecture, & tombe sur les livres de Calvin. Madame sa mere persuadée que cela serviroit à l'affermir dans la Religion, en témoigna beaucoup de joie. Mais quand elle vit que de la lecture, il passoit aux doutes, & des doutes au désir de s'éclaircir, elle commença de s'alarmer; sur tout lorsque Du Moulin l'avertit que le Duc de Bouillon lui avoit proposé de conférer en sa présence avec un Religieux qu'on esti-

moit

moit fort savant dans la controverse. Alors elle 1634.
 lui parla pour le détourner de son dessein, &
 lui fit voir son inquiétude & sa douleur. Il eut
 toujours une extrême tendresse & un grand res-
 pect pour Madame sa mere. La crainte de lui
 déplaire étoit d'autant plus raisonnable, qu'il
 lui avoit déjà beaucoup déplu par son mariage.
 Ces considérations suspendirent pour quelque
 tems la conference. Cependant il la souhaitoit
 ardemment, parce que Du Moulin avançoit
 beaucoup de choses contre la Religion Catholi-
 que auxquelles le Duc de Bouillon ne pouvoit
 répondre. Il passa quelques mois en cet état.
 Mais enfin pressé de ces incertitudes dans une
 affaire de cette conséquence, il résolut de parler
 à Du Moulin, & de lui parler en maître. Il
 lui dit donc qu'il vouloit proposer ses difficultés
 en présence du Religieux, & d'une autre per-
 sonne fort habile qu'il avoit fait venir à Sedan.
 Mais il lui défendit d'en donner aucune con-
 noissance à Madame sa mere. Il y eut plu-
 sieurs conférences secrètes, après lesquelles le
 Duc de Bouillon demeura entièrement convain-
 cu de la fausseté de sa Religion. Il en fit abju-
 ration, mais en particulier pour ménager la
 douleur de Madame sa mere, & en la mén-
 geant tâcher avec le tems de l'attirer elle-mê-
 me à la connoissance de la verité. Cela devint
 sa plus grande application. Il est facile de s'ima-
 giner qu'il n'oublia rien dans une affaire si im-
 portante, & dont le succès lui devoit épargner
 tant de peines. Ce qui se passa là-dessus, &
 dans l'espace de deux ans employés à s'éclaircir,
 ou à se faire instruire, seroit superflu & trop
 long pour le mettre ici. Je me contenterai de
 dire, que je ne croi pas que jamais hom-
 me

1634. *me de sa qualité & de sa profession , ait été mieux instruit , ni plus persuadé de sa Religion.*

Laissons à Dieu le jugement de tout ceci. Qu'il me soit permis d'ajouter seulement, que le Duc de Bouillon eut toujours beaucoup d'ambition, & une extrême impatience de s'avancer dans les premiers emplois à la Cour de France. Aiant trouvé de trop grands obstacles de la part du Cardinal de Richelieu, il tâcha de profiter de la minorité de Louis XIV. Cela est incontestable. Langlade son Historien, ou plutôt son Panegyriste, avoué que depuis son mariage, le Duc de Bouillon conçut le dessein de s'attacher à la France où il avoit de grands biens. Comme son inclination étoit pour la guerre, celle qu'on avoit contre l'Espagne, sembloit lui ouvrir un beau chemin pour la gloire & pour la fortune. Elle étoit sur le point de commencer ouvertement, cette guerre qui se faisoit déjà sans aucune rupture de part ou d'autre, lorsque Bouillon changea de Religion. Ces circonstances ne donnent-elles point à penser, que beaucoup de motifs humains entrèrent dans la prétendue conversion de ce Seigneur? Il eut envie de douter, parce que sa Religion étoit le plus grand obstacle à ses vastes projets de fortune. Dans cette disposition, il trouva bien-tôt que les raisons du Religieux & du Savant appelé à Sedan étoient plus convaincantes que celles de son Ministre, quoique beaucoup plus habile que les deux Missionnaires. La désolation de Madame de Bouillon en apprenant le changement de son fils aîné, ne se peut exprimer, dit encore le même Auteur. La douleur & l'indigna-

1634.

dignation de toute la maison du Duc ne furent guères moindres. La ville de Sedan remplie d'Huguenots changea en une baine secrète l'amour qu'elle avoit pour lui. Tous les établissemens qu'il avoit en Hollande furent perdus, & il renonça à de plus grandes espérances. Enfin, par la seule considération de son salut, il résista à tous les respects humains, & passa sur tous les avantages de la fortune. Tant de difficultés qu'il avoit bien prévues, seroient des preuves de la force de son esprit, & de la grandeur de son courage, si on ne devoit attribuer à Dieu seul la conversion des hommes.

Je pardonnerois avec moins de facilité à ces Historiens, qui croient ne devoir donner que des motifs raisonnables aux actions de leurs Héros, si je ne savois qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort de se flatter qu'ils en imposent aisément au plus grand nombre de lecteurs. Peu de gens veulent prendre la peine de réfléchir, & d'examiner avec attention ce qu'un Auteur avance. Sans cela, Langlade auroit-il jamais osé nous venir dire gravement que le Duc de Bouillon perdoit ses établissemens, renonçoit à de grandes espérances, & négligeoit tous les avantages de la fortune par la seule considération de son salut? Un Seigneur si sage se devoit marier par raison, & non par amour. Depuis qu'emporté d'une passion de jeune homme, il eut fait la folie de négliger la fille aînée du Prince d'Orange son oncle, il n'y avoit plus d'emploi dans les Provinces-Unies capable de remplir son ambition. La succession des charges de Frédéric Henri étoit assurée à Guillaume son fils. Le Duc de Bouillon se devoit contenter du gouvernement de Mastricht

1634. stricht & du commandement de la cavalerie. Cela lui paroissoit au-dessous de son mérite. Il fallut donc tourner du côté de la France, & chercher des raisons bonnes, ou mauvaises, de quitter une Religion avec laquelle on auroit eu beaucoup de peine à obtenir seulement un bâton de Maréchal de France. La facilité avec laquelle Bouillon s'engagea dans tous les partis formés contre Richelieu, est à mon avis une preuve du dépit & du chagrin que le Duc conçut, de ce qu'après avoir fait de si grandes avances pour se mettre bien à la Cour, le Cardinal trop fier, ou trop soupçonneux, ne répondit pas aux espérances d'une prompte fortune qu'on avoit formées. Suivons Langlade.

Quelque tems après que le Duc de Bouillon eut déclaré son abjuration, il vint à la Cour. On ne l'y connoissoit que par sa réputation. Le Cardinal de Richelieu étoit alors au plus haut point de sa puissance. Il devoit comme les autres Ministres d'Etat, le commencement de sa fortune aux conjonctures favorables. Mais pour l'affermissement & les suites, c'étoit l'ouvrage de son esprit & de sa prudence. Il avoit toujours de grands desseins, & ne s'occupoit que du capital des affaires, afin d'avoir plus de tems pour ses divertissemens & pour son repos. Il gouvernoit l'Etat avec un pouvoir absolu, sans néanmoins gouverner le Roi. Au contraire, il en étoit hui dans le fond du cœur. Mais l'heureux succès de son administration, & ses grands établissemens empêchoient les effets de la haine. Il y avoit cependant toujours quelque favori, qui ne lui étant pas assez dévoué, donnoit lieu aux cabales de la Cour, & aux intrigues de

1634.

cabinet. Cela joint à l'exemple récent de la mort du Maréchal d'Ancre, lui causoit d'étranges inquiétudes. Il n'épargnoit rien pour gagner les personnes de mérite, ni pour les perdre lorsqu'il ne les pouvoit gagner. Jamais Ministre n'a été mieux averti de ce qui se passoit au dedans Et au dehors du Roiaume. A juger de lui par son visage Et par ses manières extérieures, on n'en pouvoit attendre que de la douceur. Cependant, il étoit violent dans tous ses desirs. Jamais l'amour Et la haine n'ont été capables de faire faire plus de choses à un grand homme. Plusieurs événements de sa vie ont eu pour fondement l'une ou l'autre de ces deux passions. Il étoit sensible à l'amitié, Et ne pardonnoit point une inimitié déclarée. Ainsi son Ministère fut très redoutable aux personnes qui n'embrassèrent pas ses intérêts. Comme ceux dont il se croioit assuré, pouvoient aspirer à tout, il n'y avoit rien que ses ennemis ne dussent craindre. Tous les grands Seigneurs qu'il n'avoit pu assujettir, étoient en prison, exilés, ou sans considération. Enfin, poussé par la nécessité des conjonctures, ou par son propre naturel, il aima toujours mieux établir la sûreté de sa personne Et de sa fortune par la rigueur Et par le sang, que de prendre le hasard de la clémence Et de la douceur.

Ce portrait du Cardinal de Richelieu tracé par un Auteur qui ne manque ni d'esprit, ni de jugement, convient avec celui que j'ai donné dans le cours de cette Histoire; à cela près qu'aimant à parler plus rondement que les gens de Cour, tel qu'étoit Langlade, j'appelle *habile scélérat*, ce que ces Messieurs nomment *un grand homme*. Les choses qui passent chez moi

1634. moi pour *artifice* & pour *méchanceté*, sont dans leur langage des actions d'*esprit* & de *prudence*. Laissons aux personnes équitables la liberté de juger qui de nous parle plus juste. Le Duc de Bouillon, dit enfin son Historien, ne fit pas grand séjour à Paris. Il fut fort bien reçu du Roi & de toute la Cour. Le Comte de Soissons le visita souvent, & le traita en toutes rencontres avec une distinction qui marquoit une estime particulière, & un grand desir de l'avoir pour ami. Ils se séparèrent néanmoins sans entrer en matière sur aucune chose considérable. Richelieu & lui se virent plusieurs fois ; mais il y avoit tant d'opposition entr'eux qu'il n'étoit pas possible qu'ils s'unissent étroitement. Le Cardinal ne vouloit que des personnes devuées, & le Duc de Bouillon n'aimoit pas la servitude. Il étoit né Souverain, & avoit passé sa vie dans un pais libre. D'ailleurs le commandement des armées se trouvoit rempli ? or qui seul eût été capable de l'attacher. Il s'en retourne donc n'ayant qu'une connoissance générale de la Cour, & sans avoir aucun sujet de se louer, ni de se plaindre du Ministre ; mais l'esprit peu disposé à s'accommoder de sa manière de gouverner. La vérité de mes conjectures sort au travers des déguisemens de ce récit. Nous verrons dans quelques années les suites de la liaison qui commença de se former entre le Comte de Soissons & le Duc de Bouillon, aussi bien que l'antipathie que celui-ci & Richelieu eurent l'un pour l'autre.

Imposture
des Religieuses
Ursulines
de Loudun.

Le Cardinal, disoit un savant homme de notre temps, étoit sans doute un grand Ministre. Mais parmi beaucoup de perfections, il avoit le défaut de ne pas mépriser les injures ;

&

Et de poursuivre à outrance les auteurs des libelles publiés contre lui. S'il est vrai, selon la maxime d'un Historien Romain, que la trop grande sensibilité des personnes du premier rang à ce qu'un Auteur a pu écrire de défavantageux à leur réputation, est une preuve qu'elles en reconnoissent la vérité, nous devons croire que la conscience de Richelieu reveillée par les livres de S. Germain & des autres défenseurs de la Reine Mere, lui faisoit les mêmes reproches que ces Ecrivains. Jamais homme ne fut plus sensible au mal qu'on disoit de lui. Son emportement sur ce chapitre alloit jusques à la rage & à la fureur. Je ne puis pas me dispenser d'en rapporter ici un exemple fameux. Le plus misérable de tous les libelles répandus contre sa maison & contre sa personne, c'est incontestablement celui qui a pour titre, *Lettre de la Cordonnere de la Reine Mere à M. de Baradas.* La satire est fade, mal tournée, & grossière. On ne la peut lire sans dégoût & sans mépris. Jamais ceux qui ont tant soit peu de discernement, ne s'imagineroient qu'un homme d'esprit l'ait écrite. Cependant, parce qu'on dit au Cardinal, que la pièce étoit de la façon d'Urbain Grandier Curé de S. Pierre & Chanoine de l'Eglise de Sainte Croix à Loudun, il appuya de tout son crédit la cabale formée par des Ecclesiastiques & des Moines, qui eurent la malice d'accuser Grandier d'avoir ensorcelé des Religieuses Ursulines & quelques filles séculières, dont les âmes feignoient d'être possédées, & les autres tourmentées peut-être des vapeurs ordinaires aux femmes, se laissèrent persuader que tous les diables de l'enfer les agitoient. De manière-

1634.

*Histoire
des Dia-
bles de
Loudun. L.
1. 2. 3.
Menagia-
na Tom. II
Vie du P.
Joseph.
II. Part.
Chap. 13.
Histoire
Anecdote
du Cardi-
nal de
Richelieu.
Recueil de
Pièces cu-
riuses
pour la dé-
fense de
la Reine
Mere.
Mercure
Français
1734.*

1634. re que Richelieu aiant fait nommer des Commissaires pour juger. l'accusation intentée contre Grandier, un certain Laubardemont Conseiller d'Etat & créature du Cardinal, qu'on mit à la tête du nouveau tribunal, fut le principal auteur de la condamnation du pauvre Curé à être brulé vif, comme convaincu de Magie. Dans cette affaire qui dura quelques années, & dont le Duc d'Orleans & plusieurs personnes de la première qualité du Royaume, voulurent être témoins, on trouve en même temps un des plus terribles exemples de la vengeance d'un Ministre tout-puissant, de l'abus que des Ecclesiastiques & des Moines avarés, ou irrités, peuvent faire de la Religion, & de la superstitieuse credulité des gens de qualité prévenus, & du peuple ignorant. Un Auteur exact & judicieux a donné le détail & les preuves de l'imposture: j'en rapporterai seulement certains faits principaux.

Que la possession des Ursulines de Loudun fût une fourberie aussi grossière que maligne, on le demontre par les regles même du Rituel de l'Eglise de Rome. Il demande ces trois choses comme essentielles aux véritables Energumenes, *l'intelligence des langues qu'ils n'ont point apprises, le pouvoir de deviner & de connoître les choses secretes, & les forces surnaturelles du corps.* Les Diables de Loudun ne purent jamais parler Grec. Ceux qui dirent quelques mots Latins, y mêlèrent de gros solécismes. ou ne s'exprimèrent pas mieux que des Ecoliers qui aprenent encore la grammaire; soit que les Prêtres & les Moines qui siffoient les Religieuses fussent ignorans; soit qu'elles ne retinssent pas assez bien la leçon qu'on leur don-

donnoit. Un des Exorcistes embarrassé de ce que son Energumène paroïssoit savoir si peu de choses, répondit que certains Diables *ne sont pas plus habiles que des paysans*. Les Magistrats de Loudun éclairés, ou desintéressés, ne se païoient pas de ces défaites. Ils s'apperçurent de l'étrange comédie qu'on vouloit jouer. Sourdis Archevêque de Bourdeaux aiant ensuite prescrit certaines règles pour examiner les prétendues possédées avant que de procéder aux exorcismes, le jeu cessa tout à coup. La scène ne se rouvrit que par le malin artifice des Capucins. Ils écrivirent à leur P. Joseph que Grandier étoit l'Auteur du libelle dont j'ai parlé. Richelieu eut dès-lors envie que le Curé de Loudun fût un véritable forcier, & fit expédier au misérable Laubardemont la commission d'informer de la prétendue possession. Le P. Joseph alla *incognito* à Loudun examiner les choses. Le delié Capucin ne voulut point paroître dans une intrigue capable de le perdre de réputation, si Grandier venoit à bout de prouver son innocence & la fausseté de la possession. Il laissa prudemment à ses confrères le soin de ménager tout au gré du Cardinal, & se contenta de leur marquer les ressorts qu'il falloit remuer, afin que le Curé fût enfin sacrifié à la vengeance de Richelieu.

Les Diables ne parurent pas plus habiles, dans l'art de deviner, qu'en Grec & en Latin. Ils rencontrèrent mal, quand on eut soin de prendre les précautions nécessaires, afin qu'ils ne pussent savoir d'ailleurs ce qu'on vouloit leur faire dire. Rapportons seulement le tour plaisant que joua le Comte du Lude, Seigneur goguenard & railleur, aux Exorcistes & à leurs

1634.

Energumènes. Sa curiosité l'ayant amné à Loudun, il feignit d'être convaincu de la possession. *Je n'en doute non plus*, dit-il à un des Religieux qui exorcizèrent en sa présence, *que de la vérité de l'Evangile. J'ai apporté avec moi une boîte de reliques. Elles ont été données à un de mes ancêtres : Et depuis ce temps-là, nous les conservons dans notre maison. Que les reliques-authentiques méritent la vénération des Chrétiens, il n'y a que les Huguenots qui le nient. Mais vous savez aussi-bien que moi qu'on en débite beaucoup de fausses. Avant que de faire enchasser les miennes dans un beau reliquaire que je veux placer à côté de mon lit, je voudrois bien savoir si elles sont bonnes. Je ne puis les mettre à une épreuve plus certaine que de les faire appliquer sur quelqu'une des possédées. Si mes reliques sont authentiques, le Diable en sentira la vertu & l'efficace. Les Religieux approuvent la pensée du Comte, & un d'eux fait à la Prieure des Ursulines un signe que Lude apperçut fort bien. C'étoit la plus fameuse des possédées. Elle avoit sept diables dans le corps, disoit-on. L'Exorciste s'approche de la Prieure & lui applique la boîte. La voila qui pousse des hurlemens épouvantables. Elle paroît agitée des convulsions les plus violentes. On ôte la boîte, & l'Energumène devient aussi tranquille qu'auparavant. *Je ne croi pas, Monsieur*, dit alors l'Exorciste au Comte, *que vous doutiez maintenant de la vérité de vos reliques. Non plus que de la vérité de la possession*, reprit gravement Lude. De grace, Monsieur, ajouta l'Exorciste, *permettez-nous de voir un si précieux trésor. Très-volontiers, mon Pere*, repartit le Comte. On ouvre la boîte en présence*

sence d'un grand nombre de gens invités au spectacle, & il ne s'y trouve que de la plume & du poil. *Ab, Monsieur!* dit le Moine confus, *Pourquoi vous êtes-vous moqué de nous?* *Et vous, mon Pere,* repliqua Lude avec un souris d'indignation, *pourquoi vous moquez-vous de Dieu & du monde?*

Plusieurs personnes, & des filles même assez délicates, furent plus fortes que les diables. On les remua de leurs places malgré eux, & quelques-uns les firent crier bien fort en prenant les Energumènes par le bras. L'aventure de l'Abbé Quillet ne doit pas être omise. Le Diable d'une Religieuse menaça un jour d'enlever jusques à la voute de l'Eglise tout incrédule qui auroit la hardiesse de se présenter. L'Abbé Quillet choqué de l'impudente forfanterie, résolut de pousser le Diable à bout. Il va le lendemain à l'Eglise, défie le Diable en présence des Exorcistes, & déclare qu'il se moque de la menace. *Le Diable,* dit-on, *fut penaud, & toute la diablerie demeura tellement déconcertée, que Laubardemont scandalisé donna un décret de prise de corps contre Quillet. S'apercevant alors que la mommerie est un jeu que Richelieu faisoit jouer, l'Abbé juge qu'il ne fait pas bon pour lui à Loudun, ni en France. Il s'enfuit au plutôt en Italie. Combalet nièce du Cardinal se trouvant à Richelieu dans le voisinage de Loudun, voulut voir les possédées. On lui fit si bien sentir l'imposture, & les Energumènes jouèrent si mal leur rôle, que Combalet dit franchement à son oncle que la tromperie étoit trop grossière, & qu'il falloit être la plus grande dupe du monde pour se laisser surprendre. Richelieu dont*

1634. l'humeur vindicative étoit satisfaite par la cruelle mort de Grandier, eut peur que si les gens venoient enfin à se désabuser, l'injustice de la condamnation du pauvre Curé ne devînt trop manifeste, & ne le rendit exécration à toute la France. Il retranche quatre mille livres de pension qui se donnoient aux Exorcistes, & les diables abandonnent incontinent le Monastère des Ursulines.

Elles avoient mieux fait leur personnage devant le Duc d'Orléans. Il se laissa tromper, & le monde se moqua de sa sotte crédulité. Mécontent de la disgrâce de Puylaurens, arrivée peu de temps après leur retour en France, Gaston alla dévorer son chagrin à Blois. La fantaisie lui prend de descendre jusques à Nantes, & de voir en passant la diablerie de Loudun. Soit qu'il fût naturellement superstitieux ; soit qu'il négligeât d'examiner les choses, il se laisse surprendre à un tour de *passé-passé* qu'une de ces filles prophanes sut jouer avec une hostie consacrée, & donne en faveur de la possession, une attestation dattée du 11. Mai 1635. Les Moines triomphèrent, & firent courir une relation des prétendues merveilles arrivées en présence de Son Altesse Roiale. Ce témoignage peut faire impression sur l'esprit de quelques personnes. Mais je croi que celles qui ont du bon sens & de l'équité ajouteront plus de foi à ce que je vas rapporter du sentiment de tous les principaux habitans de la ville de Loudun dans une requête qu'ils dressèrent au mois d'Août en 1634. pour être présentée au Roi. Ils n'osent pas déclarer nettement que la possession est une imposture. Depuis que Louis, Richelieu, & la Rochepozai Evê-

Evêque de Poitiers, Prélat qui faisoit un pauvre personnage dans cette comédie, & dans le Diocèse duquel la ville de Loudun se trouve renfermée, firent profession publique de la croire véritable, c'étoit un crime d'Etat & une hérésie que de paroître en douter. On ne peut pas souffrir que la possession soit combattue, après que la question a été juridiquement décidée, disoit Laubardemont. Et qui l'a décidée ? La Rochepozai, meilleur soldat que Théologien ? Laubardemont & les Commissaires de son tribunal, corrompus, ou sotement bigots ? Mais si les habitants de Loudun ne nient pas absolument la vérité de la possession, ils font assez entendre qu'ils la regardent comme une imposture. On verra du moins dans cette pièce bien digérée, l'étrange tyrannie que Laubardemont & ses Exorcistes appuyés du Cardinal de Richelieu, exerçoient. Voici la requête.

Sire, les Officiers & les habitans de votre ville de Loudun, se trouvent enfin obligés d'avoir recours à Votre Majesté, & de lui remontrer très-humblement que dans les exorcismes qui se font sur les Religieuses de Sainte Ursule, & sur quelques filles séculières, qu'on dit être possédées des malins esprits, il se commet une chose très-préjudiciable au public & au repos de vos fidèles sujets. Ces Exorcistes abusant de leur ministère & de l'autorité de l'Eglise, font dans les exorcismes de questions qui tendent à la diffamation des meilleures familles de la ville. M. de Laubardemont Conseiller Délégué de Votre Majesté ajoûte tant de foi aux déclarations & aux réponses de ces démons, que sur une fausse indication qu'ils ont faite, il est allé, suivi d'une foule de peuple, dans la maison d'une Demoiselle,

1634. pour y faire perquisition de livres imaginaires de Magie. D'autres Demoiselles ont été arrêtées dans l'Eglise, dont les portes furent fermées, afin de chercher sur elles certains prétendus passe magiques semblablement imaginaires. Depuis le mal est allé si avant, qu'on fait aujourd'hui grand état de la dénonciation & du témoignage des démons. Un livret a été répandu, par lequel on tâche d'imprimer ces maximes dans l'esprit des Juges: Que les démons dûment exorcizés disent la vérité: Qu'on peut asseoir sur leur déposition un jugement raisonnable: Qu'après les vérités de la foi & les démonstrations des sciences, il n'y a point de plus grande certitude, que celle qui vient de là: Qu'en ajoutant foi aux paroles du démon dûment adjuré, on ne les reçoit pas comme du pere du mensonge, mais de l'Eglise qui a le pouvoir de forcer les diables à dire la vérité.

Pour mieux établir cette dangereuse doctrine, on l'a soutenue dans deux Sermons prononcés devant M. de Laubardemont. Ensuite de quoi & sur de pareilles dénonciations, il a fait arrêter & mettre en prison une fille des meilleures familles de la ville. Tellement, Sire, que les supplicans voient qu'on tâche d'introduire parmi eux, & au cœur de votre Roiaume très-Chrétien, une image des anciens oracles, contre la défense expresse de la Loi divine; contre l'exemple de notre Sauveur qui n'a pas voulu admettre les démons à publier des choses véritables & nécessaires à croire; contre l'autorité des Apôtres & des anciens Peres de l'Eglise, qui leur ont toujours imposé silence, & défendu de les interroger, ou de se familiariser avec eux; enfin

1634

enfin contre la doctrine de S. Thomas & des autres lumières de l'Eglise. Outre cela, les mauvaises maximes insérées dans ce livret, & qu'on veut faire valoir aujourd'hui, furent rejetées l'an 1620. par l'avis des plus célèbres Docteurs de Sorbonne, & condamnées l'an 1623. par la décision générale de la Faculté de Paris, sur un livre fait à l'occasion de trois possédés de Flandres, qui contenoit des propositions semblables à celles dont il est question. Poussés par leur propre intérêt, & persuadés que les personnes les plus innocentes, les plus vertueuses, demeureront exposées à la malice de ces démons ennemis de tous les gens de bien, les supplions requierent humblement Votre Majesté d'interposer son autorité Royale pour faire cesser les abus & les profanations des exorcismes qui se font journellement à Loudun en présence du S. Sacrement. Elle imitera en cela le zèle de l'Empereur Charlemagne, l'un de ses augustes prédécesseurs, qui défendit l'abus qui se commettoit de son temps dans l'application de quelques Sacrements, dont on pervertissoit l'usage contre la fin de leur institution. Les habitans de Loudun demandent ensuite à Louis, qu'il lui plaise d'ordonner que le libelle soit examiné par la Faculté de Paris, & de leur permettre d'appeler comme d'abus au Parlement, de toutes les interrogations des Exorcistes, qui tendront à la diffamation des particuliers & de tout ce qui s'ensuivra. Un témoignage si authentique & si sensé contre les procédures de Laubardemont & de ses Exorcistes, en prouve suffisamment la violence & l'injustice. C'est encore le plus fort préjugé qui se puisse alléguer contre la prétendue possession.

1634.

Seguin Médecin de la ville de Tours écrivit sur cette affaire à un de ses amis. La lettre fut imprimée dans la suite. Une de ses grandes raisons pour la vérité de la possession dont il se laissa persuader, *c'est*, dit-il, *que je ne pense pas que ces filles soient capables de soutenir si long-temps une horrible méchanceté*. Cette réflexion peut embarrasser certaines gens. Est-il croiable, dira-t'on peut-être, qu'une noire & grossière imposture ait été conduite avec tant d'adresse, qu'aucune personne de celles qu'on y a fait entrer, n'en ait eu horreur, & ne l'ait enfin découverte? La chose n'est pas moralement impossible. Mais enfin deux Religieuses & une autre fille du nombre des Energumènes, déclarèrent publiquement, & avant & après la mort de Grandier, que tout ce qu'elles avoient dit, n'étoit qu'impostures & calomnies suggérées par un Prêtre & par des Moines ennemis du Curé. Cette déclaration se fit la première fois en présence de Laubardemont & de l'Evêque de Poitiers. Le Magistrat corrompu & endurci se mit à rire. Le Prélat & ses Exorcistes embarrassés du contre-temps tâchèrent de détourner le bon effet que cette confession arrachée par la force de la vérité, & par les remords de la conscience de ces filles séduites, pouvoit faire sur l'esprit du peuple. *Nouvel artifice du Diable*, s'écrierent-ils, *pour entretenir les incrédules dans leur opiniâtreté!* Un Médecin voulant parler Grec à une de celles-ci qu'on avoit encore obligée à contrefaire l'énergumène, *je n'entens point une langue*, dit-elle, *que je n'ai jamais apprise. Je ne suis point possédée. Il y a long-temps qu'on me tourmente pour me persuader de*

de faire des contorsions & des grimaces devant le monde. Si Dieu ne m'avoit soutenu, je me serois desesperée. Que je suis malheureuse d'être entre les mains de ces gens-là! 1634.

Urbain Grandier, comme je l'ai déjà dit, fut accusé d'être l'auteur de la prétendue possession, & condamné cette année sur la déposition d'*Astaroth*, d'*Asmodée*, de *Zabulon*, c'est à dire des Religieuses & des autres filles qui se disoient possédées par des démons, auxquels on donnoit des noms bizarres, à être brûlé vif comme atteint & convaincu du crime de magie, & d'avoir envoyé je ne sai combien de diables dans le corps des Ursulines & des autres qui contrefaisoient les possédées. Ce fut inutilement qu'on remontra plusieurs fois à ses Juges & au Roi même; que selon l'avis donné par de célèbres Docteurs de Sorbonne, conformément à la Doctrine des anciens Peres de l'Eglise & des plus habiles Théologiens, *le Diable ne doit pas être créé, quand même il diroit la vérité.* Ces maximes étoient tout au plus recevables en faveur de ceux à qui Richelieu ne vouloit point de mal. Au regard des personnes dont il se vouloit venger, *le Diable dûment exercisé disoit non seulement la vérité; mais on pouvoit encore asséoir sur sa déposition un jugement raisonnable.* Il fallut établir cette étrange doctrine, & en prévenir des Magistrats de Province, gens de bien, dit on, mais extrêmement crédules, & choisis à cause de leur sotte bigotterie, pour être avec Laubardemont les Juges de Grandier, avant que de leur proposer de condamner un homme au feu sur les preuves du monde les plus frivoles, & les moins recevables. L'affecta-

Grandier
Curé de
Loudun
est injustement
condamné au feu
comme
Magicien,

*Histoire
des Dia-
bles de
Loudun I.
1. & 2.
Menagia-
na Tom.
II. Vie
du P. Jo-
seph. II.
Partie.
Chap. 13.
Mercure
Francois,
1634*

1534. tion de faire juger Grandier par des Commissaires, & la manière dont ils furent choisis, ne sont pas les moindres argumens qu'on puisse alléguer pour sa justification. Le Cardinal en a toujours usé de la sorte, quand il a voulu perdre quelqu'un. Pourquoi ne laissoit-on pas ce pauvre Curé entre les mains de ses Juges naturels? La raison en est évidente. Ses ennemis ne vouloient pas que l'affaire fût portée au Parlement de Paris, dont les Magistrats peu crédules à la forcellerie, auroient sans doute découvert l'imposture de la possession, & l'innocence de Grandier.

Mes délateurs, disoit de fort bon sens un Ancien accusé de magie, ne peuvent pas me croire coupable du crime qu'ils m'imputent. Car enfin, si j'ai une aussi grande puissance qu'ils le supposent, comment n'ont-ils pas eu peur que je me vengesse d'eux de la manière du monde la plus terrible : Grandier au rapport de la Prieure des Ursulines, s'étoit fait ouvrir la porte du couvent par le Diable *Cedron*, & avec quelques gouttes d'eau versées sur la main de la Religieuse, il lui mit sept diables dans le corps, & par un bouquet de roses jetté dans le couvent, plusieurs autres se trouvèrent agitées des démons. Si ceux qui ont porté ces filles à dire de pareilles extravagances, croioient de bonne foi que tous les Diables de l'enfer étoient à la disposition de Grandier, & qu'ils lui obéissent aveuglément, ne devoient-ils pas craindre qu'il ne les livrât à la discrétion d'une centaine, pour se venger de ce qu'ils entreprenoient de le faire bruler vif? Grandier n'avoit jamais vu les Religieuses avant qu'elles lui fussent confrontées dans l'instruction de son

son procès. *Mais quand il les auroit fréquentés, remarque judicieusement un savant homme; quand il auroit eu sujet de se plaindre d'eux; quand il auroit eu dessein de leur faire du mal; quand il auroit été Magicien; des gens de bon sens peuvent ils s'imaginer que Dieu lui ait permis de disposer des démons à sa volonté, pour les envoyer tourmenter des filles innocentes?* Voions comment Grandier s'attira un si grand nombre d'ennemis malins & opiniâtres. Il a été si injustement opprimé, & son affaire fit tant de bruit dans le monde, que je ne puis me dispenser d'en dire quelque chose, encore moins de rehabiler sa mémoire, autant que la sincérité me le permet.

C'étoit, dit-on, un homme bien fait, gracieux, poli, spirituel, & éloquent. Soit que les Jésuites de Poitiers estimassent ses bonnes qualités, soit qu'il eût trouvé quelque recommandation auprès d'eux, ils lui donnèrent la Cure de S. Pierre de Loudun, dont ils sont patrons à cause d'un Prieuré uni à leur Collège. Grandier obtint ensuite un Canoniat de l'Eglise de Sainte Croix dans la même ville. L'Oraison funèbre qu'il fit de l'illustre Scévole de Sainte-Marthe, lui acquit de la réputation. Ceux qui ont lu la pièce qui fut imprimée, y trouvent du tour & de l'éloquence. De là vient qu'on a peine à se persuader que la méchante lettre sous le nom de la *Cordonnière*, soit du même Auteur. Les bénéfices de Grandier, son mérite, & sur tout sa fierté, lui attirèrent la jalousie, l'envie, & la haine de la plus grande partie des Ecclésiastiques de Loudun. Les Moines avec lesquels il eut quelques différends, le haïssoient mortelle-

1634. ment. Le Curé trouvoit de quoi se dédommager auprès des femmes. Il les aimoit naturellement , & il savoit se faire aimer d'elles. C'étoit là sa véritable magie. Mais il ne prenoit pas garde que les peres , ou les maris de celles qu'il voioit avec plus d'affiduité & de familiarité que la bienséance ne le permettoit à un homme de son caractère , augmentoient le nombre de ses ennemis. Tous conspirèrent à faire chasser de la ville un Curé encore plus dangereux aux maris qu'aux Moines. On trouva parmi ses papiers saisis après son emprisonnement, un traité contre le Célibat des Prêtres. La pièce n'étoit pas mal faite, dit-on. Grandier avoua ingénument à ses Juges qu'il l'avoit composée. Deux vers mis à la fin, donnent à penser qu'une fille que le Curé aimoit, rejetant les sollicitations d'un homme incapable de l'épouser, il entreprit de prouver à la Demoiselle que le Célibat des Prêtres n'étant point de droit divin, & n'ayant pas toujours été en usage dans l'Eglise, ils pouvoient sans crime contracter ensemble ce qu'on appelle un *mariage de conscience*. Voilà tout ce qu'on peut reprocher de plus fort à Grandier. L'amour déréglé des femmes fut la cause principale de son malheur. Mais enfin un pareil désordre ne méritoit pas le feu. Quand même il auroit persuadé à une fille de l'épouser secrètement, il ne seroit ni le premier, ni le seul Prêtre de l'Eglise Romaine marié de la sorte. D'autres ont pris cette liberté en nos jours, & même des gens distingués parmi les adversaires de *la Morale relâchée*.

Avant sa dernière affaire, Grandier fut accusé par ses ennemis d'avoir débauché des
fem-

femmes & des filles. C'est
rendre même une sentence de

contre lui. Mais Sourdis &
deux Metropolitain auq
de la sentence, le renvo
qui estimoit Grandier, lui
ter ses bénéfices, & de
tant de gens s'acharnoi
gè par la haine & par l'
pas un avis si salutaire. Bi
donner à ses ennemis l'a
chassé de Loudun, il leur
La personne qu'il aimoit plu
entre celles dont le monde le
l'attachoit si fortement à Lou
se résoudre à quitter un séjour
& même en plus d'un endroit
tenter la passion dominante.

reuve que la Prieure des Ursul
& quelques autres Religieuses a
peurs, concurent de l'amour p
liaistique, auquel on disoit que l
résistoient, quoique ces filles ne
que par ce qu'elles avoient ente
bonne mine & de ses autres qualiti
toucher les personnes de leur sex
gots malins & ennemis de Gra
dans la tête des Religieuses, qu
enforcées; que prévenues de ce
elles eurent mille imaginations e
que leurs Directeurs entretenirent
par malice & les autres par simp
mit dans le piège qu'on leur tend
pit avoir fait le premier éclat, e
leur entraîner à ceux qui leur per
soutenir l'affaire jusques au bout.

1634. lières tourmentées de la même maladie, amoureuses de Grandier, & irritées de ce qu'elles n'avoient pu lui plaire, se mirent de la partie. Toutes, ou pour sauver leur reputation, ou pour se venger du mépris de Grandier, convinrent avec ses ennemis de dire qu'il les avoit enforcélées. Voila ce qui me parôit plus vraisemblable sur l'origine de la prétendue possession de Loudun. Les postures indecentes & lascives de ces filles en public, les ordures qu'elles disoient, & plusieurs autres choses, prouvent qu'il y eut de la maladie dans leur imagination. La Prieure des Ursulines assez belle, & quelques-unes de ces Religieuses, souhaiterent d'avoir Grandier pour Confesseur. Il rejeta la proposition. D'où leur venoit cet empressement d'avoir une occasion d'entretenir souvent & en particulier, un homme accusé d'aimer les femmes, & de chercher à se faire aimer d'elles ? Grandier ne passoit point pour un béat. Il fut facile à ses ennemis, & à des Moines superstitieux, ou vindicatifs, de tourner l'esprit malade & foible de ces filles de quel côté ils voulurent, & de leur faire soutenir tout ce qu'on leur mit dans la tête.

Grandier seroit encore sorti avec honneur de cette affaire, si les Capucins ne l'eussent malicieusement accusé auprès de leur P. Joseph, d'avoir composé la lettre sous le nom de *la Cordonnère*. Alors Richelieu irrité au dernier point contre le Curé de Loudun qui lui avoit déjà, dit-on, fait quelque chagrin, & qu'il regardoit comme son ennemi, a envie que le pauvre homme soit forcier, & sa perte est jurée. Laubardemont exécutoit à Loudun la commission qu'on lui avoit donnée de faire dé-

démolir le château , conformément à la résolution prise dans le Conseil du Roi , d'abattre toutes les places un peu fortifiées dans le cœur du Roiaume. L'indigne Magistrat lié avec tous les ennemis de Grandier , appuie l'accusation secrete , & se fait expedier la commission d'informer contre le Curé & contre ses complices sur le fait de la prétendue possession , & de les arrêter prisonniers. Quelqu'un avertit Grandier de l'ordre donné de se saisir de sa personne. Trop facile à se persuader que ses ennemis ne pouvoient le perdre sur un crime imaginaire & qu'il n'avoit jamais eu la pensée de commettre , il prit la résolution de ne se retirer point. Le voila donc arrêté & conduit au château d'Angers. Il y demeura pendant qu'on travailloit à rendre la possession plus plausible , & à prévenir l'esprit du Peuple crédule. Grandier profita de ce tems-là pour rentrer en lui-même , & pour déplorer le déreglement de sa vie passée. Il fit sa confession à un Chanoine de la ville , il communia , & écrivit des prieres & des méditations pieuses & édifiantes. Telles étoient les occupations du prétendu sorcier. On produisit inutilement pour sa justification & ce qu'il avoit mis sur le papier dans le château d'Angers, le témoignage du Chanoine qui reçut sa confession. Laubardemont muni du pouvoir de proceder nonobstant toutes les appellations & les recusations de Grandier, de sa mere, & de son frere qui sollicitoient pour lui, commet les injustices les plus criantes, va interroger le prisonnier à Angers, fait ensuite un tour à Paris, revient à Loudun , & ordonne que le prisonnier y soit amené. Sur le témoignage de la Prieure des Ursulines , qui
dit

1634.

dit que Grandier a certaines marques du Diable sur son corps, on le dépouille en présence de Laubardemont. Un Chirurgien ennemi de l'accusé le visite, le sonde, & lui fait souffrir des douleurs fort aiguës. *Il doit être insensible aux endroits marqués par le Diable, disoit-on, & fort sensible aux autres.* Le Chirurgien corrompu passe légèrement la sonde sur quelques parties du corps. Grandier qui ne sent point de mal, ne se plaint pas. Ailleurs, on lui enfonce la pointe de la sonde bien avant dans la chair. Il jette alors de grands cris. De là on conclut qu'il a véritablement les marques du Diable sur le corps.

Avant que l'Evêque de Poitiers prononcât sur la vérité de la possession, il fallut confronter Grandier avec les prétendues Energumènes. Par je ne sai quelle formalité on lui commanda d'exorcizer lui-même les Religieuses & les autres. Il voulut parler Grec à une. *Ab, que tu es fin,* répartit le Diable. *Ne sais-tu pas qu'une des premières conditions du pacte fait entre toi & nous, c'est de ne répondre point en Grec? La belle défaite!* reprit l'accusé. Des gens prévenus contre lui rendent témoignage que dans cette scène qui se donna publiquement à l'Eglise, il se posséda merveilleusement bien, qu'il répondit de bon sens & avec modestie, qu'il pria Dieu d'une manière grave & fervente. Les Religieuses & les autres filles semblables à des Bachantes jettoient des cris épouvantables, & faisoient des contorsions affreuses. Ce jeu de théâtre étoit nécessaire à la pièce. Cependant pour finir au plutôt une confrontation capable de déconcerter la diablerie, les possédés s'avancent d'elles-mêmes, ou à l'in-

sti-

1634.

stigation de leurs Exorcistes, comme pour se jeter sur Grandier. De manière qu'on le retira de l'Eglise, de peur que ces entragées ne le déchirassent en pièces, disoit-on. Laubardemont aiant reçu la commission de proceder conjointement avec certains Magistrats choisis dans les villes voisines, au jugement définitif de l'accusation intentée contre Grandier, il fut amené devant les Commissaires. Nonobstant leur prévention, ils admirèrent sa constance & son bon esprit dans ses réponses sur la sellette. Mais quelque évidens que fussent ses moiens justificatifs, ils ne purent infirmer dans l'esprit de ses Juges ou corrompus, ou bigots, le témoignage que les diables rendoient contre lui.

Enfin, le 18 Août de cette année, Grandier fut condamné à être brûlé vif, & cela fut executé le même jour. Il écouta sans émotion la lecture de l'injuste & cruel arrêt. Après de nouvelles protestations de son innocence dans lesquelles il persista toujours à la question & sur le bucher, il pria ses Juges de modérer la rigueur du supplice; de peur que sa foi & sa patience ne succombassent sous une souffrance si cruelle. Laubardemont le lui fit espérer, pourvu qu'il nommât ses complices; c'est-à-dire, à condition qu'il se reconnût coupable, & qu'il accusât peut-être des gens qu'on lui suggéroit. Sous prétexte de chercher sur son corps les marques du Diable, on lui coupa les cheveux, & tout le poil de son corps fut généralement razé. Mais on ne trouva que deux petites taches naturelles. Un de ses impitoyables Juges propose de lui arracher les ongles, pour voir si les marques du Diable ne se

1634. seroient point cachées dessous. Le Chirurgien refusa d'être le ministre d'une pareille inhumanité. Il demanda même pardon à Grandier de ce qu'il mettoit les mains sur lui pour obéir aux Magistrats. *Je croi que vous êtes la seule personne*, répondit le patient, *qui ait pitié de moi. Monsieur*, dit le Chirurgien, *vous ne voyez pas tout le monde.* La question lui fut donnée avec tant de rigueur & de barbarie, que la moëlle de ses os cassés sortit au travers des jambes crevées. Des Moines revêtus d'aubes & avec des étoles au cou, avoient auparavant exorcisé l'air, tous les élemens, les instrumens de la question & le patient même, de peur que les diables n'empêchassent qu'il ne souffrît. Le pauvre homme se seroit avisé trop tard de les appeler à son secours. S'il dispoût d'eux comme ses ennemis le prétendoient, pourquoi ne se servit-il pas du pouvoir qu'il avoit de leur commander, pour se tirer au commencement, de la procédure, des mains du misérable Laubardemont ?

Grandier eudura tout avec une patience admirable. Il confessa humblement ses pechés, & en demanda pardon à Dieu. Il souhaita de les déclarer au Gardien des Cordeliers Docteur de la Faculté de Paris, cela lui fut refusé. Voyant qu'on ne lui vouloit donner qu'un Moine Recollet son ennemi, il se contenta de faire sa confession à Dieu : précaution fort prudente. Le Moine malin n'auroit pas manqué de dire qu'il s'étoit reconnu coupable de magie, & qu'il avoit consenti que son Confesseur déclarât pour lui la vérité. Il alla au supplice d'un air modeste & tranquille, pria Dieu avec beaucoup de ferveur & de piété, se recommanda aux prières de

de plusieurs personnes, demanda pardon à ceux qu'il avoit pu offenser, protesta qu'il pardonnoit à ses ennemis aussi sincèrement qu'il demandoit à Dieu la rémission de ses péchés. Les Moines continuoient leur comédie, marchant devant lui avec des benitiers, & exorcizant tous les élemens & le patient. On crut qu'ils lui épargneroient la rigueur du feu. Car enfin ils lui jettoient si continuellement & en si grande abondance, de l'eau benite sur le visage, qu'ils sembloient le vouloir noier. Mais ce n'étoit pas leur dessein. On prétendoit seulement empêcher qu'il ne parlât de son innocence au peuple. Dès qu'il paroissoit ouvrir la bouche, un Moine attentif & prompt, lui jettoit tout son benitier au visage. Un d'eux s'apercevant qu'il étoit sur le point de dire quelque chose, alla le baiser pour étouffer ses paroles, *Voilà un baiser de Judas*, dit-il en s'apercevant de l'artifice. Le Moine irrité le frappa plusieurs fois au visage avec un Crucifix de fer, sous prétexte de le lui faire baiser. De manière que le patient se contenta de demander aux assistans certaines prières à la bienheureuse Vierge, selon la coutume de ceux de sa Communion. Les Exorcistes empêchèrent qu'on ne l'étranglât lors qu'on commenceroit de mettre le feu au bucher comme on le lui avoit fait espérer. Un Recollet nommé Lactance alluma un torchon de paille, & le lui porta au visage en disant : *Ne veux-tu pas te reconnoître, malheureux, & renoncer au Diable ? Il en est temps. Tu n'as plus qu'un moment à vivre. Je ne connois point le Diable*, répondit Grandier. *J'y renonce & à ses pompes, & prie Dieu de me faire miséricorde.* Le Recollet

1634. lect furieux met alors lui-même le feu au bu-
cher, & fait l'office de Bourreau. *Ab, Pere*
Laflance! s'écria le patient: *Où est la charité?*
Est-ce là ce qu'on m'avoit promis? Il y a un Dieu
au Ciel qui vous jugera l'un & l'autre. Je
s'appelle à son tribunal. De manière que Gran-
dier expira dans les flammes, & sur un bucher
allumé par un de ses Exorcistes. Telle fut la
catastrophe d'une des plus surprenantes tragé-
dies qu'on ait vuës en France, depuis la fa-
meuse affaire des Templiers.

Arrêt du
Parle-
ment de
Paris con-
tre le ma-
riage du
Duc d'Or-
leans, &
Ducs
Charles &
François
de Lorrain-
e & la
Princesse
de Phaltz-
bourg.

Mercur
François
1634.
Vario Si-
ri Memoire
Récondite,
Tom. VII.
Pag. 108 &
109.

Le Parlement de Paris, dont les procédures
commencées depuis le mois de Janvier contre
le mariage du Duc d'Orleans, furent suspen-
duës diverses fois, ou pour ménager le Pape,
ou pour quelque autre raison, donna enfin le
5 Septembre un arrêt fort extraordinaire. Le
mariage est non seulement déclaré nul, mais
les Ducs Charles & François de Lorraine, &
la Princesse de Phaltzbourg leur sœur y sont
encore condamnés, de même que s'ils étoient
tous trois nés sujets du Roi. Je ne sai pas
assés de Jurisprudence, pour découvrir par où
les procédures de ce Tribunal rempli de Magis-
trats habiles & éclairés, peuvent être soute-
nables en quelque manière: contentons nous
de les rapporter, & laissons à chacun la liber-
té d'en juger selon ses lumières. Dès le se-
cond jour de l'année, Louis écrivit de S. Ger-
main en Laie à ces Messieurs, à leur premier
Président, & au Procureur Général, que son
intention étoit de faire proceder incessamment
à la déclaration de la nullité du mariage de
son frère. *Les loix & les coutumes de notre*
Royaume, qui ont pourvû à l'honneur & à l'in-
terêt des personnes privées en pareilles rencon-
tres,

1634.

tres, dit le Roi dans sa lettre au Parlement, après avoir répété fort au long ses plaintes ordinaires contre le Duc de Lorraine, doivent être d'autant plus exactement observées pour la satisfaction des Rois, que le repos de leurs sujets dépend beaucoup des alliances que les personnes qui ont l'honneur de leur appartenir de près, peuvent contracter. Quand constantes dans le devoir, elles se conforment aux volontés de celui en la main duquel réside la puissance souveraine, leur bonne conduite cause autant de contentement dans la famille Royale & de repos dans l'Etat, que leur inquiétude & leur désobéissance excite de troubles & de désordres dans l'un & dans l'autre. Nous croirions manquer à ce que nous nous devons à nous mêmes & à tous nos sujets, si dissimulant le rapt d'un Fils de France, conduit pendant sa minorité chés les Etrangers par un mauvais conseil, notre tolérance donnoit sujet de faire à l'avenir de semblables entreprises contre la dignité de nos successeurs & contre l'honneur de notre Couronne.

C'est pourquoi voyant que les circonstances & les suites deviennent tous les jours plus dangereuses & plus préjudiciables au repos de nôtre Etat par la mauvaise disposition des esprits qui ont ménagé ce mariage dès le commencement, & qui le fomentent encore pour continuer à nous déplaire, nous avons résolu d'en faire déclarer la nullité par les voies ordinaires, selon le droit que nous nous sommes réservé dans les conditions de paix que nous avons accordées au Duc de Lorraine & cependant de faire intenter contre lui action de rapt par nôtre Procureur Général auquel nous avons ordonné de faire toutes

1634. *tes les poursuites nécessaires, selon le devoir de sa charge. C'est de quoi nous avons bien voulu vous avertir, afin qu'au jugement d'une affaire d'une si périlleuse conséquence, vous apportiez de votre part, selon la rigueur des loix & des coutumes observées de tout temps dans notre Royaume ce que vous connoîtrez en vos consciences, devoir contribuer à notre satisfaction & à celle du public. Que de dissimulation, que de mauvaise foi dans les actes publics sous un règne tyrannique pour déclarer les prétendus motifs de la conduite du Prince, ou pour la pallier ! On feroit une Histoire étrangement infidèle, si on la composoit sur de pareilles pièces. A entendre parler Louis, ne croiroit-on pas que le Duc de Lorraine envoia, ou gagea des émissaires, afin de séduire Gaston, & de lui persuader de sortir de France ; qu'après cela Charles ne pensa plus qu'à tromper le Duc d'Orléans, incapable de connoître ce qu'il faisoit, & qu'on usa même de violence pour le forcer à épouser la Princesse Marguerite ? Supposition du monde la plus fautive dans toutes ses circonstances.*

Molé Procureur Général présenta ensuite sa requête au Parlement. Il demandoit permission d'informer du rapt, afin qu'il pût requérir ensuite ce qu'il jugeroit raisonnable & conforme aux loix. Tel devoit être le commencement de la procédure dans cette grande entreprise, aux suites de laquelle toute la France étoit attentive. On n'avoit jamais rien vu de pareil. *Supplie le Procureur Général du Roi, disoit Molé, que dans le traité fait par le Duc de Lorraine à Channes & au camp de vant Nanci le 6. & le 20. Septembre dernier &*

en-

1634.

enregistré au Parlement le 20. Decembre, il reconnoit non seulement qu'étant vassal lige, il a entrepris de faire contracter mariage dans ses Etats à Monsieur le Duc d'Orleans Frere unique du Roi avec la Princesse Marguerite sa sœur; mais aussi que ressentant sa faute, il a donné son consentement à la dissolution par les voies legitimes. Et d'autant que ce prétendu mariage fait contre les loix de l'Etat, les ordonnances du Roiaume, l'honneur de la Couronne, la sûreté de la France, & l'expresse volonté du Roi témoignée plus d'une fois, est un rapt qui ne doit pas demeurer impuni, ce considéré, il vous plaise lui octroyer commission pour en informer, afin que l'information faite & à lui communiquée, il requière ce que de raison. Et vous ferez bien. Deux Conseillers du Parlement sont commis pour les informations nécessaires contre Charles Duc de Lorraine vassal lige de la Couronne, Nicolas François de Lorraine ci-devant Cardinal & Evêque de Toul, & Henriette de Lorraine Princesse de Palzbourg, à raison du rapt commis en la personne de Monsieur le Duc d'Orleans, Fils de France, Frere unique du Roi. Il fallut procéder ensuite aux formalités des exploits & des ajournemens à la Duchesse d'Orleans, au Duc de Lorraine, & des autres. Ils se trouvoient tous hors du Roiaume, & ne se croioient pas obligés de répondre aux sommations des Magistrats de Paris qu'ils ne reconnoissoient pas pour Juges. Charles étoit tout au plus justiciable de la Cour des Pairs de France, dans certaines affaires qui concernoient le Duché de Bar. On résolut que les exploits donnés contre Marguerite se porteroient à Peronne en

Pi.

1634. Picardie ville frontière des Païs-Bas , contre le Duc François & la Princesse de Phaltzbourg qu'on supposoit devoir être en Lorraine, à Chaumont en Bassigni, contre le Duc Charles, à l'hôtel de Lorraine à Paris.

Sur les défauts faits par les personnes ajournées, il fut ordonné le 14 Juillet que Charles Duc de Lorraine qu'on affectoit toujours de nommer *vassal lige de la Couronne* pour couvrir l'irrégularité de la procédure contre un Prince Souverain, Nicolas François de Lorraine, & la Princesse de Phaltzbourg, seroient pris au corps & amenés prisonniers, en la Conciergerie du Palais, si pris & appréhendés pouvoient être en leurs personnes, sinon, ajournés à trois briefts jours, à son de trompe, & cri public, leurs biens saisis & Commissaires y établis, jusques à ce qu'ils eussent obéi au Parlement. Pour ce qui est de la Duchesse d'Orleans, elle fut seulement assignée à répondre sur certains faits résultans des informations. Enfin, après diverses procédures le Parlement rend le 5 Septembre un arrêt, par lequel le mariage de Gaston avec Marguerite est déclaré nul & non valablement contracté. Quant au prétendu rapt commis, disoit-on, par les Ducs Charles & François de Lorraine & par la Princesse de Phaltzbourg leur sœur, le premier est condamné comme criminel de lèse-majesté, felonie, & rebellion, à déclarer au Roi son souverain Seigneur, assisté des Princes, Ducs, Pairs & Officiers de sa Couronne, en tel lieu que Sa Majesté voudra, que par complot, trahison, & conspiration, il a entrepris de faire contracter & célébrer le prétendu mariage, non seulement contre la volonté du Roi son Sou-

verain

verain Seigneur, contre les assurances données, 1634
 contre les sermens prêtés, de ne l'entreprendre
 jamais sans le consentement de Sa Majesté
 & au préjudice de la fidélité due par un vas-
 sal lige à son Seigneur souverain; mais aussi
 contre les loix de France, les ordonnances des
 Rois, l'honneur de la Couronne & la seureté de
 l'Etat, dont il se repent & lui en demande très-
 humblement pardon. A laquelle déclaration, Ni-
 colas François de Lorraine & la Princesse de
 Phaltzbourg seront tenus d'assister. Outre cela
 les deux freres & leur sœur, sont bannis à
 perpetuité du Roiaume de France, tous les biens
 feodaux qui leur appartiennent, tenus médié-
 tement, ou immédiatement de la Couronne de
 France, réunis & incorporés à elle, & tous
 & un chacun leurs autres biens dans le Roiau-
 me, tant meubles qu'immeubles, acquis & con-
 fisqués au Roi. Et afin que la mémoire de la
 justice faite d'un tel attentat, rapt, felonnie,
 & rebellion soit conservée à posterité, on or-
 donne l'érection d'une pyramide dans la prin-
 cipale place de la ville de Bar, où l'Arrêt &
 ses justes causes seront gravées sur une lame de
 cuivre, ou sur une pierre de marbre. Quant à
 l'infraction des traités & des manquemens de
 parole dans leur exécution par Charles Duc de
 Lorraine, le Roi est très-humblement supplié,
 d'employer sa puissance & sa souveraine autori-
 té, pour se faire raison par la voie des armes, &
 se dédommager sur les autres terres & biens non
 situés en France, selon ce qu'il jugera plus avan-
 tageux au bien de l'Etat, au repos de ses sujets;
 & à la gloire de la Couronne: C'est-à dire, selon
 ce qu'il plaira au Cardinal de Richelieu, l'en-
 nemi mortel de la Maison de Lorraine.

1634. L'Arrêt surprit tout le monde au dedans & au dehors du Roiaume. On jugeoit que le Ministre de Louïs ne pensoit pas seulement à faire casser le mariage du Duc d'Orleans, mais qu'il prétendoit encore se servir de ce prétexte pour l'usurpation des Duchés de Bar & de Lorraine ; de l'un à cause de la felonnie de Charles, & de l'autre pour dédommager le Roi des frais de ses expéditions contre lui. De peur que le timide & scrupuleux Louïs ne soit sensible aux remords de sa conscience qui lui doit reprocher une injustice criante, on suggère au Parlement de Paris de le supplier d'enlever le bien d'autrui, & les lâches Magistrats l'exhortent à une usurpation qu'ils condamnent, ou du moins qu'ils doivent condamner en eux-mêmes, s'ils ont tant soit peu de lumière & d'équité. C'est ainsi que le Parlement de Paris achevoit de perdre sa reputation au dedans & au dehors du Roiaume, en suivant aveuglément les passions d'un Ministre imperieux & vindicatif. Les Magistrats seront toujours esclaves, tant que les charges demeureront venales en France. Peu de gens auront le courage des'exposer à perdre la meilleure partie de leur bien, en soutenant la justice. Sans cela, ceux de Paris auroient-ils osé casser un mariage que l'héritier présomptif de la Couronne avoit validement contracté, & qu'il soutenoit bon & légitime ? Le refus que fit le Duc d'Orleans de se soumettre au jugement du Parlement de Paris, & des Evêques de France que le Pape nommeroit pour être ses Commissaires, parce que les Juges & les Prélats du Roiaume se devoient absolument aux volontés de Richelieu, & la persévérance de Gaston à de-

man

mander que le Pape se reservât à lui-même la connoissance de l'affaire, seront une flétrissure éternelle aux Magistrats & au Clergé de France. 1634.

Quelle irregularité de conduite, dirent les personnes de bon sens après la prononciation de l'arrêt; quelle contradiction grossiere! Le Roi a refusé de recevoir au nom de Charles l'hommage du Duché de Bar, parce qu'il appartient en propre à la Duchesse Nicole heritière du feu Duc Henri son pere. Et voila qu'on suppose aujourd'hui que Charles est par lui-même & non en consequence de son mariage Duc de Lorraine & de Bar. Si cela est, pourquoi l'a-t-on voulu obliger de rendre hommage au nom de son Epouse, & non pas au sien? Que si les deux Duchés appartiennent légitimement à Nicole, quelle raison a-t-on de confisquer l'un, & de prendre l'autre pour se dédommager des frais de la guerre? L'Arrêt du Parlement ne la déclare point coupable du prétendu rapt. Le testament du Roi René est-il véritable, ou supposé, selon que M. le Cardinal veut chagriner le Duc Charles, & que la Lorraine paroît à la bienveillance du Roi, auquel on met en tête de s'agrandir du côté du Rhin? Que dans le dessein de se garantir de l'inquiétude & des mauvais desseins de Charles, ou de favoriser les progrès des Suedois ses alliés & des Princes considérés d'Allemagne, Sa Majesté s'assure de certaines places, & qu'elle y mette garnison, cela se peut couvrir de quelque raison spécieuse. Mais quel droit a-t-on de s'emparer des biens & des revenus d'une Princesse innocente, d'ordonner que la justice soit rendue au nom du Roi dans la Lorraine & dans le Barrois, d'obliger les Officiers à lui prêter serment

1634. *de fidélité, de maltraiter ceux qui font scrupule de se soumettre à une usurpation qui paroît injuste & violente, de placer les armes de France dans toutes les villes, de contraindre les Ecclésiastiques à nommer le Roi dans le service public à la place du véritable Souverain du pays ?* Les étrangers réfléchirent encore beaucoup sur l'Arrêt. Ils ne doutèrent plus que Richelieu non content d'avoir la Lorraine, n'eût persuadé à son maître de s'emparer d'une grande partie des terres de l'Empire en deçà du Rhin, & que le Cardinal ne pensât sérieusement à se faire Electeur de Trèves, & Evêque de Spire, à quoi il pouvoit ajouter les meilleurs bénéfices voisins à sa bienveillance. Louis avoit quatre-vingt mille hommes à sa solde en Lorraine, en Alsace, dans l'Electorat de Trèves, & dans l'Evêché de Spire.

Nonciature Extraordinaire de Mazarin en France.

Histoire du Cardinal Mazarin L. I. Chap. 3. Mercure François. 1634. Vittorio Siri Mémoire Répondite.

Les Ministres du Roi d'Espagne à Rome pressèrent extrêmement le Pape de s'employer en faveur de la Maison de Lorraine. Ils lui remontoient librement que c'étoit une chose indigne, qu'il parût si peu sensible à l'oppression de ces Princes, dont les ancêtres avoient dans toutes les occasions signalé leur zèle pour la Religion Catholique, & qu'il ne se mît pas en peine de leur faire restituer leur patrimoine injustement usurpé. *Votre Sainteté, disoit l'Ambassadeur d'Espagne à Urbain, n'a pas témoigné la même indifférence dans l'affaire de Mantoue. Avant que le Duc eût perdu un pouce de terre, vous avez envoyé des Nonces Extraordinaires & des Légats, quoique le S. Siège n'ait pas à beaucoup près d'aussi grandes obligations à la Maison de Nevers qu'à celle de Lorraine. Le Roi d'Espagne, repartit le Pontife*

tife choqué de ces reproches, *attaquoit le Duc de Mantuë, qui bien loin de lui avoir donné le moindre sujet de plainte; recherchoit avec empressement la bienveillance de toute la Maison d'Autriche; au lieu que le Duc de Lorraine a desobligé le Roi de France dans toutes les occasions, & l'a irrité contre lui.* Cependant, Urbain ne pouvant se dispenser honnêtement de céder aux instances de l'Empereur, du Roi d'Espagne, & du Grand Duc de Toscane qui s'intéressoient vivement pour les Princes Lorrains, prend la résolution d'envoyer extraordinairement Mazarin en France, & de lui ordonner de parler de l'accommodement des différends de Louis avec la Maison d'Autriche, & de demander la restitution des Duchés de Lorraine & de Bar.

Le Grand Duc de Toscane avoit proposé lui-même Mazarin au Pape pour cette négociation; soit qu'il l'y jugeât plus propre qu'aucun autre, à cause de sa dextérité & de son crédit auprès de Richelieu; soit que Mazarin inquiet de ce que le Cardinal lui avoit donné secrètement l'exclusion pour la Nonciature ordinaire, & demandé Bolognetti plutôt que lui, eût brigué sous main un emploi qui lui donnoit occasion d'aller en France, où il auroit moyen de dissiper les soupçons de Richelieu, & de se lier encore plus étroitement à un Ministre, de l'appui & de la protection duquel il attendoit l'avancement de sa fortune; soit enfin que le Cardinal François Barberin & les Espagnols chagrins de ce que Mazarin dévoué à la France avoit trop de crédit auprès du Cardinal Antoine, & bien-aisés d'éloigner de la Cour de Rome un homme qui leur causoit

1634.

de l'ombrage, & de le charger d'une négociation desagréable, & dans laquelle il échoueroit infailliblement, eussent fait suggerer au Grand Duc de le demander au Pape. Afin de rendre l'éloignement de Mazarin plus long, Barberin lui procura la Vicelegation d'Avignon. Le premier projet, ce fut de commander seulement au nouveau Vicelégat d'aller à Paris sans aucun caractère, & de prier le Roi de la part d'Urbain de relâcher quelque chose de la rigueur avec laquelle il poursuivoit les Princes de la Maison de Lorraine. Un Auteur remarque assez à propos, que le Grand Duc se trompoit grossièrement, & que le crédit de Mazarin à la Cour de France, le rendoit moins propre qu'un autre à servir utilement la Maison de Lorraine. L'expérience devoit apprendre au Grand Duc que les Ministres de la Cour de Rome, qui briguent la faveur & la protection de l'une ou de l'autre des deux premières Couronnes de la Communion du Pape, pensent plus à leurs affaires particulières qu'à celles de leur maître. Ils aiment mieux obtenir une puissante recommandation pour le Cardinalat, que de réussir dans les négociations qui leur sont confiées. La dissimulation & la souplesse de Mazarin en cette occasion, font si bien connoître le génie de cet Italien qui gouverna la France après Richelieu, que j'en dois dire ici quelque chose.

Dès que Mazarin apprend que le Pape a résolu de l'envoyer en France, il va promptement trouver le Comte de Noailles Ambassadeur de Louis. *On veut, dit-il, que j'aille à Paris faire des instances de la part de Sa Sainteté en faveur de la Maison de Lorraine. C'est*

1634.

un emploi pour lequel j'ai une extrême répugnance. M. le Cardinal François Barberin semble me charger à plaisir de la négociation du monde la plus épineuse. Quelle espérance y a-t-il que je puisse fléchir Sa Majesté justement irritée contre un Prince qui l'a réduite à la nécessité de le punir de son opiniâtreté à traverser de tous côtés les bons desseins du Roi, à fomenter les mécontentemens de Monsieur, & à empêcher qu'il ne se réconcilie avec Sa Majesté? Faites moi la grace, Monsieur, d'écrire à M. Boutbiller que si j'accepte cet emploi, c'est contre mon inclination, & de tenter si vous ne pourrez point persuader à M. le Cardinal François Barberin de changer de sentiment. Noailles parle au neveu du Pape, & lui remontre qu'il est inutile d'envoyer Mazarin en France pour une affaire, où il ne réussira jamais; que c'est l'exposer à perdre tout son credit auprès du Roi & de son Ministre, & que si on veut ménager mieux Mazarin, il pourra servir utilement le Pape & sa maison. Barberin répond que le véritable dessein de son oncle, c'est de charger Mazarin de quelques propositions pour la paix générale, où l'affaire de la Lorraine doit entrer nécessairement. Noailles rapporte ceci à Mazarin. L'Italien délié témoigne que la fermeté du Pape & de Barberin le desole, feint de craindre qu'on ne le regarde de mauvais œil à la Cour de France, & proteste qu'il accepte l'emploi malgré lui. Je voi bien, dit-il, que je dois obéir, ou prendre le parti de me réduire à une vie privée. Je serois plus utile à Rome qu'à Avignon. Mais on veut m'éloigner de la Cour. S'il y avoit quelque espérance de succès dans la négociation dont je suis chargé, M.

1634. *le Cardinal Barberin voudroit qu'une de ses créatures en eût l'honneur. Ils feront tout ce qu'il leur plaira. Je demeurerai constamment attaché aux intérêts de la Couronne de France. Rien ne m'empêchera de temoigner au Roi que ma plus forte passion, c'est de lui plaire & de le servir.*

A la sollicitation de Mazarin, l'Ambassadeur parle au Pape. *On croit, Très-Saint Pere, lui dit Noailles, que M. Mazarin est chargé de quelque affaire secrète. Votre Sainteté ne voudroit pas commettre un Nonce Extraordinaire dans l'affaire de la Lorraine, où elle voit bien que son Ministre ne peut réussir.* Urbain répond qu'il ne pense point à revêtir Mazarin de la qualité de Nonce Extraordinaire, que celle de Vicelégat d'Avignon suffit pour la négociation qui est enjointe, & qu'on ne prétend pas faire un si grand éclat en faveur du Duc de Lorraine. Mazarin à qui la Nonciature paroît un degré pour monter au Cardinalat, ménage si bien toutes choses, qu'on lui donne & le caractère de Nonce Extraordinaire, & la commission de proposer certaines choses pour la paix générale, & d'agir pour la Maison de Lorraine. Il va derechef trouver le Comte de Noailles, reïtere ses protestations que c'est avec le dernier regret qu'il n'a pu s'exempter d'un emploi desagrecable, & prie l'Ambassadeur d'assurer Richelieu, que Son Eminence n'a point de serviteur plus dévoué que lui. Le Cardinal qui ne veut point entendre parler du rétablissement des Lorrains, & qui se défie de l'esprit artificieux de l'Italien, fait répondre par Bouthillier qu'il est inutile d'envoyer un Nonce Extraordinaire, qu'on n'obtiendra rien
pour

1634.

pour le Duc de Lorraine, & que le Roi souhaite la paix avec tant d'ardeur, qu'il n'est pas nécessaire de l'y exhorter, ni de lui en parler même, à moins que les Espagnols n'aient quelque chose de nouveau à proposer. Suivant sa grande maxime d'entretenir une négociation perpétuelle par tout, Richelieu envoioit des projets d'acommodement à Vienne & à Madrid. Mais outre que les Ministres de l'Empereur & du Roi d'Espagne se défoient encore plus du Cardinal depuis le dernier traité avec les Etats Généraux des Provinces-Unies, les uns & les autres demandoient des choses si opposées, que les gens éclairés & pénétrants jugeoient que ces négociations entamées par dissimulation & par artifice, aboutiroient bientôt à une rupture ouverte.

Mazarin partit de Rome la nuit du 25. Août. Il avoit voulu assister à toutes les cérémonies que les François font ce jour-là dans l'Eglise de S. Louis, & déclarer tout publiquement son attachement aux intérêts de leur Roi & de leur nation. Après quelque séjour à Avignon pour prendre possession de sa Vicelégation, le Nonce Extraordinaire se rend à Paris au commencement de Novembre, & fait son entrée publique le 26. Jour du mois. Quand il parla des affaires des Princes Lorrains au Roi, *je leur rendrai leur Etat & beaucoup au delà*, répondit sa Majesté, *après qu'ils m'auront fait une satisfaction convenable des offenses que j'ai reçues de leur part, & qu'ils m'auront dédommagé des dépenses qu'ils m'ont obligé de faire. C'est à l'Empereur & au Roi d'Espagne de me donner l'exemple. Qu'ils restituent premièrement ce qu'ils ont pris avec beaucoup moins de* just-

1634. *justice que moi, je verrai pour lors ce que j'aurai à faire.* Peu surpris d'une réponse à laquelle il étoit préparé, Mazarin n'insiste point trop sur l'affaire dont Urbain l'a chargé. Il cherche les moyens de prolonger sa Nonciature, & s'applique à plaire au Roi & à son Ministre. Persuadé de la sincérité de ses protestations, Richelieu le reçoit au nombre de ses plus intimes confidens. L'habile Italien espere de plus en plus de s'avancer par la faveur du Cardinal, ne garde plus aucun ménagement avec les Espagnols, & se dévouë si hautement à la France, que le Roi Catholique indigné de la partialité du Ministre d'Urbain demande instantamment son rappel, & l'obtient du Pape qui n'ose le refuser.

Gondi
Envoïé
du Grand
Duc en
France va
proposer
à la Reine
Mere
de se retirer
à Florence.

Vittorio
Siri Memo-
rie Recen-
dite. Tom.
VIII. pag.
72. 73 93
94 95.

Le Chevalier de Gondi Envoïé du Grand Duc de Toscane en France, étoit revenu quelques jours auparavant rendre compte de sa négociation avec Marie de Medicis. Richelieu qui craignoit qu'elle, ou plutôt le P. Chanteloube, ne le fit assassiner, se mettoit plus que jamais en tête de la reduire à prendre enfin le parti de se retirer à Florence. Le Grand Duc avoit consenti dès l'année précédente à l'y recevoir. Il n'étoit plus question que de l'amener insensiblement à demander elle-même la permission de s'en retourner dans son pais. Gondi parut l'homme le plus propre à mener cette affaire. Il devoit aller en Hollande pour celles de son maître. On projetta qu'il rendroit en passant une lettre par laquelle le Grand Duc inviteroit Marie de Medicis à venir prendre du repos & un meilleur air à Florence, & que le Chevalier la presseroit d'accepter l'offre, en cas que rebutée du séjour des Pais-

Pais-Bas, elle temoignât quelque disposition à se retirer en Italie. Ce dessein ne s'étant pas exécuté pour lors, le Cardinal inquiet des attentats faits à sa vie, se détermina vers le mois de Juin de cette année, à tenter sérieusement si la chose pourroit réussir. 1634.

Bouthillier Secrétaire d'Etat & le Capucin Joseph furent chargés d'aller faire de nouvelles instances à Gondi. Le Roi, dit le premier au Chevalier, *seroit bien aise que vous allassiez maintenant à Bruxelles, inviter la Reine sa mère de la part de M. le Grand Duc à se retirer auprès de lui. Si elle veut accepter l'offre, outre la jouissance de ses revenus, elle recevra de nouvelles marques de la tendresse du Roi, à mesure qu'elle en usera bien avec le meilleur fils du monde, & qu'elle reprendra les bons sentimens que des gens mal intentionés pour l'un & pour l'autre semblent avoir effacés du cœur d'une Princesse trop facile à se laisser surprendre. Une seule chose a retenu le Roi jusques à présent. Les actions de la Reine Mere ne répondoient point à ses protestations. Sans cela, le Roi lui auroit accordé volontiers tout ce qu'elle pouvoit attendre de lui. Ne vous imaginez pas, Monsieur, ajouta le fourbe Joseph, que le Roi ait dessein d'éloigner de lui pour toujours la Reine sa mere. Il n'y pense en aucune manière: Et ce n'est pas le sentiment de M. le Cardinal. Après tout ce qui s'est passé, la défiance & les soupçons ne peuvent pas se dissiper si promptement de part & d'autre. Il faut prémièrement tirer la Reine Mere des mains des Espagnols qui travaillent sans cesse à l'aigrir davantage. Le temps & les bons conseils de M. le Grand Duc la ramèneront insensiblement.*

1634. *Le Roi lui fournira au delà de ce qui est nécessaire pour soutenir son rang à Florence: chose que la prudence ne lui permet pas de faire, lorsque la Reine sa mere qui s'est livrée mal à propos aux anciens ennemis de la Couronne, peut employer son argent à l'exécution des sinistres desseins qu'ils lui suggerent. Cela n'est pas à craindre en Toscane. Quand les esprits seront également bien disposés de part & d'autre, le Roi fera les premières avances, il invitera la Reine Mere à revenir prendre sa place auprès de lui; & nous la verrons bien-tôt triomphante à la Cour.*

Gondi répondit qu'il parleroit à Richelieu, & que le Grand Duc recevroit volontiers Marie de Medicis à Florence, dès qu'elle seroit remise dans la jouissance de son bien, & qu'il concoureroit volontiers à tout ce qui est capable de contribuer au repos de la France & de la Chrétienté. *Une seule chose m'embarasse,* ajouta l'Envoié; *je n'ai plus la même occasion de faire un voiage en Hollande. S'il n'y a que cela,* reprit le Capucin, *vous pouvez seindre un prétexte d'y aller. Voyez M. le Cardinal, & vous trouverez quelque expédient avec lui.* Un autre moins éclairé que Gondi auroit pénétré les vûes de Richelieu. Réfléchissant ensuite sur la proposition de Bouthillier & de Joseph, le Ministre Italien ne se put persuader que Marie de Medicis prît jamais la resolution d'aller à Florence. Elle n'étoit point si duppe, qu'elle ne dût s'appercevoir qu'en s'éloignant si fort de la Cour de France, dans un âge avancé, elle ne devoit plus espérer d'y être jamais rappelée. Elle avoit donné la carte blanche au commencement de cette année, sans pou-
voir

voir obtenir que son Confesseur fût seulement écouté. Comment se seroit-elle flattée après cela, que les propositions qu'elle enverroit d'Italie, seroient mieux reçues? On l'auroit regardée à Florence, comme dans un lieu sûr, où elle étoit desormais incapable de causer la moindre inquiétude. Bien loin de porter le Roi à la rappeler, Richelieu se seroit appliqué à éluder tout ce qu'on auroit pu dire en faveur du retour d'une Reine cruellement offensée, dont il redoutoit la présence. Il y avoit un milieu pour la tirer des mains des Espagnols. C'étoit de demander qu'il lui fût permis d'aller auprès de la Reine d'Angleterre sa fille. Mais ce Roiaume aussi peu éloigné de la France que les Pais-Bas n'étoit guères moins suspect au Cardinal. Il lui sembloit que les assassins furbornés pouvoient venir aussi facilement de Londres que de Bruxelles. L'agrandissement de la France causoit de l'ombrage & de la jalousie à Charles Roi de la Grande Bretagne. On craignoit qu'il ne s'unît à l'Espagne, pour empêcher l'exécution du projet qui se formoit entre Louis & les Etats Généraux des Provinces-Unies de conquérir les Pais-Bas Catholiques & de les partager ensuite; que savoit-on si Marie de Medicis n'exciteroit point deux Rois ses beaux-fils à se liguier ensemble, sous prétexte d'obtenir son rétablissement?

Peu de jours après Gondi fut mandé à l'audience de Richelieu. *Je croi, dit le Cardinal au Chevalier, qu'il est à propos que vous fassiez un tour à Bruxelles. Quand même la Reine Mere n'auroit aucune disposition à se retirer en Toscane, il est toujours bon de lui déclarer qu'elle a du moins cette ressource, puis qu'elle aime*

1634. *mieux se voir réduite à la dernière extrémité, que de revenir en France aux conditions que le Roi lui offre.* On convint que Gondi feindroit d'aller en Hollande pour les affaires de son maître, qu'il rendroit à la Reine Mere en passant par Bruxelles une lettre du Grand Duc, qu'il parleroit toujours comme de lui-même & de la part du Grand Duc, & qu'il prendroit garde à ne rien dire qui donnât à penser que le voyage étoit concerté avec Richelieu. Voila donc le Chevalier dans l'antichambre de Marie de Medicis. On le conduit au cabinet de Sa Majesté, & il lui donne la lettre du Grand Duc. On y témoignoit être extrêmement sensible au malheur d'une Reine presque également maltraitée par ses deux fils; on lui offroit une retraite paisible & commode à Florence; on lui insinuoit que c'étoit le meilleur parti qu'elle pût prendre dans sa disgrâce, jusques à ce qu'on eût trouvé le moien de ménager son retour à la Cour de France. Marie de Medicis parut surprise d'un compliment qu'elle n'attendoit pas. Soit que l'honnêteté du Grand Duc lui plût; soit qu'elle crût devoir cacher l'agitation de son esprit, elle revint incontinent de son étonnement, & reçut avec toute la reconnoissance imaginable, & la lettre & les complimens dont Gondi la fut accompagner. *Je suis extrêmement obligée à M. le grand Duc, dit-elle. Il me témoigne plus d'amitié, & en use plus généreusement que mes enfans & mes beaux-fils. Les uns me persécutent, & les autres m'abandonnent. Le Roi d'Espagne m'a secourue d'abord: mais il semble que je lui sois maintenant à charge. Vous m'apportez la plus grande consolation que je puis avoir*
dans

dans mon malheur. J'y suis d'autant plus sensible, qu'elle vient de la maison dont je suis sortie. Quel plaisir pour moi, de voir que mes parens compatissent à l'injuste persécution que je souffre! La proposition que M. le Grand Duc me fait, est d'une si grande importance pour moi, qu'il ne doit pas trouver mauvais que je demande un peu de tems pour y penser. Je ne puis pas prendre si tôt la résolution de m'éloigner encore plus de la France, & de renoncer à toutes les esperances que j'ai de ce côté-là.

Marie de Medicis fit ensuite diverses questions à Gondi. Elles tendoient à decouvrir si le Grand Duc n'agissoit point de concert avec Richelieu. Mais le Chevalier autant & plus delié que la Reine, répondit si à propos, que persuadée que c'étoit seulement une générosité du Grand Duc, elle resolut de s'ouvrir à Gondi. *Ne parlez de ceci à aucun de mes domestiques, lui dit elle. Ils pensent plus à leurs intérêts particuliers qu'à me servir utilement. Je veux examiner moi seule vos propositions, & prendre mon parti sans consulter qui que ce soit.* Le Chevalier la pria de lui prescrire comment il en useroit avec le P. de Chanteloube & les autres confidens de Sa Majesté. *Dites-leur, repartit-elle, que vous êtes venu me faire la révérence en passant par cette ville pour aller en Hollande.* Puis changeant de sentiment elle permit à Gondi de conférer avec Chanteloube & avec Fabroni. Enfin elle restreignit sa permission à celui-ci seulement. *C'est un Florentin, ajouta-t-elle. Il connoit mieux les affaires de ce pays-là. Je ne pourrai guères me dispenser de lui parler de l'ouverture que vous me faites.* Outre qu'il est plus fidèle & plus discret

1634.

discret que les autres, il aura moins d'éloignement pour le voiage de Florence. Je m'apperçois depuis quelque tems que le P. Chanteloube manque de droiture, de prudence, & d'habileté. Gondi ne laissa pas échapper une si belle occasion d'insinuer à la Reine Mere, qu'elle ne devoit donc pas faire difficulté de renvoyer de sa maison un homme qui ne la servoit pas bien, & qui étoit un des plus grans obstacles à sa réconciliation avec le Roi son fils. La remontrance du Chevalier fut inutile. Marie de Medicis se faisoit un point d'honneur de paroître constante, & affectionnée aux gens qui se devoient à son service. Je sai bien, dit-elle, que je n'ai pas auprès de moi des personnes d'un mérite distingué. Le P. Chanteloube a ses défauts. L'Abbé de S. Germain est savant, mais peu judicieux. Que voulez-vous que je fasse? Je n'en ai pas d'autres à choisir. Fabroni est celui auquel je m'ouvre plus volontiers.

Dans une seconde audience, la Reine remit sa réponse positive jusques à ce que Gondi fût revenu de Hollande. Elle se plaignoit confidemment à lui du Marquis d'Ayetone qui paioit si mal ce que le Roi d'Espagne assignoit pour l'entretien de sa belle-mere, qu'elle manquoit souvent des choses les plus nécessaires. Cependant, ajouta Marie de Medicis, si je prens le parti de me retirer à Florence, je consulterai premierement le Roi & la Reine d'Espagne. Je leur dois cette reconnoissance. La mémoire de l'Infante me sera toujours chere. Sa mort fut le comble de ma disgrâce. J'ai tout perdu, quand Dieu m'a privée d'une si bonne amie. Pour ce qui est de mon retour en France, les affaires me paroissent si brouil-

1634.

brouillées, & les esprits sont tellement aigris que je commence d'en desesperer. Le Cardinal s'y opposera, tant qu'il demeurera maître des affaires. Que s'il change de sentiment, il ne souffrira pas qu'un autre que lui, se mêle de ma reconciliation avec le Roi, afin que je lui sois redevable de tout. Voilà pourquoi j'écoute la proposition de M. le Grand Duc. Vous êtes d'avis que j'éloigne d'auprès de moi ceux de mes gens qui ne sont pas agréables au Cardinal. Outre qu'il est dur d'avouer ainsi tout publiquement que j'ai été mal conseillée, irai-je faire cette démarche, sans avoir du moins de grandes espérances d'un accommodement prochain ? J'aime mieux être encore plus malheureuse que de donner un si grand avantage à mes ennemis. J'oublierai sincèrement ce que le Cardinal a fait contre moi. Voilà tout ce que je puis promettre. Il sait bien que je tiens exactement ma parole. Si je n'avois pas été trahie, conclut elle en versant des larmes en abondance, mes affaires ne seroient pas dans une situation si fâcheuse. Puilaurens les a entièrement ruinées. A sa sollicitation, & après des sermens solennels que mon fils le Duc d'Orleans ne m'abandonneroit jamais, je me suis enfin déclarée contre le Cardinal. Et le malheureux Puilaurens a tout découvert pour se racommoder avec Richelieu peu de jours avant que Monsieur sortit de Paris. De peur que je ne me vengeasse de cette perfidie, Puilaurens s'est depuis uniquement appliqué à me rendre de mauvais offices & à me perdre sans ressource. Si je me racomme jamais avec le Cardinal, la juste indignation que l'insolence de Puilaurens me cause, en sera la motif principal. J'aime mieux dépendre de Ri-

che-

1634. *cheliu. C'est un homme d'esprit & un habile Ministre. Sa conduite à mon égard est excusable par un endroit. J'ai tenté de ruiner sa fortune. Tel étoit le triste état de cette Reine infortunée. Ses larmes & ses plaintes auroient touché le cœur le plus insensible, selon la relation que Gondi envoya au Grand Duc son maître.*

Succès de
la négoci-
ation de
Gondi.

Vittorio
Stri Mo-
morie Re-
candite.
Tom. VII
Pag. 96.
97. 126.
127. &c.

A son retour de Hollande, il trouva Marie de Medicis dans la résolution de n'accepter, ni de refuser absolument les offres qu'on lui faisoit. Le Chevalier l'avoit bien prévu, qu'elle jugeroit infailliblement que si elle alloit une fois à Florence, on l'y laisseroit le reste de ses jours. C'est-pourquoi elle se contenta de remercier honnêtement le Grand Duc, & de dire que si sa mauvaise destinée lui ôtoit toute espérance de se raccommoder avec le Roi son fils, elle se retireroit alors en Italie. *J'aurai soin désormais, ajouta t elle, de ne rien faire qui lui puisse être desagréable, ou tant soit peu contraire à ses interets. Je garderai un silence religieux sur tout ce qui s'est passé; & pour l'avenir, je me remets entièrement à la volonté du Roi. Je ne demande point d'autre seureté que sa tendresse & ma bonne conduite à son égard. Que ma réconciliation avec lui se ménage par le Cardinal, j'y consens, je reconnoîtrai sans peine que je lui en suis redevable. Mais qu'on n'exige de moi, ni retraction de ce que je puis avoir dit, ni desaveu de ce que j'ai fait dans le mariage de Monsieur & dans quelque rencontre que ce puisse être. Ma résolution présente, c'est de ne préjudicier en rien aux interets de mes deux fils. Je l'ai assez témoignée, quand j'ai constamment refusé de signer le traité de Mon-*

Monsieur avec le Roi d'Espagne. La douceur & la rigueur furent inutilement employées pour obtenir mon consentement. Le Marquis d'Ayestone & le Prince Thomas de Savoie en usèrent mal avec moi. On me dit des choses desobligeantes; on me laissa sans argent: mais rien ne fut capable de m'ébranler. Je ne souffrirai plus qu'on parle chez moi, ni qu'aucun de mes gens écrive contre le Cardinal, ou contre le gouvernement de France.

Gondi lui remontra pour lors que tous ses bons serviteurs auroient souhaité qu'elle eût empêché d'abord que les livres faits pour sa justification, ne fussent publiés, & qu'ils n'a-voient servi qu'à aigrir davantage le Roi & le Cardinal. *Cela n'étoit nullement nécessaire pour défendre la réputation de Votre Majesté, disoit Gondi. Toutes les personnes desintéressées lui rendent justice. Quant à votre délicatesse sur une rétractation, il semble, Madame, qu'il y a des expédients pour la contenter en partie. Ne pourroit-on point dire que Votre Majesté a reçu de faux avis, & que certaines gens lui ont donné des conseils, qu'elle a reconnus ensuite lui être pernicious? Une pareille déclaration n'étoit point du goût de la Reine, & Richelieu ne vouloit rien relâcher sur cet article. Il demandoit que Marie de Medicis reconnût humblement sa faute, & qu'elle désavouât tout ce qui avoit été dit ou fait contre lui. La Reine aiant confessé dans la suite de son entretien avec Gondi, que Chanteloube étoit un homme intéressé, & trop foible, pour entrer en lice contre Richelieu, le Chevalier insinua respectueusement à Sa Majesté que si elle éloignoit ce Prêtre & deux ou trois*

au-

1634. autres personnes , du moins pour quelque temps, cette démarche seroit bien reçue à la Cour de France , & qu'elle pourroit servir à diminuer les soupçons & la défiance, à radoucir les esprits, & à faciliter sa réconciliation avec le Roi. *Je la ferois volontiers, repartit Marie de Medicis, si on me donnoit sujet d'espérer qu'elle me seroit utile à quelque chose. Mais je ne veux pas m'exposer à recevoir la même mortification qu'au commencement de cette année. Je fis d'assez grandes avances, & tout me fut refusé.*

Le Chevalier aiant si bien concerté ses remontrances & ses réponses aux interrogations de la Reine, qu'elle n'eut pas le moindre soupçon qu'il fût envoyé par Richelieu, cela fut cause que non contente de s'ouvrir librement à lui, Sa Majesté reçut bien tous les avis qu'il crut lui devoir donner. *Puisqu'on ne veut pas permettre, Madame, dit-il encore, que vous députiez de temps en temps quelqu'un de vos domestiques pour faire vos complimens au Roi, ou pour lui porter des lettres de votre part, vous pouvez du moins lui écrire par la poste ordinaire, ou mander le Resident de France à Bruxelles. Il vous dirait des nouvelles de la santé du Roi, & vous lui ordonneriez d'écrire des bonnêtetés de votre part. Si vos lettres & vos complimens viennent au Roi, cela peut faire une bonne impression sur son esprit. Que si tout est supprimé, vous avez l'avantage de pouvoir dire dans le temps, que vos ennemis ont malignement empêché que le Roi ne connût les marques d'affection & de respect que vous lui avez données en toutes manieres & dans toutes les occasions. Je réfléchirai sur ce que vous me dites*
là,

1634.

là, répondit Marie de Medicis. Gondi comprit fort bien le sens de ces paroles. On vouloit consulter Chanteloube, quoiqu'on eût mauvaise opinion de sa droiture & de son habileté. Le Chevalier jugea dès-lors que cet homme, qui avoit intérêt que la maîtresse ne retournât point en France, à moins que Richelieu ne fût ruiné, la détourneroit de toutes les choses capables d'avancer une réconciliation, où il faudroit sacrifier les personnes suspectes & desagréables au Cardinal. Madame, reprit Gondi, *permettez-moi, s'il vous plaît, de représenter encore à Votre Majesté, que la santé du Roi étant toujours foible & incertaine, vos bons serviteurs souhaiteroient que vous rendissiez l'honneur de vos bonnes grâces à M. de Puylaurens. Le voilà plus puissant que jamais auprès de Monsieur. Comme il ne vous a pas les mêmes obligations que M. le Cardinal, on craint qu'il n'ait encore moins d'égards pour vous, si le Roi vient à mourir.*

Marie de Medicis reçut bien cet avis. Mais ne pouvant plus retenir ses larmes, elle se mit à pleurer amèrement, & dit: *Ab, M. le Chevalier ! qu'il est dur à une personne de mon rang, de souffrir un petit homme qui a l'insolence de me braver, & de me dire les choses du monde les plus mortifiantes !* Telle fut la fin de la négociation de Gondi. On lui recommanda instamment de ne point rapporter à Richelieu les particularités des entretiens, de peur que persuadé que la Reine s'ennuioit du séjour de Bruxelles, il ne se flattât qu'elle se racommoderoit bien-tôt avec lui, à quelque condition que ce pût être. La délicatesse de Marie de Medicis sur cet article étoit si grande

1634. de, que Fabroni lui aiant porté la réponse à la lettre du Grand Duc, elle refusa de la signer, parce qu'on y marquoit selon ses premiers sentimens, que si elle n'acceptoit pas l'offre d'une retraite à Florence, elle ne la refusoit pas aussi. *Changez cela, dit elle, & mettez que me trouvant dans les Etats du Roi d'Espagne, je n'en puis pas bonnement sortir, & que j'ai résolu d'attendre ici patiemment ce que Dieu ordonnera de mon retour en France, ou de la continuation de ma disgrâce.* Gondi étant encore à Bruxelles au temps de la défaite des Suedois à Nortlingue, la Reine sujette à concevoir de grandes espérances, ne s'imaginoit-elle point que cette révolution remettant les affaires de l'Europe dans une espèce d'équilibre, on penseroit de part & d'autre, à une paix générale, où l'Empereur & le Roi Catholique ménageroient son retour en France? Ne craignit-elle point aussi, que si Philippe & Louis venoient à s'appercevoir qu'elle eût la moindre disposition à se retirer en Italie, ils ne travaillassent comme de concert à la déterminer à prendre ce parti, l'un pour se décharger d'une dépense considérable, & l'autre pour l'éloigner tellement de la France, que ses partisans desespérassent de l'y revoir jamais?

Quoiqu'il en soit des motifs secrets de Marie de Medicis, Gondi prend congé d'elle, revient à Paris, & va promptement dire à Bouthillier que la Reine Mere a de fort bons sentimens, & que si elle n'accepte pas la proposition de se retirer à Florence, c'est un effet de sa confiance en la bonté du Roi son fils, & de l'espérance qu'elle ne peut perdre, que Richelieu reconnoitra les insignes bienfaits d'une

d'une Reine, à laquelle il est redevable de sa fortune. *Cela est beau & bon*, repartit le Secrétaire d'Etat. *Mais il faudroit que les actions répondissent aux paroles. Voyez M. le Cardinal: Il a grande impatience de savoir le succès de votre négociation.* Le Chevalier va donc à l'audience de Richelieu, & lui dit tout ce qu'il juge plus propre à l'attendrir. On l'écoute avec une indifférence affectée. Après quelques témoignages de satisfaction sur la manière dont il s'est conduit, *tant que la Reine Mere*, répondit le Cardinal, *aura près d'elle ce Chanteloube le plus grand scelerat du monde, qui m'a voulu faire assassiner trois fois, on ne se fierà jamais à ses protestations. Elle nous répète toujours la même chanson. Nous nous entretenons plus particulièrement de cette affaire dans une autre occasion.* A la première audience le Chevalier revient aux bonnes dispositions qu'il a trouvées dans l'esprit de Marie de Medicis. *Je la connois mieux que personne du monde*, repliqua Richelieu. *Elle me haita toujours. En voulez-vous une preuve? Le jour qu'elle éclata contre moi, je lui fis toutes les soumissions imaginables: le Roi la pria instamment de me rendre l'honneur de ses bonnes grâces. Voici ce qu'elle répondit: que nonobstant mes soumissions & les prières du Roi, elle seroit jusqu'à la fin de ses jours mon ennemie irréconciliable. Sur quoi le Roi ne put s'empêcher de lui reprocher qu'elle avoit le cœur extrêmement dur & cruel. Pour moi je n'espère point de l'appaiser. Puis que sa passion va jusques à la fureur, je pense seulement à lui ôter l'instrument dont elle se peut servir pour m'ôter la vie.* Le Cardinal vouloit dire que son intention n'étoit que
de

1634.

1634. de l'obliger à chasser Chanteloube de sa maison.

Il se mit à déclamer contre ce Prêtre, contre Fabroni, & contre S. Germain. Les deux premiers, on les traita de suborneurs, d'assassins & d'empoisonneurs. Il n'étoit plus question des horoscopes tirés par Fabroni ; Richelieu l'accusoit d'avoir pris de l'argent à Anvers pour récompenser ceux qui promettoient de tuer Son Eminence. Quant à S. Germain, on se plaignoit seulement de ses écrits. Le Cardinal les nommoit *exécrables*. *Si la Reine Mere*, ajouta-t-il, *ne conservoit plus de fiel, ni de venin dans son cœur, refuseroit-elle de livrer ces trois misérables à la justice du Roi ? On trouveroit alors le moyen de faire sa pain. Quand elle se repentira d'avoir protégé & cru trop légèrement des ennemis déclarés du Roi, je signerai son rappel de mon propre sang. Je lui ai prédit en présence du Roi tous les malheurs qui lui sont arrivés depuis la rupture. Elle peut juger maintenant qui l'a mieux servie, de son Chanteloube, ou de moi. Quoique l'animosité de Richelieu fit assez connoître qu'il n'y avoit rien de bon à espérer pour Marie de Medicis, Gondi crut devoir dire encore quelque chose en faveur d'une Reine dont les larmes & le déplorable état l'avoient sensiblement touché. Il représenta ses raisons de n'aller point à Florence, & d'attendre son retour de la bonté du Roi & de la reconnoissance du Cardinal. Fort bien, repliqua son ingrat domestique, *si la Reine Mere a si fort à cœur de revenir en France, qu'elle contente le Roi ; qu'elle lui donne des preuves certaines de sa bonne disposition. Cela se dit d'un ton si aigre, que Gondi désespé-**

se désespéra entièrement de la reconciliation. Il se 1634.
 confirma dans sa pensée, quand il vit que
 Louis, qui lui donna plus d'une fois audien-
 ce depuis son retour de Bruxelles, ne deman-
 doit pas seulement des nouvelles de la santé de
 sa mere desolée.

Richelieu content de tirer le Duc d'Orleans des
 mains des Espagnols, ne se mettoit plus
 autrement en peine de ce que Marie de Me-
 dicis s'opiniâtroit à demeurer chez eux. Sa
 peur d'être assassiné se dissipoit en partie,
 quand il consideroit que le Roi devant être
 bien-tôt dans la nécessité de rompre ouverte-
 ment avec la Maison d'Autriche, sa mere

Disposi-
 tions à
 une rup-
 ture ou-
 verte en-
 tre la
 France &
 la Maison
 d'Autri-
 che.

ne pourroit plus demeurer honnêtement ni a-
 gréablement, dans les Etats du Roi Catholique,
 & qu'elle seroit reduite à recevoir les condi-
 tions qu'on lui imposeroit, ou à se retirer en
 Italie, à moins qu'elle n'aimât mieux mener
 une vie errante & vagabonde à la fin de ses
 jours; triste & malheureux état qu'elle souf-
 frit plutôt que de recevoir la loi de son ancien

domestique. Depuis le commencement de
 cette année, il y eut tant de mouvemens di-
 vers de la part de la France & de l'Espagne,
 qu'on attendoit incessamment une déclaration
 de guerre entre les deux Couronnes. Chacun
 y voioit tous les jours de nouvelles & de gran-
 des dispositions. Le Cardinal la souhaitoit par-
 ce qu'il la croioit nécessaire à l'établissement

Vittorio
 Siri Me-
 morie Re-
 condite.
 Tom. VIII
 Pag. 134.
 135. 136.
 137. 138.
 &c.

de sa fortune: mais il y trouvoit beaucoup de
 répugnance dans l'esprit du Roi naturellement
 timide & scrupuleux. De manière que Riche-
 lieu, dont l'interêt demandoit que Louis eût
 des affaires si difficiles sur les bras, qu'il ne
 pût s'en démêler sans le secours de son Mi-

1634.

nistre, se soutenoit principalement par son adresse à engager le Roi à défendre ses alliés, & à les empêcher de s'accommoder indépendamment de lui avec l'Empereur & le Roi d'Espagne, de peur que toutes les forces de la Maison d'Autriche irritée des usurpations faites en Italie, en Lorraine & en Alsace, ne fondissent sur la France.

Cela étoit d'autant plus à craindre, que le Comte-Duc d'Olivarés voyant que Louis attaquoit puissamment l'Empereur & le Roi d'Espagne par les secours donnés aux Suédois, aux Princes confederés d'Allemagne, & aux Etats Généraux des Provinces-Unies, sans que Ferdinand & Philippe pussent incommoder la France & y causer quelque division, pressoit l'un & l'autre d'en venir à une guerre ouverte contre un ennemi qui leur faisoit d'autant plus de mal, que n'ayant personne à combattre au dedans, ni au dehors de son Roiaume, ils ne pouvoient lui rendre la pareille, ni l'occuper sous main chez lui. Ce fut une des raisons principales pourquoi Philippe conclut avec le Duc d'Orleans le traité dont j'ai parlé, & que Sa Majesté Catholique trop embarrassée ailleurs ne put exécuter. Peu de temps après, elle envoya ordre à Dom Jean de Menezés Gouverneur de Perpignan, de reconnoître les passages les plus commodes du Roussillon dans le Languedoc. Menezés obéit, & s'avance lui-même déguisé & conduit par un païsan à pied, jusques au delà des frontières de France. Mais il fut arrêté, & mené prisonnier à la citadelle de Montpellier. Le Roi d'Espagne fit encore cette année un puissant armement sur la Méditerranée. On crut qu'il

qu'il regardoit les côtes de Provence, & que les Espagnols vouloient tenter une descente dans les Iles voisines. Le Duc de Guise exilé à Florence en fit donner avis à la Cour de France. Louis eut seulement l'alarme. La Flotte Espagnole dissipée par la tempête dans la mer de Sardaigne, perdit un nombre considérable de galeres & de vaisseaux. Tout cela prouvoit évidemment que Philippe projettoit d'attaquer ouvertement la France, & de faire avant que de lui déclarer la guerre, un coup d'éclat qui obligéât les François à se retirer de la Lorraine, du voisinage des Pays-Bas & du haut Rhin, pour courir au secours de l'autre extrémité du Roiaume envahie. Mais tel fut toujours le destin des deux Ministres rivaux. Ils formoient l'un & l'autre de grands projets. Ceux du Comte-Duc échouoient par un accident imprévu, ou les moïens lui manquoient au moment de l'exécution. Le Cardinal plus heureux, ou plus habile, réussissoit presque toujours dans ce qu'il entreprenoit même avec plus de témérité que de prudence.

Quelqu'avantageuse que fût la guerre étrangère à la conservation de sa fortune & de son autorité, Richelieu n'y pensoit jamais sans tomber dans une grande perplexité. La conjoncture lui paroissoit favorable. L'emprisonnement du Duc d'Arschot & du Prince de Barbançon; les poursuites faites contre le Comte Henri de Bergue & contre les Princes d'Epinoi & de Bournonville, causoient un mécontentement presque général dans les Pays-Bas Catholiques. Les Etats Généraux des Provinces-Unies, les Suédois, & les Prin-

1634. ces confédérés d'Allemagne, étoient dans la disposition de continuer vigoureusement la guerre contre la Maison d'Autriche, pourvû que Louis rompît avec elle. Le Milanois devoit demeurer dépourvû de troupes après le depart du Cardinal Infant qui passoit à Bruxelles. Les Ducs de Savoie & de Parme se laissoient leurrer de l'espérance d'obtenir une partie de ce bel Etat, si on en chassoit les Espagnols. Quoique les Vénitiens refusassent d'entrer dans aucune ligue avec la France, on ne doutoit pas qu'ils ne fussent bien-aisés d'être délivrés d'un voisin aussi incommode que le Roi Catholique, & de partager la dépouille avec les autres, s'ils en trouvoient l'occasion. Une petite armée suffisoit pour embarasser la Franche Comté. Outre que le Languedoc & la Guienne se pouvoient défendre avec fort peu de troupes, il étoit encore facile d'attaquer l'Espagne par ces deux Provinces, & de pénétrer dans le Roussillon & dans la Biscaye. Enfin, le Roi faisant presque autant de dépense à secourir ses alliés, & à se tenir sur ses gardes, que dans une guerre ouverte, le Cardinal concluoit qu'il valoit mieux y venir enfin, que de courir le risque d'avoir sur les bras toutes les forces de la Maison d'Autriche, si les Suédois, les Princes confédérés d'Allemagne, & les Etats Généraux des Provinces-Unies s'avissoient de faire chacun leur paix particulière avec l'Empereur & le Roi d'Espagne.

Mais quand Richelieu considéroit d'un autre côté que le Roi, dont la santé foible ne promettoit pas une longue vie, venant à mourir durant la guerre, la France se trouveroit exposée au danger d'un bouleversement général;

ral ; qu'il se chagrinerait si le succès de l'en- 1634
 treprise sembloit difficile & douteux ; qu'il
 pourroit alors écouter ceux qui lui insinue-
 roient que son Ministre l'y a engagé mal à pro-
 pos ; que le peuple déjà fort accablé d'impôts
 crieroit contre les nouveaux édits ; que la Rei-
 ne Mere, le Duc d'Orleans, & tous les Sei-
 gneurs malcontents, profiteroient de l'occasion,
 & feroient de nouveaux efforts pour perdre
 l'auteur du conseil de déclarer la guerre ; quand
 le Cardinal, dis-je, pensoit à ces inconvéniens,
 il s'arrêtoit tout à coup, & craignant de se per-
 dre lui-même sans ressource, s'il faisoit attra-
 quer la Maison d'Autriche avec trop de préci-
 pitation, il se déterminoit à laisser faire les alliés
 de la Couronne de France, & à si bien concer-
 ter les traités qui se faisoient avec eux, que ni
 les uns ni les autres ne pussent conclure aucun
 accommodement sans qu'elle y fût comprise.
 Et parce qu'il étoit presque impossible de se dis-
 penser d'entrer enfin dans une guerre ouverte,
 il tâchoit de gagner du temps jusqu'à ce qu'on
 trouvât un prétexte specieux. Cependant il fai-
 soit diverses propositions de paix à Madrid &
 à Vienne, pour amuser l'Empereur & le Roi
 d'Espagne, & pour avoir de quoi se disculper
 auprès de son foible maître, auquel il disoit
 sans cesse en se plaignant de l'opiniâtreté des
 Ministres de Ferdinand & de Philippe, que la
 conclusion de l'accordement dépendoit u-
 niquement d'eux. De peur que la France ne fût
 prise au dépourvû par les Espagnols qui sem-
 bloient vouloir rompre les premiers, le Cardi-
 nal mit cette année sur pied quatre-vingt mille
 hommes d'Infanterie, & huit ou dix mille de
 Cavalerie. On en forma divers corps d'armée

1634. dans la Lorraine, dans l'Alsace, & sur les frontières des Païs-Bas, de l'Italie, & de l'Espagne: précaution qui déconcerta les projets de la Cour de Madrid.

Négociation feinte du Cardinal de Richelieu à la Cour de Madrid.

Comme les Ministres du Pape en France & en Espagne, s'efforçoient de prévenir la rupture entre les deux Couronnes, & pressoient de la part de leur maître l'accommodement des différends survenus pour l'exécution des traités de Monçon & de Quiérasque, l'un sur l'affaire de la Valteline, & l'autre pour celle des Ducs de Savoie & de Mantouë; Richelieu & Olivarés déclaroient chacun les intentions de leurs maîtres aux Nonces; & ceux-ci les communiquoient aux Ambassadeurs des deux Rois. Dom Christoval de Benavidés Ministre de Philippe à la Cour de France, ne manquoit ni de lumière, ni d'habileté: mais il parloit avec trop de hauteur; peut-être avec trop de sincérité. Le Cardinal Bichi lui ayant porté les conditions d'accommodement proposées par Richelieu, ou par son Capucin, il les rejetta, & dit franchement qu'il n'y voioit que de l'artifice & de la fourberie. Le Cardinal & Joseph cessent tout à coup de négocier, & Benavidés est regardé de fort mauvais œil à la Cour. L'Espagnol ne s'en met pas autrement en peine. Content de rendre de temps en temps ses devoirs à la Reine; qui le reçoit bien, il va rarement à l'audience du Roi, parle à Richelieu quand la nécessité de ses affaires l'y oblige, & sollicite vivement au Conseil du Roi la restitution de l'artillerie & des marchandises précieuses des deux carques Portugaises échouées, il y a quelques années, sur les côtes de France, dont une partie considérable fut pêchée

chée depuis. Chagrin des chicaneries qu'on lui fait, l'Ambassadeur se va plaindre à Séguier 1634.
Garde des Sceaux: De l'affaire des caraques on passe insensiblement à celles d'Etat, & aux differends entre les deux Couronnes. On conteste, & la conversation s'échauffe si fort que Séguier prétend que Benavidés lui a dit des paroles offensantes.

Dans le tems même que le Garde des Sceaux se plaignoit au Cardinal, on vint demander audience de la part de l'Ambassadeur d'Espagne. Richelieu la refusa fort séchement, & dit qu'il ne veut pas voir un homme qui a maltraité le premier Magistrat de France. Benavidés protesta qu'il n'a point dit ce que Séguier lui impute. Mais on ne se contente point de ce déni. Le Roi commande à la Reine d'envoyer à l'Ambassadeur une défense de se présenter devant elle, jusques à ce qu'il ait réparé l'injure faite au Garde des Sceaux. Anne d'Autriche obéit, & fait dire honnêtement au Ministre de Roi son frere, qu'elle est bien fâchée de ne se pouvoir dispenser de suivre les ordres de Louis. *Je m'abstiendrai non seulement des visites que j'ai coutume de rendre à la Reine, repartit fierement l'Espagnol, mais encore d'aller à l'audience du Roi. Je dépêcherai incessamment un courrier au Roi mon maître, pour l'avertir de tout ceci, & pour lui demander s'il souhaite que je demeure plus long-temps dans une Cour dont les Ministres en usent si mal avec les siens.* Ce nouvel incident confirma les gens dans la pensée que la rupture entiere entre les deux Couronnes n'étoit pas fort éloignée.

Le Cardinal va toujours son chemin, & fait dépêcher un Exprès à Madrid avec une lon-

1634. que instruction pour le Comte de Barraut Ambassadeur de France. En voici l'extrait Qu'en-
 core que la conduite des Espagnols fasse juger
 à Louis, que bien loin de penser à la paix,
 ils veulent porter les choses à la dernière ex-
 trémité, Sa Majesté toujours bien intention-
 née pour le repos de la Chrétienté, ne cesse pas
 d'écouter les propositions d'accommodement,
 que le Cardinal Bichi lui fait de la part du Pa-
 pe. Après ce préambule, on enjoint à Barraut
 de savoir du Comte-Duc d'Olivarés, sans lui
 rien donner par écrit, s'il veut entrer tout de
 bon en négociation, & conclure un accommo-
 dement, sans s'arrêter aux plaintes ordinaires
 des Espagnols, qui reculent plus qu'elles n'a-
 vancent la conclusion d'une affaire. En ce cas,
 l'Ambassadeur avoit ordre de consentir que
 Campegge Nonce du Pape à Madrid proposât
 les articles suivans. Que le Roi Catholi-
 que n'étant point intervenu dans le Traité de
 Ratisbonne, les deux Couronnes auroient seu-
 lement à démêler quelque chose entr'elles sur
 l'exécution de ceux de Quiérasque & de Mon-
 çon. Que Benavidés Ambassadeur d'Espagne
 à Paris aiant demandé plusieurs fois qu'il pût
 au Roi, de lui faire donner les intentions de
 Sa Majesté par écrit, en ce qui concerne le
 traité de Monçon, afin qu'il y pût répondre
 de la part de son maître., on mit entre les
 mains du Cardinal Bichi un mémoire, qui
 contenoit les demandes de Louis en termes
 clairs & précis, auquel Benavidés n'a jamais
 fourni aucune réponse.

On commandoit ensuite à Barraut de prier
 le Comte-Duc de déclarer, si Sa Majesté Ca-
 tholique y trouvoit quelque chose à redire, &
 d'af-

d'assurer que Louis étoit disposé à retirer ses troupes du païs des Grisons, & à donner son consentement à la démolition des Forts de la Valteline, dès que le traité de Monçon seroit exécuté de bonne foi. Quant à celui de Quiérasque, l'Ambassadeur devoit représenter à Olivarés, que Sa Majesté Très-Chrétienne l'avoit accompli de son côté, en restituant Pignerol au Duc de Savoie. Après quoi, ce Prince demeurait en droit de disposer de son bien, & de l'aliéner par un contrat légitime. Que si le Comte-Duc se plaignoit de la garnison Françoise mise à Casal, Barrant pouvoit lui répondre que le Roi son maître la retireroit, qu'il conviendrait ensuite avec Philippe de tous les moyens d'assurer le repos de l'Italie, & qu'il entreroit même dans une ligue défensive pour conserver à Sa Majesté Catholique & à tous les Princes d'Italie, la libre jouissance des Etats, dont chacun d'eux se trouvoit alors en possession.

Et parce que Philippe s'intéressoit à tout ce qui regardoit l'Empereur son parent & son allié, le Roi de France offroit de retirer ses troupes de toutes les places de l'Empire qui s'étoient mises sous sa protection, dès que la nécessité de les garder cesseroit par la conclusion d'une paix générale. Il y avoit beaucoup d'apparence qu'Olivarés parleroit de l'affaire de Charles Duc de Lorraine. On enjoit à Barrant de répondre alors, que le Roi Catholique n'y étant point intervenu, il ne doit pas trouver étrange que Sa Majesté Très-Chrétienne ne se fasse raison des offenses reçues de la part de Charles, ni qu'elle prenne les mesures nécessaires contre l'inquiétude d'un voisin mal-

1634. intentionné. Que si Philippe se veut interesser en faveur de la Maison de Lorraine, Louis a le même droit d'entrer en connoissance des raisons que le Roi d'Espagne prétend avoir de s'emparer de plusieurs places & de quelques Souverainetés en Italie & en Allemagne. Enfin, que l'affaire de la Lorraine se décidera dans le traité de paix générale, & que Louis promet de se tenir dans les bornes de la justice & de la raison. Quant à ce qui concerne les alliés de la Couronne de France, le Roi offre de s'employer sincèrement pour les porter à la paix, & de convenir du lieu où se tiendront les conférences. Il remontoit encore qu'il étoit à propos que Philippe & lui, se déclarassent réciproquement leurs intentions, afin de disposer leurs alliés à se contenter des conditions que les deux Rois jugeroient raisonnables. Que Louis ne croioit pas que sa médiation dût être rejetée pour l'accommodement des différends entre la Maison d'Autriche & les Etats Généraux des Provinces-Unies. Qu'un pareil refus seroit une preuve manifeste de la haine irréconciliable du Roi d'Espagne contre la Couronne de France, & qu'il serviroit à justifier tout ce que Sa Majesté Très Chrétienne feroit désormais pour se mettre à couvert des mauvais desseins des Espagnols.

Richelieu & Joseph son Ministre subalterne dans les affaires étrangères, prévoyant que le Comte-Duc demanderoit peut-être que le Roi de France renonçât premièrement à ses liaisons avec les ennemis de la Maison d'Autriche, parce qu'il seroit inutile au Roi d'Espagne de s'accommoder avec un Prince qui assisteroit toujours ceux qu'ils l'attaqueroient, on ordon-

. ne

ne à l'Ambassadeur de repartir à cela que Louis intéressé à prévenir les entreprises de la Maison d'Autriche contre lui, se gardera bien de violer les traités faits avec ses alliés. Et de peur qu'Olivarés ne veuille rendre la pareille, & amuser la France par une négociation feinte, pendant que le Roi d'Espagne se préparera tout de bon à déclarer la guerre, & se mettre en état de pouvoir dire qu'il a pu faire tomber le Cardinal dans le piège qu'il tendoit aux autres, on enjoint à Barraut de presser le Comte-Duc de répondre positivement avant la fin du mois d'Août. *Sa Majesté*, disoit-on dans l'instruction envoyée à l'Ambassadeur, ne veut point être prise au dépourvu. Elle se tiendra prête à tout événement. On attend à quoi aboutiront les mouvemens présens des Suédois; des Princes confédérés d'Allemagne, & de l'armée des Etats Généraux. Après cela le Roi prendra son parti pour la paix, ou pour la guerre. S'il en faut venir à une rupture ouverte, *Sa Majesté* aura du moins la consolation d'avoir fait des avances pour le repos général de la Chrétienté, dans le tems même qu'elle decouvroit les mauvaises intentions des Espagnols, & offert des conditions avantageuses & honorables au Roi Catholique. Le Comte-Duc objectera peut-être qu'il n'y a pas de sûreté à négocier maintenant avec la France, puisque le Roi s'est obligé par son dernier traité avec les Etats Généraux, à n'écouter de huit mois aucune proposition d'accommodement. A quoi M. l'Ambassadeur repliquera, que l'intention de *Sa Majesté* dans ce traité, ce n'est point de faire continuer la guerre, qu'elle pense seulement à se garantir de la mauvaise volonté des Espagnols attentifs

1634. à fomentier le mécontentement de la Reine Mere & de Monsieur , enfin qu'à l'exemple du feu Roi, elle a cru pouvoir engager les Etats Généraux à le prendre pour médiateur & pour garant de leur accommodement avec l'Espagne. L'instruction finissoit par un ordre à Barraut de se plaindre de la conduite de Benavidés qui rejettoit avec hauteur les mémoires qu'on lui donnoit sur l'affaire de Pignerol & sur le traité de Quiérasque, & refusoit d'y répondre. M. l'Ambassadeur , ajoutoit-on , prendra sur tout garde à ne rien faire qui puisse donner occasion au Comte-Duc d'avertir sous main les alliés de la Couronne que le Roi traite sans eux : chose à laquelle Sa Majesté ne pensera jamais. Elle veut seulement s'éclaircir avec le Roi d'Espagne, afin de pouvoir mieux disposer les Etats Généraux des Provinces-Unies , les Suédois & les Princes confédérés d'Allemagne à la conclusion d'une paix solide & durable.

Quoique le Cardinal eût fait demander au Comte-Duc une réponse précise dans le mois d'Août, Barraut ne put conférer avec lui avant l'onzième Septembre. Deux choses furent d'abord mises sur le tapis, si on écriroit les propositions faites de part & d'autre, & s'il étoit sur de négocier après la promesse de Louis, de ne parler de huit mois d'accommodement avec la Maison d'Autriche, & de ne rien conclure que dans un an. La proposition d'écrire le resultat des conférences, fit craindre à l'Ambassadeur que les Espagnols ne voussent se servir des écritures, afin d'insinuer de la défiance aux alliés de Louis, en leur montrant qu'il traitoit sans leur participation. *Il est inutile d'écrire*, dit Barraut, *Le Roi mon*
mai-

maître ne pense point à s'accorder à l'insu de ses alliés. Son intention, c'est que ses Ministres discutent avec ceux de Sa Majesté Catholique les prétentions des deux Couronnes, afin que dans l'assemblée pour la paix générale, il ne soit plus question que de décider les intérêts de ses alliés & ceux du Roi d'Espagne. Après quelque contestation sur cet article, on convint d'écrire; mais que rien ne se signeroit, & que les écritures ne passeroient point pour actes authentiques. La difficulté des Espagnols sur l'engagement du Roi de France aux Etats Généraux des Provinces-Unies, fut ensuite proposée. Barraut y répondit qu'on se devoit fier au Roi son maître, qui promettoit d'obtenir de ses alliés la ratification de tous les articles, dont les Ministres des deux Couronnes conviendroient. En tout cas, ajouta l'Ambassadeur, le Roi d'Espagne s'est obligé depuis peu dans un traité fait avec Monsieur, à ne s'accorder point sans lui avec le Roi mon maître. Cependant Sa Majesté Catholique veut bien entrer aujourd'hui en négociation, & le Roi mon maître ne forme aucune difficulté sur cet engagement. On n'a point de traité avec M. le Duc d'Orléans, repartit Olivarés en jurant, vous ne le pouvez montrer. Voilà une preuve de votre sincérité. Je dis avec plus de raison, Monsieur, repliqua Barraut, que votre réponse témoigne assez que ceux qui négocient dans cette Cour, n'y doivent pas attendre de la bonne foi. Le Roi mon maître a entre ses mains la ratification du traité signée par Sa Majesté Catholique. Le 13. Septembre, il y eut une seconde conférence. On y parla du traité de Monçon. Le Comte-Duc préten-

1634. dit que la Souveraineté de la Valteline n'y étoit point acordée aux Grisons. L'Ambassadeur de France soutint le contraire. La contestation fut si violente qu'on rompit les conférences. Les uns & les autres s'accusoient reciproquement de mauvaise foi. C'est peut-être ce qui fut dit avec plus de justice & de sincérité.

Adresse
du Cardi-
nal de Ri-
cheliu,
quand le
Roi pa-
roissoit
méco-
tent de
lui.

*Vittorio Si-
ri Memo-
rie Récen-
dite Tom.
VIII. Pag.
179. 182.
181. Jour-
nal de Bas-
sompierre
Tom. II.
Mercure
Français
1635.*

Richelieu envoioit dans le même tems à Vienne un projet d'acommodement entre l'Empereur & le Roi. Je ne sai si les remords de conscience dont celui-ci fut tourmenté vers le milieu de cette année, ne furent point une des raisons principales pourquoi le Cardinal témoignoit un si grand empressement à prévenir la rupture ouverte avec la Maison d'Autriche. On dit que Charles Maillant Jésuite Confesseur de Louis, lui fit naître d'assés grands scrupules sur les secours donnés aux Protestans, sur l'exil de la Reine Mere, & sur l'usurpation de la Lorraine, soit que ce Religieux dont quelques-uns louent la vie exemplaire, crût devoir parler selon les lumières & les principes de sa Religion; soit que le Supérieur Général de la Société, peut-être le Pape lui-même, eût ordonné secrètement au Confesseur de détourner le Roi de suivre aveuglement les conseils de son Ministre & de le disposer insensiblement à l'éloigner de la Cour. Irrité des reproches que Sa Majesté lui faisoit de l'avoir engagée dans plusieurs affaires injustes, Richelieu eut d'abord la pensée d'ôter aux Jésuites toujours dépendans de leur Général & du Pape, la direction de la conscience du Roi, & de lui persuader de prendre désormais pour Confesseur un Evêque de son Roiaume que le Ministre auroit choisi à son gré. Cependant pour

pour calmer l'esprit de Louis agité, on consulte huit Docteurs de Sorbonne sur les trois choses qui lui faisoient de la peine. Quatre plus desintéressés trouvèrent les scrupules bien fondés. Mais les autres dévoués à Richelieu, jugèrent que le Roi pouvoit non seulement en seureté de conscience donner du secours aux Protestans, mais encore faire languir sa mere desolée dans un país étranger, & s'emparer avec violence du bien d'autrui. 1634.

Quand le Cardinal s'appercevoit que son maître plus froid & plus réservé, le recevoit moins agreablement qu'à l'ordinaire, & paroissoit mécontent de lui, l'artificieux Prélat se retiroit de la Cour, comme pour témoigner sa disposition à prendre du repos, & à se délivrer des embarras du Ministère. Louis abandonné quelque tems à lui-même, sentoit alors le poids des affaires. Incapable de rien résoudre à cause de l'incertitude naturelle & des bornes étroites de son esprit, il soupiroit incontinent après son Ministre, & l'alloit rechercher. Suivant cette maxime qui lui réussissoit ordinairement, le Cardinal s'enferme cette année à Chilli dès qu'il voit l'humeur sombre & rêveuse du Roi, & se tient là quelques jours en repos. Plusieurs crurent alors la disgrâce de Richelieu prochaine. Ceux qui la souhaitoient, eurent soin de cacher leurs sentimens. On se souvenoit trop bien de la *journée des duppes*. Les nuages élevés dans l'esprit de Louis se dissipèrent bien-tôt. Ses Secretaires lui portent de concert avec le Cardinal des dépêches qui demandent une prompte réponse. Ignorant, ou peu instruit de ce qu'on

1634.

qu'on lui propose , il en remet la décision , feint de vouloir prendre le divertissement de la chasse à Sainte Geneviève des Bois , pousse jusques à Chilli , & engage son Ministre qui se fait long-temps prier , à revenir auprès de lui.

Les négociations inutiles de Gondi auprès de la Reine-Mere , de Barraut à Madrid , & de Charbonnière à Vienne , servirent du moins à insinuer au Roi , que Marie de Medicis aimoit mieux demeurer chez les anciens ennemis de la Couronne , & garder des assassins & des empoisonneurs dans sa maison , que de revenir en France à des conditions raisonnables , ou que d'aller à Florence quoiqu'on lui offrit là une retraite honnête & commode ; que l'Empereur & le Roi d'Espagne animés à la perte de la France , ne vouloient point de paix générale , & qu'ils ne cherchoient que des accommodemens particuliers avec les alliés du Roi , afin de l'attaquer lui seul à la première occasion favorable. Surpris par ces remontrances spécieuses , Louis n'écoute plus les remords de sa conscience. Il condamne sa scrupuleuse délicatesse , & laisse tout à la disposition d'un Ministre , sans le secours duquel il croit ne se pouvoir tirer avec honneur , ni avec avantage , des grandes affaires dans lesquelles il se trouve engagé. Le délié Cardinal feignant de vouloir procurer du repos à son maître , lui en suscite de plus embarrassantes , & devient tous les jours plus puissant & plus redoutable. Louis n'ose pas seulement penser à mécontenter un homme capable de bouleverser son Etat , & de lui résister s'il entreprenoit de le ruiner. Pour achever de se

rendre maître de toutes les forces du Roiaume, Richelieu fit donner à la Meilleraie son proche parent la charge de Grand Maître de l'artillerie vacante par la mort du Marquis de Rosni fils du vieux Duc de Sulli. Celle de Colonel Général des Suisses, dont le Maréchal de Bassompierre prisonnier à la Bastille offroit la démission dans l'espérance d'obtenir sa liberté, fut destinée au Marquis de Coislin fils du Baron de Pontchateau & d'une cousine du Cardinal. La Meilleraie & Coislin prêtèrent serment pour leurs nouvelles dignités au commencement de l'année suivante.

Le refus que l'Empereur fit d'accepter les conditions de paix que le Cardinal Rocci Nonce du Pape à Vienne, proposa comme de lui-même, servit beaucoup à disculper Richelieu. Louis demeura convaincu que Ferdinand & Philippe pensoient à lui tendre des pièges, que l'esprit pénétrant de son Ministre étoit seul capable d'appercevoir. Développons cette intrigue. Vers la fin du mois de Juin de cette année, on dépêcha un Exprès à Vienne avec une instruction pour Charbonnière Résident de France auprès de Ferdinand. Ce préambule spécieux fut mis à la tête. *Quoi-
que l'étroite liaison qui se trouve entre l'Em-
pereur & les Espagnols, donne sujet au Roi
de penser que Sa Majesté Impériale entre dans
leurs mauvais desseins contre la France, le
Roi veut bien témoigner à toute la Chrétienté
son zèle ardent pour la paix, & ses inten-
sions sincères de vivre en bonne intelligence
avec l'Empereur, & mêmes avec le Roi d'Es-
pagne, pourvu que les alliés de la Couronne soient
compris dans l'accommodement. De là vient que*

Projet an-
tifricieux
d'accom-
mode-
ment a-
vec l'Em-
pereur,
envoie
par le
Cardinal
de Riche-
lieu à la
Cour de
Vienne.

*Vittorio
Siri Memo-
rie Recon-
dite. Tom.
VIII. pag.
135 136.
&c.*

Sa

1634. *Sa Majesté s'est rendu aux instances que le Cardinal Bichi lui a faites de la part du Pape, & qu'elle a écouté les nouvelles propositions de paix qui lui ont été faites. Le Roi se souvient que les principaux Ministres de la Cour de Vienne, ont dit au Cardinal Rocci que la prise de Moyenvic & l'acquisition de Pignerol ne seroient point un obstacle à l'accommodement de l'Empereur avec Sa Majesté. Mais parce que les termes généraux dont les Nonces du Pape se sont servis jusques à présent, n'ont rien avancé, le Cardinal Bichi a obtenu du Roi, qu'en cas que le Cardinal Rocci trouve Sa Majesté Impériale disposée à recevoir les voies d'accommodement qui lui seront présentées, M. de Charbonnière entrera en négociation avec les Ministres que l'Empereur nommera, sans rien écrire de part & d'autre, afin de prévenir le soupçon qu'on pourroit avoir que les écritures seroient employées à mettre la mésintelligence & la jalousie entre le Roi & ses alliés.*

On ordonnoit ensuite au Resident de rendre au Cardinal Rocci la lettre de son confrère Bichi, & de tirer le serment du premier, de ne communiquer par écrit à personne, ce dont Charbonnière conviendrait avec lui, de n'en donner avis à Rome, que lorsque la négociation seroit déjà fort avancée & de ne découvrir point à l'Empereur, ou à ses Ministres comment tout ceci s'étoit concerté premièrement entre Richelieu & Bichi, & depuis entre celui-ci & Rocci. Ces précautions prises, Charbonnière devoit déclarer au Cardinal Rocci que Louis étoit dans la disposition de traiter avec l'Empereur, & en même tems avec le Roi d'Espagne si Ferdinand le souhaitoit.

Mais

Mais parce que la Cour de Madrid pouvoit 1634.
porter ses prétentions si loin , que celle de
France n'en voudroit pas convenir , Sa Ma-
jesté Très-Chrétienne desiroit de savoir pre-
mièrement, si Ferdinand vouloit terminer ses
différends particuliers avec elle , & lui donner
ensuite des seuretés suffisantes qu'il n'assiste-
roit ni directement, ni indirectement les Espa-
gnols contre la France , puisque Louis pro-
mettroit de même à l'Empereur dans le traité
de paix d'Allemagne, de ne secourir en aucune
manière ceux qui refuseroient de s'accommo-
der avec Sa Majesté Impériale à des conditions
raisonnables. Le Roi de France déclaroit enco-
re qu'il ne prétendoit point intervenir en qua-
lité d'arbitre, mais seulement comme média-
teur, dans la Diète générale qui s'assembleroit
pour la paix de l'Empire, & que son dessein,
c'étoit seulement d'employer les bons offices
auprès des Princes ses alliés, afin de les amener
à une juste modération. Que si le Cardinal
Rocci répondoit que Louis ayant secouru de
troupes & d'argent les Princes & les Etats de
l'Union Protestante, ceux de la Ligue Catho-
lique le regardoient comme partie intéressée,
Charbonnière devoit repliquer à cela, qu'il é-
toit plus avantageux à Ferdinand & à ses alliés
que le Roi intervînt dans le traité de paix, plu-
tôt en qualité d'ami que comme un ennemi,
avec lequel ils auroient quelque chose à demê-
ler. Que la médiation du Roi de Dannemark
ayant été acceptée par les Catholiques, on se-
roit fort surpris qu'ils refusassent celle d'un
puissant Monarque de leur Religion. Que cer-
tains déplaisirs que Ferdinand prétend avoir
reçus de Louis, ne doivent pas effacer de sa
mémoi-

1634. mémoire les bons offices que la France lui a rendus contre ceux qui s'opposoient à son élévation sur le trône Impérial, & durant la guerre de Bohême.

Comme les gens qui se croient extraordinairement habiles & déliés, se flattent de trouver facilement des duppes, Richelieu & son Capucin vouloient que Charbonnière recommandât instamment au Cardinal Rocci d'insinuer bien à l'Empereur & à ses Ministres, de se tenir sur leurs gardes contre les suggestions & contre les artifices des Ambassadeurs d'Espagne, qui ne témoignoient que trop ouvertement leur mauvaise intention de faire durer la guerre, & de sacrifier le repos de l'Empire à l'agrandissement du Roi leur maître. Que l'amitié du Roi de France seroit toujours avantageuse à la Nation Germanique, au lieu que les Espagnols l'exposeroient sans cesse à des troubles sans fin, & à une division irreconciliable entre les membres divers dont elle est composée. En cas que Ferdinand se plaignît de certaines clauses du dernier traité de Louis avec les Etats Généraux des Provinces-Unies, & particulièrement de celle ci, que Sa Majesté Très-Chrétienne s'emploieroit auprès des Princes Allemands ses alliés, pour les détourner d'écouter de huit mois aucune proposition d'accommodement & de rien conclure avant l'année révolue, on ordonnoit au Resident de suggérer cette réplique au Cardinal Rocci, que les Etats Généraux aiant voulu absolument que cette clause fût mise dans le traité, Louis n'avoit pu se dispenser de la leur accorder. Mais que si on y prenoit bien garde, elle regardoit plus le Roi d'Espagne que l'Empereur, & que

que dans le fond, ce n'étoit qu'un terme pris pour discuter avec plus de loisir les intérêts de ceux qui devoient entrer dans le traité de paix. Défaite ridicule & impertinente au dernier point ! 1634.

Il y avoit une autre emplâtre à mettre sur un second coup porté à l'Empereur dans le traité entre la France & les Provinces-Unies. Louis y promettoit de rompre avec Ferdinand, en cas que celui-ci attaquât les Etats Généraux. Le Cardinal & Joseph prompts à trouver des échappatoires, disent au Resident de fournir cette réponse à Rocci ; qu'à la vérité le Roi promet de rompre avec l'Empereur, si celui-ci attaque les Provinces-Unies, mais que Louis ne s'engage point à se déclarer contre Ferdinand, lorsque les Etats Généraux seront les agresseurs. Que Sa Majesté Impériale n'étant point dans la nécessité de leur faire la guerre, elle peut empêcher que le Roi ne rompe avec elle, & que l'article du traité ne contienne qu'une garantie reciproque entre le Roi & les Etats Généraux pour la sûreté des conditions dont ils sont convenus entr'eux, laquelle tend uniquement à leur commune défense, sans aucun engagement à l'offensive. L'instruction finissoit par la réitération de l'ordre déjà donné à Charbonnière de ne donner aucun memoire écrit, & d'éviter avec soin tout ce qui pourra faire naître la pensée, que le Roi traite sans la participation de ses alliés. *Comme Sa Majesté desire sincèrement le repos de la Chrétienté, disoit-on, elle n'a pu refuser cette démonstration de ses bonnes intentions aux instances que le Pape lui a faites par la bouche de ses Nonces. Il n'est point question de* con-

1634. *conclure un traité. On cherche seulement à s'expliquer sur les moyens d'y parvenir. M. le Resident ne doit point conférer trop souvent avec les Ministres Impériaux, de peur que l'affaire ne se découvre. Il laissera faire le Cardinal Rocci, après l'avoir averti de se conduire avec une extrême réserve & sans bruit, parce que s'il y a le moindre éclat, la négociation se rompra incontinent.*

Richelieu joignit à l'instruction un projet d'acommodement entre Ferdinand & Louis. Charbonnière avoit ordre d'examiner attentivement si l'Empereur & son Conseil se trouveroient disposés à traiter sérieusement avec la France, ou bien s'ils penseroient seulement à se servir de cette ouverture pour donner de l'ombrage aux alliés du Roi. Voions ce qu'elle contenoit : que l'Empereur promit de ne s'opposer jamais à l'aliénation de Pignerol en faveur du Roi Très-Chrétien, & de ne secourir point ceux qui entreprendroient de le molester sur cette affaire. Que Ferdinand s'engageât pareillement à laisser Louis dans la jouissance des Evêchés de Metz, de Toul, & de Verdun, & de n'attaquer jamais la France à cette occasion. Que le Roi promettroit d'obtenir des Grisons la démolition de certains Forts de leur pais, qu'il en retireroit ses troupes aussi bien que de la Valteline, & qu'il exécuteroit incessamment le traité de Monçon. Que si l'Empereur répondoit que n'étant point intervenu dans l'affaire de la Valteline, il ne prenoit aucun intérêt à l'accomplissement des conditions stipulées entre les deux Couronnes à Monçon, Louis exigeoit que Ferdinand promît de n'assister ni les Espagnols, ni les Grisons,

sons, ni les Valtelins en ce qui concerneroit 1634.
cette affaire. Sa Majesté Très-Chrétienne offre
de remettre entre les mains de l'Electeur de
Trèves les places de son domaine, où il y a
garnison Françoisse, & d'évacuer Haguenau,
Saverne, Montbelliard, & quelques autres en-
droits, dès que la paix de l'Empire sera conclue.
Elle demande ensuite que l'Empereur convo-
que une Diète pour la pacification des trou-
bles présens de l'Empire, où Louïs intervien-
dra par ses Ambassadeurs, & emploiera ses
bons offices afin que tout s'accommode au gré
de l'Empereur & des Princes interessés. Que
l'Empereur promette de n'attaquer la France
ou ses alliés ni directement ni indirectement,
après la signature de la paix, puis que le Roi
promettra d'en user de même au regard de
l'Empire, de ses alliés, & des pays héréditaires
de Ferdinand. Que cet accord ait lieu du jour
de la conclusion de l'accommodement général
des affaires d'Allemagne ; & que cependant
on donne à chacun des deux Ministres du
Pape à Vienne & à Paris une minute de ces
articles signée de la main de l'Empereur &
de celle du Roi.

La chose la plus importante que Ferdinand
eût alors à démêler avec Louïs, c'étoit l'usur-
pation de la Lorraine. Quelles conditions Ri-
chelieu offre-t-il sur cet article ? Nulles. Il
passe fort légèrement, tâche d'éblouir le Con-
seil Imperial par un raisonnement inutile,
& prétend que son maître en use comme
bon lui semblera, sans que l'Empereur, ni
le Roi d'Espagne s'intéressent en faveur d'un
Prince leur allié que Louïs a dépouillé. Sa
Majesté, dit-on à la fin du projet d'accom-
mo-

1534. modement, a reçu de si grandes injures de la part du Duc de Lorraine, qu'elles semblent ne pouvoir jamais être suffisamment réparées. Il n'est donc pas surprenant que le Roi ait entrepris de désarmer un voisin sans cesse occupé à soutenir Monsieur & à troubler le repos de la France. Quand le Comte Palatin du Rhin a été mis au ban de l'Empire, on n'avoit pas des raisons plus fortes de se plaindre de lui, que le Roi en a de punir le Duc de Lorraine. Si on examine bien pourquoi on a cru pouvoir enlever à la France par le droit de la guerre, la Souveraineté de la Flandre, le Duché de Milan, & le Roiaume de Naples, on trouvera que ces entreprises sont beaucoup moins justes que celle du Roi sur la Lorraine. Il espère que Sa Majesté Impériale réfléchira sur ces propositions raisonnables. Si elle refuse de les accepter, le Roi disculpé devant Dieu & devant les hommes, aura recours aux moyens de se garantir des effets de la haine irréconciliable que l'Empereur lui témoignera en rejetant des conditions si équitables. Je ne trouve point quelles furent les suites de cette négociation secrète que Richelieu vouloit lier à la Cour de Vienne. Il y a de l'apparence que ses artifices assez grossiers en cette occasion, furent également découverts par les Allemans & par les Espagnols. Tout l'avantage que le Cardinal en tira, ce fut d'en imposer à son credule maître. Il ne cherchoit pas autre chose. Son inclination & son intérêt le portoient à une rupture ouverte avec la Maison d'Autriche.

Les Rois
d'Espa-
gne & de
France
recher-

Avant que d'en venir là, il étoit d'autant plus important à la France de s'assurer de Charles Roi de la Grande Bretagne, que la Cour

Cour de Madrid le sollicitoit d'entrer dans 1634.
 une ligue avec Philippe pour s'opposer à l'a-
 grandissement de Louis, qui non content d'u-
 surper la Lorraine & plusieurs places en Al-
 lemagne, méditoit encore de partager les Pais-
 Bas Catholiques avec les Etats-Généraux des
 Provinces-Unies, & de se rendre maître des
 villes maritimes de la Flandre. L'Espagnol
 offroit à l'Anglois de l'argent pour armer des
 vaisseaux. Mais Weston Comte de Portland,
 Grand Thrésorier d'Angleterre & quelques
 autres Ministres de Charles, se plaignoient de
 ce que la Cour de Madrid donnoit toujours de
 belles paroles, & jamais d'argent. Ils deman-
 doient que le Roi Catholique promit d'obte-
 nir de l'Empereur le rétablissement de Charles
 Louis Comte Palatin du Rhin dans les Etats
 possédés par son pere & par ses ancêtres. *Pour*
ce qui est de la dignité Electorale, disoit Port-
 land, *on s'en rapportera au jugement de l'Em-*
pereur & des Electeurs; ou bien cet article se
discutera dans une autre occasion. L'Agent de
 Philippe à Londres repartit que dans une af-
 faire où il étoit seulement question de former
 une ligue pour mettre un juste équilibre dans
 l'Europe, & d'arrêter les usurpations de la
 France, il falloit traiter indépendamment des
 Interêts que la Maison Palatine avoit à démê-
 ler avec l'Empereur, le Duc de Bavière, &
 quelques autres Princes d'Allemagne. Le
 Grand Thrésorier insistant que Ferdinand ré-
 voquât du moins le ban Impérial contre le
 feu Roi de Bohême, la négociation n'alla pas
 plus loin.

Dès que Richelieu toujours bien averti de
 ce qui se trame dans les Cours étrangères,

Tom. VIII. Part. I.

El

ap-

chent à
l'envi
l'un de
l'autre
de gagner
celui
d'Angle-
terre.

Vittorio
Siri Me-
moire Re-
condite.
Tom. VIII
Pag. 129.
130. 131.
Ec.

Mémoires
pour ser-
vir à
d'Histoire
du Cardi-
nal de Ri-
chelieu
Tom. II.
Recueil de
lettres du
même.
Lettre
240. 241.
242.

1634. apprend la proposition des Espagnols aux Anglois, il persuade au Roi son maître d'envoyer un Ambassadeur Extraordinaire à Londres, afin de presser Sa Majesté Britannique de s'allier plutôt avec la France & les Provinces-Unies, ou du moins de demeurer neutre. Le Marquis de Poigni de la Maison de Rambouillet, fut choisi pour cette négociation. Un Auteur rapporte l'extrait de l'instruction donnée à l'Ambassadeur. On lui enjoignoit de remontrer à Charles, que Louis n'ignoroit pas les artifices des Espagnols, pour inspirer de l'ombrage & de la jalousie à Sa Majesté Britannique, à l'occasion du dernier traité entre la France & les Provinces-Unies. Que si elle recevoit les offres de Philippe, ce seroit une démarche à la rupture de l'union si bien établie entre les Couronnes de France & d'Angleterre. Que la Cour de Madrid cherchoit à engager Charles dans une guerre longue & fâcheuse contre deux voisins dont l'amitié lui seroit plus avantageuse que celle du Roi d'Espagne, qui fomentoit des cabales & des factions dangereuses en Angleterre, lors même qu'il recherchoit l'alliance de Sa Majesté Britannique. Richelieu recommandoit ensuite à Poigni de tenter s'il n'y avoit pas moyen d'accommoder les différends de la Cour d'Angleterre avec les Etats-Généraux sur le commerce & sur le droit de la pêche dans la mer dont les Anglois prétendent que la souveraineté leur appartient. Non que le Cardinal souhaitât de voir une parfaite union entre ces deux Puissances. L'habile & prévoyant Politique crut toujours qu'il étoit de l'intérêt du Roi son maître d'entretenir de la jalousie entre-
tr-cl-

crêles: Son intention, c'étoit uniquement d'empêcher que les Anglois tentés de quel-qu'avantage dans leur commerce, ne se liaf-sent à l'Espagne, dont la supériorité leur de-voit être plus redoutable, que la prospérité des Provinces-Unies.

Quand l'esprit de Charles parut disposé à écouter les offres de Sa Majesté Très-Chré-tienne, l'Ambassadeur parla d'une ligue défen-sive entre la France, & les Provinces-Unies contre les Espagnols, en cas qu'ils attaquas-sent par eux-mêmes, ou avec les forces de l'Empereur, l'Angleterre, ou le bas Palatinat. Louis, & les Etats-Généraux offroient de dé-fendre alors les Etats de Charles & du Palatin son neveu, à condition qu'il promettroit de n'attaquer directement, ni indirectement la France & les Provinces-Unies, de n'assister point ceux qui les voudroient envahir, & de permettre quelques levées dans ses Roiaumes en faveur de Louis & des Etats Généraux. *Sa Majesté Britannique*, disoit Poigni, *trouve un a-vantage considérable dans ce traité. Deux Puis-sances s'engagent à défendre son pays Et celui de ses neveux, sans qu'elle soit réciproquement obligée à défendre la France, ou les Provinces-Unies. On demande seulement qu'elle s'abstienne de tout ac-te d'hostilité.* L'Ambassadeur présenta ensuite le projet du traité joint à son instruction. En voici les principaux articles. Que Louis & les Etats-Généraux comprendront dans leur ligue Charles leur bon & ancien allié, à ces conditions; que la France & les Provinces-Unies s'obligeront à maintenir le Comte Pa-latin du Rhin en possession de son patrimoine. Que le différend sur la dignité Electorale sera

1634. mis au jugement de l'Empereur & des Electeurs, ou bien à ce qui se décidera dans le traité de la paix générale de l'Allemagne. Que Louis & les Etats-Généraux promettent de ne s'accommoder point avec l'Empereur, ni avec le Roi d'Espagne, à moins que le ban Impérial contre le feu Roi de Bohême, ne soit révoqué. Qu'ils défendent la Maison Palatine contre tous ceux qui voudront la troubler dans la jouissance de son bien. Qu'en cas que les Espagnols attaquent Sa Majesté Britannique à l'occasion du présent traité, ou du secours qu'elle pourra donner à ses neveux, le Roi Très-Chrétien & les Etats-Généraux fourniront à Charles un certain nombre de troupes entretenues à leurs dépens. Que si les ennemis de la France tâchent d'y faire irruption, Charles ne les assistera ni d'argent, ni de troupes, ni de vaisseaux. Que Sa Majesté Britannique gardera une parfaite neutralité entre le Roi d'Espagne & les Etats-Généraux. Enfin, que ceux-ci s'engageront à ne troubler en aucune manière le commerce des Anglois.

Pour obtenir plus facilement le consentement de Charles, Poigni eut ordre de ménager adroitement Henriette Reine d'Angleterre & le Comte de Portland Grand Trésorier. L'Ambassadeur devoit représenter à Henriette que les Espagnols tentoient d'engager le Roi son époux dans une ligue, dont les suites lui seroient préjudiciables & à leurs enfans. Que s'il arrivoit jamais qu'à l'occasion de la rupture entre Louis & Charles, Henriette demeurât privée de l'appui du Roi son Frere, elle se repentiroit cruellement de ne s'être pas opposée aux intrigues des Espagnols pour brouiller ensemble

1634.

ble les Couronnes de France & d'Angleterre. Enfin que dans cette occasion importante, elle devoit témoigner de l'affection à sa maison & à sa patrie. Comme Portland craignoit d'engager en des dépenses extraordinaires le Roi son maître, qui n'osoit assembler un Parlement à cause des contestations survenues dans le dernier, & du mécontentement que donnoient aux Anglois, certains droits anciens de la Couronne que Charles vouloit faire revivre, on recommanda fort à Poigni de remontrer au Trésorier, que l'argent offert par le Roi d'Espagne pour équiper des vaisseaux, n'étoit qu'un leurre, afin d'embarasser Sa Majesté Britannique dans une guerre qu'elle seroit obligée de soutenir ensuite avec une extrême dépense, que les Puritains grands ennemis des Espagnols crieroient alors contre les engagements pris avec la Cour de Madrid, & qu'ils rendroient le Comte de Portland responsable du mauvais succès qu'une guerre entreprise par son conseil, pourroit avoir. En cas que le Roi d'Angleterre & ses Ministres parussent plus favorables à l'Espagne qu'à la France, l'Ambassadeur leur devoit insinuer, que si les offres de Louis étoient rejetées, il emploieroit d'autres moyens pour empêcher que Charles ne lui pût faire du mal. Cela signifioit en bon François que Richelieu mettroit tout en œuvre pour fomentier le mécontentement presque général des Anglois & des Ecoissois, & qu'on occuperoit tellement Sa Majesté Britannique dans ses Roiaumes, qu'elle ne seroit pas en état de secourir le Roi d'Espagne. Cela ne manqua pas d'arriver. Dès que le Cardinal craignit que Charles, jaloux de la supériorité que la France

1634. prenoit, ne se déclarât en faveur de la Maison d'Autriche, il entretint la guerre civile en Ecosse, & anima secrettement les Anglois mécontents de leur Roi.

Je trouve qu'à la sollicitation d'Henriette son épouse, Charles écouta volontiers les propositions de la France. Comment Richelieu s'y prit pour gagner une Reine tellement irritée contre lui, qu'elle refusoit de recevoir ses lettres; c'est ce que je ne puis pas bien démêler. Fut-ce un effet de la dexterité du Marquis de Poigni, ou quelque nouveau tour de souplesse de la part du Cardinal? Je ne sais pas non plus, pourquoi Henriette paroïssoit alors si mécontente de lui. N'étoit-ce point à cause de son ingratitude & de sa dureté au regard de la Reine Mere? Quoiqu'il en soit, quelque temps avant l'arrivée de Poigni à Londres, Henriette écrivit une lettre pleine de ressentiment à Richelieu. Choqué de la hauteur avec laquelle la Reine d'Angleterre lui parloit, ou persuadé peut-être qu'il étoit à propos de donner à Henriette le temps de revenir de sa mauvaise humeur, le Cardinal différa beaucoup de répondre. Mais enfin la nécessité des affaires de Louis, ou plutôt ses propres intérêts, demandant que Richelieu se remît bien auprès de la Reine d'Angleterre, il lui écrivit d'une manière respectueuse. *J'ai différé, dit-il, de répondre à la lettre qu'il a plu à Votre Majesté de m'écrire, il y a quelque temps, parce que j'ai cru qu'il étoit plus à propos de lui témoigner par mon silence le profond respect que j'ai pour elle, que d'opposer de justes excuses à son ressentiment. Je dis, justes, Madame, parce que je n'ai jamais eu la pensée de vous déplaire*
en

1634

en aucun sujet & encore moins en celui dont
 Votre Majesté témoigne être offensée. Je croi
 que le temps lui aura fait connoître cette vé-
 rité. Je la confirmerai dans toutes les occasions
 qui se présenteront de vous donner des preuves
 de mon attachement au service de Votre Ma-
 jesté.

Henriette refusa séchement de recevoir une
 réponse qui lui parut venir trop tard. Elle re-
 jecta encore la lettre que Poigni lui présenta
 de la part du Cardinal. On crut qu'il étoit
 trop hardi d'écrire à une Reine qui ne vouloit
 entretenir aucune correspondance avec un do-
 mestique ingrat. Si j'eusse su, dit-il à l'Amba-
 assadeur de France, le refus que la Reine de
 la Grande-Bretagne a fait de recevoir la lettre
 que j'eus l'honneur de lui écrire par Mr. du
 Perron, je n'aurois pas pris la liberté de vous
 en donner une autre pour Sa Majesté, sans savoir
 auparavant si elle étoit de meilleure humeur à
 mon égard. Vous m'obligerez de le lui témoi-
 guer, & de l'assurer que je saurai toujours se
 bien respecter son rang & sa personne, que bien
 loin d'avoir sujet de se plaindre de moi, elle se-
 ra désormais contente de ma conduite. Tant
 que mon nom sera désagréable à Sa Majesté,
 je vous conjure de ne lui point parler de moi.
 Contentez-vous de lui protester de ma part, que
 la disgrâce où je suis auprès d'elle, n'empêchera
 pas que je n'aie toujours la même passion pour
 son service. La colère d'Henriette fut enfin
 désarmée par ces soumissions que Poigni sut
 admirablement faire valoir. Alors Richelieu
 écrivit à la Reine la lettre suivante. Madame,
 je me trouve si heureux de ce que Votre Majes-
 té veut bien m'assurer que je n'ai pas perdu

1634. l'honneur de ses bonnes grâces, que je n'ai point de paroles qui puissent assez lui exprimer ma joie & ma reconnaissance. Si vous daignez vous souvenir de ce qui s'est fait dans votre plus tendre jeunesse pour vous faire porter une couronne que vous méritiez, Votre Majesté reconnoitra que je n'ai rien omis de ce qui pouvoit contribuer à sa satisfaction. Je sais bien Madame, que comme il est de la générosité des personnes de votre rang, de n'oublier point les services qui leur ont été rendus, c'est une espèce d'incivilité à ceux qui les rendent de leur en rafraîchir la mémoire. Mais celui dont je parle, est si agréable à Votre Majesté, qu'elle ne trouvera pas mauvais que la satisfaction que vous goûtez en Angleterre, me donne de la joie & du plaisir. Je la supplie de croire que j'ai toujours eu la même passion de vous servir, & que je ne la saurois jamais perdre.

Propositions du Roi de France au Duc de Savoie.

Mémoires du Maréchal du Plessy. Vittorio Siri Mémoire Récondite. Tom. VIII Pag. 146. 147. 148.

Avant que de rompre ouvertement avec la Maison d'Autriche, il étoit encore d'une extrême importance à Louis de former une ligue avec Victor Amédée Duc de Savoie, & quelques autres Princes d'Italie, ou du moins de s'assurer d'eux & de les empêcher de se joindre au Roi d'Espagne. Sabran fut envoyé pour cet effet à Turin, à Parme, & à Mantouë. Il y portoit diverses propositions, & avoit ordre d'entamer quelques négociations par rapport à la guerre que Richelieu prévoioit, ou plutôt qu'il méditoit d'entreprendre. Le Comte du Plessy Ambassadeur de France auprès du Duc de Savoie, tentoit depuis quelque temps d'engager ce Prince à se déclarer contre les Espagnols. C'étoit, dit du Plessy, une affaire assez délicate, & sans aucune apparence qu'elle pût réussir.

S. Mau-

1634.
 S. Maurice Ambassadeur de Victor Amedée à Paris faisoit de la part de son maître, de grandes protestations d'attachement à la Couronne de France. Mais le Cardinal n'osoit s'y fier. Il craignoit que le Duc toujours attentif à ses interêts, ne fût dans le fond de son cœur plus affectionné à la Maison d'Autriche qu'à la France, & qu'il ne voulût profiter de l'occasion de ravoïr Pignerol, & de chasser les François de Casal, pendant que les plus grandes forces de Louis seroient occupées en Lorraine, dans les Pais-Bas & en Allemagne. Certaines choses augmentoient les soupçons de Richelieu, qu'il y avoit peut-être de la collusion entre Victor Amedée & le Prince Thomas son frere retiré dans les Pais-Bas, auquel on destinoit le commandement de l'armée de Sa Majesté Catholique. Le Cardinal Infant avoit décidé le différend entre la Maison de Savoie & la République de Genes touchant le Marquisat de Zuccarello, d'une manière favorable au Duc. Cela paroïssoit fait dans le dessein de le gagner. La Princesse de Carignan épouse de Thomas demouroit à Milan. Que savoit-on s'ils n'étoient point là comme des otages donnés par les deux freres au Roi d'Espagne ? Enfin, Richelieu à qui les moindres choses causèrent toujours de l'ombrage, appréhendoit que le Comte de Soissons & le Duc de Longueville, tous deux beaux-freres du Prince Thomas, ne fussent d'intelligence avec lui.

Pour mieux découvrir les véritables sentimens du Duc de Savoie, le Cardinal enjoignit à Sabran qui s'en alloit de la part du Roi à

1634. Parme & à Mantouë, de s'arrêter quelque temps à Turin, d'y conférer avec le Comte du Plessy, & de lui remettre certaines instructions sur les offres de Louis à Victor Amédée, & sur la manière dont Richelieu vouloit qu'on s'y prit pour amener insensiblement Victor Amédée à la conclusion d'une ligue avec la France. Monseigneur, lui dit un jour du Plessy conformément aux Mémoires que Sabran apportoit de Paris, le Roi mon maître craint que la retraite du Prince Thomas dans les Pays-Bas Espagnols, n'ait des suites fâcheuses pour vous & pour les Princes vos enfans. Les démarches de la Cour de Madrid donnent sujet de croire qu'on y pense à envahir vos Etats, sous prétexte d'en faire échoir la regence, & la tutèle du Prince de Piémont au Prince Thomas après votre mort. Sa Majesté Catholique compte qu'il en est de vous comme du Roi mon maître, & que vous devez mourir bien-tôt l'un & l'autre. Vous jugez mieux que moi combien ces projets sont pernicieux & à votre personne & à votre maison. Pourquoi la Princesse de Carignan si attachée à son époux, s'arrête-t-elle à Milan avec ses enfans? Elle espère de revoir bien-tôt le Prince Thomas en Italie. Cela saute aux yeux. Un des principaux desseins du traité de la Cour de Madrid avec Monsieur, s'a été d'avoir un prétexte de donner au Prince Thomas le commandement d'une armée dans le voisinage de la Savoie. Le Roi d'Espagne prétend l'envoyer en Franche-Comté avec un bon corps de troupes. On dira que c'est pour causer de la jalousie à la France, & pour faire une diversion dans la Bourgogne. Mais ce sera plutôt pour s'emparer de la Savoie.

Et du Piémont à la première occasion favorable. 1634.

Grâces à Dieu, Monseigneur, poursuit l'Ambassadeur de Louis, vous avez aussi-bien que le Roi mon maître, de la vigueur Et de la santé. Unissez-vous ensemble. C'est le moyen le plus sûr, le plus infaillible de prévenir les mauvais desseins des Espagnols Et de vous venger d'eux. J'ai ordre de vous offrir dix mille hommes de pied Et deux mille chevaux entretenus aux dépens de Sa Majesté durant trois ans, si vous Et quelques autres Princes d'Italie, voulez vous liguier avec elle pour chasser les Espagnols du Milanois. On n'y demande pas un pouce de terre. Les Princes alliés du Roi mon maître partageront les conquêtes entr'eux. Ce n'est pas qu'il ne prétende y avoir sa portion comme les autres: mais Sa Majesté vous la cèdera pour fort peu de chose. Voici les conditions dont elle se contente, la demolition des fortifications de Montmelian, Et la cession de Cabours, de Revel Et des vallées qui sont derrière, chose qui vous sera même avantageuse, puis qu'elle ouvre une porte au secours de France, qui viendra plus promptement Et avec plus de facilité, quand vous en aurez besoin. Il est seulement question de concerter si bien le projet, que les Espagnols pris au dépourvu, soient aussitôt chassés: autrement, on leur donneroit le moyen d'établir encore mieux leur domination en Italie.

Du Plessy remontre ensuite au Duc qu'à fin de rendre l'entreprise plus facile & plus sûre, il falloit accommoder incessamment le différend des Vénitiens avec le Pape sur les bornes de l'Etat Ecclesiastique & du domaine de

1624. la République. Louïs promettoit d'y travailler avec soin, & d'inviter le Sénat qui seroit bien aise d'étendre sa puissance en Italie, & d'assurer la souveraineté de la Valteline aux Grisons, à entrer dans une ligue où il trouveroit ces deux avantages. Pour les animer davantage, Louïs vouloit leur offrir son consentement à l'alliance que les Venitiens desiroient depuis long tems pouvoir contracter avec les Ligues Grises. L'Ambassadeur finit en protestant qu'aucun intérêt particulier ne portoit le Roi son maître à faire de pareilles offres à Victor Amedée. Que Sa Majesté pensoit uniquement à donner une marque de sa bienveillance & de sa tendresse à Christine sa sœur épouse du Duc, & à leurs enfans neveux de Louïs. Qu'en proposant la conquête du Milanois, le Roi ne pensoit nullement à éluder sa parole d'appuyer la Maison de Savoie dans ses prétentions contre la République de Gènes. *Il ne sera guères possible d'amener les Genoïs à la raison, ajoute l'Ambassadeur, sans mettre l'Espagne hors d'état de les secourir. Si vous attaquez la République de Gènes, il faut premièrement affoiblir la Monarchie Espagnole, de peur que les Genoïs ne soient réduits à la nécessité de se livrer encore plus aux Espagnols; chose qui seroit extrêmement préjudiciable à la Maison de Savoie. L'obstacle le plus difficile à surmonter dans l'exécution du projet que je vous propose de la conquête du Milanois, c'est l'engagement du Grand Duc de Toscane, des Ducs de Parme & de Modene, des Cantons Suisses Catholiques, à secourir le Roi d'Espagne, en cas qu'il soit attaqué de ce côté-là. Mais si l'entreprise est bien concertée, on pré-*

vira-

viendra sans peine cet inconvenient. Les offres & les insinuations de la Cour de France parurent faire impression sur l'esprit du Duc de Savoie. On espéra qu'il se disposeroit insensiblement à se déclarer en faveur de Louis, & à entrer dans la ligue offensive & défensive, dont Richelieu pressa plus vivement la conclusion au commencement de l'année suivante.

Sabran alla de Turin à Parme conférer avec le Duc Edouard Farnèse. Les Ministres que la Cour de France enyoia en divers tems à ce jeune Prince, dont j'ai déjà marqué l'esprit ardent, inquiet, & ambitieux, n'eurent pas de peine à obtenir de lui un écrit par lequel il s'engageoit à entrer dans la ligue projetée pour chasser les Espagnols de la Lombardie. Leurré de l'espérance chimérique de profiter de leurs dépouilles, & de se faire une Souveraineté plus considérable, Edouard attendoit avec tant d'impatience le moment de la rupture entre les deux Couronnes, que vers la fin de l'année dernière, il sollicita Louis d'attaquer le Duché de Milan dégarni de troupes par la malheureuse expédition du Duc de Feria en Allemagne. Si Richelieu en eût voulu croire Edouard, on ne pouvoit trouver une plus belle occasion. La plus grande partie des Princes d'Italie étoient disposés à se déclarer en faveur de la France, & les autres devoient du moins demeurer neutres. Mais le Cardinal trop prudent & trop éclairé pour donner dans les passions du jeune Duc, lui conseilla de modérer son ardeur martiale, & de n'irriter pas mal à propos les Espagnols, qui le dépouilleroient de ses Etats presque enclavés

1634.

Disposition
du Duc
de Parme
& de
quelques
autres
Princes
d'Italie à
se déclara-
rer contre
l'Espagne

Vittorio
Siri Me-
morie Rag-
condita.
Tom. VII.
Pag. 772.
773. 790.
791. Tom.
VIII.
Pag. 149.
150. 152.

1634. dans le Duché de Milan, avant que les troupes de France pussent arriver à son secours. Le Roi mon maître, lui dit Sabran, pense sérieusement à délivrer les Princes d'Italie des chaînes du joug que la Maison d'Autriche leur impose. Comme il estime particulièrement les rares qualités de Votre Altesse, il embrassera volontiers toutes les occasions qui pourront contribuer à votre satisfaction & à l'agrandissement de votre maison. Sa Majesté croit qu'on ne doit pas différer davantage l'exécution du projet d'enlever le Duché de Milan aux Espagnols. La conjoncture est favorable. Le Cardinal Infant emmène avec lui les forces principales du Roi Catholique. Elles trouveront de l'occupation en Allemagne. Il faut profiter de leur éloignement. Mais vous savez mieux que personne du monde, Monseigneur, qu'une entreprise de cette importance, doit être fondée sur l'union étroite de plusieurs Princes capables de se défendre mutuellement, & d'empêcher que les plus faibles ne soient d'abord opprimés. Quelque puissant que soit le secours destiné aux alliés de la Couronne de France, il ne peut passer si promptement les Alpes. C'est pourquoi il est important que plusieurs Princes d'Italie se liguent premièrement & se mettent en état de faire tête aux Espagnols, jusqu'à ce que l'armée du Roi mon maître soit au delà des Monts.

Je ne trouve point le détail de la négociation de Sabran à Parme. On nous dit seulement que si le Duc impatient à son ordinaire, & ennuyé des délais de la Cour de France, paroïssoit tenté de s'accommoder avec celle de Madrid, le Ministre de Louis avoit ordre de

1634.

remettre à Edouard que les Espagnols, toujours attentifs à chercher des prétextes de ruiner leurs voisins, ne lui pardonneroient jamais ses engagements au préjudice de Philippe, & que s'ils traitoient avec lui dans la situation présente de leurs affaires, ce ne seroit que pour l'amuser jusqu'à ce qu'ils trouvassent l'occasion de se venger d'un Prince, qui bien loin de se dévouer aveuglément à eux, avoit eu le courage d'entrer dans le projet de les chasser de la Lombardie. En cas que le Duc de Parme pressât la déclaration de la guerre, Sabran devoit l'assurer qu'elle se feroit bientôt. Voici le plan inséré dans l'instruction de ce Ministre sur la manière dont la France prétendoit agir en Italie. C'étoit d'y avoir une armée de vingt-deux mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Louis offroit d'en fournir environ douze mille. On comptoit que le Duc de Savoie en donneroit du moins neuf mille, & qu'Edouard enverroit le surplus. Le commandement de ce corps de troupes étoit destiné à Victor Amedée. Que s'il arrivoit qu'on résolût ensuite d'attaquer le Milanois avec deux armées, le Duc de Parme se devoit mettre à la tête d'une. Le Roi de France consentoit que ses troupes parussent seulement comme auxiliaires pour aider les Princes confédérés; & il persistoit dans son dessein véritable, ou feint, de ne s'approprier aucune des places conquises. Tels furent les ordres donnés à Sabran. Ce qui se passa dans ses conférences avec Edouard, les Compilateurs des Mémoires du temps ne le marquent pas.

Soit que les Princes d'Italie las de la domination Espagnole voulussent effectivement se
couer

1634.

couër le joug ; soit qu'ils esperassent de contenter leur ambition & leur avarice par le moien de la France qui les recherchoit, ils étoient presque tous également tentés d'abandonner Philippe, & de se déclarer en faveur de Louis. Le Prince de Monaco eut envie de prévenir les autres & de se signaler. Au mois d'Avril de cette année, il envioie demander la protection de Sa Majesté Très-Chrétienne, & lui offre sa place, son port, ses services. Le compliment fut agréablement reçu. On promet un cordon bleu, la dignité de Duc & Pair, un mariage avantageux en France au fils du Prince, des privilèges considérables au port, l'entretien de quelques galeres pour sa défense, & d'une bonne garnison dans la place. Le traité ne fut pas si-tôt exécuté. Les Espagnols à qui les démarches du Prince devenoient suspectes, se tinrent sur leurs gardes, & se maintinrent encore quelque temps dans Monaco. C'est ainsi que Richelieu ayant donné entrée au Roi son maître en Italie, par l'acquisition de Pignerol, & par la garnison Françoisise mise dans Casal, fut debaucher en deux ou trois ans plusieurs Princes, & leur persuader de préférer l'alliance & la protection de la Couronne de France à celle de la Maison d'Autriche. L'habile Cardinal tenta plus d'une fois le Pape, le Sénat de Venise, & le Grand Duc de Toscane. Mais ceux-ci plus sages, & contents de voir un contrepoids à la trop grande puissance du Roi Catholique en Italie, jugèrent que si on y laissoit trop augmenter celle des François, ils deviendroient bien-tôt autant, & peut-être plus insupportables que les Espagnols.

Avant

Avant que d'engager le Roi son maître dans
 une guerre ouverte avec l'Espagne, Richelieu
 ne pensoit pas seulement à faire de nouvelles
 alliances, mais encore à inspirer aux Suédois &
 aux Princes Protestans d'Allemagne, une fer-
 me résolution de ne rompre point leur confédé-
 ration par des traités particuliers avec l'Em-
 pereur, & de poursuivre l'entreprise si heu-
 reusement commencée par le feu Roi de Suède.
 J'arrive aux négociations de Feuquieres en
 Allemagne, & à la fameuse bataille de Nort-
 lingue, dont le succès avantageux rétablit les
 affaires de Ferdinand, de même que la gran-
 de victoire remportée depuis peu sur les bords
 du Danube, a rétabli celles de Leopold son
 petit-fils. Mais je dois dire auparavant quel-
 que chose de l'Ambassade du Comte d'A-
 vaux, envoyé extraordinairement cette année
 en Dannemark, en Suède, & en Pologne.
 Il étoit à craindre que les traités de la Cou-
 ronne de France avec celle de Suède, pour
 la continuation de la guerre contre l'Empe-
 reur, ne fussent inutiles, si Christian Roi de
 Dannemark, jaloux de l'agrandissement des
 Suédois leur eût déclaré la guerre, sous pré-
 texte de les reduire à la nécessité de se con-
 tenter des conditions que l'Empereur leur of-
 froit; si les Electeurs de Saxe & de Brande-
 bourg sur l'esprit desquels Sa Majesté Danoï-
 se avoit beaucoup de crédit, eussent conclu
 leur accommodement particulier avec Ferdi-
 nand; & si Ladislas Roi de Pologne fier de ses
 grands avantages sur les Moscovites, & sur les
 Turcs, eût refusé de prolonger du moins la
 trêve conclue entre Sigismond son pere &
 Gustave Adolphe. Elle étoit sur le point d'ex-
 pirer

1634.

A v a u x e s t
 e n v o i é
 A m b a s s a -
 d e u r E x -
 t r a o r d i -
 n a i r e e n
 D a n n e -
 m a r k , e n
 S u é d e , &
 e n P o l o -
 g n e .

V i t t o r i o .
 S i r i M e m o -
 r i e R e c o m -
 m e n d e . T o m .
 V I I I . p a g .
 185 186.
 187 & c .

1634. pirer. Que savoit-on si les Polonois victorieux , ne se mettroient point en tête de profiter de la minorité de Christine, & de faire valoir dans une conjoncture qui paroïssoit favorable, ses prétentions à la Couronne de Suède enlevée à Sigismond par Charles Duc de Sudermanie pere de Gustave?

Le Cardinal qui prévoyoit ces inconveniens, tenta de les prévenir. Claude de Mesmes Comte d'Avaux, dont l'habileté lui avoit plu dans les négociations à Venise durant l'affaire de Mantoue, fut nommé Ambassadeur Extraordinaire auprès des trois Couronnes du Nord, & partit avant la fin de cette année. On lui donna une ample instruction. Tout ce qu'il devoit ou négocier, ou remonter à Copenhague, à Stockholm, & à Varsovie, lui fut exactement marqué par le Capucin Joseph, dont Avaux étoit l'ami particulier. Donnons-en l'extrait. Il est important de bien connoître la situation des affaires dans toutes les Cours de l'Europe, & les divers interêts que la France y avoit à ménager au temps de sa rupture avec la Maison d'Autriche. Sans cela, on ne peut avoir une idée juste du génie, de la politique, & de la dextérité du Cardinal de Richelieu; ni de ce qu'il y a de louable, ou de reprehensible dans ses diverses entreprises. Christian Roi de Dannemark étoit alors chagrin contre la Cour de France; & ses Ministres dévoués à la Maison d'Autriche, l'entretenoient dans sa mauvaise humeur. Il se plaignoit de ce qu'après l'avoir engagé à soutenir la guerre contre l'Empereur dans la basse Saxe, Louis non content de lui refuser le paiement entier des sommes promises pour acheter

ter des armes, l'avoit encore abandonné. Les émissaires de l'Empereur & du Roi d'Espagne, profitant de la disposition de Christian, & de l'ombrage que la rapidité du progrès des Suédois lui donnoit, lui insinuoient de se joindre aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & à quelques Princes de la basse Saxe, qui cherchoient à former comme un tiers parti des Protestans moderés de l'Empire, afin d'obliger la Couronne de Suède, & les Princes & les Cercles de la confédération d'Heilbron, à s'accommoder avec l'Empereur aux conditions que ces Protestans moderés jugeroient raisonnables. Ferdinand & le Duc de Bavière persuadés que nonobstant la diversité de Religion, le tiers parti leur seroit beaucoup plus favorable qu'à la Couronne de Suède & à ses alliés, ne demandoient pas mieux que de le voir puissant & nombreux. 1634

Pour surmonter cet obstacle au succès de sa négociation à Copenhague, A. Vaux parla de la sorte à Christian, & conformément à ce que Richelieu prescrivait dans l'instruction donnée à l'Ambassadeur. *Le Roi mon maître espère, Sire, que dans les affaires présentes de l'Empire, Votre Majesté voudra bien agir de concert avec lui. S'il demande que ses Ambassadeurs interviennent à la Diète qui se doit convoquer pour la paix de l'Allemagne, ce n'est point afin de s'en rendre l'arbitre. Il prétend seulement joindre sa médiation à la vôtre, & concerter tout avec vous dans une affaire où sa Couronne & la nôtre ont le même intérêt. Il n'est pas moins important au Danemark qu'à la France, de s'opposer au trop grand abaissement de la Suède, & d'empêcher que la Maison*

1634. *son d'Autriche ne devienne trop puissante. La justice & la droiture des intentions du Roi mon maître, vous sont si bien connues, Sire, que je n'ai pas besoin de prouver à Votre Majesté, qu'il n'a pas dessein de favoriser les Suédois au préjudice de ses autres amis.. Il ne pense qu'à obliger l'Empereur obsédé par les Espagnols, à se desister du projet de se rendre maître absolu de l'Allemagne, & à laisser les divers membres du corps de l'Empire dans la jouissance de leurs privilèges & de leur liberté. Après ce préambule spécieux, Avaux propose au Roi de Danemark de donner sa parole par écrit à Louis de ne se déclarer point contre les Princes confédérés d'Allemagne, & de s'employer auprès de l'Electeur de Saxe pour l'engager à ne se séparer point d'eux. L'Ambassadeur finit en priant Sa Majesté Danoise de marquer à quelles conditions, elle croit que les Princes confédérés peuvent s'accommoder avec l'Empereur. Christian ne voulut rien signer. Il se contenta de promettre de vive voix qu'il seconderoit les bonnes intentions de Louis pour la paix & pour la liberté de l'Empire, que ses Ministres agiroient de concert avec ceux de France, quand la Diète seroit assemblée; & qu'il tâcheroit d'empêcher le Saxon de conclure un accommodement particulier: chose, ajouta-t'il, que je ménagerai le plus secretement & le plus adroitement qu'il me sera possible. Je dois éviter avec soin tout ce qui me pourroit rendre suspect à l'Empereur, & lui fournir un prétexte de rejeter ma médiation.*

De Coppenhague Avaux passe à Stokholm. Il avoit ordre de remonter aux Régens de Suède durant la minorité de Christine que
Louis

Louis aient fait alliance avec le feu Roi Gustave pour la défense de la liberté publique contre la Maison d'Autriche, & renouvelé depuis peu la même ligue avec le Chancelier Oxenstiern, les Couronnes de France & de Suède ne pouvoient honnêtement abandonner une entreprise si noble, si utile, déjà fort avancée. Qu'on devoit cela non seulement à la mémoire du Grand Gustave ; mais qu'on ne pouvoit autrement prévenir des dangers encore plus grands que ceux qu'on avoit voulu éviter par la déclaration de la guerre. Qu'il falloit mettre la Maison d'Autriche hors d'état de se venger de ceux qui s'opposoient à son agrandissement & de leur faire sentir les effets de sa haine irréconciliable. Que le moyen le plus sûr de parvenir là, c'étoit de se lier encore plus étroitement, & de faire connoître à toute l'Europe, que rien ne seroit jamais capable de desunir les Confédérés, résolus à la continuation de la guerre, jusques à ce que Ferdinand & Philippe offrissent des conditions raisonnables. Que du côté de l'Empire, tout l'intérêt du Roi de France se terminoit à la conservation des trois Evêchés de Lorraine, déjà comme incorporés à sa Couronne par une longue possession, & que dans le traité de la paix générale, il ne feroit pas la moindre difficulté de rendre les places qui s'étoient mises sous sa protection.

1634.

C'est ainsi que par une feinte modération, Richelieu tâchoit de cacher le dessein d'étendre la domination de son maître vers le Rhin & la Moselle. On le découvre assez dans l'ordre donné à l'Ambassadeur de proposer comme de lui-même, que la Maison d'Autriche

1634. triche faisant alors ses derniers efforts, il étoit à propos que la France & les Confédérés eussent une puissante armée sur le Rhin, & que Louis n'y pourroit envoyer seulement ses troupes, à moins qu'on ne lui donnât une bonne place qui leur servît de magasin & de retraite en cas de besoin. A vaux devoit insinuer ensuite que Mayence, ou Strasbourg, accommoderoient le Roi son maître, & presser l'expédition d'un ordre au Chancelier Oxenstiern de livrer l'une ou l'autre de ces deux villes, si les Regens de Suède goûtoient la proposition. *M. d'Avau*, ajoutoit-on dans l'instruction, *demandera encore ce que la Couronne de Suède veut accorder au Roi, en cas qu'il fasse une puissante diversion dans les Pays-Bas & en Italie. Les places de l'Alsace situées sur le Rhin, & quelques-unes de la Moselle lui sont alors absolument nécessaires. Sans cela, on ne pourroit empêcher les Impériaux & les Espagnols de passer ces rivières, & de faire irruption en France.*

Quant à ce qui regarde les démêlés de la Pologne avec la Suède, on enjoint à l'Ambassadeur de remonter à la Cour de Stockholm, que l'Electeur de Brandebourg presse Louis de s'entremettre pour la continuation de la trêve, ou pour la conclusion d'une paix perpétuelle entre les Couronnes de Suède & de Pologne. Que le nouveau Roi Ladislas témoigne de la disposition à l'une, ou à l'autre. Qu'il est important de travailler incessamment à cette affaire, de peur que la Suède ne se trouve attaquée par les Polonois, avant la fin de la guerre d'Allemagne. Que la Cour de Vienne tâche de persuader à Ladislas délivré désormais de la guerre des Moscovites, & des Turcs,

Turcs , de poursuivre vigoureusement les prétentions à la Couronne de Suède , dès que la trêve dont la fin s'approche , sera expirée. Enfin , on commandoit à l'Ambassadeur de proposer Lubeck , Mariembourg , & Konigsberg comme les lieux les plus commodes pour les conférences entre les Plénipotentiaires de Suède & de Pologne , où les Rois de France & d'Angleterre Médiateurs du premier traité de trêve enverroient leurs Ministres. Que si les Regens de Suède répondoient qu'on ne pouvoit rien déterminer sans consulter Charles Roi de la Grande-Bretagne , Avaux devoit repliquer que Louis avoit déjà fait parler de cette affaire à Sa Majesté Britaunique , & qu'elle se trouvoit disposée à travailler conjointement avec lui à l'accommodement des différends entre Christine & Ladislas.

Comme le plus grand intérêt de la France en Pologne , c'étoit de retirer Ladislas de l'étroite union que Sigismond son pere avoit contractée avec la Maison d'Autriche , Avaux fut chargé de proposer à ce Roi alors veuf , d'épouser la Princesse Marie de Gonzague fille du Duc de Mantouë , désormais déchuë de toutes ses espérances d'être Duchesse d'Orleans. Richelieu entêté de réduire Gaston à la nécessité de consentir à la dissolution de son mariage avec Marguerite de Lorraine , & de prendre ensuite la Combalet , ne cherchoit-il point à éloigner de France une Princesse que le Duc d'Orleans avoit paru aimer autrefois ? Afin de détourner Ladislas de se rendre aux insinuations des émissaires de l'Empereur & du Roi d'Espagne qui l'exhortoient à profiter de la minorité de Christine , & à ne pas souffrir que la

1634.

la Couronne de Suède acquise aux enfans de Gustave Vasa, passât dans une maison étrangère, Louis ordonnoit à son Ambassadeur de représenter au Roi de Pologne, que son Roiaume étant déjà épuisé par de longues guerres, & se trouvant ouvert de tous côtés aux invasions des Moscovites, des Turcs, & des Tartares, gens dont l'infidélité ne permettoit pas de se reposer sur les traités faits avec eux, il lui seroit plus avantageux de s'accommoder avec la Suède, ou du moins de prolonger la trêve pour quelques années, en cas qu'il ne voulût pas renoncer à ses droits & à ses prétentions sur un Roiaume enlevé à son pere. Nous verrons dans la suite le succès des négociations d'Avaux dans le Nord.

Ce Ministre y acquit une si belle réputation, & se rendit depuis si recommandable par ses grands emplois, & par ses bienfaits aux gens distingués par leur mérite, ou par leurs belles connoissances, que je dois dire ici quelque chose des qualités de son esprit & de son cœur. *Voiture* * qui n'étoit pas moins bien auprès de lui, qu'Horace auprès de Mécénas, nous donne le caractère de son bienfaiteur dans une lettre écrite à lui-même. Ces circonstances pourroient rendre le témoignage de *Voiture* suspect, s'il prétendoit seulement donner de l'encens à un Ministre, auquel il étoit redevable de sa fortune. Mais il ne fait que rapporter ce qu'une Princesse de bon goût, & qui se connoissoit parfaitement en mérite, pensoit de celui du Comte d'Avaux qu'elle avoit vu long-temps à Munster. *Tout le monde, lui dit Voiture avec beaucoup de justice, fait que vous êtes un grand Négociateur, un grand Mi-*
nistré,

* Lettre
194

*nièvre, un grand homme. Mais ce qu'on appelle 1634.
un bonnête homme, & un galant homme, si je
m'y connois un peu; qui le fut jamais plus que
vous? Cette vérité n'est si bien connue de per-
sonne que de Madame de Longueville & de moi.
Elle estime beaucoup votre probité, votre pru-
dence, votre magnificence, votre magnanimité.
Elle dit cette réputation admirable, & ce cré-
dit que vous avez en Allemagne. Mais sur tout,
elle parle avec plaisir de la délicatesse & de la
beauté de votre esprit, du goût que vous avez
des belles choses, de votre facilité à les produire,
& de toutes les qualités agréables qui sont ra-
res aux Plenipotentiaires, & qu'elle dit n'avoir
jamais vuës en personne comme en vous. Enfin,
elle vous connoît aussi-bien que si elle vous avoit
jusques dans le cœur. Je ne sai si elle y a ja-
mais été.*

HISTOIRE

DU RÈGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE TRENTÉ-SEPTIÈME.

1634.
Compa-
raison du
Cardinal
de Riche-
lieu & du
Chancel-
lier Oxen-
stierna.

XXXXXXXX Endant que Richelieu s'appliquoit
aux moyens de mettre son mai-
tre en état d'attaquer vigoureuse-
ment la Maison d'Autriche en
Allemagne, en Italie, dans les
Païs-Bas, & de profiter de sa décadence,
Oxenstierna dont le génie m'a toujours
paru supérieur à celui du Cardinal, travail-
loit à réunir les Princes Protestans de l'Em-
pire, à soutenir avec réputation la guerre,
commencée par Gustave, & à la finir s'il
étoit possible, par un traité de paix aussi uti-
le que glorieux à la Couronne de Suède.

Je ne sai si ce que je dis ici à l'avantage du Chancelier, ne passera point pour un paradoxe. Mais ceux qui examineront sans prévention les qualités & les actions de ces deux habiles Ministres d'Etat, donneront comme moi la préférence à Oxenstiern. Que celui-ci n'ait eu plus de religion & de probité que l'autre, on n'en peut raisonnablement douter. A t-on jamais reproché au Chancelier les crimes noirs & atroces dont la vie du Cardinal se trouve flétrie ? Le premier a obtenu la faveur de son maître, & s'est rendu nécessaire à lui, non par la calomnie & par de bas artifices ; mais par l'étendue & la solidité de son esprit, par la sagesse de ses conseils, par l'exécution exacte & fidèle des ordres d'un Roi qui savoit regner par lui-même. Richelieu devint maître de l'esprit d'un Prince foible, timide, crédule, & accoutumé à se laisser gouverner par sa mère, ou par un favori. Oxenstiern sut plaire à un Monarque d'un discernement exquis, attentif à toutes les actions de ses Ministres, auxquels il n'accordoit qu'autant de pouvoir qu'il leur en falloit pour accomplir ce qu'il prescrivait. & trop éclairé pour suivre aveuglément les insinuations de ceux qu'il honoroit de sa confiance. Le Cardinal seul dépositaire de l'autorité absolue de son Prince, commandoit à des esclaves. Durant la minorité de Christine, le Chancelier eut à se ménager avec les autres Régens du Roiaume de Suède, & avec des Officiers Généraux d'une naissance ou égale ou supérieure à la sienne, & peut être jaloux de son credit & de son élévation. Le Ministre de France a pu réussir sans grande peine dans les négociations. Avec l'argent

1634.

1634. qui ne lui manquoit jamais, & par des promesses capables de flatter l'ambition de ceux qu'il vouloit mettre dans les intérêts de son maître, il n'a pas été difficile d'engager quelques Princes d'Allemagne & d'Italie à se déclarer contre la Maison d'Autriche. Mais quelle a dû être la dextérité, la prudence, l'activité du Ministre de Suède, en traitant avec les Electeurs, les Princes, & les Cercles de l'Empire; avec des alliés inquiets & chagrins de l'agrandissement de la Suède, dont les uns pensoient à lui arracher ses conquêtes dans la basse Saxe, & les autres à profiter de celles du haut Rhin? Si Oxenstiern parut déconcerté de la défection presque générale des Princes Confédérés d'Allemagne, après la perte de la bataille de Nortlingue: tout autre auroit entièrement perdu courage dans une si fâcheuse & si triste conjoncture. Richelieu fut encore plus abattu de la supériorité que prirent les armes Espagnoles, la seconde année de la guerre, dans le recit de laquelle j'entrerai bien-tôt. La prise de Corbie découragea tellement le Cardinal, que son P. Joseph plus constant & plus ferme, l'appella *une poutre mouillée*.

Puffen-
dorf Com-
ment. Re-
vum Sue-
cicarum.
L. V. L.

Pour faire mieux connoître la supériorité du génie & l'habileté d'Oxenstiern, je rapporterai ce que le savant & judicieux Historien de Suède remarque de la situation des affaires de cette Couronne l'an 1634. dont le commencement lui fut malheureux, & la fin tout-à-fait funeste. Les Cercles du Rhin, de Suabe, & de Franconie, effraîés de la vicissitude des événements de la guerre presque alternativement favorables & desavantageux; mais sur tout épuisés par la licence du soldat qui se croit tout per-

1634.

permis , quand il est mal païé , se degouttoient de leur confédération & ne prenoient aucune resolution ferme. Guillaume Landgrave de Hesse, l'ami le plus effectif de la Couronne de Suède, commandoit ses troupes & suivoit ses desseins. A l'instigation du Roi d'Angleterre & des Etats-Généraux des Provinces-Unies , l'Administrateur du Palatinat se dispoisoit à mettre une armée sur pied , sous prétexte d'établir l'autorité de Charles Louis fils aîné & héritier de Frédéric Roi de Bohême. Mais le véritable but , c'étoit de rendre le jeune Prince indépendant des Suédois. Le Duc de Wirtemberg formoit le même projet. Chaque Confédéré eût fait alors la guerre à sa fantaisie , & Oxenstiern élu Directeur Général , perdoit toute son autorité.

Le Roi de France le plus puissant des alliés de la Couronne de Suède, lui devenoit tous les jours plus suspect. Il paroissoit se vouloir emparer de tous les bords du Rhin depuis Bâle jusques à Coblentz. La conquête de la Lorraine & les villes de Trèves & d'Hermensstein remises entre ses mains, facilitoient l'exécution du projet. Saverne, Haguenau, & quelques autres places de l'Alsace étoient à lui. On craignoit que sous prétexte de protéger les Catholiques Romains, il ne voulût obliger les Protestans à lui livrer les villes de cette communion qu'ils occupoient. Voila pourquoi Oxenstiern s'opiniâtroit à garder Philisbourg nonobstant le chagrin que la Cour de France en témoignoit. Ce n'est pas tout. Pour mieux réussir dans son dessein de se faire Electeur de Trèves, Richelieu méditoit de mettre la Couronne Impériale sur la tête de son maître, en

1634. cas que Ferdinand vint à mourir durant les troubles de l'Allemagne, & sans avoir rétabli les affaires de sa Maison. Un pareil dessein pouvoit être également avantageux, ou contraire aux intérêts de la Couronne de Suède. Dans cette incertitude, le Chancelier devoit tellement prendre ses mesures, qu'elle n'eût rien à craindre de la part de Louis, s'il devenoit plus puissant en Allemagne. Car enfin, la Religion Protestante ne lui étoit pas moins odieuse qu'à Ferdinand & à Philippe. Oxenstiern s'appercevoit encore que les François irrités de ce qu'il les traversoit dans toutes leurs entreprises préjudiciables à la liberté de la Nation Germanique, & à l'honneur de la Suédoise, travailloient à diminuer le credit & l'autorité d'un Ministre qui les incommodoit.

Charles Roi d'Angleterre & les Etats-Généraux des Provinces-Unies, ne voioient pas sans inquietude l'agrandissement de la Couronne de Suède, quoique d'ailleurs l'abaissement de la Maison d'Autriche leur fût nécessaire; à l'un par rapport au projet de rétablir le jeune Palatin dans les Etats & dans la dignité de ses ancêtres, & aux autres pour occuper l'Empereur en Allemagne, & l'empêcher de fournir contr'eux des troupes au Roi d'Espagne, Tels furent les motifs des traités que Sa Majesté Britannique & les Provinces-Unies firent avec Gustave. Cependant les Etats-Généraux se défendoient autant qu'ils pouvoient, de secourir la Suède; soit qu'ils fussent accablés de la dépense de leur guerre dans les Païs-Bas; soit que le progrès des armes Suédoises sur le Rhin leur donnât de l'ombrage & de la jalousie.

fie. On craignoit encore à la Haïe que ſes
 Suédois zélés Luthériens , devenoient trop
 puiffans en Allemagne, ils ne ſ'y oppoſaſ-
 ſent autant que les Catholiques Romains au
 libre exercice de la Religion Réformée. C'eſt-
 pourquoi les Etats aidoient plus volontiers le
 Landgrave de Heſſe & la Maïſon Palatine qui
 en faiſoient profeſſion. Ils penſoient même à
 ſ'étendre dans la Weſtphalie & à ſe rendre maî-
 tres de l'Evêche de Brême. D'un autre côté,
 les Régens de Suède bien aïſes d'avoir un
 païs qui leur paroïſſoit à la bienſeance de la
 Couronne , ſ'oppoſoient aux deſſeins des E-
 tats. De manière que ceux-ci contents de gar-
 der quelque bienſeance avec les autres, ne ſe
 mettoient pas autrement en peine d'aider la
 Suède à conſerver ſes conquêtes, & encore
 moins à ſ'agrandir davantage. Pour ce qui
 eſt des Anglois , acoutumés à regarder avec
 aſſez d'indifférence tout ce qui ſe paſſe au de-
 là de la mer, pourvû que leur commerce de-
 meure libre, ils laiſſoient aux Suédois le ſoin
 de ſe démêler de l'entreprise de Guſtave. La
 liaiſon de la Couronne de Suède avec celle de
 France, étoit même un motif aux Anglois
 qui prenent preſque toujours le parti contrai-
 re aux François, de ſ'intéreſſer moins à la
 proſpérité des armes Suédoïſes. Les émiſſai-
 res du Roi d'Eſpagne dont la faction préva-
 loit encore à la Cour d'Angleterre, inſinuoient
 à Charles qu'il viendrait plus facilement à
 bout du rétabliſſement de ſes neveux par la
 voie de la négociation, & en ménageant l'Em-
 pereur. Eblouiſe par de fauſſes raiſons, Sa
 Maieſté Britannique conſeille à l'Adminiſtra-
 ur du Palatinat, de demander l'investiture

1634.

1634. pour Charles Louis , & de la poursuivre à Vienne. Oxenstiern fit cette année quelques demarches pour obtenir du secours à Londres & à la Haïe. Mais ce ne fut que par bienfaisance. Il n'espéroit rien de ce côté-là. Il falloit ménager le Roi de la Grande Bretagne & les Etats-Généraux, de peur qu'ils ne s'imaginassent qu'on les négligeoit, & que la Suède contente de l'appui de la France, prétendoit se soutenir indépendamment de toutes les autres Puissances.

Quelque grands que fussent ces embarras, ceux qu'Oxenstiern avoit à surmonter de la part des Cercles de l'Empire, des Electeurs de Saxe & de Brandebourg, enfin de plusieurs ennemis secrets, ou déclarés de la Couronne de Suède, lui donnoient infiniment plus de peine. Les quatre Cercles confédérés à Heilbron souffroient avec une extrême impatience la levée des deniers nécessaires. On remuoit ciel & terre pour empêcher que la Westphalie & la basse Saxe ne s'unissent aux Suédois. En attaquant l'Empereur sans rien concerter avec les Confédérés, Jean George Electeur de Saxe faisoit plus de mal que de bien à la cause commune. Si l'autorité du feu Roi de Suède lui avoit causé de la jalousie, la direction générale accordée au Chancelier, le chagrinoit encore plus. Il la regardoit comme un affront fait à sa personne & à sa maison. Outré de ce qu'on ne le laissoit pas arbitre de la paix, & de ce qu'on avoit pris la précaution de lui ôter le pouvoir d'en prescrire les conditions, Jean George s'opiniâtroit à la conclure malgré les autres. Son trop grand empressement l'empêchoit d'appercevoir les pièges que la
Cour

Cour de Vienne lui tendoit. Au lieu de procurer une paix durable à l'Empire, il l'exposoit au danger d'une guerre plus longue & plus sanglante que celle qu'il vouloit terminer. Sa secrete correspondance avec l'Empereur ne promettoit rien de bon aux Suédois. *Le Chancelier*, disoit-il d'une manière insultante, *a bonne grace de nous venir demander un dédommagement. Ne se souvient-il plus des protestations tant de fois reiterées du feu Roi son maître, qu'aucun intérêt particulier ne le portoit à passer en Allemagne, Et que la gloire de contribuer à la délivrance de la Religion opprimée étoit l'unique but de son entreprise?* Arnheim confident & Général des troupes Saxonnés, traversoit autant qu'il lui étoit possible les entreprises des Suédois.

George Guillaume Electeur de Brandebourg déchu de l'espérance du mariage de Frédéric son fils avec la Reine Christine, ne caufoit pas moins d'inquiétude à Oxenstiern. Les Suédois prétendoient garder la Poméranie; & l'Electeur de Brandebourg à qui elle étoit dévolue après la mort du Duc Bogislas, travailloit de toute sa force à prévenir l'exécution de ce dessein. *La Poméranie*, disent les Historiens Allemands, *devint la pomme de discorde.* George Guillaume se joignit à l'Electeur de Saxe pour empêcher que les Suédois ne fussent en état d'exiger le dédommagement qui les accommodoit mieux. Les Ducs de Meckelbourg redevables à Gustave de leur rétablissement dans les Etats de leur maison, usurpés par Walfstein, auroient volontiers reconnu ce bienfait signalé, si les Suédois maîtres de Wismar ne s'y fussent pas fortifiés d'une ma-

1634. nière qui donnoit à penser , qu'on prétendoit garder cette place importante sur la Mer Baltique. Le voisinage incommodoit les Ducs de Mekelbourg , bien-aîsés que leurs bienfaiteurs cherchassent à se dédommager ailleurs. L'envie que les Suédois témoignoit d'avoir la Poméranie & les meilleurs ports de l'Empire sur la Mer Baltique chagrinoit même les Villes Anseatiques & la plus grande partie des Princes de la basse Saxe. On n'aimoit point à y voir une Puissance étrangère si bien établie. Et pour l'en chasser , on travailloit sourdement à la mettre en état de se contenter de ce qu'on voudroit bien lui accorder. Les Rois de Dannemark & de Pologne jaloux de l'agrandissement de leurs voisins , fomentoient les ombrages & la jalousie des Allemands. Ils excitoient les ennemis secrets & déclarés de la Suède , à la réduire à ses anciennes bornes , & promettoient du secours en cas de besoin.

De tous les Princes de l'Empire qui commandoient les troupes Suédoises , Bernard Duc de Saxe Weymar étoit le plus distingué par son mérite & par son crédit. Mais sa vaste ambition embarrassoit Oxenstiern. Le Duc cherchoit à se rendre indépendant , & les soldats Allemands s'attachoient plus volontiers à lui qu'aux Suédois. Les autres Allemands à qui Gustave donna de l'emploi , étoient ou suspects , ou manquoient d'habileté. Les Officiers Suédois n'avoient pas tous ni la même droiture , ni la même expérience que le Maréchal Horn & Bannier. Ces deux secondoient Oxenstiern & faisoient tout ce qu'on pouvoit attendre de leur valeur & de leur expérience. Mais
les

les soldats Allemands qui composoient la plus grande partie de l'armée de la Couronne de Suède, dependoient plus des Généraux de leur Nation que d'Horn & de Bannier. Avec de l'argent, on auroit remedié à cet inconvénient. Il manquoit à Oxenstiern. Cependant les affaires de la Maison d'Autriche se rétablissoient tous les jours depuis la mort de Walstein. L'Empereur qui ne craignoit rien du côté des Turcs, grossissoit son armée d'un grand nombre de Hongrois & de Croates. Le Roi d'Espagne avoit fait des levées extraordinaires en Italie, & le Cardinal Infant passoit en Allemagne. Tels étoient les étranges embarras d'Oxenstiern, lorsque pour comble de malheur, l'armée Suédoise commandée par le Duc Bernard & par le Maréchal Horn, fut entièrement défaite à Nortlingue, comme je le vas raconter: disgrâce qui fut suivie de l'accommodement des Electeurs de Saxe & de Brandebourg, de la plupart des Princes & des villes de l'Union Protestante avec l'Empereur Abattu d'un si grand revers de fortune, le Chancelier reprend bien-tôt courage, & rétablit si heureusement les affaires de la Couronne de Suède, qu'elle obtint des Etats considérables en Allemagne par le traité de Westphalie qu'Oxenstiern négocia. En se tirant avec tant d'honneur & d'avantage d'une administration si difficile, n'a-t-il pas mérité de tenir le premier rang entre les habiles Politiques de son tems?

Nonobstant les efforts contraires de l'Electeur Jean George, Oxenstiern obtint dans une Diète du Cercle de la basse Saxe, convoquée à Halberstat par Frederic Ulric Duc de

Diète générale des Princes & des Etats confédérés.

1624.
de l'Ém-
pire à
Francfort
sur le
Mein.

*Mercurio
Francois
1634.
Puffendorf,
Commentar.
Rerum
Suecicarum
L. VI. Lo-
tichius
Rerum
Germanicarum
Part.
II. L. X.
Cap. 1. L.
XII. Cap.
1. 2. & seq.
Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condite.
Tom. VIII
Pag. 133.
134.*

de Brunswick le 5. Février de cette année; qu'on se joindroit à ceux du Rhin, de Suabe, & de Franconie, pour la défense de la liberté commune, & que les Cercles de la haute Saxe & de Westphalie seroient invités à se confédérer pareillement avec la Couronne de Suède. Content de cette résolution, le Chancelier se rendit le 24. Mars à Francfort sur le Mein. L'Administrateur du Palatinat, l'Électeur de Brandebourg, les Ducs de Deux-ponts, de Brunswick, de Wirtemberg, & de Poméranie, les Marquis de Culmbach, d'Ouspach, & de Bade, le Prince de Birkenfelt, les Landgraves de Hesse, plusieurs Comtes de l'Empire, Nuremberg, Ratisbone, Augsbourg, Ulm & les autres Villes Impériales, en un mot tous les Princes & tous les Etats Protestans de l'Empire, étoient conviés de se trouver par eux-mêmes, ou par leurs Députés, à l'Assemblée indiquée à Francfort par le Chancelier de Suède, en qualité de Directeur général, pour écouter les propositions qu'il y devoit faire, & pour délibérer ensuite sur tout ce qui concernoit le bien de la cause commune. Après un discours éloquent, Oxenstiern presenta les articles, sur lesquels il avoit exhorté l'Assemblée à prendre de bonnes & promptes résolutions; le renouvellement de l'alliance; la provision des moyens nécessaires à poursuivre la guerre, afin de reduire les ennemis à offrir une paix avantageuse & durable; les demandes que les Confédérés devoient faire dans le traité de paix dont le Roi de Danemark devoit être médiateur, auquel celui de France desiroit d'être associé dans la même qualité; le lieu le plus commode pour les

con-

conférences; la neutralité demandée par Wolfgang Duc de Neubourg; l'assurance d'un dédommagement à la Couronne de Suède; la réponse qui se devoit faire aux instances du Roi de France pour le dépôt de Philisbourg.

1634

Le Marquis de Feuquières son Ambassadeur Extraordinaire en Allemagne s'étoit rendu à Francfort, dans le dessein de poursuivre vigoureusement cette dernière affaire, & de l'emporter malgré la résistance & les intrigues d'Oxenstiern. Quoique ces deux Ministres affectassent de paroître agir de concert, & gardassent avec soin tous les dehors d'une bonne intelligence, ils se traversoient sous main l'un l'autre sur divers articles. La Cour de France souhaitoit ardemment d'avoir Philisbourg & les places de l'Alsace sur le Rhin. Mais Oxenstiern persuadé que lors qu'il seroit question de négocier la paix générale, l'Empereur empressé de retirer tous les Etats héréditaires de sa maison, sacrifieroit volontiers une grande partie de ce qui étoit à la bienfaisance de la Couronne de Suède en Poméranie & ailleurs, s'opiniâtroit à garder de quoi faire un marché avantageux avec la Cour de Vienne. C'est pourquoi ce délié Négociateur remontroit aux Députés des Cercles du Rhin, que si les François se trouvoient une fois maîtres des bords de cette rivière, des voisins si inquiets & si remuans ne seroient ni moins incommodes, ni moins entreprenans que la Maison d'Autriche. *Que savons-nous, ajoutoit le Chancelier, si la France n'aura pas bien-tôt plus besoin de notre secours, que nous du sien? Le Duc d'Orléans a conclu depuis peu un traité avec le*

1634. *Roi d'Espagne. Selon toutes les apparences, cette affaire doit causer une rupture ouverte entre les deux Couronnes. Bien loin que la France prétende nous vendre assez cher son secours, la voilà désormais obligée à rechercher le nôtre, & à l'acheter même. Si Oxenstiern traversoit Richelieu dans le dessein d'étendre la domination de son maître jusques au Rhin, le Cardinal se vengeoit du Chancelier, qui pensoit à se faire un bel établissement dans l'Electorat de Mayence. L'Ambassadeur de Louis détournait les Etats Protestans d'abandonner une dignité & un pais de cette importance à un Seigneur Suédois. Dès que vous ferez la démarche, leur disoit Feuquieres, le Roi mon maître ne peut plus vous secourir. Sa conscience & son honneur ne lui permettent pas de souffrir l'extinction du premier Electorat Ecclesiastique. Toutes les Puissances intéressées à maintenir la Religion Catholique se réuniront contre vous. L'Historien de Suède a-t-il si grand tort de dire, que Richelieu pensoit moins à l'avantage de son Eglise, qu'à celui de son Prince? On craignoit que si Oxenstiern se trouvoit une fois maître de l'Electorat de Mayence, l'habile & pénétrant Politique ne déconcertât les projets du Cardinal du côté d'une rivière qu'il lui plaisoit de regarder comme la borne naturelle de la Monarchie Francoise.*

Harangue de Feuquieres Ambassadeur de France à la Diète de Francfort. - La lenteur des délibérations de la Diète étant contraire, non seulement au bien commun des Confédérés, mais encore à l'impatience que la France avoit d'obtenir Philisbourg, Feuquieres crut devoir exhorter l'Assemblée à prendre de bonnes & promptes résolutions. Il prépara pour cet effet une harangue

gue artificieuse. En feignant d'y exhorter les
 Confédérés à la paix, on les animoit à de nou- 1634.
 veaux efforts pour la continuation de la guer-
 re. La piece est adroite, insinuante, bien tour-
 née; en un mot digne de la réputation que
 Feuquières acquit dans ses négociations en
 Allemagne. Raportons-la. „ Serenissimes
 „ Princes, Très - Illustres, Très - Puissans ,
 „ Très - Nobles, & Très Magnifiques Sei-
 „ gneurs, Toutes les instructions que je reçois *Mercur*
 „ de la part du Roi mon maître depuis que *François*
 „ j'ai l'honneur de le servir dans cette Ambas- 1634.
 „ sade extraordinaire, sont remplies des té-
 „ moignages de son désir ardent, de vous don-
 „ ner en toutes occasions, des preuves de sa
 „ sincère & constante affection au bien de la
 „ cause commune. Mais dans l'ordre parti-
 „ culier dont Sa Majesté me charge, d'en
 „ renouveler les assurances à cette Assem-
 „ blée, elle fait paroître un si grand empresse-
 „ ment, que dans les soins que je suis obligé
 „ d'apporter à l'exécution de ses commande-
 „ mens, je n'ai pû sans beaucoup d'inquiétude
 „ différer jusques à ce jour, de vous déclarer
 „ publiquement ce que j'ai déjà insinué à plu-
 „ sieurs d'entre vous en particulier. Vous pou-
 „ vez bien croire, Messieurs, que je n'eusse pas
 „ attendu si long-temps à vous demander cette
 „ audience, si le désir de voir premièrement
 „ l'union générale résoluë & établie entre tous
 „ les Princes & les Etats des Cercles qui sont
 „ ici assemblés, ne m'eût arrêté. Je voulois vous
 „ parler, non seulement comme à des voisins
 „ & de bons amis du Roi mon maître, mais
 „ encore comme à ses alliés & à ses confédé-
 „ rés; afin qu'ayant mêmes intentions, mêmes
 „ des-

1634. „ desseins , mêmes interêts , vous fussiez tous
„ également touchés des propositions que Sa
„ Majesté m'ordonne de vous faire. La gran-
„ de utilité qu'on attend de la bonne résolu-
„ tion que vous devez prendre , m'auroit sou-
„ vent déterminé à vous presser de vous hâter
„ un peu plus , si je n'avois appréhendé de
„ vous donner sujet de croire que je blâme
„ votre manière de délibérer avec lenteur , &
„ après de longues & sérieuses réflexions sur
„ toutes choses.

„ Mais enfin voyant plusieurs mois écoulés
„ sans aucun avancement à l'union générale ,
„ & que les délais apportent un préjudice con-
„ sidérable au bien public , j'ai crû vous de-
„ voir exhorter de la part du Roi mon maî-
„ tre , à remédier aux inconveniens que la
„ vigilance & l'activité de vos ennemis font
„ appréhender. Considérez , s'il vous plaît ,
„ Messieurs , combien il vous est important
„ de concerter ensemble vos démarches &
„ vos entreprises. Vous tendez tous au mê-
„ me but ; vous travaillez tous au rétablisse-
„ ment de votre liberté commune. Les es-
„ pérances de vos ennemis sont uniquement
„ fondées sur votre division. C'est par là qu'ils
„ rassurent leurs partisans : c'est par là qu'ils
„ en acquièrent de nouveaux. Votre union
„ est le moien de rompre les mesures prises
„ pour vous ruïner. L'ennemi perdra coura-
„ ge , il désespérera de vous subjuguier ; il
„ vous offrira des conditions honnêtes & a-
„ vantageuses , dès que vous témoignerez une
„ ferme résolution de ne vous séparer point
„ les uns des autres.

„ Je ne croi pas , Messieurs , qu'il soit né-
„ cess-

„ cessaire de vous représenter que la paix est
 „ le seul remède aux maux dont l'Empire est
 „ cruellement accablé, ni de vous en exposer
 „ la grandeur, pour vous animer au desir du
 „ moi en souverain de les guérir. Chaque jour
 „ de cette guerre intestine, un nouveau mem-
 „ bre de votre chère patrie se trouve déchiré.
 „ Il n'y a pas d'endroit qui ne soit teint du
 „ sang de vos compatriotes, de vos parens,
 „ & peut-être de vos enfans. De quelque cô-
 „ te que la victoire tourne, elle vous est fu-
 „ neste. Qui peut douter que le seul aspect
 „ de ces horreurs, & de vos incommodités
 „ particulières, n'excite en chacun de vous des
 „ sentimens de douleur & de compassion as-
 „ sez puissans pour vous porter à un desir ar-
 „ dent de la paix, & à la sainte & généreuse
 „ résolution de la procurer même aux dépens
 „ des intérêts particuliers ? Vos consciences
 „ vous y obligent, & la raison veut que vous
 „ ne l'acceptiez que lors qu'elle sera générale,
 „ honnête & sûre. Si l'une de ces qualités lui
 „ manque, ce n'est plus qu'une apparence
 „ trompeuse de paix, une suspension d'armes
 „ inutile, qui donne le tems à vos ennemis
 „ de se préparer pour la première occasion fa-
 „ vorable d'exécuter leurs desseins. Vous con-
 „ noissez leur ambition. Ils n'abandonneront
 „ leurs projets, que lors qu'ils désespéreront de
 „ vous vaincre. Votre union générale est
 „ seule capable de les réduire à un traité de
 „ paix, dans lequel on n'omette aucune des
 „ conditions nécessaires à votre seureté. Le
 „ Roi mon maître vous conjure d'y travailler
 „ avec application, & de croire que confor-
 „ mément à la droiture & à la sincérité que
 „ vous

1634. „ vous avez reconnus dans ses actions précédentes, il continuera de faire tout ce que vous pouvez attendre d'un bon ami & d'un fidèle allié.

„ Content de ce que vous acceptiez la médiation qui vous fut offerte l'année dernière, il résolut de ne perdre aucune occasion de vous témoigner sa reconnaissance. C'est pourquoi il envoie un Ambassadeur Extraordinaire en Danemark, pour conjurer Sa Majesté Danoise de continuer son entremise que vous avez reçuë. Le même Ministre la doit assurer que le Roi son maître n'a rien plus à cœur que de contribuer à une si bonne œuvre qu'il veut appuier de ses conseils & de sa puissance, afin que le Roi de Dannemark la finisse avec toute la promptitude & avec toute la secreté possible. Mais puisque durant ces propositions de paix, vos ennemis plus vigilans & plus actifs ne prennent aucun relâche, & savent profiter de toutes les occasions, un exemple si pressant ne vous excitera-t-il point à pourvoir de votre côté à la subsistance de vos armées, & au bon ordre de vos affaires? Sa Majesté n'a pas cru qu'il fût nécessaire de vous exhorter à prendre une prompte résolution sur ces deux articles qui vous ont été proposés. Elle se contente de vous avertir qu'il n'y a rien de plus important dans la conjoncture présente.

• „ De là dépend le bon, ou le mauvais succès de vos délibérations, & de vos entreprises.

„ Il n'est ni moins juste, ni moins important, que vous ayez égard à ce que le Secrétaire Electeur de Saxe a fait pour la cause

„ com-

commune. Sa constance dans le parti, non- 1634.
 obstant les grands avantages que les ennemis.
 lui ont offerts, mérite l'aplandissement de,
 tout le monde, & une reconnoissance par-
 ticulière de votre part. Puisque la victoire.
 remportée par ses troupes en Silésie sous la
 conduite du Général Arnheim, est si avan-
 tageuse aux Confédérés, n'est-il pas raison-
 nable qu'ils conspirent tous à lui témoigner
 leur gratitude, en accordant quelque contri-
 bution qui l'aide à soutenir les dépenses ex-
 traordinaires, auxquelles le grand nombre
 de ses troupes l'engage ? Par ce moyen vous
 lui fournirez de quoi continuer ses efforts,
 & vous l'exciterez à entretenir une bonne
 correspondance avec vous. Le Roi mon-
 maître est si convaincu de votre prudence,
 qu'il ne doute pas qu'en accordant cette sa-
 tisfaction à Son Altesse Electorale, vous ne
 cherchiez aussi votre avantage en tirant de
 bonnes assurances que M. l'Electeur n'en-
 tendra point à un accommodement particu-
 lier, & qu'il agira de concert avec tous les
 Confédérés pour le bien de la cause com-
 mune.

Sa Majesté vous laisse à comparer l'état au-
 quel vous vous trouvez présentement avec
 celui qui a précédé l'arrivée du feu Serenissi-
 me Roi de Suède à votre secours. Le change-
 ment notable que chacun de vous sent dans
 les affaires particulières, vous doit convain-
 cre des obligations inestimables que vous
 avez à ce Monarque généreux, qui a si libre-
 ment exposé sa personne pour le recouvre-
 ment de votre liberté, qu'il a perdu la vie dans
 une bataille dont votre délivrance auroit été
 sui-

1634. „ suivie, sans ce triste accident. Et vous diffé-
„ rerez après cela de donner des marques écla-
„ tantes de votre gratitude à la Reine sa fille &
„ à la Couronne de Suède? Vous devez ce
„ bon exemple à toute l'Europe, persuadée
„ que l'une & l'autre ont un juste titre d'atten-
„ dre de vous & un dédommagement honnête,
„ & une sûreté raisonnable contre le res-
„ sentiment de vos ennemis communs. Le
„ Roi mon maître se croit obligé de vous ex-
„ horter à cette juste reconnoissance. Vos amis
„ encouragés par cette preuve de votre équité,
„ travailleront avec plus d'ardeur au réta-
„ blissement des affaires de votre patrie. Sa Ma-
„ jesté ne doute pas que vous ne réfléchissiez
„ en même tems sur les avantages que la cau-
„ se commune reçoit de la vigilance, de l'ac-
„ tivité, & de l'application infatigable de Son
„ Excellence M. le Grand Chancelier de Sué-
„ de, dans la direction que vous lui avez con-
„ fiée. Votre propre intérêt demande que vous
„ l'excitez à continuer ses soins durant tous
„ ces mouvemens, & que vous l'honoriez d'u-
„ ne marque permanente de votre gratitude,
„ & de la satisfaction que ses services vous
„ doivent causer.

„ Pour ce qui est de la neutralité du Sérénis-
„ sime Duc de Neubourg, le Roi mon maître
„ croit que vous devez diminuer le nombre
„ de vos ennemis autant qu'il sera possible,
„ & accorder la neutralité à tous ceux qui la
„ demandent sincèrement, & à des condi-
„ tions qui ne peuvent être préjudiciables au
„ bien des affaires générales. Sa Majesté m'en-
„ joint de vous avertir encore de sa part que
„ vous avez intérêt de paroître constants dans

„ Vos

1634.

„ vos résolutions, & que vous devez faire en-
„ sorte que ceux qui se sont mis sous votre
„ protection, en ressentent les effets. Pensez
„ donc à les maintenir dans les biens qu'ils pos-
„ sèdent, & à les rétablir dans ceux qui leur
„ ont été enlevés.

„ Ce qui me reste à vous proposer, Mes-
„ sieurs, est la chose que le Roi mon maître
„ a le plus à cœur. Vous savez qu'il est obli-
„ gé & par sa conscience, & pour sa réputa-
„ tion, à protéger la Religion Catholique.
„ Dans l'alliance que Sa Majesté fit avec vous,
„ on y pourvut par un article exprès. Elle
„ vous conjure par votre propre intérêt de lui
„ donner la satisfaction qu'elle attend de l'exé-
„ cution ponctuelle de cette condition du trai-
„ té. J'ai reçu ordre de vous assurer que vous
„ ne pouvez l'obliger plus sensiblement qu'en
„ faisant connoître aux Catholiques qui sont,
„ ou qui se pourront trouver sous votre domi-
„ nation, que vous avez pour la recomman-
„ dation du Roi mon maître, les égards qui
„ lui sont dûs. Bien qu'il ne doute pas que
„ vous ne considériez la justice de son zèle, il
„ croit devoir vous avertir que si vous man-
„ quez à l'observation de cet article, vous vous
„ exposez au danger de réunir contre vous tous
„ ceux qui sont intéressés à la protection de la
„ Religion Catholique. On ne s'est point al-
„ larmé là-dessus, parce qu'on se repose sur
„ les soins de Sa Majesté”.

„ Enfin, Messieurs, elle m'a expressément
„ ordonné de vous communiquer le traité fait
„ à sa recommandation & sous sa parole, en-
„ tre le feu Sérénissime Roi de Suède, & Son
„ Altesse Electorale de Trèves, touchant la

„ neu-

1634. n neutralité de l'Archevêché de Trèves ; & de
 n l'Evêché de Spire. Le Roi mon maître de-
 n sire que vous vous souveniez qu'en conside-
 n ration de ce traité, il chassa vos ennemis
 n de Trèves, & empêcha leurs armées de pas-
 n ser la Moselle, & d'entreprendre sur le Rhin.
 n Cela ne se put faire qu'en s'opposant à de
 n grandes Puissances, & dans un tems auquel
 n les affaires de son Roiaume l'en pouvoient
 n justement détourner, ou le porter du moins
 n à remettre l'entreprise à une occasion plus
 n favorable. Mais la peine que Sa Majesté
 n avoit de vous voir accablés d'affaires, & le
 n desir d'aider encore mieux le feu Sérénissi-
 n me Roi de Suède dans les extrêmes embaras
 n où il se trouvoit, la portèrent à préférer vos
 n intérêts aux raisons qui appelloient ailleurs
 n ses forces, pour la conservation de ses pro-
 n pres Sujets. Le Roi mon maître ne voit
 n pas qu'après avoir accompli ce qu'on pou-
 n voit justement exiger de lui, rien vous puis-
 n se empêcher d'exécuter certaines choses qui
 n ont été différées jusques à ce que vous fus-
 n siez tous assemblés ici.

n Je parle, Messieurs, du dépôt de Phillis-
 n bourg entre les mains de Sa Majesté, en
 n conséquence de la protection qu'elle a bien
 n voulu accorder à l'Electorat de Trèves & à
 n l'Evêché de Spire. De peur que cette pré-
 n tention du Roi mon maître ne reçoive une
 n interprétation sinistre, il m'enjoint de vous
 n déclarer la droiture de ses intentions, & de
 n vous assurer que dans le traité de la paix ge-
 n nérale, il ne fera aucune difficulté de remet-
 n tre à l'Empire toutes les places de la dépen-
 n dance de l'Archevêché de Trèves, de l'E-
 n vêché

1634.

« vèché de Spire, & de l'Alsace. Content de
« vous avoir généreusement Recourus, il ne
« vous demande ni dédommagement, ni ré-
« compense. Cela ne suffit-il pas pour dissi-
« per tous les ombrages que les ennemis de la
« France tâchent d'inspirer sur ce que Sa Ma-
« jesté fait en faveur de ses alliés ? Tout le
« monde connoitra un jour, que si elle prend
« & retient maintenant certaines places de
« l'Empire, ce n'est que par une sage précau-
« tion, qui l'oblige à se mettre en état de pou-
« voir vous assister avec plus d'avantage & de
« commodité, & à prévenir les inconvéniens
« qu'un revers de fortune peut causer à son
« Roiaume.

« Votre pénétration & votre équité ne per-
« mettent pas de douter, que vous ne me pré-
« veniez dans la conclusion que je dois naturel-
« lement tirer de ce que je vous ai proposé de-
« la part du Roi mon maître. Vous voyez
« aussi-bien que moi qu'il ne se relâche point
« de ses premiers soins pour la tranquillité pu-
« blique, & que dans la part qu'il prend aux
« affaires de l'Allemagne, ses genereuses in-
« tentions & ses actions vraiment héroïques,
« n'ont point d'autre but que de rétablir l'Em-
« pire dans sa première splendeur, & d'aider
« les amis à rentrer dans la jouissance paisible
« de leurs biens, de leurs privilèges, & de leur
« liberté. Vous devez être tous convaincus
« de cette vérité. Si quelqu'un ne se rend pas
« encore aux preuves que j'en ai alléguées,
« je le prie de réfléchir sur les puissans secours
« donnés au parti Protestant, sur l'argent four-
« ni à la Couronne de Suède & aux États-Gé-
« néraux des Provinces Unies sur les diver-
« sions

1634. „ sions faites en Italie & en Lorraine, sur les
 „ forces entretenues dans les endroits, d'où
 „ elles peuvent courir plus promptement pour
 „ vous assister en cas de besoin; sur les dé-
 „ penses dans les Ambassades envoyées en di-
 „ verses Cours; sur les sommes promises dans
 „ le dernier traité avec les Provinces-Unies.
 „ Que si tout cela n'est pas capable de vous
 „ persuader de la sincérité de l'affection du
 „ Roi mon maître, il ne me reste plus qu'à
 „ vous prier, Messieurs, de nommer des Com-
 „ missaires pour conférer avec moi. Ils me
 „ trouveront prêt à donner tous les éclaircisse-
 „ mens nécessaires sur les propositions que je
 „ vous fais. Ma plus forte passion, c'est d'ex-
 „ écuter fidèlement ce que Sa Majesté m'or-
 „ donne pour le bien & pour l'avancement
 „ des affaires de votre très-illustre, très-puis-
 „ sante, très noble, & très-magnifique As-
 „ semblée.

Réponse
 du Chan-
 celier de
 Suède au
 discours
 de l'Am-
 bassadeur
 de France.

Le discours de Feuquières fut applaudi, du
 moins en apparence. Le tour & les divers
 ménagemens plurent. Mais les gens plus raf-
 finés qui ne se laissoient pas éblouir par les
 protestations specieuses de Louïs, réfléchirent
 profondément sur certains endroits. Si le Roi
 de France conduit par un Ministre persuadé
 que la guerre est absolument nécessaire à la con-
 servation de sa prodigieuse fortune, disoient-ils,
 n'étoit pas à la veille de rompre ouvertement a-
 vec la Maison d'Autriche, nous croirions peut-
 être que Sa Majesté Très-Chrétienne prend à
 cœur le rétablissement de la tranquillité dans
 l'Empire. En nous exhortant à chercher une
 paix solide & durable, M. l'Ambassadeur nous
 anime à rejeter toutes les propositions de la Cour
 de

Mercur
 François.
 1634.
 Vittorio
 Siri Me-
 morie Re-
 condite.
 Tom. VII
 Pag. 134

de Vienne, & à continuer la guerre plus fortement que jamais. On ne fut point trop crédule à ce que Feuquières avança du desintéressement de son maître. Le projet d'étendre sa domination jusques au Rhin sautoit aux yeux. Deux ou trois Princes dévoués à la France par des intérêts secrets, flattoient le Roi de l'espérance de la Couronne Impériale; & la réponse de l'Ambassadeur, que Louis ne l'accepteroit jamais que pour le bien de la Chrétienté, & pour l'avantage particulier des Confédérés découvroit assez que la Cour de France étoit bien-aîsée que les troubles de l'Allemagne durassent, afin que si le Thrône Impérial venoit à vacquer avant qu'ils fussent apaisés, le Roi puissamment armé obtint les suffrages nécessaires pour y monter.

Sa Majesté Très-Chrétienne, ajoutoit-on, tâche de nous surprendre par sa feinte modération. Elle rendra sans difficulté Philisbourg & les places occupées en Alsace & ailleurs. Attendez jusques à la négociation de la paix générale. La France fera comme la Suède. Gustave ne protestoit-il pas que l'unique but de son entreprise, c'étoit de maintenir les Princes & les Etats de l'Empire opprimés, dans la jouissance de leurs biens & de leur liberté? Rien de plus généreux en apparence que ses Manifestes. Cependant la Couronne de Suède nous demande aujourd'hui une assez bonne récompense. Et aux dépens de qui veut-elle être dédommée? De la Maison de Brandebourg & de ses autres alliés que le feu Roi promettoit de secourir gratuitement. Et nous croirons que la France n'en prétendra pas autant? Il lui faudra aussi-bien qu'à la Suède, une barrière & une sûreté con-

1634. *tre le ressentiment de la Maison d'Autriche.* Les partisans de l'Electeur de Saxe déploroient la triste condition des Protestans d'Allemagne, & c'étoit avec beaucoup de justice. Opprimés par l'Empereur, ils avoient imploré l'assistance des Rois de Suède & de France. Les victoires de Gustave sembloient devoir être suivies de la délivrance des Confédérés. Mais on vouloit qu'ils l'achetassent par le démembrement de quelques Provinces & de plusieurs bonnes Villes de l'Empire. La Suède demandoit la Poméranie & les meilleurs ports sur la Mer Baltique. La France aspirait du moins à la propriété de l'Alsace. Les Ministres des deux Couronnes prétendoient même avoir chacun leur récompense. Oxenstiern travailloit à se faire donner l'Electorat de Mayence, & Richelieu prenoit ses mesures pour la Coadjutorerie de Spire & de Trèves. Indignés de l'avidité des étrangers, plusieurs gens de la Diète approuvoient le dessein de l'Electeur de Saxe. C'étoit de s'accommoder promptement avec l'Empereur, & de s'unir à lui pour repousser les Suédois & les François hors de l'Empire. *Après une pareille infidélité, repliquoient quelques-uns, qui voudra nous secourir, lorsque la Maison d'Autriche reprendra son premier dessein de nous subjuguier? Pourrons-nous avoir une paix solide sans de puissans garans des conditions qui nous seront accordées?* Ces différentes réflexions ne contribuoient pas peu à la longueur des délibérations de la Diète de Francfort dans une si fâcheuse conjoncture. L'Empire se trouvoit en danger d'être rendu héréditaire à la Maison d'Autriche, ou démembré par les étrangers.

Les

Les amis de la Couronne de Suède sourirent malignement à l'exhortation de récompenser les services d'Oxenstiern. M. l'Ambassadeur, dirent-ils, *devoit s'expliquer davantage. L'empressement que le Clergé Papiste d'Allemagne a eu de retirer les benefices, que les Protestans possèdent depuis long-temps, ont allumé la guerre civile qui nous desole. Pour punir l'avidité des Prêtres & des Jésuites, on voudroit seculariser plusieurs Principautés Ecclesiastiques, & en donner une à M. le Chancelier de Suède. L'Ambassadeur de France traverse ce projet de toute sa force. Quelle récompense prétend-il faire accorder à celui pour qui le Roi son maître s'intéresse, si nous l'en voulons croire ? Faudra-t-il demembrer les Etats de quelqu'un des Princes confédérés ? Puisque la raison & la justice veulent que nous donnions une marque permanente de notre gratitude à ceun qui nous ont utilement servis, ne vaut-il pas mieux que ce soit aux dépens de ceux qui ont allumé la guerre, & qui nous réduisent à la fâcheuse nécessité d'appeller les étrangers à notre secours ?* On parut plus content de la manière dont Feuquières toucha la prétention de l'Electeur de Saxe. Il demandoit des contributions pour les fraix de sa guerre en Silesie, qui causoit une diversion utile à la cause commune. M. l'Ambassadeur, disoit-on, a bien fait d'avertir que si on accorde quelque chose à Son Altesse Electorale, ce doit être à condition qu'elle ne consentira point à un traité particulier avec l'Empereur. On ne peut trop prendre de précautions pour prévenir un coup qui seroit fatal à la Confédération. La Maison de Brandebourg & quelques autres Princes mécontents des prétentions de

1634. *la Couronne de Suède, ne manqueroient pas de suivre l'exemple du premier Electeur Protestant.* Enfin, les gens raisonnèrent beaucoup sur ce que l'Ambassadeur s'étoit contenté d'exhorter en termes généraux à rétablir dans la jouissance de leurs biens, ceux qui s'étoient mis sous la protection des Confédérés. Cela regardoit la Maison Palatine. L'affectation de ne la nommer point, & de ne rien dire de la dignité Electorale, déplut aux amis & aux partisans des enfans du feu Roi de Bohême. Ils trouvoient à redire que la Cour de France eût de si grands égards pour Maximilien Duc de Bavière, l'ennemi le plus dangereux des Confédérés, & le principal auteur des conseils pernicioeux donnés à l'Empereur contre les Protestans.

Il est certain que le Cardinal de Richelieu voyant que la Maison de Bavière étoit la seule qui pût obtenir la Couronne Impériale au préjudice des Princes d'Autriche, en cas que les Allemands craignissent trop de la donner à Louis, cherchoit à conserver l'Electorat au Bavarois. Et quoique Maximilien Chef de la Ligue Catholique, parût fortement attaché à Ferdinand, cela n'empêchoit pas que sa vaste ambition qu'il savoit admirablement bien dissimuler, ne le fît aspirer à quelque chose de plus éclatant que le bonnet Electoral. Les enfans de Maximilien ont toujours eu la même vue. Quelqu'étroite que soit la liaison avec la Maison d'Autriche, le Duc de Bavière tourne du côté de la France, dès qu'il conçoit la moindre espérance de parvenir à l'Empire, ou de s'agrandir en Allemagne. Nous en avons vu un exemple convaincant en nos jours. Si les deux freres Electeurs de Bavière & de Cologne

1634.

logne se sont déclarés pour la Maison d'Autriche contre la France, ç'a été lorsque l'ainé a pu se flatter d'obtenir pour son fils, du moins une partie considérable de la Monarchie d'Espagne. Dès que le jeune Prince Electoral est mort, le Duc son pere a repris les maximes de Politique hereditaires dans sa maison. Leur-
 ré de l'espérance chimérique de se faire une espèce de Roiaume en Allemagne, & de monter tôt ou tard sur le Thrône Impérial, il s'est uni à la France, & a bien voulu l'aider dans l'exécution de son projet de la Monarchie Universelle, pourvû qu'il devint lui-même le plus grand & le plus puissant Prince de l'Empire.

Le Chancelier de Suède dissimulant ses sentimens sur la harangue de Feuquières, quoi qu'il apperçût fort bien tout ce qu'elle contenoit d'artificieux & de faux, y répondit en termes généraux & honnêtes au nom de l'Assemblée. *Messeigneurs les Princes, dit-il, & les Députés des absens ont entendu avec un extrême plaisir, Monsieur, les justes & saintes intentions de Sa Majesté Très-Chrétienne. Votre Excellence les a exposées d'une maniere si éloquente, que durant tout son discours nous avons été dans une continuelle admiration de la beauté de votre esprit. L'Assemblée se sent infiniment obligée à Sa Majesté Très-Chrétienne. La bienveillance qu'elle nous témoigne, lui acquiert une gloire immortelle, & nous engage à chercher les occasions de lui donner des preuves de nôtre gratitude. Comme les propositions de Votre Excellence sont d'une fort grande importance, l'Assemblée vous prie de les mettre par écrit, & de trouver bon qu'elle prenne du temps pour delibe-*

3634. *rer. Sa Majesté Très-Chrétienne ne pouvoit confier un emploi si honorable à une personne plus agreable à Messieurs les Princes. Tous estiment votre illustre naissance, vos belles qualités, vos rares vertus, & la sincère affection que Votre Excellence témoigne au bien de la cause commune. S'il se presente quelque occasion de vous rendre service, Messieurs les Princes & les Etats des Cercles, l'embrasseront avec le zèle que vous pouvez attendre de leur reconnoissance.*

Grande
contesta-
tion à
Francfort
sur le dé-
domma-
gement
deman-
dé par la
Couronne
de Suède.

Trois choses retardoient l'expédition des affaires dans la Diète de Francfort; la conséquence de remettre Philisbourg au Roi de France, déjà maître de la Lorraine, de Saverne, de Haguenau, & de plusieurs autres places importantes en Alsace; le dédommagement demandé par la Couronne de Suède, & les intrigues des Ministres & des émissaires de Jean George Electeur de Saxe. Soit que ce Prince amoureux du repos se lassât de la guerre, & voulût soulager ses sujets accablés; soit que chagrin de l'autorité d'Oxenstiern en Allemagne, & du progrès que le Roi de France y faisoit, sous prétexte de protéger l'Electorat de Trèves & quelques villes Catholiques. Jean George craignit le démembrement de l'Empire, & se mit en tête d'en chasser au plutôt les étrangers, ses Députés à Francfort eurent ordre d'exhorter les Confédérés à un accommodement prompt avec Ferdinand, de traverser les négociations de l'Ambassadeur de France, & de s'opposer au dessein qu'avoit Oxenstiern, d'obtenir la Poméranie pour la Couronne de Suède, & l'Electorat de Mayence, ou quelque autre Principauté Ecclesiastique pour lui-même.

Puffendorf
Comment.
Rerum Sue-
cicarum.
L. VI. Lo-
sichius Re-
rum Germa-
nicarum.
Part. II.
L. XII.
Cap. 3, 4, 5.

même. Les Députés de Saxe épuisèrent les lieux communs & les figures de leur Rhétorique, à persuader aux Confédérés de ne penser plus qu'à la paix, & d'envoyer des demandes à la Cour de Vienne, qu'elle ne pût raisonnablement rejeter. Jean George ne conseil-
loit ni d'aliéner, ni de secularizer les Evêchés & les autres bénéfices, dont les Protestans s'é-
toient emparés. *La justice veut*, ajoutoient les gens de l'Electeur, *qu'on reconnoisse les obligations que nous avons à la Couronne de Suède. Mais le feu Roi ayant déclaré plus d'une fois qu'il n'enigeoit aucune recompense, & que ses victoires ne seroient jamais préjudiciables au Corps de l'Empire, dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre, ne doit-on pas esperer que M. le Chancelier modérera tellement ses demandes, que nous y pourrons commodément satisfaire?*

Ennuïé des longueurs de la Diète, Oxenstiern va passer quelque tems à Maïence. Les Ministres de Saxe profitent de son absence, & présentent un Mémoire à l'Assemblée. Non contents de s'y plaindre de ce qu'on a trop peu d'égards pour leur maître, qui attaque fortement les païs héréditaires de l'Empereur, & occupe une grande partie des forces de Ferdinand, les Saxons insistent de la part de l'Electeur, que les étrangers ne soient plus admis à la conduite des affaires, qu'on ne parle plus de nouvelle confédération, & que chacun se règle sur les loix & les constitutions de l'Empire. La Diète rejettoit ces propositions, & voioit avec déplaisir que Jean George n'approuvant rien de ce qu'elle faisoit, il concluroit enfin son accommodement particulier avec l'Empereur. Fâché de n'être point écouté, l'Electeur

1634. ordonne à ses Députés, & écrit à ses partisans de retarder les délibérations autant qu'il sera possible, & de faire en sorte que la plupart des membres de la Diète rebutés de la lenteur, rompent l'Assemblée sans prendre aucune résolution utile & certaine.

La proposition de déterminer quel dédommagement on accorderoit à la Suède, fut un des artifices dont les Ministres & les amis de Jean George, se servirent pour exécuter ses ordres. La Diète aiant pressé Oxenstiern de déclarer nettement les intentions des Régens du Roïaume, il s'en défendit honnêtement, de peur que l'alteration que causeroient peut-être les demandes dans l'esprit de quelques gens, & les interprétations sinistres que les ennemis secrets des Suédois y donneroient, ne retardassent l'expédition des affaires plus pressantes. *N'est-il pas plus à propos, disoit le Chancelier, de travailler à l'établissement de notre union, & de pourvoir aux moyens de résister vigoureusement aux nouveaux efforts de l'ennemi qui devient supérieur par la jonction des troupes Espagnoles qu'amène le Cardinal Infant?* Oxenstiern refusant toujours de s'expliquer, parce qu'il lui sembloit & plus utile & plus honnête de connoître premièrement la disposition des esprits au regard des prétentions de la Couronne de Suède, que de s'exposer au danger de déplaire à un grand nombre de personnes à qui ses demandes ne seroient pas agréables, les Saxons proposèrent que sans attendre une plus ample déclaration du Chancelier qui affectoit de parler en termes généraux & ambigus, l'Assemblée délibérât sur le dédommagement qu'elle croioit pouvoir offrir aux Suédois.

Quel-

1634.

Quelques-uns furent d'avis de remettre cette affaire jusques à la négociation de la paix générale. Dans l'incertitude où nous sommes du succès de la guerre, disoient-ils, nous irons peut-être promettre des choses qu'il ne sera pas en notre pouvoir d'exécuter. Que savons-nous si notre résolution sera bien reçue & applaudie de tout le monde? Il est à craindre qu'elle ne trouve de la contradiction & des obstacles de la part de ceux qui se croiront peut-être lésés. Nouvelle division parmi les Confédérés, dont l'ennemi ne manquera pas de profiter. On doit même s'assurer premièrement de ce que M. l'Electeur de Saxe & d'autres Princes absens pensent sur une affaire si épineuse. On connoitra mieux leurs sentimens au temps de la négociation de la paix générale. Les Médiateurs & les Plénipotentiaires trouveront dans leurs conférences les expédiens les plus propres à contenter tout le monde. On raconte que la véritable raison de ceux qui opinèrent de la sorte c'étoit, que lorsque l'événement douteux de la guerre ne seroit plus tant à craindre, on réduiroit plus facilement les Suédois à recevoir ce qu'on leur voudroit accorder. Au lieu que n'étant pas possible de se passer de leur secours dans la situation présente des affaires, il ne falloit pas s'exposer à les mécontenter, ou du moins à les refroidir en leur offrant quelque chose de trop éloigné de leurs esperances. Oxenstiern pénétoit l'artifice de ces Messieurs. Mais de grandes raisons l'empêchoient de presser la détermination précise du dédommagement qu'il demandoit. Outre que le Chancelier craignoit que trop de gens ne se soulevassent contre les prétentions de la Couronne

[1634

de Suède , il étoit persuadé qu'elle ne se pouvoit tirer avec honneur , ni avec avantage , de la guerre présente que dans une paix générale , & que si chacun des Confédérés se mettoit à faire son accommodement particulier indépendamment des Suédois , ils seroient en danger d'obtenir tout au plus une somme d'argent , dont il seroit fort difficile d'être payé dans la suite.

Les gens de l'Electeur de Saxe & les autres ennemis secrets d'Oxenstiern insistant au contraire sur la décision prompte de l'affaire , sous prétexte qu'il seroit impossible d'établir l'union parfaite des Confédérés , tant que plusieurs d'entr'eux conserveroient leurs ombres , & craindroient que la Couronne de Suède ne voulût être récompensée à leurs dépens ; la pluralité des voix fut pour ceux-ci. Voici donc le dédommagement si souvent demandé par Oxenstiern en termes généraux , mis enfin malgré lui sur le tapis. Les Allemands plus fins en cette occasion qu'un si délié Négociateur , le réduisent à la nécessité de s'expliquer plus clairement qu'il ne vouloit. Après un sérieux examen de l'affaire , on ne trouve que trois moyens de reconnoître la générosité de Gustave ; la cession de certains Etats ; l'assurance d'un secours égal au sien , de la part des Confédérés contre les ennemis de la Suède , c'est à dire contre Ladislas Roi de Pologne qui paroissoit vouloir soutenir les droits de Sigismond son pere , & disputer la Couronne à Christine ; enfin , une somme d'argent. *Puisque le feu Roi de Suède , ajouta-t-on dans un Memoire dressé pour être présenté au Chancelier , a déclaré dans ses Manifestes qu'il*
pre-

1634
 prenoit les armes pour la défense des Princes & des Etats de l'Empire opprimés, & que nous nous sommes joints à lui dès que nous en avons trouvé l'occasion favorable, on a sujet d'attendre de la justice & de la générosité de la Reine & des Etats de Suède, qu'ils aimeront mieux recevoir pour leur dédommagement quelque chose de ce qui a été pris par le droit de la guerre sur les ennemis communs, que d'être récompensés aux dépens de ceux que le feu Roi a si obligeamment secourus. Que si la Reine & les Etats de Suède préfèrent le secours ou la somme d'argent que nous leur offrons, les Considérés s'obligeront à fournir l'un ou l'autre par eux-mêmes.

Quand cette délibération fut portée à Oxenstieru, il demeura d'accord qu'il n'y avoit que ces trois moïens de dédommager la Suède. Mais n'osant encore parler trop positivement, par ce que les Regens du Roïaume lui recommandoient de prendre garde à n'effaroucher point George Guillaume Electeur de Brandebourg, & les Princes de la haute & basse Saxe, en demandant la Poméranie à contretemps, le Chancelier se contenta d'insinuer dans sa réponse au Memoire, que les païs enlevés aux Catholiques se trouvoient si éloignés de la Suède, qu'elle n'en pourroit tirer aucun avantage considérable, & qu'ils étoient beaucoup plus à la bienveillance de quelques Princes Protestans d'Allemagne. J'espere, ajouta-t-il, que l'Assemblée aura égard à une si bonne raison. La Couronne de Suède est fort obligée à Messieurs les Princes & aux Etats des Cercles, du secours qu'ils nous offrent contre nos ennemis. Grâces à Dieu, elle n'a rien à crain-

1634. *dre maintenant que de la part de l'Empereur & de ses alliés. Pour ce qui est de la somme d'argent, à Dieu ne plaise que nous prétendions vendre le sang d'un grand Roi, & de tant de braves gens, répandu pour la délivrance de nos amis. Il est inestimable. Tous les trésors du monde sont infiniment au-dessous de son prix. Mais puisque vous voulez bien nous donner une marque de votre reconnaissance, nous attendons jusques à ce que vous en proposiez une qui nous puisse être de quelque utilité, & qui nous console des dépenses faites pour votre service. Que si par malheur elle cause du préjudice à quelqu'un des Princes confédérés, il sera facile de le dédommager par un ou deux des Evêchés justement enlevés aux auteurs de la guerre présente.*

Voilà comme la pomme de discorde fut jetée fort heureusement pour la Maison d'Autriche, entre les Suédois & un grand nombre de leurs alliés. La réponse d'Oxenstiern indiquoit si clairement la Poméranie, que les Ministres de l'Electeur de Brandebourg ne pouvant plus douter que la Couronne de Suède ne prétendît la garder, ils gagnèrent plusieurs Députés des Cercles de la haute & basse Saxe. Tous s'unissent & font dresser un long Mémoire en maniere de réplique à la réponse du Chancelier. Voici ce qu'il contient de principal. Que le dédommagement de la Couronne de Suède se doit prendre dans les conquêtes faites sur l'ennemi commun. Qu'encore que le Roi Gustave ait repris plusieurs places injustement enlevées aux Protestans par les Généraux de l'Empereur, ou de la Ligue Catholique, elles ne peuvent pas être regar-
dées

1634

dées comme des conquêtes faites sur l'ennemi, & que la Couronne de Suède est obligée de les restituer aux légitimes possesseurs que Gustave a promis de rétablir dans leurs biens. Que le droit de la guerre ne s'allègue jamais contre des alliés, & que par conséquent la Couronne de Suède ne peut rien prétendre au préjudice des siens. Que les Confédérés lui donnent des marques suffisantes de gratitude en se joignant à elle; en promettant de ne conclure aucun traité de paix sans l'y comprendre, & sans lui obtenir une juste satisfaction; en faisant une alliance perpétuelle avec la Nation Suédoise, & en s'engageant à la secourir dans le besoin avec la même générosité que Gustave a secouru les Protestans d'Allemagne opprimés. Enfin, que selon les règles de la justice, on ne peut exiger que les Confédérés paient les frais d'une guerre non moins nécessaire à la conservation de la liberté des Suédois, qu'à la délivrance de la plus grande partie de la Nation Germanique.

A l'instigation des Députés de George Guillaume, ceux de Poméranie firent insérer dans le Mémoire une vive rémontrance de l'ancien droit qu'avoit la Maison de Brandebourg à la succession de la Poméranie, en cas que la ligne masculine dont Bogislas étoit le dernier, vînt à finir; droit reconnu dans les investitures données par les Empereurs, & dans les hommages prêtés aux Ducs par leurs vassaux & par leurs sujets: tellement que la Maison de Brandebourg portoit depuis long-tems sans aucune contradiction dans son écusson les armes de Poméranie, de même que celles de ses autres souverainetés. Qu'un droit si bien

1634. acquis étoit extrêmement cher & précieux à l'Electeur, & qu'il ne voudroit pas l'échanger pour un Etat quatre fois plus considérable. Que les Princes de Saxe & de Hesse s'intéressoient à la conservation des droits de ceux de Brandebourg, à cause de l'alliance fraternelle contractée entre les trois maisons. Que la justice ne permet pas d'obliger qui que ce soit, à se defaire malgré lui de son bien. Que la Poméranie est d'une extrême importance à George Guillaume pour la seureté de son païs Electoral & pour le joindre à la Prusse, & que si on lui ôte la Poméranie, ses Etats demeurent entièrement séparés les uns des autres. Que celui qui aura ce Duché, entrera quand il lui plaira dans la Marche de Brandebourg. Qu'en le cédant à la Couronne de Suède, l'Electeur s'expose à toutes les guerres qu'elle aura. Que les Suédois deviendront les arbitres & les maîtres de tout le commerce de la Mer Baltique, & que s'il arrive là-dessus quelque contestation, il sera fort difficile, pour ne pas dire impossible, de les contraindre à subir les jugemens rendus par les Tribunaux de l'Empire. Que la cession de la Poméranie à la Couronne de Suède, renverse la constitution présente du Corps de l'Empire, qui se trouvera désormais embarrassé dans toutes les guerres de la Pologne & du Dannemark contre la Suède. Que sa Majesté Danoise ayant des prétentions sur l'Isle de Rugen, & les Etats de Bohême n'étant pas d'humeur de souffrir que l'embouchure de l'Oder soit assujettie à une Puissance étrangere, l'alienation de la Poméranie causera des contestations immortelles. Enfin, que ce sera une flétrissure éternelle à l'hon-

1634.

l'honneur & à la réputation des Princes Protestans d'Allemagne, s'ils consentent que la Mer Baltique ne soit plus la borne de l'Empire vers le Nord.

Oxenstiern embarrassé de ces contradictions survenues fort mal à propos, au temps de la défaite du Duc Bernard de Saxe Weymar & du Maréchal Horn à Nortlingue, tâcha d'apaiser les esprits, en remontrant qu'il étoit plus à propos de travailler à se réunir, & à repousser l'ennemi victorieux. *La Couronne de Suède*, dit-il, *reconnoit le droit de M. l'Electeur de Brandebourg à la succession de la Poméranie.* D'un autre côté, *Son Altesse Electorale ne peut nier que la Couronne de Suède n'ait de bonnes raisons de demander cette Province pour son dédommagement. Remettons la décision du différend jusques au traité de paix.* Cette remontrance n'arrêta point les Ministres de George Guillaume. Ils insistèrent sur l'assurance de la Poméranie à leur maître. Rien, dirent-ils, *n'est plus contraire à l'union qu'on veut établir que la défiance & les soupçons. Peut-on secourir de bon cœur un allié, quand on craint qu'il ne pense à nous enlever notre bien, & qu'il ne faille avoir bien-tôt un procès à soutenir contre lui?* L'Electeur pressa encore le Chancelier par lettres, & voulut que ses Ministres lui demandassent plus fortement, de promettre que la Couronne de Suède n'exigeroit point la Poméranie, & qu'elle consentiroit que Son Altesse Electorale entrât en possession de cette Province incontinent après la mort du Duc Bogislas. Oxenstiern n'ayant pas ordre d'engager la parole des Régens de Suède sur cet article, George Guillaume se dégoûta de la
Con-

1634.

Confédération. L'Electeur de Saxe & les ennemis secrets des Suédois à la Cour de Berlin profitent du chagrin de George Guillaume. On lui insinué de penser à un accommodement particulier avec l'Empereur, & d'entrer dans le tiers parti que le Saxon projettoit de former, afin de chasser les étrangers hors des terres de l'Empire. *L'occasion est favorable, lui disoit-on. Les Suédois ont perdu leurs meilleures troupes à la bataille de Nortlingue. Trop foibles désormais pour se soutenir sans le secours des Electeurs Protestans, ils accepteront le dédommagement qu'on voudra leur accorder, dès qu'ils craindront que leurs alliés ne les abandonnent & ne se joignent à l'Empereur.*

Les Confédérés d'Allemagne conviennent d'un plan d'un nouveau traité avec le Roi de France & lui remettent Philisbourg.

La bonne situation des affaires de la Maison d'Autriche contribua beaucoup à déterminer les Princes & les Etats Protestans confédérés en Allemagne, à remettre enfin Philisbourg à Louis, & à convenir du plan d'un nouveau traité avec lui. Oxenstiern traversa la premiere affaire avec d'autant plus de vigueur & d'opiniâtreté, qu'il étoit indigné de ce que nonobstant les fréquentes protestations que la Cour de France lui faisoit d'un sincère attachement aux interêts de la Couronne de Suède, Feuquières Ambassadeur de Louis favorisoit sous main les desseins des Electeurs de Saxe & de Brandebourg, qu'il vouloit détacher de la Suède & gagner au Roi son maître. Ce Ministre exhortoit la Diète à dédommager honnêtement les Suédois, & il en détournoit les Députés dans ses conférences secretes, auxquels il remontroit que l'agrandissement de la Suède auroit peut-être des suites fâcheuses. Afin d'empêcher le Chancelier de faire quel-
que

que chose qui ne plût pas à la Cour de France, il achetoit par des gratifications les gens du Conseil donné à Oxenstiern pour la direction générale des affaires, de l'Union Protestante. Le besoin que la Couronne de Suède avoit du secours de Louis, obligeoit Oxenstiern à dissimuler beaucoup de choses. Content de découvrir en particulier aux Princes & aux Etats des Cercles, les vues de la Cour de France & les artifices de son Ambassadeur, il feignoit d'être parfaitement d'accord avec lui, & de remettre au jugement de l'Assemblée ce qu'il falloit répondre aux demandes du Roi Très-Christien.

Quand il fut question de délibérer sur celle du dépôt de Philisbourg, on convint de repartir aux raisons alléguées par Peuquières, que l'Electeur de Trèves n'ayant pas fidèlement accompli les conditions de son traité de neutralité avec Gustave, les Suédois & les Confédérés avoient été obligés de faire une dépense considérable & d'employer beaucoup de tems à prendre Philisbourg. Que la juste conquête de cette forteresse bâtie au préjudice de la Maison Palatine, & afin de l'incommoder, aussi bien que les Princes & les Etats de l'Union Protestante voisins, appartenoit incontestablement aux Confédérés. Que tout le Corps de l'Empire auroit droit de se plaindre d'eux, s'ils la livroient à une Puissance étrangère. Que l'Empereur & le Roi d'Espagne feroient de grands efforts pour la prendre, dès qu'ils la verroient entre les mains des François. Que si la Maison d'Autriche la pouvoit jamais ravoïr, les Confédérés se trouveroient extrêmement incommodés de la garnison

1634.

*Mercurus
Francicus
1634.
Puffendorf
Commentar. Rerum
Suecicarum
L. VI. Leticinus
Rerum Germanicarum
Part. II. Lib. XIII.
Cap. I.
XVII.
Cap. V.
Vittorio Siri Memoriae Recondite.
Tom. VIII
Pag. 145.*

1634. son Impériale, ou Espagnole, qu'on y mettroit. Que depuis la mort du feu Roi de Suède, les États confédérés n'ont point ratifié la neutralité de l'Electeur de Trèves, & que les sujets de ce Prélat n'ont pas continué leurs actes d'hostilité contre les Suédois & les Confédérés. Fenquières refusant d'écouter ces répliques, & menaçant même que le Roi son maître ne fourniroit plus les secours promis dans ses traités précédens, on proposa de démolir Philisbourg, ou de donner en échange à Louis, Bésfort & Schelestat, places importantes de l'Alsace. Fier du nouveau besoin que la Suède & les Confédérés eurent de l'appui de Louis, après le passage des troupes amenées par le Cardinal Infant au Roi de Hongrie, l'Ambassadeur rejette ces deux expédiens, & parle d'un ton encore plus menaçant. On cède donc enfin Philisbourg à Louis, & la nouvelle de la victoire des Impériaux à Nortlingue étant venue, peu de tems après on dresse le plan d'une alliance plus étroite avec lui.

Il fut signé le 20 Septembre. Voici les principaux articles projetés. Que les ennemis communs de Louis & des Confédérés étoient l'Empereur, le Roi d'Espagne, & leurs adhérens. Que le libre exercice de la Religion Catholique seroit conservé dans les lieux occupés alors, & qui se prendroient dans la suite. Que les contractans s'obligeroient à ne faire la paix que d'un commun consentement. Qu'ils se rendroient réciproquement garants les uns envers les autres de l'observation du traité de paix quand il seroit conclu. Que les Confédérés feroient en sorte que Sa Majesté
Très-

Très-Chrétienne y seroit maintenue en possession de certaines choses, & de quelques droits qui s'énoncèrent dans un article secret, c'est-à-dire de Pignerol, de ses prétentions pour la souveraineté de la Valteline accordée aux Grisons dans l'accommodement de Monçon, & peut-être de ce qu'elle avoit extorqué dans ses traités avec le Duc de Lorraine. Que le Roi & les Confédérés promettoient de continuer la guerre jusques à ce que ceux qui avoient été, ou qui seroient dépouillés de leurs biens, y fussent rétablis. Qu'on donneroit passage aux troupes de France en tout tems, & en tous lieux, selon que la nécessité des affaires le demanderoit. Que des conquêtes faites sur les ennemis, le Roi ne garderoit aucune place qui auroit été prise auparavant sur les Confédérés, ni qu'ils prétendroient leur appartenir par un titre légitime. Que les Confédérés attaqueroient de toutes leurs forces les Etats héréditaires, ou usurpés de la Maison d'Autriche. Que si Sa Majesté veut agir en personne, elle aura le commandement général de toutes les troupes. Que le secours de part & d'autre recevra l'ordre de celui auquel il sera envoyé. Que ce qui se doit observer en cas que deux Généraux se joignent, on le reglera dans la suite avec le Roi. Que Louis & les Confédérés s'assisteront réciproquement en cas de besoin. Qu'on s'emploiera de part & d'autre à détacher les Princes Catholiques de leur alliance avec l'Empereur, & à les attirer du moins dans la neutralité. Que s'il arrive que Louis ait des raisons de ne rompre pas ouvertement avec la Maison d'Autriche, & qu'il aime mieux assister les Confédérés d'hommes &

1634 & d'argent, les articles précédens du traité subsisteront, de même que si le Roi s'étoit déclaré contre elle.

Pour ce qui est de Philisbourg, on l'avoit livré au Roi par un traité signé un mois auparavant, dont voici les conditions; que sans préjudice des droits de l'Empire & des Confédérés, Louis y mettra un Gouverneur, & mille hommes de garnison, six cens François & quatre cens Allemands, tous entretenus aux dépens de Sa Majesté. Qu'ils prêteront serment de fidélité à Louis & aux Confédérés, Que si le Roi vient à mourir avant la fin de la guerre, ceux-ci rentreront en possession de la place. Qu'à la conclusion de la paix générale, Sa Majesté rendra Philisbourg, sans demander aucun dédommagement. Que les voisins & les troupes des Confédérés auront la liberté de s'y retirer, ou de s'y mettre à couvert en cas de nécessité. Louis souhaitoit de donner le gouvernement de Philisbourg à Guillaume Landgrave de Hesse, Prince si absolument dévoué à la France, qu'il accepta la qualité de Général des troupes de Sa Majesté Très-Chrétienne, & lui fit serment de fidélité entre les mains de Feuquières. Mais on craignit la jalousie des autres Confédérés. Le Duc de Wirtemberg fut fait Gouverneur de Philisbourg. Non moins attaché à Louis que le Landgrave, il avoit déclaré par la bouche de son Chancelier à l'Assemblée de Francfort, qu'en se joignant aux Confédérés d'Heilbron, il avoit seulement pensé à complaire au Roi, & à le servir selon sa volonté. Immédiatement après la nouvelle du malheur arrivé à Nortlingue, la Diète de Francfort dresse encore

core avec une extrême précipitation un decret 1634.
sur les diverses affaires qui avoient été propo-
sées. Les résolutions qu'il contenoit, dit-on,
auroient pu être de quelqu'utilité, si on les
eût prises dans le temps & avec plus de matu-
rité. Mais elles étoient inutiles après une ba-
taille dont le succès avantageux à la Maison
d'Autriche, causa une nouvelle revolution en
Allemagne. C'est ce que je dois raconter
maintenant.

Depuis la mort de Walstein les Suédois & Le Roi de
les Confédérés eurent quelques avantages en Hongrie
Silésie, dans la Saxe, & en Alsace. Mais dès prend Ra-
que Ferdinand Roi de Hongrie fils aîné de tisbonne,
l'Empereur eut joint Maximilien Duc de Ba- & va met-
vière devant Ratisbonne, la fortune fut si tre le fie-
favorable à la Maison d'Autriche, qu'elle auroit ge devant
repris sa première supériorité en Allemagne, Nordlin-
si l'habile Richelieu n'avoit pas soutenu les gue.
Suédois abattus par la perte d'une grande ba-
taille, & abandonnés par les Electeurs de Saxe-
& de Brandebourg, & par le plus grand nom-
bre des Princes confédérés. On prétend que
les Suédois auroient prévenu leur disgrâce, &
déconcerté les projets de la Cour de Vienne,
s'ils eussent fait irruption dans la Bohême im-
médiatement après la mort du Duc de Frid-
land, afin d'y occuper les troupes Impériales,
& de les empêcher de joindre Maximilien. Le
Duc Bernard de Saxe Weymar étant allé de *Memoires*
Ratisbonne à Bamberg en Franconie, ramasser *pour servir*
ses troupes que celles du Prince Palatin de *à l'Histoi-*
Birkenfeld devoient joindre, le Bavarois pro- *re de Ri-*
fite de l'absence de Bernard, & commande à *chelien.*
Dom Baltazar de Maradas d'assiéger Straubin- *Tom. I.*
guen sur le Danube avec dix mille hommes. *Memoires*
de Mon-
trésor,

La

1634.

*Mercurus
Francois*

1634.

*Puffen-
dorff Com-
ment. Re-
rum Sue-
cicarum. L.**VI. Loti-
chius Re-
rum Ger-
manica-**rum. Part.**II. L. XV.**Cap. I.**XVIII.**Cap. 3 Hi-
storia de**Galdo**Priorat**Part I.**L. IX.*

La garnison Suédoise trop foible pour se défendre long-tems, se rend après le troisième assaut. Cependant le Roi de Hongrie assemble l'armée Impériale, & joint le Duc de Bavière qui a investi Ratisbonne. Bernard tenta inutilement de s'opposer à l'entreprise. Le siège fut commencé & régulièrement poursuivi. La garnison qui se défendoit bravement sous la conduite de Laurent Kragge Officier Suédois, repoussa les Impériaux dans leurs premières attaques, où ils perdirent beaucoup de monde. Le Duc de Weymar ardent à la conservation de sa conquête de l'année précédente, prie Birkenfelt campé sur les confins de la Franconie de lui amener ses troupes. Il demande la même chose au Maréchal Horn qui se trouvoit aux environs d'Augsbourg, & presse Jean George Electeur de Saxe, dont l'armée étoit sur la frontière de la Misnie, de lui envoyer du secours. Soit que celui-cy crût avoir besoin de toutes ses troupes pour la défense de son pays, soit que ce fût un effet de sa crainte que le Duc Bernard dont l'ambition lui causoit une extrême jalousie, ne devint puissant & redoutable; soit qu'il voulût favoriser sous main l'Empereur & affoiblir les Suédois, Jean George s'excusa de donner l'assistance qu'on lui demandoit en vertu de ses traités avec la Couronne de Suède. Birkenfelt non moins jaloux que l'Electeur de la réputation & de l'autorité de Weymar se remua lentement, & allégué divers prétextes pour se dispenser de lui obéir.

Le Maréchal Horn parut se mettre en devoir d'empêcher la prise de Ratisbonne. Mais dans le fond il n'étoit pas plus empressé que

Bir-

Birkenfeld d'aller recevoir les ordres de Bernard. Aiant pourvû à la seureté des places de Suabe, il marche, & apprend au passage du Lech, que Landshut, place importante du Duc de Bavière, étoit si mal pourvûe qu'il seroit facile de l'emporter en peu de temps. Horn y va nonobstant les instances réitérées du Duc. Il étoit persuadé, dit-on, que les Suédois feroient beaucoup mieux de profiter de l'occasion favorable de ruiner la Bavière & de s'y emparer des meilleures villes, pendant que les troupes de Maximilien & celles de l'Empereur se consumeroient devant Ratisbonne ; après quoi il seroit facile de les obliger à lever le siège, & qu'en marchant à l'ennemi, on s'exposeroit à perdre les meilleures troupes de la Couronne de Suède, & ses conquêtes en Suabe & en Franconie, si les Impériaux sortis de leurs lignes remportoient la victoire. Que tel fut le véritable dessein d'Horn, on ne le sait pas certainement. Le Duc Bernard n'en voulut rien croire. Prévenu que le Maréchal voioit avec chagrin le commandement général des troupes Suédoises & confédérées entre les mains d'un Prince Allemand, il se plaint que la prétendue diversion en Bavière n'étoit qu'un prétexte qu'Horn recherchoit, afin de s'exempter de servir sous un autre. Quoiqu'il en soit des motifs secrets du Maréchal, il attaqua si vigoureusement Landshut, que la place fut bien-tôt emportée.

Jean Aldringer Général des troupes Bava-
roises accourut trop tard au secours. Il entra
dans la ville lorsque les Suédois déjà maîtres
de la porte opposée, se répandoient par
tout. Cet Officier dont nous avons souvent
par-

1634. parlé sous le nom d'*Aldringben* & d'*Aldringher*, parce que les uns le nomment de la première manière & les autres de la seconde, y fut tué d'un coup de mousquet tiré au hazard. Issu de fort bas lieu dans le Duché de Luxembourg, il se mit au service d'un Seigneur de son país & le suivit dans ses voïages. Le domestique en fut mieux profiter que son maître. Il se forma beaucoup l'esprit, dit-on, en France & en Italie. Là il entra chez un Comte Italien, & obtint ensuite un emploi dans la Chancellerie de l'Evêque de Trente. Il le perdit par les mauvais offices de quelques envieux, à qui son mérite causoit de l'ombrage. N'ayant plus aucune ressource, Aldringher quitte la plume, prend l'épée, & s'enrôle dans les troupes de l'Empereur. Il s'y avança par tous les degrés de la milice, s'enrichit beaucoup au pillage de Mantouë, & obtint enfin le commandement de l'armée du Duc de Bavière. On louë sa valeur, sa prudence & sa dextérité. Il passoit pour également habile dans les affaires de la guerre & dans celles du cabinet. Maximilien son maître le fit enterrer avec beaucoup de pompe à Ratisbonne après la reddition de la ville. Jean de Wert qui se signala beaucoup dans la suite, & rendit son nom redoutable en France, eut le commandement des troupes de Bavière.

Bernard redouble ses instances après la prise de Landshut. Il étoit venu joindre le Maréchal quelques jours auparavant. Horn persiste à vouloir ravager la Bavière, & exhorte le Duc de Weymar à ne s'entêter pas si fort de la nécessité de délivrer Ratisbonne. *Irons-nous, disoit-il, boxer une bataille contre une*

armée beaucoup supérieure à la nôtre ? Nous 1634.
avons ici de quoi nous dédommager amplement
de la perte de Ratisbonne. Que savons-nous mé-
me si le Duc de Bavière n'abandonnera point le
siège pour venir au secours de ses Etats désolés ?
 Weymar ne se rend point à cette raison. Il fait grand bruit, crie contre l'opiniâtreté du Maréchal, & répond qu'il est d'une extrême importance de faire en sorte que le Roi de Hongrie échoue à sa première entreprise ; que ce Prince enflé de la conquête de Ratisbonne s'avancera dans la Suabe, qu'il rétablira la réputation des armes Impériales, & que s'il se joint au Cardinal Infant qui passe en Allemagne, les Suédois & les Confédérés sont en danger d'être chassés de la Bavière, de la Suabe & de la Franconie. Horn cède alors de peur d'irriter trop Bernard. Ils marchent au secours de Ratisbonne, & apprennent à quatre ou cinq milles de la ville, que Kragge a capitulé, parce que la poudre lui manquoit absolument. Il soutint sept assauts généraux, fit un nombre extraordinaire de sorties avec une valeur surprenante, & ne se rendit qu'à la dernière extrémité. Quoique le Roi de Hongrie eût perdu environ dix mille hommes & beaucoup de braves Officiers au siège, cette conquête releva extrêmement le courage des Impériaux. Ils prirent ensuite Donawert, & vinrent assiéger Norlingue en Suabe au commencement du mois d'Août.

J'entre dans le récit d'une des plus grandes actions du temps dont j'écris l'histoire. Nous en avons deux relations ; l'une que le Maréchal Horn envoya au Chancelier Oxenstiern son beaupere ; & l'autre du Marquis de Bas-
Tom. VIII, Part. I. L som-

1634. Sompierre neveu du Maréchal, qui servoit sous le Duc de Lorraine dans l'armée de l'Empereur. Le récit du premier renferme plus de circonstances, & reprend les choses de plus haut. Je rapporterai ce qu'il raconte, afin qu'on puisse mieux juger de la fameuse bataille de Norlingue, qui changea presque entièrement la face des affaires en Allemagne. Après la reddition de Ratisbonne, dit le Général Suédois, M. le Duc de Weymar & moi fumes obligés pour plusieurs considérations de quitter la Bavière. On nous avoit avertis que l'ennemi remontoit le Danube, & qu'il se préparoit à une puissante irruption dans les Cercles de la haute Allemagne. De manière que nous crûmes ne pouvoir mieux faire, que de gagner promptement le Danube, & de prendre un poste près de Donawert. Le Lieutenant Général Hofkerk eut ordre de marcher avec quelques régimens de cavalerie & de dragons, & de nous assurer les villes de Donawert, de Lawinghen, de Norlingue, & de Dankespiel, en attendant que nous y pussions conduire toutes nos troupes. Sur ces entrefaites les déserteurs & les prisonniers de l'armée ennemie, nous rapportèrent comme une chose certaine, & un Capitaine de cavalerie dépêché par le Général Bannier la confirma ensuite, qu'à cause d'une victoire obtenue par les nôtres en Bohême, le Roi de Hongrie y marchoit avec toute son armée, qu'il avoit déjà passé le Danube à Straubinguen; que les Bavares remontoient bien cette rivière; mais qu'on croioit communement qu'ils iroient joindre les Espagnols près de Landsberg, ou de Chongau, ensuite de quoi les uns & les autres attaqueroient conjointement la ville d'Augsbourg,

ou

on tireroient vers l'Alsace. Cet avis arrêta le Lieutenant Général Hofkerk. Il demeure avec ses troupes près d'Augsbourg. Pour la même raison, il ne fut pas jugé nécessaire que Son Altesse de Weymar & moi passions avec les deux armées aux environs de Donauwert; pais ruiné où la cavalerie n'apportoit pas trouvé de quoi vivre. 1634.

Afin de mieux observer toutes les démarches de l'ennemi, & de faire subsister plus commodément nos armées, il fut résolu que M. le Duc iroit loger à Larwingben. Son armée s'y pouvoit rafraichir, pendant qu'il observeroit si celle de Bavière voudroit tenter quelque chose sur le Danube, ou dans le Cercle. Quant à moi, on jugea que je devois m'arrêter entre le Lech & l'Ille, veiller de près sur les Espagnols, me poster à Memmingben ou à Kempten, s'ils me pressoient après leur jonction avec l'armée de la Ligue Catholique, & attendre là le secours que le Rhingrave & Son Altesse de Weymar me donneroient en cas de besoin. Nous croyions le Rhingrave arrivé déjà en Suabe. On lui écrivit de se placer sur le Danube au-dessus d'Ulmi, afin qu'il pût joindre plus promptement l'un ou l'autre. L'armée étant ainsi séparée, je reçus avis de M. le Duc & d'ailleurs, que nos gens de Bohême, ayant inutilement tenté de prendre Prague, & s'étant retirés avec quelque perte, le Roi de Hongrie changeoit de dessein, qu'il avoit seulement envoyé quelques regimens en Bohême, qu'il remontoit le Danube avec son armée jointe à celle de la Ligue, & que les avant-coureurs étoient déjà près de Donauwert. Je fis incontinent toute la diligence possible pour joindre M. le Duc de Weymar. Nous nous ren-

L 2

con-

1634. *contrâmes à Gruntzbourg. Mais l'ennemi avoit déjà pris Donauwert, & mis le siège devant Norlingue. Là dessus, on résolut de passer le Danube à Leipheim, & de se saisir de la vallée de Ramberg, afin de couvrir le pais de Wirtemberg, de veiller sur le reste de la Suabe & sur la Franconie, & de faire tout ce qui seroit possible pour secourir Norlingue.* Durant le siège de Ratisbonne, Bannier Général des troupes de Suède en Silésie remontra vivement à l'Electeur de Saxe, que si on eutroit dans la Bohême dégarnie pour renforcer l'armée du Roi de Hongrie, il seroit facile de s'emparer de Prague & de quelques autres places. Jean George ne put se dispenser d'agréer la proposition. Le voila donc avec Bannier aux portes de Prague. Par son incertitude, & par ses délais affectés, l'Electeur fait manquer l'occasion de surprendre la ville. Irrité contre la Diète de Francfort, & encore plus contre Oxenstiern, il commençoit de négocier à Pryn avec l'Empereur. Bien loin de vouloir secourir ou secourir les Suédois, Jean George cherche à les affoiblir tellement, qu'on les puisse obliger à sortir des terres de l'Empire, après la conclusion de la paix qu'il prétendoit faire pour tout le Parti Protestant.

Le Cardinal Infant sortit du Milanois à la fin de Juin, traversa la Valteline & le Tirol, & parut en Bavière à la tête de ses troupes au mois d'Août suivant. Diégo de Guzman Marquis de Léganés commandoit l'armée sous lui, Philippe Spinola Marquis de Los Balbazés la cavalerie, & Augustin Serbellon l'artillerie. Claude de Medicis, Archiduchesse Douairiere d'Inspruck, & le jeune Ar-

Archiduc Ferdinand son fils, reçurent l'Infant avec tout l'honneur possible dans la capitale du Tirol. Pendant qu'il y prend trois jours de repos, les Comtes d'Altemps & de Furstenberg le viennent saluer; l'un de la part du Roi de Hongrie, & l'autre au nom de Maximilien Duc de Bavière. Il avoit déjà envoyé le Marquis de Los Balbazés & Don Martin d'Aspe son Secrétaire d'Etat au Roi de Hongrie, afin de convenir avec Sa Majesté de ce qui regardoit la jonction des deux armées que les Allemands demandoient instamment, & le passage du Prince & des troupes Espagnoles dans les Pais-Bas. Ce fut à Rotembourg en Bavière qu'il recueillit ce qui restoit du debris de l'armée du feu Duc de Feria. De là, il va rendre visite à la Reine de Hongrie sa sœur, qui s'étoit avancée de Vienne à Passau; fait la revue de ses troupes composées de deux mille sept cents chevaux, & de neuf mille deux cents hommes de pied, & se rend à Munick. Charles Duc de Lorraine auquel on avoit donné le commandement de celles de la Ligue Catholique jointes à l'armée Impériale, l'y vint presser de passer incessamment dans la Suabe où le Roi de Hongrie trop foible pour s'opposer aux ennemis qui marchoient au secours de Norlingue, l'attendoit avec impatience. L'Infant part de Munick, passe le Lech près de Rain, le Danube à Donawert; & arrive aux quartiers qui lui sont assignés dans le voisinage de Norlingue. Le Roi de Hongrie accompagné des premiers Officiers de son armée alla au-devant du Cardinal Infant. Les deux Princes beaux-freres s'embrassèrent tendrement. On tient incontinent conseil de guerre sur les

1634.

*Mercurio
Francois,
1634. Hif.
torie di
Gualdo
Priorato.
Part. I.
L. IX.
Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condita.
Tom. VIII
Pag. 156.*

1634. moiens de repousser l'ennemi qui s'avance dans la resolution de combattre & de délivrer la place assiégée.

Mouvements du Duc Bernard de Saxe Weymar & du Maréchal Horn pour secourir Norlingue.

Mémoires pour servir à l'Histoire du Cardinal de Richelieu. Tom. I. Mémoires de Monsieur. Paffendorff. Comment. Rerum Suecicarum. L. VI.

Je ne m'arrête pas ordinairement à la description des marches, des sièges, des batailles. Outre que le détail en est long, il y a souvent beaucoup d'incertitude, surtout dans celui d'une action générale. Il me semble même que ces choses sont inutiles au but principal de l'Histoire, qui se propose moins de former les gens au métier de la guerre, qu'à la prudence civile & à la vertu. C'est pourquoi un Ancien dit avec beaucoup de raison, qu'elle doit être *la directrice des mœurs*. Mais puis que le Maréchal Horn, l'un des plus habiles Capitaines de son temps, qui commandoit avec le Duc Bernard de Saxe Weymar les troupes Suédoises & confédérées à la bataille de Norlingue, a cru devoir composer une ample relation de cette fameuse action & des circonstances qui l'ont précédée, il est juste de lui faire honneur. Rapportons ce qu'il dit de ce qui s'est passé de son côté, & ajoutons-y pour un plus grand éclaircissement ce que le Marquis de Bassompierre trouva de plus remarquable dans l'armée Impériale & Espagnole. C'est une chose assez curieuse que de voir, comment deux excellens Généraux emploient inutilement leur expérience & leur habileté à déconcerter deux jeunes Princes qui entreprennent de signaler leur entrée dans le monde par la défaite d'une armée qu'une longue suite de victoires rendoit la plus redoutable de l'Europe. Ce n'est pas que je prétende leur donner l'honneur de la victoire dont je dois parler. Il est dû principalement à la

va-

1634

valeur de Charles Duc de Lorraine, de Dom Martin d'Idiaquez & de Dom Gaspar l'oralto, à l'expérience de Galas, de Jean de Wert, de Picolomini & des autres Officiers de l'Empereur & du Duc de Bavière, enfin au courage & à l'impétuosité de quelques Regimens Italiens & Espagnols.

„ Nous dressâmes notre marche vers Heindenheim & Alen, dit le Maréchal Horn,
 „ un de nos Colonels trouva un parti de la
 „ cavalerie des ennemis, vers la petite ville
 „ de Gurieguen. Il fut défait aussi bien que
 „ plusieurs autres qui couroient le pais. Les
 „ prisonniers nous aiant appris que Strozzi &
 „ Jean de Wert étoient allés vers Anquée,
 „ qu'ils devoient avancer plus avant dans la
 „ Franconie, & que plusieurs autres sortoient
 „ pareillement pour chercher du butin, nous
 „ marchâmes bien-tôt d'Alen à Bopfinguen.
 „ Nous voulions tenter de nous y poster de
 „ telle manière, qu'on pût empêcher les courses
 „ des ennemis, rendre la main aux gens
 „ de Norlingue, & couvrir Dunkespiel & les
 „ endroits voisins. Un nombre considerable
 „ d'ennemis fut mis en fuite à Bopfinguen, &
 „ plusieurs nous tombèrent entre les mains.
 „ Aiant traversé le passage qui se trouve là,
 „ nous nous saisismes d'une éminence & de la
 „ forêt voisine. Cela nous ouvroit le chemin
 „ vers Norlingue. Dans le Conseil de guerre
 „ tenu ensuite, Son Altesse de Weymar fut
 „ d'avis d'attaquer l'ennemi & de donner bataille.
 „ Ni moi, ni plusieurs autres Officiers, ne trouvâmes point la chose praticable.
 „ En voici la raison principale. Il étoit
 „ impossible d'aller à l'ennemi qui tenoit tous

Fin

1634.

„ les avantages, qu'en filant par un mauvais-
 „ endroit. On résolut d'avancer jusques à ce
 „ passage avec une aile que faisoit la cavale-
 „ rie de Mr. le Duc, & de voir s'il y auroit
 „ moyen de le traverser. L'impossibilité d'y
 „ filer à la vuë d'un puissant ennemi qui avoit
 „ rassemblé toutes ses troupes, aiant été re-
 „ connue, on jugea qu'il n'y avoit pas autre
 „ chose à faire, que de renforcer la garnison,
 „ d'exhorter le Commandant & les bour-
 „ geois à tenir bon jusques à l'arrivée du
 „ Rhingrave & de Cratz, & de les assurer
 „ qu'alors ils seroient puissamment secourus.
 „ Deux cens cinquante mousquetaires de l'ai-
 „ le gauche que faisoit alors ma cavalerie, en-
 „ trèrent dans la place. Je m'avançai jusques
 „ à la porte, & je réitérai de vive voix au
 „ Commandant & au Capitaine de la ville,
 „ ce qu'on leur avoit écrit auparavant tou-
 „ chant le secours. Ils exagguérèrent le décou-
 „ ragement des habitans & la disette des vi-
 „ vres. Je leur donnai espérance d'un bon
 „ secours dans six jours. Je comptois que se-
 „ lon les avis reçûs, le Rhingrave arriveroit
 „ alors, & Son Altesse de Weymar attendoit
 „ Cratz incessamment.

„ Après cela, nous délogeons sur le soir.
 „ Les Croates de l'ennemi & quelques autres
 „ régimens s'attachent à la cavalerie de Son
 „ Altesse. Ils sont repoussés au-delà du pas-
 „ sage. La nuit étant survenue, nous de-
 „ meurons fermes avec l'armée pour éviter
 „ toute sorte de confusion. Au point du jour,
 „ on commence de marcher. Quoique la
 „ cavalerie ennemie nous suive avec inten-
 „ tion de nous engager, on revient en bon

„ or-

„ ordre auprès de Bopfinguen, & nous occu-
 „ pons l'éminence voisine, selon notre pre-
 „ mier dessein. Le lendemain le Général
 „ Major Witzthum me vint proposer de la part
 „ de Son Altesse, qu'il seroit bon de ramener
 „ l'armée plus en arrière, & de la loger dans
 „ quelque lieu sûr, jusques à ce que notre
 „ renfort fût arrivé. Cela étant contraire à
 „ la resolution prise un peu auparavant, j'en'y
 „ pus consentir pour plusieurs raisons, dont
 „ voila la principale. Norlingue n'auroit pas
 „ tenu plus de quatre jours après nous avoir
 „ perdus de vue. Le temps du secours qu'on
 „ lui avoit promis expiroit alors. Le Magis-
 „ trat de la ville envoia cette nuit-là même
 „ une lettre pleine de crainte & de foiblesse.
 „ Elle étoit accompagnée d'une autre du Com-
 „ mandant de la garnison. Il representoit aussi
 „ bien que le Magistrat, l'extrême danger de
 „ la place, & le courage des habitans fort abat-
 „ tu par notre délogement. Quoique Mile.
 „ Duc tâchât de les encourager par une nou-
 „ velle promesse d'un prompt secours, & qu'il
 „ les exhortât à faire tous leurs efforts, & à
 „ souffrir quelque chose pour le bien de la cau-
 „ se commune, & pour leur propre conser-
 „ vation, quand même le secours tarderoit
 „ un peu, ils ne se rassuroient point. Son Al-
 „ tesse reçoit incontinent une autre Lettre de
 „ leur part. Ils y remontroient leur grand be-
 „ soin. & que le tems du secours promis ex-
 „ piroit. Il étoit facile de conclure de là qu'ils
 „ ne résisteroient point au delà, si nous nous
 „ éloignons de Norlingue, & que l'ennemi
 „ commenceroit d'exécuter de plus grands
 „ projets formés. On ne parle donc plus de

1634. » prendre d'autres mesures. L'armée se re-
 » tranche auprès de Boplinguen, & nous re-
 » cevons quelques regimens de renfort.
 » L'exprès du Magistrat de Norlingue fut
 » arrêté jusques à ce qu'on eût reçu des nou-
 » velles certaines du Rhingrave & de Cratz.
 » On le renvoie ensuite avec cette réponse
 » par écrit, que la raison, pourquoi on n'avoit
 » pas secouru la ville au jour marqué, c'é-
 » toit le grand retardement de nôtre renfort.
 » Qu'on ne pouvoit hazarder le secours avant
 » son arrivée, sans exposer les affaires com-
 » munes à un extrême danger. Qu'on espéroit
 » la jonction de toutes les troupes dans six
 » jours. Qu'alors elles feroient un grand ef-
 » fort pour la délivrance de la Ville. Que les
 » Généraux prioient les habitans de résister
 » jusques à ce tems-là. S'ils se trouvoient si
 » pressés, que la chose leur parût impossible,
 » on leur demandoit d'en avertir par un ex-
 » près, ou par un signal, parce que dans cet-
 » te extrémité, on n'attendroit pas l'arrivée
 » du renfort, & qu'en considération des habi-
 » tans, nous risquerions tout pour leur déli-
 » vrance. On dit encore de bouche à l'exprès
 » du Magistrat, que lors que la lettre auroit
 » été sûrement rendue, les habitans nous en
 » avertissent par un signal de feu sur le clo-
 » cher, & que si la nécessité devenoit si grande
 » qu'elle les obligéât à demander du secours
 » devant la fin du dernier terme, ils fissent
 » souvent tomber du feu de leur clocher, &
 » qu'ils en allumassent sans cesse de nouveau.
 » L'exprès aiant été renvoyé de la sorte, on
 » vit la première nuit sur le clocher le signal
 » de la lettre reçue. Mais la suivante, les ha-
 » bitans

1634

bitans donnent les autres signes de leur be-
 soin pressant. L'ennemi ne manque pas a-
 lors de battre la ville dès le matin, & de con-
 tinuer le reste du jour afin de faire brèche,
 M. le Duc de Weymar dit alors qu'on ne
 pouvoit plus différer de secourir les assié-
 gés, & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre.
 L'affaire étant difficile & de fort grande im-
 portance, je conseillai de prendre les avis
 des principaux Officiers de l'armée. Ils opi-
 nèrent tous que les Espagnols aiant ce jour-
 là même joint les assiégeans, il n'étoit point
 raisonnable de tenter le secours de la ville
 avant l'arrivée de nôtre renfort; qu'on de-
 voit du moins attendre les troupes de Cratz
 qui s'approchoient, & qu'alors on seroit en
 état de tenir la parole donnée aux assiégés.
 Cependant, ajoutèrent les Officiers consul-
 tés, il faut prendre garde qu'en marchant à
 la délivrance des autres, l'armée ne manque
 pas de vivres, & que le païs qui les lui
 peut fournir, ne soit point abandonné aux
 ennemis.

Mortheuser Maréchal Général des logis
 eut ordre d'aller promptement s'informer
 si on ne pourroit point se poster plus près
 de Nortingue, en descendant par le chemin
 d'Ulm, & loger ensuite l'armée vers la mon-
 tagne d'Arensberg, afin d'encourager les
 assiégés, de les secourir effectivement, d'in-
 commodér l'ennemi en plusieurs manières,
 & de le contraindre à lever le siège. Le
 Maréchal de logis aiant rapporté le lende-
 main ce qu'il avoit appris & reconnu, M. le
 Duc de Weymar & moi, trouvâmes que cette
 voie étoit la meilleure. Mais il y avoit une

1633.

„ chose à considérer dans nôtre projet. Pen-
„ dant que nous devions filer une demie heu-
„ re au travers des bois & par des chemins
„ creux, l'ennemi pouvoit gagner du temps,
„ & nous attendre, ou rencontrer avec tant de
„ forces à la sortie, qu'il nous auroit été im-
„ possible d'élargir nos troupes. Du moins
„ une partie de nôtre armée demeurait en dan-
„ ger d'être chargée & défaite, avant que nous
„ la pussions mettre toute en bataille. Cet in-
„ convenient ne nous arrête pas. Les prison-
„ niers & les deserteurs nous aiant avertis que
„ toute la cavalerie de l'ennemi, à la reserve
„ de celle qui étoit en garde, se trouvoit lo-
„ gée fort au large & distribuée dans les villa-
„ ges à deux lieues de leur camp, nous jugea-
„ mes qu'elle ne pourroit pas se saisir si-tôt
„ de l'avenue, & que l'infanterie dont la plus
„ grande partie étoit engagée au siège, ne quit-
„ teroit pas ses retranchemens. Il fut donc
„ résolu que Cratz devant joindre l'armée ce
„ jour-là même, on délogeroit la nuit sui-
„ vante, & que la marche se disposeroit
„ de telle manière, qu'on arriveroit avec
„ le jour au lieu destiné. Le bagage aiant
„ commencé de sortir du camp au coucher
„ du soleil, il survint un avis que Cratz
„ ne pouvoit joindre que le lendemain. La
„ marche est remise jusques là.

„ Une chose nous embarrassoit. L'ennemi
„ avoit battu la place sans discontinuation jus-
„ ques à deux heures après midi, & on n'en-
„ tendit plus tirer depuis. Cela nous fit crain-
„ dre qu'elle ne fût prise, ou du moins qu'elle
„ ne capitulât. Nous envoyons la nuit deux
„ partis afin de prendre langue. Ils amènent
„ des

„ des prisonniers vers le point du jour, qui
 „ déclarent que la ville tient encore, & qu'elle
 „ a soutenu un assaut. Mais nous ne savons,
 „ ajoutent ils, en quel état elle se trouve, ni
 „ si elle peut tenir encore long-temps. „ L'en-
 „ nemi recommença de battre au lever du so-
 „ leil. Le terme du secours promis expirant
 „ ce jour-là, & ceux de la ville ayant déjà don-
 „ né trois fois le signal, pour nous avertir
 „ qu'ils ne pouvoient attendre jusqu'au temps
 „ marqué, on ne douta plus qu'ils ne se ren-
 „ dissent, si on leur manquoit de parole. Il
 „ étoit à craindre que les autres villes Impé-
 „ riales, voyant Norlingue abandonné de la
 „ sorte, ne se défiassent de la force de nos ar-
 „ mées, dont la subsistance leur coûtoit beau-
 „ coup, & qu'elles avoient libéralement four-
 „ nie. La prise de Ratisbonne par l'ennemi
 „ pouvoit encore les avoir déjà refroidies. Ces
 „ réflexions & l'obligation de tenir la parole
 „ donnée, nous confirmèrent dans la resolu-
 „ tion de secourir la ville, sans attendre le
 „ Rhingrave qui ne pouvoit arriver que dans
 „ deux jours. Mais on persista dans le dessein de
 „ ne donner point bataille, à cause de la supé-
 „ riorité des forces de l'ennemi, quoique plu-
 „ sieurs relations nous représentaient l'armée
 „ Espagnole beaucoup plus foible qu'elle n'é-
 „ toit. Nous voulions seulement nous poster
 „ le plus près de la ville qu'il seroit possible.

Premier
 engage-
 ment des
 Suédois
 avec les
 Imperi-
 aux & les
 Espa-
 gnols près
 de Nor-

„ On déloge le 26. Août, dit encore le Ma-
 „ rechal Horn qui compte selon le vieux stile,
 „ & nous marchons vers la montagne d'A-
 „ rensberg. Cratz nous joint en chemin avec
 „ ses troupes, & le Major Goldstein nous
 „ amene quatre compagnies de cavalerie du

1634. „ Rhingrave. Quoique l'ennemi s'aperçût
 „ d'abord de notre mouvement, il ne devina
 „ pas notre dessein. On ne s'imaginait point
 „ que nous voulussions nous approcher de la
 „ ville par un semblable chemin. L'armée Im-
 „ périale demeura en repos jusqu'à ce que
 „ nous eussions rencontré sa garde assez forte,
 „ composée de quelques régimens de cuiras-
 „ siers. Mais parce que nous avions nos mous-
 „ quetaires commandés, & nos petites pièces
 „ d'artillerie dans notre avant-garde, l'enne-
 „ mi ne nous empêcha point de mettre nos
 „ gens en bataille, & se retira dans la montagne
 „ d'Arensberg. M. le Duc de Weymar qui
 „ avoit ce jour-là l'avant-garde, assemble un
 „ corps de cavalerie & va charger la garde.
 „ Elle repoussa les régimens de Cratz & de
 „ Statler. Mais à la fin elle prit la fuite, &
 „ se tint en arrière avec ceux qui la venoient
 „ soutenir. Le Colonel Aldobrandin fut tué
 „ dans ce combat & perdit quelques cornettes.
 „ le Lieutenant-Colonel d'Ohne demeura
 „ mort de notre côté Hofkerk Lieutenant
 „ Général, & Bodendorf Colonel furent bles-
 „ sés. M. le Duc de Weymar aiant par ce
 „ moyen avancé beaucoup au delà de l'Arens-
 „ berg & remis ses gens en bataille, il trouva
 „ une autre montagne couverte de bois à sa
 „ main droite. Quatre cens mousquetaires
 „ Espagnols y avoient pris leur poste. On com-
 „ mande à quelques-uns des nôtres de les at-
 „ taquer. Mais nos gens aiant été repoussés,
 „ M. le Duc envoie ordre au Général Major
 „ Witzthum de marcher avec de l'infanterie,
 „ d'attaquer les mousquetaires ennemis, & de
 „ les chasser de leur poste. Cette montagne

est

Mémoires
pour ser-
vir à l'His-
toire du
Cardinal
de Rich-
lieu Tom.
II. Mé-
moires de
Monteser.
Puffen-
dorf Com.
ment. Ro-
rum Sue-
cicarum.
L. VI.
Histoire
de Gualdo.
Priorato.
Part. I.
L. IX.

est étroite dans l'endroit couvert d'arbres, mais elle s'ouvre à l'extrémité du bois, re-
hausse davantage, & s'étend sur la main
droite, & vers les montagnes, où l'ennemi
avoit son camp. De manière qu'elle fait
une éminence ronde, tout unie, & assez
spacieuse qui commandoit le poste occupé
par les Espagnols, & toute la vallée à main
droite.

1634

Après avoir tant avancé, il falloit néces-
sairement occuper cette éminence pour fai-
re quelque chose de bon. Mais Son Altesse
aïant les forces de l'ennemi en tête, n'osoit
affoiblir & partager les siennes pour pren-
dre un poste qui en étoit trop éloigné. Je
m'offris à le faire avec mes gens, croiant
qu'ils arriveroient beaucoup plutôt. A la
vérité, j'aurois souhaité que nous nous fus-
sions arrêtés au premier dessein, de nous for-
tifier sur la montagne de l'Arensberg. Dans
une seule nuit, on s'y pouvoit mettre en si
bon état de défense, que l'ennemi n'eût pas
été capable d'empêcher la continuation de
nos ouvrages, ni l'ouverture d'un passage
assuré jusques à la place assiégée. Avanta-
geusement retranchés, nous aurions en-
couragé, & secouru les habitans au besoin.
Les vivres & les provisions nous venoient sa-
rement du pais de Wirtemberg & du territoi-
re d'Ulm. Nos gens avoient la liberté d'al-
ler fourager derrière nous vers Neresstein;
dans une campagne pleine de blés. L'en-
nemi dont les hommes & les chevaux souf-
froient déjà beaucoup, plus resserré qu'au-
paravant, eût été contraint à lever le siège.

Après une pareille disgrâce, auroit-il osé

» sen-

1634.

„ s'engager encore devant une place capable
 „ de lui résister? Les Généraux Espagnols
 „ m'ont dit eux-mêmes que le Cardinal Infant
 „ ne devoit pas demeurer plus de huit ou dix
 „ jours avec le Roi de Hongrie. Il avoit re-
 „ solu d'aller vers le lac de Constance, de pas-
 „ ser de là en Alsace, & enfin dans les Pais Bas.
 „ En ce cas, le Roi de Hongrie eût vraisem-
 „ blablement abandonné son dessein sur la Sua-
 „ be & la Franconie.

„ Mais la fortune long-tems favorable à
 „ notre parti, donnoit à quelques-un tant de
 „ confiance & de mépris de l'ennemi, que
 „ les actions faites avec conseil & prévoian-
 „ ce, passoient pour une affectation de pro-
 „ longer la guerre, & même pour paresse &
 „ timidité. D'ailleurs le commencement de
 „ l'action avoit été fort heureux. On se flat-
 „ toit de trouver peu de résistance à l'attaque
 „ de l'éminence qui dominoit tellement sur
 „ le camp de l'ennemi, que notre canon l'eût
 „ obligé à le quitter. Que savions-nous en-
 „ core si à son délogement, il ne lui seroit
 „ point arrivé quelque confusion à notre avan-
 „ tage? Nous pouvions du moins porter seu-
 „ rement notre armée en cet endroit, corres-
 „ pondre librement avec la ville, & rendre le
 „ chemin de Donawert difficile à l'ennemi:
 „ incommodité qui ne lui auroit pas permis
 „ de s'arrêter long-tems devant Norlingue.
 „ Pour ces raisons, je ne pensai plus à retirer
 „ les troupes avancées, ni à poursuivre le
 „ premier dessein. J'espérois que celui qu'on
 „ avoit formé depuis, seroit aussi heureux
 „ qu'il a été funeste. Voici comment cela
 „ est arrivé.

„ Obli-

„ Obligés que nous étions à faire filer l'ar- 1634
 „ mée près d'une demie lieuë par des bois
 „ & en des chemins creux, nous ordonnâ-
 „ mes que le gros canon, son attirail, & tou-
 „ tes les autres choses capables de retarder la
 „ marche, demeuraissent dans l'arrière-garde.
 „ lorsqu'on seroit arrivé au passage, afin que
 „ les troupes s'entresuivissent de près. Con-
 „ tre cette résolution, l'artillerie se fourre dans
 „ la marche devant toute la cavalerie. La
 „ nuit survient, plusieurs chariots se renver-
 „ sent dans l'obscurité, la cavalerie ne peut
 „ avancer, & ne passe le bois qu'après minuit.
 „ Telle fut la première cause de notre mal-
 „ heur. L'ennemi gagne du tems, nous
 „ prévient & se saisit de la colline. Quand tou-
 „ tes mes troupes furent passées, les mous-
 „ quetaires Espagnols, contre lesquels on a-
 „ voit déjà fait une tentative inutile, se virent
 „ plus vigoureusement attaqués. Ils ne se dé-
 „ fendirent pas mal. Mais enfin on les con-
 „ traignit d'abandonner leur poste. Un Ma-
 „ jor & un Capitaine faits prisonniers en cet-
 „ te occasion, nous apprirent que l'armée Espa-
 „ gnole étoit déjà sur la colline. Nous le
 „ pouvions juger par le bruit des travailleurs,
 „ & par quelques pièces de campagne tirées
 „ sur nos gens. De là il fut aisé de conclure que
 „ ce poste ne s'emporteroit point sans un
 „ rude combat. M. le Duc de Weymar de-
 „ meura d'accord avec moi, que pour éviter
 „ la confusion ordinaire de la nuit, il valoit
 „ mieux ne rien entreprendre jusques au jour
 „ qui commenceroit dans deux heures. Quoi-
 „ qu'on s'apperçut bien que les ennemis se re-
 „ traichoient déjà, nous jugeâmes que leurs
 „ ou-

1634.

„ ouvrages ne s'avanceroient pas beaucoup
 „ en si peu de temps ; la montagne étoit pier-
 „ reuse, & les pionniers ne pouvoient creuser
 „ fort avant dans la terre.

Rapportons maintenant ce que le Marquis de Bassompierre écrivit apparemment au Maréchal son oncle, de ce qui précéda la bataille de Norlingue. Le recit convient avec celui du Général Suédois & l'éclaircit beaucoup. Il faut remarquer seulement qu'Horn Protestant suit le vieux stile, & Bassompierre Catholique le nouveau. „ Après la prise de Ratis-
 „ bonne par composition, & celle de Donawert
 „ par force, *dit celui-ci*, l'armée Impériale
 „ s'arrêta devant Norlingue. La place fut
 „ investie ; mais on ne la battit point. Le Roi
 „ de Hongrie attendoit l'arrivée du Cardinal
 „ Infant, qui ne se rendit que dix ou douze
 „ jours ensuite, le 2. Septembre. M. le Duc
 „ de Lorraine arriva en même temps avec sa
 „ maison. Le lendemain au point du jour,
 „ la batterie commença par trois endroits &
 „ fit brèche. Le quatrième, on donna l'as-
 „ saut ; mais inutilement ; & avec perte de
 „ huit cens hommes des nôtres. Ce succès
 „ enfla le courage des assiégés, & de l'armée
 „ qui venoit à leur secours. Se croiant trop
 „ foible, elle n'osa se présenter, avant que
 „ le renfort qu'elle attendoit du Comte Cratz
 „ fût arrivé. L'ennemi résolut de donner ba-
 „ taille le cinquième, & se fit voir à notre
 „ armée, lorsque nous nous préparions à un
 „ second assaut. Cela fut cause que nos Gé-
 „ néraux changèrent de dessein. On range
 „ l'armée en bataille, & l'escarmouche com-
 „ mence environ les cinq heures du soir, tant
 „ par

1634.

„ fit la cavalerie, que par l'infanterie. Nos-
 „ tre cavalerie fit semblant de vouloir aban-
 „ donner son premier poste. Le Prince Al-
 „ dobrandin fut tué dans cet engagement.
 „ Notre infanterie au nombre d'environ six
 „ cens tant mousquetaires que piquiers, moi-
 „ tié Espagnols & moitié Bourguignons, fit
 „ des efforts miraculeux pour se maintenir
 „ dans un petit bois sur le lieu le plus émi-
 „ nent du champ de bataille : poste si avanta-
 „ geux que l'ennemi espéroit de remporter la
 „ victoire, s'il pouvoit l'occuper. Après l'a-
 „ voir salué de deux cens volées de canon,
 „ les Suédois l'ataquèrent sur le minuit avec
 „ quatre mille hommes. Les nôtres ne ré-
 „ cevant aucun renfort, furent obligés de
 „ quitter la moitié du bois aux ennemis, qui
 „ pouvoient le prendre tout entier, s'ils eus-
 „ sent poussé leur pointe. Environ minuit il
 „ y eut du repos. Nous eûmes le loisir de
 „ retirer huit mille hommes & tout notre ca-
 „ non qui étoit dans les tranchées près de la
 „ ville. Pendant le combat précédent, les
 „ assiégés ne manquèrent pas de faire une sor-
 „ tie sur les nôtres, qui les taillèrent presque
 „ tous en pièces. Le bruit courut même dans
 „ notre armée que la ville étoit prise, & que
 „ les nôtres y étoient entrés pêle-mêle avec
 „ les fuyards.

„ Voici la continuation du recit du Maré-
 „ chal Horn. „ Dès le point du jour, *dit-il*,
 „ je marchai en bataille contre la colline. Les
 „ troupes que je commandois, faisoient l'aile
 „ droite de notre armée. Comme il y avoit
 „ au sortir du bois dont les mousquetaires Es-
 „ pagnols furent chassés, un chemin creux
 „ bor-

Relation
 de la Ba-
 taille de
 Norlin-
 gue par le
 Maréchal
 Horn.

1634. „ bordé de haies, qui traversoit la campagne
 „ que je devois passer, je fus obligé de pren-
 „ dre beaucoup à la main droite, & de com-
 „ mander à l'infanterie d'avancer par le che-
 „ min le plus court à côté de la cavalerie.
 „ Je mis l'avant-garde de la cavalerie à la pen-
 „ te de la montagne. Elle y étoit à couvert
 „ du feu des ennemis, & plus proche de l'in-
 „ fanterie, qui en pouvoit être assistée au be-
 „ soin. Mon dessein, c'étoit de commencer le
 „ combat avec l'infanterie, puisque celle de
 „ l'ennemi se trouvoit rangée sur la colline
 „ dans le retranchement, qu'elle y avoit fait.
 „ Lorsque j'avançois sur l'éminence, afin de
 „ reconnoître la posture de l'ennemi qu'on ne
 „ pouvoit découvrir d'ailleurs, le Lieutenant
 „ Colonel Witzleben me voyant marcher, s'a-
 „ visa de me suivre avec un régiment divisé
 „ en deux escadrons; soit qu'il n'eût pas bien
 „ compris l'ordre que j'avois donné; soit
 „ qu'il le crût changé parce que je m'appro-
 „ chois de la colline. Avant que je m'en
 „ puisse appercevoir, cet Officier monte au
 „ haut de cet endroit contr'un bataillon com-
 „ posé de deux régimens Italiens & de celui
 „ de Schwartzembourg. Un autre de cuiras-
 „ siers aiant voulu prendre Witzleben en
 „ flanc, il se tourne, le met en fuite aussi bien
 „ que ceux qui venoient le soutenir, & les
 „ poursuit au-delà de la colline. Mais il en
 „ fut repoussé par d'autres troupes des enne-
 „ mis qui tuèrent un assez grand nombre de
 „ ses cavaliers, & lui prirent deux Cornet-
 „ tes.
 „ Ce mouvement fait avec beaucoup de
 „ valeur, mais fort mal à propos, rompit l'or-
 „ dre

*Mémoires
pour servir
à l'histo-
re du Car-
dinal de
Richelieu.
Tom. I.
Mémoires
de Mon-
sieur.
Puffen-
dorf Com-
mentar.
Rerum
Suecica-
rum. L. VI
Histoire
di Gual-
do Priora-
to. Part. I.
L. X,
Vittorio
Siri Mé-
moire Re-
condite.
Tom.
VIII.
Pag. 157,
158.*

1634.

„ dre que je m'étois proposé de suivre dans
 „ le combat. Comme cela se passoit au mi-
 „ lieu de l'infanterie des ennemis, & dans un
 „ lieu fort exposé à leur canon & à leur mous-
 „ queterie, les deux escadrons endommagés
 „ furent contraints à se venir remettre dans
 „ l'endroit où je les avois postés d'abord. Mon
 „ infanterie arrive en même temps, mais un
 „ peu tard : la raison m'en est encore incon-
 „ nue. Celle de l'ennemi qui avoit occupé la
 „ colline, se tenoit dans trois retranchemens,
 „ ou demi-lunes en forme de tréfle. De là elle
 „ commandoit toute l'éminence. La premiè-
 „ re des demi-lunes plus achevée que les au-
 „ tres aboutissoit à la pente de la montagne:
 „ de manière que nous n'osions paroître sur
 „ le haut, & qu'il ne nous étoit pas possible
 „ de nous servir utilement de notre artille-
 „ rie. En prenant ce poste, nous l'aurions
 „ plantée avec avantage; l'ennemi attaqué
 „ dans ses retranchemens avec plus d'ordre &
 „ de force, en auroit été chassé; enfin le reste
 „ de la colline nous seroit demeuré: chose dont
 „ dépendoit notre salut, & l'accomplissement
 „ du dessein formé. J'ordonne à deux de mes
 „ brigades d'aller à la demi-lune défendue par
 „ les régimens de Wrurser, & de Salis, de
 „ s'attacher chacune à une face, de gagner
 „ seulement le poste, sans poursuivre l'enne-
 „ mi & sans quitter leur avantage.

Wurser

„ Elles exécuterent mes commandemens
 „ avec tant de résolution, que les deux ré-
 „ gimens ennemis furent poussés hors de leur
 „ retranchement. Ils abandonnent leurs pié-
 „ ces de campagne, & les Colonels demeu-
 „ rent sur la place avec plusieurs autres. Mes
 „ deux

1634.

„ deux brigades sautant en même temps par
 „ dessus le retranchement, se rencontrent, &
 „ s'embarassent l'une l'autre. Le feu prend
 „ aux poudres laissées par les fuyards; un gros
 „ de cuirassiers ennemis entre dans le retran-
 „ chement qui lui est ouvert, charge les deux
 „ brigades & les met en déroute. Je ne pus
 „ jamais leur persuader de retourner au re-
 „ tranchement, qui demeure long temps a-
 „ bandonné à l'ennemi avec deux pièces d'ar-
 „ tillerie. Les régimens Espagnols eurent le
 „ temps de s'avancer vers le poste & de l'oc-
 „ cuper. Si la cavalerie ordonnée pour soute-
 „ nir les deux brigades, eût approché lorsque
 „ le retranchement fut attaqué & emporté, el-
 „ le auroit empêché leur déroute. Mais outre
 „ que depuis la bétvue de Witzleben, la ca-
 „ valerie s'étoit plus écartée de l'infanterie
 „ que l'ordre ne portoit, la fumée de l'embra-
 „ sement arrivé dans le retranchement pris,
 „ ne permettoit pas de voir ce qui s'y passoit,
 „ ni de juger ce qu'il falloit faire. Ainsi la
 „ cavalerie aiant été amenée trop tard, on
 „ perdit un avantage qu'il fut impossible de re-
 „ couvrer dans la suite. Cependant l'import-
 „ tance du poste demandoit que nous em-
 „ ploissions toutes nos forces pour le gagner.
 „ On commande des brigades fraîches, & les
 „ Officiers tâchent de rassurer les autres. Le
 „ Major Général Witzthum fit fort bien son
 „ devoir en cette occasion.
 „ Sur ces entrefaites, la cavalerie de l'aile
 „ gauche se met toute en confusion, & se re-
 „ tire derrière la montagne de l'Arensberg.
 „ Mes troupes s'en apperçoivent & se décou-
 „ ragent. J'ordonne un nouvel effort contre
 „ le

„ le retranchement : mais on trouve derrière
 „ des régimens Espagnols plus opiniâtres à
 „ se défendre que les autres. Mon infanterie
 „ ne témoigne plus le même courage. Il n'est
 „ pas possible d'achever une entreprise. M. le
 „ Duc de Weymar envoya le Comte de la
 „ Tour qui commandoit la brigade compo-
 „ sée du régiment jaune & du sien au se-
 „ cours de l'aile droite. Mais la fortune nous
 „ fut encore contraire en cette occasion. Le
 „ Comte n'avance pas droit vers le retranche-
 „ ment ; il prend trop à main gauche près de
 „ l'endroit où le régiment de Leslé & les Ita-
 „ liens sont en bataille. La partie n'étant pas
 „ égale, le Comte n'ose pas les charger ; il se
 „ poste si bien qu'il empêche que l'infanterie
 „ ennemie ne se jette dans le bois qui est
 „ entre nos deux ailes pour nous prendre en
 „ flanc. Cette brigade résista long-temps &
 „ avec beaucoup de bravoure à l'infanterie.
 „ Les cuirassiers qui la virent charger, fu-
 „ rent encore vigoureusement repoussés. No-
 „ tre cavalerie l'ayant secourue, & celle des
 „ ennemis accourant de son côté pour soutenir
 „ leur infanterie, le combat s'échauffe dans
 „ cet endroit à plusieurs reprises, & la mê-
 „ lée devint grande. Le Lieutenant Colo-
 „ nel Witzleben qui cherchoit avec une va-
 „ leur extraordinaire à se venger de sa disgra-
 „ ce dans la première marche, eut sujet d'é-
 „ tre content. Mais le lieu du combat nous
 „ étoit trop défavantageux. Il n'y avoit aucu-
 „ ne espérance de réussir en quelque chose
 „ d'important & de décisif. Au retour de
 „ chaque charge, la cavalerie se venoit remet-
 „ tre à la pente derrière la montagne. Après
 „ un

1634.

„ un long & opiniâtre combat, où il y eut
 „ un grand nombre d'Officiers & de soldats
 „ blessés, nous fûmes contraints de seconder
 „ & de retirer la brigade jaune du Comte de
 „ la Tour. La troupe qui la relève, effraïée
 „ par une mauvaise rencontre qu'elle eut au-
 „ paravant, ne dispute pas long-temps son
 „ poste. De manière qu'il ne tient plus qu'à
 „ l'ennemi de jeter son infanterie au milieu
 „ de nos troupes, de nous prendre en flanc &
 „ en queue, enfin de séparer entièrement nô-
 „ tre aile droite de la gauche.

„ Ce n'étoit pas la seule disgrâce. Nos trou-
 „ pes s'affobliissoient extrêmement par le grand
 „ nombre de blessés en plusieurs charges ré-
 „ terées durant un combat de sept ou huit heu-
 „ res; & la cavalerie de l'aile gauche aiant dé-
 „ ja branlé, le reste se décourageoit. L'enne-
 „ mi beaucoup supérieur en nombre, rele-
 „ voit & rafraichissoit les siens. Avec un bon
 „ corps de reserve, il avançoit peu à peu con-
 „ tre nous. Je cede enfin à ces raisons & aux re-
 „ montrances des Officiers qui me pressent de
 „ nous retirer de cet endroit, & de prendre un
 „ poste plus sûr. Réfléchissant ensuite sur la
 „ difficulté de se débarasser de l'ennemi avec
 „ lequel nous nous trouvions si fort engagés,
 „ & sur le danger d'une retraite en plein jour,
 „ j'envoie demander l'avis de M. le Duc de
 „ Weymar. Persuadé comme moi du péril
 „ & de l'embaras, il conseille d'abord que cha-
 „ cun demeure où il est & qu'on se défende
 „ opiniâtrement jusqu'à la nuit. Mais venant
 „ à considérer qu'il n'étoit guères plus de mi-
 „ di, & que par conséquent il seroit impossi-
 „ ble de demeurer si long - temps dans un lieu
 „ des-

„ défavantageux, & exposé de tous côtés au
 „ feu des ennemis, il me fait dire par le Ma- 1634
 „ réchal Général des logis que son infanterie
 „ défendrait le bois, & qu'il tiendra ferme a-
 „ vec sa cavalerie jusques à ce que j'aie retiré
 „ mes troupes. Je me résolus donc à commen-
 „ cer la retraite. Mon dessein, c'étoit de cou-
 „ duire mes gens sur l'éminence où M. le Duc
 „ de Weymar avoit fait halte avec l'aile gau-
 „ che, & de les placer derrière elle vers la
 „ montagne d'Arensberg.

„ Quand j'eusse été là, les troupes de Son
 „ Altesse, soutenues des miennes, auroient
 „ pû à la faveur de mon canon, venir au même
 „ poste sans être endommagées. Nous y pou-
 „ vions subsister jusques à l'arrivée du secours
 „ conduit par le Rhingrave: du moins on se-
 „ roit mieux dégagé de l'ennemi. Comme
 „ le canon se trouvoit en assez grande distan-
 „ ce devant les troupes & près du poste de
 „ l'ennemi, je jugeai que pour donner le moi-
 „ de l'atteler & de l'amener, je devois aller
 „ encore une fois à la charge avec la cavalerie.
 „ Cela fut si bien exécuté, que mon projet
 „ réussit. Je fais marcher premièrement le ca-
 „ non, puis l'avant-garde de la cavalerie & de
 „ l'infanterie, enfin l'arrière-garde. J'avance
 „ assez bien avec elle, sans que nous soions
 „ suivis de l'ennemi. A deux portées de
 „ mousquet, ou environ, de la colline où le
 „ combat fut donné, il y avoit un village dans
 „ la vallée près de l'Arensberg. Une hauteur le
 „ joignoit d'un côté, & de l'autre il étoit bordé
 „ par un ruisseau marécageux. J'ordonnai que
 „ l'avant-garde se mît avec le canon au-delà
 „ du ruisseau, de telle manière qu'elle pût re-

1634

„ cevoir l'arrière-garde, en cas qu'elle fût
„ poursuivie par l'ennemi. Je prétendois pla-
„ cer mes mousquetaires dans le village, lors-
„ que toutes les troupes seroient passées. Ils
„ y auroient amusé l'ennemi, jusques à ce
„ que le reste de l'armée se fût trouvé en bon-
„ ne posture sur la hauteur. Le canon étant
„ déjà au-delà du village, mon avant-garde à
„ côté, & l'arrière-garde n'en étant éloignée
„ que de trois cens pas, l'aile gauche fut mi-
„ se entièrement en desordre. Quelques ré-
„ gimens viennent courir à toute bride dans la
„ vallée, & emportent mon avant-garde qui
„ prend aussi la fuite. Je galope de l'arrière-
„ garde vers ces troupes, je tâche de remettre
„ celles qui sont en desordre, afin de secou-
„ rir l'infanterie. Mais la confusion étoit si
„ grande, que mes efforts furent inutiles.

„ Je n'ai voulu, ni pû faire dans ce récit,
„ une description entière de ce qui s'est passé.
„ près de Norlingue, *conclut le Général Sué-*
„ *dois.* Le bois situé entre les deux ailes de
„ notre armée, m'empêchoit de remarquer
„ ce qui se passoit dans la gauche, & la ma-
„ nière dont les choses y furent conduites. Je
„ prétens seulement rendre raison de nos des-
„ seins, des obstacles que nous n'avons pû
„ surmonter pour arriver à la bonne fin qu'on
„ se proposoit, & de la cause du malheur de no-
„ tre parti. Mais il faut principalement attri-
„ buer tout à la volonté de Dieu, & à ses ju-
„ gemens impénétrables. Le soin que le Ma-
„ rechal Horn a pris de marquer ses vues, & les
„ raisons de ses démarches, rend sa relation cu-
„ rieuse & instructive. On y voit une preuve
„ convaincante de la vérité de ce que je pense,
qu'il

qu'il ne se faut pas trop fier à la plupart des Historiens qui croient embellir leurs ouvrages par les descriptions étudiées des batailles, & qui se vantent d'en donner un détail exact. Un Officier Général fait tout au plus ce qu'il a fait & commandé. Il ignore ordinairement ce qui s'est passé ailleurs que dans l'endroit où il a combattu. Presque toujours occupé de l'exécution de ce qui le regarde en particulier, il ne fait attention ni aux mouvemens de ses collègues, ni aux ordres qu'ils donnent. La chose même n'est pas souvent en son pouvoir. Voici le Maréchal Horn qui avoue de bonne foi qu'il n'eut aucune connoissance de ce qui se fit dans l'aile gauche de l'armée Suédoise que le Duc Bernard commandoit. Si la relation est tellement imparfaite, qu'elle ne contient que ce qui s'est passé à l'aile droite, comment peut-on donner une description certaine de la bataille de Norlingue? Il faudroit que chaque Officier Général des deux armées eût fait sa relation particulière. De là je conclus qu'il y a plus d'ostentation que d'exactitude dans les Auteurs anciens & modernes, dont les Histoires sont remplies d'un long détail de chaque action considérable.

Je ne trouve pas ailleurs de quoi suppléer ce qui manque au récit du Maréchal Horn, touchant l'aile gauche commandée par le Duc de Weymar. On nous dit seulement qu'elle eut à combattre les troupes de la Ligue Catholique, conduites par Charles Duc de Lorraine & par Jean de Wert, qui soutinrent avec une valeur admirable les efforts de Bernard. Ils l'emportèrent enfin sur lui par quelques pièces d'artillerie placées à propos, par l'avantage du lieu,

1634. & par le grand nombre de gens frais que le Marquis de Los Balbazés & les Comtes de Galas & de Schwartzembourg leur envoioient continuellement. Le bruit courut dans l'armée Impériale que le Duc avoit été tué; & le Marquis de Bassompierre le rapporte comme une chose certaine dans sa relation. Mais il courut seulement risque de perdre la vie, ou la liberté. Son cheval aiant été tué sous lui, un Capitaine de dragons lui en donna heureusement un autre. La ville de Bopfingeren où les Suédois & les Confédérés laissèrent leur bagage étant prise après la bataille, Bernard y perdit le sien & toute son écurie; de manière qu'il ne lui resta que le seul habit qu'il avoit sur le Corps. Le Maréchal Horn tombé entre les mains des ennemis, fut le prisonnier du Duc de Lorraine. Le Roi de Hongrie & le Cardinal Infant voulurent voir cet excellent & infortuné Général, formé par le Grand Gustave dont il portoit le nom. Les deux Princes le traitèrent avec beaucoup de politesse & de civilité. Leurs principaux Officiers lui donnerent ensuite des marques de leur estime.

Soit qu'il voulût répondre par d'autres honnêtetés aux complimens de ces Messieurs, soit qu'il crût devoir rendre justice à deux nations braves & polies, le Maréchal, dit-on, reconnut à la gloire des Espagnols & des Italiens, qu'en toutes les occasions, où il s'étoit trouvé, il n'avoit point vu de bravoure pareille à la leur dans la bataille de Norlingue. *Je ne suis plus surpris, ajouta-t-il galamment, que les trophées des victoires du Roi qui commande de si vaillans hommes, se trouvent jusques dans les pays les plus reculés du monde.* Si
Horn

Horn a parlé selon sa pensée, nous devons
 être fâchés de ne trouver pas une relation as- 1634.
 sez ample de ce qui se passa dans l'armée Im-Mémoi-
 périale & Espagnole. Celle du Marquis de res de
 Bassompierre est fort imparfaite. On y trouve Montresor
 seulement quelque chose de ce que fit le Duc & de Be-
 de Lorraine, auprès duquel il combattoit. Le anvan. I. I
 6. Septembre, dit-il, notre artillerie commen- Mercure
 ça de tirer à quatre heures & demie du matin François.
 sur le bois que les ennemis avoient gagné, & 1634.
 l'infanterie renforcée de quelque secours retourna Puffen-
 au choc dans ce lieu-là même. Il dura jusques dorff
 à la fin de la bataille avec divers succès. A cinq Comment.
 heures & demie, la cavalerie de l'aile droite Rerum
 de l'ennemi donna sur celle de notre gauche, & Sueica-
 lui fit lâcher le pied. M. le Duc de Lorraine y rum. L.
 court l'épée à la main, contraignant l'ennemi à re- VI. Loti-
 culer, & le repousse jusques dans son premier chins Re-
 poste. De l'aveu de tout le monde, cette action rum Ger-
 sauva l'Empereur. Car enfin, si la cavalerie manica-
 eût continué de fuir vers notre canon dont elle y rum Part
 s'approchoit déjà, le reste qui branloit se fût re- II. L.
 tiré en grand désordre. Celui de l'ennemi em- XVIII.
 porta beaucoup de têtes & de jambes près de la Cap. I.
 personne de Son Altesse. Les Suédois revinrent Nani His-
 plusieurs fois à la charge, & s'attachèrent toria Ve-
 tout à un bataillon d'infanterie Espagnole. Ces meta. L.
 soldats témoignèrent un courage plus qu'humain. IX. 1634.
 Ils demeurèrent inébranlables comme des ro- Histoire di
 chers. Les Officiers de l'ennemi prisonniers Gualdo
 donnent la gloire du gain de la bataille. Part 1.
 nôtres avançant peu à peu gagnèrent le poste L. IX.
 des Suédois qui avoient perdu plus de trois cens Vittorio
 Officiers par notre canon. La cavalerie de nôt- Stri Me-
 tre droite conduite par Jean de Wert, chargea morie Ra-
 trois fois celle des ennemis avec divers succès. condite.
 M 3 Tom. VIII. pag. 159. 160.

1634. Six mille Croates des nôtres font de même ensuite, & sont vigoureusement repoussés, jusqu'à ce que Jean de Wert revienne pour la quatrième fois à la charge. Ce fut avec une valeur si extraordinaire, qu'il occupa l'imminence que les Suédois eurent dès le commencement de l'action. Il la garda jusques à la fin.

M. le Duc de Lorraine seul de tous les Généraux, se trouvoit par tout. Il portoit les ordres & en exécutoit la plus grande partie. On le vit courir aux endroits où la mêlée étoit la plus opiniâtre, & où notre cavalerie faisoit difficulté d'aller. Animée par la présence d'un si grand Prince, elle serra tellement l'ennemi, qu'il n'ayant pas le loisir de se remettre de son désordre, il prit enfin la fuite. Les Croates lui coupent le chemin, & le carnage est furieux. L'infanterie Suédoise fit en ce dernier choc une décharge de désespoir. Nous sommes accablés de tous côtés d'une grêle de mousquetades. Chevillon Ecuier de Son Altesse est blessé au visage à côté d'elle. Après ce dernier effort, les ennemis tombent morts, ou demandent quartier. On compte quinze mille des leurs demeurés sur la place; quatre mille prisonniers, la plupart Officiers; soixante pièces de canon prises; cinq cents drapeaux & étendards enlevés. Six vingts obtenus par les soldats de la Ligue Catholique furent apportés à M. le Duc de Lorraine. Le reste a été donné au Roi de Hongrie & au Cardinal Infant. Notre armée composée de trois, c'est-à-dire, de celle de l'Empereur, des Espagnols & des Italiens amenés par le Cardinal Infant, & des troupes de la Ligue Catholique commandées en chef par le Duc de Lorraine, étoit d'environ quarante mille hommes de pied.

&

1634.

Et de vingt mille chevaux. Le tiers de l'armée combattit seulement; le reste demeura immobile Et en très-bel'ordre durant toute la bataille. Les ennemis de l'aveu de leur Général prisonnier, avoient quarante-deux régimens d'infanterie Et dix à douze mille chevaux. Les Historiens parlent avec éloge de la bravoure & de l'intrepidité du Cardinal Infant. On s' alarma plus d'une fois pour sa vie. Aiazzi Colonel Piémontois fut tué à un de ses côtés, & Dom Pedro Giron blessé à l'autre. L'Infant donne généreusement la main à celui-ci pour le soutenir dans la foiblesse que lui causa la blessure. On ne fait pas grande mention du Roi de Hongrie. S'il est pourtant vrai qu'Aiazzi fut tué entre lui & le Cardinal Infant, comme un Auteur l'affure, les deux Princes d'Autriche exposèrent également leur vie. La générosité de l'Espagnol charma les armées de Ferdinand & de Philippe. Voiant sa maison pleine de soldats blessés qu'on y avoit conduits, il la leur cede, & se retire dans une méchante chaumine. On eut peine à y trouver assez d'espace pour dresser une table & un lit. Entre tous les Officiers de sa nation, Idiaqués & Toralto eurent plus de part à ses louanges & à ses caresses. Il publioit avec plaisir qu'il leur étoit en partie redevable de la victoire. Pour éterniser à Madrid la Mémoire d'un si heureux & si beau coup d'essai, cinquante étendards y furent portés de sa part au Roi Philippe son frere.

Je n'ai jamais vu une victoire plus complète Et si opiniâtement contestée, ni entendu parler d'une armée ennemie plus absolument défaits, conclut le Marquis de Bassompierre.

1634. *taille a duré depuis cinq heures du soir du cinquième Septembre, jusques à deux heures après-midi du sixième.* On parle ainsi de toutes les victoires extraordinaires. Il en fut de la bataille de Norlingue comme des autres. On fit d'abord l'avantage des vainqueurs beaucoup plus grand qu'il n'étoit. Il y a quelque chose à rabattre de ce que dit Bassompierre. Un Historien compte dix mille Suédois tués, & six mille prisonniers. D'autres réduisent le nombre des morts à six mille & celui des prisonniers à quatre ou cinq mille, dont la plupart prirent parti dans les troupes de l'Empereur. C'est toujours beaucoup en comparaison des Impériaux & des autres qui ne perdirent que seize cens, ou deux mille hommes. Tout le monde convient que tout le canon & tout le bagage des Suédois & des Confédérés furent pris. Il est surprenant que le Marquis de Bassompierre qui prétend être parfaitement bien informé des choses, dise que l'armée de l'Empereur étoit de soixante mille hommes. Les Historiens ne lui en donnent que trente ou quarante mille tout au plus. Celle des Suédois ne montoit qu'à dix-huit ou vingt mille. Ils furent généralement blâmés d'avoir hasardé une bataille avec des troupes si fort inférieures en nombre. On dit que le Duc Bernard de Saxe Weymar commit une faute considérable, en souffrant que sa cavalerie poursuivit les Hongrois, les Croates, & les Polonois, qui venoient par pelotons faire de légères escarmouches, & se retiroient ensuite. Cela donna moyen à la cavalerie Impériale d'envelopper celle du Duc & de la mettre en desordre. Le Maréchal Horn n'a-t-il point eu l'honnêteté de

de dissimuler l'imprudence de son collègue dont il estimoit d'ailleurs l'expérience & le mérite. Quoiqu'il en soit, une faute assez légère fut une des causes principales de la ruine des Suédois dans la haute Allemagne, & du retablissement des affaires de l'Empereur. Tant il est vrai que le gain & la perte d'une bataille dépendent ordinairement en tout, ou en partie de fort peu de chose, & que souvent la valeur & l'habileté du Général vainqueur ne contribuent pas trop à la victoire, pour laquelle il se fait ériger d'orgueilleux trophées.

1634.

Embaras
du Chan-
celier O-
xenstiern
après la
défaite de
l'armée
Suédoise
à Norlin-
gue.

La défaite de l'armée Suédoise déconcerta autant les projets du Chancelier Oxenstiern, qu'elle favorisa ceux du Cardinal de Richelieu. Le premier fut extrêmement embarrassé à soutenir la puissance de sa nation, ébranlée par ce fâcheux revers de fortune, & l'autre s'en servit habilement pour persuader à son maître de rompre enfin ouvertement avec la Maison d'Autriche; pour obtenir non seulement Philisbourg, mais encore tout ce que les Suédois & les Confédérés occupoient en Alsace, & pour rendre désormais le Chancelier de Suède plus dépendant de lui: désagréable nécessité dont Oxenstiern ne fut guères moins mortifié que de la disgrâce de son parti. Il s'étoit toujours appliqué fortement à empêcher que la Cour de France n'entrât trop avant dans les affaires de Confédérés d'Allemagne, & qu'elle n'y prit la supériorité sur la Couronne de Suède. Aujourd'hui le voilà réduit à implorer le secours de Louis, sans lequel la réputation & les affaires de Christine ne se peuvent soutenir, ni dans la haute, ni dans la basse Allemagne, & à demander l'appui & les

Paffen-
dorff Com-
ment. Re-
rum Sue-
cicarum
L. VI.

1634.

bons offices de Richelieu. Découvrons les mesures que ces deux habiles Politiques prirent & les démarches de l'un auprès de l'autre. Tout cela est digne de nôtre attention & de nôtre curiosité.

La perplexité d'Oxenstiern fut extrême, quand il apprit la triste nouvelle du malheur arrivé à Nörlingue. *Où trouver quelque ressource?* disoit-il en lui-même. Dans les Etats des Cercles? Tout occupés de leurs differends particuliers, ils négligent les choses les plus nécessaires au bien public. On croiroit qu'ils ont plus à cœur de chasser de l'Allemagne ceux qu'ils ont appelés à leur secours, que de prévenir les mauvais desseins de la Maison d'Autriche contre leur liberté. La Confédération d'Heilbron se va dissiper. Si dans leur première consternation, les Princes & les villes ne demandent pas à traiter avec l'Empereur, on lui donne encore plus d'avantage, en ne prenant aucune résolution. Chacun demeure les bras croisés, & semble attendre paisiblement la ruine de sa Religion & de sa liberté. On nous exaltoit hier; nous étions les libérateurs de la Nation Germanique. Aujourd'hui tout se rejettera sur nous. Ils diront que nous les avons engagés dans une guerre malheureuse, & que nous empêchons la conclusion de la paix. Chercherai-je les moyens d'entrer en négociation & de nous tirer de tous ces embarras le plus honnêtement qu'il sera possible? Il y a long-temps que la pensée m'en est venue. Mais quelles conditions l'ennemi fier de sa victoire voudra-t-il accorder? Un traité particulier sans aucun garant sera-t-il sûr & durable? Pouvons-nous même espérer d'obtenir quelque avantage, autrement que par une paix générale? La Couronne de Suède ne perd-elle pas toute

toute sa réputation, si découragée au premier revers de la fortune, elle abandonne Et la défense de la cause commune des Protestans, pour laquelle le feu Roi prit les armes Et le fruit des victoires qui ont coûté la vie à ce glorieux Conquérant?

Après de longues & sérieuses réflexions sur les mesures qui se peuvent prendre dans la conjoncture présente, Oxenstiern se détermine enfin à contenter parfaitement la Cour de France, pourvû qu'elle promette de rompre ouvertement avec la Maison d'Autriche, ou du moins de secourir si puissamment la Couronne de Suède & les Princes confédérés, que l'Empereur, occupé sur le Rhin, ne puisse reprendre ce que Gustave a conquis dans la haute & basse Saxe, ou qu'effrayé du danger d'une nouvelle guerre avec la France, il offre du moins des conditions de paix raisonnables. Bien loin d'écouter le conseil qu'on lui donne, de pourvoir à la sécurité de sa personne, & de se retirer promptement dans la Saxe, le Chancelier demeure à Francfort, de peur que les quatre Cercles de la haute Allemagne, se croiant abandonnés par les Suédois, ne recourent à l'Empereur, & afin d'empêcher que l'armée de Ferdinand, délivrée de tous embarras sur le Rhin, ne tourne du côté de l'Oder & de l'Elbe. *Mais comment donner ici, disoit encore Oxenstiern qui retombe dans une nouvelle perplexité, de bons quartiers d'hiver au debris d'une armée défaite Et découragée? La Suabepie devant l'ennemi victorieux. La Franconie fera bien-tôt de même; Et je crains que nous ne le voyions dans peu de jours aux portes de Francfort. Tout bien considéré, il vaut mieux*

M 6

s'ar-

1634. s'arrêter ici. Plus voisins de la France, nous pouvons traiter commodement avec elle. Il y a seulement une précaution à prendre; c'est de lui laisser le soin de soutenir les Cercles du Rhin, de Suabe & de Franconie épuisés & en danger d'être aisément réduits par l'Empereur. L'alliance de ces Cercles nous est désormais plus à charge qu'avantageuse. Dissimulons & témoignons de la résolution. Mais ne négligeons pas la première ouverture qui se présentera de conclure une paix honorable. Quelque temps avant la bataille de Norlingue, le Chancelier chagrin des difficultés des Allemands sur le dédommagement dû à la Couronne de Suède, avoit dessein de ne prendre plus leurs affaires si fort à cœur, de continuer seulement la guerre à leurs dépens & avec leurs troupes, & de réserver l'argent & les hommes de Suède pour les besoins particuliers du Roiaume. Les Régens aiant remis en Allemagne une somme considérable pour les fraix de la guerre, Oxenstiern la renvoia, & ne fut point d'avis qu'on accordât au Général Bannier les recrues qu'il demandoit pour son armée de Silésie. Avec un si modique renfort, disoit-il, nous ne rétablirons pas nos affaires en Allemagne. Ne vaut-il pas mieux garder nos troupes contre les Polonois? Notre trêve avec eux est sur le point d'expirer, & le Roi Ladistas débarrassé des Moscovites semble nous menacer.

Les lettres du Sénat de Suède confirmèrent le Chancelier dans son dessein de soutenir autant qu'il pourroit, les affaires de la Couronne en Allemagne. Le Sénat ne croioit point qu'après tant de victoires, on dût perdre courage à la première disgrâce. Nous avons enco-

ex, écrivoit-il à Oxenfiern, de fortes garnisons en plusieurs villes. Les troupes du Général **Barnier**, du Duc **George de Brunswick**, du Landgrave de **Hesse**, & du Rhingrave, sont entières & fraîches. Avec cela, ne peut-on pas arrêter les progrès de l'ennemi, si les Etats des Cercles veulent prendre une vigoureuse résolution? Nous vous prions d'agir toujours avec la même constance que vous avez témoigné dans les difficultés survenues depuis la mort du Roi. Accommodez vous au temps le mieux qu'il sera possible, & n'entreprenez rien au delà des forces présentes de la Couronne. Le Chancelier pense donc à ramasser les troupes dispersées, à renforcer les places que l'ennemi peut attaquer, à lui opposer une nouvelle armée, enfin à l'obliger par une diversion du côté de la Bohême & du haut Palatinat, à retirer du moins une grande partie de ses troupes de la Suabe, de la Franconie, & du haut Rhin. Il écrit au Duc **Bernard de Saxe Weymar** & au Rhingrave de recueillir les débris de l'armée défaite, de fortifier & de défendre l'entrée du pais de **Wirtemberg**, & d'occuper les Impériaux jusques à ce qu'on puisse former un bon corps de troupes. Il encourage les principaux des Etats des quatre Cercles, & les conjure de le seconder dans son dessein de traverser puissamment l'ennemi qui s'efforce de profiter de la victoire. Il sollicite **Guillaume Landgrave de Hesse**, **George Duc de Brunswick**, & **Guillaume Duc de Saxe Weymar** frere aîné de **Bernard**, d'amener incessamment leurs troupes dans la **Weteravie** & dans la **Franconie**, & leur remontre que la conservation de la **Saxe** dépend de celle de ces deux

1634.

1634. provinces. Il envoio ordre à Bannier de s'avancer jusques à Egra, & de donner de la jalousie du côté de la Bohême & du haut Palatinat. Enfin, il exhorte l'Electeur de Saxe à une nouvelle irruption en Bohême, & lui represente le danger auquel il sera exposé, dès que l'Empereur aura réduit la haute Allemagne.

La plus grande partie de la cavalerie sauvée de la défaite s'étoit déjà réunie, & Oxenstiern concevoit quelque espérance d'empêcher que les Impériaux ne se rendissent maîtres de toutes les places situées sur les rivières du Leck, de l'Ilér, du Nekre, & du Mein, pourvû que les Confédérés voulussent rassembler avec un peu de diligence leurs troupes dispersées en divers endroits. Mais de quelque côté que le Chancelier se tourne, il trouve par tout de nouvelles difficultés & de plus grands embarras. L'armée de l'Electeur de Saxe qui traite avec l'Empereur à Pirn, & qui cherche à se remettre bien auprès de lui, demeure immobile. Les autres se remuent si lentement, que l'ennemi a le temps de se poster entr'elles & d'empêcher leur jonction. Quelques-uns paroissent sourds aux remontrances d'Oxenstiern, & se mettent peu en peine de prévenir un danger, dont ils se croient encore éloignés. On parla d'abord de nommer le Général des troupes des quatre Cercles de la haute Allemagne. Cet emploi étoit destiné au Maréchal Horn : sa prison fit changer de vuë. Il étoit question de choisir le Duc Bernard de Saxe Weymar, ou le Prince Christian Palatin de Birkenfeld. On auroit bien voulu les avoir tous deux : mais l'un ne pouvoit souffrir un supérieur, & l'autre un égal, Bernard refusoit de
con-

consentir que Christian commandât alternativement avec lui, ou qu'il eût un corps d'armée séparé; & le Palatin déclaroit qu'il ne recevrait jamais l'ordre du Saxon. Le Duc l'emporte à la fin, & le Prince irrité de cette préférence se retire à Wormes. Les régimens défaits à Norlingue se rassembloient; mais & les Officiers & les soldats peu disposés à bien servir, demandoient à l'instigation de quelques gens mal intentionnés, de l'argent avec hauteur; la disette en étoit extrême. Oxenstiern trouvoit bien la liste des noms des anciens régimens; mais il les voioit réduits à un si petit nombre de soldats, qu'il désespéroit de les rendre assez-tôt complets. La mauvaise disposition des soldats & la disette d'argent arrêtent aussi tous les efforts du Chancelier. Les Cercles paroissent épuisés, & les villes Impériales sont si pauvres, ou si découragées & si lassées de la guerre, qu'elles parlent hautement de se tirer d'intrigue le mieux & le plutôt qu'il sera possible.

Pendant qu'Oxenstiern travaille en vain à surmonter du moins quelques-uns de ces obstacles, l'ennemi passe le Mein à Aschaffenburg, & s'approche de Francfort. On délibère incontinent sur l'endroit où le débris de l'armée vaincue se doit retirer. Le Duc Bernard & quelques autres proposent la Saxe, & remontrent qu'il n'y a plus de sécurité dans la Haute Allemagne, qui chancelle, & ne veut plus rien faire pour le bien de la Confédération. Le Chancelier n'approuve point ce sentiment, quoi qu'on l'avertisse qu'il doit penser à la sécurité de sa personne. *Dès que nous marcherons vers la Saxe, disoit-il, les quatre*
Cen-

1634.

Cercles se plaindront de ce qu'on les abandonne, & s'accommoderont incontinent avec l'Empereur. Nous pouvons nous maintenir ici jusques à ce qu'on trouve quelque ouverture à une paix bonne. L'ennemi ne nous poursuivra-t-il pas dans la Saxe? T aurons-nous de quoi contenter l'armée qui demande d'être payée? Enfin, puisque la meilleure ressource, c'est d'engager le Roi de France à rompre ouvertement avec la Maison d'Autriche, ne nous éloignons pas davantage de la frontière de ses Etats, jusques à ce que nous sachions ses intentions. Notre disgrâce doit l'animer à la déclaration de la guerre. Il craint, j'en suis sûr, que toutes les forces de l'Empereur & du Roi d'Espagne ne fondent sur lui, après que l'Allemagne sera subjuguée. D'autres étoient d'avis qu'on se retranchât sous Francfort : mais cela ne se pouvoit exécuter si-tôt. On apprehendoit même que l'ennemi se rendant maître du pont de Mayence n'enveloppât de tous côtés ce qu'on avoit là de troupes. On résolut donc de se retirer autour de Mayence, de s'y fortifier le mieux qu'on pourroit, & de travailler à conserver du moins une partie de la Suabe, de la Franconie, & du Cercle Palatin que l'Empereur prétendoit réduire entièrement avant la fin de la campagne.

Après un échec si considérable, les Suédois & les Confédérés n'étoient plus en état de lui résister, sans le secours des Puissances intéressées à traverser l'agrandissement de la Maison d'Autriche. Le Sénat de Venise craignant pour lui-même & pour toute l'Italie, favorisa la descente de Gustave en Allemagne, & lui fournit de l'argent. Le Chancelier conjure

1634.

jure ces sages Politiques d'aider le Parti Protestant affoibli, & leur remontre le danger dont leur République est menacée, si l'Empereur devient maître de toute l'Allemagne. Les Etats - Généraux des Provinces Unies furent priés d'accorder une somme d'argent dans un si pressant besoin, & de faire avancer leurs troupes vers le Rhin, pour s'opposer au passage des Imperiaux, ou du moins pour leur donner de la jalousie. Mais le Roi de France étoit celui dont Oxenstiern & les Confédérés attendoient un secours plus efficace. On négocie avec ses Ministres; le plan d'un nouveau traité se dresse, la Grange aux Ormes le porte incessamment à Paris; Leffler & Streff y vont de la part des Confédérés avec un plein-pouvoir de le conclure. En cas que Louis veuille rompre avec l'Empereur, on lui offre outre Philisbourg, toutes les places de l'Alsace sans en excepter Benfeld, & Brisac qui n'est pas encore pris. Les Suédois & les Confédérés consentent qu'il prenne l'Electorat de Maïence sous sa protection, de même que celui de Trèves, bien entendu que Sa Majesté promettra de rendre tout de bonne foi, & sans exiger aucun dédommagement après la conclusion de la paix générale, qu'elle assurera la liberté des Etats de l'Empire, & qu'elle obtiendra une satisfaction raisonnable à la Couronne de Suède. Que si Louis ne veut pas déclarer la guerre, on lui demande un puissant secours d'hommes & d'argent, sans quoi il est impossible de prévenir la ruine entière de la Confédération d'Heilbron faite à sa sollicitation.

Dès que Richelieu apprit la nouvelle du mauvais

1634. vais succès de la bataille de Norlingue, il alla promptement trouver le Roi qui prenoit le divertissement de la chasse à Monceaux. C'étoit pour rassurer Sa Majesté de la peur que ce fâcheux accident lui pouvoit causer, & pour obtenir par avance son consentement aux mesures que le Cardinal jugeroit les plus convenables dans cette révolution des affaires de l'Allemagne. Il revient à Paris, s'enferme avec son P. Joseph, & le consulte sur les moyens d'arrêter le progrès des armes victorieuses de l'Empereur. Ces deux habiles Politiques se trouvoient autant embarrassés qu'Oxenstiern. Car enfin les Suédois & les Confédérés étant désormais incapables de résister à l'Empereur, Richelieu & le Capucin craignoient que la France ne fût bien-tôt attaquée par terre en Lorraine, en Picardie, en Champagne, en Languedoc, & par mer en Provence; que le Duc de Savoie toujours inquiet & chagrin de la perte de Pignerol, ne se rendit aux vives instances qu'on lui faisoit de se joindre à la Maison d'Autriche; que Charles Roi d'Angleterre jaloux de l'agrandissement de Louis, ne conclût la ligue proposée par Philippe Roi d'Espagne; enfin, que le traité du dépôt de Philisbourg n'étant pas encore exécuté, le Gouverneur Allemand gagné par la Cour de Vienne, ne livrât la place au premier Officier de l'Empereur qui s'en approcheroit, & ne dît qu'il n'avoit pu la défendre avec la foible garnison que les Confédérés y avoient mise. Ce dernier inconvénient fut sur le point d'arriver. Philisbourg tomboit entre les mains des Impériaux, si l'adroit & vigilant Marquis de Feuquieres n'eût prévenu le coup.

Après

1634.

Après avoir heureusement réfléchi sur tout, le Cardinal & Joseph convinrent que le Roi devoit secourir de toutes ses forces les Suédois & les Confédérés, envoyer une puissante armée sur le Rhin, l'opposer aux progrès de l'Empereur, & même au Cardinal Infant, en cas qu'il tentât de passer à Brisac, & qu'il marchât vers la Moselle ; se servir enfin de la conjoncture pour obliger Oxenstiejn & les Confédérés à lui céder tout ce qu'ils avoient pris, & tout ce qu'on prendroit ensuite sur la Maison d'Autriche en Alsace. Dans le Conseil tenu pour délibérer là-dessus en présence du Roi, le premier Ministre parla de la sorte. *Rien ne peut apporter un plus grand préjudice aux affaires de Sa Majesté, que la crainte & la consternation après le malheur arrivé à Norlingue. Bien loin de céder à la fortune de la Maison d'Autriche, il faut s'y opposer avec plus de courage & de fermeté qu'auparavant. Le Roi souffrira-t'il qu'elle achève de ruiner le Parti Protestant, afin que les forces de l'Empereur & du Roi d'Espagne viennent fondre immédiatement après sur la France ? Les Suédois & leurs alliés affaiblis par une perte considérable, ne peuvent se soutenir sans un prompt & puissant secours de Sa Majesté. Si elle fait difficulté de leur accorder, les Suédois s'accommoderont avec l'Empereur, les Cercles & les villes Impériales se désuniront, chacun voudra penser à sa conservation particulière, & le Parti Protestant abattu & dissipé, sera désormais incapable de donner de l'ombrage & de la jalousie à la Maison d'Autriche. Quand le Roi refuseroit de se déclarer maintenant contre elle, l'Empereur & le Roi d'Espagne*

en

1634. en seront-ils moins animés contre nous ? Ils croiront que la crainte & la foiblesse de la France ont retenu Sa Majesté. Ce seroit la faute du monde la plus énorme, la plus irréparable, que de s'exposer au danger d'avoir seuls toutes les forces de la Maison d'Autriche sur les bras : Et nous les aurons certainement, à moins qu'on ne travaille efficacement à réparer & à maintenir un puissant parti qui lui a donné jusques à présent de l'occupation. C'est l'unique moyen de prévenir un terrible inconvénient. L'entreprise coûtera beaucoup, je l'avoue. Mais la dépense ne sera-t-elle pas infiniment plus grande, s'il faut soutenir la guerre dans le cœur du Roiaume sans le secours d'aucun allié, & sans l'espérance de la moindre diversion ? Je croi donc que Sa Majesté doit amasser de l'argent, faire de nouvelles levées, envoyer ses troupes sur le Rhin & sur la Moselle. Sans cela, elle ne se mettra jamais à couvert des mauvais desseins de la Maison d'Autriche contre son Roiaume.

Louis se rend à cet avis, & fait expédier promptement de nouvelles instructions au Marquis de Feuquières. On lui ordonnoit d'encourager Oxenstiern & les Confédérés, de les exhorter à se réunir plus fortement que jamais & à faire de nouveaux efforts, de leur offrir un secours de douze mille hommes de pied & de deux mille chevaux, qui agiroient sous la direction ordinaire du Chancelier de Suède & de son Conseil, de les assurer que le Roi est dans la disposition de rompre ouvertement avec la Maison d'Autriche, afin de les garantir de l'oppression dont ils sont menacés, & de leur obtenir une paix sûre & honorable. Sa Majesté demandoit que les Confédérés eussent

1634
 sent sur pied une armée de dix-huit mille hommes de pied & de dix mille chevaux; qu'outre Philisbourg & des places d'Alsace qu'on lui avoit déjà remises, Benfelt lui fût encore donné, & que les Confédérés promissent d'assiéger Brisac, de lui céder quand il seroit pris, de ne faire ni paix ni trêve sans son consentement, d'entrer dans la ligue faite avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies, de maintenir Louis en possession de la Lorraine, des Evêchés de Metz, de Toul & de Verdun, de Pignerol en Italie, & de conserver aux Grisons la souveraineté de la Valtelline. Pour animer davantage les Suédois & leurs alliés, Feuquières reçut dans la dépêche suivante, ordre de leur dire que les Maréchaux de la Force & de Brezé seroient incontinent sur le Rhin, en tre Brisac & Coblenz avec une armée de vingt-cinq mille hommes de pied & de quatre-mille chevaux, & qu'ils attaqueroient le Cardinal Infant, s'il entreprenoit de passer en Alsace.

Le Duc de Rohan revenu à la Cour de France au mois de Juin, où le Roi le reçut fort agréablement, fut encore envoyé dans la haute Alsace, pour y commander un corps de quinze mille hommes. Il devoit joindre en cas de besoin les Maréchaux de la Force & de Brezé qui s'opposoient aux entreprises de Charles Duc de Lorraine du côté de Manheim & de Philisbourg. Les Ministres de France en Allemagne, eurent ordre de déclarer aux Princes de la Ligue Catholique de la part de Louis, qu'il trouvoit fort mauvais que le commandement de leurs troupes fût entre les mains d'un Prince ennemi déclaré de Sa Majesté,

1634.

jefté, qui prétendoit s'en fervir contr'elle, & que fi on ne l'ôtoit inceffamment à Charles, elle regarderoit ce refus comme une rupture avec la Couronne de France. Richelieu & fon Capucin fujets quelquefois à former des projets chimériques, s'imaginent après la bataille de Norlingue, qu'ils viendront à bout de détacher des intérêts de la Maifon d'Autriche, Maximilien Duc de Bavière & l'Electeur de Cologne fon frere. Je ne fai fur quel fondement, on crut alors que le Roi d'Efpagne bien-aïfé d'avoir à fa difpofition douze mille hommes de pied & trois mille chevaux que la Ligue Catholique étoit obligée de fournir dans la guerre préfente, projettoit de s'en faire le chef au préjudice de Maximilien. Le Cardinal & Jofeph fe mettent là-deffus dans l'efprit, que le Bavarois eft mécontent de ce qu'on lui veut ôter un commandement qu'il a toujours eu. On le tente auffi bien que fon frere; on leur infinuë que Ferdinand & Philippe enflés de leur victoire, penfent déjà aux moyens de fe rendre maîtres de toutes les forces de l'Empire, & à reprendre les projets formés du temps de Walstein. Jamais imagination ne fut plus mal fondée que celle de Richelieu & de fon confident. Bien loin que les deux Bavarois vouluffent fe féparer de la Maifon d'Autriche, ils s'unirent plus fortement à elle depuis la bataille de Norlingue.

Le Cardinal fe vit bien-tôt au comble de fes fouhais. Le Roi fon maître obtint non feulement Philisbourg, mais encore Colmar, Schelestat, & toutes les autres places que les Confédérés avoient en Alsace, excepté Benfeld. Le Rhingrave Othon Louis qui com-
man-

mandoit sur le haut Rhin, les remit de lui-même à la France, sans attendre le consentement du Chancelier Oxenstiern, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains du Duc de Lorraine qui venoit de remporter un avantage considerable sur lui. La Cour de France fut habilement profiter de la fâcheuse nécessité où se trouvoient les Chefs de l'Union Protestante, de tirer les garnisons de plusieurs places qu'ils occupoient, afin de former un nouveau corps d'armée. De l'Isle Envoié de Louis sur le haut Rhin déclara au Rhingrave, que Sa Majesté ne pourroit plus secourir les Confédérés, si l'Empereur rentroit en possession de l'Alsace; parce que le Duc Charles posté dans cette Province feroit des courses continuelles en Lorraine, & tâcheroit de rentrer dans ses Etats, où il avoit toujours de grandes intelligences. Othon Louis qui aime mieux voir les François que les Impériaux en Alsace, livre les villes qui sont à sa disposition, & reçoit garnison François à Colmar, à Schelettat & ailleurs. Le Prince Administrateur du Palatinat la reçût pareillement à Manheim, que les Suédois abandonnèrent pour la même raison. De manière que peu de tems après la bataille de Norlingue, le Roi se vit maître de la plus grande partie des bonnes places de l'Alsace, de Manheim au confluent du Rhin & du Necke, & de Philisbourg au delà du Rhin.

Leffler & Streiff envoiés à la Cour de France de la part des Confédérés, demandèrent d'abord au Roi une somme d'argent pour le rétablissement de l'armée défaite à Norlingue, & un ordre aux troupes de Sa Majesté de s'avancer

Traité
des Con-
federés
d'Alle-
magne
avec le
Roi de
France.

1634. *Puffendorf-Commen-
tar. Rerum
Suecica-
rum. L.
VI. Vitto-
rio Siri
Memorie
Recondi-
te Tom.
VIII.
Pag. 167.* vancer sur le Rhin & de s'opposer aux progrès des vainqueurs. Louis renvoie selon sa coutume les deux Allemands à son Ministre. Ils vont trouver Richelieu. On les reçoit agréablement, on écoute leurs propositions. Le dissimulé Cardinal qui veut que les Confédérés confirment la cession de Colmar, de Schlestat, & des autres places de l'Alsace faite par le Rhingrave, sans attendre le consentement du Directeur général & de son Conseil, & que Benfelt soit encore remis entre les mains du Roi, forme des difficultés sur les demandes des Confédérés, & particulièrement sur celle de la rupture avec la Maison d'Autriche. *On y doit penser plus d'une fois, dit Richelieu, avant que d'attaquer un ennemi aguerri depuis long-temps & victorieux. Le Roi n'a pas encore fait d'assez grands préparatifs. Je vous avouerai pourtant en confidence qu'il pense à se déclarer bien-tôt. Faites-le savoir aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg & aux autres Princes des Cercles de l'une & l'autre Saxe, afin de les détourner d'un accommodement particulier avec l'Empereur. Mais il faut tenir l'affaire secrète jusques à ce que Sa Majesté soit en état d'agir.* Lessler & son Collegue insistent alors sur la somme d'argent, & parlent d'autant plus hardiment, que Louis n'a pas payé ce qu'il promet dans le traité fait à Heilbron. Richelieu trouve une défaite, & prétend que les Confédérés n'ayant pas observé une certaine condition, le Roi son maître n'est plus obligé à fournir la somme stipulée. On se plaint même en termes enveloppés, mais assez intelligibles, de ce qu'Oxenstierna remet en Suède l'argent destiné à l'entretien des troupes

pes de l'Union Protestante. Le bruit en courroit. S'il y avoit quelque fondement, ou non, je n'en sai rien. 1634.

Les deux Envoies auxquels on a principalement recommandé d'obtenir de l'argent, offrent les places de l'Alsace, excepté Benfels. Ils ne savoient pas, peut-être feignoient-ils d'ignorer ce que le Rhingrave avoit fait. *Vous vous moquez de nous*, repartit le Cardinal en souriant. *Ces places sont entre les mains du Roi. On les lui a remises parce qu'on ne pouvoit les conserver. Mais Sa Majesté ne se chargera pas de les défendre contre l'Empereur, à moins qu'on ne donne aussi Benfels. Sans cela, M. le Maréchal de la Force retirera les garnisons mises à Colmar, à Schelestat, &c ailleurs. Ne vous imaginez pas que le Roi veuille abandonner ses alliés. S'il demande encore Benfels, c'est pour se mettre en état de vous secourir plus efficacement. Au lieu des subsides que vous souhaitez d'avoir, j'ai ordre de vous offrir douze mille hommes entretenus aux dépens de Sa Majesté jusques à la fin de la guerre. Lessler aiant remontré que sans un prompt secours d'argent, les Confédérés ne pouvoient appaiser leurs troupes mutinées, ni les faire marcher contre l'ennemi; Et bien, dit Richelieu, on vous donnera cinq cens mille livres maintenant, &c six mille hommes de pied. Quand le Roi aura Benfels, on ira jusques à douze mille. Lessler répond qu'il n'a pas le pouvoir de céder cette place. Et le Cardinal bien averti que certains pensionnaires de Louis ont assuré Feuquières qu'Oxenstiern est disposé à tout accorder, pourvu qu'on lui donne de l'argent, sourit & renvoie Lessler avec cette repartie: *dépêchés**

534. *incessamment un courier à Mr. le Chancelier de Suède, & priez-le de vous déclarer ses intentions.*

Lessler & Streiff voiant que Richelieu fait ce que portent leurs instructions secretes, ne font plus de façon, promettent tout pourvû que Sa Majesté Très-Chrétienne rompe avec la Maison d'Autriche, & signent le 1. Novembre un traité entr'elle & les Princes Confédérés d'Allemagne. Ils commient une grande faute. Bien loin de stipuler une somme considérable d'argent pour la cession de Benfelt & des autres places de l'Alsace, comme Oxenstiern le leur avoit expressément recommandé, ils se contentent de cinq cens mille livres une fois payées que Louis devoit & par de là en vertu de ses traités précédens, & consentent qu'il soit déchargé de paier par an le million promis avant & après la mort de Gustave. Telles sont les conditions dont les deux Envoies conviurent avec le Cardinal de Richelieu. Que tous les Etats de l'Empire feront invités à entrer dans la présente ligue, dont le but unique, c'est d'obtenir une paix sûre & honorable. Qu'on fera en sorte que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & les autres Princes des Cercles de la haute & de la basse Saxe, qui ont défendu la cause commune, reçoivent une juste satisfaction. Que dès que le Roi aura rompu avec la Maison d'Autriche, il entretiendra douze mille hommes à ses dépens. Qu'ils prêteront serment de fidélité à Louis & aux Confédérés. Qu'ils obéiront aux ordres du Directeur Général & de son Conseil. Que le Roi aura une puissante armée sur le Rhin, pour agir selon que l'oc-
casion

1634.

cation s'en présentera. Qu'il donnera incessamment la somme de cinq cens mille livres qui sera distribuée à l'armée des Confédérés, afin de l'engager à repasser le Rhin & à s'opposer aux efforts de l'ennemi. Qu'on ne fera ni paix ni trêve que d'un commun consentement. Que dans toutes les v lles de l'Allemagne, les Catholiques Romains seront maintenus dans la liberté dont ils jouissoient l'an 1618. & les Ecclesiastiques dans la possession de leurs revenus. Que Louis pourra recevoir sous sa protection tous ceux qui la lui demanderont, & que les Confédérés seront obligés de leur accorder la neutralité. Qu'un Prince Allemand commandera les troupes en chef. Qu'il aura sous lui un Lieutenant Général, dont le suffrage sera égal au sien. Que le Roi nommera quelqu'un pour assister de sa part au conseil des Confédérés. Qu'ils remettront Benfelt & toutes les autres places de l'Alsace entre les mains de Sa Majesté, quand elle déclarera la guerre à la Maison d'Autriche. Que les garnisons que Louis mettra dans ces endroits prêteront aussi serment de fidélité aux Confédérés. Qu'ils aideront le Roi à prendre Brisac & quelques autres villes du côté de Constance. Que ses troupes auront la liberté de passer sur le pont de Strasbourg jusques à ce qu'il soit maître de Brisac. Que dans le traité de la paix générale, Sa Majesté rendra de bonne foi toutes les dépendances de l'Empire, dont elle se trouvera en possession. Qu'elle sera déchargée de l'obligation précédente de fournir un million de livres par an. Qu'avant la rupture avec la Maison d'Autriche, on l'assurera que les Electeurs & les Prin-

1634 ces de l'une & l'autre Saxe, ne feroient point d'accommodement particulier avec l'Empereur. Enfin, que les Couronnes de France & de Suède prissent la garantie de la paix qui sera conclue.

N'y ayant plus de sûreté à Francfort, ni dans les autres places au-delà du Rhin, Oxenstiern convoqua vers le milieu de Novembre une assemblée à Wormes. La consternation & la perplexité étoient si grandes parmi les Confédérés, que peu de Princes & de Comtes s'y rendirent d'abord. Ceux de la Maison Electorale Palatine, les Ducs de Wirtemberg & de Deux-Ponts, le Marquis de Bade & quelques autres y étant arrivés, le Chancelier de Suède leur remontra qu'il étoit fort à craindre que la Confédération ne se rompît bien-tôt. Que les plus zelés paroissent moins occupés des affaires commencées, que de leur conservation particulière. Qu'il étoit tems que les Etats des Cercles prissent une résolution certaine. Que si on avoit intention de continuer la guerre, il falloit penser à retablir l'armée, à trouver de l'argent, à former une artillerie, & à faire des magasins. Oxenstiern pria ensuite l'Assemblée d'examiner le traité d'alliance signé avec le Roi Très-Chrétien, & finit en avertissant, que la négociation entre l'Empereur & l'Electeur de Saxe paroissant avancée, il étoit à propos de voir si on laisseroit agir celui-ci, ou bien si on le prieroit de suspendre & de ne rien conclure sans la participation & le consentement des Confédérés. Les membres de l'assemblée de Wormes paroissent bien intentionnés pour la continuation de la guerre. Mais les moyens leur mau-

manquoient. On promettoit de l'artillerie & des munitions. Sur l'article de l'argent, le silence fut profond: Et c'étoit le besoin le plus pressant.

Quand on en vint à la ratification du traité, conclu à Paris par Lessler & Streiff, quelques-uns formèrent des difficultés. Le Marquis de Feuquières s'efforçoit de les éclaircir & de les lever. Mais il ne vouloit entendre parler d'aucun changement dans les articles. Les plus considérables entre les Princes consentent enfin à recevoir le traité tel qu'il est, & remettent la décision des intérêts de la Couronne de Suède à un traité particulier avec le Chancelier. Feuquières content, le presse de ratifier en qualité de Directeur Général l'alliance conclue avec la France. Oxenstiern s'en défend. *Plusieurs articles, dit-il, sont obscurs & équivoques. On y promet des choses, dont l'exécution n'est pas dans le pouvoir des Confédérés. Comment empêcheront-ils l'Electeur de Saxe de s'accommoder avec l'Empereur, si Son Altesse en a formé la résolution? Enfin, on y déroge beaucoup aux traités précédens entre la Couronne de Suède & les Confédérés. Le commandement général des troupes lui est ôté; distinction méritée par des services qui ont coûté la vie à un grand Roi & à un nombre infini de braves gens. Je ne puis consentir à cela, sans un ordre positif de la Reine ma maîtresse & des Régens du Royaume.* L'Ambassadeur de France se recrie & fait le mécontent. Oxenstiern demeure ferme dans son refus, & répond qu'il enverra un Ambassadeur à Sa Majesté Très-Chrétienne, qui lui exposera les raisons pourquoi il refuse de ratifier le traité de Paris. Le savant Grotius

1634.

fut celui que le Chancelier de Suède chargea de cette commission.

Heidel-
berg se-
couru
contre les
Imperi-
aux & les
Bavarois
par les
Maré-
chaux de
la Force
& de Bre-
zé.

*Histoire
du Maré-
chal de
Guebriant.*

L. II.

Chap. I.

*Puffen-
dorff Com-
ment. Re-
rum Sue-
cicarum.*

L. VI.

*Lotichius
Rerum
Germani-
carum*

Part. II.

Lib. XIX.

Cap. 4.

*Historia
Siri Me-
morie Re-
condite.*

Tom. -

VIII.

pag. 174.

1552.

Pendant que les Suédois & leurs alliés dé-
libéroient entr'eux, & cherchoient à s'assurer
du secours de France, les Impériaux & les
Bavarois profitant de la victoire de Norlin-
gue, occupoient les meilleurs places sur le
Nekre, Jean de Werts'avance jusques à Hei-
delberg, force un fauxbourg & se rend mai-
tre de la ville. Abel Moda Colonel Suédois
& Gouverneur, s'enferme dans le château &
paroit déterminé à une vigoureuse défense jus-
ques à ce qu'on vienne à son secours. Les Ma-
réchaux de la Force & de Brezé persuadés de
l'importance de conserver une place, d'où l'en-
nemi viendra incontinent à Manheim, se pré-
parent à passer le Rhin & à la delivrer. Le Mar-
quis de Feuquières accourt de Maïence, mon-
tré des ordres positifs de Louis qui défend de
conduire ses troupes au-delà du Rhin, de peur
que cette démarche ne soit interpretée comme
une rupture ouverte avec l'Empereur, &
avertit de ne rien faire sans savoir auparavant
les intentions du Roi. Cependant il falloit se-
courir Heidelberg. Sans cela l'ennemi ache-
voit de prendre ce qui restoit des conquêtes de
Gustave dans la haute Allemagne, & la Fran-
ce dont l'appui auroit paru inutile à ses alliés,
perdoit sa réputation. Voici l'expédient dont
Feuquières s'avisa.

Le Duc Bernard de Saxe Weymar retiré
en deçà du Rhin lorsque les Impériaux s'ap-
prochèrent de Francfort, avoit environ deux
mille hommes de pied & cinq mille chevaux
tant du debris de ses troupes, que de celles du
Rhingrave mort depuis peu, dont il avoit pro-
fité,

fité. Cette petite armée étoit chère & précieuse à Bernard. Elle faisoit tout son bien & son unique ressource. Feuquières s'en va lui proposer de repasser le Rhin, & de marcher au secours d'Heidelberg, & lui offre six mille hommes que les deux Maréchaux de France détacheront de leur armée. Le Duc qui veut ménager le peu de troupes qui lui reste, se défend. Le Marquis insiste, use de menaces, & gagne les Colonels de l'armée de Bernard, afin qu'ils demandent avec hauteur d'aller au secours d'Heidelberg. Affligé de se voir réduit à cette fâcheuse extrémité, le Duc verse des larmes en disant: *N'est-ce pas la chose du monde la plus dure ? Né Prince d'une des meilleures maisons de l'Empire, je n'ai pas un pouce de terre. Tout mon bien consiste dans un petit corps de troupes, sur lequel toutes mes espérances sont fondées. Et on me force aujourd'hui à les exposer contre un ennemi qui sera encore plus fort que moi, quand les six mille hommes de renfort m'auroient joint. Que deviendrai-je si je suis battu une seconde fois ? Qui paiera ma rançon, si je demeure prisonnier ?* Ces considérations arrêtoient tellement Bernard, que Feuquières ne put le rassurer, ni le déterminer, qu'en lui promettant que Louis auroit soin de sa fortune, qu'il lui donneroit de quoi lever une nouvelle armée, si la sienne étoit dissipée, & qu'au cas qu'il tombât entre les mains des ennemis, on le réclamerait comme un des Généraux de France, & que sa rançon seroit payée.

Le Duc cède & passe le Rhin. Au premier bruit de sa marche vers Heidelberg, les Impériaux levent le siège mis devant le château, &

1634.

abandonnent la ville. Bernard content s'en va dans la Weteravie, où ses soldats peuvent subsister commodément. L'ennemi revient avec des troupes plus nombreuses & meilleures, & entre encore dans Heidelberg, Abel-Moda se retire une seconde fois dans le château. L'Assemblée de Wormes demanda pour lors que les Maréchaux de la Force & de Brezé sauvassent Heidelberg, puisque le Roi y consentoit. Feuquières ne résiste pas, & souhaite seulement que le Duc Bernard vienne joindre les troupes Françaises qui ne doivent paroître que comme auxiliaires. Les deux Maréchaux pouvoient faire le plus beau coup du monde. La meilleure infanterie de l'Empereur enfermée dans Heidelberg, où elle n'avoient pas des vivres pour deux jours, auroit été réduite à se rendre prisonnière de guerre, & il y avoit lieu d'espérer que les soldats prendroient ensuite parti dans l'armée de Bernard, si la Force & Brezé l'eussent attendu. Mais jaloux d'avoir seuls la gloire de la délivrance d'Heidelberg, ils composent avec les Officiers de l'Empereur, & leur permettent de sortir & d'emmener leur caanon. *Au lieu, dit judicieusement un Historien François, de forcer la meilleure infanterie de toutes les armées de l'Empereur, qui n'avoit pas pour deux jours de vivres dans une ville abandonnée pour défendre le château, on s'amuse à raisonner avec le Colonel Foukre, & il fait si bien qu'on accorde aux Impériaux de sortir avec armes & bagage, & de les conduire jusques à Heilbron. Cette capitulation nous coûta, quelques mois après, la perte de Philisbourg, que la même infanterie surprit.*

Après :

Après la bataille de Norlingue, Charles Duc de Lorraine choisit quelques-unes des cornettes que ses troupes avoient emportées aux Suédois, & les envoya par le Baron de Clinchamp à Marie de Medicis & à Gaston Duc d'Orléans. On dit que le Gentilhomme passa secrètement à Paris pour se rendre à Bruxelles; hardiesse dont le Roi & son Ministre furent extrêmement choqués, quand ils l'apprirent dans la suite. Charles pensoit peut-être moins à faire une honnêteté à son beaufrere, qu'à lui insinuer adroitement qu'après une victoire si complète, il ne devoit plus être tenté de subir les conditions que le Cardinal de Richelieu lui vouloit imposer, & que dans peu de temps l'Empereur & le Roi d'Espagne, supérieurs à leurs ennemis, se trouveroient en état de secourir puissamment les deux beaux-freres, & de leur donner des troupes, à l'un pour rentrer dans ses Etats, & à l'autre pour contraindre Louis à lui accorder les seuretés nécessaires, ou à se défaire d'un Ministre brouillon & ambitieux. Si tel fut véritablement le dessein du Duc de Lorraine, les cornettes arriverent trop tard pour reveiller les espérances de Gaston. Dégouté, comme je l'ai dit, des délais des Espagnols dans l'exécution du traité fait avec lui, & inquiet pour la vie de Puilaurens son favori, toujours menacée d'un nouvel attentat, il avoit consenti que les Delbènes reprissent la négociation de son accommodement avec Louis. Elle avança si fort par l'imprudente précipitation de Puilaurens, que le traité fut conclu à la fin de Septembre, & signé par le Roi à Escouba le 1. Octobre. Rapportons ce que Montresor qui

1634.

Traité du
Duc d'Orléans
avec le
Roi son
frere.

Mémoires
anonymes
sur les af-
faires du
Duc d'Orléans.

Mémoires
de Montre-
sor. Mé-
moires

pour servir
à l'Histoire
du Car-
dinal de
Richelieu.

Vittorio
Siri Memo-
rie

Recondite.

Tom.

VIII.

Pag. 101.

101. &

160.

1634. étoit auprès du Duc d'Orléans à Bruxelles en raconté.

Toutes les difficultés qui s'étoient rencontrées dans la négociation, dit-il, se réduisirent enfin à ces deux articles ; la sûreté de la personne de Monsieur, & la validité de son mariage, dans lequel sa conscience & sa réputation se trouvoient intéressées. Quant au premier article, Monsieur aiant résolu de s'attacher inséparablement au Roi, & d'obtenir la confiance de Sa Majesté, il ne pensa plus à demander aucune place, & ne voulut point d'autre sûreté que la parole du Roi, qui promit de vive voix & par écrit, d'oublier tout ce qui s'étoit passé, & d'aimer Monsieur son frère comme il faisoit auparavant. Il ne fut pas si facile de convenir sur la seconde difficulté. Le Roi souhaitoit ardemment la dissolution du mariage, parce que sa permission n'y étoit point intervenue, & qu'il le croioit contraire au bien & au repos de son Etat. Cependant Sa Majesté voulut bien se soumettre sur cet article au jugement de l'Eglise, & promit de consentir au mariage s'il étoit déclaré bon. Monsieur s'engagea de son côté à subir tout ce que l'Eglise décideroit de la validité, ou de la nullité de son mariage. Les deux frères se firent ces promesses reciproques, dans l'opinion que chacun d'eux conçut que le bon droit étoit de son côté, & que l'affaire se décideroit en sa faveur. Le Roi se promettoit que les Commissaires du Pape qui seroient la plupart François, ne feroient aucune difficulté de déclarer nul, un mariage contracté contre les loix fondamentales de l'Etat, & contre le consentement de Sa Majesté, sans lequel Monsieur n'avoit pû valablement s'engager. Celui ci-nom
meina

1634

moins prévenu de la justice de sa cause, étoit persuadé que toutes les conditions prescrites par le Concile de Trente avoient été observées à la célébration de son mariage, & que dans une affaire purement Ecclésiastique, le Pape suivroit plutôt les ordonnances des Conciles, que les prétendues loix fondamentales qui ne se trouvoient ni écrites, ni confirmées par l'usage.

Ces deux articles aiant été ainsi arrêtés, il ne resta plus qu'à pourvoir à la sécurité des serviteurs de Son Altesse Royale. Comme Monsieur de Puilaurens avoit plus de part qu'aucun autre à la confiance du Prince, & que la plus grande partie des choses arrivées durant le cours de plusieurs années, furent faites par le conseil du Favori, le Roi promit de faire publier & enregistrer au Parlement de Paris une déclaration, par laquelle tout seroit pardonné, tant à Monsieur qu'à ceux qui l'avoient suivi, excepté la Vieuville, le Coigneux, Monfigot, Vieuxpont & les Evêques jugés par les Commissaires du Pape, ou accusés devant eux. Afin d'établir une confiance plus sincère entre le Cardinal de Richelieu & Monsieur de Puilaurens, & de lever tous les soupçons que celui-ci pouvoit avoir de la puissance de l'autre; on convint qu'ils s'allieroient ensemble, & que Monsieur de Puilaurens épouseroit la cousine du Cardinal, fille du Baron de Pontchâteau. Le Favori de Monsieur jugeant de l'intention d'autrui par la sienne, avec plus de franchise que de prudence, se crut entièrement assuré, & ne connut pas le piège dans lequel il fut pris quelque temps après. Richelieu le tendit avec autant de finesse que de malignité. Il vouloit s'assurer de Puilaurens à la première occasion. C'étoit à quoi le Car-

1634. dinal pensoit, depuis long-temps. Ses négociations pour le retour de Gaston n'eurent pas d'autre but que de retirer des mains des Espagnols l'héritier présomptif de la Couronne, & que de tenir entre les siennes un Favori qu'il regardoit comme le plus grand obstacle à son projet d'obliger le Duc d'Orleans d'épouser la Combalet. *Avec le temps nous aurons l'âge,* disoit quelquefois le Cardinal, content du succès des fourberies de Bouthillier & du P. Joseph qui menagèrent si habilement ce traité, que Gaston & son Favori crurent être fort obligés aux deux confidens du Cardinal. Pui-laurens s'appelloit *Antoine de Lage*. C'étoit à quoi Richelieu son ennemi faisoit allusion.

„ Une affaire de cette importance, ajoute Montresor, „ se pouvoit conduire difficilement
 „ à sa perfection, sans que les Espagnols en
 „ eussent de grands soupçons, & que les Fran-
 „ çois de la cabale contraire en eussent aussi
 „ quelque lumière par leurs correspondances
 „ à la Cour de France, & par leurs observations
 „ continuelles. Mais les conjectures n'étoient
 „ point appuyées de preuves certaines, les uns
 „ & les autres ne savoient à quoi s'arrêter, ni
 „ quelles mesures ils devoient prendre. Mon-
 „ sieur & ses véritables serviteurs témoigno-
 „ ient aux Espagnols plus de passion que jamais,
 „ de porter la guerre en France. On insistoit
 „ continuellement auprès d'eux sur l'exécu-
 „ tion du traité avec Sa Majesté Catholique, &
 „ Monsieur ne parloit à ses courtisans en pu-
 „ blic, que d'armement & de troupes. Ces pré-
 „ cautions partagèrent les esprits, & ôtèrent
 „ une partie des impressions données du dé-
 „ part de Monsieur. Il n'étoit pourtant diffé-
 „ rent que

que dans l'attente d'un courier qui devoit ap-
porter le traité signé de la main du Roi, &
un ordre général aux Gouverneurs des pla-
ces frontières de recevoir Son Altesse Roia-
le.

Un autre Gentilhomme de la Cour du Duc
d'Orleans ajoute quelques particularités.
Monsieur, dit-il, tenoit son traité fort se-
cret, & particulièrement à Madame, de
peur qu'elle n'en parlât à la Princesse de
Phaltzbourg sa sœur. Il s'abstint presque
six semaines de coucher avec Madame. On
ne dit rien non plus au Comte & à la Com-
tesse du Fargis. Outre que leur attachement
aux Espagnols les rendoit suspects, la Com-
tesse étoit comme garante de la parole que
Monsieur & Puilaurens donnerent, de n'en-
tendre à aucun traité particulier avec le Roi
sans la participation de Sa Majesté Catholi-
que. Jusques au jour de son depart de Bru-
xelles, Monsieur continua de se servir du
Comte du Fargis, afin d'entretenir la bon-
ne intelligence entre Son Altesse Roiale &
les Espagnols, & de leur ôter les ombrages
que la Reine Mere & les Lorrains leur don-
noient sans cesse sur le Traité de Monsieur
avec le Roi son frere. Mais quelque soin
que Monsieur apportât, il ne put empêcher
qu'on n'en eût le vent à Bruxelles. La Prin-
cesse de Phaltzbourg & le Duc d'Elbeuf de-
pêchèrent au Marquis d'Ayestone qui étoit
encore à l'armée, pour lui en faire part, &
lui demandèrent justice de la perfidie de Pui-
laurens, auquel il avoit depuis peu donné
sa protection contr'eux. Je trouve dans ces

1634. l'imprudence du Favori de Gaston. „ Les pa-
 „ rens & les amis de Puilaurens, dit l'Auteur
 „ anonyme, le blâmèrent fort de s'être servi
 „ des Delbènes dans une négociation si im-
 „ portante pour lui. Les deux freres ne lui
 „ avoient aucune obligation, & n'étoient pas
 „ assez dans sa confiance. Il devoit même
 „ considérer leur intérêt, d'obtenir un dédom-
 „ magement de l'Evêché d'Albi ôté à leur
 „ oncle. Ne falloit-il pas craindre aussi que
 „ pour faire leur condition meilleure, ils ne se
 „ missent pas en peine de le livrer, en lui ca-
 „ chant le péril extrême dans lequel il s'alloit
 „ jetter? Du Coudrai Montpensier eut quel-
 „ que répugnance à consentir au traité. Mais
 „ ce fut parce que son intérêt ne s'y trouva pas
 „ d'abord. Il fut le premier à y donner les
 „ mains, dès qu'on lui eut porté parole de cin-
 „ quante mille livres.

Le Duc
d'Orléans
sort secre-
tement
des Pais
Bas & re-
tourne en
France.

Mémoires
anonymes
sur les af-
faires du
Duc d'Or-
léans. Mé-
moires de
Montresor.

Mercur
François

1634.

Vittorio

Siri Memo-

rie Recon-

dite. Tom.

VIII. Pag

102. 103.

Le Duc d'Orléans informé des soupçons
 donnés au Marquis d'Ayctone, sort de Bruxel-
 les sous prétexte de l'aller chercher, afin de se
 justifier auprès de lui sur les bruits que Marie
 de Medicis, la Princesse de Phaltzbourg, &
 le Duc d'Elbeuf répandoient du traité conclu
 entre Louïs & son frere. Le véritable dessein
 de Gaston, c'étoit de se rendre à Namur &
 ensuite à Dinan dans le païs de Liège. Il a-
 voit ordonné qu'on lui envoiât là un *duplicata*
 des papiers qu'il attendoit de France, & un au-
 tre à Bruxelles par la voie ordinaire de la poste.
 Quelle fut la surprise de Son Altesse Roiale,
 quand on lui dit en arrivant à Namur qu'Aye-
 tone y étoit! Elle le va trouver, se plaint de
 ce que des gens mal intentionnés la veulent
 brouiller avec le Roi d'Espagne, & proteste
 qu'el-

1634.

qu'elle a dessein de tenir religieusement sa parole donnée à Philippe. Monsieur, répond le Marquis, je *sais de fort bonne part que votre accommodement avec le Roi votre frere, est conclu. Je m'en réjouis comme très-humble serviteur de Votre Altesse. On n'a rien à lui dire sur cet article. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déclaré plusieurs fois de la part du Roi mon maître. Tant qu'il vous plaira de demeurer dans les Etats de Sa Majesté, vous y serez traité avec la distinction due à votre naissance. Que si vous croiez trouver & plus de satisfaction, & plus de seureté en France, bien loin de s'opposer à votre retour, le Roi sera le premier à vous conseiller de suivre votre inclination. Je suis bien fâché de ce que les affaires du pais ne m'ont pas permis de faire tout ce que j'aurois désiré. Votre Altesse aura la bonté de me pardonner beaucoup de choses. J'ose espérer, Monsieur, que vous voudrez bien m'avertir du jour de votre départ, afin qu'on vous rende les honneurs dus à votre rang, & que vous soiez sûrement conduit jusques à la frontière.*

Gaston n'avoila pas son traité : mais il s'en défendit mal & parut embarrassé. Le Comte de Salazar s'en apperçut & demanda au Marquis d'Ayete pourquoy le Duc lui parloit moins qu'à l'ordinaire. Son Altesse veut s'échapper, repartit Ayete en Espagnol. Quoi que son jeu soit decouvert, Gaston fait la meilleure mine qu'il peut, & s'en retourne à Bruxelles. Le paquet qu'on attendoit de France étant arrivé le lendemain, il prit la résolution de partir le Dimanche suivant 8 Octobre. Pendant trois jours Son Altesse Roiale feint d'avoir quelques ressentimens de goutte, &

1634.

& garde le lit. Le Marquis d'Ayctone revenu pareillement à Bruxelles, lui rend visite. Quoique le Seigneur Espagnol voie fort bien qu'on le joue, il dissimule ses sentimens, & ne fait rien pour empêcher l'exécution du dessein. Les ennemis de Puilaurens ne furent pas si modérés. Ils conspièrent derechef contre lui, & résolurent de l'attaquer par tout où ils le rencontreroient, fût ce dans un bal au milieu des Dames, & de faire main basse sur tous ceux qui se trouveroient dans son carosse, de peur de manquer leur coup. Le jour est pris au 9. Octobre destiné aux réjouissances publiques pour la victoire remportée à Norlingue par le Cardinal Infant. Mais la fuite de Gaston & de son Favori arrivée le jour précédent, rompit le funeste complot. Volons comment Montresor qui suivoit Son Altesse Royale, raconte cette fameuse sortie des Pays-Bas.

Monfieur, dit le Gentilhomme, se promène tout le Samedi, & rend ses visites accoutumées. Entre les moïens qu'il se proposoit, celui du secret fut jugé le plus essentiel & le plus nécessaire. Son Altesse Royale se confie à un petit nombre de domestiques, & croit que le hazard doit faire le choix de ceux qui auront l'honneur de l'accompagner. Je trouve que prévoyant les reproches que les Espagnols feroient au Comte du Fargis de ce départ précipité, quoiqu'on le lui eût caché, elle voulut l'emmenner. Ils s'emportèrent en effet contre la Comtesse son épouse, & la releguent à Gand. Mais aiant reconnu depuis qu'elle n'avoit rien sçu du traité, ils lui permirent de revenir à Bruxelles, & sa pension de six cens livres par mois

mois lui fut continuée. Le Dimanche à huit heures du matin, poursuit Montresor, Monsieur sort de la ville comme pour aller prendre le divertissement de la promenade, ou plutôt de la chasse du Renard, disent quelques-uns. Le bonheur voulut que ce même jour le Marquis d'Ayetonne & le Président Rose allassent à Terveure maison du Roi d'Espagne à deux lieues de Bruxelles, conférer sur des affaires importantes avec le Duc de Neubourg. Puilaurens ne voulut pas suivre son maître, parce que ce n'étoit pas sa coutume. Il seignit d'aller voir le Président Rose. On savoit bien qu'il ne seroit pas au logis. Peu de temps après Puilaurens sort en carrosse par la même porte que le Duc d'Orleans comme pour l'attendre dans le fauxbourg à son retour de la chasse, ou de la promenade. Pour mieux tromper les bourgeois qui faisoient la garde à la porte, Gaston avoit commandé en leur présence qu'on allât dire aux Cordeliers de lui tenir une Messe prête lors qu'il rentreroit sur le midi dans la ville. Puilaurens monte à cheval dans le fauxbourg, & joint son maître en peu de tems. On traverse la forêt de Soignies, on passe à Nivelles, à Bavai, à Pont sur Sambre. Là Gaston prend un guide parce que la nuit approche, & arrive à la Capelle suivi de dix ou douze de ses domestiques. Les autres demeurèrent en chemin; leurs chevaux n'ayant pu achever une si longue traite. Elle se fit avec une extrême diligence, & sans s'arrêter un seul moment.

„ Si les Espagnols furent étonnés de ce
 „ que Monsieur s'étoit ainsi retiré des Pays-
 „ Bas, ajoute Montresor, le Marquis de Bec-
 „ Crespin

1634. „ Crespin Gouverneur de la Capelle ne le fut
 „ pas moins quand on lui dit que Son Al-
 „ tesse Roiale étoit sur la contrescarpe de sa
 „ place. Comme il ne savoit rien de l'accom-
 „ modement, il craignit d'être surpris. Pour
 „ s'éclaircir de la vérité d'une chose si extra-
 „ ordinaire, il fait sortir l'infanterie avec des
 „ Officiers, & un d'eux vint reconnoître le
 „ nombre des gens qui sont avec Monsieur
 „ pour en faire son rapport au Gouverneur.
 „ Son Altesse Roiale & ceux qui se trouvoient
 „ auprès d'elle, jugèrent aisément que la gar-
 „ nison étoit en allarme, & qu'il seroit à pro-
 „ pos de faire avancer Delbène, pour leur
 „ dire de quelle sorte Monsieur étoit arrivé,
 „ & pour montrer au Marquis de Bec-Crespin
 „ l'ordre du Roi à tous les Gouverneurs des
 „ places frontières de recevoir Monsieur. Dès
 „ que le Marquis l'eut lu, il vint trouver Son
 „ Altesse Roiale, la pria d'entrer dans la pla-
 „ ce, & d'excuser le long retardement auquel
 „ il avoit été obligé par le devoir de sa char-
 „ ge. Elle louë la ponctualité du Gouver-
 „ neur, qui la reçoit à la Capelle aussi-bien
 „ qu'il est possible dans une rencontre si im-
 „ prévue. Ceux qui étoient sortis de Bruxel-
 „ les avec Monsieur, & qui n'avoient pû le
 „ suivre à cause de la lassitude de leurs che-
 „ vaux, ou parce que les païsans les avoient
 „ arrêtés en chemin, arriverent le lendemain
 „ à la Capelle. Le Marquis d'Ayeton man-
 „ da dans tout le païs qu'on laissât passer li-
 „ brement les François, & qu'on leur fournisse
 „ mêmes les choses nécessaires.
 „ Delbène alla porter au Roi la nouvelle
 „ de l'arrivée de Monsieur, & S. Quentin fut
 „ dé-

1634.

„ dépêché vers Madame & vers le Marquis
„ d'Ayctone, pour les informer des raisons
„ que Son Altesse Roiale avoit eues de sortir
„ secretement des Pais-Bas. La première &
„ principale commission de S. Quentin, c'é-
„ toit de dire à Madame, que Monsieur con-
„ servoit toujours pour elle l'affection qu'il
„ lui devoit & qu'il lui avoit promise; qu'il
„ la conjuroit d'en être persuadée, & qu'au-
„ cune considération du monde ne le feroit
„ jamais changer. Ces assurances consolèrent
„ beaucoup Madame, dont l'esprit étoit aussi
„ agité, que sa condition paroissoit incertaine,
„ Sans une confiance entière à la parole de
„ Monsieur, & sans une grace particuliere
„ de Dieu auquel elle avoit continuellement
„ recours, la désolée Princesse n'auroit pu re-
„ sister au déplaisir de se voir abandonnée lors
„ qu'elle y pensoit le moins. Quant au Marquis
„ d'Ayctone homme sage & maître de ses sen-
„ timens, il ne témoigna aucune altération à
„ S. Quentin. Monseul chagrin, *dit-il avec une*
extrême modération, c'est que le départ précipi-
té de Monsieur m'ait ôté le moien de lui rendre
les honneurs dûs à un Prince de sa naissance.
Comme Son Altesse a toujours eu une entière
liberté dans les Etats du Roi, elle a pû y de-
meurer, & en sortir de la manière qu'il lui a
plu. Je croi seulement qu'il auroit été plus
convenable au rang de Monsieur, & plus agréa-
ble à Sa Majesté, que le Gouverneur & les
principaux du pais eussent pû rendre leurs
devoirs à Son Altesse dans cette rencontre.
Monsieur, dit le Gentilhomme anonyme, en-
voia ordre par écrit à Chaudebonne Chevalier
d'honneur de Madame, & à Lasseré Secrétaire
des

1634. *des commandemens de demeurer auprès d'elle. Outre cela, il laissa soixante & quinze personnes de sa maison qui avoient coutume de servir Madame, entre lesquelles il y avoit des Suisses, des pages, des valets de pied & des cochers vêtus des livrées de Monsieur. On fit par son ordre un fonds de quinze mille livres par mois pour toute la dépense de la maison de Madame. Chaudelbonne, & Goulas qui demeura pour faire partir celle de Monsieur, reçurent ordre de se retirer des Pays-Bas incessamment. Les Espagnols soupçonnoient l'un & l'autre d'avoir eu part à la négociation des Delbènes.*

Arrivée
du Duc
d'Orléans
à S. Ger-
main en
Lay.

Mémoires
de Montre-
sor. Mé-
moires An-
onymes
sur les af-
faires du
Duc d'Or-
léans.

Mercure
Franç.

1634.
Vittorio
Siri Me-
moire Re-
condite.
Tom. III
Pag. 10.
103.

De la Capelle Gaston se rend à Marles près de Laon, & le jour suivant il rencontre le Maréchal de Chaunes qui venoit au-devant de lui avec plusieurs Gentilshommes de Picardie. Son Altesse Royale aiant passé à la Fère, où le Marquis de Nesle la reçut, vint à Soissons. Elle y trouva Bouthillier Surintendant des finances, d'autres disent Chavigni son fils Secrétaire d'Etat. Quoiqu'il en soit le Roi avoit dépêché l'un ou l'autre avec Bautru, pour mener des carosses à son frere, & pour lui faire des complimens de la part de Sa Majesté, qui témoignoit une grande impatience de le voir. Les deux Envoies furent d'autant mieux reçus, qu'ils apportoiert quarante-cinq ou cinquante mille écus en lettres de change. On les remit incontinent à Bruxelles, afin de dégager la maison du Duc d'Orléans, qui devoit toucher à Paris cinq cens mille livres de ses revenus saisis. La joye ne fut pas longue. Bautru dit certaines choses à Puilaurens qui causerent de l'inquiétude au Duc & à son Favori. Dans leurs conférences particulières avec

celui-ci, dit Montresor, Charvigni & Bautru
voulurent pressentir, à quoi Puilaurens se dé-
terminerois sur l'article du mariage de Mon-
sieur. Le trouvant plus disposé à le maintenir
que le Cardinal ne se l'imaginoit, ils insinuent à
Puilaurens que le Roi prétend toujours le faire
casser, & que s'il s'est soumis au jugement de
l'Eglise, ce n'est que pour sauver les apparen-
ces. Nous ne vous dissimulerons pas, ajou-
terent-ils, que Monsieur ne se doit point flat-
ter que son mariage subsistera. Vous nous sur-
prenez. Êtes vous donc un Courtisan si scrup-
puleux? Quoi! vous hésitez dans une affaire
de la dernière importance à l'établissement de
votre fortune. Les Envoyés du Roi voient que
Puilaurens étoit à l'épreuve des espérances dont
ils le voulaient flatter, Bautru lui dit, mais
un peu trop légèrement: Si vous êtes dans cet-
te résolution, Monsieur, je voudrois pour
beaucoup de choses que vous fussiez encore à
Bruxelles. Puilaurens comprit fort bien ce
qu'on lui vouloit dire. Il se prépara dès-lors à
de grandes traverses. Dissimulant pourtant ses
sentimens, il feignit de ne faire pas attention à
la réponse de Bautru. C'étoit le meilleur parti
qu'on pouvoit prendre. Il n'y avoit plus moyen
de reculer.

Déjà mécontent & inquiet de l'avis donné
à son Favori, Galton arrive par un fort mau-
vais tems à S. Germain en Laye le 21. Octo-
bre S. Simon premier Ecuier du Roi l'alla
recevoir dans la cour du château, & le condui-
sit à Louis qui l'attendoit dans sa chambre,
où étoient le Comte de Soissons, les Ducs de
Longueville & de Monbazon, les Maréchaux
de Chauvines, de Châtillon, d'Etrées & de Bre-
zé,

1634. zé, le Garde des Seaux, & un grand nombre de Seigneurs accourus à l'entrevue, ou plutôt à la comédie. Après une fort profonde reverence à son aîné, le cadet fait un compliment étudié, dans lequel il demande humblement pardon de ses fautes, prie le Roi de lui rendre ses bonnes grâces, & promet d'être désormais fidèle & soumis à toutes les volontés de Sa Majesté. *Ne parlons plus du passé,* répondit-elle : *il est oublié. Embrassons nous comme de bons freres.* On se baise trois fois avec beaucoup de tendresse en apparence ; & Gaston présente au Roi Puilaurens & les autres Gentilshommes venus de Bruxelles. Ils furent agréablement reçus. Richelieu arrive de Ruël en même tems suivi de sa Cour presque aussi nombreuse que celle du Roi. Il s'avance, Louis le présente au Duc, & prie son frere d'aimer le Cardinal. *Monsieur,* dit l'habile Comédien, *j'ai un extrême déplaisir de ce que votre absence du Roiaume, ne m'a pas permis de contenter la forte passion que j'ai toujours eue de vous servir. Je saurai me dédommager à présent, & profiter des occasions que votre reconciliation avec le Roi me donnera de vous témoigner mon profond respect, & mon attachement sincère à votre personne.* Gaston embrasse Richelieu, proteste qu'il est desabusé des mauvaises impressions qu'on lui avoit données, & promet de suivre les conseils d'un Ministre si éclairé & si bien intentionné pour lui.

La comédie fut encore plus grande le lendemain, & accompagnée de plusieurs divertissemens. Gaston va dîner chez le Cardinal à Ruël. On l'y reçoit avec tous les honneurs possi-

possibles. Les gardes ont ordre de mettre les armes bas, dès que Son Altesse Roiale entrera dans la maison. Après un assez long entretien, en particulier, dans lequel Richelieu tira la plus grande partie des secrets importants d'un Prince facile & indiscret, on le conduit à la salle où le couvert est mis, & Richelieu lui présente la serviette pour essuyer ses mains. Il n'y avoit qu'un fauteuil à la table pour Son Altesse Roiale. Les Cardinaux de la Valette & de Richelieu, tous les Seigneurs conviés n'eurent que des sièges plians. Le régal fut magnifique & accompagné d'une excellente musique. On joua, & Gaston gagna six mille pistoles au Cardinal de la Valette & aux autres. Le jour suivant 23. Octobre, il prend congé du Roi pour aller à sa maison de Limours, puis à Orleans, & enfin à Blois.

1634.

Pendant que Richelieu regale le Duc d'Orléans, il fait donner la torture à Puilaurens sur l'article du mariage de son maître. Il fallut que le Favori écoutât les leçons que certains Docteurs de Sorbonne envoiés exprès, lui viurent faire pour dissiper tous ses doutes. *Messieurs*, leur dit-il, *je suis convaincu de votre habileté, & vos raisons me semblent bonnes. Mais Monsieur n'est pas encore suffisamment éclairci. Vous ne me conseillerez pas de le presser de faire quelque chose contre sa conscience.* Il n'en fallut pas davantage pour rendre Puilaurens aussi suspect qu'auparavant. Le Cardinal le traite de dissimulé & d'inconstant. Son Eminence paroît cependant disposée à lui donner la Demoiselle promise: mais à condition que le mariage ne se consommera pas si tôt: chose sur laquelle on raisonna beaucoup.

Le Duc d'Orléans mecontent se retire à Blois,

Mémoires anonymes sur les affaires du Duc d'Orléans. Mercredi François. 1634.

1634.
Vittorio
Siri Me-
merie Re-
condite.
Tom.
VIII.
Pag. 104.
105. 201.
202.

Les gens plus pénétrants en tirèrent des prognostiques funestes à Puilaurens. Bouthillier & le Capucin Joseph viennent à la charge. Monsieur, dit celui-ci au Favori de Gaston, le Roi a exécuté tout ce qu'il avoit promis à Monsieur. Vous voyez aussi que Sa Majesté veut vous accorder les graces qu'on vous a fait espérer de sa part. Elle demande maintenant d'être éclaircie des intentions de Monsieur sur l'article de son mariage. Car enfin, le Roi n'y consentira jamais. Il a résolu d'en poursuivre incessamment la dissolution. Sa Majesté croit que Monsieur fera bien aisé aussi de voir cette affaire terminée au plutôt. On ne le pressera point de se remarier. Mais son honneur & sa conscience ne lui permettent pas de demeurer plus longtemps dans cet état d'un mariage incertain. Si Monsieur a des scrupules & des difficultés, il peut consulter des Théologiens François. Vous nous avouerez qu'ils sont plus croyables que des Flamans & des Espagnols, qui n'ont aucune connoissance des loix & des coutumes du Roiaume. Vivement pressé d'obtenir le consentement de Gaston à la dissolution de son mariage, le Favori repartit de la sorte. „ Que veut-on que je fasse ? Il n'y a pas encore deux jours, que j'ai fortement représenté à Monsieur le danger auquel il s'expose en s'opiniâtrant à demeurer dans l'alliance de la Maison de Lorraine ancienne ennemie de la France. Je lui ai remontré que s'il parvient à la Couronne, les Princes Lorrains voudront gouverner & disposer de tout. Enfin je me suis

„ avan-

1634.

„ avancé jusques à lui dire, que je craindrai
 „ pour sa vie, dès que je le verrai Roi avec
 „ un fils; que les Lorrains sont capables de
 „ tout entreprendre pour avoir une minorité
 „ & une Régente de leur maison, & que du-
 „ rant son administration & sous le regne d'un
 „ jeune Roi dont ils se rendront les maîtres,
 „ ils pourront bien faire encore ce qu'on a vu
 „ du tems de François II. de Charles IX. &
 „ d'Henri III. Le P. de Condren Confesseur
 „ de Monsieur; s'est joint à moi, & nous
 „ n'avons rien gagné". Richelieu ne se païa
 point de ces excuses. Et certes, les raisons
 que Puilaurens se vançoit d'alléguer à son maî-
 tre, étoient tirées de si loin que le Cardinal
 dut croire qu'on se moquoit de lui. Plus
 persuadé de la dissimulation du Favori, Ri-
 chelieu examine avec soin toutes ses démar-
 ches, & découvre enfin certaines choses qui
 le déterminèrent à hâter la perte d'un Gentil-
 homme qu'il faisoit Duc & Pair de France, &
 qu'il donnoit pour époux à une de ses pro-
 ches parentes pour le tromper plus seure-
 ment.

Ceux qui ont lu la Vie du P. Charles de
 Condren Supérieur Général de la Congrégation
 des Prêtres de l'Oratoire de France, &
 qui le regardent comme un Saint du premier
 ordre, seront peut-être surpris de trouver ici
 qu'il pressa son pénitent de consentir à la dis-
 solution d'un mariage aussi valide qu'il en fut
 jamais. Le P. de Condren avoit certainement
 de l'esprit, de la droiture, & du désintéresse-
 ment. Mais le bon homme n'étoit pas fort
 habile, toutes ses connoissances se bornoient à
 la Théologie Scholastique, il ne se remplissoit

1634.

l'esprit que de spéculations mystiques sur l'Ecriture Sainte. Cela se voit dans sa Vie composée par un de ses grands disciples, qui donne d'une manière si outrée dans les expressions mystérieuses, & dans je ne sai quelle Théologie sublime, que le Héros & le Panegyriste paroissent visionnaires & fanatiques. Mais il ne faut pas juger du P. de Condren par l'idée que l'extravagant Auteur de sa Vie en donne. Il étoit plus raisonnable & ne tomboit point en de si grands excès. Trop simple & trop crédule, il se laisse surprendre dans l'affaire du mariage de Gaston, & suivit le torrent des Evêques & des Théologiens flatteurs, ou timides, dont les uns vouloient faire leur cour à un Ministre impérieux, & les autres n'osoient résister à ses volontés.

Puis laurenus rejetant tout sur la forte prévention de son Prince, il fallut s'adresser au Duc d'Orléans même. Bouthillier & le P. Joseph le sollicitent de consentir à la dissolution de son mariage, & lui mènent à Limours trois Docteurs de Sorbonne, le P. Maillant Confesseur du Roi, deux autres Jésuites, & le P. de Condren Directeur de sa conscience. Inébranlable à toutes les subtilités, & aux raisonnemens spécieux de ces Théologiens corrompus, ou surpris, Gaston leur répond ainsi avec beaucoup de bon sens & de courage. *La prétendue nullité de mon mariage est fondée dans l'Arrêt du Parlement de Paris sur ce que les Princes de la Maison de Lorraine m'ont séduit & forcé à épouser la Princesse Marguerite leur sœur. Si ce fait est faux, mon mariage est valide & légitime. Or je vous déclare que ces Messieurs ne pensoient qu'à faire leur sainte Religieuse*

ligieuse. Comme j'estimois extrêmement son mé-rite & sa vertu, je la leur demandai avec de si grandes instances, qu'ils ne purent se défendre de me l'accorder. Puis qu'on veut qu'il y ait eu de la séduction & de la violence, elles sont de mon côté. Que si le Roi m'ordonne absolument de vivre séparé de mon épouse légitime, j'obéirai à Sa Majesté. Mais je n'en aurai jamais d'autre tant que Madame vivra, & je ne consentirai point à la dissolution d'un mariage que j'ai validement contracté. Tous les discours recherchés des sept Théologiens ne servirent de rien. Le Duc d'Orléans refusa constamment de commettre la lâcheté qu'on lui proposoit. Ce fut d'écrire au Roi son frere qu'il étoit suffisamment éclairci sur la nullité de son mariage. Les gens d'esprit trouvèrent la réponse du Duc aux sept Théologiens, judicieuse & bien concertée. Elle détruisoit le fondement de l'Arrêt extorqué aux Magistrats de Paris, & rendoit l'affaire purement Ecclesiastique selon les principes le plus communément reçus dans l'Ecole de Rome. Nous verrons bien-tôt que la question se réduisit enfin à ce point: si les mariages des Princes du sang, & sur tout des héritiers présomptifs de la Couronne, contractés sans, & même contre le consentement du Roi, sont légitimes.

Gaston part ensuite pour Orléans, & se rend à Blois l'onzième Novembre. Le Marquis de Célade, dit un Gentilhomme de la Cour de ce Prince, s'en allant de Flandres en Espagne à la fin de Decembre 1634. salua Monsieur en passant à Blois, & reconnut que Son Altesse Royale s'étoit éloignée de la Cour, parce qu'elle y avoit déjà trouvé des dégoûts. Il en donna

1634. promptement avis au Marquis d'Ayeton qui conféra avec le Duc de Lerme & le Président Rose. Ces trois Messieurs allèrent au logis de la Princesse de Chimai, où étoit la Comtesse du Fargis. On y manda Lasseré en qui Monsieur & Puilaurens avoient beaucoup de confiance. Ecrivez à Monsieur, lui dit Ayeton, que nous savons les nouveaux sujets de chagrin qu'on lui donne en France. Quoiqu'il se soit séparé de nous d'une manière un peu extraordinaire, nous avons toujours le même respect pour sa personne & la même passion de le servir. On lui offre encore une retraite dans les Etats de Sa Majesté. Il y trouvera la même liberté & la même sécurité. Nous tâcherons de le traiter avec plus de dignité. Le Marquis d'Ayeton & les autres proposèrent à Lasseré de dépêcher sous quelque prétexte, un Courier exprès à Son Altesse Royale. Il s'en défendit sur l'ordre positif qu'on lui avoit laissé de n'écrire que par l'ordinaire, & remontra que la Lettre seroit aussi-tôt rendue & sans aucun soupçon. Cela fut éprouvé depuis. On fit prier Lasseré par Madame du Fargis, de communiquer la réponse de Monsieur dès qu'il l'auroit reçue. Lasseré ne manqua pas d'avertir Son Altesse Royale & Puilaurens des nouvelles offres des Espagnols. Bien que ce fût avec tout le secret, & avec toute la fidélité qu'on pourroit desirer de sa part, il ne put si bien faire que Richelieu n'en fût averti d'ailleurs, & que la dépêche ne tombât entre les mains du Cardinal. Cela fit bâter l'emprisonnement de Puilaurens.

Il y a grande apparence que le Marquis d'Ayeton fit ces grandes avances de concert
avec

avec le Cardinal Infant arrivé le 4 Novembre 1634
à Bruxelles, trois semaines après le départ du
Duc d'Orléans. La ville de Norlingue s'é-
tant rendue à discrétion le 8. Septembre, le
Roi de Hongrie & l'Infant son beaufrere y
entrèrent triomphans le jour suivant. On dé-
libéra incontinent sur la manière dont ils pour-
suivroient l'un & l'autre leur victoire. La Cour
de Vienne souhaitoit que le Cardinal Infant
passât l'hiver en Allemagne avec son armée,
& qu'il aidât le Roi de Hongrie à chasser les
Suédois, & à réduire entièrement les Confe-
dérés. Le Prince Espagnol s'en défendit sur
les ordres positifs qu'il avoit de se rendre au-
plûtôt dans les Pais-Bas, & sur la nécessité de
sa présence dans ces Provinces toujours agi-
tées depuis l'affaire du Duc d'Arfchot & de
quelques autres Seigneurs. Il étoit même fort
mécontent des Ministres & des Officiers du
Roi de Hongrie. Uniquement attentifs à la
conservation des troupes Allemandes, ils se
mettoient si peu en peine des Espagnoles &
des Italiennes, qu'elles furent réduites à man-
ger pendant huit jours la chair des chevaux
tués à la bataille, parce qu'on refusa de leur
faire part des vivres trouvés dans la ville de
Norlingue. De manière que l'armée du Car-
dinal Infant diminua en fort peu de tems de
sept ou huit mille hommes. Cela lui donna
tant de chagrin que se voyant hors d'état de
marcher au secours de Brisac toujours blo-
qué, & de passer en Alsace malgré l'armée
Françoise commandée par le Maréchal de la
Force qui faisoit mine de vouloir s'opposer à
lui, qu'il tourna du côté de la Franconie dans
le dessein de s'avancer vers Cologne, sans at-
tendre

Le Cardi-
nal In-
fant se
rend dans
les Pais-
Bas.

Mémoires
anonymes
sur les af-
faires du
Duc d'Or-
léans. Mer-
cure Fran-
çois 1634.
Vittor-

rio Siri
Memorie
Recondi-
te. Tom.
VIII.

Pag. 161.
162. 171.
173. 182.
183.

1634. tendra la réponse à la Lettre que l'Empereur écrivit au Roi Catholique pour lui demander la permission de retenir le Cardinal Infant & ses troupes en Allemagne.

Ferdinand avoit encore une vue. C'étoit de se servir de la conjoncture favorable, d'assembler une Diète Electorale, & de faire élire Roi des Romains son fils aîné le Roi de Hongrie. Pour réussir plus sûrement dans cette entreprise, il falloit que l'Empereur puissamment armé demandât l'élection de son fils, & que les Electeurs n'osassent la lui refuser. Les projets de la Cour de Vienne furent approuvés à celle de Madrid. Philippe écrivit à l'Infant son frere de se joindre au Roi de Hongrie pour dissiper le reste des troupes de l'Union Protestante sur le Rhin, de délivrer Brisac, de marcher ensuite vers la Saxe, afin d'obliger l'Electeur à faire la paix particulière, de prendre ensuite des quartiers d'hiver dans la basse Saxe & dans la Westphalie, d'appuyer la promotion du Roi de Hongrie à la dignité de Roi des Romains, & de conclure auparavant le traité suivant avec l'Empereur & son fils. Philippe offroit d'entretenir à ses dépens en Allemagne douze mille hommes de pied & trois mille chevaux, qui seroient employés à la conservation de la Suabe, du Duché de Wirtemberg occupé depuis la dernière victoire, & de l'Alsace, pourvu que l'Empereur & le Roi de Hongrie promissent de secourir Sa Majesté Catholique contre le Roi de France & les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Ces dépêches arriverent trop tard. Le Cardinal Infant étoit déjà dans les Pais-Bas. Il y répondit en réitérant les mêmes plaintes contre

1634.

tre les Ministres & les Officiers Impériaux qui
 Pavoient mis dans la nécessité de sortir au plu-
 tôt de l'Allemagne pour prévenir la ruine en-
 tière de ses troupes. Le Roi de Hongrie
 voyant son beaufrère déterminé à passer in-
 cessamment dans les Pais Bas, finit sa campagne,
 & va recevoir des complimens & des accla-
 mations à Vienne. Son pere l'y déclara Gé-
 neralissime de toutes ses armées. Les deux
 jeunes Princes commirent une faute énorme,
 en se séparant ainsi l'un de l'autre, sans pour-
 suivre assez vivement leur victoire. Les Sué-
 dois & les Confédérés eurent le loisir de se
 reconnoître, & de se fortifier avec le secours
 de la France. Si l'Electeur de Saxe avoit eu
 de meilleures intentions, & les Princes de
 l'Union Protestante dont les troupes demeu-
 roient entières, plus de vigilance & d'activité,
 non moins heureux que les Romains après
 leur défaite à la bataille de Cannes, dont An-
 nibal ne fut pas profiter, les Suédois & leurs
 alliés se seroient vus en état de repousser non
 seulement l'ennemi victorieux, mais encore
 de le ruiner entièrement. A la fin de cette an-
 née, l'Empereur n'avoit pas plus de trois mil-
 le hommes dans la Suabe, & autant dans la
 Franconie. On voioit des commencemens
 de mesintelligence entre Ferdinand & Maxi-
 milien Duc de Bavière. Enfin la disette d'ar-
 gent étoit si grande à Vienne, qu'on ne pou-
 voit fournir au Roi de Hongrie de quoi entre-
 tenir sa maison.

Le Cardinal Infant arrive à Cologue le 19.
 Octobre, à Juliers le 26 & entre deux jours
 après dans la Gueldre, accompagné du Prince
 Thomas de Savoie, du Duc de Lerne, des

1634. Marquis d'Ayetone, de Légapés, de los Balbazés, de plusieurs autres Seigneurs distingués, & d'un grand nombre de Gentilshommes. Il fut magnifiquement reçu à Bruxelles le 4 Novembre, après avoir pris à Tervœure le divertissement de la chasse le jour de la S. Hubert selon la coutume du pays. Pour rendre son entrée plus solennelle, il se fit escorter par dix mille chevaux armés de toutes pièces, tant de l'armée de Flandres, que de ceux qu'il avoit amenés d'Allemagne. Il avoit cent Gardes Turques vêtus de ses livrées jaunes qui marchaient devant lui avec leurs timbales. Son habit à la Françoisse, fut le même qu'il portoit le jour de la bataille de Norlingue. De l'Eglise de Sainte Gudule où il descendit premièrement de cheval, il alla chez Marie de Medicis qu'il salua seule du baiser, quoique la Duchesse d'Orleans fût auprès de sa belle-mère. La visite étoit uniquement pour la Reine. *Monsieur*, lui-dit-elle, *vous vous êtes fait longtemps attendre. Mais la grande victoire que vous avez remportée, nous a consolés de votre retardement. Vous me rendez la joie; je ne la connois plus depuis la mort de l'Infante ma bonne & tendre amie.* Le Prince Espagnol répondit avec beaucoup de politesse & d'agrément aux civilités de Marie de Medicis, & se retira dans son palais. Quelques jours après il rendit visite à la Duchesse d'Orleans. Il la traita simplement d'*Altesse*. Marie de Medicis fut d'avis que sa belle fille en usât de même, quoique tous les Princes d'Italie eussent donné de *l'Altesse Royale* au Cardinal Infant. Ce titre n'étoit pas encore bien établi. Le Duc d'Orleans le prit alors en France.

Inquiet & chagrin à Blois nonobstant les honneurs qu'on lui rend, il se plaint amèrement de ce qu'on diffère d'élever Puilaurens à la dignité de Duc & Pair de France, & de lui donner la parente de Richelieu en mariage. L'agitation du favori n'étoit pas moindre que celle du Prince. Embarassé des délais affectés, & intimidé par les reproches du Cardinal qu'il regardoit comme des menaces, Puilaurens pensoit à se retirer en Angleterre. Richelieu averti de tout ce qui se passe, commence de craindre que le Duc d'Orléans ne se laisse entraîner par son favori. Il dépêche l'Abbé Delbene à Blois, pour dire à Son Altesse Royale & à Puilaurens que celui-ci peut venir à Paris conclure son mariage avec la seconde fille du Baron de Pont-Château. Le Duc de la Vallée devoit épouser l'ainée le même jour, & le Comte de Guiche fils du Comte de Grammont Mademoiselle du Plessis-Chivrai parente du Cardinal au même degré. Cette nouvelle rétablit la joie dans la Cour de Gaston. Il retourne à Paris avec Puilaurens. On les régale splendidement à Ruël le 19, Novembre, & le Cardinal les conduit à S. Germain en Laye pour finir l'affaire en présence du Roi. Les trois contrats de mariage furent signés, & la cérémonie des fiançailles se fit au Louvre le 26. du même mois. Le lendemain on enregistra au Parlement de Paris la déclaration du Roi, en faveur de Puilaurens & des autres qui ont suivi le Duc d'Orléans hors du Royaume, & les mariages furent célébrés, le 28. avec beaucoup de pompe à l'Arsenal. La Seigneurie d'Aigoillon achetée six cens mille livres de la Princesse Marie de Gonzague, qui la possé-

1634

Puilaurens épouse une parente du Cardinal de Richelieu & est fait Duc & Pair de France.

Mémoires de Montreux. Mercure François. 1634. Vittorio Siri Memoria Recandite. Tom. VIII. Pag. 106. 107.

1634. se doit comme héritière par sa mère, du feu Duc de Maïenne, fut érigée en Duché Pairie sous le nom de Puilaurens, & donnée au favori de Gaston. Il se trouva pour lors, dit-on, riche de six cens mille écus en fonds. Le 7. Décembre, il va prendre sa séance au Parlement accompagné du Comte de Soissons, de plusieurs Ducs, & d'un grand nombre de Seigneurs distingués. C'est ainsi que ce Gentilhomme, dit Montresor, fut avancé avec autant de bonheur pour le moins, que de mérite, quoi qu'à dire la vérité, il n'en fût pas tout-à-fait dépourvu. Gaston un peu moins chagrin s'en retourne à Blois. Il évitoit la Cour autant qu'il pouvoit, parce qu'on l'y pressoit continuellement de consentir à la dissolution de son mariage.

Par cette alliance avec le favori de l'héritier présomptif de la Couronne, dit encore Montresor, Richelieu prétendoit assurer son autorité pour le présent & pour l'avenir, attacher Puilaurens à ses intérêts, le tenir dans une dépendance absolue de ses volontés, venir à bout de la cassation du mariage de Monsieur, & l'engager ensuite à épouser Combalet: dessein qu'il s'était flatté d'exécuter, pourvu qu'il put retirer Son Altesse Royale des mains des Espagnols, & l'éloigner de Madame & des Princes de la Maison de Lorraine. Le Cardinal s'apperçût bientôt qu'il ne lui seroit pas si facile de disposer de son nouvel allié. Pour l'engager davantage à rendre Gaston moins inflexible sur l'article de son mariage, Richelieu promet au Duc de Puilaurens le bâton de Maréchal de France, le commandement d'une armée, & des richesses immenses. Le Favori ne donne pas
dans

1634

dans le piège, mais indiscret au dernier point il méprise les promesses du Cardinal, & en fait des railleries. Le plus intime confident de Puilaurens, c'étoit Coudrai-Montpensier. Sur quelque rapport, ou sur ses propres conjectures, Richelieu s'imagine que celui-ci met dans l'esprit de l'autre, que le favori de l'héritier présomptif de la Couronne ne doit pas se rendre l'esclave d'un autre. Prévenu de la sorte, le Cardinal conseille à Puilaurens de rompre avec Coudrai-Montpensier. Bien loin de témoigner la moindre complaisance sur une chose que Richelieu souhaite ardemment, Puilaurens prend chez lui Coudrai-Montpensier, & lui donne un appartement qui communique dans le sien.

Le mariage du Duc de la Valette avec la sœur aînée de la Duchesse de Puilaurens, fut un des moyens employés pour tirer le Duc d'Épernon de la mauvaise affaire qu'il eut l'année précédente avec Sourdis Archevêque de Bourdeaux. En voici les suites & la fin. Le Prélat appuyé par le Cardinal de Richelieu, obtint que ses confrères qui se trouvoient à la suite de la Cour, s'assemblaient extraordinairement pour délibérer sur les mesures qu'ils devoient prendre, afin que tout l'Ordre Épiscopal outragé, disoit-on, dans la personne d'un de ses membres par un Gouverneur de province, qui avoit osé faire tomber à terre la calotte & le chapeau de M. l'Archevêque, eût une satisfaction proportionnée à l'énormité d'une pareille offense. Le Duc de la Valette demande d'être oui dans l'Assemblée. Il y fit de fort humbles soumissions de la part de son père, pria les Evêques de vouloir être les

Accommodement de l'affaire du Duc d'Épernon avec l'Archevêque de Bourdeaux.

Histoire du Duc d'Épernon La X. Villotio Siri Memoria Recedita Tom. VII Pag. 64

1634. Juges de l'affaire, & protesta qu'Epemon en passeroit par tout ce qu'il leur plairoit d'ordonner. Quelques-uns des plus sages furent d'avis d'accepter l'offre. Mais les autres à la suggestion de Soudis, ou plutôt de son protecteur, opinent à se joindre en cause avec lui, & à se déclarer parties contre Epemon. Le premier avis eut d'abord la pluralité des voix; mais le Cardinal de Richelieu fit changer la résolution. Tous les Prélats vont en corps trouver le Roi & lui demander au nom de tout le Clergé de France, justice de la violence du Duc d'Epemon. L'Archevêque d'Arles qui portoit la parole, emploia les termes les plus forts, & les figures les plus capables d'exciter la colère du Roi. On raconte que Cospean Evêque de Nantes indigné de cet acharnement, ne put s'empêcher de dire à ses confrères: *Chose étrange! Si le Diable pouvoit se soumettre aussi humblement à Dieu, que M. d'Epemon se soumet aux Pasteurs de l'Eglise; le premier obtiendrait miséricorde: Et nous la refusons à un vieux Seigneur qui a toujours bien servi la Religion Catholique.* Telle étoit la modération & la douceur de ces prétendus Successeurs des Apôtres. Sur les plaintes du Clergé exposées par l'Archevêque d'Arles, Louis ordonna que les informations faites contre le Duc fussent rapportées dans le Conseil de Sa Majesté. Après que la lecture en fut finie, Richelieu prononça l'arrêt. *Selon les faits avoués par M. d'Epemon même, il a encouru l'excommunication majeure, dit le Cardinal; Et par conséquent le Roi le doit déclarer déchu de ses charges & dignités, & jusques à ce qu'il soit réuni à l'Eglise par une absolution juridi-*

que

que & solennelle. Tous les Conseillers d'Etat opinent du bonnet, & aucun d'eux n'ose proposer la moindre modification. 1634.

Epernon voyant que les Evêques de France aimoient mieux être ses parties, que ses Juges, avoit eu recours au Pape. Mais après qu'atre mois de sollicitations, il ne put obtenir qu'une certaine * absolution provisionnelle, qui ne le dispensoit pas de celle de l'Archevêque de Bourdeaux. Richelieu appuioit de tout son credit le Prélat à Rome & en France. Le Duc & le Cardinal de la Valette appaisent enfin l'impérieux & vindicatif Ministre. On convint que leur pere se démettroit du gouvernement de Metz, & que le Duc de la Valette épouserait la fille aînée du Baron de Pont-Château parente de Richelieu, que le veillard excommunié recevrait l'absolution des mains de l'Archevêque de Bourdeaux, & qu'il seroit ensuite rétabli dans ses charges. Richelieu avoit autrefois souhaité le gouvernement de Metz pour lui-même. Cependant il ne voulut pas le prendre en cette occasion. Le Cardinal de la Valette en fut pourvu. Soit que le Ministre eût abandonné son projet d'établissement du côté de la Lorraine, soit qu'il espérait qu'en cas de besoin, la Valette son bon ami l'accommoderoit plus volontiers qu'un autre du gouvernement de Metz. Sourdis refusa opiniâtement de donner l'absolution ailleurs qu'à la porte d'une Eglise paroissiale & en présence de tout le peuple. Ce ne fut pas assez que six Conseillers du Parlement de Bourdeaux choisis assistassent au triomphe de l'orgueilleux Prélat. On se mit à rire quand il prononça gravement dans la formule de son abso-

* On le nomme *ad reincidentiam*.

1634.

absolution, qu'une des causes de l'excommunication encourue, c'étoit son carrosse arrêté par ordre du Duc d'Épernon. *M. l'Archevêque, dit-on, ne trouvera pas dans les anciens canons que ces Evêques dont les Pères même admiroient la modestie & la simplicité, aient soumis aux censures de l'Eglise ceux qui feroient arrêter leurs carrosses.* Voilà comme un des premiers Officiers de la Couronne fut rétabli dans l'exercice de ses charges, & obtint la permission de retourner dans son gouvernement. Soudis fort content vient à la Cour. Quelle fut sa mortification, quand au lieu des applaudissemens qu'il attendoit, on lui apporta un ordre d'en sortir incessamment! Le Roi étoit choqué de sa hauteur, & chagrin de ce que par son imprudence & par sa précipitation, il avoit fait d'une bagatelle dans son commencement, une affaire éclatante, & mis Sa Majesté dans la fâcheuse nécessité de chagriner le Duc d'Épernon, & ses enfans. Richelieu s'efforça inutilement d'obtenir la revocation de l'ordre donné à Soudis sa créature. On crut que Louis se dégoûtoit de son Ministre. La joie secrète que les ennemis du Cardinal en conçurent, ne fut pas longue. Il parut bien tôt mieux que jamais dans l'esprit de son maître. Outre les deux compagnies de ses gardes, & celles de ses chevaux légers & de ses gensdarmes, on lui donna encore trois cens mousquetaires.

1635.
Nouvel-
les brou-
illeries
entre le
Cardinal
de Riche-
lieu & le
Duc de
Puilau-
sens,

Que le but principal des grands mouvemens de ce Prêtre ni moins ambitieux, ni moins cruel que Sejan, pour la dissolution du mariage du Duc d'Orléans, ç'ait été de faire la Combalet Reine, le projet paroit si extraordinaire, qu'on

qu'on auroit peine à le croire, s'il n'étoit at- 1635.
 testé par plusieurs personnes qui ont eu part
 aux intrigues de ce temps-là. Richelieu, dit
 Fontrailles, monté par son travail, & avec
 d'extrêmes soins à ce haut degré de puissance
 qu'il acquit, ne met que ses créatures dans les
 affaires & dans les premiers emplois. Il s'étoit
 absolument emparé de l'esprit du Roi, dont la
 timidité naturelle étoit augmentée par sa persua-
 sion que les talens nécessaires pour bien gouverner
 son Royaume sans l'assistance du Cardinal, lui
 manquoient. D'étranges inquiétudes trou-
 bloient le bonheur de Richelieu dans sa prodi-
 gieuse fortune. L'humeur chagrine & incons-
 tante de son maître lui donnoit sujet de crain-
 dre que celui qui l'avoit élevé, ne s'avisât un
 jour de le détruire. La santé de Louis fut tou-
 jours si foible depuis sa grande maladie à Lyon,
 que le Cardinal désespérant de la longue vie du
 Roi, s'appliquoit continuellement à chercher
 les moyens de s'affranchir de l'héritier présomptif
 de la Couronne, ou de se mettre du moins en
 état de ne craindre pas son juste ressentiment.
 Aveuglé par son ambition démesurée, ce Po-
 litique d'ailleurs habile & pénétrant, se va met-
 tre dans l'esprit, qu'il ne peut mieux faire que
 de rappeler le Duc d'Orléans, de lui persuader
 par le moyen de Puylaurens gagné, de consentir
 à la dissolution de son mariage, & de l'amener
 insensiblement à épouser la Combalet. Il s'ima-
 ginoit, ajoute Fontrailles, que si ce dessein ven-
 oit à réussir, sa puissance seroit égale, & peut-
 être supérieure, à celle des anciens Maîtres du Pa-
 lais. Mais trouvant Monsieur plus ferme &
 plus inébranlable sur le chapitre de son maria-
 ge qu'il ne l'avoit été, le Cardinal attribua
 cette

*Mémoires
 de Mon-
 tesor.*

*Relation
 de Fon-
 trailles.*

*Vittorio
 Siri Me-
 morie*

*Recondi-
 11. Tom.*

III.

*Pag. 202.
 202. 203.*

1635. : *cette rébellion aux insinuations du Duc de Pail-
laurens. Là dessus il fait mettre en prison, &
sacrifie à sa vengeance un Seigneur auquel il ne
pouvait alors reprocher autre chose, que d'avoir
eu le malheur de lui déplaire, ou plutôt de ne
se dévouer pas assez aveuglement à lui. Com-
ment un Politique aussi délié que Richelieu,
a-t-il pu se flatter qu'un Favori rempli de
grandes espérances de fortune, si son maître
monte un jour sur le trône, voudrait servir
un autre à devenir plus qu'un Maître du Palais
sous le nouveau règne ?*

*On rapporte qu'une des choses qui avança
le malheur de Pailaurens, ce fut une lettre
que le Duc d'Orléans écrivit à Rome avant son
retour en France. Le Pape y étoit supplié de
n'ajouter aucune foi à ce que Gaston pourroit
signer désormais au préjudice de son mariage,
de le regarder comme des actes extorqués
par violence, & d'être persuadé que Son Al-
tesse Royale se croiroit obligée en honneur &
en conscience de ne rompre jamais un enga-
gement si valablement contracté. Richelieu
ayant découvert ce secret par le moyen des
pensionnaires & des espions qu'il entretenoit
auprès de Gaston, fit des reproches à Pailau-
rens de ce qu'il ne l'avoit pas averti de la let-
tre envoyée à Rome. Vous ne m'avez pas de-
mandé, Monsieur, repartit Pailaurens, si Son
Altesse Royale avoit écrit à Rome. Vous auriez
bien pu, repliqua le Cardinal en jurant, m'é-
pargner la peine de vous faire la question. Il
quitte là dessus Pailaurens avec un visage me-
naçant & enflammé de colère. On les ra-
commoda. Mais il y eut plus de grimace que
de réalité dans la réconciliation. Richelieu
dit*

1635.

dit Montresor, *devoit homme à n'épargner jamais ceux qui pourroient empêcher, ou retarder l'exécution de ses projets.* Persuadé que le Favori de Gaston le traverse dans celui qu'il a formé pour l'entier établissement de sa fortune, le Cardinal entreprend de lever cet obstacle. La lettre de Lasseré interceptée lui parut un moyen infailible. Il insinua au Roi que Puilaurens ne cesse point d'entretenir des intelligences avec les Espagnols, & Louis poussé par sa propre inclination aux actions de sévérité, moins convenables à un grand Prince que celles de clémence, ajoute Montresor, *consent avec plaisir à la proposition qu'on lui fait de s'assurer de la personne de Puilaurens.* Pour le tirer de Blois où il étoit avec son maître au commencement de cette année, le Roi seint de vouloir danser un ballet au Carnaval. On met Gaston & son favori de la partie; on les invite à venir à la Cour; on les y reçoit avec de grandes caresses; on ne parle que de plaisir & de divertissement.

Montresor & un Auteur Italien racontent un peu différemment les circonstances de l'emprisonnement. Richelieu, dit le premier, prit soin de donner les ordres nécessaires pour exécuter la résolution prise, sans considérer qu'il convenoit également à sa parole donnée & à l'alliance contractée avec Puilaurens: dernières seuretés que les hommes puissent prendre ensemble; & dont l'infraction détruit absolument tout commerce. Le temps d'arrêter Puilaurens fut pris, au soir que le ballet se devoit répéter au Louvre. Le malicieux & dissimulé Cardinal l'entreteint long-temps dans le cabinet du Roi, & affecta de mêler des railleries piquan-

Le Duc de
Puilaurens est
mis en
prison &
meurt
peu de
temps après.

1635. *quantas dans son discours, ou plutôt des insultes à un Seigneur qui ne pouvoit plus échapper à la vengeance de son impitoyable ennemi. Quand se fondront vos glaces, Monsieur ?* disoit Richelieu à Puilaurens, homme d'une naturel froid qui parloit peu ordinairement. Le Cardinal entre dans la chambre du Roi, & Gordes, Capitaine des Gardes arrête Puilaurens qui fut laissé seul exprès dans le cabinet. Il témoigna beaucoup de constance dans cet accident fâcheux & imprévu. Oubliant le soin de ce qui le regardoit, il s'enquit de l'état où son maître se trouvoit. Gordes lui ayant répondu que Son Altesse Royale étoit en pleine liberté, M. le Cardinal, repris Puilaurens, ne m'a pas donné le loisir de faire pour lui ce que je souhaitois. S'il eût différé de porter les choses à l'extrémité, le temps m'auroit fourni les moyens de le contenter. Du Fargis & Charnacé, parent du Duc de Puilaurens, furent aussi arrêtés au Louvre. Coudrai-Montpensier eut le même sort chez le Garde des sceaux. On conduisit le lendemain matin Puilaurens & Fargis dans deux carrosses différens à Vincennes. Coudrai fut mené à la Bastille, & Charnacé au logis du Chevalier du Guet. Qu'est ce que le Duc de Puilaurens pretendoit dire au Marquis de Gordes ? Vouloit-il insinuer que si Richelieu eût été plus patient, il auroit avec le temps disposé le Duc d'Orleans à complaire au Roi sur l'article de son mariage, & à épouser Combalet ensuite ? Si ce Seigneur a été véritablement capable d'une si grande lâcheté, il ne mérite pas que nous plaignions sa disgrâce.

Je ne sais si l'Auteur Italien a eu de meilleurs

1635.

mémoires que ceux de Montresor. Voici comment il raconte la chose d'une manière un peu différente. Le 14. Février de l'an 1635, jour pris pour la répétition du ballet, on redoubla la garde au Louvre. Lors que le Duc d'Orleans y entroit, un de ses valets de pied qui s'étoit apperçu de la précaution prise, l'en avertit, & lui dit qu'apparemment on méditoit quelque coup extraordinaire. Soit qu'il ne croie pas se devoir arrêter à la réflexion d'un homme de livrée: soit qu'il ne veuille pas témoigner mal à propos trop de crainte & de défiance en retournant sur ses pas, Gaston monte l'escalier, va dans la chambre du Roi, & s'entretient avec lui jusques à ce que Richelieu qu'on attend, soit arrivé. Le Cardinal avoit dîné ce jour-là chez Séguier Garde des Sceaux avec du Fargis & Coudrai-Montpensier. On retint exprès ces deux amis intimes de Puilaurens, & pour s'assurer de leurs personnes, & de peur qu'ils ne découvrirent quelque chose, si on leur permettoit d'aller au Louvre, Richelieu emmène du Fargis après le dîner, & Coudrai-Montpensier demeure chez le Garde des Sceaux, qui doit le faire arrêter dès qu'il voudra sortir du logis. Le Duc de Puilaurens se fit attendre quelque temps. Cela donna de l'inquiétude. Le Roi & son Ministre commencèrent de craindre que leur dessein ne fût découvert; quoiqu'on l'eût tenu si secret, que Louis n'en dit rien à S. Simon nouvellement élevé à la dignité de Duc & Pair; le Roi ayant voulu que son favori ne fût pas d'un rang inférieur à celui de son frere. Puilaurens arrive enfin. Après quelque entretien avec lui, Sa Majesté emmena le Duc d'Orleans dans son cabinet. Richelieu

1635. Richelieu & quelques autres les y suivirent. C'étoit le signal donné au Marquis de Gordes & au Comte de Charost Capitaines des Gardes, dont l'un arrêta Puilaurens, & l'autre du Fargis.

Le Roi, poursuivant Montrosor, fit appeler Monsieur, & lui protesta en présence du Cardinal, que l'affaire de Puilaurens ne regardoit Son Altesse Royale en aucune manière, qu'il conservoit pour elle la même bonne volonté, & qu'il ne s'assuroit de la personne de Puilaurens, qu'après des avis certains des intelligences préjudiciables au repos de l'Etat, & au service de Sa Majesté, que ce Seigneur entretenoit. Monsieur, ajouta Richelieu en s'adressant au Duc d'Orléans, vous devez vous soumettre à la volonté du Roi. Le parti du respect & de l'obéissance, est le meilleur que vous puissiez prendre, pour obtenir les bienfaits que vous attendez de sa bonté. Le Cardinal accompagna l'avis de plusieurs protestations de services. Les réponses de Monsieur dans une conjoncture si délicate & si dangereuse pour lui, furent telles que le Roi & son Ministre en demeurèrent satisfaits. Je croi que le silence contribua beaucoup à le tirer du mauvais pas; où il se trouvoit engagé. Sa Majesté voulut parler à Oualli, à Guilar, & à la Reine. Le premier étoit distingué par sa naissance, par son mérite, & par sa charge de Capitaine des Gardes de Monsieur. Il entra seul dans le cabinet du Roi. Vous ne devez pas être fâché de ce qui vient d'arriver, lui dit Sa Majesté. Puilaurens en a toujours usé fort mal avec vous. Telle étoit sa manière. Il chagrinoit toutes les personnes de qualité qui sont dans la maison de

MON

1635.

mon frere. Bien loin de se plaindre du prisonnier & de faire sa cour par une lâche complaisance; il est vrai, Sire, répondit Ouaillé d'une manière respectueuse & digne d'un honnête homme, que je ne suis pas lié d'une amitié fort étroite avec M. le Duc de Puilaurens. Mais cela n'empêche pas que je ne compatisse à sa disgrâce dont j'ignore la cause. Surpris d'une générosité qu'il n'attendoit pas, le Roi témoigna en termes généraux que Monsieur & ses domestiques n'étoient point intéressés dans cette affaire, & qu'il avoit fait arrêter Puilaurens à cause de ses correspondances continuelles avec les ennemis de l'Etat. La Rivière & Goulas furent conduits par le petit escalier du Louvre. Leur extérieur fit assez connoître à ceux qui les rencontrèrent, que le malheur de Puilaurens leur donnoit de la joye, & qu'ils étoient fort peu touchés de la honte que Monsieur en pouvoit recevoir. On ne fait pas le détail des ordres qui leur furent donnés dans la conférence particulière que le Cardinal eut avec eux. Mais la suite justifia qu'ils y furent bien instruits du personnage qu'ils devoient jouer auprès de leur maître. Chevigni Secrétaire d'Etat leur déclara tout plus amplement, & les avertit qu'on se serviroit d'eux, & de l'Abbé Delbêhe dans les occasions qui se présenteroient.

Puilaurens fut interrogé par des Magistrats dès le soir de son emprisonnement. Mais quel crime avoit-il commis depuis l'abolition accordée au Duc d'Orléans & à ceux qui le suivirent hors du Roiaume? Le sanguinaire Cardinal ne put se défaire autrement de celui-ci, que par le poison, ou du moins par les pei-

1635. peines d'une cruelle prison. Ballouet homme rude & à tout faire, dit Montresor, fut chargé de garder Puilaurens. L'humeur de cet Officier convenoit fort bien à l'emploi que Richelieu lui donna. Il s'acquittoit de sa commission avec toute la rigueur que le Cardinal souhaitoit. De manière que Puilaurens mourut le quatrième mois de sa prison par des moyens suspects & odieux. Je puis assurer après m'en être bien informé, que les fenêtres de sa chambre furent deux mois sans être ouvertes ; & que l'air & le jour lui étoient interdits, de même qu'au plus criminel de tous les hommes qu'on auroit jeté dans un cachot. On publia qu'il étoit mort du pourpre. Le poison produisit les mêmes effets. Ajoutez à cela qu'aucun des siens n'eut la liberté de le voir durant sa maladie, ni après sa mort. Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que l'air puant & renfermé de la prison, avança les jours de l'infortuné favori. Il mourut le 1. Juillet de cette année, regretté de fort peu de gens. Son maître étoit peut-être le seul dont il fut se faire aimer.

Le Duc d'Orléans est obsédé par les Emissaires du Cardinal de Richelieu.

Mémoires de Montresor.

Mercur François.
1635.
Vittorio.

Quoique le Duc d'Orléans eût témoigné d'abord assez de chagrin de l'emprisonnement de Puilaurens, il se modéra tout à coup. Inquiet de ce que son valet de pied lui avoit dit du redoublement de la garde au Louvre, Gaston ne pense plus qu'à se retirer à l'hôtel de Guise, où il loge, & à s'en aller au-plûtôt dans son appanage. Une seule chose le rassure dans sa crainte ; la présence de Richelieu. Il ne pouvoit s'imaginer que le Cardinal voulût se trouver au Louvre, pendant qu'on y arrêteroît l'héritier présomptif de la Couronne. Pour dissiper les soupçons que Louis & son Ministre

tre

tre pouvoient avoir que Son Altesse Roiale 1635.
 ne conçût le dessein de se venger de l'affront
 qu'ils venoient de lui faire, en arrêtant son Fa-
 vori sous ses yeux, elle protesta de l'abandon-
 ner à la justice du Roi, pourvû qu'on le con-
 vainquît de quelque crime commis depuis son
 retour en France. Richelieu s'efforçoit d'un
 autre côté de contenter Gaston, & de préve-
 nir les ombrages que cette entreprise lui de-
 voit causer, en l'assurant que Louis étoit dis-
 posé à lui donner de nouvelles preuves de sa
 bienveillance, & qu'il seroit désormais appel-
 lé à tous les Conseils de Sa Majesté. *Nous
 parlerons de ceci une autre fois*, repartit le Duc
 au Cardinal. *Dites-moi seulement si le Roi
 trouvera bon que j'aille coucher à l'hôtel de Gui-
 se. Votre Altesse Roiale peut faire tout ce qu'il
 lui plaira*, reprit Richelieu. Le Duc d'Or-
 leans part incontinent, & va prendre congé
 de son frère dans l'appartement de la Reine.
 Richelieu pensa alors à faire expédier une let-
 tre circulaire à tous les Parlemens & à tous les
 Gouverneurs de Province. On y donnoit avis
 des raisons que Sa Majesté prétendoit avoir de
 s'assurer de la personne de Puilaurens. L'em-
 baras & les obscurités qu'on remarqua dans
 la pièce, confirmèrent la pensée de ceux qui
 disoient que le Cardinal vouloit renverser la
 fortune d'un favori, & peut-être lui ôter la vie,
 parce qu'il refusoit de suivre aveuglement tout
 ce que l'ambitieux Ministre exigeoit, contre
 la fidélité due à un maître & à un bienfaic-
 teur.

N'osant aller lui-même au logis du Duc
 d'Orleans, de peur qu'à la suggestion de quel-
 qu'un, Son Altesse Roiale ne s'avisât d'user

1635.

de represailles, & d'enlever l'auteur de l'emprisonnement de Puilaurens, Richelieu envoie le Cardinal de la Valette & Bouthillier, faire de sa part de nouvelles protestations de service à Gaston, & l'affurer qu'il sent un extrême déplaisir de ce que la mauvaise conduite de Puilaurens a mis Louis dans la nécessité de faire arrêter une personne que Son Altesse Royale chérit. *J'ai promis*, repartit-elle, *d'être désormais bon serviteur du Roi, & ami de Monsieur le Cardinal. Je tiendrai religieusement ma parole. Si le Duc de Puilaurens a commis de nouvelles fautes depuis l'amnistie accordée, je ne m'opposerai point au châtiment qu'elles mériteront. Je demande seulement qu'on lui fasse justice. Pour parler franchement, je ne le croi pas coupable. On lui reproche des intelligences au-dehors du Roiaume. S'il en a quelqu'une, c'est avec Vieux-Pont. Tout cela ne regarde que des intrigues de galanterie à la Cour de Bruxelles. Que si on est mécontent de ce que Puilaurens ne m'a pas porté à faire certaines démarches au préjudice de mon mariage, je veux bien qu'on sache que ni lui, ni aucun homme du monde, n'obtiendront jamais mon consentement à une chose que je croi contraire à mon honneur & à ma conscience. Je vivrai séparé de ma femme, puisque c'est la volonté du Roi. Quelle plus grande marque de soumission peut-on exiger de moi? Si Sa Majesté veut poursuivre la dissolution de mon mariage, je laisserai faire. Mais je ne la demanderai jamais. A Dieu ne plaise que j'aie la lâcheté de me plaindre d'avoir souffert la moindre violence dans une chose que j'ai désirée, & dont j'ai pressé la conclusion.*

Le

1639.

Le Duc d'Orléans privé de son favori, & obsédé de gens dévoués à Richelieu, cherche à faire venir auprès de lui du moins un homme de confiance. Montresor fut celui sur lequel Son Altesse Roiale jeta la vue. Elle le manda incessamment à Paris. Voions ce que ce Gentilhomme raconte de son entrée dans une place si dangereuse. Dès le jour même de mon arrivée, dit-il, je fus averti par deux de mes intimes amis qu'on m'avoit mis au nombre de ceux qui devoient être relegués. Cela ne me causa pas grande inquiétude. Je me croiois heureux de pouvoir souffrir pour Monsieur, pourvu que je n'y donnasse aucune occasion par ma faute. Dans cette incertitude, j'allai le lendemain lui faire la révérence, & je trouvai là le Cardinal de la Valette & Bautru. On ne me dit en leur présence que deux ou trois mots qui ne signifioient rien. M'étant approché de ces Messieurs pour leur parler selon ma coutume, le soin qu'ils prirent de m'éviter, & leurs manières plus qu'inciviles, me donnèrent assez à connaître que je n'étois pas agréable au Cardinal de Richelieu, & qu'ils le savoient fort bien. Après qu'ils se furent retirés, Monsieur m'appella dans son cabinet. J'ai résolu, me dit-il, de me fier à vous plus qu'à aucun autre de mes domestiques. Votre attachement à ma personne & votre zèle dans tout ce qui a regardé mon service, sont de bons garants de l'affection & de la fidélité que je dois attendre d'un Gentilhomme dont j'ai conçu une opinion avantageuse, & dont j'estime les bonnes qualités. C'est ainsi que j'entrerai dans la confiance de Monsieur. Je m'appliquai dès lors à m'en prévaloir par des moiens entièrement

1635. opposés à ceux dont se servent la plupart des gens de Cour qui s'avancent dans les bonnes grâces des Princes. J'avois autant de retenuë & de soin de cacher ma nouvelle faveur, qu'ils en ont ordinairement de contenter leur vanité en faisant éclater la confiance dont le Prince les honore, & d'en augmenter même la créance. Cette conduite me parut utile & nécessaire aux intérêts de Monsieur. C'étoit le seul moien de me maintenir auprès de lui ; & je ne pouvois éviter autrement la persécution de Richelieu, que l'envie & les mauvais offices de ses émissaires dans la maison de Monsieur, m'auroient infailliblement attirée.

Le Cardinal pensoit principalement à se bien mettre dans l'esprit de Son Altesse Royale. Goulas, Delbène, & la Rivière eurent charge de s'y employer. Comme l'intérêt peut tout sur les âmes vénales, ils se préparèrent à bien exécuter ce qui leur étoit commandé. Ces infidèles domestiques se mirent premièrement à exagérer auprès de leur maître la puissance & l'autorité du Ministre. Ne vous flattez point, Monsieur, lui remontoient-ils sans cesse, votre grandeur, & la sécurité même de votre personne, dépendent si absolument de Mr. le Cardinal, que votre perte est inévitable, à moins que vous ne preniez des liaisons particulières avec lui. En déférant aux conseils d'un Ministre dont rien ne peut ébranler la fortune & le crédit, vous trouverez les avantages que vous pouvez desirer. Que si vous en usez autrement, vous aurez tout à craindre, & vous vous précipiterez dans des malheurs, dont vous ne vous tirerez jamais.

„ Pleinement informé du but de ces insinua-
„ tions

1635.
„ tions, Monsieur les écoutoit & ne répondoit
„ rien. Quand il ne se pouvoit dispenser de
„ dire quelque chose, ses paroles étoient si
„ bien concertées, qu'elles ne découvroient
„ rien de son secret ressentiment des injures
„ reçues de la part de Richelieu. Son Altesse
„ Roiale affectoit même de lui faire bon vi-
„ sage, & de témoigner par un extérieur bien
„ composé qu'elle devenoit plus traitable, &
„ moins éloignée de ce qu'il prétendoit ob-
„ tenir. Chavigni qui faisoit agir les autres,
„ avoit son ordre particulier d'abandonner ra-
„ rement Monsieur. Comme il étoit encore
„ jeune, & moins modéré qu'il ne l'a paru
„ depuis, il ne gardoit pas dans cette com-
„ mission le respect dû à Son Altesse Roiale,
„ & se dispensoit fort souvent de la complai-
„ sance nécessaire pour effacer le souvenir des
„ choses passées. La Rivière homme malin,
„ pénétra par son habitude auprès de son maî-
„ tre, que les manières de Chavigni le cho-
„ quoient. Bien loin d'en avertir Chavigni,
„ afin qu'il y apportât le remède convenable,
„ il augmentoit l'aigreur de son Altesse Roia-
„ le, & s'en prévaloit dans les conjonctures
„ favorables à ses intérêts particuliers. Tou-
„ te cette cabale de gens mal-intentionnés
„ pour le service de Monsieur, & divisés en-
„ tr'eux par la jalousie de leur emploi, con-
„ venoit en ce seul point de le disposer à souf-
„ frir la dissolution de son mariage. Ils agis-
„ soient de concert & avec tant d'ardeur dans
„ ce pernicieux dessein, que le monde étoit
„ scandalisé de les voir solliciter un Prince de
„ commettre une action si honteuse & si pré-
„ judiciable à sa conscience. Nonobstant tou-

1635.

„ tes leurs instances, Monsieur demouroit in-
 „ fléxible dans sa résolution de ne se relâcher
 „ jamais sur cet article. Il tâchoit de gagner
 „ du temps, & de se délivrer de leurs impor-
 „ tunités, par divers voïages dans son apa-
 „ nage, où il faisoit son plus ordinaire se-
 „ jour.

Les Impé-
 riaux sur-
 prennent
 Philis-
 bourg.

*Mercurus
 François
 1635.*

*Puffen-
 dorf Com-
 mentar.*

*Rerum
 Suecica-
 rum. L. VI.*

*Lotichius
 Rerum
 Germani-
 carum*

Part. II.

L. XX.

Cap. 5.

Histories

di Gualdo

Priorato.

Part. I.

L. X. Vit-

torio Siri

Mémoires

Recondites.

Tom VIII.

Pag. 211.

212.

La fâcheuse nouvelle de Philisbourg sur-
 pris par les Impériaux le 24. de Janvier, arri-
 vée quelques jours avant l'emprisonnement du
 Duc de Puilaurens, jetta la consternation dans
 l'esprit du Roi; causa une extrême douleur à
 Richelieu, & donna occasion de parler contre
 le Cardinal, & de lui insulter. Il s'étoit trop
 applaudi d'avoir tiré des mains des Suédois &
 de leurs alliés une place qu'on lui vendit bien
 cher, & que ses créatures ne furent pas con-
 server. Je ne sai si cet accident, dont la Cour
 de France, desaccoutumée des revers de for-
 tune, & des vicissitudes ordinaires de la guer-
 re, depuis le ministère de Richelieu, fut
 étourdie d'abord, ne porta point encore le Car-
 dinal à s'assurer au-plûtôt de Puilaurens, &
 de tous les gens capables de persuader au Duc
 d'Orleans de se mettre à la tête de tous ceux
 qui voudroient crier contre le Ministère, en
 cas qu'il survînt quelque nouvelle disgrâce
 dans la guerre qu'il projettoit d'entreprendre.
 Quoiqu'il en soit, l'affaire de Philisbourg fut
 extrêmement bien conduite de la part des Im-
 périaux. Le Colonel Gaspar Baumbergher la
 proposa au Roi de Hongrie, & se chargea de
 l'exécution. Il connoissoit la place, dont il
 avoit été long-temps Gouverneur pour l'Elec-
 teur de Trèves. On dit même qu'avant que
 de remettre Philisbourg aux Suédois & à leurs

al-

alliés, il fit scier les pieux des palissades en certains endroits, & les affoiblir tellement qu'elles pussent être renversées subitement, quand il se présenteroit une occasion de le reprendre. Celle des grandes gelées de cette année, parut favorable à Baumbergher. Philisbourg situé dans un marais, étoit aussi foible durant la rigueur du froid, que fort dans une autre saison. La garnison se trouvoit reduite à peu de gens, ou par la négligence d'Arnaud Mestre de Camp Général des Carabins de France, qui commandoit sous le Duc de Wirtemberg, ou pour quelqu'autre raison. Baumbergher envoi là-dessus son projet au Roi de Hongrie, & l'affaire est sérieusement examinée dans le Conseil de Vienne.

Un Historien rapporte que certains Ministres de l'Empereur timides, ou pensionnaires de la Cour de France, furent d'avis qu'on rejetât la proposition. „ Cette entreprise, disent-ils, causera infailliblement une rupture ouverte entre la Maison d'Autriche & la France. Tant que les Suédois seront dans le cœur de l'Empire, & que les Princes & les Etats de l'Union Protestante auront les armes à la main, il est d'une extrême importance à Sa Majesté Impériale & au Roi Catholique, de n'avoir pas sur les bras toutes les forces de la France, que la réconciliation du Duc d'Orleans avec le Roi son frere, rend plus puissante & plus redoutable. La perte de Philisbourg que celui ci a eu tant de peine à tirer des mains des Suédois lui sera extrêmement sensible. Richelieu, cet ennemi malin & subtil de la Maison d'Autriche, ne laissera pas échapper

- 1635. „ une occasion de déterminer enfin son maître timide & irrésolu, à déclarer la guerre au Roi d'Espagne. Persuadé que la guerre étrangère est absolument nécessaire à la conservation de son autorité, le Cardinal sera bien aise d'engager le Roi de France, & d'occuper une Noblesse toujours inquiète & disposée à former des factions & des cabales au dedans du Roiaume, quand elle n'est pas occupée au dehors. Les Pais-Bas attaqués d'un côté par les Etats Généraux des Provinces-Unies, ne pourront résister de l'autre aux François. Les places d'Artois & de Flandres sont foibles & mal pourvues. La Franche Comté se peut emporter facilement. Enfin, l'Italie court risque d'être conquise, dès que l'Empereur ne se trouve pas en état d'y envoyer ses troupes. La France dont les seules forces sont capables de causer d'extrêmes embarras à la Maison d'Autriche, que ne fera t-elle point, secondée des Suédois, des Protestans confédérés, & des Provinces-Unies ? Il est beaucoup plus prudent & plus sûr, de s'accommoder avec les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, de chasser les Suédois de l'Empire, & d'obliger les Confédérés d'Heilbron à recevoir les conditions raisonnables que Sa Majesté Impériale leur veut bien accorder. Après cela, on pourra penser à repousser les François hors de la Lorraine, & de ce qu'ils occupent sur le Rhin & ailleurs.
- D'autres gens du Conseil de Ferdinand dépendans de la Cour de Madrid, & bien avertis que le Comte-Duc d'Olivarés ne garde plus

plus de ménagement, & qu'il n'attend que l'occasion favorable de rompre avec la France par quelques coups de grand éclat, furent d'un sentiment contraire. » Quand la fortune présente le moien de faire sûrement & à peu de frais une conquête importante, disent-ils, doit-on négliger d'en profiter? les allures de la Cour de France tendent uniquement depuis long-tems à la ruine de la Maison d'Autriche. Les desseins d'un ennemi déguisé sont ordinairement & plus suspects, & plus redoutables que ceux de celui qui attaque à force ouverte. Cependant la prudence veut qu'on dissimule en certaines rencontres, & qu'on se contente de prévenir adroitement les effets de la mauvaise volonté de l'ennemi caché. Mais le Roi de France leve le masque depuis quelques années. Il appuie ouvertement les Suédois, les rebelles de l'Empire, & les Provinces-Unies. Par la politique déliée de son Ministre, il demeure en paix chez lui pendant que ses alliés font la guerre, & profite des victoires de Sa Majesté Impériale. Il est temps d'entrer en guerre ouverte contre lui. Dès qu'il se verra obligé à défendre ses propres États, il pensera moins à s'étendre au delà des anciennes bornes de sa domination. La France n'est point si formidable qu'on se l' imagine. Ses alliés ont eux-mêmes intérêt de traverser ses projets d'agrandissement. Le moien le plus sûr de les brouiller ensemble, c'est de les mettre dans la nécessité de joindre leurs armées. L'humeur impérieuse & violente des François deviendra bien-tôt insupportable aux autres. Ils voudront

1635.

» dront tout prendre pour eux-mêmes. Les
 » Suédois, les Allemans confédérés & les Hol-
 » landois se dégoûteront de gens attentifs à ne
 » s'enrichir pas moins aux dépens de leurs
 » alliés que des conquêtes faites sur l'enne-
 » mi commun. La Flandre n'est point si
 » foible, ni si dépourvue. La Franche-Comté
 » peut résister long-tems. Est-il vraisemblable
 » que les Suisses préféreront le voisinage d'un
 » Roi que tous les Etats contigus leur ren-
 » dent extrêmement formidable, à celui d'un
 » Monarque incapable de leur faire grand
 » mal, à cause de ses pais trop séparés les
 » uns des autres? Les Princes d'Italie ont le
 » même intérêt de s'opposer à l'usurpation du
 » Duché de Milan. Quoi qu'ils crient sou-
 » vent contre les Espagnols; tout bien con-
 » sideré, le voisinage du Roi Catholique les
 » accommode encore mieux que celui des
 » François. Le Pape & la République de Ve-
 » nise doivent tellement s'appliquer à main-
 » tenir l'équilibre nécessaire au repos de l'Eu-
 » rope, qu'il n'est nullement à craindre que les
 » Italiens souffrent que la France s'agrandisse
 » davantage sur les ruïnes de l'Espagne. Ces
 » raisons suffisent pour déterminer Sa Majes-
 » té Impériale à recevoir l'offre qu'on lui fait
 » de surprendre une place, dont la conquête
 » repousse les François au-delà du Rhin, &
 » assure le Palatinat. L'entreprise pourra être
 » suivie d'une guerre ouverte avec la France.
 » Cela est fort possible. Mais quoi? Une rup-
 » ture n'est-elle pas préférable à une paix frau-
 » duleuse qu'un ennemi malin & vigilant se
 » dispose à violer, dès qu'il croira le pouvoir
 » avec avantage?

Tout

1635.
 Tout cela joint aux avis certains donnés à Baumbergher, qu'il n'y avoit pas plus de cinq cens hommes de garnison à Philisbourg, que les soldats négligens ne s'étoient pas pourvûs de poudre, que les pallissades ne valoient rien, qu'on ne brisoit pas assez soigneusement la glace des fossés, que les endroits rompus se reprenoient bien-tôt à cause de la rigueur de la saison, enfin qu'il y avoit un riche butin à faire, à cause de l'abondance des provisions amassées, & d'une somme considérable d'argent apporté, dans le dessein de la distribuer à ceux qu'on projettoit de gagner en Allemagne: Ces considérations, dis-je, prévalurent. Le Conseil Impérial accepte la proposition. L'actif & vigilant Baumbergher choisit quelques soldats déterminés, & les envoie à Philisbourg, travestis en charretiers, & en gens qui amènent des provisions à vendre. Il s'avance la nuit du 24. Janvier avec un petit corps de bonnes troupes jusques au pied de quelques bastions. Les soldats déguisés tuent le corps-de garde, & facilitent l'escalade. Arnaud & ses gens surpris sont forcés à se rendre, & conduits à Heilbron. Le Roi de France perdit ainsi une belle & nombreuse artillerie, une grande abondance de munitions, deux cens mille écus d'argent monnoié, & une place achetée douze cens mille livres qu'il fallut donner aux Suédois avant que de la tirer de leurs mains. Richelieu entêté de s'assurer d'un passage sur le Rhin, & d'avoir un bon arsenal au-delà de cette rivière, un Fort capable de tenir le Palatinat en bride, & une porte pour pénétrer bien avant dans l'Allemagne, avoit conseillé au Roi son maître

1634. d'obtenir Philisbourg à quelque prix que ce fût.

Desolé d'une si fâcheuse nouvelle, Louis abandonne les préparatifs de son ballet, & se va renfermer à Versailles. Le Cardinal eût bien voulu que Sa Majesté eût témoigné un peu plus de constance. Pour couvrir en quelque manière une fuite trop précipitée, Richelieu se retire à Ruel, sous prétexte que sa maladie ordinaire demande qu'il prenne quelques jours de repos, & répand par ses emissaires, que si le Roi est allé à Versailles, c'est pour donner au Cardinal le tems de rétablir sa santé altérée. Le Capucin Joseph fut un des plus affligés de la perte de Philisbourg, dont il avoit fait accorder le gouvernement à Arnaud son parent & beau-frere de Feuquières. Les ennemis de Richelieu lui insultoient secrètement. Au lieu de se déconcerter, il fait expedier promptement les ordres nécessaires pour fortifier Heidelberg & Manheim, & pour augmenter la garnison de ces postes importants. Le Marquis de Tonneins fils du Maréchal de la Force fut envoyé avec deux mille fantassins à Manheim. Arnaud rejetta la perte de Philisbourg sur la trahison des soldats Allemands, qui s'étoient laissés corrompre. L'apologie qu'il publia parut si foible, qu'on s'en mocqua. Le premier étourdissement de Louis étant passé, Richelieu fait reprendre les préparatifs du ballet concerté pour arrêter le Duc de Puilaurens, remet l'esprit du Roi, & songe aux moyens de prévenir les mauvais effets que la prise de Philisbourg peut causer en Allemagne. L'Empereur y remportoit tous les jours de nouveaux avantages. Jean de Wert prit

prit la ville de Spire. Celle d'Augsbourg fut obligée de capituler après avoir souffert une longue famine depuis la bataille de Norlingue. Les Généraux de Ferdinand & de la Ligue Catholique emporterent plusieurs autres places considérables durant cet hiver. 1635.

Le Marquis de Feuquières revenu à la Cour de France quelque-temps avant la perte de Philisbourg, n'y fit pas long séjour. Il reçut ordre d'aller incessamment à Wormes, où le Chancelier de Suède avoit convoqué une nouvelle Assemblée des quatre Cercles de la haute Allemagne. L'Ambassadeur devoit encoura-

Le Marquis de Feuquières est promptement renvoyé en Allemagne.

ger les Suédois & leurs alliés à ne se rebuter point des disgrâces survenus depuis quelques mois, & assurer les uns & les autres que Louis mieux intentionné que jamais, emploieroit toutes ses forces à réduire l'Empereur à la nécessité de leur accorder des conditions honnêtes & avantageuses. Beauregard Envoié de Sa Majesté Très-Chrétienne vers l'Electeur de Saxe, & Rotré vers celui de Brandebourg agissoient pour détourner ces Princes de s'accommoder avec la Cour de Vienne. Incontinent après l'accident de Philisbourg, on enjoignoit aux deux Ministres de France à Dresde & à Berlin de faire de nouveaux efforts, & d'empêcher à quelque prix que ce fût, que le Saxon ne conclût son traité déjà fort avancé à Pryn, & que l'autre Electeur ne fût tenté d'y entrer.

Paffen-dorf Comment. Rerum Suecicarum. L. VII. Vittorio Siri Memoriae Recondite. Tom. VIII. Pag. 213. 214. &c.

Le détail de ces négociations est instructif. Voions premièrement quelle étoit la disposition des Régens de Suède lors que les François perdirent au commencement de cette année Philisbourg, & puis la ville de Trèves. Pour ce qui est de Spire, les Impériaux s'en vi-

1635. rent chassés cinq ou six semaines après qu'ils l'eurent prise.

La disgrâce de Norlingue ne découragea pas d'abord le Sénat de Suède. Mais quand ces Messieurs vinrent à réfléchir, que leur trêve avec le Roi & la République de Pologne expiroit, & que Ladislas sollicité par la Maison d'Autriche, & délivré des embarras que les Moscovites & les Turcs lui causèrent depuis son avènement à la Couronne, parloit de poursuivre ses prétentions contre Christine, ils souhaitèrent de finir au-plûtôt une guerre, où il ne s'agissoit que de maintenir les Protestans d'Allemagne dans leurs privilèges, & tout au plus d'obtenir quelques places sur la Mer Baltique. L'affaire de Pologne étoit d'une conséquence infiniment plus grande. La Suède avoit besoin d'employer ses principales forces à soutenir les droits de la Reine Christine & de la nation contre un Prince d'une Religion contraire, qui prétendoit que son pere fut injustement dépouillé par les intrigues & par l'ambition de Charles Duc de Sudermanie, & que les Etats de Suède n'avoient pu priver Sigismond & ses enfans de la juste récompense accordée par eux-mêmes à Gustave Vasa leur aïeul, en considération des services rendus à la patrie contre les Danois. C'est pourquoi le Sénat de Suède écrivit au Chancelier Oxenstiern, de voir quelle satisfaction la Couronne de Suède pouvoit espérer de la part des Princes d'Allemagne confédérés. *Il faut, disoit-on, tenter d'obtenir quelques ports, & des places qui nous conviennent, ou du moins une somme considérable d'argent. Que si les Confédérés ne veulent accorder ni l'un ni l'autre,*

tre, il vaut encore mieux conserver leur alliance & leur amitié que de se voir réduits à tout abandonner pour rien. Ménagez les esprits avec votre dextérité ordinaire, & ne signez rien, sans laisser au Sénat la liberté de le ratifier, ou de le rejeter. Vous examinerez aussi s'il n'est point à propos de contenter promptement le Marquis de Brandebourg, & de prévenir par ce moyen les engagements que la passion de conserver la Poméranie à sa maison, lui pourroit faire prendre avec l'Empereur & le Duc de Saxe. Les affaires paroissent dans une telle situation, qu'il sera difficile de se dispenser de lui rendre cette province.

Le Chancelier ne se trouvoit pas moins embarrassé que le Sénat. Quelque grandes que fussent la pénétration & l'habileté de ce Ministre, elles ne lui fournissoient aucuns moyens qui lui parussent propres à continuer la guerre avec honneur & avec avantage pour les Suédois & pour leurs alliés. La perte de la bataille de Norlingue & ses suites ruinèrent la réputation & les affaires de Suédois. Banner & Tortenfon les retabliront dans quelque temps. Ils feront encore trembler la Maison d'Autriche. Mais elle n'aura plus si grand nombre d'ennemis dans l'Empire. L'Electeur de Saxe aura fait sa paix particulière, & plusieurs auront suivi son exemple. Les Allemands conféderez à qui les victoires de Gustave causèrent de l'ombrage, découvrirent leur mauvaise volonté, dès que la fortune devint contraire aux Suédois. Les Etats des Cercles de la haute Allemagne opprimés par l'Empereur, ou par le Duc de Bavière, & divisés des autres Cercles, ne pouvoient plus contri-

buer

1635. buer aux frais de la guerre. Les uns cédoient à la bonne fortune de Ferdinand, & les autres cherchant l'appui du Roi de France, abandonnoient la Couronne de Suède, & se livroient aveuglément à Louïs. Les Princes de la basse Saxe changeoient de sentiment, & ne paroissoient plus si bien disposés. L'Electeur de Brandebourg chagrin de ce que les Suédois projettoient de lui enlever la Poméranie, écoutoit volontiers les insinuations de ses Ministres pensionnaires de la Maison d'Autriche. Il étoit à craindre que le Duc de Saxe ne se déclarât en faveur de Sa Majesté Impériale, après la conclusion du traité déjà fort avancé à Pym. La Suède dont les alliés étoient, ou ruinés, ou chancelans, se voioit réduite à soutenir seule toutes les dépenses de la guerre. Epuisée par la sterilité des années précédentes, & par les préparatifs qu'une sage prévoyance l'avoit obligée de faire pour soutenir la guerre contre le Roi de Pologne, elle se voioit presque sans ressource. On se dégoûtoit de son alliance en Allemagne, & les Confédérés la vouloient rendre responsable des moindres disgraces qui arrivoient.

Oxenstiern effrayé de ces difficultés soupироit après la paix, & se souvenoit que Gustave son maître irrité de ce que ceux pour lesquels il combattoit, le secundoient mal, avoit résolu de finir au-plûtôt la guerre d'Allemagne. *Des raisons plus pressantes, disoit le Chancelier en lui-même, nous portent à rechercher un accommodement bonnête. Les derniers avantages de nos ennemis, & les mouvemens du Roi de Pologne, nous ôtent presque toute espérance de rétablir nos affaires en Allemagne,*

*magne. Il faut penser à se défendre contre un Prince guerrier & victorieux, qui se prépare à dépouiller notre Reine mineure, & à nous opprimer en même tems. Mais quand Oxens-
 tiern venoit à considérer que les Suédois ne pouvoient sans un bon traité, se retirer de l'Allemagne avec honneur, ni avec seureté; que l'Empereur & les Princes de la Ligue Catholique, seroient aussi mal intentionnés pour eux après qu'ils auroient abandonné leurs conquêtes, & qu'on viendrait les attaquer dans la Prusse, afin de favoriser par cette diversion les entreprises de Ladislas, le Chancelier s'ar-
 rétoit tout à coup, & se déterminoit à faire de nouveaux efforts jusques à ce qu'il trouvât une ouverture favorable pour entrer en négociation. Après de si belles victoires, reprenoit-il, perdrons-nous courage à la première disgrâce? Irons-nous demander humblement la paix à un ennemi fier, & recevoir de lui les conditions les plus dures? Avec un peu de fermeté nous l'obligerons peut être à faire autant d'avances que nous. Que sait-on si la négociation de l'Electeur de Saxe avec l'Empereur, ne donnera point quelque ouverture pour la paix générale? En tout cas, on peut s'accommoder avec la France, & l'engager à rompre avec la Maison d'Autriche. Nous lui laisserons le soin d'agir sur le haut Rhin, & nous nous contenterons de conserver ce que nous avons dans la basse Saxe. L'Empereur occupé de ces deux côtés, trouvera plus d'affaires qu'il ne s'imagine. Le Roi de Pologne parle haut: mais en fin il ne rejette pas absolument les propositions de l'Ambassadeur de France. Son Sénat a si peu d'envie de rentrer en guerre contre nous, qu'on a si-
 pu-*

1635.

1635. *pulé à l'élection de Ladislas, qu'il termineroit à l'amiable ses différends avec la Couronne de Suède. Telle étoit la disposition d'Oxenstiern au temps de la perte de Philisbourg, & de la convocation d'une Assemblée à Wormes.*

Les Pro-
testans
conféde-
rés d'Al-
lema-
gne s'as-
semblent
à Wor-
mes,

Puffendorf
Comment.
Rerum Su-
cicarum.
V. VII.
Lotichius
Rerum
Germani-
carum
Part. II.
Le XXI.
Cap. I.
Vittorio
Siri Me-
morie
Recondi-
te. Tom.
VIII.
Pag. 213.
214.

• Cette nouvelle disgrâce étourdit le Chancelier & ceux qui se trouvoient après de lui, déjà fort déconcertés de leur solitude. La Diète n'étoit encore composée que d'un petit nombre de Princes, ou de Seigneurs, qui chassés de leur país depuis la perte de la bataille de Norlingue, se réfugièrent à Wormes. Les autres s'excusoient de leur absence sur l'incommodité de la saison, ou sur la disette d'argent. Tous donnoient à entendre qu'ils ne se trouvoient pas en état de fournir plus longtemps aux frais de la guerre. Au premier bruit de la perte de Philisbourg, Oxenstiern va promptement trouver les Maréchaux de la Force & de Brezé; il confère avec eux. Ces deux Officiers furent dissimuler leur étonnement & leur embarras. *La perte d'une place, dirent-ils au Chancelier, ne doit pas décourager dans la conjoncture présente des affaires. Le Roi nôtre maître est assez puissant, graces à Dieu, pour réparer un malheur causé plutôt par la rigueur de la saison, que par la bravoure ou par la supériorité des ennemis. On ne s'apercevra pas de la perte de Philisbourg, si les Confédérés veulent prendre des résolutions dignes de gens déterminés à défendre courageusement la liberté de la patrie.* La Grange Ministre de France à la Diète de Wormes disoit à peu près la même chose avant l'arrivée de Feuquières. Il ajoutoit que la prise de Philisbourg met-
toit

1633.

toit Louis dans la nécessité d'employer toutes ses forces pour tirer raison de l'affront que l'Empereur avoit voulu lui faire. Qu'il obtiendrait à quelque prix que ce fût une paix honorable & avantageuse aux Confédérés. Qu'il content de la gloire d'avoir maintenu les privilèges & la liberté des Princes & des Etats de l'Empire, il rendrait après la conclusion du traité toutes les places remises entre ses mains, sans garder un seul pouce de terre. Que l'accordement qui se négocioit à Pym, ne seroit pas si tôt conclu. Que les Etats de Saxe assemblés à Dresde, ne conseilloyent point à Jean-George leur Souverain d'accepter les conditions offertes par la Cour de Vienne. Qu'il l'avoit lui-même écrit à Sa Majesté Très-Chrétienne. Que George Guillaume Electeur de Brandebourg ne paroïssoit pas plus content des propositions que faisoient les Ministres de Ferdinand. Que les Confédérés seroient toujours assez redoutables, s'ils persisteroient dans la resolution de demeurer unis à la Couronne de Suède; & s'ils la ménageoient par la promesse de lui donner des marques de leur gratitude, & de ne conclure aucun traité de paix, à moins qu'elle n'y fût comprise. Que par ce moyen ils engageroient le Roi de France à les assister de tout son pouvoir, & à leur obtenir de meilleures conditions que celles qu'on avoit mises sur le tapis à Pym.

Le Marquis de Feuquières trouva en arrivant à Wormes, que les bonnes paroles données par la Grange au nom du Roi Très-Chrétien, avoient inspiré un nouveau courage aux Confédérés venus en plus grand nombre à l'Assemblée de Wormes. L'instruction de Feu-

quié-

1635. quières lui enjoignoit d'exhorter le Chancelier Oxenstiern à n'abandonner point Maïence, & à reprendre l'administration générale avec la vigueur qu'il avoit témoignée depuis l'Assemblée d'Heilbron, & avant les dernières disgraces. Pour l'animer davantage, l'Ambassadeur de France devoit non seulement lui promettre l'assistance des principales forces de Louis, mais l'assurer encore que Sa Majesté Très-Chrétienne favoriseroit le Chancelier dans son projet d'obtenir l'Electorat de Maïence pour lui-même au traité de paix; article dont Louis & la Couronne de Suède se rendoient garans. On espéroit que leurré par une promesse chimérique, Oxenstiern ne feroit plus difficulté de signer l'accord conclu l'année précédente à Paris avec les Confédérés, par lequel Benfeld & toutes les autres places de l'Alsace furent remises entre les mains du Roi de France. *Monsieur*, disoit Feuquières au Chancelier, *on ne peut s'imaginer que vous persistiez plus long-tems dans votre refus. La droiture des intentions du Roi mon maître vous est assez connue. Une paix sûre & honorable en est le seul but. L'obtiendra-t-on jamais, à moins que l'étroite correspondance entre les Couronnes de France & de Suède ne continue, & que de part & d'autre on ne demeure ferme dans la résolution de n'accepter aucun traité particulier? Je vous proteste que le Roi mon maître ne se départira jamais de son alliance avec la Reine de Suède. Il espere qu'elle en usera de même, & que vous ne permettrez pas que le monde vous reproche un jour que, séduit par les vaines promesses des ennemis communs, vous avez sacrifié les alliés de*

la Couronne de Suède à vos propres intérêts. 1635.

Pour détourner les Electeurs de Saxe & de Brandebourg de conclure leur accommodement avec l'Empereur, ajouta le Marquis, Sa Majesté vous exhorte, Monsieur, à condescendre à toutes les demandes raisonnables du premier. En ôtant à l'autre l'esperance d'obtenir la Poméranie, on le reduira peut-être à la nécessité de prendre une resolution extrême : démarche dont les suites seroient fâcheuses. Le Roi mon maître vous prie de faire hâter vos nouvelles levées en Suède, & d'ordonner à M. le Général Bannier d'appuyer les projets de Sa Majesté pour le bien commun des Confédérés, & de vous aider à chasser les ennemis du Wirtemberg. Feuquières exécuta de même l'ordre qu'il avoit reçu, de dire au Duc Bernard de Saxe Weymar que Louis lui donnoit avec plaisir le commandement des douze mille Allemands qui seroient à la paie de Sa Majesté Très-Chrétienne. Qu'aux biens Ecclésiastiques près, elle lui cedioit le revenu du Landgraviat d'Alsace, à condition que la Religion Catholique y seroit maintenue, & que le Roi mettroit garnison dans toutes les places fortes. Que Sa Majesté Très-Chrétienne voulant garder cette Province afin d'empêcher l'oppression des Princes confédérés d'Allemagne, elle s'y reservoit l'autorité souveraine durant la guerre, & qu'à la négociation de la paix elle emploieroit tout son crédit, pour obtenir au Duc un ample dédommagement des revenus de l'Alsace. Les bonnes paroles que l'Ambassadeur de Louis apportoit, aiant relevé le courage des Confédérés presque abattu depuis la prise de

1635. de Philisbourg & de Spire par les Impériaux, les membres de la Diète de Wormes s'appliquèrent sérieusement aux moyens de continuer la guerre, & de réparer le mal causé par les disgrâces de l'année précédente & du commencement de celle-ci. On délibéra d'abord sur les conditions auxquelles on accorderoit au Duc Bernard le commandement général de l'armée confédérée. Il en demandoit de fort amples; qu'on lui permit d'agir comme il le jugeroit à propos, de choisir seul les Officiers subalternes, & les païeurs des troupes; de distribuer les récompenses dûes à ceux qui se distingueroient par leur bravoure, & par leur mérite; de disposer des contributions qui s'exigeroient, du butin fait sur les ennemis; qu'on lui assignât des appointemens réglés, & que dans le traité de paix on lui procurât un établissement fixe. Tout lui fut accordé sans peine, à cela près, qu'il n'entreprendroit rien sans l'approbation du Conseil établi par les Confédérés, ni sans le consentement des Commissaires nommés pour l'accompagner dans ses expéditions.

La Diète écrivit ensuite aux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, aux Princes & aux Etats du Cercle de la basse Saxe. On s'efforçoit de les détourner de tout accommodement particulier avec l'Empereur, en leur représentant qu'il seroit impossible d'obtenir une paix telle qu'on la souhaitoit à moins que les Confédérés n'agissent de concert. Que bien loin de perdre courage dans leur adversité, les Cercles de la haute Allemagne se confirmoient dans la résolution de défendre la cause commune jusques à la dernière extrémité, &

1635.
& de risquer tout pour assurer le libre exercice de la Religion Protestante, & maintenir les privilèges des Princes & des États de l'Empire. Qu'ils ne refusoient pas d'écouter des propositions raisonnables de paix, & que c'étoit aussi l'intention du Roi de France. Que pour y amener l'Empereur & les Princes de la Ligue Catholique, on devoit continuer avec vigueur la guerre commencée. Que les traités particuliers seroient également pernicious & à ceux qui les feroient, & aux autres qui n'y voudroient pas être compris. Comme la Diète avoit meilleure opinion des intentions du Roi de Dannemark que de celles de l'Electeur de Saxe, dont les Ministres négocioient avec les Commissaires de l'Empereur, on pressa Sa Majesté Danoise de renouer le traité entamé ci-devant par sa médiation, & de faire en sorte que la négociation de Pyn fût interrompue.

La Diète s'y prenoit trop tard. Jean George étoit convenu des principaux articles avec Ferdinand. Le bruit se répandoit déjà que le Saxon abandonnoit les intérêts des enfans de Frédéric Roi de Bohême. La Maison Palatine allarmée de cette nouvelle, redouble ses instances, & demande que la Diète déclare hautement que les Confédérés n'entreront en aucune négociation, à moins que le rétablissement des jeunes Princes Palatins ne soit accordé par un article préliminaire. Les Députés y consentent, & font savoir leur résolution aux Rois de France, d'Angleterre, & de Dannemark, aux deux Cercles de Saxe, & aux États-Généraux des Provinces-Unies. Plusieurs autres Princes de l'Empire craignant que

1635.

que le traité de Pryn ne leur fût aussi désavantageux, on presse le Chancelier Oxenstiern d'aller en Saxe, d'examiner de près ce qui se trame entre les Ministres de Ferdinand & de Jean George, & de traverser autant qu'il lui sera possible, la conclusion d'un accommodement qui achevera de ruiner les Suédois & leurs alliés. Oxenstiern avoit lui-même suggéré cet expédient. Mais il ne pouvoit aller seurement en Saxe, sans un long détour par la France & par les Provinces-Unies. Persuadé que sa présence avancera beaucoup les affaires que Grotius nouvel Ambassadeur de Suède auprès de Louis, avoit ordre de négocier, le Chancelier n'est pas fâché de trouver une occasion de s'aboucher avec le Cardinal de Richelieu. De peur que la longueur du voyage ne préjudicie aux intérêts des Suédois & des Confédérés, la Diète de Wormes dépêche avant sa séparation vers la fin de Mars, deux de ses membres à Dresde, & leur ordonne de prier instamment Jean George de ne rien précipiter, & de ne signer aucun traité, sans avoir premièrement conféré avec Oxenstiern qui se rendra incessamment en Saxe.

Grotius arrive en France avec la qualité d'Ambassadeur de la Couronne de Suède.

Grotius n'ayant pû obtenir la liberté de demeurer avec honneur en Hollande, s'étoit retiré à Hambourg. Gustave & Oxenstiern qui estimoient l'érudition & la probité de ce grand homme, lui faisoient espérer en Suède le repos & la distinction que son ingrate patrie lui refusoit injustement. Ses ennemis continuoient de l'y persécuter avec d'autant plus de violence qu'ils l'avoient cruellement outragé, sans qu'il leur eût donné aucun sujet légitime de le haïr.

Aiant

1635.

Aiant appris que le Chancelier de Suède pensoit à envoyer quelqu'un en France avec la qualité d'Ambassadeur, Grotius résolut de l'aller trouver à Maïence & de lui demander cet emploi. Les Illustres & les Savans de France dont Grotius avoit gagné l'estime & l'amitié, la douceur du climat, & les commodités qu'il y rencontroit pour ses études, lui en rendoient le séjour plus agréable. Ne pouvant servir le public à la Haïe, ou à Stockholm, il espéra d'être moins inutile à Paris. Dès que ses ennemis apprirent que le Chancelier étoit disposé à l'employer, ils formèrent une puissante cabale contre lui. N'ayant pû réussir auprès d'Oxenstiern, ils s'efforcèrent d'empêcher du moins que la Cour de France ne rendît à Grotius les honneurs dûs aux Ambassadeurs des Rois. Paw Ministre des Etats Généraux des Provinces-Unies à Paris, écrivit à ses maîtres, & leur demanda comment il en useroit avec un sujet de la République disgracié, & revêtu cependant du caractère d'Ambassadeur d'une puissante Couronne. Quoique les Etats Généraux eussent répondu à leur Ministre, d'avoir pour Grotius les mêmes égards, que pour les autres Ambassadeurs des Souverains alliés de la République, Paw ne se contenta pas de cet ordre. Il voulut savoir encore les intentions particulières des Etats de la Province de Hollande. Toujours divisés entr'eux & incertains dans leurs délibérations, sur ce qui concernoit les gens unis autrefois avec l'infortuné Barnevelt, ces Messieurs demeurèrent long-tems sans se déclarer. C'est pourquoi Paw n'envoia pas son carosse à l'entrée de Grotius dans Paris.

Tom. VIII. Part. I.

Q

Elle

1635.

Elle se fit au commencement du mois de Mars après quelques légères difficultés sur le cérémonial. Brulon Introduceur des Ambassadeurs étant venu trouver Grotius à S. Denis, où il s'étoit arrêté jusques à ce que tout fût réglé pour sa reception, l'Officier de Louis demande à Grotius en quelle qualité il prétend paroître à la Cour de France. *En qualité d'Ambassadeur de la Couronne de Suède*, répondit Grotius, *envoïé par Son Excellence Monsieur le Grand Chancelier Oxensjern qui en a le pouvoir. On ne reçoit pas comme Ambassadeurs*, reprit Brulon, *ceux qui viennent seulement de la part du premier Ministre d'un Souverain. Vous n'ignorez pas, Monsieur, que le Roi d'Angleterre a fait difficulté de reconnoître comme tels ceux que Monsieur le Chancelier de Suède lui a envoïés. Cela est vrai*, répliqua Grotius. *Mais Sa Majesté Britannique s'est rendue après avoir été mieux informée des pouvoirs accordés à Monsieur le Chancelier. On reçut à la Haze comme Ambassadeurs du Roi d'Espagne ceux que les Archiducs des Pays-Bas Catholiques envoierent en cette qualité aux Etats Généraux des Provinces-Unies. Si dans son expédition d'Italie, Monsieur le Cardinal de Richelieu eût honoré quelqu'un du caractère d'Ambassadeur de France, en vertu du plein-pouvoir donné par le Roi à son premier Ministre, les Souverains d'Italie auroient-ils fait difficulté de rendre à la personne nommée par Monsieur le Cardinal, les honneurs dûs aux Ambassadeurs de Sa Majesté Frès-Chrétienne? A-t-elle refusé de recevoir comme Ambassadeurs de la Couronne de Suède ceux à qui Monsieur le Chancelier en a donné le caractère? Le Roi & ses Ministres sa-*
vent

vent trop bien quels sont les pouvoirs de Monsieur le Chancelier. La Cour de France n'insista pas davantage. Les Maréchaux d'Etrées & de S. Luc eurent ordre d'aller recevoir Grotius & de lui mener les carrosses du Roi. Le Comte de Nangis Grand-Maître de la Garde-robe le vint saluer de la part de Sa Majesté. Il eut sa première audience à Senlis. Le Duc de Mercœur envoyé au devant de lui, le conduisit au Roi avec tous les honneurs accoutumés. 1635.

Il fallut bien faire comme les autres Ministres étrangers, qui ne voioient le Cardinal de Richelieu qu'après s'être expliqués sur le sujet de leur envoi avec les confidens de Son Eminence. On entroit plus difficilement chez elle que chez le Roi. Bouthillier & le P. Joseph eurent ordre de voir Grotius, & de lui demander le sujet de son envoi. Joseph se trouvant alors indisposé, on pria Grotius de vouloir bien se transporter au couvent des Capucins de la rue de S. Honoré. Ils'y rendit. Les deux Ministres du Cardinal le menèrent aux Tuilleries. On eut là un long entretien. L'affaire principale de Grotius, c'étoit de remontrer les raisons, pourquoi le Chancelier de Suède refusoit de signer l'accommodement conclu l'année dernière à Paris par Lessler & Streiff entre le Roi de France & les quatre Cercles de la Haute Allemagne. Il parut si désavantageux à la Couronne de Suède, & si contraire à son traité d'Heilbron avec le Roi de France, qu'Oxenstiern refusa de le signer sans un ordre précis des Régens de Suède. Outre que Lessler & Streiff cédoient à la France Benfeld place déjà engagée par manière d'hy-

Q 2

1635. d'hypothèque à la Suede, Louis donnoit également aux Suédois & aux Confédérés le million de livres qu'il devoit fournir par an à la seule Couronne de Suède, en vertu de l'alliance renouvelée à Heilbron. Bouthillier & Joseph prétendoient que Lessler & Streiff aiant apporté un plein pouvoir de la part d'Oxenstiern & des Confédérés d'Allemagne, le Chancelier ne se pouvoit dispenser de ratifier ce que les Plenipotentiaires avoient signé. Grotius répondant à cela qu'Oxenstiern étoit tout au plus obligé en qualité de Directeur général des affaires des Confédérés à tenir ce dont leurs Ministres étoient convenus, mais que ces deux Messieurs n'avoient pû imposer aux Régens de Suède la nécessité de se desister de ce que la France devoit à la Couronne en vertu du traité d'Heilbron, le P. Joseph soutint à l'Ambassadeur, que le Chancelier aiant un plein pouvoir de la part des Régens de Suède, ils étoient obligés de ratifier ce que Lessler & Streiff avoient accordé au nom du Chancelier & des Confédérés. Grotius se défist de cette instance, en repliquant que Leon Brulart & le Capucin lui-même aiant signé à Ratisbone en vertu du plein pouvoir qu'ils avoient apporté, un accommodement sur l'affaire de Mantouë, le Roi de France crut être en droit de refuser la ratification d'un traité qui lui paroissoit trop desavantageux. A cela Joseph n'eut rien à dire. Prenant son air hypocrite, il confessa humblement que dans la négociation de Ratisbone il avoit été au delà des instructions & des ordres secrets que le Roi son maître lui donna. Grotius salua ensuite le Cardinal de Richelieu. Le P. Joseph fut

fut présent à cette première audience. Les mêmes choses se répétèrent de part & d'autre; mais il n'y eut rien de conclu. La nouvelle du voyage d'Oxenstiern en France étant venue, l'affaire fut remise jusques à son arrivée. 1635.

Il avoit écrit de Mets au Roi & à Richelieu. Le Chancelier Les deux lettres étoient remplies de grands compliments. On y témoignoit un ardent desir d'aller faire la révérence à Sa Majesté, & de voir un Ministre d'Etat, duquel on paroïssoit estimer infiniment le mérite & les rares qualités. C'est avec un extrême déplaisir, disoit Oxenstiern au Cardinal, que je cède à la nécessité pressante des affaires de la Reine ma maîtresse & de ses alliés. Pût à Dieu qu'elles me permissent de contenter la passion du monde la plus raisonnable. J'espère que le Roi voudra bien me pardonner, si je ne vais pas l'informer de la situation présente de nos affaires en Allemagne, & savoir ses intentions. Il faut que je me rende au plutôt en Saxe. S'il platt à Sa Majesté d'envoyer une personne de confiance dans quelque ville de Champagne, ou de Picardie sur mon chemin, je conférerai avec elle, & lui dirai plusieurs choses importantes dont j'aurois été bien aise de parler au Roi, & sur lesquelles vos bons avis me seroient d'une grande utilité. Richelieu jugea que le Chancelier de Suède ne vouloit point paroître à la Cour, afin d'éviter la moindre contrainte dans sa négociation, & qu'il craignoit que s'il s'abouchoit avec le Cardinal, l'entrevue ne causât plus de mal que de bien, à cause de la jalousie & des contestations qui naissent ordinairement en des occasions, où chacun veut soutenir son rang, aussi-bien que les intérêts & la

Le Chan-
celier
Oxen-
stiern va
trouver
le Roi de
France à
Compie-
gne.

Puffen-
dorff Com-
ment. Re-
rum Sue-
cicarum.

L. VII.
Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condite.
Tom. VIII

Pag. 234.
235.

Mercurus
Francois.
1635.

1635. dignité du Souverain dont il est le Ministre. Après y avoir bien pensé, Richelieu crut qu'il seroit plus à propos, de voir Oxenstiern. Le Cardinal espéroit qu'en le faisant venir à la Cour, on obtiendrait de lui plus facilement la ratification du traité de Paris, & la cession de Benfeld au Roi. *Nous pénétrons mieux, disoit Richelieu, les sentimens de ce Politique profond & raffiné, sur la paix, ou sur la guerre d'Allemagne. Il nous découvrira les moïens qu'il juge plus propres à reduire l'Empereur à offrir des conditions de paix utiles & honorables, ou à continuer avantageusement la guerre. Enfin, on concertera les mesures que nous devons prendre les uns & les autres, en cas que les Confédérés d'Allemagne s'accommodent avec l'Empereur.* Le Cardinal répondit donc au Chancelier que Louis & lui seroient fâchés de perdre une si belle occasion de voir une personne dont ils estimoient le mérite, & capable de les instruire mieux qu'aucun autre de la disposition & des desseins secrets des Princes de l'Empire. Que ce n'étoit pas la coutume des Rois de France de dépêcher quelqu'un à ceux qui demandoient à leur communiquer une chose importante. Que plusieurs Princes Souverains n'avoient pas fait difficulté de venir à la Cour de France traiter avec le Roi. Que si Oxenstiern s'y vouloit rendre, Sa Majesté le recevrait avec toute la distinction possible. Enfin que les affaires seroient si promptement expédiées, que la négociation avec l'Electeur de Saxe n'en seroit pas retardée.

Le Chancelier accepta la proposition. Mais ce fut avec une certaine répugnance qui marquoit

quoit sa crainte que le cérémonial ne causât de l'embaras, & peut-être de la mesintelligence. Ses prétentions étoient grandes. Il demanda sous main d'être traité comme Vice-Roi de Suède. On lui offrit les honneurs dûs à un Ambassadeur Extraordinaire. *Et c'est au delà de ce que Monsieur le Chancelier peut prétendre, dit-on à Grotius. Car enfin, il n'a ni la qualité de Vice-Roi, ni le caractère d'Ambassadeur.* Oxenstiern ne pouvant honnêtement refuser la distinction que le Roi lui accordoit, s'avança vers Compiègne avec sa suite de deux cens personnes. La Cour y étoit alors. Le cérémonial fut un peu plus difficile à régler au regard de Richelieu, qui refusa de donner chez lui le pas au Chancelier, & même de faire le malade, comme il en avoit usé avec les Ambassadeurs d'Angleterre, qui ne reconnoissoient pas non plus que les Suédois la dignité de Cardinal. Il y a de l'apparence que quelqu'un aiant insinué à Oxenstiern, que Richelieu ne pouvoit lui accorder le pas sans se brouiller à la Cour de Rome, & même avec les Princes du sang Roial, auxquels il ne cédoit point chez lui, le Chancelier consentit que le Cardinal lui offriroit seulement le pas, & qu'Oxenstiern refuseroit de le prendre, en disant qu'il ne pouvoit rendre trop d'honneurs au premier homme du tems. Ces grimaces signifioient à proprement parler que les affaires de la Couronne de Suède n'étant plus dans une si heureuse situation que durant la vie de Gustave, Oxenstiern cédoit à la nécessité de ménager celui que le pere de Christine avoit traité avec la dernière fierté. Le Chancelier craignoit d'irriter un esprit hautain,

1635.

1635. & cherchoit à le gagner par une déférence qu'on n'auroit pas eue dans un autre tems. Le Comte d'Aletz & Brulon Introduceur des Ambassadeurs eurent ordre d'aller au devant du Chancelier & de l'amener à Compiègne. Oxenstiern aiant refusé de donner de l'*Excellence* au Comte, dont le pere étoit fils naturel du Roi Charles IX. & de le traiter en Prince, Aletz ne donna que de la *Seigneurie* au Chancelier qui le qualifioit de même. On arriva le 26. Avril à Compiègne. Oxenstiern est conduit le lendemain à l'audience du Roi, qui le reçoit avec toutes les marques possibles d'estime & de distinction. Grotius servoit d'interprète à l'un & à l'autre. Le Chancelier va saluer ensuite Richelieu. L'entretien fut de trois heures en latin. Les deux Ministres se firent de grands complimens, & se donnèrent réciproquement d'extrêmes louanges. Deux jours après le Cardinal vient en bottes rendre visite à Oxenstiern. On vouloit faire accroire au monde que c'étoit une civilité rendue comme en chemin faisant, & non de dessein prémédité; de peur que les autres Ambassadeurs Extraordinaires ne prétendissent le même honneur. L'équipage cavalier de Richelieu choqua le Chancelier. Mais il fallut dissimuler son chagrin. La Suède avoit trop grand besoin de l'appui de Louis & de son Ministre.

On contesta sur le traité de Paris dont Oxenstiern refusoit constamment la ratification, & sur les propositions apportées par Grotius. La peine qu'on avoit à convenir sur ces articles, fit prendre la résolution de laisser là une affaire épineuse, & de conclure un nouveau

vcau

1735.

veau traité. Après y avoir confirmé les précédens entre les deux Couronnes, Richelieu & le Chancelier demeurèrent d'accord, que l'une & l'autre ne feroient ni paix, ni trêve avec la Maison d'Autriche que d'un commun consentement. Que dans les villes conquises par les Suédois on laisseroit aux Catholiques Romains le libre exercice de leur Religion, & aux Ecclésiastiques la jouissance de leurs revenus. Oxenstiern déclara qu'il prétendoit que cet article ne préjudicieroit en aucune manière à la liberté que ceux de la Confession d'Augsbourg auroient de professer publiquement leur Religion dans les endroits qui tomberoient sous la puissance de la Couronne de Suède, & que les Prélats Princes de l'Empire n'étoient point compris au nombre de ceux qui devoient demeurer en possession des biens de l'Eglise. La leur laisser, c'étoit leur fournir de quoi assister encore l'Empereur & la Ligue Catholique contre les Suédois & leurs alliés. On ajouta qu'aucune des places occupées pour lors par l'une ou l'autre Couronne, ne seroit rendue aux ennemis que d'un commun accord. Que Louis aideroit les Suédois à conserver Maïence, Wormes. & les autres villes engagées à la Couronne de Suède. Que si Sa Majesté reprenoit quelques-unes des conquêtes des Suédois, enlevées depuis par l'Empereur, elle les leur restitueroit. Que ceux à qui la Suède avoit abandonné une place, ou une province, y seroient maintenus par le Roi de France. Que les deux Couronnes continueroient de secourir les Confédérés d'Allemagne. Que dans le traité de la paix générale, elles s'aideroient réciproquement à obtenir les

1635. conditions qu'elles demandoient. On ne parla point du subside d'argent que la France fourniroit à la Suède, ni du nombre des troupes que celle-ci auroit en Allemagne. Ces deux articles furent renvoïés à une plus ample déclaration qui se feroit en Saxe. Louis promettoit d'y dépêcher quelqu'un avec le pouvoir d'achever ce qui n'étoit qu'ébauché dans un acte dressé fort à la hâte. De peur que les Régens de Suède ne se plaignissent de la précipitation dans une affaire importante, Oxenstiern ne promit rien que sous leur bon plaisir. Il leur laissoit la liberté de ratifier ou de rejeter ce qui ne leur agréeroit pas.

A l'audience de congé le 30. Avril, Louis tira de son doigt un diamant de grand prix, dont Sa Majesté fit présent au Chancelier. Le Roi lui envoya encore son portrait enrichi de pierreries. De Compiègne on le conduisit à Paris. Si durant deux ou trois jours qu'il y passa, Oxenstiern eut la curiosité de voir les magnifiques bâtimens de cette capitale, & les plus beaux lieux des environs, les honnêtes gens & le peuple n'en témoignèrent pas moins de voir un Ministre d'Etat si généralement estimé dans l'Europe. De Paris il se rendit à Dieppe en Normandie. Une escadre Hollandoise destinée à le mener dans la basse Saxe, l'attendoit à la rade. Oxenstiern fut splendidement reçu à la Haye. On le conduisit à l'Assemblée des Etats-Généraux des Provinces-Unies. Il loua les constans efforts de la République pour la défense de la liberté, les remercia du bien qu'ils faisoient à la cause commune par une puissante diversion dans les Pais-Bas, & les conjura de ne permettre point que

1635.

que l'Allemagne fût subjuguée par une Maison qui aspirait depuis long-tems à la Monarchie universelle. Son discours étoit mêlé de fines insinuations, afin de porter les Etats à prendre de plus grands engagements avec la Couronne de Suède. La Rhétorique du Chancelier fut inutile. Outre que la République suffisamment occupée contre les Espagnols, ne vouloit pas rompre avec l'Empereur, ses Magistrats pénétrants regardoient le voyage d'Oxenstiern comme un présage certain que les Suédois abandonneroient bien-tôt la haute Allemagne. On craignoit encore que les principaux d'entre les Princes confédérés ne suivissent l'exemple de l'Electeur de Saxe, dont l'accommodement avec l'Empereur paroissoit conclu.

Oxenstiern étoit sorti de France d'autant plus content, qu'il avoit vû que depuis la surprise de la ville, & l'enlèvement de l'Electeur de Trèves par les Espagnols, le Roi & son Ministre se dispoient à une guerre ouverte avec la Maison d'Autriche. Le traité de ligue offensive & défensive entre Sa Majesté Très-Chrétienne & les Etats Généraux des Provinces-Unies avoit été signé à Paris le 8. Fevrier par Bullion, Bouthillier, & Charnacé Commissaires de Louis, & par Adrien Pauw & Jean Knuyt Ambassadeurs de la République. Louis avoit rapellé de Madrid Barraut son Ministre, & le Marquis de Benavidés Ambassadeur de Philippe en France, étoit sorti de Paris par ordre de son maître. Le commandement de l'armée Françoisse qui devoit joindre celle que les Etats donnoient au Prince d'Orange, étoit destiné aux Maréchaux de Châtillon & de Bre-

Traité de ligue offensive & défensive entre le Roi de France & les Etats Généraux des Provinces-Unies

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery, I. V. Char. & Mém. des pons et services

1635. zé. Le Duc de Rohan alloit se mettre à la tête d'un corps de troupes dans la Valteline. Senneterre nouvel Ambassadeur de France en Angleterre étoit chargé d'inviter Sa Majesté Britannique à entrer dans le traité conclu entre Louis & les Etats, ou à garder du moins une parfaite neutralité. Enfin le Président de Bellièvre ménageoit une autre ligue contre l'Espagne entre le Roi & les Ducs de Savoie, de Mantoue, & de Parme. Voici de grandes intrigues à développer. Commençons par le traité avec les Provinces-Unies. Il fit tant de bruit dans le monde, & la guerre dont il est comme le préliminaire, a été si longue, si sanglante, que j'en dois rapporter ici l'extrait.

L'expérience fait connoître à tout le monde, y disoit-on d'abord, que l'unique but des Espagnols, c'est d'usurper sur tous les Princes leurs voisins, de les tenir divisés entr'eux, & de rendre la guerre immortelle dans l'Europe. Pour prévenir les malheurs qui en pourroient arriver, & pour établir les choses de telle manière qu'on puisse parvenir à une bonne & saine paix dans la Chrétienté, & particulièrement pour aider les peuples des Pays-Bas à se délivrer de la dure servitude sous laquelle ils gémissent, le Roi Très-Christien & les Sieurs Etats-Généraux des Provinces-Unies, sont convenus que si au lieu de se disposer à des termes raisonnables d'accordement, les Espagnols continuent dans leurs mauvais desseins contre la France & contre les Provinces-Unies, Sa Majesté entrera en guerre ouverte & attaquera le Roi d'Espagne dès que le présent traité sera signé & ratifié. Toute sorte d'hostilité commencera dans les Pays-

Bas, tant de la part de Sa Majesté Très-Chrétienne, que des Etats-Généraux dont les forces seront vigoureusement employées à la continuation de la guerre. Que ceux-ci n'eussent de justes motifs de conclure cette ligue, & de ne rien omettre de ce qui pouvoit contribuer à l'établissement de leur liberté, on n'en doute nullement. Mais il n'en est pas de même du côté de Louis. Voici les sujets de plainte qu'il allégué contre Philippe. Le traité fait à Brunelles le 12. Mai dernier pour porter la guerre en France, dit-il, la prise de Jean de Meneses trouvé l'11. Septembre de l'année précédente, visitant à minuit les entrées & les passages du Roiaume du côté de Languedoc, l'armement naval fait en même temps à Naples pour descendre en Provence, & divers autres projets connus par des voies indubitables, justifient assez les desseins continuels des Espagnols contre nous. Ces reproches seroient spécieux, si à l'instigation de son Ministre, Louis n'avoit pas auparavant tâché d'exciter un soulèvement général dans les Païs-Bas Catholiques, dépouillé le Duc de Lorraine allié de la Maison d'Autriche, fourni de l'argent & des troupes aux Suédois & aux Etats-Généraux pour faire la guerre à l'Empereur & au Roi d'Espagne, proposé à tous les Princes d'Italie de se lier ensemble, & de joindre leurs forces aux siennes, afin d'enlever le Duché de Milan & même le Roiaume de Naples à Philippe. En nos jours les traces de Louis XIII. ont été fort exactement suivies. Si nous en voulons croire les Manifestes & les déclarations de son Fils, aura-t-il jamais pensé à autre chose qu'à maintenir la paix dans la Chrétienté ? Ceux

1635. auxquels il a fait la guerre, ne seront-ils pas ou des usurpateurs injustes, ou les seuls perturbateurs de l'Europe? Tel est depuis longtemps le stile ordinaire de la Cour de France. Semblables à ces anciens Tribuns du Peuple Romain, le pere & le fils se plaignent sans cesse des séditions & des guerres malignement excitées.

Venons maintenant aux articles principaux du traité: Que le Roi fera entrer dans les Pais-Bas Catholiques un corps de vingt-cinq mille hommes de pied & de cinq mille chevaux. Que les Etats Généraux y enverront un nombre égal d'infanterie & de cavalerie. Que les deux armées se joindront aux lieux qu'on jugera convenables. Qu'elles agiront ensemble, ou séparément selon qu'il sera plus à propos. Que le traité s'exécutera dans le mois de Mars suivant au plus tard. Qu'au commencement de l'irruption, les peuples des Pais-Bas Catholiques seront invités à se déclarer pour la cause commune, à chasser les Espagnols, & à se mettre en liberté. Que si trois mois après la requisition, ils secouent le joug dont Philippe les opprime, leurs provinces demeureront unies en un corps d'Etat indépendant avec tous les droits de la souveraineté, sans aucun changement dans la Religion Romaine qu'elles professent. En cas que quelques provinces, villes, Princes, Seigneurs des Pais-Bas acceptent sincèrement l'invitation, Louis & les Etats promettent de les protéger, de les défendre contre qui que ce soit, & de ne conclure aucune paix à moins que la nouvelle République n'y soit comprise. Que si dans un même voisinage trois ou quatre villes se

1635.

se rendoient conjointement, ou l'une après l'autre, on les assuroit qu'elles pourroient former un corps d'Etat & qu'elles seroient maintenues & conservées en cette qualité avec les Seigneurs & la Noblesse enclavés dans leur voisinage & dans leurs territoires. Offres spécieuses & magnifiques ! Mais il ne faut pas s'imaginer que ceux qui les font, n'exigent point d'autre récompense que la gloire d'avoir rendu à une nation ses privilèges & sa liberté. Les Politiques ne se piquent pas d'un desintéressement si généreux. Sous prétexte que les Provinces des Pays-Bas Catholiques seront incapables de défendre leurs frontières contre les Espagnols, Louis prend pour lui toutes les places maritimes de la côte de Flandre jusques à Blankenbergue inclusivement à deux lieues en terre, & les villes d'Ostende, de Namur, & de Thionville. Les Etats Généraux plus modérés se réservent seulement Dam, Hulst, le pays de Waës, la ville de Gueldre, & Stewenwert. Quelle République prétend-on former ici ? Après lui avoir ôté ses places maritimes, & par conséquent tout son commerce, on la laisse à la discrétion & dans une entière dépendance de la France & de la Hollande. Disons mieux, Louis se fraie le chemin, & s'ouvre une porte sûre pour la conquête des dix-sept Provinces possédées par les Ducs de Bourgogne & par l'Empereur Charles-Quint. Foible barrière que les Etats-Généraux mettoient entr'eux & le Roi de France, voisin qui leur devoit être infiniment plus formidable que le Roi d'Espagne ! Une République incapable de résister aux François, & que les Etats auroient été obligés de défendre continuellement.

1635. „ Comme il peut arriver , ajoutoit-on dans
 „ le traité, „ que les Provinces des Pais-Bas
 „ ne voudront pas profiter de l'occasion de se
 „ mettre en liberté, qu'elles préféreront d'être
 „ sous la domination des Espagnols, & qu'el-
 „ les les favoriseront dans leurs injustes pro-
 „ jets: en ce cas, obligés de pourvoir à la
 „ seureté des Pais-Bas & de prévenir le mal
 „ qui pourroit arriver à la France & aux Pro-
 „ vinces Unies pour avoir voulu procurer la
 „ liberté à un peuple qui aime mieux la servi-
 „ tude, le Roi & les États se rendront maî-
 „ tres de tout le pais, & le partageront en-
 „ tr'eux , à condition néanmoins que ceux
 „ qui auront secoué le joug des Espagnols,
 „ & feront un Corps de trois ou quatre villes,
 „ demeureront libres & sans aucune sujettion
 „ au Roi & aux États. Bien entendu que ce-
 „ la ne les dispensera pas de prêter serment de
 „ ne rien entreprendre contre le service de
 „ leurs libérateurs, & de les favoriser même
 „ autant qu'il sera possible, ni de donner des
 „ otages de leur fidélité jusques à ce que les
 „ Espagnols soient chassés. Le pais de Luxem-
 „ bourg, les Comtés de Namur & de Hai-
 „ naut, l'Artois & la Flandre jusques aux li-
 „ mites qui se marqueront par une ligne tirée
 „ droit depuis Blankenbergue inclusivement
 „ entre Dam & Bruges, à moitié chemin de
 „ ces deux places jusques à Rupelmonde, ap-
 „ partiendront au Roi. Pour ce qui est du
 „ Cambresis, Sa Majesté se reserve la liberté
 „ d'en disposer comme bon lui semblera. Le
 „ Marquisat du S. Empire où la ville d'An-
 „ vers est comprise, la seigneurie de Malines,
 „ le Duché de Brabant, & le reste de la cote

» de-

„ depuis Blankenbergue jusques à Swin, & les 1635.
 „ villes de Dam & d'Hulst avec le païs de
 „ Waës demeureront aux Etats-Généraux,
 „ lesquels en considération de Sa Majesté lais-
 „ seront dans toute l'étendue de ce qui leur
 „ doit appartenir, la Religion Catholique &
 „ les Ecclesiastiques au même état que l'une
 „ & les autres se trouvent à présent. Tel est
 le fameux partage des Païs-Bas & Espagnols dont
 il fut tant parlé dans le monde, & qui n'eut
 point de suite. Plus j'y pense & plus je me per-
 suade que les Etats Généraux des Provinces-
 Unies n'avoient nulle envie de l'exécuter. Le
 Prince d'Orange & les Magistrats éclairés de
 la République voioient trop bien que le voisi-
 nage des François les incommoderoit encore
 plus que celui des Espagnols. L'unique but
 des Etats, c'étoit de réduire Philippe à la né-
 cessité de renoncer solennellement à ses pré-
 tentions sur les Sept-Provinces-Unies; de peur
 de perdre celles qui lui restoient. Les choses
 arrivèrent comme les Etats l'avoient prévu.
 Plus habiles & plus équitables que les Fran-
 çois, ils firent la paix dès que le Roi d'Espa-
 gne leur offrit ce qu'ils demandoient, & lais-
 serent au Fils de Louis XIII. le soin de se
 tirer le mieux qu'il pourroit d'une guerre que
 l'ambition de son pere, ou plutôt l'interêt du
 Cardinal de Richelieu, avoit allumée entre les
 deux Couronnes.

Le traité contenoit plusieurs autres articles.
 Que la guerre dureroit jusques à l'entière ex-
 pulsion des Espagnols. Que la paix ne se fé-
 roit que d'un commun consentement. Que
 les deux armées jointes attaqueroient premiè-
 rement deux places du partage de Louis, &

1635.

ensuite deux autres assignées aux Etats. Que ceux-ci tiendroient à leurs dépens une flotte sur la côte de la Flandre, afin de favoriser la prise des places que Sa Majesté Très-Chrétienne devoit occuper. Que Charles Roi de la Grande Bretagne seroit invité à entrer dans le traité, ou du moins à demeurer neutre. Qu'outre la flotte destinée pour la côte de Flandre, Louis & les Etats équipperoient chacun quinze vaisseaux de guerre qui demeureroient continuellement en mer, afin de nettoier l'Océan & le Canal, d'assurer le commerce, & d'empêcher les descentes. L'exécution suivit de près la signature du traité. Dès le mois de Mars, les Maréchaux de Châtillon & de Brezé reçoivent ordre d'assembler les trente mille hommes que Louis doit fournir. Leurs instructions sur la manière dont ils se conduiroient durant la campagne, furent expédiées à la fin d'Avril. Le Roi vouloit qu'après la jonction des deux armées, ses Généraux prissent le mot de Frédéric Henri Prince d'Orange. Sa Majesté lui avoit accordé le pouvoir de le leur donner. Je n'ai pû m'empêcher de rire en lisant un article de ces instructions. *S'il arrive que dans la prise de quelque place, la Reine Mère du Roi, & la Princesse Marguerite de Lorraine tombe entre les mains de Sa Majesté & des Sieurs Etats, le Roi desire qu'on rende à la Reine sa mere tous les honneurs dûs à sa qualité. Pour ce qui est de la Princesse Marguerite, Sa Majesté veut qu'elle soit gardée de telle sorte, qu'on puisse répondre de sa personne, en lui rendant toutes les civilités dûes à une Princesse de sa naissance.* Richelieu auteur de ces dépêches, se flattoit-il de conqu-

querir tous les Païs-Bas Catholiques en un ou deux ans ; & avant que l'affaire du mariage du Duc d'Orleans fût terminée ? Quelles chimères les plus grands génies ne se forment-ils pas, lors que la passion leur agite le sang ! Le Cardinal pouvoit différer cet ordre jusques à ce que Marie de Medicis & la Duchesse d'Orleans se trouvassent enfermées dans une ville assiégée. 1635.

La brouillerie augmentant tous les jours entre les deux Couronnes, Richelieu fit rappeler dès les premiers jours de cette année le Comte de Barraut Ambassadeur de France en Espagne. Pour garder quelque bienveillance jusques à la rupture ouverte, on lui ordonna de laisser son Secrétaire à Madrid. Olivarés aussi fier & plus irrité que le Cardinal, n'attendoit que l'occasion de faire un coup autant & même plus éclatant que la prise de Philisbourg par les Impériaux, afin de témoigner que le Roi son maître ne craignoit nullement les menaces de Louis. Incontinent après le départ de Barraut, le Comte-Duc envoie ordre à Dom Christoval de Benavidés Ambassadeur de Philippe à Paris, de prendre son audience de congé & de partir même sans voir le Roi, ni son Ministre, en cas qu'on voulût absolument qu'il fût conduit à Sa Majesté par le Comte de Brulon Introduceur des Ambassadeurs, avec qui Benavidés étoit brouillé. Mécontent de la Cour de France, & encore plus de Mazarin Nonce Extraordinaire qu'on regardoit, non comme Ministre du Pape, mais comme Agent & Emissaire de Richelieu, l'Ambassadeur d'Espagne refusoit de recevoir aucune des propositions d'acommodement que

L'Am-
bassadeur
d'Espa-
gne sort
de France
sans voir
le Roi.

Mercur
François.
1635.
Vittorio
Siri Memoe
rie Re-
condite.
Tom. VIII
Pag. 332.
333.

Ma-

1635. Mazarin lui apportoit, & avoit de tems en tems des paroles aigres, tantôt avec Séguier Garde des sceaux, tantôt avec Bouthillier, quelquesfois avec le Cardinal. Mais ces différends ne furent point poussés si loin, que la contestation avec Brulon, qui prétendit avoir le pas quand il iroit chez Benavidés, sous prétexte que l'un étoit Ministre du Roi Très-Chrétien, comme l'autre l'étoit de Sa Majesté Catholique. L'Ambassadeur répondant qu'il y avoit grande différence entr'un Ministre représentant la personne du Roi d'Espagne, & un simple Officier de la Maison du Roi de France, Brulon offensé de cette réplique accompagna de quelques termes de mépris, fait dire des choses à Benavidés qui le choquèrent extrêmement. L'Ambassadeur déclare hautement qu'il ne vouloit jamais entendre parler de Brulon, ni le recevoir même chez lui quand il y viendrait faire ses fonctions d'Introducteur.

Depuis ce tems-là Benavidés demanda d'être conduit à l'audience du Roi par un autre que Brulon. Cela lui fut refusé durement. *Sa Majesté, dit-on, ne changera ni ses Officiers, ni l'ordre accoutumé pour contenter la délicatesse Et le chagrin de M l'Ambassadeur. S'il ne lui plait pas d'être conduit par l'Introducteur ordinaire, il peut demeurer chez lui. On se passera bien de le voir à la Cour.* La dépêche qui lui enjoignoit de prendre son audience de congé, vint quelque tems après. Benavidés en avertit les Ministres, & leur signifia que le Roi son maître veut qu'il persiste dans la prétention d'être conduit par un autre que Brulon, & qu'en cas de refus il parte sans voir

voir Louis. La chose aiant été rapportée, l'on resout à l'instigation de Richelieu, de répondre que Sa Majesté ne veut rien changer. Cependant, pour témoigner que ce refus ne doit pas être pris comme un commencement de la rupture ouverte, qu'on vouloit faire dans peu de jours avec plus d'éclat & de cérémonie, Louis envoie le présent ordinaire à l'Ambassadeur d'Espagne, qui témoignoit un sensible déplaisir de ce que les ordres positifs du Roi son maître ne lui permettoient pas de prendre congé de Sa Majesté Très-Chrétienne. On savoit bien que le présent ne seroit pas accepté. *En me refusant la grace de lui faire la révérence,* répondit Benavidés, *le Roi de France m'ôte la liberté de recevoir cette marque de sa liberalité. A Dieu ne plaise qu'on me reproche jamais, que j'ai plus estimé des pierres que l'honneur de rendre mes devoirs à un grand Monarque. Je ne sortirai point plus riche de France, puis que j'en emporte la douleur de n'avoir pu acquérir les bonnes graces du Roi. Rien n'est capable de me consoler d'un tel malheur.* Benavidés ne vit ni le Roi ni son Ministre. Après avoir rendu les civilités ordinaires aux Nonces du Pape & aux autres Ambassadeurs, il part pour Bruxelles, & laisse son Secrétaire à Paris comme Barraut avoit laissé le sien à Madrid.

Dès que la nouvelle du traité de Louis avec les États-Généraux des Provinces-Unies, fut répandue dans le monde, les Ministres du Roi d'Espagne en firent grand vacarme à Rome. *Voilà,* disoit-ils, *comme le Roi Très-Chrétien a livré tous les pays Catholiques à la discretion des hérétiques. Non content d'aider*

Prise de la ville & enlèvement de l'Electeur de Trèves par des Espagnols.

1634.

*Vie du
Cardinal
de Riche-
lien par
Aubery,
L.V. Chap
1 & 2*

*Mercur
François.
Nani Hi-
storia Ve-
neta. L.X.*

*1635.
Histoire
de Gualdo*

*Priorato.
Part. I.*

*L.X. Vit-
torio Siri*

*Mémoire
Recondite.*

*Tom. VIII
Pag. 220.*

221. 230.

231. 302.

333.

*les Suédois & les Protestans d'Allemagne à op-
primer la Religion dans l'Empire, il se joint
aux Hollandois qui projettent de l'extirper en-
tièrement dans les Pais-Bas où la pitié de nos
Rois l'a si soigneusement conservée. Indignés de
ce qu'Urbain demeure sourd aux clameurs de
leurs Ambassadeurs, l'Empereur & le Roi
d'Espagne prennent la résolution de ne garder
aucun ménagement avec la Cour de Rome,
& de n'avoir plus les mêmes égards pour les
immunités du Clergé. L'Archevêque de Tré-
ves entièrement dépendant de la France, cau-
soit une extrême jalousie à la Maison d'Au-
triche. Outre qu'il avoit mis ses meilleures
places entre les mains de Louïs, on craignoit
à Vienne & à Madrid que ce Prélat ne s'op-
posât au dessein formé d'assurer la Couronne
Impériale à Ferdinand Roi de Hongrie après
la mort de l'Empereur son pere, dès que l'a-
commodement avec l'Electeur de Saxe déjà
fort avancé, seroit conclu, & que le Marquis
de Brandebourg y seroit entré. Le seul Ar-
chevêque de Trèves étoit capable d'emba-
rasser la Maison d'Autriche. On jugea que le
meilleur moien de prévenir l'inconvénient,
c'étoit de chasser les François de son país &
de s'assurer de la personne de l'Electeur. Un
Officier Liégeois nommé Cerfontainé qui avoit
aidé peu de tems auparavant le Capitaine
Maillard à surprendre la ville de Sirk, offrit
fort à propos au Comte d'Embden Gouver-
neur de Luxembourg, d'emporter la ville de
Trèves mal fortifiée, & plus mal gardée du-
rant l'absence de Bussi Lamet Commandant
de la garnison François. Je ne sai quelle
affaire l'avoit appelé à Coblentz. Rien ne*

pa-

paroissoit plus convenable à l'exécution des projets de Ferdinand & de Philippe. La capitale & l'Electeur que la goutte y retenoit au lit, tomboient d'un seul coup entre leurs mains.

1635.

On fait donc partir de Thionville deux barques pleines de soldats choisis, & couvertes à la manière des bateaux de sel. Le 26. Mars elles arrivent heureusement à Trèves. Le petard mis à une porte fait son effet. Voilà les Espagnols dans la place. Le fils de Buffi Lamet & mille François qu'on y avoit mis en garnison, se défendirent d'abord avec courage. Mais le Comte d'Embden étant entré par un autre côté, le jeune Buffi & ses François enveloppés demandent quartier & se rendent prisonniers de guerre. L'Electeur malade ne se put échapper. On l'arrête; on ne lui laisse qu'un Aumonier, deux pages, & un valet de chambre. Quelques jours après il est transféré à Luxembourg, de là au château de Namur, puis à celui de Terveure près de Bruxelles, enfin à la citadelle d'Anvers. La Cour de France qui se jouissoit alors de ce qu'elle avoit repris la ville de Spire sur les Impériaux, fut étourdie d'un si fâcheux contretemps. Richelieu à qui la violence faite à l'Electeur fournissoit un prétexte spécieux de presser la déclaration de la guerre déjà résolue, s'en consola secrètement. Il persuade au Roi de s'avancer à Compiègne, même jusques à S. Quentin; d'ordonner à ses Généraux d'assembler incessamment les troupes dispersées, de tenir un Conseil extraordinaire, & d'y appeler le Duc d'Orleans que le chagrin & le dépit rongeoient à Blois, le Prince de Con-

1635. Condé & tous les Officiers de la Couronne. Cependant Damontot Resident de France à Bruxelles, demande au nom du Roi son maître la liberté du Prélat prisonnier, au Cardinal Infant. *J'ai donné avis à l'Empereur & au Roi d'Espagne de la prise de la ville & de M. l'Electeur de Trèves*, répondit le Prince Espagnol au Ministre de Louïs. *Je ne puis rien faire sans leurs ordres. Dès que je les aurai reçus, je les communiquerai au Roi votre maître.* L'emprisonnement d'un Archevêque Electeur qui ne paroïssoit pas mériter un traitement si rigoureux, fut fort mal reçu à Rome. Car enfin, que pouvoit-on lui reprocher ? D'avoir mis sa capitale & ses Etats sous la protection d'un Roi Catholique, lorsque l'Empereur étoit incapable de les défendre contre un Prince Protestant devant qui tout plioit ? Cette démarche ne le rendoit point coupable à Rome. Urbain ordonne à ses Ministres de faire de grandes plaintes de sa part à Vienne, à Madrid, & à Bruxelles, & d'y demander l'élargissement de l'Electeur. Mais Louïs s'étoit tellement pressé de déclarer la guerre, que les bons offices du Pape furent inutiles au prisonnier. Outre que la Maison d'Autriche ne se mettoit pas autrement en peine de contenter Urbain, elle se défendoit de rétablir un Souverain qui auroit pû se venger de Ferdinand & de Philippe, & reconnoître les obligations qu'il avoit à Louïs.

Instances
de Senneterre
Ambassadeur
de France
auprès de

Senneterre Ambassadeur de France en Angleterre, reçoit incontinent de nouveaux ordres, de redoubler ses instances auprès du Roi Charles ; & de mettre tout en œuvre, afin de le détourner d'écouter les Ministres Espagnols

gnols qui lui promettent des avantages confi- 1635.
derables pour le commerce, & qui par l'ar-
gent répandu à sa Cour, tâchent d'engager Charles
ses confidens à lui persuader de rompre du Roi d'Angle-
moins avec les États-Généraux des Provin- terre.
ces Unies. Louis enjoignoit à Senneterre d'as-
surer Charles que Sa Majesté Très-Chrétien-
ne & ses alliés s'obligeroient à rétablir les en-
fans de Frederic Roi de Bohême dans le haut
& bas Palatinat, pourvu qu'il entrât dans la *Vittorio*
Ligue, & qu'il fournit un certain nombre de *Siri Memon*
troupes. Un Prince plus habile & moins dé- *rie Re-*
pendant de ses Ministres que le Roi d'Angle- *condisc.*
terre, auroit été fort embarrassé dans une pa- *Tom. VIII*
reille conjoncture. Son honneur & l'intérêt *Pag. 353.*
de sa Maison demandoient qu'il n'omit rien de *354*
tout ce qui pouvoit contribuer au rétablisse-
ment de ses neveux dans leur patrimoine &
dans la dignité de leurs ancêtres. L'attendre
du succès d'une négociation avec l'Empereur
& le Roi d'Espagne, c'étoit se flatter d'une
espérance chimérique. L'un ne vouloit écou-
ter aucune proposition sur cet article, & l'au-
tre avoit tant de fois trompé Charles, qu'il
ne pouvoit raisonnablement se fier à une pro-
messe souvent violée, ou du moins éludée.
Mais en s'accordant avec la France & les E-
tats, il étoit à craindre que Sa Majesté Bri-
tannique ne contribuât à l'agrandissement de
deux voisins, dont la puissance lui devoit être
formidable. La bonne politique ne lui per-
mettoit point de souffrir que Louis devînt
maître de la côte maritime de Flandres & d'u-
ne grande partie des Pays-Bas; ni que plusieurs
Provinces utiles au commerce des Anglois
sombassent sous la domination des Etats. Dans

1635. cette incertitude, Sa Majesté Britannique ne se déclare ni pour les uns, ni pour les autres. Elle prend seulement la résolution d'équiper une bonne flotte, & de se mettre en état d'agir selon qu'elle la jugera convenable à ses intérêts. Mais ne pouvant se rendre plus puissant sur mer sans une somme considérable d'argent, & n'osant d'ailleurs assembler son Parlement, avec lequel il s'est toujours brouillé, Charles écoute trop facilement le conseil qu'on lui donne, de recourir à des moyens extraordinaires, & d'obliger les villes & les provinces de son Royaume à lui fournir de quoi équiper, & entretenir un nombre de vaisseaux. Entreprise qui fut une des principales causes du malheur de ce Prince, par le mécontentement général qu'elle produisit, comme je le rapporterai. Le Cardinal de Richelieu qui s'apercevait que la supériorité de la France donne tant de jalousie au Roi de la Grande-Bretagne, qu'il est sur le point de se déclarer en faveur de l'Espagne, n'épargnera pas l'argent de son maître, quand il sera question de fomentier les mouvemens excités en Ecosse & en Angleterre.

Ligue offensive & défensive entre le Roi de France & quelques Princes d'Italie.

Le Président de Bellièvre Ambassadeur Extraordinaire de France en Italie proposoit en même tems à plusieurs Princes & au Senat de Venise, une ligue offensive & défensive contre l'Espagne. *Le Roi mon maître*, disoit ce Ministre, *ne demande rien des conquêtes qui se feront dans le Milanois. Content de chasser des gens qui ne pensent qu'à opprimer leurs voisins, il vous aidera seulement à partager leurs dépouilles entre vous, & à vous assurer la possession de ce que chacun trouvera le plus à sa* bien.

bienfaisance. Comme le Grand Duc de Toscane étoit obligé par ses anciens traités avec les Rois Catholiques, touchant la ville & le territoire de Sienné que ceux-ci cederent à ses prédécesseurs, de fournir ses galeres & un certain nombre de troupes, en cas que le Duché de Milan fût attaqué, on tâcha de le gagner aussi bien que le Senat de Venise, & les Ducs de Savoie, de Mantouë, de Modene, & de Parme. Richelieu & son Capucin s'imaginoient que le Toscan seroit tenté d'entrer dans la ligue, si on lui offroit de le mettre en possession des places maritimes de la côte de Toscane qui appartenoient à la Monarchie d'Espagne. Bellièvre eut ordre de l'aller trouver & de lui faire la proposition. Mais l'éloquence de l'Ambassadeur fut aussi inutilement déployée à Florence qu'à Venise. Outre que l'inclination du Grand Duc le portoit à favoriser plutôt la Maison d'Autriche, il ne crut pas devoir risquer de perdre ses Etats dans l'espérance incertaine de gagner trois ou quatre places. Il suivoit l'exemple des Vénitiens. L'artifice usé de la Cour de France ne les avoit point éblouis. Sourds aux offres magnifiques de Bellièvre, ils refusèrent de prendre aucun engagement, & déclarèrent qu'ils demeureroient neutres.

Pour ce qui est du Duc de Modène, bien loin de céder aux instances de l'Ambassadeur de France, il conclut un nouveau traité avec le Roi d'Espagne, & promit d'envoyer trois mille hommes d'infanterie pour défendre le Milanois. Gonzague Duc de Mantouë fut plus honnête parce qu'il ne pouvoit pas faire autrement. *L'invitation de Sa Majesté,* répondit-

1635.
Vis du
Cardinal
de Richelieu par
Aubery. L.
V. Chap.
II. Mé-
moires
du Mar-
chal du
Plessy.
Nous Hi-
storia Ve-
neta. L. X.
1635. Vis-
torio Siri
Memorie
Recondite.
Tom.
VIII.
pag. 236.
237. 238.
&c.

1635. pondit-il à Bellièvre , *est un commandement absolu pour moi. Je la prie seulement de considérer , que dans la malheureuse situation de mes affaires, je ferai peut-être plus de mal que de bien à la Ligue. Je donnerai mon nom sans aucunes troupes; Et il arrivera que le Roi & ses alliés se trouveront dans la nécessité de défendre mes Etats, si les Espagnols s'avisent de se jeter sur le plus foible de leurs ennemis.* Edouard Farnèse Duc de Parme Prince jeune & imprudent, se fit moins prier qu'aucun autre. Il alla même au-devant de ce que le Ministre de Louis lui devoit proposer. Les armes d'Espagne n'étoient plus sur la porte du Palais Farnèse à Rome; on les en avoit ôtées par l'ordre d'Edouard, & mis celles de France en leur place. Irrités de cet affront, les Espagnols menacèrent le Duc de le chasser de ses Etats, & d'y établir Alexandre son frere aîné muet, qu'on avoit jugé incapable de gouverner, & qu'Edouard gardoit soigneusement enfermé dans le château de Plaisance. Cette menace fit un effet contraire à ce que les Espagnols attendoient. Bien loin d'intimider le Duc, elle l'anima d'avantage contre eux. Il chercha toujours depuis à se venger, & à leur témoigner qu'il ne les craignoit nullement.

La négociation ne fut pas si facile à la Cour de Turin. Victor Amedée Duc de Savoie ne souhaitoit point l'agrandissement de la France en Italie, depuis qu'il lui en eut ouvert la porte par la cession de Pignerol. Mais n'osant aussi desobliger le Roi, & encore moins irriter le Cardinal de Richelieu, il écoutoit les offres des Ambassadeurs de France,

cc,

ce, y formoit des difficultés , faisoit des demandes , & tâchoit de gagner du temps , 1635.
 Quoique Sa Majesté Très-Chrétienne affectât un grand desintéressement dans la ligue proposée, elle demandoit que Victor Amedée s'engageât par un traité particulier à lui céder un certain espace de pais autour de Pignerol , en recompense de ce que le Duc obtiendrait dans le partage du Milanois , & qu'il fût permis à Louis de garder Casal & tout ce que le Duc de Mantouë possédoit dans le Monferrat. On prétendoit le dédommager de cette perte en lui cédant Cremone , & une partie considérable du Duché de Milan. Ces projets n'accordoient point le Savoïard. Bien loin d'aider le Roi de France à devenir plus puissant en Italie aux dépens de la Couronne d'Espagne , il eût voulu se joindre à celle-ci pour chasser entièrement les François au-delà des Alpes. Cependant la crainte de les attirer contre lui , l'obligea enfin à signer le traité dont Bellièvre & le Comte du Plessy Ambassadeur ordinaire à Turin , lui avoient donné le plan. Nous lisons dans les Mémoires publiés sous le nom de celui-ci , qu'incontinent après la conclusion de cette affaire , il écrivit au Cardinal de Richelieu , que Victor Amedée n'ayant nulle intention de laisser agrandir la France près de Pignerol , l'article de l'échange mis dans le traité , porteroit le Duc à traverser secrètement toutes les conquêtes que le Roi voudroit faire dans le Milanois , afin que Sa Majesté n'eût pas de quoi le dédommager de ce qu'elle desiroit aux environs de Pignerol.

Circonstance qui confirme la justesse de la remarque de l'Historien de la République de

1635. Venise. La jalousie de Victor Amédée, dit-il, croissoit à mesure qu'il se voyoit contraint à demeurer uni avec la France. Il craignoit que la conquête du Milanois ne le mit à la discretion du Roi Très-Chrétien & ne rendit la perte de ses Etats infaillible quand il plairoit à Sa Majesté. Obligé d'être bien avec elle durant la paix, le Duc ne pouvoit se dispenser de prendre le même parti quand la guerre s'allumoit en Italie. Pour mieux parvenir à ses fins particulières, & pour traverser plus sûrement les entreprises du Roi, il falloit que Victor Amédée eût connoissance des projets de Sa Majesté. En s'unissant de la sorte aux François avec des maximes Espagnoles dans le cœur, il faisoit de l'embarras à ceux-ci, & ne rendoit pas grand service aux autres. C'est par là seulement que le Savoïard se pouvoit maintenir, & mettre un certain équilibre entre deux Puissances voisines qui lui étoient presque également formidables. Après une longue négociation le traité de ligue offensive & défensive pour trois ans, fut signé à Rivoli l'onzième Juillet de cette année, entre le Roi de France & les Ducs de Savoie, de Mantouë, & de Parme. Louis promettoit de fournir douze mille hommes de pied & quinze cens chevaux; Victor Amédée dix mille des uns & quinze cens des autres; Gonzague trois mille fantassins & trois cens cavaliers; Farnese cinq cens de ceux-ci, & quatre mille de ceux-là. On ne parla point du partage des conquêtes dans cet acte; on feignoit de remettre la décision de cette affaire après l'exécution du projet. Mais la peau de l'ours étoit véritablement partagée dans les traités particuliers de Louis avec chacun de ses

les trois confédérés. Sa Majesté Très-Chrétienne savoit fort bien que le Duc de Mantoue ne feroit jamais un pareil nombre de troupes. Cependant elle avoit besoin du nom de ce Prince, afin d'échanger le Monferrat avec lui, si le succès des armes de la Ligue étoit tel que Richelieu l'espéroit. Bien loin que Gonzague pût faire des levées dans ses Etats ruinés, il fallut que la République de Venise renforçât la garnison de Mantoue, de peur que les Espagnols irrités ne s'emparassent de cette Place.

1635.

HISTOIRE

D U R E G N E

D E

L O U I S X I I I.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE TRENTE-HUITIEME.

1635.

Imprudence du Cardinal de Richelieu dans l'entreprise de la guerre contre l'Espagne.

Ous voici arrivés au grand événement de cette année; j'entens la rupture ouverte entre les Couronnes de France & d'Espagne : année où l'âge Vénitien a raison de dire que la jalousie & la haine de deux Ministres rendirent funeste à toute l'Europe, en y allumant une guerre longue, sanglante, fameuse par ses fréquentes vicissitudes, & par les grandes révolutions qui en furent des effets, ou des suites, en Catalogne, en Italie, en Portugal, en Angleterre & en France. Ce que j'ai rapporté

porté des affaires des années précédentes & du commencement de celle-ci, nous préparoit à voir enfin les choses poussées à la dernière extrémité entre Louis & Philippe, ou plutôt entre le Cardinal de Richelieu & le Comte-Duc d'Olivarés. Le traité de l'un avec le Duc d'Orléans, les mécontentemens fomentés en France, les flotes envoyées dans la Méditerranée, les levées & les armemens faits en Espagne, découvroient ses projets contre la France, de même que les alliances conclues avec le Roi & la Couronne de Suède, les secours fournis aux Etats-Généraux des Provinces-Unies & aux Confédérés d'Allemagne, l'invasion de la Lorraine, & les intrigues liées pour exciter un soulèvement général dans les Pais-Bas Catholiques, témoignaient les desseins formés contre la Maison d'Autriche. Louis avance hardiment dans sa Déclaration de guerre & dans le Manifeste dont elle fut suivie, que Philippe se préparoit à l'attaquer le 20. Mai de cette année en Champagne, en Picardie, & en Languedoc ou en Provence; que le Prince Thomas de Savoie devoit marcher à la tête des troupes entretenues par Sa Majesté Catholique, dans les Pais-Bas; que le commandement des forces du même Monarque en Allemagne, étoit destiné à Charles Duc de Lorraine, & que l'armée navale d'Espagne avoit ordre de se tenir prête pour tenter en même tems une descente en Provence. Les Espagnols répliquèrent avec juste raison que le traité signé le mois de Février précédent avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies, étoit une preuve authentique de la résolution formée à la Cour

1635.

Mémoires de Montreuil sur Mercurius Franco. 1635. Nani Historia Veneta. L. X. Vittorio Siri Memorie Recondite. Tom. VIII. Pag. 332-334.

1635. de France, de fondre sur le Roi d'Espagne dès le mois de Mars, & que la prise de Trèves & l'enlèvement de l'Electeur de Trèves, n'étoient qu'un prétexte dont le Ministre de Louis tâchoit de couvrir un dessein medité long-tems auparavant. La chose est incontestable. Persuadé que la guerre seroit moins odieuse, & qu'elle auroit même quelque apparence de justice, si le Roi son maître la commençoit pour venger l'injustice & l'affront fait à un Prince Ecclesiastique son allié & à lui-même, & non pas afin de protéger les Protestans & des sujets rebelles à leur Souverain, Richelieu embrassa promptement l'occasion de la déclarer solennellement & de publier des Manifestes spécieux.

Un Gentilhomme domestique du Duc d'Orleans parle de cette affaire tout autrement que les adulateurs de Louis & de son Ministre. *La guerre, dit Montresor, fut déclarée de l'autorité particuliere du Cardinal, sans assembler les Etats, ni consulter les Grands du Roiaume, qui devoient être appelés à une délibération de cette nature, suivant ce qui s'est toujours pratiqué. Mais l'orgueil de Richelieu ne s'assujettissoit pas aux formes ordinaires.* Sous le regne de Louis XIII. & durant la minorité de son Fils, les honnêtes gens se souvenoient des anciennes loix du gouvernement de France. Maintenant elles semblent être généralement oubliées: du moins personne n'en ose parler. *Qui a le courage de se plaindre de ce que l'orgueil de Louis XIV. ne s'assujettit pas aux formes ordinaires?* Les fameux Ecrivains qui travaillent à son Histoire, diront-ils sincèrement que de lui-même, & en consultant tout au plus

plus des gens servilement soumis à ses volontés les plus injustes, il a entrepris des guerres qui ont mis toute l'Europe en feu & entièrement épuisé son Roiaume, sans convoquer les Etats-Généraux, & sans assembler les Princes & les premiers Officiers de la Couronne, selon ce qui s'est toujours observé? Reconnoîtront-ils de bonne foi que leur Héros est un fleau en-voïé de Dieu pour le châtimement des péchés des hommes? Montresor appelle ainsi sans façon le Ministre de Louis XIII. Et pourquoi ne dira-t-on pas la même chose du Fils? En gouvernant par lui-même, il a fait infiniment plus de mal que Richelieu n'en a causé sous le nom du pere.

Le Cardinal, poursuit Montresor, prit une résolution qui devoit troubler toute l'Europe, avec des gens dépendans de ses volontés, & aussi vastes dans leurs pensées, qu'il le pouvoit être dans ses desseins. L'entreprise fut faite en un jour. Cependant elle devoit être préméditée long-tems auparavant, afin que les préparatifs nécessaires à la soutenir avec reputation, ne manquassent point; & que le Roi eût de quoi réparer promptement les disgrâces de la guerre, & de quoi porter ses armes avec plus de gloire & d'éclat dans les Pais-Bas; quand la fortune les favoriseroit de quelque heureux événement. Richelieu méprisa toutes les sages considérations qu'un habile Ministre auroit eues, & toutes les mesures qu'il auroit eu la prévoyance de prendre. Emporté par son impetuosité naturelle, ou plutôt par une fureur désespérée, ce fleau envoïé de Dieu pour le châtimement des péchés des hommes, engagea la France dans une entreprise que lui seul étoit capable de former. Aucune

1635. *des frontières ne se trouvoient en état de défense. Il n'y avoit point d'argent dans les coffres du Roi. La poudre & les autres munitions manquoient. Et après les grandes fautes qu'un Ministre employé au gouvernement d'un Etat peut commettre, il se trouve encore des admirateurs de la prudence de Richelieu. On donne les éloges les plus magnifiques à un Prêtre auteur d'une guerre funeste à toute l'Europe.*

Montresor n'étoit ni de l'Académie Française, ni convaincu des discours polis des premiers membres de cette compagnie. On le voit bien. Mais sa réflexion n'en est pas moins juste. Il ne faut juger de l'entreprise d'une guerre, ni par quelques événements heureux, ni par des flateries des plumes venales, ni par ce que dit celui qui l'a conseillée; mais par les motifs qui l'ont inspirée, & par les mesures prises pour la finir avec honneur, & sans accabler excessivement ceux qui doivent fournir l'argent nécessaire à la soutenir. Le Cardinal reconnut son imprudence dès cette année même, lorsqu'il vit les affaires presque désespérées en Allemagne. *Le Roiaume est réduit à un misérable état, dit confidemment Richelieu au P. Joseph. Les levées se dissipent dès qu'elles sont faites. La plupart des Officiers manquent de fidélité. Nous n'avons pas des forces suffisantes pour repousser les Impériaux. S'ils pénètrent dans la France, je ne sai comment nous leur résisterons. Les régimens qui se lèvent en Suisse & dans le Roiaume, ne seront complets qu'au mois de Septembre. Heureusement pour nous, le Duc de Weymar quoi que plus foible, a séjourné Galas. Sans cela,*

celle, nous perdions : Et le Lorrain, Et les trois Evêques. Lors que les Espagnols prendront Corbie l'année suivante le Cardinal encore plus déconcerté aura recours à son Capucin, & parlera d'abandonner le timon des affaires, & de se retirer : circonstances qui confirment la vérité du reproche que Montresor lui fait. 1037.

Richelieu parloit moins sincèrement dans un livre qui porte son nom, que dans les momens, où sa conscience lui reprochoit son imprudence & sa témérité à embarasser dans une grande guerre son maître dénué d'argent, de munitions, & de troupes assez nombreuses pour attaquer une puissante Maison par plusieurs endroits en même temps. Voions ce que dit le Cardinal, ou plutôt ce qu'on lui fait dire à Louis sur la rupture avec l'Espagne. Outre que cela est assez finement touché, on y trouve encore de quoi appuyer ce que je viens de rapporter. „ Si l'occupation donnée durant „ dix ans aux forces des ennemis de votre Etat „ par celles de vos alliés, en mettant la main „ à la bourse sans prendre les armes, a été „ l'effet d'une prudence singulière ; entrer en „ guerre quand vos alliés ne peuvent plus subsister seuls, c'est une marque de sagesse & „ de courage, qui justifie bien, qu'en ménageant le repos de votre Roiaume, vous savez imiter ces économes soigneux d'amasser „ de l'argent pour le dépenser à propos quand „ il est question de se garantir d'une plus grande perte. L'entreprise d'attaquer en même „ temps vos ennemis par divers endroits ; chose que les Romains & les Ottomans n'ont „ jamais faite, paroitra peut-être une impru-

*Testament
Politique
du Cardinal de Richelieu
I Part.
Chap. I.*

1635. n dence & une temérité bien grande. Cepen-
n dant si ce projet a été une preuve de votre
n puissance, il en étoit une plus évidente de
n votre jugement. Vous deviez occuper tel-
n lement vos ennemis de toutes parts, qu'ils
n ne pussent être invincibles en aucune.
n La guerre d'Allemagne fut un peu for-
n cée, parce que cette partie de l'Europe é-
n toit le théâtre sur lequel on l'avoit commen-
n cée long-tems auparavant. Bien que celle
n des Pais-Bas n'ait pas eu le succès qu'on en
n pouvoit attendre, il étoit impossible de ne
n la pas concevoir avantageuse dans son pro-
n jet. Vous ne pouviez vous dispenser de
n porter vos armes chez les Grisons, afin
n d'embarquer les Princes d'Italie dans la li-
n gue, en leur ôtant l'apprehension qu'ils a-
n voient des Impériaux, & pour encourager
n vos Alliés d'Allemagne, qui virent par là
n que l'Italie ne pouvoit secourir leurs enne-
n mis. Enfin la guerre d'Italie ne paroissoit
n pas moins importante. Outre que c'étoit le
n vrai moyen d'engager le Duc de Savoie, il
n falloit absolument attaquer le Milanois. C'est
n comme le centre des États que l'Espagne
n possède. Au reste, si on considère que Votre
n Majesté avoit des alliés de tous côtés, on
n verra que la raison vouloit que par une telle
n union, les Espagnols attaqués en divers lieux
n succombassent sous votre puissance. Ce
n n'est pas que dans le cours de cette guerre
n qui dure depuis cinq ans, il ne vous soit
n arrivé de fâcheux accidens. Mais Dieu sem-
n ble les avoir permis pour votre gloire. Je
n ne sai si les autres penseront comme moi, il
n me paroît que le Ministre qui fait ici son pro-
pre

pre panegyrique, en feignant d'admirer la prudence, le jugement, & le courage de son Prince, avoué tacitement qu'il lui a été plus facile de former le beau plan rapporté dans cet endroit, que de l'exécuter, & qu'il n'avoit pas eu la precaution de prendre bien ses mesures pour réüssir dans son grand projet. Après cinq ans de guerre, Louis n'avoit pas fait des progrès qui répondissent à ses efforts, & qui le dédommageassent de la perte de tant de braves gens, & de tant de millions de dépenses. Il auroit peut-être *succombé* lui-même, si la Catalogne revoltée & le Duc de Bragance proclamé Roi de Portugal, n'eussent causé d'étranges embarras à Philippe; si la Suède n'eût réparé ses forces presque perdues en Allemagne; & si les mouvemens excités en Ecosse & en Angleterre, n'eussent empêché le Roi de la Grande Bretagne de s'opposer à l'exécution des vastes desseins de Richelieu.

La manière dont il dit froidement à son cré-
 dule maître, que *la raison vouloit que les Es-*
pagnols attaqués en divers lieux, succombassent
sous la puissance de Louis, n'est-ce pas la cho-
 se du monde la plus extravagante? Le Cardi-
 nal s'étoit si bien mis cette chimère dans la
 tête, que comptant du moins sur la conquête
 certaine des Pais-Bas, il voulut qu'une guerre
 qui le combleroit, à son avis, d'honneur
 & de gloire, fût déclarée avec les solemnités
 qui s'observoient anciennement en de pareilles
 occasions. Louis venu à S. Quentin donna
 le 12. Mai commission à un de ses Hérauts d'ar-
 mes sous le titre d'*Alençon*, d'aller trouver le
 Cardinal Infant à Bruxelles & d'y déclarer en
 sa présence la guerre au Roi d'Espagne. Le 19.
 du

1635.

Le Roi de
 France
 déclare la
 guerre à
 celui
 d'Espa-
 gne.

1634.

*Bernard
Histoire
de Louis
XIII. L.
XVII.
Vie du
Cardinal
de Riche-
lien, par
Aubery.
L.F. Chap
I. & 2.
Mémoires
anonymes
sur les af-
faires du
Duc d'Or-
leans.
Mercure
Francois
1635.
Grotius
Epist. 409.
410. Nani
Historia
Vincta
L.X. 1635
Vittorio
Siri Mé-
moire Re-
cundite.
Pag. 230.
231. 232.*

du même mois le Héraut prend sa cotte d'armes, sa toque, & son bâton, envoie un trompette faire les chamades ordinaires à la porte de Bruxelles, & demande à parler au Cardinal Infant de la part du Roi de France. Le Major de la ville accompagné d'un Héraut sous le titre de *la Toison d'or*, conduit celui de France à la place du Sablon, jusques à ce que le Cardinal Infant occupé dans son Conseil, disoit-on, ait déclaré sa volonté. Alençon à qui on promet d'abord audience, attend inutilement jusques à sept heures du soir. Ennué du délai affecté, il tire de sa poche un papier, où la déclaration qu'on lui ordonne de faire au Cardinal Infant, étoit écrite, & le présente au Roi d'armes des Pais-Bas qui se trouvoit auprès de lui avec les Hérauts de Gueldre & de Hainaut. On refuse de recevoir le papier. Alençon s'adresse ensuite au Major de la ville, & il se retire. Le Héraut François jette alors son écrit à terre dans la place, & sort de Bruxelles. Personne n'osa le ramasser. Les Hérauts de l'Infant l'avoient défendu à haute voix sous peine de la vie. Voici ce que le papier contenoit. *Le Héraut de France au titre d'Alençon soussigné, certifie à tous ceux à qui il appartiendra, être venu aux Pais-Bas pour trouver le Cardinal Infant d'Espagne de la part du Roi son maître, son unique, & souverain Seigneur, pour lui dire que puis qu'il n'a pas voulu rendre la liberté à M. l'Archevêque de Trèves. Eleveur de l'Empire qui s'étoit mis sous sa protection, lors qu'il ne la pouvoit recevoir de l'Empereur, ni d'aucun autre Prince, & que contre la dignité de l'Empire & le droit des gens, vous retenez prison-*

nier

notre *notre* Prince souverain qui n'avoit point de guerre contre vous, Sa Majesté vous déclara qu'elle est résolue de tirer raison par les armes de telle offense qui interesse tous les Princes de la Chrétienté. Je rapporte cette formule dans les mêmes termes qu'elle fut conçue, à l'exemple de l'Historien de Rome qui en donne de pareilles sans rien changer au vieux langage dont se servoient ceux qui faisoient l'office de Héraut chez les Romains. Au dernier village de la domination du Roi Catholique, Alençon prend un poteau, y attache la copie de sa déclaration, le met sur le grand chemin, & ordonne à son trompette de faire les mêmes chamades qu'à Bruxelles.

1635.

L'onzième Juin Louis qui étoit allé de S. Quentin à Château-Thierry en Champagne, signe une déclaration de guerre, & l'envoie au Parlement de Paris pour y être enregistré. La pièce est assez mal tournée. Après de longues & ennuyeuses plaintes de la mauvaise volonté, de l'ambition démesurée, des entreprises violentes des Rois d'Espagne depuis la paix de Vervins contre Henri IV. & Philippe II. on vient enfin à l'affaire de l'Electeur de Trèves, que Louis prétend être le principal motif de la guerre déjà commencée. Peut-être, dit-il, que nous aurions encore différé quelque temps de faire entrer nos armées dans les Etats de nos ennemis, & qu'après avoir muni nos places, & rassemblé de puissantes forces sur nos frontières, nous nous serions contentés d'y attendre les leurs, & de considérer leur contenance. Mais le droit des gens violé par l'outrage fait à notre très-cher & très-ami Cousin l'Electeur de Trèves, auquel tous les Princes de la Chrétienté

1635. Chrétiens sont intéressés ; le prélat de sa ville capitale où il vivoit en repos sans donner aucun trouble ni jalousie à ses voisins , la détention de sa personne qui s'étoit mise sous votre protection , lors qu'il ne la pouvoit recevoir d'aucun Prince , le refus de sa liberté avec des équivoques injurieuses qui semblent nous rendre auteurs de sa captivité , comme si pour augmenter l'offense qui nous a été faite , en surprenant une place où nous avions mis garnison François pour la sûreté de notre dit Cousin & à sa prière , ils avoient voulu de gaieté de cœur y ajouter le mépris en tenant prisonnier un Electeur de l'Empire , & la négative par une réponse pleine de dol & de supposition : tant d'injures assemblées ne nous ont-elles pu permettre de différer notre juste ressentiment. Mais nous ne pourrions pas nous souvenir de la gloire que nos prédécesseurs ont acquise en tant de voyages & de périlleuses guerres qu'ils ont entreprises pour soutenir l'honneur de cette Couronne & défendre leurs alliés , sans y être courus par leur exemple : Et ne pourrions plus commander à cette nation belliqueuse , qui a toujours été la retraite des déshérités & l'appui des Princes opprimés , si tous nos bons & fideles sujets ne prenoient part au ressentiment d'une offense qui nous a été faite si publiquement , pour nous aider à en tirer raison. Que d'artifice , que de déguisement dans ces périodes longues & embarrassées !

Louis finit sa déclaration en invitant tous les Princes & tous les Etats Chrétiens à se joindre à lui pour l'établissement d'une paix générale dans l'Europe. Il fit ajouter à la fin la copie de deux articles de son dernier traité avec les Etats Généraux des Provinces-Unies ,
afin

1635.
 afin d'exhorter les peuples des Païs Bas Catholiques à écouter les offres spécieuses de Louis & de ses alliés. Nous protestons devant Dieu & devant les hommes, lui fait-on dire en joignant le parjure au mensonge, que comme nous n'avons pris les armes qu'à l'extrémité pour notre défense & celle de nos amis & alliés, sans autre dessein que d'éloigner de nous les incommodités d'une fâcheuse guerre, étant s'il est possible des mains de ceux qui la veulent rendre immortelle les lieux dont ils se servent pour nous faire du mal, nous aurons un extrême regret, si ceux qui doivent profiter de ce dessein dans les Païs-Bas, s'opposant au bien & à la liberté que nous voulons procurer à leur patrie, se rendent coupables non seulement du dommage que le public en recevra; mais encoré des pertes & des ruines qu'ils attireront sur eux-mêmes. Les Flamans ne se laissèrent point surprendre par les promesses trompeuses de Louis. Les excès que ses soldats commirent à la prise de Tirlemont dès leur première entrée dans le païs, firent juger au peuple & à la Noblesse, qu'il leur envoioit des pillards inhumains, & non de charitables libérateurs. Le peuple irrité conçut une haine si violente contre tous les François, que les domestiques de la Reine Marie de Medicis & de la Duchesse d'Orleans, furent obligés de se cacher pour éviter sa fureur.

Un Manifeste suivit de près la déclaration ^{Manifeste} envoyée au Parlement. Cette seconde pièce ^{sur la dé-} de la façon de Servient, parut mieux tournée ^{claration} & écrite avec plus d'exactitude & de politesse. ^{de Guér-}
 Les mêmes choses contre les Espagnols y sont répétées. Richelieu ne voulut pas être oublié.

On

1635. On ne le nomme point, mais ses plaintes particulières y sont exposées d'une telle manière, que les moins pénétrants jugèrent sans peine que le Cardinal étoit désigné. Par une arrogance dont il seroit difficile de trouver un exemple, il déclare sans façon que les Ecrits publiés contre lui dans les Pays-Bas, & je ne sai quels attentats à sa vie, sont un des motifs de la guerre entreprise par ses conseils.

*Vie du
Cardinal
de Richelieu
par
Aubery.
L. V. Chap.
3. & 4.
Mercure
Francois.
1635.
Recueil de
Pièces con-
vieuses.
Grotius
Epist. 429.
410.*

On ne met pas en ligne de compte, fait-il dire à l'Auteur du Manifeste, les malheureux libelles imprimés & publiés en plusieurs endroits de la dépendance des Espagnols, qui contiennent des calomnies & des propositions abominables contre l'honneur & la vie des personnes que les loix divines & humaines déclarent sacrées. Ce sont des propositions si détestables, qu'elles ne peuvent être attribuées qu'à des esprits frenétiques, & enragés de ce qu'ils voient les mauvais desseins confondus, & la benédiction que Dieu donne à ceux du Roi pleins de justice & d'équité. Cet endroit ne fut pas mal relevé dans la réponse des Espagnols au Manifeste, qu'ils regardoient comme une pièce de la façon de Richelieu. Nous n'avons rien vu de semblable, repliquèrent-ils, qui ait été approuvé. On se conduit ici autrement qu'en France. Des choses injurieuses à la plus grande partie des Princes Chrétiens s'y impriment avec le privilège du Roi. Si le Cardinal peut montrer que des livres faits dans les terres de l'Empire ou du Roi d'Espagne, aient mis en danger la personne du Roi Très-Chrétien, on lui en fera la justice qu'il devoit demander avant que d'en venir

nir à une rupture ouverte. Le Cardinal de Richelieu témoigne dans ce discours que la violence qu'il fait à tant de personnes, l'inquiete. Il apprehende la main de quelque désespéré. C'est pour sa vie qu'il parle en cet endroit. Quand il seroit vrai qu'on auroit écrit quelque chose qui la met en danger, il la devroit défendre par les mêmes armes avec lesquelles il la croit attaquée ; ou se contenter de la couvrir comme il fait, d'un plus grand nombre de gardes que le Roi son maître n'en a pour sa personne, sans vouloir fonder une rupture entre deux Couronnes sur ce qu'on s'adresse à lui. Il avouera, s'il y veut bien penser, que cela feroit un peu trop le Souverain.

Deux Lettres de l'Ambassadeur de Suède en France écrites cette année à la Reine Christine & au Chancelier Oxenstiern, fournissent de quoi éclaircir un peu cette contestation. *L'ancienne jalousie entre les Maisons d'Autriche & de France*, dit Grotius, *n'est pas la seule cause de la guerre qui s'est déclarée. Le ressentiment particulier du Cardinal y contribue. On a découvert depuis peu un attentat formé contre sa vie par un Prêtre nommé le Tonnelier.* Nous lisons dans les nouvelles publiques, qu'un personnage fut pendu à Paris le 15. Mai comme criminel de lèse-majesté, & qu'on trouva parmi ses papiers la copie de plusieurs Lettres écrites à l'Abbé de S. Germain Aumônier, de la Reine Mere, qui prouvoient des intrigues secrètes avec les ennemis de la France contre le service du Roi, & un attentat à la vie de son premier Ministre. Comme

1635.

Comme Richelieu croioit que Marie de Medicis, ou du moins quelques-uns de ses confidens ne s'occupoient qu'à suborner des assassins pour lui ôter la vie, il avoit une extrême passion de la faire sortir des Pais-Bas. On l'a remarqué ci-dessus. Je ne sai si cette circonstance & le fait rapporté par Grotius, ne peuvent point servir à confirmer la vérité d'un autre reproche que les Espagnols font au Cardinal, en répondant à ces paroles du Manifeste de Louis, que le traitement fait à l'Archevêque de Trêves étoit le plus grand scandale que la Chrétienté eût vu depuis long-temps. Il semble pourtant, repartit-on avec assez de raison, que les souffrances de la Reine Mere du Roi Très-Chrétien sous le regne de son fils, & par le ministère d'un homme avancé par elle, sont le plus horrible scandale de notre siècle. Cette Princesse a été contrainte depuis peu à quitter le séjour de Bruxelles pour fuir les armes de son fils & les poursuites d'un serviteur devenu furieux. Une des raisons principales pourquoi le Cardinal a jetté une puissante armée dans les Pais-Bas, c'est parce que la Reine sa bienfaitrice s'y est réfugiée. Il veut la prendre pour l'étouffer, ou du moins la contraindre à fuir devant les armes de son fils, & se venger en même temps de ceux qui ont empêché qu'il ne l'opprimât. N'est-ce pas là le plus grand scandale que la Chrétienté ait jamais vu ?

Si ce reproche a quelque fondement légitime, avec quel front Richelieu a-t-il pû mettre au nom de son maître le serment que nous lisons à la fin du Manifeste ? Sa Majesté proteste devant toute la Chrétienté, & déclare en
pre-

1635.
prenant Dieu à témoin de la droiture de son cœur & de la sincérité de ses intentions, qu'il ne tiendra point à elle que l'Eglise ne soit promptement délivrée des calamités que causeront ceux qui ont commencé & continué les troubles en Italie; qui ont allumé la guerre entre les Catholiques, & qui après avoir donné une interprétation fautive & odieuse aux secours que Sa Majesté fournit à ses alliés Protestans comme aux autres, n'ont cessé de leur faire des propositions de paix; mais avec de telles circonstances qu'il est facile de juger que ce n'est pas dans le dessein d'observer les traités, & qu'ils cherchent à se mettre en état d'attaquer avec avantage ceux qui croient que l'union avec les Espagnols dans la foi Catholique, n'oblige pas à souffrir leurs violences & à les aider à étendre par tout leur Monarchie. Sa Majesté espère que Dieu scrutateur des cœurs, & qui tient celui des Rois en sa main, protégera son bon droit, & continuera de bénir ses justes desseins, qui ne tendent qu'à obtenir par cette guerre une paix honorable, sure, & durable. C'est ainsi qu'un Prêtre se jouoit de la Religion, abusoit d'une manière prophane de ce qu'il y a de plus auguste, de plus saint dans le monde, & tâchoit d'en imposer au peuple sur une guerre dont le principal motif, c'étoit de maintenir sa fortune en se rendant toujours plus nécessaire, & de contenter son ambition, sa vanité, & son humeur vindicative.

Les Espagnols ne demeurèrent pas sans réplique. Ils publièrent incontinent une réponse au Manifeste de Louis. Son premier Ministre y est fort maltraité, & presque toujours avec beaucoup de raison. La pièce n'est pas trop

Réponse
des Espa-
gnols au-
Manifeste
de
France,

1635

*Manifeste
pour la
Maison
d'Autri-
che dans
un Recueil
de Pièces
curieuses.*

trop bien écrite, mais elle est vive, & prof-
fante. J'en donnerai l'extrait. Outre qu'il
est bon de savoir ce que la Maison d'Au-
triche disoit pour sa justification, & les repro-
ches qu'elle fit au Cardinal de Richelieu, on
ne doit pas être fâché de voir comment l'Em-
pereur & le Roi d'Espagne se défendoient sur
l'article de l'emprisonnement de l'Electeur de
Trèves. Ceux qui offensent, dit-on d'abord,
sont ordinairement les premiers à se plaindre.
Cela est plus commun en France qu'ailleurs,
parce que la chicane y est plus grande qu'en
aucun endroit du monde. Ce qui se fait tous
les jours entre les particuliers, vient de se pra-
tiquer dans une cause commune à la Religion
Catholique & à tous les Etats de l'Europe.
On veut bien croire que le Roi Très-Chrétien
& la France, n'approuvent pas ces manières
indignes d'un grand Prince & d'un Royaume
rempli de gens sages. Nous les attribuons à un
homme qui a déclaré dans des Ecrits imprimés
avec privilège, qu'il gouverne l'Etat. On ne
peut pas dire en effet qu'il soit seulement un
des Conseillers de son Roi. Le Cardinal de Ri-
chelieu est en France tout ce qu'il y veut être.
On lui reprochoit ensuite l'argent fourni à
Mansfelt pour ravager l'Allemagne; l'envoi
du Connétable de Lesdiguières avec une ar-
mée en Italie; les subsides donnés au feu Roi
de Suède & aux Etats-Généraux des Provin-
ces-Unies; la guerre faite au Duc de Savoie
par un ressentiment particulier du Ministre,
& dans un dessein pareil à celui du Cardinal
d'Amboise, qui porta Louis XII. à se rendre
puissant & formidable en Italie, afin de se
frayer à lui-même un chemin au Pontificat; le pro-

projet de rétablir l'ancien Roiaume d'Austrasie, & de le réunir à la Couronne de France; la carte dressée pour cet effet par un nommé Bersius; l'usurpation de la Lorraine sur son Duc légitime, & de l'Alsace sur les enfans mineurs de feu Leopold Archiduc d'Inspruk proches parens du Roi de France; la corruption de Walstein; l'ingratitude envers la Reine Marie de Medicis; la fureur contre ceux qui s'opposoient à l'oppression de cette Princesse injustement persécutée; plusieurs autres choses enfin auxquelles je ne m'arrêterai pas. Il suffit de rapporter trois ou quatre endroits principaux qui servent à l'intelligence de l'Histoire.

Richelieu accusoit les Espagnols d'avoir mis la division entre les Couronnes de France & d'Angleterre par les cabales du Marquis de Mirabel Ambassadeur de Philippe auprès de Louis. *L'Espagne*, répond l'Auteur du Manifeste de la Maison d'Autriche, *a-t-elle engagé le Cardinal à se brouiller mal à propos avec les Ministres d'Angleterre, porté l'Evêque de Mende son parent à cent boutades indiscrettes qui altérèrent l'esprit des Anglois les plus modérés, persuadé au Roi Très-Chrétien de mettre de nouveaux impôts sur les marchandises que les Anglois tiroient de France, forcé le Roi de la Grande Bretagne à se rendre médiateur de la paix faite par les Rochelois l'an 1626. Et fait ce sage Monarque arbitre d'un traité, de l'infraction duquel il se plaignit avec raison. L'Espagne est aussi accusée, ajoute-t-on, d'avoir inspiré des soupçons aux Huguenots de France, pour les exciter à la rébellion qui donna sujet au siège de la Rochelle.*

1635. Nous remarquerons en passant que le Cardinal de Richelieu a tiré tant de vanité de la prise de cette place qu'elle lui a fait perdre le respect qu'il devoit à la Reine sa bienfaitrice, & qu'elle l'a porté à choquer l'héritier présomptif de la Couronne de France, à inquiéter ses voisins, & à ruiner la Maison de Lorraine. Cet avantage qu'il se glorifie d'avoir acquis à l'Eglise dans un coin de la France, lui a inspiré le dessein de détruire la Religion dans toute l'Allemagne. Quant aux soupçons qu'il prétend avoir été donnés par l'Espagne aux Protestans de France, c'est une invention du Cardinal qui croit par ce discours augmenter la gloire qu'il dérobe à son Roi. Pourquoi tâche-t-il de persuader que l'Espagne favorisoit la rébellion de cette ville, & qu'elle en traversoit la réduction ? Ce n'est que pour rendre sa prétendue conquête plus difficile & plus illustre. L'Espagne a favorisé la prise de la Rochelle, non seulement en ce qu'elle ne l'a point empêchée, comme cela se pouvoit par la moindre diversion, mais elle a même contribué par ses conseils & par ses forces à procurer cet avantage à la Religion. Le Roi Catholique envoie sa flotte pour renforcer celle de France, & trouva bon que le Marquis Spinola passât au camp qui étoit devant la Rochelle, & qu'il donnât ses avis sur les moyens capables de faciliter la prise de la place. Ces deux faits sont de notoriété publique.

Richelieu auroit parlé plus juste, s'il eût reconnu de bonne foi que le Connétable de Luines & les autres qui portèrent Louis XIII. à faire la guerre à ses sujets Protestans, servirent mieux les Espagnols que leur Roi & la pa-

1635.

patric. Pendant que les forces de la France s'épuisoient au-dehors, l'Empereur & le Roi d'Espagne s'emparèrent du païs des Grisons, de la Valteline, du Montferrat & du Mantouan. Le Conseil de Madrid reconnut ensuite que dans l'espérance de gagner quelque chose en Italie, il avoit aidé mal à propos le Roi de France à se rendre trop absolu dans ses Etats, & à se delivrer de l'occupation qu'il y pouvoit trouver. Mais ce ne fut qu'après que Spinola & le Duc de Rohan eurent ouvert les yeux aux Espagnols, en leur remontrant le tort qu'ils se faisoient à eux-mêmes, en souffrant par une sotte bigoterie, & par une ambition mal entendue la destruction du Parti Reformé en France. Il étoit alors trop tard. Richelieu accuse donc faussement les Espagnols. Tout ce qu'il leur pouvoit objecter, c'étoit d'avoir pensé à secourir le Duc de Rohan, & d'avoir traité avec lui. Le Cardinal auroit mieux fait de ne toucher point cette corde. Il s'attira un reproche, dont il ne se lavera jamais dans sa Communion.

Le Roi de France, repliqua l'Auteur du Manifeste de la Maison d'Autriche, „ est louable d'avoir ôté aux Huguenots leurs villes „ de sûreté, & les moïens de se révolter contre lui. Mais dans toutes les déclarations „ publiés durant le pouvoir absolu d'un Cardinal, on proteste que Sa Majesté n'en veut „ point à la Religion Protestante. Aussi n'y „ a-t-on pas touché. Si l'Eglise a recouvré „ sa liberté dans quelques villes de France, „ elle l'a perdue en plus de vingt mille paroisses d'Allemagne & des Païs-Bas par les „ intrigues & par l'assistance du Cardinal de

1635. „ Richelieu. Le prêche ne s'étoit jamais fait
 „ à Verdun, à Nanci, à Pont à-Mousson,
 „ & en plusieurs autres endroits de la Lorrain-
 „ ne: les Ministres y montent maintenant en
 „ chaire. Quelle instance le Cardinal a-t-il
 „ faite à ses bons amis les Hollandois pour
 „ conserver seulement une Eglise aux Catho-
 „ ques de Bois-le Duc, & pour maintenir
 „ le traité de Mastricht? Les Calvinistes y
 „ occupent une Eglise l'une après l'autre, les
 „ Processions y sont défendues, & le S. Sa-
 „ crement ne s'y porte qu'en secret contre les
 „ articles de la capitulation. D'un côté cet
 „ homme fait semblant d'avoir soin de la Re-
 „ ligion, & de l'autre il exhorte les hérétiques
 „ à poursuivre opiniâtrément les Catholiques,
 „ Il remontre aux Protestans que s'ils cessent
 „ d'employer la force & la violence pour se
 „ maintenir en possession des biens Ecclésiasti-
 „ ques usurpés en Allemagne, & que s'ils
 „ permettent le libre exercice de nôtre Reli-
 „ gion en quelques villes, on leur ôtera ce
 „ qu'ils ont enlevé aux Evêques, aux Ab-
 „ bés, aux Chapitres, & aux Religieux. Com-
 „ me le Cardinal ne pense qu'à mettre la con-
 „ fusion par tout, dans le temps même qu'il
 „ avertit les Protestans dans son Manifeste &
 „ par ses Agens, de se garder bien de poser les
 „ armes, & de relâcher la moindre chose en
 „ faveur des Catholiques, il fait entendre à
 „ Rome & aux Religieux que s'il anime les
 „ Protestans à la continuation de la guerre
 „ par des secours modiques d'hommes & d'ar-
 „ gent, c'est afin de les engager à se ruiner
 „ eux-mêmes par les grandes dépenses qu'ils
 „ ne peuvent se dispenser de faire. Il assure

„ en-

1635.

„ encore que si on n'attaque point sa fortune,
 „ il emploiera tout son crédit à la destruction
 „ du Parti Protestant. Que doit-on attendre
 „ d'un homme qui dit des choses si contraires?
 „ Il fait le Catholique zélé, & menace la
 „ Cour de Rome d'un Schisme & d'un Patriar-
 „ che en France.

L'imprudence ne fut pas moindre dans un autre reproche, que les Espagnols avoient jeté la division dans la Maison Royale de France. *Vous verrez*, repliquèrent-ils en se moquant de lui, „ que nous aurons rendu le
 „ Cardinal de Richelieu insolent, ingrat, &
 „ violent envers la Reine sa bienfaitrice. Ces
 „ trois crimes lui ont fait perdre les bonnes
 „ graces de cette grande Princesse qu'il de-
 „ voit préférer à sa propre vie, s'il eût été ver-
 „ tueux, & s'il estimoit moins la fortune
 „ que l'honneur. Dans une déclaration sous
 „ le nom du Roi son maître, il dit que la
 „ Reine fut seulement arrêtée à Compiègne,
 „ parce qu'elle ne vouloit pas se raccommo-
 „ der avec lui. Pourquoi accuse-t-il donc
 „ maintenant les Espagnols d'être auteurs de
 „ ce scandale? En d'autres écrits, le Cardi-
 „ nal rejette sur l'ambition & l'avarice des
 „ Ministres de Monsieur le Duc d'Orleans,
 „ le mécontentement & la retraite de leur
 „ maître. Après en avoir emprisonné quel-
 „ ques-uns, & ruiné les autres, il veut que les
 „ divisions de la Maison Royale viennent du
 „ Conseil d'Espagne. Si le Roi Catholique a
 „ reçu la Reine sa belle-mère qui cherchoit la
 „ liberté qu'on lui avoit ôtée; s'il lui rend l'hon-
 „ neur & l'assistance dûs à son rang & à leur al-
 „ liance; si M. le Duc d'Orleans ne pouvant

1635. „ plus être en Lorraine avec seureté , est con-
 „ traint à demander la protection du Roi Ca-
 „ tholique, si la même grace est accordée à
 „ Madame la Duchesse d'Orleans pour sa per-
 „ sonne & pour son mariage; peut-on accuser
 „ un grand Monarque de semer & de fomen-
 „ ter la division dans la Maison Royale de
 „ France, parce qu'il ne veut pas livrer à un
 „ serviteur furieux des personnes si proches,
 „ & qui doivent être extrêmement chères à
 „ Sa Majesté Très-Chrétienne? Une preuve
 „ manifeste que l'Espagne n'a jamais entretenu
 „ cette mauvaise intelligence, c'est la liberté
 „ que la Reine Mere du Roi de France & M.
 „ le Duc d'Orleans, ont toujours eue de trai-
 „ ter de leur retour quand ils en ont eu la vo-
 „ lonté. Le dessein du départ de M. le Duc
 „ d'Orleans que les Ministres d'Espagne ont
 „ connu, & les ordres qu'ils avoient de le con-
 „ duire jusques à la frontière de France quand
 „ il y voudroit retourner, font assez voir qu'on
 „ n'a jamais pensé qu'à l'empêcher d'être op-
 „ primé, jusques à ce qu'il jugeât n'avoir point
 „ sujet de le craindre. Si les Espagnols n'a-
 „ voient plus respecté leur hôte que le Cardi-
 „ nal n'a craint d'offenser celui qui peut de-
 „ venir son maître, ils auroient trouvé de jus-
 „ tes raisons de s'assurer de ceux que le Car-
 „ dinal a fait arrêter après s'être allié avec eux,
 „ & s'en être servi pour avoir sous sa puissan-
 „ ce M. le Duc d'Orleans.

Raisons
 allegues
 en faveur
 de l'Em-
 pereur &
 du Roi
 d'Espa-
 gne.

Venons maintenant à l'affaire de Trèves,
 & voions ce qu'on alléguoit en faveur de la
 conduite de l'Empereur & du Roi d'Espagne.
 „ Le Cardinal exagère cette entreptise, di-
 „ soit-on dans leur Manifeste, & fait des am-
 „ plifica-

„ plifications d'Ecolier. Si nous l'en voulons
 „ croire, les loix divines & humaines sont vio- 1635.
 „ lées en une personne sacrée, en un Elec- sur l'af-
 „ teur du S. Empire. L'une des plus éminen- faire de
 „ tes dignités de l'Eglise est tellement mépri- Trèves.
 „ sée dans la personne d'un Prélat respectable
 „ & de grande autorité, que les Electeurs, les
 „ Princes de l'Empire & même tous les Sou-
 „ verains sont offensés par une injure dont les
 „ circonstances atroces demandent que toute
 „ la Chrétienté se joigne au Roi de France.
 „ pour en tirer raison. Cependant nul ne se
 „ remue. Le seul Cardinal se récrie, & prend *Manifeste*
 „ ce prétexte d'une rupture qu'il avoit réso- *pour la*
 „ luë & jurée dans plus de dix traités précé- *Maison*
 „ dens. Tant de ridicules figures sont inu- *d'Autri-*
 „ tiles. Tout le monde convient que Mon- *che dans*
 „ sieur l'Electeur de Trèves mérite d'être con- *un Recueil*
 „ sideré & pour sa personne & pour sa digni- *de pièces*
 „ té. Où est-ce que les Espagnols ont violé *curieuses.*
 „ l'une & l'autre? Ce Prince a été trouvé
 „ dans Trèves. Il y est entré après le dessein
 „ formé de surprendre une ville qui est des
 „ puis quelques siècles sous la protection des
 „ Ducs de Luxembourg, qui leur paie tous
 „ les ans un droit de reconnoissance, & qui
 „ a toujours été un fief de l'Empire. La pla-
 „ ce fut prise par des Officiers qui avoient
 „ commission de l'Empereur. Monsieur l'E-
 „ lecteur s'y est rencontré assez mal gardé;
 „ à qui les François s'en doivent-ils prendre?
 „ Sa personne a été traitée dans les Pais-Bas,
 „ avec plus de respect, que les François de
 „ son propre aveu, ne lui en ont témoigné
 „ dans sa maison. Les honneurs dûs à son
 „ caractère & à sa dignité lui ont été rendus.

1635. Il est regalé splendidement & servi par les Officiers de la feue Sérénissime Infante. On lui laisse une entière liberté de voir ceux qui ont quelque chose à lui communiquer, de veiller à la conduite de ses affaires, & de conférer avec ceux qui lui en doivent rendre compte, & recevoir ses commandemens. Bien loin de se plaindre de sa condition, il la trouve préférable aux mépris & aux duretés qu'il a essuies de la part de ceux qui prétendoient le protéger & le défendre.
- Puisque la France fonde le principal sujet de sa rupture sur l'entreprise de Trèves & sur la détention de M. l'Electeur, il en faut examiner particulièrement toutes les circonstances, & voir si on a raison d'en faire un si grand crime à l'Espagne. La principale, c'est que Monsieur l'Electeur étoit sous la protection du Roi Très-Chrétien. Qui a jamais ouï dire avant le Ministère du Cardinal de Richelieu, qu'un Souverain peut donner protection dans l'Etat d'un autre, ou qu'il soit permis à un vassal de la demander à un étranger, à moins que son Seigneur ne soit dans une entière impuissance de la défendre ? La France soutient que Sa Majesté Impériale étoit dans ce cas au regard de Monsieur l'Electeur. Défaite frivole & ridicule ! Il a déclaré que son intention n'a jamais été de faire de tort à l'Empire, à l'Espagne, & à sa dignité, de recourir à la protection de la France. Monsieur l'Electeur a seulement demandé du secours contre les Suédois. Que si pour se donner un air de supériorité, la France a voulu user du mot de protection

1635.

„ tion, il sera toujours vrai que Monsieur l'E-
 „ lecteur n'a pû l'accepter, & encore moins la
 „ demander sans la permission de l'Empereur,
 „ ou du Roi d'Espagne protecteur du pais de
 „ Trèves en qualité de Duc de Luxembourg.
 „ Disons les choses comme elles sont. La
 „ France a moins pensé à protéger Monsieur
 „ l'Electeur, qu'à profiter des débris de l'Em-
 „ pire, & à tirer quelque avantage sur l'Espa-
 „ gne. Les progrès du Suédois étoient grands
 „ & à craindre. Mais ils n'étoient point enco-
 „ re tels, que Monsieur l'Electeur n'eût le loi-
 „ sir de recourir à l'Empire, ou à l'Espagne
 „ qui pouvoit plus facilement que la France,
 „ jeter deux cens hommes dans Hermenstein
 „ & deux mille dans Trèves. M. l'Electeur
 „ devoit suivre l'exemple de Messieurs les E-
 „ lecteurs de Maïence & de Cologne. Il au-
 „ roit acquis plus d'honneur & de réputation
 „ en se réglant sur la conduite de ces Prin-
 „ ces, qu'en introduisant dans l'Empire une
 „ chose inouïe.

„ Que la France fasse tant de vacarme, &
 „ se plaigne si hautement de ce que l'Empe-
 „ reur s'est assuré de la personne de son vas-
 „ sal trouvé sur les terres de l'Empire, & de
 „ ce que Sa Majesté Impériale a pris une vil-
 „ le de son obeïssance, c'est la dernière extra-
 „ vagance. Un Souverain viole-t-il le droit des
 „ gens, quand il exerce son pouvoir dans ses
 „ États & sur son vassal ? Si en remettant ses
 „ places entre les mains du Roi Très-Chré-
 „ tien, M. l'Electeur se fût retiré en France,
 „ & qu'on l'en eût enlevé dans la suite, son
 „ protecteur pourroit en ce cas se plaindre de
 „ quelque mépris. Mais rompre ouvertement :

1635. „ à l'occasion de ce que l'Empereur fait dans
 „ l'étendue de sa domination, & contre ses
 „ vassaux, c'est une injustice manifeste. Que
 „ les François qui se mêlent de protéger les
 „ Princes & de conserver des villes importan-
 „ tes gardent les uns aussi négligemment qu'ils
 „ ont gardé Mr. l'Electeur, & défendent les
 „ autres aussi foiblement qu'ils ont défendu
 „ Philisbourg: Voila tout ce qu'on trouvera
 „ jamais d'étrange dans l'affaire dont ils font
 „ un si grand bruit. Ils ne peuvent digérer
 „ que l'Empereur ait employé les forces de
 „ l'Espagne pour surprendre Trèves. Qui ne
 „ fait pas que les troupes de la Maison d'Au-
 „ triche sont communes, & qu'avec un peu
 „ de parchemin & de cire on les peut envoyer
 „ tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre? Ce-
 „ la se fait avec plus de raison, de justice, &
 „ de religion, que celles de France ne passent
 „ tous les jours au service des Suédois & des
 „ Hollandois, & que les entreprises de ceux-
 „ ci ne sont avouées par la France.
 „ Donnons gloire à Dieu, *ajoute le Mani-*
 „ *feste*, & disons la vérité. Un esprit raison-
 „ nable & informé de ce qui se passe de nos
 „ jours, croira-t-il jamais que sans ce qui est
 „ arrivé à Trèves, la France n'auroit pas rom-
 „ pu avec l'Espagne? Le Cardinal de Riche-
 „ lieu suppose que Leurs Majestés sont mal in-
 „ struites de leur affaires les plus importan-
 „ tes, & qu'elles ont des Ministres peu vigi-
 „ lans, s'il s' imagine qu'on n'a pas découvert
 „ que depuis un an & demi la France a signé
 „ dix ou douze traités, où elle promet de rom-
 „ pre avec l'Empire & avec l'Espagne. Nous
 „ les avons tous entre les mains. Ce sont au-

„ tant de preuves incontestables que l'affaire
 „ de Trèves n'est qu'un prétexte d'exécuter
 „ un projet déjà formé par le Cardinal de Ri-
 „ chelieu. Il affecte un zèle ardent pour tout
 „ ce qu'il croit regarder la gloire du Roi, &
 „ les droits de la Couronne de France. De-
 „ mandons lui, s'il s'abstiendrait de prendre
 „ dans le Royaume de son maître un Prince,
 „ ou une ville qui auroit imploré la protec-
 „ tion du Roi d'Espagne. Il a fait trancher
 „ la tête au Duc de Montmorenci, parce
 „ qu'il avoit reçu dans son gouvernement
 „ l'héritier présomptif de la Couronne de
 „ France. Cela ne paroît pas si criminel, que
 „ de se mettre sous la protection d'un Sou-
 „ verain étranger. Le Cardinal qui crie si fort
 „ que le droit des gens a été violé dans la
 „ personne de Monsieur l'Electeur de Trèves,
 „ a conçu lui-même le dessein de le violer
 „ d'une manière encore plus énorme. N'a-
 „ t-il pas employé des François corrompus
 „ pour enlever des Pais-Bas des serviteurs de
 „ la Reine Mere du Roi Très-Chrétien qui
 „ sont sous la protection de Sa Majesté Ca-
 „ tholique? Le fait est vérifié par le procès
 „ fait aux complices de l'entreprise.

Le Manifeste finit de même que celui de
 Louis. Chacun invitoit tous les autres, à se
 joindre à lui & même les sujets de son ennemi.

„ Nous espérons, *dit-on au nom de la Maison*
 „ *d'Autriche*, que tous les Princes & toutes
 „ les Républiques se joindront contre un hom-
 „ me qui met la confusion par tout. Les Ca-
 „ tholiques considéreront que c'est l'ennemi
 „ de l'Eglise qui attaque ceux qui défendent
 „ ses autels, & qui veulent retirer des mains

1635. „ des hérétiques le patrimoine de Jésus-Christ.
 „ Les Protestans se souviendront que l'amitié
 „ trompeuse & tyrannique du Cardinal de Ri-
 „ chelieu, leur a fait plus de mal que son ini-
 „ mitié n'en a causé aux Princes de la Maison
 „ d'Autriche. On peut lui appliquer ce qu'on
 „ disoit autrefois de Séjan, qu'il est plus dan-
 „ gereux d'être son ami que son ennemi. La
 „ France remplie de bons esprits & de gens
 „ de cœur, fera usage de ses lumières & de
 „ son courage pour obliger le Roi à ne pas
 „ suivre les conseils pernicioeux du Ministre
 „ qui a réduit ce Roiaume florissant à une
 „ condition si déplorable, que l'arrière-ban,
 „ comme nous l'apprenons, a été convoqué
 „ par tout trois mois avant que la France fût
 „ attaquée. Les Ecclésiastiques y sont con-
 „ traints à fournir des contributions contre
 „ l'Eglise. La Noblesse est forcée à exposer sa
 „ vie pour soutenir la prodigieuse fortune de
 „ celui qui ne la peut conduire au but qu'il
 „ se propose, qu'après avoir fait répandre le
 „ plus noble sang de France. Les Magistrats
 „ sont les éponges de son avarice, & le menu
 „ peuple le sujet sur lequel il exerce sa cruau-
 „ té. Il ruine le commerce, & ne se soucie
 „ pas de voir sa patrie désolée, parce qu'il es-
 „ père de se rendre maître de ce qui restera de
 „ sain & d'entier, & de réduire son Roi à la
 „ nécessité de dépendre de lui.

L'armée
de France
entre
dans le
Luxem-
bourg
dans le
dessein
d'aller
joindre

Le monde fut surpris de voir une déclara-
 tion de guerre après l'irruption faite sur les ter-
 res du Roi d'Espagne, & une bataille donnée
 dans le Duché de Luxembourg. Cette irrég-
 ularité ne manqua pas d'être reprochée au
 Cardinal de Richelieu, qui affectoit d'observer
 les

les anciennes formalités , avant que de rompre 1635.
la paix de Vervins. Elle dura , du moins en ap- celle des
parence , 38 ans. La raison pourquoi la dé- Etats
claration de Louis parut si tard , se devine faci- Généraux
lement. Louis avoit résolu de ne la publier des pro-
qu'après la jonction de ses troupes avec celles vinces-
des Etats-Généraux des Provinces-Unies. Mais Unies.
le Prince Thomas de Savoie aiant voulu s'y
opposer avec une partie des forces du Roi Ca-
tholique , les Maréchaux de Châtillon & de
Brezé qui s'avançoient au-devant de Frédéric
Henri Prince d'Orange , attaquèrent Thomas
avantageusement posté pour arrêter l'armée
Françoise ; à cela près qu'il négligea mal à pro-
pos d'occuper un village nommé *Frétour*. S'il *Mémoires*
n'eût pas commis cette faute , il auroit pu empê- *pour servir*
cher la jonction , ou du moins se retirer sans *d l'histoire*
être obligé à se battre contre des troupes fort *du Cardina-*
supérieures aux siennes. *En cas que les forces* *Richelieu.*
d'Espagne s'opposent au passage des Maréchaux , *Mémoires*
disoit-on dans l'instruction envoyée de Com- *de Pons*
piègne le 23. Avril à Châtillon & à Brezé ; *de Puysegur.*
manière qu'ils ne puissent joindre le Prince d'O- *Mercure*
range sans venir aux mains , Sa Majesté leur 1635.
permet de combattre les ennemis , s'ils jugent le *Vittorio*
pouvoir faire avec avantage & grande apparen- *Siri Me-*
ce de succès. A moins qu'ils n'estiment plus à pro- *condite.*
pos de se camper devant les ennemis , & de fai- *Tom..*
re avertir le Prince d'Orange de s'approcher de *VIII.*
son côté ; en sorte que les ennemis demeurent en- *Pag. 318*
tre les deux armées. 319
Donnons le détail d'un
expédition dont toute l'Europe en suspens at-
tendoit le succès. Les premiers commence-
mens furent heureux à la France. Mais la suite
ne répondit pas aux grandes espérances de
Louis & de son Ministre.

1635. Les Maréchaux de Châtillon & de Brezé eurent ordre d'être le 28. Avril à Mezières en Champagne, rendez-vous général de l'armée Françoisé, & de marcher de là vers Rochefort dans le Luxembourg. Frédéric Henri les y devoit joindre le 12. Mai. On ne sait pas bien si ce Prince fut véritablement malade, ou si, comme quelques-uns le disent, il feignit de l'être, afin d'engager les François à commencer eux-mêmes des actes d'hostilité, & de leur ôter tout prétexte de prétendre qu'étant venus en qualité de troupes auxiliaires, ils n'étoient pas en guerre ouverte contre l'Espagne. La déclaration du Héraut envoyé au Cardinal Infant ne fut pas absolue. Louis sembloit menacer seulement de rompre avec Philippe, si celui-ci refusoit de rendre la liberté à l'Electeur de Trèves. Quoi qu'il en soit de cette circonstance, Frédéric Henri ne s'avancant pas assez tôt, & l'armée de France manquant de fourrages aux environs de Mezières, Châtillon & Brezé demandèrent la permission de marcher, & d'aller même jusques à Mastricht joindre le Prince d'Orange. *Dans la situation présente des affaires, écrivirent-ils à Servien Secrétaire d'Etat; nous estimons qu'il seroit à propos que le Roi nous commandât de marcher pendant que tout nôtre fait est prêt & en bon état. Quand bien nous ne trouverions pas M. le Prince d'Orange si avancé, nous pouvons aller facilement jusques vers Mastricht. Il est à nôtre avis plus avantageux à la réputation des armes du Roi que nous joignons nos alliés dans leur pais, sans leur donner la peine de faire la moitié du chemin pour venir à nous.*

On regagnera encore le temps perdu par la maladie

THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL
ANTHROPOLOGICAL
INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN
AND IRELAND
VOLUME 10
PART 1
1910

CONTENTS
PAGES
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France

The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France

The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France

The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France
The Human Skeleton of the
Cave of Vache, France

ladie du Prince d'Orange. Soiez persuadé que nous passerons. Ce que nous avons ici suffit pour battre les forces d'Espagne qui sont dans les Pais-Bas, quand elles nous attendroient en chemin toutes ensemble. Mais bien loin d'être assemblées, elles sont écartées çà & là, & leurs Généraux ne savent par quel endroit nous les devons attaquer. Avec la seule moitié de nos troupes chacun de nous entreprendra de passer à Mastricht sans trouver le moindre obstacle, & d'aller mêmes jusques à Bois-le Duc joindre l'autre armée. Ne craignez donc point aucun mauvais accident, si le Roi nous donne la permission d'avancer. Nous marcherons en si bon ordre, que Sa Majesté ne se repentira pas d'avoir trouvé bon que nous suivissions l'avis que nous proposons. Que si nous tardons davantage, l'ennemi connoitra le dessein de notre jonction, & le lieu où elle se doit faire. Il aura le loisir de reprendre ses esprits & de s'y opposer. Le renfort de cavalerie qu'il attend d'Allemagne peut arriver. Et que sait-on si son armée ne deviendra pas en peu de temps plus forte que les deux nôtres? Par ce moyen, il rompra les mesures de nos grands desseins. Nous ne les pouvons exécuter, à moins que nous n'ayons un mois ou six semaines de temps avant qu'il lui soit venu de nouvelles forces.

Le jour même que les deux Maréchaux demandoient cette permission, Louis inquiet du retardement de la marche du Prince d'Orange, enjoignoit au Secrétaire d'Etat d'écrire à ses Généraux, que Sa Majesté leur laissoit la liberté d'avancer, ou de s'arrêter encore à Mezières, selon qu'ils le jugeroient à propos. Impatiens de marcher, & peut-être de se signaler

1635. les avant que d'en venir à une action , dont celui qui commanderoit les deux armées après leur jonction en qualité de Généralissime , auroit tout l'honneur , Châtillon & Brezé passèrent la Meuse. Puysegur habile Officier qui servoit sous eux , décrit la marche. On la peut rapporter seulement après lui. L'Armée, dit-il, fut séparée en deux brigades d'infanterie. Champagne étoit le chef de l'une , & Piémont de l'autre. Il y avoit dans chaque brigade onze mille hommes de pied , soldats effectifs portant piques & mousquets, sans compter les Officiers, les Sergens, & les valets. M. de Châtillon prit la brigade de Champagne, & M. de Brezé l'autre. Nous avions six mille chevaux , sans y comprendre aussi les Officiers & les valets, tous gens bien armés de bonnes cuirasses, de bonnes tassettes, & le casque en tête. Trois mille furent mis à chaque brigade avec douze pièces de canon. M. de la Meullevare faisoit l'office de Grand-Maitre de l'artillerie. Les chariots des vivres & des autres munitions nécessaires étoient complets, & en aussi bon ordre qu'il se pouvoit souhaiter. Nous partîmes de Mézières, la brigade de M. de Châtillon aiant l'avantgarde, & campâmes à deux lieues de là. Le lendemain il fallut passer une rivière. Les soldats y avoient de l'eau jusques au nombril. On leur ordonna de se deshabiller en partie, & de mettre leurs habits & leurs armes sur la tête. Nous fîmes halte pour donner au soldat le loisir de se vêtir. Après quoi la brigade de M. de Brezé alla camper à deux lieues de là. M. de Châtillon tourna vers Marche en Famine avec la femme, & prit la place en 24. heures. Quand elle eut capitulé, il fit dire à M. de Brezé de tirer droit

droit au village voisin d'un passage qui conduit à Liège. Le lieu est de fort difficile accès. Nous nous y logeâmes néanmoins, & laissâmes un autre village nommé Autin, distant d'un quart de lieu du nôtre, afin que la brigade de M. de Châtillon l'occupât. Persuadés qu'il prendroit ce quartier durant la nuit, nous ne mîmes de ce côté-là qu'une petite garde de cavalerie. Cependant il n'y vint pas, & l'armée Espagnole commandée par le Prince Thomas de Savoie se logea dans le village. 1635.

Il étoit parti de Bruxelles le 16. Mai pour se mettre à la tête de dix ou douze mille hommes de pied, & de trois ou quatre mille chevaux assemblés avec beaucoup de diligence & de secret à la première nouvelle de la marche des François. Ce Général prétendoit se poster si avantageusement entre les deux armées confédérées, que leur jonction seroit plus difficile que les Maréchaux ne le croient. Dessein mal concerté & plus mal exécuté. Le Comte de Feira fils du Comte de Benevent & Gouverneur de la citadelle d'Anvers, fut donné à Thomas pour être son Mestre de Camp Général; & le Comte de Buquoi eut le commandement de la cavalerie. Le Cardinal Infant comptoit que la jalousie que Châtillon & Brezé concurent d'abord l'un contre l'autre, le dédommageroit de la foiblesse de ses troupes fort inférieures en nombre à celles de France. Averti que leur mesintelligence éclatoit déjà, l'Espagnol se flattoit que les deux Maréchaux s'accorderoient encore moins avec le Prince d'Orange. Telle étoit la grande ressource de l'Infant. Il ne doutoit pas que les beaux projets formés à Paris & à la Haye, ne s'é-

1635. s'évanouissent, s'il venoit à bout d'empêcher la jonction des deux armées jusques à l'arrivée du secours que l'Empereur lui devoit envoyer. Je trouve dans quelques lettres de Louis & de son Ministre, qu'ils craignoient que les espérances des Espagnols ne fussent pas sans quelque fondement. La suite du recit de Puysegur prouve encore la mesintelligence des deux Généraux François. Naturellement hautain & plus fier encore de la faveur du Cardinal de Richelieu son beau-frere, Brezé se mit en tête d'attaquer seul le Prince Thomas, & de ne partager point avec Châtillon l'honneur d'une victoire qu'il croioit assurée.

Les Deputés de Liège, poursuit Puysegur, vinrent trouver M. de Brezé qui les avoit fait avertir du lieu où il étoit, & qu'il ne pouvoit se dispenser de passer par un coin de leur pais pour aller joindre Monsieur le Prince d'Orange à Mastricht. Pendant qu'il donnoit audience à ces gens extraordinairement fiers & disposés à nous disputer le passage, j'entrai dans sa chambre, & lui dis : Monsieur, le quartier qui est ici près, & que vous aviez laissé pour M. de Châtillon, est maintenant occupé par le Prince Thomas. Il y est avec son armée. Comment savez-vous cela ? me repartit le Maréchal. Voila, Monsieur, repliquai-je, deux soldats que je vous amène. Ils ont été pris & dépouillés par les troupes qu'on y a logées. Je ne m'étonne plus de ce que vous êtes si fiers, dit-il alors en se tournant vers les Députés de Liège, ni des difficultés que vous trouvez à nous laisser passer. Puisque vos bons amis sont si près de vous, retournez-vous-en. Je m'en

m'en vas les battre. Votre fierté sera bien rabattue après cela. Nous passerons malgré vous, 1635. comptez là-dessus. *Au même instant il les fit sortir de sa chambre, & ils s'en allèrent. On avoit battu le premier, parce que M. de Brezé croioit passer par l'endroit du pais de Liège dont sa brigade étoit plus près que l'autre. Il me commanda de battre le second. Je lui obéis. Le dernier fut battu incontinent après, & chacun prit les armes. En un moment l'armée est rangée en bataille. J'eus l'honneur de l'y mettre. Le Sergent se trouvoit auprès de M. de Châtillon, & je faisois sa charge. Ceci se passoit le 20. Mai. Les choses sont différemment racontées dans les Mémoires de Pontis & dans les nouvelles publiques. Mais il vaut mieux s'en tenir à la relation de Puyfégur qui écrit lui-même ce qu'il a vû & fait.*

On raisonna fort dans le monde sur ce que Bataille. l'armée Espagnole étoit si près de la François-d'Avein. se, sans que les deux Maréchaux en eussent connoissance. Quelques-uns louèrent la diligence & l'habileté du Prince Thomas à se-mettre entre les deux brigades & à les tenir se-parées l'une de l'autre. La lenteur indolente de Châtillon & la négligence de Brezé à de-couvrir les mouvemens des ennemis, furent Bernard extrêmement blâmées. Il semble que Tho-Histoire mas averti que celui-ci se battroit volontiers de Louis sans attendre son collègue, s'approcha tout XIII. l. exprès, afin d'engager une action avec la moi-XVII. tié de l'armée Françoisse, & de tenter de dé-Vie du faire les deux Maréchaux l'un après l'autre, Cardinal ou du moins d'obliger celui dont la brigade de Richen- demeurerait entière, à se retirer avec les de-lien par bris de celle qui seroit battue. Si Châtillon Aubery. n'eût LV. Chap. 7. Mémoi- res pour servir,

1635. n'eût pas joint heureusement son collègue,
 à l'Hist. Brezé auroit bien pû être défait nonobstant
 re du mé- ses rodomontades aux Députés de Liège. Nous
 me. Jour- l'allons voir dans la suite du récit de Puy-
 nal de Bas- ségur. La plaine, dit-il, n'étoit pas trop
 sompierre. grande pour la brigade de M. de Brezé. Je la
 Mémoires de Puy- séparai en deux lignes, faisant cinq bataillons à
 sé- gur. Manifeste la première, Et cinq à la seconde, avec sept
 pour la escadrons de cent chevaux chacun sur les ailes
 Maison des deux lignes. Lors que nous marchions ainsi
 d'Autri- droit aux ennemis, M. de la Meilleraie qui
 che. venoit de la brigade de M. de Châtillon, arriva.
 Mercure Il me rencontra le premier. Je m'étois avancé,
 François 1635. Et j'examinai si la plaine se resserroit, ou s'é-
 Grotius E- largissoit, afin que selon les lieux je fisse le
 pitt. 413. front plus grand ou plus petit s'il en étoit be-
 414. 415. soïn. Eh Puysegur, me dit M. de la Meille-
 Nani Hi- raie. A quoi pense M. de Brezé de vouloir
 storia Ve- faire marcher l'armée ? Il risque de se faire
 neta. L X. battre. S'il attend les troupes de M. de Châ-
 1635. Vit- tillon, la victoire est assurée. Il faut, Mcn-
 1000 Siri sieur, lui-repartis-je, que vous parliez vous-
 Mémoire même à M. le Maréchal. Il est à la tête de
 Récondite. l'armée. Le voila dans le milieu monté sur ce
 Tom. VIII cheval si bien caparaçonné. M. de la Meille-
 Pag. 318. raie court à M. de Brezé. Je ne veux rien atten-
 319. dre, répondit celui-ci. J'irai droit aux ennemis,
 & je les battrai.

„ L'armée de M. de Châtillon parut alors.
 „ Elle venoit en toute diligence du côté de
 „ nôtre main gauche. C'étoit le poste qu'elle
 „ devoit avoir en combattant. La droite ap-
 „ partenoit à M. de Brezé qui se trouvoit dans
 „ son jour de commandement. La cavalerie
 „ de M. de Châtillon arrivant la première,
 „ j'ordonnai aux sept escadrons qui couvroient
 „ nôtre

„ notre aile gauche, de faire à droite & pro-
 „ che de notre infanterie. A mesure que celle
 „ de M. de Châtillon venoit, elle prenoit son
 „ poste. Nous marchons droit à Avein. Les
 „ ennemis n'étoient point rangés en bataille
 „ vis à vis de nous. Ils s'étoient retranchés
 „ dans de grands chemins, & dans des champs
 „ fort élevés, comme sont tous les villa-
 „ ges au païs de Liège. Notre cavalerie
 „ s'avancant sur notre aile droite, les en-
 „ nemis firent une décharge dessus. La moi-
 „ tié des escadrons prit la fuite & rompit en.
 „ fuyant la moitié de l'aile droite de nos
 „ mousquets. Notre infanterie marchoit tou-
 „ jours, & s'approchoit des retranchemens
 „ des ennemis. Ils tirèrent deux coups de
 „ canons chargés à cartouche. Trente ou
 „ quarante hommes du bataillon en furent
 „ tués; & il y en eut presque autant de blef-
 „ sés. Cependant nous enfonçons les enne-
 „ mis, & nous gagnons tout le bourg &
 „ toutes les avenues. Après que nous nous
 „ en fumes rendus maîtres, & que nous eumes
 „ passé, leur cavalerie voulut venir à nous.
 „ Mais la nôtre les chargea si bien qu'ils fu-
 „ rent défaits. Dans le temps même que le
 „ combat se donne, un Cornette de la com-
 „ pagnie de M. de Bouillon envoyé par M. le
 „ Prince d'Orange, arrive avec vingt maîtres.
 „ Il venoit savoir où étoit l'armée de France.
 „ Dans la chaleur de l'action, le Cornette &
 „ ses gens qu'on prenoit pour des ennemis,
 „ furent faits prisonniers & dépouillés. Le
 „ Prince Thomas perdit une grande partie de
 „ sa cavalerie & toute l'infanterie qu'il avoit
 „ amenée. Plusieurs Officiers, du nombre des-
 „ „ quels

1638.

1635. „ quels étoit Don Estevan de Gamarre, de-
 „ meurerent prisonniers.

Le Roi & ion Ministre donnent dans quelques-unes de leurs lettres un détail de la perte faite de part & d'autre. Celles de Louïs XIV. & de ses Généraux qui se publient en nos jours sur les avantages réels ou prétendus des armes de Sa Majesté Très-Chrétienne, peuvent nous donner sujet de douter de la sincérité de ces sortes de pièces. Que savons-nous si Louïs XIII. ne faisoit pas quelquefois comme son Fils? En certaines occasions les Officiers de ses armées étoient peut-être autant romanesques & aussi hardis menteurs que le Maréchal de Villars. Rapportons cependant l'extrait de la lettre que le Roi écrivit à l'Assemblée du Clergé qui se tenoit à Paris, & aux Gouverneurs des Provinces & des villes de France, pour faire rendre par tout des actions solennelles de grâces à Dieu de la victoire remportée à Avein. „ Les ennemis
 „ aiant pris un poste fort avantageux pour
 „ s'opposer au passage de mon armée, *dit le*
 „ *Roi*, se sont présentés en bataille devant el-
 „ le. Ils ont été chargés avec tant de vi-
 „ gueur & de bon succès, que l'honneur &
 „ la victoire en sont demeurés à mes armes.
 „ Quarante-cinq cornettes de cavalerie & six
 „ vingt enseignes de gens de pied, choisies
 „ dans leurs meilleures & plus vieilles trou-
 „ pes, & commandées par leurs plus renom-
 „ més Capitaines, y ont été défaites, & ont
 „ laissé sur la place plus de six mille morts,
 „ quinze cens blessés, & sept à huit cens pri-
 „ sonniers. Entre lesquels sont reconnus le
 „ Comte de Feira Gouverneur de la citadelle
 d'An-

1635.

„ d'Anvers, qui faisoit la charge de Lieute-
 „ nant Général de leur armée sous le Prince
 „ Thomas qui la commandoit, Dom Alonzo
 „ Ladron Mestre de Camp du premier regi-
 „ ment Espagnol, Sfondrate Mestre de Camp
 „ Italien, le Compte de Villerval, & plusieurs
 „ autres Officiers. Seize pièces de canon, tout
 „ leur attirail & munitions y sont demeurés.
 „ Cette victoire m'est d'autant plus heureu-
 „ se, qu'il n'y est mort des miens qu'un Ca-
 „ pitaine d'infanterie du regiment de la Meil-
 „ leraie, un Lieutenant de celui de Cham-
 „ pagne, & moins de cent soldats.

Dans une Lettre au Cardinal de la Valette son bon ami, Richelieu marque cinq mille morts, quinze cens blessés, & treize cens prisonniers de la part des Espagnols. Il ajoute deux chariots chargés d'argent perdus pour eux; & cinquante ou soixante tant drapeaux que cornettes pris par les François. Fiez-vous désormais à de pareilles relations. Le Roi & son Ministre ne s'accordent pas. On ne peut douter que l'avantage n'ait été grand du côté de Louis, & que Philippe n'ait beaucoup perdu. Cependant les Espagnols soutiennent que deux de leurs régimens furent seulement défaits, & *que quatre ou cinq cens braves gens furent tués par trente mille hommes.* Il y a peut-être un milieu à prendre ici. Les François, dit Grotius qui étoit alors à Paris, *se vantent qu'ils n'ont pas perdu cinquante hommes, & que plus de six mille Espagnols sont demeurés sur la place. Ceux qui ont examiné les choses avec soin, comptent quatre mille Espagnols & cinq cens François morts.* Peut-être, ajoute judicieusement ce savant Ambassadeur,

Tom. VIII. Part. I.

T

que

1635. *que le plus grand avantage pour le Roi Très-Chrétien, c'est la réputation que cette victoire donne à ses armes : chose d'une grande conséquence dans les premiers commencemens d'une guerre.*

Il feroit difficile d'exprimer combien le gain de la bataille d'Avein augmenta la chimérique espérance que Louis & son Ministre avoient conçue d'emporter tous les Païs Bas Catholiques dans une seule campagne. „ J'estime, dit „ le Roi dans sa Lettre du 30. Mai aux deux Ma- „ réchaux, que comme il faut judicieusement „ profiter de la consternation que la perte des „ ennemis a jettée parmi eux, vous devez „ aussi prudemment empêcher que mes Offi- „ ciers & mes soldats enflés de la victoire „ qu'ils viennent de remporter, ne parlent trop „ avantageusement d'eux-mêmes, & ne sem- „ blent insulter à ceux de mes alliés qui ne „ s'y sont pas trouvés. Je vous recommande, „ autant que je le puis, de prévenir tous les „ inconveniens que les divisions produisent „ ordinairement, lors que la jalousie se glisse „ entre des troupes qui doivent agir pour la „ même fin. Je ne doute point que vous ne „ sachiez bien prendre toutes les résolutions „ qu'il faudra pour pousser utilement la vic- „ toire. Lorsque l'armée de mon Cousin le „ Prince d'Orange sera jointe à la mienne, & „ que vous entrerez ensemble dans le païs des „ ennemis épouvantés de la défaite de leurs „ meilleures troupes, je ne voi pas que rien „ vous soit impossible. Peut-être jugerez-vous „ qu'en allant droit à Bruxelles pour vous en „ rendre maîtres, la prise de cette ville qui „ est le cœur & le centre de païs, vous faci- „ „ litera

„ l'itera la conquête de toutes les autres. Peut- 1635.
 „ être aussi que vous trouverez sur les lieux
 „ tant d'ouverture à des entreprises impor-
 „ tantes, que vous les jugerez préférables à
 „ celle-là. Je ne veux vous rien prescrire.
 „ Conservez seulement une étroite union
 „ entre vous & tous les autres principaux
 „ Officiers de mon armée. Vivez sur tout
 „ en bonne intelligence avec mon Cousin le
 „ Prince d'Orange, & portez toutes vos forces
 „ sans division, ni jalousie à ce qui sera plus
 „ utile à la cause commune.

Je ne sai si un avantage remporté quatre
 jours après la bataille d'Avein sur le Duc de
 Lorraine en Alsace, ne contribua point à con-
 firmer le Roi & son Ministre dans la bonne
 opinion qu'ils concurent du succès de cette
 campagne. Dépouillé de toutes ses villes,
 Charles faisoit souvent des courses dans son
 Duché, & y conservoit malgré Louis certains
 Forts dont la garnison tourmentoit encore plus
 les Lorrains que les troupes de France. Le
 Marquis de Beauvau témoin de la désolation
 de sa patrie, décrit d'une manière pathétique
 ce qu'elle souffrit de la part des soldats mis
 par Charles dans quelques châteaux, & parti-
 culièrement dans celui de Moÿen. On les nom-
 moit *Croates*, quoiqu'ils fussent véritable-
 ment Lorrains. Mais leur barbarie surpassoit
 celle des Croates naturels. „ Ces gens, dit-il,
 „ n'avoient aucune humanité pour leurs com-
 „ patriotes. Ils regardoient comme rebelles au
 „ Duc ceux qui n'abandonnoient pas leurs fa-
 „ milles pour prendre les armes, & pour deve-
 „ nir aussi méchans qu'eux. Le peuple de la
 „ campagne ne pouvant plus labourer les ter-

Emploi
 donné au
 Cardinal
 de la Va-
 lette dans
 l'armée
 d'Alle-
 magne
 sous le
 Maréchal
 de la For-
 ce,

Mémoires
 pour servir
 à l'histoi-
 re du
 Cardinal
 de Richelieu.
 Mé-
 moires de
 Beauvau.
 L. I. Vie
 du Duc
 d'Espenon
 L. XI.

1635. „ res , ni trouver aucune seureté, quelque
 „ contribution qu'il paſſât aux Cravates, fut
 Mercure „ réduit à une extrême miſère, & le païs de-
 François. „ meura inculte. La déſolation devint ſi
 1635 „ grande, que la meſure du blé qui ne ſe ven-
 Groſius „ doit que huit ou dix francs, ne ſe donnoit
 Epist. 417. „ pas à moins de quatre-vingt. Cela cauſa
 419. „ une ſi étrange famine, que le menu peu-
 „ ple vivoit de glands & de racines. Une in-
 „ finité de gens mouroit de miſères, & des ma-
 „ ladies cauſées par la mauvaiſe nourriture.
 „ D'autres abandonnoient leur païs ruiné.
 „ Pluſieurs femmes y furent reduites à man-
 „ ger leurs propres enfans, parce qu'elles crai-
 „ gnoient de mourir de faim. *Je te ferai au-*
 „ *jourd'hui part du mien*, diſoit l'une à l'au-
 „ tre, *& demain tu m'en donneras autant du*
 „ *tien*. Pour purger le païs de ces voleurs,
 „ l'Intendant de Juſtice établi par le Roi en
 „ Lorraine, eut ordre de faire pendre ou rouër
 „ tous ceux qu'il attraperoit, & de n'avoir
 „ aucun égard au nom de ſoldats dont ils ſe
 „ couvroient. Quoique pluſieurs de leurs
 „ chefs aient eu ce malheureux ſort, & qu'on
 „ ait razé, non ſeulement la plûpart des Forts,
 „ où le Duc leur permettoit de ſe poſter,
 „ mais encore un grand nombre de châteaux
 „ capables de quelque déſenſe, qui apparte-
 „ noient aux Gentilshommes, les gens du
 „ Roi n'ont jamais pû dénicher tellement ces
 „ brigands, qu'ils n'aient juſques à la fin de
 „ la guerre qui a duré plus de trente ans, tenu
 „ la Lorraine, le Barois, & une partie des
 „ frontières de France ſous contribution. Les
 „ habitans auroient été trop heureux ſi les
 „ Cravates ſe fuſſent contentés de ce qu'on
 „ vou-

» vouloit bien leur paier. Mais nonobstant les 1635:
 » sauvegardes données & les passeports ac-
 » cordés par leurs Chefs, on étoit en danger de
 » perdre son bien & même la vie, dès qu'on
 » alloit à la campagne, ou qu'on demouroit
 » sans défense à la maison, si les Cravates ne
 » trouvoient pas de quoi contenter leur avi-
 » dité.

Lorsque la Lorraine étoit désolée de la sorte par les garnisons de son Duc, & par les incursions qu'il y faisoit de temps en temps avec les troupes, & par les armées du Roi de France, le Cardinal de la Valette vint prendre possession du gouvernement de la ville de Metz & du Pais Messin. Il en avoit été pourvu ensuite de la démission que le Duc d'Épernon son pere, & le Duc de la Valette son frere reçu en survivance, donnerent au temps de l'accommodement du differend avec l'Archevêque de Bourdeaux. Le Cardinal partit pour la Lorraine vers la fin du mois de Mars; après que le Duc de la Valette & lui eurent prêté serment en même temps, l'un pour le gouvernement de Guienne dont la survivance lui étoit accordée, & l'autre pour celui de Metz. Une autre chose manquoit à la ridicule ambition du Cardinal. Le casque & le bâton de Général d'armée étoient plus de son goût que la mitre & la crosse. Persuadé qu'il feroit aussi-bien à la guerre que Richelieu son confrere, la Valette soupiroit après le commandement d'un corps de troupes sur le Rhin. Son pere, dit-on, eût mieux aimé qu'un fils si distingué dans l'Eglise par son habileté, par ses riches bénéfices, & par sa dignité, s'y fût entièrement attaché, que de s'exposer à une profes-
 T 3 sion

1635. *tion si périlleuse. Epernon appréhenda toujours qu'elle ne devint funeste au Cardinal. Il fit de continuel efforts pour l'en retirer. L'entremise des plus intimes confidens & des plus fideles serviteurs de son fils y fut employée. Mais ou la conjoncture du tems, ou l'inclination du Cardinal, ou son étoile l'emportèrent sur toute la prévoyance du pere.*

Peu de jours après son arrivée à Metz, la Valette alla joindre avec quelque renfort, l'armée du Maréchal de la Force en Alsace. Il reçut là une lettre de Richelieu qui lui aprenoit l'agréable nouvelle que Louis l'avoit choisi pour commander un corps de troupes qui s'assembloit aux environs de Langres en Champagne. *La connoissance, disoit un Cardinal soldat à l'autre, que le Roi a de votre affection au bien de ses affaires, de votre mérite, & de votre habileté, lui a fait prendre de son propre mouvement cette résolution. Sa Majesté ne veut pas qu'une personne de votre rang demeure dans son armée sans autorité. Le choix qu'elle a fait de votre personne, me cause d'autant plus de joie, qu'il vous donnera occasion de faire connoître ce que vous valez. Je suis assuré que les efforts répondront à la bonne opinion que l'on a de vous, & à la confiance que le Roi vous témoigne. Servien Secrétaire d'Etat pour les affaires de la guerre, fit en même temps de grands complimens à la Valette sur un emploi si ardemment désiré. La résolution que vous avez prise, lui dit-il, d'aller à l'armée en un temps où les voyages d'Allemagne ne sont pas trop ardemment recherchés, a fait connoître qu'il n'est pas juste de vous laisser plus long-temps dans le repos dont votre éminente*
con-

condition vous pourroit faire jouir honorablement, Et que votre naissance vous a destiné à des travaux qui ne sont pas moins glorieux. Il y a en tout ceci un ridicule qu'il faut faire sentir dans une Histoire qu'on veut rendre instructive.

Puisque nous avons une relation du premier fait d'armes d'un Cardinal ; disons, si vous l'aimez mieux, de son coup d'essai pour le commandement sous un Maréchal de France Reformé, en attendant que Son Eminence commande en chef une armée conjointement avec un Prince Luthérien, je suis tenté d'en donner ici l'extrait. La Force étant averti que Charles Duc de Lorraine assembloit vers Belfort son armée fortifiée de quelques nouveaux regimens, le Maréchal résolut d'aller au-devant d'un Prince que la Cour de France avoit grande envie de repousser au-delà du Rhin, de peur qu'il ne vint troubler l'exécution des projets de Richelieu par une diversion fâcheuse dans le commencement d'une campagne qui sembloit promettre beaucoup. Charles & la Force demeurèrent quelques jours en présence l'un de l'autre. Le Duc, dit-on, *vêtu d'un pourpoint de toile d'argent Et monté sur un barbe blanc animoit ses soldats Allemands, en leur promettant de les mener faire vengeance aux environs de Paris, où le meilleur vin se cueille.* Chacun se forge des chimères en ce monde. Louis croit déjà voir ses troupes dans Bruxelles, & Charles se flatte de pénétrer bien avant dans la France. Persuadé enfin qu'il lui étoit impossible d'attaquer l'ennemi trop avantageusement posté, & que son armée qui souffre déjà beaucoup, se ruinera, le Duc de Lorraine

1635. raine décampe le 24. Mai *sans tambour ni trom-*
pette. „ Le Colonel Hebron Ecoissois qui
 „ commandoit ce jour-là en qualité de Ma-
 „ réchal de camp, *dit la Relation*, fit avertir
 „ le Général que les ennemis se retiroient.
 „ Avant que de prendre résolution sur une
 „ occasion si importante, il se passa près de
 „ huit heures. On convint néanmoins de sui-
 „ vre l'ennemi, & d'essayer d'en emporter
 „ quelque pièce. Hebron commence de mar-
 „ cher. Le Cardinal de la Valette, le Vicom-
 „ te de Turenne, & les compagnies de cava-
 „ lerie qui étoient de garde, se mettent avec
 „ lui. Le Marquis de la Force fait avancer l'in-
 „ fanterie. Le Maréchal son pere conduit le
 „ reste de l'armée, laissant la charge de la re-
 „ traite au Comte de Dampierre.
 „ Le Colonel Mercy commandoit celle des
 „ ennemis. Pour la faciliter, il logea sept ou
 „ huit cens mousquetaires des meilleurs re-
 „ gimens de l'armée dans une petite monta-
 „ gne ronde couverte d'un grand bois qui
 „ commandoit sur un chemin fort étroit.
 „ Nous n'en pouvions pas prendre d'autre.
 „ Avec huit escadrons il fit ferme dans une
 „ petite plaine couverte d'un grand village
 „ nommé Fresche, ne croiant pas qu'on en-
 „ treprît de le forcer dans un lieu si avanta-
 „ geux. Néanmoins les premiers des nôtres
 „ qui s'avancèrent, aiant passé ce bois & es-
 „ sulé les mousquetades de l'infanterie logée
 „ dedans, poussèrent la cavalerie ennemie, &
 „ l'obligèrent à se retirer au-delà de Fresche.
 „ Cependant nôtre infanterie étant arrivée, les
 „ enfans perdus du regiment de Navarre, les
 „ gardes du Cardinal de la Valette, & ses dra-
 „ gons

1635.

„ gons amenés de Metz, attaquent le bois &
 „ la montagne, pendant que la compagnie
 „ des chevaux-legers du Cardinal investit les
 „ ennemis d'un autre côté. Le combat fut
 „ fort chaud & fort beau. Les Allemands tous
 „ soldats aguerris se défendoient merveilieu-
 „ sement bien à coups de mousquet. Les deux
 „ Campels, Aigueville, & la Laque vont à
 „ eux l'épée à la main, montent les premiers
 „ pour animer les autres, & jettent une telle
 „ épouvante parmi les ennemis que leurs sol-
 „ dats veulent quitter les armes. Mais les
 „ Officiers gens de cœur & de qualité leur
 „ persuadent de les reprendre. Le combat
 „ s'opiniâtra tellement alors, que de tout ce
 „ qui étoit dans le bois, il n'en resta pas un
 „ seul. Tous moururent, ou demeurèrent
 „ prisonniers.

„ Dans le temps que nôtre infanterie com-
 „ bat en cet endroit, la cavalerie ennemie se
 „ retire, & pour empêcher la nôtre de passer
 „ outre, elle met le feu au village de Fresche.
 „ L'embrasement fut général en un instant.
 „ Le feu & la fumée diminuant, le Cardinal
 „ de la Valette & le Vicomte de Turenne qui
 „ se trouvoient à la tête de nôtre cavalerie,
 „ la pressèrent de donner au travers du feu
 „ droit aux ennemis, qui faisoient ferme à
 „ l'autre bout du village. Ne pouvant l'y
 „ engager, le Cardinal de la Valette fit passer
 „ ceux qui l'accompagnoient par un autre côté
 „ du village, afin d'encourager ceux qui les
 „ suivoient. Les ennemis se trouverent au
 „ delà en résolution de combattre. Les plus
 „ avancés se chargent d'abord à coups d'épée
 „ & de pistolet. Le Vicomte de Turenne, le

1635.

» Marquis de Gesvres, & Nettancourt font
 » des merveilles en cette occasion. Nôtre
 » cavalerie eut ainsi le loisir d'arriver. Elle
 » poursuivit les ennemis jusques à ce qu'elle
 » fut arrêtée par une salve de mousquetades
 » que lui firent les gardes du Duc Charles.
 » Cependant le Colonel Hebron s'avance par
 » le haut avec deux cens mousquetaires pour
 » couper chemin aux ennemis. Orthe Capiti-
 » taine au regiment de Turenne paroît à la
 » droite avec cent autres, & les charge si à
 » propos, qu'il les met tous en desordre & en
 » fuite. Ils retirerent ce qu'ils purent de leur
 » arrière-garde si rompuë & si dissipée, que
 » nous faisons état qu'ils ont perdu plus de
 » douze cens hommes. On a compté 572.
 » morts sur la place, & nous avons plus de
 » 3co. prisonniers. L'armée du Roi vint à la
 » nuit reprendre son champ de bataille. Nous
 » y avons attendu l'ennemi durant trois jours.
 » Mais il n'a pensé qu'à se retirer en grande
 » diligence à Beffort.

Soit que la Valette fût animé par les éloges
 que le Maréchal de la Force donnoit à sa va-
 leur dans toutes les lettres écrites à la Cour,
 peut-être en se moquant dans son ame d'un
 Cardinal Archevêque ridiculement entêté de
 se signaler dans ses armées: Soit que le nou-
 vel Officier à calotte rouge voulût témoigner
 au Roi & à son Ministre qu'il ne cedit en
 rien aux plus braves & aux plus déterminés, il
 exposa si librement sa vie, que Richelieu &
 Servien le conjurerent de modérer son ardeur
 martiale. „ Si on pouvoit, *lui dit le Minis-*
 » *tre tout rempli de ses vastes desseins,* pousser
 » le Duc Charles au-delà du Rhin, & se pos-
 ter

1635.

„ ter si avantageusement qu'il ne pût revenir
 „ en Franche-Comté, nous aurions moyen de
 „ faire promptement de grandes choses, &
 „ vous n'y contribueriez pas peu. Je vous prie
 „ de demeurer à l'armée, jusques à ce que
 „ nous voyions si avec le secours que mènent
 „ Feuquières & Bellefonds, on pourra repous-
 „ ser le Duc. Il est important de battre le
 „ fer tandis qu'il est chaud. En cas que le
 „ Lorrain soit une fois défait, ou retiré au-de-
 „ là du Rhin, je vous prie de revenir aussi-
 „ tôt recevoir un emploi plus honorable dans
 „ les armées, puisque votre inclination vous
 „ y porte. Au nom de Dieu ne vous expo-
 „ sez point comme vous avez fait. Excusez
 „ moi, si je vous dis que votre honneur ne le
 „ demande point, & que le service du Roi ne
 „ le permet pas. La passion que j'ai pour vous,
 „ & mon intérêt m'obligent à vous témoigner
 „ que vous ne sauriez me faire un plus sensi-
 „ ble plaisir que de changer de méthode. *La*
 „ *remontrance du Secrétaire d'Etat fut plus étu-*
 „ *diée que celle du Ministre.* Nous avons sou-
 „ vent souhaité, *dit Servien à la Valette*, que
 „ vous n'eussiez pas si grande part aux beaux
 „ combats qui se sont donnés. Nous n'en
 „ écoutions le récit qu'avec de grandes appré-
 „ hensions pour votre personne. Je suis obli-
 „ gé de vous dire, Monseigneur, que vous
 „ l'exposez un peu trop. Tout le monde re-
 „ connoît que votre présence a donné grande
 „ vigueur aux affaires du Roi, & qu'elle étoit
 „ en quelque façon nécessaire. Mais tous vos
 „ serviteurs vous conjurent de modérer les
 „ mouvemens de votre courage, & de le fai-
 „ re pour l'intérêt du Roi, si vous ne le vou-

- 1635. „ lez pas accorder à leur prière. J'espère que
 „ vous ferez bien-tôt dans les armées avec un
 „ emploi qui vous y forcera.

Jonction
 du Prince
 d'Orange
 & des Ma-
 réchaux
 de France.

Memoires
 pour servir
 à l'Histoire
 de Car-
 de Richeli-
 en. Mé-
 moires de
 Pontis.

Memoires
 anonymes
 sur les af-
 faires du
 Duc d'Or-
 leans.

Mercure
 François
 1635.

Grotius E-
 pist. 426.

Vittorio
 Siri Me-
 morie

Recondite.
 Tom. VII

Pag. 320.
 321.

Quelques jours après le combat donné en
 Alsace, Frédéric Henri Prince d'Orange joî-
 gnit les Maréchaux de Châtillon & de Brezé.
 Il étoit parti de Nimégue le 20. Mai avec son
 armée. Le Duc de Bouillon accompagné de
 dix cornettes de cavalerie se rendit le 23. à
 l'armée Françoisse, & dit que le Prince son on-
 cle arriveroit à Mastricht un des derniers jours
 du mois. Cette fameuse jonction est succinc-
 tement racontée dans une lettre de Châtillon
 au Roi. J'en trouve une circonstance remar-
 quable dans les Mémoires de Pontis. Mais je
 ne la garantis pas. *Nous avons joint Monsieur le*
Prince d'Orange à Mastricht, dit le Maréchal.
Nous y étions arrivés deux jours avant lui. Mar-
di 29. Mai nous laissons nos troupes dans leurs
quartiers, & allâmes au-devant du Prince une
lieue au delà de la ville. Nous le rencontrâmes
qui faisoit filer son infanterie dans son quartier.
Douze regimens passèrent devant nous en fort
bon ordre. C'est assurément une fort belle in-
fanterie de diverses nations. Nous n'avons pas
encore vu sa cavalerie. Elle est, dit-il, la meil-
leure qu'il ait jamais eue. Son armée est de
vingt-deux mille hommes de pied, & de cinq
mille cinq cens chevaux. Celle de Vôtre Majes-
té est de vingt mille hommes de pied effectifs,
& de quatre mille chevaux en y comprenant les
carabins. C'est tout ce qu'il y a. Nous les a-
vons exactement comptés dans une revue secrè-
te. Selon cette supputation, il faut dire que
Puysegur s'est trompé dans son dénombre-
ment des troupes Françoises à Mezières, ou
 que

1635.

que Louis perdit beaucoup de monde à la bataille d'Avein. Peut-être que cet Officier s'est réglé sur les montres ordinaires. Elles faisoient les armées plus nombreuses, comme nous le voions dans la même lettre de Châtillon.

Cette pièce prouve encore que la relation de Pontis n'est pas exacte. Les Mémoires qui portent le nom de ce Gentilhomme, s'accordent rarement avec les actes authentiques. Je ne les croi sûrs que dans certaines actions particulières de Pontis. On nous y représente Frédéric Henri comme venant le premier à l'armée de France: Et il est certain que les deux Maréchaux de France allèrent au-devant de lui, le 29. Mai une lieue au-delà de Mastricht, & que dès le lendemain ils prirent de lui le mot, conformément à l'ordre que Louis leur en avoit donné. Cette remarque étoit nécessaire avant que de rapporter le récit de Pontis. Il peut être véritable quant à l'envoi de cet Officier vers Frédéric Henri & à son entretien avec lui; mais peu exact dans les autres circonstances. „Après la celebre journée d'A-
 „ vein, dit Pontis, le Prince d'Orange déclara
 „ ré Généralissime des deux armées de France & des Etats-Généraux des Provinces-
 „ Unies; eut un grand déplaisir de ce que les
 „ Maréchaux avoient donné la bataille sans
 „ lui. Chagrin de n'avoir point eu de part à
 „ une action si glorieuse, il regardoit presque
 „ nôtre victoire comme une perte pour lui.
 „ Lorsque nous approchions de son armée,
 „ les Généraux jugèrent à propos de m'envoyer
 „ vers lui pour le saluer de leur part, & pour
 „ lui dire que quand il plairoit à Son Excel-
 „ len-

1635. „ lence, elle trouveroit toute nôtre armée
 „ prête à la recevoir & à lui rendre les hon-
 „ neurs dûs à son rang. En cas que le Prin-
 „ ce se mit en chemin, j'avois ordre de le
 „ quitter à une demie lieue de nôtre armée,
 „ & de retourner au grand galop avertir les
 „ Maréchaux, afin qu'ils allassent au-devant
 „ de lui avec les principaux Officiers. On
 „ commanda en même temps à tous les sol-
 „ dats & à tous les Officiers de se mettre en
 „ la meilleure posture, & de prendre sur eux
 „ ce qu'ils avoient de plus beau & de plus ri-
 „ che, afin de faire honneur au Généralissi-
 „ me. L'armée fut mise ensuite en batail-
 „ le.
 „ Je fis mon compliment au Prince d'Oran-
 „ ge de la part de nos Généraux, & lui témoi-
 „ gnai leur empressement de lui rendre eux-
 „ mêmes & de lui faire rendre par tout l'armée
 „ ce qu'ils lui devoient comme à leur Géné-
 „ ralissime. Mais ce Prince, sur l'esprit du-
 „ quel la victoire d'Avein avoit fait une ter-
 „ rible impression, se trouva tellement inter-
 „ dit qu'il ne savoit que me répondre, ni quel-
 „ le résolution prendre. Chancelant & irreso-
 „ lu, il ne disoit rien de positif, & parloit tan-
 „ tôt d'une chose & tantôt d'une autre. Je
 „ me lassai à la fin. Monseigneur, je n'attens
 „ que vôtre réponse pour m'en retourner vers
 „ Messieurs les Maréchaux de France, repris-je
 „ alors. Je veux bien aller trouver vôtre armée,
 „ me reparti-il se voyant pressé de la sorte. Et
 „ en même temps il détacha environ mille chevaux
 „ du corps de la sienne, afin qu'ils l'accompagna-
 „ sent jusques à la nôtre. Mais il changea bien-
 „ tôt de sentiment. Il est trop tard, me dit-il a-
 „ près

près avoir fait environ une demie lieue. Je ne puis joindre aujourd'hui l'armée de France. 1635. Il faut attendre à demain. Ce fut alors qu'il se découvrit, & qu'il me témoigna assez ouvertement son regret ne s'être pas trouvé à la bataille. Votre armée est maintenant bien glorieuse, ajouta-t-il par manière de raillerie. Elle triomphe, je m'assure, d'avoir remporté une si belle victoire. Quand elle nous auroit attendus, elle n'auroit pas eu sujet de s'en repentir. Vous auriez du moins éprouvé, si les Hollandois sont bons soldats. Monseigneur, lui repartis-je fort respectueusement, notre armée étoit pressée par celle des ennemis. On a combattu parce qu'on ne pouvoit s'en dispenser. Nous sommes tous persuadés de la bravoure des Hollandois. Ils trouveront dans peu de temps occasion de la signaler. Je pris ensuite congé de Son Excellence, & retournai vers nos Généraux. Ils furent fort mécontents de ce que le Prince n'avoit pas voulu venir ce jour-là. Toute l'armée étoit dans le plus bel ordre où elle pût jamais être. Mais cela ne fut différé qu'au lendemain. On reçut Son Excellence avec tous les honneurs & toutes les cérémonies accoutumées. Le Prince d'Orange, dit le Maréchal de Châtillon au Roi, a été surpris, lorsque nous lui avons montré les drapeaux & les cornettes gagnés sur les ennemis. Il ne croioit pas qu'il y en eût la moitié tant. On n'en remporta pas davantage à la bataille de Newport en Flandres, sous le feu Prince son frere. Cela encourage l'armée Hollandoise qui voit que nous avons si bien commencé.

Un Auteur Italien raconte que les Généraux François eurent d'abord entr'eux quelque diffé-

1635. differend sur la manière dont ils en useroient avec Frédéric Henri. Châtillon quoique son proche parent, fut le premier à faire difficulté de lui obéir. Il prétendoit que les armées devoient être séparées, & qu'il suffiroit que les François n'entreprissent rien que de concert avec le Prince d'Orange, & sans lui communiquer premièrement leurs desseins. Brezé & la Meilleraie, ajoute le même Historien, furent d'un avis contraire. Ils soutinrent que l'intention de Louis, c'étoit que ses Généraux obéissent à Frédéric Henri, & l'emportèrent. Si cette circonstance est véritable, il la faut placer avant la jonction des deux armées, & même avant l'envoi de Pontis. *Nous avons commencé de recevoir de M. le Prince d'Orange l'ordre du mot, écrit Châtillon au Roi dans une lettre du 1 Juin. Il en use avec tant de douceur & de civilité que nous avons tout sujet de nous louer de lui. Et dans une autre au Cardinal de Richelieu. Je puis assurer Votre Eminence qu'outre la déférence du mot que nous prenons nous-mêmes bien souvent, & que nous envoions prendre tous les jours, nous suivons les avis & les ordres de M. le Prince d'Orange aussi ponctuellement que si nous étions ses Maréchaux de Camp. Il n'eut jamais pû trouver deux Chefs de notre rang plus respectueux. S'il vous plaît de savoir par lui-même, ou par Messieurs les Etats la manière dont nous nous comportons, ils vous témoigneront qu'ils ont toute sorte de satisfaction.* Châtillon proteste de même à Louis & à son Ministre que Brezé & lui vivent dans une parfaite intelligence, & que ce sont les Espagnols qui font courir des bruits contraires, parce qu'ils ne souhaitent

1635.

tent rien plus que de voir la division parmi leurs ennemis. Cependant tout le monde croioit, & la chose paroît certaine, que les deux Maréchaux de France ne s'accordoient pas bien ensemble. On louë fort la prudence & le courage du Prince d'Orange, dit Grotius dans une lettre au Chancelier de Suède. Jaloux de soutenir la dignité dont il est revêtu dans une puissante République, il a fait différer la conclusion de la Ligue pendant trois mois, & a tout arrêté jusques à ce qu'on lui ait accordé le droit de commander les Maréchaux de France. Tel est le génie de cette Cour. Fière au regard de ceux qui plient, elle devient souple quand on tient ferme. L'émulation entre Châtillon & Brezé se déclare de plus en plus. Celui-ci vouloit que les troupes de France fussent confondues avec celles des Etats. L'autre plus respecté par les Officiers & par les soldats, s'y est opposé.

Châtillon écrit ainsi à Louis les résolutions prises le 1. Juin. Les deux armées passeront demain la Meuse. On a fait deux ponts de bateaux, l'un au-dessus & l'autre au-dessous de Mastricht. Toute l'artillerie a passé aujourd'hui sur le pont de la ville. Après demain nous faisons état d'aller loger à deux lieues seulement. On tire vers Tongres pour prendre le grand chemin de Liège à Bruxelles. Il n'y a qu'une petite rivière à traverser. C'est la Nethe à huit lieues d'ici. Le Cardinal Infant nous y attend. Une de nos deux armées seroit capable de passer sur le ventre à tout ce qu'il a de forces. Cela me fait croire qu'il ne bazardera pas une bataille générale. Nous verrons quelle résolution il prendra, ou de combattre, ou de tâcher seulement

1635.

ment de nous incommoder en nous coupant les vires. Il peut avoir quinze mille hommes de pied & huit mille chevaux. S'il étoit une fois défait, il perdrait tout son pays. Car enfin, il lui reste fort peu de gens dans ses meilleures places. Toutes les forces qu'il a pu assembler, sont dans son armée. Lorsque la nouvelle de la défaite du Prince Thomas fut portée à Bruxelles, force gens prévoians deménagèrent & envoièrent leurs meubles à Anvers. Ce n'est qu'un premier étonnement. Nous jurerons à remuë-ménage, avec beaucoup d'autres qui ne s'y attendent pas si tôt. Vout il parler du Cardinal Infant ? Tellement effrayé qu'il prenoit déjà la résolution d'abandonner Bruxelles, le Prince Espagnol fit transporter les plus précieux meubles à Anvers, lors qu'il vit Louvain assiégé. Toutes ses troupes furent postées le long du canal qui va de l'une de ces villes à l'autre. Est-ce de Marie de Medicis & de la Duchesse d'Orléans ? Les deux Princesses se réfugièrent à Anvers au premier bruit de la marche des Confédérés vers Bruxelles. En voulant faire rire son maître, le Maréchal dit plus vrai qu'il ne pensoit. Les François & les Hollandois moins prévoians que les Flamans, assiègent Louvain & remuot ménage lors qu'ils ne s'y attendoient pas si tôt.

Prise &
de Tir-
lemont
dans le
Brabant.

Aions un peu de patience: Châtillon changera de langage. La conquête des Pays-Bas ne lui paroitra plus si aisée. Les vires & l'argent manqueront, & le secours préparé par l'Empereur au Cardinal Infant, causera de l'inquiétude. „ L'étonnement que la victoire „ d'Avein avoit jetté parmi les ennemis étoit „ tel, dit le Maréchal dans une lettre du 14. Juin

„ J'ai à Servien *Secrétaire d'Etat*, que si nous
 „ eussions eu la liberté de la poursuivre avec. 1635.
 „ nos seules forces, nous en aurions profité. *Bernard*
 „ davantage que nous ne ferons après avoir. *Histoire*
 „ joint l'armée de nos alliés. Depuis que nous. *de Louis*
 „ avons passé la Meuse le 2 de ce mois, & *XIII. L.*
 „ marché de concert avec M. le Prince d'O. *XVI.*
 „ range, il n'y a que douze lieues de fai- *Vie du*
 „ tes sur le chemin de Bruxelles. Le Car- *Cardinal*
 „ dinal Infant avoit laissé dans Tirlemont un *de Richelieu, par*
 „ Gouverneur Espagnol avec mille ou douze *Aubery.*
 „ cens hommes de troupes nouvellement le- *L.V. Chap*
 „ vées en Flandres & en Artois. *Vargas, c'est* *8.*
 „ le nom de cet Officier, fit d'abord le resolu, *Mémoires*
 „ & refusa de se rendre à la première & secon- *pour servir*
 „ de sommation qui lui fut faite par un de nos. *à l'Histoire*
 „ trompettes. Cela nous mit dans la nécessité. *re du mé-*
 „ té d'attaquer la place. On choisit quatre. *me. Jour-*
 „ mille hommes de l'armée du Roi, dont M. *nal de*
 „ de Chastellier Barlot eut le commandement, *Bassom-*
 „ & près de six mille de celle de Messieurs les. *pierre.*
 „ Etats. Avec ces forces les faubourgs en- *Mémoires*
 „ fermés d'un assez haut rempart de terre, *de Puyse-*
 „ furent emportés d'abord. A la faveur des. *gar & de*
 „ faubourgs & du jardinage, nos gens se lo- *Pontis.*
 „ gent sur le bord du fossé. Les ennemis éton- *Mercur*
 „ nés de leur hardiesse demandent à capituler. *François,*
 „ J'ordonne qu'on cesse de tirer, j'envoie aver- *1635.*
 „ tir Monsieur le Prince d'Orange, & vas in- *Grotius*
 „ continent le prier d'accorder la capitulation; *Epist. 429.*
 „ prévoyant les desordres qui arriveroient si la *Nani*
 „ ville s'abandonnoit au pillage, & craignant *Historia*
 „ que dans cette confusion, nos troupes ne se *Venetæ. L.*
 „ querelassent les unes les autres, & ne com- *X. 1635.*
 „ missent toutes sortes d'excès, même contre *Vittoris*
 „ les Religieuses. *Siri Me-*
 „ *morie Re-*
 „ *condite.*
 „ *Tom. VIII*
 „ *Pag. 320.*
 „ *321. 322.*

1635.

„ Lors que nous parlions de cela, nous
„ entendimes un grand bruit, & des cris de
„ joie du côté des Hollandois. Ils avoient
„ trouvé moyen de passer le fossé, & mis des
„ échelles contr'une tour qui fut forcée. Ce
„ fut par là qu'ils entrèrent. Les nôtres exci-
„ tés par ce bruit donnent droit à une porte,
„ & à la faveur d'une pallissade haute qui leur
„ servit comme d'échelle, ils gagnent le corps
„ de garde qui étoit au-dessus de la porte. Les
„ ennemis l'abandonnent, & chacun entre
„ comme il peut. Nos gens bien-tôt maîtres
„ des rues principales & des places, ne per-
„ dent point de temps & se jettent au pillage:
„ ils ne trouvoient aucune résistance. Ce pre-
„ mier jour se passa pourtant mieux que je
„ n'espérois. Contens de piller, les soldats
„ ne se querellent point les uns les autres.
„ J'empêchai la moitié de mes troupes d'en-
„ trer dans la ville, & M. de Chastellier Bar-
„ lot remmena deux mille hommes de ma bri-
„ gade. M. le Maréchal de Brezé assisté de
„ M. de la Meilleraie & d'autres Officiers,
„ tâcha de retirer celles qui furent choisies
„ dans son quartier. Il les y conduisit, non sans
„ grande peine: de manière que cent Fran-
„ çois ne restèrent pas dans la place. Le grand
„ desordre arriva le lendemain par la faute
„ des Officiers des troupes Hollandoises que
„ M. le Prince d'Orange y vouloit mettre
„ en garnison. Il leur avoit commandé de
„ chasser ce qui restoit de pillards & de ren-
„ voier chacun à son quartier. Mais l'ordre
„ fut mal exécuté. Les Officiers Hollandois
„ aiant negligé de mettre des corps de garde,
„ à quelques brèches faites par nos soldats,

» ne

1635.

„ ne purent se rendre maîtres de la ville. On
 „ se débande de divers quartiers; on entre par
 „ les brèches, & le soldat se trouve plus fort
 „ que ceux qui veulent établir l'ordre. En
 „ moins de deux heures Tirlemont est entiè-
 „ rement saccagé. A cela près que le sang
 „ fut assez épargné, tous les excès qu'on se
 „ peut imaginer ont été commis. Je me plains
 „ seulement de M. de la Meilleraie, *ajoute*
 „ *Châtillon par une ironie obligeante à cet Offi-*
 „ *cier que Richelieu son propre parent tâchoit*
 „ *d'avancer.* Dans toutes les occasions qui se
 „ présentent, il veut aller à la tête des enfans
 „ perdus. J'eus grande peine à faire passer
 „ cent hommes devant lui, lorsque nous ga-
 „ gnâmes le premier rempart du fauxbourg.
 „ Le Sieur de la Mothe-Houdancourt qui
 „ commandoit nôtre premier bataillon, té-
 „ moigna beaucoup de résolution, & un grand
 „ desir de se signaler, si les ennemis eussent
 „ fait plus de résistance.

Les Catholiques Romains eurent horreur
 des sacrilèges commis au sac de Tirlemont,
 & les Protestans détestèrent la violence & la
 brutalité du soldat. Pontis dit qu'il ne pou-
 voit penser à ce qu'il vit alors sans que les
 cheveux lui dressassent à la tête. Il entend les
 ciboires pris & les hosties jetées à terre par les
 Hollandois. Les femmes, les filles, & les
 Religieuses furent toutes indifferemment vio-
 lées. *Après cette brutalité extraordinaire des*
soldats confédérés, dit fort bien Grotius, *je ne*
croi pas que les habitans des Pais-Bas Catholi-
ques se reposent sur la promesse que le Roi de
France leur fait dans sa déclaration, de main-
tenir leur Religion & leur liberté. Le mon-
 de

1635. de, à ce que rapporte un Historien, crut que Frédéric Henri n'étoit pas fâché des desordres du sac de Tirlemont, & qu'il voioit avec une joie secrete, les François se rendre encore plus odieux dans les Pais-Bas Catholiques.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici une chose assez particulière. Les pièces & les Auteurs du temps ne font aucune mention de Pontis. Cependant nous lisons dans ses Mémoires qu'il se signaloit dans toutes les occasions où il se trouvoit. Le Maréchal de Châtillon rend un témoignage avantageux à la bravoure de la Mothe-Houdancourt: Et l'Ecrivain qui a prêté sa plume à Pontis, raconte que celui-ci fit paroître plus de courage & de prudence que l'autre. Je sais bien que la Mothe-Houdancourt qui devint ensuite Maréchal de France, étoit d'une autre distinction que Pontis. Mais enfin, ce silence uniforme sur un Officier qui prétend avoir donné tant de preuves éclatantes de sa valeur & de son habileté, me surprend. Quoiqu'il en soit de la raison de cette bizarrerie, rapportons ce que Pontis raconte de deux démêlés qu'il eut à la prise de Tirlemont, l'un avec la Mothe-Houdancourt, & l'autre avec le Maréchal de Brézé. L'aventure est divertissante & assez bien narrée. Comme j'étois des premiers avec les enfans perdus, dit-il, j'eus une grande brouillerie avec Monsieur de la Mothe-Houdancourt. Me voyant en même rang que lui, & dans une aussi grande ardeur de pousser ma pointe, & de monter le premier à l'escalade, Monsieur, M. de Pontis, me cria-t-il, vous ne marchez pas dans votre rang. Je suis Mestre de camp; je dois aller devant vous. Monsieur, lui répon-

dis-je

dis-je sans m'en souvenir, chacun garde le poste qui lui a été donné. Vous occupez le vôtre, & je tâcherai de conserver le mien. 1633.

Ma réponse au lieu de l'adoucir, l'aigrit encore davantage. Ne pouvant souffrir ma froideur & ma fermeté, il se mit à jurer furieusement, & à crier encore plus haut, que si je ne m'arrêtois, il se vengeroit de cet affront. J'espère, Monsieur, lui repartis-je, que vous ne vous en souviendrez que pour m'aimer davantage, lorsque nous serons tous deux entrés glorieusement dans la ville. C'est là tout le ressentiment que j'attens de votre générosité. Monsieur de la Mothe ne prit pas en raillant ce que je disois. Chacun pousse de son côté. Lorsqu'il me vit sur un travail avancé en forme de bastion, le chagrin le prit de ce que j'allois lui ravir l'honneur qu'il prétendoit avoir d'y monter le premier. Si vous ne vous arrêtez, me cria-t-il dans un véritable transport de colère, je vas faire tirer sur vous. C'étoit une chose assez plaisante que de nous voir disputer sur l'honneur de l'assaut, l'un avec le froid d'un homme qui rit, & l'autre avec toute la chaleur d'une personne en colère. Ce dernier compliment ne m'étonna pas plus que les précédens. Si je ne connoissois M. de la Mothe, repris-je avec la même gaieté, j'aurois peut-être sujet de craindre ce dont il me menace pour rire. Je m'en vas, Monsieur, ajoutai-je, vous fraier le chemin, & vous ouvrir un passage. Je gagne en même temps le dessus du bastion, & les ennemis forcés se retirent dans la ville. Etant monté, je me trouve justement vis-à-vis d'une des portes. Ce poste fort avantageux ne servit qu'à augmenter la mauvaise humeur de M.

1635. *M. de la Mothe. Obligé de prendre un detour, il se rencontra en un lieu beaucoup moins favorable. Je fus Prophète. Notre querelle commencée avec le combat, finit de même fort heureusement.*

Monsieur le Maréchal de Brezé averti qu'il y avoit dans les fossés, des tanneries propres à placer quelque corps de garde, me pria de les aller reconnoître. Je descens au milieu de mousquetaires qui sifflaient de tous côtés. Je fis mon rapport à Monsieur de Brezé, & lui dis en même tems qu'il ne falloit pas hazarder beaucoup de gens, parce qu'en cas de sortie, ils seroient tous en danger d'être massacrés par les ennemis. Monsieur de la Mothe étoit présent. Revenu de sa mauvaise humeur, il voulut rire à son tour. En vérité, me dit-il assez galement, j'étois tantôt dans une furieuse colère contre toi. Si je t'eusse tenu, je t'aurois cassé tous les os. Pour faire notre paix, ajouta-t-il par une bravoure peu convenable à une personne de sa qualité, je veux que tu me mènes voir ces tanneries. Jugeant à peu près de son intention; persuadé mêmes que je lui ferois plaisir de le refuser, à Dieu ne plaise, Monsieur, lui repliquai-je, que je rentre dans vos bonnes grâces à condition de vous mener à la boucherie. Ce seroit se reconcilier en ennemi; & je ne vous regarde pas comme tel. Quelle nécessité y a-t-il que vous alliez vous faire tuer pour rien? Monsieur de Brezé qui ne voulut pas paroître moins brave, me dit qu'il avoit dessein d'y aller lui-même, & m'ordonna de les y conduire l'un & l'autre. Honteux de ce qu'un Maréchal de France affectoit ces sortes de bravoure, & convaincu d'ailleurs que tout cela n'étoit qu'une
vainq

vaine galanterie, & une rodomontade à contre-temps, je lui répondis sans façon que j'avois oublié le chemin. Il fit mine de se fâcher. Mais il l'eût été véritablement, si j'avois voulu le mener aux tanneries. Je suis tout de bon en colère contre toi, me dit-il. Au lieu d'un ennemi que tu avois auparavant, tu t'en fais deux. Monsieur, lui repartis-je sans m'étonner beaucoup de sa colère, un Général ne se doit pas faire tuer par galanterie. Ce droit appartient tout au plus à un jeune cadet. Le moindre soldat de l'armée prend intérêt à la conservation de la personne de son Général. Tout nôtre différend s'apaisa de la sorte. Monsieur le Maréchal trouva son compte, & j'eus le mien. Après avoir contenté leur petite vanité, M. de Brezé & M. de la Mothe se crurent trop heureux de ce qu'elle ne leur coûta rien.

Tous les Historiens veulent décrire des marches, des campemens, des sièges, des batailles. Mais l'ignorance de la guerre fait que la plupart commettent des fautes grossières. C'est pourquoi un grand Général de nôtre temps conseilloit à un Auteur de n'entrer jamais dans un pareil détail. J'ai profité de ce judicieux avis. Si j'ai plus amplement raconté un siège, ou une bataille, ce n'a été qu'en rapportant les relations envoiées par les Généraux, ou le récit d'un Officier intelligent. Le Maréchal de Châtillon aiant écrit assés exactement dans quelques-unes de ses lettres les marches de l'armée confédérée, & les sièges, je m'y arrête un peu plus; persuadé que je suis que ces descriptions sont un bel ornement de l'Histoire, quand elles sont sûres & dressées par un homme habile & expérimenté. Suivons

Les Confédérés s'avancent jusques aux portes de Bruxelles, & reviennent. assiéger Louvain,

1635.
Bernard
Histoire
de Louis
XIII. L.
XVII.
Vie du
Cardinal
de Richelieu par
Aubery.
L.V. Chap.
IX. Mémoires
pour servir à
l'histoire
du même.
Journal
de Bassompierre.
Mercure
Français.
1635.
Nani Histoire
de la Meilleraie
L.X.
1635.
Vittorio Siri
Mémoires
Recueil.
Tomp.
VIII.
Pag. 325.

donc Châtillon dans sa lettre à Servien du 14. Juin. Le 12, du mois, dit-il, nous sommes venus loger entre Tirlemont & Louvain. Monsieur le Maréchal de Brezé alla le lendemain avec quatre mille chevaux reconnoître l'armée du Cardinal Infant, postée de l'autre côté de la ville le long d'une rivière qui passe par Louvain, & coule vers Malines. Il s'approcha si près de la place, qu'on le salua de dix ou douze canonades. Après avoir considéré à loisir l'assiette de Louvain, il revint de bonne heure nous faire son rapport. Le camp des ennemis nous parut si avantageusement fortifié, que nous ne jugâmes pas à propos d'attaquer Louvain en leur présence. Pouvoit-on espérer d'emporter une place munie de bons fossés, & de bons remparts, & soutenue par une armée de vingt mille hommes de pied & de huit mille chevaux?

Dans une conférence de trois heures avec Monsieur le Prince d'Orange, en présence de Messieurs de la Meilleraie & de Charnacé, nous avons aujourd'hui examiné toutes les attaques qui se peuvent faire dans le pays ennemi. J'ai fort insisté sur la chose que le Roi desire le plus. C'est que nous avançons vers Bruxelles. Elle est praticable, en prenant notre chemin deux lieues au-dessus de Louvain. La rivière y est près de sa source, & facile à passer. Comment aurons-nous des vivres, m'a-t-on opposé, si nous nous engageons plus avant? Quand nous irions même aux portes de Bruxelles, l'armée ennemie se tiendra sur la défensive. Elle prendra des postes avantageux auprès de grosses villès, & nous empêchera de faire aucun progrès. En se retranchant bien, le Cardinal Infant évitera

1635.

ra sans peine un combat général. Cependant on a résolu de tenter ce chemin-là, lorsque nous serons pourvus de vivres pour dix jours. Nous y travaillons maintenant. Monsieur de Bouillon avec quelques troupes de l'armée, s'est saisi de Diest, ville sur le Demer à l'entrée du grand Brabant, à cinq lieues de Brassen où nous sommes. Toute notre peine, c'est de nous défendre de la faim. Quand deux armées nombreuses, jointes, & serrées comme les nôtres s'engagent dans un pays, où tout leur est contraire, & ont en tête un ennemi presque aussi fort en cavalerie, il est difficile & presque impossible d'y faire le progrès que nous avions espéré. Ne l'avois-je pas bien dit que le Maréchal changeroit de ton ? Ses relations prouvent la vérité du reproche que Montresor fait à Richelieu, d'avoir témérairement engagé son maître dans une grande guerre, sans prendre les précautions nécessaires pour l'exécution des vastes projets que le Cardinal formoit avec son Capucin & ses autres créatures.

Nonobstant ces embarras, poursuit Châtillon, il faut nécessairement que nous nous attachions dans peu de jours à quelque chose de solide, & dans un lieu où nous puissions commodément avoir des vivres. Autrement nos deux armées se consumeront. Pendant qu'on se trouve en bon état, on doit employer ses forces au plutôt. Nous avons encore plus de quarante mille hommes de pied, & neuf mille chevaux complets dans nos deux armées. Tous ont bonne volonté de se battre. Mais l'ennemi se tient si bien couvert, qu'il est comme impossible de l'engager à une bataille générale. Vers la fin du mois nous verrons mieux ce qui se peut entreprendre

1635. *contre son armée, ou bien il faudra nécessairement s'attacher à quelque grand siège. Rendons justice au Cardinal Infant, au Prince Thomas de Savoie, & au Marquis d'Ayeton. Aussi prudents qu'un ancien Dictateur de Rome, ils furent fort bien réparer le mal que la perte de la bataille d'Avein leur avoit causé, & empêcher Frédéric Henri & Châtillon de faire quelque chose de considérable. Que dis-je ? Ils ruinèrent les troupes les plus belles & les plus redoutées qu'on eût jamais vues dans les Pais-Bas. C'est ainsi que le Maréchal en parle. Les Espagnols, dit-il encore, ont tiré tout ce qu'ils pouvoient de leurs garnisons. Depuis leur disgrâce à la bataille d'Avein, leurs nouvelles levées se sont faites avec tant de diligence, qu'ils ont rallié une armée assez puissante pour se défendre sans rien hasarder.*

Voions maintenant à quoi aboutira la marche formidable des Confédérés vers Bruxelles.

„ Nous avons suivi la route que je vous ai
 „ marquée, *écrit Châtillon à Servien le 27. Juin,*
 „ & gagné le passage de la rivière de Louvain
 „ à un lieu & demie au-dessus de la ville, en
 „ présence du Prince Cardinal & de son armée.
 „ Celle des Etats qui marchoit à notre main
 „ gauche, se trouvant plus près du passage,
 „ Monsieur le Prince d'Orange fit en diligence
 „ dresser des ponts avec les bateaux qui se por-
 „ tent sur ses chariots, de manière que la ri-
 „ vière fut aisément traversée. Les Hollan-
 „ dois passent les premiers, & les nôtres en-
 „ suite. Monsieur le Maréchal de Brezé com-
 „ mandoit l'avant-garde ce jour-là. Je de-
 „ meurai avec la moitié de notre armée, parce
 „ que la nuit nous surprit. L'arrière-garde
 „ de

1635.

„ de M. le Prince d'Orange, son artillerie, &
 „ son bagage s'arrêtèrent pareillement. Les en-
 „ nemis firent semblant de se loger vis-à-vis de
 „ nous, la rivière entre deux, & allumèrent
 „ quantité de feux jusques à une heure après
 „ minuit. Cela nous réjouit. On se flatta qu'ils
 „ hazarderoient le lendemain un combat gé-
 „ néral. Mais la peur les prit. Ils délogerent
 „ deux heures avant le jour. Le Prince Cardi-
 „ nal & son armée se rendirent à Bruxelles sur
 „ les neuf heures du matin. Les habitans frus-
 „ trés de l'espérance dont il les avoit consolés
 „ deux jours auparavant, qu'il sauroit bien
 „ nous empêcher de passer la rivière de Lou-
 „ vain, & de nous approcher plus près de Bru-
 „ xelles, furent grandement effraies. Il a lais-
 „ sé deux regimens à Louvain & autant à Ma-
 „ lines. *Quel chagrin pour le bon Maréchal? Les*
 „ *Flamands & les Espagno's en sont toujours quit-*
 „ *tes pour la peur.*

„ Le 23. *poursuit-il*, nos deux armées s'a-
 „ vancèrent jusques à la Chapelle de Sainte
 „ Cathérine, à une lieue & demie de Bruxel-
 „ les. Nous fimes alte assez long-temps. M.
 „ le Prince d'Orange ordonna au Lieutenant
 „ de sa cavalerie de s'avancer avec deux mil-
 „ le chevaux, pour faire une bravade aux gens
 „ de Bruxelles, & pour en prendre quelques-
 „ uns jusques dans leurs fauxbourgs. Mon-
 „ sieur le Maréchal de Brezé en fit autant avec
 „ deux mille des nôtres. Ils demeurèrent plus
 „ d'une heure assez près de la ville. Leur des-
 „ sein, c'étoit d'attirer la cavalerie des enne-
 „ mis à quelque combat. Mais elle demeura
 „ de l'autre côté de Bruxelles le long du ca-
 „ nal qui mène à Anvers. De manière que

1635. „ notre cavalerie s'en revint sur les trois heu-
 „ res après midi après avoir été saluée de quel-
 „ ques canonades tirées du rempart de Bruxel-
 „ les. Voiant que nous ne pouvions faire autre
 „ chose ce jour-là, nous primes nos logemens;
 • „ M. le Prince d'Orange à Vossapel, & nous
 „ à Orthemberg. Voila donc où se terminent
 les grandes espérances de Louis, qui ne croit
 plus rien d'impossible à ses troupes victorieu-
 ses après la bataille d'Avein; à une *bravade*
 faite aux bourgeois de Bruxelles.

„ Après avoir conféré avec Monsieur le Prin-
 „ ce d'Orange sur le parti que nous devions
 „ prendre, *dit Châtillon*, n'y aiant aucune appa-
 „ rence de forcer Bruxelles, pendant qu'il y
 „ auroit une armée postée de long du canal,
 „ nous résolûmes de venir assiéger Louvain.
 „ Je partis le 24. avec l'armée Françoisse pour
 „ investir la place. Nous campâmes fort près
 „ dans des retranchemens assez bons que l'en-
 „ nemi avoit laissés. Je commençai les appro-
 „ ches par deux endroits commodes. Le re-
 „ giment de Champagne & ceux du Marquis
 „ de Brezé & de Sy commencèrent la premiè-
 „ re garde sur la main droite. Je donnai une
 „ autre attaque au régiment de Piémont, assisté
 „ de ceux de la Mothe-Houdancort & de Mi-
 „ gnieux. On rencontra une approche favora-
 „ ble pour leur attaque sur la main gauche.
 „ C'est le chemin creux qui mene à une des
 „ portes du côté de Bruxelles. Nos deux ap-
 „ proches ont bien réüssi. En deux jours on
 „ s'est logé à soixante pas du fossé. Monsieur le
 „ Prince d'Orange vint le lendemain 25. avec
 „ toute son armée, se poster à un quart de lieue
 „ de la ville sur notre gauche. Monsieur le

„ Ma-

1635.

„ Maréchal de Brezé & deux mille chevaux
 „ des nôtres étoient demeurés avec lui pour
 „ l'assister, en cas que la cavalerie Espagnole
 „ voulût donner sur notre arrière-garde. Mais
 „ les ennemis n'osèrent hazarder que deux
 „ cens chevaux qui furent chargés & mis en
 „ fuite par quelques-uns des nôtres.

„ Aujourd'hui 27. notre canon a commen-
 „ cé de tirer contre les murailles & les tours
 „ de Louvain. Une batterie est dressée du cô-
 „ té de l'attaque de Piémont. On en fera une
 „ autre pour tirer demain du côté de l'attaque
 „ de Champagne. C'est pour battre seulement
 „ les défenses. A la faveur de l'artillerie, on
 „ espère de gagner entièrement la contrescar-
 „ pe, de se loger au pied du terrain qui sou-
 „ tient la muraille, & d'y attacher le mineur.
 „ Le fossé n'est ni trop profond, ni trop large :
 „ il ne nous donnera pas beaucoup de peine.
 „ Les approches de Monsieur le Prince d'O-
 „ range se commenceront ce soir. Les Hol-
 „ landois ont tant de bons travailleurs & de si
 „ habiles conducteurs d'ouvrages, qu'ils se
 „ vantent d'avancer plus en deux jours que
 „ nous n'avons fait en quatre. Chacun s'é-
 „ vertuera le mieux qu'il lui fera possible. Il
 „ faut se rendre promptement maître d'une
 „ place, dont la prise est d'une extrême im-
 „ portance. On espère d'y trouver toutes sor-
 „ tes de vivres & de denrées. Nous en avons
 „ grand besoin. Le défaut de vivres est la
 „ seule chose capable d'arrêter le cours de nos
 „ desseins. La cavalerie Françoisse s'accoutu-
 „ me à se passer de foin & d'avoine. Mais ce
 „ n'est pas sans faire crier bien des gens. De-
 „ puis quelques jours le pain a été d'un prix

1635. „ excessif. On attend aujourd'hui un convoi
 „ de Diest. Cela nous soulagera un peu. Nous
 „ envoyons demain un autre grand convoi à
 „ Liège, dont nous sommes éloignés de dou-
 „ ze lieues. Ces provisions nous conduiront
 „ à la prise de Louvain. Les ennemis en se-
 „ ront fort étonnés. La ville est aussi grande
 „ que Lion. Il y a une célèbre Université.
 „ Les Ecoliers qui sont demeurés, souhaite-
 „ roient que tous leurs livres fussent brûlés,
 „ & être bien loin de là. Pourvu qu'ils n'at-
 „ tendent point une extrémité trop grande, on
 „ les garantira du malheur arrivé à Tirlemont
 „ par une impertinente opiniâtreté”. Quand
 les gens se mettent en belle humeur, ils sont
 sujets à se tromper dans leur calcul. Les deux
 convois sur lesquels Châtillon comptoit,
 n'empêcherent point que l'armée Françoisé
 ne mourût de faim, & les Ecolieres de Lou-
 vain firent des merveilles. L'Histoire parle
 de leur brave défense.

Etat des
 forces du
 Roi de
 France au
 commen-
 cement
 de la gu-
 erre.

Mémoires
 pour ser-
 vir à
 l'Histoire
 du Cardi-
 nal de Ri-
 chelieu.

Le Maréchal rencontra mieux, quand il
 avertit de ce qu'on devoit apprehender du se-
 cours que Ferdinand destinoit au Cardinal In-
 fant. *Il ne sera pas difficile à l'Empereur, dit*
Châtillon à Servien, d'envoyer une grande ar-
mée dans les Pais-Bas. Nous sommes sûrement
avertis que le Duc de Saxe a fait son accord
avec lui. Pensez donc sérieusement à soutenir
la réputation des armes du Roi, & n'épargnez
rien pour cela. Lorsque les Impériaux seront
arrivés, le Cardinal Infant hazardera peut-être
d'en venir aux mains avec nous. C'est la cho-
se que nous desirons le plus. La modestie me
retient, & m'empêche d'en dire davantage.
 Aussi ardent qu'Annibal, le Maréchal ne de-
 man-

mandoit qu'à se battre. Mais il avoit en tête des ennemis aussi lents que Fabius. La paix de l'Electeur de Saxe avec Ferdinand ne rabattit rien des belles espérances de Louis & de son Ministre. Ils ne s'étonnent pas même de ce que les Impériaux ont passé le Rhin. „ La con-
 „ clusion du traité de l'Empereur avec le Duc
 „ de Saxe, *répondit Servien*, n'a pas eu les sui-
 „ tes que nous conjecturons au commence-
 „ ment. En abandonnant leurs affaires d'Al-
 „ lemagne, les Impériaux n'ont pû assembler
 „ que vingt mille hommes de pied, & douze
 „ mille chevaux comme ils le publient eux-
 „ mêmes. Cela ne nous donne pas grande
 „ appréhension. S'ils demeurent tous en un
 „ corps, nous aurons des forces à leur oppo-
 „ ser. Que s'ils se séparent pour aller dans
 „ les Pais-Bas avec une partie de leurs trou-
 „ pes, ils ne vous feront pas grand mal. Le Roi
 „ assemble en diligence deux bonnes armées;
 „ l'une de quinze à vingt mille hommes qui
 „ sera commandée par Monsieur le Cardinal
 „ de la Valette sur la Saar; & l'autre d'un pa-
 „ reil nombre sous la conduite de Monsieur le
 „ Maréchal de la Force, qui fera tête dans la
 „ haute Alsace. D'ailleurs le Duc de Wey-
 „ mar ayant toute sa cavalerie vers Sarbrick,
 „ & son infanterie dans Wormes, où il l'a
 „ jetée pour la seureté de la ville & de ses
 „ troupes, il pourra joindre une de ces deux
 „ armées, qui sera pour lors capable de bat-
 „ tre celle des ennemis. Ils ont passé le Rhin
 „ vers Philisbourg à la faveur de l'éloigne-
 „ ment du Duc de Weymar, qui s'en étoit
 „ allé à Francfort. On prétend nous harce-
 „ ler par quelques troupes, renvoyées au-delà

1635. „ du Rhin du côté de Brisac : mais cela n'oc-
„ cupera pas une armée.

Louis donne lui-même un compte plus exact de ses forces en répondant à la proposition de Châtillon , que Sa Majesté envoiât une armée sur les frontieres de Picardie , afin d'obliger le Cardinal Infant à détacher une partie de ses troupes & à les faire marcher de ce côté-là. „ Pendant que les ennemis sont con-
„ traints à nous tenir tête dans le cœur de leur
„ pais , *avoit dit le Maréchal à Servien* , il seroit
„ à désirer qu'une armée de douze mille hom-
„ mes de pied & de deux mille chevaux , en-
„ trât dans la Flandre ou dans l'Artois. Elle y
„ feroit apparemment de grands progrès. Du
„ moins elle mettroit le Cardinal Infant dans la
„ nécessité de séparer ses forces que nous trou-
„ vons toutes ensemble. *Voici comment le Roi*
„ *arrivé de Château-Thierry à Fontainebleau,*
„ *répondit le 30. Juin à cette proposition.* Vous
„ me pressez de faire entrer par la Picardie
„ une armée dans le pais ennemi. *Le traité*
„ *que j'ai fait avec les Etats-Généraux des*
„ *Provinces-Unies* , ne m'y oblige point. Après
„ avoir mis tant de troupes sur pied , il est dif-
„ ficile d'en trouver encore pour une nouvel-
„ le attaque dans les Pais-Bas. On avoit crû
„ jusques à présent que cinquante mille hom-
„ mes de pied , & dix mille chevaux y feroient
„ avantageusement la guerre. Mais je veux
„ bien faciliter le progrès de mon Cousin le
„ Prince d'Orange. Une armée de huit mil-
„ le hommes de pied & de deux mille chevaux
„ entrera dans les Pais-Bas sous la conduite de
„ mon Cousin le Maréchal de Chaulnes. Elle
„ commencera d'agir le 10. du mois prochain.

„ Vous

„ Vous devez considérer qu'outre les forces
 „ que je vous ai confiées, j'ai trois différen-
 „ tes armées en Allemagne, l'une de douze
 „ mille hommes de pied commandée par le
 „ Sieur de Feuquières, & destinée à joindre
 „ les troupes du Duc de Weymar; l'autre de
 „ dix-huit mille hommes de pied & de six mil-
 „ le chevaux, commandée par mon Cousin
 „ le Cardinal de la Valette, qui va vers le
 „ Palatinat contre le Roi de Hongrie qu'il faut
 „ empêcher d'envoyer un si grand secours
 „ dans les Païs-Bas; & la troisième sous mon
 „ Cousin le Maréchal de la Force.

„ J'ai encore mon armée d'Italie composée
 „ de dix mille hommes de pied, & de deux mil-
 „ le chevaux, sans compter les forces des
 „ Princes confédérés; celle de la Valteline
 „ qui est maintenant de plus de douze mille
 „ hommes de pied & de cinq cents chevaux;
 „ enfin celle qu'il me faut entretenir en Pro-
 „ vence & en Languedoc. Après cela, ju-
 „ gez si aiant à supporter seul la dépense de
 „ tant d'armées, on doit prétendre que j'en
 „ mette encore une nouvelle sur pied. N'ai-
 „ je pas assisté assez puissamment mes alliés,
 „ en attirant sur moi toutes les forces de
 „ l'Allemagne, & en les occupant lors mê-
 „ mes que la paix de Saxe est assurée? Cela
 „ ne m'étonne point. J'espère de donner si
 „ bon ordre à tout avec l'aide de Dieu, que
 „ les Allemands ne vous feront point de mal,
 „ & qu'ils seront en état d'en recevoir eux-
 „ mêmes. Selon la qualité du secours qui
 „ viendra dans les Païs-Bas, j'augmenterai les
 „ forces qui agiront du côté de la Picardie.
 „ Le Roi de Hongrie, Galas, Piccolomini, &

1635. » Mansfelt, sont tous en deçà du Rhin. Ils
 » l'ont passé à Philisbourg. Le Duc Bernard
 » avoit entrepris de s'y opposer. Mais il s'est
 » trouvé occupé ailleurs. Quand il seroit
 » vrai qu'ils auroient vingt mille hommes de
 » pied & douze mille chevaux : s'ils séparent
 » leurs forces, le secours envoyé dans les Pais-
 » Bas sera foible, & ce qui demeurera dans
 » le Palatinat, ne sera pas en état d'attendre
 » mon armée jointe à celle du Duc de Wey-
 » mar. Voila bien des affaires à démêler dans
 la suite. Disons auparavant ce qui se passoit
 dans l'Assemblée du Clergé à Paris. On y par-
 loit d'autre chose que de donner de l'argent
 au Roi.

Louis
 consulte
 l'Assem-
 blée de
 son Cler-
 gé sur la
 validité
 du maria-
 ge du Duc
 d'Orle-
 ans.

*Mercur
 François.*

1635.

Grosius

Epist. 422.

426. 436.

Historie

Siri Me-

morie Re-

condite.

Tom VIII

Pag. 454.

455. & seq

Quelqu'occupé que Richelieu fût de la guer-
 re, il ne perdoit point encore de vue son
 dessein de faire casser le mariage du Duc
 d'Orleans. Depuis la célébration renouvel-
 lée à Bruxelles avec une exacte observa-
 tion de toutes les formalités requises dans
 l'Eglise de Rome, on ne pouvoit plus al-
 léguer ni séduction, ni *clandestinité*. Voi-
 la donc le Cardinal réduit au seul défaut
 du consentement de Louis, & à la trans-
 gression de la prétendue loi fondamentale de
 France, qui défend, dit-on, aux Princes du
 sang Royal, & particulièrement aux héritiers
 présomptifs de la Couronne, de se marier sans
 l'agrément & la permission du Roi. Plus ha-
 bile encore que cet Empereur Romain, qui
 savoit admirablement *inventer un nouveau*
droit, quand il étoit question d'exécuter ses
 injustes & cruelles volontés, Richelieu crut
 que cela lui suffisoit pour obtenir un arrêt so-
 lennel du Parlement de Paris, qui déclarât le
 ma-

1635
 mariage de Gaston nul & invalide. Mais l'affaire étoit toujours extrêmement délicate, à cause des principes communément reçus dans l'Eglise de Rome. Le mariage étant regardé comme un sacrement, les Théologiens & les Canonistes prétendent qu'il appartient au Pape, ou aux Evêques de juger s'il est bien, ou mal administré. Le Duc d'Orléans recevoit hautement les Prélats & les Parlemens de France, comme servilement dévoués à un Ministre impérieux, vindicatif, maître de la distribution des bénéfices & des emplois, qui faisoit sentir dans toutes les occasions qu'on ne résistoit pas impunément à ses volontés. Gaston demandoit que l'affaire de son mariage fût examinée à Rome, & ne vouloit point d'autre juge que le Pape. Grand embarras pour Richelieu! Il n'osoit rien faire sans le consentement exprès, ou du moins tacite d'Urbain, & craignoit de mettre Louis en danger de rompre ouvertement avec la Cour de Rome.

Le Clergé de France étant assemblé cette année à Paris, selon la coutume établie depuis quelque temps de le convoquer tous les cinq ans, pour lui demander ce qu'on nomme le *don gratuit*, ou pour renouveler un certain contract fait entre le Clergé & l'hôtel de ville de Paris du temps des premières guerres de Religion sous le Regne de Charles IX., le Cardinal s'avisa que s'il engageoit les Ecclesiastiques du premier & du second ordre, à déclarer authentiquement que les mariages contractés par les Princes du sang Royal, & particulièrement par les héritiers présomptifs de la Couronne, sans le consentement du Roi,

1635- Roi, sont nuls, la Cour de Rome ne formeroit plus de si grandes difficultés, & qu'elle craindrait même que Louis chagrin de ses délais, ne convoquât, à l'exemple de quelques uns de ses prédécesseurs, un Concile National, où le mariage de Gaston seroit cassé. Certains Savans flatteurs avoient suggéré à Richelieu qu'il étoit arrivé quelque chose de semblable sous le regne de Charles le Chauve à l'occasion du mariage de Judith sa fille avec Baudouin Grand-Forétier, & depuis premier Comte de Flandres. La Princesse enlevée de son bon gré par ce Seigneur son amant, l'épousa contre le consentement de Charles. On convoque là-dessus un Concile à Senlis, & le mariage contracté contre les loix & contre la volonté du Roi y est déclaré nul, sans que Nicolas I. Pape fort hautain & fort jaloux de son autorité y trouve à redire. Un autre fait arrivé sous le même règne, s'alléguoit encore. Louis le Begue fils de Charles le Chauve épousa contre la volonté de son père une personne nommée Ansgarde, & en eut deux fils, Louis & Carloman. Irrité de cette action, Charles cassa le mariage, disoit-on, obligea son fils d'épouser Adolphe, & le Pape Jean VIII. refusant d'approuver le premier mariage, ne reconnut point Louis & Carloman pour enfans légitimes. Voilà sur quoi Richelieu *invente son nouveau droit*, & entreprend de faire dissoudre le mariage de Gaston. Deux faits arrivés il y a huit cens ans, & nullement semblables à celui dont il est question, lui suffissent pour établir une coutume certaine & constante. Prétention injuste & ridicule ! En pareil cas, il faut déci-

cider par les loix . & non par des exemples extraordinaires, où le droit commun est presque toujours violé. 1635.

Les Evêques & les autres Députés s'étant rendus le 25. Mai dans la sale du couvent des Augustins de Paris, on resolut de prier le Cardinal de Richelieu de vouloir bien présider à l'Assemblée. Mais ses affaires ne lui permettant pas de s'y trouver, on choisit trois Présidens selon la coutume, Henri de Sourdis Archevêque de Bourdeaux, Prélat *au pied marin*, qui aima toujours mieux être sur un vaisseau à la tête d'une escadre, ou d'une flotte, que de monter en chaire pour y annoncer la parole de Dieu; Jean Aubert de Barraut Archevêque d'Arles, & Victor Bouthillier Coadjuteur de Tours. Le 16. Juin Leon Brulart & Aubry Conseillers d'Etat & Commissaires. du Roi pour déclarer au Clergé les intentions de Sa Majesté, apportent une lettre de cachet & une proposition par écrit sur laquelle Louis demande le sentiment de l'Assemblée. Voici comment le cas fut exposé: *Si les mariages des Princes du sang qui peuvent prétendre à la succession de la Couronne, & particulièrement de ceux qui en sont les plus proches & présomptifs héritiers, peuvent être valables & légitimes, quand ils sont faits non seulement sans le consentement de celui qui possède la couronne, mais encore contre sa volonté & sa défense.* Pierre Fenouillet, Jaques Camus, Leonor d'Etampes, Achilles de Harlai, & Denis Cohon, Evêques de Montpellier, de Seez, de Chartres, de S. Malo, & de Nîmes, furent priés d'examiner la proposition, & de rapporter ensuite ce qu'ils trouveroient de plus fort pour

1635- pour & contre *Le choin de cinq Prélats dévoués au Cardinal*, dit Grotius, fait juger que la réponse sera infailliblement au gré du Ministre. Afin de sauver les apparences, & de donner même plus de poids à la décision déjà résolue conformément aux intentions de Richelieu, l'Evêque de Montpellier représente au nom des Commissaires nommés avec lui pour l'examen de la proposition envoyée par le Roi, qu'elle est si importante en elle-même & dans ses conséquences, qu'encore qu'ils ne doutent point de la pénétration & de l'habileté de tous ceux de l'assemblée, ils estiment pourtant en devoir conférer avec des Docteurs séculiers & réguliers, afin de rechercher toutes les lumières nécessaires à une résolution de si grand poids: chose qu'ils n'ont pas voulu faire sans la permission de l'Assemblée. Après une délibération prise par provinces selon la coutume, on trouve bon que les Commissaires confèrent avec les Docteurs séculiers & réguliers qu'il leur plaira de choisir.

Quelques Théologiens de la Faculté de Paris, & des Communautés Ecclesiastiques & Religieuses furent consultés, & donnèrent leurs avis par écrit. Isambert, Lescot, Habert, Cornet, Raconis, & Duval Docteurs de Sorbonne, dont les uns étoient créatures du Cardinal, & les autres craignoient de perdre leur chaire de Professeur, répondirent comme la Cour le souhaitoit. Les Mendians n'avoient garde de faire autrement. Ils se seroient exposés à perdre le bon revenu de la besace. Armand Supérieur de la Maison Professe des Jesuites de Paris, Dinet Recteur du Collège de Clermont, Seguerand, & quatre autres, signé-

signèrent la nullité de pareils mariages , & prirent à témoin de leur sincérité , le Dieu Tout-puissant & scrutateur de leurs consciences. Pourquoi cette affectation ? Les autres ne jurèrent point de la sorte. Est-ce pour prévenir les soupçons de Richelieu qui reprochoit aux bons Peres, d'accommoder leurs sentimens aux païs où ils se trouvoient , & aux interêts particuliers de la Société ? Gondren Supérieur Général des Prêtres de l'Oratoire & Confesseur du Duc d'Orleans signa la réponse demandée à ceux de sa Communauté , & comme les autres pour la nullité. Cela est assez particulier. Comment peut-on accorder cette décision avec la conduite de Gondren ? on ne voit pas qu'il ait pressé son pénitent d'abandonner Marguerite. Croioit-il qu'encore que le mariage fût nul en lui-même , Gaston étoit obligé en conscience de la prendre pour son épouse légitime , dès que Louis y consentiroit ? Un grand disciple de Gondren le justifioit de la sorte. Quoiqu'il en soit , ce Pere eut , dit-on , de grandes contestations avec du Verger de Hauranne Abbé de S. Cyran sur le mariage de Gaston. Dans un de leurs entretiens , Gondren ayant cité le Concile de Trente , S. Cyran rejette avec mépris l'autorité d'un Synode , uniquement composé , disoit-il , de Théologiens Scholastiques peu versés dans l'antiquité Ecclesiastique. Scandalisé d'une réponse à laquelle il ne s'attendoit pas , le bon Pere regarda S. Cyran comme un franc hérétique. De manière que Richelieu ayant fait mettre depuis à la Bastille S. Cyran accusé d'inspirer des sentimens pernicieux à ses disciples qu'on nomma *Jansénistes* , Gondren dé-

clara

1635

clara tout publiquement dans la Communauté, qu'il auroit déferé S. Cyran si on l'avoit jugé canoniquement, & recommanda en mourant aux Prêtres de l'Oratoire, de n'avoir aucun commerce avec cet Abbé capable de les corrompre. Les plus éclairés n'eurent pas égard aux préjugés de leur Supérieur plus versé dans je ne sai quelle Théologie mystique & sublime, que dans la lecture des anciens Auteurs Ecclésiastiques & des Conciles. D'autres timides, ou ignorans, furent si frappés de l'avertissement d'un homme révéré parmi eux comme un Saint du premier ordre, que depuis ce temps-là S. Cyran & les Jansenistes ne leur furent gueres moins suspects & odieux que les Protestans.

Déclaration de l'Assemblée du Clergé sur la proposition envoyée par le Roi.

Le 6. Juillet l'Evêque de Montpellier fit son rapport à l'Assemblée, & parla au nom des cinq Commissaires nommés pour examiner la proposition envoyée par Sa Majesté. Il prouva fort au long la nullité de pareils mariages. Ses raisons principales sont celles que Nicolas de Launoi savant Théologien de la Faculté de Paris deduit amplement dans son *livre de la Puissance des Rois sur ce qui concerne le mariage*. Les voici : Que la matière de ce prétendu sacrement de l'Eglise de Rome, c'est le contract civil, matière sujette à diverses altérations selon les différentes conditions qu'il plait au Souverain d'ordonner pour la validité du contract. Que les Empereurs Païens aiant incontestablement mis ce qu'on appelle des *empêchemens dirimens* aux mariages de leurs sujets, les Princes Chrétiens ont par conséquent le même droit. Qu'ils n'y ont jamais renoncé, & que le Pape & les Evêques n'ont pu

Mercure
Francois.

1635.

Grotius

Epist. 426.

436.

Victorio

Siri Memoria Re-

condita.

Tom. VIII

Page 354.

355.

1635.

pu les en dépouiller. Tout cela est fort bien. Mais il falloit prouver la vérité de la loi qui défend aux Princes du Sang, & particulièrement aux héritiers présomptifs de la Couronne, de se marier sans le consentement du Roi. Fenouillet tâche de se démêler de cet embarras, en disant qu'il y a d'anciennes coutumes en France qui tiennent lieu de loi. Cela peut être. Mais comment prouvera-t-on qu'il y a en France une coutume constamment établie de casser les mariages contractés par les Princes du sang, & particulièrement des héritiers présomptifs de la Couronne sans le consentement du Roi ? L'Evêque de Montpellier ne le fait pas. Il est encore plus embarrassé à se défaire du Concile Trente, qui ôte assez clairement aux Souverains le droit de mettre des *empêchemens dirimens*, quoique par un ménagement pour la mémoire du Pape Paul IV. ils ne soient pas expressement nommés dans les canons. Ce Pontife, dit-on, *défendit à Jeanne d'Arragon femme d'Alfonse Colonne de marier ses filles sans la permission de Sa Sainteté, & qu'autrement le mariage seroit déclaré nul, même après la consommation.* Paul, ajoute-t-on, *agissoit non en Pape, mais en Souverain. Alfonse Colonne étoit sujet rebelle du S. Siège, & Paul ne vouloit pas lui permettre d'acquiescer par le mariage de ses filles de nouveaux fauteurs de sa rébellion.* Fenouillet triomphe sur cet exemple. Mais quel avantage en tirera-t-il ? Un Pape & sur tout un Pape aussi arrogant, aussi emporté que Paul IV. ne peut-il pas agir tyranniquement ? Le Docteur de Launoi se démêle plus cavalièrement de l'embarras qu'il causent les décisions.

1635.

cisions de l'Assemblée de Trente. Convaincu qu'elles ne sont pas solides, il les réfute sans façon en seignant de les expliquer.

Le Discours de l'Evêque de Montpellier fut généralement applaudi par des Prélats, ou timides, ou ignorans, ou esclaves de la Cour. Le lendemain 7. Juin, ils signèrent la déclaration suivante. „ Nous Archevêques, E-
 „ vêques, & autres Ecclésiastiques députés
 „ de toutes les Provinces du Roiaume de Fran-
 „ ce représentans le corps du Clergé de Fran-
 „ ce: Après avoir soigneusement examiné la
 „ question proposée de la part de Sa Majesté:
 „ vû les décisions & les constitutions Ecclé-
 „ siastiques sur le pouvoir des Coutumes des
 „ lieux en ce qui concerne la validité des ma-
 „ riages, recherché le commun sentiment de
 „ ceux qui ont écrit sur ces matières; consi-
 „ deré la pratique & l'usage de la France en
 „ ce qui est des mariages des Princes du Sang,
 „ & particulièrement des plus proches & pré-
 „ somptifs héritiers de la Couronne; remar-
 „ qué le consentement & l'approbation que
 „ l'Eglise donne à la coutume établie dans le
 „ Roiaume; où le rapport des Commissaires
 „ par nous députés pour examiner soigneuse-
 „ ment tout ce qui se peut alleguer de part &
 „ d'autre; réfléchi sur le resultat de leurs con-
 „ férences avec plusieurs Théologiens tant se-
 „ culiers que réguliers, dont les avis signés
 „ de leurs mains, nous ont été produits; Di-
 „ sons selon le sentiment véritable de nos con-
 „ sciences, d'un consentement unanime, que
 „ les coutumes des Etats peuvent faire que
 „ les mariages soient nuls & non valablement

„ con-

„ contractés, quand elles sont raisonnables, 1635.
 „ affermies par une prescription légitime, &
 „ autorisées de l'Eglise. Que la coutume de
 „ la France ne permet pas que les Princes du
 „ sang, & particulièrement les plus proches,
 „ qui sont héritiers présomptifs de la Couron-
 „ ne, se marient sans le consentement du
 „ Roi, beaucoup moins contre sa volonté, &
 „ sa défense. Que tels mariages ainsi faits,
 „ sont illégitimes, invalides & nuls par le dé-
 „ faut d'une condition sans laquelle lesdits
 „ Princes ne sont capables de légitimement
 „ & valablement contracter, & que cette cou-
 „ tume de la France est raisonnable, ancienne,
 „ affermie par une légitime prescription, &
 „ autorisée de l'Eglise.

Il faut avouer de bonne foi que Richelieu
 ne prenoit pas mal ses mesures. Avec une
 pareille déclaration du Clergé sur ce qui se
 pouvoit trouver de droit Ecclésiastique dans
 l'affaire du mariage de Gaston, le Cardinal
 assuroit au Parlement de Paris une entière li-
 berté de décider que le Roi n'ayant pas con-
 senti au mariage du Duc d'Orleans avec la
 Princesse Marguerite de Lorraine, & ayant
 même expressément défendu à son frere de le
 contracter, il étoit illégitime & nul. Riche-
 lieu ôtoit encore au Pape le prétexte de se
 plaindre en ce cas, d'aucune entreprise sur la
 juridiction Ecclésiastique. Car enfin, le Par-
 lement auroit seulement jugé que le contract
 civil qui fait la matière du sacrement selon le
 sentiment de quelques Théologiens de l'Ecole
 de Rome, n'étoit pas légitime. C'est sur ces
 principes établis dans l'Assemblée du Clergé
 en 1635 que les Parlemens de France cassent
 tous

1635. tous les jours les mariages contractés par les enfans de famille avant un certain âge prescrit dans les Ordonnances Roiaux, & sans ou contre le consentement de leurs parens, ou de leurs tuteurs. Les Ecclésiastiques zelés crient contre cette entreprise des Magistrats & la traitent de sacrilege. Mais avec quelle raison ? Qu'ils se plaignent plutôt de Fenouillet & des autres de l'Assemblée du Clergé qui ont fourni des argumens aux Juges seculiers.

Je trouve que Dominique de Vic Archevêque d'Auch & quelques autres Prélats remontrèrent que le Procureur Général du Roi prétendoit assujettir au droit de *Régale* certaines Eglises, qui en avoient toujours été exemptes. L'extension de la *Régale* a fait grand bruit en nos jours. Le Fils de celui dont j'écris l'Histoire, s'est autant échauffé sur ce chapitre, que s'il eût été question de soutenir la plus belle prérogative de la Couronne. Cependant on ne faisoit un si grand vacarme, que pour acquérir le droit de nommer durant la vacance du Siège aux modiques Canonicats de quelques Cathédrales situées au pied des Pyrénées. Louis XIV. s'est attiré à cette occasion des brefs du Pape innocent X. qui feront beaucoup d'honneur au Pontife dans l'Histoire, & flétriront la réputation de Sa Majesté Très-Chrétienne. La courageuse résistance de Nicolas Pavillon Evêque d'Alet, & de François Caulet Evêque de Pamiez aux entreprises injustes du Roi de France, sera autant estimée par la postérité, que la lâche complaisance des Prélats de l'Assemblée de 1682. qui abandonnerent la bonne cause de leurs confrères, sera méprisée dans les siècles à venir.

Barraut

Barraut Archevêque d'Arles l'un des Présidens de celle dont je parle, fut chargé d'aller faire une remontrance au Roi contre l'extension de la *Régale*. Il ne manqua pas d'alléguer les fameuses Ordonnances de Philippe de Valois & de Louis XII. qui maintiennent les Eglises exemptes de la *Régale* dans leur ancienne liberté.

Dès que Marie de Medicis réfugiée à Arras avec la Duchesse d'Orléans, fut avertie de la déclaration donnée par le Clergé, elle pria instamment le Pape de ne permettre point que les Evêques de France, gens que leur ambition, & leur envie d'obtenir des bénéfices, ou d'avancer leurs parens, rendoit esclaves des volontés de Richelieu, se mêlassent de l'affaire du mariage de Gaston. *Je connois ces Prélats, disoit la Reine Mere à Urbain. Ils sont aujourd'hui d'un avis, & demain ils donneront une déclaration contraire, s'il vient un Ministre moins injuste & moins violent que le Cardinal de Richelieu. Leurs intérêts particuliers sont la règle unique de leurs sentimens.* Le Pape parla vivement à Noailles Ambassadeur de France à Rome contre l'entreprise du Clergé, & envoya ordre à ses deux Nonces Mazarin & Bolognetti de s'en plaindre de sa part au Roi. *Je ne voi pas, répondit Louis, quelle raison le Pape peut avoir de se formaliser. Je consulte mon Clergé sur une affaire importante & difficile, quoi de plus raisonnable, de plus juste ? La Reine ma mere le fait parler. Devroit-il écouter une femme passionnée qui dit tout ce que les Espagnols intéressés à troubler le repos de mon Etat, lui suggerent ? J'espère que Sa Sainteté voudra bien me secon-*

1635

Penouillet Evêque de Montpellier, est envoyé à Rome pour informer le Pape des raisons de la déclaration du Clergé de France,

Mémoires de Montresor. Relation de Fontenailles. Mémoires anonymes sur les affaires du Duc d'Orléans. Vistorio Siri Memoria Recondita. Tom. VIII. pag. 355. 356. 357. 358.

1635.

der dans la bonne résolution que j'ai prise d'assurer la tranquillité de mes Sujets. C'est travailler pour l'avantage du S. Siège que d'empêcher les Espagnols de mettre le désordre & la confusion en France. Quelqu'un des Prélats de l'Assemblée ira bien-tôt de ma part à Rome, informer le Pape des raisons qu'ils ont eues de me donner la déclaration que je leur ai demandée.

Fenouillet Evêque de Montpellier parut le plus propre à deduire devant Urbain tout ce qui pouvoit justifier un acte auquel il avoit autant & plus de part qu'aucun autre. Le 12. Octobre il part de Paris avec une longue instruction. Richelieu qui vouloit toujours se réserver le pouvoir de faire casser le mariage indépendamment de la Cour de Rome, persuade à Louis d'enjoindre à Fenouillet d'éviter avec un extrême soin tout ce qui pourroit donner sujet à Urbain de penser, que le Roi croioit avoir besoin d'appuyer son droit de l'approbation & du consentement du Pape. Le Prélat lui devoit insinuer seulement que Louis toujours respectueux envers le S. Siège, vouloit bien informer le Pape des raisons que Sa Majesté avoit de poursuivre la dissolution d'un mariage capable de mettre la division dans la famille Royale, de troubler le repos de la France, & de causer de grands maux à toute la Chrétienté. « Très-Saint Pere, dit Fenouillet » conformément à ce qu'on lui ordonnoit dans » son instruction, vous connoissez si parfaitement les divers intérêts des Princes Chrétiens, & ceux du Roi mon maître en particulier, qu'il seroit inutile de vous exposer le préjudice que le mariage de son héritier »

1635.

„ présomptif avec une Princesse de Lorraine
 „ pour apporter à Sa Majesté & à tout le
 „ Royaume. Je prie seulement V^{otre} Sainteté
 „ de vouloir bien se souvenir, que des Prin-
 „ ces de la même maison, qui n'y avoient
 „ qu'un établissement médiocre, furent tirer
 „ de si grands avantages de leur alliance avec
 „ le Roi François II. qu'ils mirent la France
 „ à deux doigts de sa ruine. Durant les guer-
 „ res civiles causées par l'ambition des Gui-
 „ ses, la Religion Catholique ne fut-elle pas
 „ en grand danger d'y être entièrement dé-
 „ truite? A quoi tint-il que l'ordre de la suc-
 „ cession légitime à la Couronne, ne fût ren-
 „ versé? Le souvenir de ces malheurs don-
 „ ne au Roi mon maître un juste sujet d'ap-
 „ prehender que le mariage de Monsieur n'ait
 „ des suites aussi funestes que celui d'un Roi
 „ prédécesseur de Sa Majesté avec la Reine
 „ d'Ecosse nièce des Guises: Crainte d'autant
 „ mieux fondée que le Chef de la Maison de
 „ Lorraine est maintenant plus animé qu'au-
 „ cun de ses parens n'a jamais été contre la
 „ France. Non content d'avoir séduit l'hé-
 „ ritier présomptif de la Couronne, & d'avoir
 „ employé des artifices aussi criminels qu'une
 „ violence ouverte pour l'obliger à épouser la
 „ Princesse Marguerite, le Duc de Lorraine
 „ a excité Monsieur à entrer dans le Roiau-
 „ me les armes à la main, & à y allumer une
 „ guerre civile, dont le feu auroit causé un
 „ embrasement général, si Sa Majesté ne l'a-
 „ voit promptement éteint.

„ Elle ne croit pas, Très-Saint Pere, que
 „ vous blâmez la coutume établie en France
 „ sur les mariages des Princes du Sang Royal;

1635. » & particulièrement des plus proches héritiers présomptifs de la Couronne. Les décrets de vos prédécesseurs & les canons des Conciles l'autorisent. A l'exemple de l'Empereur Charles le Chauve dans un cas presque semblable, le Roi mon maître a consulté les Evêques de son Roiaume, & nous avons répondu à la proposition que Sa Majesté nous a envoyée, comme nos prédécesseurs répondirent dans l'affaire du mariage de Baudouin & de Judith, sans que le Pape Nicolas I. les en blamât. A Dieu ne plaise que nôtre religieux Monarque permette que son Parlement touche à ce qu'il y a de spirituel & de droit divin dans le mariage, ni que les Magistrats entreprennent sur la juridiction Ecclésiastique. Ils prononceront tout au plus sur la validité du contrat civil. Les grands mouvemens que les ennemis de la France se donnent pour traverser la dissolution du mariage de Monsieur, sont une preuve certaine de l'espérance qu'ils ont conçue d'en profiter contre nous, & des raisons que le Roi mon maître a de prévenir l'exécution des projets formés sur une alliance qui peut devenir funeste à son Etat. Si les Espagnols avoient moins appuyé les prétentions de la Maison de Lorraine, le Roi mon maître auroit volontiers remis à Vôte Sainteté le jugement de l'affaire, de même que le feu Roi son pere eut recours au Pape Clement VIII. pour la dissolution de son mariage avec la Reine Marguerite de Valois. Ne soiez point surpris de ce qu'il ne suit pas en cette occasion l'exemple d'Henri le Grand. Sa Majesté

» ne

„ ne se défie ni de v^{re} justice, ni de vos
 „ bonnes intentions. Elle veut seulement é-
 „ parquer à V^{re} Sainteté le chagrin que lui
 „ causeroient les sollicitations & les clameurs
 „ importunes des Espagnols qui donnent de
 „ sinistres interprétations à vos meilleures ac-
 „ tions. Vous connoissez mieux qu'aucun au-
 „ tre leurs intrigues, & les créatures qu'ils se
 „ font continuellement ici. Après cela, seroit-
 „ il raisonnable que le Roi mon maître mît
 „ son bon droit en compromis à Rome? Il
 „ est vrai que les Souverains doivent avoir re-
 „ cours au S. Siège en plusieurs occasions,
 „ Mais la prudence veut aussi qu'en d'autres,
 „ ils ménagent l'autorité du Pape, & qu'ils
 „ ne l'exposent pas mal à propos, quand cer-
 „ tains inconveniens sont à craindre. C'est
 „ pour les prévenir que Sa Majesté vous sup-
 „ plie Très-Saint Père, de trouver bon qu'elle
 „ use du droit que le Concordat fait avec le
 „ S. Siège, lui donne. La Princesse Margue-
 „ rite récuse tous les Evêques de France, sous
 „ prétexte qu'ils lui sont suspects. Le Roi
 „ mon maître a encore plus de raison d'appre-
 „ hender que les Prélats étrangers ne soient
 „ gagnés par la Maison de Lorraine, ou par
 „ celle d'Autriche. Dans cet embarras, V^{re}
 „ Sainteté peut-elle mieux faire, que de
 „ laisser une entière liberté de terminer l'af-
 „ faire selon l'usage & la pratique du Roiaume
 „ de France?

La Duchesse d'Orleans ne s'oublia pas dans
 cette occasion. Des Agens habiles & fidèles
 représentoient à Rome, les raisons qui établis-
 soient son droit. *Elles furent d'autant plus fa-
 vorablement écoutées*, dit Montresor, *qu'elles*

1635. étoient allégués de la part d'une Princesse encore plus illustre par la pureté de ses mœurs & par l'innocence de sa vie, que par sa grande naissance. Ses intérêts appuyés par la faction d'Espagne, par le crédit de la Maison de Lorraine, & par les pièces qui justifioient au Pape que toutes les formalités requises avoient été observées dans le mariage, & auxquelles on n'opposoit que de prétendus loix fondamentales du Royaume ; loix écrites nulle part & purement imaginaires ; empêchoient le mauvais effet des artifices du Cardinal de Richelieu, & des sollicitations des Ministres de ses passions. Urbain fit mine d'écouter avec plaisir les remontrances de Fenouillet, & de ne condamner pas absolument ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée du Clergé. Mais dans le fond de son cœur, il n'avoit nulle envie de favoriser les prétentions de Richelieu. La Cour de Rome ne se tenoit pas moins en garde que celles de Vienne & de Madrid, contre les vastes projets du Cardinal. Après avoir inutilement tenté d'obtenir la Coadjutorerie de Spire, & même celle de Trèves, il se faisoit alors donner toutes les Abbayes régulières qui sont Chefs d'Ordre en France, & vouloit être Supérieur Général de Clugni, de Cîteaux, & de Prémontré. On craignoit à Rome que cet esprit ambitieux ne pensât à se faire Patriarche. Que n'auroit-il pas entrepris, si après la dissolution du mariage de Gaston, il eût engagé ce Prince à épouser la Combalet ? „ Une des plus grandes appréhensions de Monsieur le Duc d'Orléans sur le sujet du mariage qu'on lui proposoit avec la nièce de Richelieu, dit Fontenailles, c'étoit que le Cardinal qui soi-

„ voit

voit aveuglément tous les mouvemens de son ambition, ne se défit de Son Altesse Roiale dès qu'elle auroit des enfans, afin que rien ne l'empêchât après la mort du Roi, de gouverner l'Etat sous le nom des Mineurs, & de la Régente sa nièce. Le Pape & les Cardinaux encore plus pénétrants que Gaston, pouvoient bien penser la même chose.

1635.

Je considérois alors Monsieur avec une douleur extrême, dit Montresor. Sa répugnance à s'imposer aucune contrainte indigne d'un Prince de sa naissance, m'étoit connue. Il me faisoit l'honneur de s'ouvrir souvent à moi. Je lui aurois souhaité plus de vigueur & de résolution. Mais tout ce que je pouvois faire dans un si grand embarras, c'étoit de lui représenter ce qu'il devoit à Madame, & à sa propre conscience qui seroit éternellement troublée, s'il commettoit une action qui le rendroit le plus infame Prince du monde, & qu'à toute extrémité, il y avoit des moyens infailibles de se délivrer de la persécution. Sa consolation dans celle qu'il souffroit de la part du Cardinal sous le nom du Roi, c'étoit la connoissance qu'il avoit que Sa Sainteté ne favorisoit point les prétentions de la France sur la dissolution du mariage. Le Pape fonde son refus d'admettre les instances faites par l'Ambassadeur de France à Rome, sur la Lettre écrite de Bruxelles qui fut la principale cause de la mort de Puilaurens. Montresor avoit raison de souhaiter plus de courage à Gaston. Il donna en ce même tems une nouvelle preuve de sa foiblesse. Louis lui

1635. enjoint de n'envoyer plus l'argent qu'il faisoit toucher à Marguerite pour sa subsistance. Le Duc d'Orleans obéit sans réplique, & trouva bon que son épouse demandât de quoi vivre aux Espagnols. Ne craignoit-il point que Richelieu ne cherchât un prétexte de faire saisir tous les revenus de Son Altesse Roiale, & d'arrêter le paiement de ses pensions?

La Cour de France s'alarme d'un voyage du Duc d'Orleans en Bretagne.

Montresor décrit si bien & ce qu'elle faisoit en ce temps-ci, & les différentes intrigues de la Cour, que je me contenterai de rapporter le récit de ce Gentilhomme. *Monseigneur*, dit-il, *il falloit de gagner du temps par les divers voyages qu'il faisoit dans son apanage. C'étoit son séjour le plus ordinaire. Je me souviens de celui de Bretagne. Il l'entreprit pour se délivrer des importunités de Chavigni, de Delbène, de la Rivière, de Goulas & des autres espions que Richelieu avoit placés auprès de Son Altesse Roiale. Elle se mit sur l'eau à Blois dans le dessein d'aller à Nantes & de passer jusques à Morbrian. Delbène qui la suivoit, s'alarme fort mal à propos, & écrit au Cardinal pour servir en ces termes: je ne répons plus de Monseigneur. Il veut se retirer en Angleterre, autant que je le puis conjecturer. Sur cet avis mal digéré, le Cardinal de Richelieu fait incontinent partir en poste la Rivière & Goulas. Ils me trouvèrent près d'Orleans. Bien informé du sujet qui les pressoit si fort d'arriver auprès de Son Altesse Roiale, je prenois là fort tranquillement le divertissement de la chasse du cerf. J'écoutai froidement leurs discours inutiles, me moquai d'eux, & les laissai courir; persuadé que j'étois que si le voyage qui faisoit tant de bruit, eût été de la conséquence qu'ils s'imaginoient,*

Mémoires de Montresor. Mémoires pour servir à l'Histoire du Cardinal de Richelieu. Grocius.

Epist. 398. 399. 400. 405. 406.

noient, Monsieur ne m'auroit pas oublié. Chavigni non moins inquiet & aussi hâté que ces deux couriers, passa la même nuit par l'endroit où je chassois. Il ne demanda point à me voir, & je ne me mis pas en peine de lui rendre aucune civilité. Ils trouvèrent Son Altesse Roiale de retour à Blois. On la ramene à Paris pour rassurer l'esprit du Cardinal. Ceux qui établissent des desseins sur des matières qui portent leurs reproches, agissent avec inquiétude, & sont toujours incertains des mesures qu'ils doivent prendre. Nous voions dans les lettres de Grotius & dans une de Bouthillier pere de Chavigni, que cette aventure arriva dans le mois de Mai. Le voyage de Monsieur en Bretagne, dit celui-ci au Cardinal de la Valette, a tenu un peu les esprits en ébec. Mais son retour a dissipé tous les soupçons.

1635.

Après avoir raconté les artifices des gens de Richelieu, & de Chaudebonne même pour engager Gaston à consentir enfin à la dissolution de son mariage, & à tourner du côté de la Combalet, & la modestie affectée avec laquelle cette créature assez gracieuse d'ailleurs, s'efforçoit d'inspirer de l'amour au jeune Prince, Montresor nous représente les nouvelles manières que Richelieu s'avisa de prendre depuis le retour de Son Altesse Roiale à Paris. C'est une maxime indubitable, dit ce Gentilhomme quelquefois sententieux, que ceux qui persécutent les autres, se tourmentent aussi eux mêmes. Le Cardinal agité change tout à coup l'ordre qu'il s'étoit prescrit; témoigne à Monsieur toutes les complaisances qu'il juge devoir être plus agréables à Son Altesse Roiale; persuade au Roi de lui faire des gratifications

1635. qui contribuent à ses plaisirs. On bâtit à Blois & à Chambor par ordre de Sa Majesté. En un mot Richelieu met en œuvre tous les artifices d'un habile affronteur. La fantaisie de jouer cette comédie lui dura quelques mois. Delbène & la Rivière en furent les principaux acteurs. La jalousie qu'ils avoient l'un de l'autre, les ayant brouillés, ils donnèrent des scènes divertissantes. La haine fut bien-tôt déclarée. Un jour, en présence de Monsieur, ils se font de sanglans reproches, & se disent des injures atroces. Voici celles qui se peuvent honnêtement rapporter. Delbène raconte l'histoire de la vie de son rival, & n'y oublie pas la basse naissance de la Rivière. Celui-ci piqué au vif, fait le portrait du mérite & de la personne de Delbène, homme que la nature avoit certainement fort disgracié. Leur rupture n'eut pas de grandes suites. Les sujets n'en valurent pas la peine. On leur imposa silence. Mais l'aigreur demeura tout entière. Quelque soin que leurs amis communs prissent de les raccommoder, il n'y eut jamais de reconciliation sincère. Ne croiroit-on pas voir ces deux faquins dont parle un Poëte Latin, qui se querellèrent en présence de Brutus ? Le plus méprisable de ceux-ci a été nommé au Cardinalat, & est mort Evêque, Duc & Pair de France ; & l'autre dont la naissance étoit plus honnête, obtint l'Evêché d'Agen.

Lettre de
Marie de
Medicis
au Roi
son fils
sur la
rupture
avec l'Es-
pagne,

Marie de Medicis non contente de traverser les poursuites de Richelieu contre la validité du mariage de Gaston, entreprit encore de persuader à Louis de faire la paix avec la Maison d'Autriche, malgré le Cardinal ; soit que son ressentiment la portât à se servir de la déclaration d'une guerre, dont l'événement.

com.

commençoit de paroître incertain & douteux, pour rendre son persécuteur suspect à Louis, & plus odieux encore à la France & à toute l'Europe; soit que ses intentions fussent véritablement droites, & qu'elle voulût prévenir les malheurs & la grande effusion de sang que les moins éclairés prévoioient. Indignée d'avoir été réduite à fuir devant les armes de son fils portées jusques aux environs de la capitale des Pays-Bas, elle s'avisa d'envoyer à Rome l'Abbé Fabroni son Aumônier, & de lui donner la qualité de son Résident auprès du Pape. Fabroni porta deux lettres de créance, l'une adressée à Urbain, & l'autre au Cardinal François Barberin. Il avoit encore un paquet important. La Reine sa maîtresse ne sachant plus comment faire passer ses lettres entre les mains de Louis, écrivoit au Pape & le prioit d'envoyer à Mazarin son Nonce Extraordinaire en France une lettre écrite au Roi de France à l'occasion de la rupture avec l'Espagne, & d'enjoindre à ce Ministre de la remettre entre les mains de Sa Majesté Très-Chrétienne. De peur qu'Urbain ou Mazarin ne forment des difficultés sur cette commission, Marie de Médicis affecta de ne rien dire contre Richelieu, & ne fait aucune mention de lui. Elle écrit même à Mazarin, le prie de donner la lettre à Louis, & l'engage de la sorte à lui rendre compte de ce que Louis aura dit après l'avoir lue. Le Pape qui n'aimoit point Richelieu, & qui ne demandoit pas mieux que d'éteindre dans sa naissance une guerre, dont le feu passoit en Italie, envoie le paquet de Marie de Médicis à Mazarin; & trouve bon qu'il contente une mère affligée,

1638

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery. L. IV.

Chap. 53.

Vie du Cardinal Mazarin par le même L. I.

Chap. 3.

Défense de la Reine Mère par S. Germain.

Vittorio Siri Mémoire Recueilli.

Tom. VIII.

Pag. 319.

360. 361.

1635. qui ne paroît avoir d'autre dessein que de réconcilier ses enfans qui se brouillent, & de rétablir la paix dans sa famille & dans l'Europe. La pièce mérite d'avoir ici sa place.

„ Monsieur mon Fils, me trouvant plus é-
 „ loignée de vous plaire, lorsque j'en cher-
 „ che les occasions avec plus d'empressement,
 „ & n'ayant rien oublié de tout ce qui vous
 „ pouvoit donner su, et de me témoigner l'af-
 „ fection qu'une mere doit attendre de son
 „ fils, je laisserai pour cette heure ce qui me
 „ touche en particulier. Mon dessein, c'est
 „ de vous parler uniquement de ce qui regar-
 „ de votre Etat & votre personne. Toutes les
 „ voies par lesquelles je vous pouvois donner
 „ de mes nouvelles, m'étant fermées, j'ai
 „ prié le Sieur Mazarini Nonce de Sa Sainte-
 „ té, de vous faire tenir cette lettre. Le su-
 „ jet qui me la fait écrire, mérite bien qu'on
 „ emploie des moiens extraordinaires. La
 „ France est menacée d'un tel orage qu'il est
 „ impossible que ceux qui le connoissent, n'en
 „ soient touchés d'apprehension. Plût-à-Dieu
 „ qu'il me fût facile de le prévenir. Mais
 „ dans l'état où je me trouve, puis-je faire au-
 „ tre chose que de vous déclarer mes senti-
 „ mens sur la conjoncture présente des affai-
 „ res ? Une partie de ce que j'ai prévu & tâ-
 „ ché de vous insinuer par le caual de Mes-
 „ sieurs du Parlement, est sur le point de s'a-
 „ complir. Si la France est une fois plongée
 „ dans les guerres qui se préparent, tous les
 „ avantages que vous en pouvez espérer, ne
 „ seront jamais comparables aux maux que
 „ votre Roiaume souffrira dans la suite du
 „ temps. La guerre n'est juste que lorsqu'el-
 „ le

„ le est nécessaire. Sa justice & sa nécessité ne
 „ sont fondées que sur la conservation & la
 „ défense, qui ne sont légitimes qu'en cas
 „ que les autres voies ne soient pas suffisantes.
 „ C'est un mal qui se tolère pour en éviter un
 „ plus grand. Et quel mal êtes-vous contraint
 „ d'éviter? Quel profit peut égaler la perte
 „ de ce que vous risquez? Jusques ici vous
 „ avez été l'arbitre de la paix & de la guerre.
 „ Des que vous quittez la qualité de Juge pour
 „ prendre celle de partie, aucune des deux ne
 „ dépend plus de vous. Les forces, la con-
 „ duite, & les alliances de vos ennemis ba-
 „ lanceront les vôtres. La disproportion n'é-
 „ tant pas extrême, le succès ne peut être in-
 „ faillible. Et s'il est incertain, quelle assu-
 „ rance avez-vous que le mal qui doit arriver
 „ à l'un des deux partis, ne tombera pas sur
 „ le vôtre? A quoi en serions-nous réduits,
 „ si Dieu nous affligeoit jusques à ce point?
 „ Quand trouverez-vous enfin du repos?
 „ Quand en donnerez-vous à ce Roiaume qui
 „ en a tant besoin? D'autres que moi vous
 „ peuvent dire l'état auquel il étoit réduit a-
 „ près des guerres semblables à celles que
 „ nous allons voir. Ce que les peuples en souf-
 „ frent, chacun le fait. Mais ce que souffrent
 „ les Rois, on ne le peut apprendre que
 „ d'eux-mêmes

„ Le feu Roi mon Seigneur qui l'avoit ex-
 „ périmenté plus que personne, quoique ce
 „ fût avec la gloire & l'avantage de tant de
 „ victoires, m'en a exactement informée, afin
 „ que je pusse vous le remettre toujours de-
 „ vant les yeux. Vous savez que je n'y ai
 „ pas manqué lorsque l'occasion s'en est pré-

1635. n sentée. En vain, je vous ferois souvenir,
 n que prévoiant ce qui pourroit arriver quand
 n Dieu disposeroit de lui, il ne m'a rien plus
 n expressement recommandé pour la conduite
 n de votre Etat, que de maintenir la paix &
 n l'union, & de les fomentier par les allian-
 n ces qui se sont contractées avec les principa-
 n les Couronnes de la Chrétienté. J'ai suivi
 n régulièrement ce qu'il m'a prescrit; & Dieu
 n m'a fait la grace de conserver votre Roiau-
 n me, & de le remettre entre vos mains tel
 n qu'il étoit sorti de celles du Roi mon Sei-
 n gneur. Maintenant que le mal qu'il pré-
 n voioit se va rendre inévitable, j'en souffre
 n en mon ame des douleurs excessives. Pri-
 n vée de tous les moïens de vous être utile,
 n je tâche dans les lieux où l'action m'est li-
 n bre, de détourner du moins ce qui peut ve-
 n nir à ma connoissance. La conjoncture pré-
 n sente ne me permet pas de m'expliquer da-
 n vantage. Il suffit de vous déclarer, que
 n j'ai employé & que j'emploierai encore tous
 n les bons offices possibles, afin d'empêcher
 n cette guerre de Couronne à Couronne. Elle
 n ne peut que causer des malheurs extrêmes
 n à l'une, ou à l'autre, & mettre toute la
 n Chrétienté dans le plus grand danger, où
 n elle fut jamais. J'ai écrit à notre S^r Pere,
 n & je le conjure de se prévaloir de la bon-
 n té de votre conscience, pour s'opposer à
 n ces desordres & à cette subversion géné-
 n rale.

n Ces instances vous seront faites sans dou-
 n te de la part de Sa Sainteté, au nom de
 n Dieu & de son Eglise. Je m'acquitte en
 n même tems de ce qui m'a été enjoint par
 n le

„ le feu Roi mon Seigneur, que si je vous
 „ vois en termes d'entrer dans une pareille
 „ guerre, j'eusse à vous conjurer par les cen-
 „ dres, & par sa mémoire qui vous doit être
 „ en vénération, de n'en point venir à ces
 „ extrémités, à vous presser d'y apporter un
 „ prompt remède en cas que vous y fussiez
 „ entré, & à vous recommander de contribuer
 „ à la paix, & à la conservation de ce qu'il
 „ vous a laissé après l'avoir reconquis par son
 „ sang, & par vingt années de perils & de pei-
 „ nes. Les paroles de ce grand Roi votre
 „ pere, me sont des oracles, & ses conseils
 „ des loix inviolables. Je croi qu'ils n'auront
 „ pas moins de force auprès de vous. Quant
 „ à moi qui n'exerce point l'autorité de mere,
 „ profondément touchée de douleur, de crain-
 „ te, & de compassion, je me jette à vos
 „ pieds, Monsieur mon Fils, & pour votre
 „ Roiaume & pour vous-même. Avec ces lar-
 „ mes Roiales & maternelles, je vous supplie
 „ au nom de Dieu, & de ceux qui vous ont
 „ mis au monde, d'arrêter le cours de ces mal-
 „ heurs épouvantables. Il est à craindre que
 „ ceux qui leur donneront le premier com-
 „ mencement, n'en voient pas la fin. Aiez
 „ pitié du sang qui se va répandre, de tant
 „ d'ames qui se perdront, & de la Chrétienté
 „ menacée de sa ruine. Conservez-vous, &
 „ conservez en même temps la plus belle
 „ couronne de la terre que Dieu vous a don-
 „ née. Accordez à votre mere ce qu'elle de-
 „ mande pour vous. Si son sang & sa vie vous
 „ sont nécessaires, elle vous les offre de bon
 „ cœur. A Anvers ce dernier Août 1635.

1635

La lettre est touchante, bien-écrite, & rem-
 plie

1635.

plie de bon sens. Laissons à Dieu le jugement de la sincérité de Marie de Medicis. Si Henri IV. lui avoit véritablement recommandé d'éviter toute rupture ouverte avec la Couronne d'Espagne, on ne peut assez admirer la sage prévoyance de ce Monarque. Le soin que Villeroi, Jeannin, & ses autres Ministres prirent de prévenir tout ce qui pourroit donner occasion à l'Espagne de déclarer la guerre à la France, paroît une preuve de la vérité de ce que Marie de Medicis remontre à son fils. Elle témoigne une extrême sagesse, en l'avertissant que toutes les conquêtes qu'il pourra faire sur l'Espagne, ne le dédommageront jamais de ce qu'elles lui auroient coûté. Le Roussillon & quelques morceaux des Pays-Bas acquis par le traité des Pyrénées qui termina cette longue guerre allumée par l'ambition de Richelieu, valaient-ils le sang répandu, & les sommes immenses levées sur le peuple durant 35. ans? Ce qui a été depuis cédé à la France par les traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue, & de Ryswyck a-t-il dédommagé Louis XIV. de l'épuisement entier de son Roiaume? Quand il obtiendrait toute la Monarchie d'Espagne pour son Petit-fils, se pourra-t-il vanter un jour de laisser au Dauphin le Roiaume aussi florissant qu'Henri IV. l'avoit laissé à Louis XIII? La France a pû porter des coups mortels à l'Espagne, & être une des causes principales de sa décadence. Mais ne s'est-elle pas ruinée en même temps? Pourquoi Philippe II. laissa-t-il une Couronne si foible à son Fils? Parce qu'il entreprit mal à propos de déthrôner Elizabeth Reine d'Angleterre, de mettre à sa place quelqu'un qui dependoit absolument de

de lui, ou d'usurper ce Roiaume, & de pla-
 cer sa fille & un Prince de sa Maison sur le
 trône de France. Je croi l'avoir remarqué
 plus d'une fois: Louis XIV. ne ruine-t-il
 point la France, comme son Aieul ruina l'Es-
 pagne? Marie de Medicis avance une maxi-
 me dont les sages Païens ont reconnu la vé-
 rité: *Que la guerre n'est juste que lors qu'elle
 est nécessaire, & que sa justice & sa nécessité
 ne sont fondées que sur la conservation & la dé-
 fense, qui ne sont légitimes qu'en cas que les au-
 tres voies ne soient pas suffisantes.* Que di-
 ront les Auteurs qui travaillent à l'Histoire du
 grand Monarque, s'ils jugent des guerres
 qu'il a entreprises, par la remontrance sage &
 Chrétienne que sa Grand mere faisoit à Louis
 XIII? Quelle nécessité a-t-il eue de met-
 tre deux ou trois fois toute l'Europe en
 feu?

Un Historien prétend que ce furent les Es-
 pagnols, qui excitèrent Marie de Medicis à
 vouloir être médiatrice & à s'entremettre d'a-
 commodement. Ils étoient assurés d'en tirer du
 moins l'avantage, ajoute cet adulateur, de
 trouver une excuse civile & honnête de ne se
 soumettre point à la médiation des Nonces du
 Pape, de peur d'offenser la Reine Mere. Re-
 fugiée d'ailleurs dans les Pais-Bas, & obligée
 à rechercher la protection du Roi Catholique,
 elle n'auroit osé le dédire de quoi que ce fût. Ce
 n'est pas qu'il n'y ait des gens qui croient, que
 bien aise de faire éclater en cette rencontre son
 indignation & son ressentiment contre le Cardi-
 nal qu'elle traitoit d'ingrat & de perfide, Ma-
 rie de Medicis offrit d'elle-même sa médiation.
 Elle pouvoit encore prévoir que les Espagnols
 la

1635. *la rendroient responsable de leurs mauvais succès dans la guerre contre nous. Du moins, il semble certain que les Ministres, ou les Conseillers de cette Princesse disgraciée, & la plupart de ceux qui avoient été proscrits à son occasion en France, trouvoient leur compte dans le changement, & qu'ils auroient eu de quoi se consoler dans le désordre & le bouleversement de l'Etat. Que de venin, que de faussetés dans cet impertinent galimatias! La Reine Mere ne vouloit point être médiatrice à proprement parler. Elle prioit le Pape de s'entremettre & d'offrir sa médiation. Employer ses bons offices & ses prières pour porter son Fils à la paix, ce n'étoit pas se rendre médiatrice. Elle savoit bien que Louis & Philippe se seroient presque également déshonorés de son entremise. Et pourquoi auroit-elle appréhendé que les Espagnols ne lui imputassent leurs disgrâces dans la guerre? Les y avoit-elle exhortés? Avoit-elle pressé son Fils de la leur déclarer? Si Marie de Medicis a eu quelque passion secrète en écrivant sa lettre, ç'a été d'ouvrir les yeux à Louis, de l'avertir que Richelieu lui donnoit des conseils pernicieux, & peut-être de soulever tous les esprits contre un Ministre qui engageoit son maître dans une longue & ruineuse guerre, dont l'un & l'autre ne verroient pas la fin. La Reine avoit-elle si grand tort? Tout ce qu'elle prédit à son Fils, n'est-il pas arrivé? J'avoue que Marie de Medicis & ses Ministres souhaitoient de voir le Cardinal éloigné de la personne du Roi, & qu'ils espéroient que cette lettre y pourroit contribuer. Mais l'Auteur que je refute, ne devoit pas leur reprocher pour cela, qu'ils cher-*
choient

1635.

choient leur avantage particulier dans le *bou-*
leverement de l'Etat. Quoi donc ? Tout é-
 toit-il perdu si le Roi eût chassé Richelieu ?
 Plût-à-Dieu que ce misérable Prêtre n'eût ja-
 mais été au timon des affaires. La France au-
 roit conservé plus long-temps ce qui lui restoit
 de liberté.

Rien ne m'engage à prendre le parti de
 Marié de Medicis contre le Cardinal. Je n'ai
 point dissimulé les fautes de cette Princesse
 infortunée. Mais je dois lui rendre justice,
 quand la sincérité dont je fais profession, le
 demande. Ce que son Apologiste allégué en
 cette occasion est tout à fait spécieux. Rap-
 portons ses réflexions. „ La Reine, *dit-il,*

„ étoit privée des moyens de faire connoître
 „ au Roi son fils les dangers auxquels on ex-
 „ posoit sa personne, sa réputation, & son
 „ peuple, en commençant une guerre qui
 „ n'étoit point d'état, mais de passion. L'ap-
 „ préhension que le Cardinal de Richelieu a
 „ de la tendresse du Roi, & des conseils fidé-
 „ les de la Reine, avoit fermé la porte non-
 „ seulement aux bons avis d'une mère, mais
 „ encore à toute sorte de complimens d'amour
 „ maternel. L'affection naturelle qui ne peut
 „ être grande, sans être industrieuse, cher-
 „ choit tous les moyens de témoigner au Roi
 „ qu'elle n'étoit point diminuée, ni par l'éloi-
 „ gnement de cinq années, ni par toutes les
 „ affaires passées, que la Reine n'attribuât
 „ qu'aux mauvais conseils du Cardinal de Ri-
 „ chelieu. Elle crut que le meilleur expédient
 „ pour faire voir au Roi la sincérité des inten-
 „ tions d'une bonne mère, & lui offrir les affir-
 „ mations dont elle étoit capable, c'étoit de s'a-

„ dres-

1635. » dresser au Pape. Informée qu'il vouloit in-
 » terposer son autorité, afin de rétablir la paix
 » dans la Chrétienté par la réconciliation de
 » deux puissans Monarques, la Reine crut
 » que sa qualité de mere de l'un, & de belle-
 » mere de l'autre, l'obligeoit à écrire au Pape,
 » & à le prier de poursuivre cette bonne œu-
 » vre digne de lui. Sa Majesté offrit aussi son
 » entremise pour seconder les desirs du Pere
 » commun des Chrétiens.

» La Lettre de la Reine ne faisoit mention
 » d'autre chose, & ne touchoit le Cardinal
 » de Richelieu, ni de près, ni de loin. La
 » prudence de Sa Majesté avoit jugé, qu'il
 » ne falloit point irriter un homme dont les
 » dépits ordinaires sont capables de porter les
 » choses aux extrémités. Elle ne se plaignoit
 » point des mauvais traitemens reçus. Sa pa-
 » tience poussée à bout par un rude exercice
 » de six années, ne demandoit point justice
 » au Pape contre un Cardinal. On ne prioit
 » pas Sa Sainteté d'employer ses bons offices
 » auprès d'un fils, & de le presser d'écouter
 » les plaintes de sa mere, de lui donner la
 » liberté de le voir, de lui rendre son bien,
 » & de faire réparer les injures faites à sa nais-
 » sance & à son rang. Les propositions de
 » la Reine ne tendoient qu'à la paix généra-
 » le, sans parler de ses intérêts particuliers,
 » & sans témoigner aucune passion contre
 » l'auteur de ses déplaisirs. Au contraire
 » dans la lettre écrite à M. Mazarini Non-
 » ce Extraordinaire du Pape en France, Sa
 » Majesté usoit de ces termes; qu'elle croioit
 » que les principaux Ministres du Roi lui con-
 » seilleroient les choses justes pour venir à une
 » bon-

bonne paix. „ Le moien que la Reine pre- 1635.
 „ noit pour l'avancer, & pour faire connoi-
 „ tre son zèle à la Chrétienté, son amour au
 „ Roi, & son affection à la France, c'étoit
 „ le seul que la rigueur des défenses que le
 „ Cardinal avoit fait faire à la Reine & la rup-
 „ ture entre les deux Couronnes, lui per-
 „ mettoient de choisir. Quel autre expédient
 „ y avoit-il, que d'écrire au S. Pere, & le
 „ supplier de commander à M. Mazarini de
 „ rendre au Roi une lettre, où la Reine sa
 „ Mere lui représentoit les malheurs qu'une
 „ longue guerre pouvoit produire, & offroit
 „ ses soins pour moienner la paix qu'elle con-
 „ seilloit? *On ne pouvoit guères mieux tourner
 „ cet endroit.*

Mazarin ne manqua pas de communiquer à Le Roi
 Richelieu une copie de la lettre de Marie de reçoit
 Medicis au Roi adressée au Ministre du Pape fo. t. mal
 par la voie de Londres, avec celle que la Reine la lettre
 ne Mere écrivoit à Mazarin en particulier. de sa
Vous pouvez envoyer le paquet à Sa Majesté, Cardinal
 répondit le Cardinal sans hésiter un moment. de Richelieu
 Vouloit-il faire le brave & témoigner qu'il ne par
 s'allarmoit nullement de ce que Marie de Me- L. V. Chap.
 dicis pouvoit dire contre lui? Ne craignoit-il 44.
 point que Louis ne se mît en colère, s'il ve- Vie du
 noit à découvrir qu'on lui avoit caché une Cardinal
 lettre de la Reine sa mere? Chagrin du mau Mazarin
 vais succès de ses armes dans les Pais-Bas, le par le mé-
 Roi maltraita fort Bouthillier environ ce tems- me. L. I.
 ci, sur ce qu'on lui avoit déguisé ou celé plu- Chap. 3.
 sieurs choses, qu'il apprit par un Gentilhom- Défense de
 me dépêché par le Prince d'Orange, pour in- la Reine
 former Sa Majesté de ce qui s'étoit passé de- Mere, par
 vant Louvain. *Vous êtes un menteur,* dit S. Ger-
 Louis condite,

1635. *Tho. VIII. Pag. 327. 359. 360. 361.* Louis irrité à Bouthillier, *Et vous ne méritez pas que je me fie à vous. Sachez que je ne me laisserai plus mener par le nés. Ni vous, ni aucun autre, ne me tromperez plus de la sorte. Je veux que toutes les dépêches s'ouvrent désormais en ma présence.* Bouthillier effrayé tombe malade, & Richelieu paroît reveur & melancholique durant quelques jours. Quoiqu'il en soit des raisons que celui-ci eut de laisser une entière liberté à Mazarin, la Lettre de Marie de Medicis est envoyée au Roi en Champagne. Mais le malin & artificieux Cardinal sut bien détourner le bon effet qu'elle auroit pu faire. On insinua de sa part à Louis, que la Reine Mere a depuis peu dépêché au Duc de Rohan, qui commandoit l'armée Francoise dans la Valteline, un certain du Clauzel qui eut autrefois quelque part à la confiance de ce Seigneur durant la dernière guerre de Religion en Languedoc, afin de le déboucher, & de lui promettre même la souveraineté des Grisons & de la Valteline en cas qu'il voulût servir le Roi d'Espagne. Irrité d'une pareille offre, Rohan, ajouta-t-on, a lui-même arrêté Clauzel, & l'Intendant de l'armée travaille actuellement au procès de ce malheureux.

Le Roi répondit à la lettre que Mazarin joignit au paquet de Marie de Medicis Content d'insinuer au Nonce que la remontrance de la Reine Mere le choquoit extrêmement, Louis ne se met pas en peine de lui faire aucune réponse. Il revient quelque temps après à S. Germain en Laye, & Mazarin, si nous l'en voulons croire s'efforce d'excuser Marie de Medicis, & presse le Roi vivement de décla-

1635.

clamer du moins ce qu'il souhaite qu'on dise de sa part à la Reine Mere. Après avoir concerté ses paroles avec Richelieu, Louis s'explique enfin de la sorte. Le respect que je conserve toujours pour la Reine ma mere, est la cause de mon silence. Je ne veux pas me mettre dans la nécessité de lui dire des choses qui lui déplairoient. Les termes dont elle use dans sa lettre, conviennent mieux à un manifeste public contre moi, qu'à une instance pour m'exciter à la paix. Cette grande affectation de zèle & de tendresse, ne tend qu'à décrier mon gouvernement, à condamner mes résolutions & à éloigner de moi le cœur de mes Sujets. Ce qui me chagrine le plus, c'est que je reconnois dans cette lettre que la Reine ma mere n'a plus d'affection pour moi, ni pour ma Couronne. En puis-je douter après la commission qu'elle a donnée depuis peu à un nommé du Clauzel de disposer le Duc de Rohan à prendre parti contre mon service? Une réponse si dure fut ensuite donnée par écrit, afin que le Nonce l'envoîât à Marie de Medicis & au Pape.

Quoique la lettre de la Reine Mere que j'ai transcrit, fût pour la justifier des reproches que son Fils lui fait à la suggestion de Richelieu, je rapporterai encore les réflexions de l'Apologiste de cette Princesse injustement outragée. Elles sont judicieuses. „ Une lettre, „ dit-il, dont il n'y avoit point d'autres copies que celles qui furent envoyées au Pape, „ & à M. Mazarin ne passera jamais pour un „ manifeste. Dire qu'elle tendoit à troubler „ la France, c'est faire tort au jugement de Sa „ Sainteté, qui a vu & approuvé la lettre de „ la

1635.

„ la Reine Mere. M. Mazarini ne manque
 „ pas de prudence. Avant que de présenter
 „ la lettre, n'auroit-il pas remontré au Pape
 „ qu'elle étoit mal conçue, ou du moins qu'il
 „ y avoit certaines choses à corriger ? Person-
 „ ne n'y pouvoit trouver à redire que celui
 „ qui craint toutes les vérités, & particulié-
 „ rement celles qui viennent de la part de la
 „ Reine. S'il ne veut pas qu'on parle des dan-
 „ gers de la guerre, il faut qu'il en change la
 „ nature. Le sort des armes n'est-il pas tou-
 „ jours incertain & journalier ? S'il n'approu-
 „ ve pas qu'on parle du pauvre peuple, il
 „ doit corriger les édits & les déclarations des
 „ Rois Très-Christiens. N'usent ils pas tou-
 „ jours de ces termes ? S'il rejette les conseils
 „ du feu Roi proposés par la Reine, il con-
 „ damne les sentimens de ce grand Prince,
 „ aussi bien que ceux de sa veuve. Enfin, nous
 „ le sommons de marquer ces termes qu'il veut
 „ faire passer dans l'esprit du Roi, pour con-
 „ venables à un manifeste qui tend à soulever
 „ les peuples.

„ Le Roi dit encore à M. Mazarini, qu'il
 „ respectoit la Reine sa mere, mais qu'il étoit
 „ plus obligé à son Etat. C'est une maxime
 „ que le Cardinal de Richelieu a mis bien a-
 „ vant dans l'esprit de Sa Majesté. Mais cela
 „ suppose une insigne fausseté. La Reine a-
 „ t-elle entrepris quelque chose contre la
 „ France ? Bien loin d'en être convaincue, elle
 „ n'en est pas seulement accusée. Dans la déclá-
 „ ration dressée par Son Eminence après la dé-
 „ tention de la Reine, on ne lui impute que ce
 „ grand péché, *de n'avoir pas été en bonne intelli-
 „ gence avec le Cardinal de Richelieu.* Depuis ce
 „ temps

1635.

„ temps-là, nous l'avons assez souvent pressé
 „ de dire hardiment quel crime la Reine a com-
 „ mis contre l'Etat, & nous n'avons pû l'o-
 „ bliger de le déclarer, ni en justice, ni dans ses
 „ libelles diffamatoires, ni même dans l'Hif-
 „ toire de France écrite par Scipion Dupleix,
 „ sur les mémoires du Cardinal. Cet Auteur
 „ n'y a rien oublié de tout ce qui pouvoit don-
 „ ner une interpretation sinistre aux inten-
 „ tions de la Reine. Les personnes équitables
 „ jugeront que ce discours devenu si commun;
 „ *le Roi est plus obligé à l'Etat qu'à la Reine.*
 „ *sa mere*, n'est fondé que sur un fait suppo-
 „ sé. Et quand il seroit vrai, ne pourrions nous
 „ pas demander encore au Cardinal, & à ses
 „ flatteurs qui allèguent cette maxime d'Etat
 „ pour couvrir son ingratitude, s'il est de quel-
 „ qu'utilité à la France, que la Reine soit dé-
 „ pouillée de ses biens; qu'on l'emprisonne;
 „ qu'on lui dénie les alimens que le Roi lui
 „ doit; qu'on écrive des calomnies contr'elle;
 „ qu'on ne veuille point savoir des nouvelles
 „ de sa santé, ni lui donner la consolation
 „ d'en apprendre de celle du Roi; qu'on fasse
 „ de vains efforts pour empêcher que la Rei-
 „ ne d'Angleterre n'assiste sa mere; enfin,
 „ qu'elle & les siens soient traités avec tant
 „ de rigueur que toute la Chrétienté en est
 „ scandalisée?

Le monde trouva fort étrange que Mazarin
 eût daté de Ruë l sa réponse à Marie de Médi-
 cis. *Veut-il insulter à une Reine affligée, di-*
soit-on, & lui insinuer qu'il est comblé d'hon-
netetés dans la maison du persécuteur de la fa-
mille Royale, dont cet Italien souple & ambi-
tieux se déclare ouvertement la créature? Ri-

1635. Richelieu faisoit alors son plus ordinaire séjour à Ruël. Le Roi y venoit de S. Germain, ou de Versailles, les jours de Conseil. Nouveauté qui surprit toute la Cour. Le Cardinal se portoit fort bien, & se promenoit tous les jours dans son jardin. Il alloit même de temps en temps faire sa cour au Roi. Les Courtisans attentifs à pénétrer les raisons de tout ce qu'ils voient faire au Prince & à ses Ministres, crurent qu'effrayé des cris du peuple qui se plaignoit hautement de lui, & peut-être du mécontentement du Duc d'Orleans, des Princes, & des premiers Seigneurs du Royaume qui recommençoit d'éclater, Richelieu ne vouloit aller qu'avec de grandes précautions dans tous les endroits, où il ne se croioit pas le plus fort. Le Cardinal, disoient quelques-uns, craint toujours un complot formé contre sa vie. Aussi agité par les remords de sa conscience, que cet ancien Tyran, il se croit semblable à l'homme sur la tête duquel on mit une épée suspendue avec un crin de cheval. De peur qu'on n'entreprene de l'assassiner lors qu'il viendrait au Conseil, il le fait tenir chez lui. Et parce que la bienséance l'oblige à faire quelquefois sa cour au Roi, il arrive lors qu'on ne l'attend pas. Se hâte-t-il de déconcerter par là ceux qui voudroient attenter à sa vie? Lors qu'il plaira au Roi de témoigner qu'il seroit bien aise de se délivrer du Cardinal, on saura bien le trouver à Ruël.

Affaire. L'Apologiste de Marie de Médicis ne paroît pas si net, & se défend plus mal sur l'affaire du Gentilhomme envoyé au Duc de Rozezel arrêté par le Duc de
 L'Apologiste de Marie de Médicis ne paroît pas si net, & se défend plus mal sur l'affaire du Gentilhomme envoyé au Duc de Rozezel arrêté par le Duc de
 La vérité de l'Histoire, dit-il, c'est que pressé par la nécessité, du Chancel se résolut de
 sui-

Suivre le Duc d'Elbeuf qui se retiroit auprès du Duc de Lorraine. Mais il ne trouva point là ce qu'il cherchoit, & croioit mêmes mériter. Dans cette extrémité, il prend le parti d'accompagner le Président Coste qui s'en alloit en Espagne par l'Italie. Etant arrivés à Milan, Clauzel qui dans les derniers mouvemens du Languedoc, avoit acquis beaucoup d'habitude avec le Duc de Rohan, eut quelque desir de le voir, & lui envoya demander permission & secret. Trop facile & trop crédule, il se rend au lieu que le Duc lui marque, & est arrêté par ses ordres. On ne lui trouva ni lettres, ni instructions, ni mémoires, ni pouvoir, ni créance. C'est une chose constante qu'il n'en avoit pas mêmes de parole. Quelle apparence y a-t-il qu'un homme qui ne manquoit pas d'esprit, & qui avoit traité autrefois beaucoup d'affaires pour le Duc de Rohan, & pour le Parti Huguenot en Languedoc, fût allé faire des propositions à un Général d'armée, sans demander auparavant quelque marque d'aveu? Si on l'eût vu trouver sur lui, il seroit aisé au Cardinal de la produire. La haine qu'il a conçue contre la Reine, n'auroit pas manqué de le porter à la rendre publique. On doit croire aussi que s'il n'eût pu se servir de la déposition de Clauzel pour nuire davantage la Reine, il l'eût fait conduire à Paris, afin que la tragédie fût jouée en présence du Roi & sur le plus grand théâtre de la France. Une preuve incontestable que la Reine & ceux qui se mêlent de ses affaires, n'ont point eu de part à celle de Clauzel, c'est qu'on l'a étranglé sans bruit dans la Valteline, après avoir été condamné seulement comme espion, & non comme négociant quelque chose com-

Rohan dans la Valteline & condamné ensuite à la mort.

Défense de la Reine Mere par S. Germain. Grotius Epist. 498.

499. 505. 516.

Vittorio Siri Memoire Recondite.

Tom. VIII Pag. 359.

1635. tre le service du Roi par un Commissaire grand confident du Cardinal de Richelieu, & envoie pour ce sujet de Paris en poste. Il n'est pas vraisemblable non plus que Clauzel Huguenot ait voulu débaucher celui qui assistoit si puissamment les gens de sa Religion. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Clauzel recouroit au Duc de Rohan pour obtenir la liberté de retourner en France, & que ce Seigneur n'a pas acquis grand honneur par la mort de cet infortuné. Ce fut Lanier Intendant de l'armée de la Valteline qui condamna Clauzel. Ce Magistrat pouvoit bien s'être dévoué à Richelieu. Mais S. Germain a tort de dire que le Cardinal l'envoia tout exprès en poste avec la qualité de Commissaire.

L'Abbé nous prend pour des gens de l'autre monde, s'il prétend nous persuader que Clauzel étoit tout-à-fait innocent. Une personne de bon sens croira t-elle jamais que le Duc de Rohan, Seigneur d'une droiture & d'une générosité connue, ait fait arrêter un Gentilhomme son ancien confident, & qu'il l'ait mis entre les mains la Justice, s'il lui avoit seulement demandé ses bons offices à la Cour de France, sans lui proposer la moindre chose contre le service du Roi ? Rohan ne fut jamais capable d'une si grande lâcheté, ni d'une si noire perfidie. Il faut que du Clauzel lui ait porté certaines paroles, accompagnées de si grandes instances, que Rohan obligé de prévenir les soupçons que la Cour auroit pû avoir de sa fidélité, n'ait pû se dispenser de faire arrêter Clauzel, & de le livrer au Magistrat. Que savoit-il si cet homme gagné par les ennemis, ne venoit point lui tendre
des

1635.

des pièges ? Je souscris aux raisons alleguées en faveur de Marie de Médicis. On ne peut pas l'accuser justement d'avoir eu part à l'affaire de Clauzel. Mais les Espagnols pouvoient bien l'avoir corrompu. Il se fera étourdiment flatté de persuader au Duc de Rohan d'accepter leurs propositions. Le Président Coste Savoiard que Clauzel accompagna jusques à Milan, avoit été leur émissaire à la Cour de Savoie, & fut obligé d'en sortir avec le Prince Thomas, qu'il persuada de se mettre dans le service du Roi d'Espagne. Je croi bien encore que Clauzel homme peu judicieux, espéra d'obtenir sa grace, en chargeant du moins indirectement Marie de Médicis, auprès de laquelle il avoit demeuré à Bruxelles, & en se faisant Catholique Romain. Peut-être aussi que son Juge créature du Cardinal, lui insinua quelque chose d'aprochant, & que sur une déposition ambiguë & extorquée par artifice, Richelieu rendit Marie de Médicis plus suspecte & plus odieuse au Roi son fils.

Je trouve dans les lettres de Grotius que le bruit couroit en France & en Italie, qu'à la sollicitation de la Reine Mere, Clauzel proposa au Duc de Rohan la souveraineté du Pais des Grisons & de la Valteline, s'il vouloit entrer au service de Philippe, & que le Duc de Savoie eut part à l'intrigue selon la déposition du criminel. *Le Roi d'Espagne, dit Grotius, demandoit seulement que Rohan revêtu de la Principauté offerte, promit de laisser un passage libre aux troupes que la Maison d'Autriche enverroit d'Allemagne en Italie, ou d'Italie en Allemagne, d'accorder une entière liberté de con-*

scien-

1635. *science aux Catholiques Romains, & d'engager Soubise son frere à venir d'Angleterre en France se mettre à la tête du Parti Huguenot qu'il pourroit soulever avec l'argent qui lui seroit fourni à Londres.* Philippe n'exigeoit pas que le Duc changeât de Religion : il l'y exhortoit seulement. Un homme dont l'exil & la pauvreté avoient altéré l'esprit, put bien se mettre dans la tête ces chimères proposées par le Président Coste de concert avec les Espagnols, s'imaginer que Rohan y donnoit, & se faire pendre là-dessus. Encore plus fou de se flatter que l'abjuration de sa Religion lui sauveroit la vie ! Après avoir tiré de lui ce dont la malignité de Richelieu espéroit de faire usage, on l'étrangla promptement & en secret, de peur qu'il ne s'avisât de se retracter.

Le Cardinal de Richelieu fait chasser de Rome le Résident que la Reine Mere y avoit en-voié.

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery. L. IV. Chap. 54. Défense de la Reine Mere, par S. Germain Vittorio Siri Memorie,

Nous allons voir maintenant une lettre écrite au Pape contre Richelieu en véritable style de Manifeste. Chagrin de ce qu'Urbain a bien reçu l'Abbé Fabroni que Marie de Médicis envoioit à Rome en qualité de son Résident, & de ce que le Pape & les Cardinaux lui rendent les honneurs dus aux personnes de ce caractère, le Ministre de Louis craint que celui de la Reine Mere, bien informé des mœurs, des intrigues, & des vices du protecteur de la Reine sa maîtresse, ne découvre beaucoup de choses au Pape & au Cardinal François Barberin. Là dessus on expédie promptement un ordre pressant au Comte de Noailles Ambassadeur de France auprès du Pape, de lui demander au nom de Louis que Fabroni soit au plutôt chassé de Rome. Sa Majesté enjoignoit à Noailles, de dire nettement à Urbain que Sa Majesté Très-Chrétienne trou-voit

voit fort mauvais que la Reine Mere entreprît d'avoir un Résident à Rome; privilège, ajoutoit-on, réservé aux Souverains qui ont des intérêts à ménager auprès du Pape. Qu'encore que Marie de Médicis pût occuper en France un poste supérieur à celui de toutes les Princesses de son rang, elle étoit néanmoins sujette, & que par conséquent, il ne lui appartenoit pas d'entretenir un Ministre particulier à la Cour de Rome. Que si elle avoit quelque chose à y solliciter, elle devoit s'adresser au Cardinal de Lion chargé des affaires de France, ou bien à l'Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne, qui prendroit un soin particulier des intérêts de Marie de Médicis, dès qu'elle voudroit donner au Roi son fils le contentement qu'il attendoit de la part d'une bonne mere. Qu'en souffrant le prétendu Résident de Marie de Médicis, Urbain témoigneroit approuver sa conduite au regard du Roi, chose qu'on croioit fort éloignée des sentimens du Pape. Que les Espagnols n'avoient déjà que trop de Ministres & d'émisaires à la Cour de Rome uniquement occupés à parler disadvantageusement de Louis, & à prévenir les esprits contre lui. Que Fabroni se joindroit à eux; & leur fourniroit chaque jour de nouveaux mémoires. En un mot, que ce nouveau Résident feroit les affaires du Roi d'Espagne, & non celles de Marie de Médicis, qui n'en avoit point à Rome. Son Apologiste n'a pu en effet lui en trouver d'autre, que celle de solliciter la *béatification* d'une certaine Religieuse Carmélite morte depuis quelque temps à Anvers en odeur de sainteté, comme on dit dans l'Eglise de Rome, aux

1633.
Recondite.
Tom. VIII
Pag. 270.
272, 273.
C⁶.

1635. prières de laquelle la superstitieuse Princeſſe croioit être redevable du recouvrement de ſa ſanté.

Dès qu'elle ſait que Noailles ſ'eſt acquitté de la commiſſion que Richelieu lui a fait donner, elle appelle ſon Secretaire, ou plutôt l'Abbé de S. Germain, & concerte avec lui une lettre de plainte au Pape contre Richelieu qu'elle croit avec juſte raiſon, l'unique auteur du nouvel affront qu'on vient de lui faire. Voici comment la lettre fut conçue. „ Très-
 „ Saint Pere , Nous avons été merveilleuſe-
 „ ment ſurpriſe, lors que nous avons appris
 „ du Sieur Abbé Fabroni nôtre Réſident, que
 „ l'Ambaſſadeur de France avoit eu ordre par
 „ un courier expreſ de ſe plaindre à Vôtre
 „ Sainteté de ce qu'elle nous a fait la faveur
 „ d'agréer que nous euſſions un Réſident au-
 „ près d'elle ; non pour parler de nos intérêts,
 „ ni pour demander raiſon des outrages que
 „ le Cardinal de Richelieu nous a faits ; mais
 „ pour offrir à Vôtre Sainteté nos bons offi-
 „ ces vers l'Empereur & le Roi Catholique
 „ dans le louable deſſein qu'elle a de réunir
 „ les Princes Chrétiens par une paix générale.
 „ Nous laissons à Dieu la vengeance des offen-
 „ ſes que nous avons reçues & que nous re-
 „ cevons continuellement du Cardinal de Ri-
 „ chelieu. Seul auteur de la harangue im-
 „ pertinente faite à Vôtre Sainteté, il veut que
 „ nous nous ſervions des Ambaſſadeurs du
 „ Roi nôtre très honoré Sieur & Fils. Cela
 „ choque le ſens commun. Car enfin, il eſt
 „ très-certain que les Ambaſſadeurs ne feront
 „ rien de ce que nous deſirons, ſans un ordre
 „ expreſ du Roi. Et comment l'obtiendrons-
 „ nous

„ nous, cet ordre, après que le Cardinal de
 „ Richelieu nous a ôté tous les moyens de fai-
 „ re savoir de nos nouvelles à Sa Majesté,
 „ soit par lettres, ou autrement ? Ce qui a été
 „ cause que dans notre dernière maladie, qui
 „ nous réduisit à l'extrémité, nous n'osâmes
 „ envoyer quelqu'un des nôtres en France,
 „ demander des Médecins au Roi. Nous crai-
 „ gnions que selon la menace que le Cardinal
 „ de Richelieu avoit faite au dernier exprès
 „ qui alla de notre part en France, il ne fît
 „ ôter la vie, ou du moins la liberté, à ceux
 „ que nous y dépêcherions encore.

„ Vôte Sainteté fait bien que toute voie
 „ nous étant fermée, nous nous sommes servie
 „ de celle du Sieur Mazarini son Nonce pour le
 „ prier de faire tenir au Roi la lettre dont nous
 „ vous envoiâmes la copie. Nous nous adres-
 „ serions volontiers à ses Ambassadeurs, si
 „ nous croïons qu'ils suivissent les sentimens
 „ de Sa Majesté. Mais réduits à une dépen-
 „ dance absoluë des volontés du Cardinal de
 „ Richelieu, qui leur ôteroit l'honneur, les
 „ biens, & la vie, ils ne peuvent se dispen-
 „ ser d'agir selon ses passions. De manière
 „ que leurs négociations ne tendent qu'à fo-
 „ menter la desunion qui est entre les Prin-
 „ ces Chrétiens, à soulever les sujets contre
 „ leurs Souverains, à mettre le feu dans la
 „ Chrétienté, à parler incessamment de paix
 „ sans qu'on ait envie de la faire, à renverser
 „ les loix divines & humaines, à choquer l'au-
 „ torité du S. Siège, à violer les Sacremens,
 „ en tâchant de rompre le mariage de mon
 „ fils le Duc d'Orleans avec la Princesse Mar-
 „ guerite de Lorraine ma fille. L'impudence

1635. „ du Cardinal de Richelieu est allée jusques
 „ à menacer V^{otre} Sainteté, en cas qu'elle ne
 „ consente pas à ses volontés : procédé qui l'a
 „ extrêmement décrié dans toutes les Cours
 „ des Princes étrangers. On y loue V^{otre}
 „ Sainteté, on lui donne mille bénédictions
 „ de ce qu'elle a méprisé ses menaces. Nous
 „ qui avons les intentions bien éloignées de
 „ semblables méchancetés, qui voulons ren-
 „ dre toute sorte d'honneur à V^{otre} Sainteté ;
 „ qui durant notre Règne avons toujours res-
 „ pecté le S. Siège, & fait tout ce qui nous a
 „ été possible pour maintenir l'union parmi les
 „ Princes Chrétiens, & particulièrement en-
 „ tre les deux Couronnes de France & d'Espa-
 „ gne, qui sommes encore dans la résolution
 „ de ne rien omettre de ce qui dépendra de
 „ nous, afin de procurer la paix, prions V^{otre}
 „ Sainteté de trouver bon que notre Rési-
 „ dent demeure auprès d'elle, pour vous ren-
 „ dre compte de tout ce que nous croirons
 „ capable de faciliter une paix désirée de tous
 „ les gens de bien, pour recevoir par son ca-
 „ nal les bons conseils de V^{otre} Sainteté, &
 „ pour apprendre la manière dont nous nous
 „ devons conduire dans une affaire si impor-
 „ tante au repos de toute la Chrétienté.
 „ Le Cardinal de Richelieu pouvoit-il té-
 „ moigner plus ouvertement sa haine & sa ra-
 „ ge contre nous, qu'en faisant tous ses efforts
 „ auprès de V^{otre} Sainteté pour nous ôter un
 „ honneur dû à notre naissance, à la dignité
 „ de Reine que nous avons reçue du plus
 „ grand Roi qui ait jamais été, & à la quali-
 „ té de mere de celui qui regne maintenant ?
 „ Il n'a point de part aux instances qu'on vous

71 a faites en son nom, il les condamne mé-
 72 me. Mais il n'oseroit ouvrir son cœur à
 73 ceux qui l'environnent. Tous sont gagnés
 74 par l'argent du Cardinal, ou retenus par la
 75 crainte des supplices infaillibles aux gens de
 76 bien qui témoignent leur affection au Roi.
 77 Un exemple tout récent confirme la vérité
 78 de mes paroles. Le Roi ayant commandé
 79 au Comte de Carman, dont tout le mon-
 80 de connoit la qualité, le courage, & la ver-
 81 tu, de lui déclarer son sentiment sur le der-
 82 nier voyage de Sa Majesté, il lui représen-
 83 ta qu'il n'étoit point nécessaire qu'elle l'en-
 84 treprît, que s'il se donnoit une bataille,
 85 l'événement en seroit toujours incertain, &
 86 qu'il valloit mieux que le Roi demeurât dans
 87 le cœur de son Roiaume, que de s'exposer
 88 au danger de se retirer de la frontière en
 89 desordre. La Bastille a été la récompense
 90 d'un si bon conseil. Je ne doute point que
 91 le Roi n'en soit sensiblement touché. Tel
 92 est le pitoiable état où lui & tout son Roiau-
 93 me sont réduits par le Cardinal de Riche-
 94 lieu. Il voudroit bien s'acquiescer par ses mé-
 95 naces un pouvoir absolu sur les volontés
 96 de Votre Sainteté. Mais nous la pouvons
 97 affurer, qu'encore qu'il soit capable de tou-
 98 tes sortes de méchancetés, il est d'un na-
 99 turel si timide, qu'il n'osera jamais entre-
 100 prendre l'horrible & impie attentat dont il
 101 menace le S. Siège. Sa ruine seroit infail-
 102 lible, & les pierres s'éleveroient pour l'a-
 103 cabler.

71 Nous finirons par une vérité qui le doit
 72 couvrir de confusion, & qui fait beaucoup
 73 d'honneur à l'Empereur & au Roi Catholi-
 74 que.

1635. que, sous la protection duquel nous sommes, & à qui nous avons de grandes obligations. Bien loin de condamner l'affection que nous avons pour la France, & de desapprouver l'empressement que nous témoignons pour la paix, ils nous en ont davantage estimée. Le Cardinal de Richelieu n'a pas la même droiture. Il consentiroit plutôt au bouleversement de toute la France, que d'approuver que nous nous entremettions de la paix. Mais nous désirons avec tant d'ardeur & de sincérité le bien de l'Eglise, le bonheur de la France, & le repos de toute la Chrétienté, que si pour parvenir à ces avantages, il est nécessaire que le Cardinal de Richelieu conserve l'autorité qu'il a maintenant auprès du Roi notre très-honoré Sieur & Fils, & que nous demeurions dans la misère à laquelle il nous a réduite, nous prions Dieu de le maintenir dans son crédit, & de nous donner la force de supporter avec patience & à sa gloire, les persécutions que le Cardinal nous suscitera. Nous espérons que Votre Sainteté nous obtiendra cette grace par ses prières; & nous demandons instamment à Dieu qu'il lui donne de longues & heureuses années pour le bien de son Eglise. A Anvers ce 7. Decembre 1635.

On ne pourroit assez louer les sentimens généreux & Chrétiens de la fin de cette lettre, si la passion de Marie de Médicis qui éclate presque à chaque ligne précédente, ne donnoit quelque sujet de douter de leur sincérité. J'aurois mis cette pièce comme écrite dans un violent transport de colère, & par conséquent peu digne.

1635.

gnede foi, si toute la suite de l'histoire de Louis XIII. ne prouvoit la justice & la vérité des plaintes, & des reproches de Marie de Médicis. Quelque chose que disent les partisans de Richelieu, les lettres d'une Reine si cruellement & si opiniâtement persécutée, les écrits publiés pour sa défense, & d'autres mémoires qui se sont conservés, feront toujours plus d'impression sur l'esprit des gens équitables & desintéressés, que les éloges fades & outrés des adulateurs du Cardinal, & des admirateurs qu'il trouve encore parmi les personnes peu instruites de l'histoire de son Ministère, ou plutôt de son Regne. Les justes remontrances de Marie de Médicis furent inutiles. Urbain résista quelque temps aux instances de Noailles, & repartit fort à propos que tous les Evêques de sa communion jouissant de la liberté d'envoyer des Agens ou des Résidens à Rome, il ne pouvoit ni avec honneur, ni avec justice refuser le même droit à une Reine de France. Mais l'Ambassadeur revint si souvent à la charge, & parla si vivement, que selon l'usage de la Cour de Rome, toujours complaisante à ceux dont elle espère, & indifférente au regard des gens dont elle n'a rien à craindre, Urbain convint avec Noailles que pour sauver les apparences, il feroit avertir secrètement Fabroni de se retirer, parce qu'il pourroit bien essuyer une insulte, s'il s'opiniâtroit à demeurer plus long-tems à Rome. Persuadé que le Pape cédoit à la Cour de France, Fabroni se retire à celle du Grand Duc, & Richelieu content de le voir éloigné, envoie ordre à Noailles de faire de grands remerciemens au Pape de la part du Roi.

1635. *La conduite de M. le Cardinal, étoit fort à propos en ce temps-ci un Barbon du Parlement de Paris, me remet en mémoire ce que sa maiesté un Empereur. Après avoir été au Sénat la connoissance des affaires publiques, il m'envoia consulter sur la sance, à laquelle il mettoit un grand turbot qu'on lui avoit envoyé de bien loin. Ce Magistrat parloit des lettres patentes du Roi pour l'établissement de l'Académie Française expédies au commencement de cette année, & portées peu de temps après au Parlement de Paris pour y être enregistrées. L'Académie Française a tant fait de bruit dans le monde, & l'a tellement rempli de l'épaisse & puante fumée de l'encens qu'elle a donné au Cardinal son Instituteur, & encore plus de celui qu'elle brûle tous les jours sur les autels dressés dans le Louvre à l'Homme Immortel son troisième Protecteur, qui l'y a recueillie lorsqu'elle ne savoit où se loger après la mort du Chancelier Séguier, que je serois accusé de prévarication dans l'Histoire de Louis XIII. si je ne disois rien de la naissance d'une Compagnie, que beaucoup de gens regardent comme un des plus glorieux événemens du regne de ce Monarque. Godeau depuis Evêque de Grasse & de Vence, Prélat généralement estimé en France & ailleurs par ses ouvrages en vers & en prose, écrits avec autant d'élégance que de facilité, & plus distingué dans le Clergé par sa piété & par ses vertus Episcopales, que par la richesse des deux Evêchés, dont le modique revenu & le peu d'étendue se naître la pensée de les unir ensemble; Godeau, dit-je, Giry, Habert Commissaire de l'artillerie, l'Abbé de Cerisy son frere, Gombaut,*

Etablissement de l'Académie Française.

Histoire de l'Académie Française. r. Partie. Menagiana. Tom. I. & II. Oeuvres mêlées de S. Evremond. Tom. 1. dans la Comédie des Académiciens.

1635.

Baut, Malleville, & Serizai, tous gens de lettres avoient résolu il y a quelque tems de s'assembler régulièrement un jour de la semaine chez Conrart Secrétaire du Roi; plus commodément logé qu'aucun autre dans la rue S. Denis au cœur de la ville de Paris. Là ils s'entretenoient ordinairement de ce qui regarde les belles lettres, & ceux de leur société qui donnoient quelque chose au public, le lisoient à leurs amis, qui disoient leur sentiment avec toute la liberté que la politesse & l'amitié permettent.

Valentin Conrart, homme qui a fait beaucoup d'honneur à la communion Réformée, dans laquelle il est mort, & dont le pere originaire de Valenciennes se refugia en France pour éviter la cruelle persécution du sanguinaire Duc d'Albe, ouvroit volontiers sa maison à tous ses amis. Quelqu'un a dit fort à propos de lui, que *sa profession; c'étoit d'être bonnête homme.* Cela signifie beaucoup. Il en possédoit toutes les qualités, & en remplissoit exactement les devoirs. Religieux, civil, poli, discret, bienfaisant, il gagna l'estime, la confiance, & l'amitié de ses égaux, & même des personnes du premier rang dont il fut connu. La solidité de son esprit, & la finesse naturelle de son goût suppléerent aux défauts de son éducation. Avec une teinture fort légère de la langue Latine, & sans aucune connoissance de la Grecque, il se rendit capable de juger mieux qu'aucun autre des ouvrages d'esprit, des traductions des anciens Auteurs, & même des ouvrages remplis de l'érudition la plus recherchée & des raisonnemens les plus profonds. Son jugement passa toujours pour une règle sûre.

1635. sûr. Les Théologiens & les Prédicateurs de la communion de Rome qui se picquoient d'écrire ou de parler poliment, recherchoient avec autant d'empressement que les plus éloquens Ministres, & les plus célèbres Théologiens de l'Eglise Réformée, de lui donner leurs livres & leurs sermons à lire & à corriger, avant que de les exposer au public. Tel a été celui dont la maison fut le premier berceau de l'Académie Française. Disons plutôt, car enfin, les premiers membres de cette Compagnie l'avoient en soupirant, l'endroit où elle a passé son *âge d'or*.

François Metel de Boisrobert Abbé de Châtillon sur Seine, diseur de bons mots, & homme d'esprit, mais d'une vie déréglée & infame, s'étant trouvé quelquefois aux assemblées chez Conrart, en parla un jour à Richelieu. *Le plus grand soin de Boisrobert, dit-on, c'étoit de délasser l'esprit du Cardinal, tantôt par ces agréables contes qu'il faisoit mieux que personne du monde, tantôt en lui rapportant les petites nouvelles de la Cour & de la ville. Ce divertissement faisoit tant de bien à Son Eminence, que Citois premier Médecin du Cardinal, avoit coutume de lui dire : Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour vôtre santé; mais toutes nos dragues seront inutiles, si vous n'y mettez une dragme de Boisrobert.* L'Historien de l'Académie déguise un peu la véritable raison de l'ordonnance que Citois donna selon quelques-uns en ces termes usités par les Médecins, *Recipe Boisrobert.* Richelieu avoit cru que la bienfaisance l'obligeoit à chasser du moins de chez lui son bel esprit favori, accusé de débauches abominables.

minables, & si connus, que dans une pièce satyrique faite environ ce temps-ci contre l'Académie Française, on reproche hautement à l'Abbé, qu'il aime plus le genre masculin que le féminin. Le Cardinal tombe malade, & Citois prend occasion de rendre en riant un bon office à son ami, dont la disgrâce finit bientôt. Richelieu rappella chez lui un misérable qu'on voioit plus souvent à l'hôtel de Bourgo-gue qu'à l'Eglise, où il alloit, dit-on, pour obéir à la coutume, & plus propre à déclamer sur un théâtre, qu'à faire les fonctions d'Aumônier du Roi.

Dans une conversation familière, poursuit l'Historien de l'Académie, Boisrobert qui entretenoit le Cardinal de tout, ne manqua pas de lui faire un récit avantageux de la petite assemblée qu'il avoit vue, & des personnes qui la composoient. Le Cardinal qui avoit l'esprit naturellement porté aux grandes choses, & qui aimoit sur tout la langue Française, en laquelle il écrivoit fort bien, après avoir loué ce dessein, demande à Boisrobert, si ces Messieurs ne voudroient pas faire un Corps, & s'assembler régulièrement sous une autorité publique. Boisrobert aiant répondu qu'à son avis, cette proposition seroit reçue avec joie, le Cardinal lui commanda de la faire, & d'offrir à ces Messieurs la protection pour leur compagnie qu'il feroit établir par lettres patentes, & à chacun d'eux en particulier son affection qu'il leur témoigneroit en toutes rencontres. L'Auteur que je transcris pouvoit ajouter une autre raison. Grand amateur de la flatterie, & chagrin de se voir si souvent peint d'après nature dans les lettres de la Reine Mere & dans les écrits de

1635:

S. Germain, Richelieu cherchoit à gagner de plus éloquens défenseurs que Chatelet, le Capucin Joseph, & Harlai Evêque de S. Malo; de plus habiles Historiens que Dupleix; des Panegyristes plus fins, & d'un stile moins enflé & plus naturel que Balsac; en un mot des Ecrivains capables de rétablir sa réputation étonnément flétrie. Le motif secret de l'orgueil du Cardinal sauta bien-tôt aux yeux du monde. Dans l'ingénieuse satire dont j'ai parlé, & qui est de la façon d'un homme fort distingué par son esprit & par son érudition, que quelqu'un auroit nommé avec assez de justice, le *Varron de la France*, si son entêtement pour les étymologies ne l'avoit porté à écrire de grandes puérilités; dans cette pièce, dis-je, les nouveaux Academiciens sont appelés *Cardinal-Historiographes*. C'est par le même motif que Louis XIV. s'est voulu rendre le troisième Protecteur de l'Académie, & qu'il lui a donné retraite au Louvre. Le Roi & le Ministre de son pere n'ont pas sujet de se plaindre. On les a servis à souhait. Suivons l'Historien de l'Académie.

Quand les affaires eurent été faites, & qu'il fut question de résoudre en particulier ce qu'on devoit répondre, à peine y eut-il aucun de ces Messieurs qui n'en témoignât du déplaisir; & qui ne regretât que l'honneur qu'on leur faisoit, vint troubler la douceur & la familiarité de leurs conférences. C'en est trop. On peut dire sans jugement remémoire; & les louanges outrées qu'on vit bien-tôt après dans tout ce qui sortit de la plume de ces gens, qui prétendent se faire de nouveaux Triumvirs pour rétablir la République des lettres; & affurer
l'im.

l'immortalité à ceux dont ils obtiendroient des gratifications, le témoignent assez ouvertement, que la plupart furent ravis de trouver une occasion de faire connoître au Ministre leur rare mérite, qu'ils croioient oublié, ou trop médiocrement récompensé, de profiter de l'amour excessif du Cardinal pour la flatterie, & d'obtenir par là de bonnes pensions. Quelques-uns comme Serizai & Malleville, ajoutent-on, étoient d'avis qu'on s'excusât envers le Cardinal le mieux qu'on pourroit. Ces deux-là, outre les raisons générales, en avoient une particulière qui les regardoit. Serizai étoit Intendant de la maison du Comte de la Rochefoucault, & Malleville Secrétaire du Maréchal de Bassompierre. On considéroit ces deux Seigneurs comme ennemis du Cardinal. Le premier ne se sentant pas bien à la Cour s'étoit retiré dans son gouvernement de Poitou, & l'autre étoit prisonnier dans la Bastille. Or tout le monde fait en quelle réputation étoit alors le Ministre. On croioit qu'on se voyoit en une place si enviable, & si exposée aux entreprises des Grands, il n'y en avoit presque point, chez qui il n'eût quelqu'un à ses gages, pour lui donner avis de tous leurs desseins. Ces deux Messieurs craignoient donc que la liaison qu'ils auroient avec lui par le moyen d'une Académie, dont il seroit le fondateur & le protecteur, ne donnat à parler à beaucoup de gens, & ne les rendît suspects à leurs maîtres. Ainsi ils n'oublièrent rien pour persuader à la Compagnie ce qu'ils desiroient.

A la fin pourtant l'opinion contraire l'emporta. C'étoit celle de Chapelain. Comme il n'avoit ni passion, ni intérêt contre le Cardinal auquel il étoit connu, & qui lui avoit même témoigné

1635. de l'estime en le gratifiant d'une pension, il leur remontra qu'à la vérité, ils se fussent bien passés que leurs conférences eussent ainsi éclaté; mais qu'en l'état où les choses se trouvoient réduites, il ne leur étoit pas libre de suivre le plus agréable de ces deux partis. Qu'ils avoient à faire à un homme qui ne vouloit pas médiocrement ce qu'il vouloit, & qui n'avoit pas accoutumé de trouver de la résistance, ou de la souffrir impunément. Qu'il tiendrait à injure le mépris qu'on feroit de sa protection, & s'en pourroit ressentir contre chaque particulier. Que du moins, puisque par les loix du Roïanne toutes sortes d'assemblées qui se faisoient sans l'autorité du Prince, étoient défendues, pour peu que le Cardinal en eût envie, il lui seroit fort aisé de faire malgré eux-mêmes cesser les leurs, & de rompre par ce moyen une société que chacun d'eux desiroit être éternelle. Sur ces raisons, il fut arrêté que Boisrobert seroit prié de remercier très-humblement le Cardinal de l'honneur qu'il faisoit à ces Messieurs, & de l'assurer qu'encore qu'ils n'eussent jamais eu une si haute pensée, & qu'ils fussent fort surpris du dessein de Son Eminence, ils étoient résolus de suivre ses volontés. Le Cardinal reçut leur réponse avec une grande satisfaction, & donnant divers témoignages qu'il prenoit cet établissement à cœur, commanda à Boisrobert de leur dire qu'ils s'assemblassent comme de coutume, & qu'augmentant leur compagnie, ainsi qu'ils le jugeroient à propos, ils avisassent entre eux quelles formes, & quelles loix il seroit bon de lui donner à l'avenir. Cela se passoit au commencement de l'an 1634.

La nouvelle Academie est incontinent grossie

*lie de plusieurs personnes considerables par leur
 mérite, ajoute-t-on, entre lesquelles il y en
 avoit qui l'étoient déjà par leur condition. Car
 comme la Cour embrasse toujours avec ardeur
 les inclinations des Ministres & des Faveurs, sur
 tout quand elles sont raisonnables & honnêtes
 ceux qui approchoient le plus près du Cardinal,
 & qui étoient en quelque réputation d'esprit,
 faisoient gloire d'entrer dans un Corps dont il
 étoit le protecteur & le pere. Tels furent Mont-
 mor Maître des Requêtes, Bautru Conseiller
 d'Etat qui étoit en grande faveur, Servien Se-
 cretaire d'Etat, & Seguier Gardé des sceaux.
 On crée ensuite trois Officiers, un Directeur
 & un Chancelier qui seroient changés de tems
 en tems, & un Secretaire qui devoit être per-
 pétuel; les deux premiers par sort, & le der-
 nier par les suffrages de l'Assemblée. Serizai
 fut le Directeur, & le même sort voulut que
 Desmaretz devint Chancelier; homme qui
 après s'être occupé à composer des Romans &
 des Comédies, dans l'une desquelles il joua
 les Visionnaires, se jeta dans une extatique &
 folle dévotion, ou plutôt hypocrisie, & de-
 vint le plus grand visionnaire, & le plus malin
 fanatique de France. La charge de Secretai-
 re fut donnée d'un commun consentement à
 Conrart en son absence, tout le monde demeu-
 rant d'accord que personne ne pouvoit mieux
 remplir cette place. J'ai crû devoir rapporter
 ces extraits de l'Histoire de l'Academie Fran-
 çoise. Outre que l'Auteur narre fort bien;
 malgré son penchant à la flatterie, il nous de-
 couvre encore l'esprit imperieux & tyrannique
 de Richelieu, qui avoit des gens à ses gages chez
 les Grands du Roiaume pour découvrir leurs des-
 seins;*

1635. *seins ; qui ne vouloit pas médiocrement ce qu'il
voulait ; qui ne souffroit point qu'on lui resistât
impunément. Et c'estes l'établissement même
de l'Academie est une preuve manifeste de
la tyrannie que le Cardinal exerçoit. Il ne peut
souffrir que cinq ou six honnêtes gens s'assem-
blent , & s'entretiennent librement. Non con-
tent de savoir ce qui se passe dans une maison
particulière de la rue S. Denis , il faut que tou-
tes les personnes de Lettres fassent profession
publique d'être ses adulateurs. Voici un des
premiers Statuts de l'Academie Françoise. Il
ne lui fait pas grand honneur. Que chacun des
Académiciens promettrait de révérer la vertu &
la mémoire de Monseigneur le Protecteur. Son
Eminence sentit le ridicule de cette basse flat-
terie. De peur qu'on ne la lui reprochât un
jour , elle desira que l'article fût raturé. On lui
obéit. Mais on ordonne en même temps
qu'il en soit fait mention dans les registres.
Afin d'y conserver un monument de la fausse
modestie de Richelieu.*

*Qu'il me soit permis d'ajouter une réflexion
sur ce que dit l'Auteur de l'impertinent Poë-
me de la Pucelle , si souvent tourné en ridicu-
le dans les excellentes satires d'un Ecrivain de
notre temps, qui auroit pu égaler , & surpasser
même Horace , s'il n'avoit plus indignement
flaté son Prince , que le Romain qu'il prend
pour son modele , dont il imite jusques aux dé-
fauts , & duquel il traduit heureusement plu-
sieurs beaux vers , n'a flaté l'Empereur Au-
guste. A quoi pensoit Chapelain de dire que
toutes sortes d'assemblées qui se font sans l'au-
torité du Prince , sont défendues par les loix du
Roiaume ? L'esclavage est-il donc si grand en
Fran ,*

France que cinq ou six gens d'esprit ne pussent se trouver ensemble chez un de leurs amis communs pour une conversation agréable & utile? A ce compte, il ne seroit pas permis de manger en compaignie. Les loix défendoient qu'on s'assemblât pour des complots, ou pour des séditions. Mais les sociétés honnêtes qui se forment naturellement dans le commerce civil, ne leur sont point contraires. Chapelain devoit dire que Richelieu abuseroit des loix pour gêner & pour chagriner d'honnêtes gens qui refuseroient de dépendre absolument de lui, & de se rendre ses adorateurs & ses esclaves. Tel a toujours été l'esprit de la tyrannie. Sous le regne des Tibères & des Domitiens, une inquisition d'Etat ôtoit la liberté des entretiens & du commerce entre les gens d'esprit. Ces ennemis du genre humain auroient même voulu ôter celle de penser. La même servitude a commencé en France sous le ministère du Cardinal, & a été poussée beaucoup plus loin par les Colberts & par les Louvois sous le long & dur regne de Louis XIV.

Les premières délibérations de l'Académie furent sur le nom qu'elle prendroit, sur les occupations qu'elle auroit, & sur les loix qu'elle établiroit. La lettre par laquelle on devoit demander la protection du Cardinal, & le projet des occupations des Academiciens, avec les qualités requises dans chaque membre de la nouvelle Compagnie, furent les deux pièces travaillées avec une plus grande application. La première est remplie de flatteries impertinentes, & l'autre ressemble fort au plan de la République de Platon. Voici ce que la lettre contenoit en substance, dit-on. *Que si M. le*

Projet
des occupa-
tions
des Aca-
demiciens.
Qualités
qu'ils de-
voient a-
voir pour
l'exécu-
ter.

Car-

1635. Cardinal avoit publié ses écrits, il ne manqueroit rien à la perfection de la langue, & qu'il auroit fait sans doute ce que l'Académie se proposoit de faire. Mais que sa modestie l'empêchant de mettre au jour ses grands ouvrages, ne François l'empêchoit pas néanmoins d'approuver qu'on recherchèt les mêmes trésors, qu'il tenoit cachés, & d'en autoriser la recherche. Que c'étoit le plus solide fondement de l'Académie & de son projet. Qu'elle ne vouloit recevoir l'ame que de l'Esprit, & que l'espérance de sa protection l'obligeoit déjà à un extrême ressentiment.

Ceci n'est rien en comparaison de l'extrait qu'on nous donne du projet le plus fanfaron & le plus mal exécuté qui fut jamais. Transcrivons-le encore. Que de tout temps le pays que nous habitons, avoit porté de très-vaillans hommes: mais que leur valeur étoit demeurée sans réputation au prix de celle des Romains & des Grecs; parce que les François n'avoient pas possédé l'art de la rendre illustre par leurs écrits. Qu'aujourd'hui pourtant les Grecs & les Romains aiant été rendus esclaves des autres nations, & leurs langues même si riches & si agréables, étant comptées entre les choses mortes, il se rencontroit heureusement pour la France, que non seulement nous demeurions en possession de la valeur de nos ancêtres, mais encore en état de faire revivre l'Eloquence, qui sembloit ensevelie avec ceux qui en avoient été les inventeurs & les maîtres. Qu'après les grandes & mémorables actions du Roi; on auroit dit de Richelieu, si on eût osé; c'étoit une très-heureuse rencontre, qu'il se trouvat en France, tant d'hommes capables de faire lire avec plaisir ce que nous avions vu s'écarter avec étonnement. Qu'aussi

n'é

n'étoit-ce pas une des moindres pensées de ce grand Cardinal premier Ministre de Sa Majesté, que d'embrasser comme il faisoit la protection des belles lettres, si nécessaires pour le bien 1635
 Et pour la gloire des Etats, Et de les faire fleurir par sa faveur Et par son approbation. Qu'il sembloit ne manquer plus rien à la félicité du Roiaume, que de tirer du nombre des langues barbares, cette langue que nous parlions, Et que tous nos voisins parleroient bien-tôt, si nos conquêtes continuoient comme elles avoient commencé. Que pour un si beau dessein, il avoit trouvé à propos d'assembler un certain nombre de personnes capables de seconder ses intentions. Que ces conférences étoient un des plus assurés moyens pour en venir à bout. Que nôtre langue plus parfaite déjà que pas une des autres vivantes, pourroit bien enfin succéder à la Latine, comme la Latine à la Grecque, si on avoit plus de soin qu'on n'avoit fait jusques ici, de l'élocution qui n'étoit pas à la vérité toute l'éloquence; mais qui en faisoit une fort bonne Et fort considérable partie.

C'est ainsi que les François semblent prendre plaisir à se donner du ridicule par leur vanité, & à s'attirer par leurs airs méprisans & fiers l'indignation & la haine de leurs voisins. Quand un si admirable projet fut connu en Italie & en Espagne, on demanda sur quel fondement ces Messieurs avoient eu la hardiesse d'avancer que les Romains étoient esclaves des autres nations; eux qui se choisissent un Souverain, & qui profitant de l'ignorance & de la superstition des peuples & des Princes, avoient su se faire une Monarchie autant absolue, & presque aussi étendue, que

3635. celle des Césars. On verra, dit-on, si entre les gens de l'Académie, Sa Majesté Très-Chrétienne trouvera des Historiens qui valent le Cardinal Bembo, Guichardin, ou Mariana; Et si la Pucelle de Chapelain, Et le Clovis de Desmaretz, serant d'aussi bons poëmes que la Jérusalem délivrée du Tasse. Les Prédicateurs que ces nouveaux Restaurateurs de l'Eloquence enlevée, prétendent former, serant-ils comparables à Savonarole Et à Grenade? Leurs Auteurs écrivent-ils mieux que Machiavel? Conteront-ils mieux que Boccace, que Miguel de Cervantes Et plusieurs autres Italiens ou Espagnols? Quelles sont donc les surprenantes conquêtes de leur Roi, ou plutôt de leur Protecteur, qu'ils doivent nous faire lire avec tant de plaisir, Et qui leur donnent sujet d'espérer que leur langue succédant à la Latine, deviendra celle de toute l'Europe? La Rochelle prise par la merveilleuse conduite de deux Amiraux Anglois après un an de siège? Une poignée de Huguenots en Langue doc, qui aient obligé le Roi de France à lever le siège de Montauban, Et à leur offrir des conditions devant Montpellier si bravement défendu, qu'il ne l'auroit pas pris, ont été enfin accablés par cinquante mille hommes? Pignerol acheté par un contrat, Et frauduleusement surpris de concert avec le Duc de Savoie? La Lorraine usurpée lorsque l'Empereur Et le Roi d'Espagne occupés ailleurs, ne se trouvoient pas en état de secourir le Duc Charles? Quelques places sur le Rhin cédées par les Suédois, ou par les Protestans d'Allemagne confédérés, dont les François viennent de se laisser enlever la meilleure? Des pareilles rodomontades seroient tout au plus supportables dans une Académie établie à Stockholm, par

par *Gustave Adolphe*. On se moqua encore plus des François repoussés honteusement cette année-ci même dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie. Enfin, on leur insulta quand la flotte d'Espagne eut pris les Iles de Sainte Marguerite & de Saint Honorat, & après que le Prince de Condé eut levé le siège de Dole, & que le Cardinal Infant eut emporté Corbie & quelques autres places en Picardie. Les Harangueurs & les Poètes flatteurs exposent ordinairement leurs prétendus Héros à un semblable ridicule. Celui que son Poète Satyrique, dont il a lû les vers avec tant de plaisir, *attendoit dans deux ans aux bords de l'Hellespont*, pense maintenant à défendre ceux de la Meuse près de sa source. Le nouvel Horace devenu Historien ne désespère-t-il point encore d'écrire l'accomplissement de ses prédictions Poétiques.

Telles sont les qualités requises dans chaque Académicien, selon le projet approuvé par Richelieu. *Qu'il ne suffisoit pas d'avoir une grande & profonde connoissance des sciences, ni une facilité de parler agréablement en conversation, ni une imagination vive & prompte, capable de beaucoup inventer. Mais qu'il falloit comme un génie particulier, & une lumière capable de juger de ce qu'il y avoit de plus fin & de plus caché dans l'Eloquence. Qu'il falloit enfin comme un mélange de toutes ces autres qualités en un tempérament égal, assujetties sous la loi de l'entendement, & sous un jugement solide.* Il y a un peu de galimatias dans cette dernière période. Pardonnons-le à Messieurs, nos Maîtres. On avoué sans peine qu'il y avoit parmi eux des gens d'un mérite distingué.

1635.

Remerci-
ment de
Pelisson à
l'Acade-
mie Fran-
çoise

Mais ne devoient-ils pas mieux exécuter leur projet, & choisir avec plus de discernement les premiers qui furent aggregés à leur corps? Desmaretz, Chapelain, Colletet, Silhon, Bois-robert, Chatelet, & plusieurs autres, avoient-ils ce *genie particulier, cette lumière capable de juger de ce qu'il y a de plus fin dans l'Eloquence*, ce je ne sai quoi que nous ne comprenons pas bien, & qu'il plaît à Messieurs de l'Academie qui n'en avoient pas peut-être une idée plus distincte que nous, d'appeller un *mélange* de plusieurs qualités en un *tempérament égal, assujetties sous la loi de l'entendement? Et d'un jugement solide?* Bien loin de chercher une forme de récompenser, pour ainsi dire, l'Auteur de leur Histoire contre toutes les formes, en lui accordant une *grace qui ne pourroit plus être faite à personne pour quelque considération que se fût*, ces Messieurs auroient mieux fait de le prier de supprimer son ouvrage. On y trouvera toujours de quoi tourner en ridicule *cette célèbre Compagnie*, dit-on, *établie en la première ville du premier Roiaume du monde, formée par le plus grand Ministre qui fut jamais, composée d'excellens hommes, connus, estimés, Et admirés de toute l'Europe, dont le nom vole par tout l'Univers, Et à qui des louanges immortelles sont dûes.* Messieurs de l'Académie Françoisse prodiguent aussi peu judicieusement leur encens pour leurs Confrères, qu'envers leurs Protecteurs. Car enfin, des éloges si magnifiques ont été donnés également aux Académiciens *Jettoniers*, dont le nom n'a volé par tout l'Univers, que par les ingénieuses défenses de l'Abbé Furetière contre l'Académie Françoisse.

Mais quelles furent les occupations des premiers

1635.

miers membres de cette Compagnie ? On nous
 les décrit ainsi. „ De nettoier la langue des
 „ ordures qu'elle avoit contractées ou dans la
 „ bouche du peuple, ou dans la foule du Pa-
 „ lais, & dans les impuretés de la chicane, ou
 „ par les mauvais usages des Courtisans igno-
 „ rans, ou par l'abus de ceux qui la corrom-
 „ pent en écrivant, & de ceux qui disent bien
 „ dans les chaires ce qu'il faut dire, mais au-
 „ trement qu'il ne faut. Que pour cet effet,
 „ il seroit bon d'établir un usage certain des
 „ mots. Qu'il s'en trouveroit peu à retrancher
 „ de ceux dont on se servoit aujourd'hui,
 „ pourvû qu'on les rapportât à un des trois
 „ genres d'écrire, auxquels ils se pouvoient
 „ appliquer. Que ceux qui ne vaudroient rien,
 „ par exemple, dans le stile sublime, seroient
 „ soufferts dans le médiocre & approuvés dans
 „ le plus bas, & dans le comique. Qu'un des
 „ moiens dont les Académiciens se serviroient,
 „ seroit l'examen & la correction de leur pro-
 „ pres ouvrages. Qu'ils en examineroient se-
 „ vérement le sujet & la manière de le traiter,
 „ les argumens, le stile, le nombre & cha-
 „ que mot en particulier. Ces Messieurs pré-
 „ virent bien qu'on ne manqueroit pas de leur
 reproches que leurs ouvrages ne paroissent
 pas travaillés sur un si parfait modèle. Il fal-
 lut donc prévenir l'objection. Mais ce devoit
 être d'un air plus modeste & moins fastueux.
*Qu'après de si exactes observations, on laisseroit
 faire ceux qui voudroient prendre la peine d'y
 ajouter les leurs, peut-être avec un succès aussi
 ridicule que ceux qui pensoient avoir remarqué
 des taches dans le Soleil. Qu'aussi bien l'Aca-
 demie ne desiroit plaire qu'au plus sage de tous*

1635.

les hommes, & non pas à des fous qui commençoient à être éblouis de la gloire qu'elle recevoit d'un si grand Protecteur. Le Roi, on le compte pour rien. Les beaux esprits de la Cour d'Auguste tâchoient bien de gagner les bonnes grâces de Mécénas. Mais ils recherchoient peut-être avec plus d'ardeur de plaire à l'Empereur. Messieurs de l'Académie en usent autrement. Ils laissent là le bon Louis XIII. & ne font leur cour qu'à Richelieu. Que la Compagnie, ajoutent-ils dans le projet, a voit pris le nom d'Académie Française, parce qu'il étoit le plus modeste, & le plus propre à sa fonction. Que pour le sceau dont elle se serviroit, & les privilèges dont elle jouiroit, elle s'en remettoit à son Fondateur, & à son autorité, qui seule aiant donné la forme à cette institution, la pouvoit élever sur des fondemens assez forts pour durer autant que la Monarchie.

Les Académiciens eurent beau faire les fiers, affecter de mépriser les railleries déjà communes de leur chimérique projet, & traiter leurs censeurs de fous éblouis de la gloire de leur Compagnie; la satire dont j'ai déjà parlé, fut généralement applaudie. Elle étoit intitulée, *Requête des Dictionnaires à Messieurs de l'Académie Française.* On les y traitoit avec beaucoup de raison & d'esprit, de gens qui prétendoient s'ériger en arbitres souverains des mots, de raffineurs des locutions, de peseurs des syllabes longues ou brèves, & des lettres vieilles ou diphtongues. L'Auteur leur citoit encore fort à propos l'endroit, où un Romain de bon goût, & d'un discernement exquis en ce qui regarde l'Eloquence, reconnoissoit de bonne foi, que la fausse délicatesse de se servir de beau-

beaucoup de mots, ou trop vieux, ou trop rudes à l'oreille de certaines gens, rendoit la langue Latine puvre. Dans la disette où nous sommes, leur disoit-on encore après un autre Romain, faut-il être si dégoûtés? Pour commencer l'exécution du projet présenté au Cardinal, on résolut de régler les termes & les phrases de la langue Française par un ample Dictionnaire, & une Grammaire fort exacte, qui lui donneroient une partie des ornemens qui lui manquoient, & qu'ensuite elle pourroit acquérir le reste par une Rhétorique & une Poétique qu'on composeroit pour servir de règle à ceux qui voudroient écrire en vers, & en prose. De ces ouvrages on n'a vu que le Dictionnaire. Encore n'a-t-il paru que cinquante ans, ou environ, après l'établissement de l'Académie. Il n'a nullement répondu à l'attente du public. Ce fut alors que la montagne en travail depuis long-tems, enfanta véritablement une souris. Cela ne doit pas nous surprendre. Outre que les livres faits ainsi en commun par plusieurs, sont ordinairement plus négligés, parce que chacun s'applique davantage à son ouvrage particulier, dont la gloire lui revient tout entière, qu'à ceux dont il partage l'honneur avec d'autres, l'Académie Française n'a pas été mal définie, une Société composée de quelques gens de mérite qui ne se trouvent presque jamais aux conférences, & de plusieurs ignorans & d'un discernement médiocre, fort réguliers à venir gagner leur jetton.

Le Parlement de Paris se moqua plus que les autres du ridicule orgueil de Richelieu dans son nouvel établissement. Indignés que

Le Parlement de Paris fait difficulté

1635. ce Ministre entreprit de former une Compagnie dont plusieurs membres affamés, ou ambitieux, étourdiroient le monde du récit de ses louanges en vers & en prose, & peut-être encore plus de ce que ces Meilleurs avoient eu la hardiesse de dire dans leur beau projet, lorsque tous les ordres du Roiaume se plaignoient unanimement des levées exorbitantes d'argent, & que les Provinces accablées tous les jours de nouveaux impôts, sembloient menacer d'un soulèvement presque général, que l'institution de leur Académie étoit la seule chose qui manquoit au bonheur du Roiaume, indignés, dis-je & contre le Cardinal & contre les panegyristes, les Magistrats formerent des difficultés sur l'enregistrement des patentes accordées aux Académiciens les premiers jours de cette année, & portées quelque temps après au Parlement. Conrart avoit été chargé de les dresser. Elles furent conçues, dit-on, en termes fort purs & fort élégans, qui sans s'écarter des clauses & des façons de parler ordinaires de la Chancellerie, sentent néanmoins la politesse de l'Académie & de la Cour. Je suis fâché qu'un si honnête homme ait prêté sa plume à l'Académie Françoisse en cette occasion, & en plusieurs autres. Un bon Protestant ne devoit pas tant louer le plus dangereux ennemi de la Réformation. Mais depuis que Conrart eut accepté la charge de Secrétaire, il falloit exécuter aveuglément ce qui lui étoit prescrit. „ Aussi-tôt que Dieu „ nous eût appelés à la conduite de cet Etat, „ fait-on dire à Louis, nous eumes pour but „ non seulement de remédier aux desordres „ que les guerres civiles dont il a été si long-temps

d'enregistrer les lettres patentes pour l'établissement de l'Académie Françoisse.

Histoire de l'Académie Françoisse I. Partie.

1635.

„ temps affligé, y avoient introduits; mais
 „ aussi de l'enrichir de tous les ornemens con-
 „ venables à la plus illustre, & la plus an-
 „ cienne de toutes les Monarchies qui soient
 „ aujourd'hui dans le monde. Et quoique
 „ nous aïons travaillé sans cesse à l'exécution
 „ de ce dessein, il nous a été impossible jus-
 „ ques ici d'en voir l'entier accomplissement.
 „ Les mouvemens excités si souvent dans la
 „ plûpart de nos provinces, & l'assistance
 „ que nous avons été obligés de donner à plu-
 „ sieurs de nos alliés, nous ont diverti de tou-
 „ te autre pensée, que de celle de la guerre,
 „ & nous ont empêché de jouir du repos que
 „ nous procurions aux autres. Mais comme
 „ toutes nos intentions ont été justes, elles ont
 „ eu aussi des succès heureux. Ceux de nos
 „ voisins qui étoient oppressés par leurs enne-
 „ mis, vivent maintenant en assurance sous
 „ nôtre protection. La tranquillité publique
 „ fait oublier à nos sujets toutes les misères
 „ passées, & la confusion a cédé enfin au bon
 „ ordre que nous avons fait revivre parmi
 „ eux, en rétablissant le commerce, en faisant
 „ observer exactement la discipline militaire
 „ dans nos armées, en réglant nos finances,
 „ & en réformant le luxe.

„ Chacun fait la part que nôtre très-cher &
 „ très-aimé Cousin le Cardinal Duc de Riche-
 „ lieu, a eue en toutes ces choses, & nous
 „ croirions faire tort à la suffisance & à la fi-
 „ délité, qu'il nous a fait paroître en toutes
 „ nos affaires, depuis que nous l'avons choisi
 „ pour nôtre principal Ministre, si en ce qui
 „ nous reste à faire pour la gloire & pour l'em-
 „ bellissement de la France, nous ne suivions

1635. » ses avis, & ne commettons à ses soins la
» disposition & la direction des choses qui s'y
» trouveront nécessaires. C'est-pourquoi lui
» ayant fait connoître nôtre intention, il nous
» a représenté qu'une des plus glorieuses mar-
» ques de la félicité d'un Etat, c'étoit que les
» sciences & les arts y fleurissent, & que les
» lettres y fussent en honneur aussi-bien que
» les armes, puisqu'elles sont un des princi-
» paux instrumens de la vertu. Qu'après avoir
» fait tant d'exploits mémorables, nous n'a-
» vions plus qu'à ajouter les choses agréables
» aux nécessaires, & l'ornement à l'utilité, &
» qu'il jugeoit que nous ne pouvions mieux
» commencer que par le plus noble de tous
» les arts qui est l'Eloquence. Que la langue
» Françoisé qui jusques à présent n'a que trop
» ressenti la négligence de ceux qui eussent pu
» la rendre la plus parfaite des modernes, est
» plus capable que jamais de le devenir, vu
» le nombre des personnes qui ont une con-
» noissance particuliere des avantages qu'elle
» possède, & de ceux qui s'y peuvent enco-
» re ajouter. Que pour en établir des règles
» certaines, il avoit ordonné une assemblée,
» dont les propositions l'avoient satisfait. Si
» bien que pour les exécuter, & pour rendre le
» langage François non seulement élégant,
» mais encore capable de traiter tous les arts,
» & toutes les sciences, il ne seroit besoin que
» de continuer ces conférences, ce qui se pour-
» roit faire avec beaucoup de fruit, s'il nous
» plaisoit de les autorizer, de permettre qu'il
» fût fait des réglemens & des statuts pour la
» police qui doit y être gardée, & de gratifier
» ceux dont elles seront composées de quel-
» que

que témoignage honorable de notre bien-
 veillance. Sa Majesté permettoit ensuite la
 continuation des assemblées à Paris sous le
 nom d'*Académie Française*. Que le Cardinal
 s'en pût nommer le Chef & le Protecteur. Que
 le nombre des Académiciens fût limité à qua-
 rante. Que Richelieu autorizât les réglemens
 & les statuts de la Compagnie. Qu'il lui don-
 nât un sceau avec telle inscription qu'il lui
 plairoit. Et afin que les Académiciens passent
 résider plus facilement à Paris, & vacquer plus
 commodement à leurs sérieuses & profondes
 études, le Roi finissoit en leur accordant cer-
 tains privilèges.

Les gens du Parlement ne se laissèrent point
 éblouir par le stile *délicat & poli* des lettres
 patentes. Le Cardinal chagrin de trouver plus
 de résistance dans les Magistrats, qu'il n'en
 avoit trouvé dans Conrart & ses amis, fait ex-
 pedier à la fin de cette année de lettres de ca-
 chet au Premier Président, & aux Gens du
 Roi, où Sa Majesté ordonne au Parlement de
 proceder incessamment à l'enregistrement des
 patentes. Il ne se fit pourtant que le 10. Juil-
 let de l'année suivante: tant le nouvel établis-
 sement étoit peu du goût des Magistrats. En-
 core ajoutèrent-ils cette clause dans leur ar-
 rêt; que les Académiciens ne connoitroient que
 de l'ornement, embellissement, & augmentation de
 la langue Française, & des livres qui seroient
 par eux faits, & par autres personnes qui le
 desireroient & voudroient. L'Historien de l'A-
 cadémie réfléchissant ensuite sur les délais du
 Parlement, s'explique de la sorte. Ce grand
 corps où il y avoit toujours quelques personnes
 extraordinaires parmi beaucoup d'autres qui ne

1635. le sont pas, étoit divisé, si je ne me trompe, sur le sujet de l'Académie & du Cardinal, par les mêmes passions & par les mêmes opinions qui divisoient le reste de la France, excepté peut-être qu'il y avoit en cette Compagnie moins d'affection pour lui que par tout ailleurs, & que la plupart le considéroient en eux-mêmes comme l'ennemi de leur liberté, & l'infraction de leurs privilèges. J'estime donc qu'il y pouvoit avoir trois partis dans le Parlement sur ce sujet. Le premier & le moindre, de ceux qui jugeant sainement des choses, ne voioient rien à blâmer, ni à mépriser dans ce dessein. Le second, de ceux qui pour être ou animés contre le Cardinal, ou trop attachés à la seule étude du Palais & des choses civiles, se moquoient de cette institution comme d'une chose puérile. Je croi enfin qu'il y avoit un troisième & dernier parti; qui peut-être n'étoit pas le moins puissant, de ceux qui tenant tout pour suspect, appréhendoient aussi-bien que le vulgaire, quelque dangereuse conséquence de cette institution. J'en ai deux preuves convaincantes. La première, c'est la lettre où le Cardinal assure le Premier Président: que les Académiciens ont un dessein tout autre que celui qu'on avoit pû faire croire. La seconde, cette clause de l'arrêt de vérification: que l'Académie ne pourra connoître que de la langue Françoisé, & des livres qu'elle aura faits, ou qu'on exposera à son jugement. Comme s'il y eût eu quelque danger qu'elle s'attribuât d'autres fonctions, & qu'elle entreprît de plus grandes choses. L'Auteur pouvoit ajouter une raison plus vraisemblable des difficultés formées dans le Parlement. Les plus graves & les plus judicieux de cette Compagnie

pagnie voioient avec la dernière indignation l'orgueil de Richelieu, & ne pouvoient souffrir les louanges fausses & flatteuses que les Académiciens commençoient de lui donner à pleines mains. 1635.

Ces Messieurs me permettront, s'il leur plaît, de faire ici une réflexion. C'est qu'après tant de fracas, leur grand Fondateur aiant un peu mieux connu le mérite & l'utilité de l'Académie, parut ne s'en soucier pas autrement, & changer tout-à-fait de sentiment à son égard. Si le livre intitulé, *Testament Politique du Cardinal de Richelieu*, est véritablement de lui, comme quelques-uns d'entr'eux l'ont soutenu tout publiquement, on doit être surpris que dans l'article où il parle des *Lettres*, il ne fasse aucune mention de l'Académie Française, & que Son Eminence n'exhorte point le Roi à maintenir une institution qu'elle crut d'abord si utile à l'Etat. Un pareil oubli donne beaucoup à penser, & ne fait pas honneur aux premiers Académiciens. Ajoutons à ceci le peu de soin que le Cardinal prit de les loger. Leur Historien en est lui-même étonné. Durant dix ans, ou environ, Richelieu laisse errer son Académie naissante de rue en rue à Paris. Il voit avec une extrême indifférence ces Messieurs, dont plusieurs n'avoient point de carrosse, se croter en courant tantôt à une extrémité de la ville, & tantôt à une autre. De manière que l'Historien avouë ingenuement qu'il lui semble voir cette Ile de Délos des Poëtes errante & flottante jusques à la naissance de son Apollon. Il veut dire jusques à ce que le Chancelier Séguier devenu Protecteur de l'Académie après la mort de Richelieu, l'eût charitable-

1635.

ment recueillie dans son hôtel. N'y avoit-il point assez de chambres au Palais Cardinal? Ne pouvoit-on pas recevoir ces Messieurs dans la bibliothèque de Son Eminence, ou du moins leur assigner un endroit dans celle du Roi? Je ne sai si je me trompe, une si grande négligence témoigne du dégoût, peut-être quelque repentir.

Luxe & puerilités du Cardinal de Richelieu.

Si quelqu'un nous avoit particulièrement laissé par écrit, dit l'Historien de l'Académie Française, ce qui se passoit entre Auguste, Mécénas, & les excellens esprits de leur siècle, je ne sai si nous en lirions l'histoire avec moins de curiosité & de plaisir, que celle des guerres & des affaires d'Etat de ce temps-là. Je ne sai même, afin que je dise quelque chose de plus, si nous la lirions avec moins d'utilité & de profit, nous, dis-je, à qui la fortune n'a donné ni armées à conduire, ni Républiques à gouverner, où nous puissions montrer qui nous sommes, & à qui elle ne laisse en partage que l'étude, la conversation, & les vertus privées & domestiques.

Histoire de l'Académie Française. III. Partie.

On demeure d'accord qu'il y auroit à profiter dans une histoire telle que l'Auteur la souhaite & que la lecture en pourroit être curieuse & divertissante. Mais on y trouveroit aussi beaucoup de choses fades & pueriles. Auguste & Mécénas n'étoient pas autrement faits que Richelieu. Les hommes ont les mêmes passions, les mêmes foiblesses dans tous les pays & dans tous les âges du monde. Si le Cardinal nous paroît ridicule dans quelques-uns de ses entretiens avec ses Poètes favoris, qui nous répondra qu'il n'en étoit pas souvent de même d'Auguste & de Mécénas avec Virgile, Horace, & les autres beaux esprits de Rome? Que
voions-

1635

toions-nous dans ce qui nous reste de la vie domestique & privée de cet Empereur ? Qu'il se mocquoit du stile trop fleuri & efféminé de Mécenas. Qu'il disoit en riant des ordures à Horace. Qu'il railloit l'affectation de Tibère son beau-fils qui recherchoit des mots vieux & peu usités. Qu'il inventoit des proverbes assez bas. Qu'il emploioit des termes extraordinaires, & peut-être de sa façon. Que son orthographe étoit particulière. Y a-t il donc là de quoi s'instruire utilement, de quoi contenter une raisonnable curiosité ? Si ces endroits de l'Histoire peuvent servir à quelque chose, c'est à nous avertir d'éviter de pareilles puérilités.

Richelieu a eu les siennes. A Dieu ne plaise que je prétende blâmer ici son inclination pour les belles lettres. Elle est honnête & digne d'un Ministre d'Etat. Le brutal Louvois a été le seul capable de mépriser les sciences & les lettres, & de ne se mettre nullement en peine de favoriser, ou d'encourager ceux qui les cultivent. Mais le Cardinal devoit faire les choses avec plus de bienséance & de dignité. Le divertissement du théâtre étoit presque le seul qu'il goûtât. *Non seulement il assistoit avec plaisir aux Comédies nouvelles, dit-on, mais encore il étoit bien-aise d'en conférer avec les Poëtes, de voir leur dessein dans sa naissance, & de leur fournir lui-même des sujets. Que s'il connoissoit un bel esprit qui ne se portât pas par sa propre inclination à travailler en ce genre, il s'y engageoit insensiblement par toutes sortes de caresses.* Desmaretz entêté de son méchant poëme de Clovis, ne put se dispenser de le laisser là, & de faire quelques Comédies pour divertir son Eminence. » Elle témoigna pour

» une

1635. „ une d'elles des tendresses de pere, *ajoute*
 „ *l'Historien de l'Académie*. Une partie du
 „ sujet & des pensées étoient de Richelieu. La
 „ représentation lui en coûta deux ou trois
 „ cens mille écus, & ce fut pour elle qu'il fit
 „ bâtir la grande salle de son palais, qui sert
 „ encore aujourd'hui à ces spectacles. Il y eut
 „ jusques à cinq cens vers de sa façon dans
 „ une autre. Mais elle ne fut point imprimée.
 „ En voici la raison. Lors qu'il fut dans
 „ le dessein de la publier, il voulut que Chapelain
 „ la revît, & qu'il y fît des observations
 „ exactes. Ces observations lui furent rapportées
 „ par Boisrobert, & bien qu'elles fussent
 „ écrites avec beaucoup de discrétion & de
 „ respect, elles le choquèrent & le piquèrent
 „ tellement, ou par leur nombre, ou par la
 „ connoissance qu'elles lui donnèrent de ses
 „ fautes, que sans achever de les lire, il les
 „ mit en pièces. Mais la nuit suivante comme
 „ il étoit au lit, & que tout dormoit chez
 „ lui, aiant pensé à la colere qu'il avoit témoignée,
 „ il fit une chose sans comparaison
 „ plus estimable que la meilleure comédie du
 „ monde. C'est qu'il se rendit à la raison.
 „ Les pièces du papier déchiré furent ramassées,
 „ & colées ensemble par son ordre. Après
 „ l'avoir lu, & y avoir fait grande réflexion,
 „ il envoya éveiller Boisrobert pour lui dire
 „ qu'il voioit bien que Messieurs de l'Académie
 „ s'entendoient mieux qu'un Ministre d'Etat
 „ en ces matières, & qu'il ne falloit plus
 „ parler d'impression.

Tout ceci seroit peut-être pardonnable à un
 jeune Prince, ou à quelque Seigneur grand
 amateur des belles lettres & extraordinaire-
 ment,

ment riche. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus ridicule & la plus criante en même tems, qu'un Cardinal Ministre d'Etat, s'amuse à faire de méchans vers pour être declamés sur le théâtre; & qu'insensible à la misère de la France qu'une guerre allumée par son ambition achève d'épuiser, il pousse le luxe aussi loin que Lucullus, & qu'il dépense, près d'un million à la représentation d'une Comédie dont il a fourni une partie du sujet, & où le Poëte complaisant & flatteur a inséré quelques pensées bonnes ou mauvaises de son Eminence? Au lieu de se laisser étourdir sans cesse des vers médiocres tout au plus de Chapelain, de Colletet, de Desmarets & de quelques autres, n'eût-elle pas mieux fait de renvoyer ces adulateurs affamés, comme un Cardinal Prince d'Italie renvoia un Poëte de sa nation qui lui présentoit un méchant poëme? *Où diable, dit le Cardinal à Arioste, avez-vous pris tant de coionneries?* On veut nous faire valoir un trait de la liberalité de Richelieu. Après avoir écouté le monologue d'une Comédie composé par Colletet, il lui donna de sa propre main cinquante pistoles. Le présent fut accompagné de ces paroles obligantes. *C'est seulement pour ces deux vers que je trouve extrêmement beaux,* dit le Cardinal en se faisant repeter l'endroit. *Le Roi ne seroit pas assez riche pour paier tout le reste.* Il n'y a rien d'extraordinaire dans les deux vers dont Richelieu parut charmé. J'y trouve même une expression basse & dégoûtante. Le Poëte étoit assez bien payé. Mais si le Cardinal n'a pas voulu se moquer d'un homme fort pauvre, & lui insulter peut-être en faisant semblant

1635.

1635. blant de le louer, le compliment n'est qu'une excuse froide d'une gratification modique par rapport aux richesses immenses de Richelieu. Regardoit-il Colletet comme un autre Virgile ? Ce seroit une marque de son mauvais goût. Laissons-le lui. Ce nouveau Mécénas devoit donner du moins à Colletet de quoi vivre honnêtement.

Puisque l'Histoire doit rendre justice à tout le monde, n'omettons pas une action louable de Colletet en cette rencontre. Le Cardinal s'avise de vouloir corriger un mot dans les deux vers qu'il admiroit. Mais ce fut en y ajoutant une expression plus basse que celle du Poète. Nonobstant sa pauvreté Colletet se défend de suivre le mauvais goût d'un Ministre dont les légères gratifications lui font d'un fort grand secours. Quand il fut de retour à son logis, il écrivit une lettre sur ce sujet à Richelieu, pour lui parler peut-être avec plus de liberté. Le Cardinal achevoit de la lire, lorsqu'il survint quelques-uns de ses Courtisans qui lui firent compliment sur quelqu'heureux succès des armes du Roi, & lui dirent que rien ne pouvoit résister à Son Eminence. *Vous vous trompez*, leur répondit il. *Je trouve dans Paris même des personnes qui me résistent.* Quand on lui eut demandé, qui étoient donc ces personnes si audacieuses, Colletet, reprit-il. *Après avoir combattu hier avec moi sur un mot, il ne se rend pas encore. Voilà une grande lettre qu'il vient de m'en écrire.* Fut-ce vanité dans le Poète, ou bien un refus honnête de pousser la complaisance au-delà de ce que la vérité permet ? Quoiqu'il en soit, il y a quelque chose de noble dans cette aventure. pa-

1635
 paroît qu'une bagatelle. L'Auteur des Satyres Françoises dont j'ai parlé, insulte plus d'une fois à la pauvreté de Colletet; action fort mal-honnête & tout-à-fait indigne d'un Chrétien. Que ce Poëte Historien nous permette de lui demander une chose. Ne seroit-il jamais arrivé que le *Grand Monarque* sous les yeux duquel il travaille, ait voulu corriger mal à propos quelque mot, ou quelque phrase dans sa propre Histoire? Et si Louis XIV. moins habile, & qui ne veut pas plus être contredit que Richelieu, se trompe dans ses corrections, l'Historien témoigne-t-il autant de courage que Colletet? Ne craint-il point de perdre sa pension?

Une autre circonstance qu'on nous rapporte encore, me paroît indigne d'un grand homme. Richelieu s'étant mis en tête de composer en prose le prologue d'une Comédie, Chapelain le réforma en quelques endroits. De peur qu'on ne se moquât de lui, le Cardinal n'osa s'en déclarer l'Auteur, & pria Chapelain de lui prêter son nom en cette occasion. *Je vous prêterai ma bourse dans une autre*, dit Richelieu à son bel esprit. Le mot seroit joli dans la bouche d'un particulier. Mais un Cardinal Ministre d'Etat qui s'occupe à faire des prologues de Comédie, se rendra toujours ridicule, & passera du moins pour un homme à qui la vaine démangeaison de s'ériger en Auteur, fait étrangement oublier son caractère & son rang. Quelle impertinence! Ce Prélat qui a prétendu se signaler dans le monde par la prédication, & par des livres de controverse & de piété, compose à l'âge de cinquante-un ou cinquante-deux ans des prologues & des scènes de Comédie. Mais ces puerilités ne sont
rien

1635. rien en comparaison de sa basse jalousie du succès extraordinaire de la fameuse Comédie du Cid, que Corneille fit représenter alors. *Il est mal-aisé de s'imaginer, dit l'Historien de l'Académie Française, avec quelle approbation cette pièce fut reçue de la Cour & du public. On ne se pouvoit lasser de la voir; on n'entendoit autre chose dans les compagnies; chacun en savoit quelque partie par cœur; on la faisoit apprendre aux enfans; & en plusieurs endroits de la France il étoit passé en proverbe de dire, cela est beau comme le Cid.* Il ne faut pas demander si la gloire de cet Auteur donna de la jalousie à ses concurrens. Plusieurs ont voulu croire que le Cardinal lui-même n'en avoit pas été exempt, & qu'encore qu'il estimât fort Corneille, & qu'il lui donnât pension, il vit avec déplaisir le reste des travaux de cette nature, & sur tout ceux où il avoit quelque part, entièrement effacés par celui-là.

Le voila donc qui se met en tête de faire critiquer le Cid par la nouvelle Académie, & qui prend cette affaire autant à cœur, que si c'étoit la chose du monde la plus importante à l'Etat. On lui apporte les premières ébauches de ce qu'on appella depuis, *les Sentimens de l'Académie Française sur le Cid.* Le Médecin Citois les apostilla sous lui, & Son Eminence y mit quelques mots de sa main propre. Le jugement de Richelieu fut que la substance en étoit bonne; *mais qu'il falloit y jeter quelques fleurs.* C'est ainsi qu'il s'expliqua. Les Académiciens relisent leur ouvrage, l'examinent en diverses assemblées ordinaires & extraordinaires, le retouchent, & le donnent enfin à l'Imprimeur. Le Cardinal en demanda les

les premières feuilles ; mais elles ne le conten-
 tèrent nullement. *Soit qu'il en jugeât bien, dit-*
on, soit qu'on le prit en mauvaise humeur ; soit
qu'il fût préoccupé contre l'Abbé de Cerisy, prin-
cipal Auteur de la pièce, il trouva qu'on avoit
passé d'une extrémité à l'autre, qu'on y avoit
apporté trop d'ornemens & de fleurs, & ren-
voia à l'heure même en diligence, dire qu'on
arrêtoit l'impression. Trois Académiciens eu-
 rent ordre de le venir trouver, afin qu'il pût
 leur expliquer mieux son intention. Chapelain
 tâcha d'excuser Cerisy. Mais il reconnut d'a-
 bord que Richelieu ne vouloit pas être contre-
 dit. Car il le vit s'échauffer & se mettre en
 action : jusques-là que s'adressant à lui, il le
 prit & le retint tout un temps par ses glands,
 comme on fait sans y penser, quand on veut par-
 ler fortement à quelqu'un, & le convaincre de
 quelque chose. La conclusion fut, qu'après leur
 avoir expliqué de quelle façon il croioit qu'il
 falloit écrire cet ouvrage, il en donna la charge
 à Sirmond. Celui-ci ne le satisfit point enco-
 re. Il fallut que Chapelain reprît tout ce qui
 avoit été fait tant par lui que par les autres.
 Ainsi furent mis au jour après environ cinq
 mois de travail les Sentimens de l'Académie
 Françoisse sur le Ciel, sans que durant ce temps-
 là, ce Ministre qui avoit toutes les affaires du
 Roiaume sur les bras, & toutes celles de l'Euro-
 pe dans la tête, se lassât de ce dessein, & re-
 lâchât rien de ses soins pour cet ouvrage. Il eût
 souhaité, ajoute-t-on, qu'on traitât la pièce plus
 durement. Mais on lui fit entendre avec adref-
 se, qu'un Juge ne doit pas parler comme une
 partie, & qu'autant qu'on témoigneroit de pas-
 sion, autant perdroit-on d'autorité. Le public
 se

1635. se moqua & de la jalousie de Richelieu & de la critique de son Académie, quoiqu'elle fût raisonnable dans le fond. Car enfin il y a dans le *Cid* de fréquentes & grossières fautes contre les bonnes règles du Poème Dramatique. *Tout Paris eut pour Chimène les yeux de Rodrigue*, dit fort bien un illustre Auteur. Voici comme on fait parler Corneille dans une lettre publiée alors sous son nom. *Le Cid sera toujours beau, & gardera sa réputation d'être la plus belle pièce qui ait paru sur le théâtre, jusques à ce qu'il en vienne une autre qui ne lasse point les spectateurs à la trentième fois.* Si les choses se passoient ainsi entre Auguste, Mécénas, & les beaux esprits de leur temps, comme cela peut bien être, devons-nous être si fort affligés de ce que nous n'en trouvons rien dans l'Histoire? J'aurois volontiers omis toutes ces pauvretés du Cardinal de Richelieu, si je n'avois cru qu'il est utile & important de connoître que ceux qui passent pour grands hommes dans le monde, paroissent aussi & peut-être plus petits que les autres, quand peu attentifs à se contrefaire, ils agissent sans contrainte, & suivent leurs passions & leurs caprices.

Révoltes
en Guien-
ne & en
Langue-
doc.

Vie du
Duc d'E-
pernon.
L. XI.
Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condite.

Le peuple de Paris crut d'abord que l'Académie Française étoit une troupe de *Monopoleurs* & de *Maltotiers* qui s'assembloient pour chercher les moyens de lever extraordinairement de l'argent, & de mettre de nouveaux impôts. Le fondement de cette plaisante imagination, c'est que depuis la rupture ouverte avec l'Espagne, on envoioit tous les jours des Edits pécuniaires au Parlement qui les enregistroit avec beaucoup de répugnance & de chagrin.

grin. Les Gascons moins patients & plus chands que ceux des autres Provinces, prirent les armes, & se révoltèrent à Bourdeaux & ailleurs. Le Duc d'Epemon revenu dans son gouvernement de Guienne après l'accommodement de son affaire avec Sourdis Archevêque de Bourdeaux, remontra inutilement à la Cour qu'il étoit important de prévenir le soulèvement dont la Province paroissoit menacée, on crut qu'il ne demandoit des troupes que pour se rendre plus fort en Guienne. Richelieu fut bien-tôt desabusé. Les Bourdelois éclatèrent à l'occasion d'un impôt sur les cabaretiers. La sédition alla si loin que l'hôtel de ville fut pillé, les archives déchirées, les prisons forcées & ouvertes. Le peuple se cantonna dans une partie de la ville & y fit des barricades. Les villes d'Agen, de Condom, de Leyteure, de Moissac, de Périgueux & quelques autres suivirent l'exemple de Bourdeaux. Il y eut des Magistrats & des Partisans tués par la populace furieuse. Les païsans de leur côté prirent les armes à la campagne, s'attroupèrent, & se présentèrent devant quelques villes, dans le dessein de les forcer & de les piller. Tous ces mouvemens furent enfin apaisés par le Duc d'Epemon qui exposa plus d'une fois sa vie, & par le Duc de la Valette accouru au secours de son pere fort embarrassé.

Le Languedoc ne fut pas moins agité en quelques endroits. Le Duc d'Halluin Gouverneur craignant que le Parlement de Toulouse ne favorisât sous main les mécontents, voulut desarmer les habitans de la ville. Mais il n'en put venir à bout. Les Magistrats se déclarèrent & rendirent un arrêt qui défendoit la

1935

Tom.

VIII.

Pag. 364.

365.

1635.

la levée des nouveaux impôts. Il ne faut pas demander si un pareil arrêt fut cassé au Conseil du Roi. Le premier & le second Président sont interdits de l'exercice de leurs charges, & quelques autres des principaux Magistrats ont ordre de venir incessamment à la Cour. Le Parlement donne un autre arrêt, commande aux Présidens de continuer leurs fonctions, & défend à ceux qui sont mandés à la Cour d'y aller, parce que, disoit-on, leur présence étoit nécessaire à Toulouse pour le service du Roi. Les mouvemens de ces deux Provinces voisines de l'Espagne donnerent de l'inquiétude à Louis & à son Ministre. Mais ils n'eurent point de suite. Dirai-je, par la prudence, ou par l'esprit servile & intéressé des Gouverneurs, qui cherchant à se faire un mérite à la Cour, ne voulurent pas se servir de la conjoncture pour ébranler la fortune de Richelieu, qui n'opprimoit pas moins la liberté des Grands, que celle des Magistrats & du peuple ? L'indolent & foible Duc d'Orleans avoit une belle occasion de se venger de lui. Mais obsédé par les gens mis dans sa maison, il ne pense pas seulement à en profiter.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici une action particulière du Duc d'Épernon. Elle nous convaincra que les mortifications qu'il venoit d'essuyer dans son différend avec Sourdis Archevêque de Bourdeaux, ne le rendirent ni plus modéré, ni moins vindicatif à l'âge de 84. ans. Ses ennemis & particulièrement Sourdis eurent la malignité d'insinuer au Cardinal qu'Épernon avoit fomenté sous main le soulèvement de Bourdeaux. Briet Conseiller au Parlement de Guienne, principal auteur
de

de la calomnie aiant tâché de suborner quelques témoins, le Duc averti de ce qui se tra-
moit contre lui, demanda hautement justice
au Roi & à Richelieu. On la lui fit, mais ce
ne fut qu'en partie. Un homme employé par
Briet fut condamné aux galères, & à faire pre-
mièrement amende honorable nû en chemise,
la corde au cou, & une torche au poing.
Le Conseiller ne devoit pas être plus épargné.
Cependant il se tira d'affaire par le crédit du
Cardinal, & en fut quitte pour un ordre de
venir à la Cour. Epernon enragé de le voir
de retour à Bourdeaux avec la liberté d'exer-
cer sa charge, résolut de se venger. *Mais ce
fut, dit fort bien l'Auteur de la Vie du Duc,
d'une manière tellement disproportionnée à l'in-
jure reçue, que s'il ménagea sa conscience en
épargnant le sang d'un ennemi, il n'évita pas le
blâme d'avoir entrepris avec beaucoup de bruit
une chose inutile, & capable de lui causer un
grand préjudice. Après avoir rejeté les proposi-
tions d'un soldat qui s'offroit de poignarder Briet,
& de le faire si secrètement que personne ne pour-
roit lui imputer cette mort, il commanda à qua-
tre de ses laquais de tuer les chevaux du carrosse du
Conseiller en pleine rue.*

Cela s'exécuta un jour que Briet revenoit de
la ville à son logis. Le cocher est jetté de son
siège par terre, & les chevaux irrités par les
coups d'épée qu'on leur donna dans les flancs,
prennent leur course à toute bride, traînent le
carosse renversé dont le maître n'ose sortir, &
vont mourir à quatre cens pas de là. Briet s'é-
chappe enfin, & se retire chez lui éperdu & de-
mi mort de peur. Le conte en fut fait inco-
ntinent au Duc, que *cette ombre de vengeance,*

1635. ajoute son Historien, *réjouit durant une heure.* Mais le Parlement prit bien l'affaire d'une autre sorte. Offensés au dernier point de l'injure faite publiquement à leur confrère, les Magistrats résolurent que les Chambres seroient assemblées dès le lendemain pour en informer. Ils savoient tous combien le ressentiment d'Epernon étoit juste. Cependant il n'y en eut presque aucun qui ne prit part à l'offense faite à leur dignité. L'affaire alloit prendre un fort mauvais train. Les gens du Parlement Juges & parties n'auroient épargné ni les laquais du Duc, ni tous les complices de l'action. L'esprit du Cardinal étoit déjà prévenu en leur faveur. On lui avoit insinué que ni son autorité, ni celle du Roi même, n'avoient pu donner seureté à un Officier pour exercer sa charge dans la ville capitale de la Province. De manière que Richelieu toujours mécontent d'Epernon, se fût porté à lui nuire, si la conjoncture du temps n'eût embarrassé la Cour par le plus grand désordre qui se fût encore vu. L'Auteur entend la prise de Corbie & les autres avantages remportés par les Espagnols l'année suivante.

Paix conclue à Prague entre l'Empereur & l'Electeur de Saxe.

Leurs affaires se rétablirent admirablement par la paix que Jean George Electeur de Saxe conclut le 30. Mai de cette année à Prague avec l'Empereur Ferdinand, & dans laquelle l'Electeur de Brandebourg, plusieurs autres Princes, & les villes les plus considérables de la Confédération entrèrent successivement. Le traité fut long-tems à se négocier. Les Ministres Impériaux convinrent de certains articles à Pyrn, ville située sur les confins de la Bohême, mais la ratification demeura encore incertaine. On avoit peine à s'accorder sur l'exécution de l'Edit

l'Edit de Ferdinand qui fut la cause principale
 de la guerre, en ordonnant la restitution des
 biens Ecclésiastiques, dont les Protestans s'é-
 toient mis en possession depuis le Traité de Pas-
 sau. L'Empereur faisoit difficulté de relâcher
 beaucoup sur cet article; & le Saxon avoit bon-
 ne envie de garder non seulement ceux qu'il
 tenoit; mais encore d'en obtenir d'autres.
 L'Empereur voiant enfin que tout se préparoit
 à une rupture ouverte entre la France & l'Es-
 pagne, & qu'il seroit obligé d'entrer lui-même
 dans cette guerre, résolut d'offrir quelque cho-
 se de plus à Jean George en particulier, afin de
 le détacher ainsi de son alliance avec les enne-
 mis de la Maison d'Autriche, de profiter de ses
 troupes, & de l'engager à consentir au change-
 ment de certains articles, dont les Ministres
 Impériaux & Saxons étoient convenus à Pyn-
 & sur tout à ne plus insister sur l'amnistie des
 Protestans Silésiens qui s'étoient déclarés en
 faveur des Suédois & des Confédérés. L'Elec-
 teur avoit de son côté des vues particulières &
 des intérêts à ménager pour sa maison. Il souf-
 froit avec peine les étrangers dans l'Empire, &
 se flattoit d'acquérir une gloire presque égale à
 celle d'un de ses ancêtres, qui mit l'Electorat de
 Saxe dans sa maison, au préjudice de la branche
 aînée que Charles-Quint en dépouilla. Je parle
 du fameux Electeur Maurice qui fit lui seul le
 traité de Passau pour tout le corps des Protec-
 tans d'Allemagne, sans y comprendre Henri II.
 Roi de France, dont ils avoient demandé le se-
 cours & la protection. Jean George espéroit
 que tous les Confédérés d'Allemagne se trou-
 veroient dans la nécessité de suivre son exemple
 & d'entrer dans le même traité. Le mauvais é-

1635.

Mercure
Français.

1635.

Puffen-
dorf

Comment.

Rerum

Suecica-

rum. L.

VII. Lo-

tichius

Rerum

Germani-

carum

Part. II.

L. XIX.

Cap. XX.

2. 2. 4. 5.

7. Natus

Historia

Veneta Ld

X. 1635.

Historie

di Gualdo

Priorato.

Part. I.

L. X.

Historia

de Ferdin-

nando

III. L.

IX. del

Medesimo.

1635. tat des affaires des Suédois depuis la bataille de Norlingue acheva de le dégoûter de leur alliance, & quand il vit Philisbourg & Trèves enlevés aux François, il craignit que Louis occupé dans les Pais-Bas & en Italie par les Espagnols, peut-être dans son propre Roiaume, ne fût pas en état de secourir les Confédérés d'Allemagne. Mais le motif principal du Saxon, c'étoit l'envie d'obtenir l'Archevêché de Magdebourg pour un de ses fils. Voilà ce qui le déterminâ plus que toute autre chose à profiter de la conjoncture, & à s'accommoder avec Ferdinand aux meilleures conditions qu'il pourroit. Il eut quelques scrupules de violer sa parole donnée de n'abandonner point les Protestans de la Silésie. Mais la Cour de Vienne trouva le secret de les lui lever.

La négociation se renouë donc à Prague, & s'avance beaucoup en peu de temps, nonobstant les remontrances & les offres avantageuses que Bannier Général Suédois qui commandoit une bonne armée dans la basse Saxe, & Rorté Envoié de la Cour de France faisoient à Jean George. Si nous en voulons croire Arnheim Général des troupes Saxones, il tâcha de persuader à son maître que son honneur & sa conscience ne lui permettoient point d'accepter un traité, par lequel il abandonneroit les Suédois, auxquels il étoit deux fois redevable de la conservation de ses Etats, les Protestans confédérés que la Maison d'Autriche opprimeroit sans peine après les avoir séparés les uns des autres, & sur tout les pauvres Silésiens que l'Empereur irrité contr'eux traiteroit avec la dernière rigueur. Tout cela fut inutilement allégué. Les pensionnaires de la Cour de Vienne l'emportèrent

1635.

rent auprès de l'Electeur. On se défit des instances de Bannier, en disant que ses propositions demandoient de longues & sérieuses réflexions. Pour ce qui est du Ministre de France, on ne lui donna que des réponses générales, & Jean George témoigna ne faire pas grand fond sur les paroles de Louis, qui offroit d'entretenir une puissante armée pour le secours des Confédérés d'Allemagne, jusques à ce que l'Empereur leur accordât une paix générale & avantageuse. Voici les articles principaux du fameux traité de Prague, qui changea la face des affaires dans l'Empire. Que la Religion & la possession des biens Ecclésiastiques, demeureroient dans l'état où se trouvoient l'une & l'autre l'an 1627. Que la restitution de ceux qui étoit ordonnée dans l'Edit de Ferdinand, se différeroit de quarante ans, & que cependant les Protestans en jouïroient paisiblement. Que le Prince Auguste fils de l'Electeur de Saxe auroit l'Archevêché de Magdebourg, & l'Archiduc Leopold second fils de l'Empereur, l'Evêché d'Halberstat. Qu'il y auroit une amnistie générale, excepté ce qui regardoit la revolte des sujets de l'Empereur, & l'affaire du feu Electeur Palatin. Que Maximilien Duc de Bavière demeureroit en possession de la dignité Electorale & du haut Palatinat. Que si l'Electeur de Brandebourg, les Ducs de Brunswick, & la Maison de Mekelbourg vouloient entrer dans l'accommodement, Ferdinand donneroit au premier l'investiture du Duché de Poméranie, & que les villes de Wolfembutel, les Etats de Mekelbourg, & Naumbourg retourneroient à ceux qui les possédoient auparavant. Que l'Empereur garderoit Philisbourg. Que les étrangers & les Con-

1635. fédérés d'Allemagne, qui refuseroient de s'en tenir au présent traité, seroient regardés comme ennemis de l'Empire & que l'Electeur de Saxe joindroit ses troupes à celles de l'Empereur pour chasser les uns & pour réduire les autres.

Si les Catholiques, disoit-on dans une Déclaration publiée au nom de l'Empereur après la signature de l'accommodement, croient que dans le traité de Prague, on n'a pas assez puissamment travaillé pour l'intérêt de la Religion, ils ne s'en doivent pas prendre à Sa Majesté Impériale, mais au Roi Très-Cbrétien. Quoiqu'il se dise le Fils aîné de l'Eglise, cela ne l'a pas empêché de contracter au commencement de cette guerre, une alliance étroite avec les hérétiques, d'appeller le Roi de Suède à leur secours, de faire avec lui une ligue offensive & défensive, de nourrir & de renforcer leurs forces unies. Sans y avoir été provoqué, & contre la foi promise, il s'est emparé des meilleures provinces de l'Empire, & tâche encore tous les jours de soulever plusieurs Princes & Etats d'Allemagne contre l'Empereur. Jusques là qu'après la bataille de Norlingue, quelques-uns étant rentrés dans leur devoir, le Roi de France s'est rendu maître de leurs villes à main armée, a chassé les garnisons Catholiques, & y en a mis d'hérétiques. Non content de s'efforcer autant qu'il peut d'empêcher l'établissement de la paix & de la Religion Catholique en Allemagne, il a même osé promettre au Duc de Saxe que s'il vouloit embrasser les intérêts de la France, non seulement elle lui feroit avoir des conditions plus avantageuses; mais que le Roi emploieroit encore sa puissance, afin que l'hérésie Luthérienne fût rétablie dans le Roiaume de Bohême, & dans les provinces de sa dépendance. Il y a long-temps que

les

1635.

les Maisons d'Autriche & de France font de pareilles récriminations l'une contre l'autre. Disons la vérité. Toutes deux ont souvent raison. Uniquement attentives à leur agrandissement, elles violent également les règles de la justice & sacrifient l'avantage de leur Religion à leurs intérêts particuliers.

Jean-George tâcha de pallier son ingratitude envers la Couronne de Suède, en disant qu'il n'auroit jamais renoncé à son alliance durant la vie de Gustave. Mais que les Officiers Suédois avoient depuis la mort de leur Roi, mis les choses dans une si grande confusion, qu'on ne savoit plus quel étoit le but de la continuation de la guerre. L'Electeur auroit parlé plus sincèrement, s'il eût dit que conformément à son inclination naturelle & raisonnable à certains égards, qui le portoit à ne souffrir aucun démembrement de l'Empire, à empêcher que les étrangers n'entraissent trop avant dans les affaires, & à embrasser les moyens de rendre sa maison plus puissante, il approuvoit & vouloit même appuier la résolution prise à la Cour de Vienne de chasser d'Allemagne les Suédois & les François, d'obliger les uns & les autres à rendre tout ce qu'ils y occupoient, & d'ôter encore la Lorraine à ceux-ci. Arnheim Général des troupes Saxones condamna, ou fit semblant de condamner hautement la paix de Prague. Il partit même de Dresde sans prendre congé de son maître. *Chose étrange! Le Théologien qui a le plus de crédit auprès de M. l'Electeur, disoit cet Officier à quelques Suédois, me déclare un jour que le traité est pernicieux à la Religion Protestante, & que Son Altesse Electorale ne le peut ratifier sans se rendre coupable devant Dieu.*

1635. Dès le lendemain il étonne le premier l'action solennelle de graces pour la conclusion de la paix. C'est à dire que cet bonnête homme a remercié Dieu de ce que M. l'Electeur a blessé sa conscience en la signant. Dix mille écus envoyés de Vienne au Ministre à condition qu'il leveroit les scrupules de son maître, l'avoient éclairé. Il ne comprenoit pas bien auparavant le sens du traité. La même chose se voit assez souvent parmi les Théologiens de toutes les Communions, chez les Catholiques Romains, entre les Luthériens, & dans l'Eglise Réformée. Une gratification accordée ou promise, fait trouver dans la Bible, dans les Conciles, & dans les Peres de l'Eglise, de quoi lever les scrupules les mieux fondés.

Quelque chose que dit Arnheim aux Suédois, contre la paix de Prague, ils se défierent toujours de cet homme fin & dissimulé. On s'imagina qu'il parloit de la sorte pour s'insinuer mieux auprès de l'Electeur de Brandebourg, avec lequel il négocia depuis pour l'engager à entrer dans l'accommodement. Cependant Arnheim avoit une raison particulière d'empêcher que son maître ne se remit tout à fait bien avec l'Empereur. La grande liaison de ce Général avec feu Walstein, le rendoit odieux à la Cour de Vienne. On croioit même qu'il avoit pressé plus qu'aucun autre le Duc de Fridland, de lever enfin le masque. De manière qu'Arnheim devoit craindre que l'Empereur reconcilié avec l'Electeur de Saxe, ne trouvât moyen de se venger d'un intime confident de Walstein. George Guillaume Marquis de Brandebourg parut d'abord faire quelque difficulté d'accepter la paix de Prague.

gue. Il eut aussi des scrupules, & ses Théologiens furent consultés. Mais gagné par les émissaires de la Cour de Vienne, & intimidé de ce que les armes du Roi de France n'avoient pas dans les Pais-Bas, le succès qu'on s'étoit imaginé, l'Electeur se rendit enfin. Les Ducs de Brunswick, de Mekelbourg, quelques autres, & la plupart des villes Impériales & Hanseatiques suivirent l'exemple des deux plus puissans Princes de la Communion Protestante en Allemagne. Guillaume Landgrave de Hesse fut presque le seul qui demeurât constamment attaché aux Suédois. 1635.

Le Chancelier Oxenstiern apprit en Hollande la conclusion de la paix de Prague. En arrivant à Magdebourg, il eut un surcroît de chagrin, quand il vit de près l'Electeur de Brandebourg, les Princes, & les villes des deux Cercles de Saxe, entrer successivement dans le traité. Ceux qui avoient de plus étroites obligations au feu Roi & à la Couronne de Suède, s'excusoient sur la nécessité indispensable où ils se trouvoient d'accepter la paix, ou de s'exposer à être poursuivis comme ennemis déclarés de l'Empire, les Suédois n'étant pas assez puissans pour défendre leurs alliés contre les Impériaux & les Saxons unis ensemble. *Tout ce que nous pouvons vous promettre*, dirent les Ducs de Brunswick & de Mekelbourg à ceux que le Chancelier leur envoya, *c'est de travailler à vous faire obtenir un dédommement honnête de ce que le feu Roi de Suède a fait pour nous.* George Guillaume & quelques autres donnoient les mêmes paroles. Mais outre qu'il n'y avoit pas grand fonds à faire sur ces promesses vagues, on ne

Saint
Chau-
mont va
de la part
du Roi de
France
trouver le
Chance-
lier Oxen-
stiern
dans la
basse
Saxe.

Histoire
du Mar-
chal du
Gue-
briant. L.
II. Chap.
3.

1635. parloit plus que d'accorder deux ou trois millions à la Suède. Quelques gens allèrent de la part d'Oxenstiern à Dresde, tenter si l'Electeur de Saxe voudroit entrer en négociation. Bien loin de témoigner quelque reconnaissance de ses Etats deux fois conservés par la valeur & par le sang du Roi de Suède, Jean George dit fièrement que si le Chancelier ne vouloit pas rendre de bonne grace la ville de Magdebourg, on sauroit bien l'arracher de ses mains. Abattu d'un si grand revers de fortune, Oxenstiern écrivit à Guillaume Landgrave de Hesse qui témoignoit plus de courage & de fermeté que les autres, des'accommoder le mieux qu'il pourroit avec l'Empereur, & de ne compter plus tant sur l'appui des Couronnes de Suède & de France. La première menacée d'une nouvelle guerre par le Roi de Pologne, n'étoit pas capable de lui résister & de défendre en même temps ses alliés d'Allemagne contre l'Empereur & l'Electeur de Saxe. L'autre déchuë de l'espérance de ses progrès dans les Pais-Bas & ailleurs, paroissoit devoir être bien-tôt reduite à défendre ses propres frontières contre les Espagnols & les Impériaux, qui se préparoient à les attaquer conjointement. Le seul Général Bannier ne perdoit pas courage. Il se dispoisoit à conserver avec son armée d'environ vingt mille hommes les conquêtes faites en Poméranie & dans la basse Saxe. Mais il avoit tout au plus trois mille Suédois ou Livoniens. Le reste composé d'Allemands sembloit incertain & chancelant. Que savoit-on s'ils ne se dissiperoient pas sous prétexte d'obéir à ce qu'on nomme les *Avocatoires* de l'Empereur?

Saint

1633.

Saint Chaumont Envoié Extraordinaire de la Cour de France au Chancelier de Suède & aux Princes d'Allemagne qui n'avoient pas encore accepté la paix de Prague, ou qui témoignent y entrer avec repugnance & par nécessité, trouva les affaires dans une situation encore plus mauvaise vers la fin du mois d'Août. Oxenstiern avoit été obligé de quitter Magdebourg, de peur d'y être assiégé par trente mille Saxons, & peut-être arrêté par les Allemans de l'armée Suédoise. Ils demandoient insolamment d'être payés, & menaçoient de se saisir d'Oxenstiern, comme d'un otage pour tout ce qui leur étoit dû. Bannier le tira fort habilement d'un si fâcheux contretemps. Avec mille chevaux d'escorte il prend le Chancelier, & le fait conduire seurement à Wismar. Oxenstiern y arriva dans le dessein de s'embarquer à la première occasion favorable, & de repasser en Suède. Il l'auroit apparemment exécuté, si Bannier n'eût rétabli par son courage & par sa prudence les affaires des Suédois presque désespérées. Après avoir pourvû à la seureté d'Oxenstiern, il revient à Magdebourg, arrête les premiers Officiers Allemans, & quelques Colonels plus mutins, assemble ses troupes, les harangue à la tête de l'armée, leur reproche leur timidité, & finit par ces paroles accompagnées d'un visage plein de feu & de résolution. *Qui veut être fidèle à la Religion Evangelique, à la Couronne de Suède & à son bonneur, me suive.* Les soldats se raniment, & sans autre déclaration de guerre, Bannier les mène vers la Saal contre les troupes de Saxe. Elles étoient campées près de Hall. On attendoit là les ordres de

1635. Jean George, plus impatient de s'emparer de Magdebourg qui lui étoit cédé par le traité de Prague, que d'obliger l'Empereur auquel il avoit promis de se joindre, en cas que les Suédois refusassent de sortir des terres de l'Empire.

Ce fut à Wismar que S. Chaumont rencontra Oxenstiern qu'il suivoit à grandes journées, afin de le retenir en Allemagne. Peu sensible par affectation, ou par une véritable conviction de la foiblesse de son parti, aux grandes promesses que le Ministre de France lui apportoit, le Chancelier répondit froidement: „ Il est trop tard, Monsieur. Si vous
 „ fussiez venu un peu plutôt, on auroit peut-
 „ être fait quelque chose de bon. Tous les
 „ Princes pour l'intérêt desquels le feu Roi
 „ mon maître a perdu la vie, nous abandon-
 „ nent, nous trahissent, & se disposent à nous
 „ poursuivre comme des ennemis de l'Empi-
 „ re. Nos troupes Allemandes se mutinent,
 „ & veulent changer de parti. Il faut que
 „ chacun pense maintenant à s'accommoder
 „ avec l'Empereur; & à tirer les meilleures
 „ conditions qu'il pourra. L'Electeur de Saxe
 „ nous offre deux millions cinq cens mille li-
 „ vres, & je demande les trois millions en-
 „ tiers. Voila où nous en sommes. Je passe
 „ en Suède; ma présence y est nécessaire, C'est
 „ avec un extrême déplaisir que je vous vois
 „ réduits à conclure notre accommodement
 „ particulier sans la France. Je ferai tous mes
 „ efforts pour empêcher qu'on ne prenne cet-
 „ te résolution à Stokholm & pour ramener de
 „ nouvelles troupes avec moi. Si nous som-
 „ mes hors d'état de résister aux forces de
 „ l'Em-

„ l'Empereur, de l'Electeur de Saxe, & des autres Princes unis contre nous, on pourra
 „ du moins conserver les places maritimes
 „ que nous occupons. Plût à Dieu que le
 „ Roi vôtre maître s'en fût tenu au traité
 „ d'Heilbron. Il en a voulu faire un autre à
 „ Paris dont la Couronne de Suède a grand
 „ sujet de se plaindre. Je crains que cela ne
 „ dégoûte nôtre Cour de son alliance avec la
 „ France”. S. Chaumont emploia inutilement son éloquence. Jusques à l'arrivée de l'Exprès du Général Bannier qui apporta la nouvelle d'un avantage considerable remporté sur les Saxons, il ne tira jamais que des réponses vagues & ambiguës. Le Chancelier reprend alors courage, ne désespère plus de se maintenir dans la Saxe, change de langage, exhorte S. Chaumont à continuer ses négociations avec le Landgrave de Hesse, & les autres Princes qu'il trouvera plus courageux que les autres; promet enfin d'en attendre le succès à Stralsund où il s'en alloit. C'est ainsi que la valeur & la prudence de Bannier conservèrent du moins à la Couronne de Suède les premières conquêtes de Gustave en Allemagne.

Si la paix de Prague n'obligea pas les Suédois d'abandonner l'Allemagne selon le projet de la Cour de Vienne, elle contribua du moins beaucoup à sauver les Pais-Bas Espagnols. Les conjectures du Maréchal de Châtillon furent plus sures que les mémoires envoyés à Servien Secrétaire d'Etat. Bien loin que l'Empereur ne se trouvât pas en état de mettre plus de vingt ou vingt-cinq mille hommes, comme Servien se l'imaginoit, en se conservant

des troupes nombreuses pour agir sur le Rhin, il trouva de quoi envoyer douze mille hommes de pied, & cinq ou six mille chevaux dans les Païs-Bas Catholiques sous la conduite de Piccolomini; secours qui vint si à propos au Cardinal Infant, que le Prince d'Orange & les deux Maréchaux de France furent obligés de lever le siège au commencement de Juillet. On y avoit inutilement employé dix jours. Le monde parla fort diversement de cette honteuse retraite après un si grand fracas. Les François en rejettent la faute sur la lenteur & l'irrésolution de Frédéric Henri. On le prétend du moins ainsi dans un livre qui porte le nom de Richelieu. Si le Prince d'Orange, lui fait-on dire au Roi son maître, n'eut pas un succès digne de ses grandes forces, & de ce qu'on attendoit d'un Capitaine de sa réputation, la faute ne vous en peut être imputée. Puisque vous aviez soumis vos armes à son commandement, c'étoit à lui de poursuivre la pointe d'une armée qu'il reçut victorieuse. Mais la lenteur d'une nation pesante ne sut pas profiter de l'ardeur de la vôtre qui demande des exécutions plutôt que des conseils. En ne venant pas promptement aux mains, elle perd l'avantage que son feu naturel lui donne sur toutes les autres nations du monde. Le Maréchal de Châtillon semble confirmer cela dans une de ses lettres à Servien. J'avoué, dit-il en parlant de Frédéric Henri, que je ne connois plus rien à son bu-meur. Je le trouve entièrement changé & ir-resolu. Cela me fait beaucoup de peine. Ses parens au côté de la Maison de Nassau & les principaux Officiers de son armée, n'en sont pas moins étonnés que moi. Ils demeurent sous

D'accord qu'on ne l'a jamais vu si froid que dans cette Campagne. 1635.

D'un autre côté les Hollandois se plaignirent de la mesintelligence continuelle entre les deux Généraux François, & de l'indocilité de l'un d'eux au regard du Prince d'Orange infiniment plus habile & plus expérimenté que lui. Je ne mets que Brezé, parce que Châtillon paroît avoir eu plus de déférence pour Frédéric Henri son parent & son ami. Les François demeurent d'accord de ceci en partie. On apprit par des lettres interceptées, dit un Historien du Cardinal de Richelieu, que les ennemis comptoient beaucoup sur la mesintelligence qu'on apperçut d'abord entre les Maréchaux de Châtillon & de Brezé. Ils eurent une grande contestation à Avain. Châtillon plus ancien Général, prétendoit conserver son droit de primauté en un jour de bataille, & donner les ordres pour le combat, quoi que ce ne fût pas son jour de commandement. Mais sa prétention n'eut pas lieu. Il fut obligé de se contenter de l'aile gauche, & de céder la droite avec l'honneur du commandement au Maréchal de Brezé qui étoit de jour. S'étant trouvés de différent avis en quelqu'autre rencontre, Brezé naturellement prompt, traita fort mal de paroles son collègue & son ancien. Châtillon eut d'autant plus de peine à se retenir, que le conseil de guerre se tenoit chez lui, & que les paroles se dirent en présence de sept ou huit Officiers de distinction dans l'armée. Quelqu'un raconte que ce fut une manière de démenti donné par Brezé; que les deux Maréchaux mirent chacun la main sur la garde de leur épée; & que la querelle auroit été poussée fort loin, si leurs

1635. leurs amis communs ne se fussent promptement entremis pour la racommoder. Le Prince d'Orange sembla se déclarer en faveur de Châtillon. Richelieu en eut du chagrin, & se confirma dans la pensée que Frédéric Henri ne lui vouloit pas de bien, & qu'il conservoit toujours du ressentiment de ce qu'on avoit tenté de lui enlever la Principauté d'Orange, que le Cardinal prétendoit s'approprier. Il ne sera pas inutile de rapporter la manière dont Châtillon parle de ce différend à Richelieu beau-frère de Brezé. Nous y apprendrons que les Courtisans les plus braves sacrifient sans peine à leur fortune les sentimens de vengeance qu'ils croient les plus justes. *J'aurois souhaité, dit le Maréchal au Cardinal, que ces choses eussent été étouffées. Mais elles furent dites en présence de huit ou dix personnes distinguées & irréprochables, lors que le conseil de guerre se tenoit chez moi. Il étoit malaisé que tout cela ne fût pas sçu. Le respect que je vous porte est tel, que j'ai oublié de bon cœur ce qui s'est passé. Je vous supplie, Monseigneur, de croire qu'il ne tiendra pas à moi que nous ne vivions en meilleure intelligence à l'avenir. Outre que le bien du service du Roi nous y oblige, je considère en cela votre inclination particulière. Ferme dans la résolution de dépendre entièrement de vous, je m'y conformerai toujours avec une parfaite déférence.*

Les Italiens profonds dans leurs réflexions politiques, prétendent que si les Etats-Généraux furent bien-aisés d'engager la France à rompre ouvertement avec l'Espagne, ils craignirent ensuite d'avoir des voisins dangereux & trop inquiets; qu'afin d'éviter un pareil in-

con-

1635.
 convenient, ils travaillèrent sourdement à dé-
 concerter les vastes projets de Richelieu, &
 que pour cet effet ils ne fournirent pas des vi-
 vres autant qu'ils le pouvoient à l'armée Fran-
 çoise qui mouroit de faim. *Les ressentimens*
particuliers de Frédéric Henri, dit l'Historien
 de la Republique de Venise, *se joignirent à*
l'intérêt général des Provinces-Unies. Secrete-
ment irrité de ce que dans le temps même que
la Cour de France l'amusoit par des caresses
feintes & par de fausses confidences, on avoit
tâché de lui ravir sa Principauté d'Orange,
 il résolut de se venger sûrement à la première
 occasion. Celle de la guerre que je décris, lui
 parut se présenter le plus à propos du monde.
 Un autre auroit été retenu peut-être par la
 crainte de perdre sa réputation. Mais Frédéric
 Henri avoit si bien établi la sienne par plu-
 sieurs exploits précédens, qu'assuré qu'une dis-
 grace apparente n'en terniroit pas la gloire, il
 voulut faire sentir à Richelieu qu'un Hol-
 landois pouvoit être un Politique aussi profond
 & aussi délié qu'un Poitevin. Le Cardinal,
 ajoute-t-on, s'aperçut fort bien du tour qu'on
 lui jouoit. Mais il avoit si grand besoin des
 Etats-Généraux pour la continuation de la
 guerre, qu'il ne fit semblant de rien.

Le flegme que le Prince d'Orange affecta
 durant cette campagne, & son indolence à fai-
 re avancer les travaux durant le siège de
 Louvain, confirment ce soupçon. Quand on
 lui proposoit d'assiéger une place, ou d'atta-
 quer les ennemis, *il faudra voir*, répondoit-il
 froidement. De manière qu'on l'accusa de
 vouloir par son irrésolution & par ses délais
 rendre inutiles tous les avantages que les Con-
 fédérés

1635. fédérés avoient par la supériorité de leurs troupes. Et s'il est vrai, comme M. le Comte de Portland me l'a raconté, que Frédéric Henri a dit qu'il prévoyoit que son fils ne se pourroit dispenser un jour de faire contre la France ce que Maurice & lui avoient fait contre l'Espagne, n'est-il pas presque certain que ce sage & pénétrant Prince commença de craindre pour sa République, quand il vit les Pays-Bas Catholiques en danger d'être enlevés dès la première campagne ? Quoiqu'il en soit, on rapporte que le feu Maréchal d'Estrades qui eut grande part à la confiance de Frédéric Henri, & bien informé de ce qui s'est passé de son tems dans les Etats-Généraux des Provinces-Unies, a toujours protesté que le Prince d'Orange en usa dans cette occasion avec toute la droiture possible. Tel étoit aussi le sentiment de Richelieu. Du moins on le lui donne dans l'endroit que j'ai tiré du livre publié sous son nom. Enfin, le Maréchal de Châtillon rend ce témoignage à Frédéric Henri, *qu'il ne manquoit pas de bonne volonté, & qu'il avoit été des vivres à ses troupes pour assister celles de France.* Laissons à chacun la liberté de penser ce qu'il voudra de ce problème d'Histoire.

Ensuite Richelieu avoit si bonne envie de réussir dans son projet contre les Pays-Bas Espagnols, il ne devoit jamais associer Brezé avec Châtillon. Outre que le premier étoit d'une humeur difficile & presque insupportable, il sembloit plus propre à commander les enfans perdus dans une attaque, où il ne faut que de la bravoure & de la témérité, qu'à conduire une grande armée. La circonstance
déjà

déjà rapportée des Mémoires de Pontis, le 1635.
prouve assez. En voici une autre du siège de
Louvain qui se trouve dans le même Auteur.

„ Il m'arriva, *dit-il*, une querelle de jeu &
„ de galanterie avec deux de nos Généraux,
„ qui firent mine d'être fort en colère contre
„ moi, à cause que je les retirai d'un endroit
„ où ils s'exposaient par pure bravoure à se
„ faire tuer ridiculement. M. le Maréchal de
„ Brezé & M. le Grand-Maître de la Meille-
„ raie étant montés sur le haut d'un retran-
„ chement, j'allai par derrière prendre M. de
„ la Meilleraie par le milieu du corps, &
„ l'emportai jusques au bas du retranchement.
„ Je fis à l'instant la même chose à M. le Ma-
„ réchal de Brezé, ne leur donnant presque
„ pas à l'un & à l'autre le temps de se recon-
„ noître. *Voilà de plaisantes galanteries*, leur
„ dis-je. *Elles nous coûteront la vie à tous. Si*
„ *les Généraux sont tués, qui commandera l'ar-*
„ *mée? Et que deviendront les autres Officiers*
„ *& les soldats?* Ces deux Messieurs, aussi sur-
„ pris qu'ils l'eussent jamais été, se regardant
„ l'un l'autre, mirent l'épée à la main, & com-
„ mencèrent de courir après moi comme pour
„ se venger de cet affront. Mais ne voulant
„ pas leur donner occasion de faire quelque
„ chose mal à propos & contre leur volonté,
„ après leur avoir rendu un si bon service, je
„ me mis à courir de mon mieux de peur que
„ le jeu ne tournât à quelque malheur.

„ Je savois bien que dans le cœur ils n'é-
„ toient point fâchés de se voir tirés d'un pe-
„ ril auquel ils ne s'exposèrent que par une
„ vaine émulation. Bien aises de ne me pou-
„ voir atteindre, ils s'arrêtèrent quand ils m'e-
„urent vu,
„ vi-

635. „ virent courir de la sorte. Pour sauver du
 „ moins les apparences, & pour répondre par
 „ des mines à celles qu'ils avoient faites de me
 „ vouloir beaucoup de mal, je ne me présen-
 „ tai pas si-tôt devant eux. Je fus quelque
 „ temps après légèrement blessé d'un coup de
 „ mousquet dans le bras. *Je voudrois qu'il fût*
 „ *mort*, dit M. de Brezé quand on lui apprit
 „ cet accident. Il parloit contre son intention;
 „ car enfin, il m'envoia son Chirurgien. Lors-
 „ que j'allai le remercier, je ne pus m'empê-
 „ cher de lui témoigner que bien loin de me
 „ repentir de ce que je leur avois fait, je ne
 „ croiois pas leur pouvoir donner une plus
 „ grande marque de mon respect que d'empê-
 „ cher de pareilles bravades qui alloient à la
 „ perte de l'armée. Je m'étonne que de grands
 „ hommes soient sujets à de si grandes bévuës.
 „ Un Général est-il réduit à ne pouvoir faire
 „ paroître son courage, que dans ces sortes de
 „ jeux plus dignes d'un jeune soldat étourdi,
 „ que du moindre Officier, dont la vie n'est
 „ pas tant à lui qu'au Roi, & qui la doit mé-
 „ nager pour le service de Sa Majesté, & pour
 „ le bien des soldats, au lieu de la prodiguer
 „ ridiculement par vanité”? La réflexion de
 „ Pontis, ou plutôt de l'Ecrivain qui lui a prêté
 „ sa plume, est bonne & judicieuse. Il y a seu-
 „ lement une expression peu exacte. La vie des
 „ Officiers & des soldats n'est pas *au Roi*, mais
 „ à l'Etat, ou bien à la patrie. Trouverai-je tou-
 „ jours chez les plus honnêtes gens ce langage
 „ faux & adulateur, que le pouvoir arbitraire a
 „ introduit en France? Le Roi & la patrie ne sont
 „ point la même chose; il y a une fort grande
 „ différence entre l'une & l'autre.

Voions

Voions maintenant les raisons & les particularités de la levée du siège de Louvain. Je les trouve dans deux lettres du Maréchal de Châtillon à Richelieu & à Servien. „ Nous avons été obligés d'abandonner notre entreprise, & les petites villes emportées, *dit-il au premier*. Il n'étoit pas possible de les conserver. Pour ce qui est du siège, les ennemis pouvoient facilement nous couper les vivres, & par conséquent voir devant eux consumer deux grandes armées sans combattre. Cette nécessité nous a fait rapprocher de la Meuse vers Ruremonde. M. le Prince d'Orange a laissé douze cens hommes dans Diest, que les Espagnols attaquent déjà. Cette place ne les occupera pas plus de cinq ou six jours. Ainsi il ne nous restera rien de notre voyage vers Bruxelles que le déplaisir d'avoir fait si peu de chose avec la plus belle armée qu'on ait jamais vue dans les Pays-Bas. *Le détail est beaucoup plus grand dans la Lettre au Secrétaire d'Etat.* „ Nous avons levé le siège par pure nécessité, & faute de vivres. Durant les dix jours employés devant Louvain, il a fallu mendier du magasin de M. le Prince d'Orange quarante mille livres de biscuit. Notre infanterie s'en est nourrie durant trois jours. Les provisions venues de Diest ne suffisoient que pour deux, & nous les avons fait couler pour trois à nos soldats. Avec cela & les vingt cinq mille rations que nos munitionnaires ont faites du blé trouvé dans les Monastères & dans les châteaux voisins de notre camp, nous avons passé les dix jours de siège, non sans recevoir beaucoup de plaintes, & avec une grandissime peine de voir sensiblement dépé-

1635.
Raison
& circon-
stances de
la levée
du siège
de Lou-
vain.

Mémoires
pour ser-
vir à
l'histoire
du Cardé-
nal de
Richelieu.
Tom. II,

rir

1635.

77 rir nos soldats. Le convoi envoyé à Liège
 77 dont nous attendions une grande assistance
 77 fut retardé trois jours à cause de l'arrivée de
 77 Picolomini avec cinq mille chevaux dont la
 77 moitié sont Croates. Ils se rendirent à Na-
 77 mur dans le même temps que notre convoi
 77 arrivoit à Liège. Le Sieur de Beauvau qui
 77 l'escortoit avec six compagnies de cavalerie,
 77 m'avertit du contretemps, & que l'Agent du
 77 Roi d'Espagne à Liège, avoit exactement in-
 77 formé Picolomini des forces de notre con-
 77 voi, le pressant de l'attaquer en chemin, &
 77 lui remontrant que c'étoit le plus signalé ser-
 77 vice qu'il pût rendre au Cardinal Infant, &
 77 qu'il ne trouveroit jamais une plus belle oc-
 77 casion que celle-là. En conséquence de cet
 77 avis donné par l'Abbé de Moulson, le Sieur
 77 de Beauvau fit avec beaucoup de raison un
 77 plus long séjour à Liège, & nous écrivit in-
 77 cessamment qu'il ne se pouvoit mettre en
 77 chemin, sans courir risque de perdre le
 77 convoi qu'il conduisoit.

77 M. le Prince d'Orange fut en même temps
 77 informé de divers endroits, que Picolomini
 77 s'approchoit avec ses troupes, & qu'elles de-
 77 voient passer la Meuse sur le pont de Namur.
 77 Là-dessus nous eûmes la précaution d'en-
 77 voier au-devant de notre convoi huit com-
 77 pagnies de cavalerie, deux de carabins, &
 77 quatre cens mousquetaires sous le comman-
 77 dement du Sieur de la Chapelle Baillou. Ils
 77 arrivèrent à propos pour tirer de peine le
 77 Sieur de Beauvau. Tous partirent de Liège
 77 le lendemain, faisant ensemble plus de dou-
 77 ze cens bons chevaux. De manière qu'ils
 77 nous ont amené le convoi, qui ne nous a
 77 pas

„ pas été d'un petit secours. Nos munition- 1635.
 „ naires n'avoient des vivres que pour deux
 „ jours. Tous les Officiers de nôtre armée se
 „ servirent de l'ocasion & se pourvurent, plu-
 „ sieurs païsans de Liège aiant amené des cha-
 „ rettes chargées de pain, de bière, & de vin.
 „ Le convoi a nourri quatre jours nôtre armée.
 „ Mais il n'arriva qu'après la résolution prise
 „ par M. le Prince d'Orange avec nous, de le-
 „ ver le siège, à cause de l'extrême disette à la-
 „ quelle nous étions réduits, & de la résistan-
 „ ce des ennemis plus grande que nous n'a-
 „ vions crû. Grobendonch Gouverneur de la
 „ place avoit quatre bons régimens comman-
 „ dés par d'habiles Officiers. La garnison & les
 „ bourgeois portans les armes montoient à
 „ plus de huit mille hommes. Les autres tra-
 „ vailloient puissamment à se fortifier contre
 „ nos attaques, & faisoient en nôtre présence
 „ une contrescarpe & des demi-lunes le long
 „ du fossé. M. le Prince d'Orange qui n'avoit
 „ entrepris ce siège qu'à regret, ne hâtoit pas
 „ beaucoup les travaux de son côté. Les nô-
 „ tres étoient conduits par l'adresse & la bon-
 „ ne volonté de nos principaux Officiers, des-
 „ titués d'Ingénieurs, & de conducteurs d'ou-
 „ vrages. Par nos deux attaques nous avions
 „ avancé à la longueur d'une pique du chemin
 „ couvert fait par les ennemis le long de leur
 „ fossé assez creux, sec dans le fonds, & par
 „ conséquent plus aisé à défendre.
 „ Il faut considérer que la place se pouvoit
 „ conserver facilement. Nos deux armées la
 „ tenoient seulement bloquée du côté de l'a-
 „ venuë de Bruxelles. La rivière de Dieffe par-
 „ tageant Louvain par la moitié, la partie de
 „ la

1635. „ la ville situé au-delà demeura libre. Les
 „ ennemis y faisoient entrer autant de gens
 „ qu'ils vouloient. Depuis le commencement
 „ du siège, la garnison a été renforcée de cinq
 „ cens chevaux, & a reçu toutes sortes de mu-
 „ nitions. Les ennemis pouvoient nous faire
 „ consumer à ce siège, que nous résolûmes
 „ de lever, parce que les vivres nous manque-
 „ rent tout à coup. Je ne doute point que cet
 „ avantage joint au secours venu fort à propos
 „ d'Allemagne, ne rehausse entièrement le
 „ cœur aux ennemis. Ils auront le temps de
 „ respirer. Au lieu de la foible défensive à la-
 „ quelle nôtre combat d'Avein les réduisit d'a-
 „ bord, ils croiront désormais être en état d'en-
 „ treprendre du côté de la frontière de France.
 „ Pendant que nôtre armée est en assez bon
 „ état, nous pouvons les occuper ici une bonne
 „ partie de l'été. Nous sommes venus rafraichir
 „ nos troupes auprès de Ruremonde. La ca-
 „ valerie & l'infanterie en ont un extrême be-
 „ soin. Depuis nôtre départ de Louvain nous
 „ avons fait de grandes journées avec fort peu
 „ de vivres. On en trouve même ici fort peu.
 „ Nos deux armées jointes ensemble, auront
 „ beaucoup de peine à subsister quelque part
 „ qu'on les mette. En se retirant vers la fron-
 „ tière de Hollande, on abandonne entière-
 „ ment la campagne aux ennemis. Avec sa
 „ prévoiance & son habileté, M. le Prince d'O-
 „ range est fort embarrassé.

Les Es-
 pagnols
 surpren-
 nent le
 Fort de
 Skenk.

Châtillon se trompa souvent dans ses espé-
 rances & dans ses conjectures. Au lieu d'aller
 à la frontière de France, le Cardinal Infant tour-
 ne vers le païs de Clèves, & envoie devant lui
 le Comte d'Emden avec un petit corps de trou-

troupes au Fort de Skenk, dont la garnison étoit foible, & dont les fortifications se trouvoient en fort mauvais état par la méchante économie des Hollandois. La place fut emportée au troisième assault, & l'épouvante se répandit dans les Provinces-Unies. Le Cardinal Infant pouvoit-il finir plus glorieusement sa campagne? Après avoir déconcerté les projets des Confédérés, & ruiné sans combattre, la moitié de leur formidable armée, il se rend maître d'une place importante, oblige le Prince d'Orange d'accourir au secours du pais de la République, non seulement avec ses troupes, mais encore avec celles de Louis, qui ne peuvent plus désormais retourner que par mer en France. On prétend que l'Infant fut redevable de sa conquête au Colonel Eenholt Flamand, dont le pere avoit eu la tête coupée à cause d'une tentative inutile de surprendre le Fort de Skenk. Depuis ce temps là le fils ne pensa qu'à venger la mort du pere en ôtant la place aux Etats-Généraux. Un Mûnier avec lequel il entretenoit correspondance, l'ayant averti de la foiblesse de la garnison & du mauvais état des fortifications, Eenholt se déguise, va visiter le Fort de Skenk, fait son rapport au Cardinal Infant, & l'assure que la place est fort aisée à surprendre. Le dessein en fut incessamment formé. On rend ce témoignage à Wolderen que lui & son petit nombre de soldats, soutinrent bravement deux assauts. Mais accablés enfin du nombre des ennemis, ils ne purent les repousser au troisième.

M. le Prince d'Orange ne se trouva jamais si embarrassé, dit le Maréchal de Chatillon au Cardinal de Richelieu dans une lettre datée de Nimègue le 3. Août. Il a reçu avis ce matin que

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery L. V. Chap. 12. Mémoires pour servir d'histoire du même. Tom. I. Journal de Bassompierre. Tom. II. Mémoires de Puysegur & de Pontis. Mercure François. 1635. Nani Historia Veneta. L. X. 1635. Vittorio Siri Memoria. Recondite. Tom. III. Pag. 328. 329. 330.

1635. le Cardinal Infant accompagné du Prince Thomas, du Marquis d'Ayete, & de Piccolomini, a campé la nuit passée à quatre lieues du Fort de Stenk du côté du pais de Clèves, pour se loger sur le bord de la rivière vis-à-vis de la place. Un de nos Commissaires envoié pour l'échange des prisonniers, revint hier au soir, & nous rapporta l'état de l'armée ennemie avec laquelle il a marché trois jours. Le Cardinal Infant a vingt-cinq mille hommes de pied & douze mille chevaux, sans y comprendre un petit corps de troupes envoié dans l'Artois sous le commandement du Comte de Buquoi, pour faire tête à l'armée de M. le Duc de Chaulnes. La nôtre s'affoiblit extrêmement par les maladies. L'infanterie fort diminuée, est tout au plus de neuf mille hommes en bon état. Nous avons encore trois mille chevaux, mais fort harassés. J'espère que M. le Prince d'Orange pourvera soigneusement à tout, quand il aura un peu repris les esprits, & qu'il rendra le Fort de Stenk inutile aux Espagnols: ses forces sont suffisantes pour cela.

Une autre lettre de la même date à Servien Secrétaire d'Etat, contient de plus grandes particularités. Les ennemis ne pouvoient prendre une place plus importante. Messieurs les Etats se confiant à l'avantage de sa situation, l'avoient trop négligée. Semblables aux mauvais ménagers, qui aiment mieux laisser tomber leurs maisons que d'employer une somme modique à les réparer, ils ont épargné mal à propos quatre ou cinq mille livres que le Gouverneur du Fort de Stenk vint demander l'hiver dernier à la Haze. Cet Officier leur remontra inutilement qu'il falloit relever les fortifications de la place. N'ayant pu rien obtenir, il s'en retourna dans son gouvernement, après
avoir

1635.

avoir protesté que s'il arrivoit quelqu'accident fâcheux, il n'en seroit pas responsable. On ne lui avoit laissé que deux compagnies dans un Fort d'une aussi grande garde que la citadelle de Calais. Ces deux fautes ont fait perdre le Fort de Skenk. L'épouvante est telle dans ce petit Etat, qu'ils ne savent quel parti prendre. Nous avons encore vingt-cinq mille hommes d'aussi bonne infanterie qu'il y en ait dans l'Europe, & six mille de cavalerie tels qu'on les peut desirer. Cependant avec de pareilles forces on a fait difficulté de prendre un logement à deux lieues d'ici vis-à-vis du Fort que nous avons perdu. Les ennemis s'y peuvent poster, & conserver par là leur conquête. En les prévenant, on auroit si étroitement bloqué le Fort, qu'ils ne pourroient le secourir, ni même y avoir aucune communication. C'étoit là le seul moyen de le leur rendre inutile, & de le reprendre en peu de jours. Que si nous donnons aux ennemis le loisir de s'y bien établir, la consternation deviendra si grande dans ces Provinces, qu'elles auront peine à s'en relever. Où en seroient-elles sans l'armée du Roi? On a beaucoup de peine à les rassurer avec nos forces jointes aux leurs. M. le Prince d'Orange répond à cela, qu'il ne pouvoit prendre le logement dont je parle, sans s'exposer à une bataille; chose à laquelle il ne faut pas penser, les ennemis ayant douze mille chevaux & vingt mille hommes de pied effectifs. La perte du pais suivroit de près celle d'un combat général, à cause de l'avantage de la place emportée par les ennemis. Après avoir bien débattu les raisons pour & contre, on a résolu de passer de l'autre côté du Rhin, & de ne rien bazarder.

Le Maréchal déclare ensuite librement ce

B b 2

qu'il

1635. qu'il pense de la conduite de Frédéric Henri. L'endroit est instructif: rapportons-le encore. Plusieurs Officiers, dit-il, sont témoins du conseil que je donnai à M. le Prince d'Orange lorsque nous arrivâmes à Ruremonde. Je n'épargnai rien pour empêcher le séjour que nous y avons fait avec de fort grandes incommodités. Au lieu de se rafraichir, notre cavalerie a été extrêmement fatiguée. On a trouvé peu de vivres, & à un prix fort cher. Je pressai avec instance qu'on allât camper vers Clèves & Zanten sur les bords du Rhin. En prenant ce logement, nous prévenions la ruine de notre armée, & nous mettions le Fort de Skenk à couvert. Les ennemis n'auroient jamais osé l'attaquer si nous eussions été là. Ce n'est pas que je veuille accuser M. le Prince d'Orange. Sa prévoyance & son habileté sont connues. Mais, ayant sous sa conduite deux armées d'humeur différente, & dans un pays peu accoutumé à de si grands fardeaux, il s'est trouvé embarrassé. Cela n'est pas surprenant. Nous allons maintenant chercher notre sûreté au delà du Rhin, & nous abandonnons un poste avantageux que les ennemis peuvent occuper facilement. Ils croiront peut-être que notre marche est une ruse de guerre, afin d'engager leur armée en un endroit, où ils trouveront les mêmes difficultés que nous pour des vivres. Cette considération pourra les empêcher d'aller si avant, nous n'y entendons point finesse, je vous en réponds. Si nous passons le Rhin, c'est afin de mettre une grande rivière entr'eux & nous.

Determiné à ne risquer pas une bataille dont la perte pouvoit être fatale aux Provinces-Unies, Frédéric Henri employa toute son habileté dans l'art de prendre les places, à bloquer le Fort de Skenk. Il ne put cependant le serrer
de

de si près, que les Espagnols n'eussent la liberté d'y jeter de temps en temps quelque secours du côté de Clèves. Cela rendit le siège, ou blocus fort long. La place ne fut prise qu'au printemps suivant. Cependant l'armée François-ise fut mise en quartiers d'hiver le long du Vahal & du Rhin. Le Maréchal de Châtillon est rapellé en France, & Brezé va passer l'hiver à la Haie avec la qualité d'Ambassadeur Extraordinaire. Fut-ce pour lui donner un rang ? Eut-il véritablement commission de négocier quelque chose pour la continuation de la ligue ? Il étoit de la dernière importance à Louis d'empêcher que les Etats-Généraux ne pensassent à leur accommodement particulier. La Maison d'Autriche bien aise de les détacher de la France, leur auroit accordé de bonnes conditions. Je trouve quelque part qu'il y eut alors des propositions de paix entre l'Espagne & les Provinces-Unies. Ne fut-ce point une adresse des Etats-Généraux afin de donner de la jalousie à la Cour de France, de l'engager à faire de nouveaux efforts l'année suivante, & de tirer d'elle un bon secours d'argent ?

Dès que Châtillon fût de retour à Paris, il ne manqua pas d'informer Frédéric Henri de ce que Richelieu lui dit à la première audience. Le voici. *J'ai trouvé M. le Cardinal fort à propos. Après lui avoir rendu votre lettre, je lui dis que je vous avois laissé occupé à faire des travaux pour rendre le Fort de Skenk inutile aux ennemis, & à empêcher qu'ils ne passassent le Rhin; que vous avez si bien pourvu à toutes vos places frontières, qu'il sera fort malaisé à l'Espagnol d'entreprendre sur le pais de Messieurs les Etats, & que j'esperois que le Fort seroit repris à*

1635. la fin de l'année. Son Eminence m'interrogea ensuite sur ce qui se pouvoit faire à l'avenir. Elle voulut savoir ce que vous en pensez. Je pris la liberté de lui déclarer mon sentiment, selon ce que je puis avoir recueilli des vôtres; Et lui dis que l'expérience aiant fait connoître l'incommodité de la jonction de deux grandes armées dans les Pays-Bas, il étoit plus à propos de les séparer, si on vouloit entreprendre un grand dessein le printemps prochain; que chacune agiroit de son côté en des lieux, où les viures se trouveroient facilement, qu'il seroit difficile que les Espagnols attaqués par divers endroits ne succombassent pas quelque part, Et qu'on pourroit même par ce moyen les engager à un combat général, dont j'espérois une bonne issue. Ce ne sont là que des projets pour l'avenir. On aura le temps de prendre ses mesures, Et d'en concerter l'exécution.

La Flotte d'Espagne surprend les Iles de de Sainte Marguerite & de Saint Honorat. Le Maréchal conjecturoit assez bien par rapport à l'inclination des Espagnols, quand il disoit qu'après la levée du siège de Louvain, le Cardinal Infant tourneroit vers la frontière de France. Le Comte d'Ognate & le Marquis de Castaneda Ministres de Philippe auprès de l'Empereur, sollicitoient vivement le Comte Duc d'Olivarés d'envoier une armée du côté de la Guienne ou de Languedoc, & de profiter des mouvemens excités dans ces deux provinces. On ne souhaitoit rien tant à Vienne & à Madrid que de pénétrer dans la France. Ferdinand promettoit de tenter une irruption en Lorraine & en Champagne. Mais Philippe n'avoit pas assez de troupes pour attaquer le Languedoc, ou la Guienne. Il ne put rien faire que par la flotte de 22. galères, de cinq gros vaisseaux

seaux, & de quelques frégates dans la Méditerranée, sous le commandement du Duc de Ferdinandinez, & du Marquis de Sainte Croix. Le dessein de cet armement, c'étoit de tenter une descente en Provence. La flotte fut en mer dès le printemps. Mais le bruit courut au mois de Juin que la tempête l'avoit dissipée, & que la plupart des vaisseaux & des galères avoient fait naufrage. Louis trop crédule à une nouvelle qui le flattoit, l'écrivit lui-même aux Maréchaux de Châtillon & de Brezé. Cependant l'armée navale d'Espagne revient sur l'eau lorsqu'on s'y attend le moins, & paroît aux côtes de Provence vers le commencement de l'automne; soit que le mauvais temps l'ayant dispersée, elle eût relâché en divers endroits; soit que les Espagnols eussent employé quelque temps à reparer la perte qu'ils avoient faite.

En trois ou quatre jours ils emportèrent les Iles de Sainte Marguerite & de S. Honorat, connues autrefois sous le nom de *Lerins*, & fameuses par les savans & pieux Solitaires qui s'opposèrent à l'établissement de la nouvelle doctrine de S. Augustin sur la Grace & la Prédestination, & dont les Disciples de l'Evêque d'Hippone tâchent de flétrir la mémoire par le nom odieux de *Semipélagiens*. Toute la Provence fut effrayée de la prise de deux Iles, où les ennemis bien établis pouvoient ruïner tout le commerce de la France dans la Méditerranée. Mais les Ministres de Louis affectèrent de ne paroître pas autrement alarmés de cette perte. Les Espagnols, dit Servien dans une de ses lettres, semblent vouloir borner leurs conquêtes par mer, aux deux Iles qu'ils ont occupées sur la côte de Provence. Ils s'y fortifient sans rien entreprendre

1635.

Vie du Cardinal de Richelieu, par Aubery. L.V. Chap.

23. Mémoires pour servir d'Histoire du même.

Mercur François.

1635.

Vittorio

Sive Memoria Recondita.

Tom. VIII

Pag. 464.

Grosii

Epistola

482. 483.

1635. *davantage. Aussi-tôt que la saison aura fait le premier effort pour les chasser, nous ferons le nôtre pour reprendre ces postes. Ils ne sauroient les conserver qu'avec une armée. Et après tout, ils ne leur seront pas de grande utilité. Je trouve dans une autre lettre du même Secrétaire d'Etat que la Cour de Madrid négligea de fortifier les deux Iles. On ne fait, dit il, si les Espagnols appréhendent la prodigieuse dépense qu'il leur faudra faire pour les mettre en bon état, ou s'ils reconnoissent qu'ils n'y sauroient jamais faire un bon port, comme ceux qui connoissent le mieux cette côte, l'assurent. Quoi qu'il en soit, cet accident causa de l'embarras & de la dépense à Louis. Ne prouve-t-il pas aussi la vérité du reproche que Montresor fait à Richelieu, d'avoir témérairement engagé son maître dans une grande guerre, sans prendre les précautions nécessaires pour la subsistance des armées, pour la feureté des côtes, & pour la tranquillité au dedans du Roiaume? Si les Espagnols avoient eu le moien, ou l'habileté de profiter de leurs avantages, où la France en étoit elle reduite? Avouons que Marie de Medicis ne raisonnoit point mal dans les remontrances au Roi son fils.*

Trêve entre les
Couron-
nes de
Suède &
de Pologne

La nouvelle que Richelieu reçut en ce temps-ci de la conclusion d'une trêve de ving-six ans entre la Suède & la Pologne, le consola un peu du mauvais succès de ses entreprises. Il espara que les Suédois délivrés de la crainte de reutrer en guerre avec la Pologne, feroient de nouveaux efforts pour conserver leurs conquêtes en Allemagne, & qu'ils donneroient de l'occupation à l'Empereur & à l'Electeur de Saxe; diversion

lion

tion la plus avantageuse que la France pût
 souhaiter dans la situation présente de ses
 affaires. A ceux qui proposoit depuis un an
 cet accommodement à Stockholm, trouva un
 grand nombre de difficultés à surmonter
 dans les seuls préliminaires du traité. Les
 Regens de Suède extrêmement dégoûtés des
 Princes Confédérés d'Allemagne, sembloient
 n'avoir plus autre chose à cœur que la con-
 servation des conquêtes de Gustave en Prusse
 & en Livonie. Ils ne vouloient entendre
 parler d'aucune paix avec Ladislas qu'à con-
 dition que le Roi & la République de Po-
 logne cederont à la Suède tout ce qu'elle
 occupoit dans ces deux Provinces; que La-
 dislas renonceroit solennellement à toutes
 ses prétentions à la Couronne de Suède, &
 cesseroit de prendre le titre & les armes de
 Roi de Suède, conditions qu'il refusoit d'ac-
 cepter. De manière qu'il étoit fort à crain-
 dre que la guerre ne se renouvelât entre les
 deux Couronnes. Une seule chose étoit fa-
 vorable aux intentions de la France. Les
 Polonois avoient un extrême éloignement
 de se brouiller avec la Suède. Las des dé-
 penses faites sous le regne de Sigismond pour
 soutenir son droit à la Couronne de Suède
 contre Charles de Sudermanie, & contre Gus-
 tave Adolphe, ils vouloient terminer cette
 affaire à quelque prix que ce fût. Lors que La-
 dislas & les Régens de Suède eurent résolu d'en-
 trer en négociation, il y eut d'abord de gran-
 des contestations sur la manière dont les pleins-
 pouvoirs seroient conçus. Ladislas refusoit de
 donner à Christine la qualité de Reine de Suède,
 & les Régens ne vouloient pas que Ladislas se
 qua-

1635.

*Mercurio
Francois.*

1635.

*Puffen-
dorf Com-
mentar.*

*Rerum
Suecicarum.*

L. VII.

*Grotii E-
pistola*

463. 464.

Loichins

*Rerum
Germanicarum.*

Part. II.

L. XXV.

Cap 2.

Vittorio

*Siri Mé-
moire Ré-
condite.*

Tom. VIII

Pag. 347.

348. C^c

1635. qualifiait Roi de Suède dans le plein-pouvoir donné à ses ministres. Quatre Puissances furent médiatrices, la France, l'Angleterre, l'Electeur de Brandebourg & les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Les diverses prétentions des unes & des autres pour la préseance causa des différens, & les Médiateurs eurent besoin eux-mêmes que quelqu'un les accommodât. Avaux vouloit précéder Douglas Ambassadeur d'Angleterre, & celui-ci se défendoit sur l'égalité de toutes les Têtes couronnées. D'un autre côté les Ministres des Etats-Généraux refusoient de céder à ceux de l'Electeur de Brandebourg. On trouva je ne sai quels tempéramens pour tout.

Avaux signala sa dextérité en remontrant fort à propos aux Suédois que Ladislas délivré de ses guerres contre les Moscovites & contre les Turcs, pourroit bien leur enlever ce qu'on avoit pris à son père, & qu'il valoit mieux s'accommoder avec lui en cedant quelque chose, que d'abandonner avec honte toutes les conquêtes de Gustave en Allemagne. Les Plénipotentiaires de Suède & de Pologne s'étant rendus au commencement de l'année à Stumsdorf en Prusse, les Médiateurs parlèrent d'abord d'une paix perpétuelle, & de la prolongation de la trêve de six ans faite avec Gustave qui expiroit bien-tôt. C'étoit pour avoir le temps de travailler à l'accommodement. La trêve fut prolongée à deux reprises différentes. Les deux parties intéressées persistèrent tellement à demander des choses opposées & contradictoires, qu'alors on désespéra de les faire convenir d'une paix. Avaux leur proposa une nouvelle trêve, & de remettre leurs différends à l'arbitrage du
Par.

Parlement de Paris. Les Suédois rejetterent l'expédient avec indignation, & furent surpris qu'un homme sage & éclairé le crût recevable. Quelle apparence y avoit-il que la Couronne de Suède maîtresse de plusieurs bonnes places, allât mettre son affaire en compromis ? Le Roi de France auquel il importoit peu à quelles conditions les deux Couronnes s'accordassent, n'que ce fût pour toujours, ou seulement pour plusieurs années, pourvu que les Suédois obtinssent la liberté d'employer toutes leurs forces en Allemagne, avoit instamment recommandé à son Ambassadeur de ménager du moins une longue trêve entre les deux Couronnes ; en cas qu'elles ne voulussent rien relâcher de leurs prétentions. A eux en vient donc là enfin. Après de nouvelles difficultés, la trêve entre la Suède & la Pologne pour vingt six ans fut signée le 12. Septembre, à condition que les places prises par les Suédois en Prusse seroient rendues aux Polonois & à l'Electeur de Brandebourg ; que chaque Couronne garderoit ce qu'elle possédoit en Livonie, & que la Religion Catholique seroit maintenue dans celles de la Suède ; article qui donna beaucoup de peine, à cause des difficultés que les Suédois firent à y consentir. Richelieu fut d'autant plus content de la conclusion de cette affaire, que les Régens de Suède envoièrent immédiatement après dix milles hommes de pied & deux mille chevaux en Allemagne. Le Roi de Pologne leur donna passage par son pays, & l'Empereur s'en plaignit comme d'une offense reçue de la part de Ladislas son parent & son allié.

1635.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE

DU REGNE DE

LOUIS XIII.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

TOME HUITIEME

SECONDE PARTIE,

Contenant ce qui est arrivé de plus remarquable
en France & dans l'Europe depuis les pre-
miers commencemens de la rupture entre les
deux Couronnes, jusques à la prise de Corbie
par les Espagnols.

Par Mr. MICHEL LE VASSOR.

Troisième Edition revue & corrigée.

A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN, & Fils,

M. DCCL.

Jean Louis Scheinmann

1. The first part of the document is a list of names and dates, which appears to be a record of some kind. The names are written in a cursive script, and the dates are in a more formal, printed style. The list is organized into columns, with names on the left and dates on the right.

2. The second part of the document is a series of short, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

3. The third part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

4. The fourth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

5. The fifth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

6. The sixth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

7. The seventh part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

8. The eighth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

9. The ninth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

10. The tenth part of the document is a series of longer, handwritten notes or entries. These are written in a cursive script and are arranged in a list-like format. Some of the entries are preceded by numbers, suggesting a sequence or order.

HISTOIRE


D U R E G N E

D E

L O U I S X I I I .

Roi de France & de Navarre.

L I V R E X X X I X .

 L nous reste à voir le succès de Le Duc de Rohan se fait de la Valteline, & défait les Impériaux & les Espagnols. quatre autres armées que Louis eut cette année en Allemagne, en Italie, dans la Valteline, en Picardie, & à raconter sa nouvelle expedition en Lorraine. Le Roi fait monter les troupes de la Valteline, à plus de douze mille hommes de pied & à cinq cens chevaux. On en faisoit bien accroire au bon Prince. Son Secretaire d'Etat pour les affaires de la guerre, mieux informé que lui du nombre des soldats dans chaque armée, avoué que le Duc de Rohan n'avoit dans la Valteline que quatre mille hommes de pied effectifs, & six ou sept cens chevaux. Mais cet habile

Tom. VIII. Part. II. A G

1635. Général fut toujours beaucoup faire avec peu de troupes réglées. Il se signala plus cette année que ceux qui commandoient les armées les plus nombreuses. On lui avoit envoyé ordre de passer de l'Alsace dans la Valteline, de s'en saisir, & de fermer les passages aux troupes dont l'Empereur voudroit secourir le Milanois que le Roi de France & ses Confédérés en Italie projettoient d'attaquer. *Je me saisis de la Valteline*, dit Rohan lui-même, *& la conservai par quatre combats généraux, où les armées de l'Empereur & du Roi d'Espagne qui se présentèrent pour m'en chasser, furent défaites.* Voici ce que nous apprenons d'ailleurs du succès glorieux de sa campagne. Comme il étoit d'une extrême importance à Louis d'empêcher que les Imperiaux n'entraissent par la Valteline dans le Milanois, Sa Majesté ordonna au Duc de Rohan de se rendre le plus promptement & le plus secrètement qu'il lui seroit possible chez les Grisons, de les faire consentir que les troupes de France occupassent les passages & les Forts de la Valteline, enfin de ménager si bien toutes choses, que le Cardinal d'Albornoz qui commandoit dans le Duché de Milan depuis le départ du Cardinal Infant, n'eût pas le tems de s'opposer au projet, ni de le déconcerter.

L'ordre fut exécuté avec tout le secret & toute la diligence imaginable. La Lande & Bullion Commissaires du Roi chez les Grisons, gagnent les principaux du pais avec de l'argent, prennent trois regimens François qui sont-là, & avec trois autres de
Gri.

Manifeste du Duc de Rohan. Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery. L. V. Chap. 21. Mémoires pour servir à l'Histoire du même. Tom. I. Testament Politique du même Part. I. Sect. I. Grotius Epist. 396. 397. 398. 399. 434. 435. 555. Na ii Historia Veneta. L. X. 1655. Historia di Gualdo Priato Part. I. L. X. Vittorio Siri Memorie Reccandite. Tom. VIII

Pag. 286. 287. 288. &c.

1635.

Grisons, s'emparent subitement de Bormio, de Chiavenna, de Riva, en un mot des endroits les plus importants de la Valteline. Cependant le Duc de Rohan y arrive par la Suisse, amène avec lui d'autres troupes, & achève de se rendre maître de la Province. On ne parloit point encore de rupture ouverte entre les deux Couronnes. Les principaux des Liges Grises corrompus par l'argent de France, ou gagnés par l'adresse du Duc de Rohan, qui leur promettoit de la part du Roi son maître qu'il les remettroit en possession de leur Souveraineté sur la Valteline, dont ils avoient perdu les plus beaux droits par le traité de Monçon en Espagne, qui termina le différend des deux Couronnes à l'occasion de la Valteline; les Grisons, dis-je, font dire honnêtement à Claude de Medicis veuve de Leopold Archiduc d'Inspruck, & Régente du Comté de Tirol, que se voyant injustement dépouillés de la Souveraineté de la Valteline, ils ont cru devoir la recouvrer avec les troupes du Roi de France leur allié, & que cela ne les empêcheroit point d'observer inviolablement les conditions de leur ancienne alliance avec la Maison d'Autriche. L'Archiduchesse qui n'a point de forces à opposer, dissimule, & avertit la Cour de Vienne de tout ce qui se passe. Le Cardinal d'Albornoz dépourvu des troupes dans son gouvernement, ne dit rien non plus, écrit promptement à Vienne, & à Madrid, & pourvoit le mieux qu'il peut à la seureté des places voisines de la Valteline.

L'Empereur & le Roi d'Espagne bien in-
A 2
formés

1635. formés de ce qui se trame en France & en Italie contre le Duché de Milan, résolurent de remédier incessamment à l'embarras que la prise de la Valteline par les François, leur caufoit. Les Impériaux ne pouvoient plus passer au secours des Etats du Roi Catholique dans la Lombardie. Ferdinand aiant envoyé un corps de troupes vers la fin de Juin, le Duc de Rohan se vit obligé d'abandonner Bormio, & de se renfermer dans Chiavenna & dans Riva. Mais il reçoit bientôt après un renfort de Suisses, reprend le Fort de Tirano, & défait six mille Impériaux sur les bords de l'Adda. On trembloit déjà pour la Valteline à la Cour de France. Rohan dissipa toutes les craintes. Il bat derechef les troupes de Ferdinand, & les repousse hors du país des Grisons. Le Baron de Fernemont, Sergent Major de bataille de l'Empereur, étant revenu avec huit mille hommes au mois de Novembre, Rohan va fièrement au-devant de lui, le bat, & l'oblige à s'en retourner dans le Tirol. Puis il marche contre Serbellon qui entroit dans la Valteline du côté du Milanois avec huit ou dix mille Espagnols, les défait, & en tuë quinze cens ou deux mille. *L'Armée du Roi, dit Servien dans une lettre au Cardinal de la Valette, composée seulement de quatre mille hommes de pied effectifs & de six à sept cens chevaux, a entièrement défait celle des ennemis. Elle étoit de sept mille hommes de pied pour le moins, & de deux mille chevaux. Les Espagnols vouloient faire un dernier effort pour entrer chez les Grisons, avant que la chute des neiges leur* fer.

fermât le passage. Deux mille sont demeurés sur la place, & le reste a été mis en déroute. On a pris quantité de prisonniers, parmi lesquels il y a des Officiers distingués. Les ennemis ont perdu leur canon, leur bagage, & l'espérance de réussir en ces quartiers-là. 1635.

Dans le livre qui porte le nom de Richelieu, ces grands avantages sont touchés d'un air assez froid. Le Duc de Rohan, y fait-on dire au Cardinal, favorisé des principales têtes des Grisons qui desiroient leur liberté, entra heureusement dans leur pays à force ouverte, se saisit des passages & des postes les plus importants, les fortifia nonobstant les oppositions que les Espagnols y pouvoient apporter facilement à cause de la proximité du Milanois. Il semble que Rohan devint suspect à Richelieu depuis l'affaire du Clauzel. Du moins l'Historien du Cardinal l'insinué assez clairement. Après avoir examiné le Manifeste publié par le Duc de Rohan sur le dernier soulèvement des Grisons & sur les affaires de la Valteline, dit-il, certaines gens n'ont pas fait difficulté d'assurer qu'il fut tenté fortement d'accepter les offres que du Clauzel lui fit de la part du Roi d'Espagne, qu'il aurait volontiers consenti à la proposition, s'il n'eût pas appréhendé que ce ne fût un artifice & une ruse du Cardinal pour l'éprouver ; que cette considération l'emporta sur ses propres mouvemens, & que là-dessus il arrêta l'entrepreneur d'une négociation si suspecte. A quoi semble s'accorder l'article qui le concerne dans le jugement sur quelques Capitaines de ce temps-là, qu'on attribue à Richelieu. Le Duc y est traité d'homme d'affaires, de peu de cœur,

1635. *Et de nulle fidélité.* J'ai lu le Manifeste de Rohan, & je n'y trouve rien qui fasse penser qu'il fut tenté d'écouter les propositions fausses, ou véritables que du Clauzel lui apporta. Si la pièce citée par l'Historien de Richelieu, est de la façon du Cardinal, les paroles qui regardent le Duc de Rohan, font un effet de la haine & de la malignité de l'Auteur. Jamais un si grand Général ne passera pour un homme qui manquoit de courage. Cette calomnie ne mérite pas d'être réfutée. Il en est de même de l'autre, que Rohan n'avoit *nulle fidélité*. L'histoire de sa vie est une preuve continuelle & certaine du contraire. Il seroit peut-être à souhaiter pour l'honneur du Duc de Rohan, qu'il ne se fût jamais intrigué avec Richelieu, ou qu'après ces liaisons prises, il l'eût servi moins fidelement. Rohan n'en vint là que dans l'espérance de se rendre utile aux Suédois & aux Princes confédérés d'Allemagne. Le desir de servir ceux de sa Religion fut toujours sa plus forte passion. *Infidélité* dans le Dictionnaire du Cardinal, c'est souvent ne se pas dévouer aveuglément à ses volontés. Il n'est pas impossible que Rohan ne lui ait quelquefois résisté: Et c'est là-dessus que l'accusation sera fondée. En ce cas elle fait honneur au Duc de Rohan.

Le Maré-
chal de
Créqui
entre
dans le
Milanois,
& joint le
Duc de
Parme,

Quoiqu'il en soit des raisons que Richelieu pût avoir de parler si défavantageusement de ce seigneur, on dit avec beaucoup de raison cette année, que sans lui la Gabelle de Paris n'auroit pas eu grand chose à raconter de la prospérité des armes Françaises.

goises depuis la bataille d'Aven. Il s'en fal-
 lut beaucoup que les choses n'allaient si
 bien dans le Milanois que dans la Valteli-
 ne. Le livre publié sous le nom de Riche-
 lieu, touche la guerre d'Italie avec beau-
 coup de modestie, & ne s'y arrête pas long-
 temps. Les Ducs de Savoie & de Créqui,
 dit-on à Louis dans la personne de son Mi-
 nistre, qui commandoient vos armées en Italie
 prirent un Fort dans le Milanois, & en bâti-
 rent un sur le Pô. Ce fut une fâcheuse épine
 aux pieds de vos ennemis. Belle expedition!
 Nous verrons les raisons de cette narra-
 tion succinète. Grotius remarque fort à
 propos dans une de ses lettres au Chance-
 lier de Suède, que la jalousie & l'inimitié
 des Généraux qui commandoient la même
 armée, furent les causes de tous les mau-
 vais succès. Nous avons vu les suites fâcheu-
 ses de la mesintelligence de Brezé avec
 Châtillon. Celle du Duc d'Angouleme avec
 le Maréchal de la Force, ne fit gueres moins
 de mal. Voions maintenant ce que pro-
 duisirent les differends survenus entre le
 Maréchal de Créqui & Victor Amédée Duc
 de Savoie. Les lettres patentes qui don-
 noient à celui-ci la commission de Capitaine
 Général de l'armée de France au-delà des
 Monts, furent expédiées dans le mois de
 Juillet à S. Germain en Laye. En voici la
 préface qui sert comme de manifeste sur l'ir-
 ruption du Roi de France, & de ses alliés dans
 le Milanois.

Après avoir essaié par tous les moyens qui ont
 été en notre pouvoir, dit Sa Majesté Très-Chré-
 tienne, d'établir une sure & durable paix dans

1635.

vie du
 Cardinal
 de Riche-
 lieu par
 Auberg. I.
 V. Chap.

18. Mé-
 moires
 pour ser-
 vir à
 l'Histoire
 du même.
 Tom. I.

Testament
 Politique.
 du même.
 I. Part.

Se. I.
 Mercure
 François.
 1635. Gro-
 tius Epist.

447. 463.
 474. 475.
 481. 489.

496. 590.
 510. Nani
 Historia

Veneta. I.
 X. 1635.
 Histoire
 di Gualdo
 Priorato.

Part. I.
 X. Vittorio
 Siri Me-
 morie Re-
 condite.

Tom. VIII.
 Pag. 290.
 291. 292.

C.

1635. *l'Italie, à la faveur de laquelle tous les Princes nos amis & alliés pussent posséder sans trouble les Etats que Dieu a mis entre leurs mains, nous avons enfin reconnu que le seul obstacle qui a jusques ici retardé l'effet d'un si juste dessein, c'est le desir immodéré qu'ont les Espagnols d'achever d'affujettir à leur domination, tout ce qui ne leur appartient pas dans cette partie de l'Europe. Leur refus opiniâtre de remettre la Valteline en l'état où elle doit être suivant même les articles du traité de Monçon, quelques instances & quelques protestations qui leur aient été faites, leurs entreprises pour usurper les Etats de divers Princes, sans autre droit que celui de bien-séance, & leur constante maxime de ne chercher d'autre prétexte pour envahir le bien d'autrui que la facilité ou la commodité qu'ils y ont trouvée, témoignent assez à tout le monde, que non seulement ils ne pensent point à faire cesser les sujets de la guerre; mais qu'ils veulent encore être toujours en état d'inquiéter leurs voisins, & par la communication des forces d'Allemagne avec celles d'Italie, tenir dans une perpétuelle apprehension ceux qui refusent de dépendre absolument d'eux. C'est-pourquoi nous avons estimé avec les Princes d'Italie les mieux intentionnés pour leur liberté, que le meilleur moyen de l'affermir, c'étoit de prendre conjointement les armes. suivant le traité de confédération que nous avons fait ensemble, afin d'obtenir par les efforts de la guerre une paix assurée & plus favorable que l'état incertain dans lequel il a fallu vivre jusques à présent. Et d'autant que les grandes affaires que nous avons maintenant en divers endroits des frontières de notre Royaume, ne nous permettent pas*

1635.

pas d'aller commander en personne l'armée que nous avons fait passer au-delà des Monts, & les forces que les Princes confédérés y doivent joindre, & que néanmoins il est nécessaire d'établir un Chef qui en ait la direction & le commandement en notre absence, & sous notre autorité, nous avons cru ne pouvoir faire un meilleur choix pour cet effet, que de la personne de notre très-ami frère & beaufrère le Duc de Savoie; non seulement à cause des preuves signalées qu'il a données d'une éminente valeur, qualité héréditaire aux Princes de sa Maison, & d'une expérience consommée dans le commandement des armées; mais encore pour la singulière affection que nous portons à la personne unie à nous en un degré si proche d'alliance & de parenté. Ces considérations nous donnent lieu de croire que nous ne saurions confier la conduite de la guerre présente, à un Prince plus capable de remplir tous les devoirs d'un bon Général, & de porter plus prudemment tous nos desseins & ceux de nos confédérés à une heureuse fin. Louis constituoit ensuite Victor Amédée son Capitaine Général en Italie, & ordonnoit au Maréchal de Créquy Lieutenant-Général de Sa Majesté & à tous les Officiers subalternes de le reconnoître en cette qualité.

Les reproches que le Roi fait aux Espagnols ne sont pas sans quelque fondement. Mais les François, quand ils se trouvent les plus forts, ne sont-ils pas comme les autres? Jamais Roi fut-il mieux se servir du droit de bienséance que le Fils de Louis XIII? Bon Dieu! quelle est sa promptitude à envahir le bien d'autrui, quand il y trouve de la

1635. *commodité ou de la facilité ! Les gens sages jugèrent bien que le Duc de Savoie ne se laisseroit pas éblouir par les éloges qu'on lui donnoit dans les lettres patentes du Roi, & que son cœur seroit toujours plus Espagnol que François. Ses difficultés à convenir du traité de ligue offensive & défensive, ses délais à le signer, les prétextes recherchés pour retarder la marche de ses troupes, & pour venir prendre le commandement de l'armée le plus tard qu'il lui seroit possible, sa conduite enfin durant le siège de Valence, donnèrent assez à connoître qu'il n'avoit pas trop grande envie d'échanger certains endroits voisins de Pignerol avec les conquêtes qui se feroient dans le Milanois. M. le Duc de Créquy, dit-on dans une relation envoyée de la part de ce Seigneur à la Cour, se mit en campagne le 15. du mois d'Août, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de Sa Majesté, quoi qu'il n'eut alors que six compagnies de cavalerie Française, trois cens chevaux de M. de Savoie, & sept à huit mille hommes de pied. Il assiégea d'abord le Fort de Villette, qui se rendit en trois jours, sans que notre canon eût tiré. Cependant la garnison étoit de trois cens hommes. Sur l'avis donné que M. de Parme vouloit joindre l'armée, M. de Créquy s'avança sur les bords du Pô, à un lieu nommé Brema. Lors qu'il se préparoit à passer l'eau sur trois barques, les ennemis vinrent avec vingt-quatre compagnies de cavalerie pour le troubler en son passage, & s'approchèrent, après que la moitié de son armée fut au-delà du Pô. M. de Créquy voulant les prévenir dans le dessein qu'ils avoient de*

de le charger en queue, tourna tête contr'eux avec sept ou huit cens chevaux qui faisoient toute sa cavalerie, les mit en fuite, prit une de leurs cornettes, & leur tua plus de cent hommes sur la place. Après ce bon succès, l'armée du Roi acheva de passer la rivière sans que l'ennemi osât paroître. De là il vint à Monte village du Milanois pour s'approcher du Taro, & par conséquent du chemin que M. de Parme avoit à faire. Après avoir attendu là de ses nouvelles durant sept ou huit jours, on reçut avis qu'il étoit parti de ses Etats, & que dans un tel temps il seroit sur les bords du Taro, à un gué près d'Alexandrie. M. de Créquy s'y étant acheminé, & ayant fait passer toute son infanterie à l'eau jusques au ventre, il joignit M. de Parme près d'un bourg nommé Salis. Il n'y eut alors que deux partis à prendre, de retourner dans le Monferrat, ou d'assiéger Valence. La situation de cette place est telle, qu'ayant un pont sur le Pô, il est impossible de rien entreprendre, sans s'exposer au danger d'avoir le chemin des vivres coupé, parce qu'on n'en pouvoit tirer que de Casal.

Edouard Duc de Parme rempli des espérances chimériques dont la Cour de France l'avoit leurré, attendoit avec impatience l'arrivée de l'armée du Roi. Le voilà donc en campagne le 1. jour de Septembre à la tête de cinq mille hommes de pied, dit-on, & de mille chevaux. L'Artillerie consistoit en deux gros canons & quelques pièces de campagne. Il trainoit après lui un long attirail de charrettes remplies de provisions & sur tout d'instrumens à remuer la terre, & un grand nombre de pionniers, Marnays Maréchal de Bataille

1635. commandant le regiment du Comte de Saulx fils du Maréchal de Créquy, envoyé par ce Maréchal pour diriger le jeune Prince grand novice dans la conduite d'une armée, l'accompagnait. Cet Officier l'aida beaucoup à dissiper un gros d'Espagnols qui vouloient s'opposer à son passage; bonheur qui enfla terriblement le cœur d'Edouard, qui s'imaginoit marcher à la conquête certaine d'une grande partie du Duché de Milan. Lorsqu'il étoit devant Valence avec Créquy, le Vicelegat de Bologne lui vint rendre un Bref du Pape, qui l'avertissoit de ne s'engager pas davantage dans une guerre, où il ne devoit attendre aucune protection du Siège de Rome dont il étoit vassal. Persuadé qu'il y a plus de bienséance que de réalité dans les remontrances & les menaces d'Urbain, faites à la sollicitation des Ministres du Roi Catholique, & à la suggestion du Cardinal François Barberin entièrement dévoué à la Maison d'Autriche, le Duc de Parme n'a pas autrement égard au Bref du Pontife. Il écrit sur l'heure à Louis, fait de nouvelles protestations d'un attachement inviolable à Sa Majesté, & envoie au Chevalier Carandini son Résident à Rome une lettre en forme de manifeste, avec ordre de la rendre publique. Edouard y exposoit les raisons qu'il croioit avoir d'entrer dans la ligue, & parloit avec tant de hauteur & de fierté, que le Grand Duc de Toscane dit assez plaisamment après avoir lu le manifeste; *le Roi de Parme déclare la guerre au Duc d'Espagne.*

Siège de
Valence
par les
Confédé-
rés en I-
talie.

Victor Amédée & le Maréchal de Créquy ayant envoyé au Roi des Relations différentes du siège de Valence, je rapporterai ce
que

que chacun d'eux dit, afin de se disculper du mauvais succès de l'entreprise, & d'en rejeter la faute sur l'autre. Nous y verrons que le Cardinal d'Albornoz, les Ministres, & les Officiers du Roi d'Espagne, n'omirent rien de ce qui pouvoit déconcerter les entreprises des Confédérés, en attendant que le Marquis de Leganés nommé Gouverneur de Milan vint prendre la conduite des affaires & de l'armée. Don Carlos Coloma & le Marquis de Celada, dont l'un avoit le commandement général des troupes Espagnoles dans le Milanois, & l'autre s'étoit jetté dans Valence pour en soutenir le siège, acquirent beaucoup d'honneur en cette occasion. M. de Savoie, dit le Maréchal de Créquy, avoit promis que ses troupes joindroient l'armée du Roi le premier jour de Septembre. Cependant, on n'eut aucun secours de lui avant que M. de Emeri l'eût obligé par ses soins & par son adresse à envoyer du moins M. le Marquis de Ville avec une partie des troupes de Savoie. Elles n'arrivèrent que le 24. quoiqu'on eût assuré qu'elles se rendroient dès le 20. Nonobstant ces délais, le siège de Valence fut commencé. On espéroit que les gens de M. de Savoie viendroient prendre le poste de là l'eau, & que de cette manière la place se trouveroit investie de tous côtés. Cela n'ayant pas été fait, les ennemis eurent tout le temps de se munir depuis le 9. jusques au 25. Ils jetèrent dans Valence, non seulement autant de provisions, mais encore autant de cavalerie & d'infanterie que bon leur sembla. Cet avantage leur donna moyen de faire sur nos quartiers de deçà le Po les plus grandes sorties, qui

1635.

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery.

L. V. chap. 18. 19. & 20. Mémoires

pour servir à l'Histoire de ce règne.

me. Tom. I.

Histoire du Maréchal de

Plessy.

Mercure François.

1635. Na-

ni-Historia

Veneta. L.

X. 1635.

Histoire de

Gualdo

Priorato.

Part. I. L.

X. Vittor-

rio Sirè

Mémoire

Recondite.

Tom. VIII

pag. 191.

1653. aient jamais été faites d'une place de l'étendue de celle-là. Il y en eut trois de deux mille hommes de pied & de douze cens chevaux chacune.

Nous les repoussâmes toujours avec grande perte des leurs. De manière que la garnison presque aussi nombreuse qu'une armée, fut réduite à deux mille hommes; tout le reste ayant été tué, ou blessé, ou rendu inutile par les maladies. Deux jours après l'arrivée du Marquis de Ville, nous allâmes au pont des ennemis dans le dessein de le brûler. D'un côté il étoit défendu par la place, & de l'autre par un grand fort, où il y avoit sept ou huit cens hommes. Nous mîmes le feu à deux de leurs barques, & ils perdirent plus de cent hommes. Le Pô s'étant enflé le lendemain, la rapidité de l'eau emporta des moulins contre le pont déjà ébranlé par le feu qu'on y avoit mis, & le rompit. Nous attaquâmes leur fort en même temps, & de sept ou huit cens hommes qu'ils y avoient mis, il ne s'en sauva que trente dans un bateau. Tous les autres furent tués ou faits prisonniers. L'onzième Octobre on sortit sans les ennemis qui vouloient à la faveur de la nuit nous troubler dans nos travaux. Nous les repoussâmes jusques à un de leurs Forts. Il fut si opiniâtement disputé, qu'on le prit & reprit plusieurs fois. Ne voulant pas continuer un si grand combat, Mr. de Créqui le fit abandonner à la fin. Les ennemis y eurent cent hommes tués & autant de blessés. Nous en perdîmes cinquante, & eûmes quelques blessés. Le Fort a été depuis ruiné par les ennemis sans y penser. Nos tranchées ayant été poussées jusques-là, une mine faite contre nous, le renversa.

Soit

1635:

Soit que ce fût un effet du dessein que Victor Amédée avoit formé, de ne faire pas trop de mal aux Espagnols, & de les servir même sous main; soit qu'il eût du chagrin de ce que Créquî commençoit un siège considérable sans lui; & que le Maréchal de Toiras retiré à Turin, qui avoit grande part à la confiance du Duc de Savoie, l'aigrît secrètement, & lui représenta que Créquî prétendoit obtenir tout l'honneur de la conquête, & publier que Victor Amédée étoit seulement venu, lors que la place fort pressée demandoit presque à capituler, le Duc de Savoie ne se rendit devant Valence que le 18. Octobre, & dit sans façon en y arrivant, que le siège étoit entrepris & conduit contre toutes les règles de l'Art Militaire, & qu'il s'étonnoit que le Maréchal de Créquî eût écrit au Roi son maître, que la place seroit prise en quinze jours. Voici les raisons de Victor Amédée. *L'issue du siège de Valence*, dit-il dans sa première relation envoyée à la Cour de France, *dépendant principalement de la communication que les assiégés peuvent avoir avec la partie de l'Etat de Milan qui est en deça du Pô au Septentrion*, les Espagnols ont toujours tâché de la maintenir autant qu'il leur a été possible. C'est pourquoi aiant prévu à loisir que cette place seroit assiégée, ils dressèrent un pont sur le Pô, par le moyen duquel ils ont continué près d'un mois, depuis le siège commencé, de faire entrer dans la place tous les secours & toutes les munitions qu'ils jugeoient nécessaires, sans que l'armée du Roi campée au-delà du Pô du côté d'Alenandrie

1635. *drie, pût les empêcher. Son Altesse Royale pré-voiant cet inconvénient, ne jugea pas à propos d'attaquer Valence, avant que toutes les troupes de la Ligue fussent arrivées, afin de la pouvoir investir de toutes parts. Son avis n'étant pas suivi, M. le Duc de Créquy a connu par sa propre expérience l'impossibilité de forcer la place, sans lui ôter la communication qu'elle avoit à la faveur du pont dressé par les ennemis. De là vient qu'il pria Son Altesse Royale de lui envoyer une partie de ses troupes, afin de les déloger de leurs forts & de leurs retranchemens à la tête du pont en deçà de la rivière, s'il étoit possible.*

Elle fit partir trois mille hommes de pied avec l'escadron de sa cavalerie de Savoie, & quelques autres compagnies de chevaux légers, sous la conduite du Marquis de Ville, Maréchal de Camp de ses armées, & Lieutenant-Général de la cavalerie Piémontoise. Assisté de quelques compagnies de chevaux François & de deux régimens d'infanterie que M. de Créquy lui envoia, le Marquis contrainst les Espagnols à quitter tous les forts & tous les postes de deçà le Pô. Plus de six cens des leurs sont tués, ou noyés, ou faits prisonniers. Le feu est mis à leur pont: mais ils le refont incessamment. Comme si le Ciel vouloit favoriser particulièrement le dessein des nôtres, une grande inondation du Pô emporte le pont dans une nuit, lors qu'on se prépare à l'attaquer, & l'ennemi ne peut remédier à cette disgrâce, le Marquis de Ville occupant avec les troupes de Savoie les forts abandonnés par les Espagnols. M. le Duc de Créquy souhaita peu de temps après, que les troupes de Son Altesse Royale passassent

fissent le Pô, & que le Marquis de Ville vint prendre quartier au camp entre le sien, & celui de M. le Duc de Parme, afin de faire tête au secours qui pouvoit venir d'Alexandrie. Son Altesse Royale juge alors qu'il est nécessaire qu'elle s'avance du côté de Trino, & puis à Oximian, pour s'opposer avec le reste de ses troupes à Don Carlos Coloma, qui faisoit un gros à la Piève du Caire en deçà du Pô, dans le dessein de venir regagner le poste que le Marquis de Ville avoit quitté. Et parce que son Altesse Royale étoit informée que les Espagnols faisoient avancer des gens de tous côtés à la Piève, afin de former une armée capable de forcer tout ce qui s'opposeroit au secours qu'ils prétendoient jeter dans Valence, elle proposa au Duc de Créquy & au Conseil de guerre d'aller attaquer l'ennemi dans la Piève, avant qu'il fût plus fort. M. de Créquy jugeant l'entreprise trop hasardeuse, fit de grandes instances à Son Altesse Royale de vouloir plutôt passer le Pô, & se joindre à l'armée du Roi. Mais comme elle avoit jugé que le commencement de ce siège & la continuation étoient contre toutes les maximes de la guerre; soit pour les passages laissés trop long-temps libres à l'ennemi; soit pour l'étendue demesurée des quartiers pris, qui demandoient plus de vingt-cinq mille hommes, quoique toute l'Armée du Roi & de M. de Parme n'en eût pas huit; soit pour la disette des fourages qu'il falloit faire venir de loin, avec une perte extrême de gens & de chevaux que les ennemis, & les peisons d'alentour, attendoient à tous les passages, & même aux caboteaux de Satirana & de Mancafel que

M. de

1635. M. de Créquy avoit laissés après s'en être rendu maître.

Pour toutes ces raisons & pour plusieurs autres, Son Altesse Royale n'estimoit point qu'il fût à propos d'engager sa réputation & celle du Roi en un siège, dont elle n'avoit point bonne opinion. Elle soutenoit qu'en s'arrêtant deçà le Pô avec une partie de ses troupes pour empêcher le secours que l'ennemi préparoit à la Piéve, elle faciliteroit beaucoup plus le succès de l'entreprise, qu'en abandonnant son poste. Car enfin l'armée du Roi renforcée par les troupes que le Marquis de Ville y avoit conduites, pouvoit faire tête à toutes les tentatives de l'ennemi du côté d'Alexandrie. On passa environ quinze jours à délibérer sur ce point. Mais M. le Duc de Créquy continuant ses instances presque insupportables, pour obliger Son Altesse Royale à passer le Pô, & à se loger avec toute son armée du côté de Valence, assuroit que si elle s'y dispoisoit, il prendroit infailliblement la place dans peu de jours: foute de quoi, il protestoit de lever le siège, & de faire connoître que si Valence n'étoit pas prise, le mauvais succès de la campagne ne lui devoit pas être imputé. Son Altesse Royale reconnut fort bien que ces instances n'étoient qu'un prétexte d'abandonner un siège mal commencé, & de s'en décharger sur autrui. Il espéroit que Son Altesse Royale ne s'y engageroit pas contre tant de raisons qui l'en détournoient, ou que si elle s'y engageoit, la présence de Son Altesse Royale le mettroit à couvert du mauvais succès. Elle estima néanmoins plus à propos de condescendre contre sa propre opinion, & contre celle de tous ses Officiers, aux prières du Duc de Cré-

Créqui, que de lui donner sujet de publier qu'il levoit le siège, foute d'être secouru de la manière qu'il destinoit. Après une dépêche faite exprès au Roi sur ce sujet, où Son Altesse Royale rendoit compte de tout ce qui s'étoit traité, & de l'opinion qu'elle avoit du siège, le 19. Octobre elle passa le Pô, conduisant avec soi quatre mille hommes de pied, & la compagnie de ses gardes à cheval, & alla prendre quartier à Pess, endroit éloigné du camp une demie lieue sur le chemin d'Alexandrie. 1635.

Je ne sai si je me trompe, la relation de Victor Amédée paroît mieux tournée, plus judicieuse, je n'ose dire plus sincère, que celle de Créqui. Ne seroit-elle point de la façon du Maréchal de Toiras ? Il étoit si bien auprès du Duc de Savoie, que dans la guerre dont je parle, Victor Amédée le faisoit coucher avec lui dans son carrosse d'armée : honneur, dit-on, qu'il n'accorda jamais au Prince son frère. Quoiqu'il en soit, Créqui écrivoit avec tant de confiance à la Cour, qu'on y conçut une espérance presque certaine de la prise de Valence. M. le Maréchal de Créqui, dit Châtillon dans une lettre au Prince d'Orange, auquel le Duc de Parme s'est joint avec de fort belles troupes, attaque Valence & la presse fort. Le Gouverneur de Milan a jetté quatre mille hommes dedans qui se défendent, & font de fréquentes sorties. M. de Savoie est enfiladé de Turin avec sa cavalerie & son infanterie fort lestes. Il va joindre l'armée devant Valence. Voilà l'état véritable des affaires. Cela s'écrivoit au commencement d'Octobre. Mais les Ministres parloient plus po.

1635. positivement que le Maréchal de Châtillon. Nous avons de bonnes nouvelles d'Italie, dit quelques jours après Bouthillier au Cardinal de la Valette. Le Duc de Parme venant joindre les troupes du Roi, a battu les Espagnols qu'il a rencontrés. Celles de M. le Duc de Savoie ont joint aussi. Elles ont été d'abord ennemis l'avantage de leur pont sur le Pô. M. le Maréchal de Créquy assure la prise de Valence dans peu de jours. Le Capucin Joseph n'avoit pas de moins bonnes espérances, quand il écrivoit ainsi au même Cardinal. Nos affaires d'Italie vont assez bien. On attend bien-tôt la prise de Valence. M. de Savoie y a mené en personne huit mille hommes de pied & deux mille chevaux. Nous voyons par là que les nouvelles écrites par les Ministres d'Etat, ne sont pas toujours exactes. Victor Amédée ne mena pas en personne dix mille hommes au siège de Valence. Qui n'assureroit pas le contraire sur le témoignage du P. Joseph? Telle est l'incertitude du détail de l'Histoire.

Servien Secrétaire d'Etat donne de plus grandes particularités à la Valette. Valence, dit-il, est aujourd'hui la ville qui doit décider des avantages de cette guerre. Si nous la prenons, comme tous les Chefs croient le pouvoir faire avant la fin de ce mois, nous serons infailliblement maîtres de la campagne toute cette année dans le Milanois, & peut-être quelque chose de plus. Espéroit-il que le Duché seroit entièrement conquis? Quoiqu'il en soit, voici ce que le Secrétaire d'Etat ajoute. Jusques au 29. du mois passé, la ville n'avoit pas été tout-à-fait assiégée. Le pont qui

qui demeurait libre, donnoit moyen aux Espagnols de se rafraichir & de se renforcer. De 1635.
manière que nous avons toujours eu à combattre une armée entière enfermée dans la place. Mais après la jonction des troupes de M. de Savoie, & la rupture du pont par une crue extraordinaire du Pô, arrivée fort à propos, on ne doute plus de la prise de Valence dans peu de temps. Il s'y est fait quantité de beaux combats. Je vous en raconterois les particularités, si les Gazettes ne les publioient. M. le Maréchal de Créquy agit merveilleusement bien, quoiqu'il n'ait pas moins que vous, sujet de se plaindre de la légèreté des François. Ce que je viens de rapporter confirme la vérité de la relation de Victor Amédée, que la place fut mal assiégée d'abord, & que Créquy étoit redevable de ses premiers avantages à l'arrivée du détachement de l'armée Savoiarde, L'excuse du Maréchal semble pourtant recevable. Il laissa un côté libre, dans la pensée que Victor Amédée le viendrait occuper, comme il le promettoit. S'il est vrai que le Duc de Savoie & le Prince d'Orange aient traversé sourdement le progrès des armes de France en Italie & dans les Pays-Bas, avouons que Richelieu avec toute son habileté, fut bien la dupe de l'un & de l'autre. Après s'être long-temps faits rechercher, ils auront à la fin accepté le commandement de l'armée Françoisse pour se venger avec autant d'habileté, que de dissimulation; Victor Amédée du tort & des chagrins que le Cardinal lui avoit causés, & à toute la Maison de Savoie, & Frédéric Henri du dessein formé de le dépouiller de sa Souveraineté.

1635. raineté. Le Comte du Plessy qui servoit dans l'armée de France en qualité de Maréchal de camp, insinué assez clairement dans ses Mémoires qu'il ne tint qu'à Victor Amédée de battre les Espagnols, & de prendre Valence. Lorsque l'armée ennemie vint au secours de la place, dit-il, si on eût suivi le sentiment du Comte du Plessy qui conseilloit d'aller au-devant, le Duc de Savoie auroit infailliblement battu les Espagnols, & Valence se seroit rendue ensuite. Racontons ceci dans un plus grand détail.

Les Espagnols s'avancent au secours de Valence. Les

Confédérés vont au-devant

d'eux & se retirent après une escarmouche.

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery.

L. V. Chap. 20. & 21. Mémoires

pour servir à l'Histoire du même.

Mercur

1635. Na-

ni Historia

Veneta. L.

X. 1635. Histoire

di Gualdo Priorato,

Un Auteur Italien rapporte quelque chose des difficultés extrêmes que Victor Amédée fit de se rendre au camp devant Valence. Il ne s'y détermina enfin que de peur d'irriter Louis, ou plutôt Richelieu, de l'indignation duquel Emeri Ambassadeur de France depuis le départ du Comte du Plessy pour l'armée d'Italie, le menaçoit. J'aime mieux, disoit le Duc de Savoie, demeurer chez moi, & penser à la sûreté de mes Etats, que d'aller voir consumer une armée à un siège entrepris fort mal à propos, & recevoir ensuite l'affront de le lever honteusement. Monseigneur, lui repartit Emeri, je ne pourrai me dispenser d'avertir le Roi mon maître que vous trouvez chaque jour un nouveau prétexte de n'aller pas prendre le commandement des armes des Confédérés. Vos délais seront regardés comme un manquement à votre parole solennellement engagée. M. le Maréchal de Créquy pourra bien recevoir ordre d'amener son armée dans le Piémont, & de l'y laisser vivre comme dans un pays ennemi. Victor Amédée prend alors la résolution d'aller au camp. Il pro-

proteste de continuer le siège jusques à ce ^{1635.}
 que la place soit prise, & de combattre les ^{Part. I.}
 Espagnols en cas qu'ils viennent au se- ^{L. X.}
 cours. Mais quand il fut à S. Salvador ^{Vittorio}
 dans le Montferrat, ajoute-t on, le Duc ^{Siri Mé-}
 changea tout à coup de sentiment, & parla ^{morie Re-}
 de s'arrêter là. Monseigneur, lui dit Éme- ^{condite.}
 ri, Vous prenez un expédient fort propre à ^{Tom.}
 ménager l'amitié du Roi d'Espagne. Il vous ^{VIII.}
 saura bon gré de ce que vous ne voulez pas en- ^{Pag. 292.}
 trer à main armée dans ses Etats. T'avez- ^{293.}
 vous bien pensé? Au lieu de faciliter la prise
 de Valence & de renforcer l'armée du Roi mon
 maître, vous traversez l'une, & vous jouez
 à ruiner entièrement l'autre. On vous a reçu
 comme ami dans le Montferrat: prenez garde
 que vous n'y soyez bien-tôt traité en ennemi.
 Il seroit plus avantageux au Roi mon maître
 que vous fussiez à Turin ou à S. Salvador.
 Vaincu par une remontrance si libre & si
 forte, Victor Amédée se rend enfin au camp:
 mais ce n'est qu'avec une extrême répu-
 gnance.

M. de Savoie, poursuit - on dans la réla-
 tion envoyée de la part du Maréchal de Cré-
 qui à la Cour de France, arriva devant Va-
 lence le 18. Octobre. Sur l'avis reçu que les
 ennemis venoient avec une armée de huit mil-
 le hommes de pied & de deux mille chevaux,
 nous résolûmes d'aller au-devant d'eux. Pour
 cet effet, M. le Marquis de Villeroi passa le
 Pô à la tête d'une bonne partie de l'armée du
 Roi. Les troupes de Savoie qui s'y devoient
 rendre en même temps, arrivèrent si tard qu'on
 ne put attaquer les ennemis. L'exécution est
 différée au lendemain. Mais quoique les trou-
 pes

1635. Les du Roi soient prêtes ce jour-là dès le matin, comme elles le furent le jour précédent, un long Conseil où Son Altesse nous entretient de divers raisonnemens durant plusieurs heures, nous arrête. On va si tard aux ennemis fortifiés dans un village environné de fossés & de grandes baies, qu'il n'y eut aucune apparence de les y forcer. Nous nous retirâmes donc dans le meilleur ordre qui se puisse imaginer. Le Maréchal passe légèrement sur ce qui se fit à l'attaque du village nommé Frescarol: Et ce n'est pas sans raison. Il y perdit beaucoup de sa réputation. Quelqu'un raconte que dans le Conseil de la longueur duquel Créqui se plaint, Victor Amédée fut presque seul d'avis d'attaquer les ennemis dans leurs retranchemens, & que les autres parurent d'un sentiment contraire, ou du moins incertains. J'aime mieux mourir l'épée à la main, dit le Duc de Savoie, que de me voir réduit à la honteuse nécessité de lever le siège dans peu de jours. Il faut se battre à quelque prix que ce soit. Si je n'avois égard qu'à moi-même & à mes intérêts particuliers, ajouta Son Altesse en se tournant vers Emeri, je suivrois le conseil de ces Messieurs. Mais je n'ai quitté mes Etats que dans le dessein de chercher l'ennemi: à Dieu ne plaise que je fuie devant lui. On n'a pas voulu me croire quand j'ai proposé de l'aller trouver à la Piève: nous l'attaquerons à Frescarol. Il y eut en effet un commencement de combat. Soit que le Maréchal se défiât de Victor Amédée, & qu'il craignît que ce Prince irrité contre lui ne l'abandonnât dans l'action; soit qu'il eût reçu de faux avis sur la manière

nière dont les Espagnols s'étoient retranchés à Frescarol, il envoya dire au Duc de Savoie qu'il ne vouloit pas hazarder la perte de toute l'armée Françoisse contre des ennemis trop avantageusement postés, & défendit à quelques Officiers de s'engager plus avant. De manière que Victor Amédée se retira, fâché, ou bien-aise de ne faire pas plus de mal aux Espagnols: Dieu le fait.

Voici comment cette affaire est racontée dans la relation fort circonstanciée. Dès que Son Altesse Roiale eut passé le Pô, dit-on, Don Carlos Coloma qui étoit à la Piève, ne perdit point de temps, & se mit en état de marcher au secours des assiégés. Il prétendoit jeter un pont au même endroit, où il y en avoit un auparavant. L'avis apporté incontinent à Son Altesse Roiale, contenoit que Don Carlos étoit parti le 25, avec une armée d'environ dix mille hommes de pied, & deux mille cinq cents chevaux; qu'il faisoit porter quatorze barques sur des bateaux, dans le dessein de dresser promptement son pont, & de faire passer dessus le secours qu'il destinoit aux assiégés; & que ce soir-là même, il viendrait loger à Frescarol qui n'est qu'à deux petits milles de Valence. Sur quoi, Son Altesse Roiale ayant tenu conseil avec Mrs. les Ducs de Créquy & de Parme, M. le Maréchal de Toiras, & Mrs. les Maréchaux de Camp des troupes de France & de Savoie, il fut résolu qu'elle repasseroit le Pô avec la plus grande partie de ses gens, auxquels M. de Créquy joindroit tout ce qu'il pourroit de l'armée du Roi, & qu'on irait rencontrer l'ennemi. Son Altesse Roiale

1635.

1653. pourvut préalablement à la sûreté du camp; y laissa quelques-unes de ses troupes avec celles de Sa Majesté, & repassa le Pô sur le pont qu'on y avoit jetté depuis quelque temps. Elle avoit avec soi M. le Maréchal de Teiras, quatre mille hommes de pied & huit cens chevaux de son armée; trois mille hommes de pied & mille chevaux des troupes du Roi, douze cens hommes de pied & trois cens chevaux de celles de M. le Duc de Parme. Le lendemain matin jour de Dimanche, on eut avis que l'ennemi se préparoit à marcher vers Valence. Son Altesse Royale met incontinent toute l'armée en bataille, & s'arrête long-temps dans la plaine vis-à-vis de la place en deçà du Pô; quoi que nos gens fussent incommodés de l'artillerie ennemie qui battoit cet endroit à découvert. Don Carlos n'avancant point, & se retranchant au contraire dans Frescatot, Son Altesse Royale tint conseil de guerre sur ce qu'il falloit faire en cette occasion. Après diverses opinions, celle de Son Altesse Royale fut suivie. C'étoit d'aller droit à l'ennemi, & de lui présenter bataille. En cas qu'il la refusât, & que ses retranchemens ne permissent pas de l'attaquer, on devoit se retirer en bon ordre à sa vue. Son Altesse Royale jugeoit ce mouvement nécessaire à la réputation des armes du Roi, & à la sienne.

La résolution fut reçue de toute l'armée avec une joie qui ne se peut exprimer. Elle redoubla quand on vit Son Altesse Royale armée de toutes pièces avec une écharpe blanche, aller de rang en rang le visage riant, donner ordre à tout, & encourager par ses manières obligantes jusques aux moindres soldats. M. le Duc

Duc de Créquy desirant d'avoir l'honneur de
 l'avant-garde avec Mrs. de Villeroi & de Va- 1635
 rennes qui commandoient les troupes du Roi,
 Son Altesse s'arrêta à la bataille avec M.
 le Maréchal de Toiras, le Comte de Ver-
 rue & le Marquis de Ville. M. le Duc de
 Parme conduisoit l'arrière-garde, assisté du
 Marquis Bobba, & renforcé du regiment Sa-
 voiard du Baron de Mantbou. On marcha en
 cet ordre jusques à la vue de Fréscarol. Nous
 y arrivâmes trois heures avant le coucher du
 soleil. L'ennemi s'étoit campé & retranché
 au-dehors, à la faveur d'un bois qui cou-
 vroit sa cavalerie. M. le Duc de Créquy
 avec toute l'avant-garde, tourne d'abord à
 droite pour reconnoître de ce côté-là les for-
 ces de l'ennemi. De manière que Son Altesse
 Royale, qui demouroit découverte en tête
 des Espagnols, fit commencer l'escarmouche
 par la compagnie de ses gardes à cheval que
 le Comte de Piasque commandoit, & par
 celle du Marquis de Ville. L'infanterie qui
 les secondoit, fut soutenue à droit & à gau-
 che de quelques compagnies de cavalerie. Le
 Marquis de Ville premier Officier en cet endroit
 donna pour mot à tout cet escadron, vive Ma-
 dame *, bien résolu de passer à la faveur
 d'un si bon augure, au travers des ennemis.

* C'est Christine
 de Fran-
 ce Du-
 che de
 Savoie, &
 sœur de
 Son Roi.

Le Maréchal de Toiras se porta bien avant
 pour reconnoître leur contenance de plus près.
 Nonobstant une grêle de mousquetades, Son
 Altesse Royale marchoit, & donnoit ordre à
 tout. Elle détacha cent mousquetaires des ré-
 gimens de Males & de Bois-Devié qui se
 portèrent si vaillamment sous la conduite de
 deux de leurs Capitaines, qui soutinrent &

1635. suivis de main en main, par plusieurs autres mousquetaires, que Son Altesse Royale choisissoit dans tous les autres régimens, ils délogerent ceux qu'ils avoient en tête, & les poussèrent jusques à cinquante pas de Frescarol. L'escarmouche dura près de deux heures sans que l'ennemi voulût sortir des postes avantageux qu'il occupoit.

L'inclination de Son Altesse Royale, c'étoit qu'on donnât de tous cotés dans les retranchemens de l'ennemi. Le soldat qui la voioit aller si librement au feu, ne demandoit pas mieux que de suivre son exemple. Mais M. le Duc de Créquy s'étant avancé du côté du bois pour reconnoître les Espagnols, les crut si bien fortifiés, qu'il jugea qu'on ne pouvoit entreprendre de les forcer, sans trop hazarder. M. le Marquis de Villeroi vint de sa part, en avertir Son Altesse Royale, & lui insinuer qu'il étoit à propos de se retirer avant que la nuit qui s'approchoit, pût causer du désordre. Elle estima devoir suivre l'avis d'un Général qui avoit pris soin de reconnoître l'ennemi. L'armée se retire donc en bon ordre, quoique les Espagnols la suivissent, en reprenant les postes que les nôtres abandonnoient. La prévoyance de Son Altesse Royale ne fut pas moins grande dans cette retraite, que dans l'attaque. Par tout où sa présence étoit nécessaire, elle y accouroit avec tant de promptitude, qu'elle sembloit être en plus d'un endroit. L'armée fut de retour à son poste environ le coucher du soleil. Elle se logea dans le même endroit que le Marquis de Ville prit lors qu'il attaqua le pont. Rainsc on sei-

Les soldats ont été blessés en cette rencontre, 1637.
 Et les ennemis ont perdu environ cinquante hommes. Le transfuge qui nous a dit cette particularité, assure que le desordre Et l'effroi furent si grands parmi eux, que Don Carlos Coloma eut beaucoup de peine à retenir ses gens à coups d'épée, Et que si on eût donné de tous côtés, l'armée Espagnole étoit mise en déroute. Ainsi Valence ne pouvant plus être secourue, la garnison auroit incontinent demandé à capituler.

On conclut de ce récit que le seul moyen d'emporter la place, c'étoit d'attaquer les Espagnols à la Piève, ou dans leurs retranchemens de Frescarol, comme Victor Amédée le proposa. Quoiqu'il en soit, la relation envoyée par ce Prince, méritoit de trouver ici sa place. On y raille finement le Maréchal de Créqui, & ses fautes y sont délicatement touchées. J'estimerois davantage cette pièce, si le Duc de Savoie, sous les yeux duquel son Secrétaire la dressa, y étoit moins loué. Un grand Capitaine doit paroître s'oublier lui-même, quand il raconte, ou fait raconter ses actions. La modestie ne sied pas moins aux Princes qu'aux particuliers. Une relation écrite avec tant de soin, ne disculpe pas entièrement Victor Amédée. Pour sauver les apparences, dirent quelques Courtisans de Louis, M. de Savoie n'a-t-il pas pu témoigner une extrême impatience de combattre, Et cependant se rendre si tard à Frescarol qu'il n'y eût pas assez de temps pour attaquer l'ennemi retranché ? Don Carlos Coloma informé que Son Altesse ne lui feroit pas grand mal, s'est bien gardé de sortir

1635. de son poste. Il sevoit qu'après une tentative, où il y avoit plus d'ostentation que de réalité, on lui laisseroit la liberté de secourir la place. S'il m'est permis d'ajouter ici mes conjectures, je dirai qu'il est assez vraisemblable que Victor Amédée & Créquy ne se soucioient pas autrement l'un & l'autre de prendre Valence. Le Savoïard vouloit empêcher que les François ne fussent maîtres de la campagne, dans le Milanois, & peut-être quelque chose de plus, comme Louis & ses Ministres s'en flattoient. Le Maréchal de son côté, pensoit à dérober l'honneur de la conquête à un Prince qui le condamnoit hautement, & à lui ôter l'occasion de se vanter que sans lui, le siège mal commencé n'auroit

Les Con-jamais eu un heureux succès.

fédérés
levent le
siège de
Valence.
Vic du
Cardinal
de Riche-
lien par
Aubery.
L.V. Chap.
19. 20
21.
Mémoires
pour ser-
vir à
l'Histoire
du même
Tom. I.
Mercure
François.
1635.
Histoire
Gualdo.
Priato.
Part. I.
L. X
série Sirio.

Ce que Créquy raconte des choses arrivées depuis l'escarmouche de Frescarol, achève de rendre la conduite de Victor Amédée extrêmement suspecte. M. de Savoie, dit-il, voulut demeurer au-delà du Pô avec M. de lien par Parme, & s'y fortifia contre le secours qui étoit proche de lui. Le 23. Octobre M. le Marquis de Villeroi m'ayant envoyé avertir sur le soir qu'on entendoit plusieurs tambours au-delà du Pô près du quartier de M. de Savoie, & qu'il lui sembloit que c'étoit une feinte pour nous faire croire que les ennemis battoient aux mêmes champs de ce côté-là, & pour nous attaquer plus facilement de l'autre, j'écrivis sur l'honneur à M. le Marquis de Piémont de faire battre d'estrade à ses carabins toute la nuit, parce que je conjecturois que dans le dessein de nous surprendre par leurs tambours, les ennemis méditoient quelque entreprise de son côté. Je leur priai

priai de réchef par une seconde lettre. On ne ^{1635.}
 me répond rien, & j'apprens le lendemain la
 fâcheuse nouvelle d'un secours de six cens hom- ^{Memorie}
 mes chargés de poudre & de mèches, entré ^{Recondi-}
 dans la place, & qu'ils ont passé près du quar- ^{ie. Tom.}
 tier de M. de Pianezze. Ma précaution d'a- ^{VIII.}
 vertir si pontuellement de ce que je prévoiois, ^{Pag. 295.}
 me rendit opiniâtre à ne point croire ce rap- ^{296. 297.}
 port, jusques à ce qu'il me fut confirmé par
 ceux-là mêmes qui devoient empêcher ce mal-
 heur. M. de Savoie pressoit alors la levée du
 siège. Après l'entrée du secours, il change de
 sentiment, propose de le continuer, & veut re-
 tourner en deça du Pô. On lui représenta
 qu'en abandonnant le quartier au-delà, ceux
 des nôtres qui gardoient le fort de l'avenue du
 pont, demeureroient en proie aux ennemis,
 & que les Espagnols auroient la liberté de fai-
 re entrer tout ce qu'il leur plairait dans la pla-
 ce. Et bien, repartit-il, on retirera demain
 les soldats qui sont dans le fort. Car enfin
 ma cavalerie ne peut plus subsister où elle
 est.

Dès que M. de Savoie a passé le Pô avec
 une partie de ses troupes, trois mille hommes
 des ennemis soutenus de quelques escadrons de
 cavalerie, attaquent le fort à la vue de celles
 qui restent. Les cent cinquante des nôtres qui
 étoient dedans, se défendirent si courageuse-
 ment, qu'ils tuèrent plus de quatre cens cin-
 quante Espagnols. Une partie mourut l'épée
 à la main, & les autres demeurèrent prison-
 niers. Les ennemis maîtres du fort firent pas-
 ser sur des bateaux autant de gens & de ma-
 trons qu'ils vouturent. Rien ne pouvoit plus
 les empêcher au-delà du Pô. C'est une sho-

1635. *Se incontestable, qu'avant ce secours, la place étoit reduite à une telle extrémité, que tous ceux qui en sortirent, nous confessèrent qu'elle ne pouvoit durer huit jours. Jamais les travaux d'un siège ne furent plus beaux, ni si avancés. Nous approchions du fossé, nous eussions fait brèche dans peu de jours, Et les ennemis, n'auroient pu soutenir un assaut. Le secours entré dans Valence par d'autres quartiers que ceux de l'armée du Roi, nous a frustrés des espérances que le progrès du siège nous faisoit justement concevoir. Tout à cette heure, un sol'dat sorti de la place s'est venu rendre à nous, Et a dit en présence de Mr. de Savoie, que sans le secours elle se rendoit dans six jours: On ne se doit pas reposer sur le rapport d'un transfuge. Outre que ces gens-là ne connoissent ordinairement ni les forces d'une place, ni les intentions & les ressources des Commandans, ils pensent toujours à flatter le Général dans l'armée duquel ils viennent.*

Une seconde relation de Victor Amédée en Italien, nous apprend la maniere dont la resolution de lever le siège de Valence, fut enfin prise. Le Duc de Parme, le Maréchal de Créquy, Emeri Ambassadeur de France, les Marquis de Villeroi & de Varennes, & le Comte du Plessy-Praslin, étant allés le 24. Octobre chez le Duc de Savoie; Emeri parla ainsi d'abord. *Voici la saison déjà fort avancée: il n'y a presque plus de beau temps à espérer. Quand notre armée seroit beaucoup plus nombreuse, je ne sai si on pourroit flatter d'emporter Valence. Quinze jours de siège encore diminueroit tellement les*

troupes, les chemins deviendront si mauvais, & la cavalerie déjà fort harassée, se trouvera réduite à si peu de gens, qu'il ne sera plus possible de faire une retraite honorable. Créqui appuie la proposition de l'Ambassadeur, & dit qu'il est d'avis qu'on lève le siège pendant que cela se peut exécuter avec plus d'honneur & de facilité. Nos gens, ajoute le Maréchal, sont encore en état de servir. On prendra des quartiers d'hiver dans le pays ennemi, & M. le Duc de Parme sera conduit seurement dans ses Etats. Il est de la gloire & de l'intérêt du Roi, de témoigner qu'il a soin de ses serviteurs & de ses alliés. Je prévoiois bien depuis quelques jours, reprit Victor Amédée, qu'il en faudroit venir là. S'il y avoit sujet d'espérer de prendre Valence, je devrois le souhaiter plus que personne du monde. Puis que vous êtes tous d'avis de lever le siège, je donnerai les ordres nécessaires, afin que cela s'exécute le plus promptement & de la meilleure manière qu'il sera possible. On décampe donc le 29. Octobre. Le Duc de Savoie & Créqui avoient diné ensemble le jour précédent, pour dissiper le bruit qui couroit de leur mesintelligence. On fortifia Brème. C'est la place qui fut, comme dit Richelieu, une épine au pied des Espagnols. A cause de la grosse garnison qu'on y mit, ils ne purent se dispenser de loger la plus grande partie de leurs troupes à Novare, à Alexandrie, à Mortare, à Valence.

La nouvelle de la levée du siège de cette place fut un coup de foudre à Richelieu & à ses confidens. Ils en parurent étourdis &

1635. consternés. Quelques-uns s'imaginèrent que Victor Amédée & Créquy, plus attachés à Marie de Médicis qu'au Cardinal, avoient été nonobstant leur mesintelligence, bien-aisés l'un & l'autre, que les armes du Roi ne fussent pas plus heureuses en Italie que dans les Pays-Bas, & qu'ils se flattèrent que la fortune de Richelieu seroit ébranlée par ces deux disgraces. Mais plus le faible Louis se trouvoit embarrassé, plus il s'opiniâtroit à croire que le secours de son Ministre lui étoit absolument nécessaire. Richelieu ne savoit comment s'y prendre pour lui anoncer une si triste nouvelle. Il eut beau *dorer la pilule*, elle fut extrêmement amère au Roi déchu des grandes espérances qu'on lui fit concevoir de la conquête des Pays-Bas & du Duché de Milan dès la première campagne. Victor Amédée n'étoit pas moins en peine de son côté. Il employoit toute son adresse à se disculper du mauvais succès de l'entreprise qu'on lui imputoit hautement. Pendant qu'il s'efforçoit de persuader Emeri que les soupçons conçus au desavantage de Son Altesse étoient sans aucun fondement, le Nonce Mazarin bon ami de Victor Amédée, & le Comte de S. Maurice son Ambassadeur à la Cour de France, agissoient auprès de Richelieu que la relation du Maréchal de Créquy, arrivée avant celle du Duc de Savoie, avoit prévenu. *Il faut*, disoit-il à Emeri, *que les gens soient étrangement aveugles ou injustes. Ne voit-on pas que je refuse tous les jours les offres avantageuses de la Cour de Madrid, que j'expose ma vie à la tête de l'armée considérant* que

1635

que j'entretiens en faveur du Roi des troupes nombreuses qui desolent mes Etats, que bien loin de faire travailler aux fortifications de Turin contre la France, j'emploie des sommes considérables à celles de Verceil & de mes autres places voisines du Milanais contre l'Espagne: enfin que mes régimens sont presque tous composés de François? Si ces considérations ne sont pas capables de convaincre le Roi de la sincérité de mes intentions, j'avoue de bonne foi que je ne sai plus quelle preuve lui en donner. On étoit peut-être, ajouta Victor Amédée, que j'ai un peu de sens commun. Je dois donc m'apercevoir des raisons qui m'engagent à demeurer attaché aux intérêts de la France. Ma santé n'est pas trop robuste, je deviens vieux, mes enfans sont fort jeunes. Je ne puis les laisser après ma mort qu'entre les mains de Madame leur mere sœur du Roi Très-Chrétien. A Dieu ne plaise que je les mette sous la protection du Roi Catholique. C'est un tuteur trop suspect à tous les Princes d'Italie. Le Prince Thomas mon frere s'est attaché à la Maison d'Autriche. Il a des prétentions sur une partie du Piémont. Elles sont mal fondées: mais enfin le Roi d'Espagne peut l'aider à les faire valoir. Je dois donc chercher quelqu'un qui protège mes enfans contre mon frere. Et à qui aurai-je recours, si ce n'est au Roi de France? On s'imagine que Pignerol me tient fort au cœur. Je vous proteste que je croi l'avoir bien vendu. Dans le traité de la paix générale, les Espagnols en demanderont la restitution, pour leur propre sûreté, peut-être pour me rendre suspect à la France. Soiez persuadé que cet article ne sera jamais de ma

1635. part un obstacle à la conclusion de la paix. Je connois les interêts de ma maison. Nous avons tout à craindre & beaucoup à espérer de la France. Mais l'Espagne, que nous peut-elle faire ? ni grand bien, ni grand mal. Nous nous sommes défendus contr'elle sans le secours de la France. Et résisterons-nous bien à la France avec le secours de l'Espagne ? Quelle raison aurois-je eue de traverser la prise de Valence ? Une conquête de cette importance mettoit mes Etats à couvert. Nous prenions des quartiers d'hiver dans le Milanois, & mes sujets auroient été soulagés. La Cour de France reçut, ou fit semblant de recevoir les justifications de Victor Amédée. On avoit trop grand besoin de lui dans la conjoncture présente. Louis confirme ses traités avec le Duc de Savoie. Et pour prévenir des inconvéniens semblables à ceux, que la mésintelligence de Victor Amédée avec le Maréchal de Créquy cause, on parle d'ôter à celui-ci la Lieutenance Générale de l'armée d'Italie, & de la donner au Duc de Candale fils aîné du Duc d'Epéron. Chagrin de ce qu'on ne le faisoit pas Maréchal de France, il continuoît de servir les Vénitiens. Le Cardinal de la Valette son frere travailloit à le mettre bien auprès du Ministre, & à lui obtenir de l'emploi dans les armées de France. Les gens éclairés ne se laissèrent point éblouir par les discours étudiés du Duc de Savoie. Ils demeurèrent persuadés que ce Prince fier, dont le pere se vantoit de porter dans sa poche les clefs de la porte de l'Italie, se repentoit de les avoir vendues, & qu'il souffroit avec une extrême impatience la nécessité de la

laquelle il s'étoit réduit de dépendre absolument de la France.

1635.

La levée du siège de Valence fut précédée d'une aussi grande disgrâce en Allemagne. C'est le mauvais succès de l'expédition du Duc Bernard de Saxe Weymar & du Cardinal de la Valette au-delà du Rhin. Dans le livre qui porte le nom de Richelieu, cette affaire est touchée d'une manière assez énigmatique. L'Auteur marque peu de chose & craint de s'expliquer trop. Cette même année, dit-on sous le nom du Cardinal au Roi son maître, les forces de l'Empire ayant passé le Rhin à Brisac, vinrent si près de vos frontières, que si vous ne prîtes les garanties de la peur, vous futes bien les exempter du mal que vos ennemis sentirent eux-mêmes. On vit périr dans la Lorraine une des plus puissantes armées que l'Empereur eût mise sur pied depuis long-temps. La perte en fut d'autant plus considérable, que la seule patience de ceux qui commandoient vos forces, en est la cause. On semble insinuer que les François eurent de grand avantages contre les Impériaux. Mais les Auteurs & les Mémoires du temps assurent positivement le contraire. Il auroit été plus à propos que Richelieu avouât de bonne foi que les affaires allèrent aussi mal en Allemagne, que dans les Pays-Bas & en Italie. Conterné au dernier point, le Cardinal perdit presque la tramontane, & eut besoin que son Capucin le rassurât.

Depuis la retraite du Chancelier Oxenstiern dans la basse Saxe, Bernard Duc de Weymar tâcha de racommoder un peu les affaires décomposées des Protestans confédérés sur

Le Cardinal de la Valette obtient le commandement d'une armée, pour joindre celle du Duc Bernard de Saxe Weymar.

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery.

L. V. Chap. 13. Mémoires pour servir à l'Histoire du même.

Tom. I. Testament Politique du même.

1. Part. Chap. I. Histoire du Maréchal de Guébriant. L. 1.

Chap. 1. 2. 3. &c. Mémoires de France.

1635. Grotius.

Epist. 426. Dans l'Histoire de France.

L. X. 1635. Vie de Sirio.

Mémoires de Richelieu.

1635. le haut Rhin. Mais la publication de la paix
 Tom. VII conclue entre l'Empereur & l'Electeur de
 pag. 304. Saxe, & les grandes forces que Ferdinand
 330. 331. mit sur pied pour secourir les Pais-Bas, pour
 331. achever de reduire ceux qui refuseroient d'ac-
 cepter le traité de Prague, & pour chasser les
 François hors de l'Allemagne & de la Lor-
 raine, jettèrent une telle épouvante par tout,
 que peu s'en fallut que Bernard abandonné
 des Suédois, & de la plus grande partie des
 Princes & des villes de l'Union Protestante,
 ne fût entièrement accablé avec le petit corps
 de troupes qui lui restoit. Toujours supé-
 rieur à ses disgraces, le Duc ne perdoit point
 encore courage. Il écrit à la Cour de Fran-
 ce que si on veut lui envoyer quinze mil-
 le hommes de pied & trois mille chevaux, il
 obligera Galas Général de l'Empereur à re-
 passer le Rhin. Sans ce renfort, ajoutoit-il,
*je ne puis conserver ni Mayence, ni plusieurs
 autres places; je perds ain mille hommes de la
 meilleure infanterie de l'Europe que j'y ai mis,
 & les sept mille hommes qui me restent ici aux
 environs de Sarbruk, se dissipent. Que si
 le secours vient promptement, je ne désespere
 point de rétablir les affaires des Confédérés.* Il
 devoit dire les siennes propres. Le Land-
 grave de Hesse-Cassel & lui, étoient les seuls
 qui refusassent de se soumettre à l'Empereur.
 Les autres qui demeuroient fidèles à l'union
 dépouillés de leurs Etats, se retirèrent à
 Strasbourg & ailleurs. Le Prince Adminis-
 trateur du Palatinat s'enfuit à Sedan, tra-
 nant après lui le corps de Frédéric Roi de
 Bohême, pour le mettre à couvert des ou-
 trages que les Impériaux maîtres de tout le
 Pay

Palatinat, auroient pu lui faire. Tel fut le malheur de ce Prince infortuné, mêmes après sa mort. Comme il étoit d'une extrême importance à Louis d'occuper en Allemagne l'armée de l'Empereur, & d'empêcher qu'il n'achevât de subjuguier tout le haut Rhin, le Roi de France accorda volontiers tout ce que Bernard demandoit. On lui fit toucher cent mille écus pour l'entretien de ses troupes, & Richelieu en avança vingt mille de sa bourse pour le Duc en particulier.

Le Cardinal de la Valette fut l'Officier auquel on destina le commandement de l'armée qui devoit joindre celle de Bernard. Peu de temps après qu'il eut fait son apprentissage sous le Maréchal de la Force, on lui promit un emploi considérable. Il vint donc à la Cour vers la fin de Juin. Le Cardinal de la Valette est ici, dans l'espérance de se voir bien-tôt Général d'armée, dit Grotius en raillant avec le Chancelier de Suède. Pourquoi ne suivroit-il pas l'exemple de son ami qui prit le casque au siège de la Rochelle? Il est juste qu'un bon officier rendu fort à propos, lors que la fortune du Ministre paroîtroit renversée, soit récompensé d'une manière fort extraordinaire. Voilà jusqu'où les Prêtres & les Diacones de l'Eglise de Rome se sont poussés insensiblement & par degrés. Les Rois ont laissé faire les Cardinaux. On n'a pas prévu qu'en favorisant leur élévation, les Princes les aidoient à se rendre égaux & mêmes redoutables aux Têtes Couronnées. Il fallut obtenir une dispense du Pape, car enfin la Valette irrégulier de formais selon les ré-

glos

1635. gles du Droit Canonique, auroit perdu ses riches bénéfices. Le Comte de Noailles Ambassadeur de France à Rome eut ordre de la solliciter.

Urbain refusa d'abord de la donner aussi ample qu'on la lui demandoit. *Je ne puis accorder, dit-il, cette dispense dans une autre forme, que celle du Cardinal Infant. Il lui est seulement permis de porter les armes dans l'étendue & pour la défense de son gouvernement des Pais-Bas.* L'Infant commanda pourtant à la bataille de Norlingue en Allemagne. Peut-être qu'on le sauva de l'irrégularité, par cette interprétation, que le Pape lui permettant d'aller défendre son gouvernement à main armée, il lui donnoit par conséquent la liberté de s'y ouvrir un passage. La Valette eût pu dire de même qu'il défendoit l'entrée de son gouvernement de Metz aux Impériaux, qui prétendoient y pénétrer. Mais son ardeur martiale ne s'accommodoit point de ces restrictions. Il vouloit que rien ne l'empêchât de la signaler par tout. Le Pape fut moins difficile à la fin. On accorda une dispense semblable à celle qu'eut Richelieu de porter les armes où bon lui sembleroit. Non seulement les dévots de la Communion de Rome furent scandalisés de voir un Cardinal adjoint à un Prince Protestant dans le commandement d'une armée contre des Catholiques: mais encore les personnes judicieuses trouverent que ce bizarre accouplement choquoit toutes les règles de la bienséance. *Sommes-nous donc si dépourvus de biens Officiers, disoit-on même en France, qu'il fail-*

faillie avoir recourus au Cardinal de la Valette. Le moindre Colonel en fait plus qu'un homme élevé dans l'Eglise, & qui ne s'est occupé depuis qu'il a quitté ses études, que des intrigues de Cour & de galanterie. Le Ministre est un Prêtre soldat, répondoient quelques uns. Il veut que ceux de sa profession deviennent guerriers. On se fie plus à eux qu'à un gars d'épée. Le plus intime confident de M. le Cardinal, c'est un Moine, & tous ses confesseurs sont des Abbés.

Il survint une difficulté à Richelieu touchant la manière, dont le Duc Bernard en voudroit user au regard du rang que les Cardinaux prétendent au-dessus des Princes de Maison souveraine. Car enfin, les Protestans ne reconnoissent en aucune manière la dignité de Cardinal. Ils regardent tout au plus le Pape, dont les Cardinaux sont les Prêtres & les Diacres, comme l'Evêque Métropolitain de la ville de Rome. Richelieu avoit tellement à cœur de ménager Bernard, qu'il ordonna au P. Joseph d'écrire à la Valette, de n'insister point trop sur les prétentions des Cardinaux. Voici la lettre du Capucin. Monseigneur le Cardinal m'a commandé de vous écrire la pensée qui lui est venue sur la difficulté qui se peut rencontrer dans l'esprit du Duc de Weymar touchant les rangs. Pour ce qui regarde l'ordre de la guerre, le Duc s'étant déjà trouvé avec nos Généraux, ne fera sur ce point aucune différence entre Votre Eminence & eux. L'affaire ne regarde la dignité de Cardinal, & si vous prendrez la main dans votre logis. M. de Fréquart, à qui j'écris sur ce sujet, sera tout

16356

1635.

te qu'il pourra pour disposer le Duc à vous céder. Que s'il refuse, on se rend si fort à regret, qu'il soit à craindre que ce mécontentement n'augmente les tentations qu'il a peut-être, Monseigneur le Cardinal persuadé de votre zèle pour le service du Roi, auquel vous n'ignorez pas combien il est important d'attacher ce Prince, se repose sur votre prudence, & vous laisse une entière liberté d'en user comme il vous plaira. Le Sieur Ponica Confident du Duc m'a fort assuré que son maître ne manquera pas de donner à Votre Eminence toute sorte de marques d'estime, de respect, & de confiance. L'exécution de la plus difficile & plus glorieuse entreprise, vous est échue en partage. Je souhaite qu'elle ait le bon succès que le bien public demande. On rapporte que Bernard content d'avoir la principale autorité dans le commandement, ne disputa pas sur le cérémonial, & qu'il céda volontiers à la Valette qu'il regardoit, non comme Cardinal, mais comme intime ami d'un Ministre dont les bons offices seroient fort avantageux à l'établissement de la fortune du Duc, qui eut toujours en tête d'acquiescer une souveraineté en Allemagne.

La principale raison pourquoi Bernard demandoit du secours avec tant d'instance au Roi, c'est que nonobstant le détachement fait en faveur du Cardinal Infant, Galas s'étoit réservé un puissant corps de vingt mille hommes d'infanterie, & de douze mille chevaux, avec lequel il bloquoit Malente, & assiégeoit Keiserlauter. Le Duc avoit retiré dans cette dernière place, qu'un des meilleurs régimens du feu Roi de Suède, nommé

mé

mé le régiment jaune ; défendoit avec une bravoure extraordinaire, tout ce qui lui restoit de plus précieux. Louis auquel il importoit d'occuper les Impériaux loin de ses frontières & de la Lorraine, fit marcher au plutôt environ vingt mille hommes que le Cardinal de la Valette devoit commander. Sa Majesté nous explique ses intentions & la situation de ses affaires dans une lettre à son nouveau Général du 20. Juillet de cette année. Mon Cousin, comme je suppose que vous avez maintenant assemblé la plus grande partie des troupes dont votre armée doit être composée, je vous envoie ce courrier, afin de vous faire savoir que pour conserver mon Cousin le Duc de Weymar dans mon service, & le tirer des irrésolutions où il peut être sur le parti qu'il doit prendre, il est absolument nécessaire que vous vous avanciez jusques à Sarbrück & que vous le joigniez. Car enfin, il se trouve étrangement pressé par les ennemis, & craint de perdre la plupart de ses places, à moins qu'il ne soit promptement secouru de mes forces. Lors que celles que je vous ai destinées, seront venues, vous prendrez ensemble résolution sur l'état des affaires, & vous pourrez avancer jusques à Lamstat fort bon château, où il y a garnison Suédoise. Vous verrez là ce qu'il sera possible d'entreprendre pour empêcher la perte de Keyserlauter.

S'il y a moyen de secourir cette place capable d'arrêter les ennemis & de les tenir éloignés de nous, ce sera une chose fort avantageuse à mes affaires. Que s'il n'est pas possible de la sauver, vous examinerez avec mon Cousin le Duc de Weymar, en quel lieu sûr & commode vous

1635.

Samph...

1613

vous pourrez vous poster, afin d'arrêter les ennemis, et de prendre avantage sur eux, en cas que la nécessité les oblige à diviser leurs troupes, ou qu'ils vous en donnent quelque autre facilité. Keyserlauter étant delivré, vous verrez sur les lieux, si sans exposer mes troupes à de trop grands périls, et sur tout à la difficulté des vivres, qui a toujours été la principale cause de la dissipation de mes armées, il sera possible de faire marcher celle-ci plus avant, et d'aller avec celle de mon Cousin le Duc de Weymar au secours de Malence; ou bien s'il ne sera pas plus à propos de vous excuser envers lui, sur ce que les troupes dont l'armée que vous commandez, doit être composée, ne sont pas encore arrivées, et lui insinuer qu'il est plus avantageux au bien commun d'attendre un renfort de cavalerie Française, avec lequel vous serez en état de faire de plus grands efforts. Cependant, vous ne dépêcherez un courrier, ni donnerez avis de la situation des affaires, et me direz ce que vous jugerez plus convenable. Je vous ferai savoir promptement ma résolution. Au reste, je ne prétens pas que cet ordre vous fasse perdre l'occasion, en cas qu'elle se présente, et que vous puissiez entreprendre sans hazarder beaucoup. Je souhaite seulement que vous considériez, que l'assemble de nombreuses troupes, afin de former une nouvelle armée dans mon Royaume, et que jusques à ce qu'elles soient toutes réunies, il faut jouer à jeu sûr dans l'endroit où vous êtes, la raison ne permettant pas encore de hazarder rien mal à propos.

Avant que de rapporter la suite de cette expedition, disons quelque chose d'un Gentilhomme

Guillaume Breton qui commença d'y acquerir de la réputation. Il commandera dans quelque temps les troupes de France en Allemagne sous le Duc Bernard de Saxe Weymar, & puis en chef. Je parle de Jean Baptiste Budes Comte de Guébriant. Il s'éleva par tous les degrés de la milice à la dignité de Maréchal de France. Après avoir employé les premières années de sa jeunesse à l'étude des belles Lettres, dans lesquelles il fit un progrès considérable, il se donna beaucoup à la débauche, & au jeu : vices dont il se corrigea, dit-on, bien-tôt. Aiant servi de second dans un duel au Marquis du Hec-Crespin, dont il épousa la sœur ensuite, Guébriant fut obligé de sortir de France jusqu'à ce que la colère du Roi fût apaisée. A son retour, il obtint une compagnie dans le régiment de Piémont. La bravoure qu'il témoigna durant la guerre d'Italie, le fit connoître au Roi, qui lui permit d'acheter une charge de Capitaine au régiment des gardes. Louis en aiant détaché douze compagnies pour l'armée du Cardinal de la Valette, Guébriant & Savignac Capitaine au même régiment, eurent la conduite de ce détachement.

1633.

Galas avoit non seulement pris Wormes & Kayserlauter, mais il assiégeoit encore la ville de Deuxponts, lorsque le Cardinal de la Valette joignit le Duc Bernard à Sarbruck vers la fin de Juillet. Dès que le Général de l'Empereur sait que l'armée confédérée vient à lui dans le dessein de l'attaquer, il abandonne subitement Deuxponts, quoique la garnison eût déjà capitulé, & se retire

Le Cardinal de la Valette passa le Rhin.

au

1635. au plus vite. Plus foible que les Confédérés à cause d'une grande partie de ses troupes laissées devant Maïence, il arrête la marche de Bernard & de la Valette qui le suivent, par la prise de Landestel qu'on lui livra. La disette des vivres les obligeant encore à faire moins de diligence, il eut tout le temps d'éviter leur rencontre. Le Duc proposa pour lors au Cardinal d'aller au secours de Maïence fort pressée par les Impériaux qui l'assiégèrent pendant que Galas s'avancoit avec l'autre partie des forces de Ferdinand en deçà du Rhin, & forçoit les places que les Suédois & les Confédérés y occupoient encore. La Valette à qui son maître a défendu de s'engager trop avant sans un nouvel ordre, lui écrit & attend sa réponse. La voici. Mon Cousin, j'ai vu par vos lettres la peine où vous êtes de prendre résolution sur la proposition que mon Cousin le Duc de Weymar vous a fait, de vous avancer jusqu'à Maïence. Comme je ne connois ni les périls, ni les incommodités de ce voiage, je remets à votre disposition, de conduire mon armée que vous commandez, dans les lieux que vous jugerez convenable à mon service; persuadé que je suis de votre prudence & de votre affection. Je vous recommande seulement, & je croi que vous ne l'oublierez pas, d'assurer si bien vos vivres, que la nécessité ne ruine pas mes troupes, & ne les oblige pas à se débander. Cela ne manquera pas d'arriver, si elles se trouvent en des endroits, où elles n'aient pas du pain. Vous êtes trop clair-voiant pour ne connoître pas, combien il m'importe de conserver le Duc de Weymar attaché à mes intérêts.

Vie du
Cardinal
de Richelieu par
Anlery.

L. V.
Chap. 13.
& 14.

Mémoires
pour servir
à l'histoire
du même.

Tom. I.
Journal
de Bassompierre.

Tom. I.
Mercure
Français.

1635. Gro-
ti Episto-
la passim.

1635. Puf-
endorf.

Commen-
tar. Re-
rum Succi-
corum.

L. VII.
Pittorio

Sirj Me-
morie Re-
condite.

Tom.

VIII.

Page 333.

terêts. C'est pourquoi j'estime qu'il faut essayer en toutes façons que vous demeuriez joints, pourvu que ce soit en des lieux où les armées puissent subsister, & soient hors d'un péril évident. Quelque dessein que vous formiez, je suis bien assuré que vous n'omettrez rien de ce qu'on doit attendre d'un sage & prévoiant Capitaine. Il y a un si grand ridicule dans ce Cardinal Archevêque, devenu Capitaine, que je ne puis m'empêcher de rire en transcrivant la lettre de Louis. Fera-t-elle le même effet sur ceux qui la liront?

Les complimens que la Valette reçut de la part de Richelieu son confrère, ne sont pas moins divertissans. *Je me réjouis extrêmement, dit celui-ci, de ce que vous avez fait lâcher le pied à Galas, tant pour le bien du service du Roi, que pour votre gloire particulière. J'attens de vous tout ce qu'on peut attendre d'une personne zélée, capable, & appliquée à ce qu'elle veut faire. Je vous promets que je n'oublierai rien de ce qui dépendra de moi, pour faire que sous votre administration, les armées du Roi perdent leurs mauvaises habitudes, & acquièrent les bonnes qu'elles doivent avoir. Pour cet effet il faut une grande vigueur de votre part. Sans cela, il est impossible de mettre les affaires sur le pied que vous & moi désirons pour le service du Roi. Voici donc un Evêque & un Archevêque qui conçoivent le grand dessein de rétablir la discipline militaire, déchuë dans les troupes de France. Ils ne firent pas de rares merveilles. La Valette ne fut pas non plus un aussi sage, aussi prévoiant Capitaine que Louis se l'imaginoit. Bernard & son Colleague firent encore à la vérité lâcher le pied aux*

1635. Impériaux devant Maïence & obligerent Galas à se retrancher près de Darmstat. La manière dont le Capucin Joseph parle à la Valette de ce nouvel exploit, est tout à-fait curieuse. On en donne toute la gloire au Cardinal. Le Duc de Weymar, il n'est pas seulement fait mention de lui, *Je n'ai rien à dire sur l'occurrence des affaires, que pour en augurer une bonne fin par de si heureux commencemens. Votre Eminence voit la différence de se rendre aux premières difficultés, ou de les surmonter. On craignoit ici avec apparence que l'armée ne pût s'avancer faute de vivres. Cela faisoit apprehender la perte de Maïence, & la suite de tous les mauvais evenemens qu'on en peut juger. J'ai supporté cette crainte avec impatience, je l'avoue. Car enfin, j'ai toujours espéré que Votre Eminence feroit l'impossible. Et cela est arrivé. Ne diroit-on pas que les Cardinaux ont cette année quelque bonheur fatal pour arrêter les progrès des grands Capitaines? Les espérances du bon Pere Joseph furent trompées. L'étoile du Cardinal de la Valette ne fut point si heureuse en Allemagne contre Galas, que celle du Cardinal Infant dans les Païs-Bas contre le Prince d'Orange. Le Général de l'Empereur fera bientôt lâcher le pied, ou comme dit Bassompierre, *trousser bagage* avec une extrême diligence à celui du Roi de France.*

Voici le commencement du récit que nous trouvons dans les Mémoires du Maréchal. L'expédition au-delà du Rhin y est décrite. En ce temps-là les habitans de Francfort dénués de secours, n'y ayant plus d'armée au-delà du Rhin que celle du Landgrave de Hesse, fort embarrassé à défendre son propre païs, envoièrent des
Dét-

1635.

Députés au Roi de Hongrie pour demander la protection de l'Empereur. Le Landgrave & le Duc Bernard qui savoient de quelle importance la conservation de cette puissante ville étoit aux Confédérés, proposerent au Cardinal de la Valette de passer le Rhin à Maïence. Le premier de ces deux Princes donnoit espérance de joindre l'autre & le Cardinal de la Valette, afin de secourir Francfort. Il remontoit la facilité de se saisir même de cette ville, & l'avantage que les Confédérés, qui donneroient par ce moyen à leur armée des quartiers d'hiver au-delà du Rhin, en tireroient. La Valette écrit promptement à Richelieu, qui lui permet de la part du Roi de faire ce qu'il jugera plus à propos. Nous avons le mémoire envoyé sur cela en Allemagne. On y voit la situation des affaires de France, les projets que le Ministre & son Capucin formoient, enfin l'imprudence de la Valette qui sur des espérances incertaines, va passer le Rhin, sans prendre les précautions nécessaires pour avoir de quoi nourrir ses troupes. Sa Majesté, lui dit-on, a tant de confiance en la prudence du Sieur Cardinal de la Valette, que sans lui prescrire de passer le Rhin, ou de ne le passer pas, elle lui laisse une entière liberté d'agir, selon que les occasions qui se présenteront, lui paroîtront avantageuses à l'un, ou à l'autre dessein. Il est vrai que si le Sieur Cardinal avoit présentement dans son armée, toutes les troupes qui lui sont destinées, Sa Majesté feroit plus de difficulté de lui permettre de passer le Rhin. Il ne demeureroit rien pour défendre la frontière. Mais puisqu'il y a du côté de Metz assez de forces, non seulement pour cela, mais encore pour l'attaque de Sirk ordonnée depuis

1635. puis peu au Sieur de Bellefonds, & pour la sûreté des convois qui passeront à l'armée du Sieur Cardinal, on ne voit pas que la résolution qu'il prendra puisse être perilleuse à l'Etat, supposé qu'il ne s'embarque point dans une entreprise, où il risqueroit trop de recevoir un échec considérable.

De plus Sa Majesté considère que si le Sieur Cardinal avoit près de lui plus de forces qu'il n'en a, il auroit beaucoup de peine à les nourrir, & que s'il se détermine à joindre le Duc Bernard & le Landgrave de Hesse au-delà du Rhin, ils auront ensemble des forces suffisantes pour ruiner les ennemis. Sa Majesté lui recommande sur toutes choses d'avoir un soin particulier des vivres, & de n'engager point ses troupes sans pourvoir de bonne heure à leur subsistance. Il est important que le Sieur Cardinal écrive promptement ici le dessein qu'il entreprendra d'exécuter. Sa Majesté a quelque pensée de lui envoyer deux mille chevaux & six mille hommes de pied de l'armée des Pays-Bas, qui ne fait rien où elle est. Cela seroit facile si après avoir sauvé Francfort, Hanau, & Manheim, comme le Sieur Cardinal l'espère, en passant le Rhin, il persiste à trouver l'entreprise de Cologne praticable. Le mémoire envoyé insinue que le Duc de Weymar & lui en ont quelque dessein. Cependant, il saura que Sa Majesté ne veut pas le déterminer à cette entreprise plutôt qu'à une autre. On prétend seulement lui témoigner que le Roi n'épargnera rien pour seconder les projets que le Sieur Cardinal formera. Il est à propos que Sa Majesté en soit avertie de bonne heure, pour agir ici en conformité, autant qu'il sera possible.

1635.

Ce qui donne le plus de peine, c'est de savoir comment les troupes du Roi vivront au-delà du Rhin, en cas qu'elles le passent. Il est bien difficile de porter de Metz tous les blés dont le Sieur Cardinal peut avoir besoin. On manque de chariots, & il n'y a pas moyen de lui en envoyer autant qu'il souhaiteroit. Les blés ne peuvent même être conduits que jusques à Sarbruck. C'est au Sieur Cardinal d'engager le Duc de Weymar à trouver une invention de les venir prendre là, ou de voir s'il est possible d'en acheter aux environs du Rhin. L'argent ne manquera pas. Rien ne fait mieux sentir l'imprudence & la temerité de la Valette. Ce prétendu sage & prévoiant Capitaine se remplit la tête d'espérances chimeriques, & passe le Rhin quoiqu'on lui eût expressement recommandé de n'en rien faire, sans savoir bien où il prendroit des vivres, & qu'il fût averti de la difficulté de lui envoyer du blé si loin. Quand je réfléchis sur cette aventure, je suis tenté de croire que le Landgrave de Hesse & le Duc Bernard le leurrèrent aussi bien que Richelieu, de je ne sai quelle apparence d'exécuter facilement les projets specieux qu'ils proposèrent, afin qu'après l'avoir attiré fort avant dans l'Allemagne avec les troupes de France, ils pussent obliger Louis & son Ministre à leur accorder tout ce qu'ils demandoient, de peur que dégoutés de leur premier attachement aux intérêts du Roi, ils n'abandonnassent la Valette au milieu du pais ennemi, & ne fissent leur paix avec l'Empereur. Ce que je vas raconter appuie ma conjecture.

Au commencement de Septembre, dit Bassom

C 3.

pier.

1635. pierre, le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette ayant passé le Rhin à Marence, pour se joindre au Landgrave de Hesse qui s'étoit approché à une journée d'eux, les habitans de Francfort résolurent de chasser la garnison de Saenhausen, fauxbourg de leur ville fortifié au-delà du Rhin. là du Main, & de traiter avec le Roi de Hongrie, soit qu'ils fussent informés du dessein de se saisir de Francfort; soit qu'ils en soupçonnassent quelque chose. La garnison ne leur fit aucune résistance, & le Roi de Hongrie accorda les conditions qu'ils voulurent. Le Landgrave averti se retire incontinent dans son pays. Nos armées se retranchent, & celle du Cardinal de la Valette se trouva dans une extrême disette de vivres. Richelieu & son Capucin applaudissoient de tout leur cœur aux fausses démarches de la Valette. Peu s'en falloit qu'ils ne l'exaltassent comme un nouveau Cesar. Monseigneur le Cardinal, lui dit Bouthillier dans une lettre, est plus que satisfait de Votre Eminence. Il ne se lasse point de louer & d'approuver vos actions avec des témoignages d'une tendresse extraordinaire pour vous. Je ne vous dirai pas la centième partie des éloges qu'il donne tous les jours à votre constance & à votre courage. Vous êtes dans son esprit le seul en France, sur qui le Roi peut désormais jeter les yeux pour le commandement de ses armées. Joseph n'étoit pas moins joieux de ce que la Valette avoit enfin remis les affaires du Roi sur un pied à pouvoir espérer beaucoup, & de ce qu'il les avoit certainement retirées de la ruine, où elles alloient tomber, si ses soins & son courage n'eussent surmonté les difficultés. A Dieu ne plaise que je veuille malignement di-

Embarras

du Cardinal de

la Valette

fort

audelà du

Rhin.

Journal de Bassom.

Tom. 11.

Mémoires

pour servir à l'Histoire du

Cardinal de Richelieu

Tom. 1.

Histoire du Marechal de

Guébriant.

L. 1. Chap. VIII.

Vittorio Siri

Mémoire

Recondite.

Tom. VIII.

Pag. 336.

1635.

diminuër la gloire & la réputation de la Valette. Je rapporterai seulement ce que je trouve dans les Mémoires du temps, & laisserai à chacun la liberté de juger, s'il mérite véritablement des éloges si magnifiques. Ce Cardinal seroit-il devenu en si peu de temps supérieur à Rohan, à la Force, à Châtillon, à tous les Marechaux de France?

Dès qu'il fut au-delà du Rhin, Bernard commença de se plaindre de ce que les Officiers de son armée n'avoient rien touché depuis un an. Le Duc ajoutoit que tous les Princes Allemands se raccommoient avec l'Empereur, de peur d'être mis au ban de l'Empire, & réduits à la nécessité d'abandonner leur país. Qu'il ne voioit rien qui fût capable de le préserver de la tentation de suivre l'exemple des autres. Que l'argent qu'il recevoit de la France, n'étoit point si considérable, que pour une pension modique, il dût se brouiller avec toute la Nation Germanique, & agir contre les intérêts de sa patrie. Qu'il ne savoit comment il conserveroit désormais ses troupes. Qu'il voudroit de tout son cœur le pouvoir faire, pour donner une nouvelle marque de son attachement au Roi. Qu'il espéroit pourtant d'en venir à bout, si Sa Majesté lui vouloit donner quatre millions par an. Ce discours étonne la Valette. Il craint d'être abandonné. Ses soupçons & sa défiance redoublèrent, quand il vit la manière dont Guillaume Landgrave de Hesse, répondoit à l'invitation que le Cardinal lui avoit faite de venir joindre l'armée des Confédérés, afin de sauver Francfort qui n'avoit point encore reçu garnison

1635. Impériale, & dont plusieurs habitans demeu-
roient bien intentionnés. Guillaume dépêcha
un Gentilhomme à la Valette avec une lettre
de compliment, & un mémoire qui conte-
noit les raisons, pourquoi le Landgrave &
ses principaux Officiers, ne croioient pas
qu'il dût aller joindre les Confédérés.

En voici la substance. Qu'après avoir sé-
rieusement réfléchi sur la proposition de la
Valette, Guillaume & son Conseil ne la ju-
gent pas avantageuse à la cause commune.
Que l'armée du Duc de Weymar n'ayant pas
de quoi vivre, il étoit à craindre que si celle
du Landgrave la joint, l'une ne soit bien-tôt
affamée par l'autre. Que quand même on
voudroit remédier à cet inconvénient par une
bataille, Galas en éviteroit l'occasion. Qu'il
se contentera de harceler les Confédérés &
de les incommoder. Que la ville de Franc-
fort & les rivières voisines, dont il se trou-
ve le maître, lui fourniront toutes les com-
modités possibles pour l'exécution de ses des-
seins. Que supposé que Galas en veuille ve-
nir à une action décisive, la prudence ne per-
met pas aux Confédérés de hazarder tout ce
qui leur reste de forces. Que si les Impé-
riaux y ont de l'avantage, leur victoire sera
infailliblement suivie de la ruine de tous ceux
qui n'acceptent pas encore la paix de Prague.
Qu'on se privera par là des avantages que la
conclusion de la trêve entre la Suède & la
Pologne doit produire. Que tous les soldats
ne sont pas également affectionnés aux in-
terêts de l'Union Protestante. Que mécon-
tens de n'avoir reçu aucune paie depuis long-
temps, plusieurs se mutineront peut-être
quand

1635.

quand on leur proposera de se battre. Que le Chancelier Oxenstiern a instamment recommandé par ses lettres & de vive voix au Landgrave, de penser plutôt à la conservation de ses troupes qu'à une entreprise douteuse. Qu'il exhorte Son Altesse à ne s'éloigner pas de l'armée Suédoise, & à s'approcher même d'Eichsfeld, pour contribuer à l'exécution d'un dessein important au bien public. Qu'elle se doit conformer à cela sans contradiction à moins que de se vouloir rendre responsable de tout ce qui pourroit arriver de sinistre sur l'Elbe & ailleurs. Qu'après la jonction des troupes de Guillaume à celles de la Valette & de Bernard, la Hesse demeure sans défense & exposée aux entreprises des Imperiaux. Que depuis la perte de Francfort & de Saxenhausen, Galas maître du Nekre, du Mein, & du Rhin, pourra ôter au Landgrave le moyen de retourner dans ses Etats, & de joindre le Chancelier de Suède, ou le Général Bannier. Guillaume n'oublia pas de faire insinuer à la Valette, que son Altesse étoit vivement sollicitée de s'accommoder avec l'Empereur, & qu'elle craignoit d'être obligée d'accepter les conditions qu'on lui offroit, à moins que Louis ne fournit au Landgrave de quoi contenter les Officiers de ses troupes qui demandoient de l'argent.

La Cour
de France
accorde
tout au
Duc Ber-
nard de
Weymar,
afin de ré-
parer d'in-
justi-
ces

La Valette fort intrigué avertit promptement la Cour des sujets qu'il a de craindre que Guillaume & Bernard ne l'abandonnent. Cependant il tâche de les amuser par de bonnes paroles. La perplexité de Richelieu ne fut pas moindre que celle de son confrère.

C. 5.

Après.

1635. Après y avoir bien pensé, il ne trouva pas de meilleur expédient que d'envoyer incessamment à la Valette ce pouvoir de traiter avec les deux Princes. Sa Majesté ayant considéré l'état des affaires qui lui sont représentées par la dépêche de M. le Cardinal de la Valette, a jugé à propos de lui donner pouvoir de conclure deux traités: l'un avec M. le Duc Bernard de Weymar pour l'entretien de six mille hommes de pied Allemands; Et l'autre avec M. le Landgrave de Hesse-Cassel, de la manière plus amplement expliquée dans la lettre de M. le Cardinal de Richelieu jointe à cette dépêche. Il marque avec tant de clarté tout ce qui se peut dire sur ces deux points importants, que le Roi juge à propos de n'y rien ajouter. Sa Majesté ne fera point difficulté de ratifier les articles Et les conditions que M. le Cardinal de la Valette estimera convenables au service du Roi. Que si l'occasion se présente d'entrer dans un nouveau traité avec les Princes, Villes, Et Communautés qui ont été ci-devant de la Confédération, afin de les maintenir dans le parti; ou de les détourner le plus qu'il sera possible; d'agir contre le bien commun Et au desavantage du service de Sa Majesté, elle donne pouvoir à M. le Cardinal de la Valette de négocier Et de traiter avec eux, comme il le jugera plus expédient. Que si pour quelques considérations il n'agré pas que les traités se concluent en son nom, M. de Feuquières y sera employé. S'imaginait-on que la Valette feroit scrupule de signer un traité fait avec des gens que ceux de la Communion regardent comme hérétiques; lui qui commandoit une armée conjointement avec

que le
Cardinal
de la Va-
lette.
Mémoires
pour ser-
vir à l'His-
toire du
Cardinal
de Richelieu.
Tom. I

un Prince Protestant, & qui en invitoit un autre à venir l'aider à tirer une ville Protestante des mains des Catholiques? Le bon Prélat ne fut jamais délicat sur l'article de la bienséance, encore moins sur celui de la conscience. 1635.

Je trouve la lettre de Richelieu envoyée à la Valette avec ce nouveau pouvoir. Elle est écrite en forme d'instruction. Je la rapporterai. On y voit le trouble & l'embarras où les dépêches de la Valette jetterent ce Ministre. Le Roi, dit-il, a toujours eu une telle confiance en M. le Cardinal de la Valette, qu'il lui a laissé dès le commencement de son emploi, & lui laisse encore à présent, une entière liberté, & un plein pouvoir de faire avec ses armes tout ce qu'il jugera plus à propos pour le bien du service de Sa Majesté. On a toujours craint les changemens subits, auxquels notre Histoire nous apprend que les Allemands ont été quelquefois sujets. On ne sauroit assez s'étonner de celui qu'on remarque dans le Landgrave de Hesse, & des quatre millions que demande le Duc Bernard de Weymar. On veut croire que les considérations d'honneur les empêcheront de faire aucune chose qui les puisse perdre de réputation, en causant la ruine de M. le Cardinal de la Valette, & de l'armée qu'il commande. Cependant, si consentir à un traité déraisonnable, tel qu'est celui des quatre millions demandés par le Duc Bernard, c'est chose absolument nécessaire pour l'empêcher d'abandonner les intérêts de la France, le Roi donne pouvoir à M. le Cardinal de la Valette de le signer, ou de se faire signer par M. de Feuquières, ainsi qu'il le jugera plus à propos.

1635.

M. le Cardinal de la Valette doit premièrement tâcher de réduire M. le Duc Bernard de Weymar à des termes raisonnables. L'entretien de six mille hommes de cheval sur le pied de huit montres, & c'est beaucoup pour des gens qui n'en ont jamais eu, revient à dix écus par cavalier, & à seize cens mille francs par an. Celui des douze mille hommes d'infanterie sur le pied de huit montres pareillement, ne revient pas à davantage. Il semble donc que si le Roi donnoit trois millions pour l'entretien de six mille chevaux & de douze mille hommes de pied, qui ne laisseront pas de tirer encore des contributions en Allemagne, où ils n'ont jamais vécu autrement, on auroit sujet d'être content. Que si l'occasion & le temps requièrent qu'on accorde davantage au Duc Bernard de Weymar, le Roi en laisse le pouvoir à M. le Cardinal de la Valette jusques à la concurrence des quatre millions demandés. C'est à lui de mettre dans le traité qui se fera, les conditions les plus avantageuses qu'il pourra pour le service du Roi. Il est bien raisonnable par exemple qu'il soit dit que Sa Majesté donne son argent, à condition que le Duc Bernard tiendra toujours sur pied pour le service du Roi le nombre de six mille chevaux & de douze mille hommes de pied: ce qui sera justifié par les revuës qui s'en feront à toutes les montres. En un mot, M. le Cardinal de la Valette obtiendra les meilleures conditions qu'il sera possible. On ne lui en prescrit aucune; & le Roi lui laisse une entière liberté de conclure le traité comme il jugera plus à propos, en y ajoutant, ou en diminuant ce que bon lui semblera.

Bien qu'on ne croie pas que le Landgrave de Hesse

Hesse & le Duc de Weymar fassent une infidélité ; si est-ce toutesfois qu'on ne laisse pas de considérer, & d'apprehender l'état & le lieu où se trouve M. le Cardinal de la Valette, tant pour l'affection qu'on porte à sa personne, que pour l'intérêt du Roi. On juge comme lui que le parti le plus avantageux qu'il pourroit prendre maintenant, ce seroit si le Landgrave de Hesse & le Duc de Weymar veulent s'y résoudre, de donner bataille avec toutes les circonspectious requises, & d'en chercher le temps & le lieu. S'il voioit aussi que quelque négociation & quelque traité qu'on vouloit faire, il ne pourroit s'assurer de la fermeté des deux Princes ; il sera de sa prudence de penser à tous les moiens les plus convenables de se retirer en un lieu, où leur inconstance ne le pût pas perdre tout-à-fait, comme vers Metz sous prétexte de la nécessité des vivres, ou de mettre l'armée en quartiers d'hiver. Si'on lui donne cet avis, ce n'est pas qu'on le croie réduit à un tel malheur. Mais il est de la prudence de prévoir tous les expédiens imaginables en telles extrémités, afin de s'en servir le plus tard qu'on pourra. Au nom de Dieu, tirez-nous de peine, en nous écrivant ou plutôt l'état où vous serez. Le Roi est en Champagne. On y tiendra une armée pour s'avancer vers Metz si vous en avez besoin. Mais il est à propos que vous nous le fassiez promptement savoir. Si elle n'est pas nécessaire là, on l'enverra ailleurs. J'ai oublié de vous marquer un moien d'affermir le Landgrave & de l'engager à ne se séparer point du Roi. C'est de lui promettre que Sa Majesté ne fera jamais la paix sans y comprendre la personne du Landgrave, ses Etats

1635. Et même ses nouvelles conquêtes, ou du moins sans lui obtenir une juste récompense. Je me promets que votre adresse, votre honneur, & votre bon esprit, trouveront un expédient à tous nos maux du côté où vous êtes. Vous pouvez traiter dès à présent. Si la guerre dure, Et qu'il se fasse des conquêtes, Sa Majesté promet d'en faire part au Landgrave comme il le désirera.

Il y a dans ce mémoire un certain desordre qui prouve bien l'embarras de Richelieu & de son confrère. Guillaume & Bernard leur donnerent la peur tout entière. Un ou deux jours après, on dressa une instruction mieux digérée pour la Valette. Donnons-en l'extrait. Elle servit comme de fondement aux traités faits ensuite avec ces deux Princes. Si le Roi, disoit-on, ne vouloit prendre confiance en la sincérité du Duc de Weymar, Sa Majesté croiroit que la demande excessive qu'il fait de quatre millions de livres par an, n'est qu'un prétexte de rompre dès à présent avec elle, ou de se détacher de ses intérêts dans quelque temps; en cas que le paiement d'une somme si considérable ne se fasse pas exactement. Quoiqu'on lieu de recevoir du secours des troupes de ses Confédérés, le Roi se voit par là réduit à les avoir toutes à sa charge, Et à les entretenir à ses frais, chose extrêmement difficile dans le grand nombre des autres dépenses qu'il supporte en Italie, chez les Grisons, en Lorraine, dans les Pays-Bas, & en Picardie néanmoins, Sa Majesté juge qu'il est si nécessaire de conserver dans ses intérêts, Et qu'il seroit si périlleux de perdre le Duc Bernard de Weymar, qu'elle croit ne devoir
rien

rien omettre de ce qui peut l'y attacher tellement, qu'il n'y ait plus aucun sujet de craindre qu'il s'en sépare jamais. Pour cet effet le Roi donne pouvoir à M. le Cardinal de la Valette de promettre au nom de Sa Majesté jusques à trois millions deux cens mille livres, s'il reconnoit n'en pouvoir sortir à meilleur marché, & que demeurant dans les offres d'une moindre somme, le Duc seroit tenté de prendre le parti contraire. 1635.

Il sera de la prudence de M. le Cardinal de la Valette, de ménager en cette occasion importante les intérêts du Roi le mieux qu'il pourra, & de ne se relâcher que par degrés, en représentant que Sa Majesté fait beaucoup, si elle accorde à M. le Duc de Wymar le double de ce qu'elle donnoit autrefois à la Couronne de Suède; proposition que M. de Feuquières lui a déjà faite. Que si deux millions ne sont pas capables de le contenter, M. le Cardinal de la Valette offrira quelque chose de plus, & pourra même aller jusques à trois millions deux cens mille livres, pourvu qu'il y eût sujet de craindre que le refus des entières prétentions du Duc ne le portât à une résolution extrême & contraire à son bonneur & à ses promesses. En cas que M. le Cardinal juge que le Duc en est tenté, chose que le Roi ne veut pas croire de la part d'un Prince qui a jusques à présent acquis beaucoup d'honneur, & qui fait profession de droiture & de probité, ce seroit à M. le Cardinal de la Valette d'employer toutes sortes de moyens pour mettre l'armée du Roi en sécurité, & pour la tirer du danger, auquel elle demeureroit exposée après que le Duc auroit changé de parti. S'il accepte trois millions deux

1635. cens mille livres, il faudra tâcher de le faire convenir des conditions suivantes. Qu'il entretiendra dix-huit mille hommes en campagne au service de Sa Majesté ; sans y comprendre les garnisons qui pourront être laissées en divers endroits. Que de cette somme, il en sera donné six ou sept cens mille livres au Landgrave de Hesse pour l'entretien de ses troupes. Qu'ils conviendront ensemble de la forme du commandement, soit qu'ils se joignent, ou qu'ils se séparent. Qu'ils commanderont leurs armées l'un & l'autre sous l'autorité du Roi ; le Duc de Weymar comme Général des Confédérés, & le Landgrave de Hesse comme Général des troupes Allemandes entretenues par Sa Majesté. Qu'ils ne pourront ni l'un ni l'autre, abandonner les intérêts du Roi, ni entendre à aucune proposition de paix, ou d'accommodement général, ou particulier, sans le consentement de Sa Majesté. Que le Duc de Weymar étant ainsi à la solde du Roi, il suivra & exécutera les ordres qui lui seront envoyés de la part de Sa Majesté, préférablement à tous les autres contraires qu'il pourroit recevoir d'ailleurs. En cas qu'il en fasse trop grande difficulté, le Roi se contentera que le Duc promette que nonobstant tous les mauvais succès que pourront avoir les affaires d'Allemagne, il demeurera ferme dans les intérêts & dans le service de Sa Majesté, sur l'assurance qu'elle lui donne de ne faire point la paix sans l'y comprendre, & d'accomplir tous les articles du traité qui sera fait avec lui.

Après que le présent mémoire a été fini, ajoutoit-on, le Roi a crû devoir laisser à M. le Cardinal de la Valtre la liberté de promettre jusques à quatre millions, s'il juge ne pou-

voir.

1635.

voir arrêter autrement le Duc de Weymar dans les intérêts de Sa Majesté. Cette condition paroît si déraisonnable, & la somme est tellement excessive, que M. le Cardinal de la Valette ne s'y doit obliger qu'à la dernière extrémité, & pour éviter les inconveniens qu'il croira pouvoir arriver s'il ne le faisoit pas. On voit bien que Richelieu accordoit les quatre millions avec grande répugnance. Il falloit à quelque prix que ce fût tirer d'intrigue son ami, & l'armée du Roi. Galas aiant épargné aux deux Cardinaux l'embarras d'une négociation épineuse, & fourni lui-même l'expedient que Richelieu recommandoit à la Valette de chercher, afin de repasser le Rhin & de mettre l'armée de France en sûreté, le Ministre écrivit de la sorte à son confrère. *Quand on vous a donné pouvoir de promettre au Duc de Weymar jusques à la somme de quatre millions, cela s'est fait parce qu'on voit l'extrême péril où vous êtes, s'il vous eût abandonné, & qu'on ne vouloit rien omettre de ce qui sembloit capable de vous sauver. Maintenant, on veut bien entretenir au Duc de Weymar les troupes qu'il mettra effectivement en campagne. Mais on sait bien qu'il n'y peut avoir six mille chevaux & douze mille hommes de pied. Si le Roi emploioit mal à propos une partie si considérable de son argent, il n'auroit pas de quoi entretenir le corps de François, sans lequel le Duc Bernard ne sauroit rien faire. Il fallut enfin revenir aux quatre millions, malgré l'extrême répugnance de Richelieu. Le Saxon fut plus habile que lui. Disons auparavant quelque chose de la retraite de la Valette en Lorraine.*

Un

1635. Un Autur prétend qu'elle lui fut *avantageuse* ou du moins *honorable*. Le premier, on en convient. Il se sauva, & ramena une partie de son armée. Le second, il y a quelques raisons d'en douter. Le Maréchal de Bassompierre étoit homme du métier. Nous pourrions nous en rapporter à lui.

Galas oblige le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette à repasser le Rhin, & à se retirer promptement à Metz.

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery. L. V. chap. 13. & 14. Mémoires pour servir à l'Histoire du Maréchal de Guébriant. L. I. Chap. 9.

Galas, dit-il, ayant renforcé son armée des garnisons voisines, & des troupes employées au blocus de Manheim qui se rendit en même temps, prend la résolution de couper le retour & le chemin des vivres à la nôtre. Le 20. Septembre, il commande à trois milles Croates de passer le Rhin, & se prépare à les suivre avec le reste de son armée. Le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette avertis du dessein de Galas, se crurent perdus, s'il se mettoit entre la France & eux. Ils laissent les malades à Mayence, & ayant troussé bagage, ils passent le Rhin pour s'en retourner. Les Croates rencontrent notre armée déjà passée, la chargent, puis lâchent le pied selon leur coutume, & disparaissent. Nos gens ravis croient avoir défait l'armée de Galas. La rencontre de treize petites pièces de campagne qu'un cheval auroit pu traîner, les confirma dans cette agréable pensée. Ils se réjouissoient déjà de leur heureux retour, comme d'une chose assurée, quand à quatre heures de là, ils se voient chargés de rechef par les mêmes Croates, qui les barcelent & ne les quittent qu'à six lieues de Metz, tuant tout ce qui demeureroit derrière, ou ne gardant pas bien son ordre. Nous perdîmes huit pièces de canon, presque tout le bagage de l'armée, & ceux qui ne purent suivre durant une marche de trente-six heures, sans loger, ni

ni repaître, & avec mille autres incommodités. Galas qui suivoit nos Généraux, les manqua de six heures. Sans cela toute l'armée auroit été infailliblement perdue. 1635.

Trois Auteurs Italiens parlent comme le Maréchal. L'Histoire de la République de Venise, dit rondement que la retraite fut regardée comme *une véritable défaite* & que les François y perdirent neuf canons, & un grand nombre de gens. Une autre prétend que dans le conseil de guerre, les principaux Officiers François furent d'avis de se sauver le mieux qu'on pourroit avec la cavalerie, & de laisser là l'infanterie: sentiment, ajoute-il auquel Bernard s'opposa fortement. Enfin, le troisième rapporte que les deux Généraux des Confédérés, ne ramenèrent avec eux que huit mille hommes de pied, cinq mille chevaux, & mille carabins: trop heureux d'avoir évité Galas par des chemins où une armée ne passa jamais. Il les suivoit avec quinze mille hommes de pied, huit mille chevaux, & six mille Croates ou dragons. Dès que la Valette est de retour à Metz, Richelieu le félicite de sa glorieuse retraite, & de ce qu'il a *battu les ennemis*. Le Roi fort content, l'invite honnêtement à le venir trouver à S. Michel. Sa Majesté y étoit alors. Elle vouloit savoir de la bouche même de son Général que Richelieu regardoit encore, au rapport de Bullion, comme *le seul homme en France sur qui on pût jeter les yeux pour la conduite des armées, l'état véritable des affaires, & prendre avec lui les résolutions les plus avantageuses au service de Louis*. Je trouve dans une lettre du

Ma-

10 & 11.
Journal
de Bassompierre.

Tom. II.
Mercure
Francois.

1635.
Puffendorf
Commentar.
Re-
rum Sue-
cicarum,
L. VII.

Grotii
Epistola
passim.

1635. Na-
ni Historia
Veneta

L. X.
1635.
Historia

di Gualdo
Priorat.
Part. I.

L. X. Vita
Siri

Mémoire
Recondito
Tom.

VIII.
Pag. 336.
337. 338.

1635. Maréchal de Châtillon au Prince d'Orange, sur quoi ces complimens qui doivent certainement nous surprendre, pouvoient être fondés. *Le Roi, dit-il, a reçu des nouvelles de la retraite de l'armée de M. le Cardinal de la Valette. A son retour, elle a rencontré une bonne partie des troupes de Galas. Il y a eu un grand combat. Les Imperiaux ont perdu quelques cornettes de cavalerie, que M. le Cardinal de la Valette a envoyées au Roi. De fort braves gens sont morts de notre côté. On regrette entr'autres la perte de Moui & de Cusac Lieutenans de la compagnie des gardes & de celle des chevaux-legers de M. le Cardinal Duc de Richelieu. Nous ne savons pas encore toutes les particularités de cette action. Le premier courier nous les apprendra. M. le Duc de Weymar a passé le Rhin conjointement avec M. le Cardinal de la Valette. Ils se sont venus rafraichir aux environs de Vaudrevange à cinq lieues de Metz. On apprehende que cette retraite ne fasse perdre Maïence & ce qui reste dans le Palatinat.*

L'Historien du Maréchal de Guébriant les a-t-il mieux suës qu'aucun autre, ces particularités de la belle retraite? Je n'en réponds pas. Rapportons-les cependant sur sa bonne foi. Il mériteroit d'être mis au nombre des Auteurs exacts & judicieux, si semblable aux autres François, il ne diminuoit les avantages des ennemis, ne relevoit trop ceux de sa nation, & ne dissimuloit leurs pertes. L'espérance de la jonction des Hessiens étant évanouie, dit-il, & notre armée qui s'affoiblissoit à vue d'œil par la mortalité des hommes & des chevaux, n'ayant plus que pour quatre jours de

vi-

vivres, les Généraux résolurent au Conseil de guerre de s'aller rafraichir en Lorraine. L'armée repasse le Rhin le 15. Septembre, & arrive à Kreutzenac le 18. toujours suivie par celle de Galas qui passa au pont de Wormes. Le jeune Colorado devança avec huit régimens de cavalerie Hongroise & quelques autres troupes Allemandes. Il se mit en bataille devant notre avant-garde le 20. Septembre à une lieue de Messenheim, pour s'opposer à notre retraite, & pour nous amuser en attendant l'arrivée de toutes les troupes Impériales. Nous fâmes d'abord salués par une simple escarmouche, pendant qu'on avançoit treize pièces de campagne derrière son escadron. Mais le Duc de Weymar les repoussa si bravement avec sa cavalerie, qu'il les contraignit à faire caracole. Le Comte de Guébriant qui ce jour-là commandoit les gardes & les volontaires, s'avance incontinent pour soutenir le Duc. Les Impériaux enfoncés prennent la fuite dans une si grande confusion, que plusieurs se vont noier dans la rivière. Les fuyards qui se sauvent dans le camp, y causent une si furieuse alarme, que Galas l'épée & le pistolet à la main, ne put les renvoyer à la charge. Nous gagnâmes tout le canon & un fort grand nombre de chevaux.

Cette action où l'Auteur nous représente huit régimens Imperiaux défaits, n'est autre que la premiere escarmouche des trois mille Croates, dont parle Bassompierre. Tout ce canon pris, se réduit à quelques petites pièces de campagne qu'un cheval pouvoit traîner, dit le Maréchal. Suivons l'Historien de Guébriant. La famine pressant de plus en plus nos gens, & le Général Galas toujours à
leurs

1635.

leurs trousses, les obligeant à marcher serrés & en ordre de bataille, nos Généraux résolurent de prendre une route plus facile, l'Auteur devoit dire plus sûre, vers Obersheim. Et afin que le grand nombre de chariots de bagage ne pût retarder la marche, on ordonna de les abandonner avec toutes les bardes inutiles. Ils furent brûlés à la réserve de six cens charrettes vuides. Le Duc de Weymar s'en vouloit servir pour un stratagème qui lui réussit. Il les envoya du côté d'Oberviller sous la conduite du Colonel Ohm. Les ennemis croiant que notre armée suivroit, prenent le même chemin, & marchent vainement après ce prétendu bagage. Cependant nos gens tournent à droite par un autre endroit à travers les montagnes, & arrivent à Birkenfeld auparavant que les ennemis connoissent leur dessein. Tout ceci a plus l'air d'une fuite précipitée que d'une belle retraite. On y voit agir le Duc Bernard de la tête & de la main. Le Comte de Guiche & le Vicomte de Turenne Maréchaux de Camp signalent leur valeur. Pour ce qui est de la Valette ce sage & prévoyant Capitaine, ce seul homme capable de commander désormais les armées de France, je trouve par tout un profond silence sur son chapitre. On nous dit seulement qu'il fut d'avis d'abandonner l'artillerie pour fuir plus vite. Les complimens qu'il reçut de la part de Richelieu & de ses confidens, sont les uniques monumens qui nous restent de la valeur & de la prudence d'un si excellent Général en cette occasion.

L'Auteur Italien qui prétend que les principaux Officiers François proposèrent d'aban-

ban.

1635

bandonner l'infanterie, & de la laisser revenir le mieux qu'elle pourroit, s'est apparemment trompé. Il prend l'artillerie pour l'infanterie. La suite du récit de l'Historien de Guébriant le fait voir. On delibera sur l'artillerie, ajoute t-il.. Les chevaux qui avoient toujours travaillé, manquoient de force & de fourage. Au lieu d'être foulagés, ils portoient la peine de ceux qui mouraient au collier. On considéra qu'ils ne pourroient continuer jusques au bout de la marche, & qu'il étoit plus à propos d'abandonner l'artillerie pour devancer l'ennemi, que d'attendre qu'il nous eût joints de plus près. Le Duc de Weymar fut de cet avis, & le Cardinal de la Valette en demeura d'accord avec les autres Officiers. Il n'y eut que les gardes, les gendarmes du Roi & les Suisses qui remontrèrent que la conquête du canon donneroit aux ennemis, l'audace de s'en vanter d'avoir remporté la victoire. Ils vouloient mourir pour le défendre, comme si leur réputation y étoit plus intéressée que celle des autres. Le Comte de Guébriant en demanda la conduite, & promit de périr avant que de le perdre. Il offrit en son nom & à celui de ses compagnons, de donner leurs chevaux pour le tirer, & de le faire traîner par des fantassins à la manière des Suédois dans le besoin. Ses sentimens furent loués; mais il ne furent pas suivis. On résolut seulement de laisser marcher l'artillerie comme elle pourroit derrière l'armée, au hazard de la perdre, ou de la sauver; n'étant pas vraisemblable de la conserver avec moins de quinze mille hommes fatigués, contre une armée de trente-cinq mille bien rafraichis. Gelas en trouva quelques pièces en son

1635. *son chemin, & se flatta si bien d'une entière victoire qu'il crut n'avoir plus qu'à venir promptement cueillir des lauriers.*

Cependant nos troupes passent la Saar; la cavalerie à gué; & l'infanterie sur un pont de bateaux que le Duc de Weymar fit dresser à son arrivée. Galas accourut peu après, ne put passer si-tôt, & ne joignit notre arrière-garde qu'à une demie heure de Bouldas. Il détacha huit ou neuf régimens Impériaux & six autres de Croates & de dragons. Tous firent avec des cris épouvantables une grande décharge sur la queue de notre arrière-garde. Le Comte de Guébriant qui faisoit alors la retraite avec un bon nombre de mousquetaires tirés des gardes & des autres corps, soutint vaillamment leur impétuosité, répondit à leurs burlemens par le bruit de son escopeterie, donna tête baissée dans le gros des dragons, & acheva de les mettre en déroute. Les autres régimens engagés dans la mêlée soutinrent quelque temps assez opiniâtrement le front de nos gens. Mais ils furent contraints de prendre la fuite, laissant grand nombre de morts, sept cornettes, quantité de prisonniers & beaucoup de chevaux. Cet Auteur a son dictionnaire particulier. Se retirer avec autant de bonheur que de bravoure, à la vue de cinq mille chevaux conduits par un Officier mal-habile & négligent, cela signifie chez lui, une défaite de quinze régimens Impériaux. On dit que l'infanterie Françoisse fit aussi-bien en cette occasion, que la cavalerie Allemande commandée par Gotz se conduisit mal. Le Duc Bernard admira la valeur des François, & confessa n'avoir jamais vû combattre avec plus de joie & de
cou-

1635.

courage. Ils perdirent moins de cent hommes, & les Impériaux trois cens. Mais il y eut de fort braves gens tués du côté des premiers. Richelieu *pleura* la mort de Moux, de Cahusac, & de Londigni Officiers de ses gendarmes & de ses chevaux-légers. *Il m'est impossible, dit-il à la Valette, d'exprimer la joie que j'ai de votre retour. Elle seroit entiere sans la perte que j'ai faite. J'en suis affligé plus que je ne puis dire. Si je pouvois racheter ceux que je plains, je le ferois d'une partie de mon bien.* L'avantage ne fut pas grand, puisqu'il ne consola pas le Cardinal de la mort de deux Lieutenans & d'un Enseigne.

Le courage & la conduite du Comte de Guébriant furent loués, poursuit l'Auteur de sa Vie. Il échauffa nos gens, & refroidit si fort l'ardeur des ennemis, que pendant les treize jours que dura le reste de notre marche, ils n'osèrent plus s'approcher à la portée de nos mousquets. Galas changea le soin de nous poursuivre, en celui de se saisir des places de Vaudrevange. Denetz les défendit bravement pour favoriser notre retraite à S. Avau & à Sarbruck. Le Général de l'Empereur se campa sur la Saar, & nous lui renvoiaâmes la famine & la misère qui nous accompagnèrent depuis Maïence. C'est de cette armée de Galas que quelqu'un a dit sous le nom de Richelieu, que par la patience des Généraux de Louis, la Lorraine vit périr cette année une des plus nombreuses armées que l'Empereur eût jamais mise sur pied. Nous parlerons de cela, quand nous aurons rapporté le traité du Roi avec le Duc Bernard, le voyage de Sa Majesté en Lorraine,

1635. & ce que firent, ou plutôt ce que ne firent pas les Maréchaux de Chaulnes & de Châtillon en Picardie. L'auteur dont je viens de transcrire le récit de la retraite des Confédérés, remarque trois fautes dans la conduite de Galas, qui servirent beaucoup à notre retraite, dit-il. La première de n'avoir pas attaqué notre armée dans ses quartiers près de Maïence avant sa jonction. Il le pouvoit faire en même temps, ou en plusieurs jours, à cause de la distance d'un endroit à l'autre. Le seconde, de n'avoir pas apporté l'ordre nécessaire pour rompre notre pont de Maïence. Galas l'entreprit à la vérité; mais ce fut avant la nuit, & à une demi lieue de là. Les grenades mises dans les brulots firent leur effet trop tôt, & nos gens qui n'étoient pas encore retirés, eurent le loisir d'aller couper le pont, & de faire passage aux brulots. La troisième faute, ce fut de ne se saisir pas des montagnes de Vandrevange. Nous y devions nécessairement passer. Huit ou neuf cens hommes empêchoient notre retraite, & arrêtoient nos troupes. Par ce moyen, Galas auroit pu nous défaire facilement, ou ruiner notre armée.

• Traité entre le Roi & le Duc Bernard de Saxe Weimar. Mémoires pour servir à l'histoire du Cardinal de Richelieu Tom. I. Nani Historia Politica. Lu X, 1635

Ce fut en vain que Richelieu se voulut défendre d'accorder les quatre millions que la Valette, selon le pouvoir qui lui en fut donné, fit espérer au Duc de Weymar. Il en falut venir-là. On avoit trop grand besoin de lui. Galas posté à l'entrée de la Lorraine, & en état de joindre le Duc Charles qui avoit su y pénétrer & s'y fortifier, causoit une fort grande inquiétude à Louis & à son Ministre. La conjoncture ne pouvoit être plus favorable à Bernard. Soit que la

Mai-

Maison d'Autriche intéressée à le détacher de la France & de la Suède, lui offrit véritablement des avantages considérables, soit qu'il eût l'adresse de le faire accroire à Richelieu, Ponica son intime confident, & son Agent à la Cour de France, ménagea si bien toutes choses que le Roi donna encore quelque chose de plus important que les quatre millions. Je parle de la cession de toute l'Alsace au Duc de Weymar, en y comprenant le bailliage de Haguenau. Ce fameux traité fut conclu & signé le 27. Octobre à S. Germain en Laye par Bullion, Bouthillier, Servien & Ponica; les trois premiers Commissaires de Louis nommés pour cette négociation, & le dernier nommé pareillement Commissaire député de Bernard avec pouvoir de traiter. Je ne sai si ce fut un effet du besoin que la Cour de France avoit de son maître, ou de la dextérité de Ponica; Mais enfin, il se conduisit si bien qu'en extorquant, pour ainsi dire, une somme d'argent, & une cession si considérables, il acquit l'estime & la bienveillance du Roi & de ses Ministres. Nous voyons que Louis le recommanda particulièrement à Bernard, & fit prier le Duc d'accorder quelque gratification à Ponica.

On disoit d'abord dans le traité, que Sa Majesté aiant toujours la même inclination pour le rétablissement de la liberté Germanique, elle vouloit donner aux Villes, Princes, & Etats entrés en confédération avec elle, les moyens de se mettre en leur première vigueur, & de parvenir à une paix générale; dans laquelle ils pussent par l'inter-
vention de Sa Majesté, recouvrer leurs droits.

1635.

Vittorio

Siri Me-

morie Re-

condite.

Tom.

VII.

Pag. 341.

1635. & leurs privilèges. Après avoir loué Bernard, de ce que nonobstant la défection de la plupart des Confédérés, qui avoient mieux aimé accepter les conditions d'un accommodement incertain & desavantageux, que d'attendre les sûretés d'une paix générale & utile à tous les intéressés, que Sa Majesté Très-Chrétienne leur vouloit procurer conjointement avec la Reine & la Couronne de Suède, il n'avoit point cessé de soutenir par les armes la cause commune: Louis déclaroit qu'en considération de la constance & du courage de ce Prince, il avoit résolu de lui continuer son assistance Roiale, & de le seconder dans le noble dessein de relever & de maintenir les justes prétentions des Confédérés. Tels étoient les principaux articles du traité. Que durant la guerre le Roi fourniroit quatre millions de livres par an au Duc. Que celui-ci entretiendrait six mille chevaux & douze mille hommes de pied effectifs pour le service de Sa Majesté. Que si dans un combat, ou par quelque accident sinistre, Bernard venoit à perdre son armée, ou une partie considérable de ses troupes, Louis avanderoit sur les quatre millions de quoi en lever de nouvelles, jusques à la concurrence des dix-huit mille hommes stipulés. Que si le Duc ou quelques-uns de ses Officiers, étoient faits prisonniers par les ennemis, le Roi en auroit le même soin que d'un Général, & des autres Officiers de Sa Majesté. Qu'elle ne feroit aucun traité de paix sans y comprendre les Princes de la confédération, & particulièrement Bernard, ses Officiers, & ses soldats, dont
Louis

Louis obtiendrait le rétablissement dans leurs biens, dans leurs Etats, & dans leur liberté. Enfin, que le Duc s'obligeoit tant pour lui, que pour les Princes qui demeueroient dans la confédération, ou qui s'y joindroient, de n'entendre à aucun accommodement, sans l'intervention, & le consentement de Sa Majesté. 1635.

La cession de l'Alsace fut un des trois articles secrets ajoutés au traité. Voici le premier. Que l'armée du Duc devant être désormais entretenue aux dépens du Roi, Bernard la commanderoit sous l'autorité de Sa Majesté, qu'il serviroit envers tous & contre tous, quelque ordre qu'il pût recevoir au contraire, & que son armée seroit employée aux entreprises que Louis desireroit. Le Duc se reservoit pourtant la Direction de toutes les actions de guerre, qu'il pouvoit résoudre & exécuter comme il le jugeroit à propos pour le bien de la cause commune, par l'avis & le conseil de ceux qui résideroient près de lui, de la part du Roi & des Princes confédérés. Que lors qu'il seroit question de passer le Rhin, d'entrer dans un nouveau pays, & d'entreprendre quelque siège important, Bernard en donneroit premièrement avis à Sa Majesté, & recevrait ses ordres, afin qu'elle y pût ajuster ses autres desseins. Le second article portoit, que durant la guerre présente le Duc prendroit par préférence sur les quatre millions, la somme de deux cens mille livres pour son entretien particulier, & que dès le jour de la signature du traité, Louis assureroit à Bernard, durant sa vie cinquante mille li-

1635. vres de pension annuelle. Outre ce que dessus, disoit-on dans le troisieme article, Sa Majesté donne & délaisse au Sieur Duc le Landgraviat d'Alsace, y compris le bailliage de Haguenau, tenu à présent par les armes du Roi, pour en jouir sous le titre de Landgrave d'Alsace, avec tous les droits qui ont appartenu ci-devant à la Maison d'Autriche dans cette province; à la charge d'y conserver sans aucun trouble l'exercice de la Religion Catholique, les personnes & les biens des Ecclesiastiques dans tous leurs privilèges. Et en cas qu'on en vienne à un traité de paix, Sa Majesté promet de faire tout son possible pour conserver au Sieur Duc la jouissance de l'Alsace, & de toutes les donations qui lui ont été faites par la Couronne de Suède, ou de lui en obtenir une recompense convenable, dont il puisse être content.

Voyage
du Roi en
Lorraine.)

Tout cela ne se conclut qu'après le retour du voyage de Sa Majesté en Lorraine, qui fit plus d'éclat que de bien. Chagriné de ce que les grands projets dont Richelieu l'avoit entretenu, échouèrent dans les Pays-Bas, & inquiète du succès de l'expédition du Cardinal de la Valette au-delà du Rhin, elle résolut de s'avancer vers la frontière de Champagne & de passer même en Lorraine. Le Duc Charles profitant de l'affoiblissement de l'armée du Maréchal de la Force pour grossir celle de la Valette, y faisoit des progrès considérables avec un corps de troupes qui s'augmenta beaucoup par les renforts qui lui vinrent de plusieurs endroits. La Princesse de Phaltzbourg, comme une nouvelle Amérone, dit Grouius, en amena une
elle.

elle-même à son frere. La Force representa 1635.
 inutilement que si on lui ôtoit ce qu'il a-
 voit de meilleur, son armée ne seroit plus *Vie du*
 en état d'arrêter Charles, on n'eut aucun *Cardinal*
 égard à ses remontrances. Richelieu ne pen- *de Ri-be-*
 soit qu'à fournir des troupes à son ami la *lien par*
 Valette. Peu s'en falut que le Maréchal *Anlery.*
 ne fût rapellé, sous prétexte que son grand *L. V.*
 âge le rendoit pesant & timide. Mais n'o- *Chap. 15.*
 sant faire cette injustice criante à un vieux *16. Mé-*
 Officier de la Couronne, après de longs & *moires pour*
 importans services, Richelieu resolut de lui *servir à*
 donner seulement un adjoint. Le Duc d'An- *Histoire*
 goulême fut l'homme sur qui le Cardinal *du même..*
 jetta la vue. On ménage les Protestans au *Tom. I.*
 dehors, disoit fort bien Grotius; Et au de- *Journal de*
 dans on leur ôte toute sorte de commande- *Bassom-*
 ment, ou du moins on leur donne des sur- *pleve.*
 veillans & des directeurs. La Force n'étant *Tom. II.*
 pas en état de repousser le Duc de Lorraine, *Mercur*
 en faveur duquel la plus grande partie du *François.*
 pais se déclaroit, & qui emportoit facile- *1635. Gro-*
 ment des villes bien-aîsées de retourner sous *tti Episto-*
 sa domination, Angoulême reçut ordre de *la passim.*
 s'avancer au plutôt avec un régiment Irlandois, *1635. Hi-*
 & d'aller joindre le Maréchal. Il n'y eut pas *storie di*
 plus de concert & de bonne intelligence entre *Gualdo*
 ces deux Généraux qu'entre les autres, & les *Priorato.*
 affaires n'en allerent pas mieux. Cela n'est pas *Part. I.*
 surprenant.. Tout se régloit par Richelieu & *L. X.*
 par son Capucin. Le premier s'étoit fait depuis *Vittorio*
 peu Surintendant Général des vivres, & lais- *Siri Me-*
 soit mourir les armées de faim. L'autre croioit *morie Ro-*
 en savoir plus que les Maréchaux de France. *condite,*
 S'il eût osé, il auroit pris le casque & endossé *Tom.*
 la cuirasse. *VIII.*

1635.

Dans cet embarras des affaires d'Allemagne & de Lorraine on délibéra dans le Conseil du Roi, si Sa Majesté iroit se mettre, à la tête de l'arrière-ban convoqué, & de cinq mille Gentilshommes, dit-on, qui de bon gré ou autrement, servoient comme volontaires. Ils avoient tous ordre de marcher vers la Champagne. Soit que Richelieu qui eut cette année de si furieuses atteintes de ses hémorrhoides, qu'il y falut faire de grandes incisions, n'eût pas envie de voyager; soit qu'il craignît plus pour sa personne à l'armée, que dans ses maisons, où il se faisoit garder avec une extrême précaution; soit qu'il dissimulât ses véritables sentimens, de peur de se rendre responsable des accidens qui pouvoient arriver au Roi dans un voyage, ou dans un siège, soit enfin qu'il ne vît rien qui obligéât Louis à marcher lui-même en personne, le Cardinal ne fut point d'avis que Sa Majesté s'avancât vers la frontière de Champagne. *On a donné si bon ordre à tout, dit-il, que je n'apperçois pas qu'il y ait aucune nécessité que le Roi aille à l'armée. Je connois son courage & les nobles sentimens de son cœur. Mais cela me donne d'autant plus d'apprehension pour sa personne. Il l'expose trop librement, quand on ne le retient pas. Je ne puis avoir l'honneur de suivre Sa Majesté. La conjoncture présente des affaires ne me permet pas de m'éloigner de Paris. Une seule raison seroit capable de me porter à conseiller le voyage. C'est la profonde melancholie du Roi. Si les Médecins disent qu'il peut contribuer à la dissiper, & que sa santé s'altereroit autrement, il faudroit bien*

16

1635.

le laisser partir , quoique le bien de ses affaires demande qu'il demeure à Paris, & qu'il se repose de la conduite de l'armée sur de bons Généraux. La grande chaleur fort contraire à son tempérament, n'est pas encore passée. Quand il est à la gaitte, il s'inquiète extrêmement. Les ennemis sont près de la frontière, & nous n'avons pas encore des troupes assez nombreuses pour garder le Roi, & pour lui donner moyen de repousser vigoureusement le Duc Charles & les Impériaux. Cela sera dans peu de temps. Si Sa Majesté s'engage à présent, on ne manquera pas de crier qu'elle ne se peut tirer avec honneur des embarras où elle se trouvera. Quand le Roi est en campagne, il ne peut demeurer quinze jours dans le même endroit sans s'y ennuyer, & sans être en danger de tomber malade. Un pareil malheur releveroit le courage des ennemis, & refroidiroit les alliés. Je ne voi donc aucune raison qui oblige Sa Majesté à marcher en personne, & je ne puis le lui conseiller. Si elle le veut absolument pour dissiper sa mélancholie, & pour éviter une maladie qu'elle craint, il faudra consulter les Médecins. Supposé que Richelieu ait véritablement opiné de la sorte dans le Conseil, nous devons croire que Louis n'y étoit pas présent. Après quelques éloges donnés au courage de son maître, le Cardinal parle fort cavalièrement de lui.

Le Roi sembla d'abord changer de sentiment. Mais son inquiétude & son chagrin redoublèrent si fort quelque temps après, que Richelieu & ses confidens, contre lesquels il se mettoit souvent en colère, & qu'il maltraitoit extraordinairement, résolurent

1635. rent à la fin de le laisser partir, & tâchèrent de le contenter en lui promettant une armée nombreuse. On avoit ordonné la levée de douze mille Suisses, de six mille chevaux, & de vingt régimens François. Le Roi, dit Servien dans une lettre du 16 Août, *est encore incertain s'il s'avancera vers la frontière de Champagne. Il y a quelque apparence aujourd'hui qu'il s'y déterminera. Sa Majesté sera bien accompagnée. On fait état qu'il y aura vers la fin de ce mois à Châlons cinq mille Gentilshommes volontaires de ceun qui ont été mandés avec les Gouverneurs, sans compter ce qui pourra venir de l'arrière-ban. Cette convocation extraordinaire de la Noblesse, n'est-elle pas une preuve évidente de l'embarras du Ministre, de l'épouvante jetée par les grandes armées de l'Empereur & par le mauvais succès de l'entreprise dans les Pais-Bas, enfin de la vérité des reproches de Marie de Médicis à Richelieu. Le Roi, dit le Cardinal à son ami la Valette, a pris la résolution de s'en aller lui-même en Lorraine. Avant son départ, on fortifie Mrs. d'Angoulême & de la Force d'environ cinq mille Gentilshommes. Sa Majesté sera le 6. Septembre à S. Dizier avec quinze mille hommes de pied & trois mille chevaux. Elle s'avancera jusques à Metz pour vous épauler, si le Duc de Lorraine est chassé en ce temps-là. J'espère que tout ira bien. Tel étoit le génie de ce politique. Il s'abattoit rarement dans l'adversité publique. Les grandes affaires ont de grandes difficultés, dit-il encore à la Valette vers la fin d'Octobre, après tant de projets échoués. Mais avec l'aide de Dieu nous ne perdrons point courage. Elle bon*
suc-

1635.

succès contre le Duc Charles nous auroit mis au dessus du vent. La chose étoit faisable, si on s'y fût pris autrement.

Louis part enfin aux derniers jours du mois d'Août, accompagné du Comte de Soissons, de quelques Seigneurs, de Séguier Garde des Sceaux, de Bouthillier Surintendant des finances, & de Chavigni Secrétaire d'Etat. M. de Bullion & moi, dit Servien dans une lettre du 21. Août, avons l'honneur & le contentement de demeurer auprès de Monseigneur le Cardinal. L'expression est assez particulière. Nous aurions pensé que ces deux Messieurs devoient être mortifiés de ne suivre pas Sa Majesté. Il n'en étoit pas ainsi du temps de Louis XIII. On se trouvoit & plus content & plus honoré de demeurer auprès du Ministre, que d'accompagner le Roi. Le rendez-vous de l'armée, poursuit Servien, est à S. Dixier. Toutes les troupes s'y avancement, & la plupart sont arrivées. Je vous puis dire sans y ajouter, qu'avant le 20. du mois prochain, Sa Majesté aura plus de vingt-quatre mille hommes de pied François, douze mille Suisses, & six mille chevaux nouvellement levés en France, sans compter cinq mille Gentils hommes, dont le Roi prétend se servir jusqu'à ce que son armée soit assemblée. Je ne puis vous dire à quoi de si belles forces que Sa Majesté veut commander en personne, seront employées. Je croi que M. le Maréchal de la Force viendra servir près d'elle, & que Mrs. Duhalier, d'Arpajou, & de Gramail seront Marchaux de Camp. Elles se réduisirent à beaucoup moins, ces belles forces. L'armée que Louis eut en effet, fut employée à prendre

1635. une bicoque. Fiez-vous après cela aux mémoires du temps. Qui ne croiroit sur une lettre si positive du Secrétaire d'état pour la guerre au Cardinal de la Valette, que Servien n'avoit nul intérêt de tromper, que le Roi alla véritablement en Lorraine à la tête d'une armée de trente-deux mille hommes de pied, & de onze mille chevaux, dont il y avoit cinq mille Gentilshommes?

On raisonna fort dans le monde sur ce que Richelieu ne suivoit pas son maître. Les uns disoient que les incisions qu'on lui avoit faites, n'étoient pas encore bien guéries. Les autres qu'il craignoit pour sa vie à l'armée où ses ennemis y pouvoient attenter plus facilement. Ceux-ci, que n'y ayant pas grande chose à entreprendre, il faisoit semblant de vouloir laisser au Roi toute la gloire de l'expédition. Ceux-là, que le Ministre prévoioit que Sa Majesté ne trouvant pas sur la frontière les belles forces dont il l'avoit amusée, s'en reviendrait bien-tôt. *Il est arrivé*, dit encore Servien dans la même lettre du 28. Août, *un accident qui m'épouvanteroit, si tout le monde ne favoit qu'il a toujours été le présage de quelque grand bonheur.* Le Roi étant hier à la chasse dans sa petite brouette, le tonnerre tomba si près de lui, qu'il renversa & blessa un peu le cocher qui étoit sur le derrière, où il se met toujours quand Sa Majesté tient les rênes des chevaux comme elle faisoit alors. Deux furent renversés sur le devant, aussi bien que deux valets de pied qui étoient à côté du Roi. Il n'a reçu aucune incommodité.

Vau

1635

Vous pouvez croire qu'on fait bien des discours sur cette aventure. Avec la grace de Dieu, nous en rendrons la suite heureuse. Ce mélange de religion & de superstition a quelque chose de bizarre & de plaisant dans la bouche d'un Courtisan. C'est entre Monceaux & Truilleport que le tonnerre tomba si pres du Roi. Bautru ce fameux diseur de bons mots, vint de la part de Richelieu faire des complimens à Sa Majesté. Soit qu'il fût l'auteur de l'interprétation du présage, soit que le Cardinal la lui eût suggérée, il allegua fort à propos, dit-on, l'exemple de l'Empereur Auguste, qui eut un de ses gens tués du tonnerre près de sa litière, en marchant contre l'Espagne, dont il triompha peu de temps après. Le Courtisan adulateur inféroit de là, que l'accident arrivé à Louis, étoit de bon augure, & que le Ciel sembloit mettre ses armes entre les mains de Sa Majesté pour exterminer les Espagnols, s'ils n'avoient bien-tôt recours à la clemence du Roi, au lieu de provoquer plus long-temps sa valeur. Que d'extravagance dans cette flatterie de Bautru, ou peut-être du Ministre qui l'avoit-dépêché ! Grotius parle dans ses lettres à la Reine & au Chancelier de Suède, du tonnerre tombé à la gauche de Louis, & des bons augures qu'il en tiroit lui-même. Le savant Ambassadeur n'y ajoutoit pas grande foi.

La belle & curieuse recherche de Bautru n'empêcha pas que Sa Majesté ne se chagrînt un ou deux jours après contre Richelieu. Quelqu'un aiant rapporté que tous les chevaux nécessaires à l'artillerie de l'armée,

Louis se chagrine contre le Cardinal de Richelieu, & lui en demande humblement pardon.

1635.

n'étoient pas encore arrivés, Louis s'imagina que le Cardinal qui avoit été contraire au voiage de Lorraine, rompoit secrètement les mesures prises, afin que le Roi ne s'avancât pas au-delà de Monceaux. Dans le premier mouvement de colère il écrit à Richelieu un billet plein de reproches, peut-être de menaces, & s'en repent dès le lendemain. C'est dommage que nous ne l'aïons pas. On a seulement conservé une petite lettre, où Louis demande humblement pardon à son Ministre, & les deux réponses du Cardinal. Ces pièces sont curieuses. On y découvre la souplesse avec laquelle un Ministre artificieux ménage les caprices de son maître, & en même temps l'empire qu'il sut prendre sur cet esprit foible & timide. Au commencement, dit Richelieu en répondant au premier billet perdu, je n'ai pas approuvé le voiage, à cause de l'incertitude de votre santé, & de cette impatience naturelle dont votre Majesté veut bien s'accuser elle-même. Mais depuis que vous m'avez fait savoir par diverses personnes votre desir d'aller à l'armée, & que vous me l'avez témoigné vous-même, & que vous m'avez assuré que vous êtes en fort bonne disposition, & que bien loin de recevoir quelque préjudice du voiage, le déplaisir de devoir demeurer à Paris, ou aux environs, altereroit plutôt votre santé, j'ai consenti de fort bon cœur à ce que vous souhaitiez. Je reconnois même que si votre Majesté se peut garantir de ses ennuis & de ses inquiétudes ordinaires, le voiage sera fort avantageux à vos affaires. Tel est mon sentiment. Au lieu de vous arrêter, je vous exhorte à vous avancer vers la frontière, puis-

Recueil

des lettres

du Cardi-

nal de

Richelieu.

Lettre 215.

Et les sui-

vantes.

Mémoires

là même.

Pag. 265.

266. Mé-

moires

pour ser-

vir à

l'Histoire

du Cardi-

nal de

Richelieu.

Tom. II.

Pag. 788.

789. 791.

792. 793.

puisque le voyage a été publié par votre ordre 1633.
dans Paris, dans les provinces, & dans vos
armées.

Après cela, Votre Majesté voudra bien per-
mettre à un ancien serviteur & fidèle confi-
dent, de lui remontrer avec le respect dû à un
maître, que si elle s'accoutume à penser que les
intentions de ses plus dévouées créatures ne
sont pas telles qu'on les lui représente, on appré-
hendera tellement vos soupçons à l'avenir, qu'il
sera difficile de vous servir aussi utilement qu'on
le desire. Je puis répondre à Votre Majesté,
que la liberté qu'elle donne à ses serviteurs,
fait qu'ils lui disent librement ce qu'ils croient
plus avantageux à son service. Comme ils tâ-
cheront de vous agréer dans toutes les choses in-
différentes, leur complaisance n'ira pas aussi
jusques à vouloir faire ce qui vous pourroit être
préjudiciable. Je vous conjure au nom de Dieu
de continuer gaiement votre voyage, & de ne
vous fâcher pas si mille choses peu importantes
ne sont pas exécutées au temps & au point que
vous le desirerez. Il n'y a que Dieu qui puisse
prévenir tous les inconveniens. Je supplie en-
core très-humblement Votre Majesté, d'être
bien persuadée, que telle que puisse être son
humeur, rien ne sera jamais capable de fâcher,
ou de dégoûter une personne qui est plus à
vous qu'à soi-même, & qui aura toujours plus
d'ardeur à vous complaire & à vous servir,
qu'à conserver sa propre vie. Que cette let-
tre est finement tournée ! Qu'elle prouve
bien la dépendance de Louis au regard de
son Ministre ! Le bon Prince se laissoit con-
duire par Richelieu, comme un écolier par
son maître.

Le

1635. Le Cardinal y paroît fort content, & fort tranquille. N'avoit-il pas déjà reçu le second billet du Roi, quoiqu'il n'en fassé pas semblant? Mon Cousin, y disoit Sa Majesté, je suis au desespoir de la promptitude que j'eus hier à vous écrire le billet sur le sujet de mon voyage. Je vous prie de le vouloir brûler, & d'oublier en même temps ce qu'il contenoit. Croiez que comme je n'ai pas eu dessein de vous fâcher en rien, je n'aurai jamais d'autre pensée que de suivre ponctuellement vos bons avis en toutes choses. Je vous prie encore une fois d'oublier Il y avoit apparamment ici quelques termes d'une trop grande soumission, & indignes de la Majesté du Souverain. On n'a pas jugé à propos de le publier. Ecrivez-moi par ce porteur, ajoûtoit Louis, que vous n'y pensez plus. Cela me mettra l'esprit en repos. Soiez assuré que je ne serai point content, jusques à ce que je vous puisse témoigner encore l'extrême affection que j'ai pour vous. Elle durera jusques à la mort. Richelieu répondit à ce second billet aussi délicatement qu'au premier. Je n'ai garde, dit-il, d'oublier la lettre qu'il vous plaît de m'écrire hier. Je proteste à Votre Majesté que je n'y ai pas pensé; c'est-à-dire que je n'ai été aucunement fâché de ce qui étoit dedans. Continuez, s'il vous plaît, de me découvrir vos divers sentimens, & je continuerai aussi de vous déclarer librement les miens sur le bien de votre service. Ce qui m'a porté à m'opposer d'abord au voyage, c'est la connoissance que j'ai de votre temperament. Il vient de la nature, & ne dépend pas absolument de vous. L'ardent desir que vous témoignez. Parquer

encore de l'honneur & de la gloire par les armes, m'a fait consentir à un dessein digne de vous. J'y applaudis. - Mais depuis que j'ai vu la dépêche de M. de Vaubecour, je croi qu'il faut différer votre départ, jusques à ce qu'on ait nettoié S. Michel, & que vos troupes soient amassées. Il est impossible que divers changemens n'arrivent aux projets formés dans la guerre. On y doit prendre des résolutions sur le champ, selon les divers mouvemens de l'ennemi.

En certaines conjonctures, on avance plus par la patience que par les combats. De là vient que la Nation Françoisise naturellement impatiente, paroît à tout le monde moins propre à la guerre, que celles qui moins vives, ont plus de pesanteur & moins d'inquiétude. Je supplie Votre Majesté au nom de Dieu, de ne s'ennuyer point, de ne se fâcher jamais contr'elle-même, & de croire que ses serviteurs ne se peuvent chagriner de quelques promptitudes qu'elle a. Je me sens extraordinairement obligé de ce qu'il vous a plu m'écrire sur la dernière qui vous est arrivée. Si Votre Majesté m'avoit outragé, ce qu'elle ne fit jamais par sa bonté, les termes de sa lettre sont si obligeans, que la satisfaction, s'il est permis d'user de ces mots en parlant d'un grand Roi, surpasseroit de beaucoup l'offense. La lettre dont vous vous plaignez, ne blesse vos serviteurs en aucune manière, & la dernière les oblige extrêmement. Ce petit incident découvre admirablement bien l'inégalité de l'humeur & de l'esprit du Prince dont j'écris l'Histoire. Elle étoit si grande que Richelieu, avouoit franchement, que cela l'em-

1635.

1635.

l'embarassoit infiniment plus que les affaires les plus épineuses de son ministère. Il est certain qu'il en a été souvent déconcerté.

Les ennemis secrets du Cardinal s'étant aperçus dans ce voiage que le Roi paroïsoit quelquefois assez mécontent de lui, entreprirent de profiter de son absence, & tentèrent de le perdre dans l'esprit de Sa Majesté. Mal informés de ce qui se passoit secrètement entr'elle & Richelieu, & des précautions que le prévoiant & delié Cardinal avoit su prendre, les pauvres gens se perdirent eux-mêmes. Après *la journée des dupes*, il extorqua fort habilement une promesse, que Louis ne garda que trop exactement pour ceux qui voulurent dans la suite lui parler contre son Ministre. Puis qu'il plaît au Roi de se servir encore de moi dans ses affaires, dit Richelieu dans un mémoire présenté à Sa Majesté, après que Marie de Médicis eut éclaté contre lui, je m'assure qu'il trouvera fort raisonnable, la prière que je prens la liberté de lui faire: c'est de n'ajouter aucune foi à tout ce que ceux qui se sont déclarés mes ennemis en cette occasion, lui pourront dire à mon préjudice. La raison veut qu'il leur ferme la bouche & qu'il ne leur ouvre pas ses oreilles. Sa Majesté considèrera ensuite, s'il lui plaît, qu'étant fort certain de n'avoir à l'avenir ni moins de zèle, ni moins de fidélité en ce qui regarde son service, que j'en ai témoigné ci-devant, je ne dois plus rien craindre que les soupçons qui peuvent naître, & les fausses impressions qu'on peut donner de moi. Il sera facile de dissiper les uns, en les dé-

découvrant dès leur naissance, & en les éclaircissant avant qu'ils se soient fortifiés.

Pour ce qui est des autres, il y a deux moyens d'empêcher le mal qu'elles peuvent causer. Le premier, c'est de fermer l'oreille. Je ne le demande pas, lorsque ceux qui voudront parler, ne seront pas mes ennemis déclarés. Il sembleroit que sous prétexte d'arrêter le cours des calomnies, je voudrois fermer toutes sortes de voies à la vérité. Le second moyen consiste à ne recevoir aucun avis, que le Roi ne daigne me découvrir, afin d'en éclaircir la vérité : à cette condition que ceux qui rapporteront des choses importantes à l'Etat, seront récompensés, & que ceux qui imposeront des calomnies, seront châtiés. Le Roi ne se peut dispenser d'en user de la sorte. Autrement, il seroit impossible de le servir dans ses affaires. Ceux que Sa Majesté y emploie se font sans d'ennemis, dès qu'ils veulent remplir leurs devoirs, que s'il étoit permis de calomnier en secret, la malice & les artifices de la Cour ne permettroient pas à un Ange d'y subsister six mois. Le Roi est d'autant plus obligé à m'accorder ma demande, que je me soumetts à tel châtement qu'il lui plaira, si lorsque Sa Majesté me découvrira quelqu'un qui m'aura voulu faire du mal, j'en ai d'autre ressentiment que celui qu'elle me prescrira elle-même.

J'ai encore à lui représenter que si elle veut maintenir son autorité, il faut avoir l'œil perpétuellement ouvert, & ne laisser pas échapper l'occasion de faire les choses absolument nécessaires pour cette fin. Autrement on se perdra infailliblement. Il en est de cette affaire comme d'une grande maladie qu'une seule medecine n'em-

1635. *n'emporte pas, & qui ne peut-être guérie que par des remèdes forts & souvent réitérés. Le Cardinal s'est perdu chez la Reine Mere, en ne déconcertant pas les cabales dès leur naissance. Pour se sauver on doit prendre le contre-pied. Il vaut mieux faire trop que trop peu, pourvu que le trop n'aille qu'à éloigner de la Cour ceux qui paroissant capables d'y faire du mal, donneront sujet de croire qu'ils en ont la volonté. En faisant trop peu, on risque de se perdre. Et quand on fait quelque chose de trop qui ne blesse point la conscience, il n'en peut arriver aucun inconvénient, & on se met dans une entière sûreté. Rien ne dissipe mieux les cabales qui se forment ensuite d'une autre qui a réussi impunément, que la terreur & la crainte. Il ne faut pas attendre des preuves mathématiques d'une conspiration & d'une cabale. On ne les connoit ainsi que par l'événement. Alors il n'y a plus de remède. Il les faut toujours prévoir par de fortes conjectures, & les prévenir par de prompts remèdes.*

Je ne suis pas surpris qu'après de pareilles précautions auprès d'un Prince peu éclairé, & sujet à tout craindre au moindre rapport, la fortune de Richelieu n'ait jamais pu être depuis ébranlée. Quoiqu'il y ait des choses raisonnables & judicieuses dans son Mémoire, l'artifice en est si grossier que tout autre que Louis XIII. s'en seroit aperçu. En mettant la Reine Mere, le Duc d'Orléans, & tous ceux qui leur demeurèrent attachés au nombre de ses ennemis, le Cardinal exigeoit de son maître qu'il fermât la bouche, & qu'il n'ouvrit pas ses oreilles à sa mere, à son épouse, à son frere, à des

Priq-

1635.

Princes du Sang, à un grand nombre de Seigneurs, aux Magistrats les plus éclairés & les plus intégrés du Roiaume. Dire qu'il consent que Louis écoute ceux qui ne se feroient pas ouvertement déclarés contre son Ministre, c'est une illusion manifeste. Le Roi s'étant engagé à decouvrir au Cardinal même ceux qui donneroient des avis à son préjudice, dès qu'un homme bien intentionné venoit à parler selon ses lumières & sa conscience, les créatures que Richelieu avoit auprès de Roi, ne manquoient pas d'insinuer à Sa Majesté que le donneur d'avis étoit un ennemi du Cardinal, & un calomniateur; qu'il y avoit une puissante cabale formée contre le plus habile & le plus fidèle Ministre qui fut jamais, & qu'il falloit la dissiper au plutôt. Prévenu qu'on ne doit pas attendre des preuves mathématiques d'une conspiration, qu'il est important de l'étouffer dès sa naissance par de forts & prompts remèdes, & qu'en ces occasions, il vaut mieux faire trop que trop peu, Louis chassoit incontinent de sa cour, & envoioit même en prison les prétendus ennemis de Richelieu. L'illusion n'est pas moins visible; quand le Cardinal promet qu'après que Sa Majesté lui aura découvert ceux qui donneront des avis secrets, il n'en aura pas d'autre ressentiment que celui qu'elle voudra prescrire. Il suffisoit à Richelieu de connoître ceux qui n'approuvoient pas sa conduite, & qui réfléchissoient contre en présence du Roi. Si Sa Majesté vouloit que le Cardinal dissimulât pour cette fois, & ne fit rien, il trouvoit bien-tôt un prétexte d'éloigner de la Cour,

1635. Cour, & de perdre même sans ressource les gens qui avoient osé parler. Tel fut un des grands artifices, dont cet habile scelerat se servit pour maintenir la fortune, & pour engager son foible maître à n'écouter point les bons avis que ses plus proches parens, & ses plus fidèles serviteurs lui pourroient donner.

Prise de S. Mihiel. Le coup de tonnerre ne fut fatal ni à l'Empereur, ni au Roi d'Espagne. Il s'en fallut beaucoup que les conquêtes de Louis n'égalassent celles d'Auguste. On revint promptement à Paris après la prise d'une méchante place. Impatient du progrès que le Duc Charles secondé de la Noblesse du païs & favorisé de l'inclination du peuple, faisoit en Lorraine, le Roi résolut d'y aller lui-même. La Force trop foible pour tenir la campagne, se retranchoit près d'Epinal, & le Duc d'Angoulême envoie par Richelieu, afin de remédier à la prétendue lenteur du Maréchal, & de remettre les choses sur un meilleur pied, demeurait sans rien faire campé près de Lunéville, dit Bassompierre, & laissoit piller son bagage à S. Nicolas. On lui envoie des renforts considérables, & toute la Lorraine paie contribution pour servir au Duc Charles. Sa Majesté ordonne au Duc d'Angoulême, de s'avancer à Becharat près de Rembervillers. C'étoit afin d'observer Charles posté en cet endroit avec Jean de Wert, & de les y arrêter pendant que le Roi assiégeroit S. Mihiel, où le Duc de Lorraine avoit mis deux mille hommes de garnison. Les dernières nouvelles que nous avons reçues du Roi, écrivoit le Maréchal de Châtillon

Journal de Bassompierre.

Tom. II.

Mémoires de Beau-

van. L. I.

Vie du

Cardinal

de Richelieu

par Aubery.

L. V.

Chap. 16.

Mémoires

pour servir

à l'Histoire

du même.

Tom. I.

et II.

Mercur

François.

1635. His-

toire de

Gualdo

Priorato.

tillonau Prince d'Orange le 5. Octobre, sont datées du camp devant S. Mibel le 1. de ce mois. Il semble que ceux qui sont enfermés dans cette place, quoique mauvaise, veulent faire résistance & se défendre hardiment. On a commencé de loger du canon qui incommoda fort les assiégés. M. de la Meilleraie est auprès de Sa Majesté. Il y fait sa charge de Grand-Maitre de l'artillerie avec sa chaleur & sa hardiesse accoutumées. On croit qu'aux premières nouvelles, nous aurons la reddition de la place. Elle sera, je croi, marquée de quelque bâtiment exemplaire, à cause de l'opiniâtreté des assiégés, qui osent disputer une si mauvaise place contr'une armée que le Roi commande en personne. Le Duc de Lorraine est retranché à Rembervilliers, assisté de Jean de Wert. On croit leur armée forte de neuf à dix mille hommes de pied, & d'un pareil nombre de cavalerie. Mrs. d'Angoulême & de la Force n'ont pas moins de troupes pour leur tenir tête. Les Lorrains demeurent clos & couverts dans leurs retranchemens, & le Duc Charles n'ose hasarder un combat général. Ceux qui auront le plus de vivres à la fin, feront lâcher le pied aux autres. Les armées du Roi en manquent moins apparemment. La Champagne, la Bourgogne, & les autres provinces leur en fourniront long-temps.

Il y eut en effet une punition à la prise de St. Mibel. Mais n'étoit-elle point plus injuste qu'exemplaire? Un Auteur de la vie de Richelieu dit que la garnison fut obligée de se rendre à discretion, & de souffrir le bâtiment de sa témérité & à leur imprudence. Dix d'entr'eux eient été pendus pour l'ennem-

1635.

Part. I. L.
X. Vittg-
rio Siri
Memorie
Recondite.
Tom.
VIII.
Pag. 333.
334. &c.

1635. l'exemple, le reste des soldats fut envoyé aux galères. Il y a là presque autant de fautes que de mots. La garnison ne se rendit point à discrétion, & si quelques gens furent mis à mort, ce furent des habitans, sous prétexte qu'ils avoient violé le serment de fidélité fait au Roi. On abusa de la bonne foi, ou plutôt de l'imprudente simplicité de Lénoncour Gouverneur de S. Mihiel pour le Duc Charles. Le Marquis de Beauvau Lorrain & témoin oculaire de la désolation de son pays, est plus croiable que cet Historien infidèle & flatteur. Le Roi, dit Beauvau, voulut assujettir entièrement la Lorraine, afin que débarrassé du soin d'en achever la conquête, il pût employer ses armes ailleurs. Sa Majesté y retourne une seconde fois, & attaque en personne la ville de S. Mihiel. Nonobstant sa foiblesse, elle osa soutenir le siège sous la conduite du Marquis de Lénoncour qui en étoit Gouverneur, & qui avoit trouvé moyen d'y faire couler un nombre assez considérable de gens de guerre. Sa résistance opiniâtre ne servit qu'à le faire envoyer à la Bastille avec ses principaux Officiers, & ses pauvres soldats aux galères. Réduit à la nécessité de capituler, il se contenta d'insérer ces mots dans son traité ; qu'ils sortiroient tous la vie sauve, sans y ajouter la liberté. Grand exemple à ceux qui défendent des places ! Il n'y a rien de plus captieux que les capitulations, lors qu'elles ne sont pas bien expliquées, & qu'on traite avec un puissant Prince colere. Ardent à contenter sa vengeance & à établir son autorité par la crainte, il oublie les lois de la clémence & de la générosité. Ce récit de Beauvau est conforme

forme à une lettre du Cardinal au Roi. 1635.

Les ennemis de Richelieu tenterent durant ce siège de profiter de son absence. Il y eut une intrigue contre lui. Je ne sais si le Comte de Soissons n'en fut point. Son exil de la Cour, même après le retour du Roi à Paris, rend la chose assez vraisemblable. On dit qu'il reçut de grandes mortifications devant S. Michel. Sa Majesté ne l'appella

Nouvelle intrigue contre le Cardinal de Richelieu, & retour du Roi à Paris.

point au Conseil de guerre, & le Comte en témoigna hautement son chagrin. Le Cardinal avoit-il inspiré à Louis de traiter de la sorte un Prince de son sang, dont le plus grand crime dans l'esprit de Richelieu, c'étoit le refus constant & généreux d'épouser

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery. L. V.

sa nièce Combalet? Quoiqu'il en soit de la part que Soissons put avoir à ce qui se trama contre le Ministre en Lorraine, & aux insinuations faites au Roi pour le lui rendre suspect, on met à la tête de l'intrigue le Comte de Gramont, ou de Carmain.

Chap. 17. Mémoires pour servir à l'Histoire du même. Tom. I. Journal de Bassompierre.

Je lui donnerai le premier nom, puisque Richelieu & les Secrétaires d'Etat l'appellent ainsi. Cependant la Reine Mere & le Maréchal de Bassompierre le nomment Carmain. Ils devoient savoir l'un & l'autre le nom

Tom. II. Grégoire Carmain. Epist. 470. 498.

d'un ancien Courtisan. Peut-être qu'on lui donnoit indifféremment ces deux noms à la Cour. Ce Seigneur de la maison de Mont-

Vittorio Siri Memorie Recondite. Tom. VIII.

luc entra fort avant dans les intrigues de la

Pag. 339.

Princesse de Conti, & de la Comtesse du Fargis contre Richelieu. On le croioit même un des amans de celle-ci. Depuis la

340. Histoire de Gualdo Priorato. Part. I. L. X.

fameuse journée des duppes, il se raccommoda en apparence avec le Cardinal, qui estimoit son mérite, & souhaitoit même de l'a-

Tom. VIII. Part. II.

E

voir

1635. voir pour ami, comme il le dit quelque part. De manière que Cramail rentrant dans le service, fut Maréchal de Camp dans l'armée du Roi au siège de S. Mihel.

Voici ce qui se trouve dans un jugement des Capitaines du temps dont j'écris l'histoire, attribué à Richelieu, touchant ce Seigneur. *Le Comte de Cramail chassé de la Cour à cause de ses cabales durant la régence de la Reine Mere, & rappellé à la prière du Cardinal, ne demeura pas deux mois dans l'emploi auprès du Roi; parce que Sa Majesté reconnut elle-même ses mauvais desseins. Richelieu ne s'explique pas davantage dans une lettre à son ami la Valette. Il dit seulement que Cramail étoit du nombre de ceux qui au lieu d'avancer les affaires du Roi, en détroient le ralentissement. Il y a beaucoup d'autres particularités fort mauvaises qui ne se peuvent écrire, ajoute le Ministre. On voit dans une lettre de Chavigni Secrétaire d'Etat, que Cramail parla ouvertement contre le Cardinal, chose qui lui déplut extrêmement, quoique Son Eminence fût donc & facile, dit Chavigni. Il seroit mal aisé de trouver des preuves de cette dureté & de cette facilité prétendue de Richelieu, sur tout au regard de ceux qui attaquoient sa fortune. Dans la lettre de Marie de Médicis au Roi son fils rapportée ci-dessus, il est dit que Louis aiant demandé avis à Cramail sur le voyage que Sa Majesté vouloit faire en Champagne & en Lorraine, le Comte lui remontra qu'il n'y avoit point d'apparence qu'elle dût se trouver en personne à l'armée; que s'il se donnoit un combat, l'événement*

ment en seroit douteux, & qu'il valoit mieux qu'elle demeurât dans le cœur de son Roiaume que d'être obligée se retirer en désordre. La Reine Mere pretend que ce fut là tout le crime de Cramail. Mais il est certain qu'il dit à l'armée plusieurs choses contre Richelieu, & qu'il tâcha d'ouvrir les yeux au Roi sur le chapitre de son Ministre. C'est ce que Richelieu nomme de mauvais desseins, & de désirer le ralentissement des affaires de Sa Majesté.

Un Auteur raconte que Cramail parla fortement contre la guerre, & qu'il avertit Louis du danger auquel il se trouvoit exposé d'être enlevé par le Duc de Lorraine, à moins que Sa Majesté ne retournât promptement à S. Dizier. Jean de Wer après avoir fait reconnoître le quartier du Roi, étoit parti avec six mille chevaux dans le dessein de le surprendre. Un Historien de Richelieu donne un plus grand détail. *Le Comte de Cramail, dit-il, voulut se prévaloir de l'impatience du Roi, chagrin de ce que son expédition ne répondoit pas à ses espérances, & de l'éloignement du Cardinal qu'il tâchoit de mettre mal dans l'esprit de Sa Majesté. Promptement averti de l'intrigue par le Roi même, Richelieu envoya ordre à Chauvignot & à ses autres créatures d'étouffer adroitement l'effet de la mauvaise volonté de Cramail, en attendant qu'il puisse déconcerter par sa présence les projets du Comte. Il est certain que Cramail parla fort librement au Roi contre le Ministre. Mais on ne marque pas précisément les discours qu'il tint, ni ce qui le rendit criminel d'Etat. L'opinion la plus commune & la plus*

1635.

1635. vraisemblable, c'est qu'il voulut insinuer à Sa Majesté, que le Cardinal jouissoit à son aise des plaisirs de la paix, & du délicieux séjour des plus belles maisons de campagne autour de Paris, tandis que le Roi commandoit ses armées en personne, & essuioit sur la frontière toutes les fatigues & tous les périls de la guerre. Grotius écrivant à Oxenstiern la nouvelle de l'emprisonnement de Cramail, & du bannissement du Comte de Soissons hors de la Cour, assure que toute la Noblesse se plaignoit hautement, & que le Prince de Condé même parloit librement contre la guerre déclarée mal-à-propos à l'Espagne.

Après la prise de S. Mibel, dit Bassompierre, le Roi donna une partie de son armée au Cardinal de la Valette. Elle devoit joindre les troupes ramenées d'Allemagne, & celles du Duc de Weymar. Le dessein, c'étoit de repousser Galas au-delà du Rhin. Le reste de l'armée de Sa Majesté fut envoyé au Duc d'Angoulême, qui craignant d'être enfermé entre l'armée de Galas & celle du Duc de Lorraine, s'étoit avancé au Pont S. Vincent. Le Roi lui écrivoit de se perdre, ou d'obliger le Duc Charles à retourner dans son ancien retranchement de Rembervilliers. Après ces ordres donnés Sa Majesté tourne vers Paris & se rend à S. Germain le 22. Octobre. Elle voulut passer par Ruël, & y conférer avec son Ministre sur l'état des affaires présentes, qu'elle laissoit fort embarrassées en Lorraine, à cause des forces extraordinaires du Duc Charles & de Galas. Richelieu alla jusques à Nevilli au devant du Roi. On le reçoit fort bien, & après

1635.

après l'avoir embrassé tendrement, on s'entretient long-temps avec lui. Louis ne manqua pas selon la bonne coutume de raconter tout ce que Cramail lui avoit dit. Richelieu va le lendemain à S. Germain à un grand Conseil. Le Comte fut arrêté ensuite par un Enseigne des gardes du corps, & conduit à la Bastille. Richelieu déclare le même jour au Comte de Soissons que Sa Majesté est extrêmement irritée contre lui, & qu'il fera bien de s'absenter de la Cour. Soissons obéit. Content de faire sentir que son crédit augmente bien loin de diminuer, le Cardinal obtient peu de temps après le rappel du Comte, qui se raccommode, ou fait semblant de se raccommode avec lui. Soissons eut alors le commandement de l'armée en Champagne. Il s'étoit plaint avec hauteur de ce que Sa Majesté retournait de Lorraine à Paris, sans lui donner un emploi convenable à son rang. Les Gentilshommes volontaires, & ceux de l'arrière-ban s'en allèrent chez eux dès que Louis eut quitté l'armée. La désertion étoit si grande parmi les troupes; que le Capucin Joseph écrivoit ainsi le 22. Octobre au Cardinal de la Valette. *Si les ennemis demeurent deux mois entre la Saar & la Seille, je croi que nos troupes suivront notre arriere-ban.*

Le Maréchal de Châtillon va commander en Picardie conjointement avec le Maréchal de Chaulnes.

Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que les ennemis n'eussent d'aussi grandes forces sur les frontières des Pays-Bas, qu'en Lorraine, la Picardie n'étoit guères moins alarmée que la Champagne, où les troupes de Galas firent des courses jusques à Langres. Depuis la levée du siège de Louvain, & la prise

1635. se du Fort de Skenk, un corps d'armées en-
voïé par le Cardinal Infant, portoit le feu.
& la désolation assez avant dans la Picardie.
Le Maréchal de Chaulnes Gouverneur de la
Province trop foible pour repousser l'enne-
mi, étoit obligé de le laisser faire, & de-
mandoit instamment du secours. On résolut
de lui en donner & même un adjoint plus ha-
bile & plus expérimenté que ce Seigneur éle-
vé par la faveur de Luïnes son frère à la di-
gnité de Maréchal de France, sans avoir ja-
mais été beaucoup à la guerre. Châtillon nou-
vellement arrivé des Pais-Bas, parut se pré-
senter fort à propos pour cet emploi. J'ai
reçu ordre du Roi par la bouche de M. le Car-
dinal, dit-il dans une lettre au Prince d'Or-
range du 5. Octobre, de m'en aller comman-
der son armée en Picardie, conjointement avec
M. le Duc de Chaulnes, qui a en tête le Duc
de Balançon & le Comte de Bucquoi. Avec
trois mille chevaux & huit mille hommes de
pié, ils désolent nôtre frontière, & brûlent
beaucoup de villages. M. de Chaulnes n'ayant
que mille ou douze cens chevaux & quelques ré-
gimens nouvellement levés aussi bien que sa ca-
valerie, se trouve fort embarrassé, & n'a pu
s'opposer jusques ici aux courses & aux ravages
des ennemis. M. le Cardinal m'a promis
d'augmenter cette armée de deux mille Allemands
commandés par un brave homme qui servoit
dans les troupes du Duc de Saxe, & de deux
régimens Suisses de trois mille hommes chacun.
La cavalerie sera pareillement renforcée &
rendue complète jusques à deux mille cinq cens
chevaux. Lors que ces troupes seront jointes
à celles qui sont déjà sur la frontière, j'espère
d'ar-

*Mémoires
pour ser-
vir à
l'Histoire
du Cardi-
nal de
Richelieu.
Tom. 1.
Mercure
Français.
1633.
Grotius
Epist. 489.
498. 505.
512.*

d'arrêter le cours des ravages. On pourra même par surprise, ou autrement, les faire reculer & obtenir quelque avantage sur eux, pourvu que vous occupiez tellement le Cardinal Infant, qu'il ne soit pas libre de venir vers nos frontières avec le gros de son armée. Châtillon avoit tort de compter sur les promesses de Richelieu. On ne lui pouvoit pas donner tant de troupes. Elles étoient trop nécessaires en Lorraine. Il eut même ordre d'y envoyer quelques-uns des régimens qu'il trouva en Picardie. 1635.

Puisque le Maréchal raconte lui-même sa marche, dans une lettre à Servien Secrétaire d'Etat du 15. Octobre, il suffira d'en transcrire ici quelque chose. Le lendemain de mon arrivée à Amiens, dit-il, je suis allé trouver M. le Duc de Chaulnes à Bettencour, Il y avoit donné rendez-vous à toutes les troupes qu'il a pu ramasser, sans dégarnir trop les places importantes de son gouvernement. Comme il étoit en bonne disposition, & résolu à s'approcher des ennemis, je ne l'ai point détourné de ce dessein. Nous partîmes l'onzième avec notre petite armée de trois mille hommes de pied François, & d'environ quatorze cents chevaux. On passa par Dourlens le long de la rivière d'Authie qui sépare l'Artois de la Picardie, & nous fîmes un logement dans le pays ennemi. Depuis deux jours, nous sommes dans un village nommé Outrebois à deux lieues d'Auchi-le-Château sur la même rivière. Les Croates ont été obligés de quitter les quartiers qu'ils avoient près d'ici sur la petite rivière de Canche, & de se retirer plus avant dans l'Artois entre Hesdin & Auchi-le-Château. Le Com-

1635.

te de Frefingue s'est poslé en cet endroit depuis quelque temps avec une partie de son infanterie. Il y a mis quarante compagnies qui font plus de trois mille hommes de pied, & semble s'y vouloir fortifier, afin de couvrir ce qui est derrière, & de nous incommoder entre Monstreuil & Abbeville, où le país est fort étroit. M. de Chaulnes avoit grande envie de chasser les ennemis de cet endroit-là, & croioit la chose fort importante. On délibéra deux ou trois fois si nous l'entreprendrions. M. de Vignoles & moi avons été d'avis qu'avec quatre mille hommes, il n'étoit pas possible d'en attaquer trois mille bien retranchés, & soutenus de toute leur cavalerie, & du reste du país dont ils pouvoient être secourus. N'y aiant donc aucune apparence de former un pareil dessein, nous avons résolu de marcher demain, & de nous poster entre Abbeville & Auchi-le-Château pour empêcher les courses que les ennemis peuvent faire de ce côté-là, & pour donner moien à l'équipage du canon qui vient de notre armée des Pais-Bas, de passer sûrement de Monstreuil à Abbeville. Je prens un intérêt particulier à la conservation de cette artillerie que nous avons gagnée à la bataille d'Avesin.

L'expédition de Chaulnes & de Châtillon se termina là. Les troupes diminuent à vue d'œil, disent-ils dans une lettre écrite au Roi vers la fin d'Octobre, & l'infanterie ne peut souffrir la rigueur des campemens dans une saison si avancée. Nous avons depuis quinze jours plus de huit cens malades dans les régimens François, & deux cens pour le moins dans cinq compagnies Allemandes qui commencent de former le corps d'un régiment. Le peu qu'il y
avoit

1635.

avoit de Noblesse volontaire s'est retiré, & M. de Villequier s'en est retourné à Bologne avec la cavalerie qu'il avoit amenée de son gouvernement. Reduits à trois mille hommes de pied, & à six ou sept cens chevaux tant bons qu'on mauvais, nous ne pouvons plus tenir la campagne. Ce qui nous reste de troupes acheveroit de se ruiner, & les ennemis s'apercevraient de notre foiblesse. A entendre parler Richelieu, il devoit mettre par tout de nombreuses armées. Et ses vains projets n'aboutissent vers la fin de la campagne qu'à se tenir sur la défensive, & à empêcher que les ennemis ne pénétrassent dans le Roïaume. Votre Majesté, disoient Chaulnes & Châtillon à Louis après trois semaines de marche, nous permet de mettre, si nous le jugeons à propos, les troupes en garnison, & de les distribuer de telle manière, que les places du passage de la Somme soient si bien gardées que l'ennemi ne puisse prendre aucun avantage sur cette frontière. Nonobstant les précautions de Louis, les Espagnols passeront bien-tôt la Somme, avanceront dans la Picardie, & jetteront l'épouvante dans Paris. Le bon Prince s'imaginait que Richelieu se donnoit de fort grands soins. Mais il se trompoit fort. Incapable de supporter le travail, dit Grotius à Oxenstiern, le Cardinal se repose de tout sur son Ministre, qui fait les choses fort légèrement. Charvigni est court de tous côtés. Bouthillier son pere n'expédie rien & remet les affaires à un autre temps. Ceux qui manient les finances, ou qui sont chargés de ce qui regarde la guerre, croient ne devoir penser qu'à s'enrichir. On rend Richelieu responsable des fautes de ses

1635. créatures, & il tremble continuellement pour sa vie. On ne pouvoit donner en peu de mots une plus juste idée du Ministère au temps dont j'écris l'Histoire.

La même dépêche des deux Maréchaux nous apprend que le but principal de Louïs, c'étoit de les envoyer brûler des villages dans l'Artois. Votre Majesté, lui disent-ils, nous a fait connoître par sa lettre du 18. Octobre, le désir qu'elle a que pour la satisfaction du public, & même pour sa justice, nous brûlions deux fois autant de villages dans le pais des ennemis, qu'ils en ont brûlé dans votre Roiaume, & que nous fassions publier en même temps que ce n'est qu'en revanche de leurs inhumanités, & que sans cela on n'auroit jamais pensé à faire la guerre d'une manière si éloignée du courage des François. Votre Majesté veut qu'après ces ravages faits, nous tâchions d'obliger les ennemis à convenir que les incendies cesseront, & que de part & d'autre on se fera une meilleure & plus honorable guerre. On s'a bien oublié en nos jours ce courage des François, qui leur rendoit les incendies odieux. Si Louïs XIII. ordonne ici à ses Officiers de brûler, ce n'est que pour arrêter l'inhumanité des Espagnols, qui commencèrent les premiers à mettre le feu aux villages. Plût à Dieu que son Fils eût suivi ces justes sentimens. Vous subsisteriez encore, anciennes & florissantes villes d'Allemagne. Vous seriez habitées, riches & nombreux villages le long du Rhin & de la Moselle. Vous auriez été mieux cultivées, belles & fertiles campagnes du Palatinat & de l'Electorat de Trèves, au lieu que vous vous ressentirez
peut-

peut-être plus d'un siècle; des ordres que Louis XIV. & son barbare Ministre ont donnés contre vous. Les Maréchaux de Chaulnes & de Châtillon n'eurent garde d'obéir d'abord au commandement de leur maître, quoiqu'il parût juste & raisonnable. Ils s'en défendirent, & de peur de passer pour des incendiaires, ils remontrèrent à Louis que les ennemis n'avoient pas tant fait de mal qu'on le lui avoit rapporté, & que leurs Officiers désavouoient les inhumanités commises, & offroient de faire autrement la guerre. Qu'il s'en faut bien que le misérable Melac & les autres Officiers de Louis XIV. n'aient été si généreux & si justes? Ravis du moins en apparence, d'être les exécuteurs des ordres que Louvois leur envoioit, ils prénioient gaiement le flambeau à la main, & portoient par tout le feu & la désolation, sans considérer que l'honneur & la conscience ne leur permettoient pas de se rendre les ministres d'une barbarie si contraire, je ne dis pas au Christianisme, mais au droit des gens & aux premiers sentimens de l'humanité.

La grande affaire de la Cour de France, ^{Le Duc Bernard de Weymar, le Cardinal de la Valette, le Duc d'Angoulême, & le Maréchal de la Force} c'étoit d'obliger le Duc Charles à sortir de la Lorraine, & le Comte de Galas Général de l'Empereur à repasser le Rhin. Le Cardinal de la Valette en fut principalement chargé. On lui donna une si grande autorité, que le Duc d'Angoulême & le Maréchal de la Force n'apprenoient que de lui les volontés du Roi. C'étoit par son Canal que les ordres de Sa Majesté leur venoient, quoiqu'ils fussent tous trois également Lieutenans à Nancy pour com-

1635.

venir sur
les
moïens
de re-
pousser le
Duc de
Lorraine,
& Galas
Général
de l'Em-
pereur.

Mémoires
pour servir
à l'Histoire
de la Car-
dinal de
Richelieu.
Tom. I.
Grotii
Epistola
passim ad
Suermonii
1635.

Généraux de l'armée de France; & qu'en cette qualité, la Valette Officier de nouvelle création, dût être leur inférieur. Mais tout cédoit alors à la dignité de Cardinal, & au crédit du Ministre. Nous sommes revenus à Luneville, disoit la Force à la Valette dans une lettre du 6. Octobre, & nous attendons les ordres de Sa Majesté. Le Duc Charles demeure toujours dans ses retranchemens de Rembervilliers. Son armée commence fort à partir. Nous avons avis par divers endroits qu'il en doit partir aujourd'hui, ou demain. Mais on ne sait pas encore quelle route il prendra. Si Sa Majesté trouve bon qu'on rallie ses forces, je croi qu'il sera bien facile de repousser Galas. Il est important à mon avis, d'y penser au-plûtôt, & d'empêcher qu'il ne s'établisse sur la Saar. Autrement il sera mal-aisé de l'en chasser, & il pourra prendre de grands avantages. Votre Eminence en peut mieux juger qu'aucun autre, & savoir les volontés de Sa Majesté. C'est ainsi qu'un vieux Officier de la Couronne, Protestant, plioit devant un Cardinal, lui donnoit du Monseigneur, & recevoit ses ordres en quelque manière sur ce qui concernoit la guerre.

La disette des fourages aiant obligé le Duc d'Angoulême & le Maréchal de la Force à quitter leur camp de Luneville & à se retirer dans S. Nicolas, le Roi en fut d'autant plus mécontent que Galas joignit le Duc Charles, après avoir emporté Sarbruck & Deux-Ponts. La Cour de France en fut effraïée. Le Général de l'Empereur amenoit avec lui dix-huit mille hommes de pied & seize mille chevaux. Pour

ac-

arrêter une armée formidable qui se préparoit à prendre des quartiers d'hiver en Lorraine, & peut-être en Champagne, on résolut que les troupes du Cardinal de la Valette renforcées de celles que le Roi avoit au siège de S. Mihiel, se joindroient à l'armée du Duc Bernard de Weymar, & à ce qui restoit au Duc d'Angoulême & au Maréchal de la Force, après la retraite des Gentilshommes de l'arrière-ban & des autres qui étoient venus servir en qualité de volontaires. Ces quatre Généraux se donnent incontinent *rendés-vous* à Nanci, confèrent sur les moyens d'opposer une digue à un nouveau torrent, dont l'inondation pouvoit se répandre bien avant dans la France, & attendent les ordres qu'il plaira au Roi de leur envoyer.

On ne sera pas fâché de voir ici les raisonnemens & les projets que le Pere Joseph faisoit dans une de ses lettres à la Valette, avant la jonction du Duc Charles & de Galas. *Que vous vous soiez demêlé de la sorte,* disoit le Capucin au Cardinal, *après vous être trouvé dans la nécessité de faire un long chemin, & de revenir sans avoir de quoi subsister, ce n'est pas tant un effet du bonheur, que du courage & de la sagesse de Votre Eminence.* Jene puis lire sans indignation les louanges que ce Moine, & les autres confidens de Richelieu, donnent à la Valette sur sa retraite, ou plutôt sur sa fuite précipitée. Le Maréchal de Châtillon en parle avec plus de justesse, & peut-être encore avec trop de ménagement, dans une lettre à Sommersdick confident du Prince d'Orange. *Je trouvai, dit-il, M. le Cardinal fort picqué & fort dégoûté de ce que les ef-*

1635. fets n'avoient pas répondu à la bonne opinion qu'il avoit de la conduite de Son Excellence. Il est maintenant fort adouci. Ses soins regardent ce qui se peut mieux faire à l'avenir. Les affaires d'Italie qui ont aussi mal réussi, & le voyage inutile du Cardinal de la Valette au-delà du Rhin, ne rebutent point notre premier Ministre. La retraite du Cardinal de la Valette ayant été forcée, il a laissé derrière lui un grand nombre de gens accablés de faim & de lassitude. Le canon & presque tout le bagage de son armée, furent abandonnés. Cependant, on a remporté l'honneur des combats qui se sont donnés. Toutes les fois que nos gens ont tourné tête, les ennemis, c'est-à-dire, des Croates & des Hussars détachés pour harceler les François dans leur fuite, ont été battus & repoussés. Si Châtillon eût voulu parler sincèrement, il auroit dit que les Croates & les Hussars se retirèrent après quelques escarmouches selon leur ordinaire de combattre. M. le Cardinal de la Valette, poursuit le Maréchal, a donné des preuves de son courage & de sa bonne volonté. Mais il a eu grand besoin de l'expérience & de la valeur du Duc de Weymar, dont la vigilance & la bonne conduite ont paru avec éclat. Ce Prince a gagné l'estime & l'amitié de tous nos François qui l'ont vu agir. Le Roi & M. le Cardinal ont conçu une opinion si avantageuse de lui, qu'ils ont résolu de le conserver à quelque prix que ce soit, & de récompenser son rare mérite. Il étoit nécessaire de rapporter ce jugement du Maréchal de Châtillon, de peur que les gens ne se laissent surprendre par les éloges outrés que Richelieu & ses confidens donnent

1635

à leur Cardinal de la Valette. Suivons maintenant les raisonnemens du bon P. Joseph dans sa lettre à ce Prélat guerrier.

Il est certain, dit-il, que le pire de tous les desseins, c'est de ne rien faire. Cela donne lieu au débandement des troupes, Et à mille autres inconveniens. Il est donc important de bien prendre ses mesures pour employer les soldats. Monseigneur le Cardinal croit qu'il n'est pas facile de repousser Galas au-delà du Rhin, Et que la seule utilité qui s'en peut tirer, c'est de secourir Malence au besoin, comme on a déjà fait. Mais il faudroit s'exposer une seconde fois au péril de revenir avec le même péril que vous avez couru. On doit craindre d'un autre côté, que si le Duc Bernard voit périr Malence, Et que le temps se perde sans rien entreprendre, il le supportera fort impatiemment; Et que fait-on s'il ne prendra point quelque résolution fâcheuse? Si vous pourriez découvrir l'état véritable des troupes ennemies, qui ont peut-être leurs incommodités comme nous, juger autant qu'il est possible ce que Galas peut Et veut faire, Et voir quel parti le Duc Charles doit prendre dans peu de temps; j'estime qu'il seroit à propos que vous formassiez un bon avis sur l'emploi de vos troupes pour le temps présent, Et ci-après, ou sur le poste avantageux qu'elles peuvent occuper durant l'hiver. Après cela, vous dresseriez un ample mémoire, ou vous dépêcheriez ici quelqu'un bien instruit de vos intentions, qui seroit entendre votre résolution, afin qu'on la pût seconder par l'assistance de toutes les choses nécessaires. Je voi que Monseigneur le Cardinal y est fort déterminé, tant pour la considération du bien public, que pour
l'est

1635. *Vestime & l'affection particulière qu'il a pour V^{ost}re Eminence au dernier point. Il attend d'elle principalement un bon succès, ou pour mieux dire le rétablissement des affaires.*

Outre qu'il est assez divertissant de voir un Capucin qui se mêle de raisonner profondement sur l'emploi des armées, & sur les entreprises militaires, cet extrait de sa lettre prouve manifestement que tout alloit de travers, excepté dans la Valteline. Ce sera encore pis l'année prochaine. Je n'en suis pas surpris. Les choses les plus difficiles de la guerre se décidoient par un Cardinal, un Moine, & un Secrétaire d'Etat moins habile que Joseph. L'aveu sincere de celui-ci, que les affaires ont besoin d'être *re-*
tablies par la bonne conduite de la Valette, ne découvre-t-il pas l'aveuglement du Ministre, & l'embaras dans lequel il se trouvoit? Quand je réfléchis sur ces circonstances, je suis tenté de croire, que les Maréchaux de France, & les autres Généraux d'armée étoient bien-aisés d'un desordre qui devoit enfin rabattre l'orgueil de Richelieu, & le reduire à la nécessité de consulter & d'employer des gens plus habiles & plus expérimentés que la Valette, Joseph, & Servien. La jonction du Duc de Lorraine & de Galas épargna au Cardinal de la Valette la peine de dresser les amples mémoires qu'on lui demandoit. Il fallut rassembler promptement les forces principales de Louis, & celles du Duc Bernard, former une armée d'environ quarante mille hommes, & délibérer si on donneroit bataille à Charles & à Galas, ou bien si on se contenteroit de les
in-

incommoder dans leur camp, & de les contraindre à se retirer, l'un au-delà du Rhin, & l'autre dans la Franche-Comté. 1635.

Je trouve dans les Mémoires du temps que le Cardinal de la Valette mécontent d'Arnaud d'Andilli Intendant de son armée, souhaita d'avoir à sa place François Auguste de Thou fils de l'incomparable Président Jacques Auguste de Thou. Avant sa retraite dans la solitude voisine du Monastère de Port-Royal dont sa sœur étoit Abesse, & où sa mere & quelques autres de ses sœurs avoient pris le voile, Andilli n'acquît pas une fort bonne réputation dans le monde. On lui reprochoit que par sa négligence, & par le mauvais ordre qu'il apporta dans les finances, il avoit beaucoup contribué à la disgrâce du Maréchal de Schomberg. Andilli gagna ensuite les bonnes grâces du Cardinal de Richelieu, en trahissant le Duc d'Orleans & le Maréchal d'Ornano. Le Ministre lui donna quelques emplois. Mais il s'y fit peu d'amis. Non content de rendre de mauvais offices à plusieurs personnes, il se mit sur le pied d'ordonner tout de sa tête, & de négliger les ordres de ceux qui avoient la direction des finances. De manière que le Cardinal de la Valette, auquel Andilli devint insupportable, demanda un autre Intendant de son armée. Lorsque j'ai parlé de ce qu'Andilli fit contre le Duc d'Orleans, & contre le Maréchal d'Ornano, quelques personnes prévenues des grands éloges donnés à ce fameux solitaire de Port-Royal par les Défenseurs de Jansenius, & de l'estime que ses élégantes traductions, & les pieuses occupa-
tions

1635.

tions de sa retraite, lui acquirent durant plusieurs années d'une longue vie., me demandèrent des preuves de ce que j'avançois contre un homme d'un mérite si généralement reconnu. On ne prenoit pas garde que j'en apportois deux fort bonnes, le témoignage du Duc d'Orleans, & celui d'un confident de ce Prince. De peur qu'on ne s'avise de me faire encore la même sommation, je citerai mon garant sur ce que je viens de remarquer au desavantage d'Andilli. C'est Bullion Surintendant des finances en deux lettres à la Vallette.

J'ai parlé à M. le Cardinal, dit Bullion, sur l'article de M. de Thou, pour la justice & les finances auprès de vous. Son Eminence en demeure d'accord. Ecrivez lui, s'il vous plaît, pour la remercier, & marquez que je vous ai écrit sur l'ordre que vous m'avez donné de lui en parler. J'ai assuré Son Eminence que M. d'Andilli se retiroit, & je n'ai fait semblant d'aucune chose. Dieu aidant, j'empêcherai avec le temps que ces Messieurs n'oppriment la vérité. On fera connoître, de quel côté est la raison. Et dans une autre lettre. M. d'Andilli persiste toujours dans ses premières résolutions de régler tout comme il lui plaît, de ne suivre ni ordre, ni état du Roi, & de ne se mettre pas en peine de ceux qui ont la charge des finances: C'est ainsi qu'il a servi M. de Schomberg. Le mauvais ordre qu'il apporte aux finances, mit son maître en détresse. Quand il sera auprès du Roi; je lui dirai en présence de Son Eminence, ce que la raison veut qu'on lui dise. Il a augmenté l'entretien des mantes, comme sa fantaisie le lui a dicté. A Dieu ne plai-

plaise que je prétende flétrir la belle réputation qu'Arnaud d'Andilly a laissé après lui. Je rends justice à son mérite, & j'estime, autant qu'aucun autre, sa piété, & les occupations Chrétiennes dans lesquelles il a fini sa vie. Si le commerce du monde, & la Cour lui corrompirent le cœur en certaines rencontres, il a su réparer ses fautes par une pénitence souvent plus glorieuse que l'innocence, selon la pensée d'un Ancien.

De Thou fut fait à l'âge de 27 ou 28 ans, Intendant de l'armée du Cardinal de la Vaillette. Il entretenoit un commerce étroit avec Grotius, auquel il écrivoit régulièrement ce qui se passoit dans l'armée, comme nous le voyons dans les lettres de ce savant homme. Si de Thou moins ambitieux, se fût contenté d'aspirer aux grandes dignités de la Robe glorieusement remplies par ses ancêtres, il auroit pu y parvenir avec le temps. Mais en se liant trop avec des personnes du premier rang, il entra dans des intrigues qui lui furent funestes à la fin du Règne dont j'écris l'Histoire. Je ne sais comment il trouva le moyen de se rendre si agréable aux Cardinaux de Richelieu & de la Vaillette. Sa naissance illustre du côté de son père, & de sa mère issuë de la maison de la Chastre, lui donnoit accès auprès du Ministre d'Etat & des gens de la plus grande distinction. Ne fut-ce point plutôt un effet de son rare mérite, & de ses excellentes qualités ? Quoiqu'il en soit, cette Intendance qui lui donna occasion de se faire encore plus connoître à la Cour, fut, pour ainsi dire, la première cause de son malheur.

Tel-

1635.

1635.

Les Ducs
de Wey-
mar, &
d'Angou-
lême, le
Cardinal
de la Va-
lette, & le
Maréchal
de la For-
ce se re-
tranchent
à Vie,
pour arrê-
ter le Duc
de Lorrain-
e &
Galas.

*Mémoires
pour servir
à l'Histoire
du Car-
dinal de
Richelieu.
Tom. I.
Vittorio
Siri Mé-
moires Re-
condite.
Tom.
VIII.
Pag. 340.
Historia di
Gualdo
Priorato.
Part. I.
L. X.*

Tel fut le resultat de la conference de Nanci; que le Duc de Weymar & les trois Généraux de France se posteroient avec leur armée forte d'environ quarante mille hommes entre Vie & Moienvic, afin de couvrir les places occupées par le Roi dans la Lorraine, d'empêcher les courses sur la frontière de Champagne, d'incommoder Charles & Galas retranchés près de Marimont, & de leur couper les vivres autant qu'il seroit possible. Le plus court c'étoit d'en venir à une bataille, d'éviter par ce moyen la rigueur de la saison fort avancée, & de prévenir la desertion des soldats, & la difficulté du fourage. Mais Bernard, la Valette, & les deux autres Généraux n'osèrent rien hazarder sans un ordre précis du Roi. On leur laissa une pleine liberté de faire ce qu'ils jugeroient à propos. Richelieu se reposoit entierement sur l'habileté de son ami la Valette. Citons les paroles mêmes du Ministre. On pourroit s'imaginer que nous lui en imposons. Je vous envoie un mémoire, où j'ai marqué ce que je pense, dit-il à son confrère. Vous y verrez que si Sa Majesté ne vous prescrit point de donner bataille, elle vous en laisse la liberté. J'en demeure d'accord avec vous: comme un mauvais événement mettroit nos affaires en grand desordre; un bon succès seroit capable de les mettre à un haut point. Je me repose tellement sur votre courage, sur votre prudence, sur votre zèle pour le service du Roi, sur votre ardeur à contenter vos amis, que je m'en promets tout. Nous allons faire prier Dieu dans tous les Couvens de Paris, afin qu'il lui plaise de bénir les armes de Sa Majesté. Auroit-on parlé autrement

ment au plus grand Capitaine du temps? La dévotion de Richelieu me charme. Je crains seulement que les prières extraordinaires qu'il ordonne, ne soient une preuve de sa crainte & de son embarras. 1535

La Lettre de Chavigni Secrétaire d'Etat au même la Valette, nous découvre que les soldats découragés se débandoient, qu'on avoit peine à trouver des gens qui voulussent faire de nouveaux régimens, & que le Ministre & ses confidens déçus de leurs grandes espérances, souhaitoient la paix. *Je ne vous puis exprimer, dit Chavigni, le déplaisir que le Roi & Monseigneur le Cardinal ont de voir si peu de fermeté, & tant de découragement parmi les soldats. La chose la plus fâcheuse, c'est qu'on a beaucoup de peine à trouver des gens qui veuillent lever. Nous attendons avec impatience ce que vous aurez fait contre les ennemis. On auroit grand besoin d'un bon succès pour faire la paix. Mais je crains qu'il ne soit difficile d'engager les ennemis à un combat, & que la division ne se mette dans l'armée commandée par tant de Chefs. Je suis en peine de savoir comment Messieurs d'Angoulême & de la Force auront vécu avec vous. La Valette est toujours sur un grand pied à la Cour du Ministre. Le voilà maintenant un guerrier de la valeur & de l'expérience duquel on attend une victoire signalée, qui oblige l'Empereur & le Roi d'Espagne à demander la paix. Ridicule imagination de Richelieu & de ses malhabiles confidens!*

Tout ce qui nous reste des grands hommes est précieux. Transcrivons le mémoire où Richelieu expose sa pensée sur les mesures qui

1635. qui se doivent prendre pour arrêter le Duc de Lorraine & le Général de l'armée Impériale. Le Roi ayant appris que depuis les derniers ordres envoyés aux Lieutenans Généraux de ses armées, les affaires ont changé de face par la jonction que le Duc Charles & Gallas ont faite de toutes leurs forces, & par la résolution que les Sieurs Lieutenans Généraux ont prise avec M. le Duc de Weymar dans leur conférence à Nanci, de faire de même, Sa Majesté, c'est-à-dire, Son Eminence, qui déclare ce qu'elle pense, approuve cette résolution. Persuadé qu'ils auront déjà pris un poste commode & avantageux pour faire tête à l'ennemi, & pour couvrir les places qu'on tient dans la Lorraine, le Roi ne croit pas leur devoir rien prescrire de ce qu'ils auront à faire. Sa Majesté a tout de confiance en leur affection & en leur prudence, qu'elle s'en veut remettre entièrement à leur jugement, assurée qu'elle est que comme ils ne perdront aucune occasion d'exercer avec hardiesse & courage ce qu'ils reconnoîtront plus utile & plus avantageux, ils n'entreprendront aussi rien mal à propos, & qu'ils ne se détermineront à aucune chose qui puisse être blâmée de témérité. Puis donc que le Roi ne veut ni leur ordonner, ni leur défendre de hasarder un combat général, & qu'il entend seulement leur en laisser l'entière liberté, Sa Majesté se promet que lors qu'ils délibéreront sur une affaire si importante, ils considéreront tous ensemble avec M. le Duc de Weymar, les raisons d'Etat & de guerre qui doivent servir à prendre cette résolution, ou à ne la prendre pas.

L'opinion du Roi, Mous du Cardinal, &
qu'il

1635.

qu'il soumet néanmoins à ce que les Sieurs Lieutenans Généraux trouveront plus à propos sur les lieux, ce seroit de faire un campement près de l'ennemi, où les armées puissent vivre commodément, après que leurs convois auront été assurés par le moyen des places que Sa Majesté tient sur le derrière, ou des châteaux qui se pourront occuper. Que le camp étant bien retranché, on envoie sans cesse de forts partis de cavalerie à la guerre, tant pour brûler les vivres & les fourages dans les lieux, d'où les ennemis en peuvent tirer, que pour empêcher ceux qu'ils peuvent faire venir de plus loin, & les obliger de cette sorte à décamper les premiers. On pourra les suivre alors, & les combattre. Si les Sieurs Lieutenans Généraux trouvent quelque meilleur expédient, afin d'incommoder, ou de ruiner l'ennemi, le Roi s'en remet à leur choix. Il veut seulement les faire souvenir, qu'en cas qu'ils ne jugent pas devoir donner bataille, il est néanmoins fort à propos d'en répandre le bruit. Cela pourra servir à épouvanter les ennemis, à encourager nos soldats, & à retenir la Noblesse volontaire par cette espérance. Que si on prend la résolution de combattre & d'y engager l'ennemi, on doit choisir avec tant de précaution le lieu, le temps, & les autres avantages, que selon les apparences on s'en puisse promettre un bon succès.

Bernard & les trois Généraux François, jugèrent fort bien qu'en leur laissant la liberté de donner bataille, le Roi, ou plutôt son Ministre leur insinuoit assez clairement qu'il ne souhaitoit pas dans le fond, qu'ils hazardassent une action décisive, à moins qu'ils
ne

1635. ne fussent presque certains de remporter la victoire. Ce ne fut pas sans grande raison que Richelieu hésita sur cet article. Il y alloit du salut de la France, & encore plus de la ruine entière du Cardinal. Charles & Galas victorieux seroient entrés dans la Champagne, & auroient jetté l'épouvante jusques dans Paris. Et quel avantage pour les ennemis déclarés, ou secrets, du Ministre unique auteur d'une guerre si funeste au Roiaume? Son avis fut d'autant plus facilement suivi, que le Général de l'Empereur se trouva du même sentiment. Galas ne voulut pas exposer les principales forces de son maître menacé d'un autre côté par les Suédois. Bannier embarrassoit beaucoup l'Electeur de Saxe, & le Colonel Wrangel avoit ordre de conduire en Allemagne douze mille hommes que la Suède tenoit pour sa seureté dans la Prusse, contre la Pologne, en cas que la trêve ne se conclût pas entre les deux Couronnes.

Le Maréchal de Châtillon marque ainsi dans sa lettre du 21. Novembre à Sommerfick l'état des affaires en Lorraine. *Les armées du Roi sont à présent sur la frontière, & celles du Duc de Lorraine & de Galas sont campées & retranchées fort près de là, ne voulant bazarder aucun combat général. Le Colonel Gassion Bearnois a défait depuis peu six cents chevaux du Duc de Lorraine, & pris deux Colonels estimés dans ce parti-là. Peu de temps auparavant le Duc de Weymar avoit battu douze cents Croates des troupes de Galas. On est assuré maintenant que les ennemis sont beaucoup plus incommodés que les nôtres, & qu'ils ont*

1635.

ont grande peine à subsister. Cela fait espérer que ces grands corps de cavalerie seront obligés d'aller prendre des quartiers d'hiver loin de nos frontières. Nous aurons ainsi moyen de remettre toutes nos armées en garnison. Elles ont grand besoin de rafraichir. Châtillon a oublié par affectation, ou autrement, de parler des desavantages des François en Lorraine. La Meilleraie que le Roi y avoit laissé après la prise de S. Mihiel aiant fait conduire avec trop de négligence un grand convoi envoyé de Toul à l'armée du Duc d'Angoulême & du Maréchal de la Force, avant sa jonction à celle du Cardinal de la Valette, Jean de Wert attaqua si à propos le convoi, qu'il s'en rendit maître. Cette perte aiant ôté aux deux Généraux de France tout moyen de subsister à S. Nicolas, ils se virent contraints à se retirer vers Nançi. Les Impériaux donnent incontinent sur l'arrière-garde Françoisse, enlèvent une partie du bagage, & s'emparent de Lunneville & de S. Nicolas.

Puisque Châtillon rend un témoignage si avantageux à Gassion, il est juste de dire ici quelque chose de ce brave Officier, & de raconter comment il quitta le service d'une Couronne étrangère, & entra dans celui de son Prince naturel. Chagrin de ce que le Chancelier Oxenstiern & les Généraux Suédois n'avoient pour lui ni la même distinction, ni la même bienveillance que le Grand Gustave leur maître, Gassion commença de se dégoûter d'eux, & de chercher les moyens de s'avancer en France. Le Maréchal de Brezé, & le Marquis de Feuquières furent les deux patrons qu'il tâcha de se faire d'a-

Gassion
quitte le
service de
la Suède,
& entre
dans celui
de France.

1635. bord. Le premier promit tout, & ne tint rien. L'autre témoigna de la bonne volonté; mais il ne fit pas plus. Cela n'est pas surprenant. Gassion s'avisa de demander un emploi que le P. Joseph destinoit à Arnaud Colonel des Carabins sa créature, & parent de Feuquières qui l'appuioit de tout son credit. C'étoit le gouvernement de Philisbourg, après que les Suédois & les Princes confédérés d'Allemagne eurent remis cette place importante au Roi de France. Gassion eut beau promettre de la conserver avec son régiment & mille fantassins, de se contenter d'une demi paie pour sa garnison, & de lui fournir le surplus sur les contributions qu'il espéroit de tirer du pays voisin. Ces offres avantageuses ne furent point acceptées; & la faveur d'Arnaud l'emporta. On eut sujet de s'en repentir. Gassion auroit mieux gardé Philisbourg, & ne se feroit pas si honteusement laissé surprendre.

Il s'adresse ensuite au Marquis de la Force fils aîné du Maréchal, afin d'obtenir par son moyen le gouvernement de quelqu'une des places remises au Roi de France en Alsace. Le Colonel ne fut pas plus heureux. Cependant, il continuoit de servir dans l'armée du Duc Bernard de Saxe Weymar, qui connoissoit depuis long-temps son mérite & sa bravoure. Ce Prince pressé par Galas, aiant été obligé de se retirer promptement à Sarbruck, fit demander au Maréchal de la Force que l'armée de France joignit la sienne, parce qu'autrement il ne pouvoit ni faire tête aux Impériaux, ni sauver les vil-
les

LE MARÉCHAL
DE CASSIN

1635.

les qui restoient sur le haut Rhin aux Protestans d'Allemagne confédérés, Bernard envoia Gassion au Maréchal, avec ordre de lui proposer cette jonction. La lettre dont Gassion fut le porteur, étoit conçue en termes fort avantageux pour lui. *L'Officier que je vous dépêche, disoit le Duc à la Force, est un homme capable de tout. Il fit tant de belles actions en six mois, qu'il devint le favori du Roi de Suède, dont il a toujours été tendrement chéri & particulièrement estimé.* Le Maréchal ne pouvant joindre Bernard sans un ordre exprès du Roi, conseille à Gassion de l'aller solliciter à la Cour, & lui donne des lettres pour Servien Secrétaire d'Etat, & pour Richelieu, à qui la Force envoie la copie de celle que le Duc de Weymar lui avoit écrite.

Ce voyage de Gassion fut, dit-on, l'origine de la belle fortune qu'il fit ensuite. Le Cardinal le voulut entretenir, & le retint à dîner. *M. le Colonel*, lui dit Richelieu, fort content de son esprit, après le repas, en faisant allusion à la lettre de Bernard, *il n'y a point de favori en France. Mais si vous voulez servir le Roi, vous y trouverez votre compte, du moins aussi bien qu'auprès du défunt.* On résolut de donner au Cardinal de la Valette le commandement de l'armée qui joindroit celle de Bernard, & Gassion eut la commission & les instructions nécessaires, pour négocier auprès de l'Electeur de Brandebourg & des autres Princes que la Cour de France vouloit détourner d'accepter la paix de Prague, & pour engager des Officiers & des régimens de l'armée de l'Electeur de Saxe, à venir servir le Roi,

1635. Gassion obtint dans ce même voiage une faveur extraordinaire; que le régiment qu'il avoit dans l'armée du Duc de Weymar presque entièrement composé de François, seroit reçu comme celui de Batilli, au service du Roi sur le pied de régiment étranger. On dit que Batilli & Gassion sont les premiers François qui eurent dans les armées de Louis XIII. de ces régimens regardés & payés comme étrangers. Leurs Colonels avoient de fort grands privilèges. Ils n'obéissoient qu'au Général, nommoient tous leurs Officiers subalternes, & avoient droit de vie & de mort sur leurs soldats.

Richelieu voulut que Chavigni présentât Gassion au Roi, & qu'il informât Sa Majesté du mérite d'un Officier dont le Cardinal avoit résolu de se faire une créature. *Je sçai les gens comme vous*, dit-elle à Gassion. *En me servant bien vous aurez toute la satisfaction que vous pouvez désirer.* Le P. Joseph parut d'abord fort content de Gassion. Mais l'Officier Protestant fit mal sa cour au Capucin. Soit qu'il ne pût modérer en certaines occasions la grande vivacité de son esprit, soit qu'il eût un secret mépris pour un Moine qui se mêloit de décider les affaires de la guerre, Gassion lui fit certaines reparties qui ne furent jamais bien oubliées. Joseph proposoit de prendre seulement deux ou trois mille chevaux du débris de l'armée de l'Electeur de Saxe, que certains Officiers & leurs régimens abandonnoient depuis son accommodement particulier avec l'Empereur. Gassion remontra là-dessus au Capucin, qu'il seroit presque aussi facile de débaucher tou-

1635.
 toute l'armée Saxone, que d'en tirer trois mille hommes, & que ce n'étoit pas la peine d'aller chercher si loin à grands frais, & avec beaucoup de risque d'en perdre du moins une partie considérable, un petit nombre de gens qui se pouvoit trouver facilement en France. *Si on veut*, ajouta Gassion, *augmenter mon régiment de six compagnies de cent maîtres chacune, je m'engage à tirer de l'armée ennemie avant la fin de la campagne, les deux ou trois mille chevaux.* Joseph ne goûta pas l'expédient, & dit en souriant à l'Officier. *Protestant: je voi bien que nous ne sommes pas de même créance. Encore moins de même métier*, repliqua brusquement Gassion. Le Moine fut piqué jusques au vif d'une repartie qui le renvoioit à sa règle & à son breviaire. *C'est assez*, reprit-il en dissimulant sa colère, *que je sache les intentions du Roi. On ne veut que trois mille chevaux. Vous devez vous en tenir-là.* Joseph congédia gravement Gassion, & le Colonel continuë avec sa vivacité, de vouloir prouver à Servien présent à la conversation, que la remontrance faite au Capucin est raisonnable. Toute la Cour rit du demêlé de l'Officier & du P. Joseph. Bautru attentif à chercher un nouveau conte pour divertir le Roi, va demander des gardes à Sa Majesté, afin d'arrêter deux gens qui se vont faire un appel. *Qui sont-ils?* demande-t-elle. *Le P. Joseph & un Huguenot*, répond Bautru, & il se met à contrefaire un Capucin qui se voudroit battre. La chose sembla si plaisante, que Louis en parla tout le reste du jour. Joseph irrité au dernier point du ridicule qu'on

1635. lui donnoit, resolut de se venger de Gassion, & de traverser son établissement en France.

Les lettres de créance de Gassion pour l'Electeur de Brandebourg, le Landgrave de Hesse-Cassel, & quelques autres Princes de l'Empire, étant expédiées, on lui donna des instructions dressées par le P. Joseph. Voilà Gassion le plus content du monde. Il revient trouver le Duc Bernard, & lui rend compte du succes de sa négociation pour la jonction des troupes de France à celles de ce Prince. Quelle fut la surprise du Colonel rempli de grandes espérances de fortune quand on lui rendit une lettre, par laquelle Servien Secrétaire d'Etat lui re-
mandoit les instructions du P. Joseph, & les lettres de créance. Persuadé que c'est un tour du Capucin, Gassion s'emporte contre lui. Le premier feu de sa colere étant passé, il resolut d'obéir. Sa réponse fut respectueuse pour Richelieu, mais il ne put s'empêcher de se plaindre de l'auteur de la revocation de l'emploi qu'on lui avoit donné. *Je n'examinerai point, dit-il à Servien, les causes de la petite injure que je reçois de la part du P. Joseph, & je me contenterai d'obéir promptement. Conservez moi seulement, je vous en prie, l'honneur de votre protection auprès de Son Eminence. Je me suis dévoué à elle jusques à la mort. Quand j'aurai ses bonnes graces, le reste ira comme il pourra. Mes services & la guerre m'obtiendront le pardon de mes péchés de Cour. Le Roi & Son Eminence n'auront jamais sujet de me reprocher les graces que j'aurai reçues.*

Une

Une seconde lettre de Servien consola Gassion du chagrin que la première lui avoit causé. *Quand nous vous avons demandé les instructions du R. P. Joseph, disoit le Secrétaire d'Etat au Colonel, - ce n'a point été par aucun changement de l'estime qu'on a de votre personne ; mais pour en faire part à M. le Marquis de S. Chaumont, nommé Ambassadeur du Roi en Allemagne ; Et pour garder plus de justice dans le cours de son Ministère Et du vôtre. On a lu votre lettre à Monseigneur le Cardinal. J'ai ordre de vous assurer de la solidité de ses promesses. Ne vous mettez point en peine du genre d'emploi qu'on vous donnera. Son Eminence fait grand fond sur votre amitié. Vous pouvez tout espérer de sa bienveillance. Richelieu qui s'étoit mis en tête de gagner un si brave Officier, joignit ce billet obligé de sa main à la lettre de Servien. Je conserve toute l'estime que je vous ai promise, Et je suis convaincu que vous la méritez. Les emplois que le Roi vous donnera, vous témoignent combien il vous distingue des autres, Et ses bonnes dispositions à votre égard. Je les cultiverai avec soin, Et mêmes avec amitié, à proportion de celle que vous aurez pour moi. Servez bien Sa Majesté, attendez tout d'elle, Et ne m'épargnez pas.* Telles furent les bonnes paroles, avec lesquelles Gassion aiant obtenu son congé, que le Duc Bernard accorda de bonne grace & pour le régiment & pour le Colonel, entra cette année au service de France, dans l'armée que le Maréchal de la Force commandoit en Lorraine.

Il n'y demeura pas long-temps sans signaler sa bravoure. Dans les premiers jours

1635. du mois de Septembre , il taille en pièces
 un escadron des coureurs du Duc Charles,
 laisse quatre-vingt morts sur la place, fait
 cinquante prisonniers, & prend deux cens
 chevaux. Son Lieutenant lui aiant deman-
 dé, où il vouloit que son butin fût conduit,
 au P. Joseph, répondit-il en souriant. *J'ai
 promis de lui envoyer quelque chose. Les Ca-
 pucins ne vont point à cheval,* reprit le Lieu-
 tenant. *Et bien,* dit Gassion, *quand nous
 prendrons des sandales & des batons, nous les
 lui enverrons.* C'est ainsi qu'on se moquoit
 à l'armée, d'un Moine qui vouloit faire l'ha-
 bile homme en ce qui regardoit la guerre.
 Cette raillerie fut rapportée à Joseph. On
 en rit à la Cour, & il conçut un nouveau
 chagrin contre Gassion. Quelques jours
 après, le Colonel donna une autre preuve
 de sa valeur contre les Croates de l'armée
 Lorraine. Il se battit avec leur Général &
 le tua. Le Duc Charles chagrin de ces per-
 tes, donne mille ou douze cens chevaux à
 un de ses Officiers, nommé Clinchant, afin
 d'écarter Gassion dont les courses continuel-
 les le désoloient. Averti du dessein de l'en-
 nemi, le Colonel va fièrement au-devant
 de Clinchant, poste si bien ses gens, & com-
 bat si bravement à leur tête, qu'il défait les
 Lorrains fort supérieurs en nombre. Enfin,
 Charles aiant détaché de son camp de Rem-
 bervilliers douze cens hommes, pour in-
 commodér le Duc d'Angoulême & le Ma-
 réchal de la Force retranchés à S. Nicolas,
 Gassion fut chargé de repousser les Lorrains.
 Il les attaque bravement à l'improviste, les
 enfonce, tue plus de deux cens hommes,

emmène trois cens prisonniers, & met le feu à leur quartier. 1635.

Toutes ces belles actions acquirent une fort grande réputation au Colonel. Certaines affaires domestiques l'ayant obligé à demander la permission d'aller à la Cour, vers le commencement de l'année suivante, il l'obtint & fut parfaitement bien reçu du Roi & de Richelieu. Afin de l'attacher à sa personne, le Cardinal lui fait porter deux mille pistoles comme une gratification du Roi. Mais Servien ne manque pas d'insinuer à Gassion, qu'il en est uniquement redevable à Richelieu. *Vous n'êtes pas encore fait aux manières de la Cour*, lui dit le Secrétaire d'Etat. *Il faut que je vous donne quelques avis jusques à ce que vous connoissiez mieux le manège de ce païs-ci.* Contentez-vous de témoigner v^{re} reconnaissance à M^r le Cardinal, & priez-le de faire lui-même vos remerciemens à Sa Majesté. Gassion n'étoit point encore si novice, qu'il n'entendit bien ce que cela vouloit dire. Ses complimens à Richelieu furent accompagnés de tant de protestations d'attachement & de fidélité, que le Cardinal content de l'avoir gagné, forma le dessein de le faire Capitaine de ses gardes. Ce fut en cette occasion que le P. Joseph se vengea secrètement du chagrin que Gassion lui avoit causé. *Ces braves*, dit le Capucin lors que Richelieu lui fit confidence du projet, *sont plus propres à tuer les gens, qu'à bien garder un maître. Ce sont des lions qui ne s'appriivoisent jamais bien. Il est toujours dangereux de se mettre entre leurs pattes. On ne doit pas même les retenir trop long-temps à la Cour. Ils sont mieux dans un*
 F 6 camp,

1635.

camp, ou dans un quartier. Le Cardinal qui déferoit beaucoup aux sentimens de son Capucin, ne voulut, ou n'osa pas le contredire en cette rencontre. Bon homme, lui dit-il à la maniere ordinaire, nous serons tous deux contents. Gassion ne sera ni mon domestique, ni dans mes gardes. Mais cela n'empêchera pas qu'il ne soit à moi. Le Colonel qui pénétoit les intentions & la secreta jalousie de Richelieu, fut fort bien faire sa cour. Il se présentoit tous les jours devant le Cardinal, voïoit rarement le Roi, & jamais les Ministres subalternes. Cela plut tant au Cardinal, que plus persuadé de la sincerité des protestations que le Colonel avoit souvent faites à Son Eminence, de lui être uniquement dévoué, elle parloit avantageusement de Gassion dans toutes les occasions, & présentoit insensiblement le Roi à gratifier le Colonel d'un emploi plus considérable.

Les deux armées ennemies en Lorraine demeurerent un mois retranchées l'une devant l'autre. Quoiqu'elles souffrissent presque également, l'Imperiale par la difficulté des vivres & par les maladies; la Françoisse par la desertion des soldats, & par la rigueur de la saison, les Généraux s'opiniâtroient des deux côtés à ne point décamper. Chacun attendoit que l'ennemi se retirât le premier.

Il semble que le Duc d'Angoulême & le Maréchal de la Force craignant l'entière dissipation de leurs troupes, furent d'avis de les poster dans un endroit, où elles pussent plus commodément subsister. Mais le Cardinal de la Valette s'opposa de toute sa force à cette résolution, & obtint un ordre

Le Duc
Charles
& Galas
se resi-
ren: de la
Lorraine.
*Mémoires
pour ser-
vir à
l'Histoire
du Cardi-
nal de
Richelieu.
Grosi Ep-
stola pas-
sim ad fi-
nem anni
1635.
Histoire di
Gualdo.
Priorato.
Part. I.
L. X.
Vittorio
Siri Ma-
morie Re-
condita.
Tom. VIII
4 27 341,*

con-

1635.

contraire du Roi. *Mon Cousin*, disoit Sa Majesté dans une lettre conçue en mêmes termes pour les trois Généraux, *oiant appris qu'il s'est fait entre vous quelque proposition de quitter le quartier où vous êtes, & de vous retirer en d'autres lieux plus éloignés de Galas; démarche capable de soulager son armée, & de la délivrer des incommodités qu'elle souffre; j'ai voulu vous écrire cette lettre, afin de vous témoigner l'étonnement que cette proposition m'a causé, & de vous dire en même temps que le plus grand plaisir que vous me puissiez faire, c'est de n'abandonner pas un pouce de terre à Galas, & de le contraindre par votre fermeté à déloger le premier. Après sa retraite vous prendrez sur lui tous les avantages que vous pourrez. Quelques-uns louèrent la constance de la Valette. D'autres la blamèrent comme une opiniâtreté mal entendue. Le Maréchal de la Force convaincu qu'un sentiment appuyé seulement par deux Prélats & un Moine, presque également mal-habiles & ignorans dans la conduite des armées, pouvoit ruiner celle du Roi, dépêche quelques jours après un Gentilhomme à Sa Majesté, & lui représente que les troupes ne pouvant plus subsister, on doit absolument décamper.*

La Cour n'osa rejeter la remontrance d'un ancien & expérimenté Général. Je vous avois envoyé ordre de ne point quitter vos postes, répondit Louis à la Force, parce que je supposois que vous y pouviez demeurer. Plusieurs personnes m'ont écrit diverses fois que la chose étoit possible, & que vous trouveriez des vivres. En ce cas, la perte de Galas & de son

1635. *son armée paroissoit inévitable. Mais ce fondement n'étant point véritable, je vous laisse la liberté de prendre telle résolution que vous jugerez à propos.* En faut-il davantage pour montrer que les troupes de Galas ne furent pas autant ruinées, qu'on le prétend dans un livre qui porte le nom de Richelieu ? En feignant de féliciter son maître, il s'applaudit à lui-même de ce qu'une des plus formidables armées que l'Empereur eût mise sur pied, avoit été détruite par la patience des Généraux de Louis. Les Impériaux ne purent prendre des quartiers d'hiver, ni en Lorraine, ni en Champagne. Tel fut l'avantage que Louis remporta : il est certainement considérable. Mais ses troupes furent autant & peut-être plus affoibles que celles de Ferdinand. On rappella le Duc d'Angoulême, dont le Roi n'avoit pas grand sujet d'être content ; & le Maréchal de la Force obtint la permission de revenir pour ses affaires domestiques. Il l'avoit demandée ; soit que depuis la mort de son épouse arrivée au commencement de cette année, sa présence fût nécessaire chez lui ; soit qu'il prit ce prétexte pour se délivrer de la nécessité de servir en quelque manière sous un Cardinal. Que fait-on si Richelieu n'affecta point de chagriner & de dégoûter cet ancien & habile Officier, afin que la Valette, ce nouveau Fabius, commandât seul en Lorraine & en Allemagne. Le Ministre de Louis ne paroissoit point déconcerté du mauvais succès de ses vastes entreprises. Cette première année, disoit-il aux Ministres étrangers, on commence seulement de faire la guerre. *Non*

la pourrions plus vigoureusement, la se- 1633.
conde. Le Roi attaquera tout de bon ses ennemis, la troisième, Et il déploiera toutes ses forces, la quatrième. Les gens d'esprit laissoient dire le Cardinal, & n'en croioient rien. Du moins l'Ambassadeur de Suède le raconte ainsi au Chancelier.

Galas partit pour l'Allemagne avec une partie de ses troupes, quelque temps avant que les Généraux de France décampassent. Jean de Wert eut le commandement de celles qui restèrent avec le Duc Charles. Mais la disette des vivres les obligea bien-tôt à se séparer. L'Allemand tourna du côté de l'Alsace, & le Lorrain se retira dans la Franche-Comté après avoir laissé des garnisons dans les places de ses États qu'il avoit reprises & conservées. Le Général de l'Empereur eut du moins la consolation de retourner avec plus d'honneur en Allemagne, que la Vallette n'étoit revenu en France. Le bon P. Joseph nous l'apprend ainsi lui-même dans une lettre du 26. Decembre à ce Cardinal. Nous sentons maintenant l'avantage que votre fermeté nous cause, dit le Capucin. Galas seroit notre voisin de plus près que de la Lorraine. Les fautes commises en ne secondant pas vos actions, feront prendre de meilleures mesures à l'avenir. Votre Eminence a grande raison. De deux choses qui sont à faire, l'une est le secours de Coblenz, Et l'autre celui de Colmar Et de Schelestat. Il est bien fâcheux que déjà les Impériaux aient pris sans combattre, Heidelberg, Manheim, Frankendal, Maïence, Wormes, Et plusieurs autres places qu'il ne falloit perdre qu'après des batailles. Nous aurions
le

1635. *la douleur de voir périr le reste, si Votre Emi-
nence n'offroit de s'employer pour le sauver.
Sans cela, il ne nous resteroit plus d'esperance.
Votre bonheur & votre courage nous en font
concevoir encore quelqu'une. C'est de vous que
j'attens le commencement de notre restauration.
Cependant Galas au rapport d'un Allemand,
faisoit selon sa coutume bonne chere à Sa-
veigne. Comme il n'avoit pas le comman-
dement absolu de l'armée; & qu'il devoit at-
tendre les ordres du Conseil de Vienne, il lais-
soit aller quelquesfois les affaires comme elles
pouvoient, & rejettoit sur les Ministres Impé-
riaux les mauvais succès qui lui arrivoient.*

Séguier
est fait
Chance-
lier de
France.
*Bernard
Histoire
de Louis
XIII. L.
XVII.
Mercure
Francois.
1635. Gro-
sius Epist.
516. 530.
531.*

Aligre Chancelier de France finit triste-
ment ses jours l'onzième Decembre de cette
année dans sa maison de la Riviere près de
Chartres. Il y étoit relegué depuis plusieurs
années, sans aucune raison. Dur & terri-
ble effet du pouvoir arbitraire! Ne plaignons
point ces premiers Magistrats qui meurent
ainsi dans l'exil, dépouillés de leurs char-
ges, ou du moins privés de la liberté d'en
faire les fonctions. Il est juste qu'ils soient
accablés du poids de l'inique domination, à
l'établissement de laquelle ils emploient tout
leur esprit. Séguier Garde des sceaux fut mis
à la place d'Aligre, & prêta serment de fi-
delité le 19. du même mois. Le Maître Avo-
cat, à qui sa rare éloquence avoit acquis
beaucoup de réputation, présenta selon la
coutume l'onzième Janvier suivant, les let-
tres du nouveau Chancelier au Parlement de
Paris; & fit un beau discours à la louange de
Séguier & de ses ancêtres. Celles de Riche-
lieu, à qui le Magistrat étoit redevable de
son

son élévation , n'y furent pas oubliées. Le Maître renonça quelque temps après au Barreau, & se retira dans la solitude de Port-Royal. Il étoit par sa mere petit-fils d'Antoine Arnaud fameux Avocat, grand ennemi des Jésuites, & pered'Arnaud d'Andilli, d'Henri Arnaud Evêque d'Angers, & d'Antoine Arnaud Docteur de Sorbonne, ce savant & zélé défenseur des sentimens de S. Augustin & de Jansenius sur la Grace & la Prédestination. Dès le lendemain de sa promotion, Séguier fit la première fonction de Chancelier au Parlement. Le Roi y étoit allé en grande cérémonie pour l'enregistrement de quelques Edits portans création de plusieurs nouvelles charges. Le Jai Premier Président, bassement dévoué à la Cour depuis qu'elle voulut contenter son ambition, abandonna selon sa coutume les interêts du public & ceux de sa compagnie. Bignon Avocat Général eut plus de courage & de zèle. Il remontra vivement que la venalité des charges introduite par le Roi François I. avoit causé de fort grands maux à la France, & que la création continuelle de ces nouvelles charges, qui s'achetoient fort cher, étoit la chose du monde la plus préjudiciable à l'Etat. Louis & son Ministre écou-rèrent avec chagrin l'excellent discours du savant & intègre Magistrat. Mais tous les honnêtes gens lui applaudirent. On n'osa punir un Magistrat qui faisoit son devoir. Séguier aussi lâche que Le Jai, fit seulement des reprimandes à Bignon, & Louis se contenta de dire quelques jours après, que si l'Avocat Général s'étoit présenté devant lui

avec

1635

1635. avec les gens du Parlement que Sa Majesté avoit mandés à S. Germain en Laïe, il auroit été mal reçu.

Richelieu cherchoit de l'argent de tous côtés, & trouvoit nonobstant son crédit, divers obstacles à surmonter. On demandoit quatre millions au Clergé. Les Prélats assemblés à Paris faisoient de fortes remontrances, se défendoient, autant qu'ils pouvoient, d'accorder cette somme exorbitante, & crioient qu'elle acheveroit de ruiner les Ecclesiastiques déjà extraordinairement accablés. Soit qu'Achille de Harlai Evêque de S. Malo, autrefois intime confident du Ministre, vît avec dépit que le Capucin Joseph étoit sur le point d'obtenir la nomination du Roi au Cardinalat, à laquelle Harlai avoit aspiré, soit que ce fût seulement un effet de l'humeur chagrine & bizarre du Prélat, il s'avisa de dire en pleine Assemblée du Clergé, que ceux qui exagéroient tant les pressans besoins de Sa Majesté, attaquoient indirectement la réputation de Richelieu. *C'est insinuer malignement au monde, ajouta-t-il, qu'un Ministre si prévoyant & si sage, a conseillé au Roi de faire la guerre sans avoir précédemment pourvu aux moyens de la soutenir.* La Cour fut fort mauvais gré à l'Evêque de S. Malo. Sa feinte apologie du Cardinal fut regardée comme une raillerie piquante. Je ne sai si c'est dans cette même Assemblée du Clergé, ou dans une autre, que le même Harlai indigné de ce que Denis Cohon parvenu à l'Evêché de Nîmes nonobstant l'obscurité de sa naissance, parloit contre les intérêts de son ordre, interrom-

rompit la harangue de Cohon, en l'apostrophant de la sorte: *Vous devriez mourir de bonte. L'Eglise vous a tiré de la poussière. Avec quel front osez-vous la trahir?* Cette saillie ne manqua pas d'être rapportée au Roi & à son Ministre, que l'Evêque de Nîmes vouloit servir. Louis résolut de venger Cohon, en reprochant à Harlai, que sans le bon Evêché dont Sa Majesté l'avoit gratifié, il n'auroit pas lui-même de quoi vivre. M. de S. Malo, lui dit-elle la première fois qu'il parut à la Cour, *je vous ai tiré de la poussière. Je l'avoue, Sire,* répondit brusquement Harlai. *Mais Votre Majesté m'a rendu justice. Mon pere avoit dépensé tout son bien pour aider le feu Roi à monter sur le trône de ses ancêtres.* Louis s'arrêta. Il sentoit la justesse & la force d'une repartie, qui lui reprochoit l'important service que Harlai de Sanci rendit à Henri IV. dans son plus grand besoin, & l'ingratitude avec laquelle un si fidèle sujet fut dépouillé des récompenses qu'on lui avoit justement accordées.

L'an 1636, rapporte le Maréchal de Bassompierre dans son Journal, commença par quelques désordres qui arrivèrent dans le Parlement de Paris. Les Chambres des Enquêtes ayant voulu s'assembler afin d'examiner les Edits vérifiés lors que le Roi tint son lit de justice le 20. Decembre précédent, & de voir si leur Compagnie pourroit tirer quelque meilleur parti de l'augmentation faite de 24. Conseillers, & d'un Président au Mortier; le Premier Président dit aux Enquêtes qu'il avoit une lettre du Roi qui défendoit aux Chambres de s'assembler

1636.

1635.

Mouvements dans le Parlement de Paris.

Journal de Bassompierre.

Tom. II.

Grotii

Epistola

passim

Initio anni

1636.

Vittorio

Siri Me-

morie Re-

condite.

Tom. VIII

Pag. 432-

434-

bler

1636. *bler extraordinairement. Les gens des Enquêtes demandent qu'elle soit lue en leur présence. Le Premier Président, qui n'en avoit point selon toutes les apparences, aient refusé de montrer la lettre, les Enquêtes vinrent prendre place à la Grande Chambre le Vendredi 4. Janvier. On produisit alors un ordre du Roi qui commandoit au Parlement de deputer le lendemain à Sa Majesté trente Magistrats de la Compagnie. Laisné Conseiller parle hardiment contre le Premier Président, l'accuse, & lui reproche de trahir les intérêts du Parlement, pour se rendre plus agréable au Roi & à son Ministre. Le Lundi suivant, Barillon Président aux Enquêtes, & les Conseillers Laisné, Foucaut, Sevin & d'Arbonne furent relegués en divers endroits. On conduisit Barillon au château de Saumur, Laisné & Foucaut, à celui d'Angers, Sevin à Clermont en Auvergne, & Arbonne à Brest. Ces Messieurs furent rappelés trois ou quatre mois après, à la requête de leurs confreres qui se soumirent humblement aux ordres du Roi.*

Je trouve quelque part que l'Avocat Général Bignon devint suspect à la Cour. On y croioit que sa forte remontrance à Louis seant en son lit de justice, & les insinuations adroites de ce Magistrat éclairé & bien intentionné, avoient inspiré du courage aux Chambres des Enquêtes, & causé des mouvemens capables d'embarasser Richelieu, contre l'administration duquel tous les ordres du Roïaume se déchainoient. Le Prince de Condé lui-même, oubliant les magnifiques éloges qu'il avoit donnés tout publique-

quement au Cardinal en diverses rencontres ;
parloit avec plus de liberté qu'aucun autre. 1636.
La France, dit-il un jour à propos de l'usurpation de la Lorraine, *ressemble à un homme, qui dans le dessein de se rendre plus vigoureux & plus robuste, prend un remède trop violent. Après qu'on le lui a tiré du corps, les humeurs mises mal à propos en mouvement, causent de grandes convulsions & des symptômes fâcheux.* La comparaison fut bien-tôt relevée & chacun se mit à raisonner dessus à la Cour & à la ville. Les honnêtes gens applaudissoient à ce que Laisné avoit dit contre Le Jai Premier Président au Parlement de Paris. Outre que ce Magistrat qui s'étoit signalé autrefois en parlant si fortement contre l'administration du Maréchal d'Ancre, & en soutenant les droits du Parlement avec tant de hauteur, que la Reine Mere le fit enfermer dans le Château d'Amboise, devint un vil esclave du Cardinal de Richelieu, il se laissa gagner en cette occasion par la promesse de faire quelqu'un des siens Prévoit des Marchands de la ville de Paris, & d'obtenir la charge de Chancelier des ordres du Roi. Bullion Surintendant des finances offroit de s'en démettre, & prenoit celle de Président au Mortier nouvellement créée.

Ce fut apparamment au temps de la députation des trente Magistrats à S Germain en Laie, où le Roi étoit alors, que le Chancelier Seguier autant & plus servilement dévoué à la Cour que ses derniers prédécesseurs, parla de la sorte aux gens du Parlement. *Vous devez vous souvenir toujours que si les Rois vous ont rendu dépositaires d'une par-*
tie

7636. *tie de leur autorité, ce n'est pas pour vous donner moyen de vous élever contre eux, & de résister à leurs volontés. Les Magistrats sont des organes choisis afin d'expliquer au peuple la justice des loix que le Souverain juge à propos de faire. C'est à eux d'apprendre aux autres à s'y soumettre. Le Roi obéit à celles de Dieu, il reconnoît que sa main toute-puissante l'a placé sur le trône. En cela il témoigne sa religion & sa piété. Si Sa Majesté ordonne quelque chose, elle suit les règles de la raison & de la justice, afin de rendre son autorité plus ferme & plus respectable. Par-là, le Roi signale sa prudence. Que s'il venoit à céder lors que ses sujets trouvent à redire à ce qu'il ordonne, & à souffrir qu'ils lui résistent impunément, ce seroit une extrême faiblesse. Il ne vous appartient point de raisonner sur ce que Sa Majesté vous commande. Les Magistrats ne sont institués que pour faire recevoir les ordres du Souverain avec soumission. Si vous oubliez ce que vous êtes, le Roi se souviendra qu'il est le maître. Quel galimatias ! On n'y comprend rien. Tel est le jargon de ces lâches flatteurs qui cherchent à faire fortune en favorisant contre les lumières de leur conscience, l'établissement du pouvoir arbitraire & de la tyrannie. Obéissez promptement, ajouta le Chancelier, & recevez ceux qui seront revêtus des charges qu'il a plu au Roi de créer par ses derniers Edits. Après cela, Sa Majesté pourra écouter les remontrances que vous lui ferez en faveur de vos confrères enilés ou prisonniers.*

La Ville-aux-Clercs Secrétaire d'Etat porta ensuite au Parlement une lettre de cachet.

Louis

Louis défendoit aux Magistrats de s'assem- 1636.
 bler extraordinairement. Irrités de cette
 violence & des menaces du Chancelier, ils
 cessent de tenir leurs séances & de rendre la
 justice. Je louerois davantage cette fermeté
 du Parlement de Paris, s'ils l'avoient témoi-
 gnée en d'autres occasions. Plus sensibles
 à leurs intérêts qu'à ceux du public, ils gar-
 dent le silence, ou ne parlent que foible-
 ment, lors qu'on leur porte des Edits qui
 accablent le peuple d'impôts exorbitans, au
 lieu qu'ils crient de toute leur force, dès
 que par l'augmentation du nombre des Con-
 seillers & des Présidens, le Roi diminue le
 prix de leurs charges qui deviennent moins
 considérables. On parla incontinent des
 moyens d'appaiser les clameurs du Parle-
 ment. Le Prince de Condé s'entremet pour
 cela. Richelieu lui insinua que si les Ma-
 gistrats obéissent en recevant quelques-uns
 de ceux que le Roi a pourvus des nouvelles
 charges, Sa Majesté n'insistera pas sur la
 réception des autres. Condé tâche d'amu-
 ser les Magistrats, leur porte cette parole,
ce le 20. Février au Parlement, dit Bassom-
pierre, Es' fait commandement de par le Roi,
de recevoir Colombet. Cela fut exécuté avec
grand opprobre pour ce nouveau Magistrat,
ajoute le Maréchal. Colombet étoit fort
habile dans la connoissance du Droit Ro-
main, & les livres qu'il a écrits sur cette ma-
tière, sont estimés. La Cour crut que les
gens du Parlement ne feroient pas difficul-
té de recevoir un homme, qui avoit ensei-
gné à la plupart d'entr'eux, les premiers
éléments de la Jurisprudence. Mais les Ma-
 gis-

636. gistrats choqués de ce qu'on leur présentait Colomber dans la pensée qu'ils n'oseroient le rejeter, ni même l'examiner, lui firent certaines questions, auxquelles il répondit mal; soit que ces choses ne fussent pas alors présentes à son esprit; soit que la manière impérieuse & rigide dont ses anciens écoliers prétendoient l'interroger, l'eût déconcerté. Quelques jours après Claude de Bullion Surintendant des finances, fut reçu à la charge de Président au Mortier de la nouvelle création. Richelieu peu étonné du bruit que le Parlement de Paris avoit voulu faire, continua de vendre les autres charges qui s'achetèrent assez lentement. Condé témoigna quelque chagrin de ce que la Cour ne tenoit pas la parole qu'on lui avoit permis de donner au Parlement, que le Roi se contenteroit de la réception de deux ou trois nouveaux Magistrats. Mais la colère du Prince ne fut pas longue. On ne manquoit jamais de l'appaiser avec quelque gratification. Il se chargea même de la commission d'aller faire recevoir les nouveaux Edits dans quelques Provinces, où le mécontentement éclatoit. Le Parlement de Bourdeaux plus ferme que celui de Paris, en avoit défendu l'exécution.

Intrigues
dans la
maison
du Cardi-
nal de Ri-
chelieu &
dans celle
du Duc
d'Or-
léans.

Le Palais Cardinal n'étoit gueres moins agité que le Parlement. Il y avoit de la division & deux puissantes factions. Le Maréchal de Brezé nouvellement revenu de Hollande, vivoit en fort mauvaise intelligence avec la Combalet. Tous deux avoient leurs créatures & leurs partisans. Servien Secrétaire d'Etat s'attachoit au Maréchal

réchal. Mais on trouva moien de le perdre dans l'esprit de Richelieu, & le parti de Combalet prévalut. Je ne sai pas bien le véritables raisons de la disgrâce de Servien. Bullion & Chavigni fils de Bouthillier avec lesquels il s'étoit brouillé à l'occasion de l'argent nécessaire à l'entretien des armées, en furent apparemment la cause. Il semble même que le Cardinal de la Valette entra dans l'intrigue. Quoi qu'il en soit, Servien eut ordre de se demettre de la charge de Secrétaire d'Etat, & de se retirer à Saumur. Richelieu, dont il voulut prendre congé avant son départ, lui donna le choix de demeurer à Saumur, ou à Nantes. Sublet Des Noiers fut mis à sa place. Brezé, homme fort violent, aiant reproché à Bullion, que sa négligence à fournir les choses nécessaires à la subsistance des troupes, étoit la cause du mauvais succès des armes du Roi dans les Pays-Bas, Bullion soutint hautement au Maréchal que l'armée auroit eu de quoi subsister, si ce Général avoit mieux ménagé l'argent envoyé. Brezé sortit mal de ce différend. On l'envoia dans son gouvernement de Saumur. Mais sa disgrâce ne fut pas longue. Je ne sai si Chavigni ne désigne point Servien dans une lettre écrite au Cardinal de la Valette peu de temps avant cette affaire. *Tout va bien pour nous*, dit Chavigni. *Je croi qu'avant le Carême; celui dont vous avez pris la peine de m'envoier souvent des lettres; sera chassé. Du moins la resolution en est prise. Après cela, nous vivrons en repos, & nous n'aurons plus personne qui nous soit suspect.* Servien pourroit bien être encore celui, qui comme-

1636.

Mémoires pour servir à l'Histoire du Cardinal de Richelieu. Tom. 1. Mémoires de Montresor. Grotii Epistola passim luit. anné 1636.

1635. Chavigni le raconte au même la Valette, menaça dans l'antichambre de Richelieu, de donner des coups de bâton à Boisrobert, qui se plaignoit qu'après huit jours de sollicitation, il n'avoit pu obtenir l'expédition d'une gratification que le Roi lui avoit accordée.

Le Cardinal sembloit se mettre moins en peine de ce qui se passoit chez lui entre ses créatures & ses plus proches parens, que des intrigues de la maison du Duc d'Orléans. J'en dirai quelque chose, après que j'aurai rapporté la situation des affaires de ce Prince au commencement de cette année. Richelieu continuoît de remuer ciel & terre, afin d'obliger Gaston de consentir à la dissolution de son mariage avec la Princesse Marguerite de Lorraine, & d'engager le Pape à souffrir que cette grande affaire se décidât en France. Mais le Cardinal avançoit aussi peu à Rome qu'à Paris. Fenouillet Evêque de Montpellier aiant fait à Urbain un long & véhément discours sur la prétendue nullité du mariage, *cela est fort bien*, lui dit froidement le Pontife. *Mais venons au fond de l'affaire. Que me demandez-vous ? Rien, Très-Saint Père*, repliqua Fenouillet. *J'ai seulement ordre de vous exposer les raisons que l'Assemblée du Clergé de France a eues, de déclarer que les mariages des Princes du sang, & particulièrement des héritiers présomptifs de la Couronne, contractés sans le consentement, & encore plus contre la volonté du Roi, sont nuls. Donnez les moi donc par écrit, ces raisons, reprend Urbain, nous les examinerons. L'Evêque de Montpellier se fatigua inutilement. Voici*

ci toute la réponse qu'il remporta. *L'affaire du mariage de M. le Duc d'Orléans, est d'une si grande importance, que le Pape la veut juger lui-même ici après une sérieuse discussion. Sa Sainteté croit encore qu'il en faut différer la décision jusques à la conclusion de la paix générale.* 1636.

Tout cela désoloit Richelieu. Persuadé qu'il ne gagnera rien à Rome, il s'avise de faire par ses créatures une nouvelle tentative auprès de Gaston. Quelqu'un propose au Prince de donner un écrit, par lequel il déclare que si le Pape ne veut pas nommer des Commissaires pour prononcer sur la validité, ou la nullité du mariage, Son Altesse Royale s'en tiendra au jugement du Parlement de Paris. Mais le Duc d'Orléans demeure inflexible dans sa première résolution. Le Coigneux qui se remettoit bien auprès du Roi, se chargea d'agir auprès du Duc Charles de Lorraine; & d'obtenir le consentement de ce Prince à la dissolution du mariage, en le leurant de la restitution de ses Etats. On crut que Charles irait dans les Pays-Bas, afin de gagner sa sœur. Il n'en fit rien. Tout ce qu'on put tirer de Gaston, ce fut un écrit, par lequel il promettoit de se soumettre à la décision du Pape, ou d'un Concile des Evêques de France, auquel présideroient des Légats envoyés par Urbain. Cependant, ajoutoit le Prince, *quelque soit le jugement rendu à Rome, ou en France, je n'aurai jamais d'autre épouse que la Princesse Marguerite, à laquelle j'ai prétendu m'engager légitimement.*

Pendant que tout ceci se tramait, il y eut

1536. comme une nouvelle révolution à la Cour de Gaston. L'Abbé de la Rivière son confident se brouille avec Chavigni, & est enfermé à la Bastille. Quelques autres sont éloignés de la maison de Son Altesse Royale. Irrité de ces nouvelles violences, le Duc d'Orleans chasse l'Abbé Delbène l'un des trois espions que Richelieu avoit mis auprès de lui. Chavigni s'efforçant un jour de prouver qu'il n'avoit aucune part aux ordres donnés par le Roi, *mon Dieu*, répondit Gaston, *je ne me plains point de vous, ni de M. le Cardinal. Vous êtes nos mattres.* On avoit insinué à Louis que son frere pensoit à exciter quelque nouveau mouvement dans le Roiaume, & le bruit s'en répandit à Paris. Mais ce fut un des artifices ordinaires de Richelieu, afin d'éloigner tous les serviteurs fidèles du Duc d'Orleans. Montresor rapporte naïvement les ressorts de l'intrigue. Il y entra fort avant. L'Evêque de Cahors premier Aumônier de Monsieur, étant mort, dit ce Gentilhomme, *la Rivière qui avoit été domestique du Prélat, se mit en tête d'obtenir la charge de son premier mattre, & de lui succeder. C'étoit un mauvais titre pour une si haute prétention. Habile à profiter de la conjoncture, la Rivière insinua adroitement à Monsieur, qu'il est important à la réputation de Son Altesse Royale, de préférer une de ses anciennes créatures à l'Evêque de Bologne que Chavigni son neveu vouloit mettre à la place du défunt. L'oncle, disoit la Rivière à Gaston, croira être uniquement redevable de son avancement au neveu, & lui en sera plus obligé qu'à vous. Le monde*

de jugera encore que V^{otre} Altesse Roiale ne peut pas disposer des charges de sa maison. 1636.
 Bien que Monsieur fût persuadé qu'il n'y avoit rien de véritable dans tout ce que la Rivière lui dit avec la dernière effronterie, pour appuyer sa demande, l'aversion que Son Altesse Roiale avoit conçue contre Chavigni, étoit si forte, que sans autre reflexion, la charge fut accordée à la Rivière.

Le choix étoit insoutenable. Une place si considérable dans la maison d'un Prince, ne doit être remplie que par une personne d'une qualité & d'une vertu distinguée. Chavigni offensé de cette préférence qui enflait le cœur à la Rivière, entreprit de l'humilier, & de lui faire sentir la différence qu'il y avoit entr'eux. Le crédit de Chavigni auprès du Cardinal de Richelieu fut employé pour cet effet. Delbène s'entremettant aussi de son côté par des rapports faux ou véritables, ne demeure pas inutile. La chose fut conduite avec tant de chaleur, qu'à pour avoir voulu se mesurer avec Chavigni, qui n'étoit pas d'humeur à le souffrir, la Rivière fut conduit à la Bastille. Il ne fut pas le seul disgracié en cette conjoncture. Afin de tenir toujours l'esprit du Roi en jalousie contre Monsieur, le Cardinal de Richelieu suppose que les cabales ne cessent point auprès de Son Altesse Roiale. Là dessus, l'Epinal qu'elle considéroit, le Vicomte d'Aubeuil, le Chevalier de Bueil, & quelques autres domestiques sont chassés. Tous ont ordre de sortir de Paris, & de n'approcher plus de Monsieur. Delbène & Goulas continuèrent dans leurs emplois. Le premier plus libre par l'absence de la Rivière, & par l'éloignement des autres, espéra d'établir mieux

1636. *sa fortune. Mais il fut bien trompé. Monsieur irrité au dernier point des mauvais moyens dont Delbène s'étoit servi, pour faire éloigner de Son Altesse Roiale des gens qui l'avoient suivi dans tous ses malheurs, & particulièrement l'Epinal, chercha l'occasion de chasser Delbène avec infamie.*

Je ne veux pas omettre ici que Monsieur a raconté plusieurs fois que jamais Delbène ne lui avoit parlé avantageusement de qui que ce fût. Sa malice étoit si grande, qu'il n'y avoit personne dans la maison de Son Altesse Roiale, dont il ne lui eût dit du mal. Comme la providence divine ne permet pas que les actions d'honneur & de vertu demeurent sans récompense, elle ne souffre pas non plus que les crimes soient impunis. Celui de Delbène étoit extrêmement odieux. Il avoit voulu prévenir Monsieur contre ses plus fidèles serviteurs, sans en excepter aucun. Son Altesse Roiale n'avoit pas encore pris la résolution de chasser Delbène. On craignoit que le Cardinal ne s'intéressât à le maintenir. Monsieur donnoit seulement à comprendre qu'il en avoit grande envie. Je puis assurer en conscience, ajoute Montresor, que je ne baissois point Delbène. Si je fortifiai Son Altesse Roiale dans la disposition qu'elle me fit la grace de me communiquer, ce fut purement un effet de mon zèle pour son service, & le desir de venger mes amis de celui qui étoit l'auteur de leur bannissement. Il avoit tant desobligé de gens, qu'il recevoit de tous côtés des atteintes dangereuses

Sardigni, Saumeri, & moi lui donnâmes celle qui acheva de le perdre. Ce fut au coucher de Monsieur, où nous nous trouvâmes seuls. Après un long entretien des choses passées & pré-

présentes, Son Altesse Roiale tomba sur le chapitre de Delbène qui lui tenoit fort au cœur. 1636.
 Chacun travailla si utilement que venant à faire réflexion sur ce qu'on lui avoit remontré, Monsieur m'assura le lendemain que si Delbène étoit assez impudent pour se présenter devant Son Altesse Roiale à Orleans, où elle devoit coucher ce jour-là, il recevroit l'affront tout entier. Monsieur me tint parole. Delbène ne manque pas de se trouver à Orleans, & Son Altesse Roiale le chasse de la manière du monde la plus méprisante. Un Prince ne pouvoit maltraiter davantage un Gentilhomme. Le Cardinal ne prit point l'affirmative pour Delbène, quoique plusieurs en eussent fait peur à Monsieur. Goulas le moins dangereux des trois espions donnés par Richelieu, demeura seul auprès de Son Altesse Roiale. Le repos des gens de bien n'étant plus si traversé, je commençai d'espérer qu'avec le tems je pourrois entreprendre pour le service de mon maître des choses plus importantes que de pareilles intrigues. Ceux qui font une profession particulière d'honneur, en ont toujours un extrême éloignement. Nous verrons vers la fin de cette année quel fut le projet de Monsieur.

Le Pape ordonne au Cardinal de la Valette de quitter le commandement des armées, & refuse de recevoir la nomination du P. Joseph au Cardinalat.

Le Pape sembloit prendre plaisir à chagriner Richelieu & sur la dissolution du mariage du Duc d'Orleans, & en plusieurs autres affaires d'assez grande importance. Le Cardinal de la Valette reçut un Bref d'Urbain qui lui ordonnoit de quitter le commandement de l'armée. Il n'est pas bienséant, disoit-on à la Cour de Rome, qu'un membre du Sacré Collège soit associé à un Général d'armée beretique. On trouve dans une lettre de Richelieu.

1636. Richelieu quelque détail de la mortification
 donnée à son ami. Je n'ai pas attendu jus-
 ques à présent, lui écrivoit Richelieu le 10.
 Janvier 1636. à m'acquitter de ce que j'ai ju-
 gé nécessaire au service du Roi & à votre sa-
 tisfaction sur le sujet du bref que le Pape vous
 a envoyé. Nous en avons fait de grandes plain-
 tes au Nonce. M. le Cardinal de Lion & M.
 l'Ambassadeur en ont parlé au Pape & à ses
 Neveux, sans oublier aucune des raisons & des
 exemples qui se doivent alléguer en pareille oc-
 casion. Je viens d'en parler encore présente-
 ment à M. Mazarini. Il m'a dit qu'on a ré-
 pondu à ce que les Nonces avoient écrit à Ro-
 me de la part du Roi, que le Pape ne pouvoit
 pas moins faire; mais qu'il ne passeroit pas plus
 avant. Tout ce qui vous touchera, me sera
 toujours plus sensible qu'à vous-même. Le Car-
 dinal de Lion frere de Richelieu reçut aussi
 une mortification. Ce Prélat tiré de l'Ordre
 des Chartreux, crut qu'il seroit moins diffor-
 me, & moins desagréable aux Dames Ro-
 maines que sa mauvaise mine & sa laideur
 choquoient extrêmement, s'il laissoit croi-
 tre ses cheveux, & s'il les portoit aussi
 longs que les autres Cardinaux. Urbain lui
 ordonna de se faire razer la tête à la manière
 des Chartreux.

Le bon P. Joseph eût volontiers promis
 de demeurer toute sa vie tondu en Capu-
 cin, pourvû que le Pape ne fît plus difficul-
 té de lui accorder un chapeau rouge. Louis
 avoit nommé au Cardinalat ce Moine Mi-
 nistre d'Etat vers la fin de l'année précéden-
 te, parce qu'on croioit qu'Urbain feroit
 bien-tôt une promotion pour les Couronnes.
 Mais

1636.
 Mais plusieurs incidens la retardèrent si longtemps que Joseph mourut dans son long froc. Le Pape rejettoit l'Abbé Peretti, nommé par le Roi d'Espagne, & ne vouloit pas non plus recevoir la nomination du P. Joseph. On dit que le Cardinal de S. Onuphre qu'Urban son frere avoit tiré de l'Ordre des Capucins, ne pouvant souffrir qu'aucun de ses anciens confrères parvint à la même dignité que lui, persuada au Pape d'exclure les Capucins de ce qu'on nomme le *Sacré College*, même de l'Episcopat, sous prétexte que ces Religieux se relâchoient de leur première austerité, & que plusieurs d'entr'eux s'intriguoient dans les Cours des Princes, & cherchoient à s'avancer dans les premières places de l'Eglise. Un certain Pere Magno Milanois s'étoit fait nommer au Cardinalat par le Roi de Pologne, & l'Empereur demandoit le chapeau rouge pour un autre Capucin nommé Quiroga. Ces trois Moines qui briguoient en même temps la seconde dignité de l'Eglise de Rome se firent tort l'un à l'autre. Quelle mortification à l'ambitieux Joseph! Nous voyons dans les mémoires du temps qu'il avoit une extrême impatience de sortir de son cloître, & de devenir Cardinal, peut-être de supplanter Richelieu, ou du moins de lui succéder dans le Ministère. Il avoit été fort malade cette année, & sa santé ne se rétablissoit pas trop bien. On dit que l'ardeur du Capucin donna de l'inquiétude & de la jalousie à Richelieu, & qu'après avoir sérieusement réfléchi sur l'ambition, & sur l'esprit artificieux & insinuant de son prétendu *bon homme*, le Cardinal

1636. dinal traversa sous main la promotion de Joseph au Cardinalat après lui avoir obtenu la nomination du Roi. Quoiqu'il en soit, Louis écrivit cette année au Comte de Noailles son Ambassadeur à Rome une lettre fort pressante en faveur du Capucin. La voici.

Monsieur le Comte de Noailles, comme il y a plusieurs places de Cardinaux vacantes, il est vraisemblable que le Pape ne sera pas longtemps sans faire une promotion. Cela me donne sujet de vous écrire la présente lettre, pour vous dire que lors que vous jugerez qu'il en sera temps, vous fassiez instance à Sa Sainteté avec toute la vigueur & la fermeté possible, & ce qu'elle accorde au P. Joseph la dignité de Cardinal, & que vous vous efforciez de surmonter les difficultés qu'on voudroit apporter en cette affaire. Si Sa Sainteté en fait sur ce qu'il est Religieux, comme elle l'a donné à entendre par avance, vous lui direz que l'Evêque de Vienne proposé par l'Empereur à la même dignité, l'est aussi-bien que le P. Joseph, & qu'il n'y a pas plus de lieu de l'accorder à l'un en considération de l'Empereur, qu'à l'autre en la mienne. Si néanmoins ce que vous représenterez, le Pape persiste à me refuser cette satisfaction, vous lui direz que mon Cousin le Cardinal de Lion, le Maréchal d'Etrées & vous, avez ordre de vous retirer de Rome. Sa Sainteté ne doit pas trouver étrange que j'en use de la sorte sur le refus qu'elle me feroit de ce que je lui demande pour un de mes sujets, si digne de l'honneur que je desiré de lui procurer. L'Ambassadeur d'Espagne a déclaré à Sa Sainteté, qu'il se retirera de même, si elle ne fait pas l'Abbé Peretti Cardinal, quoiqu'il soit

soit un vassal du Pape, & que le Roi d'Es- 2635
 pagne ne soit pas si bien fondé dans sa nomina-
 tion, que je le suis dans la mienne. Je me
 promets que vous n'oublierez rien de ce qui dé-
 pendra de vous en cette occasion, pour porter
 le Pape à me donner contentement.

Le Maréchal d'Etrées étoit alors à Rome
 en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire.
 Toutes ses sollicitations étant aussi inutiles
 que celles du Comte de Noailles, Joseph ob-
 tint au mois de Mars de l'année suivante une
 lettre encore plus pressante que la précédén-
 te. Mon Cousin, disoit Louis à Etrées, je
 croi que nâtre S. P. le Pape pourra faire une
 promotion de Cardinal à cette fête de Pâques.
 Comme l'Ordre des Capucins lui sert toujours de
 prétexte pour se défendre d'accorder cette dignité
 au P. Joseph, vous direz à Sa Sainteté que je
 suis si content des services que ce Religieux m'a
 rendus & me rend tous les jours dans mes plus
 importantes affaires, & que j'ai toujours recon-
 nu en lui tant de mérite & de vertu, que je
 persiste dans la résolution que j'ai prise depuis
 long-temps de le faire Cardinal. Vous le dé-
 clarerez en termes précis au Pape, & à mes cou-
 sins les Cardinaux Barberin & Antoine, en
 cas qu'il y ait une promotion, & vous leur al-
 leguerez toutes les raisons que j'ai de désirer que
 le P. Joseph soit Cardinal. Si après cela Sa
 Sainteté continuë de vous apporter les mêmes dif-
 ficultés, vous lui direz que je suis absolument
 déterminé à ne changer pas pour cela. Que c'est
 à moi de nommer les personnes, & non pas à
 lui. Qu'il les doit accepter lors que leurs mœurs
 sont approuvées de tout le monde, & qu'elles
 ont le zèle & les sentimens qu'elles doivent avoir

4636. pour la Religion Catholique, Apostolique, & Romaine. Que le P. Joseph étant irréprochable sur ces deux articles, on ne peut me le refuser avec justice. Si le Pape vous dit qu'en passant par dessus la loi qu'il s'est faite d'exclure les Capucins des dignités Ecclésiastiques, leur Ordre sera bien-tôt ruiné, vous lui représenterez avec respect que cela n'est pas à craindre. Il a fait son frère Cardinal. Bien loin que cette promotion ait porté préjudice à l'Ordre des Capucins, la dignité & l'autorité du Cardinal de S. Onuphre le maintiennent & le maintiendront. Il en sera de même du P. Joseph en ce Roiaume. Le Pape vous alléguera peut-être que les Espagnols lui ont demandé l'Abbe Peretti, & que ne l'ayant pas voulu faire Cardinal, ils en ont nommé un autre. En ce cas, vous répondrez premièrement que l'Abbe Peretti étant né sujet de Sa Sainteté, elle doit avoir tout pouvoir sur lui. Et quand cela ne seroit pas, cette raison ne m'oblige point à me relâcher. Si les Espagnols le font, c'est par des motifs particuliers que je n'ai pas. En un mot, je prétens qu'ayant l'honneur d'être le fils aîné de l'Eglise, je dois servir de règle au Roi d'Espagne, & non lui à moi.

Après toutes ces considérations, je croi que le Pape m'accordera ce que je désire. Mais si par opiniâtreté, il persistoit dans sa première résolution, & vouloit faire la promotion en laissant la place pour la France, sans la remplir, vous vous y opposerez fortement. Que si nonobstant cela, il veut passer outre, vous lui direz à la dernière extrémité que vous avez ordre de vous retirer. Faites le & allez attendre mes commandemens dans quelque ville frontiere de l'Etat Ecclésiastique. Il faudra me donner avis avec

1636

occasions nouvelles de cette affaire, & m'en-
 voier un courier après afin de recevoir mes or-
 dres, s'il arrive quelque chose qui presse. Je fi-
 nis cette lettre, en vous disant que le Pape ne
 sauroit m'obliger davantage, que de m'accorder
 ce que je lui demande pour le P. Joseph, &
 que vous ne pouvez me faire plus de plaisir,
 que de vous employer en tout ce qui dépendra de
 vous, afin de l'y porter. Servez-vous de toute
 mon autorité, & faites agir les Cardinaux Bar-
 berin & Antoine. Vous conjurerez celui-ci de
 ma part de solliciter cette affaire avec la même
 affection qu'il me porte, & vous lui témoignez
 que je lui saurai fort bon gré du soin qu'il
 prendra de la faire réussir. Tel étoit le cre-
 dit du Capucin à la Cour de France. L'ex-
 trait qu'on nous rapporte d'une lettre de Cha-
 vigni Secrétaire d'Etat & créature de Riche-
 lieu au Maréchal d'Etrées, ne donne-t-il
 point à penser que Joseph avoit non seule-
 ment une merveilleuse impatience de quitter
 son froc & de prendre une calotte rouge:
 mais encore qu'il se défioit du Cardinal, &
 qu'il craignoit qu'on ne voulût mettre à sa
 place Mazarin moins suspect & moins re-
 doutable à Richelieu, Ne manquez pas, di-
 soit Chavigni à Etrées, de mettre dans vos
 dépêches qu'on presse la promotion, & que vous
 espérez qu'elle se fera bien-tôt. Cela est néces-
 saire pour contenter le P. Joseph, & pour em-
 pêcher qu'il ne prenne de l'ombrage, & qu'il ne
 croie que vous agissiez avec négligence dans les
 affaires qui le regardent.

Le Cardinal de la Valette se préparoit à
 marcher au secours de Colmar, de Schelefs-
 tat, & de Haguenau, lorsqu'il reçut le bref
 du

Le Cardis-
 nal de la
 Valette
 marche au

1636. du Pape qui lui commandoit de quitter le commandement de l'armée. On avoit accepté avec applaudissement à la Cour de France son offre d'aller sauver ces places que les Impériaux tenoient comme bloquées, afin de les obliger à se rendre faute de vivres. Je vous écrivis, il y a huit jours, disoit Richelieu dans une lettre du 1. Janvier à son ami la Valette, pour vous apprendre le gré que le Roi vous fait de l'offre que vous avez fait à Sa Majesté, d'entreprendre vous-mêmes le secours des places de l'Alsace; Et je prens maintenant la plume pour vous témoigner le contentement que j'ai de savoir la facilité que vous y rencontrerez. Elle est beaucoup plus grande que je ne l'osois espérer. M. de Manicamp écrit au Roi que sans rien bazarder, on peut secourir Colmar Et les autres places avec des forces inférieures à celles que vous aurez. Je me repose tellement sur votre prudence, Et sur votre bonne conduite, que je ne fais aucun doute que vous n'exécutez avec honneur Et réputation, ce dessein important au bien des affaires de Sa Majesté. Depuis que Galas eut repassé le Rhin pour conduire une partie de ses troupes au secours de l'Electeur de Saxe fort pressé par l'armée Suédoise du Général Bannier, les Impériaux devinrent extrêmement foibles en Alsace. Manicamp Gouverneur de Colmar obtint de l'avantage en plus d'une rencontre sur Mer-ci, & sur Colorado à qui Galas laissa le commandement de quelques troupes en Alsace. L'Officier François répondoit qu'avec quatre ou cinq mille hommes, on secoureroit les places qui manquoient de vivres,

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery. L. 5. Chap. 24. & 25. Mémoires pour servir à l'Histoire du Maréchal de Gassion. Tom. II. Grotius Epist. passim initio anni 1636.

vres, qu'on se rendroit maître de la campagne depuis Beffort jusques à Saverne, & qu'on prendroit Ensisheim, Margleheim, & Guémur. 1636

Puisque la chose étoit si aisée, comme il paroît par les lettres de Manicamp homme habile, & intelligent, ne doit-on pas être surpris de ce que Bullion rapporte, que Richelieu disoit qu'il n'y avoit qu'un Cardinal de la Valette au monde qui pût entreprendre le voiage d'Alsace? Le Comte de Guiche & Fabert, tous deux devenus ensuite Marshaux de France, servirent utilement en cette occasion. De l'aveu d'un Historien flatteur de Richelieu, le premier de ces deux Officiers contribua beaucoup au bon succès de l'expédition de la Valette. Ne pouvoient-ils pas l'un & l'autre faire du moins aussi bien qu'un Prélat nouvellement érigé en Général d'armée? Le bon P. Joseph se récrie à son ordinaire sur les merveilleux effets du courage & de l'expérience de la Valette. *Votre affection & le bon ordre que vous apportez aux choses difficiles, lui dit le Capucin, les font réussir heureusement. Si vous fussiez venu à Paris, les places de Lorraine seroient dans la même peine que celles d'Alsace. Vous avez garanti les premières, j'espère que votre bonheur conservera les autres.* A entendre parler ce Moine courtisan & flatteur, ne croiroit-on pas que la Valette entreprenoit la chose du monde la plus mal-aisée, afin de sauver l'Etat? Cependant elle ne demandoit qu'une habileté médiocre. *Je vous donne avis,* écrivoit Offa Officier Allemand au Grand Maître de l'Ordre Teutonique le 2. Février

1636. vrier, que le Cardinal de la Valette a jetté des vivres & des provisions dans Colmar & dans Scbelestat. Il a écrit aux gens de Strasbourg, que si on veut l'assister dans cette ville, il pour-
 verra de même Haguenau. Cela s'exécute sans que nous puissions nous y opposer. Il est depuis huit jours aux environs de Scbelestat avec deux mille chevaux & six mille hommes de pied. Nous avons en tout huit cents chevaux & mille fantassins qui manquent de pain depuis quatre jours. Falloit-il être un homme si extraordinaire pour faire cette rare merveille, avec des troupes fort supérieures à celles des ennemis, & avec le secours de la valeur & des bons conseils du Comte de Guiche, de Fabert, & de plusieurs autres braves Officiers? On eut un peu plus de peine à pouvoir Haguenau, parce que les Magistrats de Strasbourg faisoient difficulté de fournir du blé, sous prétexte qu'ils n'en avoient pas trop pour eux-mêmes. De Thou Intendant de l'armée Françoisse alla les presser d'accorder ce que la Valette leur demandoit. Mais il n'obtint rien. Cependant on trouva moyen de pouvoir Haguenau.

Nous apprenons quelque chose de cette affaire dans les lettres de Grotius. Les avantages remportés en Saxe par Bannier, ayant obligé Galas à repasser le Rhin & à courir au secours de l'Electeur, le Général de l'Empereur laissa quelques troupes près de Saverne, & un autre petit corps dans la haute Alsace sous le commandement du Colonel Colorado. Les François s'étant mis entre les Impériaux séparés, ceux-ci ne se purent joindre, ni s'opposer aux desseins des
 au-

autres. Le Cardinal de la Valette toujours ardent à donner des preuves de sa bravoure, fut légèrement blessé au siège de Guémur. La botte empêcha heureusement qu'une balle de mousquet ne lui cassât la jambe. Pressé ensuite lui-même par la disette des vivres, le Cardinal guerrier ne demeure pas en Alsace autant qu'il l'auroit souhaité. Il revient en Lorraine vers le commencement de Mars, & obtient la permission d'aller à Paris, recevoir les louanges & les applaudissemens de Richelieu & du P. Joseph. *Il n'est pas nécessaire, lui avoit déjà écrit le Ministre, que je vous représente l'extrême contentement que le Roi a du ravitaillement des places de l'Alsace, & de ce qui s'est passé ensuite, ni le plaisir que cela me cause. Vous concevrez aisément l'un & l'autre par l'avantage qui en revient aux affaires de Sa Majesté, & par l'affection que je vous porte. Je me contenterai de vous dire que ce bon succès n'a point trompé mon attente, & que je me le suis toujours promis de votre zèle pour le service du Roi, de votre prudence & de votre bonne conduite. Les complimens du Capucin furent plus courts & moins outrés qu'à l'ordinaire. Votre Eminence, dit-il à la Valette, peut juger de la joie que me causent ses bons succès. Son contentement augmentera, quand elle saura celui que Monseigneur le Cardinal a reçu par cette bonne nouvelle.*

Une si grande joie fut mêlée d'amertume. Les Impériaux attaquent inopinément Longwy, le prennent sans que le Vicomte de Turenne le puisse secourir, se mettent au milieu des quartiers du Duc Bernard de Weymar,

&

1635. & incommodent fort ses troupes qui ont déjà beaucoup de peine à subsister. Cette disgrâce fut réparée par la défaite de deux mille Impériaux que Colorado conduisoit. Le Marquis de la Force les attaqua bravement & les battit. Colorado & quelques autres Officiers distingués demeurèrent prisonniers, & furent conduits à Vincennes près de Paris. Les complimens de Des-Noïers nouveau Secrétaire d'Etat au vainqueur, sont plus justes & mieux fondés que ceux du Ministre & de son Capucin à la Valette. *Ceux qui n'ont point l'honneur d'être connus de vous, dit Des Noïers au Marquis, applaudissent à votre victoire & s'en réjoignent. Jugez qu'elle est la joie de vos amis & de vos serviteurs particuliers. La mienne n'est pas la moindre. Car enfin je prétens être plus à vous qu'aucun autre. Le Roi & M. le Cardinal ont témoigné si publiquement l'estime qu'ils font de votre valeur & de votre mérite, que vous en devez avoir un extrême contentement.* La bataille se donna près d'une petite ville nommée Ravon, à deux lieux de Baccara. Gassion s'y signala encore. Averti que Colorado vient de la haute Alsace vers la Moselle, il marche avec son régiment au-devant des Impériaux. Mais ne se croiant pas assez fort pour les attaquer, il a l'adresse de les arrêter. Cela donna le temps au Marquis de la Force d'arriver avec un bon corps de troupes, & de battre Colorado.

Arrivée
du Duc
de Parme
à Paris.

Le Cardinal de la Valette trouva deux Princes étrangers nouvellement venus à Paris, Edouard Farnèse Duc de Parme, & Bernard Duc de Saxe Weymar. L'un avoit quitté ses Etats, & l'autre son armée dans
le

le dessein de faire leur cour au Roi, ou plutôt à son Ministre. Farnèse menacé d'une irruption des Espagnols dans les deux Duchés, à laquelle le Marquis de Léganez nouveau Gouverneur de Milan se préparoit, & de quelques brefs foudroians du Pape, que les Ministres de Philippe pressoient vivement d'ordonner à son vassal de poser les armes; Farnèse, dis-je, prit la résolution d'aller à la Cour de France, d'y solliciter lui-même le puissant secours dont il avoit besoin, & de s'assurer de la protection de Louis auprès d'Urbain. Le Duc de Parme souhaitoit passionnément d'avoir un corps d'armée séparé à commander, pour défendre ses Etats, ou pour attaquer le Milanois si l'occasion s'en presentoit, & d'obtenir au Maréchal de Toiras toujours retiré à Turin, la permission de servir sous lui. Les troupes de France étoient nécessaires pour le premier, & l'autre ne se pouvoit faire sans le consentement de Richelieu, qui vouloit se venger de Toiras en l'éloignant de toute sorte d'emploi en France & dans les païs étrangers. Emeri Ministre de Louis auprès des Princes confédérés en Italie, tâcha de détourner Edouard de son dessein, en lui représentant que les Espagnols ne manqueraient pas de profiter de son absence, & d'attaquer l'un de ses Duchés, & peut-être tous les deux ensemble. Mais il parut si ferme, qu'Emeri n'osa trop insister, de peur que venant à s'imaginer qu'on ne se soucioit pas de le voir en France, Edouard ne se repentît d'être entré dans la ligue, & ne se rendit aux instances que le Pape lui faisoit de conclure son accommodement par-

ti-

1636.

*Mercurio
François.*

1636.

*Grosi**Epistola**passim**initio anno*

1636.

*Vittorio**Siri Me-**morie Re-**condite.**Tom.**VIII.**Pag. 389.*

390. &c.

1636. ticulier avec le Roi d'Espagne.

Voilà donc Farnèse en France dès les premiers jours de cette année. Le Comte de Brulon alla au-devant de lui à Orléans avec une partie des Officiers de la maison du Roi, envoyés pour le régaler. D'Orléans, on conduit Edouard à Chilli. Le Duc de la Valette & le Comte de Duras y allèrent lui faire de nouveaux complimens de la part de Sa Majesté. Les carrosses du Roi lui furent amenés au Bourg-la-Reine par les Ducs de Mercœur & de Beaufort fils du Duc de Vendôme, accompagnés d'un grand nombre de Gentilshommes distingués. Jamais cortège ne fut plus beau que celui de Farnèse entrant à Paris. Un vieux Libraire de la rue S. Jacques, autrefois zélé ligueur, s'approcha, dit-on, de la portière du carrosse où étoit le Duc de Parme, & lui parla de la sorte, avec une liberté qui surprit tous ceux qui l'entendirent. *Je bénis Dieu, Monseigneur, de ce qu'avant que de me tirer de ce monde, il me fait la grace de voir ici le petit-fils d'un Héros, à qui la France est redevable de la conservation de la Religion Catholique, & du salut de cette grande ville alors extrêmement pressée par la famine.* Cet homme désignoit le fameux Alexandre de Parme, qui secourut Paris assiégé par le Roi Henri IV. Ceux qui étoient dans le carrosse avec Farnèse se mirent à exalter la valeur & les belles actions de son grand-pere en France. *Ce sont des choses passées & entièrement oubliées,* répondit-il avec beaucoup de prudence & de modestie. Edouard ne vouloit pas donner à penser qu'il

qu'ils s'entretenoit avec plaisir de ce qu'Alexandre de Parme fit pour empêcher Henri IV. de monter sur le trône de ses ancêtres. Il changea promptement de discours. On le conduisit à la chambre du Roi au travers des régimens des gardes Françoises & Suisses, rangés en haie à l'avenue & dans la cour du Louvre. Louis l'embrassa tendrement, & le fit couvrir après les premiers complimens. Tout le monde loua la bonne mine, les manières gracieuses & polies du Prince étranger, & sa facilité à se bien exprimer en François. Louis le mena ensuite à la chambre de la Reine. Les Princesses & les Dames y étoient venues pour le cercle. Elles furent extrêmement contentes de sa conversation agréable & aisée. Le Roi lui avoit fait donner un siège pliant à côté du fauteuil de Sa Majesté; mais non sur la même ligne. Le cercle étant fini, les Ducs de Mercœur & de la Valette conduisirent Farnèse à l'appartement de la Reine Mere préparé pour lui. 1636.

Les difficultés & les contestations sur le cérémoniel troubleront bien-tôt la joie de cette première reception. Les Seigneurs qui venoient d'applaudir à sa politesse & à sa civilité, crient dès le lendemain contre sa fierté, & l'accusent même d'arrogance. Edouard n'ayant pas donné dans son appartement la main au Duc de Mercœur, ni conduit le Duc de la Valette & les autres personnes du même rang, au-delà de sa chambre, tous les Ducs & Pairs de France firent de grandes plaintes, & protestèrent qu'ils ne rendroient point visite à Farnèse, à moins qu'il ne

1636.

ne leur donnât la main chez lui. Le différend est porté au Conseil du Roi. A l'instigation de Richelieu, ces Messieurs perdirent leur procès. Eutété de gagner Edouard, & de l'attacher fortement aux intérêts de Louis, le Cardinal appuie, au préjudice des meilleures maisons de France. un Italien devenu Prince par l'ambition honteuse d'un Pape, qui contre toutes les règles de la Religion & de la bienséance, voulut avancer son bâtard. *C'est une chose indigne, dit Richelieu, que des gens élevés en un instant comme des champignons, demandent à précéder chez le Roi même, un Prince Souverain, issu d'une illustre & ancienne maison. Aucun d'eux a-t-il jamais prétendu que M. le Chancelier leur donnât la main chez lui? Cependant, M. le Chancelier s'est bien gardé de porter ses prétentions aussi loin que les Ducs & Pairs. Si je n'étois pas Cardinal, je cederois sans hésiter à M. le Duc de Parme chez lui-même, quoique le Roi m'ait honoré de la dignité de Duc & Pair. Sa Majesté doit en cette occasion obliger un Prince allié de la France, & humilier ces gens qui veulent mal à propos s'égalier aux Souverains. Les Ducs & Pairs de France n'y pensoient pas. Ils cedoient en lieu tiers au Duc de Parme sans difficulté. On contes-toit seulement sur la distinction qu'il leur accorderoit dans son appartement. N'est-il pas infiniment plus étrange, qu'un Moine, & un homme de la plus basse naissance précède les Princes Souverains, parce qu'on lui a donné une calotte rouge, en le faisant Prêtre ou Diacre de l'Eglise de Rome? Où Richelieu avoit-il trouvé que les Farnésés étoient*

étoient d'une illustre & ancienne maison avant le Pape Paul III. mort depuis quatre-vingt ans, ou environ ? Supposons qu'Edouard fût supérieur aux Eperons, aux Luines, & à quelques autres Ducs de nouvelle création, la Maison Farnése est-elle comparable à celles de Lorraine, de Savoie, de Longueville, de Vendôme, d'Angoulême ? Les aînés & les cadets de ces grandes maisons en France, eurent ordre de céder par tout à Edouard, aussi-bien que les Ducs & Pairs. De tous ceux qui prétendoient le rang de Prince à la Cour de Louis, le Duc de Mercœur fils aîné du Duc de Vendôme, le Comte d'Harcourt frère du Duc d'Elbeuf de la maison de Lorraine, & le Comte d'Aletz fils du Duc d'Angoulême, furent les seuls qui déférèrent à la décision du Conseil du Roi. Les autres se dispensèrent d'aller chez le Duc de Parme. Pour ce qui est des Princes du sang Roial qui ne veulent céder qu'aux Rois. ou à leurs frères, ils évitèrent de se trouver avec Farnése.

Richelieu eut son cérémoniel particulier aussi-bien que le Duc d'Orleans. Le Cardinal prit le rochet & le camail à la manière de Rome, lors qu'Edouard lui vint rendre visite. Il reçut Son Altesse au haut de l'escalier & ne lui donna pas la main. On eut un entretien particulier de deux heures ; après quoi Richelieu conduisit le Duc jusques à son carrosse. Son Eminence le voulut voir partir, nonobstant les instantes prières qu'Edouard lui fit de ne se donner pas tant de peine. Le Duc d'Orleans garda en tout le rang de Fils de France. Il fit

1636. fit à Edouard les mêmes honneurs, à peu près que le Roi avoit accordés. Le nouvel hôte fut regalé de tous les divertissemens possibles. Louis fit pour lui la revue de quelques troupes de sa maison, & l'invita plusieurs fois à des parties de chasse. La magnificence de Richelieu surpassa celle de son maître. Le Cardinal donna dans son palais une comédie, dont la représentation coûta un million. Elle fut suivie d'un ballet & d'un repas somptueux. Enfin, on promit à Farnèse la qualité de Lieutenant Général des armées du Roi, le commandement général de toutes les troupes des Confédérés en l'absence du Duc de Savoie, & les instances de Louis auprès de Victor Amédée, afin qu'il consentit qu'Edouard eût un corps d'armée particulier sous sa conduite, pour défendre les Duchés de Parme & de Plaisance, en cas que le Marquis de Léganez Gouverneur de Milan les attaquât. Pour ce qui est de Toiras, le Roi ne voulut point permettre qu'il allât servir sous Edouard; soit que Sa Majesté crût cet emploi au-dessous de la dignité de Maréchal de France: soit que Richelieu l'implacable ennemi de Toiras ne voulût pas souffrir qu'il eût le moindre commandement en Italie. Louis se défendit de déterminer le nombre de troupes dont l'armée particulière de Farnèse seroit composée. Il promit seulement d'engager Victor Amédée à faire un détachement considérable en faveur d'Edouard. Ces paroles générales & un présent estimé cent mille écus, furent tout ce que le Duc de Parme rem-
por-

porta de son voiage en France. Il partit de Paris le 18. Mars. Souvré premier Gentilhomme de la chambre, Brulon Introduceur des Ambassadeurs, & quelques autres Officiers de Sa Majesté, l'accompagnèrent jusques à Fontainebleau. Là il prit la poste pour retourner plus promptement dans ses États ravagés par les Espagnols & par le Duc de Modene. :636.

Bernard Duc de Saxe - Weymar étoit arrivé à Paris quelque temps avant le départ de Farnése. Il n'y fut pas traité avec la même distinction, quoiqu'il prétendît qu'un cadet de l'ancienne branche Electorale de Saxe valoit bien le petit fils du batard d'un homme devenu Cardinal par la supercherie de sa sœur concubine d'un Pape, & élevé ensuite lui-même au Pontificat. La possession actuelle de deux Duchés souverains dont l'un relève de l'Empire, & l'autre du Siège de Rome, l'emporta sur toutes les autres considerations. Bernard venoit solliciter l'accomplissement du traité fait cinq mois auparavant avec lui, & concerter les mesures nécessaires pour une campagne plus heureuse que la précédente en Allemagne. La Cour de France projettoit de l'attacher encore plus fortement à ses intérêts par un riche mariage dans le Roiaume. On pensa premièrement à lui donner la fille unique du Duc de Rohan. Le parti agréoit à Bernard. Mais soit que Richelieu conçût depuis un nouveau dessein; soit qu'il esperât de venir enfin à bout d'engager Weymar à embrasser la Religion Romaine, & à servir Son Eminence dans le projet qu'elle n'aban-

La Cour de France refuse au Duc Bernard de Saxe Weymar les honneurs accordés au Duc de Parme.

Vie du véritable P. Joseph. Part. III. Grotius Epist. 557. 558. 559. &c. Vistorio Siri Memorie Recondite. Tom. VIII. Pap. 393. 324. 195. &c. Pufendorf. Commentar. Rerum Suecicarum. L. VIII.

1636. donnoit point encore de se faire Electeur de Trèves & Evêque de Spire, peut-être de former son prétendu Roiaume d'Austrasie, dont il avoit fait graver la carte, le Cardinal se mit en tête de marier sa nièce Combalet au Duc de Weymar qu'il ne désespéroit pas de voir bien-tôt Landgrave d'Alsace. Le mariage fut, dit-on, proposé à Bernard. Il le rejetta d'une manière qui dut bien choquer & l'oncle & la nièce. *Madame de Combalet*, dit-il, *est assez belle pour en faire une maitresse, mais M. le Cardinal ne connoit fort mal, s'il me croit capable de consentir à une alliance si inégale.* Bernard racouta cette repartie à Hervart alors son confident, & depuis Contrôleur Général des finances en France, emploi dont le Cardinal Mazarin récompensa un service fort important rendu à Louis XIV. durant sa minorité. Hervart fut fort affligé de ce que Weymar s'étoit si librement expliqué. *Ces sentimens, Monseigneur*, lui dit-il, *sont dignes d'un Prince de votre auguste Maison. Mais plût à Dieu que vous ne les eussiez point déclarés. On ne manquera pas de les rapporter à M. le Cardinal. Vous connoissez combien il est sensible au mépris, & à quel excès son humeur vindicative est capable de le porter. On a cru que Richelieu irrité au dernier point contre Bernard, pensa dès-lors à se défaire de lui. Je tiens cette anecdote d'un fort bon endroit. Cependant beaucoup de gens auront de la peine à se persuader que le Cardinal ait voulu donner sa nièce à un Protestant. Cette difficulté m'arrêteroit peut-être, si je ne trouvois dans les lettres de Grotius qu'on se flattoit*
à la

à la Cour de France d'attirer le Duc de Weymar à la Communion de Rome.

1636.

L'inégalité du traitement fait à Farnèse & à lui, fut si grande, que le Prince Allemand en parut extrêmement choqué. On le logea seulement à l'Arsenal. Les Officiers nommés pour le servir, étoient en plus petit nombre & d'un ordre inférieur à celui de ceux qui furent donnés au Duc de Parme. Mais ce qu'il y eut de plus mortifiant, c'est que dans la première audience de Bernard, Louis se couvrit, & le laissa découvert. Après avoir inutilement attendu que Sa Majesté lui fit signe, ou lui dît de mettre son chapeau, Weymar se couvre de lui-même sans façon. Il parut alors de l'altération sur le visage de Louis, qui se découvre incontinent pour obliger Bernard à faire de même, rompt la conversation, & se retire dans son cabinet. Bertize qui avoit servi d'Introducteur, y est appelé, & le Roi lui demande pourquoi il n'a pas exécuté l'ordre qu'on lui avoit donné d'avertir le Duc qu'il ne lui appartenait pas de se couvrir en présence de Sa Majesté. *J'ai fait ponctuellement tout ce qui m'a été commandé*, répondit Bertize. *Si M. le Duc de Weymar n'a pas eu égard à mes avertissemens, c'est qu'il ne l'a pas voulu*. Louis se remet un peu, rentre dans sa chambre, & conduit Bernard à l'appartement de la Reine. Le Duc demeura toujours découvert, quoique le Roi eût son chapeau sur la tête. On supposa que c'étoit une civilité rendue au sexe.

Dans la situation présente de son armée fort diminuée par la défection des soldats,

H 2

Wey-

1636.

Weymar avoit si grand besoin de la Cour de France, & la passion d'obtenir l'Alsace étoit si vive, qu'il dissimula son ressentiment au regard du Roi, qui faisoit une telle distinction entre le Duc de Parme, & un Prince de la Maison de Saxe. Mais quoiqu'Edouïard eût envoié un de ses Gentilshommes lui faire des complimens, il ne put s'empêcher d'éclater contre lui. *M. le Duc de Parme*, dit un jour Bernard en présence de quelques personnes, *s'applaudit merveilleusement des bonheurs extraordinaires qu'il reçoit ici. Auroit-il oublié que mes ancêtres portoient la Couronne Imperiale, lorsque les siens étoient de simples Gentilshommes ?* J'avoue, répondit Edouïard lors que cette réflexion maligne lui fut rapportée, *que l'Empire a été dans la Maison de Saxe. Mais n'en déplaise à M. le Duc Bernard, mes ancêtres étoient en ce temps-là Chevaliers & Comtes. Seroit-il possible qu'il ignorât que les Comtes d'Italie étoient autrefois comme des Souverains ? Sans insister trop là-dessus, je dirai que lorsque nous avons obtenu les Duchés de Parme & de Plaisance, la branche de Saxe-Weymar a été privée de ses Etats & de la dignité Electorale par l'Empereur Charles-Quint. Réduits à la condition de simples particuliers, les ancêtres de M. le Duc Bernard ont perdu leur rang & leur considération en Allemagne, lorsque les miens ont acquis une belle Souveraineté en Italie. Je ne sai pas si Edouïard auroit bien pu prouver que ses ancêtres étoient Chevaliers & même Comtes en Italie, lorsque des Princes de la Maison de Saxe remplissoient avec éclat le Trône Imperial. Un Pape ambitieux, &*
ses

ses enfans, ou ses neveux, trouvent facilement des titres d'une noblesse distinguée. Les Genealogistes s'empressent à les faire descendre des meilleures maisons de l'Europe. 1636.

Quoi qu'il en soit de l'ancienneté de la Maison Farnése, je dirai que sans contester la prétention du Duc de Parme, Weymar auroit pu lui demander si le mariage légitime du Pape Paul III. avec la mere de Pierre Louis Farnése, premier Duc de Parme & de Plaisance étoit bien avéré. L'Abbé Farnése depuis Evêque de Rome, l'avoit-il certainement épousée dans les formes, avant que d'entrer dans ce qu'on nomme les Ordres Sacrés ? Tous les Historiens n'en conviennent pas. Un Prince dont l'aïeul se trouvoit flétri par une naissance illégitime, ou du moins fort douteuse, par une vie déréglée & criminelle, enfin par une mort plus que tragique, avoit-il bonne grace d'insulter de la sorte au malheur de l'Electeur de Saxe dont Bernard descendoit ? Il fut plus illustre par ses grandes qualités, par son courage héroïque, & par ses belles actions, que par sa naissance & par sa dignité dont Charles-Quint le depouilla injustement. Car enfin, si George Electeur de Saxe eut raison, de défendre sa Religion & la liberté de l'Allemagne opprimée par un Empereur ambitieux, comme il seroit facile de le prouver, méritoit-il d'être mis au ban de l'Empire ? Celui qui profita de sa dépouille, se vit obligé à prendre les armes contre son bienfacteur, & à s'opposer au dessein formé par Charles-Quint de détruire les Protestans & de

- 1536. subjuguor l'Allemagne. Maurice de Saxe n'étoit pas moins coupable que son prédécesseur, ou plutôt ils ne le furent ni l'un ni l'autre dans leur résistance à l'Empereur. Mais George eut le malheur de perdre la bataille de Mulberg, & Maurice appuié du Roi de France, contraignit Charles-Quint à s'enfuir promptement d'Inspruck, & à consentir au traité de Passau. Bien loin que l'oppression violente que la branche aînée de la Maison de Saxe souffroit alors, la rendit méprisable en Allemagne, comme le petit-fils du Pape qui en fut un des principaux auteurs, eut l'insolence de le reprocher à Bernard, toutes les personnes équitables l'en estimerent davantage, & plaignirent unanimement sa disgrâce.

Je l'ai déjà remarqué, si la Cour de France fit une si grande distinction entre Farnèse & Weymar, elle fut uniquement accordée à la possession actuelle d'une Souveraineté assez considérable en Italie. Cela est si vrai que Louis fit dire à Bernard que s'il vouloit prendre la qualité de Duc de Franconie dont le feu Roi de Suède avoit flatté l'ambition de ce Prince, ou de Souverain de quelque autre Etat, sa Majesté le feroit couvrir devant elle sans aucune difficulté, parce que cette distinction s'accordoit à la dignité, & non pas à la naissance: réponse tout-à-fait conforme au cérémoniel établi en France. Si le Duc de Weymar n'eut pas les mêmes honneurs qu'Edouard dans la chambre du Roi, il fut dédommagé en quelque manière par les visites que les Princes & les grands Seigneurs lui rendirent avec empressement.

ment. Comme il ne portoit pas ses prétentions si loin que le Duc de Parme, tous allèrent en foule chez lui ; soit que ce fût une marque de leur estime, soit qu'ils eussent envie de chagriner Edoüard qui en ufoit avec trop de hauteur & de fierté. Grotius Ambassadeur de Suède qui n'avoit point d'ordre particulier de faire des civilités à Bernard, hérita quelque temps s'il iroit lui rendre visite. Mais l'Ambassadeur d'Angleterre aiant fait la démarche, Grotius en usa de même. Ces deux Ministres n'envoierent point leurs carosses à l'entrée du Duc de Parme dans Paris, de peur qu'on ne les obligéât à marcher après ceux de Mazarin & de Bolognetti Nonces du Pape. Les Ambassadeurs & même celui de Venise ne virent point Edoüard. Tous évitèrent de se commettre avec un Prince si fier, que les Nonces du Pape dont il étoit feudataire, n'allèrent point chez lui. Le Duc leur refusoit je ne sai quels honneurs qu'ils prétendoient.

Richelieu & son P. Joseph rendirent visite à Weymar. On ne dit pas si ce fut en cette occasion, ou dans quelqu'une de ses fréquentes conférences à S. Germain & ailleurs avec les Cardinaux de Richelieu & de la Valette, le Maréchal de la Force, le Marquis de Feuquieres & le Capucin, que Bernard donna un fort grand ridicule à ce Moine impertinent, qui vouloit non seulement parler de la guerre qu'il n'entendoit pas, mais encore faire des leçons aux plus anciens & aux plus habiles Généraux d'armée. On déliberoit dans ces conférences sur les moyens

1636. de couvrir la frontiere du Roiaume , & de retablir les affaires des Protestans confédérés d'Allemagne. Joseph s'avise un jour de prendre la carte & de marquer avec son doigt les villes qu'il falloit prendre l'une après l'autre, pour repousser les Imperiaux au delà du Rhin, & pour reconquerir tout ce qu'on avoit perdu depuis la bataille de Norlingue dans les Electorats de Trèves & de Maïence, dans les Evéchés de Wormes & de Spire, dans le Palatinat, dans la Suabe & dans la Franconie. *Cela est fort bien*, Monsieur Joseph, répondit Bernard après avoir écouté en souriant les projets chimeriques du Capucin, *mais les villes ne se prennent pas avec le bout du doigt*. On se mit à rire, & M. Joseph demeura confus. Le Duc de Weymar partit de Paris vers la fin d'Avril *avec six cens mille florins, & chargé de promesses magnifiques*, dit Grotius au Chancelier Oxenstiern.

Mazarin
est rap-
pellé de
la Cour
de France.

Histoire
du Cardi-
nal Ma-
zarin.

Mazarin Nonce Extraordinaire du Pape en France partit de Paris environ ce même temps. Son maître lui avoit ordonné dès la fin de l'année précédente de s'en aller faire ses fonctions de Vice-Légat d'Avignon. Quel coup de foudre pour l'Italien ambitieux! Fut-ce un effet de la vengeance des Espagnols irrités de ce qu'il se devoit ouvertement à la France, ou de l'intrigue de Bolognetti à la Cour de Rome? Revêtu du caractère de Nonce Ordinaire auprès de Louis, il voioit avec dépit, que Mazarin pensoit à le debusquer, & à remplir sa place. Cet homme souple & délié, s'étoit si bien insinué dans l'esprit de Richelieu,

cheliu , qu'il comptoit sur le crédit du 1636.
 Ministre, à la première; ou du moins à la
 seconde promotion de Cardinaux qui se fe- *L.I. Chap.*
 roit. Il ne manquoit à Mazarin que la qua- *3. Recueil*
 lité de Nonce Ordinaire en France, afin d'a- *des lettres*
 voir le temps de bien lier son intrigue, & *du Cardi-*
 d'obtenir la recommandation du Roi. Les *nal de Ri-*
 Ministres que le Pape envoie à Vienne, à *scholien.*
 Paris & à Madrid manquent assez rarement *Lettre 55-*
 de parvenir au Cardinalat; s'ils ont de bons *Vittorio*
 patrons à la Cour de Rome, & si par leur *Siri Me-*
 complaisance & par leur dextérité, ils savent *morie Re-*
 engager les plus puissans Princes de la Com- *colleite.*
 munion Romaine à les recommander au Pa- *Tom. VIII*
 pe. Mazarin n'étoit pas mal auprès d'Ur- *Pag. 315-*
 bain. Le Cardinal Antoine Barberin, dont *386.*
 il fut premièrement domestique, l'appuioit de
 tout son credit, & Richelieu lui faisoit es-
 pérer la recommandation de Louis. Il fal-
 loit seulement fournir à Sa Majesté un pré-
 texte d'écrire, & d'ordonner à ses Ambassa-
 deurs d'agir en faveur de Mazarin à Ro-
 me.

La Nonciature Ordinaire en France parut
 le plus plausible & le plus honnête. Maza-
 rin la briguoit pour cet effet. Mais les Es-
 pagnols & ses ennemis secrets, peut-être le
 Cardinal François Barberin lui-même, firent
 de si fortes remontrances au Pape, & criè-
 rent si fort auprès de lui, que consentant en-
 fin au rappel de Mazarin, il lui envoya or-
 dre d'aller incessamment à Avignon. *Le*
Nonce Extraordinaire de Votre Sainteté en Fran-
ce, dirent certaines gens à Urbain, se de-
grade honteusement lui-même. C'est le valet
du Cardinal de Richelieu. Vos bonnes grâces,

163. ne lui semblaient pas un moyen si sûr d'avancer sa fortune, que la faveur & la protection du Ministre de Sa Majesté Très-Chrétienne. Il s'applique infiniment plus aux affaires des Cours de France & de Savoie qu'à celles du S. Siège. Ses insinuations artificieuses ont porté le Duc de Savoie à se liguier avec le Roi de France, & il n'a pas tenu à votre Ministre que le Duc de Modène ne suivît l'exemple du Duc de Parme. Vous envoyâtes Mazarin en France avec ordre d'agir de votre part en faveur du Duc & des Princes de Lorraine injustement opprimés. Tel fut le sujet de cette Nonciature extraordinaire. Mazarin parut plus propre qu'un autre à cause de ses liaisons avec le Cardinal de Richelieu. Il a dit quelque chose par façon dans ses premières audiences. Pouvoit-il s'en dispenser ? Mais on s'est bien gardé d'insister trop fortement sur la commission que vous avez donnée. Elle n'est pas agréable à la Cour de France. On regarde Mazarin à Ruël & à Paris, non comme un Ministre de Votre Sainteté, mais comme le premier & le plus assidu Courtisan du Cardinal de Richelieu. L'Auteur de la vie de Mazarin donne assez à connoître que son Héros manqua beaucoup de prudence dans sa négociation. Je ne sais si un autre moins prévoyant & moins habile auroit tant négligé d'ôter à ses ennemis les occasions de réfléchir sur sa conduite, & aux Espagnols le sujet de s'en plaindre au Pape. Mazarin accepte un appartement à Ruël. Quels furent les soins & les empressements de Richelieu lors que son confident tomba malade dans cette belle maison ! Les marques d'estime & d'amitié que Mazarin reçut

en France, dit son Historien, donnèrent de l'inquiétude & de la jalousie aux Espagnols. On répandit le bruit qu'il faisoit mieu les affaires de la France & du Roi, que celles du S. Siège & du Pape. De manière que sur les plaintes des Espagnols, ou du moins par leurs intrigues, il fut rappelé de sa Nonciature, & envoyé à sa Vice-legation d'Avignon.

1636.

Louis irrité de cet ordre, dépêche incontinent un courier à Rome & écrit au Pape. Sa Majesté lui témoignoît qu'elle trouvoit fort étrange qu'on rapellât de la sorte un Ministre qu'elle n'avoit reçu que par complaisance pour Urbain. Que Mazarin étoit venu en France avec une commission desagréable au Roi, parce que les Espagnols l'avoient demandé. Que ce Ministre leur paroissant depuis trop bien intentionné pour la conclusion de la paix générale, ils obligeoient le Pape à lui ôter son emploi. Que sa dextérité pouvoit beaucoup contribuer à terminer la guerre allumée dans l'Europe; & que la présence d'un si habile négociateur étoit fort nécessaire à Paris. Les instances du Roi furent inutiles. *Sa Sainteté*, dit-il dans son chagrin, *ne pouvoit me causer un déplaisir plus sensible. que de rappeler à la sollicitation des Espagnols, un Ministre dont je suis content.* La cour de France fit une autre tentative en faveur de Mazarin, & je ne sai si ce ne fut point une nouvelle finesse de cet homme attentif à trouver tous les moïens d'avancer sa fortune. On demanda que Mazariu accompagnât le Légat qu'Urbain envoioit à Cologne, ville choisie pour la négociation de la paix générale. Cette instance ne fut pas

1636. mieux écoutée. Urbain craignoit que son Légat ne devint suspect à la Maison d'Autriche, s'il lui donnoit pour adjoint un homme ouvertement dévoué à la Cour de France. Richelieu se plaint amèrement du rappel de Mazarin dans une lettre au Pape, & lui dit sans façon que cette démarche donne à penser, que les Espagnols obtiennent de lui tout ce qu'ils souhaitent au préjudice de la France.

Le Cardinal de Richelieu veut se faire Chef & Supérieur Général de quelques Ordres Monastiques.

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery. I. VI. Chap. 36. I. VII. Chap. 8. & 9. Vittorio Siri Memorie Recondite. Tom. VIII. Pag. 386.

La Cour de Rome toujours en garde contre Richelieu, affectoit de le mortifier dans toutes les occasions qui se présentoient. Soit que ce fût un effet de sa vanité naturelle qui le portoit à rechercher tous les moyens d'acquiescer de la réputation, & de passer même pour un zélé dévot; soit qu'il eût quelque vue secrète en appuiant la réforme des anciennes & riches Abbayes de France, dont les Moines ménoient une vie déréglée & scandaleuse, le Cardinal non content de réformer les Abbayes qu'il possédoit, se fit élire Abbé de Clugni, de Cîteaux, & de Prémontré; trois Monastères Chefs d'Ordre en France, dont les Abbés sont comme Supérieurs Généraux d'un grand nombre d'Abbayes, ou de Prieurés dans le Roïaume & dans les pais étrangers. On publia en même tems que le Cardinal vouloit réformer & les trois Chefs d'Ordre & tous les Monastères de leur dépendance. La Cour de Rome ne crut point que le zèle de la maison du Seigneur dévorât tellement Richelieu. Les soupçonneux & défiants craignirent que le prétexte spécieux de rendre à l'Eglise Gallicane son ancienne splendeur, ne lui servit à cou-

vrir

voir des desseins profonds, & qu'il ne pen- 1636.
sât à se faire Patriarche en France, ou du
moins à mettre le Pape dans la nécessité de
le nommer Légat du Siège Romain, comme
le fameux Cardinal d'Amboise le fut sous le
Roi Louis XII.

Par la distribution des Evêchés, des Ab-
bayes, & de tous les autres bénéfices consisto-
riaux, disoit-on dans le Conseil secret d'Ur-
bain, Richelieu tient tous les Prélats & tous
les Ecclesiastiques de France dans une dépen-
dance absolue de ses volontés. Les Evêques ont
envie de devenir Archevêques, ou d'être trans-
férés à une Eglise plus riche. Combien de nou-
velles créatures le Cardinal se fera-t-il encore,
s'il est une fois pourvu de l'Abbate de Clugni
qui a tant de bons Prieurés à sa collation? Il
domine dans l'Université de Paris. En rebâ-
tissant l'ancien College de Sorbonne dont il s'est
fait Proviseur, il gagne le plus grand nombre
des Docteurs de la Faculté de Théologie. Tous
se dévouent à un Ministre capable de les bien
recompenser. Une chose sembloit lui manquer:
c'étoit l'empire sur les Moines. Ces réformés
qu'il introduit dans les meilleures Abbayes le re-
vèrent comme leur protecteur. Eun & cer-
tains Missionnaires qu'il a établis, & qui lui
servent d'émissaires dans tous les endroits où ils
vont prêcher, ne parlent que du zèle & de la
piété de M. le Cardinal. On en fait un Saint
à canonizer immédiatement après sa mort.
Quand il sera une fois pourvu des Abbates des
Clugni, de Cîteaux, & de Prémontré, le
voilà maître de trois Ordres nombreux & riches.
Le S. Siège ne pourra plus compter que sur les
Religieux mendiants fort méprisés en France. Ri-

1636. Richelieu saura même leur fermer la bouche, & les mettre dans son parti, en les menaçant d'arrêter les aumônes dont ils vivent. Les Jésuites ont à la vérité du crédit & un grand attachement au S. Siège. Mais le Cardinal ne les aime point. Il les humilie même autant qu'il peut. Que fait-on s'il n'affecte point de relever les Universités de France, sur tout celle de Paris, ennemies déclarées des Jésuites, afin d'abaïsser une Société qui lui paroît trop dévouée au Pape? Enfin le Confesseur du Roi dépend du premier Ministre. Celui que Richelieu a donné depuis peu à Sa Majesté, est un vieillard de quatre-vingt ans, incapable d'agir avec tant soit peu de vigueur.

Ces considérations furent si puissantes à Rome, que le Pape refusa hautement des bulles au Cardinal pour les Abbayes de Clugni, de Cîteaux, & de Prémontré. Les bigots & les gens qui se font sottement en France un point de religion d'être attachés à l'Evêque de Rome, soupçonnerent encore Richelieu d'aspirer au Patriarchat, & de prendre des mesures secrètes pour former un schisme. Durant les demêlés de la Cour de France avec celle de Rome dont je parlerai dans quelque temps, il parut un livre sous le nom de l'Optat de France. L'Auteur insinuoit malignement que tous les bons Catholiques de son pays devoient prendre garde aux pièges qu'on leur tendoit, & que Richelieu plus entreprenant & plus puissant que Majorin & Donat premiers auteurs du schisme des Donatistes en Afrique contre lequel Optat Evêque de Milan écrivit à la fin du quatrième siècle de l'Eglise, projettoit d'en former un

en

1636.

en France qui ne seroit ni moins grand, ni moins dangereux. A propos des réflexions faites à Rome sur le grand nombre de créatures, que le Cardinal acqueroit par la distribution des Evêchés & bénéfices, je le louerois ici volontiers d'avoir donné quelques excellens Prélats à l'Eglise de France, si je ne craignois qu'il n'y eût des motifs secrets d'ambition & d'orgueil dans la nomination de trois ou quatre grands hommes à des Evêchés reculés au fond du Roïaume & peu considérables. Si Richelieu avoit pris à tâche de remplir dignement les premiers sièges de l'Eglise de France, & de mettre par tout de bons Evêques, il mériteroit certainement de grands éloges. Mais quatre ou cinq Ecclésiastiques d'un mérite distingué promus à l'Episcopat par la recommandation de sa nièce Combalet, ou de quelques-uns de ses confidens, ne Pexcuseront jamais d'avoir mis un fort grand nombre de sujets indignes dans les premières places du Clergé. Quoiqu'il en soit des raisons qu'eut le Cardinal de procurer les Evêchés de Marseille, de Cahors, & d'Aler, à Jean-Baptiste Gault Prêtre de l'Oratoire, à Alain de Solminhiac Abbé Régulier de Chancelade, & à Nicolas Pavillon Prêtre du Diocèse de Paris, il est certain que le Clergé de France lui sera toujours redevable d'avoir mis sur le *chandelier* trois hommes, dont la charité le courage, le zèle & les autres vertus Episcopales ont brillé avec éclat dans leur *siècle pervers*.

Richelieu ne se voulut-il point venger du Pape, en persuadant à Louis de rapeller de Rome le Comte de Noailles son Ambassadeur

Le Maréchal d'E-
trées est
envoïé
Ambassa-
deur

1636. **deur, & de lui substituer le Maréchal d'E-**
trées. Urbain n'aimoit point celui-ci de-
 puis l'enlèvement des Forts de la Valteline
 déposés entre les mains de son prédécesseur.
 Les manières hautes & brusques du Maré-
 chal avoient choqué la Cour de Rome du-
 rant sa première Ambassade sous Paul V. On
 prétendoit même qu'elles mirent ce Pontife
 dans une si furieuse colère, qu'il en tomba
 dans l'apoplexie dont il mourut. Mais l'hu-
 meur d'Etrées étoit une des grandes raisons,
 pourquoi le Cardinal s'opiniâtroit à le faire
 envoyer à Rome, malgré l'extrême répu-
 gnance du Pape. On croioit, & le Cardinal
 Autoine & le Nonce Mazarin en conve-
 noient, que dans la situation présente des
 affaires, l'esprit vif & bouillant du Maréchal
 feroit mieux à Rome, que la douceur & la
 modération de Noailles. On avancera plus,
 disoit Richelieu, *par le bruit & les menaces,*
que par la souplesse & par les ménagemens. Le
 Pape veut intimider le Duc de Parme, il faut
 lui faire peur à lui-même & à son Cardinal
 Barberin. Ces Italiens amoureux du repos, &
 circonspects quand ils appréhendent une rupture
 ouverte entre eux & la France, accorderont peut-
 être enfin ce qu'on leur demande sur le préten-
 du mariage de Monsieur, & cesseront de tour-
 menter le Duc de Parme. Le Maréchal d'E-
 trées nous accommode mieux qu'aucun autre.
 Accoutumé aux allures & au génie de la Cour
 de Rome, il saura déconcerter par sa vivacité,
 le Pape, ses neveux, ses Ministres, & souste-
 nir avec dignité les intérêts de la France contre
 la faction Espagnole.

Le Maréchal part vers la fin de Janvier.

On

On lui enjoignoit dans son instruction, de voir en passant Victor Amédée Duc de Savoie, de l'assurer de l'affection du Roi, de lui dire que le principal motif de l'Ambassade, c'étoit d'appuyer le Duc de Parme à la Cour de Rome, & d'empêcher qu'on y procédât contre lui. Après ces premières ouvertures, Etrées devoit promettre à Victor Amédée que Sa Majesté agiroit la campagne prochaine puissamment par terre & par mer en Italie. Cette instruction nous découvre que le Cardinal Antoine Barberin toujours dévoué à la France, proposoit une diversion dans le Roiaume de Naples, qu'il offroit de lever à ses dépens six mille hommes de pied qui s'en iroient par pelotons rejoindre l'armée confédérée, & qu'il demandoit que ces six mille fantassins renforcés d'un détachement de deux mille chevaux que les Confédérés fourniroient, marchassent vers le Roiaume de Naples, où ils devoient trouver, disoit-on, un grand nombre de bandits & de mécontents prêts à se soulever contre les Espagnols. L'exécution de ce projet paroissoit fort difficile. Cependant, on avoit peine à s'imaginer qu'Antoine eût voulu faire une pareille avance, sans un aveu du moins tacite de son oncle. Etrées eut ordre de sonder les desseins d'Antoine, & de voir ce qui se pourroit faire avec le Cardinal Colonne qu'on prétendoit mettre de la partie.

Si Antoine forma véritablement ce projet, ce ne fut qu'une chimere d'un homme ambitieux & empressé à profiter du long Pontificat & de la bonne santé de son oncle, pour mettre une Souveraineté considérable dans la mai-

1636.

1636. maison Barberine. Le Cardinal François son frere traversa les grandes vuës & les intrigues d'Antoine. Fut-ce un effet de sa prudence, ou de son étroite liaison avec l'Espagne? J'ai lu quelque part que fâchés de ce qu'à l'imitation de quelques-uns de ses prédécesseurs, qui dans un Pontificat beaucoup plus court, mirent de belles Souverainetés dans leur maison, Urbain ne pensoit pas à en faire autant pour la sienne, les Barberins furent tentés d'essayer, s'ils ne pourroient point enlever le Roïaume de Naples, ou du moins une partie considérable. Que savons-nous si la Cour de France ne fit point sous main une pareille proposition à Urbain & à ses neveux? L'esprit du Capucin Joseph étoit merveilleusement fertile en projets chimériques, & Richelieu y donnoit presque aveuglément. Quoiqu'il en soit, bien loin de se laisser leurrer par celui-ci, le Cardinal François Barberin flatté par les Espagnols, pensa plutôt à profiter des dépouilles d'Edouard Duc de Parme. Les Ministres de Philippe sollicitoient Urbain de poursuivre Farnèse, de l'excommunier, de le déclarer déchu de ses fiefs relévans de l'Eglise de Rome, & d'en investir Dom Thadée Barberin. On se faisoit fort que l'Empereur en useroit de même au regard des fiefs mouvans de l'Empire. Après quoi la maison Barberine seroit mise en possession des Duchés de Parme & de Plaisance.

Le chef principal de l'instruction du Maréchal d'Etrées, regardoit l'affaire d'Edouard à Rome. Louis y ordonnoit à son nouvel Ambassadeur, de remontrer au Pape que les
deux

deux Brefs *monitoires* envoyés de Rome au Duc de Parme, pour l'empêcher de faire avancer ses troupes hors de ses Etats, sembloient être comme les *avancoueurs* de quelque fâcheuse procédure contre lui, & les premiers coups du tonnerre qui gronde avant la chute. Que les Espagnols ne manqueroient pas d'en tirer de grands avantages, & de publier que le Pape condamnoit hautement la ligue conclue l'année précédente entre le Roi & quelques Princes pour la conservation de la liberté de l'Italie. Que Sa Majesté & le Duc de Parme ne comprenoiént pas bien la raison alléguée par Urbain que les deux brefs & les procédures qui se feroient ensuite, ne tendroient qu'à s'assurer un dédommagement certain sur les biens d'Edouard, en cas que le Pape se trouvât dans la nécessité de secourir son vassal contre le Roi d'Espagne, qui se préparoit à envahir les Duchés de Parme & de Plaisance. Si Sa Sainteté, disoit-on dans l'instruction du Maréchal, ne veut pas à l'exemple des Princes puissans & riches, secourir gratuitement le plus foible contre celui qui entreprend de l'opprimer; avant que d'exiger la somme de son dédommagement, elle doit attendre que M. de Parme implore la protection du S. Siège. Peut-être qu'il n'en aura pas besoin. Apprehende-t-on que les Espagnols n'enlèvent & ne s'approprient un fief de l'Eglise, sous prétexte que le possesseur leur a déclaré la guerre? Les puissans secours que le Roi donne à ses Alliés en Italie, doivent dissiper les craintes du Pape. On saura bien empêcher que le Roi d'Espagne ne dépouille aucun des Princes confédérés. Louis,

com-

1836.

1636. commandoit ensuite à son Ambassadeur de remontrer à Urbain la justice de sa ligue avec les Ducs de Savoie, de Mantouë, & de Parme, & de lui insinuer que la Cour de Madrid, aiant formé depuis long-temps le dessein d'ôter au S. Siège toute la puissance temporelle en Italie, le Pape & ses neveux devoient du moins laisser faire ceux qui se liguoiient pour déconcerter les ambitieux projets de la Maison d'Autriche. Que si le Pape & les Barberins insensibles à toutes les insinuations du Maréchal, continuoient d'inquiéter le Duc de Parme, le Roi enjoignoit à Etrées, de leur déclarer nettement, que tout ce qui se feroit contre Farnése, Sa Majesté le regarderoit comme fait contr'elle-même.

Urbain aint laissé couler un temps considerable, sans donner audience au Maréchal, & sans le recevoir avec la distinction due à un Ambassadeur du Roi de France, Richelieu lui écrivit la lettre suivante. *Très-Saint Pere, je ne prens pas la plume, comme Ministre du plus grand Roi de tous ceux qui ont le bonheur d'être sous la conduite de Votre Sainteté; mais j'ose lui adresser ces lignes, comme Cardinal du S. Siège, passionné pour les intérêts de l'Eglise, & pour tout ce qui concerne votre personne & votre maison. Ce qui se passe au sujet de M. le Maréchal d'Etrées, étant capable d'avoir des suites de fort grande importance, je manquerois ouvertement à mon devoir, si je ne suppliois très-humblement Votre Beatitude d'y avoir égard. Comme il n'a jamais rien fait que ce qui lui a été commandé par le Roi, si ses actions vous ont été désagréables,*

blés, c'est de Sa Majesté, & non de M. d'E- 1636.
 trées que vous vous devez plaindre. Cepen-
 dant, je m'assure que votre bonté & votre équité vous porteront à reconnoître qu'en tout ce qui s'est passé, jamais ce grand Prince n'eut intention de déplaire à Votre Sainteté; mais bien de la servir, & d'empêcher que ceux qui ont autrefois exécuté de mauvais desseins contre le S. Siège, ne pussent pendant son regne se mettre en tel état, qu'on eût raison de craindre quelque événement semblable à ceux qui sont arrivés en un autre temps.

Depuis deux ans Votre Sainteté aiant envoyé en France un * Nonce Extraordinaire sur un * Mazarin; sujet autant contraire aux intérêts du Roi, que favorables à ceux des Espagnols, & l'aiantrappelé lors qu'ils sembloient n'avoir pas sa personne agréable, & apprehender qu'il ne servît à la pain contre leurs intentions, s'il arrive que vous persistiez dans votre opposition à l'emploi de M. le Maréchal d'Etrées, en la personne duquel il se rencontre beaucoup de qualités contraires à ce que les ennemis de cette Couronne peuvent desirer, tout le monde croira, quoique fausement, que par leurs artifices les Espagnols vous portent insensiblement à ce qu'ils souhaitent avec le plus d'ardeur. Cette pensée n'entrera jamais dans mon esprit. Mais il est important qu'il vous plaise d'empêcher qu'elle ne s'insinue dans celui de plusieurs autres. Ils aurent de la peine à s'en garantir, si Votre Sainteté continue de traiter le Roi en cette occasion, autrement que tous les autres Princes qui ont des Ambassadeurs auprès d'elle. Vous voudrez, je m'assure; témoigner la différence que vous faites entre ceux qui n'ont jamais cessé de vous bo-

3636. honorer cordialement, & les autres qui vous donnent seulement des marques extérieures de respect, lors que leurs affaires le demandent. La piété du Roi connaît Votre Beatitude à un tel procédé, la personne vous en supplie, & le temps présent semble vous y obliger. Rien ne peut être plus contraire à la paix que de faire paroître qu'il y a de la méintelligence entre vous & celui de tous les Rois, qui a toujours le plus désiré une étroite union avec le S. Siège. Il sera également facile & glorieux à Votre Sainteté de conserver le pouvoir absolu qu'elle a sur ce grand Prince. J'ose vous promettre que M. le Maréchal d'Etrées n'aura point de plus grand soin que de vous servir. Il considérera toujours les intérêts de votre maison, afin de s'y rendre utile au Roi son maître. S'il en arrive autrement, je consens que Votre Sainteté s'en prenne à moi.

Richelieu ne parut pas une caution suffisante. On ne se reposoit pas assez sur sa sincérité à la Cour de Rome. Urbain refusa encore d'écouter Etrées, dont les manières lui devenoient d'autant plus insupportables, que le Maréchal parloit avec grande hauteur pour le Duc de Parme, menacé plus que jamais des foudres du Vatican, à la sollicitation des Espagnols, qui leurroient Dom Thadée Chef de la maison Barberine, de l'espérance d'obtenir les dépouilles de Farnèse. La conjoncture fut extrêmement favorable à Mazarin qui s'ennuioit dans sa Vice-légation d'Avignon. Le Pape embarrassé du Maréchal d'Etrées, cherchoit tous les moyens de s'en défaire. Il s'avisa enfin de rapeller Mazarin à Rome, & de l'engager à employer toute sa dextérité & tout

1636.
 tout son credit à la Cour de France, afin qu'on envoie incessamment ordre à Etrées de s'en retourner auprès du Roi. N'est-il pas assez vraisemblable qu'Urbain persuadé que l'opiniâtreté de Louis à ne vouloir point nommer d'autre Ambassadeur que le Maréchal, venoit du chagrin que le rappel de Mazarin caufoit à Sa Majesté, crut qu'elle & son Ministre contens de voir à Rome un Italien capable de servir plus utilement la France qu'Etrées dans l'affaire du Duc de Parme, se laisseroient enfin fléchir, & auroient égard au grand éloignement que le Pape témoignoit de traiter avec le Maréchal ? Peut-être aussi que Mazarin voyant l'embarras d'Urbain, lui fit insinuer par le Cardinal Antoine, que si on permettoit à Mazarin de revenir à Rome, il trouveroit quelque expédient pour obtenir la satisfaction que le Pape demandoit. Quoiqu'il en soit, Richelieu & Mazarin furent plus fins que le Pape & ses neveux. Celui-ci appuyé par le Cardinal Antoine, fut se conserver à la Cour de Rome ; & l'autre déterminé à ne rien relâcher, maintint hautement Etrées dans son emploi.

Nous n'avons pas la lettre que Mazarin écrivit par façon à Richelieu, sur le rappel du Maréchal qu'il avoit conseillé lui-même d'envoyer à Rome. On a seulement conservé la réponse du Cardinal. Rien ne prouve mieux l'étroite union qui s'étoit formée entre ces deux Politiques, dont l'un fut le successeur de l'autre. *Je suis fort aisé de votre rappel à Rome*, disoit Richelieu à Mazarin. *Dieu veuille qu'il vous soit avan-*

1636. *lagueux. Il faut vous maintenir où vous êtes. Toute condition, qui vous sera proposée pour en sortir, vous doit être suspecte, à moins que ce ne soit pour venir ici Nonce Ordinaire, lorsque M. Bolognetti sera fait Cardinal, ou pour avoir un emploi auprès du Légat à la négociation de la paix. Tout autre prétexte de vous éloigner de Rome, sera peut-être un chemin semé de fleurs. Mais il vous conduira au précipice. J'estime qu'il vous est beaucoup plus avantageux de vivre en simple particulier à la Cour de Rome, que de demeurer Vice-Légat d'Avignon. Quant à M. le Maréchal d'Etrées, vous savez mieux que moi comment il a été envoyé à Rome. Rien ne s'est fait que de concert avec vous, & avec M. le Cardinal Antoine qui ne trouvoit pas M. de Noailles assez fort. Cela est équivoque, assez fort. Veut-on parler de sa dextérité dans la négociation, ou de son esprit trop mou, & trop complaisant? Les Noailles n'ont jamais été de fort habiles gens. Le Fils & les Petits-fils de cet Ambassadeur se sont beaucoup avancés, & ont fait une fortune prodigieuse sous le regne présent. Mais on sait comment. Le feu Marquis de Vardeç disoit que c'étoit la meilleure race de valets qu'il connût. Pour ce qui est de l'esprit, ceux de cette maison l'ont naturellement doux & bigot; qualités qui leur ont été d'un grand usage. Le Cardinal de Richelieu ne s'en accommodoit pas autrement.*

*M. d'Etrées, poursuit-il dans sa lettre à Mazarin, a ordre de se comporter bien envers le Pape, envers toute la Maison Barberine, & particulièrement envers votre * Patron. La*

* Le Cardinal Antoine,

rapeller maintenant , ce seroit témoigner une
 grande légèreté , & faire voir à ceux-là mé- 1636.
 mes que nous avons prétendu favoriser par son ne, dont
 envoi, que nous sommes peu capables de sermeté, ^{Mazarin}
 & qu'on a raison de nous croire légers & incons- ^{étoit la}
 tans. Nos amis & nos ennemis s'imagineroient ^{treasure.}
 que nous ne pouvons résister dès qu'on prend
 une résolution forte contre nos desseins. Il y a
 quelque chose de plus. C'est qu'ayant conseillé
 au Roi d'envoyer M. le Maréchal d'Estrées à
 Rome, Sa Majesté ne seroit pas grand état de
 l'avis qu'on lui donneroit de le rapeller. Elle
 mépriseroit non seulement les gens qui lui en
 parleroient, mais encore ceux qui ont conseillé
 l'envoi. Je vous avouë que je ne croi pas qu'il
 fût bon, ni pour vous, ni pour nous de chan-
 ger ainsi du blanc au noir. Quelque considéra-
 ble que fût la recompense que le rappel de M.
 d'Estrées vous procureroit, la conjecture qu'on
 en tireroit, qu'ayant été assez puissant pour le
 faire rapeller, vous avez donc eu grande part
 à son envoi; chose que vous devez nier constam-
 ment, cette induction, dis-je, vous causeroit
 plus de mal, que la grace qu'on vous propose,
 ne vous seroit avantageuse. C'est à vous de
 vous conduire si bien, que M. le Cardinal Bar-
 berin ne puisse penser, que vous aiez jamais
 rien entrepris contre ses desirs. M. le Maréchal
 d'Estrées en usera si modestement, que le Pape
 & Mrs. ses neveux auront sujet d'être con-
 tens. Bien entendu, qu'ils ne prétendront pas
 se devoir plaindre, quand il soutiendra forte-
 ment les intérêts de la France. C'est ainsi que
 malgré l'aversion presque insurmontable du
 Pape, Estrées demeura pour la seconde fois
 Ambassadeur de France à Rome. Le fra-

1636. cas qu'il pût faire dans la première Ambassade, ne sera rien en comparaison de celui que nous verrons dans la suite.

Intrigues à la Cour de France pour obliger le Cardinal de Richelieu à faire la paix. Ce n'étoit pas seulement au regard de l'affaire du Duc de Parme qui devenoit tous les jours plus épineuse & plus embarrassée, que Richelieu ne trouvoit pas le Comte de Noailles *assez fort*; mais peut-être encore par rapport à celle de la paix générale, dont le Pape se rendoit médiateur, & pressoit vivement la conclusion. Le Cardinal vouloit mettre à la Cour de Rome, quelqu'un qui fût habilement-témoigner au dehors un grand zèle pour le rétablissement du repos de la Chrétienté, & en même temps le rendre par divers artifices & plus difficile & plus éloigné. Tel étoit le manège de Richelieu. Pour en imposer à son maître & à tous les ordres du Roiaume également las d'une guerre ruineuse & entreprise mal à propos, qui rejettoient les mauvais succès de la campagne dernière dans les Païs-Bas, en Italie, en Allemagne sur les fausses mesures du Cardinal & de ses confidens, il affectoit de publier qu'il ne tenoit pas à lui que la paix ne se conclût bien-tôt, & faisoit même certaines démarches que Louis prenoit pour des preuves évidentes de l'ardeur prétendue de son Ministre au rétablissement de la paix. Mais Richelieu persuadé d'un autre côté que dans la situation présente des affaires, le traité ne pouvoit être que désavantageux à ses desseins & à sa fortune, emploioit sourdement toute son adresse à trouver des difficultés qui en reculaient la négociation, & à susciter des obstacles presque insurmontables

Grotii
Epistola
passim.
1636. Puf-
fendorf.
Commen-
tar Rerum
Suecica-
rum L.
VIII.

1636.

tables à sa conclusion. Le-savant Grotius donne dans une lettre du premier jour de Mai à un de ses amis Suédois, une idée fort juste de ce qui se passoit à Paris & ailleurs.

Nous nous servons de la France, dit-il, comme nous pouvons, & non pas comme nous voulons. Elle n'a rien fait dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Italie. Voici pourquoi. Outre qu'elle est obligée à partager ses forces pour attaquer, ou pour se défendre en divers endroits, les finances y sont fort mal administrées. A regarder les dépenses presque immenses du Roi on croiroit qu'il doit avoir des armées aussi nombreuses que celles des anciens Rois de Perse. Et si vous venez ensuite à lire une liste exacte de ses troupes, vous êtes surpris d'en trouver si peu. Cependant cette nation inquiète & tumultueuse nous est d'un grand secours. Car enfin l'Empereur & le Roi d'Espagne sont dans la même nécessité de partager leurs forces. Il faut pourvoir à la seureté de l'Espagne, de l'Italie, & de la Sicile. Les François peuvent attaquer tous ces endroits par terre, ou par leurs flottes dans les deux mers. Ne doutez pas qu'on ne souhaite fort la paix à Paris. Les Gentilshommes refusent d'aller à l'arrière-ban, & le peuple se soulève contre les nouveaux impôts. Mais d'un autre côté, rendre la Lorraine & Pignerol, une si grande restitution paroît indigne d'un puissant Roi, avant aucune disgrâce. Consentir au mariage du Duc d'Orleans, & permettre à la Reine Mere de revenir en France, ces deux choses n'accommodent pas le Ministre. Il les croit trop contraires à sa propre seureté. Cependant le Pape, dont la médiation est acceptée, juge

163. *ces demandes fort raisonnables. Et l'affaire du Palatinat, quel embarras ne causera-t-elle pas? Si on ne le restitue pas, le Roi d'Angleterre s'irritera d'un pareil affront. Et s'il se rend, le Duc de Bavière perdra le dédommagement de ce qu'il a dépensé pour le service de la Maison d'Autriche, & le fruit qu'il prétend tirer de l'alliance nouvellement contractée avec elle, par son mariage avec la fille de l'Empereur. Augmenter le nombre des Electeurs, afin de contenter le Bavaurois & le Palatin, c'est donner une grande atteinte à la dignité des anciens Electeurs. Partager aussi un Electorat & le rendre alternatif dans la Maison de Bavière & dans la Palatine, une pareille nouveauté choquera bien des gens. Le Duc de Bavière ne se croira pas fort redevable à l'Empereur, & le Palatin se plaindra de ceux qui se sont engagés à lui procurer son rétablissement. Si les Protestans avoient su demeurer étroitement unis entr'eux, combien auroient-ils profité de ces obstacles à la paix?*

Richelieu les voioit aussi-bien que Grotius. Persuadé qu'il ne risquoit rien en faisant le zélé pour sa conclusion, il tâchoit de contenter le monde par des démarches, dont il connoissoit l'inutilité. Le même Ambassadeur remarque fort bien que Louïs naturellement dévot, & susceptible des impressions que son Confesseur & quelques Moines lui pouvoient donner, souhaitoit la paix avec impatience, & que Richelieu avoit beaucoup de peine à calmer l'inquiétude du Roi, par l'espérance d'une campagne plus heureuse que la précédente. Le succès n'ayant pas répondu cette année aux promesses du Cardinal, le bon Pere Joseph fut le premier à

bâ-

blâmer sa conduite, & à crier qu'il falloit faire la paix. Pour fléchir le Pape qui continuoit de lui refuser le bonnet rouge, l'adroit Capucin fait insinuer à la Cour de Rome, que si le traité s'entame une fois, il saura bien le faire conclure d'une manière desavantageuse aux Protestans. Quel meilleur moien de se rendre agréable à Urbain ? En offrant sa médiation, le Pontife ne pensoit qu'au bien de sa religion, & à ses propres intérêts. Egalemeut éloigné de contribuer tant soit peu à l'agrandissement de la Maison d'Autriche, ou à la supériorité que la France s'efforçoit d'obtenir, Urbain s'occupoit des moiens de rétablir son autorité perdue par la Réformation introduite en une partie considérable de l'Europe, & d'enrichir sa Famille. S'il paroissoit quelquefois plus favorable à l'Espagne, ce n'est pas qu'il aimât plus une Couronne que l'autre. Il avoit seulement égard à la grande puissance du Roi Catholique en Italie, qui le mettoit en état de procurer des avantages considérables à la Maison Barberine. Urbain n'ayant donc point d'autre but dans la négociation de la paix que de mettre un juste équilibre dans l'Europe, & d'affoiblir les Protestans, ou du moins d'empêcher leur agrandissement, l'offre de Joseph lui plut extrêmement. Le Moine gagné par les bonnes paroles qu'on lui donne en apparence, tâche incontinent d'engager Louis à faire la paix malgré Richelieu. Voici l'artifice dont Joseph se servit.

Le Roi aimoit depuis quelque temps d'une manière innocente & sans aucun dessein

1636. criminel, la Faïette fille d'honneur de la Reine Anne d'Autriche. La Demoiselle se trouvoit parente du Capucin & nièce de l'Evêque de Limoges. Le P. Joseph fait si bien que ce Prélat & une Dame de qualité persuadent à la Faïette d'insinuer au Roi qu'il blesse sa conscience, en retenant injustement le bien de la Maison de Lorraine, & que le peuple accablé des impôts mis pour la continuation de la guerre, n'a plus le même attachement à la personne de Sa Majesté. Richelieu est bien-tôt averti de la trame. Louis se faisoit un point de religion & de politique de découvrir tout à son Ministre. Ceux qui avoient excité la Faïette à parler, furent éloignés de la Cour. Si le Cardinal ne soupçonna pas son Capucin d'être de l'intrigue, il reconnut du moins que dans le dessein de profiter des disgraces arrivées cette année, Joseph le décrioit sourdement après du Roi. Richelieu se mit en colère contre le faux confident, & lui reprocha son ingratitude, & son infidélité. Circonstance qui rend fort plausible le sentiment de ceux qui prétendent que Joseph étant devenu suspect à son bienfaiteur, celui-ci prit la résolution de traverser secrètement l'élévation d'un Moine trop ambitieux.

La Cour de Rome voulut aussi se servir du mauvais état des affaires de la France pour obliger Louis & son Ministre à recevoir les conditions de paix que le Pape jugeroit raisonnables. Le Cardinal Barberin fit confidence au Maréchal d'Étrées d'un *Moniteur* dressé contre le Roi, en cas qu'il re-

1636.

refusât d'entrer au plutôt en négociation & quelques Cardinaux déclamèrent contre Richelieu en plein Consistoire, & l'accusèrent d'être *le perturbateur du repos de la Chrétienté*. Cela ne le déconcerte point. Convaincu que les obstacles déjà formés à la conclusion de l'affaire du monde la plus difficile, & la plus embrouillée, ne se surmonteront pas aussi facilement que la Cour de Rome se l'imagine, le Cardinal continuë de feindre qu'il souhaite la paix plus ardemment qu'aucun autre. Cependant, il laisse morfondre à Cologne le Légat qu'Urbain y avoit envoyé pour entamer la négociation. Telles étoient les dispositions de la Cour de France & de celle de Rome au regard de la paix. Je ne puis pas marquer si exactement celles de l'Empereur & du Roi d'Espagne. J'ose pourtant assurer que le Comte-Duc d'Olivarés qui dominoit à Vienne & à Madrid, ne la souhaitoit pas plus sincèrement que Richelieu. Cela paroitra dans ce que je vas raconter des diverses démarches qui se firent pour l'ouverture des conférences. La campagne fut si heureuse aux Espagnols & aux Impériaux, que bien loin de presser la conclusion de la paix, Olivarés se flatta de réduire par la force des armes son rival embarrassé, à recevoir les conditions que le vainqueur voudroit imposer à Louis.

Immédiatement après l'usurpation de la Lorraine, le Pape prévoyant une rupture infaillible entre la France & la Maison d'Autriche, envoya des Nonces Extraordinaires à Vienne, à Paris, & à Madrid, avec ordre d'y proposer diverses conditions d'acommodement, Le Pape se rend médiateur de la paix, & envoie un Légat pour la négocier à Cologne,

1636. ment, selon la disposition qu'ils trouve-
roient à se faire écouter. Deux s'acquitté-
rent assez bien de leur commission auprès de
l'Empereur & du Roi d'Espagne. Mais le
troisième garda si peu de mesures, & se devoua
si ouvertement à la France, que son Maître
fatigué des plaintes continuelles de Ferdinand
& de Philippe, ne put se dispenser honnêtement
de rapeller un Ministre qui leur devenoit
tous les jours plus suspect & plus odieux.
La Rupture ouverte entre la France & l'Es-
pagne, aiant suivi de près l'emprisonnement
de l'Electeur de Trèves, Urbain parla d'en-
voyer deux de ses parens à Vienne & à Paris,
afin d'y disposer les esprits à finir au plutôt
une guerre qui menaçoit l'Europe d'un long
& général embrasement. Le Roi d'Espa-
gne surpris de la victoire d'Avein & de la
jonction de l'armée de France avec celle
des Etats-Généraux des Provinces-Unies,
consentit à nommer des Plenipotentiaires,
qui se rendroient à l'endroit que le Pape ju-
geroit le plus propre à tenir les conférences
pour la paix. Louis promit d'envoyer aussi
des Ministres. Non que lui & son Cardi-
nal remplis de leurs vastes espérances après
les premiers succès de la campagne préce-
dente dans les Pais-Bas, pensassent serieu-
ment à la paix. On vouloit seulement par
certaines démarches en imposer au monde,
& ne donner pas occasion de dire au-dedans
& au-dehors du Royaume que la résolution
d'allumer la guerre dans toute l'Europe étoit
irrevocablement prise. Mais Richelieu trou-
va peu de duppes. Dès qu'il eut déclaré
que son maître ne traiteroit pas à moins
que

Mercurio
François
1636. *Gro*
tii Episto-
la passim.
1635. *C*
1636. *Puf-*
fendorf
Commen-
tari Rerum

Suecica-
rum. L.
IX. Navi
Historia
Venetæ L.
X. 1636.
Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condite.
Tom VIII
Pag. 303.
304. Cc.
380. 381.
Cc.

que tous les alliés de la France n'obtinsent une satisfaction raisonnable, chacun jugea que la guerre ne finiroit pas si-tôt.

1636,

Les choses en demeurèrent là jusques à la levée du siège de Louvain. Le Pape crut alors que la France moins fière & déchue de ses grands projets, écouterait plus volontiers des propositions d'accommodement, & que l'Empereur & le Roi d'Espagne las de se battre avec désavantage contre les Suédois & les Etats-Généraux des Provinces-Unies, seroient bien aises d'en venir à une paix générale, ou du moins de diminuer le nombre de leurs ennemis, & de prévenir par un accommodement particulier avec Louis les suites fâcheuses, dont ses diverses liguees en Suède, en Allemagne, en Italie, & dans les Provinces-Unies, menaçoient la Maison d'Autriche. Détacher la France de ses Alliés Protestans, c'étoit le grand but de la Cour de Rome. Je ne sai comment elle s'imagina que la chose seroit praticable par l'envoi de trois Légats à Paris, à Madrid, & à Vienne. Les Cardinaux Spada, Sachetti, & Aldobrandin furent proposés pour cet effet. Des gens moins habiles que les Italiens, n'auroient jamais pensé à un pareil expédient. Outre qu'il étoit fort vraisemblable que les François ne seroient pas si imprudens que d'abandonner des alliés, sans lesquels ils ne devoient pas espérer une paix sûre & avantageuse, quelle apparence y avoit-il que trois Ministres du Pape si fort éloignés l'un de l'autre, pussent agir de concert, & obtenir assez tôt le consentement des parties intéressées? La diligence

1636. & l'habileté à profiter de certains momens favorables, ce sont ordinairement les moïens les plus propres à réussir en de pareilles affaires. Urbain change donc tout à coup de pensée, & se détermine à envoyer un Légat à l'endroit dont Ferdinand, Louis, & Philippe conviendront. Ils acceptent volontiers la proposition. Mais quelles difficultés le Pape n'eut-il pas à surmonter?

Le choix d'un Légat dans le Collège des Cardinaux, ne fut pas une des moindres. Celui-ci étoit trop attaché à la Maison d'Autriche; celui-là trop dévoué à la France. L'un paroïssoit nécessaire à Rome, & l'autre peu capable de ménager un traité de cette importance. Urbain s'arrête enfin au Cardinal Ginetti, dont la personne se trouvoit agréable à Vienne, à Madrid, & à Paris. Mais voici d'autres embarras. Louis refuse de négocier sans ses Alliés Protestans, & ceux-ci rejettent la médiation de leur plus dangereux ennemi. La Cour de Rome espéra de remédier à cet inconvénient par l'adjonction de la République de Venise moins suspecte aux Protestans. Cela ne contenta ni le Suédois, ni les Etats-Généraux des Provinces-Unies. Persuadés que les Venitiens ménageront plus l'Empereur, les Rois de France & d'Espagne, & le Pape, dont l'amitié leur est nécessaire, qu'une Couronne du Nord, avec laquelle ils n'ont pas grande relation, & une République dont le commerce les incommode; les uns & les autres témoignent ne se soucier pas autrement de la médiation du Sénat de Venise. On n'eut pas moins de peine à convenir d'une

ne ville, où le Légat & les Plenipotentiaires se pussent assembler. Les États-Généraux attentifs à exclure de la négociation tous les Ministres du Pape, remontrent que la constitution de leur gouvernement demande que ces sortes d'affaires se traitent dans leur pays, & que sans cela elles ne sont jamais si tôt terminées. Rien ne se peut décider que par le consentement unanime des sept Provinces, & chaque Province ne fait rien qu'après avoir consulté les villes qui ont voix à les États particuliers. On répondit à cela qu'il suffiroit de prendre une ville dans leur voisinage. Spire, Liège, Mastricht & Cologne furent proposées. Le Pape & les parties de sa communion intéressées conviennent de la dernière. Mais les Protestans persistent dans leur repugnance à traiter sous les yeux d'un Ministre de la Cour de Rome.

Quoique Ginetti fût déclaré Légat dès l'année précédente, l'Empereur & les Rois d'Espagne & de France ne se pressoient pas autrement de nommer des Plenipotentiaires. Ferdinand & Philippe promettoient de le faire dès que Louis auroit choisi les siens, & celui-ci vouloit que le Roi d'Espagne déclarât le premier ceux qu'il enverroit. Choqué de ces délais affectés, le Pape demande que les trois Princes lui donnent chacun secrètement par écrit le nom de leurs Plenipotentiaires. L'Empereur désigne les Evêques de Bamberg & de Wirtzburg, Fugger Président du Conseil Aulique, & Kuttz, Gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté Imperiale, Ceux du Roi d'Espagne furent

1636. rent le Duc d'Alcala, les Comtes d'Ognate & de Monterey, le Marquis de Mirabel, Don Francisco de Melo, Don Antoine Ronquillo Chancelier de Milan, & Rôse Président du Conseil des Pais-Bas Catholiques. Louïs déclara de son côté qu'il donneroit ses pleins-pouvoirs au Maréchal de Brezé, au Comte d'Avaux, au Marquis de Feuquieres, & au Baron de Charnacé. Ce n'est pas que chacun des trois Princes voulût avoir un si grand nombre de Plénipotentiaires. Mais il promettoit de choisir deux ou trois de ceux qu'il nommoit. Ginetti part alors pour Cologne, passe par les Etats de la Republique de Venise, & envoie un bref du Pape au Doge. Urbain prioit le Sénat de choisir un Ministre qui agit en qualité de médiateur avec Ginetti. Contens d'être associés au Pape dans cette importante médiation, les Venitiens désignent Jean Pefaro. A la fin de Septembre, le Legat arrive à Augsbourg, passe par Ratisbone où l'Empereur avoit convoqué une Diète dans le dessein d'assurer l'empire au Roi de Hongrie son fils, en le faisant élire Roi des Romains & fait son entrée solennelle à Cologne le 24. Octobre. Il y fut long-tems à se morfondre. Outre que les Plénipotentiaires de l'Empereur, & des Rois de France & d'Espagne ne venoient point, quoique quelques-uns se fussent mis, ou du moins eussent fait semblant de se mettre en chemin, on demandoit qui agiroit pour la Couronne de Suede, & pour les Provinces Unies. La France paroissoit se flatter que les Alliés Protestans se reposeroient de tout sur elle.

Mais

Mais les gens de bon sens ne crurent jamais les Régens de Suède & les Etats-Generaux capables d'une si fausse démarche. 1636

On fut extrêmement choqué à Paris, de ce que dans ses brefs au Cardinal Ginetti, Urbain le qualifioit de *Légat à l'Empereur & à l'un & l'autre Roi*. C'étoit un détour pris de peur de déplaire à Philippe en le nommant après Louis. On usa de la même expression dans la bulle de ce qu'on appelle un *Jubilé*. Le Pape y ouvroit les *trésors* imaginaires d'*indulgences* aux idiots de sa Communion, & les exhortoit à demander à Dieu l'heureux succès de la négociation de Ginetti. La Cour de Madrid fut content du ménagement d'Urbain. Mais le Roi de France regardant cette manière de parler comme une atteinte donnée à sa prétention sur la préseance, en fut tellement irrité qu'il ordonna que la bulle seroit supprimée dans son Royaume. Richelieu qui ne demande qu'à reculer, insinua pour lors à son maître, que pour empêcher que les Plénipotentiaires Espagnols ne prétendent aller de pair avec les François, il faut mettre un Cardinal à la tête de ceux-ci. Alphonse Cardinal de Lionfrere de Richelieu est donc nommé à la place de Brezé. L'Empereur & le Roi d'Espagne avertis de ce changement, protestent que leurs Plénipotentiaires n'auront point égard à la dignité de Cardinal, & qu'Alphonse sera traité simplement comme Ministre du Roi de France, ou bien qu'ils enverront chacun leur Cardinal. On parla du Cardinal Pasman pour l'Empereur, & des Cardinaux Borgia & de la Cueva pour le Roi

1636. Roi d'Espagne. C'est ainsi que le *Jubile* d'Urbain recula beaucoup la négociation de la paix, bien loin d'en faire obtenir la prompte conclusion.

Elle fut encore différée par le refus absolu que la Couronne de Suède fit de mettre ses intérêts entre les mains des Ministres de France, & d'envoyer des Plénipotentiaires à Cologne. On se souvint alors à Stokholm qu'au temps de la négociation de la paix entre l'Espagne & la France à Vervins, l'homme du Pape menaça de sortir de la ville, si les Ambassadeurs d'Angleterre étoient admis aux conférences. Les Suédois furent extrêmement loués de n'avoir pas voulu essuier la fierté d'un Légat, ni s'exposer à être regardés avec hauteur, ou du moins de travers, par des Prêtres qui ne peuvent souffrir ceux qui ont renoncé à leurs superstitions & à leur fausse doctrine. Une autre chose arrêtoit encore la Couronne de Suède. C'étoit la préférence que le Roi Très-Chrétien prétend sur tous ceux de son rang. *Il est vrai, disoit-on à Stokholm, que dans certains Conciles Généraux, la nation Françoisse a eu le pas en considération de ce qu'elle a embrassé le Christianisme avant les autres de l'Europe. Mais doit-on avoir égard à la religion, ou à l'ancienneté de sa profession, lors qu'une assemblée se tient uniquement pour des affaires civiles & politiques ? L'Archevêque d'Upsal soutient dans le Concile de Bâle que le Royaume de Suède, le plus ancien de l'Europe, devoit précéder tous les autres. Si les François peuvent alléguer une possession, ce n'est que contre ceux qui ne la leur ont pas contestée. Nos*
Rois

Rois renfermés autrefois dans le Nord prénoient peu d'intérêt à ce qui se passoit au delà, & n'envoioient point de Ministres aux grands traités qui se négocioient vers le Midi. On ne prouvera jamais que dans le Nord ou ailleurs ils se soient reconnus inférieurs à quelque Souverain que ce puisse être. 1636

Avaugour Ambassadeur de France en Suède, remontra inutilement aux Régens, que le Légat du Pape ne prendroit point connoissance des démêlés des Puissances Protestantes avec l'Empereur, ou le Roi d'Espagne, & que la médiation en seroit uniquement réservée à l'Ambassadeur de Venise. L'expédient ne plut point aux Suédois. Outre qu'ils ne se fioient pas autrement aux Vénitiens plus intéressés à cultiver l'amitié des ennemis de la Couronne de Suède, qu'à ménager celle-ci, on ne croioit pas devoir accepter une médiation que le Sénat n'avoit point encore offerte. Les Suédois n'étoient pas même contents de ce que le Doge de Venise écrivant à leur Reine, lui donnoit seulement le titre de *Serénissime*, sans ajouter celui de *Très puissante*. Grotius eut un éclaircissement là-dessus avec l'Ambassadeur de la République. Celui-ci tâcha d'excuser ses maîtres, sur ce qu'écrivant aux Rois de France & d'Espagne, ils donnent seulement au premier la qualité de *Serénissime* & de *Très-Chrétien*, & à l'autre celle de *Serénissime* & de *Catholique*. Grotius repartit à ce-là que sans vouloir rien prescrire au Sénat, il diroit seulement que les Rois d'Angleterre & de France, donnant à celui de Suède du *Serénissime* & *Très-puissant*, la République de

1636. de Venise pouvoit sans s'abaisser trop, suivre leur exemple. Je voi bien l'origine de cette méprise, ajouta le savant Grotius. On se règle à Venise sur le stile de la Cour de Rome, que celle de Vienne a pris. Vous croiez comme l'Empereur & le Pape, qu'il y a de la différence entre un Roi héréditaire & un Roi électif. Vous donnez du Serénissime & Très-puissant, au premier, & l'autre n'a que du Serénissime. Sans examiner si cette distinction est bien, ou mal fondée, je répondrai en deux mots que le Roiaume de Suède autrefois électif, devint héréditaire sous le Roi Gustave aieul de la Reine ma maîtresse.

Tous ces embarras caufoient un plaisir extrême à Richelieu. Il souhaitoit d'autant plus impatiemment de voir le Légat obligé à sortir de Cologne sans avoir rien avancé, que Marie de Medicis avoit déjà fait des instances à Ginetti pour lui recommander les intérêts d'une Reine injustement persécutée. Les nouvelles contestations sur l'envoi des saufconduits, ou sur la manière dont ils seroient conçus, augmenta la joie secrète de Richelieu. Dans celui que l'Empereur fit expédier pour les Plénipotentiaires de France, on inséra cette clause, *pourvu qu'ils se comportent modestement, qu'ils en usent de bonne foi, & qu'ils ne forment aucune intrigue contre la paix conclue à Prague.* Paroles tout-à-fait choquantes, & qui donnent à penser que Ferdinand vouloit se réserver plus d'un prétexte de rompre la négociation, quand il le jugeroit convenable à ses intérêts. Outre cela l'Empereur refusoit des saufconduits particuliers aux Suédois & aux

1636

aux Princes d'Allemagne confédérés. Il en offroit seulement un aux Etats-Généraux des Provinces-Unies. Mais ils n'étoient contents ni de la forme, ni des expressions. Le Roi Catholique de son côté ne leur vouloit point donner de saufconduit, & en promettoit un aux Suédois. Richelieu content de tout ceci continuë de persuader à son maître de traiter conjointement avec ses Alliés, de n'envoyer point ses Plénipotentiaires à Cologne, & d'éviter soigneusement de donner à la Couronne de Suède, & aux Etats-Généraux le moindre prétexte d'entrer dans une négociation particulière avec l'Empereur, ou le Roi d'Espagne. Cependant, pour en imposer au monde, le Cardinal fait déclarer que si on veut choisir un endroit, où les Protestans puissent négocier loin du Légat du Pape, Sa Majesté Très-Chrétienne acceptera Lubeck ou Hambourg, que le Marquis de S. Chaumont, ou le Comte d'Avaux, s'y rendront avec un plein-pouvoir de Louis; & que si les Suédois & les Etats-Généraux jugent à propos de prendre connoissance de ce qui se passera entre les Puissances Catholiques à Cologne, ils auront la liberté d'y avoir des Agens secrets, à qui les Plénipotentiaires de France communiqueront tout ce qui se fera, & que le Roi ne conclura rien que de concert avec eux. Ces choses ne se disoient que par façon. Louis & son Ministre avoient si grande peur d'un accommodement particulier entre l'Empereur & la Couronne de Suède, ou entre l'Espagne & les Provinces-Unies, que la Cour de France insista

con-

1636.

continuellement sur l'importance & la nécessité de négocier tous ensemble dans le même endroit.

Le Roi
d'Angle-
terre ar-
me par
mer.

Rush-
worth's
Historical
Collections
Tom. II.
Sir Philip
Warrick's
Memoires.
Grotius
Epist. 534.

Durant les divers mouvemens de l'Europe, Charles Roi d'Angleterre, dont Louis & Philippe recherchoient l'alliance avec un égal empressement, pense à se rendre puissant & redoutable sur mer, afin de faire pencher la balance du côté qui paroitra le plus avantageux à ses intérêts & à ceux des enfans de Frederic Roi de Bohême ses neveux. La Maison d'Autriche tâchoit de l'engager à se déclarer pour elle, & le leur-
roit de l'esperance du rétablissement de la Palatine en tout, ou du moins en une par-
tie considérable de ses Etats. Mais quoique plusieurs de ses Ministres gagnés par les Es-
pagnols le portassent à écouter les proposi-
tions de la Cour de Madrid, Charles qu'elle avoit trompé tant de fois, n'osoit se fier à ses promesses. Il y avoit encore moins d'ap-
arence que jamais, de se flatter que l'Em-
pereur consentit à la restitution du Pala-
tinat & de la dignité Electorale à Char-
les Louis fils aîné de l'infortuné Roi de Bohême. Maximilien Duc de Bavière avoit épousé depuis peu la fille de l'Empereur. & la Princesse accoucha cette année d'un fils, Pouvoit-on douter après cela que l'Empe-
reur ne fît tous ses efforts pour conserver l'Electorat & le Palatinat à ses petits-en-
fans? Il paroissoit donc plus sûr de se jeter du côté de la France & de se liguier avec elle, à condition que la paix ne se feroit jamais, à moins que la Maison Palatine ne fût réta-
blie dans ses Etats & dans sa dignité. Louis

em-

embarrassé depuis le mauvais succès de ses entreprises, y auroit consenti de tout son cœur : la Couronne de Suède & les Etats Généraux seroient volontiers entrés dans la ligue. Mais soit que Charles mécontent de ce que Louis avoit trop ménagé le Duc de Bavière au temps des grandes conquêtes de Gustave Adolphe, ne crût pas devoir se fier à une Cour qui évitoit avec un extrême soin tout ce qui pouvoit irriter le Pape ; soit qu'il craignît de contribuer à l'agrandissement du Roi de France & de la République des Provinces-Unies dans les Pays-Bas, il écouta les insinuations des émissaires de la Maison d'Autriche, & sembla préférer l'intérêt de l'Angleterre à celui de ses neveux. En attendant le tems propre à se déclarer, Charles projette d'équiper une puissante flotte, & n'osant assembler un nouveau Parlement à cause des contestations arrivées dans les précédens, il recherche un prétexte de lever de l'argent par des moïens extraordinaires.

Noy Procureur Général du Roi attentif à bien faire sa cour, croit avoir découvert la plus belle chose du monde, & va promptement donner à Charles un avis qui fut agréablement reçu dans la conjoncture présente. Mais ce fut une des principales causes des malheurs dont ce Prince trop crédule aux mauvais conseils, fera dans quelque temps accablé. Après avoir feuilleté les vieux registres du Roïaume, Noy trouva qu'en des occasions pressantes, quelques Rois d'Angleterre avoient exigé sans le consentement de leur Parlement, que les villes & les

1636. & les Provinces fournissent des vaisseaux équipés, ou du moins de quoi en équiper un nombre suffisant pour la sûreté des côtes du Roiaume, & des mers qui les environnent. Il ne fut plus question que de chercher un prétexte de dire que le commerce étoit troublé, & que le bien de l'Etat & l'honneur de la Nation demandoient que le Roi pourvût à la liberté de la navigation, repoussât les entreprises de quelques voisins sur les droits de la Couronne, & prévint les descentes auxquelles l'Angleterre paroïssoit exposée. On répand donc le bruit que la Manche est infestée par les Corsaires de Barbarie; que le Roi possédant la Souveraineté des mers qui environnent l'Angleterre, l'Ecosse, & l'Irlande, aucun peuple voisin n'a droit d'y pêcher sans la permission de Sa Majesté, & qu'il est d'une extrême importance au bien & à l'honneur de la Nation de repousser les étrangers qui viennent pêcher presque sur les côtes d'Angleterre & d'Ecosse. Ces choses semblent avoir été suggérées par les émissaires de la Maison d'Autriche, afin d'engager insensiblement Charles à une rupture ouverte avec les Etats-Généraux des Provinces-Unies & même avec la France.

Le savant Selden prisonnier alors pour avoir courageusement défendu les droits du Parlement, contre le Roi, qui sous prétexte de certaines choses dites, ou passées à la fin du dernier, en avoit fait arrêter trois ou quatre membres, fut sollicité d'écrire en faveur de la Souveraineté du Roi sur les mers, dont les Iles de sa domination sont en-

entourées. Flatté de l'espérance d'obtenir sa liberté, Selden cherche dans ses recueils, prend la plume, & publie un livre *, où les droits du Roi d'Angleterre sont certainement portés un peu loin. L'Auteur soutenoit contre Grotius & les autres qui avoient écrit pour *la liberté de la mer*, que l'eau, quelque vaste qu'en soit l'étendue, se peut occuper aussi bien que la terre, comme disent les Jurisconsultes. Qu'une Nation en acquiert par certains moiens le domaine & la propriété. Que les Anglois se sont rendus Souverains légitimes, non seulement de l'eau qui est à certaine distance de leurs côtes, & de celle qui se trouve renfermée dans les golfes & dans les détroits que la mer forme près de leur Isle; mais encore de cette grande partie de l'Océan qui s'étend depuis l'Angleterre & l'Irlande jusques aux côtes d'Espagne, de France, des Pays-Bas, d'Allemagne, & du Dannemark. Enfin, que dans cet espace de mer, aucune Nation n'avoit droit de pêcher, de naviger, de trafiquer, de poursuivre ses ennemis qu'autant qu'il plairoit au Roi d'Angleterre de le lui permettre.

1636.

* *Mare Clausum.*

Dès l'an 1634. Charles averti de la ligue proposée entre la France & les Provinces-Unies, dont la conclusion seroit immédiatement suivie de la rupture ouverte de Louis avec l'Espagne, résolut de profiter des mémoires dressés par son Procureur Général sur les moiens d'armer une nombreuse flotte, sans assembler un Parlement. Sa Majesté Britannique ordonne donc au Maire & aux bourgeois de Londres d'équiper

1636. quipper incessamment sept vaisseaux de guerre, & de les envoyer à Portsmouth avant le premier Mars de l'année suivante, pour être employés contre les Corsaires de Barbarie, qui non contents d'avoir infesté depuis peu la Manche, font un nouvel armement, & se préparent à troubler encore plus le commerce. Un ordre semblable fut envoyé aux Shérifs de Middlesex & de quelques autres Comtés, avec une instruction sur la manière dont l'argent de la nouvelle taxe que j'appellerai, * *de la Marine*, seroit imposé & levé. Le Chevalier Robert Packhurst Maire de Londres & le Conseil de la ville aiant reçu & examiné l'injonction envoyée par le Roi, remontrèrent humblement à Sa Majesté que la chose ordonnée étoit contraire aux privilèges de leur ville, & à plusieurs actes du Parlement qu'ils s'offroient de produire. On supplioit ensuite le Roi de vouloir bien laisser la ville de Londres dans la libre jouissance de ses privilèges & de ses exemptions. L'année suivante 1635, Coventry Garde du Grand Seau d'Angleterre, recommanda instamment à tous les Juges qui alloient tenir les *assises*, d'avoir un soin particulier d'inculquer au peuple de leurs divers *circuits*, les raisons que le Roi avoit d'imposer la taxe de *la Marine*. Ce Magistrat en insinua la principale, sans s'expliquer trop, dans ses harangues aux Juges d'Angleterre.

La guerre, dit-il, est allumée dans toute la Chrétienté. Nous apprenons chaque jour que l'embrasement passe dans un nouveau pays. On ne peut penser sans frémir à tant de belles & riches

* *Ship-money.*

ces Provinces desolées par le fer & par le feu 1636.
ces dernières années. Graces à Dieu & à la sage
prévoiance du Roi, nous jouissons d'une pro-
fonde tranquillité. Mais la prudence veut que
chacun se tienne sur ses gardes quand le feu
prend à la maison voisine. Armer de peur d'être
obligé d'entrer en guerre, c'est une marque
de sagesse. Souvent il faut prévenir ainsi la né-
cessité de se battre. De là vient que Sa Majesté
ordonne que toutes ses forces de terre & de mer
soient prêtes. Il appartient au Roi de juger
des raisons de pourvoir à la seureté de l'Etat,
& des conjonctures qui demandent un puissant
& prompt armement. C'est à lui de faire les
préparatifs & de donner les ordres nécessaires
En de pareilles occasions, les bons sujets doivent
obéir ponctuellement. Cependant Sa Majesté a
bien voulu expliquer dans ses injonctions la bon-
ne fin qu'elle se propose, en exigeant que les
villes & les provinces lui fournissent un certain
nombre de vaisseaux. La souveraineté de la
mer est un droit ancien & incontestable de la
Couronne. Le maintenir & se rendre les plus
forts sur la mer, c'est nous mettre dans une en-
tière seureté & rendre nos Isles imprenables. Il
en est d'elles comme de l'ancienne ville d'Athé-
nes. On ne les peut bien défendre, ni conser-
ver qu'avec des murailles de bois. Sans cela
que deviendrait notre commerce? Comment trans-
porterions-nous librement nos laines, notre plomb,
& nos autres marchandises?

Cette harangue insinuë assez qu'il y avoit
une raison secrète du grand armement que
Charles projettoit de faire par mer. Coven-
try le marque encore plus clairement dans
une autre qu'il prononça l'année suivante.

1636. Je m'imagine, dit ce Magistrat, que personne n'attend qu'on lui découvre les secrets du gouvernement. Souvent, le Prince a des raisons particulières, qu'il ne doit pas publier. C'est ainsi que le flateur Coventry tâchoit de persuader aux Anglois que pour des raisons de prudence, de politique, & de religion même, ils devoient souffrir que le Roi mît des impôts extraordinaires sans le consentement de son peuple. Mais le Garde du Grand Seau ne trouva pas tant de duppes qu'il espéroit. Malgré les rémontrances des Magistrats gagnés par la Cour, le Maire & les Aldermans de Londres refusèrent de fournir vingt vaisseaux qu'on leur demanda depuis au lieu de sept. Le Conseil Privé du Roi leur déclara par écrit qu'un pareil refus ne pouvoit provenir que de leur peu de fidélité & d'attachement au service du Roi & au bien de l'Etat. On leur enjoignoit ensuite sous peine de désobéissance & avec de grandes menaces, qu'ils fournissent incessamment le nombre de vaisseaux que le Roi leur demandoit. Incapables de résister plus long-temps à des ordres si positifs, & si pressans, les gens de Londres prièrent que leur taxe fût réduite à dix vaisseaux & à deux pinasses, parce qu'ils ne pouvoient faire un plus grand effort. Je ne sai si on eut égard à leur requête. Je trouve seulement que les villes maritimes & méditerranées d'Angleterre, furent toutes taxées pour l'armement de la nouvelle flotte qui devoit monter à trente vaisseaux, & que la ville de Londres n'en devoit fournir que deux. Il semble que Charles ne pensa d'abord qu'à obli-

obliger les villes maritimes à lui fournir un nombre de vaisseaux ; que la capitale fut alors taxée à sept & puis à vingt ; que changeant de projet, le Roi mit un impôt général sur toute l'Angleterre, & que la taxe de la ville de Londres, fut réduite à deux vaisseaux. 1636-

Mecon-
tente-
ment en
Angleter-
re à l'oc-
casion
d'un im-
pôt mis
par le Roi.

Quoi qu'il en soit, les ordres du Roi en-voies dans toutes les Provinces d'Angleterre, y causent de grands murmures. Plusieurs Gentilshommes riches refusent hautement de paier la somme modique à laquelle ils sont taxés. On raconte que Jean Hambden chef d'une des plus anciennes maisons d'Angleterre, & qui tenoit un rang considérable dans le Comté de Buckingham avant le regne de Guillaume le Conquérant, répondit de la sorte à ceux qui lui demandèrent sa taxe de vingt schelins. *J'ai mille livres sterling au service de Sa Majesté, & je les lui donnerai volontiers si elle en a besoin, Mais ni mon bonneur, ni ma conscience ne me permettent d'en paier une que le Roi exige de moi sans le consentement du Parlement.* Charles, embarrassé de ce que beaucoup d'autres suivoient l'exemple d'Hambden, s'avise au commencement de l'an 1636. de consulter les douze Juges de son Roiaume sur la taxe de la Marine. Il ne doutoit pas que ces Magistrats bien-aises de lui plaire, ne répondissent qu'elle étoit légitime. Voici l'ordre qui leur fut envoyé de sa part avec le cas qu'il leur proposoit.

Ruth-
worth's
Historical
Collections
Tom. II.
Sir Phi-
lip War-
rick's Me-
moirs.
Claren-
don's Hi-
story. I.
& III.
Buck.

Amez & Feaux, la conservation de notre Roiaume d'Angleterre nous étant uniquement confiée, nous avons vu avec déplaisir plusieurs
Tom. VIII. Part. II. K at-

1636. atteintes données depuis quelque temps à sa sûreté, & à nos droits, par diverses entreprises sur la Souveraineté de la mer qui nous appartient, & dont nous sommes seuls & légitimes propriétaires. Pour prévenir une perte si préjudiciable à notre Roiaume & à nos autres Etats, nous avons meurement considéré que tous ceux qui sont intéressés à maintenir cette ancienne prérogative, doivent supporter les charges & les frais nécessaires à l'armement & à l'entretien de la puissante flotte que nous avons résolu d'avoir, pour garantir avec la grace de Dieu nos sujets du danger dont ils sont menacés. C'est pourquoi, nous avons ordonné à tous nos Sherifs d'Angleterre, & du Pais de Galles, de veiller à ce que chaque ville & chaque village nous fournisse de quoi équiper un nombre suffisant de vaisseaux. Quoique le plus grand nombre de nos sujets nous aient donné en cette occasion des marques de leur affection à notre personne & de leur zèle pour notre service; cependant certains particuliers, ou par ignorance des loix & des coutumes de ce Roiaume, ou par envie de s'exempter d'une contribution qui doit être générale, n'ont pas encore payé la somme à laquelle ils sont taxés. Comme il pourra bien arriver que leur refus, ou leur négligence, nous obligera de les faire poursuivre dans nos Cours de Westminster, nous avons cru qu'afin de prévenir les inconvéniens que les fausses prétentions de quelques-uns de nos fidèles sujets pourroient causer, il étoit à propos de consulter ceux qui sont établis Juges, & parfaitement informés des prérogatives de notre Souveraineté. C'est-pourquoi, nous vous envoyons avec cette lettre le cas que nous vous proposons, Une dé-

décision nette & prompte prévient de longs procès, abrègera les poursuites, & éclaircira les doutes de ceux qui font difficulté d'obéir aux ordres publiés de notre part. 1636.

Le cas étoit conçu en ces termes : CHARLES Roi. Lorsque le bien & la seureté du Roiaume en général le demandent, & que tout l'Etat est en danger, le Roi ne peut-il pas enjoindre à tous ses sujets par un ordre expédié sous le grand sceau d'Angleterre, de lui fournir un nombre de vaisseaux équipés, pour être employés à la défense du Roiaume, ainsi que Sa Majesté le jugera convenable? Ne peut-elle pas aussi contraindre par les voies de droit ceux de ses sujets qui refuseront de lui obéir en cette rencontre? Enfin, le Roi n'est-il pas seul juge du danger auquel l'Etat se trouve exposé, du temps & de la manière propres à le prévenir, & à l'éviter? La décision des Juges fut telle que Charles la souhaitoit. Sire, répondirent-ils, après avoir selon l'ordre de Votre Majesté attentivement examiné, chacun en particulier, & tous ensemble, le cas & la question qu'il lui a plu nous envoyer, nous sommes demeurés d'accord que s'il arrive que le bien & la seureté du Roiaume l'exigent, & que l'Etat soit menacé de quelque danger, vous pouvez ordonner sous le grand sceau d'Angleterre, que tous vos sujets aient à vous fournir le nombre de vaisseaux équipés, que vous jugerez à propos pour la conservation & la défense de ce Roiaume. En cas que quelques particuliers refusent d'obéir à Votre Majesté, nous croions qu'elle peut les y contraindre par les voies ordinaires de droit, & qu'il n'appartient qu'à vous seul de juger du danger, du temps & de la manière de le prévenir. La résolution du cas fut signée par les douze Juges

16, 6.

d'Angleterre. Hutton & Cooke voulurent s'en défendre. Ils se rendirent pourtant à la fin. Mais ce fut en protestant que l'impôt ne leur paroissoit pas légitime, & que s'ils mettoient leur nom, c'étoit seulement à cause de la pluralité des voix qui l'emportoit sur leur sentiment particulier.

Quoique cette déférence de Hutton & de Cooke ne fût pas louable dans une affaire si importante à la liberté de la patrie, cela n'empêcha pas qu'on ne leur fût bon gré dans la suite de ce qu'ils avoient librement déclaré leur pensée. La basse & lâche flatterie du Chevalier Robert Berkeley l'un des douze Juges scandaliza tous les bons Anglois. Ce Magistrat intéressé dit hautement dans les *Affizes* tenuës cette année à York, que le droit d'ordonner non seulement aux villes maritimes, mais encore à celles des provinces méditerranées, de fournir un certain nombre de vaisseaux pour la défense du Roiaume, étoit un *fléuron inséparable* de la Couronne d'Angleterre. *Je ne suis pas seul de cette opinion*, ajouta-t-il. *C'est le sentiment de tous mes confrères. On fait courir le bruit que quelques-uns d'eux ont signé la décision du cas contre leur sentiment. A Dieu ne plaise. La main d'un honnête homme ne doit jamais démentir son cœur.* Quelqu'un ayant objecté à Berkeley la protestation de Hutton & de Cooke ses confrères qui avoient déclaré que l'imposition de la taxe pour la marine, leur paroissoit contraire aux actes du Parlement, *Que s'ensuit-il de là ?* répartit le Magistrat insolent. *La décision des Juges d'Angleterre est*

est en certaines rencontres supérieure à un acte du 1636.
Parlement. Paroles qui ne furent point par-
 données à Berkeley. La Chambre des Com-
 munes en fit un chef d'accusation contre lui
 dans le premier Parlement convoqué de-
 puis.

Nonobstant la déclaration signée par les
 douze Juges, quelques Anglois zélés pour
 la liberté de la patrie s'assembloient & dres-
 sent une requête au Roi contre la taxe im-
 posée. On empêcha qu'elle ne lui fut pré-
 sentée. Mais elle courut bientôt dans le
 monde, & le nombre des malcontens aug-
 menta considérablement. L'Auteur remon-
 troit à Charles que l'impôt étoit contraire
 au serment prêté par Sa Majesté avant son
 couronnement, aux déclarations qu'elle fit
 ensuite dans le Parlement, aux statuts des
 Rois ses prédécesseurs, à ce qu'on nomme
la grande Charte, & à plusieurs actes du
 Parlement. Il ajoutoit que les exemples
 allegués en faveur de la Prétention de Char-
 les, ne prouvoient rien, & que les deniers
 provenans de l'impôt de la *Douane* * acor- Tonnage &
Ponndage.
 dés aux Rois d'Angleterre, devoient selon
 l'intention des Parlemens, être employés à
 la sûreté de la navigation & du commer-
 ce. Hambden ne se rendit point à la dé-
 cision des Juges. Déterminé à soutenir la
 liberté de la patrie aux dépens de son bien
 & de sa vie, il refuse constamment de payer
 les vingt schellings auxquels on l'a taxé.
 Les gens du Roi l'ajournent à la Chambre
 de l'Échiquier. Il y comparoit hardiment.
 Olivier de S. Jean Avocat y fit un long

1636. & savant plaidoié en faveur d'Hambden, & le Chevalier Banks alors Procureur Général du Roi défendit le droit prétendu de Sa Majesté. Celui-ci soutint hautement dans son plaidoié, que la *grande Charte* accordée par le Roi Jean, fut une concession que la violence des anciens Barons d'Angleterre extorqua, & qu'elle avoit été légitimement révoquée dans la suite. Littleton & Holbornes parlèrent encore l'un pour le Roi, & l'autre pour Hambden, qui perdit enfin son procès. Mais *Sa Majesté*, dit le Comte de Clarendon, *tira peu d'avantage de l'arrêt rendu en sa faveur, & le Gentilhomme condamné acquit beaucoup de credit & de réputation.*

Puisqu'Hambden a rendu son nom immortel en Angleterre par sa courageuse résistance au Roi, on ne fera pas fâché de trouver ici le portrait que l'illustre Chancelier du Royaume a tracé de ce Gentilhomme. *Hambden*, dit-il, *avoit l'esprit délié & peut-être plus pénétrant qu'aucun autre de son temps. Adroit & insinuant au dernier point, il savoit venir à bout de tout ce qu'il entreprenoit. Il étoit issu d'une famille distinguée, & possédoit un bien considérable. Après s'être abandonné quelque temps au plaisir & à la débauche, il se retira tout d'un coup, & mena une vie sobre & régulière, sans rien perdre de ses manières honnêtes & obligeantes. La bonne opinion qu'il donna de sa prudence & de son équité, mais sur tout*

tout le courage qu'il témoigna en s'opposant à la levée de l'impôt de la marine, lui acqui-
rent une grande réputation dans sa Province de Buckingham & dans toute l'Angleterre. Il ne parloit pas beaucoup, & rarement il entamoit le premier une affaire dans le Parlement. Mais après que la question avoit été quelque temps agitée, & qu'il s'étoit apperçu de quel côté la Chambre des Communes penchoit, il prenoit la parole, & disoit les choses avec tant de force & d'adresse qu'ordinairement il achevoit ce que les autres avoient seulement commencé. Que s'il ne trouvoit pas les esprits encore assez bien disposés à embrasser son sentiment, il détournoit finement la conclusion de l'affaire, & la faisoit remettre à un autre temps. Civil, modeste, & humble, il paroissoit se défier de lui-même, & estimer plus les raisons de ceux avec lesquels il conféroit. Puis prenant bien à propos son temps, il amenoit les gens à son opinion, & leur persuadoit adroitement qu'il se rendoit lui-même à leur sentiment. Le Comte de Clarendon ne donne pas un portrait si avantageux d'Olivier de S. Jean. Il dit seulement que cet Avocat acquit tant de réputation par son plaidoié pour Hambden, que depuis ce temps-là on lui porta toutes les causes, où il étoit question de se défendre contre quelque une des prérogatives que le Roi prétendoit. Il semble que S. Jean cherchoit à se venger de la Cour. On avoit voulu le poursuivre comme criminel d'Etat à l'occasion d'un certain papier communiqué à ses amis. La

1636. Cour n'ayant pas des preuves suffisantes contre lui, l'affaire fut assoupie. Mais l'Avocat irrité ne laissa échapper aucune occasion de témoigner son ressentiment.

HISTOIRE

DU REGNE

DE

LOUIS XIII.

Roi de France & de Navarre.

LIVRE XL.



Entre dans le récit d'une seconde 1635. campagne plus triste & plus des- Manir e
avantageuse à la France que la dont le
premiere. Richelieu en parle Cardinal
dans le livre adressé sous son nom de Riche-
au Roi & déguise les mauvais succès le mieux lieu re-
qu'il lui est possible. En 1636, dit le Cardinal presente
à Louis, la lâcheté de trois Gouverneurs de les eve-
vos places frontières aiant donné lieu aux Es nemens
pagnois de pénétrer dans le Roiaume, Et d'y de la cam-
acquérir à bon marché un avantage considé- pagne de
rable, sans vous décourager lorsque chacun l'an 1636.
sembloit croire que tout étoit perdu, vous mîtes de raison-
en six semaines une si puissante armée sur pied, ne sur la
qu'on se pouvoit promettre la défaite entière de guerre
vos ennemis, si ceux à qui vous donniez le presenc.

1636. commandement de vos troupes ; les avoient bien employées. Les fautes de ces gens-là vous obligèrent à prendre vous-même le commandement de l'armée, & Dieu vous assista de telle sorte, que dans la même année, & à la vue de ceux qui avoient emporté plusieurs de vos places, à la faveur de votre éloignement & de votre absence, vous reprîtes la plus importante à l'Etat. Vous surmontâtes alors plusieurs traverses suscitées par vos Officiers, qui prévenus d'ignorance ou de malice, condamnoient hautement un si noble dessein. Le siège de Dole ne vous réussit pas. Mais la raison qui oblige les gens sages à courir au plus pressé, en fut la seule cause. Votre Majesté rapella ses troupes de la Franche-Comté avec d'autant plus de prudence, qu'il valloit beaucoup mieux reprendre Corbie, que prendre Dole. Au même temps Galas entra dans le Roiaume à la tête des principales forces de l'Empereur, & le Duc de Lorraine les joignit avec les siennes. Tous deux furent chassés de la Bourgogne, & eurent la honte de lever le siège de S. Jean de Laune mauvaise place. Ils perdirent une partie de leur canon, & un si grand nombre de leurs gens, que des trente mille hommes avec lesquels ils étoient entrés, il n'en resta pas dix mille. Le Tésin fut cette année témoin d'un événement non moins heureux en Italie. Les vôtres y remporterent une illustre & sanglante victoire. Et vous eûtes dans la Valteline des avantages d'autant plus considérables, que vos ennemis aiant résolu plusieurs fois d'en venir aux mains avec vos troupes pour les abaisser du pays, ils ne purent tenter l'exécution de leurs desseins sans perdre beaucoup. Combattre & être battu, ce fut la même chose pour eux.

Ec

Ce recit abrégé avec art, demande un bon & exact commentaire. Nous le donnerons après que nous aurons vu la situation des affaires des États-Généraux des Provinces-Unies, de la Couronne de Suède, & des autres Alliés de Louis en Allemagne. Outre que cela est nécessaire pour bien éclaircir celles de France, dès que nous aurons commencé d'en parler, il sera presque impossible d'interrompre la narration à cause de la liaison des divers événemens en Italie, en Franche-Comté, en Picardie & en Allemagne. Avant que d'en venir au détail de la guerre, rapportons ce qu'on nous dit sous le nom du même Richelieu touchant les raisons que Louis eut de rompre avec l'Espagne, du courage de ce Prince à soutenir la guerre, de ses armées nombreuses, & de ses dépenses extraordinaires. Tout cela est instructif, & mérite d'être lu avec réflexion. *Il y a plusieurs choses remarquables dans cette guerre, dit le Cardinal, ou du moins lui fait-on dire. La première, c'est que Votre Majesté n'y est entrée que lors qu'elle n'a pu s'en dispenser. Cette remarque lui est d'autant plus glorieuse, que ses Alliés l'ayant plusieurs fois conviée à prendre les armes, elle ne l'a point voulu faire: Et que durant la guerre, vos ennemis vous ont souvent proposé une paix particulière, sans que vous les aiez écoutés, parce que Votre Majesté ne se devoit pas séparer de l'intérêt de ses Alliés.*

Si cette réflexion étoit aussi juste que spécieuse, nous devrions reconnoître une profonde sagesse, & une politique tout-à fait équitable dans la conduite de Louis, ou

1636.

plûtôt de son Ministre. Mais ce que j'ai raconté dans les livres précédens, prouve que Richelieu a évité la guerre ouverte tant qu'elle ne lui a point semblé nécessaire à l'établissement, ou à la conservation de sa fortune, & qu'il en a pressé la déclaration, dès qu'il a cru ne se pouvoir soutenir sans elle. Si le Roi a paru réduit à la nécessité de prendre les armes, c'est qu'il ne pouvoit plus se dispenser de prévenir les Espagnols déterminés enfin à opposer toutes leurs forces à un ennemi, qui sans rompre ouvertement avec eux, leur faisoit depuis long-temps une guerre cruelle. Le Cardinal inquiet de ce que les Suédois & les Etats-Généraux des Provinces-Unies sembloient disposés à conclure leur accommodement particulier avec la Maison d'Autriche, en cas que la France refusât encore de lui déclarer la guerre, y consentit à la fin. Et pourquoi? Louis n'avoit alors que l'un de ces deux partis à prendre; de s'exposer au danger d'avoir sur les bras toutes les forces de l'Empereur & du Roi d'Espagne, ou d'entrer dans le traité que l'un offroit de faire avec la Couronne de Suède, & l'autre avec les Provinces-Unies. Mais la Maison d'Autriche rejettoit tout accommodement avec la France sans la restitution de la Lorraine & de Pignerol, sans le rétablissement de Marie de Medicis, & sans la reconnoissance de la validité du mariage de Gaston Duc d'Orleans avec la Princesse Marguerite de Lorraine; conditions dont l'humeur ambitieuse & vindicative de Richelieu ne s'accommodoit point. Voilà quelle fut tout au plus la nécessité où Louis se trouva

trouvade rompre avec l'Espagne. Est-elle du nombre de celles qui rendent les armes justes? Laissons à chacun la liberté d'en juger; suivons le Cardinal, & tâchons de lever le masque dont il veut couvrir ses mauvais conseils. 1636.

Ceux, ajouta-t-il, qui sauront que V^{otre} Majesté a été abandonnée de divers Princes liés avec elle, sans en vouloir abandonner aucun, & qu'encore que quelques-uns qui sont demeurés fermes dans son parti, lui aient manqué, en plusieurs choses importantes, ils ont toujours reçu de V^{otre} Majesté des effets conformes à ses promesses, ceux-là, dis-je, reconnoîtront que si le bonheur de V^{otre} Majesté a paru dans le bon succès de ses affaires, sa vertu n'est pas moindre que son bonheur. Je sais bien qu'en manquant de parole, vous auriez beaucoup perdu de votre réputation, & que la moindre perte de ce genre, fait qu'un grand Prince n'a plus rien à perdre. Mais ce n'est pas peu que d'avoir satisfait à son devoir en des occasions, où la vengeance & le repos désiré après la guerre, donnoient lieu de faire le contraire. Il falloit autant de prudence que de force, & travailler encore plus de la tête que du bras, pour persister presque seul dans un dessein, qu'on n'avoit jamais espéré d'exécuter que par l'union de plusieurs. Cependant, il est vrai que la défection de divers Princes d'Allemagne, l'accommodement particulier du Duc de Parme à cause de la nécessité de ses affaires; la mort du Duc de Mantoue, & la legereté de la Douairière mère du jeune Duc, qui ne fut pas plutôt la maîtresse, qu'oubliant les bienfaits de la France, elle se tourna ouvertement contre vous; enfin le décès

1636 du Duc de Savoie, & l'imprudence de sa veuve qui se perdit pour ne vouloir pas souffrir qu'on la servât; il est vrai, dis-je, que tous ces accidens n'ont point ébranlé la fermeté de V^{otre} Majesté, & qu'encore qu'elles altérassent ses affaires, ils ne lui firent jamais changer ses desseins.

Richelieu touche ici beaucoup de choses en passant. La défection des Princes d'Allemagne dont il se plaint, c'est la paix de Prague. J'ai rapporté ci-dessus leurs raisons. Le Cardinal excuse lui-même le Duc de Parme. Nous verrons bien-tôt qu'Edouard ne put pas faire autrement. Pour ce qui est de la Princesse Douairière de Mantouë, & de la Duchesse de Savoie, on examinera dans le temps, si elles sont aussi blâmables que Richelieu le suppose. Disons seulement ici que par la fermeté de Louis tant exaltée par son Ministre, il faut entendre l'opiniâtreté de ce Cardinal à ne restituer rien de ce qui avoit été injustement usurpé, & à tenir pour jamais sa bienfaitrice éloignée d'un Royaume, où elle avoit un droit si légitime de finir ses jours en paix. Richelieu avance ici une maxime qui mérite d'être bien pesée. En manquant de parole, dit-il, on perd beaucoup de sa réputation, & la moindre perte de ce genre fait qu'un grand Prince n'a plus rien à perdre. Que de bon sens & de vérité! Suivant cette maxime incontestable, quelle doit être la réputation de Louis XIV? Entièrement perdue. Jamais Prince n'a si souvent manqué de parole, ni commis des infidélités plus criantes. Et que lui reste-t-il encore à perdre? Rien, si nous en croions l'habile Ministre de son Pere.

Lo

1636.

La seconde remarque digne de grande considération en ce sujet, dit encore le Cardinal, c'est que pour se garantir du péril de la guerre, Votre Majesté n'a jamais voulu exposer la Chrétienté à celui des armes des Ottomans qui lui ont été souvent offertes. Elle n'ignorait pas qu'elle accepteroit un tel secours avec justice. Et cependant cette connoissance n'a pas été assez forte pour lui faire prendre une résolution dangereuse à la religion; mais avantageuse à l'avancement de la paix. L'exemple de quelques-uns de vos prédécesseurs, & de divers Princes de la Maison d'Autriche, qui affecte de paroître aussi religieuse devant Dieu, qu'elle l'est en effet à ses propres intérêts, s'est trouvé trop faible pour vous porter à ce que l'Histoire nous apprend avoir été plusieurs fois pratiqué par d'autres. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si Louis XIII. pouvoit avec justice accepter les armes des Infidèles qu'on lui offroit. Richelieu le suppose. Mais il ne se fonde que sur l'exemple des Rois François I, & Henri II, & de quelques Princes de la Maison d'Autriche. Cela rend-il une chose juste & permise? Il n'y aura plus de crime & d'injustice dans le monde, si les exemples changent ainsi la nature des actions. Louis XIII. est louable de n'avoir pas écouté les propositions de la porte Ottomane. Son Fils n'a pas été si scrupuleux. Bien loin d'attendre qu'elle lui offrît ses armes, il les a sollicitées avec empressement. Ne les feroit-il pas venir maintenant à son secours, si à la honte de la postérité de S. Louis, le Sultan des Turcs n'observoit plus religieusement ses traités, que le Roi qui se dit Très-Christien.

Le

1036.

La troisième circonstance qui a causé de l'étonnement dans cette guerre, poursuit le Cardinal, c'est le grand nombre des armées, & les sommes d'argent avec lesquelles il a fallu la soutenir. Les plus puissans Princes de la terre aiant toujours fait difficulté d'entreprendre deux guerres à la fois, la postérité aura de la peine à croire que ce Roïaume ait été capable d'entretenir à ses seuls dépens, trois armées de terre & deux navales, sans compter celles de ses alliés, à la subsistance desquelles il n'a pas peu contribué. Cependant, il est vrai qu'outre une armée de vingt mille hommes de pied & de six à sept mille chevaux que vous avez toujours eue en Picardie pour attaquer vos ennemis, vous en aviez une dans la même province de dix mille hommes de pied & de quatre mille chevaux pour défendre cette frontière. Il est vrai encore que vous en aviez quatre aussi nombreuses que la dernière, en Champagne, en Bourgogne, en Italie, & en Allemagne. Je ne compte pas celle qui a été quelque temps dans la Valteline. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que vous les avez presque toutes plutôt destinées à attaquer les ennemis qu'à vous défendre. Bien que vos prédécesseurs aient méprisé la mer jusques à ce point que le feu Roi votre pere n'avoit pas un seul vaisseau, pendant le cours de cette guerre Votre Majesté a eu dans la Mer Méditerranée vingt galères & vingt vaisseaux ronds, & plus de soixante équipés dans l'Océan. Cet armement n'a pas seulement détourné vos ennemis de plusieurs desseins formés sur vos côtes; mais il leur a fait autant de mal qu'ils projettoient de nous en faire.

C'est une chose assez plaisante que de voir
l'hom-

l'homme du monde le plus vain faire ici le modeste. A entendre parler Richelieu, il se regardoit comme *un foible instrument dont la nécessité contraignit son maître de se servir.* C'étoit le moindre des *outils, au défaut desquels l'habileté de Louis avoit supplée.* Cependant chacun sent fort bien que le bon Prélat prétend faire ici son panégyrique. Ne prenons point à la lettre tout ce qu'il nous dit des rares merveilles de la puissance de son Prince. Le savant Ambassadeur de Suède a fort judicieusement remarqué dans une de ses lettres, qu'en jugeant des armées de Louis par les discours de ses Ministres, on les auroit cruës aussi nombreuses que celles dont quelques Auteurs hyperboliques ont dit, que les soldats *séchoient une rivière quand ils vouloient tous boire à la fois,* mais qu'en lisant les listes exactes de tous les régimens François, on étoit surpris d'y trouver si peu d'hommes. Accordons que Louis XIII. avoit véritablement, comme Richelieu l'avance, *cent cinquante mille hommes de pied, tant pour les armées que pour les garnisons, & plus de trente mille chevaux.* Bien loin de se laisser étourdir par la flatterie du Cardinal, qui lui dit que ces grandes armées *seront à la postérité un argument immortel de sa puissance,* le bon Prince devoit penser au compte terrible qu'il rendroit un jour à Dieu de la vie de tant d'hommes sacrifiés dans une guerre injuste, & entreprise pour assurer la fortune de son Ministre. Mais c'est de quoi Louis XIII, & son Fils encore moins, n'ont jamais cru se devoir occuper.

Voici ce que Richelieu dit des sommes
dé-

1636.

1636. dépenses. Vous avez tous les ans secouru les Hollandois de douze cens mille livres, & quelquefois de plus, le Duc de Savoie d'un million & davantage, la Couronne de Suède d'une pareille somme, le Landgrave de Hesse de deux cens mille richedalles, & plusieurs autres Princes de diverses autres sommes selon que les occasions l'ont requis. Ces charges si excessives ont fait que la dépense de chaque année durant la guerre a été de soixante millions & plus. Chose d'autant plus admirable, qu'elle a été soutenue sans prendre les gages des Officiers, sans toucher au revenu des particuliers, & même sans demander aucune aliénation du fonds du Clergé : tous moyens extraordinaires, auxquels vos prédécesseurs ont été souvent obligés de recourir en de moindres guerres. Si Louis XIII. s'est payé de ce que ce Ministre lui dit en cet endroit, il étoit bien duppe. On ne lui conseilla pas de recourir à certains moyens extraordinaires employés par ses prédécesseurs; mais on lui en proposa de nouveaux qui ne furent pas moins onéreux au peuple. Le Clergé n'aliéna pas ses fonds, mais il fournit des millions en argent. Les particuliers ne furent pas taxés à proportion de leur bien; mais on augmenta furieusement les impôts sur les marchandises & sur les denrées que les gens riches consomment plus que les autres. Tout cela revient au même. Si j'achete plus cher des vivres & des habits, si j'affirme moins ma terre à cause de l'augmentation des impôts & de la taille que le laboureur, ou le fermier sont obligés de payer, ne donné-je pas une partie de mon revenu au Roi? De l'aveu du Car-

Cardinal, la dépense extraordinaire de la guerre montoit à soixante millions par an. Ce que les Rois de France ont acquis par les traités de Munster & des Pyrénées, valoit-il tant d'argent dépensé, & tant de sang répandu? N'en est-il pas de même de ce qui a été cédé à Louis XIV. par les traités d'Aix-la-Chapelle, de Nimégue, & de Ryswick? Et après la guerre qui désole maintenant une grande partie de l'Europe, sera-t-il bien dédommagé de ce que lui, ou son Petit-fils auront de la Monarchie d'Espagne? Il y a lieu d'espérer qu'il ne leur en festerà pas grande chose. Venons maintenant au détail des actions militaires de l'an 1636.

1636.

Les Etats Généraux des Provinces-Unies se contentèrent de reprendre le fort de Skenk. La Cour de Madrid s'étoit flattée, qu'inquiets de voir entrer les mains de Philippe une place si importante à la conservation de leur pays, ils écouteront désormais les propositions de trêve, ou de paix que le Cardinal Infant leur devoit faire sous main de la part du Roi d'Espagne son frère. Louis averti du dessein des Espagnols, fit remontrer aux Etats-Généraux par le Maréchal de Brezé qui passa l'hiver à la Haïe avec la qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, & par le Baron de Charnacé, que tous les Confédérés étoient également intéressés à n'entrer dans aucune négociation particulière, & à n'accepter qu'une paix générale. Les Etats agréèrent la proposition, & promirent de ne traiter que conjointement avec le Roi de France. Mais vive-

Les Etats
Généraux
des Pro-
vinces-
Unies
repren-
nent le
fort de
Skenk.

*Mémoires
de Pontis
& de Puy-
ségur.*

*Mercur
Français.
1636. His-
toire de
Gualdo
Priorato
Part. II.
L. I.*

*Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condite.*

*Tom. VIII
Pag. 434.
435. 439.
ment 440.*

1636. ment sollicités par les émissaires du Cardinal Infant, ils parurent oublier la parole donnée à Louis, & envoièrent des Plénipotentiaires à un bourg voisin de Breda dont les Espagnols étoient convenus. Sa Majesté Très-Chrétienne se crut alors doublement offensée. Les Etats recevoient les troupes de France sous prétexte qu'elles étoient nécessaires à la défense de leurs Provinces. Et cependant ils entamoient une négociation particulière, & le lieu de l'assemblée étoit marqué sans la participation de Louis.

Brezé & Charnacé eurent ordre de ne se trouver point aux conférences, à moins que les Plénipotentiaires d'Espagne ne montrassent une commission particulière de traiter avec la France & ses Alliés. On remontra encore aux Etats, que le choix du lieu propre à s'assembler, n'appartenoit pas à eux seuls, mais qu'il se devoit faire de concert avec les Confédérés. Le Roi écrivit fortement aux Etats, & tâcha de leur faire sentir le danger auquel ils s'exposeroient en concluant sans sa garantie un accommodement particulier, que les Espagnols romproient à la première occasion favorable qu'ils trouveroient. Les Etats répondirent à Sa Majesté qu'ils ne pensoient nullement à traiter sans elle, & déclarèrent la même chose aux Espagnols. Les Plénipotentiaires de Philippe aiant avoué que leur commission ne leur donnoit pas le pouvoir de négocier avec la France, & qu'ils écriroient à Madrid pour savoir les intentions du Roi leur maître, les Etats prirent cette occasion de rompre les conférences

1636.

ces. Dans le dessein de donner à Louis un témoignage de leur bonne disposition à continuer la guerre, ils lui proposèrent d'attaquer puissamment l'Espagne par mer. On offroit de fournir le tiers des vaisseaux, & d'en louer trente à la France, moyennant deux mille livres par mois pour chaque vaisseau. Mais Louis & son Cardinal presque uniquement occupés cet hiver de leurs ballets, de leurs comédies, & des autres divertissemens du Carnaval, sembloient oublier les affaires de la guerre. Richelieu employoit un million à regaler le Duc de Parme d'un spectacle, & ne se mettoit pas en peine que les troupes fussent païées. Il envoioit assez d'Ordres en Lorraine, en Champagne, & ailleurs. Mais que pouvoit-on exécuter sans argent? L'unique ressource de la France, c'étoit le mauvais état auquel ses ennemis se trouvoient réduits de leur côté. Les belles & nombreuses armées de l'Empereur péroient de faim & de misères.

Frédéric Henri Prince d'Orange avoit tenté de reprendre le fort de Skenk dès l'automne de l'année précédente. Mais l'exécution du projet aiant paru trop incertaine, le siège fut changé en un blocus qui dura tout l'hiver. Si nous en croions Pontis, ou plutôt l'Auteur qui lui a prêté sa plume, ce Gentilhomme cheri de tous les Grands dont il fut connu, & toujours à la veille de faire une belle fortune sans jamais y parvenir, trouva moyen de gagner l'estime & la confiance de Frédéric Henri. Puis qu'on a pris soin de mêler quelque chose d'instructif dans les aventures particulières & bizar-

res

1636.

res de Pontis, nous continuerons de les rapporter. La lecture des diverses circonstances de la vie d'un Officier subalterne, d'un Courtisan, d'un Magistrat, & quelquefois même d'un homme renfermé dans son domestique, & dans le cercle étroit d'une ville de province, est souvent plus utile, que celle des actions d'un Prince, d'un Général d'armée, & d'un Ministre d'Etat. Les Espagnols, fait-on dire à Pontis, *ayant emporté le fort de Skenk situé dans une Ile du Rbin à quinze ou seize lieues de Ruremonde, le Prince d'Orange résolut de le reprendre. Les deux armées de France & des Etats-Généraux marchèrent pour cet effet vers le fort. Ce fut en cette occasion que je commençai d'avoir beaucoup d'accès auprès du Prince d'Orange, & si je l'ose dire, une union particulière avec Son Excellence. Voulant connoître tous les Officiers de l'armée Française, & savoir leurs noms, elle les fit venir les uns après les autres dans une salle où elle étoit. J'y allai donc à mon rang. Et comme le Prince avoit déjà entendu parler de moi à nos Généraux, & qu'il me connoissoit par lui-même depuis que j'allai lui témoigner l'empressement qu'avoit notre armée de le recevoir comme son Généralissime, il s'entretint plus particulièrement avec moi qu'avec tous les autres. Son Excellence m'interrogea sur diverses choses qui regardent la guerre, & je tâchai de la satisfaire le mieux qu'il me fut possible.*

Le Prince m'ayant demandé à la fin, si dans le besoin je pourrois bien lui fournir soixante ou quatre-vingt braves mousquetaires qui eussent des armes bien nettes, je répondis sans
crainte

1636

Crainte de m'engager trop , que s'il le vouloit j'en donneroïs cent , & même deux ou trois cens. J'ose bien vous assurer, Monseigneur, ajoutai-je, que de tous les régimens de notre armée, celui de M. le Maréchal de Brezé, où j'ai l'honneur de servir, est le plus rempli de braves soldats. Ils prennent tous un soin extraordinaire de tenir leurs armes bien nettes & luisantes. Et comment, me dit le Prince, les avez-vous accoutumés à cela durant la marche de l'armée? Lorsqu'il se trouve un armurier dans le village où nous arrivons, je ne manque pas, lui reparti-je, de faire bien frotter les armes de nos gens. Dans cet entretien j'eus le bonheur de gagner tellement les bonnes grâces du Prince, qu'il me témoigna une bonté extraordinaire: jusques-là que Son Excellence voulut que je lui donnasse la main, lorsque j'étois sur le point de prendre congé d'elle. Je le refusai d'abord par respect, & me mis en état de baiser celle du Prince. Mais il fallut absolument lui donner la mienne. Je veux être votre ami, & j'espère que vous serez le mien, me dit-il en me serrant la main avec une extrême familiarité, je suis fort content de vous. Les autres ne font que bégayer. Mais vous parlez franchement

Le siège, poursuit Pontis, fut mis devant le fort de Skenk à l'entrée du mois de Septembre l'an 1635. Le Prince d'Orange voulut éprouver si j'étois homme de parole. Aiant formé une entreprise secrète sur la place, il me demanda tout d'un coup deux cens mousquetaires. Mais son dessein fut découvert & déconcerté. Il me fut aussi bon gré de ma prompte
dis-

1636. disposition à lui obéir, que si l'affaire avoit réussi. Je ne me souviens point qu'il soit rien arrivé d'extraordinaire pendant que nous fûmes à ce siège. On repoussa seulement avec beaucoup de vigueur le Cardinal Infant qui se présentoit avec son armée pour secourir les assiégés. Nous nous étions accordés avec les Hollandois qu'ils continueroient le siège, & que nous aurions soin d'arrêter les ennemis. Cela fut si bravement exécuté, qu'ils furent contraints de se retirer. A l'entrée de l'hiver notre armée alla dans les quartiers qui lui furent marqués. Le Prince d'Orange laissa le Comte Guillaume de Nassau, afin de poursuivre le siège, & le fort fut pris à la fin d'Avril l'an 1636, c'est à dire au bout de huit mois. Grobendonk qui défendit si bien Louvain contre les deux armées confédérées, avoit été mis à la place du premier Gouverneur pour les Espagnols, mort durant le siège. Mais il ne fut pas si heureux à Skenk qu'à Louvain. On serra le fort de si près que la garnison se vit bientôt réduite à peu de gens. Plusieurs tombèrent encore malades, sans qu'on pût leur envoyer ni remèdes, ni Médecins. Dans cette extrémité, Grobendonk capitula, & sort à la tête de neuf cens hommes avec toutes les marques d'honneur qui s'accordent en de pareilles occasions à de braves gens. Le récit de Pontis est plus exact que celui de Puysegur qui se trouva pareillement au siège. Les Mémoires de celui-ci sont confus en cet endroit. Il met la prise du fort de Skenk au mois de novembre en 1635, ou 1636, & ne fait revenir l'armée Française qui servit à enlever aux Espagnols leur importante

CON-

1636.

conquête, qu'en 1637. Ceux qui racontent ce qu'ils ont vû sont sujets à se tromper, aussi bien que les autres. On ne se souvient pas toujours bien des choses, & quelquefois on écrit avec trop de précipitation.

Achevons de rapporter certaines particularités qui regardent Pontis. Toutes les fois, poursuit-il, que le Prince d'Orange me voioit, il m'appelloit, & pour me témoigner son affection devant tout le monde, il vouloit en certaines rencontres que je me promenasse avec lui. Tout cela tendoit à m'attirer à son service. Des manières si obligantes, les Princes ne les prennent pas sans dessein. On me tenta plusieurs fois dans la suite, & quelqu'un m'assura de sa part, que si je voulois demeurer avec lui, il me traiteroit comme son ami. Mais je savois trop bien mon devoir, & m'y tenois trop attaché, pour manquer à la fidélité que je devois au Roi mon maître. Une assez longue expérience m'avoit encore appris quel fonds je pouvois faire sur l'amitié des Princes. Ainsi répondant toujours avec toute sorte de reconnaissance & de soumission aux offres qu'on me faisoit, je déclarois ouvertement ma résolution de n'abandonner point le service de la France. Cette bonté particulière que le Prince d'Orange me témoignoit, m'attira beaucoup d'envieux. Chacun en parloit à sa manière, & plusieurs se trouvoient blessés de ce qu'en diverses rencontres, Son Excellence prenoit à tâche de me relever au dessus des autres. J'avoué que je n'approuvois pas moi-même cette affectation dans un Prince, qui semble devoir ménager ceux qu'il honore particulièrement de son amitié; & ne les exposer pas à la haine de leur confreres par des louanges excé-

1636. *fives. Mais c'est aussi une grande injustice que de s'en prendre à ceux qui sont innocens de cette faute. Car enfin, si un Prince par prévention, ou avec justice, aime quelqu'un plus que les autres, celui qu'il distingue de la sorte, ne faisant que son devoir, n'en est pas coupable. Et c'est fort injustement que ceux qui sont moins aimés que lui, en prennent sujet de le haïr. Je ne sai ce que vous avez fait au Prince d'Orange, me dit un jour le Maréchal de Brezé. Mais il vous témoigne beaucoup d'amitié. Monsieur, lui repartis-je, en ce peu de paroles qui renferment un assez grand sens, je n'ai fait à son égard que ce que je fais tous les jours au vôtre. J'ai tâché de faire mon devoir pour le contenter aussi bien que vous. S'il me témoigne tant d'amitié, c'est qu'il sait aimer ceux qui le servent avec affection. Au moins, reprit le Maréchal, ne vous laissez pas débaucher. Je vous enleverois moi-même d'entre les bras du Prince d'Orange. Je lui protestai alors que je n'étois pas capable de paier d'une si grande ingratitude les obligations que je lui avois.*

Les Etats-Generaux des Provinces-Unies contens de pourvoir à la sûreté de leurs Provinces, en chassant les Espagnols du fort de Skenk, voulurent que leur armée demeurât en repos le reste de cette année. Ce fut inutilement que Richelieu déconcerté par la prise de Corbie, les sollicita vivement à l'instigation du Capucin Joseph, d'attaquer les Pais-Bas Catholiques, & d'obliger par cette diversion le Cardinal Infant à retirer de la Picardie une partie considérable

de

de son armée victorieuse. Frédéric Henri 1635.
témoigna beaucoup de bonne volonté. Mais
les Etats ou trop lents dans leurs délibérations,
ou divisés entr'eux, laissèrent couler le
reste de l'Eté sans rien entreprendre. Ils
promirent que si Feria que le Cardinal In-
fant avoit laissé dans les Pays Bas avec un
corps de troupes, s'avançoit vers la fron-
tiere de France, leur armée feroit irruption
dans les terres du Roi d'Espagne. Ses Mi-
nistres attentifs à profiter de l'occasion, pro-
posoient alors de nouvelles conditions d'a-
commodement aux Etats effraîés du pro-
grès des armes de Ferdinand & de Philippe
en France. Musch & quelques autres mem-
bres de la République, pressoient l'accepta-
tion des offres de la Maison d'Autriche.
Richelieu averti de ce qui se trame à la
Haïe, envola promptement trente mille écus
à Charnacé Ambassadeur de France. On
lui commandoit de les donner à Musch à
condition qu'il en feroit part à Nortwick
& à deux autres qu'il étoit important de
gagner; & de ne se mettre pas en peine, si
la somme feroit peut-être inutilement de-
pensée; parce qu'en certaines conjonctures,
il vaut mieux risquer de perdre quelque
chose, que de ne rien faire pour rompre
une intrigue capable de causer un grand
mal. Un Agent de l'Empereur l'avoit for-
mée, & offroit aux Etats une trêve fort
avantageuse à leur République avec le Roi
d'Espagne, dont Ferdinand se rendroit ga-
rant. A la sollicitation du Prince d'Oran-
ge, les Etats firent dire à l'Agent de l'Em-
pereur, qu'il se contentât de travailler aux

1636. affaires de son maître, & qu'il ne se mêlât en aucune manière de ce qui regardoit celles de la République avec le Roi d'Espagne. La Cour de France fut si contente de ce bon office de Frédéric Henri, que depuis ce temps-là elle lui donna de l'*Altesse*, au lieu que son frere Maurice & lui avoient euseulement de l'*Excellence*. Le 6 Septembre, Louis fit un nouveau traité avec les Etats Généraux. On leur promettoit un million de livres payable dans un an, à condition qu'il seroit uniquement employé à lever & à entretenir un certain nombre de troupes.

Situation
des affai-
res de la
Couron-
ne de Su-
ède.

Puffen-
dorf Com-
mentar.
Rerum
Suecica-
rum. L. I.
Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condite.
Tom. VIII
Pag. 467.

Quelque déliés que fussent Richelieu & son Capucin, ils trouvoient en Hollande & ailleurs des négociateurs aussi fins, aussi pénétrants qu'eux. Telles gens que le Cardinal & Joseph regardoient peut-être comme des esprits grossiers & pesans, profitèrent habilement des embarras que l'Empereur & le Roi d'Espagne causèrent à Louis dans les premières années de la guerre. Oxenstiern étoit celui qui appercevoit le mieux les pièges que Richelieu tâchoit de lui tendre. Il découvroit les projets formés avec le Capucin, & obtenoit à la fin ce que la Couronne de Suède souhaitoit, sans la rendre trop dépendante de la France. Plus je fais réflexion sur les démarches du Chancelier & des Régens de Suède, plus j'admire leur courage & leur prudence. Abandonnés de leurs Alliés depuis la malheureuse journée de Norlingue; attaqués par l'Electeur de Saxe & par plusieurs de ceux qu'ils avoient defendus auparavant; menacés d'une nouvelle guerre par le Roi de Pologne; obligés à se
tenir

1636.

tenir sur leurs gardes contre celui de Danemark & contre les Ducs de Brunswick, de Holstein, & de Mekelbourg, qui dans le temps même qu'ils offrent de se rendre médiateurs de la paix, traitent avec la Maison d'Autriche contre les Suédois, en cas qu'ils refusent d'accepter les conditions qu'elle voudra leur imposer : réduits enfin à une disette presque égale d'hommes & d'argent, Oxenstiern & ses collègues évitent tous ces écueils & rétablissent glorieusement cette année les affaires de leur nation par une victoire qui ne lui fut guères moins avantageuse, que celle des Impériaux à Norlingue, lui fut funeste.

Quoiqu'Oxenstiern consterné à son arrivée en Saxe, semblât reprendre courage depuis la longue trêve conclue avec la Pologne, & les avantages remportés par le Général Banier sur l'Electeur de Saxe vers la fin de l'année précédente, on le vit au commencement de celle-ci presque replongé dans les mêmes difficultés. Les Suédois épuisés souhaitoient la paix ; mais ils la vouloient honorable & sûre. La défection du Duc de Saxe, du Marquis de Brandebourg, & de plusieurs autres Princes d'Allemagne leurs alliés, rendoit la chose extrêmement difficile. Cependant Oxenstiern & les autres venant à réfléchir sur la situation des affaires de l'Empereur & des Princes de la Ligue Catholique, n'en désespèrent pas absolument. Les troupes de Ferdinand fort diminuées, étoient en mauvais état. Il ne pouvoit presque plus attendre aucun renfort du côté de l'Espagne, Philippe assez occupé à se défendre

1636. dre lui-même, ou à porter la guerre en France, n'avoit guères d'hommes & d'argent à donner. Ferdinand déjà vieux & infirme devoit craindre que s'il venoit à mourir avant la fin de la guerre, ses ennemis ne fissent passer l'Empire dans une autre maison: chose tant de fois projetée, & jamais exécutée. Enfin, les Princes de la Ligue Catholique étrangement affoiblis par la désolation de leurs Etats devenus le théâtre de la guerre, desiroient la paix aussi bien que l'Empereur. Ces considérations animoient les Suédois à n'abandonner point leurs conquêtes, & à les défendre jusques à ce que Ferdinand offrît des conditions raisonnables, ou qu'il fût du moins dans la disposition d'accepter celles qui lui seroient proposées.

La paix se présentoit par trois differens endroits. Le Roi de France recevoit la médiation du Pape qui en pressoit la conclusion. Mais la Couronne de Suède ne s'accommodoit pas d'un médiateur si suspect à ceux qui refusent de l'adorer. Avaugour Résident de Louis à Stockholm, avoit beau représenter que les Confédérés auroient de la peine à trouver un médiateur plus favorable qu'Urbain ami de la France, & secrètement irrité contre la Maison d'Autriche, qui avoit formé le projet de le faire déposer; bien loin de se laisser éblouir par cette mauvaise raison, les Régens de Suède craignoient que Louis bigot & dépendant du Pape n'appuiât pas assez les interêts de ses alliés Protestans dans le traité de paix, & ne favorisât secrètement ceux qui vouloient enlever à la Couronne de Suède ce qu'elle occupoit en Allemagne & particulièrement les

1636

les Prélatures. Quoique Christian Roi de Dannemark dût être fort mécontent de ce que depuis sa médiation offerte & acceptée, l'Electeur de Saxe s'étoit accommodé sans lui avec l'Empereur, il continuoit toujours, du moins en apparence, ses bons offices pour la paix à Vienne, à Stockholm, & à Dresde. Mais ils furent toujours suspects en Suède. On se défioit d'un Prince que tant d'intérêts divers rendoient jaloux de l'agrandissement d'une Couronne voisine & rivale. Les Régens étoient persuadés avec beaucoup de raison, que Christian feroit tous ses efforts afin d'empêcher que l'Empire ne cedât pas à la Suède un pouce de terre en Allemagne, quand ce ne seroit même que par manière d'engagement jusques à l'entier paiement de la somme qui seroit accordée comme un dédommagement des dépenses faites par Gustave pour secourir les Protestans d'Allemagne opprimés. L'empressement des Ministres de Dannemark à demander que la médiation de leur maître fût derechef acceptée, & les fréquens couriers qu'ils envoioient à Vienne, ou qu'ils en recevoient, augmenteroient la défiance & les soupçons de la Cour de Stockholm. Les Danois manquoient même de discrétion. *La fierté des Suédois, disoient-ils, n'est plus de saison. Croient-ils être aussi redoutables que sous le Règne de Gustave ? Il s'en faut beaucoup. Le Roi de Pologne a été bien duppe de conclure une longue paix avec eux. Trouvera-t-il jamais une occasion plus favorable de faire valoir ses droits & ses prétentions ? L'Empereur & l'Electeur de Saxe supérieurs deormais à leurs ennemis, ne daignent pas seulement traiter par eux-mêmes,*

1636. mes avec la Suède. On en laisse le soin au Duc de Meckelbourg. Il se nommoit Adolphe Frédéric, & c'étoit le troisième de ceux qui s'entremettoient pour le rétablissement de la paix dans l'Empire.

Cleen Secrétaire du Roi de Dannemark arrivé depuis peu à Stralsund, acheva de découvrir à Oxenstiern les véritables sentimens de Christian. Le Roi mon maître, dit-il au Chancelier, voit avec un extrême déplaisir la rupture ouverte de M. l'Electeur de Saxe avec la Couronne de Suède. Le Dannemark est si près des pats qui va devenir le théâtre d'une guerre sanglante entre deux Puissances de la même religion, qu'il faudra bien que Sa Majesté s'intéresse dans une affaire qui troublera presque également son propre repos & celui de ses voisins. Elle a dépêché des gens à Stockholm, & à Dresde. On y paroît bien intentionné pour la paix. Le Roi mon maître a une si grande opinion de vos lumières & de votre pénétration, qu'il est persuadé, Monsieur, que vous voiez mieux qu'aucun autre, que dans l'heureuse situation des affaires de l'Empereur & de l'Empire, la Couronne de Suède ne peut continuer la guerre sans s'exposer à un extrême danger. L'embrasement s'approche fort du Dannemark. Attendra-t-on tranquillement quelle en sera la fin ? Je vous prie de la part de Sa Majesté de vouloir bien me déclarer franchement ce que vous pensez de la médiation qu'elle offre, & de me dire quelles sont les conditions que la Couronne de Suède demande. A quoi tient-il que la paix ne se conclue, ou du moins qu'on ne fasse une trêve pour en faciliter la négociation ? Oxenstiern comprit fort bien que Christian moins effrayé de la puissance des Suédois

dois , commençoit de menacer , & qu'on prétendoit les obliger à recevoir les conditions de paix que l'Empereur offriroit, à moins qu'ils ne voulussent augmenter le nombre de leurs ennemis & attirer contr'eux toutes les forces du Dannemark , comme la prudence demandoit qu'on ménageât Christian , le Chancelier loüa les bonnes intentions de Sa Majesté Danoise , dit que le feu de la guerre s'allumoit uniquement par la faute de l'Electeur de Saxe qui non content d'abandonner ses Alliés & de faire un traité particulier avec l'Empereur , vouloit contraindre tous les autres à y entrer : protesta qu'il ne tiendroit point à la Couronne de Suède que la paix ne fût bientôt rétablie en Allemagne , & tâcha d'amuser le Roi de Dannemark par des paroles generales.

Christian indique là-dessus une assemblée à Lubeck. Etoit-il véritablement persuadé , ou faisoit-il semblant de croire , que toutes les parties interessées acceptoient de bon cœur sa médiation , & souhaitoient également la paix ? Quoiqu'il en soit , Sa Majesté Danoise écrit à l'Empereur , à Jean George Electeur de Saxe , à Christine Reine de Suède & au Chancelier Oxenstiern. Après deux mois de délai , Ferdinand fait expedier une procuration fort défectueuse , & donne pouvoir à l'Electeur de Saxe d'entamer la négociation au nom de Sa Majesté Imperiale & au sien propre. Jean George en avertit Christian & lui envoie copie de la procuration de l'Empereur. *Tous les Articles qui regardent l'honneur & la seureté de la Couronne passeront sans difficulté* , dit-on au Roi de Dan-

1617. Dannemark de la part de l'Electeur de Saxe. Mais Sa Majesté Impériale croit ne devoir prendre aucune part au dédommagement que les Suédois demandent. Cette affaire se doit terminer entre eux & les Protestans qui ont appelé le feu Roi de Suède, & qui ont pris des engagements avec lui. Quant à l'amnistie demandée pour les Princes & pour les autres qui se sont déclarés contre l'Empereur, il n'est point nécessaire d'en parler dans le traité de paix. Les uns acceptent l'accord fait à Prague, & ceux qui n'y sont pas encore entrés, ont des intercesseurs ou des agents auprès de l'Empereur. Les Ministres du Roi d'Angleterre sont chargés de ce qui concerne la Maison Palatine. Le Duc de Wirtemberg & le Landgrave de Hesse ont des Ministres à Vienne. Voici à quoi se réduit toute la difficulté, au jugement de Sa Majesté Impériale. Les Suédois refusent d'évacuer les places qu'ils occupent, à moins qu'on ne leur accorde un certain dédommagement. Ils demandent une somme d'argent comptant, ou la cession de quelques villes, & ne veulent accepter ni promesse par écrit, ni gages. Les Protestans épuisés ne sont pas en état de donner de l'argent. D'un autre côté, l'alienation des villes du corps de l'Empire, est manifestement contraire à ses lois fondamentales. On prie le Roi de Dannemark de savoir si M. le Chancelier de Suède veut retirer les troupes Suédoises des villes prises, & se contenter d'une somme d'argent payable dans un certain temps. S'il persiste à rejeter cette proposition, il sera inutile de s'assembler. Cependant M. l'Electeur de Saxe veut bien envoyer des Ministres à Lubeck. Ferdinand & Jean George parloient avec tant

de

1636

de hauteur & de fierté, parce qu'ils avoient formé le projet de prendre Magdebourg au plutôt, de chasser les Suédois de la haute Saxe, & de les repousser jusques sur les bords de la Mer Baltique.

Mais quelqu'embarassés que fussent les Régens de Suède, ils ne se contenterent point de la procuration défectueuse de l'Empereur. *D'où vient, dit-on; que la Cour de Vienne donne commission à l'Electeur de Saxe d'agir pour elle? Sa Majesté Imperiale craint-elle de s'abaisser trop en traitant par ses Ministres avec nous? Le Roi de Dannemark a souffert autrefois à Lubeck une pareille indignité. Mais nous ne sommes pas de cette humeur. A Dieu ne plaise encore que sur des promesses fort incertaines, nous abandonnions ce que nous avons entre nos mains.* Cependant les affaires des Suédois deviennent plus mauvaises par la perte de Magdebourg, & le Général Bannier est contraint à repasser l'Elbe. Le Roi de Dannemark revient à la charge pour la paix; & écrit à Stockholm, que l'Empereur n'accordera jamais de meilleures conditions. Qu'il voit avec plaisir la Couronne de Suède & l'Electeur de Saxe déterminés à se ruiner l'un l'autre par une longue guerre. Que les Suédois ont tort d'insister si fortement sur le rétablissement des Princes de l'Union Protestante chassés de leurs Etats. Que la Maison Palatine rentrera tôt ou tard dans ses fiefs. Que chacun des Confédérés travaille pour soi en particulier. Que la Suède se flatteroit en vain d'obtenir un dédommagement présent. Que les Protestans ruinés n'ont point d'argent, & que l'Empereur ne

1636. constatera jamais à l'aliénation de la moindre partie des têtes de l'Empire. Qu'il ne veut pas même entendre parler de laisser aux Suédois une seule bourgade par manière d'engagement, jusques à ce que la somme dont les Protestans conviendront avec eux, soit payée. Que d'espérer que l'Empereur sera enfin réduit à demander la paix, c'est la plus grande de toutes les chimères. Que les Suédois acheveront de se perdre, & embarrasseront extrêmement leurs voisins. Que la France attaquée vivement par les plus grandes forces de la Maison d'Autriche & occupée à se défendre elle-même, n'est pas en état de secourir ses alliés. Que ces remonstrances sont un effet des bonnes intentions de Christian pour la Reine de Suède. Qu'il est obligé de veiller à la sécurité de sa propre Couronne. Que si l'Empereur vient à bout de son dessein de faire confirmer par la Diète convoquée à Ratisbonne, la paix conclue entre lui & l'Electeur de Saxe à Prague, la Couronne de Suède est en danger d'avoir sur les bras toutes les forces de l'Empereur & de l'Empire. Qu'en cette occasion, Sa Majesté Danoise ne se pourra dispenser de fournir sa quote part en qualité de Duc de Holstein. Qu'il sera toujours fort glorieux à Christine de s'être tirée d'une si grande guerre sans aucune perte.

Oxenstiern & ses collègues s'appercurent bien que le Roi de Dannemark faisoit de nouvelles menaces, & que ses lettres étoient une suite de l'intrigue des Espagnols, qui travailloient à former un tiers parti dans
l'Em-

1636

l'Empire, afin que les Suedois obligés à faire la paix, laissent à Ferdinand la liberté d'employer toutes ses forces contre la France. Le Roi de Dannemark & les Ducs de Brunswick, de Holstein, & de Meckelbourg ne paroissent pas éloignés d'entrer dans ce parti. On dit même que Christian gagné par l'esperance d'obtenir l'île de Rugen, une espèce d'Amirauté dans la Mer Baltique dont Ferdinand le leurroit, & l'Archevêché de Brême pour un de ses fils, promettoit de se joindre à l'Empereur & à l'Electeur de Saxe contre la Suède, en cas qu'elle refusât d'accepter les conditions que Sa Majesté Imperiale lui offroit. Les Régens de Suède toujours attentifs à n'irriter pas trop le Roi de Dannemark, répondirent honnêtement à sa lettre, rejeterent toute la faute de la guerre sur l'imprudence & l'infidélité de l'Electeur de Saxe, & ne donnerent que des paroles générales à un Prince dont les offres leur étoient encore plus suspectes qu'auparavant. Mais voici la face des affaires subitement changée par la bataille de Wistock gagnée par le Général Bannier. Christian ne presse plus alors si vivement la conclusion de la paix, le prend sur un autre ton, se propose le mariage de Christine avec un Prince de Dannemark, & tâche d'engager le Chancelier à favoriser ce dessein.

Adolphe Frederic Duc de Meckelbourg qui offroit encore sa médiation entre les Suedois & l'Electeur de Saxe, avoit indiqué une assemblée de tous les Princes Protestans d'Allemagne à Lunebourg. On n'y devoit pas traiter de la paix de l'Empereur avec la
Cou-

1636. Couronne de Suède. Cela étoit réservé à la médiation du Roi de Dannemark. Mais on vouloit régler un préliminaire qui auroit fort avancé la conclusion de la paix générale, en convenant de ce qui regardoit le dédommagement demandé par la Couronne de Suède, & le rétablissement des Princes Protestans dépouillés de leurs biens. Ce projet fut assez bien reçu à Stockholm: mais ils'évanouït encore par l'opinâtreté de l'Electeur de-Saxe à ne consentir jamais au moindre démembrement de l'Empire. Comme les enfans de feu Frédéric Roi de Bohême étoient les plus intéressés au rétablissement général de tous les Princes Protestans, Charles Roi d'Angleterre voulut que son Résident à Hambourg se trouvât à l'assemblée de Lunebourg. Il lui ordonna même d'aller conférer avec Oxenstiern, de lui faire confidence de ce que le Comte d'Arondel Ambassadeur de Sa Majesté Britannique négocioit à Vienne en faveur de la Maison Palatine, & de déclarer au Chancelier que si l'Empereur refusoit encore de la rétablir, Charles emploieroit toutes ses forces en faveur de ses neveux. *Le Roi mon maître, ajouta le Résident Anglois, a résolu de se joindre au Roi de Dannemark, afin d'obtenir une paix plus avantageuse que celle de Prague à la Religion Protestante. Il voudroit bien savoir de vous, s'il y a lieu d'espérer qu'on entrera bientôt en négociation, Et si la Couronne de Suède agréera qu'il joigne son entremise à celle du Roi de Dannemark. La médiation de Sa Majesté Britannique, repartit Oxenstiern avec beaucoup de bon sens & d'honnêteté, sera*

toijours fort agréable à la Reine ma maîtresse. 1636.
 Mais si le Roi d'Angleterre veut travailler se-
 rieusement au bien de la Maison Palatine, &
 à l'avantage de la Religion Protestante, il doit
 employer des moïens plus efficaces que celui des
 Ambassadeurs. Le jeune Prince Palatin jouir-
 roit maintenant des Etats & de la dignité de
 ses ancêtres, si le Roi d'Angleterre eût voulu
 s'unir à la Couronne de Suède. Une bonne
 armée obtient plus que les harangues étudiées
 des Ambassadeurs. C'est à Sa Majesté Britan-
 nique de prendre garde que l'accommodement gé-
 néral ne se conclut par la médiation du Roi de
 Dannemark & du Duc de Mekelbourg, comme
 celui de Prague; sans qu'il soit fait aucune men-
 tion de la Maison Palatine.

Oxenstiern & les autres Régens de Suède
 persuadés qu'ils ne devoient pas attendre si-
 tôt une paix honorable & avantageuse, ré-
 solurent d'écouter les propositions que le
 Marquis de S. Chaumont faisoit de la part
 du Roi de France, & de se tenir en état de
 continuer la guerre avec les secours, quoi-
 qu'assez modiques, de ce Monarque. Deux
 choses embarassoient le Chancelier & ses
 collègues. Louis n'offroit que deux cens
 mille écus par an, & demandoit que Chris-
 tine promît de ne faire aucun accommode-
 ment particulier avec l'Empereur. C'étoit
 risquer beaucoup que de se lier ainsi les mains
 pour une somme médiocre d'argent. Mais
 Oxenstiern en avoit si grand besoin, & le
 seul bruit d'une nouvelle ligue entre les deux
 Couronnes, paroïssoit capable d'animer tel-
 lement les Officiers & les soldats Suédois,
 d'intimider leurs ennemis, d'affermir ceux
 d'en.

Négocia-
tion duChance-
lier Oxen-stiern a-
vec le
Marquis
de S.Chau-
mont •
Ambassa-deur de
France.Puffendorf
Comment.Rerum
Suecica-
rum. L.
VIII.et Nani
Historia
Veneta. L.
X. 1636.Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condite.Tom. VIII
Pag. 464.

465.

1636 d'entre les Confédérés d'Allemagne qui n'avoient pas souscrit au traité de Prague, & de tenter même ceux qui l'ayant accepté malgré eux, demeuroident encore incertains & chancelans, de rentrer dans l'union, que le Chancelier se détermine enfin à négocier avec S. Chaumont. Il espéroit d'obtenir à la fin de meilleures conditions, de gagner du moins un peu de temps avant que d'engager irrévocablement la Couronne de Suède, & de toucher en attendant un peu d'argent pour continuer la guerre durant la campagne prochaine.

S. Chaumont se rend donc de Hambourg à Wismar, où Oxenstiern lui avoit donné rendez-vous. Le Ministre de France ayant proposé d'abord un traité de ligue offensive & défensive entre les deux Couronnes, je ne vi pas, Monsieur, répondit le Chancelier attentif à éviter tout engagement pour longtemps, que cela soit nécessaire. L'année dernière chacun a fait de son mieux contre l'ennemi commun. Vous l'avez attaqué de votre côté & nous du nôtre. Il suffit de prendre des mesures pour agir de même celle-ci. Nos différends avec l'Empereur ne sont pas si difficiles à terminer que les vôtres. Nous ne demandons qu'un dédommagement raisonnable des dépenses faites & du sang répandu pour le secours de nos Confédérés. Quand il arriveroit même que nous n'obtiendrions rien, la Suède sera-t-elle moins en sûreté qu'auparavant contre la Maison d'Autriche? Nous pouvons bien nous passer de ce que nous occupons des terres de l'Empire. Au lieu que la Lorraine redemandée par l'Empereur, est d'une autre importance au Roi Très-
Chrétien

Chrétien. C'est un boulevard dont il veut cou- 1636.
vrir son Roiaume contre les entreprises de l'Em-
pereur & du Roi d'Espagne. Quand la guerre
finira-t-elle pour vous & pour nous, s'il faut
terminer auparavant tous les differens des deux
Couronnes avec la Maison d'Autriche? Je n'ose-
rois me rendre l'auteur d'une entreprise aussi
perilleuse, aussi difficile que celle dont il s'agit.
En verité nous sommes las de nous battre pour
des Allemands ingrats. Cette nation hait tous
les étrangers, & même ceux qui lui font le
plus de bien. Elle ne mérite pas qu'on se mette
en peine de lui rendre ses privileges & sa li-
berté. La basse Saxe est fort éloignée de la
France. On ne peut nous y secourir que foi-
blement. Enfin, à quoi bon parler d'un nou-
veau traité? Il y en a eu plusieurs entre les
deux Couronnes. Aucun d'eux a-t-il été ob-
servé?

L'Ambassadeur de France prétendoit au
contraire que l'union des deux Couronnes
par une nouvelle alliance, étoit absolument
nécessaire. Sans cela, disoit-il, l'une pourra
s'accommoder & laisser à l'autre tout le poids de
la guerre commencée à soutenir. La France est
la plus capable de résister seule, & la Maison
d'Autriche viendra plutôt à bout d'opprimer la
Suède. Quelque grands, quelque difficiles à
terminer, que vous paroissent les differens du
Roi mon maître avec l'Empereur, Sa Majesté
obtiendra de bonnes conditions, quand elle ven-
dra. Et comment vous tirerez-vous d'intrigue,
si toutes les forces de l'Empire viennent à fon-
dre sur vous? Une liaison étroite entre les deux
Couronnes, c'est le seul moyen de parvenir à
une paix solide & durable. Si les traités pré-
cedens

1636. *cedens n'ont pas produit le bien qu'on en attendoit, il faut mieux prendre ses mesures. Les mêmes inconvéniens ne seront plus à craindre. La Saxe est fort éloignée de la France, je l'avoue. Et c'est pour cela même, Monsieur, que la ligue proposée sera plus effective & plus durable. La jalousie se met facilement entre des Princes voisins qui se lient contre un ennemi commun. La prospérité de celui qui peut nous attaquer un jour, cause de l'ombrage. T-d-t-il rien de pareil à craindre entre la France & la Suède? Vos conquêtes ne nous allarmont point, & celles du Roi mon maître ne vous inquiéteront pas. L'ingratitude & la brutalité des Allemands vous feront-elles abandonner une entreprise si bien commencée par le feu Roi de Suède? Vous savez mieux que moi, Monsieur; que ce grand Monarque ne pensoit point tant à secourir les Allemands, qu'à se mettre lui-même à couvert des entreprises de l'Empereur, qui vouloit se rendre maître de la Mer Baltique; & y établir un Admiral. Ce projet n'est pas encore tout-à-fait déconcerté. Et le sera-t-il jamais, autrement que par un traité, dont les deux Couronnes se promettent réciproquement la garantie?*

On contesta ensuite sur l'inexécution des traités précédens. Oxenstiern se plaignoit du Roi de France, & S. Chaumont de la Reine de Suède. Mais cette dispute n'étant propre qu'à causer de l'aigreur, on parle d'autre chose, & chacun propose des conditions. Oxenstiern donne d'abord les siennes, & les conçoit de telle manière que la Couronne de Suède puisse trouver un prétexte de rompre le traité, si les Régens le croient trop con-

contraire aux intérêts de leur païs. S. Chaumont rejette le projet du Chancelier & en présente un autre. Celui ci en reçoit quelques articles, rebute les autres, & demande que certains soient plus distinctement expliqués. Il apporte ensuite un nouveau plan du traité, & promet la ratification de Christine, si Louis s'en veut contenter. L'Ambassadeur de celui-ci trouve encore quelque chose à redire, dresse des articles à son gré, s'engage à fournir la ratification du Roi son maître, si Oxenstierna les accepte, & promet que Christine y consentira. Voici la plus grande difficulté. Le Chancelier demandoit que le Roi de France déclarât la guerre à l'Empereur. *Car enfin, disoit-il avec beaucoup de raison, est-il juste que vous nous engagiez à faire la guerre à des gens que vous ne voulez point avoir pour ennemis, & que cependant vous nous ôtiez la liberté de nous accommoder avec eux?* S. Chaumont ne pouvant rien alléguer au contraire, se retranche sur ce que sa commission ne lui permet pas de consentir à une chose de cette importance. *Vous demandez, ajoute-t-il, une condition tout-à-fait nouvelle. On n'a rien stipulé de semblable dans les traités précédens. Le Roi mon maître n'exige pas que la Reine de Suède déclare la guerre au Roi d'Espagne. Cependant, il veut bien promettre de ne conclure point la paix avec les Espagnols, sans le consentement de la Reine de Suède. Si vous voulez que nous déclarions la guerre à l'Empereur, déclarez-la donc aussi au Roi d'Espagne.* Embarrassé à son tour de la réplique de l'Ambassadeur de France, le Chancelier reprit

1536. prit que les traités changeoient selon les temps, & que dans les précédens, la Couronne de Suède avoit la liberté de s'accommoder avec l'Empereur quand elle le jugeroit convenable à ses intérêts. *Voilà pourquoi*, continua-t-il, nous n'avons pas stipulé que la France déclarât la guerre à notre ennemi, avec lequel vous n'aviez rien à démêler pour lors. On laissa même au Roi Très-Chrétien la liberté de se rendre médiateur entre l'Empereur & la Couronne de Suède. Les choses ne sont plus sur le même pied. Le Roi de France a maintenant de grands différens avec l'Empereur, & vous exigez que nous ne puissions faire la paix à moins qu'ils ne soient terminés. Pourquoi nous battons-nous seuls afin d'obliger l'Empereur à vous accorder vos prétentions? Quant à ce qui regarde la déclaration de la guerre d'Espagne, je n'ai aucun ordre là-dessus. Je vous dirai seulement que nous vous laisserons volontiers la liberté de vous accommoder avec elle, dès que vous le jugerez à propos. Nous n'avons rien à lui demander. Pourquoi lui déclarerions-nous la guerre?

Cependant Oxenstiern étoit pressé de toucher l'argent que S. Chaumont lui offroit, & celui-ci ne vouloit point promettre que le Roi son maître romproit ouvertement avec l'Empereur. Dans cet embarras le Chancelier & l'Ambassadeur convinrent de signer un traité, dont chacun d'eux ne sera obligé de fournir la ratification de son maître que dans quatre mois. Mais voici une nouvelle difficulté sur la manière dont la Suède & la France en useront avec Ferdinand dans cet intervalle. Oxenstiern propose que les
deux

deux Couronnes poursuivent la guerre durant ces quatre mois, & que si l'une trouve quelque ouverture pour s'accommoder indépendamment de l'autre, elle en ait la liberté. S. Chaumont dont le dessein principal, c'est de prévenir toute paix particulière de la Suède avec l'Empereur, représente si vivement que cette clause est capable d'arrêter les entreprises des uns & des autres, & qu'elle donne moien à l'ennemi commun de les amuser par de feintes propositions de paix, que le Chancelier pressé par son extrême disette d'argent, n'ose insister davantage. Après quelque contestation, ils conviennent de dire tout publiquement que la ligue est signée, qu'en attendant la ratification de leurs maîtres, on agira de concert; qu'on ne conclura de part & d'autre ni paix, ni trêve; que si le Roi de Dannemark continue d'offrir sa médiation; ses propositions seront écoutées avec toutes les apparences d'un grand désir de voir la paix rétablie dans l'Empire, & qu'il sera supplié de s'entremettre pour l'accommodement des deux Couronnes dont l'une ne peut plus rien faire sans l'autre.

Les quatre mois étant expirés, Avaugour Résident de France à Stokholm apporte la ratification de son maître, & demande celle de Christine. Les Régens de Suède s'assemblent, & se trouvent partagés dans leurs délibérations. *Refuser la ratification du traité, dirent quelques uns, & renoncer à l'alliance de la France, lorsque nous sommes toujours engagés dans une guerre, dont nous ne voyons pas encore bien comment on s'en pour-*

1636. *ra tirer, c'est s'exposer à un fort grand danger. Que savons-nous si le Roi de France irrité de ce que nous l'aurons amusé, ne prendra point la résolution de s'accommoder avec l'Empereur, & de nous abandonner entièrement? Quelle sera nôtre ressource? Comment résisterons-nous à toutes les forces de l'Empereur & de la Ligne Catholique? Faudra-t-il perdre tout ce que la France nous doit en vertu des traités précédens? Peut-on se flatter que dans une paix particulière, l'Empereur accordera de meilleures, & même d'aussi bonnes conditions, que dans un traité général? Et quelle garantie aurons-nous qui oblige l'Empereur à exécuter tout ce qu'il aura promis indépendamment de la France? Quelque fortes que parussent ces raisons, d'autres soutenoient qu'elles ne devoient pas l'emporter sur celles qu'ils alléguoient. Que par la ratification du traité, la Couronne de Suède se lioit les mains, & s'engageoit pour long-temps dans une guerre, dont les plus clairvoians ne pouvoient pas dire quelle seroit la fin. Qu'il falloit rejeter la médiation du Roi de Dannemark acceptée, du moins en apparence, ou lui déclarer qu'il devoit desormais prendre d'autres mesures pour négocier la paix. Que Louis ne cherchoit qu'à tenir la Suède embarrassée dans une guerre commune, jusques à ce qu'il pût s'en tirer avec avantage; chose qu'il ne pouvoit pas espérer si ses alliés acceptoient un traité particulier.*

Le dessein principal du feu Roi dans cette guerre, ajoutoit-on, c'étoit d'assurer la Religion Protestante, & la liberté des Princes d'Allemagne. La France ne prend ces deux articles

1636.

ticles à cœur, qu'autant que ses intérêts le demandent. Que peut-on espérer de son alliance par rapport à ces deux fins que le Grand Gustave a eues, Et que nous nous proposons encore ? N'est-il point à craindre que le petit nombre de Princes d'Allemagne qui demeurent attachés à l'Union Protestante, ne se degoûtent, quand ils se verront plongés dans une guerre, dont ils ne pourront sortir de long-temps, à cause des grands démêlés de la Maison d'Autriche avec la France ? Nous voila désormais dépendans d'une Couronne éloignée, dont nous épousons la querelle pour une somme modique d'argent. Ne doutez point que la France ne prenne la supériorité quand il faudra traiter conjointement. Si elle pense à nos intérêts, ce ne sera qu'après avoir premièrement pourvu aux siens. Les affaires du Roi Très-Chrétien seront regardées comme le sujet principal de la négociation, Et celles de la Reine n'y entreront que comme un accessoire. Pourquoi s'allarmer sans raison ? La France est tellement engagée dans la guerre, qu'elle ne peut faire si-tôt, ni si-facilement une paix particulière. La nécessité d'obtenir des conditions avantageuses ne l'attachera pas moins à nous qu'un traité. On nous ménagera davantage, on nous accordera chaque année un plus grand subside, quand nous n'aurons pas les mains liées. Mais, dit-on, en refusant de ratifier le traité de Wismar, la Reine manque de parole au Roi de France. A-t-il observé fort religieusement ceux que nous avons faits jusques à présent avec lui ? Peut-on se reposer sur ses promesses les plus solennelles ? Il semblera qu'on aura voulu l'amuser. Et combien de fois le Cardinal de Richelieu nous a-t-il amusés ? Ce Ministre pense-t-il à autre chose

1636. qu'à ne rien donner, ou du moins fort peu de chose & à tenir les autres Princes dans la dépendance du Roi son maître ? Avec des caresses & des promesses magnifiques il prétend acheter le sang des autres Nations, & pourvoir ainsi à la conservation de sa fortune & à l'agrandissement de son Prince. En un mot, nous sommes maîtres de nôtre sort; nous pouvons faire la paix, ou continuer la guerre. Et après la ratification du traité, il faudra s'accommoder aux intérêts, peut-être aux caprices de la Cour de France. Les raisons aiant été meurement pesées de part & d'autre, les Régens de Suède résolurent qu'on signeroit le traité de Wismar: mais que sous divers prétextes on différerait l'échange des ratifications jusques à ce que Louis eût déclaré la guerre à Ferdinand. Comme Sa Majesté Très-Chrétienne évitoit cette démarche autant qu'elle pouvoit, l'accord conclu entr'Oxenstiern & S. Chaumont le 20. Mars de l'an 1636. à Wismar, n'eut son effet qu'en 1638. après une nouvelle négociation du Comte d'Avaux Ambassadeur de France avec Salvius Ambassadeur de Suède. Ils ajoutèrent quelques articles par manière d'éclaircissement.

Puisque le traité de Wismar fut comme le fondement de la guerre commune de Louis & de Christine contre la Maison d'Autriche; & par conséquent le sujet de la paix conclue dix ou douze ans après en Westphalie, j'en rapporterai les principaux articles. Qu'il y aura une alliance entre les deux Couronnes de France & Suède, qui feront la guerre de toutes leurs forces à la
Maj-

1636.

Maison d'Autriche , & particulièrement à l'Empereur & à ses adhérens. Que le sujet de cette guerre, c'est la défense de l'une & de l'autre Couronne, & de leurs Alliés communs ; la conservation de la liberté Germanique ; la seureté de la Mer Baltique, la nécessité d'obliger l'Empereur à recevoir des conditions de paix justes & honorables aux deux Couronnes. Que la Reine de Suède attaquera les païs héréditaires de la Maison d'Autriche, & que le Roi de France fera marcher ses troupes vers le Rhin qu'elles passeront, afin de porter la guerre sur les terres de l'Empereur , ou de ses adhérens. Que Louis & Christine défendront les Princes d'Allemagne qui demeurent fermes dans l'union jurée à Heilbron ; qu'on travaillera au retablisement de ceux qui sont chassés de leurs Etats ; qu'on tâchera de persuader à ceux qui se sont accommodés avec l'Empereur de rentrer dans l'union , & qu'on y contraindra par force ceux qui le refuseront, parce que c'est le seul moien d'obtenir une paix convenable à la liberté de l'Empire, aussi-bien qu'à l'honneur & à la seureté des deux Couronnes. Que toute l'Europe aiant intérêt que la Nation Germanique soit remise dans l'heureux état où elle se trouvoit avant le commencement des troubles qui l'ont agitée depuis l'an 1618. le but principal de la guerre, ce sera le retablisement des Princes & des Etats de l'Empire dans leur ancienne liberté, tant en ce qui regarde la religion, qu'en ce qui concerne le gouvernement civil. Que pour cet effet, les villes ou les provinces de la Com-

1635. munion de Rome , qui tomberont désormais sous la puissance de la Suède , seront conservés dans le libre exercice de leur Religion , & les Ecclésiastiques maintenus dans la jouissance de leurs biens. Que si le Roi de France occupe de même des villes , ou des Provinces Protestantes , il n'y changera rien dans la Religion , ni dans le gouvernement civil. Que Louis ne posera les armes qu'après une juste satisfaction accordée à la Reine de Suède , & que Christine en usera de même jusqu'à ce que Louis ait sujet d'être content. Qu'aucune des deux Couronnes ne fera la paix sans le consentement de l'autre. Qu'après la ratification du traité , le Roi de France paiera cinq cens mille livres de vieux arrérages dûs à la Couronne de Suède , & lui donnera désormais un million par an , payable en deux termes , à Paris ou à Amsterdam , selon que Christine le demandera. Que la présente ligue durera trois ans , à moins que la paix ne soit conclue avant qu'ils soient expirés. Que si on ne s'accorde point durant cet intervalle , chacune des deux Couronnes aura la liberté de renouveler la ligue , ou des'en desister au bout des trois ans. On auroit tort de prendre à la lettre tout ce que les Princes disent dans leurs traités. Le but de la ligue conclue à Wismar , n'étoit pas à proprement parler le rétablissement des Princes & des Etats de l'Empire dans leurs privilèges & dans leur liberté. La France & la Suède ne s'en mettoient en peine , qu'autant que cela pouvoit contribuer à la diminution de la puissance de l'Empereur. Mais l'une
- vou-

vouloit enlever l'Asace à la Maison d'Autriche 1536.
& garder la Lorraine s'il étoit possible. L'autre
prétendoit obtenir la Poméranie, du moins une
bonne partie, & quelques places importantes
sur la Mer Baltique.

Les Electeurs de Saxe & de Brandebourg Les Sué-
sur le point d'entrer dans une guerre ouver- dois per-
te avec la Couronne de Suède, écrivirent dent Mag-
l'un & l'autre à la Reine Christine de lon- débou-
gues lettres, en forme d'apologie & de & reta-
manifeste. George Guillaume Marquis de blissent
Brandebourg garda plus de mesures. Après leurs af-
avoir représenté ses raisons de conserver ses faire par
droits sur la Poméranie, dont il devoit hériter une v.c.
après la mort du Duc Bogislas, il prioit hon- toire
nêtement Christine de se vouloir bien conten- confide-
ter de la gloire d'avoir maintenu la Religion, rable.
les privilèges & la liberté des Princes & des
Etats Protestans d'Allemagne, & d'accepter M. r. c. n. v.
deux-millions cinq cens mille florins pour François.
les frais de la guerre entreprise par le feu 1636. Pas-
Roi son pere en faveur des alliés de la sendorf
Couronne de Suède. La réponse de Jean Columen.
George Duc de Saxe à la lettre que Chris- tar. Rerum
tine lui écrivit pour se plaindre de ce qu'il Germani-
avoit fait sa paix particulière avec l'Empereur, canu. Pars
ne fut pas si honnête. L'Electeur s'en jus- II. Lib.
tifioit sur ce que sa ligue avec la Couronne xxxv.
de Suède, étoit finie par la mort de Gusta- xxvi.
ve. Il se plaignoit ensuite fort amèrement de c. c. seqq.
ce que le Chancelier Oxenstiern & le Général passim.
Bannier prétendoient donner la loi aux Elec- Nani Hi-
teurs & aux Princes de l'Empire, prenoient storia Ve-
plaisir à porter la guerre & la désolation neta. L. X-
dans toute l'Allemagne, & ne pensoient 1636. Hi-
qu'à faire durer ces maux autant qu'il leur storie di
M 3 se- Gualdo
Priorato.
Part. II.
Lib. I. II.

1636.

*Historia
di Ferdin-**ando.
III. del-**medesimo.**Part. I. L.**X. Vittorio**Siri**Memorie**Recondi-**te Tom.**VIII.**Pag. 498.*

feroit possible. Il faut rendre justice à tout le monde. Quoique la conduite de Jean George ne soit pas soutenable en plusieurs rencontres, il ne paroît pas aussi tout-à-fait blâmable, quand on réfléchit sur les anciennes loix de l'Empire, & sur l'état déplorable auquel l'Allemagne se trouvoit alors reduite par la guerre & par la famine. Les Suédois & les François songeoient chacun de leur côté à démembler quelques Provinces de l'Empire, & à se les approprier. Pour prévenir ce malheur, Jean George eut-il si grand tort de conclure la paix de Prague & d'en presser l'acceptation par tous les autres Princes confédérés ? La disette fut telle en certains endroits de l'Allemagne, où les terres demeurèrent incultes à cause de la guerre, que pour appaiser la faim qui les devoroit, les hommes & les femmes en vinrent à des extrémités que les Historiens du pays ne peuvent rapporter sans horreur. Si nous les en croions, tout ce qu'on raconte des Juifs affamés durant le siège de Jerusalem par les Romains, est peu de chose en comparaison de ce qu'on vit alors en Allemagne. L'Electeur de Saxe pouvoit-il mieux faire que d'obtenir pour un temps des conditions assez supportables, en promettant de se joindre à l'Empereur pour repousser au delà du Rhin & de la Mer Baltique les armées étrangères qui désoloient l'Allemagne ?

Jean George crioit d'autant plus fort contre Bannier, que ce Général s'étoit avancé jusques sur la Sale dans le pays de l'Electeur, & y faisoit des progrès considérables.

Mais

Mais le Comte d'Hatzfeld aiant joint les troupes Saxones avec un renfort de plusieurs regimens Imperiaux, Bannier plus foible que l'ennemi, fut obligé de repasser l'Elbe & de se retrancher avantageusement. Jean George & Hatzfeld investissent alors Magdebourg, & l'assiègent dans les formes. Bannier tenta inutilement de secourir la place fort importante aux Suedois. Elle leur seroit de retraite, lors qu'après avoir fait des courses dans l'Electorat de Saxe, ils n'y trouvoient pas de quoi subsister. Les assiégés, faute de courage, ou de poudre, comme ils le disoient, se rendirent à des conditions honorables au commencement du mois de Juin. Bannier ne se déconcerte point. Après avoir renforcé son armée des troupes que Lessé lui amène, & que Wrangel lui envoie, il marche droit aux ennemis avec neuf mille chevaux & sept mille hommes d'infanterie. On se rencontre près de Wittstock dans le Brandebourg. Les Imperiaux & les Saxons étoient forts d'environ vingt-cinq mille hommes. Nonobstant cette superiorité, il se présente à eux en ordre de bataille. Bannier commandoit l'aile droite, Leonard Tortenson la gauche, & Lessé le corps de bataille. L'Electeur de Saxe qui étoit à la tête de l'armée ennemie, se tint quelque temps renfermé dans son camp, soit qu'il craignût la valeur des soldats Suédois, & l'experience de leurs Généraux formés sous le Grand Gustave : soit qu'il crût ne devoir rien hasarder contre des gens déterminés à mourir plutôt qu'à repasser honteusement la mer, après avoir porté la terreur de leurs armes victorieuses.

1636. rieuses jusques à la source de l'Elbe, du Danube, & du Rhin. Mais il fallut se battre à la fin. Je ne sai pas bien la disposition de l'armée Imperiale & Saxone. On trouve seulement que Jean George la commandoit en chef, & qu'il avoit sous lui Harztfeld & Maracini Officiers de Ferdinand.

Le combat se donna le 25. Septembre, & fut sanglant. Quatre ou cinq mille Imperiaux ou Saxons demeurèrent sur la place, sans ceux qui furent tués dans la poursuite des fuyards. Les Suédois prirent trente-trois pièces de canon, tout le bagage des ennemis, la vaisselle d'argent de l'Electeur qui se sauva fort promptement, & près de cent cinquante drapeaux, ou cornettes. Une si belle victoire ne coûta pas plus de quinze ou seize cens hommes aux Suedois, & rétablit admirablement bien leurs affaires en Allemagne. Bannier s'avança depuis vers la Thuringe, & alla délivrer la Hesse presque entièrement occupée par les troupes de l'Empereur, ou de la Ligue Catholique. Ferdinand qui travailloit alors à faire élire son fils Roi des Romains dans la Diète de Ratisbonne, & qui depuis la paix conclue à Prague, ne désespéroit pas de regner encore avec une splendeur presque égale à celle qu'il perdit par la défaite de Tilli à Lipsick: Ferdinand, dis-je, fut si touché de cette nouvelle disgrâce, que sa santé déjà un peu altérée, devint tout-à-fait languissante. Ni la Couronne Imperiale assurée au Roi de Hongrie, ni le progrès de ses armes en Bourgogne, & de celles du Roi d'Espagne en Picardie, ne furent pas capables de con-

soler

foler Ferdinand. La perte de la bataille de Wittstock déconcertoit ses projets d'une trop étrange manière. 1636.

Rempli de vastes espérances depuis la victoire de Norlingue, il se flattoit de voir bien-tôt les Suédois repoussés dans leur pays, & de mettre au ban de l'Empire Guillaume Landgrave de Hesse, & Bernard Duc de Saxe Weymar, les deux seuls Princes de l'Union Protestante qui avoient encore le courage de lui résister. Et voilà tout d'un coup la face des affaires changée. Le Landgrave constant dans ses engagements pris avec la Suède, & assisté de l'argent que la France fournit, ramasse de bonnes troupes, oblige celles de la Ligue Catholique à lever le siège mis devant Osnabruck, prend Minden, délivre la ville d'Hanau pressée par Lamboi, & voit son pays entièrement nettoyé après l'avantage remporté à Wittstock. Bernard Duc de Weymar donna de son côté beaucoup d'occupation aux Impériaux vers le Rhin. De manière que si les François eussent aussi bien fait dans la Franche-Comté, sur la frontière des Pais-Bas, & en Italie, que les Suédois & les Hessiens dans la haute & basse Saxe, dans la Westphalie, & ailleurs, Ferdinand étoit en danger de se voir réduit à la nécessité de penser désormais à la sécurité de ses pais héréditaires. Entrons maintenant dans le détail des affaires de France.

Edouard Farnèse, dit fort bien Grotius dans ses Lettres des premiers mois de cette année, prend ici tous les divertissemens du Car-
naval, pendant que son Duché de Plaisance est

Mauvais état des affaires du Duc de Parme à son retour de la Cour de l'Espagne.

1636. également desolé par ses ennemis & par ses alliés. On se repose en Italie, & les forces des Espagnols y augmentent considérablement. Le Pape favorisoit auparavant la France qui devenoit supérieure. Il se tourne maintenant du côté des plus forts. C'est la grande maxime de la Cour de Rome. Non content d'avoir jeté par terre avec dédain & mépris, les lettres que le Duc de Parme lui a écrites depuis peu, le Pontife fournit des vivres aux Espagnols. C'est ainsi qu'une Cour dont le Cardinal de Richelieu ménage la bienveillance aux dépens des meilleurs alliés du Roi son maître, en use avec la France. Le Grand Duc de Toscane n'envoie point encore le secours qu'il est obligé de fournir aux Espagnols, en vertu du traité par lequel ils lui ont cédé la ville de Sienne. Les Génois demeurent neutres, & les Venitiens continuent de dire qu'ils en useront de même. Le Duc de Parme semble avoir voulu dédommager le Roi de France des dépenses faites pour régaler & pour divertir Edouard à Paris. Ce lui-ci consent à recevoir des troupes Françaises dans Plaisance. Les Officiers du Duc auront par bonheur les clefs de la ville, & les soldats de Sa Majesté garderont les portes. Les François ne sont pas encore contents. On veut & l'honneur & la réalité de la puissance. Edouard a déjà perdu des places importantes. Les Italiens qui sont ici, ne doutent point qu'il ne se repente bien-tôt d'avoir suivi les conseils du Comte Schotti son confident, gagné par l'argent de France.

Ortizi B.
pistola
passim.

1636.

Nani Historia Veneta. L. X.

1636.

Historia di Gualdo

Priorato.

Part. II.

L. I. Vitorio Siri

Memorie

Recondite.

Tom. VII

Pag. 395.

396.

Ortizi

Eclaircissons un peu ces nouvelles que l'Ambassadeur de Suède envoioit au Chancelier & à quelques Ministres de la même Cour

1636

Couronne. Quelqu'un crut dire un bon mot, en reprochant à Grotius d'avoir employé son *beau Latin* à écrire des *nouvelles du Pons-neuf* à Oxensterna. Mais ce railleur n'avoit jamais lu les lettres de Grotius, ou bien il ne savoit rien de l'histoire du règne de Louis XIII, depuis l'arrivée de ce savant homme à Paris. On ne nie pas, qu'il n'ait quelquefois mis des nouvelles communes, & même fausses, dans ses lettres. Y a-t-il un Ambassadeur, ou un Résident qui ne tombe pas dans un pareil inconvénient ? Ces Messieurs sont chargés de prendre garde à tout ce qui se dit, & se passe dans la Cour, où ils sont, & d'en donner avis à leurs maîtres. Ils ne peuvent donc pas se dispenser de ramasser & d'écrire indifféremment le bon & le mauvais, le sûr & l'incertain. Un bruit sourd & mal fondé en apparence, donne souvent de grandes lumières à un Ministre d'Etat judicieux & pénétrant. Cela lui sert à découvrir par conjecture, ou autrement, ce qui se projette dans le cabinet où les ministres étrangers ne sont pas appelés. De plus ceux qui liront les lettres de Grotius avec un peu de discernement, y trouveront toujours les affaires les plus secrètes du temps de son Ambassade, touchées en peu de mots avec beaucoup de finesse & de pénétration.

Jacques Philippe Guzman Marquis de Léganez nouveau Gouverneur de Milan, & François d'Este Duc de Modène profitèrent de l'absence d'Edouard, & firent de grands ravages dans ses Etats. Voici comment la chose arriva. Quoique les Espagnols se trou-

2636.

vassent assez forts durant l'hiver en Italie, & que les François au contraire fussent beaucoup affoiblis par la ruine de leur armée devant Valence & par la désertion de leurs soldats, cependant ceux-là mêmes qui devoient plutôt se rafraichir dans leurs quartiers, jusques à ce qu'il leur vint un puissant renfort, se mirent en tête d'agir. Afin d'en avoir occasion, ils engagent le Marquis de Ville Officier Général de Victor Amedée, Duc de Savoie, à faire irruption dans le Duché de Modène. Il se trouvoit logé dans le Plaisantin, avec les troupes qui lui servirent à reconduire celles d'Edouïard Duc de Parme dans leur país, après la levée du siège de Valence. Le Maréchal de Créquy & les Officiers de Louis prétendoient chagriner François Duc de Modène qui s'étoit déclaré en faveur des Espagnols, & leur envoioit des troupes. Mais il falloit chercher un prétexte. Car enfin, il n'y avoit point de guerre ouverte entre le Duc de Modène, & aucun des Confédérés. On ne manque jamais de trouver quelque raison bonne, ou mauvaise, quand le dessein de faire querelle à son voisin est formé. Ville envoie dire à François que les quartiers des troupes confédérées dans le Plaisantin sont extrêmement ferrés, & le prie de trouver bon qu'elles s'élargissent un peu sur ses terres. La proposition fut mal reçue. On s'y attendoit bien. Que dis-je ? On le souhaitoit de tout son cœur. Ville content du refus, entre dans le Modénois à la tête de mille chevaux & d'un pareil nombre de gens de pied.

Quelle fut la perplexité de François,
quand

1636.
quand il se vit inopinément attaqué par les gens du Duc de Savoie son oncle, & réduit à la nécessité de se venger du Duc de Parme son beau frère & son voisin ! Le Duché de Modène étoit dégarni, & le Souverain ne savoit comment le défendre. Il pouvoit à la vérité demander du secours au Gouverneur de Milan fort disposé à lui en accorder. Mais on redoutoit autant les troupes auxiliaires des Espagnols, que les hostilités des François & des Savoiards. Le Duc de Modène s'adresse d'abord aux Venitiens ? Et ceux-ci constants dans leur résolution de garder une parfaite neutralité, s'excusent le mieux qu'ils peuvent. Le voilà donc réduit à implorer malgré lui l'assistance des Espagnols. Léganez ravi d'avoir une si belle occasion d'entrer sur les terres du Duc de Parme, détache environ trois mille hommes sous la conduite de Vincent de Gonzague, du Baron de Batteville, & du Comte d'Aréze, qui se joignent aux milices du Modénois commandées par Dom Louïs d'Este oncle du Duc François. Ville se retire promptement sur les terres de Parme, Este & Gonzague l'y poursuivent. Mais le Savoiard les attaque si à propos & avec tant de vigueur, qu'il les met en fuite après quelque résistance, ou Gonzague, Batteville & Aréze sont blessés : accident qui contribua beaucoup à la déroute des Espagnols. Le Pape & Ferdinand Grand Duc de Toscane s'allarmèrent extrêmement de ce que la guerre s'allumoit non seulement entre les deux Couronnes, mais encore entre les Princes d'Italie. L'un & l'autre craignirent les

1636. les suites des hostilités commencées dans le Modénois, & portées ensuite dans le Plaisantin & le Parmesan. A la sollicitation du Grand Duc, Urbain dépêche Mellini Evêque d'Imola & lui ordonne de travailler à l'accommodement d'Edouard & de François. Comme ces deux Princes n'avoient aucune animosité l'un contre l'autre, ils consentirent assez volontiers à ne pousser pas les choses plus loin. Mais ils refusèrent hautement de renoncer à leurs alliances. Edouard persista dans son attachement à Louis, & François dans ses liaisons avec Philippe.

Le Gouverneur de Milan, renforcé des troupes nouvellement arrivées d'Espagne & de Naples, ne s'étonne pas autrement de l'avantage remporté par les Savoiards. Il entre dans le Plaisantin, & y prend une place considérable. Tout le Duché se trouvoit en danger d'être enlevé, si le Maréchal de Créqui n'eût promptement ramassé un corps d'armée pour faire irruption dans le Milanois entre Novare & Mortare. Ce mouvement obligea Léganez à quitter le Plaisantin, & à venir repousser les François qui pénétroient assez avant dans son gouvernement. Les deux armées se rencontrent près de Vespola, & se battent le 27. Février. Créqui ayant donné mal à propos dans une embuscade, fut obligé de se retirer avec perte entre Sartirana & Breme. Il rejetta la faute de cette disgrâce sur la cavalerie du Duc de Savoie qui l'avoit abandonné par lâcheté, ou par un ordre secret de Victor Amédée toujours attentif à traverser le

1636

le progrès des armes de France dans le Milanois : reproche qui renouvela l'ancienne mesintelligence entre le Duc & le Maréchal. Cependant les Espagnols maîtres de la campagne retournent dans le Plaisantin, & continuent de le désoler. Telle étoit la triste situation des affaires d'Edoüard à son retour de Paris. Il crie incontinent au secours, & presse vivement le Duc de Savoie & le Maréchal de Créquî de lui envoyer des troupes. Les Espagnols passaient déjà du Duché de Plaisance dans celui de Parme, dont la capitale épouvantée nonobstant sa force & sa grandeur, croioit être perduë sans ressource. Un bref du Pape à Léganez la rassura. Urbain ordonnoit aux Espagnols par le ministère de son Nonce Mellini, de sortir d'un Etat feudataire du Siège de Rome. On obéît : mais ce ne fut pas tant par déférence aux ordres du Pontife, que pour se mettre à couvert du Duc de Rohan, qui s'avançoit de la Valteline dans le Milanois, où il avoit déjà pris quelques forts. Si le Parmesan fut sauvé par ce moien, il n'en fut pas de même du Plaisantin. Le Pape ne pouvoit rien commander au regard d'un fief de l'Empire. Edoüard rempli de ses espérances chimeriques de la conquête du Milanois, laissa les places de son Duché de Plaisance tellement dépourvuës, que les Espagnols lui enlevèrent sans peine les meilleures.

Cependant les Généraux & les Ministres du Roi de France en Italie, bien informés qu'il avoit extrêmement à cœur de sauver les Etats du Duc de Parme, ne savoient
com-

1636. comment s'y prendre pour les secourir, en attendant que les renforts promis par Sa Majesté, eussent passé les Alpes. Victor Amédée proposoit que le Duc de Rohan fit irruption dans le Milanois avec toutes les troupes qu'il pourroit ramasser chez les Grisons & dans la Valteline. *Le Marquis de Léganex jaloux de fermer l'entrée de son gouvernement aux François, disoit le dissimulé Prince, ne manquera jamais d'abandonner ses prétendues conquêtes, & de venir s'opposer au Duc de Rohan.* Le véritable motif du Savoïard, c'étoit d'éloigner tout ce qui pourroit l'obliger à quitter ses Etats. Il ne craignoit rien tant. Après de longues consultations, les Généraux & les Ministres de France convinrent que le Duc de Rohan, dont l'armée se trouvoit forte de treize mille hommes & de six cens chevaux effectifs, en laisseroit le tiers pour la défense des forts occupés; que s'avancant vers la riviere d'Adda, il obligerait le Gouverneur de Milan à détacher une partie de ses troupes contre lui, & que cependant le Duc de Savoie entreroit avec trois mille cinq cens chevaux & vingt mille hommes de pied dans le Plaisantin, & y combattroit l'ennemi plus foible. Soit que Victor Amédée ne perdit point de vue son dessein d'empêcher que les François ne devinssent trop puissans en Italie; soit qu'il craignit véritablement de laisser son païs trop exposé aux Espagnols, il rejetta la proposition du Maréchal de Créqui & des autres Officiers de Louis. *Cela n'est pas praticable, disoit-il. Si on veut me laisser douze mille hommes de pied & douze cens che-*
veux

1636.

vau pour la seureté du Piémont, alors je pour-
rai marcher au secours du Plaisantin. Le Duc
 voioit fort bien qu'on ne pouvoit lui four-
 nir un si grand nombre de troupes dans son
 pays, à moins que Louis & ses alliés n'eus-
 sent cinquante mille hommes effectifs en I-
 talie. On lui represente que Casal, Breme,
 Verceil & d'autres places bien garnies met-
 tent le Piémont suffisamment à couvert.
 Pressé par cette instance à laquelle il n'a
 point de réponse, Victor Amedée fait sem-
 blant de se rendre; mais il demande en
 même temps que les troupes de France
 ne logent plus dans ses Etats, & s'en ail-
 lent toutes dans le Montferrat. Par là, il
 déconcertoit le projet qu'il venoit d'accep-
 ter. Car enfin, le Montferrat déjà fort é-
 puisé, ne pouvoit plus fournir à la subsis-
 tance des François. La cavalerie se ruï-
 noit & se dissipoit tous les jours. On a
 beau remontrer ces inconueniens, Victor
 Amedée refuse constamment une chose, à
 laquelle on ne peut le forcer de consentir.
 Créqui fut ainsi réduit à renvoyer vers le
 Dauphiné une partie des troupes du Roi jus-
 ques au quinziesme Mai. Rien ne pouvoit
 chagriner davantage le Maréchal, incertain si
 les Etats du Duc de Parme ne seroient pas
 envahis avant ce temps-là.

Les nouvelles qu'on eut de l'état de l'ar-
 mée Espagnole, servirent beaucoup à ras-
 surer Edouard inquiet de ce qu'on ne le se-
 couroit pas. Outre que la division se met-
 toit entre le Marquis de Léganez, le Duc
 d'Alcala, & Spinola, les troupes de Philippe
 étoient tellement diminuées par leurs long-
 gues

1636. gues marches durant l'hiver , que le Gouverneur de Milan content de laisser une modique garnison dans deux places du Plaifantin , en retira son armée & se retrancha seulement pour empêcher les François de le secourir. Mais il ne fut pas si facile de guérir les soupçons du Duc de Parme qui se défioit de tout le monde. Il craignoit que Charles Duc de Mantouë ne pensât à s'emparer de Sabionette sur laquelle il avoit des prétentions , sous prétexte d'y mettre garnison pour la défendre. *Que sai-je* , disoit Edoüard en lui-même , *si le Roi de France ne veut point faire tomber cette place au Duc de Mantouë , pour le dédommager de Casal ?* Dom Louïs d'Este donnoit encore de l'ombrage. On s'imaginait que ce Prince d'accord avec les Vénitiens qui lui avoient permis de quitter leur service pour un temps , & d'aller au secours du Duc de Modène son neveu , ne pensât à s'approprier avec l'appui du Sénat , quelque morceau des débris des Etats de la Maison Farnése. Les troupes de Victor Amédée logées dans les Duchés de Parme & de Plaifance , inquiétoient Edoüard plus que toute autre chose. Il apprehendoit que le Savoïard tenté d'obtenir une partie de ses dépouilles , ne se déclarât à la fin contre lui & la France. Telles étoient l'inquiétude & l'agitation de ce Prince imprudent. Ses alliés étoient obligés de l'aider malgré lui , & sans aucun égard à ses soupçons. Après s'être rempli la tête de mille chimères , il avoit perdu en se déclarant mal à propos pour la France , de grands re-

revenus dans le Royaume de Naples. Re- 1636.
duit maintenant à ses Etats de Lombardie,
dont le peuple accoutumé à une longue paix,
ne peut se défendre, ni supporter la guerre,
il ne sait comment résister aux Espagnols
qui l'environnent de tous côtés. Il tremble
au seul nom du Pape. Il craint qu'Urbain
d'intelligence avec la Cour de Madrid n'ait
formé le projet de le dépouiller du Duché
de Parme, & d'en investir Dom Thadée Bar-
berin son neveu.

Je trouve dans les mémoires du temps, Renfort
qu'avant son départ de la Cour de France, envoié de
Edouard obtint que Canisi Officier fort esti. France en
mé parmi les gens de guerre, conduiroit au Italie
plûtôt en Italie un renfort de six mille hom- secours
mes, & qu'après avoir secouru le Plaisan- du Duc de
tin, on prendroit Oleggio, place importante Parme.
au dessein formé de pénétrer dans le Mila-
nois, & de s'avancer vers la capitale du Du-
ché. Louis dépêcha en même temps un
Gentilhomme à Victor Amédée, afin de le
presser de marcher lui-même incessamment
au secours du Duc de Parme, l'honneur Vie du
du Roi & du Duc de Savoie étant engagé à Cardinal
maintenir Farnèse, de peur que les Princes de Riche-
d'Italie le voyant comme abandonné, ne se lien, par
confirmassent dans leur ancien préjugé, que Anbery.
l'alliance de la Couronne d'Espagne leur é- L. V. Chap.
toit plus utile que celle du Roi de France. 25. & 26.
Toujours éloigné de quitter son pays, & en- Mémoires
core plus de se rencontrer avec le Maréchal pour servir
de Créqui, dont les manières ne lui plai- à l'histoire
soient point, Victor Amédée reçut assez mal du même
la proposition d'aller prendre le commande- Vittorio
ment de l'armée. Il s'en seroit excusé, si Siri Me-
Louis 403. &c., morie Re-
condite.
Tom. VII
Pag. 402

1636. Louis ne l'y avoit comme forcé par un règlement fait pour le commandement de l'armée confederée , entre les Maréchaux de Créquy & de Toiras. Le Duc de Savoie, dit un Historien du Cardinal de Richelieu, déclara le Maréchal de Toiras son Lieutenant Général , autant pour chagriner le Maréchal de Créquy, que pour ne laisser pas sans emploi un brave & excellent Officier. Cela fit naître de la jalousie entre les deux Maréchaux , & donna lieu à une contestation capable de diviser les troupes & de causer un extrême préjudice aux affaires du Roi. Victor Amedée put bien rechercher cet incident par chagrin contre Richelieu & contre Créquy. Mais le Cardinal fut plus fin que lui. En persuadant au Roi de régler le commandement d'une manière desavantageuse à Toiras, il mit le Duc dans la nécessité de se trouver à l'armée , pour épargner à son ami le déplaisir d'obéir à un collègue.

Quant au differend né entre vous & M. de Toiras, dit Des-Noiers Secrétaire d'Etat au Maréchal de Créquy , l'intention de Sa Majesté , c'est que comme vous devez en qualité de Lieutenant Général de l'armée du Roi, reconnaître M. le Duc de Savoie son Capitaine Général , aussi M. de Toiras qui n'est que Lieutenant de Son Altesse , vous doit reconnaître. De manière que si dans l'absence de M. le Duc de Savoie , vous vous trouvez ensemble , le commandement vous demeurera , & M. de Toiras aura le second lien d'honneur dans l'armée. Que si par une nécessité invincible, il la faut diviser en deux corps , vous choisirez celui qu'il vous plaira , & M. de Toiras aura l'autre

l'autre. Mais cela ne se doit faire que dans une occasion indispensable. Je mande tout ceci à M. l'Ambassadeur. Nous avons la lettre du Secrétaire d'Etat à Emeri. Le réglemens du Roi y est expliqué plus au long. Si M. de Créquy, ajoute-t-on, veut commander l'avant-garde, ou la bataille, il donnera la conduite de l'arrière-garde à M. de Toiras, se réservant toujours le lieu d'honneur. Quand Son Altesse sera dans l'armée, tous lui obéiront. Pour le bien des affaires, & pour prévenir les differends, il seroit à souhaiter qu'elle y demeurât constamment. Le Roi lui mande son sentiment là-dessus, & s'assure que vous ne manquerez pas de la porter à le suivre. Ce dernier article, remarque un Historien du Cardinal de Richelieu, peut servir à confirmer l'opinion de ceux qui prétendent que dans la décision de ce differend, le Maréchal de Toiras ne reçut pas la satisfaction qu'il pouvoit esperer, non seulement à cause de son peu de credit & de faveur à la Cour, mais encore parce que le Roi prétendoit par là obliger le Duc de Savoie à commander lui-même l'armée confédérée dans l'expédition du Parmésan. Son Altesse auroit pu autrement s'en dispenser, à cause de l'indifférence qu'elle témoignoit dans les affaires du Duc de Parme, & du démêlé qu'elle eut l'année précédente avec lui & le Maréchal de Créquy.

Au reste, poursuit cet Auteur, la Cour ne fut pas d'abord contente du peu de progrès que faisoit cette armée. On trouvoit étrange que le Roi sient envoyé près de trente-cinq mille hommes, & plus de deux millions en Italie, nos Généraux fissent si peu parler d'eux, &

1636. n'osâssent presque paroître en campagne, ni hasarder un combat. Les plaintes qu'on en fit, reveillèrent enfin leur courage. Le dessein de la Cour de France, c'étoit que les Espagnols fussent premièrement chassés du Plaisantin: que l'armée du Roi prît ensuite Oleggio, que de là elle s'avancât vers le Tesin, qu'elle ouvrit un passage au détachement des troupes du Duc de Rohan, qui la devoit joindre, & qu'elle marchât enfin droit à Milan. Grand & beau projet! Mais pour l'exécuter, il falloit que le renfort conduit par Canisi partit plutôt, & qu'il y eût plus de concert entre les Chefs de l'armée confédérée. Une lettre du Secrétaire d'Etat me fournit de quoi confirmer ce que j'ai dit des soupçons d'Edouïard Duc de Parme, & de la difficulté de ménager cet esprit inquiet & défiant. Quant aux humeurs du Seigneur dont vous me parlez, dit Des-Noiers à Emeri, je suis entièrement de votre avis. Il faut lui faire du bien & à ses Etats; mais par nos voies. Elles sont les meilleures & les plus raisonnables. Du reste, on ne s'en doit pas inquiéter. Je croi qu'à votre première dépêche, nous apprendrons le secours du Parmésan, puisque vous mandez qu'on est disposé à le tenter le 10. de ce mois. La lettre est du sixième Mai. Victor Amedée n'avoit pas envie que les choses allassent si vite. On commença tout au plus d'agir vers le milieu de Juin.

Vous avez sans doute tant de déplaisir de ce qui s'est passé, ou plutôt de ce qui ne se passe point encore, disoit Des-Noiers à Emeri,
que

1635

que je fais scrupule de l'augmenter en vous disant que la Cour est dans un profond étonnement. Et qu'elle ne s'en relèveroit jamais, si l'espérance de quelque chose de bon ne la consolait. Je vous plains quand je réfléchis sur l'état où vous êtes. Faire ce que vous faites, Et en voir si peu de fruit : cela est capable de désespérer. Je me suis autrefois trouvé dans les mêmes peines, Et elles me paroissent insupportables. M. de Toiras m'assure que l'avenir récompensera le passé. Je le souhaite. Il est important pour lui que ses promesses soient effectives. Lorsque vous tiendrez le passage du Tessin, Et que vous serez bien retranchés au bout du pont de jonction que vous prétendez dresser, vous aurez le champ libre. Je vois déjà le dégât fait dans le Milanois, les canaux qui portent des vivres à Milan rompus, cette grande ville affamée, les armes du Roi en réputation, M. le Duc de Parme rétabli dans ses Etats, Et notre argent bien employé. Sans cela je ne sais comment vous pourrez nous remettre en bonne humeur. Les Ministres d'Etat sont sujets comme les autres à se former de belles & agréables chimères. Nous rapporterons bien-tôt comment ces grands desseins furent exécutés. Ajoutons cependant un témoignage avantageux que le Secrétaire d'Etat rend au Duc de Rohan, qui avoit passé de la Valteline dans le Milanois. C'est une chose étrange, poursuit Des-Noïers, que M. de Rohan avec une poignée de soldats, sans canon, ni munitions, fasse tous les jours quelque action signalée, qu'au premier mot que vous lui mandez, il batte les ennemis, qu'il prenne le Comasque Et le Léquois, en un mot, qu'il por-

1636. *te par tout la terreur, & que nôtre armée, si florissante, si bien nourrie, si bien payée, ne puisse montrer une seule bonne action un sixième mois de l'année.*

D'où venoit cela ? De ce qui a toujours retardé, ou ruiné les meilleures entreprises, je veux dire de la division des Chefs. Des-Noiers prétend que l'armée du Roi en Italie étoit de trente-cinq mille hommes; il y comprend donc les troupes que commandoit le Duc de Rohan dans la Valteline. Car enfin, les autres ne donnent au Duc de Savoie & au Maréchal de Créqui que vingt-cinq mille hommes en tout; quinze ou seize mille hommes de pied & treize cens chevaux François, que Victor Amedée joignit vers la fin de Mai avec six mille hommes de pied, treize cens chevaux, sept cens carabiniers, trois cens mousquetaires à cheval, dix pièces de canon & de biscuit pour un mois. Le Marquis de Léganez ne pouvoit opposer à ce nouvel effort que seize mille hommes de pied & trois mille chevaux. Il y eut d'abord une contestation entre les Ducs de Savoie & de Parme. Celui-ci demandoit que dès le premier jour de la marche, on lui donnât six mille hommes de pied & mille chevaux. Il prétendoit les conduire lui-même au secours de ses Etats. Victor Amedée rejetta la proposition comme contraire à son autorité, & à la charge de Capitaine Général que le Roi lui avoit donnée. L'armée, disoit-il, ne se doit séparer qu'après le rétablissement de M. le Duc de Parme. Quand on l'aura remis dans son pays, nous lui laisserons un corps de troupes avec lequel

quel il agira comme il lui plaira. L'armée n'est point encore réunie, & quand même tous les renforts qu'on attend, seroient arrivés, on ne pourroit faire un détachement si considérable sans l'affoiblir trop. Edoüard se rendit, ou du moins fit semblant de se rendre à ces raisons. Il avoit si grand besoin du Duc du Savoie qu'il n'osoit le choquer. Cependant l'inquiet & défiant Farnése étoit rongé de chagrin. On lui rapportoit que les Espagnols se fortifioient dans le Plaisantin, qu'ils y faisoient une place d'armes où ils mettroient une garnison nombreuse, que le Duc de Modene entreroit en campagne dès qu'un renfort de douze cens Neapolitains lui seroit arrivé, que Dom François de Melodi-
soit hautement que ce Prince l'avoit solennellement promis. Edoüard renouvelle ses instances & demande un corps de troupes pour aller défendre ses Etats. On le pria d'attendre jusques à ce qu'on eût reçu les régimens qui venoient, parce qu'après les détachement qu'il demandoit, l'armée des Confédérés seroit trop inférieure en cavalerie à celle des ennemis.

1636.

Mécontent de ce refus, le Duc de Parme part le 18. Mai avec Victor Amedée, & le Maréchal de Créqui s'avance le 20. à Felizzano, & jette un pont sur le Tanaro. On apprit là que les Espagnols s'étoient séparés en trois corps. Le premier se posta près de Novare, l'autre à Pavie, & le troisième à Alexandrie, Tortone, & Vigevano. Ils pouvoient se réunir facilement par le moien d'un pont jetté sur le Pô à la Girola. Tous les Officiers croioient aller droit

1636.

aux retranchemens des ennemis. Mais ce n'étoit nullement le dessein du Duc de Savoie. Il confère avec Edoüard & Créqui, & leur demande ce qu'ils pensent de la manière la plus propre à secourir efficacement le Plaisantin. *C'est de forcer vigoureusement les retranchemens des ennemis*, répondirent ils l'un & l'autre. Chacun marque ensuite l'endroit où l'attaque lui paroît plus facile. Victor Amedée écoute tout & ne détermine rien. *Je suis d'un sentiment contraire à celui de Mrs. les Ducs de Parme & de Créqui*, dit-il quelque temps après à Emeri Ambassadeur de France. *Durant six semaines, les ennemis ont eu le loisir de se poster si avantageusement, que nous ne pouvons les contraindre à se battre, s'ils n'en ont pas envie. Les attaquer dans leurs retranchemens, c'est l'entreprise du monde la plus incertaine, la plus dangereuse. Si les Généraux Espagnols entendent un peu la guerre, il y aura infiniment plus à craindre pour nous, qu'à espérer. Supposons même que les retranchemens seront forcés; Que fera-t-on ensuite? Nous traverserons jusques à Plaisance, nous y laisserons trois ou quatre mille hommes, & nous reviendrons sur nos pas. Mais s'il nous arrive quelque échec en passant, ou en repassant, les affaires du Roi ne sont-elles pas perduës en Italie? Affoiblis par le détachement laissé dans le Plaisantin, nous serons en grand danger à notre retour. Et quelle nécessité y a-t-il de le secourir si-tôt? Nos gens y sont maîtres de la campagne. Ils ont déjà repris une place considérable. Celles que les Espagnols occupent encore nous reviendront malgré eux: la chose est infaillible. Employer*

ployer une campagne à secourir Plaisance, est, à mon avis, une véritable extravagance. La place n'est ni assiégée, ni investie. Elle ne manque ni d'hommes, ni de munitions. 1636.

Nous n'avons que trois chemins pour aller aux ennemis retranchés, poursuit Victor Amedée. L'un est impraticable aux charrois & à l'artillerie. Le second, je le trouve trop étroit & trop avantageux à ceux qui voudront le disputer. Le troisième, il faut se l'ouvrir l'épée à la main. Et c'est bazarder l'armée sans nécessité. Je juge donc plus à propos de nous loger à Felizzano. Les ennemis croiant que nous marchons à leurs retranchemens, viendront en deçà du Pô. Nous le passerons alors à Breme, & nous nous avancerons vers le Tésin, où nous jetterons un pont. De manière que l'ennemi n'étant plus au delà du Pô, ni en deçà du Tésin, M. de Parme pourra passer avec son corps de troupes en toute sûreté jusques vis à vis de Plaisance, où Ville viendra au-devant de lui. Après avoir gardé deux ou trois jours notre pont sur le Tésin, nous tournerons vers Oleggio. Le Roi le souhaite, & croit que c'est la chose la plus avantageuse à son service, & la plus propre à faire tomber le Duché de Milan. J'ai donné les ordres nécessaires pour l'exécution de ce dessein. Les bateaux destinés à la construction du pont, seront prêts. M. le Maréchal de Créqui passera en même temps que moi avec sept mille hommes, & ira rompre celui des Espagnols à la Girola. Le corps de bataille & l'arrière-garde viendront derrière nous, & jetteront un pont sur le Tésin. Cependant M. le Duc de Parme ira vers les retranchemens des ennemis avec quatre mille hommes de

1636. pied & cinq cens chevaux. Si les Espagnols en sortent pour venir à nous, rien n'empêchera M. le Duc de Parme d'aller chez lui; & s'ils ne se remuent point, nous passerons le Tésin à nôtre aise.

Emeri fut extrêmement surpris d'un projet auquel il ne s'attendoit point. Le Duc de Rohan avoit proposé quelque chose de semblable dès le mois de Janvier, & la chose paroïssoit beaucoup plus facile à exécuter. Mais Victor Amédée la fit échouer par ses difficultés à loger les troupes du Roi chez lui. Ce que vous dites, Monseigneur, répondit Emeri au Duc, *devroit être refusé sans contradiction, si la guerre commençoit maintenant. Le secours de Plaisance ne presse pas, je l'avouë: Et selon votre plan, la ville & le pais seront infailliblement sauvés. Mais aujourd'hui que nous avons publié nous-mêmes par tout que l'intention du Roi, c'est de retablir premièrement M. le Duc de Parme dans ses Etats, & d'en chasser les Espagnols à force ouverte, je ne sai s'il est à propos de changer les mesures déjà prises. Ne croira-t-on point que l'armée du Roi n'a osé attaquer les ennemis retranchés pour l'empêcher de conduire M. le Duc de Parme chez lui? Votre Altesse a parlé d'attirer les Espagnols à un combat. Ne paroitra-t-elle pas l'éviter, au lieu de le chercher? Je prétends être le maître des entreprises, repartit Victor Amédée, choqué de se voir contredit par l'Ambassadeur. Si on ne veut pas suivre mes ordres, je m'en retournerai chez moi. Le Duc de Savoie va le 23. Mai s'aboucher avec le Maréchal de Créqui à Felizzano, & le 25. on tient un grand conseil de*

de guerre. Edoüard y approuva le projet de Victor Amedée. Fut-ce par complaisance ou autrement? Quoi qu'il en soit, celui-ci donne incontinent les ordres pour la marche de l'armée. Chagrin de ce qu'on témoigne n'approuver pas ses desseins, il se met sur le pied de ne les découvrir au Maréchal & à l'Ambassadeur qu'au moment de l'exécution. La nouveauté leur fut suspecte. On disoit hautement que par ses délais affectés, le Duc de Savoie rendoit inutile une belle armée de vingt-cinq mille hommes, dont la levée & l'entretien coûtoient des sommes immenses au Roi.

1636.

Créqui étant parti de Felizzano le 27. Mai à la tête de six mille hommes de pied & de mille chevaux, s'avança jusques à la rivière du Pô. Mais à peine fut-il arrivé sur le bord, qu'enflée par une pluie extraordinaire, elle renversa les ponts des François, & oblige le Maréchal à demeurer trois jours jusques à ce que les eaux répandues par l'inondation se soient écoulées. *Je roule un autre projet dans ma tête*, dit alors le Duc de Savoie à Emeri. *En cas que les Espagnols s'appërçoivent de nôtre dessein & nous empêchent de jetter un pont sur le Tésin, je prendrai les bateaux destinés pour cela, & j'y mettrai quatre mille hommes qui s'en iront droit à Plaisance. Nous tournerons ensuite du côté de Vigevano. Il sera pris en trois ou quatre jours, & nous y laisserons deux mille hommes de garnison. Par le moien de cette place & de Breme, nous voilà maîtres de tout le pais entre le Pô & le Tésin, & rien ne nous peut plus empêcher d'aller à Oleggio.* L'Ambassadeur de

Le Maréchal de Toiras est malheureusement tué.

Histoire du Maréchal de Toiras.

L. III.

Mercur François

1636. François

fin

1636. Nani Historia

Véneta. L. X. 1636.

Pittorio

Siri Mercurie Re-

condite. Tom. VIII

le Pag. 406,

407,

4636.

France mécontent de ce nouveau dessein, tâcha d'en faire sentir les inconveniens. *Prendre Vigevano, & y laisser une garnison, c'est, dit-il, affaiblir l'armée & la fatiguer sans nécessité. Quel besoin a-t-on de deux passages sur le Tésin : Oleggio suffit. Cette seule place ouvre une communication avec M. le Duc de Rohan, & nous met en état d'empêcher que les Allemands ne viennent au secours du Milanois, où nous prétendons entrer.* Cependant le Maréchal de Créqui maître de la Girola, pouvoit passer librement le Pô. Mais Victor Amedée & le Maréchal de Toiras avoient oublié d'ordonner un nombre suffisant de bateaux pour conduire les troupes au-delà de l'eau. Cette négligence ne fut elle point affectée ? Quoiqu'il en soit, on attend encore quatre jours. L'armée se trouvoit en danger d'être perdue sans ressource. Mais heureusement on avoit pris la précaution de donner aux soldats, du biscuit & d'autres provisions pour quelque temps. L'Ambassadeur de France craignoit alors tout de bon que le Duc de Savoie, dont il se défioit étrangement, n'eût conçu le dessein de faire périr l'armée. Emeri remontre à Victor Amedée que les mesures de Son Altesse ne paroissent pas propres à reconduire avec honneur le Duc de Parme dans ses Etats. *Vous me faites rire avec votre bonneur,* reprit le Savoïard. *Est-il question de faire ici une fanfaronade ? Ne suffit-il pas de mettre à couvert les Duchés de Parme & de Plaisance, & d'obliger les Espagnols à en sortir ? Quant à la personne de M. le Duc de Parme, il peut demeurer ici avec nous, jusques à ce que les en-*
nemis.

1636.

ennemis soient hors de son pays. Que s'il a une si grande impatience d'y retourner, rien ne l'empêche d'aller dans la Valteline. De là il se rendra chez lui par les Etats de Venise, avec autant de seureté que s'il marchoit au milieu de Paris. Le Duc de Savoie commande incourtinent qu'on jette des barques sur le Pô : mais il ne s'en trouve pas assez. Le dissimulé Prince ne l'ignoroit pas. Voilà quatre jours perdus, & les Espagnols s'apperçoient du prétendu dessein des Confédérés.

Quelqu'un étant venu donner avis que les ennemis filoient le long du Tésin, & qu'ils se préparoient à jeter un pont sur la rivière, Emeri effraié envoie dire à Victor Amedée, que jusques à l'heure présente il a tout laissé faire comme Son Altesse l'a jugé à propos, parce que le Roi l'ordonnoit; mais qu'après vingt jours de marche, les affaires étant aussi peu avancées qu'au premier, les vivres presque consumés, l'armée inutilement fatiguée, & les troupes qu'on prétend embarquer sur le Pô, en danger d'être défaites, ou prises par les ennemis, il se croit obligé de remontrer que si on continué de la sorte, les armes du Roi perdront leur réputation, & le Duc de Parme ses Etats. Qu'à la vérité Plaisance & Parme ne sont ni investies, ni assiégées : mais que si les troupes laissées pour les défendre, viennent à être battues, Edohard sera bien-tôt dépouillé. Victor Amedée n'a point d'égard à ces remontrances. Mais voyant qu'il manque de bateaux, de bateliers, de rames, & de toutes les autres choses nécessaires pour le passage d'une rivière,

1636. il est enfin contraint à en revenir à ce qui lui fut proposé d'abord. Etoit-ce faute d'attention & de prévoyance? On aura de la peine à le croire d'un Prince habile & guerrier, qui suivoit les conseils du Maréchal de Toiras Officier expérimenté. Vouloit-il traverser sourdement le progrès des armes de Louis dans le Milanois? Tout le monde en fut persuadé; & ce qui arriva dans la suite prouve que le soupçon n'étoit pas mal fondé. Soit que le Duc & Toiras eussent véritablement perdu la tramontane; soit qu'ils feignissent d'être déconcertés de ce que leurs ordres étoient mal exécutés, ils déclarèrent à Emeri que le sentiment de faire un pont à la Girola étoit le meilleur, & qu'ils y revenoient. *Cela se pouvoit, repartit le Maréchal de Créquy, lorsque nous sommes arrivés ici. Mais les choses ne sont plus sur le même pied. L'ennemi a pénétré nos desseins. Les troupes qu'il a de l'autre côté de la rivière s'opposeront à la construction du pont. Une seule espérance me console. C'est d'en faire un sur le Tésin au-dessous de Pavie. Ne comptez pas là-dessus, reprit Victor Amedée, Outre que la rivière est trop large en cet endroit, les ennemis actifs & vigilans se trouveront de l'autre côté, & vous empêcheront d'exécuter votre projet.*

Durant deux jours entiers, il y eut une si grande diversité de sentimens, & tant de confusion entre les Chefs de l'armée des Confédérés, que ceux qui virent les choses de près, la crurent en danger. Tout est perdu, crioit Emeri, à moins qu'on ne prenne promptement une résolution. Victor Amedée
pro-

propose là-dessus d'aller à Vigevano & de l'emporter. Créqui & Emeri se récrient, que le Roi recommande expressement deux choses, de secourir Plaisance, & d'aller à Oleggio. Que Vigevano n'est pas fort commode pour le passage du Tésin. Que la place soutiendra quelque temps un siège. Qu'il la faudra fortifier. Que le reste de l'été s'y emploiera, & que l'armée s'affoiblira. Qu'il est plus à propos de former un bon corps de troupes pour forcer les retranchemens des ennemis, & d'aller en même temps à Oleggio chercher un passage sur le Tésin. Qu'on joindra ensuite le Duc de Rohan déjà fort avancé. Qu'avec ses troupes, on favorisera l'entrée du Duc de Parme dans le Plaisantin. Que si on est une fois posté au delà du Tésin, on rappellera une partie de l'armée laissée à Nice de la Paille, & qu'après avoir mis à Oleggio un nombre suffisant d'hommes pour garder le passage, on traversera tout le Milanois. Suivant ce nouveau plan que Victor Amedée n'ose rejeter, de peur de se rendre entièrement suspect, on propose au Duc de Parme d'envoyer six mille hommes de pied & six cents chevaux vers les retranchemens des ennemis, & de les attaquer pendant que le reste de l'armée marchera droit à Oleggio. Edoüard fatigué de tous les délais précédens, accepte la chose, & demande le commandement de ce détachement. Torras s'offrit à servir sous le Duc de Parme, & à lui obéir. *Je réponds*, dit le Maréchal, *que nous irons infailliblement à Plaisance, pourvu qu'on s'avance en même temps à Oleggio.* Edoüard prévenu

1836. que Victor Amedée ne veut pas secourir Plaisance, & que Toiras en éloigne l'entreprise autant qu'il peut, s'approche d'Emeri & lui dit à l'oreille : *j'ai des raisons particulières de n'accepter pas l'honnêteté que M. de Toiras semble me faire.* Content d'avoir enfin obtenu le corps de troupes qu'il a si longtemps demandé, le Duc de Parme court à Nice de la Paille, & reçoit le détachement qui lui est destiné. L'armée marche en même temps à Oleggio, & se prépare à passer le Tésin, à joindre le Duc de Rohan, & à secourir Plaisance. Tout cela paroissoit infailible & bien concerté.

Le Duc de Savoye aiant ordonné à Créqui de se rendre maître d'Oleggio, & de se poster au delà du Tésin, le Maréchal envoie le 13. Juin trois cens chevaux vers Novare, & autant vers le Tésin. A huit heures du matin il arrive à Oleggio avec le reste de ses troupes. La place se rend, & Créqui poursuit son chemin jusques au Tésin, & trouve ses trois cens chevaux postés dans un fort sur la rivière. Ils devoient prendre tous les bateaux qu'ils rencontreroient, passer le Tésin dedans, se loger au-delà, & rompre le canal qui va de Bufaloro à Milan. Les François autrefois maîtres du Duché l'avoient fait pour faciliter le transport des vivres dans la capitale. Les trois cens cavaliers trouvèrent à leur arrivée tous les bateaux de l'autre côté de l'eau. Leur Commandant s'avisa de donner des écharpes rouges à quelques Monferrins qui marchaient devant. On leur dit de feindre qu'ils étoient au service du Roi d'Espagne. Le stratagème

me réussit. Les Monferrins crient qu'on leur envoie promptement les bateaux, parce qu'ils ne se peuvent sauver autrement des ennemis qui les poursuivent. Les bateaux arrivent & les François s'en saisissent. Douze barques pleines de soldats envoyées par le Duc de Savoie, viennent encore à propos. Sept ou huit cens hommes passent ainsi la rivière, mettent en fuite quelques milices Milanoises accourues pour les repousser, & se retranchent si bien qu'on ne peut plus les déloger sans canon. Créqui a le loisir de jeter son pont, & passe le Tésin avec toutes ses troupes. Le Comte de Sault son fils à la tête des cavaliers envoyés du côté de Novare, avoit défait trois cens Allemands qu'il poursuivit l'épée dans les reins jusques dans la ville.

En ce même temps Victor Amédée marchoit vers Fontanete qu'il vouloit prendre. Romagnano s'étoit rendu sans attendre le canon; place qui assuroit les vivres qui venoient de Gatinara. On avoit creusé là deux canaux, l'un pour Mortare, & l'autre pour Novare. Ils furent rompus, & par là les habitans de Milan perdirent, dit-on, plus de trois cens mille écus. Toiras chargé d'emporter Fontanete, y trouva plus de résistance qu'il ne croioit. On dresse une batterie de quatre pièces de canon, par l'ordre du Maréchal, & au retour un coup de mousquet lui perce la poitrine. Il tomba sur ses genoux en invoquant le nom de Dieu & regardant le Ciel jusques au dernier soupir; il rendit à son Createur le 14. Juin dans la 51. année de son âge, la belle ame

N. 7 . qu'il

1636 qu'il avoit reçue. Tous les Historiens François & étrangers louent unanimement ce grand homme. *L'Italie, dit le savant Grotius, a volontiers exalté les rares vertus de Tiras. La France ne les a pas ignorées: Mais elle a fait semblant de ne les connoître pas.* Le Roi en parut touché, & l'affection qu'il témoigna durant quelque temps à un de ses meilleurs Officiers, donna de l'ombrage à Richelieu, l'implacable ennemi de tous ceux qui se mettoient bien auprès de Sa Majesté indépendamment de lui. Non content de dépouiller le Maréchal de ses charges & de ses pensions, de l'obliger à mettre sa vie en sûreté par un exil volontaire, & de le réduire à une extrême pauvreté, le Cardinal eut la malice de flétrir l'honneur & la réputation d'un fidèle sujet du Roi, de le peindre des couleurs les plus noires, & de le rendre suspect & odieux à Louis.

Jean de Saint Bonnet, c'étoit le nom du Maréchal, fut élevé dans la Religion Réformée. Il la quitta, soit qu'elle lui parût un obstacle à sa fortune, soit qu'en n'ayant aucune connoissance des lettres, ni vraisemblablement de ce qui concerne les différens des Protestans avec les Papistes, il se fût laissé séduire par le Duc de Montpensier, & par le Prince de Condé qu'il servit successivement. D'autres vertus que les militaires lui acquirent de la réputation dans le monde. On loue fort sa prudence, son affabilité, sa constance dans l'amitié, son désintéressement, sa dextérité dans les intrigues de Cour, sa capacité presque égale dans les affaires du cabinet & dans celles de la

la guerre, sa liberalité peu inférieure à celle 1636.
 du Duc de Montmorenci, & du Maréchal
 de Bassompierre, quoi qu'il fût beaucoup
 moins riche que celui-ci. Certaines promp-
 titudes qu'il ne sut jamais modérer, sont le
 seul défaut qu'on lui reproche. Le Cardinal
 de Richelieu lui en parle dans une lettre que
 je me souviens d'avoir rapportée. Elles
 donnerent occasion au Roi de dire quelque-
 fois en riant, *que la calotte de Toiras n'étoit
 pas toujours dans une bonne assiette.* Quel-
 qu'un aiant parlé malignement des bouta-
 des du Maréchal devant Victor Amedée.
il a tant d'excellentes qualités, dit ce Prin-
 ce, *qu'on peut bien lui pardonner une chaleur
 de sang qui n'est pas souvent volontaire.* Le
 corps de Toiras fut porté à Turin, & en-
 terré dans l'Eglise des Capucins, ou Chri-
 stine de France Duchesse de Savoie lui fit
 faire des obseques magnifiques.

Il semble que le Comte du Plessy Maré-
 chal de Camp dans l'armée de France en
 Italie, fut celui qui commanda au premier
 passage du Tésin que je viens de raconter.
 Ses Mémoires l'insinuent, & l'événement y
 est raconté d'une manière différente de celle
 que j'ai tirée d'un Auteur Italien, dont le
 récit fort circonstancié, donne à penser qu'il
 a eu entre les mains des relations particulières
 de la campagne de cette année en Italie.
 M. de Savoie & le Maréchal de Créquy com-
 mandant l'armée du Roi, dit le Comte du
 Plessy, entrèrent dans le Milanois. Comme
 ils marchèrent vers le Tésin avec intention de
 le passer, le Comte du Plessy en trouva heu-
 reusement le moyen. Aiant été détaché avec
 un

Combat.
 du Tésin
 Vie du
 Cardinal
 de Riche-
 lieux par
 Aubery.
 L. V. Cha-
 16. Mé-
 moires
 pour ser-
 vir à l'Hist-
 toire du
 même.
 Testamen-
 politique
 du même
 Mémoires
 du Maré-
 petit
 chal du

1636. petit corps de cavalerie, il s'avance jusqu'à
 au bord de la rivière, vit quelques bateaux,
 fit croire à ceux qui les conduisoient, qu'il étoit
 de l'armée d'Espagne, quoi qu'elle fût à qua-
 tre ou cinq lieues de l'autre côté du Tésin, se
 saisit des bateaux, & profita si bien de l'oc-
 casion, que l'infanterie qu'il envoya demander
 au Maréchal de Créquî, passa. Le Comte du
 Plessy j'ait incontinent travailler avec diligence à
 la construction du pont, & à toutes les choses né-
 cessaires pour le couvrir. De manière que les en-
 nemis qui devoient s'opposer à notre passage, sur-
 rent bien surpris, quand ils virent que notre ar-
 mée étoit si près de la leur. Telle est l'incerti-
 tude du détail de l'Histoire. Les témoins ocu-
 laires d'un fait rapportent les choses tout au-
 trement que les Historiens. Souvent même
 ceux qui se sont trouvés à la même action,
 en donnent des relations différentes.

Quoi qu'il en soit des circonstances de ce
 fameux passage d'une rivière, que les habi-
 tans du Duché de Milan, regardoient com-
 me leur plus fort rempart, dès que le Mar-
 quis de Léganez en apprend la nouvelle, il
 abandonne ses retranchemens, laisse quel-
 ques milices dans Tortone, & réunit toutes
 ses troupes afin d'empêcher que les ennemis
 ne pénétrant dans son gouvernement. Le
 progrès inopiné des armes de France surpre-
 noit tout le monde. Malgré les irrésolu-
 tions affectées, ou véritables du Duc de Sa-
 voie, les postes avancés qu'on avoit négligé
 d'emporter par force, furent pris en peu de
 temps par adresse. Les Chefs de l'armée Es-
 pagnoles persuadés que les François préten-
 dent passer le Tanaro & le Pô ensuite, quit-
 tent

1636.
tent les bords du Tésin, & facilitent ainsi une des plus dangereuses entreprises, que les ennemis de la Maison d'Autriche eussent jamais formée contre le Duché de Milan. Victor Amedée & Créqui envoièrent alors dire au Duc de Parme que rien ne l'empêchoit désormais de passer au travers des retranchemens des ennemis, abandonnés; que s'il y trouvoit la moindre difficulté. il pouvoit venir promptement lui seul; que leur armée assez forte pour battre les Espagnols, si l'occasion s'en présentoit, le conduiroit par une autre chemin dans ses Etats, & qu'on lui laissoit la liberté de choisir ce qu'il croiroit le meilleur & le plus sûr.

Edoüard prend d'abord le second expédient, change ensuite de sentiment, & prie le Duc de Savoie de trouver bon qu'il en revienne au premier. On lui répond qu'il peut faire tout ce qu'il lui plaira. Une si grande complaisance lui cause de nouveaux soupçons. Il craint qu'on ne lui tende un piège. Dans cette perplexité, il se détermine à s'en aller *incognito* dans ses Etats par le país de la République de Genes, prend seulement trois ou quatre personnes à sa suite, & renvoie les troupes qu'on lui a données. On rit de la terreur panique du Duc de Parme. Tel est le malheur ordinaire des Princes foibles & incapables de résister par eux-mêmes à un puissant ennemi. Ils se défient de tout & craignent sans cesse d'être écrasés. Les sujets d'Edoüard accoutumés à la paix, & effraies du bruit des armes, le sollicitoient de revenir incessamment. On espéroit

1636.

péroit que devenu sage à ses dépens, il renonceroit à la guerre, & se raccommo-
roit avec les Espagnols. Schotti son confi-
dent apprehendoit encore qu'on ne le rendit
responsable des conseils donnés mal à pro-
pos à un jeune Prince. Cet homme qui se
representoit il y a peu de temps, la conquê-
te du Milanois comme la chose du monde
la plus infaillible, étoit consterné de voir
que les Etats de son maître devenoient le
théâtre de la guerre, & de ce qu'au lieu
des victoires & des triomphes dont Edoïard
& lui se flattèrent d'abord, il falloit penser à
defendre Parme & Plaisance.

Le Marquis de Légauéz, le Duc d'Alca-
la, Philippe Spinola, les autres Officiers du
Roi d'Espagne, & les habitans de Milan,
n'étoient gueres moins épouvantés que le
Duc de Parme & son peuple. Au premier
bruit du progrès des ennemis, Légauéz rap-
pelle ses troupes du Plaisantin & d'ailleurs,
en laisse quelques unes à Serbellon pour
faire tête au Duc de Rohan le mieux qu'il
fera possible, & pour secourir en cas de be-
soin le Fort de Fuentes par le Lac de Come,
vient se poster à Abbiagrasso, dans le des-
sein de couvrir Milan & le beau país qui
l'environne. On croioit qu'après la prise
d'Oleggio, le Duc de Savoie & le Maré-
chal de Créqui penseroient à s'emparer d'A-
rona sur le Lac Majeur ; château qui leur
ouvroit l'entrée des vallées voisines, fertiles
& abondantes. Les Confédérés y auroient
pu prendre de bons quartiers d'hiver, & se
poster de telle manière qu'ils auroient arrêté
les Allemands, en cas qu'ils accourussent au
se.

1636.

secours du Milanois. Mais soit que Victor Amédée voulût par ses délais détourner ce coup important; soit que le Duc & le Maréchal de Créquy pensassent uniquement à leur passage du Tésin, le Comte Jules César Borromée Seigneur du Fief d'Arona. eut le temps d'y jeter une bonne garnison, & de mettre des gens pour défendre l'entrée des chemins étroits entre des montagnes qui conduisent à son château. Les Chefs des Confédérés s'avisèrent trop tard d'envoyer là le Comte du Plessy avec un détachement. Tout étoit si bien gardé que cet Officier n'osa tenter le passage, & s'en revint sur ses pas. Créquy logé d'abord au-delà du Tésin dans une ferme nommée *Tornavento*, s'y fortifia par le moyen de certains fossés que les gens du pays appellent *Panperduto*. Le Maréchal fait incontinent rompre le canal qui va du Tésin à Milan. Les habitans aussi effrayés que si l'ennemi étoit à leurs portes, pensent à s'enfuir, empaquetent ce qu'ils ont de plus précieux, & se disposent à l'emporter avec eux dans les Etats de la République de Venise. L'émotion fut si grande à Milan, que les Officiers du Roi d'Espagne n'osèrent se montrer de peur d'irriter la populace. Le Cardinal Trivulce Archevêque de la ville monte alors à cheval, va dans toutes les rues, encourage les uns, console les autres, distribue des armes, pose des sentinelles, & donne de si bons ordres, que l'épouvante & le bruit cessent.

On crioit sur tout contre le Marquis de Léganez. *Non content, disoit-on, de ne s'être pas opposé avec une armée assez forte, au pas-*

1636. *passage des François, il demeure les bras croisés & regarde tranquillement les maux que les ennemis nous font. Ils ne furent pas tout-à-fait si grands que les Milanois effraïés se l'imaginoient. Des deux côtés, dit fort bien l'Historien de la République de Venise, on s'occupoit plus des sujets de crainte qu'on avoit, que des moyens de se défendre, ou d'attaquer. Si on trembloit à Milan, on étoit embarrassé dans le camp des Confédérés. Leurs troupes ne suffisoient pas pour aller à Milan, pour pénétrer bien avant dans le Duché, & pour y faire des conquêtes. Le projet de la jonction du Duc de Rohan s'évanouissoit. Arrivé trop-tôt dans le Milanois, il n'y trouva pas de quoi subsister, & Créqui venu trop-tard ne put avancer. De manière que les Confédérés firent plus de peur que de mal aux Espagnols. D'un autre côté, Léganez se trouvoit dans une grande perplexité. La peur d'affamer Milan, l'empêchoit d'en approcher afin de rassurer les habitans. Aller combattre l'ennemi, cela lui paroissoit trop périlleux. La perte entière de son gouvernement auroit été suivie de celle d'une bataille. S'apercevant enfin que l'armée des Confédérés étoit séparée, une partie en deçà du Tésin sous le Maréchal de Créqui, & l'autre au-delà sous le Duc de Savoie, il prend la résolution de marcher vers le premier & de l'attaquer avec avantage. Voici comment le Comte du Plessy raconte l'exécution de ce projet.*

Le Duc de Savoie qui n'avoit pas envie dit-il, que nous pénétrassions plus avant dans le Milanois, témoigna au Maréchal de Créqui qu'il désiroit que nous remontassions le Tésin pour

1636.

pour aller attaquer une petite place qui en étoit fort proche; mais à seize ou dix-huit milles du lieu où nous étions. Nous marchâmes de cette manière pour lui obéir, le Duc & la plus grande partie de l'armée n'ayant point passé la rivière, mais seulement le Maréchal de Créquy & le Comte du Plessy avec le reste. Il est vrai qu'en arrivant à mi-chemin où l'armée devoit camper, le Maréchal de Créquy eut avis que les ennemis venoient à nous. Le Duc de Savoie en ayant été bien-tôt informé, parce qu'il n'y avoit que la rivière entre lui & nous, Son Altesse consentit à retourner d'où nous venions pour y jeter le pont. Cette marche se fit à l'heure même. Et comme nous fumes à l'endroit où l'on avoit résolu de passer la rivière pour nous joindre, le Duc de Savoie passa lui seul; & trouva le Maréchal de Créquy & le Comte du Plessy postés pour attendre les ennemis qui venoient à eux. Cela obligea ce Prince à repasser le Tésin, & à faire travailler avec diligence à la construction du pont, par le moyen duquel ses troupes joignirent celles du Maréchal qui étoient déjà aux mains avec les ennemis. Le Comte agit beaucoup dans cette grande journée, & le Maréchal qui l'avoit chargé de ce qu'il y eut de principal dans le combat, lui en donna aussi tout le mérite en public & dans les relations envoyées à la Cour. L'action dura dix-huit heures sans aucune interruption; & le Comte du Plessy mena jusques à trois fois chaque troupe de cavalerie & d'infanterie, où elles devoient charger les ennemis. Le succès en fut toujours heureux. C'est une chose extraordinaire que les Espagnols étant beaucoup plus forts que nous, & ayant souvent battu quel-

1636. quelques-uns de nos escadrons & de nos bataillons, ils ne se purent prévaloir de ces desordres. La conduite du Comte du Plessy fut telle qu'il empêcha les Espagnols de pousser assez vigoureusement nos troupes rompues, & d'effraier entièrement notre armée. La vigueur & l'application du comte du Plessy causerent cette bonne fortune, & la victoire de cette extraordinaire journée, qui fut sans aucun fruit que celui de la gloire que les armes du Roi y acquirent. Le Maréchal de Créquy voulut que le Comte du Plessy fît les dépêches, afin d'informer Sa Majesté des belles actions de ses troupes qui n'avoient agi que sous ses ordres. Il obéit au Maréchal qui le traitoit comme son enfant. Le Comte n'oublia pas de parler de lui comme il le devoit, & selon que le rare mérite du Général, & la sincère reconnoissance d'un Officier le demandoient. Palluau Capitaine de cavalerie, & qu'on a vu depuis le Maréchal de Clerembaut, fut chargé de cette dépêche.
- Plus attentif à se donner des louanges, qu'à marquer les particularités du combat, du Plessy en rapporte si peu de choses, qu'il faut nécessairement recourir aux Historiens. Léganex, dit le Procureur Nani, ayant chargé une partie de la cavalerie Française, repandue hors du camp, la contraignit à se retirer. Il attaqua ensuite les retranchemens & les forts élevés par les ennemis. Le combat fut rude & opiniâtre pendant un des chauds & longs jours du mois de Juin. Les deux armées se séparèrent également fatiguées; les François ne pouvant plus résister, & les Espagnols manquant de forces pour attaquer. Ceux-ci parurent avoir de l'avantage dans le fort de l'action.
- Mais

Mais le Duc de Savoie aiant passé le Tésin se- 1636.
courut les autres si à propos, que la victoire de-
vint douteuse. Il y eut trois mille morts des
deux côtés. Les Espagnols regrettèrent beau-
coup la perte de Gambacorta Général de la ca-
valerie Neapolitaine, brave & habile Officier.
L'Historien de Venise desintéressé dans cette
affaire, ne demeure pas d'accord des avan-
tages que le Comte du Plessy attribué aux
Confédérés. Voici ce que raconte un autre
Italien plus favorable aux François.

L'armée Espagnole mise en bataille dès le point
du jour, dit-il, auroit surpris les François sans
la diligence du Maréchal de Créquy & des Comtes
de Sault & du Plessy. Le premier donna promp-
tement tous les ordres nécessaires, & les autres
les firent exécuter avec une activité merveilleuse.
Le régiment Lionnois commandé par le Chevalier
d'Alincourt, soutint le premier choc des enne-
mis qui vouloient aller au bord de la rivière
afin de rompre le pont. Mais les François at-
tentifs à le conserver, deconcertèrent le projet
des Espagnols. Trois mille hommes d'infante-
rie & quatre mille cinq-cens chevaux de l'ar-
mée de Léganez, s'avancèrent d'abord en fort
bel ordre avec six pièces de canon. Le combat
commença environ sept heures du matin. L'es-
carmouche fut grande, & le canon des Espa-
gnols fouettoit les François d'une si terrible ma-
nière, que ceux-ci plièrent un peu. Le Duc de
Savoie averti de l'engagement, envoie premié-
rement au secours de Créquy les régimens des
Cevennes & de Senantes. Puis passant la ri-
vière avec ses troupes, il repousse les ennemis
jusques sur le haut de la montagne. La droite
de l'infanterie Françoisé chargée par quelques
esca-

1636. *escadrons Allemands soutenus du reste de la cavalerie des ennemis, ceda enfin après une longue résistance. Mais le Comte du Plessy rallia les siens & poussa si vivement les Espagnols, qu'ils ne revinrent plus à la charge. On se battit quinze heures sans relâche, & la nuit sépara les deux armées, sans que l'une cédât un pouce de terre à l'autre. Environ deux mille fantassins, trois cens chevaux & plus de cinquante Officiers Espagnols demeurèrent sur la place. Deux ou trois cens furent pris prisonniers, & il y eut un grand nombre de blessés. Six cens hommes de pied perdirent la vie du côté des François, & plus de trois cens cavaliers furent tués, ou blessés. Le Maréchal de Créquy s'exposa dans toutes les occasions, & le Duc de Savoie signala sa bravoure, & son habileté dans le commandement d'une armée.*

Quoique cet Auteur donne l'avantage aux François aussi bien que le Comte du Plessy, on découvre au travers de son récit que la victoire fut douteuse. Ce que je rapporterai des suites du combat, en fera la confirmation. Ainsi Richelieu fait le fanfaron, quand il dit en parlant à son maître des expéditions de cette année; *le Tésin fut témoin d'une action heureuse. Votre armée y gagna une fameuse & célèbre bataille.* Il falloit bien parler de la sorte à Louis. On lui avoit fait accroire que ses troupes remportèrent une victoire complète. *Mon Frère le Duc de Savoie, & mon Cousin le Maréchal de Créquy, dit-il dans une lettre au Cardinal de la Valette, ont défait en bataille rangée un grand nombre d'ennemis sur le bord du Tésin.* Ceci n'est que peu de chose en comparaison de la
ma-

1636.

manière, dont Des-Noïers Secrétaire d'Etat chantoit victoire. *La prise d'Oleggio, de Romagnano, & de quelques autres places sur le Tésin*, marque-t-il dans une lettre à Charnacé Ambassadeur de France à la Haïe, *la rupture du canal qui portoit des vivres à Milan, & la redoute de Don Martin d'Aragon près de Buffaloro, où deux mille Espagnols sont demeurés sur la place, font voir que M. de Savoie & M. de Créquy avancement en Italie.* Et dans une autre lettre à Emeri. *Tout le monde se réjouit ici de la grande & glorieuse victoire que les armes du Roi ont remportée sur les Espagnols. Chacun a chanté vos louanges, aussi bien que celles de Mrs. les Ducs de Savoie & de Créquy.*

Je ne sai pourquoi Des-Noïers dit que la bataille fut gagnée sur Dom Martin d'Aragon fils naturel du Duc de Villa-Hermosa, qui servoit en Italie sous le Marquis de Léganez. Peut-être que le Général Espagnol ne crut pas se devoir exposer dans cette action, & qu'il en laissa la conduite à un ou deux de ses Lieutenans. Les lettres de Grotius insinuent que Dom Martin & Gambacorta commandoient au combat du Tésin. Le même Ambassadeur ajoute que le bruit se repandit à Paris d'une entière victoire, & que ces deux Officiers avoient été tués. Mais les Historiens marquent seulement le dernier. Le Ministre de Victor Amedée à la Cour de France parloit plus sobrement. Il faisoit la perte égale des deux côtés. Pour ce qui est des Espagnols, bien loin de se confesser battus, ils prétendoient avoir perdu six fois moins de monde que les François.

Jérôme

1636.

bien déterminer qui a eu de l'avantage dans un combat, après lequel on crie victoire de part & d'autre, dit l'Historien de la République de Venise, il faut considérer les suites de l'action. Celui qui est entré dans le pays ennemi, paroît vaincu, quand après la bataille il n'y fait plus de progrès. Les François ayant demeuré peu de jours dans leurs passes, repassèrent le Tésin. On conclut de là que les Espagnols avoient été supérieurs. La réflexion est judicieuse. Cependant elle ne sera pas tout-à-fait juste en cette rencontre, s'il est vrai, comme les François le soutiennent avec beaucoup de fondement, que le Duc de Savoie traversa sous main leurs conquêtes dans le Milanois. Ce que je vas raconter met la chose presque hors de doute.

Les Con-
fédérés se
retirent
du Mila-
nois au
mois
d'Août,
& vont
prendre
des quar-
tiers
d'hyver.

Mémoires
du Comte
du Plessy.
Grotte
Epis-

Je l'ai tiré des Mémoires du Seigneur qui eut si grande part à tout ce qui se passa cette année en Italie. Le combat, dit-il, paroissant fini vers le milieu de la nuit, le Duc de Savoie & le Maréchal de Créquy envoient dire au Comte du Plessy, de venir au conseil qu'on tenoit sur ce qui se devoit faire, pour profiter de cette grande journée. Il s'y rend, & trouve le Duc de Savoie qui propose de se retirer, & de repasser le Tésin sur notre pont, ou d'attaquer de nouveau les ennemis. Le Comte du Plessy dit qu'il ne paroit être ni de l'un ni de l'autre de ces deux sentimens. Que se retirer devant les ennemis, & passer un pont à leur vue, c'étoit s'exposer à la perte de l'armée; résolution qu'on croiroit fort étrange. Que les attaquer de nouveau, sans savoir l'état où se trouvoit l'armée, ce seroit faire une chose fort mal à propos. Que si nous repassons le

Té-

Téfin avant que d'être bien assurés que les ennemis avoient été battus, on ne jugeroit pas que nous eussions remporté un avantage considérable, & qu'en les attaquant, sans examiner si nous étions en état de l'entreprendre, on pourroit bien y mal réussir. L'opinion du Comte du Plessy fut donc de se retrancher; parce qu'en se rendant par là maîtres de cette petite hauteur, où l'on avoit tant combattu, il y auroit lieu d'espérer que bien-tôt après, on apprendroit des nouvelles certaines de l'état des ennemis & qu'on pourroit facilement soutenir leurs efforts, s'ils venoient à nous, ou aller fondre sur eux, en cas que nos forces fussent telles qu'on jugât à propos de poursuivre la victoire. Le conseil du Comte du Plessy est bien reçu, & à l'instant il s'en retourne à la tête des troupes, & les fait travailler.

Comme il visitoit les postes où il les avoit placées, on lui vint dire que les ennemis se retiroient en grand desordre. A la vérité, ils avoient caché leur perte par la feinte d'une nouvelle attaque, & par une grande salve. Outre que pensant avoir trouvé le moyen de nous tromper, ils plantèrent quantité de piques dans l'endroit où ils s'étoient retirés après le dernier combat, & y attachèrent des méches allumées pour nous faire croire qu'ils y étoient toujours en bataille. Après quoi, ils cessèrent de tirer. Dès que le Comte du Plessy est informé de la fuite des ennemis, il envoie demander au Duc de Savoie mille chevaux pour les suivre. Son Altesse rejette la proposition. Chacun le trouva fort étrange. Car enfin, il n'y avoit aucun lieu de douter que les ennemis n'eussent été entièrement défaits, si nous les eussions poursuivis, quand même

1636. me ce n'auroit été qu'avec peu de forces d'abord; nôtre armée aiant dû marcher pour tout achever. Les Espagnols furent séparés plus de quatre jours. La chose étoit assez vérifiée par nos gens, qui allant après eux sans ordre, ramenèrent plus de deux mille prisonniers. Ils avoient abandonné leur artillerie. Mais nos soldats qui couroient à l'avanture, n'ayant pas de quoi l'emmener, ne s'en purent prévaloir. Le Duc de Savoie n'oublia pas l'article de son traité conclu l'année précédente. Il s'y obligeoit à recevoir du Roi les terres qui se pourroient conquérir, dans le Milanois, & à en rendre l'équivalent à Sa Majesté près de Pignerol. Le Comte du Plessy qui négocia cette affaire, écrit au Cardinal de Richelieu, qu'une pareille condition empêcheroit le Duc de Savoie de consentir que nous fissions aucune conquête. Cela parut au commencement de la guerre, & dans la suite. Son Altesse ne vouloit point que nous eussions de l'étendue autour de Pignerol.

Ce que le même Officier ajoute, est tout-à fait remarquable. Le second jour après la bataille, le Comte du Plessy faisant le tour du camp, rencontra deux Capucins qu'on avoit arrêtés à la garde. Ces Religieux lui déclarèrent qu'ils venoient supplier le Duc de Savoie, de ne point conduire l'armée à Milan, & qu'ils avoient ordre de promettre que pour racheter le pillage de cette grande ville, on donneroit cinq cens mille écus à Son Altesse. Les deux Capucins lui furent menés, & le Comte du Plessy n'a jamais su la réponse qu'elle leur fit. Mais pour la suite, chacun la vit. L'armée marcha peu de jours après, & le Duc feignit de vouloir attaquer une petite place voisine du lieu,

lieu, où l'on avoit donné la bataille, & de 1636,
 nulle importance. On se retire, & les troupes
 sont mises en quartier d'hiver au quinzième
 Août : marque infailible que le Duc ne vou-
 loit point que les armes du Roi fissent aucune
 conquête. Nous ne crûmes pas qu'il eût pris
 les cinq cens mille écus. Mais d'autres remar-
 quèrent comme moi, qu'il ne pouvoit se résoudre
 à donner au Roi des terres près de Pignerol ; tant
 pour n'avoir pas un si puissant-voisin bien établi,
 que parce qu'il n'espéroit pas de conserver cel-
 les qui lui seraient cedées en échange dans le
 Milanois. Son Altesse étoit persuadée, que
 tout ce que perdrait le Roi d'Espagne, seroit
 infailiblement restitué dans une paix, & que
 nous garderions ce que nous aurions eu de lui par
 quelque traité forcé, auquel il ne pourroit pas
 facilement contrédire.

Voici comment les Confédérés se retire-
 rent du Milanois sans rien faire. La divi-
 sion augmentoit tous les jours entre Vic-
 tor Amedée & Créqui. Celui-là repro-
 choit au Maréchal de l'avoir sauvé au
 combat du Tésin, & celui-ci crioit haute-
 ment contre les délais du Savoïard, qui per-
 doit à plaisir toutes les occasions favorables
 de pénétrer dans le païs ennemi. Soit que
 ce fut de concert avec le Duc de Savoie ;
 soit que les Espagnols pensassent seulement
 à sauver leurs villes par une diversion, qui
 obligeât Victor Amedée à venir défendre
 ses propres Etats, Dom Philippe de Silva
 Général de la Cavalerie fit irruption dans
 le Piémont, prit quelques places, & porta
 la fraieur & la désolation par tout où il pas-
 sa. Le prétexte de s'en retourner chez soi,

1636. fut d'autant plus plausible au Duc de Savoie, que l'armée François se affoiblissoit étrangement par les maladies, ou par la défection, & que l'Espagnole se renforçoit de cinq mille Neapolitains débarqués à Gênes, & des troupes nouvellement levées dans le Milanois. *Tout se perd en Italie par la division des Chefs*, dit Grolius à Oxenstiern dans une lettre du 14. Août. Cette armée qui menaçoit Milan, va déjà prendre des quartiers d'hiver. Le Savoiard attentif à profiter des disgrâces de la France, demande Pignerol, & donne à entendre qu'il pourra bien renoncer à la ligue, en cas que cette place ne lui soit pas restituée. Le Grand Duc de Toscane presse Farnèse de penser à soi; & de se raccommoder avec les Espagnols. Enfin le Duc de Rohan ne peut plus rien faire. Outre que les Confédérés se résistent, on craint que les Allemands ne viennent par le Tirol dans la Vallée. Après une seconde campagne dans le Milanois, il ne resta aux François que deux petites places occupées dans la première, & fortifiées ensuite.

Grande
Flotte
inutile-
ment é-
quippée.

Dans le récit que Richelieu, ou quelqu'autre sous son nom, fait au Roi des divers événemens de la guerre commencée en 1635, on a sagement évité de parler du grand armement de cette année par mer. La France n'avoit point encore équipé une flotte si nombreuse, & jamais elle ne fit une dépense plus inutile. Cependant le Cardinal attendoit beaucoup de cet effort extraordinaire. Son dessein, c'étoit d'appuyer certains mécontents du Roiaume de Naples, disposés, disoit-on, à se soulever, pourvu qu'ils se vissent soutenus;

Mémoires
pour servir
à l'Histoire
du Car-
dinal de
Richelieu.
Tom. I.

&c

& en cas que le projet échouât, de chasser les Espagnols qui se fortifioient dans les Iles de Ste. Marguerite & de St. Honorat, & incommodoient fort la Provence. *M. le Comte d'Harcourt va commander l'armée navale,* dit Des-Noïers dans une lettre à Chavigni Secrétaire d'Etat, & *M. l'Archevêque de Bourdeaux l'y acompagne, pour avoir soin que les vaisseaux & que tout cet armement aille selon l'intention de Son Eminence. M. l'Evêque de Nantes s'en va faire le même à l'armement du Levant. Chacun donne beaucoup d'espérance de ce qu'il a en partage.* Les personnes de bon sens rioient & secouoient la tête, quand on leur parloit d'une flotte commandée par un Officier qui n'avoit point encore servi sur mer, auquel on donnoit pour principaux Conseillers deux Prélats qui en savoient encore moins que lui. La flotte du Ponent composée de trente-huit gros vaisseaux, & divisée en trois escadres, de Brétagne, de Normandie, & de Guienne, s'assembla près de l'Ile de Rhé. Le 24. Juillet elle passa le Détroit de Gibraltar sans que celle d'Espagne osât paroître. Cela n'est pas surprenant. Philippe n'avoit que douze vaisseaux de guerre. Ses plus grandes forces de mer consistoient en galères, parce qu'elles sont d'un plus grand usage dans la Méditerranée, où le calme est plus fréquent. Je ne trouve pas un si grand détail de l'armement du Levant. On dit que Louis fit seulement équiper douze galères, au lieu que les Espagnols en avoient plus de trente. Rien ne branlant dans le Roiaume de Naples, on s'approcha des Iles de Sainte

1636.

Mercurio
Francis.
 1636. 610.
iii Epistola
passim.
 1636.
Vittorio
Siri Mé-
morie Re-
condita
Tom. VIII
 Pag. 432.
 433.

1636. Marguélite & de St. Honorat. La division se mit là entre le Comte d'Harcourt, & le Maréchal de Vitri Gouverneur de Provence. Celui-ci jaloux de ce que le commandement d'une expedition dans son gouvernement, étoit donné à un autre, & bien aise, ajouta-t-on; que les Iles ne fussent pas si tôt reprises, parce que l'entretien des troupes nécessaires à la sécurité de la Provence, apportoit quelque revenu au Gouverneur, refusa d'obéir au Comte d'Harcourt cadet de la Maison d'Elbeuf, quand il seroit question d'attaquer les Iles après le débarquement. Le Roi ayant envoyé ordre à Vitri de servir sous Harcourt, le Maréchal ne voulut pas se trouver à l'armée, & y envoya seulement les troupes qu'il avoit dans son gouvernement. Après un mois employé en contestations & en deliberations inutiles, les vivres manquèrent. Quelques-uns en rejettoient la faute sur Beauvau Evêque de Nantes envoyé pour préparer les choses nécessaires au débarquement de la flotte & à l'entretien des troupes. *On a tort de crier tant contre ce pauvre homme, disoient les railleurs. Un Evêque est-il obligé de savoir autre chose que ce qui regarde sa profession?* La raillerie étoit d'autant plus piquante que jamais Ecclesiastique ne fut plus ignorant que lui. Sourdis Archevêque de Bourdeaux effua quelque chose de plus dur & de plus sensible que la raillerie. Chagrin de voir les vivres presque consumés, & l'argent du Roi inutilement dépensé, à cause de la mesintelligence de Vitri avec Harcourt, le Prélat fit des reproches au Maréchal dans un conseil où se trou-

1636.

trouva le premier Président du Parlement de Provence. Vitri homme prompt & peu endurant donne alors vingt coups de canne à Sourdis. On se souvint de l'aventure que l'Archevêque avoit déjà eue avec le Duc d'Epéron. Chacun se moquoit de ce qu'il avoit pris la peine de quitter son Diocèse, & de passer le Détroit pour venir chercher des coups de canne en Provence, où il ne pouvoit pas fulminer les interdicts & les excommunications si facilement qu'à Bourdeaux. Chavigni ne manqua pas d'écrire au Cardinal de la Valette, que le Maréchal de Vitri avoit vengé le Duc d'Epéron. Rien ne pouvoit être plus agréable au Cardinal, irrité de ce que l'Archevêque avoit fait contre son pere. *Je croi, lui dit assez plaisamment Chavigni, que M. de Bourdeaux a entrepris de se faire donner des coups de bâton par tout, afin de remplir la Roiaume de gens encommuniés.* Pendant que les Chefs de l'armée navale de France s'amusaient à contester, les galères d'Espagne viennent aux Iles de Sainte Marguerite & de St. Honorat. On y jette trois mille hommes & quantité de munitions. De maniere que la belle flotte de France ne peut rien entreprendre, & s'en retourne dans les ports.

Edoïard Duc de Parme s'apperçut bientôt que Dom Martin d'Aragon n'avoit pas été tué au combat du Tésin comme le bruit en courut à Paris. Avant la fin du mois d'Août, cet Officier entre dans le Plaisantin à la tête de quarante compagnies de cavalerie & de quatre mille cinq cens hommes de pied, ravage, brûle tous les endroits où il passe, & commet mille inhumanités dans

Les Espagnols retournent dans les Etats du Duc de Parme, & le Pape publie un monitoire contre lui

1636. l'Etat qu'on nomme *Palavicio*, entre Parme & Plaisance. Edoüard reconnut alors, mais trop tard, qu'il avoit eu tort de renvoyer la cavalerie Piémontoise que commandoit le Marquis de Ville Officier du Duc de Savoie, & de refuser les troupes qu'Emeri lui avoit offertes pour la défense de son pays. Il dépêcha inutilement couriers sur couriers au Maréchal de Créquy & à l'Ambassadeur de France. On ne savoit comment le secourir, pendant que les Espagnols seroient maîtres de la campagne. Pour dernier comble de disgrâce, le Pape s'avise de publier un monitoire par lequel il ordonne à Edoüard, de retirer les troupes des Etats d'autrui, le cite à Rome, & lui enjoint d'envoyer dans un mois une promesse par écrit, d'obéir au commandement d'Urbain; faute de quoi les Duchés de Parme & de Plaisance seront abandonnés *au premier occupant*. Le monde ne comprenoit rien à la procédure du Pontife. Car enfin, Edoüard n'avoit pas un soldat hors de son pays & les Espagnols desoloient le sien, & tenoient la ville de Plaisance presque entièrement bloquée. Cela fit penser à bien des gens qu'il y avoit un accord secret entre le Roi d'Espagne & les Barberins; que ceux-ci avoient promis de persuader à leur oncle de fulminer contre Edoüard, & que Philippe s'étoit engagé à les aider dans leur dessein d'obtenir la confiscation des Duchés de Parme & de Plaisance en faveur de Dom Thadée Barberin Préfet de Rome.

Le Maréchal d'Értes Ambassadeur Extraordinaire de France, se va plaindre amèrement

Grotii
Epistola
passim.
1636. Na-
sa Hille-
ria Veneta
L. X.
1636. Gr.
1637.
Vittorio Siri
Memorie
Recondi-
te Tom.
VIII.
Pag. 415.
416.

rement à Urbain; lui remontre que son monitoire donne à penser que bien loin de vouloir être médiateur entre les deux Couronnes, il veut devenir partie intéressée dans la guerre, & declare nettement que si les choses sont poussées plus loin, le Roi de France n'enverra point ses Plénipotentiaires à Cologne. *Si Votre Sainteté, disoit Etrées, avoit fulminé contre les Espagnols qui entrent à main armée dans un fief de l'Eglise, on n'y trouveroit rien à redire. Mais traiter M. le Duc de Parme avec la dernière rigueur, laisser en repos ceux qui l'oppriment, c'est marquer visiblement qu'il y a quelque dessein formé de le dépouiller, & de partager ensuite ses Etats. Si vous ne voulez pas, Très Saint Pere, empêcher qu'on ne croie dans le monde, que les Espagnols ne font rien sans votre aveu, du moins tacite, le Roi mon maître pourra bien témoigner de son côté qu'il ne craint ni vos menaces, ni vos procédures contre ses alliés. Une déclaration si précise arrêta la vivacité du Pontife, sujet à faire beaucoup de fracas dans son premier feu, & à se calmer aussi promptement qu'il s'étoit échauffé.*

Louis pensa d'abord à envoyer par mer du secours à Edoüard. Mais la République de Gènes ayant refusé passage aux troupes de France, & celles des Confédérés diminuant tous les jours en Italie, le Duc de Parme se vit terriblement pressé. Créquï souhaitoit ardemment de le délivrer, & ne pouvoit rien entreprendre durant les pluies ordinaires de l'automne. Tenter de passer au travers du Milanois avec des gens harassés & découragés, c'étoit exposer la réputation

1636. tation & les troupes de son maître à une perte presque inévitable. Schotti dépêché par Edoüard à Paris afin d'y solliciter un prompt secours, ne rapporta que des promesses, sur lesquelles un Prince habile & prévoyant n'auroit pas voulu se reposer. Le progrès des armes du Roi d'Espagne en Picardie, effraioit plus Paris, que le passage du Tésin par les Confédérés n'avoit épouvanté Milan. Le Pape & le Grand Duc de Toscane espèrent que dans une pareille conjoncture, Edoüard seroit plus traitable qu'auparavant. Ils s'entremettent afin de sauver ses Etats presque envahis. Les Espagnols contents de l'avoir mortifié, & en même temps intimidés les autres Princes d'Italie, qui pourroient être désormais tentés de se déclarer contre eux en faveur de la France, vouloient bien accorder des conditions honnêtes à Edoüard. Ce n'est pas que Philippe n'eût bonne envie de s'emparer des Duchés de Parme & de Plaisance. Rien n'étoit plus à sa bienséance qu'une si belle adjonction à celui de Milan. Mais on craignoit de soulever tous les Princes d'Italie, & de les porter à se liguier avec Louis. Quand Carpegna & Pandolfini Agens du Pape & du Grand Duc parlent à Edoüard de s'accommoder avec l'Espagne, bien loin de témoigner de la crainte, & de vouloir demander grace, il se met à braver Philippe, à user de menaces, & à se déclarer plus attaché que jamais à la France. Le Cardinal Trivulce envoie faire des offres assez avantageuses. On y répond sechement. Enfin Dom Francisco de Melo parent d'Edoüard par la
Mai-

Maison de Bragance, n'est guères mieux écouté.

1636

Vous ne connoissez pas la puissance du Roi de France, disoit le Duc à Pandolfini qui lui remontroit que les Espagnols avancés dans la Picardie faisoient trembler Paris. *Trois ou quatre de ses villes peuvent fournir aux frais de la guerre. Les Espagnols seront bien-tôt chassés de la Picardie, & poursuivis jusques aux portes de Bruxelles. Le Roi de France trouve plus de soldats qu'il n'en veut.* Les offres du Cardinal François Barberin furent reçues avec beaucoup de civilité au dehors. Mais on s'en défioit autant, qu'on craignoit les menaces de son oncle. Quelqu'un avoit insinué à Edoüard que les Barberins l'aideroient volontiers à se tirer d'intrigue, & lui enverroient même des troupes Ecclésiastiques, sous prétexte de mettre le Duché de Parme à couvert des insultes des Espagnols, pourvû qu'il voulut bien s'accommoder avec la Maison Barberine du Duché de Castro dans l'Etat Ecclésiastique. Mais Edoüard étoit si éloigné d'accepter cette proposition, que regardant les civilités des Barberins comme des pièges qu'on lui tendoit, il évita depuis avec soin d'avoir la moindre obligation au Pape & ses neveux. Le Roi de France & le Cardinal de Richelieu étoient sa grande & unique ressource. *Croit-on, disoit-il, que je m'inquiète fort de ce que mes Etats sont voisins de ceux du Roi d'Espagne? Il ne lui resteroit plus rien en Lombardie, si on eût poursuivi la victoire remportée sur le bord du Tésin. Le Roi de France pourra bien envoyer l'année prochaine une ar-*

1636. mée aussi nombreuse en Italie. Telle fut la disposition du Duc de Parme tout le reste de cette année,

siège de
Dole par
le Prince
de Condé.

Plé du
Cardinal
de Richelieu, par
Anbergh.
L.V. Chap.
27. 28. 29.
30.
Mémoires
pour servir
à l'histoire
du même.
Tom. I.
Histoire
du Maré-
chal de
Gassion.
Tom. II.
Grecii Epi-
stola pas-
sim. 1636.
Nani Hi-
storia Ve-
neti. L. X.
1636. Hi-
storia di
Gualdo
Priorato.
Part. II.
Lib. I.
Vittorio
Siri Me-
morie Re-
condite.
Tom. VIII
Pag. 457.
322.

Le Prince de Condé fit beaucoup plus mal en Franche-Comté que le Maréchal de Créquien en Italie. Si celui-ci ne réussit pas, la faute en doit être imputée à la politique raffinée du Duc de Savoie; au lieu que Condé voulant faire l'habile preneur de villes, & suivre la méthode des Princes d'Orange, convainquit encore plus le monde qu'il entendoit mieux les moïens de s'enrichir, que le métier de la guerre. On fut surpris que Richelieu qui connoissoit la capacité du Prince, lui confiât une belle armée de quinze ou vingt mille hommes de pied, & d'environ six mille chevaux. Il est difficile, dit l'Historien du Maréchal de Gassion, de demander au juste les raisons de ce choix. Nous ne trouvons que celle de la bienveillance. Un Prince Gouverneur du Duché de Bourgogne, eût mal-aisément souffert qu'on envoyât dans sa Province des troupes, dont il n'auroit pas eu le commandement. La même raison qui obligeoit le Roi d'attaquer le Comté de Bourgogne, sembloit l'obliger conséquemment de mettre à leur tête le Gouverneur du Duché, contigu au pays où la guerre se portoit. Dans les démêlés précédens de l'Empereur Charles-Quint & de ses successeurs à la Monarchie d'Espagne avec les Rois de France, la neutralité fut toujours accordée à la Franche-Comté, en considération des Suisses intéressés à empêcher que la France ne s'agrandit davantage de leur côté. L'an 1610, Louis XIII. & Philippe III. Roi d'Espagne convinrent dans

un traité, que le Duché de Bourgogne, le Vicomté d'Auxonne, le Bassigni, le Comté de Bourgogne, la Ville de Bezançon & les terres enclavées demeureroient neutres, en cas de rupture entre les deux Couronnes. Soit que les Comtois eussent véritablement commis depuis peu quelques infractions; soit qu'on voulut leur faire une querelle sur certaines déférences rendus aux ordres du Roi Catholique leur Souverain, Louis publia le 7. Mai de cette année une déclaration, dans laquelle il témoigne que s'il porte ses armes dans la Franche-Comté, ce n'est point dans le dessein de la conquérir, & d'en augmenter ses Etats; mais d'obliger les habitans à réparer leurs infractions, & à ne lui refuser pas les mêmes assistances qu'ils donnoient à ses ennemis. Cela se disoit de l'aveu d'un Historien de Richelieu, *en considération des Suisses alliés communs, qui s'intéressoient fort dans cette nouvelle guerre, & sembloient même être engagés à la défense du Comté de Bourgogne.*

N'est-il point plus vraisemblable que Condé & Richelieu cherchoient à se venger de ce que les Comtois ne répondoient pas aux avances qu'ils avoient faites eux-mêmes, ou que le Prince & le Cardinal se flattoient de trouver de grandes intelligences dans le pais, qui leur en faciliteroient la conquête en peu de temps? L'an 1631. dit-on, sous prétexte d'envoyer faire des complimens à Condé pourvu depuis peu du gouvernement de Bourgogne, les Comtois, ou du moins quelques personnes distinguées parmi eux, lui insinuoient que tout le pais se soumet-

troit

1636

1636. troit volontiers au Roi de France, pourvu qu'on leur donnât un Gouverneur aussi zélé que Condé pour la Religion Catholique. Empressé d'obtenir une si belle adjonction à son gouvernement, le Prince dépêche incontinent Perrault son Secrétaire à la Cour, & donne avis de la proposition au Roi & à son Ministre. Mais Richelieu embarrassé pour lors par la retraite de Marie de Medicis & du Duc d'Orléans à Bruxelles, n'osa s'engager dans une affaire qui devoit être infailliblement suivie de la rupture entre les deux Couronnes. Le progrès des armes de France en Lorraine rendit le Cardinal plus hardi. Durant le siège de Nanci, il dépêche Campremi en Franche-Comté avec une lettre de créance. Louis y traitoit les habitants comme un peuple libre, & ufoit à peu près du même stile qu'il employoit en écrivant aux Cantons Suisses & aux Etats-Généraux des Provinces-Unies. Cette tentative n'ayant pas réussi, l'Abbé de Courfan l'un des grands espions de Richelieu, fut envoyé en Franche-Comté peu de jours avant la rupture ouverte avec l'Espagne, sous prétexte de se plaindre de la part du Roi de la retraite donnée au Duc Charles de Lorraine & à ses troupes. Mais le véritable dessein du voyage de Courfan, c'étoit de sonder la disposition du peuple, d'observer les endroits foibles du pays, & d'examiner avec soin le véritable état des places. On le surprit en effet visitant les fortifications de Dole.

Soit donc que Condé & Richelieu voulussent se venger de ce que les Comtois les avoient joués, après avoir fait eux mêmes le premiè-

1636.

res avances pour se donner à Louis ; soit qu'ils eussent des intelligences dans le païs, & que Courfan eût assuré que le peuple n'étoit pas mal disposé & que les meilleures places s'emporteroient facilement, Condé fait publier le 26. Mai de cette année au Parlement de Dijon la déclaration du Roi contre les Comtois, part le même jour, & marche vers Auxonne *rendez-vous* général de l'armée, accompagné de la Meilleraye Grand-Maitre de l'artillerie son Lieutenant Général, du Marquis de Villeroi, du Colonel Rantzau, & de Lambert Maréchaux de Camp, du Colonel Gassion que le Prince avoit particulièrement demandé, & d'un grand nombre de volontaires. Avant que d'entrer dans le païs ennemi, Condé publie un placart datté de son camp d'Auxonne, par lequel il mettoit sous la sauvegarde du Roi & sous la sienne, les Couvens, les personnes Ecclésiastiques du Comté, leurs serviteurs & leurs biens. Son Altesse défendoit sous peine de la vie, d'offenser de paroles, ou par voies de fait, les gens d'Eglise & ceux qui leur appartenoient, d'entrer dans leurs maisons ; ou dans les Eglises pour y prendre quelque chose ; de retenir prisonniers & de maltraiter en leurs personnes, ou en leurs biens, ceux qui ne seroient point armés, ou qui n'auroient pas dessein de faire la guerre, d'enlever leurs bestiaux, de piller, ou de brûler aucune maison dans les villes, ou à la campagne.

Le 28. Mai Condé envoie de son camp de S. Helie à Dole un autre placart, par lequel il prend sous la protection du Roi & sous la

1636. la fienné, les personnes & les biens des Comtois, qui à l'exemple des habitans de quelques places foibles rendus à la première sommation, ouvreroient les portes des châteaux & des villes aux troupes de Sa Majesté, & se soumettroient à elle dans trois jours. Nous déclarons, ajoutoit le Prince, que comme nous entendons que la volonté du Roi pour la conservation du pais, soit fidèlement exécutée, aussi ferons-nous punir exemplairement ceux qui par leur opiniâtreté, nous obligeront à employer la rigueur des armes, Et que nous ferons irremissiblement razer leurs châteaux & leurs places, sans néanmoins souffrir que l'on fasse aucun tort aux Eglises, ni aucun attentat à la pudicité des femmes. Les gens de Dole ne paroissant pas autrement disposés à se laisser surprendre par les belles paroles de Condé, l'armée Françoisse s'approche de la Ville, & se saisit de quelques bourgs & de quelques endroits aux environs. La réponse de Laverne Gouverneur & des habitans de Dole à la sommation du Prince, fut gaillarde, dit l'Historien de Gassion. Rien ne nous presse, repartirent-ils au trompette. Après un an de siège, nous délibérerons sur ce que nous avons à répondre. Condé distribué incontinent les quartiers à l'armée Françoisse. Son Altesse & la Meilleuse se logent au premier, Villeroi commande au second, Lambert au troisième, & Gassion au quatrième.

Persuadé que les Suisses s'allarmeront de son entreprise dans leur voisinage, le Prince leur dépêche un exprès, auquel il enjoint de travailler de concert avec M. Melliand Ambassadeur

1636.

l'ambassadeur du Roi à décrier la conduite des Comtois, dit un Historien de Richelieu, & de n'exagérer pas seulement les infractions marquées dans la déclaration du Roi, dont il portoit diverses copies, mais d'y en ajouter encore plusieurs autres. Le même Agent fut aussi chargé, selon que notre Ambassadeur & lui le jugeroient à propos, de représenter au Suisse, que les Comtois se trouvoient alors dans une extrême nécessité: Que leur pays étoit épuisé d'hommes par le moyen des troupes fournies à nos ennemis. Qu'ils manquoient si fort d'argent, qu'à peine avoit-on pu lever chez eux depuis peu une somme de trois cens mille livres. Qu'ils n'étoient point en état de bien reconnoître ceux qui les assisteroient de gens de guerre. Que s'ils prétendoient faire des emprunts sur leurs salines, l'hypothèque en seroit mal assurée; parce que différant davantage de réparer les dommages faits au Roi & à ses sujets, on travailleroit incessamment à gâter les sources de leurs eaux salées, & à les faire tarir en peu de temps. Les Suisses n'ayant pu consentir d'abord à ne secourir point les Comtois, on députa vers M. le Prince pour lui faire part de la résolution, & pour proposer à son Altesse une suspension d'armes dans la Franche-Comté.

Je trouve ailleurs que Sauveberg Capitaine Suisse fut dépêché à Louis de la part de tous les Cantons, qui prioient Sa Majesté de retirer ses armes de la Franche-Comté, & s'engageoient à lui faire faire satisfaction sur les infractions de la neutralité. Soit que cet exprès en eût un ordre secret; soit qu'il fût gagné par ceux de ses supérieurs qui étoient dans les intérêts de la France, il s'expliqua de

1636. de telle manière que Richelieu comprit fort bien, que si le Roi vouloit répandre quel-
qu'argent en Suisse, on abandonneroit la
barrière entre les Cantons & la France.
Vos maîtres, répondit-on à Sauveberg, s'en
doivent prendre aux Comtois qui ont tant de
fois contrevenu aux articles de la neutralité.
Cependant si les Cantons veulent envoyer ici
quelques Députés pour négocier un accommodement, Sa Majesté verra ce qu'elle peut accorder.
On tâchoit d'amuser ainsi les Suisses jusques à
la prise de Dole. Condé & la Meilleraie
promettoient d'emporter bien tôt la place.
La Cour, poursuit l'Historien de Richelieu,
dépêcha incontinent un courier à M. Mellian
notre Ambassadeur, pour l'assurer qu'au pre-
mier jour, on lui feroit tenir deux cens mille
livres, & que cependant on lui envoioit trois
mille pistoles, qui l'aideroient à empêcher ab-
solumment le secours que ceux de Fribourg avoient
promis aux habitants de Salins, ou du moins à
faire ensorte que les autres Cantons n'accordas-
sent point passage aux troupes de Fribourg, en
cas que celui-ci persistât dans sa résolution. M.
le Prince reçut ordre en même temps de ne rien
conclure avec les Députés des Cantons qui l'al-
loient trouver, de tirer l'affaire en longueur &
en négociation, & de leur demander s'ils avoient
pouvoir de la part des Comtois, de donner au
Roi la satisfaction qu'il avoit droit d'exiger
pour l'infraction de la neutralité; quelle répara-
tion ils offroient pour le passé, & quelle sûreté
pour l'avenir; enfin, de remettre tout au bon
plaisir de Sa Majesté, qui ne lui avoit pas per-
mis de régler une affaire de cette importance.
Ces précautions eurent le succès qu'on en pouvoit
es.

espérer. Comme on traitoit avec des gens sur qui l'argent exerce un empire plus souverain que la raison, la Cour apprit bien tôt après que les Suisses vaincus par les libéralités du Roi n'enverroient point de secours aux Comtois. 1636:

La Meilleraie Grand-Maître de l'artillerie, & seul Lieutenant-Général dans l'armée du Prince de Condé, se flattoit d'avoir du moins la plus grande partie de l'honneur & du mérite de la prise de Dole, & qu'après une si belle conquête, il seroit infailliblement récompensé d'un bâton de Maréchal de France. C'est pourquoi non content de presser les attaques, & d'avoir soin que l'artillerie mieux servie que jamais, fît des effets extraordinaires par le canon & par les bombes; *invention*, dit fort bien un Conseiller de Dole qui a écrit l'Histoire de ce siège, *ajoutée de nos jours aux autres que l'Enfer a vomies pour l'extirpation du genre humain*; le grand Maître exposoit encore si librement sa vie, que Richelieu son proche parent, ordonna qu'un Secrétaire d'Etat lui écrivit la lettre suivante. *L'excès de votre bravoure cause de l'inquiétude à Son Eminence. On lui dit bier qu'il a fallu envoyer quatre Gentilshommes pour vous retirer du combat par violence: Et vous lui proposez aujourd'hui une troisième attaque en un lieu, où les deux précédentes ont trouvé des obstacles insurmontables, & fait perdre beaucoup de monde. Vous savez combien vous êtes cher à Monseigneur le Cardinal, & que vous lui causez de mauvaises heures. Ce n'est pas qu'il ait des pensées foibles: vous le connoissez. Mais il les veut raisonnables. Son Eminence craint que vous n'ai-*

1636. n'attirez sur vous la haine de toute l'armée, & la mauvaise volonté des gens de guerre, en les exposant trop souvent à des périls évidens & certains. Elle sait que ceux qui font des ouvertures dangereuses & douteuses, ne manquent pas de s'y trouver pour les autoriser, & pour animer ceux qu'ils y emploient. Ainsi, Monsieur, que peut-elle ne pas craindre de vous & pour vous ?

Ce n'est pas assez que d'acquiescer la réputation d'une valeur infinie, ajoute Des-Noïers, il faut avoir encore celle de bien ménager les occasions, & de ne hasarder pas légèrement les armées. On demande cette qualité dans un grand Général & dans un Maréchal de France. A la campagne, il ne faut pas craindre de faire donner & de pousser nos François. Il n'en est pas de même contre des pierres; on doit craindre de les rebutter. M. le Prince mande bien nettement que lui & tout le Conseil de guerre ne sont pas d'avis qu'on tente cette troisième attaque. Si elle ne réussissoit pas, on en feroit retomber tout le blâme sur vous. Je vois bien ce qui vous fait de la peine. Mais la nécessité veut que nous nous accommodions à ses loix, quand nous ne pouvons faire autrement. Si un peu de temps rend le siège plus sûr, & la prise de Dole certaine, il se faut modérer, & assurer le succès sans rien négliger des voies ordinaires. La lettre est du 19 Juin. Elle nous apprend que les assiégeans n'avoient pas beaucoup avancé en trois semaines, ou environ. Cependant le Prince espéroit que Dole seroit prise à la S. Jean. Nesmond Intendant de l'armée écrivit à Des-Noïers que Son Altesse s'en vantoit hautement. El-

le eut si grande honte au commencement de Juillet d'en avoir tant dit, qu'elle donna le démenti à Nesmond, & se mit en colère contre lui. Pour appaiser Condé, il fallut que Des Noïers lui fit des soumissions, & protestât que jamais l'Intendant de l'armée n'avoit rien écrit de semblable. 1636.

La Cour, dit un Historien de Richelieu, ^{Mesures prises} persuadée que la prise de Dole seroit suivie de pour em-
la réduction de tout le Comté de Bourgogne, ^{pêcher} prit extrêmement à cœur d'emporter la place. ^{que la} Franche-
On n'épargna rien pour cet effet. Le Cardinal ^{Comté ne} Duc promit solennellement d'acquitter de ses ^{fût secou-} propres deniers les avances qui se feroient, ^{ruë.} plutôt
tôt que de les laisser demander deux fois, Et le ^{de Richelieu,} Cardinal
Roi déclara tout publiquement qu'il n'abandon ^{rien, par} neroit jamais ce siège, Et qu'il y mettrait le ^{l'Anbergy.} tout pour le tout. Aussi n'oublia-t-on rien de ce ^{L. V. Chapi}
qui pouvoit empêcher que les assiégés ne fussent ^{1. Me-} secourus. Le Comte de Soissons qui commandoit ^{moires} pour ser-
l'armée de Champagne, eut un ordre particu- ^{vir à l'Hi-} lier d'observer la marche des troupes Espagnoles ^{stoire du}
de s'opposer avec la plus grande partie des sien- ^{même.} nes à l'entrée des ennemis dans la Franche- ^{Tom. I.} Comté, Et de laisser quinze cens hommes ^{de Bassom-} pied Et quatre ou cinq cens chevaux au Comte ^{piere. Tom}
de Charroft, pour garder la frontière depuis
Racroi jusques à Stenai. On pourvut aussi du
côté des Impériaux. Le Cardinal de la Valette
s'étant chargé d'aller une seconde fois en person-
ne jeter des vivres dans Haguenau, le Comte
de Guiche qui commandoit une partie de l'ar-
mée de Lorraine, Et le Duc de Weymar eurent
ordre d'assembler toutes leurs troupes à Sarbourg
près de Fenestranges, afin d'être en état de sui-
vre le Cardinal de la Valette en corps, Et de
se

1636. *se joindre ensemble pour s'opposer à Gulas. La Franche-Comté demeurait ainsi à couvert, & le secours que ceux de Dole pouvoient attendre de ce côté là, étoit arrêté par l'opposition d'une armée de plus de seize mille hommes, & de sept mille chevaux.*

Cet Auteur omet dans son récit une ou deux circonstances fort remarquables, qui durent contribuer beaucoup à l'extrême chagrin que le Comte de Soissons conçut cette année contre le Cardinal de Richelieu. M. le Prince de Condé Général de l'armée du Roi, dit le Maréchal de Bassompierre, entra dans le Comté de Bourgogne, & alla mettre le siège devant Dole. Il trouva la place mieux fournie d'hommes, & plus en état de défense qu'il ne se l'étoit imaginé. Un grand nombre de Gentils-hommes du pais s'y étoient jetté, & faisoient de continuelles sorties sur les nôtres qui reçurent tous les jours quelque échec. Le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette, marchèrent avec une grande partie de l'armée que M. le Comte de Soissons avoit en Champagne, vers la frontière d'Allemagne, dans le dessein de faire quelque progrès dans l'Alsace. Le Comte de Soissons voulant se signaler par un exploit, demanda la permission d'assiéger Ivoi. Richelieu non content de la lui faire refuser, sous prétexte que la prise de cette place peu importante, obligeroit à y laisser une bonne garnison qui affoiblirait trop l'armée de Champagne, persuada au Roi de commander au Comte d'observer seulement la marche des ennemis, d'envoyer une partie de ses troupes à la Valette, & de l'aller joindre en cas de besoin avec le reste, afin de

de repousser Galas au delà du Rhin & de l'empêcher de secourir la Franche-Comté. Soissons consentit à joindre la Valette. Mais il prétendoit qu'un Prince du sang devoit commander un Cardinal à l'armée. La chose parut deraisonnable à Richelieu; soit qu'il voulût favoriser son ami & son confrere; soit qu'il craignit de donner atteinte à la superiorité des Cardinaux qu'il tâchoit d'établir à la Cour & à l'armée au-dessus de tous les Princes, excepté les Fils de France.

Monseigneur le Cardinal, dit Chavigni Secrétaire d'Etat dans une lettre à la Valette n'avoit pas voulu jusques à present par modestie, que je vous écrivisse ce qui s'est passé entre lui & Madame la Comtesse. Il me l'a commandé aujourd'hui pour vous témoigner la véritable affection qu'il a pour vous. De maniere que vous pouvez l'en remercier bien particulièrement. Vous lui avez une autre obligation qui n'est pas moindre. M. le Comte aiant envoyé ici Pragues dire au Roi & à Son Eminence, qu'en cas que ses troupes joignissent les vôtres, il prétendoit vous commander, Monseigneur le Cardinal a répondu bonnêtement. Mais s'a été en faisant connoître que M. le Comte demandoit une chose deraisonnable. Là dessus, on a pris la resolution de le laisser en Champagne pour garder la frontiere, & de détacher un corps de mille chevaux qui s'avancera vers vous. Je croi que vous aimerez mieux cet expédient, que d'avoir à servir avec M. le Comte qui se plaint toujours de vous sans aucune raison. Je ne sai quel étoit le sujet de la mesintelligence entre Soissons & la Valette

1636. lettre. On trouve seulement dans une autre lettre de Chavigni à ce Cardinal soldat, que la Princesse mere du Comte parla un jour contre la Valette à Richelieu, & que celui-ci se déclara en faveur de son confrere contre le Prince du Sang. *Je ne vous puis exprimer, dit le Secretaire d'Etat, combien Monseigneur le Cardinal vous aime & vous estime. Il en donna une marque assez essentielle dans une conversation qu'il eut avec Madame le Comtesse, qui lui vouloit parler de vôtre differend avec M. le Comte. Son Eminence témoigna qu'elle ne se séparoit point de vous, & que vos intérêts lui étoient aussi chers que les siens. Quoi qu'il en soit de cette affaire, je suis persuadé que le mécontentement que Richelieu donna cette année à Soissons, augmenta le dépit & le chagrin du Prince contre le Cardinal. Si le Duc d'Orleans avoit eu plus de resolution; disons mieux, si un assassinat ne lui eût pas tant fait d'horreur, il en auroit coûté la vie à Richelieu.*

Prise de
Saverne
par le Duc
Bernard
de Wey-
mar & par
le Cardi-
nal de la
Valette,

Le Cardinal de la Valette à la tête de trois mille chevaux & d'un nombre égal des gens de pied, aiant jetté des vivres dans Haguenau; & le Colonel Hébron défait quatre régimens de Croates, Galas repassa le Rhin. Bernard Duc de Saxe Weymar va pour lors mettre le siège devant Saverne. Toutes les troupes du Duc & du Cardinal y furent employées, afin que l'entreprise fût & plutôt & plus sûrement achevée. Mais la résistance ne fut pas moins vigoureuse que l'attaque. Deux mille hommes des meilleures troupes de l'Empereur mis dans la place. s'y défendirent avec beaucoup de bravoure & d'opi-

nia.

Vie du
Cardinal
de Riche-
lieu par
Amberg L.

niâtré. La Valette ne manqua pas d'être 1636.
applaudi à son ordinaire par Richelieu, par
le Pere Joseph, par les autres confidens du *V. Chap.*
Ministre, & par le Roi même. Tous les ex- *32. Me-*
ploits de la Valette étoient incomparables *moires*
chez son ami Richelieu; c'étoit le Général *pour servir*
des Généraux; le Roi lui fut uniquement re- *à l'Histô-*
devable de tous les bons succès de ses ar- *re du m^d.*
mes. On ne peut mieux faire, disoit le Ca- *me. Tom. I.*
pucin à la Valette, ni apporter un meilleur or- *Journal de*
dre que celui que V^{otre} Eminence a mis pour la *Bassom-*
jonction des troupes en cas de besoin. Nous at- *pierre.*
tendons le succès avec impatience, & nous es- *Tom. II.*
pérons qu'il sera heureux. Quand on apprit la *Gros E-*
déroute des Croates, les vivres jettés dans Ha- *pistola*
guenau, & le retour de Galas au delà du *passim.*
Rhin, quelles acclamations n'y eut-il pas au *1636. Puf-*
Palais Cardinal? L'arrivée du Sieur Ferrier, *feudorf*
dit le P. Joseph à son Héros, dans une lettre *Commen-*
du 20. Juin, a rempli la Cour de joie, particu- *sur. Re-*
lièrement ceux que vous aimez & qui vous ai- *rum Sueci-*
ment. Ce que vous avez fait est grand, & *carum.*
ouvre le chemin à de plus grandes choses. Cela *Lib. VIII.*
sert principalement pour le siège de Dole & con- *Vittorio*
tente fort Constantin. C'est Richelieu dans le *Siri Me-*
jargon établi entre la Valette & le Capucin. *moire.*
On attend la prise de cette place à la fin du *Recondite.*
mois au plus tard. Il n'y a pas d'apparence que *Tom VIII.*
Galas passe dans ce temps là, & je ne croi pas *Pag. 457,*
même qu'il passe du tout. Les conjectures &
les espérances du bon Pere Joseph furent sou-
vent trompées.

Richelieu ne fit pas des complimens moins
outrés à son ami. Il m'est impossible, lui dit-il,
de vous exprimer la joie que nous avons de
l'heureux succès de votre voyage, & de la gloire

1636. *que vous y avez acquise. Je me promets que vous l'augmenterez à mesure que les occasions s'en présenteront, & qu'elle arrivera enfin au comble que vous & moi pouvons souhaiter. Espéroit-on que ce Cardinal encore novice dans le métier de la guerre, égaleroit, ou surpasseroit bien-tôt les plus fameux Capitaines des siècles précédens? Louis pensoit & écrivoit comme il plaisoit à Richelieu. Voici la Lettre de Sa Majesté à la Valette. Mon Cousin, j'ai appris avec une fort grande joie toutes les particularités du progrès de mes armes en Alsace sous votre conduite, & je n'ai pas voulu différer davantage de vous témoigner la parfaite satisfaction que j'ai de votre diligence, de votre valeur & de votre prudence, tant au secours de Haguenau, qu'en la défaite des troupes ennemies dont vous avez taillé une bonne partie en pièces, & contraint les autres à fuir jusques au delà du Rhin, & dans tout ce qui s'est passé à la gloire de mes armes. De si heureux commencemens me donnent sujet d'attendre une suite encore plus avantageuse. Il n'est pas nécessaire que je vous exhorte à terminer promptement le siège de Saverne, & à vous porter avec mes forces, où celles des ennemis pourront paroître. Vous savez mes intentions. Je vous assurerai seulement que je conserverai toujours le souvenir des signalés services que vous me rendez dans le commandement de mes armées, & que je les reconnoîtrai de fort bon cœur en tout ce qui pourra contribuer à votre contentement & à votre avantage. Je desire que vous témoigniez particulièrement de ma part à mon Cousin le Duc de Weymar que je suis fort sa-*
tis-

risfait de ce qu'il a fait pour favoriser ces bons succès. 1636.

Il faut avouer une chose de bonne foi. Le siège de Saverne aiant été plus long qu'on ne l'avoit pensé, soit à cause de la brave résistance des assiégés, soit parce que Bernard agit en certaines rencontres avec plus de chaleur que de prudence, comme Grotius le reconnoit, on eut sujet de croire qu'une grande partie du succès étoit due à la présence du Cardinal de la Valette qui se rendit devant Saverne après l'affaire de Haguenau. Voici ce que le Maréchal de Bassompierre rapporte du siège de cette place. Il commença, dit-il, au mois de Juin. La ville se voulut d'abord rendre à composition. Mais le Duc de Weymar outré contre le Gouverneur, qui avoit quitté son service pour passer à celui de l'Empereur en livrant le château de Lanquetel, ne les y voulut point recevoir. Il s'en repentit bien-tôt. Les assiégés se voyant sans espérance d'obtenir quelque grace, tâchèrent de vendre chèrement leurs vies, & incommodèrent fort les troupes du Duc en diverses sorties. Il fut aussi bien battu en plusieurs assauts donnés à la ville qu'il fit attaquer sans canon. Une mousquetade lui emporta un doigt. Le Colonel Hébron brave & habile Officier, son Maréchal de Camp, fut tué, & le Vicomte de Turenne blessé d'un coup de mousquet dans le bras. Bernard n'auroit-il pas beaucoup mieux fait d'accorder la composition demandée d'abord, que d'attendre l'arrivée de la Valette, & de signer ridiculement après un Cardinal celle dont il fallut enfin convenir le 14 Juillet? *Articles accordés*, mit on à

1636.

la tête, par Son Eminence Monseigneur le Cardinal de la Valette Lieutenant Général de l'Armée du Roi, & par Son Altesse Monseigneur Bernard par la grace de Dieu Duc de Saxe &c. au Sieur Frederic de Milbaim Colonel & Commandant pour Sa Majesté Imperiale en la basse Alsace, sur la reddition de la ville de Saverne. Pièce qui ne fera jamais honneur, je ne dis pas à un Général Protestant; mais à un Prince d'une des meilleures maisons de l'Empire, qui devoit être plus jaloux de soutenir le rang dû à sa naissance.

Les mauvaises mesures que Bernard prit pour le siège de Saverne, comme Bassompierre le témoigne, furent cause qu'on en donna presque toute la gloire à la Valette. Mais il ne meritoit pas les magnifiques éloges dont il fut comblé chez le Cardinal de Richelieu. *Vous êtes le Général des Généraux: je dis dans l'esprit de Son Eminence & de ses serviteurs particuliers.* Des-Noïers a sagement ajouté ce correctif. Ailleurs les honnêtes gens n'avoient pas tout à-fait si bonne opinion de l'habileté de la Valette. *On ne reçoit jamais de vous aucune dépêche pénible,* poursuit le Secrétaire d'Etat, *point de propositions fâcheuses. Vous prevenez les difficultés, & vous les aplanissez selon votre pouvoir. Cela charme Son Eminence.* Quoi qu'elle fût bien aise de la conquête de Saverne; cependant la dépense faite au siège, & la perte de plusieurs braves gens tués, la chagrinoient. *Saverne nous coûte bien cher,* disoit Richelieu à la Valette. *Mais il faut vouloir ce qui plaît à Dieu,* ajoutoit-il en bon Chrétien. On regrettoit sur tout le brave
Ecos.

Ecoffois Hébron , à qui Chavigni Secrétaire d'Etat rend ce témoignage glorieux. Je vous assure, Monseigneur, dit-il à la Valette, que cette perte a été plus sensible que celle de la Capelle. On donneroit encore volontiers une autre place semblable pour ravoir un si excellent Officier. Il avoit quelques défauts. Il les lui faut pardonner, puis qu'ils ne regardoient ni la fidélité, ni le courage. 1635. .

On ne sera pas fâché de voir encore ici ce que le Roi écrivit au Cardinal de la Valette après cette nouvelle conquête. Mon Cousin, les nouvelles de la prise de Saverne m'ont été fort agréables, Et je témoigne à mon Cousin le Duc de Weymar le contentement que j'ai de la vigueur qu'il a fait paroître. Comme je sais que vous y avez eu grande part, soit par l'assistance que vous lui avez donnée des troupes de mon armée, Et des autres choses dont il a eu besoin pour venir à bout de ce siège; soit par votre présence Et par vos prudens avis, je veux vous témoigner le gré que je vous en fais, aussi bien que de votre affection Et de votre courage en tout ce qui regarde mon service. Maintenant que vous avez heureusement fini cette entreprise, Et rendu mes armées libres pour les employer où il sera plus avantageux à la cause commune, je croi qu'il est nécessaire qu'à la faveur de mes troupes, vous fassiez achever la recolte dans l'Alsace, Et qu'observant la contenance du Roi d'Hongrie Et de Galas qui marchent avec toutes les leurs vers Haguenau comme je l'apprens, vous vous opposiez avec mon Cousin le Duc de Weymar à tout ce qu'ils pourront faire, Et que vous pre-

1635. présenteront. Ensuite de quoi si vous n'êtes pas obligés à vous tenir près d'eux, il sera fort à propos que vous nettoyez toute la Saar, & que vous ne laissiez point d'ennemis en ces quartiers là, s'il est possible. Persuadé que vous ne perdrez point de temps, & que vous ne laisserez échapper aucune occasion avantageuse à mon service, je me remets à ce que vous jugerez meilleur. Sur quoi je serai bien-aise d'apprendre vos sentimens, & ceux de mon Cousin le Duc de Weymar, afin que selon ce que vous pourrez faire de ce côté-là, on puisse ailleurs prendre ses mesures & profiter de la saison où nous sommes.

Bernard souhaitoit qu'en conséquence de la cession que le Roi lui avoit faite de l'Alsace, on lui remis Saverne & tout ce qu'il venoit de conquérir. Louïs y consentit d'abord : & trois jours après Richelieu le fait changer de résolution. Le Roi, dit-il à la Vallette, trouve bon que Saverne soit mis entre les mains de M. le Duc de Weymar, pourvu qu'il promette par écrit de laisser dans la place l'exercice de la Religion Catholique tel qu'il l'y trouvera sans aucun changement. Trois jours après le Ministre écrit tout le contraire à son ami. On mettroit volontiers Saverne entre les mains de M. le Duc de Weymar, dit-il, tant pour lui témoigner la confiance qu'on a en lui, que pour se débarrasser de la garde. Mais il est à craindre que les Catholiques n'en prennent occasion de faire un grand bruit contre nous. Cette place est le siège de l'Evêché de Strasbourg ; & les Catholiques s'y retirent. Déjà le Nonce du Pape s'enquiert fort particulièrement de ce que nous en faisons : Et Sa Sainteté

1636.

teté que les Espagnols animent contre la France autant qu'ils peuvent, pourroit prendre ce prétexte de nous vouloir du mal. Vous le ferez entendre s'il vous plaît à M. le Duc de Weymar. Pour lui témoigner que nulle autre raison n'empêche le Roi de lui remettre Saverne, Sa Majesté veut bien que vous le laissiez en possession du château d'Hobark, s'il le desire ainsi. On ne le cedoit même, ce château, qu'en cas qu'on ne pût le refuser sans mécontenter Bernard. Si vous pouvez, ajoutez Richelieu à la fin de sa lettre, vous exempter de mettre le château d'Hobark entre les mains des Huguenots, ce sera encore le meilleur. Je ne voi point que cela soit nécessaire à M. le Duc de Weymar. Saverne est compris dans l'Alsace que Sa Majesté lui a cédée selon les conditions du traité fait avec lui. En cette considération, l'Officier que vous établirez dans la place, aura ordre de reconnoître M. le Duc de Weymar, & de lui rendre toute la déférence qu'il peut souhaiter. Vous êtes si prudent que vous saurez bien le porter à tout ce que vous jugerez plus avantageux au service du Roi. Voilà comme les deux Cardinaux agissoient de concert pour tromper Bernard. Sa basse complaisance pour des gens revêtus d'une dignité ridicule & imaginaire, méritoit bien qu'il fût le jouet de ceux auxquels il prostituoit sa naissance, son rang, & sa religion.

L'impétuosité de la Meilleraie au siège de Dole faisant plus de mal que de bien, le Prince de Condé change de méthode, & le continue à la mode de Hollande, en avançant pied à pied avec la sappe. Cette lenteur donna le temps à Lamboi Officier de l'Empe-

Le Prince de Condé lève le siège de Dole par ordre du Roi.

1636. reur & au Duc Charles de Lorraine de venir au secours de la place. Le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette n'avoient pû les empêcher de passer dans la Franche-Comté. J'avois toujours espéré, dit Condé

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubery.

L. Chap. 33. & 34.

Mémoires pour servir à l'Histoire de France.

Tom. I. Journal de Bas-

compierre.

Tom. II. Groii Epi-

scopas pas-

sim. 1636.

Nani Hist-

oria Ve-

meta. L. X.

1636, Hi-

storie de

Gualdo

Priorato.

Part. II.

L. I. Vis-

torio Siri

Memorie

Recondite.

Tom. III.

Pag. 458.

dans une lettre à celui-ci du 9. Août, que votre armée jointe à celle de M. de Weymar, s'opposeroit au passage des ennemis qui viendroient à nous. Cependant nous avons déjà sur les bras le Général Lamboi, & nous sommes à la veille d'y avoir encore le Duc Charles avec des forces considérables. Dole est fort pressée. Mais si tant de gens viennent au secours, sans que personne s'y oppose, je ne sais plus qu'espérer. La Meilleraie s'explique davantage au même Cardinal. Lamboi est arrivé près de Grai avec deux mille chevaux. D'autres lui sont venus encore du côté de la Lorraine. De manière qu'ils peuvent être maintenant six mille chevaux, & cinq à six mille hommes de pied. Je ne sais si le Duc Charles ne mandera point les troupes qu'il a du côté de S. Michel. Tout cela joint fera un corps considérable. Notre circonvallation & nos forces sont en état. Nous avons des vivres & des munitions pour quinze jours. J'espère que dans ce temps-là nous verrons l'événement de la place. On est attaché au bastion depuis quinze jours, & le roc se mine. Cela est plus long. Deux ou trois jours acheveront l'ouvrage. Nous allons encore à un autre endroit qu'on nomme le Redan; il est fort avantageux. Les assiégés se défendent à coups de mousquet, de pierres & de grenades. Ils souffrent beaucoup de la peste, & n'ont plus de chair. Toutes les lettres que nous interceptons, témoignent qu'ils sont à l'extrémité. Cepen-

dant

dant, nous ne voions encore aucun fruit de cela. 1636.

Non contents de répondre fièrement à toutes les sommations du Prince, ils lui insultoient. On le somma lui-même dans les formes de lever incessamment le siège. Un trompette vint de leur part déclarer à Condé que s'il vouloit se retirer, les habitans de Dole lui accorderoient six jours francs, afin qu'il pût s'en aller en seureté avec son armée. *Que si Votre Altesse rejette cette offre bonnête,* ajouta le trompette, *elle pourra bien s'en trouver mal.* Et moi, répondit le Prince en colère, *je ne recevrai point ceux de Dole à composition; à moins qu'ils ne me la viennent demander la corde au cou.* Les assiégés poussèrent l'insulte encore plus loin, dit-on. Des lettres furent jettées dans le camp des assiégeans, où ceux de Dole menaçoient d'arrêter aussi long-temps Condé devant leur ville, qu'il avoit demeuré dans le ventre de sa mere, c'est-à dire, onze mois selon certains bruits populaires, & de l'obliger ensuite à lever le siège. Impatient de sauver son honneur fort engagé; peut-être encore plus, de se venger de ces insolens, le Prince faisoit de son mieux, & exposoit librement sa vie pour encourager les travailleurs & les soldats quand il falloit attaquer. Richelieu averti de la bravoure de Condé, où il entroit apparemment un peu de désespoir, donna ordre à Des-Noiers de prier Son Altesse de se ménager davantage. *On a fait entendre à Son Eminence,* dit le Secrétaire d'Etat à Condé, *le péril auquel vous exposez votre personne pour avancer la prise de votre ville. En vérité Son Eminence n'a pu être contente.*

2636. Elle vous en mandra ses sentimens. Il n'est point raisonnable qu'un premier Prince du sang s'expose de la sorte. Dieu vous conserve, s'il lui plaît, pour la gloire & pour le bien de la Religion. Dans le langage de ce Ministre bigote, la Religion ne signifieroit-elle point la Société des Jésuites ? Il lui étoit entièrement dévoué. Des Noïers fit élever pour les bons Peres un des plus beaux morceaux d'Architecture qui soit à Paris : & ce fut à la sollicitation du même Secrétaire d'Etat, que Nicolas Poussin le Raphaël de la France, fit pour la chapelle du Noviciat des Jésuites dont je parle, un de ses plus excellens tableaux. L'affection que Des-Noïers avoit pour la Société, redoubloit son attachement à Condé l'intime ami & le grand patron des bons Peres. Dans quelques lettres le Secrétaire d'Etat semble prendre plaisir à lui parler des *Enfans de S. Ignace*.

Puisqu'un Historien de Richelieu donne un recit assez bon du siège de Dole, je me contenterai d'en faire ici l'extrait. La prise de Suverne, dit-il, pourroit bien avoir causé la perte de Dole : le siège de la première de ces deux places ayant plus duré qu'il ne fallait, & entièrement occupé deux de nos meilleurs corps d'armée, qui eussent bien aidé à dompter la fierté des Comtois, & à réduire promptement ceux de Dole qui se défendoient en gens de cœur, & faisoient tout une autre résistance qu'on n'avoit cru. La place étoit bonne. Il y avoit sept bastions réguliers avec des fossés bien faits & une contrescarpe fort haute. De manière que plusieurs de nôtres y ayant été tués, on fut contraint de l'attaquer à la Hollandaise, pied

piéd à piéd par mines , sappes , & fourneaux. 1636:
Un banc de roc que nos mineurs rencontrèrent ,
retarda de plus de quinze jours la mine du bas-
tion auquel ils étoient attachés. Cela donna le
temps aux assiégés de se retrancher au dedans ,
& de se fortifier par avance contre nos atta-
ques. D'ailleurs , on leur avoit bien insinué ,
qu'ils ne pouvoient maintenir leur religion &
leur liberté , que par la conservation de leur
ville. Ce préjugé les anima extrêmement à une
défense vigoureuse. Déterminés à périr mille
fois plutôt que de se rendre , ils ne se soucièrent
ni des sommations , ni des promesses de M. le
Prince , qui espéroit toujours de voir quelque ef-
fet de l'inclination que ces peuples lui avoient
autrefois témoignée pour la France. Cependant
les Espagnols firent une puissante diversion dans
la Picardie , & allarmèrent étrangement cette
frontière. L'impatience du Roi augmentant alors ,
Maiola fut dépêché à M. le Prince pour lui fai-
re l'entendre que l'ennemi étant entré dans le
Roïaume , & assiégeant la Capelle , il étoit plus
nécessaire que jamais d'avancer extraordinairement
son entreprise. Et afin qu'il le fit avec plus
de succès , quelques régimens & les milices de la
Bresse eurent ordre de le joindre.

Louis presque uniquement occupé du siège de Dole , se plaignoit souvent de ce qu'on ne faisoit pas toute la diligence possible. On avance tant de pas chaque nuit , disoit-il. On devroit donc avoir fait tant de chemin depuis la résolution prise de travailler piéd à piéd à la mode de Hollande. Pour contenter le Roi , on pria Condé d'envoyer dans chacune de ses dépêches un plan du travail , & de marquer exactement combien les

1636. travailleurs avançaient. Sa Majesté fut sur le point d'entrer dans une furieuse colère sur un autre accident. Des-Noiers le raconte ainsi à la Meilleraie. *Perrigni ayant répandu ici le bruit que l'Ingenieur de Serres dit que la mine ne sera prête que dans quinze jours, j'ai fait avertir Perrigni qu'il est mal informé du véritable sentiment de Serres, & que la chose ira plus vite. Tout notre monde se desespereroit, si je n'avois pas pris cette précaution. Maiola ayant rapporté au Roi que dans cinq jours l'affaire seroit terminée, Sa Majesté comptoit les heures & les momens. Par malheur le bruit semé par Perrigni est venu aux oreilles du Roi. On le vit alors changer de couleur, & prêt à se mettre en colère. Je l'arrêtai en lui disant que vous avez si bien fait, que l'Ingenieur vous a promis que le bastion croulera dans huit jours.*

Richelieu de l'aveu de son Historien se trouvoit fort embarrassé. L'inquiétude du Roi chagrinoit le Cardinal qui ne savoit si Sa Majesté ne rejetteroit pas la perte du temps & de l'argent au siège sur la malhabileté de la Meilleraie. En répondant si positivement du succès de l'entreprise, il avoit porté le Roi à s'y opiniâtrer. Richelieu ne savoit encore quel parti prendre dans une conjoncture si délicate pour lui. D'un côté, dit l'Auteur de son histoire, *il voioit l'importance de la prise de Dole, & la honte qu'il y auroit à lever un siège après tant d'efforts & une si grande dépense. Il considéroit d'ailleurs le préjudice que cette longueur apportoit aux affaires du Roi, & l'avantage que les ennemis en tiroient pour l'avancement de leur irruption dans*

1636.
dans la Picardie. Cependant il falloit se déterminer. La résolution fut enfin prise sur une dépêche de M. le Prince. Il y assuroit la prise de la place dans le quinzième Août, la mine étant prête à jouer le dixième ou l'onzième. De manière que Sa Majesté aiant eu avis que le Prince Thomas, Piccolomini, & Jean de Wert avec leurs troupes avoient pénétré jusques à Roie, elle fit écrire le neuvième Août à M. le Prince de faire jouer la mine, & en cas qu'elle ne fit pas un effet capable de contraindre ceun de Dole à capituler, de lever le siège & de lui envoyer au plutôt le Grand-Maitre de l'artillerie avec une partie de l'armée. Cela est tiré d'une dépêche de Louis à la Valette. La mine n'ayant pas réussi, Condé leva le siège selon l'ordre qu'il en avoit reçu. Nos mines & tous nos efforts, dit la Meilleraie dans une lettre au même Cardinal, n'ont pu vaincre l'obstination des Comtois. Je croi que nous aurions certainement pris Dole. Car enfin, la peste & toutes les autres incommodités qui ont acoutumé de suivre un long siège, les accabloient. Si notre mine eût été plus avant sous le bastion, elle auroit eu sans doute un meilleur succès. Mais le commandement du Roi est intervenu pour la faire jouer en l'état où elle étoit. Nous avons levé le siège à la vue des ennemis qui étoient en bataille d'un côté de la ville devant nous. Ils nous ont inutilement suivis une lieue & demie. Ce n'a pas été sans quelques escarmouches. Notre arrière-garde chargea deux de leurs escadrons, & les défit. Je croi qu'ils y ont perdu 70. ou 80. chevaux. Un Lieutenant & deux cavaliers ont été tués de notre côté.

1636. Pendant que Louis employoit ses meilleures troupes au siège de Dole & de Saverne, les Impériaux & les Espagnols sembloient vouloir seulement profiter de l'occasion pour s'assurer de la ville de Liège. Jean de Wert Général des troupes du Duc de Bavière & de la Ligue Catholique, tint cette place comme bloquée, & la vint assiéger ensuite dans les formes; soit que ce fût une feinte afin de mieux couvrir le projet d'une irruption dans la Picardie; soit que sous prétexte de maintenir les droits de l'Empereur à Liège, & les prétentions de l'Electeur de Cologne Evêque de la ville qui avoit quelques differends avec les habitans touchant leurs privilèges & leurs libertés, le Cardinal Infant eût véritablement conçu le dessein d'obliger les Liégeois à se déclarer contre la France, qui leur avoit accordé la neutralité. Je trouve que ce Prince envoya un de ses Officiers à Liège avec une lettre de créance, comme pour se rendre médiateur des contestations des habitans avec l'Empereur, & avec leur Evêque. L'Envoïé du Cardinal Infant avoit des ordres secrets de travailler conjointement avec le Comte Louis de Nassau Commissaire Imperial à soulever les Liégeois partisans de la Maison d'Autriche, & à engager les Magistrats & les principaux de la ville à se déclarer en faveur de l'Empereur & du Roi d'Espagne. A l'occasion des menaces que faisoit Jean de Wert, d'assiéger Liège, en cas que les habitans refusassent de se soumettre aux ordres de l'Empereur, & de s'accommoder avec l'Electeur de Cologne leur Evêque, la Ruelle

Liège.

Vie du
Cardinal
de Richelieu, par
Aubery.
L.V. Chap.
35. Mémoires
pour servir à l'Histoire du
même.

Tom. I.
Mercure
Francois.
1636. Gro-
iii Epistola
609. Loti-
chius Re-
rum Ger-
manica-
rum Part.
II. L.
XXX.
Cap. 31

le Bourguemestre & quelques autres gens gagnés par la Cour de France, s'enferment dans l'hôtel de ville & s'y défendent contre ceux de la faction Espagnole. *L'Abbé de Mouzon est venu de Liège*, dit le Capucin Joseph dans une lettre du 10. Juin au Cardinal de la Varette. *Les bourgeois ont résolu de tenir bon: ils ne manquent point de vivres. Un homme qui en est parti depuis huit jours, rapporte que les ennemis se sont retirés à quatre lieues, & qu'ils bloquent la place seulement de loin. Je croi que votre armée & celle de Bourgogne leur donnent de la jalousie*

L'Historien du Cardinal de Richelieu éclaircit un peu ce fait. Les Espagnols, dit-il, aiant dessein de signaler le commencement de cette campagne par quelque grand exploit, essaierent de réduire à leur parti la ville de Liège, qui se prétendoit libre & neutre. Ils y travaillèrent d'abord avec tant de succès, qu'ils en fussent venus infailliblement à bout, sans le zèle & le courage du Bourguemestre la Ruelle, & de ceux qui tenoient pour la neutralité. Les factieux les assiégèrent dans la maison de ville. Mais la Ruelle aiant eu bien-tôt le dessus le parti Espagnol fut exterminé par le massacre des uns, & par le bannissement des autres. Jean de Wert commençant d'assiéger la ville dans les formes, la Cour de France ne manqua pas de prendre le parti des assiégés, & de les animer à se bien défendre. On envoya d'abord à la Ruelle une somme de dix mille livres; & le reste du blé que nos munitionnaires avoient dans un magasin à Liège, depuis que l'armée du Roi passa dans les Pays-Bas Espagnols, lui fut abandonné. On proposa encore suivant l'a-

vis.

1636.

1636. vis de l'Abbé de Mouzon, de lever quelque cavalerie dans le païs. Il avoit mandé à la Cour que les gens de Liège bien intentionnés, étoient déterminés à tenir jusques à la dernière extrémité, & que s'ils avoient dans leur ville deux cens chevaux commandés par un Capitaine François pour faire des sorties, cette marque de la protection du Roi leur relèveroit infiniment le courage. En un mot, il fut résolu de les assister en tout ce que l'on pourroit, soit par diversion, soit autrement. Nous reconnûmes depuis l'intérêt que nous avions de rendre aux ennemis cette entreprise plus longue & plus difficile. Dès qu'ils en furent débors par le moyen de la composition que les Liégeois firent de donner une somme d'argent pour se délivrer de ces harpies, les ennemis se débordèrent dans la Picardie, & après avoir rassemblé toutes leurs forces sous le Prince Thomas, sous Picolomini, & sous Jean de Wert, ils attaquèrent puissamment le Roiaume.

Cet Auteur laisse encore d'assez grandes obscurités dans son récit. Voici ce que j'ai pu recueillir ailleurs. Le differend des Liégeois avec leur Evêque regardoit principalement la liberté d'élire leurs Magistrats, l'exemption de recevoir garnison, & une certaine somme d'argent qu'il prétendoit que la ville lui devoit paier. L'Empereur d'un autre côté, demandoit qu'à l'exemple des autres villes Impériales, Liège contribuât aux affaires de l'Empire. Les Liégeois soutenoient qu'en vertu de certains privilèges accordés par les Empereurs précédens, leur ville étoit exempte des taxes & des impôts ordinaires de l'Empire. Et quant à la somme

me que l'Evêque vouloit exiger, ils répon-
doient que le dommage fait dans leur païs
par les troupes de Jean de Wert, excédoit
de beaucoup tout ce que l'Electeur de Colo-
gne pouvoit prétendre. L'affaire fut enfin
accommodée par le Comte Louis de Nassau,
& par l'Envoié du Cardinal Infant, à con-
dition que les Liégeois reconnoïtroient l'Em-
pereur comme leur Souverain, qu'ils con-
tribueroient aux affaires communes de l'Em-
pire, qu'ils n'insisteroient plus sur le dédom-
magement du dégât fait chez eux, & qu'ils
païeroient la somme d'argent exigée par l'E-
vêque. La promptitude avec laquelle cet
accord se conclut un peu après que Jean de
Wert se fut approché de Liège, fit penser
à la Cour de France que cette entreprise ne
s'étoit formée qu'en attendant la maturité des
blés dans la Picardie, & l'arrivée de toutes les
troupes Impériales destinées à renforcer celles
du Cardinal Infant.

Monsieur, dit le Secrétaire d'Etat Des-Mauvais
Nolers dans une lettre du 20. Juin au Ma-
réchal Duc de Chaulnes Gouverneur de Pi-
cardie, c'est fort à propos que vous avez avan-
cé l'assemblée de vos troupes. Nous venons de
recevoir avis que les ennemis ont dessein d'at-
taquer la Capelle au premier jour, & que le
rendez-vous général de leur armée est marqué
pour cet effet entre Mons & Valenciennes. Ils
ont jusques à 40. pièces de canon. Avec cela,
ils prétendent emporter la place en peu de temps.
On m'a ordonné de vous dépêcher ce courrier,
afin de vous en avertir, & de vous dire que
l'intention du Roi, c'est que vous travailliez
diligence à la sûreté de la Capelle; que vous

1636.

état de la
frontiere
de Picar-
die au
commen-
cement
de la cam-
pagne.

Vic de
Cardinal
de Riche-

en

1636. en renforciez tellement la garnison , que les en-
 Anbergh L. nemis ne puissent prendre aucun avantage sur
 V. Chap. la place, & que pour exécuter plus seurement
 36. & 39. cet ordre, vous y fassiez un petit voiage, après
 Mémoires pour servir que vous aurez commandé aux troupes qui doi-
 à l'Histoire vent former votre armée, de s'assembler au-
 du même. plutôt. Il est important de tailler en pièces les
 Testament premiers qui se présenteront, avant que les en-
 Politique nemis aient un corps capable d'entrer en Fran-
 du même. ce, & d'entreprendre sur nos places. Il y a
 Part. I. des réparations fort pressées dans le pais: on y
 Sect. I. doit travailler en diligence. Depuis trois mois,
 Mémoires de Mon- je poursuis inutilement le fonds des fortifications.
 tresor. Des villes peuvent être perduës avant qu'on ait
 envoié de l'argent. Jugez, Monsieur, quel in-
 terêt nous en paterions. Il y a beaucoup aussi
 à penser pour Corbie. C'est une des plus dan-
 gereuses places de votre frontière, des plus aisées
 à surprendre, & même à emporter par force.
 Le Roi commande qu'on y veille, & que par
 votre attention, & par un puissant renfort de
 la garnison; vous fassiez en sorte de la garan-
 tir des ennemis. Il ne sera pas mauvais d'en-
 voier au Catelet, & sans donner l'alarme,
 d'avertir les Gouverneurs de se tenir sur leurs
 gardes. De votre côté, Monsieur, vous ne
 manquez pas de recevoir de bons avis. En les
 comparant avec ceux-ci, vous pouvez facile-
 ment découvrir quelque chose. Ce qu'on nous a
 écrit, nous ne le regardons pas comme indubi-
 table. Mais nous y voyons assez d'apparence,
 pour ne le mépriser pas tout-à fait.

Tel étoit de l'aveu d'une des créatures de
 Richelieu, le mauvais état des places fron-
 tières de Picardie, lors que les Espagnols
 pénétrèrent si avant dans cette Province l'an

1636,

1636. que Paris en fut allarmé au dernier point, comme je le raconterai incontinent. 1636.
L'Historien flatteur du Cardinal qui nous a conservé la lettre que je viens de rapporter, & plusieurs autres dont je me suis utilement servi, recherchant la cause véritable du progrès extraordinaire des armes Espagnoles, s'explique de la sorte. Quelques-uns, dit-il, ne concevant pas les raisons apparentes d'un si grand desordre, ont crû qu'il y avoit de la collusion entre le Comte de Soissons Général de nos troupes sur cette frontière, & le Cardinal Infant. Ces gens jugent des intentions du Comte par ce qui éclatta depuis, & s'imaginent que pour mieux ruiner la réputation & la fortune du premier Ministre, il favorisa sous main les desseins de l'Infant; soit en négligeant de donner avis à la Cour du nombre des forces ennemies; soit en ne s'y opposant pas avec toute la vigueur possible. On prétend que M. le Cardinal se défilant lui-même de Soissons, fit dépêcher la Houdinière Capitaine des Gardes de Son Eminence, afin de s'informer au vrai de l'état de l'armée du Comte, & de l'exciter par toutes sortes de moyens à mieux faire. D'autres attribuent ce malheur à la disgrâce de M. Servien, celui des Secrétaires d'Etat qui avoit la commission de la guerre. Il fut éloigné dans le mois de Février, & M. Des-Noters son successeur n'eut pas le temps nécessaire pour bien bâter les préparatifs de la campagne, & mettre les troupes en état de gagner des batailles au mois de Mai, comme nous avions fait l'année précédente.

D'ailleurs nôtre armée de Hollande qui montoit avec les recrûs à douze mille hommes de pied

1636.

pied & à quatre mille chevaux , nous eût été
 d'un grand secours , si elle eût pu arriver avant
 l'ouverture de la campagne. Mais l'ordre &
 la police des Hollandois nous en privèrent.
 Nos gens furent contraints à paier exactement
 toute leur dépense de bouche , & ne purent sortir
 du pais jusques à ce que leurs bêtes fussent sa-
 tisfaits. De plus la lenteur du siège de Dole rui-
 nasans contredit les affaires du Roi. Nos meil-
 leurs troupes y furent occupées près de trois
 mois. Six semaines au delà du terme qu'on
 s'étoit figuré , rompirent toutes les mesures &
 troublèrent l'economie & l'exécution des projets
 formés. Le peu d'action des Hollandois nous
 causa un extrême préjudice. Contens d'avoir
 heureusement achevé le siège du fort de Stenk
 investi dès l'Esté précédent , ils ne parlèrent
 point de se mettre en campagne avant la fin du
 mois d'Août. Après cela , doit-on être surpris
 de l'irruption & du progrès des Espagnols en
 Picardie ? Ils ne trouvèrent pas la résistance
 qui eût été à desirer , quoique les troupes n'y
 manquaient pas. Notre infanterie qu'on fai-
 soit monter à dix-huit mille hommes , étoit beau-
 coup plus forte que la leur qui ne passoit pas
 douze mille hommes. A la vérité nous étions
 sans comparaison plus foibles en cavalerie. L'en-
 nemi avoit du moins treize mille chevaux , &
 le Roi quatre ou cinq mille tout au plus. Or
 il est certain que le plus fort en cavalerie est
 toujours maître de la campagne ; l'infanterie
 n'étant principalement nécessaire que pour les
 sièges.

A quoi bon rejeter la perte de plusieurs
 places importantes sur le Comte de Sois-
 sons , sur la disgrâce d'un Secrétaire d'E-
 tat ,

1636.
tat, sur le long séjour des troupes Françoises dans les Provinces-Unies, sur la lenteur du siège de Dole, & sur l'inaction du Prince d'Orange? Il falloit avouer de bonne foi que Richelieu fut fort imprudent d'engager la France dans une guerre difficile, comme Montresor le lui reproche, lorsque les villes frontières n'étoient pas en état de se défendre, qu'il n'y avoit point d'argent dans les coffres du Roi, & que les poudres & les autres munitions manquoient. La Lettre que je viens de rapporter, est une preuve incontestable de la vérité de ce que dit Montresor. L'Historien du Cardinal en convient lui-même. Quelques-uns, dit il, veulent excuser la reddition précipitée de plusieurs places, & osent avancer que ce fut par manime d'Etat & pour l'exemple seulement qu'on proceda contre les Gouverneurs qui se laissèrent condamner par contumace. On ajoute que ces Officiers n'avoient point tout le tort qu'on pourroit bien s'imaginer, que les places étoient presque toutes depourvues, & que le défaut des munitions nécessaires pour soutenir un siège, & le peu d'apparence de pouvoir être secourus contre l'armée nombreuse des Espagnols maîtres de la campagne, obligèrent les garnisons à capituler de bonne heure, & à réserver leur courage & leur vie pour des occasions où il y auroit plus à espérer. Sur quoi, on ne sauroit nier qu'il n'y eût quelques places de Picardie en assez mauvais état. M. Des-Noërs s'en plaint dans sa dépêche du 20 Juin. Richelieu, ou quelqu'autre sous son nom, en a donc voulu imposer & au Roi & au public dans ces paroles adressées à Sa Majesté. La lâcheté de trois Gouverneurs de vos places

- 1636. *places frontières donna lieu aux Espagnols de prendre pied dans le Roiaume, & d'y acquerir à bon marché un avantage considerable.*

Quoi qu'on dise pour la justification du Cardinal, son imprudence sera toujours inexcusable. Si le Comte de Soissons tant de fois chagriné par un Ministre arrogant, a laissé faire les Espagnols, & ne les a point assez vigoureusement repoussés; cela disculpe-t-il Richelieu? Un Politique moins habile n'auroit pas donné occasion à son ennemi secret de profiter de sa négligence & de ses fautes. Servien étoit nécessaire: je le veux. Pourquoi le Cardinal le fait-il disgracier? Pourquoi n'a-t-il pas la prévoiance de mettre Des-Noyers en état d'empêcher le mal que l'éloignement de son prédécesseur pouvoit causer? Les troupes de France demeurèrent long-temps dans les Provinces-Unies sans en pouvoir sortir. Il falloit envoyer plutôt l'argent dont elles avoient besoin pour payer leur dépense. La lenteur du siège de Dole ruina les affaires du Roi. Ce fut la faute de son Ministre. Ou bien, il ne devoit pas conseiller une entreprise trop difficile; ou voyant les Comtois déterminés à se défendre jusques à la dernière extrémité, il eut tort de s'opiniâtrer au siège d'une place qui pouvoit être secourue & par une puissante diversion, & par une bonne armée. Richelieu & son P. Joseph se vont mettre dans la tête, que la résistance des Liégeois & le siège de Saverne arrêteront le Roi de Hongrie & le Cardinal Infant; de manière que l'un ne pourra envoyer du se-

1635.

secours dans la Franche-Comté, ni l'autre entrer dans la Picardie. Deux jeunes Princes parurent plus fins que le grand Cardinal, & l'habile Capucin, qui *desarma*, dit-on, avec son chapelet l'Empereur à la Diète de Ratisbonne, & qui fit entrer six bonnets Electoraux dans son capuchon étroit. L'armée des Etats-Généraux des Provinces-Unies se reposa immédiatement après la prise du fort de Skenk. C'étoit à Richelieu de prévenir ce fâcheux inconvénient, avant que de former de si vastes projets. Enfin, les Espagnols supérieurs en cavalerie furent maîtres de la campagne. Belle raison ! Un Cardinal si versé dans le métier de la guerre, ne devoit-il pas avoir un puissant corps de cavalerie, afin de s'opposer à l'irruption des ennemis, & pour entrer même dans leur pays si l'occasion s'en presentoit ?

Les Etats-Généraux des Provinces-Unies, dit le Maréchal de Bassompierre, *contens d'avoir repris le fort de Skenk, & de voir, comme ils l'avoient toujours désiré, les deux Couronnes engagées dans une grande guerre l'une contre l'autre, les laissèrent se battre, & mirent leur armée en garnison pour tout l'Été. Cela encouragea le Cardinal Infant à faire irruption en France. Aiant donc joint ses forces à celles du Duc Charles, du Prince François de Lorraine Evêque de Verdun, & de Jean de Wert, il entre à la fin du mois de Juin en Picardie avec une armée de vingt mille chevaux & de dix mille hommes de pied, assiége la Capelle, prend la place le septième jour, & se vient poster devant Guise. Avant son départ de Mons en Hainaut, le Prince Es-*

Irruption
du Cardi-
nal Infant
dans la
Picardie.

1636. pagnol publia un manifeste spécieux, qu'on eut soin de répandre dans les places frontières de France & ailleurs. Il y disoit que depuis quelques années, Louis avoit contre toutes les règles de la justice & du droit des gens, porté la guerre dans l'Empire, & dans les Païs héréditaires du Roi d'Espagne; secouru d'hommes & d'argent les sujets rebelles de Ferdinand & de Philippe; aidé le Roi de Suède, à envahir l'Allemagne; acheté des Suédois plusieurs villes usurpées dans l'Alsace, & occupé d'autres à force ouverte. Qu'encore que l'Empire & le Roi d'Espagne eussent un droit légitime de déclarer la guerre à Louis après tant d'hostilités commises de sa part, la considération du sang innocent qui se devoit répandre dans une querelle, dont la décision seroit difficile & lente; les avoit longtemps retenus. Que nonobstant une si grande modération, le Roi de France aiant depuis peu attaqué les Païs-Bas Espagnols, le Milanois, & le Comté de Bourgogne, tous les bons Catholiques devoient demeurer convaincus qu'une plus longue patience ne serviroit qu'à rendre Louis & ses alliés plus audacieux & plus entreprenans. Que Leurs Majestés Impériale & Catholique avoient ainsi résolu d'envoyer leurs troupes en France, non pour usurper le bien d'autrui; mais afin de reduire leur ennemi commun à la nécessité de rappeler les siennes de l'Italie & de l'Allemagne, de rendre des Provinces & des villes injustement prises, & d'accepter les conditions de paix raisonnables qu'elles offroient. Que pour témoigner les égards qu'ils
- Vie du Cardinal de Richelieu, par Aubery. L.V. Chap. 39. Mémoires pour servir à l'histoire du même. Tom. I. Journal de Basompierre. Tom. II. Mercure François. 1636. Grotii Epistola passim. 1636. Lotichius Revum Germanicarum. Part. II. L.XXVII Cap. I. Nani Historia Veneta. L.X. 1636. Histoire di Guido Priorato. Part. II. Lib. I. Vittorio Siri Memoriae Recondite. Tom. VIII. Pag. 437. 438.*

1636.

qu'ils avoient aux instantes prières de la Reine mere du Roi Très-Chrétien, Ferdinand & Philippe promettoient de recevoir sous leur protection tous les François & toutes les villes qui voudroient ne s'opposer point, & contribuer même à l'exécution d'un si juste dessein. Que l'Empereur & le Roi d'Espagne s'engageoient à ne conclure aucun traité avec Louis, à moins qu'il ne satisfît aux demandes raisonnables de Marie de Medicis; que les Princes & les grands Seigneurs dépouillés de leurs biens, n'y fussent entièrement rétablis; & que le traité conclu à Ratisbonne ne fut solennellement confirmé & exécuté. Enfin, que s'il plaisoit à Dieu de bénir les intentions & les efforts de Ferdinand & de Philippe, ils n'en tire-roient aucun autre avantage, que la seureté de la Religion Catholique, & l'établissement d'une paix solide & durable dans l'Europe. Le Roi de France tenoit à peu près le même langage dans ses déclarations, & dans ses manifestes. Laissons au Dieu scrutateur des cœurs le jugement de la sincérité des uns, ou des autres.

Il semble que le manifeste du Cardinal Infant fit quelque impression sur l'esprit des Picards fort mécontents des nouveaux impôts dont ils se voioient accablés, & particulièrement sur celui des habitans d'Amiens capitale de la Province. Du moins cette lettre d'un Secrétaire d'Etat le donne à penser Monsieur, dit Des Noërs au Marechal de Châtillon, le Roi ayant eu avis que le peuple d'Amiens mecontent de l'établissement du sou pour livre, & de quelques autres nouveaux im-

1636. pôts qu'on leur demande, du changement de la garde, & de l'affoiblissement de la garnison de la citadelle, seme des bruits seditieux, & que les plus mutins osent crier qu'il ne leur importe quel maître ils servent, puis qu'ils sont réduits à la dernière misère; j'ai eu charge de vous dépêcher ce courrier exprès, pour vous dire que l'intention de Sa Majesté est que vous envoyiez quelque Gentilhomme de vos amis, qui reconnoisse sous main la vérité de ces bruits, & qui tâche d'adoucir ces gens, & de guerir les esprits malades. Une chose augmentoit le mécontentement de ceux d'Amiens. Le Maréchal avoit tiré de leur citadelle la plus grande partie des armes, des munitions, & de la garnison pour mettre son château de Chaulnes à couvert des insultes des ennemis. De manière que ces pauvres gens crioient, que si on ne vouloit pas avoir plus de soin de leur conservation, ils chercheroient quelqu'un qui les traitât mieux. Des-Noïers écrivit encore peu de temps après au Maréchal sur le même sujet. Nous recevons tous les jours de nouveaux avis de la peste des corps mais encore plus de celle des esprits, dans Amiens. En vérité, Monsieur, il y faudroit pouvoir autrement. Cela vous regarde si fort que vous ne devez rien négliger, ni épargner afin de prévenir le mal. Je voudrois envoyer pour trois mois cinq cens hommes dans la citadelle, & y mettre toutes les autres choses nécessaires pour la défendre & contre l'ennemi, & contre la canaille de la ville qui est mal affectonnée. Vous me permettrez, Monsieur, de vous dire que vous faites beaucoup d'autres dépenses qui ne sont pas si nécessaires.

Trois

Trois jours de vôtre table éloigneroient mille petits inconveniens qu'on plaint, sans y remédier. La lettre est un peu sèche. Richelieu se défioit-il autant du Maréchal de Chaulnes, que du Comte de Soissons?

Le Baron ou Marquis du Bec-Crespin, autrement Vardes, Gouverneur de la Capelle aiant capitulé avec les ennemis au commencement du mois de Juillet, l'allarme fut grande à la Cour de France. Le Roi qui prenoit des eaux à Fontaineblau, dit Bassompierre, vint à Paris aussi bien que M. le Cardinal. Le Mardi 15. Juillet il y eut conseil au Louvre, & le lendemain encore. L'un & l'autre partent ensuite; Sa Majesté pour Versailles, & M. le Cardinal retourne dans sa maison de Charronne. Il n'y demeura pas sans affaires. Vingt mille chevaux & dix mille hommes de pied ennemis ravageoient la Picardie. Les Espagnols se séparèrent après la prise de la Capelle. Leur grosse cavalerie alla vers Guise avec l'Infanterie. Le Duc Charles & le Duc François de Lorraine tirèrent du côté de Vitri. Jean de Wert faisoit des courses en Picardie, dans l'Île de France, & en Champagne. Le commandement général de l'armée Françoisé qui se devoit opposer aux progrès du Cardinal Infant fut donné au Comte de Soissons, & les Maréchaux de Chaulnes & de Brezé servoient sous lui en qualité de Lieutenans Généraux. Richelieu dissimuloit sa crainte autant qu'il pouvoit, & affectoit de ne paroître aucunement allarmé de ce premier avantage des ennemis. La Capelle a été prise, dit-il à son confrere la Vallette, parce qu'elle ne s'est point défendue.

1636. Nous entendrons ce que le Gouverneur voudra dire pour sa justification. Il n'a pas répondu à ce qu'on attendait de lui. Comme la place est petite & peu importante, la perte n'est pas considérable. N'en soiez point, s'il vous plaît, en peine, & croiez que nous avons ici des forces plus que suffisantes, non seulement pour empêcher que les ennemis ne nous fassent plus de mal; mais encore pour prendre notre revanche si l'occasion s'en présente. Le Roi ne changera rien dans ses desseins. L'armée de la Franche-Comté, la vôtre, & celle de M. de Weymar continueront d'agir selon les premiers projets. Dans peu de temps, on rabattra quelque chose de cette fierté. Le bon Des-Noïers parle un peu plus sincèrement dans une de ses lettres aux Maréchaux de Chaulnes & de Brezé. Je ne vous dirai point combien la Cour a été étonnée, non de la prise, mais de la reddition de la Capelle. Puisque la chose est faite, il est question maintenant de prévoir & d'empêcher les suites. Hors l'opinion qui se vent blesse autant que la réalité, la perte n'est pas grande. Cela pouvoit bien être vrai. On s'en seroit moins alarmé, si les autres places de Picardie avoient été mieux pourvues. Les gens de Calais, ajoute le Secrétaire d'Etat, pressent extrêmement que leur garnison soit renforcée. Doullens & Corbie n'en ont pas moins besoin.

Le Comte
de Gué-
briant
sauve
Guise.

Les ennemis, dit le Maréchal de Bassompierre, firent semblant d'assiéger Guise. Mais ils y trouvèrent six mille hommes composés de seize compagnies des gardes, du regiment de Champagne, & de ceux de S. Luc, de Vervins & de Langeron. Une si bonne garnison fit
une

une vigoureuse sortie dès que les ennemis s'approchèrent ; de manière qu'ils ne s'opiniâtrèrent pas à cette place. Le Comte de Guébriant envoié pour y commander, se signala beaucoup. Voici ce que l'Auteur de son histoire, ou plutôt son Panégyriste, raconte. L'importance de Guise, place jusques alors extrêmement négligée, fit que le Roi jeta les yeux sur plusieurs personnes capables de la bien défendre. Le Comte de Guébriant l'emporta dans l'estime de Sa Majesté. Le 6. Juillet, on lui expédia une commission pour s'y aller jeter avec six mille hommes. Quelques Capitaines des seize compagnies des gardes compris dans ce puissant renfort, étoient & plus âgés, & plus anciens dans le service que Guébriant. Mais contents de lui obéir, ils le regardèrent plutôt comme leur Général, que comme leur compagnon. Jamais ville ne fut en plus mauvais état dans le repos d'une pleine paix, que Guise au milieu des dangers & des allarmes de cette furieuse guerre. Ses défenses étoient ruinées, ses murailles ouvertes en plusieurs endroits, les chaînes rompues, & le canon presque tout démonté. Le Sieur de l'Echelle qui commandoit auparavant dans la place, étoit malade, & n'avoit que fort peu de gens. Les habitants effrayés se préparoient à la fuite avec ce qu'ils possédoient de plus précieux, & de plus facile à emporter.

Le Comte de Guébriant commence par les rassurer, les anime par des exhortations véhémentes, & les accompagne de protestations si vives de mourir pour leur défense, qu'il leur inspire une résolution toute Lacédémonienne, de faire de la poitrine, partie de la muraille. A-

1636.
Journal
de Bas-
sompierre.
Tom. 11.
Histoire
du Maré-
chal de
Guébriant.
L. 1. Chap.
12. & 13.
Mercure
Français.
1636, His-
toire de
Gualdo
Priorato.
Part. 11.
L. 1. Vita-
torio Siri
Memorie.
Recondite.
Tom. III.
Pag. 437-
438.

1636. *près avoir ainsi fortifié le dedans il employa ses soins aux réparations du dehors, ordonna de grands retranchemens, & sans qu'il en coûtât rien au Roi met Guise en état d'attendre sans crainte l'attaque des ennemis. Je ne sai si cet Auteur avoit bien pensé à tout ce qu'il nous dit ici à la gloire de son Héros. Ces travaux merveilleux & extraordinaires ont dû être achevés en quatre ou cinq jours. Guébriant reçoit sa commission le sixième Juillet, les Espagnols paroissent devant Guise le treizième. Laissons aux autres le soin de rendre ces circonstances plus vraisemblables, & suivons le recit de cet Historien un peu trop entêté de louer Guébriant. Les habitans, poursuit-il, le voyant travailler lui-même aux fortifications avec ses soldats, y mirent tous la main, & contribuèrent à tout ce qui fut nécessaire. Sa Majesté croioit la place en meilleur état quand elle y envia le Comte. Informée depuis de la puissance des ennemis, & craignant de perdre un si bon Officier & ses troupes, s'il s'opiniâtroit à se défendre, elle lui permit par une lettre de cachet de brûler la ville, s'il ne croioit pas qu'elle se pût garder. Cela ne servit qu'à l'animer davantage à faire pour le service de son Prince plus qu'on ne pouvoit attendre de lui dans une si fâcheuse conjoncture. Assuré qu'il étoit de la résolution de sa garnison, & de la bonne volonté des gens de la ville, il ne souhaita rien tant que d'être assiégré, afin d'arrêter le progrès des ennemis, jusques à ce que le Roi pût achever la levée de ses forces. La bonne fortune des Espagnols priva Guébriant de la gloire de les chasser après un*
séga

siège formé. Ils se contentèrent de sa parole, & ne crurent pas qu'il se dût rendre, après avoir si courageusement rejeté leurs propositions, & comme envoit le défi de le venir attaquer. Pour l'honneur du Comte, son Historien nous permettra de douter un peu de l'exactitude d'un pareil recit. En sage & brave homme, Guébriant put bien répondre fierement à la première sommation. Mais il dut être bien aise de ce qu'on prenoit le parti de le laisser en repos dans une si mauvaise place. 1636.

Les ennemis parurent le 13. Juillet aux environs de Guise. Ne voulant pas entreprendre un siège sans être assurés du succès, de peur de perdre quelque chose de la réputation qu'ils croioient avoir acquise, ils résolurent de reconnoître auparavant la place & la contenance du Gouverneur. Deux jours furent employés à ce dessein. Leurs corps avancés n'approchèrent que de loin, & aiant été battus & repoussés dans toutes leurs escarmouches, ils ne purent que faire un rapport avantageux de la brave résolution du Comte de Guébriant. Le 16. leur armée descendit dans la plaine de Rucoi avec vingt cinq pièces d'artillerie, & le Prince Thomas s'avança au château de l'Estang. Toutes ces approches n'étonnèrent point tant le Comte, que la sommation du Prince qui lui envoia offrir composition par un trompette. Telle fut la réponse de Guébriant. Je ferai abattre trente brasses de muraille, si M. le Prince Thomas croit abrégier le dessein de son siège par un assaut. Les Espagnols qui projettoient d'emporter des places plus voisines de Paris, où ils se vantaient de prendre leurs quartiers d'hiver, délogèrent le jour même, & allèrent camper entre

1636. *Ritement & l'Abbaie d'Origni.* A ce que je voi, Guébriant faisoit des rodomontades aussi bien qu'un Espagnol. Je ne prétens pas rien diminuer de la réputation de cet excellent Officier. Il avoit certainement beaucoup de mérite. Mais est-ce une si rare merveille qu'avec une bonne garnison de six mille hommes, il ait refusé de se rendre à la première sommation? Son Historien n'exagère-t-il point un peu trop quand il nous dit qu'en cette occasion, le Roi admira la conduite & le courage de Guébriant, que la France loua sa fidélité, & que le bruit en courut chez tous les étrangers?

Le Comte de Soissons étoit alors à la Fère avec trois mille chevaux, & dix mille hommes de pied. C'est tout ce qu'il avoit pu ramasser des troupes de Picardie & de Champagne. Mais il en recevoit tous les jours de nouvelles, afin de faire tête aux ennemis. On tint là un grand Conseil de guerre sur la manière dont il s'y falloit prendre pour arrêter un torrent prêt à inonder toute la Picardie. La pluralité des voix alla d'abord à défendre le passage de la rivière de Ham, parce que les ennemis étoient de l'autre côté. Soissons fut d'un avis contraire, & proposa de marcher droit vers Guise. *Monsieur*, lui dit le Maréchal de Brezé, le pays par où il faudra passer, est entièrement ravagé par les Espagnols. Il n'y a pas assez de moulins pour moudre le blé nécessaire à la subsistance des habitans; encore moins celui dont nous avons besoin pour nourrir un corps de troupes, assez nombreux, & qui grossit tous les jours. En marchant vers Guise, vous vous mettez derrière l'en-

1636.

l'ennemi, au lieu de lui faire tête. S'il vient une fois dans le pais entre les rivières de Somme & d'Oise, il nous coupe la communication avec la France, & nous jette dans la nécessité d'aller chercher de quoi vivre en Champagne. Abandonnerons-nous à sa discretion un pais ouvert, & plusieurs villes déjà fort épouvantées, où il n'y a que des garnisons modiques? Si les Espagnols tournent vers le Catelet, je croi qu'il faut côtoier la Somme, afin de couvrir la Province, d'assurer les places, & d'empêcher le passage de la Rivière. Que s'ils retournent vers la Capelle, nous reprendrons notre poste de la Fère, toujours à la tête, & jamais à la queue des ennemis. Tant qu'ils seront les plus forts, & dans le Roiaume, la plus sûr, c'est de mettre une rivière entr'eux & nous, de se poster à propos, & de se retrancher avantageusement. Vous avez dit votre sentiment, Monsieur, reprit fièrement le Comte, c'est à moi d'ordonner ce que je croi plus utile au service du Roi. Soissons commande sur le champ à Descures Maréchal des Logis, de pourvoir aux choses nécessaires à l'armée qui doit aller à Guise. Je ne croi pas, dit alors Brezé, que l'intention de Sa Majesté soit que l'avis de ceux qui ont leur voix au Conseil de guerre, soit comptée pour rien. Le Comte se retire, & les autres font de même. Saint Ibal confident de Soissons, lui remontre les conséquences de sa fierté mal-entendue, le ramène doucement, & obtient sa permission d'aller faire quelques civilités de la part du Comte, au Maréchal de Brezé, & de l'assurer que le nouveau Général de l'armée aura désormais plus d'égard aux sentimens de ses Officiers subalternes.

1636. Puyfégur usa-t-il alors de la liberté que Soissons lui avoit donnée dans la même ville de la Fère, comme nous le lisons dans les Mémoires de cet Officier ? *M'étant trouvé au coucher de M. le Comte, dit-il, qui m'avoit fait dire par M. de Saint Ibal, qu'il vouloit m'entretenir dès que chacun se seroit retiré de sa chambre, il me parla en ces termes obligans en présence de M. de S. Ibal.* Puyfégur, je sai que vous êtes un honnête homme, un brave Officier, & que vous entendez parfaitement votre métier. Voici une grande guerre allumée, & je me trouve à la tête des armées du Roi. S'il ne m'arrive aucun accident fâcheux, pendant que j'aurai l'honneur de les commander, je serai le plus content du monde. Il faut pour cela que je prenne mes précautions, & que je suive l'avis des habiles gens. J'ai jetté les yeux sur vous. Si vous voyez que je fasse quelque chose qui ne vous paroisse pas bien ; soit dans les ordres que je puis donner ; soit dans les différends qui arrivent ordinairement parmi les troupes, ou dans ma conduite au regard des Officiers, dites le moi librement. Je vous demande votre amitié, & je veux que vous soyez mon ami. *Je répondis à M. le Comte que j'étois son très-humble serviteur ; qu'il n'avoit pas besoin de mes avis, & qu'il en savoit plus que moi.* Je veux, reprit-il, que vous m'accordiez ce que je vous demande. Là-dessus, je lui promis de le faire jusqu'à ce que je reconnasse qu'il ne le trouvoit pas bon. Il est certain que Soissons eut besoin que ses confidens l'avertissent qu'il en usoit fort mal avec Brezé. Son
juste

1636.

juste ressentiment contre Richelieu le rendoit trop fier & trop imperieux au regard du beaufrere de son ennemi. La disposition que ce Prince découvrit à Puyféguir , étoit raisonnable & honnête. Mais quoique les personnes du premier rang donnent une pareille liberté, on en use bien rarement. Chacun craint de leur déplaire. Une confiance si particulière ne fut-elle point un artifice , afin de gagner un bon Officier par rapport au projet formé entre le Duc d'Orleans & le Comte de Soissons? J'en parlerai bien-tôt.

Les ennemis , après avoir pris la Capelle , dit Chavigni dans une lettre du 23. Juillet au Cardinal de la Valette , n'ont rien fait. Ils ont demeuré dix jours entre Guise & la Fère. A cette heure , ils tournent vers S. Quentin. On croit qu'ils en veulent au Catelet , ou à Dourlens. Leur armée monte à dix ou douze mille hommes de pied , & à treize mille chevaux , ou environ , tant bons que mauvais. La nôtre est de dix-huit mille hommes de pied & de quatre à cinq mille chevaux. Il en vient encore quinze cens de la Noblesse de Normandie , & mille , ou douze cens du Bolanois & d'ailleurs , prêts à joindre l'armée. De manière qu'il y a de l'apparence que les ennemis ne feront plus rien. Si les choses étoient véritablement sur ce pied-là , on doit être fort étonné de voir le Catelet pris en deux jours , & S. Léger Gouverneur rendre la place , sans attendre qu'il y eût une brèche faite. Tout le monde , dit Des Noïers dans une de ses lettres , trouve cette subite reddition fort étrange. Si les places tiennent si peu , il n'en faut plus

2636. avoir en France. On fera mieux d'en laisser l'usage aux Allemands. Ils se sont défendus deux mois dans Saverne, sans bastions, ni remparts. Voions encore ce que Chavigni dit là-dessus au Cardinal de la Valette le 26. Juillet. Nous eûmes hier nouvelle que le Catelet a été pris après deux jours de résistance. Le Gouverneur se disculpe sur ce que les soldats & les habitants se sont révoltés contre lui. Mais ce qu'il y a de mal, c'est qu'aucun n'a été châtié. Notre armée considère à cette heure la contenance des ennemis pour s'opposer au progrès qu'ils pourroient faire. Nous craignons qu'ils n'aillent à Dourlens. Si nous en sommes quittes pour la Capelle & le Catelet, il y aura de quoi se consoler. Mais si nous venons à perdre une grande place, cela sera bien fâcheux.

Quoique le Duc de Saint Simon dît hautement que S. Léger Gouverneur du Catelet, son oncle, ne capituleroit point, on avoit si mauvaise opinion de lui à la Cour & à l'armée, que le Roi & le Comte de Soissons pensèrent chacun de leur côté à envoyer un bon Officier au Catelet pour veiller sur la conduite du Gouverneur. Pontis fut celui sur lequel Soissons jeta les yeux. Mais le Maréchal de Brezé qui considéroit Pontis, détourna le coup. Il voioit bien qu'il n'y auroit ni honneur, ni profit, à défendre une méchante place depourvue de tout, & qu'un brave homme y hazarderoit inutilement sa réputation & la vie. Circonstance qui sert beaucoup à disculper S. Léger. Le Comte de Soissons pensa, dit Pontis, à m'envoyer au Catelet, & ordonna qu'on me

me couchât de tous côtés. M. de Brezé qui
savait bien où j'étois, me fit un tour d'ami. 1636.
Persuadé que me mettre dans une place incapa-
ble de tenir contre une si puissante armée, ce-
seroit m'exposer trop visiblement, il ne témoigna
jamais avoir la moindre connoissance du lieu où
l'on me pourroit trouver. Il est certain que j'e-
rois péri en cette occasion. N'étant pas d'hu-
meur à me rendre sans me bien battre, j'au-
rois exposé la place à être emportée d'assaut.
Par malheur pour un autre Officier nommé
Nargonne, il fut celui auquel le Roi pensa
pour ce desagréable emploi. Sa Majesté, dit
Puyféguier, envoya une dépêche à Nargonne
pour lui commander d'aller trouver M. le Com-
te qui lui donneroit escorte, & lui faciliteroit
l'entrée au Catelet. Son ordre portoit, que
s'il voyoit le Gouverneur en disposition de se
rendre, sans y être forcé par les ennemis, il
le fit arrêter & le tuât même; se servant
de ceux de la garnison qui n'étoient point de
la morte-paie afin de tenir bon dans la place.
Nargonne fut assez heureux pour y entrer, &
assez malheureux le lendemain pour servir
d'otage à la capitulation que le Gouverneur
fit avec les ennemis. Le Catelet étant rendu,
il revint à l'armée, & fut mis entre les
mains du Chevalier du Guet qui le fit
conduire en prison. Il y demeura quatre ou
cinq ans.

Cependant tout le monde crioit contre
Richelieu, qui avoit laissé les places frontiè-
res de la Picardie dans un si mauvais état.
Pour couvrir sa négligence, il persuade au
Roi d'ordonner qu'on fit le procès au Baron
du Bec, & à S. Léger Gouverneurs de la
Ca.

1636. Capelle & du Catelet. Mais ils trouvèrent moyen de s'échapper ; soit que ce fut un bon office de leurs amis ; soit que le Cardinal favorisât lui-même sous main leur évasion, & voulût seulement les faire condamner par contumace ; de peur qu'en les mettant dans la nécessité de parler à leurs Juges, & de se justifier, ils ne montrassent que la perte de leurs places lui devoit être uniquement imputée. Richelieu & ses créatures faisoient grand bruit à la Cour. On tâchoit de prévenir & d'irriter le Roi contre la prétendue lâcheté de deux Gentils-hommes qui ne manquoient pas de courage. *N'épargnez ni Gouverneurs, ni Lieutenans, ni Capitaines, ni Officiers, ni soldats,* disoit Des-Noyers à Belle Jambe, & à Choisi nommés Commissaires pour l'instruction du procès. Le Cardinal & ses gens étoient d'autant plus animés, que les soldats des deux garnisons de la Capelle & du Catelet mécontents de ce qu'ils n'avoient rien reçu de leur solde depuis long-tems, dirent sans façon, au rapport du savant Grotius, qu'ils ne vouloient pas donner leur vie pour soutenir une querelle, où le Roi n'avoit aucune part, & qu'il étoit seulement question de maintenir la fortune du premier Ministre. Ne croioit-on pas encore que le Baron du Bec & S. Léger secrètement attachés à Marie de Medicis pensoient comme leurs

Les Espa-soldats ?

gnols passent la rivière de Somme, & prennent Corbie.

Le mois d'Août arriva, dit Bassompierre. Les Espagnols assiégèrent & prirent le Catelet en deux jours. Ils vinrent ensuite sur le bord de la rivière de Somme, dans le dessein de la passer,

ser. M. le Comte parut sur l'autre rive pour 1636.
s'y opposer : mais en vain. Les ennemis passè-
rent & taillèrent en pièces le régiment de Pié-
mont. De manière que M. le Comte se retira
en diligence à Noion. D'autres disent, à ^{Vie du}
Compiègne. Soissons put bien aller à l'une ^{Cardinal}
& l'autre ville. Elles sont assez voisines. ^{de Riche-}
Ce nouvel avantage du Cardinal Infant fut ^{lien par}
remporté vis-à-vis de Cerisy, une ou deux ^{Anbry L.}
lieues au dessus de Brai. Quelle fut la conf- ^{V. Chap.}
ternation du peuple quand il vit l'armée ^{37. Mé-}
Françoise fuir honteusement devant huit ou ^{moires}
dix mille hommes commandés par Picolo- ^{pour servir}
mini & Jean de Wert qui la poursuivoient ! ^{à l'Histoi-}
Mais la nécessité de couvrir Paris extraordi- ^{re du m^d.}
nairement alarmé l'emporta sur toutes les ^{me. Tom. I.}
considérations d'honneur. Si nous en croions ^{Journal de}
Montresor, il s'en falloit beaucoup que les ^{Bassom-}
troupes du Comte de Soissons ne fussent ^{pierre.}
aussi nombreuses, & celles du Cardinal In- ^{Tom. II.}
fant aussi peu considérables, que Des-Noyers, ^{Mémoires}
Chavigni, & les autres créatures de Richelieu ^{de Mon-}
le supposent. M. le Comte, dit Montresor, ^{tresor. Ber-}
fut obligé de se retirer devant les ennemis, ^{nard His-}
parce que son armée n'étoit composée que de six ^{toire de}
mille hommes de pied. Après avoir pris la Ca- ^{Louis}
pelle, ils vinrent droit à la rivière de Som- ^{XIII. L.}
me. Leurs forces étoient pourvues de tout. ^{XVII.}
Elles montoient à vingt mille chevaux & à Siri Me- ^{Mercure}
din mille hommes de pied, avec trente pièces ^{François}
de canon & toutes les autres choses nécessaires. ^{1636.}
à faire de grands progrès. Le passage fut défen- ^{Grosi E-}
du à Brai autant que la foiblesse de l'armée de ^{pistola}
M. le Comte le put permettre. Mais il fallut ^{passim.}
enfin se retirer & se jeter dans Compiègne, ^{1636.}
pendant que les ennemis demeuroient maîtres de ^{Vittorio}
la ^{morie.}

Recondite.
Tom VII.

Pag. 437.

438. His-

toire di

Gualdo

Priorato.

Part. II.

Lib. II.

1636. la campagne. Corbie fut prise, & la France exposée à toutes les incursions que les Espagnols y voulurent faire.

De peur qu'on ne nous accuse de préférer le témoignage de Bassompierre & de Montresor ennemis de Richelieu à celui des autres, rapportons ce que le Roi lui-même & deux Secrétaires d'Etat disent de cette étrange disgrâce. Vous avez su, dit Louis au Cardinal de la Valette dans une lettre du 9. Août, que les ennemis qui sont en Picardie, ayant pris la Capelle & le Catelet, ont forcé le passage de Brès sur Somme. Ils se préparent à attaquer quelque ville sur la même rivière, ou à tourner vers celles d'Oise. Bien que j'aie fait munir toutes mes places qui sont de ce côté-là, de bon nombre d'hommes, & des autres choses nécessaires à une vigoureuse défense, je trouve si peu de cœur dans ceux qui en ont la garde, que je ne crois pas me devoir fier à eux. Il vaut mieux former un puissant corps d'armes pour combattre les ennemis à la campagne. C'est à quoi je travaille incessamment. Dans peu de jours, j'aurai aux environs de ma bonne ville de Paris douze ou quinze mille hommes, & un nombre considérable de cavalerie. Quand le tout aura joint les troupes que commande mon Cousin le Comte de Soissons, je m'avancerai en personne vers mes ennemis, & leur donnerai bataille, si l'occasion s'en présente. Je fais lever aussi une armée de douze mille hommes de pied & trois mille chevaux dans ma Province de Normandie, sous la conduite de mon Cousin le Duc de Longueville. En cas de besoin elle fortifiera celle que je vais commander moi-même. . . . Depuis cette dépêche écrite, j'ai
op-

1636.

appris que les ennemis se sont avancés jusques à Rots. Le Prince Thomas, Piccolomini, & Jean de Wert sont à leur tête.

Dans une lettre au même la Valette du 5. Août, Des-Noters raconte une circonstance du passage de la Somme, si glorieuse à un Officier, que les règles de l'Histoire qui doit rendre justice au mérite & à la valeur, sans aucune distinction de rang, ne me permettent pas de la supprimer ici. Les ennemis de Picardie, dit le Secrétaire d'Etat, ont pris la Capelle & le Catalet par la lâcheté, ou par la trahison de leurs Gouverneurs. Ils sont tous deux en fuite. On fait leur procès par contumace. Vous entendrez parler d'un jugement qui servira d'exemple à la postérité. Ces deux Officiers furent en effet condamnés à être écartelés : supplice qui ne s'ordonne que contre les criminels de lèze majesté au premier chef. Mais il n'y avoit point de peine trop atroce, quand il étoit question de maintenir la fortune & d'intimider les ennemis secrets d'un Ministre vindicatif & cruel. Ce que Des-Noters dit lui-même du mauvais état des places frontières de Picardie, dispense assez le Baron du Bec & S. Léger dans notre esprit, & nous fait mieux connoître la sceleratesse d'un Prêtre. Les Espagnols, poursuit le Secrétaire d'Etat, s'imaginant de trouver la même facilité par tout, vinrent le premier jour d'Août prendre le passage de Brai sur la Somme, où il n'y avoit qu'un moulin capable de tenir trente mousquetaires. L'ennemi descendit d'abord de la montagne, & dressa une batterie à cent pas du moulin. Le Chevalier de Montclair du régiment de la Ma-

1636. *Marine, sortit alors comme de terre, alla droit aux Espagnols avec ses mousquetaires ; Et tua un si grand nombre de ceux qui gardoient le canon, qu'à peine restait-il assés de gens pour le retirer au milieu de la montagne. Ils ont tiré de là din-buit cens coups de canon sur le moulin, sans avoir pu chasser les nôtres avant que cette pauvre cabane fût entièrement détruite. Les munitions consumées Et cette conquête, auroient plus que suffi à prendre une bonne ville. Le Chevalier Et ses mousquetaires se sont retirés au gros de notre armée campée de l'autre côté de la rivière, afin de combattre l'ennemi, s'il entreprend de la passer. Elle est moindre en cavalerie que la leur. Mais ce que nous y avons, vaut beaucoup, Et chacun est en disposition de bien faire. Dans ces dépêches, les choses mises en apostile sont ordinairement plus fâcheuses que celles du corps de la lettre : tant une mauvaise nouvelle fuivoit l'autre de près. Voici celle que Des-Noiers ajoute. Nous recevons avis de la défaite de quelques troupes en Picardie, qui gardoient le passage de Sailli sur la rivière de Somme. Les ennemis s'en sont rendus maîtres. Mais il est vrai de toute certitude qu'ils ont perdu deux fois plus de monde que nous. Le bon Secrétaire d'État se console des disgrâces de son maître le mieux qu'il peut.*

L'attaque du moulin où Montecclair se signala, n'étoit qu'une feinte des Espagnols pour amuser les François. Chavigni le marque positivement dans sa lettre au Cardinal de la Valette du 7. Août. Les ennemis ont passé la rivière de Somme ; dit-il, Et notre armée a été obligée de se retirer à Noion. Ils
avoient

1636.

avoient fait semblant de vouloir passer à Brai, & M. le Comte de Guiche s'étoit retranché devant eux. Mais ils ont trouvé un passage à une lieue au dessus. Dès que M. le Maréchal de Brezé en fut averti, il y alla avec quatre cens chevaux & le régiment de Piémont. Une bonne partie des Espagnols étoit déjà passée. Il y eut pourtant quelque combat, où les deux Mansfelds ont été tués. Les ennemis sont maîtres de la campagne entre les rivières de Somme & d'Oise. On lève en diligence vingt mille hommes de pied à Paris & aux environs. Pour ce qui est de la cavalerie, nous en aurons le plus qu'il sera possible, afin de faire un corps pour garder la rivière d'Oise, & un autre pour fortifier notre armée. Le Roi prétend s'avancer dans trois jours à Sentis. Monseigneur le Cardinal suivra sa Majesté. Voilà le véritable état où sont ici les choses. Tous les ponts sur l'Oise furent promptement rompus. Mais les Espagnols trouvent un gué, & portent la désolation & le feu jusques aux portes de Compiègne. La ville de Roie leur ouvre les siennes, & celle de Corbie est incontinent assiégée. Soyecour beau-frère du Président de Mémes & du Comte d'Avaux, Gouverneur de la place & Lieutenant Général de la Province, ne se défendit pas plus que les autres, quoiqu'il eût seize cens hommes de garnison. Quelqu'un prétend que les habitans chagrins contre le Gouverneur, l'obligèrent à capituler. Soit que cet Officier fût suspect à la Cour; soit qu'on n'y eût pas bonne opinion de sa prudence & de sa bravoure, S. Preuil eut ordre de passer à Corbie. Il y entre hardiment à la

nage.

1636. nage. Mais il a le déplaisir d'avoir inutilement exposé sa vie. Soyecour se rendit le 15. Aout. Triste nouvelle pour le Comte d'Avaux, étroitement lié au Cardinal de Richelieu & au P. Joseph. Il étoit revenu depuis peu de son Ambassade du Nord à Paris.

Les Espagnols, dit un Historien de Louis XIII. s'approchèrent de Roie & sommèrent les habitants de se rendre. Comme ils étoient en fort petit nombre, la plupart prenant la fuite, & n'ont pas le courage de résister. L'ennemi entre incontinent dans la ville. Mais il méditoit d'en avoir une plus importante. Le voila donc devant Corbie. Il n'eut pas grande peine à l'assiéger. Elle étoit déjà investie des deux côtés de la rivière. Soyecour Gouverneur fit croire quelque temps qu'il vouloit conserver la place. Mais on tient qu'il fut corrompu par les promesses des Espagnols. Du moins, plusieurs Officiers de la garnison, & les principaux habitants furent gagnés. Car enfin, S. Pieul aiant passé à la nage pour les encourager, & pour les assurer d'un prompt secours, s'ils vouloient se défendre quelque temps, on n'écouta ni ses remontrances, ni ses promesses. La capitulation étoit déjà signée, & la ville fut rendue. Soyecour se retire dans Amiens. Mais s'apercevant qu'il n'y faisoit pas bon pour lui, il n'y demeure pas long-temps, & se réfugie chez les étrangers pendant qu'on instruit son procès. Je trouve ailleurs que cet Officier & son Lieutenant furent arrêtés par ordre du Roi. Se seroient-ils échappés par le moyen de leurs parens & de leurs amis? Richelieu a bien pu encore com-

commander sous main qu'on favorisât leur évasion. Peut-être aussi que Grotius qui rapporte cette circonstance, a pris l'ordre du Roi, pour l'emprisonnement même. 1636.

Il rapporte dans une autre lettre que Soyecour s'étoit enfui, & que le Maréchal de Chaulnes étoit soupçonné de l'avoir aidé. Quoi qu'il en soit, les créatures de Richelieu & les Historiens flatteurs, ont leur dictionnaire particulier. Des troupes Espagnoles *tant bonnes que mauvaises*; cela signifie dans le jargon de ces Messieurs, une armée nombreuse, aguerrie, & pourvue de toutes les choses nécessaires à de grands progrès. *Dix-huit mille hommes de pied & quatre mille chevaux* pour repousser l'ennemi; c'est-à-dire, six ou huit mille hommes tout au plus. Par *quelque combat*, où peu de gens ont été tuez, il faut entendre un vieux & bon régiment d'infanterie taillé en pièces. Des gens *corrompus ou gagnés par l'ennemi*, ce sont des personnes mécontentes du Ministre, indignées des injustices faites à une Reine par son ingrat domestique, & bien aises de voir Richelieu réduit à la nécessité de faire cesser l'effusion du sang innocent qu'il sacrifia à la conservation de sa fortune, & même éloigné de la Cour. Si ceux ci étoient plus lâches, ou moins bons François que les autres qui exposoient librement leur vie pour soutenir un ambitieux & un scelerat; laissons-en la décision à ceux qui jugent des choses par les règles du bon sens.

Puisque deux Officiers dont les Mémoires me font d'une grande utilité dans le cours de cette Histoire, racontent le fameux passage de la Somme. Détail de la manière dont les Espagnols passèrent la Somme.

1636. ge de la Somme qui allarme si fort la ville de Paris, il est d'autant plus juste de rapporter ici leurs relations, que ces Gentilshommes furent présens à l'événement. Commençons par celle de Pontis: elle est plus courte. Puysegur nous donnera ensuite un plus grand détail. De la Fère, dit le premier, notre armée s'avança vers Brâi pour disputer aux ennemis le passage de la rivière. Dès qu'on y est arrivé, chacun travaille à se cantonner le mieux qu'il peut. Pour moi, mettant pourpoint bas avec tous les Officiers & tous les soldats de notre régiment, nous nous retranchons si bien en quatre heures de temps dans une prairie en dedans de la montagne par où les ennemis devoient descendre, que nous fumes parfaitement à couvert de leur canon. J'avois fait aussi planter dans la rivière quantité de pieux afin d'empêcher le passage de la cavalerie. Aiant ensuite aperçu de loin un homme qui sondoit le gué, j'allai incontinent avvertir celui qui commandoit le régiment de Champagne de se préparer, & de s'attendre à être bien battu dans quelque temps, parce que leur poste se trouvoit moins avantageux & plus exposé. Je cours en même temps donner avis de toutes choses à M. le Maréchal de Brezé, & recevoir ses ordres. Extrêmement embarrassé, il n'en eut point à me donner. Quelle fut ma surprise, quand je l'entendis parler de la sorte! Défendez vous comme vous pourrez. Nous ne savons tous où nous en sommes.

Les ennemis paroissent bien-tôt après. Aiant pointé quatorze pièces de canon au bout de la montagne, ils commencèrent de saluer notre régiment avec grand bruit; mais avec peu d'effet.

Mémoires
de Pontis
& de Puy-
segur.

*C'étoit
celui du
Maréchal
de Brezé.

1636.

set. Comme nous étions retranchés au pied de cette montagne, & presque enfouis sous terre, les boulets de leurs canons passaient par dessus nos têtes, sans nous faire aucun mal: au lieu que nous avions toute liberté de tirer sur eux sans nous montrer; & de les incommoder merveilleusement. Incapables de forcer ce quartier-là, ils transporterent leur canon, & vont foudroier le regiment de Champagne, qui étoit beaucoup plus à découvert. Nos Généraux forcés par ce dernier endroit, font marcher l'armée pour se retirer à Nefse. On ne voioit aucune apparence de résister. Les ennemis avoient trop d'ascendant sur nous par je ne sais quelle fraieur répandue dans les esprits. La résolution étoit prise que l'armée se rafraichiroit à ce bourg. Mais j'avertis M. le Comte de Soissons qu'il y avoit au delà un fort grand marais; & que si nous étions poursuivis par les ennemis, nous pourrions bien à cause du long défilé, y perdre toutes nos troupes. Ainsi quoi qu'on eût déjà planté le piquet pour le retranchement, il fut résolu que l'armée passeroit tout ce grand marais sans s'arrêter. Lors que M. le Comte étoit à table, où il m'avoit fait l'honneur de m'ordonner de m'asseoir aussi, on lui vint dire subitement que les ennemis s'étoient avancés, que notre premier corps de garde avoit été déjà poussé. & que les enfans perdus couroient risque d'être taillés en pièces. C'étoit environ deux mille chevaux détachés de leur armée qui tâchoient de donner en queue sur la nôtre. Chacun monte à cheval avec précipitation, & court au lieu de l'attaque. Mais nos gens avoient été déjà rompus. Nous voilà donc contraints à battre en retraite, & à chercher la

1636. *seureté de notre armée dans la ville de Noion. Tant d'heureux succès donnoient grand cœur aux ennemis, & causoient une étrange consternation parmi les François, qui sembloient n'avoir plus de forces que pour s'enfuir.*

Les Mémoires de Puysegur sont plus circonstanciés comme je l'ai remarqué, & nous fournissent des choses fort considérables. Ne les omettons pas. Les ennemis, dit-il, descendirent le long de la Somme & vinrent camper à Brai. Nous y arrivâmes aussi-tôt qu'eux. Ils firent une attaque à Copi. M. le Comte de Soissons y envoya le regiment de Champagne pour défendre le passage. L'attaque ne dura qu'une heure. Les troupes qui l'avoient faite, étoient de l'avantgarde des ennemis. Elles se retirèrent vers leur arrièregarde. L'armée Espagnole campa six jours entiers sur le bantour du côté de Brai, & la nôtre vis à vis sur celle de deçà la Somme. Nous gardions le moulin, où ils faisoient semblant de vouloir passer, & les battions avec six pièces de canon. Nous avions fait un retranchement derrière & aux deux côtés. Tous les regimens entroient tour à tour en garde à ce moulin. Pour en imposer mieux à son crédule maire, le Cardinal de Richelieu prenoit-il soin qu'on envoyât de l'armée des relations fausses à la Cour? Des-Noyers Secrétaire d'Etat forgeoit il lui-même des nouvelles chimériques afin de tromper le Cardinal de la Valette & les Officiers de son armée? Il faut supposer l'une de ces deux choses. J'ai rapporté une lettre où Des-Noyers dit que ce moulin fut seulement gardé par le Chevalier de Montclair avec trente mousquetaires, &

& qu'ils s'y défendirent si bien que les ennemis tirèrent plus de dixhuit cens coups de canon pour l'abbattre. Et voici un Officier témoin oculaire, qui rapporte qu'on fit de bons retranchemens auprès du moulin, & que tous les regimens y entroient en garde tour à tour. Faut-il s'étonner après cela que les Espagnolsaient tant tiré contr'un moulin? Fiez-vous encore aux nouvelles écrites par un Secrétaire d'Etat. Au reste, je ne prétens rien diminuer de la réputation que Montclair put acquérir en cette occasion. Il n'est pas impossible que le Chevalier & ses trente mousquetaires aient défendu d'abord le moulin avec une extrême bravoure, & qu'ils se soient signalés. Mais tout ce que Des-Noërs dit au delà, est à mon avis une rodomontade impertinente. Puysegur est plus croiable que lui. Suivons le récit de cet Officier sincere.

Le septième jour, les ennemis décampèrent sans battre, ni sans faire aucun bruit, & marchèrent droit à Cerisi. Ils firent une fausse attaque à Sailli. Celle de Cerisi étoit la véritable. M. le Comte m'envoia chercher une heure avant le jour, & m'ordonna de faire prendre les armes au regiment de Piémont, & de dire qu'il marchât en diligence. J'y cours incontinent, & en attendant les Officiers, je fais quatre détachemens du regiment. Je commençai par un sergent avec vingt mousquetaires, soutenu d'un Lieutenant, d'un Enseigne, & de quarante soldats. Tout cela étoit soutenu de deux Capitaines, deux Lieutenans & deux Enseignes avec six-vingt hommes. Puis un autre corps détaché de deux cens hommes, quatre Capitaines, quatre Lieutenans, quatre En-

1636. seignes. Le reste fut pattaché en deux corps qui suivoient ceux-là. Nous rencontrâmes le regiment de Saintonge qui s'en revenoit. Où allez-vous ? dirent ils, Vous n'y demeurerez pas long temps. Les ennemis avoient mis le feu au village , où étoit le grand chemin qui conduisoit au pont qu'ils faisoient. Cela nous obligea de quitter cette route & de prendre à main gauche. Je marchois à la tête des enfans perdus. Nous espérons de passer fort à notre aise. Mais nous trouvâmes un grand fossé large de douze à quinze pieds. Lors que le reste des hommes est arrivé , & qu'ils se trouvent près l'un de l'autre , les ennemis nous tirent d'une batterie de huit pièces de canon qu'ils avoient à mi-côte , & nous tuent vingt-cinq ou trente soldats. Je fis marcher la Ridole Capitaine de Piémont qui commandoit les enfans perdus à une ferme sur la main droite. Il y avoit un pont sur ce canal. Je ne retins auprès de moi que les hommes commandés avec le Sergent. Savez-vous nager , leur dis-je ? Dix-sept m'ayant répondu qu'ils le savoient , jettez de l'autre côté vos mousquets & vos bandolières , ajoutai-je , & incontinent je les suis à la nage tout habillé. Après que nous sommes passés , quatre cavaliers vinrent à nous avec leurs mousquetons. Je fais appeler fin de mes gens qui seignent de les coucher en joue , & les obligent à se retirer. J'avance un peu plus avant , & j'apperçois que les ennemis ont jetté leurs bateaux dans l'eau , & qu'ils mettent les doubleames par dessus. Je retourne à la maison où étoient ces hommes détachés. Le regiment commençoit d'y arriver. Elle fut razée & mise par terre en

mains

moins d'une demie heure. Nous en sortons & 1636.
 cherchons quelques endroits pour nous mettre
 en bataille. Nous n'en trouvâmes point d'au-
 tre qu'une chemetière par derrière. En moins
 de rien, elle fut abattue à coups de mous-
 quet.

L'armée ennemie étoit composée de vingt-sept
 mille hommes de pied. Si cela est, on l'avoit
 considérablement renforcée. Car enfin, on
 ne la croioit communément que d'environ
 trente mille hommes en tout. Cependant
 quelques-uns la font monter jusques à qua-
 rante mille. Quoi qu'il en soit, seize ou dix-
 huit mille mousquetaires, continue Puyfégur,
 tiroient tant sur ceun qui étoient à gauche & à
 droite du pont, que sur les gens postés le long de
 la côte. Nous avançons dans le chemin qui mène
 au pont, & nous y trouvons un fossé creux de
 trois pieds. Nous y plaçâmes une partie de nos
 soldats qui tirèrent incessamment sur ceux qui
 faisoient le pont. Dès qu'il y avoit un homme
 tué, nous le mettions sur le haut du fossé pour
 nous couvrir. On demeura en ce lieu-là depuis
 huit heures du matin jusques à huit heures du
 soir. Treize Capitaines, quatorze Lieutenans,
 seize Enseignes, & sept à huit cens soldats fu-
 rent tués, ou blessés. Sur les six heures du
 soir, M. le Comte de Fiesque vint de la part de
 M. le Comte de Soissons savoir en quel état
 nous étions, & si les ennemis achevoient leur
 pont. Ils n'y ont point travaillé depuis neuf
 heures du matin, lui répondis-je. Et combien
 avez-vous encore de gens? ajouta-t-il. Je ne
 croi pas qu'il m'en reste plus de deux cens,
 reparti-je. Et peut-être qu'il n'y en aura
 pas un dans deux heures. Pendant qu'il me

1636. *parlait, huit furent tués, ou blessés. Il reçut lui-même un coup de mousquet dans une de ses poches qui lui fit entrer deux doubles pistoles dans la cuisse. Cela empêcha qu'elle ne fût cassée.*

Barrière du régiment de Champagne, vint encore me dire de la part de M. le Comte, que je me retirasse, si je le jugerois à propos. Monsieur, lui repliquai-je, un homme commandé dans une action périlleuse comme est celle-ci, n'a point d'avis à donner. Je suis venu par ordre de M. le Comte, je n'en sortirai pas à moins qu'il ne me l'envoie commander. Barrière va faire son rapport, Et M. le Comte m'envoie aussi-tôt M. de Fontenai-Mareuil Maréchal de Camp, qui me demanda encore en quel état nous étions, Et si le pont pour le passage des ennemis était achevé. Toute la cavalerie dispersée à trois ou quatre lieues de nous, ajouta-t-il, est réunie dans le champ de bataille. M. le Comte souhaite que vous lui disiez s'il faut se retirer, ou non. Monsieur, repris-je, on a déjà porté ma réponse à M. le Comte, que je n'ai point d'avis à lui donner. Je me retirerai quand il lui plaira. On me demanda encore combien j'avais des gens; pas six-vingt, repris-je, & presque plus d'Officiers. M. de Fontenai me commande alors de me retirer. J'obéis, Et nous joignons l'armée après avoir perdu plus de vingt-quatre hommes dans cette retraite. Nous marchâmes toute la nuit droit au grand Et petit Dron. Cependant les ennemis achevèrent leur pont, Et passèrent tous le lendemain. Nous fumes poursuivis, Et Piccolomini donna sur notre retraite. On se défendit fort bien,

Et

Et M. le Duc de Beaufort fit des merveilles. 1636.
Le Roi écrit à M. le Comte d'aller à Compiègne, Et de jeter seulement quelques troupes dans Noion. Corbie fut assiégée. Le Prince Thomas avait fait reconnoître la place par ce stratagème. Sous prétexte d'y envoyer un Capitaine de Piémont blessé qu'on n'avait pu emporter, on le met dans un carrosse. Deux Ingenieurs servent de cocher Et de postillon. L'équipage arrive de grand matin, lorsque la porte est encore fermée. En attendant qu'elle s'ouvre, les deux Ingenieurs avançaient tout à tour vers les dehors. Ils les reconnurent ainsi. Le lendemain après le retour du carrosse, les ennemis investirent la place. On dit que nos gens la défendirent mal.

Richelieu déconcerté de toutes ces disgrâces, rejettoit la perte des places sur la lâcheté de trois coquins. C'est ainsi qu'il appelloit les Gouverneurs de la Capelle, du Castelet, & de Corbie. Pour ce qui est du passage de la Somme, le Cardinal insinuoit au Roi, que le Comte de Soissons avait laissé faire les ennemis, quoi qu'il eût d'assez nombreuses troupes, pourvues de toutes sortes d'outils nécessaires à se retrancher avantageusement, & d'une grande abondance de munitions. Brezé mécontent de la fierté de Soissons, lui rendoit-il de mauvais offices à la Cour? Si cela est, le Maréchal étoit bon Comédien. Dans les occasions, il affectoit d'obliger le Comte, & de faire ce que celui-ci souhaitoit. Peut-être que Brezé n'y entendoit pas finesse. Les gens d'épée ont ordinairement plus de droiture & de sincérité. Mais Richelieu, suivant le génie de

Le Cardinal de Richelieu rejette sur le Comte de Soissons le passage des ennemis.

Mémoires pour servir à l'histoire du Cardinal de Richelieu. Tom. I. Mémoires de Puysegur

1636. ceux de sa profession, qui ne font gueres scrupule d'être fourbes & dissimulés, se disculpoit auprès du Roi aux dépens de Soissons; protestoit d'ailleurs qu'il étoit bien fâché de voir Sa Majesté prévenue contre le Comte, promettoit de la desabuser. Ce manège se découvre admirablement bien dans les Mémoires de Puyfégur. *Quand nous fumes à Droui, dit cet Officier, il y eut une grande dispute entre les Capitaines des chevaux-legers des anciennes compagnies d'ordonnance, & M. de Canillac qui se trouvoit à la tête d'un régiment de cavalerie. Celui-ci prétendoit commander les autres. Là dessus, on mit la main à l'épée. M. le Comte fâché de cette contestation, voulut y apporter remède, & me demanda ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre. Monsieur, lui répondis-je, vous ne préviendrez jamais de pareils inconveniens, à moins que le Roi ne donne le commandement général de la cavalerie à quelqu'un. Je voudrois bien, me dit-il, que la chose dépendît de moi. M. le Duc de Beaufort auroit cet emploi. Mais je n'ai point de crédit auprès de M. le Cardinal. Et vous savez qu'il fait tout. Monsieur, repris-je, vous en pouvez parler à M. le Maréchal de Brezé. Il écrit presentement à M. le Cardinal. Je n'en ferai rien, repliqua M. le Comte on me refuseroit, & j'en serois fâché. Touchez lui en quelque chose comme de vous-même, ajouta-t-il. Je vous obeïrai volontiers, Monsieur, repartis-je. Nous nous promenions devant la porte du logis de M. de Brezé.*

J'entre dans sa chambre & je le trouve seul
Je

1636.

Je voi bien, *me dit-il* que tu viens savoir si j'ai achevé d'écrire, & m'avertir que les troupes sont prêtes à marcher. Oui, Monsieur, je viens pour cela, & pour autre chose encore. Hé quoi? je croi vous devoir prier d'écrire à M. le Cardinal qu'on donne le commandement général de la cavalerie à quelque personne de qualité. C'est le seul moien de prévenir les querelles qui arrivent tous les jours entre les Mestres de Camp & les Capitaines. Et où prendras-tu cet homme là? Ma foi, Monsieur, nous avons assez de gens à choisir dans l'armée. Qui encore? M. le Duc de Beaufort. En vérité, il est bien jeune, Monsieur, il sauroit consulter des gens plus vieux & plus expérimentés. Quand ce ne seroit qu'au voiage de Flandres, il a mieux aimé être dans votre brigade que dans celle de M. de Châtillon, vous devriez le préférer. J'aime bien, *reprit M. de Brezé*, les Capitaines qui parlent en faveur des soldats. Monsieur, *repliquai-je*, il étoit soldat, parce que j'avois l'honneur de servir dans votre brigade. Enfin, tu serois bien content de moi, si je faisois cette affaire-là? Monsieur, vous obligeriez encore une personne beaucoup plus considerable que moi. Qui donc? *me dit il en souriant*. M. le Comte le veut-il? C'est une des choses qu'il desire le plus. Il n'a qu'à écrire, *repartit le Maréchal*. Mais, Monsieur, il sait que cela ne servira de rien, Je vas donc le faire. *Je partis pour aller tout raconter à M. le Comte. Je le trouvai avec M. de Beaufort* Puysegur ne savoit pas pour-quoi Soissons prenoit si fort à cœur d'obte-

1636. nir un emploi considérable au second fils du Duc de Vendôme. Le Pere & les enfans haïssoient mortellement Richelieu. On vouloit en attirer du moins un, & peut-être les deux dans le complot formé contre le Cardinal entre le Duc d'Orleans & Soissons. Suivons le recit de Payfégur. *M. le Comte content de ma négociation, ajoute-t-il, entre chez M. de Brezé qui lui parle de la sorte : Monsieur, vous voulez que je demande une chose, qui vous auroit été accordée sans difficulté. Monsieur, répondit M. le Comte, nous vous sommes fort obligés, M. de Beaufort & moi, de ce que vous en voulez prendre la peine. Le Roi informé de la bonne conduite de M. de Beaufort, lui envoie la commission de commander la cavalerie, & fit mettre dans les lettres, qu'encore que M. de Beaufort à son âge, ne sût pas espérer cet emploi, Sa Majesté le lui accordeoit en considération de la valeur qu'il avoit témoignée à la retraite de l'armée poursuivie par les ennemis.*

On voit tant de franchise dans ce procédé du Maréchal de Brezé, que je ne puis le soupçonner d'avoir rendu sous main de mauvais offices au Comte de Soissons. Attribuons plutôt la prévention du Roi contre ce Prince aux insinuations des créatures de Richelieu. Tel étoit l'artifice ordinaire du Cardinal. Il parloit bien, ou tout au plus il ne disoit rien au desavantage de ceux qu'il vouloit perdre dans l'esprit de son maître. Mais il faisoit agir ses émissaires. Puis feignant malignement d'ouvrir lui-même les yeux sur ce que le Roi lui disoit, il appuioit les faux rapports, ou bien tâchoit de désabuser. Sa

Ma-

1636.

Majesté, quand il jugeoit à propos de se faire un mérite auprès des Princes, ou des grands Seigneurs, contre lesquels il n'osoit pas encore se déclarer ouvertement. Puysegur nous fournit une preuve de la justesse de ma remarque.. Lors que nôtre armée fut à Compiègne, dit-il, le Roi en leva une autre à Paris que les habitans fondoient. Le commandement en fut donné à M. le Duc d'Orleans, qui eut M. le Maréchal de la Force pour son Lieutenant Général. Sa Majesté s'avance jusques à Senlis, & M. le Cardinal vint à Roivmont. Je reçus ordre de M. le Comte d'aller trouver le Roi de sa part, & d'exposer à Sa Majesté l'état de l'armée. Je la trouvai fort en colère contre lui. M. le Comte me sert fort mal, dit-elle nettement. Sire, lui répondis-je, la chose est bien cachée, si je ne sai pas comment M. le Comte vous sert. Je trouve Votre Majesté irritée contre lui : cependant, je vous puis protester qu'il fait son devoir. Il y paroît, reprit le Roi. Avec une si puissante armée, avec ses outils & les munitions qu'il a, ne devoit-il pas mieux défendre le passage de la Somme ? Sire, si Votre Majesté me le veut bien permettre, je l'informerais mieux qu'aucun autre du passage de la Somme, & de la force de l'armée. Nous avons soutenu tout le choc du passage. Le seul régiment de Piémont l'a défendu douze heures durant.

Je sai, Puysegur, que votre régiment a bien fait. Mais Votre Majesté connoit-elle le cours de la Somme ? Tout le côté de Flandres n'est rempli que de hauteurs qui

1636. regnent le long de la riviere, & celui de France n'est qu'une plaine. Nous n'avons jamais eu d'autres outils, que ceux qu'on a pû ramasser parmi les vivandiers. Avec cela le moulin de Brai a été défendu. Il n'y avoit pas six pièces d'artillerie, de quatre à six livres de balles. On ne vouloit point qu'il y eût dans un bataillon plus de trente soldats qui portassent la mèche allumée, quinze dans une division de mousquets, & quinze dans l'autre, afin de les allumer en cas de besoin. Il n'y avoit pas assez de boulets pour tirer vingt coups de canon, & quand il y en auroit eu, la poudre manquoit. Il est vrai qu'on nous faisoit espérer de jour en jour qu'il en viendrait. La force de l'armée, elle n'a jamais été à dix mille hommes, tant de cavalerie, que d'infanterie. Présentement, il y en a davantage. Deux régimens d'environ mille hommes chacun, arrivèrent hier. Tout ce que vous me dites là, reprit le Roi en me regardant fixement, est-il bien vrai? Sire, je n'ai jamais rien déguisé à Votre Majesté. Je me garderois bien de commencer dans une affaire de cette importance. Mon rapport est sincère. Je n'ai aucun attachement à M. le Comte. Si je dis du bien de lui, c'est que je suis témoin qu'il vous sert bien. S'il faisoit autrement, je le découvrerois à Votre Majesté.

Après quelques autres discours le Roi m'ordonna d'aller trouver M. le Cardinal à Reasonmont, Et me promit qu'à mon retour, je trouverois la réponse à la lettre que j'avois apporté. J'obéis, Et je vis Son Eminence.
Puy-

1636.

Puyfégur, *me dit-elle d'abord*, vous avez trouvé Sa Majesté en colère contre M. le Comte. Assurez-le que j'appaiserai le Roi. On a fait de faux rapports. Mais je racommoderai tout. Avec le temps, M. le Comte connoitra que je suis plus de ses amis qu'il ne pense. *Je pris congé de M. le Cardinal, & allai chercher la réponse du Roi.* Et qui les avoit faits, ces faux rapports? Quelque créature de Richelieu; peut être lui-même. On n'en peut pas douter. Et pourquoi Louis envoioit-il Puyfégur au Cardinal? *Sa Majesté, conclut l'Officier, me donna une lettre pour M. le Comte, & m'enjoignit de dire qu'elle avouoit s'être trop emportée contre lui en parlant à M. du Hallier.* Mais que les choses étant comme je les rapportois, elle confessoit avoir eu tort, & qu'elle prioit M. le Comte de continuer à la bien servir. Lors que j'arrivai à Compiègne, M. le Comte tenoit conseil avec Mrs. de Brezé, de Châtillon, de la Valette, & du Hallier. Tous les Maréchaux de Camp y étoient encore. Dès que je parus dans la salle, M. le Comte outré de ce que M. du Hallier lui avoit dit, vint à moi la larme à l'œil, & me parla de la sorte tout haut. Hé bien, Puyfégur? Je ne suis plus bon qu'à jetter aux chiens. Le Roi a dit cent choses contre moi à M. du Hallier. Vous savez la vérité de tout ce qui s'est passé depuis que votre régiment est arrivé. *Je repondis que je le savois fort bien: que j'avois tout rapporté sincèrement au Roi, & qu'il croioit le contraire de ce qu'on lui avoit précédemment raconté.*

Outre que ces particularités sont agréables

1636.

bles & instructives, ne prouvent-elles pas évidemment que la négligence de Richelieu, ou de ceux qu'il employoit, fut la seule cause du progrès des Espagnols? On laisse les places sans fortifications, & dépourvues de tout. Le Comte de Soissons est envoyé pour arrêter une armée de trente mille hommes, du moins. On ne lui en donne pas dix mille. Il n'a ni artillerie, ni poudre, ni mèche, ni les choses nécessaires à se retrancher avec avantage. Le Cardinal a-t-il ignoré tout cela? Supposons-le, j'y consens. Une pareille négligence est-elle excusable dans un premier Ministre d'Etat? Si les Parisiens alarmés n'eussent ouvert libéralement leur bourse pour sauver leurs maisons & leurs biens, les Espagnols entroient sans aucune résistance dans la capitale du Royaume. Certaines gens se plaignent de ce que cette Histoire est trop longue. On la pourroit faire plus courte, je l'avoue. Mais si je me contentois de marquer ce qui me semble plus certain & plus véritable, après avoir comparé ce qui se dit de part & d'autre, m'en croiroit-on sur ma parole? Combien de gens me reprocheroient, que j'en veusse au Cardinal de Richelieu, & que je me déclare ennemi de la gloire de ma patrie? On m'objecteroit les lettres des Secrétaires d'Etat & quelques autres pièces. Pour prévenir ces injustes reproches, puis-je mieux faire que de rapporter tout, & laisser à chacun la liberté de juger si mes réflexions sont justes, ou non? L'ouvrage en est plus long: mais il est aussi plus instructif.

La

La fidélité que je dois à l'Histoire, dit un 1636.
Parisien Auteur de la vie du Maréchal de Leprô-
Guébriant, ne me permet pas de dissimuler grès des
que jamais la France ne fût dans une plus ^{Espa-}
grande confirmation que l'an 1636, qu'on ap- ^{gnols en}
pelle encore vulgairement l'année de Corbie, ^{Picardie-}
à cause de la fraieur déjà commencée par la ^{iente l'é-}
perte de deux châteaux, que la prise de cette ^{pouvante}
ville acheva de répandre par tout le Roiau- ^{dans Paris.}
me. C'étoit la seconde campagne d'une guerre ^{Cardinal}
dont nous avions cueilli les premiers fruits, ^{de Richelieu,}
Et sans autre profit que l'honneur d'une ba- ^{par}
taille gagnée, avantage qui put bien donner à ^{Anberg.}
nos ennemis quelque estime de notre courage. ^{L. V. Chap.}
Mais ils eurent juste sujet de douter de notre ^{38. Mé-}
prudence. Je rougis de dire qu'après une vic- ^{moires}
toire qui nous ouvroit tous les Pais-Bas, où ^{pour ser-}
droit être le théâtre du reste de la guerre, ^{vir à l'Hi-}
nous vîmes les Espagnols dans le Roiaume, ^{stoire du}
Et l'effroi d'un grand nombre de Parisiens qui ^{même.}
ne connoissent pas les forces de leur ville, mé- ^{Tom. I.}
disoient une lâche fuite, me fait encore plus ^{Histoire}
de honte. L'épouvante ne fut pas plus grande ^{du Maré-}
à Rome, lors que César passa le Rubicon, Et ^{chal de}
prit les villes de Rimini Et de Corfinium. On ^{Guebriant}
faisoit courir dans Paris les mêmes faux bruits ^{L. I. Chap.}
de plusieurs autres places conquises. L'armée ^{12. Ber-}
ennemie fut d'abord de quarante mille hom- ^{nard Hi-}
mes. Mais quand on commença de s'épouvan- ^{stoire de}
ter, elle augmentoit chimériquement selon la ^{Louis}
frateur de chacun. On croioit plus aux rodo- ^{XIII. L.}
montades des Espagnols, qu'on n'avoit de con- ^{On XVIII.}
fiance aux forces effectives Et naturelles de la ^{Journal de}
France. Je trouve ailleurs qu'un grand nom- ^{Bassom-}
bre de gens deménagèrent. Celui-ci faisoit du ^{pierre.}
moins emporter ses plus précieux meubles, ^{Vie du P.}
celui ^{Joseph.}
celui ^{Tom. 2.}
celui ^{Chap. 18.}
celui ^{La Vie du}
celui ^{du véritable}
celui ^{ble. P. Jo-}
celui ^{seph. Part.}
celui ^{Mercurio}
celui ^{François.}
celui ^{1636. Gra-}
celui ^{iii Epistol}
celui ^{et lui}

1636. celui-la méditoit de se retirer à Orléans; d'autres encore plus timides pensèrent à mettre la Loire entr'eux & les ennemis, en se refugiant à Tours.

passim.
1636.
Nani Historia Vesta. L. X.
1636.
Vittorio Siri Memoriae Recondite. Tom. VIII Pag. 438.
439.

Le grand nombre d'ordonnances politiques & militaires publiées chaque jour, & tous les autres préparatifs de guerre qui se faisoient avec une extrême diligence, augmentèrent beaucoup la frayeur. Il sembloit que Paris fût menacé d'un siège inévitable, & qu'on se défiât de pouvoir résister aux forces des ennemis, ailleurs que dans l'enceinte de ses murailles. Les auvents des boutiques furent abattus, & les soupiraux des caves fermés. Les ateliers cessèrent; on eurolla les serviteurs & les apprentifs, & il ne resta qu'un de ceux-ci en chaque boutique. Quelques-uns, dit l'Historien de Richelieu, s'imaginèrent qu'une grande partie de cette peur fut artificielle, & que la Cour étoit bien aise d'allarmer extraordinairement le peuple de Paris, afin d'en tirer promptement le grand secours d'argent & d'hommes auquel la crainte du danger le fit consentir. Mais quand on réfléchira sur les mauvais effets que cette épouvante produisit, & sur la licence que les moindres artisans se donnèrent de blâmer le gouvernement, & de déclamer contre le premier Ministre, on aura de la peine à se persuader que la Cour ait pris plaisir à effraier les Parisiens. Quelques-uns l'accusoient même de trahison, & se plaignoient hautement de ce que sous prétexte d'agrandir Paris du côté du faux bourg S. Honoré, il en avoit fait abattre les remparts & les murs, afin d'exposer la ville qui restoit sans défenses & sans munitions, au pillage & à la merci des

des Espagnols. L'Auteur indique visiblement la harangue du Président de Mesmes, dont je parlerai incontinent. Mais il donne malignement une interpretation ridicule au reproche que le Magistrat fit à Richelieu. On ne prétendoit pas accuser le Cardinal d'intelligence avec les Espagnols : la calomnie auroit été grossière & impertinente. De Mesmes insinua seulement que si Richelieu qui prévoioit fort bien la rupture prochaine entre les deux Couronnes, n'eût pas abattu les murailles & les remparts de Paris pour faire des jardins, & pour bâtir des monastères, on n'auroit pas dans cette triste conjoncture si grand sujet de craindre pour la capitale du Royaume. Quoiqu'il en soit du sens véritable de ce reproche fait au Cardinal, le déchainement étoit encore si grand contre lui plus d'un mois après la prise de Corbie, qu'il avoué de bonne foi à son ami la Valette, qu'il sembloit alors qu'il y eût *bénédiction à crier contre le gouvernement.* Mais j'espère qu'il n'en sera pas ainsi dans deux mois, ajoute le Ministre un peu revenu de sa première fraieur.

On croit communément que si immédiatement après leur conquête de Corbie, les Espagnols eussent marché droit à Paris, ils y seroient entrés. Le Cardinal autant & plus consterné que les autres, pensa d'abord à conduire Louis & sa Cour à Orleans, on à Blois. Le séjour d'une capitale souvent suspecte aux Rois, & toujours ennemie des Ministres, ne paroissoit pas sûr à un homme qui n'ignoroit pas combien il étoit universellement haï. Mais, dit fort bien un sage Venitien

1636. tien, les armées victorieuses trouvent ordinairement des difficultés, & des sujets de défiance, dont les vaincus même informés de la mauvaise situation de leurs affaires, ne s'aperçoivent pas. Pendant que les Espagnols s'amusent à ravager la Picardie, afin de donner occasion au peuple de crier contre l'auteur de la guerre, Richelieu a le temps de se reconnoître, & de prendre des mesures pour arrêter leurs progrès. Le voilà maintenant tout un autre homme. Il ne parle plus que de diminuer les impôts. On exhorte le peuple à prendre les armes, on lui en fournit même : on conseille au Roi de donner le commandement des armées au Duc d'Orléans & aux Princes du sang, on fait revenir les Seigneurs chassés de la Cour. A l'allarme du passage de la Somme, dit le Maréchal de Bassompierre, Mrs. d'Angoulême, de la Rochefoucauld, de Valençay, & les autres exilés, furent rappelés. Mais la haine & la colère contre moi s'élevèrent de telle sorte, que bien loin d'avoir pitié de mes longues misères, on voulait les accroître par les insultes & les railleries que j'eussai, lorsque le peuple de Paris demandoit hautement ma liberté. Le vieux Maréchal de la Force qui las d'obéir au Cardinal de la Valette, s'étoit retiré du service depuis quelques mois sous prétexte d'aller prendre du repos dans un âge fort avancé, fut celui que les Parisiens souhaiterent plus ardemment de voir rentrer dans l'emploi. Ils se rassurèrent dès qu'on promit de lui donner le commandement des troupes qui se lèvent à leurs dépens.

Tous les Corps de la capitale, ou intimidés,

1636.

dés, ou empressés de donner au Roi des preuves effectives de leur attachement, & de leur fidélité, se taxèrent chacun à l'entretien d'un certain nombre de soldats. Le Parlement promit pour deux mille cinq ou six cens hommes de pied; la Chambre des Comptes pour sept cens; la Cour des Aydes pour quatre cens, les Secrétaires du Roi pour un pareil nombre; le Chancelier, les deux Sur-Intendans des finances, & leurs Commis pour cinq cens chevaux. La ville de Paris offrit de bonne grace, ou autrement, six mille cinq cens hommes; les gros bourgs & les petites villes du voisinage quatre mille cinq cens; les villes entre Paris & Blois dix mille cinq cens. Dans le grand nombre des riches monastères fondés en France, ceux des Celestins & des Chartreux, furent les seuls qui signalèrent d'abord leur zèle. Chacun de ces deux Ordres offrit de l'argent pour la levée & la subsistance de quatre cens hommes. L'Université de Paris en promit autant. Le Lundi onzième Août, dit Basfompierre, le Parlement qui avoit le jour précédent promis au Roi d'entretenir à ses dépens deux mille six cens hommes de pied, s'étant assemblé pour aviser aux moyens de trouver l'argent nécessaire, on proposa d'envoyer douze Conseillers à l'Hôtel de ville, afin de donner ordre à la garde de Paris, & d'avoir l'œil à ce que les sommes fournies au Roi fussent bien employées. A quoi le Premier Président Le Jai s'opposa, & dit que la Compagnie n'étoit pas assemblée pour cela. Mais le Président de Mesmes obtint par une longue harangue qu'on en parleroît. Le Premier Président sortit alors. Le Président de Bel-

1636. Bellièvre qui le vouloit suivre, est arrêté pour tenir le Parlement comme second Président. On lui permet enfin de sortir sur la parole qu'il donne de ramener le Premier Président. Ils reviennent l'un & l'autre. Mais l'heure à laquelle la séance devoit finir, étant sonnée, les délibérations sont remises au lendemain. Dès le jour même, le Roi envoya querir les Présidents au Mortier, un Président & le Doien de chaque Chambre des Enquêtes. C'étoit pour défendre au Parlement de délibérer sur l'affaire proposée, & de se mêler d'autre chose que du jugement des procès.

Grotius rapporte dans une de ses lettres au Chancelier Oxenstiern, que le Président de Mesmes parla fortement contre Richelieu, qui élevoit ses parens aux premiers emplois dont ils n'étoient pas capables; qui ne prenoit aucun soin de la bonne administration des finances; qui pour faire de spacieux jardins, & pour la construction de quelques nouveaux monasteres, avoit abattu les murailles & les ramparts de la capitale, de manière qu'elle demeurait, sans défenses, & ouverte aux ennemis déjà fort avancés dans la Picardie; & qui transportoit à sa citadelle du Havre de Grace des sommes immenses d'argent, & une quantité prodigieuse de munitions & d'artillerie. De Mesmes reprocha encore à Le Jai Premier Président de sacrifier le bien public à sa fortune & à ses intérêts particuliers. *Mélez vous uniquement des choses de votre ressort*, dit Louis en présence de son Ministre aux gens du Parlement mandés au Louvre: *je saurai bien gouverner mon Roiaume. Que si vous avez quelques avis à me*

à me donner, je les écouterai volontiers. Vous pouvez aussi vous adresser à M. le Cardinal, il les recevra fort bien. Mais je vous défens de parler tumultuairement & d'une manière séditieuse des affaires d'Etat dans vos assemblées. Si on a envoyé quelque chose au Havre de Grace, ç'a été par mon ordre. Richelieu prit alors la parole, & dit que si Sa Majesté ne l'avoit suffisamment justifié, il rendroit si bon compte de toutes ses actions, qu'aucune personne équitable n'y trouveroit rien à redire. Les Magistrats intimidés répondent de la manière du monde la plus soumise, se retirent en tremblant, & le Président de Mesmes qui se souvient d'avoir été autrefois relegué, rampe comme les autres. Dans une tempête, où chacun se faisoit un mérite de déclamer contre le Ministère, le Cardinal trouvoit encore des fots qui lui donnoient publiquement de l'encens. Je ne sai quel misérable Sorboniste avança qu'un homme si extraordinaire étoit une espece de Divinité à laquelle il falloit sacrifier. Un autre de la même Société plus impertinent, & non moins impie, dit qu'on ne devoit pas le nommer, Richelieu, mais Riche-Dieu, parce qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût donner de si sages conseils au Roi. Pour dernier comble de l'extravagance dans un autre genre que celui de la flatterie, le Pape Urbain aussi sottement crédule à l'Astrologie Judiciaire que le Cardinal, fait avertir celui-ci qu'un homme fort habile dans un art qui a toujours trouvé des duppes parmi les Grands, aiant tiré la nativité de Richelieu, assure qu'il ne vivra pas encore un an, & que la

1636.
paix

1636. paix sera conclue dans trois. Ce savant Astrologue auroit bien rencontré, si le Duc d'Orleans eût été moins scrupuleux. Ne savoit-on rien à Rome de ce qui se tramait alors en France contre le Cardinal? Grotius qui raconte ce fait, insinue que le dessein du Pontife, c'étoit de porter Richelieu à écouter les propositions de paix qui s'offriroient.

Chagrin de sa disgrâce, Louis regarda quelque temps son Ministre de si mauvais œil, que celui-ci entièrement découragé, voulut renoncer à son emploi. Son cher Capucin lui rendit alors le même bon office que le Cardinal de la Valette lui avoit rendu à la fameuse journée des Dunes. Cela se voit, dit-on, dans les Mémoires manuscrits du P. Joseph. L'Historien par les mains duquel ils ont passé, n'en dit pas davantage. Les Auteurs, ou plutôt le seul & même Auteur des deux Vies de cet intime confident de Richelieu, ajoute des circonstances remarquables. Nous les donnerons sur sa bonne foi. Le Cardinal, dit-il, sentit plus qu'aucun autre les conséquences de la perte de Corbis. Mais les ennemis n'en surent pas profiter. Paris eût été pris, s'ils eussent poussé leur pointe, comme Jean de Wert le conseilloit. La consternation y fut si grande, que le Cardinal n'osa paraître. Abattu de corps & d'esprit, si le P. Joseph auquel il ouvrit son cœur, ne l'eût soutenu, il eût abandonné le Ministère. Son confident l'arrêta; c'étoit un homme d'expédients. Le P. Joseph va parler au Sur-Intendant de Bullion, le prie de marcher par les rues de Paris, d'écouter tranquillement les injures de la cour, de se

laire

luir tout le monde avec un air assuré; Et de 1636.
dire aux Parisiens que s'ils vouloient secourir
promptement le Roi d'hommes Et d'argent, Sa
Majesté chasseroit les Espagnols, entreroit dans
les Pais-Bas, Et y mettroit tout à feu Et à
sang.

Bullion ne balance point là-dessus. Sans en-
visager le danger auquel il s'expose, il monte
à cheval, Et marche par toute la ville aiant
seulement deux laquais à ses côtés. D'abord il
n'entendit que des injures, Et des imprécations
contre lui Et contre le Cardinal. On s'y étoit
bien attendu. Mais les civilités que le Sur-In-
tendant rendoit à ceux-là mêmes qui l'appel-
loient en face, voleur & bourreau, calmèrent
si bien les esprits Et les rendirent si souples, que
les menaces Et les malédictions retomberent
sur les Espagnols Et sur les Allemands. Le
Cardinal en fait autant le lendemain. Il se
promène par tout en carrosse, sans gardes Et
sans esclaffers; s'arrête dans toutes les places,
Et dans les endroits où il voit accourir le peu-
ple. Aucun n'eut l'audace de lui perdre le res-
pect. On est si content de le voir, Et si édifié de
sa constance Et de ses bonnes promesses, que les
personnes les plus envenimées qui se déchainoient
auparavant contre son administration, sont les
premieres à lui donner des bénédictions, Et à
faire des vœux pour sa prospérité Et pour l'a-
complissement de ses desseins. Hé bien, dit le
P. Joseph quand le Cardinal fut de retour, ne
vous l'avois-je pas bien dit que vous n'étiez
qu'une poule mouillée; qu'avec un peu de cou-
rage vous rassureriez le peuple de Paris, &c.
que vous rétabliriez les affaires? Il n'y a pas
de temps à perdre. Profitez des offres que les
Pari-

1636. Parisiens vous font. Le P. Joseph, ajoute-t-on dans une note à la marge, se servoit du mot de poule mouillée, quand dans un entretien particulier, il voyoit le Cardinal irrésolu.

Galas va joindre le Duc de Lorraine dans la Franche-Comté. L'effroi redoubla dans Paris; quand on apprit les ravages du Duc de Lorraine en Bourgogne, & la marche de Galas pour le joindre, & pour pénétrer plus avant dans la même Province avec une armée de treute mille hommes; projet formé par le Comte-Duc d'Olivarés dès le commencement de la campagne. Selon ce que nous pouvons juger des desseins des Espagnols, dit Richelieu dans une lettre du 23. Juillet à son ami la Valette, & particulièrement par une dépêche d'assez fraîche date que M. de Grammont a interceptée, ils projettent de porter le Roi de Hongrie & Galas à entrer en France au mois d'Août. C'est à vous & à M. le Duc de Weymar de vous y opposer, & de rendre ce dessein inutile. Comme dans un si grand desordre du Roiaume, Bernard n'étoit pas fort bien payé de ce que Louis lui devoit donner par an en vertu de leur traité, on craignoit que le Prince Saxon ne fût tenté de s'accommoder avec l'empereur. Nos affaires sont si mauvaises ici, dit le P. Joseph au même la Valette dans leur jargon ordinaire, que nous n'avons pas besoin qu'il en soit de même des vôtres. Albert (la Valette) fera un grand effort, & emploiera toute sa prudence & toute sa patience pour conserver Jonas (Weymar) Il n'en faut pas avoir moins que Salomon, (la Valette) pour cela. C'est un grand service qu'il rend à Honoré (le Roi) L'orage n'est pas petit. Nous avons besoin que chacun imite l'affection & le cou-

Vie du
Cardinal
de Richelieu, par
Anberg.
L.V. Chap.
45.
Mémoires
pour servir
à l'Histoire
du même.
Lutichius
Rerum
Germani-
carum.
Part. II.
L. XXVII
Cap. I.

courage d'Albert (la Valette) Et dans une autre au même Cardinal. Défendez-nous des Allemands, & nous essaierons de nous parer de la Flandre.

1636.

Le Roi de Hongrie & Galas demeurèrent presque toujours au delà du Rhin, jusques à ce que le temps leur parut propre à une irruption dans le Duché de Bourgogne. Quand ils virent les armées du Prince de Condé, du Duc Lutherien & du Cardinal son collègue, réduites à fort peu de gens par les pertes faites aux sièges de Dole & de Saverne, & par les détachemens envoyés au secours de la Picardie, ils résolurent que Galas iroit en Franche-Comté, joindre le Duc de Lorraine, & que de là ils entreroient l'un & l'autre dans le Duché de Bourgogne. Le Roi de Hongrie tourna du côté de Ratisbonne. Sa présence étoit nécessaire à la Diète que l'Empereur son pere avoit convoquée pour lui procurer la dignité de Roi des Romains. Avant son départ il publia un manifeste à peu près semblable à celui du Cardinal Infant dont j'ai parlé. Voici l'extrait qu'un Historien Allemand nous en donne. Que depuis son avènement à la Couronne Impériale, Ferdinand avoit tâché de vivre en paix & en bonne intelligence avec toutes les Puissances voisines de l'Allemagne, & particulièrement avec le Roi de France. Que la succession aux Etats de la Maison de Mantouë aiant causé quelque differend, l'Empereur avoit mieux aimé le terminer à l'amiable par un traité conclu à Ratisbonne, que de poursuivre les avantages déjà remportés par ses armes victorieuses

1636. ses. Que bien loin de répondre aux avances faites par Sa Majesté Impériale, Louis a tâché d'allumer une guerre civile dans l'Allemagne. Qu'il a continuellement assisté le feu Roi de Suède d'argent, d'hommes, & de toutes les autres choses nécessaires à l'exécution des vastes desseins de ce dangereux ennemi de la Maison d'Autriche. Que depuis la mort de Gustave, le Roi de France a usurpé à force ouverte, ou acheté des Suédois plusieurs places du domaine de l'Empereur. Que contre les règles de la justice, il a dépouillé le Duc de Lorraine de l'ancien patrimoine de ses Ancêtres. Que Louis sacrifie les intérêts de sa Religion & le bien de ses propres sujets à ses injustes projets. Qu'après tant de choses commises contre les règles du droit divin & humain, l'Empereur & le Roi de Hongrie son fils ne peuvent se dispenser plus long-tems de prendre les armes, afin d'arrêter le cours des violens conseils donnés à Louis. Qu'ils espèrent l'un & l'autre que tous les François équitables approuveront leur résolution, & que bien loin d'appuyer le Ministre sanguinaire, auteur de la guerre présente, ils aideront Leurs Majestés Impériale & Hongroise dans leur bon dessein, d'établir une paix solide & durable dans toute l'Europe. Que pour donner une preuve certaine de la sincérité de leurs intentions, l'Empereur & son Fils prennent sous leur protection tous les François qui ne feront aucune résistance, & déclarant que ceux-là seulement sentiront les effets de l'indignation & de la colère de leurs Majestés, qui

1635.

qui s'opiniâtreront à soutenir le Ministre de Louis, qui par ses mauvais conseils allume une guerre injuste & sanglante dans la Chrétienté.

Dès que Richelieu s'apperçoit que les divers mouvemens de Galas tendent à joindre le Duc de Lorraine, le Cardinal à promptement recours à son confrere la Valette, & au Duc de Bernard de Saxe Weymar. C'étoit la seule ressource pour sauver la Bourgogne. Le Prince de Condé avoit si mal réussi au siège de Dole, que Richelieu qui n'eut jamais grande opinion de son Altesse, n'osoit se fier à elle. *Nous avons à craindre d'un autre côté,* dit-il à la Valette. *M. de Lorraine veut entrer par la Bourgogne avec ses troupes, & avec celles qui étoient dans le Comté. Galas, à mon avis, pourroit bien avoir passé le Rhin pour le repasser à Brisac, & s'aller joindre à lui. C'est, Monseigneur, ce qu'on vous donne en partage & à M. le Duc de Weymar. Nous avons laissé à M. le Prince mille chevaux & trois mille hommes de pied. Il pourra lever encore trois mille hommes & cinq cents chevaux, avec lesquels il s'opposera d'un côté, pendant que vous ferez puissamment tête de l'autre. Dès que vous approcherez des troupes de M. le Prince, on donnera ordre aux compétences. Nous ferons en sorte qu'il soit en un lieu, & qu'il vous laisse les troupes qu'il aura. Je sais bien qu'on ne vous sauroit proposer une condition plus fâcheuse, que d'aller en un endroit où ce personnage a du pouvoir. Mais la nécessité nous y oblige. Vous & M. le Duc de Weymar êtes les seuls qui pouvez mettre ordre de ces côtés-là. Quoique nos affaires*

1636. *soient en fort mauvaise situation, j'ai encore de bonnes esperances. Y eut-il jamais une arrogance pareille à celle de ces Cardinaux soldats? Ils ne veulent pas obéir au premier Prince du sang. Avec quel mépris Richelieu parle-t-il de Condé? Ce personnage, dit-il. Quelle insolence! Je croi, ajoute le Cardinal dans la lettre à son confrère, que le plutôt que vous pourrez vous avancer vers la Bourgogne, ce sera le meilleur. Car enfin, je ne doute pas que Galas n'aille passer à Brisac pour joindre M. de Lorraine. Il est important que vous y arriviez avant lui.*

Le Roi explique plus au long ses intentions à la Valette dans une dépêche du 23. Août. *Mon Cousin, je suis fort content d'apprendre que la marche de mes armées d'Alsace, s'accommode entièrement avec l'état de mes affaires de ce côté-ci. Il est non seulement nécessaire que vous avanciez vers la Lorraine, comme vous avez déjà prudemment fait, mais il faut encore que vous alliez droit en Bourgogne, afin d'aider mon Cousin, le Prince de Condé, à chasser les ennemis. Depuis la levée du siège de Dole ils y ont pris quelques avantages. Mais ils ne pourront les garder lorsque mes armées seront jointes. Je desiro donc que vous Et mon Cousin le Duc de Weymar, y fassiez marcher mes troupes le plus promptement qu'il sera possible, en prenant votre chemin par la Franche-Comté, droit à Verdun sur le Doux près de la Saône. C'est un bourg non fortifié; mais il le peut être aisément. Les ennemis s'en sont emparés. Je vous indique cette route, non pour vous obliger à la suivre. C'est seulement pour vous marquer le lieu où étoient les ennemis le*

1635.

20, de ce mois. Je laisse à votre prudence de prendre tel autre poste que vous jugerez à propos, selon leur marche, afin d'empêcher que si Galas se trouve dans le même chemin, il ne puisse incommoder, ou surprendre vos troupes. Je me remets entièrement à votre bonne conduite & à celle de mon Cousin le Duc de Weymar. Faites ce que vous croirez meilleur selon la connoissance que vous aurez des mouvemens des ennemis, tant par les espions & par les messages que vous devez envoyer de toutes parts, que par les avis de mon Cousin le Prince de Condé, vers lequel vous dépêcherez à tous momens, comme je lui mande de faire vers vous. Pour ce qui est des différends que vous pourriez avoir sur le commandement, lorsque vous aurez joint mon Cousin le Prince de Condé, je m'assure que vous n'y trouverez aucune difficulté. J'y ai pourvu par un règlement dont je lui ai donné avis. C'est que chacun commandera dans ses troupes. J'espère qu'agissant tous de concert, & n'ayant point d'autre pensée que de battre les ennemis, vous leur ferez connoître bien-tôt, qu'ils ne sont puissans que lors qu'ils ne trouvent personne qui s'oppose à leurs efforts.

Le Duc de Weymar & le Cardinal de la Valette furent assez embarrassés au commencement de la marche. Ils se trouvoient entre Galas & le Duc de Lorraine. Bernard paroissoit même incertain & chancelant ; soit que ce fût une feinte pour se faire paier plus exactement ; soit que le mauvais état de la France le dégoutât du service de cette Couronne. La Valette avoit besoin de toute son adresse pour le retenir. Une chose me

1636. déplaît, dit le P. Joseph à ce Cardinal dans leur jargon ; *c'est de voir Albert (la Valette) entre Renaut (Galas) & le Prat, (le Duc de Lorraine) qui a, dit-on, beaucoup de monde en Franche-Comté. Si Albert pouvoit charger à part le Brun (le Duc de Lorraine) ou Renaut, ce seroit une bonne action. Je crains seulement qu'il ne se trouve enfermé. Il fera bien d'étendre sa prévoyance sur ces quartiers-là. Plusieurs choses y manquent. On fait de grandes levées par tout. Elles pourront servir à renforcer Salomon (la Valette) le mieux qu'il sera possible. Mais entre-ci & trois semaines il doit prendre garde à lui. On fera toucher assurément de l'argent à du Moulin (Weymar) Salomon rend un signalé service en toutes façons. Je le puis assurer en vérité qu'il est toute la consolation, & tout l'espoir de Constantin (Richelieu). On ne peut exprimer combien ses soins à conserver Jonas (Weymar) méritent. Le Capucin avoit si bonne opinion de son habileté dans l'Art militaire, qu'il se croioit capable de donner des avis à celui qu'il estimoit le plus grand Capitaine du temps, à ce Général des Généraux, dont la prudence & la valeur étoient la seule ressource du premier Ministre.*

Tout le bien, ou tout le mal des affaires, à mon avis, écrit le P. Joseph dans une autre lettre à la Valette, sera du côté d'Albert (la Valette) Il le faut fortifier le plus qu'on pourra ; car enfin, il doit porter le principal effort. Ce seroit un grand bonheur à Salomon, (la Valette) de pouvoir charger quelque partie des ennemis avant qu'ils se joignent, & qu'ils avancent davantage. Le Prt (Richelieu) espère qu'Al-

qu'Albert soutiendra la foiblesse du Cormier, (le Prince de Condé) & que les mauvaises humeurs de celui-ci n'empêcheront pas 65. (la Valette) de bien agir. Ils sont réglés dans leurs commandemens. Louis (le P. Joseph) craint toujours que Jonas (Weymar) connoissant le besoin qu'on a de lui, ne se rende trop difficile. Je désespérerois de lui, si je ne connoissois l'adresse de Salomon, & les soins qu'il se donne. Je le supplie encore de les redoubler & de faire savoir à Cosme (le P. Joseph) tout ce qu'il croit nécessaire à bien conserver du Moulin, (le Duc de Weymar) Je vous assure que Cosme n'oubliera rien de sa part. Enfin dans une troisième lettre, où nous voions qu'on avoit permis à la Valette de donner bataille aux ennemis, s'il en trouvoit une occasion favorable & avantageuse, le Capucin toujours rempli de ses idées guerrières, dit au même Cardinal. La seule action peut conserver nos gens en vigueur. Plus vous attendrez, & plus il viendra de renfort à Galas. Il faut encore employer M. le Duc de Weymar, avant que la pensée d'une paix prochaine, ou quelque autre réflexion le porte à des résolutions qui ne seroient utiles ni à nous, ni à lui. Six cens mille livres ont été fournies effectivement à son Agent. Il témoigne prétendre davantage. Mais nous ne pouvons, ni ne devons l'accorder. Cependant il ne faut pas rompre. On doit même le ménager de la part d'Albert (la Valette) & de Constantin, (Richelieu) le mieux qu'il sera possible. J'ai trouvé que le Colonel Rantzau qui secourut si à propos S. Jean de Losne assiégé, comme je le rapporterai, fut aussi tenté de quitter le service de France. Ne deman-

1636. doit-il point un rang supérieur à celui de Maréchal de Camp ? *Constantin* (Richelieu) écrit à *George* (Rantzau) pour le retenir, ajoute le P. Joseph dans la même lettre, & lui envoie deux mille écus de sa pension. *Albert* (la Valette) fera ce qu'il pourra pour remettre *George* en bonne humeur. Celui-ci ne trouvera de long-temps une si belle occasion d'acquiescer de la gloire, que le poste où il est.

Irruption des Impériaux dans le Duché de Bourgogne. Le foible *Cormier*, puis qu'il plait à ces Messieurs de désigner ainsi le Prince de Condé, témoigna une extrême lâcheté. Il fut la dupe des deux Cardinaux *Constantin* & *Albert*, dans une conjoncture où il pouvoit se faire craindre, & obliger le Ministre à le ménager du moins autant que le Comte de Soissons. Mais il essuioit tranquillement les plus sensibles affronts, dès qu'on le leurroit de la moindre espérance d'obtenir de quoi contenter son avarice. Il s'étoit

Vie du Cardinal de Richelieu par Aubrey L. V. Chap. 43 & 44. Tom. I. Journal de Basompierre. Tom. II. Mercure François. 1636. Grotii Epi stola pas. sim. 1636. Nani Hist. Horia. Ve. meta. 7. X. 1636. flatté que le Duc Bernard & la Valette viendroient le joindre, & qu'à la tête de leurs troupes & de celles qu'on lui avoit laissées, il repousseroit le Duc de Lorraine. Nous avons été si malheureux, dit-il dans une lettre du 25. Août au Cardinal de la Valette datée de Dijon, qu'il a fallu lever le siège de Dole, & les besoins du Roi sont tels, qu'il mande presque toute mon armée. Le Duc Charles est dans cette Province, qui brûle tout, & je ne puis tenir la campagne. Il se faut contenter de garder les villes, & la lâcheté du peuple lui donne occasion d'en attrapper tous les jours de petites. J'ai dépêché vers le Roi pour le supplier très-humblement de vous commander de venir au moins pour quinze jours

avec

avec M. le Duc de Weymar & votre armée. 1636.
 En ce temps-là, je puis reprendre tout ce que
 les ennemis ont occupé, entrer dans le Comté *Historie de*
 vers Saint-Amour, piller le pais, repousser le *Gualdo*
 Duc Charles, ou le combattre, garantir cette *Priorato.*
 province, & empêcher que les ennemis n'y pren- *Part. II.*
 nent des quartiers d'hiver. Si le Roi vous l'or- *L. 1. Vita*
 donne, je vous prie d'user de diligence, & de *torio Siri*
 venir avec M. de Weymar, droit entre Langres *Memorie*
 & Dijon à Fontaine-Françoise. J'irai vous y *Recondite.*
 joindre avec ce qui me reste de troupes. Ber- *Tom. III.*
 nard & la Valette eurent ordre d'aller en *Pag. 459a*
 Bourgogne. Mais Condé n'eut pas le com-
 mandement général de l'armée, dans son
 propre gouvernement. Un autre que lui au-
 roit-il jamais souffert un pareil affront? Sa
 patience, ou plutôt sa bassesse, étoit à l'é-
 preuve de tout.

Le Roi me mande, écrit il au Cardinal
 de la Valette, qu'il veut que vous veniez avec
 M. de Weymar, & que nous nous joignons
 avec les forces que j'ai pour reprendre Verdun
 sur le Doux, & pour chasser le Duc Charles de
 notre frontière. Je mets toutes choses à part
 pour le bien du service du Roi. Chacun com-
 mandera son corps d'armée, puisque Sa Majesté
 l'ordonne ainsi. Nous tiendrons pourtant nos
 conseils ensemble, & nous conviendrons de ce
 que chacun devra faire avec ses gens. Le Prin-
 ce n'obtint pas même ce qu'on avoit fait fem-
 blant de lui accorder. Richelieu trouva moyen
 d'exécuter le projet, de lui ôter ses troupes,
 & de le faire consentir à demeurer dans
 Dijon. Si Des-Noïers avoit eu plus d'es-
 prit, je croirois qu'il se moque de Condé,
 & qu'il lui insulte mêmes dans une lettre:

1636

du 30. Août. *Je n'ai pas manqué, dit le Secrétaire d'Etat à Son Altesse, de rapporter fidelement au Roi l'article de votre lettre, qui regarde votre accommodement, en considération de l'état des affaires. Il l'a bien pris, & dans le sens qu'il vous a plu me marquer. Son Eminence n'y a pas fait moins de réflexion. Elle a loué au Roi en ma présence cette résolution & votre affection. Condé seroit peut-être excusable, s'il avoit seulement cédé quelque chose de l'honneur dû à sa naissance & à son rang, par déference à la volonté du Roi. Mais il prétendoit faire encore sa cour à Richelieu, en prostituant les plus beaux droits de sa qualité de premier Prince du sang, à la ridicule & chimérique dignité de Cardinal. Pour les commandemens, dit-il à la Valette, j'obéirai aux ordres du Roi. Je préfère le bien de l'Etat, & le contentement de M. le Cardinal, à toutes choses en ce temps-ci. Cela n'est presque rien en comparaison de ce qui se lit dans deux autres lettres au même la Valette. Mes troupes seront demain au soir 17. Septembre à Fontaine-Françoise. Elles y recevront vos ordres. Le Sieur Des-Coutures ira vous trouver pour cet effet. Et ailleurs. Vous & M. de Weymar serez obéis en Bourgogne, comme dans votre propre logis. Ordonnez ce qu'il vous plaira. Si vous entrez dans la province, j'aurai l'honneur de vous y voir, & de vous servir en tout ce que vous désirerez, & en tout ce que je pourrai. Mes troupes sont à vous aussi bien que les autres, commandez ce que vous jugerez à propos. Elles demeureront en corps, ou non, comme il vous semblera bon. Telle étoit la basse complaisance*

fance de Condé pour deux Cardinaux qui le méprisoient dans le fond de leur cœur. N'en eut-il point honte dans la suite? Je ne sai quelle maladie dont il parle dans sa lettre du 21. Septembre à la Valette, put bien être une maladie *de commande* pour couvrir son honneur en quelque maniere. 1636.

Le Prince vit à Langres Weymar & le Cardinal. Dans une conférence, ils prirent du moins par bienséance avec lui quelques mesures afin de sauver la Bourgogne. Soit que l'armée Françoisse fût trop foible pour en repousser une de trente mille hommes & plus; soit que le Duc de Lorraine & Galas eussent trop bien concerté leur projet, Weymar & la Valette ne purent empêcher la jonction des troupes Imperiales & Lorraines. Les voilà qui s'avancent vers Dijon à la fin d'Octobre. *Les ennemis marchent*, écrivit le Prince à la Valette le 29. du même mois. *Ils vont droit à Cîteaux. Cela regarde Beaune, ou S. Jean de Losne.* Après avoir pillé ce riche & grand monastere, le Général de l'Empereur s'approche de Dijon. Si nous en croions Des-Noïers la Cour ne s'allarma point pour la capitale du Duché de Bourgogne. *Nous craindrions Galas si près de Dijon*, dit le Secrétaire d'Etat au Cardinal de la Valette, *si nous ne savions que Vôte Eminence côtoie son armée & la tient en échec.* Il parloit selon les sentimens de Richelieu. M. le Prince, dit celui-ci à son confrère, *écrit ici des lettres fort obligeantes & fort avantageuses pour vous. Je croi que ses troupes & celles que Vaubecour amene de Champagne, vous auront joint maintenant. Vous serez ainsi*
S. 6. en

R⁵³⁶. *en état de résister aux desseins de Galas. Quoique que vous n'avez que des forces médiocres, j'ai plus d'espérance en votre conduite, & en celle de M. le Duc Bernard, qu'en toutes les grandes armées que nous avons ici. Elles passent trente-cinq mille hommes de pied & douze mille chevaux. Le premier Ministre passoit de la sorte, parce qu'il se défioit étrangement du Duc d'Orleans & du Comte de Soissons. Par une politique dont il pensa être la dupe, & qu'il mit en grand danger de perdre la vie, il avoit confié le commandement de l'armée de Picardie, à deux Princes qui jurèrent sa perte. Les espérances de Richelieu ne furent point trompées au regard de Weymar & de la Valette. Les Impériaux n'ayant osé attaquer Dijon, se contentèrent de prendre Mirebeau, & le Duc de Lorraine alla mettre le siège devant S. Jean de Losne. Le Pré, (Richelieu) dans ses ennuis, dit le Capucin. Joseph au Cardinal de la Valette, se console quand il pense à la fermeté, au courage & à la bonne conduite de Salomon (la Valette.) Nous sommes certains qu'il fera tout ce qui est possible.*

Le Duc
d'Esper-
non s'ap-
plique
à main-
tenir la
Guienne,
& à la de-
fendre
contre les
efforts de
l'Espagne

Ils redoubloient chaque jour, ces ennuis du premier Ministre. Peut-être qu'il y auroit succombé à la fin, si le Comte. Duc d'Olivarez eût été mieux servi dans l'exécution des projets qu'il forma cette année. Non content de faire attaquer la France par la Picardie & par la Bourgogne, il envoya l'Amirante de Castille & le Marquis de Valparaiso Vice-Roi de Navarre avec un corps de troupes sur la frontière de Guienne, du côté

côté de Baïonne. Les places de France y 1636. étoient encore moins bien pourvues que dans les autres Provinces, & il y avoit dans la Guienne un plus grand nombre de mécontents qu'ailleurs. Le Duc d'Epéron Gouverneur n'appaisa point si bien les séditions émues l'année précédente à Bourdeaux, & en d'autres villes; qu'il n'y restât encore un fort méchant levain, qui se répandit celle-ci dans le Poitou, dans la Saintonge, & dans l'Angoumois. Le Marquis d'Issoudun frère de l'infortuné Chalais, se mit à la tête des passans soulevés à cause de l'augmentation des impôts, & donna de l'inquiétude à la Cour. *Chacun louë vos soins & la peine que vous prenez, dit Des-Noïers écrivant au Comte de Jonzac. Dans une fâcheuse conjoncture, vous empêchez par votre bonne conduite le progrès des mécontentemens, qui produiroient de mauvais effets, si on n'y pourvoioit de bonne heure. Le Vice-Seneschal d'Angoumois s'en va dans vos quartiers, afin de reconnoître la maladie qui travaille ces esprits, & de tâcher conjointement avec ceux qui commandent, d'y apporter les remèdes convenables. Il arrive souvent qu'après de grandes agitations, les gens se calment d'eux-mêmes, quand ils ne trouvent plus d'opposition. Semblables aux flots de la mer, ils ne laissent que du bruit & de l'écume pour marque de leur colère. Il n'en fut pas tout-à-fait de même. Ceux ci qu'on appelloit Croquans, aussi bien que les mécontents de Guienne qui donnèrent l'année dernière tant de peine au Duc d'Epéron, s'avancèrent jusques à Blanc en Berri. Ils seroient allés plus loin, si le même Seigneur*

1636. qui avoit des grands biens & beaucoup de crédit en Saintonge & en Angoumois, ne s'étoit employé pour arrêter ces désordres. Tels furent les travers ordinaires d'Epéron. En se piquant de fidélité au regard du Souverain, ou plutôt en ne pouvant souffrir qu'un autre que lui se soulevât contre le Gouvernement & le Ministère, il travailla fortement à mettre son irréconciliable ennemi en état de l'abaisser, & de ruiner même sa puissante maison.

Le Duc fut si dangereusement malade à la fin de l'année précédente, qu'on désespéra de sa santé. Il en réchappa pourtant. Quelques-uns surpris de la force de son tempérament dans une veillesse si avancée, dirent assez plaisamment qu'il avoit passé l'âge de mourir. Si nous en croions son Historien, ou plutôt son Panégyriste, les étrangers remplis depuis soixante-huit ou dix ans du grand nom d'Epéron, le voyant tantôt à la prise des villes, tantôt au commandement des armées, tantôt triomphant, tantôt abattu, mais toujours dans quelque occasion illustre & éclatante, s'imaginoient qu'il étoit le petit-fils de celui que la faveur d'Henri III. avoit élevé. On ne pouvoit croire que la vie de deux hommes pût fournir tant d'actions importantes. Quelque temps après sa convalescence, il en fit une qui mérite d'être louée autant & plus que toutes les autres de sa vie; si pourtant la vanité & l'envie de se distinguer même des personnes d'un rang supérieur au sien, n'y a pas eu plus de part que l'amour de la justice & du bien public. L'Auteur de l'Histoire d'Epéron la raconte avec beaucoup de

de dignité. Pour subvenir aux dépenses né- 1636
cessaires dans un temps difficile, dit-il, les
seuls moyens ordinaires, ou extraordinaires,
se trouvant trop foibles, le Roi fut obligé de
fermer son * Epargne à toutes les autres dé- * On ap-
penses qui ne regardoient pas directement la ^{pelloit}
guerre. De manière que les grands Seigneurs ^{ainsi le}
ne purent être payés de leurs pensions, ou des Roial-
apointemens attribués à leurs charges. Une
partie de ces dépenses fut rejetée sur le peuple.
Du moins on commença d'y imposer les apoin-
temens des Gouverneurs, & de les faire le-
ver par les Commissaires de la taille. Bullion,
Sur-Intendant des finances, ami particulier du
Duc lui offrit une pareille imposition pour ses
apointemens. On vouloit même lui faire tou-
cher sur cette nature de fonds plusieurs arréa-
ges qui lui étoient dus. Mais le Duc rejetta la
proposition avec une générosité qui ne sauroit être
assez louée.

Il y a plus de soixante ans, dit-il, que je
fers les Rois sans toucher les apointemens
dont-ils m'ont jugé digne, d'ailleurs que des
deniers de leur Epargne. A Dieu ne plaise
qu'à la fin de ma vie, je tire ma subsistance
aux dépens du pauvre peuple, qui meurt
tous les jours sous mes yeux de faim & de
misère. Je suis dans mon gouvernement
pour servir le Roi, & pour commander au
peuple. C'est à celui que je fers de me récom-
penser, & non à pas à ceux qui me doi-
vent obéir. J'aime mieux être réduit au
simple revenu de mes terres, que de voir
mon nom dans les impositions, & les pau-
vres taxés pour la dépense de ma table. Afin
de lui rendre la chose moins odieuse, ceux qui
avoient.

1636. avoient soin de ses affaires à la Cour, lui alléguèrent l'exemple des Princes & de tous les Grands du Roiaume qui ne touchoient plus rien que par ce moien. Cela ne l'ébranla pas. Je ne blâme personne, répondit-il; mais je ne me crois pas obligé de suivre aveuglément les exemples d'autrui. J'aime mieux faire seul ce que j'estime juste, que d'agir contre les lumières de ma conscience, en imitant les autres. Nous le vîmes depuis si constant & si ferme dans ce noble & généreux sentiment, qu'il ne toucha plus rien de ses appointemens; non pas même ceux de l'année précédente. De manière qu'à sa mort, il lui étoit dû sept années d'arrérages qui montoient à plus de cinq cens mille livres.

La modération d'Epéron dans une autre rencontre me paroît d'autant plus estimable, qu'il pouvoit trouver une occasion de se venger avec éclat des Magistrats de Bourdeaux qui l'avoient plus d'une fois cruellement chagriné. Le veillard n'étoit pas insensible au plaisir malin que cause la vengeance. Une commission expresse, raconte encore son Historien, lui fut envoyée de la part du Roi pour l'enrégistrement de l'Edit de Cruë, nouvellement donné par Sa Majesté, d'un Président & de douze Conseillers au Parlement de Bourdeaux. Cette affaire ne pouvoit passer qu'en surmontant de grandes difficultés. Tous les autres Parlemens de France étoient chargés de pareilles augmentations, à proportion de leur ressort. Comme c'étoit une cause commune entre tant de Magistrats, il y avoit aussi une grande correspondance entr'eux pour s'y opposer. Le Roi ayant prévu tous ces obstacles de la part du Parlement.

lement de Bourdeaux, il resolut de donner au Duc les plus puissans moyens pour les surmonter. Sa Majesté & ceun de son Conseil, ne doutoient point qu'il ne fût bien-aise de les mettre en exécution à la rigueur. Bien informés qu'il y avoit toûjours quelque chose à démêler entre le Parlement & le Gouverneur de la Province, ils vouloient profiter de cette division. Le Duc en usa tout autrement qu'on n'avoit pensé à la Cour. Content d'avertir les Magistrats de ce qu'il pourra faire, en cas que le Roi ne soit pas obéi, il les exhorte à éviter par leur prudence des extrémités, auxquelles il vouloit se dispenser de venir, autant qu'il le pourroit sans manquer à son devoir. Dans des intérêts comme ceux-là, dit-il à ces Messieurs, mes passions particulières n'agiront point. On ne me reprochera pas d'user, ou d'abuser du nom du Roi pour satisfaire à mon ressentiment. Avec des ménagemens si prudents il gagne quelques esprits qu'une conduite violente auroit pu porter à des résolutions fâcheuses, tire un secours considérable pour les affaires de Sa Majesté, & obtient le consentement de la Compagnie, dont il paroît ménager les intérêts comme les siens propres.

1636.

Le même Auteur narre si bien, & donne un détail si net & si particulier de tout ce qu'Epernon fit pour la défense de la Guienne, qu'il suffit de transcrire ici son recit. Les circonstances qu'il rapporte, ne se trouvent pas ailleurs, & ceux qui disent quelque chose de cet événement, ont presque tout pris de lui. Le Duc, ajoute-t-il, fut averti des desseins des Espagnols sur diverses frontieres du Roiaume, & principalement sur celles de la

2636: la Guienne. Pour en être plus certain, il eut soin d'envoyer des personnes fidèles, afin de lui rapporter exactement ce qui se passoit chez nos voisins. Il apprit par ses espions que toutes les frontières d'Aragon, de Biscaye, de Guipuscoa, & les autres voisines, avoient ordre de se munir d'armes, & de fournir un certain nombre de soldats dans un temps fixé. On projettoit de joindre à ces milices, plusieurs autres troupes réglées : Et toutes ensemble devoient former un corps considérable. Le Duc savoit non seulement le nombre d'hommes, mais encore le nom des principaux Officiers destinés à les commander. Il ne manqua pas d'envoyer à la Cour les avis tels qu'il les avoit reçus. Mais nos Ministres occupés d'autres affaires plus proches & plus pressantes, ne se mettent pas en peine de prévenir un mal à deux cens lieues de Paris. On se contente d'écrire au Duc de faire fortifier Bayonne, place plus particulièrement menacée, aux dépens des habitants. Pour le surplus, on lui mande de pourvoir par sa prudence & par son crédit, à tout ce qui regarde le service du Roi dans l'étendue de son gouvernement.

Des ordres si généraux étoient autrefois les plus amples que les Romains donnaient à leurs Consuls dans le plus grand danger des affaires publiques. Mais de nôtre temps, ce sont les plus limités qui se puissent prescrire à ceux qui ont les intérêts du Roi à ménager. Il y avoit déjà des réglemens établis qu'on n'auroit osé violer sans crime. Tels sont ceux de ne faire aucune levée de gens de guerre, ou de deniers, sans lettres patentes du Conseil ; de ne conduire point d'artillerie, ni de tirer des arse-

naux

1636.

sans les munitions nécessaires, sans un com-
 mandement exprès. De manière que toute la
 puissance du Roi résidant dans la personne de
 ses principaux Ministres, aucun Gouverneur
 ne pouvoit user de la sienne sans péril. Le
 Duc persuadé que dans les mauvaises disposi-
 tions, où ces Messieurs étoient à son égard,
 ils ne seroient pas fâchés de le faire tom-
 ber dans quelque faute, qui attirât sur lui
 l'indignation de Sa Majesté, n'étoit pas facile
 à surprendre de ce côté-là. Il se souvenoit trop
 bien des malheurs, où pour des choses aussi
 légères, il avoit vu succomber des personnes
 * de grande condition, & d'un rare mérite.

On écrit donc encore au Roi: on demande des
 ordres plus précis sur les besoins représentés à
 Sa Majesté. Après plusieurs instances, un or-
 dre de la Cour vient, d'envoyer un Ingenieur
 à Baïonne, afin de fortifier la ville, autant que
 quarante mille livres se pourront étendre. La
 moitié se devoit prendre sur le fonds du Roi.
 & le reste sur les habitants. Le Duc ne pou-
 vant rien obtenir davantage, fait ce qui lui
 est ordonné. On commence quelques travaux.
 Mais le fonds venant à manquer, ils demeu-
 rent imparfaits. De manière que la place est
 plus foible que si on n'y eût point travaillé.
 Telle fut l'admirable prévoiance de Riche-
 lieu, au regard de toutes les places frontiè-
 res que les Espagnols & les Allemands me-
 nacèrent cette année. Elle auroit été fatale
 à la France, s'ils eussent su profiter de leurs
 grands avantages. Après cela, j'avouerais sans
 peine que le Cardinal a été le plus heureux
 Ministre d'Etat; puis qu'il s'est tiré par
 l'imprudence de ses ennemis, des étranges

cm-

Le Ma-
 réchal de
 Matillac,

1636. embarras où la sienne l'avoit jetté. Mais je ne le regarderai point comme le plus parfait modèle que les Politiques, je ne dis pas Chrétiens & religieux, tels que le fameux Voiture nous représente le Comte-Duc d'Olivarés, mais imbus des maximes de Machiavel, se puissent proposer.

Les Espa-
gnols pé-
netrent
dans la
Guienne
& y jet-
tent l'é-
pouvante.

Olivarés informé du mauvais état de Baïonne fait envoyer vers la fin de Septembre, l'Amirante de Castille avec ordre d'assembler un corps d'armée de six mille hommes de pied & de deux mille chevaux, de tirer de la citadelle de Pampelune quatorze pièces de canon, & de se fournir de tous les instrumens propres à remuer la terre. Les Espagnols, dit l'Historien d'Epernon, devoient venir par le pais de Labour, qui est celui des Basques. Ils savoient que le Duc n'avoit nulles troupes pour jeter dans cet endroit. Et quand il en auroit eu, il n'auroit osé le faire sans le consentement des habitans, de peur que ces gens prompts & impatiens ne s'allarmassent du soin qu'on prendroit de les conserver, & ne resolussent de se perdre, plutôt que de souffrir un corps d'armée chez eux. Avant l'entrée de l'ennemi, ils méprisoient tellement ses forces, qu'ils ne vouloient pas qu'on pensât à leur défense: presomptueuse sécurité qui ne donnoit pas peu d'inquiétude au Duc. Il connoissoit de longue main l'humeur des Basques aussi hardis quand le péril est éloigné d'eux, que timides lors qu'il les menace de près. Ne pouvant donc se reposer sur la foi des habitans, & pressé d'ailleurs par les avis qui viennent de toutes parts, que les ennemis sont prêts d'entrer dans le pais, le Duc part de Bordeaux le 6. Octobre

Vie du
Duc d'E-
pernon.
Liv. XI.
Vittorio
Siri Me-
morie.
Recondite.
Tom VIII.
Pag. 460.
Grotii E-
pistola
passim.
1636.

bre, se rend à Nerac le 10. & arrive le 16. à Baïonne, diligence qui excédoit tellement les forces d'un homme de son âge, qu'en entrant dans cette dernière ville, il fut surpris d'une maladie douloureuse & violente. Quoi qu'il ne fût suivi que de sa compagnie de gendarmes, de ses gardes, & de cent ou six vingts Gentilshommes volontaires, il ne laissa pas d'exposer hardiment sa personne pour la sûreté de cette frontière; se promettant de sauver du moins Baïonne, d'où dépendoit la conservation de tout le pais. A peine est-il arrivé, que les avis des préparatifs des ennemis viennent en foule. L'Amirante de Castille suivit de si près les couriers, qu'il n'y eut presque point d'intervalle entre l'effet & les menaces. Quoi que pressé de son mal, Epernon ne voulut pas qu'on lui cachât rien dans une affaire de cette importance. Il pourvût à toutes choses, comme s'il eût été en pleine santé. Si ses ordres avoient été plus ponctuellement exécutés, les ennemis n'auroient pas trouvé la facilité qu'ils eurent d'abord. Un petit pais ouvert de toutes parts, leur eût coûté plus de peine & plus de sang. Mais ce que le Duc avoit prudemment prescrit, fut fort mal observé. Les Basques s'enfuirent à la première vue de l'ennemi, sans qu'on pût jamais les obliger à faire ferme en aucun lieu.

Cet Auteur voudroit il rejeter la faute de tout ceci sur le Comte de Grammont Gouverneur de Baïonne ? Quoi qu'il en soit, avant que de s'avancer vers la frontière, ajoûte-t-il, Epernon prévoyant ce qu'une armée étrangère lui causeroit de peine & de travail, supplia le Roi de lui envoyer le Duc de la Valette
son

1635.

1636. son fils , pourvû en survivance du gouvernement de Guienne. Il arrive près de lui à Bayonne le jour même que les ennemis entrent dans le pays. Dès le lendemain , il monte à cheval avec plusieurs personnes de condition pour reconnoître la contenance des ennemis. Mais sa présence, ses exhortations , ses exemples , ne purent rien sur nos communes. L'effroi du premier jour les avoit si fort abattues , qu'il fut impossible de les relever au second. Tout ce que la Valette pouvoit , faire de mieux dans une si grande consternation , c'étoit une retraite sans desordre. Et cela ne fut point praticable sans grand péril. La Valette s'engagea si avant pour conserver tout ce qu'il y avoit d'honneur à ménager en cette occasion , qu'il courut souvent risque de perdre la vie. Et certainement , il fit plus qu'il ne devoit. S'étant à la fin retiré le dernier, il commande à la Roche Capitaine des gardes de son pere & des siens , de s'arrêter sur le pont qui sépare le bourg de Sibouze de celui de S. Jean de Luz , & de résister quelque temps aux ennemis qui lui marchent sur les talons. Cet ordre ne se pouvoit exécuter sans grand danger. Mais la Valette étoit persuadé que celui qui le recevoit , ne démentiroit pas ses actions passées. Avec quarante mousquetaires, la Roche arrête une armée victorieuse, tue plus de deux cens hommes sur la place, & parmi ceux-là huit ou dix de leurs meilleurs Officiers, donne le temps à notre infanterie de se mettre en lieu de sûreté, fait estimer également sa conduite, & sa valeur, lève le pont qui est sur le milieu de la rivière, & se retire presque sans perte à la troupe du Duc de la Valette qui le soutenoit. Les troupes Espagnoles se saisirent ainsi du pays de Labour.

Dès

1636.

Dès que les nôtres ont abandonné S. Jean de Luz, les ennemis y entrent, & se présentent le même jour devant Socoa. C'est un petit an-
gle de terre sur le bord de la mer, assez com-
mode & propre à être fortifié. Mais les gens
du païs ne l'avoient jamais voulu souffrir. Ce-
pendant, la situation du lieu est si avantageu-
se, qu'on n'avoit pas fait difficulté d'y jeter
deux cens hommes de guerre. Comme ils eu-
rent le temps d'y faire quelques ouvrages avant
l'entrée de l'ennemi, ils promirent de s'y défen-
dre. Leur résolution ne fut pas de longue du-
rée. La crainte des peuples passoit dans le cœur
des soldats, & quelques Gensilshommes qui
avoient témoigné du courage ailleurs, en man-
quèrent à Socoa. Contre le sentiment des deux
Ducs pere & fils; la place est rendue sans au-
cune résistance, & les ennemis s'y fortifient sur
l'heure. Les gens étoient-ils aussi lâches,
ou bien aussi mécontents de Richelieu & de
son gouvernement en Gascogne, qu'en Pi-
cardie? Quoiqu'il en soit, l'épouvante fut
égale dans ces deux Provinces. Les habi-
tans de Baïonne qui n'est qu'à trois lieux de
Socoa, ne parurent pas moins consternés
que ceux d'Amiens après la prise de Cor-
bie.

Comme toutes les passions des peuples sont en-
trêmes, poursuit le même Auteur, les Baïon-
nois passerent en un moment d'une entière con-
fiance à une peur demesurée. Sans la présence
du Duc d'Epéron, leur ville étoit en grand
danger de se perdre. Mais si la France lui est
obligée d'avoir produit un si bon effet, elle n'est
gueres moins redevable à la gravité & à la
circonspection des Espagnols. En voulant être
trop

1636. trop prudents, ils firent la faute que commettent ordinairement ceux qui croient que leurs ennemis sont préparés contre toutes sortes d'accidens. Prévenus de cette pensée, ils ne se présentent pas devant Baïonne depourvue de toutes choses & donnent au Duc d'Épernon le temps de ranimer les habitans, qui passant du desespoir de se pouvoir conserver, à l'espérance de se défendre avec avantage, se mettent en état de repousser tous les efforts des ennemis. Content de les voir dans une si bonne disposition, il fait la revue de tout ce qu'il y a d'hommes capables de porter les armes. On n'en trouva que neuf cens. Le Duc les encouragea si bien par la considération de leur devoir & de leur intérêt, qu'ils lui jurèrent tous de mourir avec lui pour la défense de leur ville. Ceux qui ne pouvoient pas se battre, furent employés aux fortifications. Les femmes ne s'y épargnerent pas plus que les hommes, & la diligence fut si grande, que ce qui restoit, s'acheva en moins de jours, qu'il n'eût fallu de mois avant l'entrée des ennemis. Après cela, on vint à la visite des grains qui étoient dans la ville. Vertament l'Intendant de Justice en prit le soin. Et voici le plus grand défaut. Il étoit tel qu'en trois jours on auroit infailliblement perdu la place, si elle eût été promptement investie. Il y avoit fort peu de blé, & point du tout de farine. Tous les moulins étoient hors de la ville, & les plus proches à une lieue.

Épernon ordonna les nouvelles fortifications, pourvut le mieux qu'il put à la sécurité des habitans, leur prêta même de l'argent dans l'extrême besoin où ils se trouvoient, & alla visiter les autres villes frontières

1636.

tières qui n'eurent pas peu à craindre. Un Historien étranger remarque fort à propos que le père & le fils réparèrent par leur bourse & par leur crédit l'énorme négligence de Richelieu. Les Espagnols tentèrent de prendre S Jean de Pic de Port situé sur la cime d'une montagne. Mais le Marquis de Poitiers donna de si bons ordres par tout, qu'ils abandonnèrent leur dessein, après avoir perdu beaucoup de monde inutilement. Les ennemis, dit enfin l'Auteur de la Vie d'Épernon, apprirent le mauvais état de Baïonne, après qu'elle fut pourvue de tout ce qui lui manquoit, & s'aperçurent de leur faute, lors qu'ils n'y pouvoient pas remédier. Je ne me repens point, disoit l'Amirante de Castille. Si j'avois à recommencer, je ne ferois pas autrement. Une ville est-elle sans défense quand le Duc d'Épernon s'est enfermé dedans? Quelqu'avantageux que fussent les témoignages que les ennemis rendoient à sa vertu, il ne s'endormoit point au bruit de leurs louanges. Averti que désespérant de pouvoir désormais rien entreprendre sur Baïonne, ils avoient dessein de passer la rivière d'Adour, d'attaquer Dax, & de couper par ce moyen le chemin au secours qui se pourroit envoyer de Baïonne, Épernon part avec son fils la Valette, compagnon de toutes ses peines. & de tous ses soins dans ce voyage, afin d'assurer aussi cette autre place. On y pourvut de telle sorte, qu'en six jours elle fut hors de surprise. Après avoir aussi remédié aux choses les plus pressées, partie à leurs dépens, partie par leur crédit & par leur adresse, ils députent un Gentilhomme au Roi pour

1636. lui donner avis de ce qu'ils ont fait pour son service, & recevoir ses commandemens sur ce qui se doit faire à l'avenir. De Dacs, ils allèrent au Mont de Marsan, & y firent quelque séjour, afin d'assurer la place, & de s'éclaircir d'un avis qui leur fut donné, que les Espagnols étoient résolus à passer la rivière pour une entreprise considérable. La Roche Capitaine des Gardes du pere & du fils va reconnaître de plus près les desseins des ennemis, & juge par les travaux commencés à Socas, qu'ils n'ont pas dessein de porter leurs conquêtes plus avant.

Intrigue
contre le
Cardinal
de Riche-
lieu.

Mémoires
de Mon-
tesor.
Vittorio
Siri
Memorie
Recondite.
Tom^V III.
Pag. 452.

Si nous en croions Montresor, le Duc d'Orleans & le Comte de Soissons assurèrent plus d'une fois, que le Duc de la Vaillette avant son départ de l'armée de Picardie pour la Guienne, s'étoit engagé dans la ville de Peronne à les servir de sa personne & de son crédit, pour l'exécution du complot formé entr'eux contre Richelieu, & à disposer le Duc d'Epemon à les aider de tout son pouvoir. L'intrigue dont je dois parler maintenant, est la plus dangereuse, & la mieux concertée que les ennemis du Cardinal eussent encore liée. Montresor se fait un mérite d'en avoir été le principal auteur avec Saint Ibal son cousin. Nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ici la relation que le premier en a lui-même écrite. Elle est naïve & instructive. Je m'étois proposé, dit-il, des choses plus utiles & plus glorieuses que des intrigues de Cour, qui n'ont pour fin & pour objet que des intérêts particuliers. Persuadé que la grandeur & la sécurité de Monsieur, ne se pouvoient trouver que dans

l'abaissement, ou pour m'expliquer mieux, & 1535. selon mes intentions, dans la ruine entiere du Cardinal, je m'appliquai à chercher les moyens d'en venir à bout. Mais comme toute l'autorité lui avoit été mise entre les mains, & qu'il étoit en son pouvoir de répandre les graces & les bienfaits sur ceux qui s'attachoient à lui, & d'intimider par sa sévérité la plus grande partie des gens capables de travailler à sa perte, j'appercevois beaucoup plus de difficulté à faire réussir les projets formés contre lui, que de raisons d'en espérer un bon succès. Je considérois en même temps les disgraces passées de Son Altesse Royale, les personnes de qualité qui s'étoient perduës pour la servir, parce qu'elle les avoit abandonnées, & les autres si maltraitées qu'il y avoit un dégoût presque universel de prendre le moindre engagement avec Monsieur. Réfléchissant d'ailleurs sur la situation présente des affaires, je vois Richelieu universellement haï à cause de ses violences, & le monde convaincu que le Cardinal ayant commencé la guerre pour contenter son ambition demesurée, il la continueroit par le même motif, & que les charges & les dignités ne seroient conférées qu'à ses plus proches parens. Je considérois encore qu'en toutes les occasions, il feroit sentir sa dureté au regard du peuple, & qu'il se soucieroit encore moins de sacrifier la Noblesse à la conservation de sa prodigieuse fortune.

Dans cette diversité de pensées, mon esprit se trouvoit fort partagé. Cependant je me déterminai à suivre cette maxime, qu'il ne faut pas demeurer inutile, ni regarder les bras croisés la ruine de sa patrie & celle de son maître, sans tenter les moyens de les en garantir. La

1636. condition des Princes est tout-à-fait différente de celle des particuliers. La naissance des uns leur donne cet avantage avec une infinité d'autres, qu'ils regagnent fort aisément leur réputation perdue, dès qu'ils se veulent faire valoir : au lieu que les autres ne se relèvent presque jamais des fautes qu'ils commettent. Je crus ainsi que Monsieur se pourroit remettre en crédit, & que ses fautes précédentes se rejetteroient en partie sur ceux qu'il avoit employés à son service. Chacun savoit qu'ils avoient préféré leurs intérêts à la gloire de leur maître, qui consistoit à mériter l'estime du public. Je me flattois qu'en se confiant désormais à des serviteurs moins intéressés, Son Altesse Royale deviendroit un malheur qui avoit attiré tous les autres. Et pourquoy aurois-je désespéré de voir la réputation de Monsieur rétablie, & de procurer par son moyen une révolution favorable aux gens de bien qui le combleroient de bénédictions. Quand Dieu a voulu punir des Ministres arrogans, en soulager les innocens opprimés, n'a-t-il pas souvent permis quelque chose de semblable à ce que je méditois ?

Le moyen le plus sûr d'attaquer la fortune de Richelieu, c'étoit, à mon avis, de former une liaison si étroite entre M. le Duc d'Orléans & M. le Comte de Soissons, & de les unir tellement d'intérêts, que les artifices du Cardinal ne pussent les diviser dans la suite. Cette liaison des deux Princes pouvoit avec le temps attirer à eux les autres mécontents, irrités des mauvais traitemens qu'on leur avoit faits. La Maison de Guise abattue par les violences qu'on ne cessoit point d'exercer contre elle, ne pouvoit plus recouvrer son ancien éclat, que par des
voies

voies extraordinaires. L'abaissement du premier Ministre ennemi déclaré de celle de Vondame, étoit le seul moyen de la relever. Les Ducs d'Espernon, de Bouillon, & de Retz, avoient reçu chacun en particulier des injures considérables en leurs personnes & en leurs biens. La perte de Metz, & la violence du mariage forcé de M. le Duc de la Valette, pour obtenir la liberté de M. son pere, ne les laissoient pas l'un & l'autre sans ressentiment. Le Duc de Bouillon connoissoit fort bien qu'il étoit suspect, ou du moins que le Cardinal manquoit entièrement de bonne volonté pour lui. La charge de Général des Galeres avoit été ôtée sans récompense au Duc de Retz, pour la donner à Pontcourlai neveu de Richelieu, & frère de la Combalet. Rien n'accommodoit mieux un Ministre revêtu sous un autre nom de la dignité d'Amiral. Enfin presque tous les Grands Seigneurs du Roiaume, & les autres personnes de qualité, n'avoient pas de moindres sujets de mécontentement.

Saint Ibal mon cousin germain, homme de grands desseins, & ennemi de la tyrannie, étoit auprès de M. le Comte, & ne desiroit pas moins que moi, de détruire celle du Cardinal. Nous eûmes plusieurs conférences, & nous convinmes de pressentir ce que nous pouvions attendre des deux Princes qui avoient confiance en nous, & cependant de leur ménager le plus grand nombre de serviteurs qu'il nous seroit possible, sans découvrir à quelle fin nous formions de si grandes intelligences. M. le Duc d'Orleans témoigna le premier vouloir une liaison que j'avois ardemment souhaitée. S. Ibal s'en prévint auprès de M. le Comte, qui se disposa

1636. sans peine à répondre comme il le devoit, aux avances de Son Altesse Royale. On entre ainsi dans un commerce si secret, que jamais le Cardinal ne le peut pénétrer, & les choses vont si loin, que le Roi dont l'aversion naturelle contre M. le Comte, étoit confirmée par les mauvais offices qu'on lui avoit rendus auprès de Sa Majesté, & le Cardinal jaloux de l'estime que M. le Comte avoit acquise à la Cour & dans l'armée qu'il commandoit en Picardie, crurent qu'ils devoient se servir de M. le Duc d'Orléans pour nuire à M. le Comte de Soissons, en donnant à Son Altesse Royale le commandement au dessus de lui. C'étoit justement ce que nous pouvions demander.

Richelieu, cet excellent Politique, poursuit Montresor, fit convoquer l'arrière-ban, & tira un secours considérable de Paris & de quelques provinces, pour reprendre Corbie place importante par sa situation. Monsieur fut déclaré Général de la nouvelle armée qui joignit celle de M. le Comte. Chavigni eut ordre de ne quitter point Son Altesse Royale, & de travailler sur les mémoires dressés par le Cardinal, à diviser les deux Princes. Pour prévenir cet inconvénient, je partis de Paris avec Monsieur, quoique j'eusse la fièvre, & de si grandes incommodités, que je n'étois pas reconnaissable. J'oserai dire que je n'exposai pas inutilement ma vie dans cette occasion, & que je détournai Son Altesse Royale de suivre les conseils qu'on lui donnoit contre M. le Comte. Ils convinrent à Peronne de la manière dont ils s'y prendroient pour perdre Richelieu. L'entreprise n'étoit pas difficile s'ils se fussent bien servis de la conjoncture. Les sentimens se tran-

vèrent

vérent partagés dans les premières conférences. 1636.

Les uns étoient d'avis que par des intrigues de cabinet on insinuat au Roi que le malheur de la guerre venoit uniquement de l'ambition de Richelieu. Que pour se rendre nécessaire, il engageoit Sa Majesté dans des affaires qu'il se croioit seul capable de bien démêler. Que la guerre étrangère pouvoit avoir des suites considérables, & selon les événemens des conséquences fort dangereuses. Qu'il étoit à craindre qu'elle ne causât des factions, qui porteroient les Princes & les Grands Seigneurs à former un parti capable d'allumer une guerre civile & de ruiner le Roiaume. On ajoutoit qu'il falloit s'assurer de ceux qui avoient le principal commandement dans l'armée, & des Gouverneurs des places & des provinces intéressés à souhaiter la fin du Ministère de Richelieu. L'autre avis paroissoit plus court & plus décisif. L'Etat & l'autorité du Roi ne se mettoient point en compromis. On proposoit de se rendre maîtres de la personne du Cardinal. Les guerres civiles & étrangères se trouvoient ainsi terminées dans une heure. Ces Messieurs n'osèrent dire d'abord qu'il falloit assassiner Richelieu. On en vouloit venir là. Mais une action si violente & si noire auroit d'abord effraïé la conscience timide & scrupuleuse de Gaston. Il ne fut jamais capable de se déterminer à être l'auteur, ou le complice d'un assassinat : délicatesse certainement louable dans un Prince injustement persécuté par un Prêtre scélérat. Achéons de rapporter le récit de Montresor. Ce dernier projet, dit-il, fut concerté entre Son Altesse Royale, M. le Comte

1636. Et quatre autres personnes seulement. Trois en eurent connoissance par celui-ci, Et une seule de la part de Monsieur qui ne s'en avoit à aucun autre. Le même Gentilhomme rapporte que le Duc de la Valette & Blérancourt Gouverneur de Peronne s'engagèrent aux deux Princes. Ce dernier, cadet de la maison des Potiers de Tresmes, offrit nettement sa place. Je n'ai point vu d'homme, ajoute Montresor, agir dans toutes les occasions avec plus d'aigreur, ni aussi avec plus de franchise contre Richelieu.

L'irruption des Espagnols dans la Guienne fut le prétexte que le Roi prit de reléguer le Duc de Saint Simon premier Ecuier de Sa Majesté, que le Maréchal de Bassompierre nomme assez plaisamment *un phénix de Favori*, dans son gouvernement de Blaise. Le Cardinal dit que S. Simon s'apercevant qu'on le regardoit de mauvais œil à la Cour, depuis l'élevation de S. Léger Gouverneur du Catelet son oncle, demanda lui-même au Roi la permission de se retirer à Blaise, & que Sa Majesté l'accorda dans le dessein de lui commander ensuite d'y demeurer jusqu'à nouvel ordre. Cette disgrâce est amplement expliquée dans un mémoire envoyé par Richelieu à son ami le Cardinal de la Valette. Durant la vie de M. de Montmorency, dit-on, la conduite de M. le Premier fut assez mauvaise. L'entre le portoit à tout ce qu'il vouloit. Mal faire, dans le Dictionnaire du premier Ministre, c'est ne se devouer pas aveuglement à ses passions. S. Simon avoit épousé une proche parente du Duc de Montmorency. Etoit-il blâmable de s'attacher

1636.

cher davantage aux intérêts d'un des premiers Seigneurs de France son allié, qu'à ceux de Richelieu? Après la mort tragique du Duc, S. Simon ménagea plus le Cardinal, qui témoigne ici son ingratitude ordinaire. Il devoit se souvenir du bon office que S. Simon lui rendit à la *journée des Dupes*. Suivons le recit du Cardinal dans son mémoire. *M. le Premier*, ajoute-t il, *s'est conduit avec plus de regularité, jusques à ce que possédé par quelques personnes obscures, il a repris un mauvais chemin. On s'en est particulièrement apperçu après l'infame lâcheté de S. Léger Gouverneur du Catelet. Je suis assuré, disoit-il ouvertement au commencement du siège, que mon oncle ne capitulera point. S'il le fait, je serai le premier à le condamner. Dès que la place est misérablement rendue, on change de langage: on entreprend de soutenir que S. Léger a fait le devoir d'un homme de bien. Cela fâcha le Roi. La résolution ayant été prise dans le conseil tenu depuis à Chaliot, de faire arrêter le Gouverneur du Catelet, M. le Premier qui se trouva dans la maison, découvrit le dessein du Roi, écrivoit de Chaliot même, & dépêcha un courrier à son frère, afin qu'il avertisse leur oncle de se sauver. La chose réussit si bien, que S. Léger reçut l'avis deux heures avant l'arrivée de celui qui étoit allé l'arrêter à Ham.*

Cet article étant verifié par l'information des Maîtres de poste qui fournirent des chevaux au courier de M. de S. Simon, des postillons qui le menèrent, & des hôtelliers qui le logèrent, Sa Majesté vouloit faire juger cet incident avec le procès de S. Léger qui fut condamné à être tiré à quatre

1636. chevaux. Mais le Cardinal de Richelieu représenta au Roi qu'il valloit mieux épargner M. le Premier, parce que la peine qui tomberoit sur lui, seroit trop rude. Grande humanité dans un Evêque ! Pour une action nullement condamnable, il ne veut pas faire couper la tête à un Seigneur, qui dans la disgrâce de Richelieu demeura presque son seul ami, & aux bons offices duquel le Cardinal étoit redevable en partie de la conservation de sa fortune. Depuis, dit-on encore dans le mémoire, M. le Premier témoignant toujours beaucoup de mécontentement & de dégoût, le Roi eut la bonté de lui conseiller de s'en aller à l'armée. Après y avoir demeuré quinze jours, il est revenu trouver Sa Majesté à Roie, & sur le bruit de l'entrée des Espagnols dans la Guienne, il a demandé permission d'aller à Blaye. Le Roi indigné du chagrin de M. de S. Simon & de son peu d'affection au bien des affaires de Sa Majesté, qui lui sont moins chères que les intérêts d'un homme capable d'une action inexcusable, manda à M. le Premier de demeurer là. On a fait connoître encore à ses parens, que Sa Majesté desira qu'ils se tiennent chez eux, sans venir à la Cour.

On crut que Chavigni Secrétaire d'Etat succéderoit à S. Simon auprès de Louis, & que Richelieu qui vouloit que les Favoris dépendissent absolument de lui, persuaderoit au Roi de prendre le Secrétaire d'Etat créature du premier Ministre. Voici ce que Chavigni écrit moitié en chiffre, moitié en jargon, au Cardinal de la Valette dans une lettre datée de Peronne le 27. Septembre. J'ai grand sujet d'être mécontent de M. de S. Simon. Lorsque

1636.

le Roi étoit en mauvaise humeur, ce Seigneur voulut insinuer à M. le Cardinal que je n'étois pas propre à traiter ses affaires auprès de Sa Majesté. Le dessein de M. le Premier, c'étoit de m'exclure & de s'introduire lui-même. Il a fait tout ce qu'il a pu afin de mettre la division entre Messieurs Bouthillier & de Bullion. Ses faux rapports ont été vérifiés. Après cela, je me suis bien gardé de le défendre, & il est tombé. On l'envoie à Blaie sous prétexte des bruits qui courent que les Espagnols se préparent à entrer dans la Guienne. Le Roi ne lui a pas encore prononcé de demeurer là jusques à nouvel ordre. Mais à son arrivée, il recevra un courier qui lui portera les intentions de Sa Majesté. Je ne vois personne pour succéder à M. le Premier. On empêchera autant qu'il sera possible, que quelqu'un ne remplisse la place. Je suis toujours bien auprès du Roi, de Son Eminence & de Monsieur. Chez les créatures de Richelieu, la faveur du Ministre alloit devant celle de l'Héritier présomptif de la Couronne: que dis-je? devant celle du Roi même. Si ces Messieurs le nomment le premier, ce n'est que par bienfaisance. Les dernières paroles de cet endroit de la lettre de Chavigni, ne donnent-elles point à penser qu'il concevoit quelque espérance de succéder à S. Simon?

Une autre lettre du Secrétaire d'Etat au même la Valette, marque ainsi la disposition de Louis après l'exil de son Favori. J'accompagne le Roi jusques à Chantilli, dit Chavigni. Monseigneur le Cardinal m'ordonne de ne m'éloigner guères de Sa Majesté. La bonne humeur où nous la voions maintenant, prouve que M. de S. Simon n'agissoit plus bien.

1636. Il a reçu ordre de demeurer dans son gouvernement. Quand je vous conterai le détail de tout ceci, vous en serez surpris. Le Roi ne jette les yeux sur personne. Apparemment il ne prendra plus de Favori. Il aime toujours Mademoiselle de la Forêt qui ne fait ni bien, ni mal. Cependant, il parle souvent à Mademoiselle de Hautefort. Celle-ci étoit-elle plus suspecte que l'autre à Richelieu & à ses créatures? Quoiqu'il en soit, nous devons rendre justice à S. Simon. Tout ce que nous savons des raisons de sa disgrâce, vient de ses ennemis. Si une personne désintéressée ou quelqu'un de ses amis nous les l'avoit expliquées, nous pourrions juger plus sûrement de cette affaire. Je trouverai de quoi le disculper, en ajoutant ici mes conjectures. On ne le blamera jamais d'avoir empêché que son oncle ne fût sacrifié à la réputation du Cardinal. Ce que Richelieu & Chavigni disent de la mauvaise conduite du Favori disgracié, qu'ils découvrirent seulement après la prise du Catelet, suppose à mon avis, qu'afin de justifier son oncle, le premier Ecuier remontra librement au Roi que S. Léger n'étoit pas coupable de n'avoir pu conserver une place dépourvue de tout par la négligence du Cardinal. Après le départ de S. Simon, le Roi ne fut plus de si mauvaise humeur. En faut-il davantage pour prouver que le Favori de Louis lui insinuoit que la nonchalance de Richelieu & de ses confidens, étoit la cause principale du progrès des Espagnols dans la Picardie?

F. I. N.



